



**HAL**  
open science

**Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68.  
Une enquête sur deux générations familiales : des “  
soixante-huitards ” et leurs enfants scolarisés dans deux  
écoles expérimentales.**

Julie Pagis

► **To cite this version:**

Julie Pagis. Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68. Une enquête sur deux générations familiales : des “ soixante-huitards ” et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales.. Sociologie. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2009. Français. NNT : . tel-00443077

**HAL Id: tel-00443077**

**<https://theses.hal.science/tel-00443077>**

Submitted on 28 Dec 2009

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES**

Formation doctorale Sciences de la Société

**LES INCIDENCES BIOGRAPHIQUES DU  
MILITANTISME EN MAI 68**

Une enquête sur deux générations familiales : des « soixante-huitards » et leurs enfants scolarisés dans deux écoles expérimentales (Vitruve et Ange-Guépin)

Thèse pour l'obtention du titre de Docteur de l'EHESS

Discipline : Sociologie

Présentée par

**Julie PAGIS**

Le 13 octobre 2009

*Sous la direction de Gérard MAUGER*

Jury :

Mme Muriel DARMON	Chargée de recherche au CNRS
M. Olivier FILLIEULE	Professeur à l'Université de Lausanne
Mme Danièle HERVIEU-LEGER	Directrice d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
M. Gérard MAUGER	Directeur de recherche au CNRS
M. Michel OFFERLE	Professeur à l'École Normale Supérieure de Paris
M. Bernard PUDAL	Professeur à l'Université de Paris X

« L'École des Hautes Études en Sciences Sociales n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions exprimées dans cette thèse. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leur auteur. »

*À Agnès et Jean-Jacques, mes parents*  
*À Mathilde et à tous les enfants de l'utopie*



## Remerciements

---

Cette thèse est l'aboutissement d'une aventure personnelle et collective nourrie de multiples rencontres et d'échanges sans lesquels elle n'aurait pas pu voir le jour. Les premières personnes que je voudrais remercier sont toutes celles qui ont participé à l'enquête et plus particulièrement celles qui se sont prêtées au « jeu » de l'entretien. A défaut de pouvoir toutes les nommer ici – ne serait-ce que par souci d'anonymisation –, je tiens à leur (re)dire à quel point leur disponibilité, leur gentillesse, leur accueil et leur confiance ont constitué un réel moteur de ce travail. Je ne sais comment remercier Gaël, Barbara, Marc, Joseph ou Dominique pour leur véritable *engagement* dans cette recherche : je garde précieusement nos correspondances dont cette thèse ne pourra rendre compte tant leur richesse et leur contenu dépassent largement le cadre académique. Au terme de ce travail, j'ai également une pensée émue pour les « enfants de soixante-huitards » rencontrés qui m'ont fait savoir – par des lettres, des appels téléphoniques, des courriels voire des pleurs – tout ce qu'ils attendaient de cette recherche pour « comprendre ». A défaut d'apporter des réponses ou des leçons, j'espère que cette thèse, en imputant à des causes sociales bien souvent occultées vos joies, vos malheurs, vos incompréhensions et vos sentiments souvent complexes et contradictoires vis-à-vis des « héritages soixante-huitards », apportera un regard objectivant et compréhensif.

Je n'aurais pu mener à bien ce travail sans la confiance de Christiane Alinc, de Roger Boudy, d'Annick Corlay, de Hubert Lemée et de toute l'équipe enseignante, passée et présente, de l'école Vitruve et de l'école Ange-Guépin à qui je tiens à exprimer ma gratitude ; sans oublier Gégé, mon *informateur privilégié*, qui par sa finesse, sa joie de vivre et sa confiance m'a ouvert bien des portes, dont celle de l'amitié. Merci également à Henry et à Maïté que j'ai embarqués dans l'aventure du documentaire pour Arte, et qui m'ont toujours assurée de leur confiance jusque dans les moments les plus tendus. Maïté : la photo des confitures et des tomates de ton jardin occupe le fond de mon écran depuis que tu me l'as envoyée en guise d'encouragements. Un grand merci à toutes celles et ceux qui ont participé à cette expérience collective de documentaire : j'ai vécu à travers et avec vous, des moments d'une intensité et d'une chaleur humaine rares.

Je désire également remercier vivement les différentes personnes qui m'ont assistée dans l'élaboration de cette thèse, et en premier lieu mon directeur, Gérard Mauger. Merci pour l'intérêt que vous avez porté à mon travail, pour votre disponibilité, vos conseils, vos critiques et votre patience : nos échanges, parfois vifs, ont toujours été féconds et n'ont cessé d'enrichir mon travail. Merci de m'avoir accompagnée tout au long de cette aventure qui était aussi pour moi une conversion à la sociologie.

Christian Baudelot a également joué un rôle central dans mon apprentissage du « métier de sociologue », depuis des débuts houleux jusqu'à la fin de la rédaction de cette thèse, m'apprenant beaucoup par ses conseils, par ses cours, mais peut-être principalement par sa joie de vivre et sa façon d'être enseignant-chercheur, qui restera pour moi un modèle. Merci Christian pour cela, et pour tout le reste.

Au cours de ces années de thèse, le laboratoire de sciences sociales, devenu équipe « Enquêtes Terrains Théories » du Centre Maurice Halbwachs, a constitué un cadre collectif de travail qui a nourri tant intellectuellement qu'humainement ma recherche, par le biais des séminaires, de

l'atelier des doctorants et des discussions quotidiennes avec des chercheurs (non-titulaires et titulaires) de diverses disciplines. C'est ainsi que j'ai découvert la science politique, grâce au séminaire d'histoire sociale des idées politiques de Frédérique Matonti. Merci à elle d'avoir aiguillé les débuts de cette recherche.

Outre l'encadrement scientifique de grande qualité, le « labo » fut un lieu d'encouragement, d'émulation intellectuelle et de soutien amical, autant de conditions essentielles de réussite des thèses. Je tiens ainsi à remercier chaleureusement mes ami-e-s des « bureaux des doctorants » : Aude, Audrey, Béatrice, Benoit, Céline, Émilie, Etienne, Jean-Sébastien, Laure, Lucie, Paul, Pierre-Emmanuel, Sarah, Séverine, Sibylle, Solène, Stéphanie, Violaine, Wilfried. Un grand merci également à Stéphane Beaud et Michel Offerlé pour leur soutien (scientifique et musical) sans faille et aux âmes de feu le Laboratoire de sciences sociales : Myriam et Nicole. Je dois surtout une « spéciale dédicace » à Emilie Biland et Stéphanie Guyon qui ont relu, avec courage et attention, quasiment toute la thèse : notre trio de relecture fut aussi stimulant et efficace que chaleureux, merci les filles !

D'autres personnes ont accepté de relire certains chapitres et les ont ainsi enrichis de leurs remarques : je remercie vivement Olivier Fillieule, Sylvain Laurens, Nicolas Mariot et Florence Weber. Et c'est avec toute mon amitié que je remercie Johanna Siméant qui, au-delà de ses relectures et de ses conseils précieux, a été pour moi un soutien intellectuel et affectif sans pareil.

Merci aux petites mains – mais grands cœurs – qui ont accepté de « traquer » les fautes d'orthographe : Jacqueline, Jean-Jacques, Jean-Luc, Joséphine, Nanou et Patrick.

Sur un autre plan, je tiens à remercier la MiRe et son chef, Stéphane Le Bouler, de m'avoir engagée comme chargée de mission pendant la dernière année de ma thèse, me permettant de terminer celle-ci dans de bonnes conditions matérielles. Au sein de cette équipe, merci particulièrement à Jérôme pour sa compréhension, à mes collègues de bureaux, à Isabelle (pour les graines de radis), à Jie et à Joséphine pour leur aide précieuse ainsi qu'à François pour son attention et sa présence à des heures tardives dans la dernière ligne droite. Je réserve un petit clin d'œil à Nanou : merci pour les fous rires, sans toi la MiRe serait moins gaie.

Il y a enfin ceux que je voudrais remercier sur un plan plus personnel.

François, je ne sais pas si tu liras un jour ces lignes, mais la lecture de ton exemplaire de *Questions de sociologie* au cours d'un stage de géologie (tu étais alors en thèse avec Jean-Claude Chamboredon) a sûrement initié ma conversion à la sociologie : merci d'avoir été là et de m'avoir fait découvrir un monde que tu allais bientôt quitter.

Merci enfin à ma famille – parents, tantes et oncles et grand-mère d'adoption – pour sa contribution précieuse à la garde de Nino et son affection indéfectible. Je ne trouverai pas les mots pour remercier mes parents, Agnès et Jean-Jacques, sans lesquels cette thèse n'aurait pas de sens : je vous la dédie, avec tout mon amour.

La personne à qui je dois le plus est sans aucun doute Fabrice, qui a rendu cette thèse possible en me déchargeant de nombreuses tâches quotidiennes, en s'occupant de Nino – pour qui il est un père exceptionnel – mais aussi et surtout en m'apportant son amour : merci pour cet inestimable cadeau.

# Sommaire

---

<b>Introduction générale</b> .....	9
<b>Chapitre préliminaire</b> : Les conséquences de Mai 68 sur les écoles primaires expérimentales de Vitruve et d'Ange-Guépin .....	81
<b>Première partie : Faire l'événement : qui ? pourquoi ? comment ?</b> .....	123
<b>Chapitre I</b> : Sociogenèse des dispositions au militantisme en Mai 68 : .....	125
<b>Chapitre II</b> : Registres de participation à Mai 68 et formes de socialisation politique induites par l'événement .....	201
<b>Deuxième partie : Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68</b> .....	295
<b>Chapitre III</b> : L'espace social des incidences politiques, professionnelles et privées du militantisme en Mai 68 .....	305
<b>Chapitre IV</b> : Perpétuer l'ouverture des possibles dans une société resectorisée : trajectoires post-soixante-huitardes .....	377
<b>Chapitre V</b> : Contribution à une histoire sociale des micro-unités de générations de 68 .....	511
<b>Troisième partie : Des « héritiers de Mai 68 » ? Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération »</b> .....	569
<b>Chapitre VI</b> : Socialisations contre-culturelles et genèse d'une « génération dysocialisée » .....	589
<b>Chapitre VII</b> : On naît "enfant de soixante-huitards" mais que devient-on? Profils d'héritiers .....	657
<b>Chapitre VIII</b> : Epilogue : retour sur l'année du « cirque étoilé » à Vitruve, trente- deux ans plus tard .....	741
<b>Conclusion générale : Générations et rapports de générations</b> .....	821





## Introduction générale

---

*Juillet 2008, au Chavoul, la ferme dans laquelle j'ai grandi, au pied du Mont Ventoux.*

J'ai passé l'été 2008 chez mes parents, pour rédiger une partie de cette thèse. Isolée dans une grange, je n'en sortais qu'aux heures des repas, pour déjeuner ou dîner avec eux, mon conjoint et mon fils, ainsi que les hôtes louant une chambre à la ferme et les amis de passage, toujours nombreux dans la période estivale, invités ou passant à l'improviste manger avec nous sur la « grande table » sous le tilleul. Je racontais parfois, lors de ces repas, ce que j'écrivais dans la grange. Un midi de juillet, j'évoque ainsi les trajectoires marquées par diverses utopies communautaires et me risque à parler d'« habitus utopiques », me rendant vite compte de la résistance de mes parents (surtout de ma mère) à cette analyse sociologique de parcours assez comparables aux leurs (*cf. infra*). Alors que je me suis réinstallée devant mon ordinateur, ma mère frappe à la porte de la grange en début d'après-midi, entre et me dit, sur un ton enjoué et chaleureux mais avec une pointe de défiance : « J'ai peut-être un habitus utopique, mais tu ne pourras pas dire que je ne fais pas tout pour le réaliser ! », ce à quoi je ne trouve pas d'autre réponse que : « Oui, Agnès<sup>1</sup>, je sais... ». Ajoutant intérieurement : « justement... »<sup>2</sup>, alors qu'elle est déjà repartie arroser son jardin ou s'occuper des hôtes, avec son sourire et sa joie de vivre.

Cette scène familiale et le bref échange qui s'en suit me paraissent pouvoir dévoiler les motivations autobiographiques de l'entreprise intellectuelle à laquelle j'ai consacré plus de six années. Sans perdre de vue « l'illusion biographique » qui me porte sans aucun doute à reconstruire *a posteriori* des rationalisations logiques de mes actions passées<sup>3</sup>, les fondements de mon intérêt pour la question des *incidences biographiques du militantisme en Mai 68* sont à chercher, pour partie, dans mon histoire familiale. Ce n'est donc pas par narcissisme que je vais m'attarder sur ma trajectoire dès les premières lignes de la thèse mais dans le but de

---

<sup>1</sup> J'appelle en effet mes parents par leurs prénoms, caractéristique que je partage avec la moitié des « enfants de soixante-huitards » enquêtés, sur laquelle je reviendrai dans la troisième partie de la thèse.

<sup>2</sup> Dans le sens où mon enfance, ma trajectoire scolaire et sociale, mes schèmes de perception du monde social, jusqu'à ce doctorat sont « justement » liés aux stratégies utopiques de mes parents (*cf. infra*).

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu reconnaît que, dans son cas, « [il a] bien conscience que, analysés dans cette perspective [socio-analytique] et conformément au “principe de charité”, tous les moments de [son] histoire, et en particulier tous les partis qu'[il a] pu prendre en matière de recherche, peuvent apparaître comme rendus à leur nécessité sociologique, c'est-à-dire, sous ce rapport, justifiés, et, en tous cas, comme beaucoup plus rationnels ou même raisonnés et raisonnables qu'ils ne l'ont été en réalité, un peu comme s'ils étaient sortis d'un projet conscient de soi dès l'origine », dans *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 12.

rendre compréhensibles les origines de cette recherche et de permettre ainsi l'objectivation de mon rapport à l'objet. Ce n'est pas non plus pour me « débarrasser » de la question du rapport aux enquêtés et à l'enquête en introduction sans y revenir par la suite, mais pour donner les éléments biographiques nécessaires à « une analyse réflexive de [mon] propre travail d'enquête, d'observation et d'analyse »<sup>4</sup>, seule à même de rendre compte des conditions de construction de l'objet et de production des données.

### ***A - Les origines autobiographiques de la recherche : éléments d'auto-analyse et objectivation du rapport à l'objet***

C'est parce que mon<sup>5</sup> parcours a une incidence directe non seulement sur le choix de l'objet, mais plus encore sur les modalités de construction et en particulier sur l'entrée singulière par la « deuxième génération », que j'en dévoilerai, en les objectivant, quelques clefs biographiques. Dans le but, non seulement de pouvoir contrôler les matériaux et résultats produits, mais également d'objectiver mes propres représentations de « Mai 68 » et, en particulier, des « soixante-huitards » et des « enfants de soixante-huitards ».

Ma trajectoire est celle d'une fille de « néo-ruraux »<sup>6</sup> née en 1980 dans une ferme provençale au pied du Mont Ventoux. Mes parents, tous deux ingénieurs agronomes, ont démissionné en 1974 des directions départementales<sup>7</sup> dans lesquelles ils travaillaient à Marseille pour s'installer dans une ferme drômoise. D'ingénieurs travaillant en ville et principalement dans des bureaux, ils deviennent ainsi apprentis paysans dans un village rural de cinq cent habitants. Ils y élèveront des chèvres pendant près de vingt-cinq ans, vivant de la vente des fromages (à la ferme et sur les marchés), de l'élevage de quelques cochons et des chambres d'hôtes qu'ils ouvrent quelques années après leur installation. Or cette rupture professionnelle et, plus largement, biographique peut être imputée (entre autres) aux « événements de Mai 68 » auxquels ma mère a participé activement à Toulouse mais que mon père n'a pas vécus directement. Après un engagement de jeunesse à la « Fédé » protestante, ma mère s'est

---

<sup>4</sup> Beaud S., Weber F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, « Repères », 1998 [1997], p. 294.

<sup>5</sup> Bien qu'ayant adopté la forme impersonnelle dans la thèse, j'utiliserai la première personne dans cette partie autobiographique et y aurai recours à chaque fois que certaines propriétés ou pratiques constitutives de mon identité sociale d'enquêtrice seront mobilisées dans l'analyse des matériaux recueillis.

<sup>6</sup> Léger D., « Les utopies du "retour" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, Vol. 29, 1, pp. 45-63 ; Léger D., Hervieu B., *Le retour à la terre. Au fond de la forêt...l'État*, Paris, Ed. du Seuil, 1979.

<sup>7</sup> Mon père, né en 1944, travaillait depuis quelques années à la direction départementale de l'équipement (DDE), comme ingénieur chargé d'études (contractuel de la fonction publique), et ma mère, née en 1948, travaillait à la direction départementale de l'agriculture (DDA), dans les mêmes conditions.

rapprochée d'amis situationnistes auprès desquels elle se politise dans les années précédant Mai 68. En Mai 68, elle est étudiante dans une école d'ingénieurs à Toulouse et, sans être militante d'une organisation, elle participe activement, avec divers « gauchistes », au comité de liaison étudiants ouvriers paysans (CLEOP), recueillant auprès d'agriculteurs argent et nourriture pour le soutien aux ouvriers en grève. Elle n'adhèrera jamais à une organisation politique, participant ponctuellement, dans les années suivantes, aux différents mouvements « post-soixante-huitards » (écologie, anti-nucléaire, féminisme, Larzac, etc.), ainsi qu'à la « rénovation critique de la vie quotidienne »<sup>8</sup> en vivant en communauté au début des années 1970 à Marseille. C'est là qu'elle rencontre mon père, qui avait assisté aux événements de Mai-Juin 68 en spectateur<sup>9</sup>, se politisant *via* l'anti-impérialisme, dans les années suivantes, lors de sa coopération au Nicaragua<sup>10</sup>. Il vit également en communauté au début des années 1970 à Marseille et tente, par sa profession, d'intégrer les questions environnementales dans le développement urbain : « c'était comme pisser dans un violon : je faisais de belles études pour conseiller d'enterrer les fils électriques dans le bassin marseillais, qui étaient aussitôt rangées dans des placards »<sup>11</sup>. Leurs espoirs d'agir politiquement en exerçant leurs professions<sup>12</sup> se heurtent assez rapidement à la rigidité des institutions dans lesquelles ils travaillent et le projet de « retour à la terre » trouve ses origines (pour partie du moins) dans le désajustement entre leurs aspirations et les possibilités effectives de les satisfaire<sup>13</sup>. Le parcours de mes parents doit ainsi être replacé dans cette famille d'expériences post-soixante-huitardes pour laquelle Danielle Léger parle de « trahison des « héritiers » qui, à défaut de changer la vie, réussissent au moins à modifier le cours de la leur »<sup>14</sup>. En effet, enfants de la bourgeoisie intellectuelle<sup>15</sup>, leur trajectoire est marquée par une rupture durable (définitive)

---

<sup>8</sup> Voir Mauger G., « Gauchismes » in Emmanuel de Waresquiel (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1999, p. 235.

<sup>9</sup> Il était alors étudiant à l'école d'horticulture de Versailles.

<sup>10</sup> Le Nicaragua est alors un des pays les plus pauvres d'Amérique latine, dirigé par le dictateur A. Somoza, soutenu par les Etats-Unis. Jean-Jacques y découvre le mouvement sandiniste et se politise *via* l'anti-impérialisme.

<sup>11</sup> C'est ce qu'il m'a souvent raconté quand je l'interrogeais sur sa vie « d'avant ».

<sup>12</sup> Ma mère espérait participer à la réforme agraire à Cuba et faire ainsi de la politique par l'agronomie.

<sup>13</sup> Ce qui correspond à une des hypothèses mises en avant par D. Léger et B. Hervieu qui détectent dans la population de néo-ruraux étudiés « une distorsion insupportable entre les aspirations sociales auxquelles lui donnent accès sa formation culturelle et les conditions pratiques de sa domination, d'absence d'initiative, d'absence de prise sur le réel, de contraintes bureaucratiques, qu'elle subit surtout dans sa vie professionnelle », dans « Les immigrés de l'utopie », *Autrement*, numéro spécial « Avec nos sabots... La campagne rêvée et convoitée. », 14, 1978, p. 66.

<sup>14</sup> *Ibid*, p. 69.

<sup>15</sup> Mon grand-père paternel, normalien, athée et de gauche, était professeur de latin et de grec puis proviseur de lycée et sa femme n'a jamais travaillé. Mon grand-père maternel, juif hongrois réfugié en France dans la deuxième moitié des années 1930 a rencontré ma grand-mère (issue de la bourgeoisie lyonnaise), résistante,

avec leurs « destinées probables »<sup>16</sup>, cette inflexion se répercutant sur la « deuxième génération ».

Mon frère (né en 1982) et moi avons été scolarisés dans l'école du village où nous étions, pour nombre de nos camarades des « enfants de hippies » (reprenant des termes utilisés par leurs parents). Peu étaient enfants de paysans<sup>17</sup>, la plupart étant issus des classes moyennes rurales<sup>18</sup> ou de la petite bourgeoisie locale. Nous faisons l'objet (avec les autres enfants de néo-ruraux du village) d'humiliations très fréquentes de la part des enfants d'« établis »<sup>19</sup> pour lesquels nous étions des « marginaux » : ils nous répétaient régulièrement que l'on « puait la chèvre », que l'on était « sales », que l'on « dormait avec les cochons » ou encore que l'on amenait les poux à l'école<sup>20</sup>. Mon investissement scolaire de « première de classe » peut être assimilé à un moyen d'insurrection contre cette forme singulière d'exclusion sociale dont nous étions victimes. L'usage du capital culturel hérité au service de l'excellence scolaire, consécration d'une institution légitime, s'est donc avéré un moyen plus ou moins conscient de me « venger » du stigmate de l'illégitimité, de la marginalité, que me renvoyaient les autres élèves : j'avais trouvé un moyen d'échapper à – voire de retourner – la domination sociale que j'éprouvais. Je n'ai trouvé les termes pour exprimer ce vécu que tardivement, à la lecture notamment des romans d'Annie Ernaux qui, enfant, s'insurge contre la domination (de classe) par l'excellence scolaire :

---

pendant la guerre. Après divers échecs professionnels, son rêve d'ascension sociale (intrinsèquement lié au rêve d'intégration à la « bonne société française ») se réalise dans la réussite économique d'une entreprise de fabrication d'enveloppes dont il est à l'origine, et il termine sa carrière comme PDG d'une filiale d'un important fournisseur en papeterie. Sympathisant communiste au sortir de la deuxième Guerre Mondiale et inséré dans les réseaux intellectuels d'ex-résistants, son habitus est plus proche de la bourgeoisie intellectuelle de gauche (qu'il fréquente) que de la bourgeoisie économique.

<sup>16</sup> Cf. Bourdieu P., « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, Vol. 15, 1, janvier-mars 1974, pp. 3-42.

<sup>17</sup> En effet, comme la plupart des « néo-ruraux », mes parents se sont installés dans des villages désertés par les agriculteurs du fait de la très faible fertilité des terres, de l'absence d'eau et de la difficulté à vivre de l'agriculture. Cf. Hervieu-Léger D., Hervieu B., *Des communautés pour les temps difficiles. Néo-ruraux ou nouveaux moines* Paris, Centurion, 1983.

<sup>18</sup> Leurs parents étaient artisans ou employés d'une des deux entreprises locales (de fabrication de cagettes et de plantes aromatiques).

<sup>19</sup> Au sens que donne N. Elias à ce terme quand il analyse les configurations et les logiques d'exclusion des « marginaux » par les « établis » : cf. Elias N., Scotson J. L., *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997 [1965].

<sup>20</sup> Ces accusations autour de la saleté et/ou de l'odeur sont très similaires aux accusations récurrentes autour du bruit entre voisins des « grands ensembles » étudiés par J.C Chamboredon et M. Lemaire. Et derrière ces thèmes autour desquels se focalisent les critiques se joue la question de la coexistence, dans la promiscuité, de groupes sociaux étrangers : cf. Chamboredon J-C, Lemaire M., « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, Vol. XI, n°1, 1970, pp. 19-20.

« C'est comme ça que j'ai commencé à vouloir réussir, contre les filles, toutes les autres filles, les crâneuses, les chochotes, les gnanngans... Ma revanche, elle était là, dans les exercices de grammaire, de vocabulaire (...) Pour conserver ma supériorité, ma vengeance, je pénétrais de plus en plus dans le jeu léger de l'école. »<sup>21</sup>

J'ai ainsi toujours adoré l'école et celle-ci me l'a bien « rendu » puisque je n'ai jamais cessé d'être première de classe jusqu'à mon entrée à l'Ecole Normale Supérieure d'Ulm, en biologie. Mais j'ai toujours entretenu un rapport ambivalent à l'institution scolaire qui me permettait une forme de « revanche sociale » mais qui restait toujours l'arme des « autres », des établis, auxquels je ne souhaitais jamais ressembler<sup>22</sup>. Ainsi, une fois entrée dans cette « noble institution » de l'ENS, j'ai vite éprouvé toute la distance sociale qui me séparait des autres normaliens, et le sentiment de ne « pas être à ma place »<sup>23</sup> a été, me semble-t-il, à l'origine de ma reconversion à la sociologie. Un retour en arrière s'impose pour rendre compte de cette « conversion ».

Ayant connu une socialisation primaire anti-conformiste, le conformisme social (sous toutes ses formes) a toujours été un repoussoir ; en même temps, l'acculturation scolaire et le désir de « revanche sociale » m'ont, à l'inverse, socialisée aux normes dominantes, largement contradictoires par rapport à des dispositions « primaires » anti-conformistes. L'intériorisation de systèmes de dispositions partiellement contradictoires du fait de la dissonance entre une socialisation familiale primaire (que je qualifierai de « contre-culturelle »<sup>24</sup> dans la troisième partie de la thèse consacrée aux « enfants de soixante-huitards ») et la socialisation scolaire entraîne une forme de dyssocialisation<sup>25</sup> pouvant générer un « habitus clivé »<sup>26</sup>. Dans mon cas, le clivage qui sous-tend mes schèmes de perception et d'action n'est pas un clivage de

---

<sup>21</sup>Ernaux A., *Les armoires vides*, Paris, Éditions Gallimard, 1974, p. 66-67.

<sup>22</sup> On retrouve ce rapport ambivalent à l'institution scolaire chez les transfuges de classe pour qui la réussite scolaire représente à la fois un moyen d'émancipation sociale et une forme de trahison des origines. Nous renvoyons au premier chapitre de la thèse pour une argumentation étayée de ces trajectoires.

<sup>23</sup> Sentiment que j'avais ressenti à de nombreuses reprises tout au long de mon parcours scolaire.

<sup>24</sup> En référence tout à la fois au type de militantisme que Gérard Mauger a qualifié de « gauchisme contre-culturel » et aux questionnements d'Annick Percheron sur le refus des normes dominantes : « Derrière l'idée de contre-culture, il y a celle de refus des valeurs qui, implicitement ou explicitement, sont reconnues comme dominantes, et de discontinuité dans leur transmission », dans Percheron A., Subileau F., « Mode de transmission des valeurs politiques et sociales : enquête sur des préadolescents français de 10 à 16 ans », *Revue Française de Science Politique*, 1974, Vol. 24, 1, p. 33.

<sup>25</sup> Concept emprunté à Louis Chauvel (et librement adapté) qui l'utilise pour parler « d'un risque inédit de (...) non-correspondance, voire d'incohérence, entre d'une part la formation, les valeurs et les formes d'apprentissage de l'entrée dans la vie, et d'autre part les contraintes réelles, la société véritable et les enjeux exacts que cette nouvelle génération va vivre concrètement », in Chauvel L., *Le destin des générations*, Paris, PUF, 1998, p. 16.

<sup>26</sup> Expression que P. Bourdieu s'applique à lui-même, et qui renvoie à son expérience de transfuge de classe et aux tensions liées à sa double appartenance, sociale et culturelle (à sa classe d'origine et à sa classe d'« accueil ») : cf. *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004, p. 124.

classe mais un clivage dans le rapport aux normes dominantes<sup>27</sup> : clivage entre anti-conformisme et conformisme ou pour utiliser des concepts éliasiens, entre établis et marginaux. Or ces deux dimensions de mon identité sociale ne trouvaient pas à s'exprimer dans les sciences dites « dures » à l'ENS et j'ai progressivement vécu la perspective d'une carrière scientifique – certes des plus légitimes – comme une amputation symbolique. Par ailleurs, si je savais alors ce que je ne voulais pas devenir, je ne savais pas vraiment ce que je voulais faire ni être et si le diplôme de l'ENS était pour moi le symbole d'une revanche sociale réussie, il n'était en rien une clef pour « élucider ma place ». Je crois que le « choix » de la sociologie n'est pas sans lien avec la quête d'une place ajustée à mes aspirations et qu'entreprendre une thèse sur les incidences biographiques du militantisme en Mai 68 était un moyen de dénouer les tensions contradictoires qui me constituent. En effet, cela me permettait tout à la fois de continuer une trajectoire universitaire et de me réconcilier (avec moi-même) en mettant mes compétences scolaires et intellectuelles au service d'une recherche visant à « réhabiliter » une histoire sociale qui m'est chère. Autrement dit, cette entreprise intellectuelle était un moyen (parmi d'autres, comme nous le montrerons au cours de la troisième partie) de rendre possible la coexistence de dispositions clivées.

Ces questionnements personnels m'ont amenée à poser la question du devenir des « enfants de soixante-huitards » qui pouvaient partager avec moi un « habitus clivé » : Comment « géraient »-ils leurs héritages soixante-huitards ? Que devenaient-ils et sur quelles formes de dénouements la dyssocialisation pouvait-elle déboucher ? Etaient-ils militants ? Que devenaient leurs parents ? Autant de questions qui m'ont poussée à vouloir « convertir certains de mes affects en entreprise intellectuelle »<sup>28</sup>, en prenant pour objet de recherche des familles dans lesquelles l'un des parents – au moins – avait participé aux « événements de Mai 68 » et en analysant les incidences qu'ils avaient pu avoir sur les trajectoires politiques, professionnelles mais également privées de ces acteurs et de leurs enfants.

Autrement dit, la question qui a motivé mon investissement dans cette longue entreprise qu'est la thèse n'est autre que la fascinante – et peu originale – question du changement social (à l'échelle biographique et à l'échelle de la société) : alors que j'aurais « dû » grandir

---

<sup>27</sup> Cependant, ce clivage n'est pas indépendant des clivages de classes. En effet les enfants du village qui se moquaient de nous – les enfants de néo-ruraux – appartenaient aux classes populaires, pour certaines en voie d'ascension sociale, ou bien à la bourgeoisie économique des villages ruraux, tandis que nos parents étaient des enfants de bourgeois en rupture avec leur groupe d'origine.

<sup>28</sup> Hmed C., *Loger les étrangers "isolés" en France. Socio-histoire d'une institution d'Etat : la Sonacotra (1956-2006)*, Thèse de doctorat en science politique, Université de Paris-I, sous la dir. de M. Offerlé, 2006, p. 43

en ville dans une famille bourgeoise, j'ai connu la campagne, les chèvres, le dénuement matériel, le rejet de la consommation, j'ai vendu les fromages sur le marché et j'écrivais « paysans » à toutes les rentrées de classe sur la ligne correspondant à la « profession des parents » des fiches signalétiques que l'on rendait aux professeurs, ne comprenant que tardivement qu'ils étaient des paysans « atypiques ». Plus généralement, alors que les « choix » des acteurs ont habituellement pour effet de confirmer et renforcer « l'ordre des choses », je voulais comprendre pourquoi, dans certains contextes, il en allait différemment avec pour conséquence des trajectoires déviées de leurs cours prévisibles. J'avais l'intuition que les crises politiques jouaient un rôle dans ces inflexions (plus ou moins durables) du cours « habituel » des choses.

### ***B - Des représentations partiellement insatisfaisantes de Mai 68***

Si les motivations biographiques ont été centrales dans la genèse de cette recherche, mon intérêt scientifique pour l'objet « Mai 68 » s'est également construit sur le constat d'une étonnante dissonance entre mon « expérience » des « soixante-huitards » et de l'appartenance supposée à la catégorie de « fille de soixante-huitards », et les représentations de ces catégories dans les productions médiatiques, littéraires, mais également scientifiques. La tension née de cette dissonance étant à l'origine du questionnement de la catégorie de « soixante-huitards », une présentation (synthétique) de ce dont nous – « deuxième génération » – disposons en termes de représentations, d'interprétations et d'analyse des événements de Mai-Juin 68 s'impose. Il ne s'agit donc pas de faire une revue exhaustive de la littérature sur le sujet<sup>29</sup>, encore moins une sociologie des interprètes de Mai 68, mais de dessiner peu à peu notre positionnement problématique et méthodologique au travers d'une rapide présentation critique de cette production « sur Mai 68 », aussi foisonnante qu'hétérogène.

A l'exception d'un regain d'intérêt et d'enquêtes récentes<sup>30</sup>, la rareté des travaux scientifiques empiriquement fondés sur Mai 68<sup>31</sup> contraste avec l'abondance d'écrits, d'essais, et

---

<sup>29</sup> Nous renvoyons pour cela au premier chapitre de la thèse de Boris Gobille, *Crise politique et incertitude : régimes de problématisation et logiques de mobilisation des écrivains en Mai 68*, Thèse de Science Politique, EHESS, 2003, sur laquelle nous nous appuyons ici.

<sup>30</sup> Sur lesquelles nous revenons à la fin de cette partie.

<sup>31</sup> Déjà souligné par Michelle Zancarini-Fournel dans « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *Espace-Temps*, 59-60-61, 1995, pp. 146-156 ; mais également par Gérard Mauger (cf. infra) ou encore Boris Gobille qui parle de « déficit historiographique » : Gobille B., *Crise politique et incertitude...*, op. cit., p. 6.



d'interprétations des événements<sup>32</sup>, qui concourent à l'ensevelissement progressif d'une réalité historique et sociale sous ses strates interprétatives successives.

### 1) Dire le « sens de Mai 68 » : témoignages, interprétations et essais

Les multiples témoignages et essais journalistiques qui fleurissent au lendemain des événements, révèlent davantage les dispositions de leurs auteurs à l'égard des « soixante-huitards » qu'elles ne nous renseignent sur ce qui s'est effectivement passé<sup>33</sup>. Face au désarroi interprétatif provoqué par l'irruption et par l'ampleur de la crise politique et son ampleur, on trouve un premier lot d'interprétations hostiles, en termes de complot<sup>34</sup>, ou de psychodrame juvénile<sup>35</sup>, qui se fondent sur l'aversion du désordre et/ou sur la réduction du social au psychologique, et dénoncent des responsables, qu'il s'agisse de « Pékin (...) la Havane (...) la C.I.A. »<sup>36</sup> ou de jeunes « barbares, inconscients de leur barbarie »<sup>37</sup>. D'un autre côté, les interprétations sympathisantes investissent Mai 68 de vertus et de pouvoirs confortant leurs propres schèmes d'interprétation du monde social, dans une approche réductrice de la crise politique à l'une de ses dimensions<sup>38</sup>. Ces interprétations reflètent les intérêts politiques et symboliques de leurs auteurs qui cherchent à imposer, « à chaud », un sens et une lecture

---

<sup>32</sup> Et ce dès la fin des événements. Philippe Bénétou et Jean Touchard en recensent ainsi plus d'une centaine en 1970 : cf., « Les interprétations de la crise de Mai-Juin 1968 », *Revue Française de Sociologie Politique*, 3, 1970, pp. 504-516. Chaque commémoration décennale de « Mai 68 » est ensuite marquée par un regain de production interprétative, et J.P. Rioux montre à ce propos que les commémorations décennales ont totalement reconstruit et mythifié l'histoire de Mai 68, en détournant « peu à peu le regard de l'événement lui-même » : cf. Rioux J.P., « A propos des célébrations décennales du Mai français », *Vingtième Siècle*, n°23, juillet-septembre 1989, p. 57.

<sup>33</sup> Nous renvoyons au premier chapitre de la thèse de Boris Gobille pour une présentation et une discussion critique et exhaustive de ces interprétations « à chaud », *op. cit.*, p. 8-15.

<sup>34</sup> Les interprétations en termes de complot sont principalement le fait des forces politiques de droite (cf. allocution télévisée du Général De Gaulle, du 30 mai 1968) et d'extrême droite : cf. Duprat F., *Les journées de Mai 68, les dessous d'une révolution*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1968.

<sup>35</sup> Cf. Aron R., *La révolution introuvable*, Paris, Fayard, 1968 ; Stéphane A., *L'univers contestationnaire*, Paris, Payot, 1969.

<sup>36</sup> Bénétou P., Touchard J., *art. cit.*, p.506.

<sup>37</sup> Aron R., *op. cit.*, p. 13.

<sup>38</sup> Qu'il s'agisse des interprétations en termes de « crise spirituelle », issues de penseurs chrétiens de gauche, à l'image du comité de rédaction de la revue *Esprit* (cf. numéro : « Mai 68 », *Esprit*, juin-juillet 1968), ou encore en termes de « nouvelle classe ouvrière », à l'image de celle d'Alain Touraine dans *Le Mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968. Cf. également les multiples interprétations politiquement situées d'acteurs des événements dont on ne citera que quelques exemples : Geismar A., July S., Morane E., *Vers la guerre civile*, Éditions et publications premières, Paris, 1969 ; Cohn-Bendit Daniel et Gabriel, *Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1968 ; Kravetz M., Bellour R., Karsenty A., *L'insurrection étudiante, 2-13 mai*, Paris, Union Générale d'éditions, 1968 ; Sauvageot J., Geismar A., Cohn-Bendit D., Duteuil J-P., *La révolte étudiante, les animateurs parlent*, Paris, Éditions du Seuil, 1968 ; Epistemon (Anzieu Didier), *Ces idées qui ont ébranlé la France, Nanterre novembre 1967- juin 1968*, Paris, Fayard, 1968 ; Lefebvre H., *L'irruption de Nanterre au sommet*, Paris, Éditions Anthropos, 1968.

univoques<sup>39</sup> de Mai 68, inaugurant ainsi la lutte pour le monopole de la définition légitime des événements qui ne cessera d'être alimentée, avec un regain de productions à chaque commémoration décennale.

Une deuxième série d'interprétations voit le jour dans la deuxième moitié des années 1970. Ce sont principalement d'anciens « soixante-huitards » qui contribuent alors à alimenter la production sur Mai 68, en livrant des interprétations fondées sur leur expérience personnelle des événements et des années suivantes. On assiste alors à une entreprise de construction d'une mémoire de Mai 68 et d'une figure idéale-typique du « soixante-huitard », fondée sur le devenir d'une petite poignée d'entre eux<sup>40</sup>. Isabelle Sommier analyse les caractéristiques socio-politiques de ces nouveaux « entrepreneurs de morale »<sup>41</sup> et montre qu'il s'agit principalement d'ex-militants de la Gauche Prolétarienne reconvertis dans le champ littéraire ou journalistique<sup>42</sup>. Lancés dans une « campagne d'exorcisation de leur passé militant »<sup>43</sup>, ils livrent une interprétation univoque de Mai 68 qui prend les traits d'une « doxa intellectuelle »<sup>44</sup> qui vient principalement légitimer et ériger en généralité leurs trajectoires singulières. Toujours selon l'auteure, la reconstruction de l'histoire de 68 et la solidification de cette doxa se fonde sur l'opposition entre un versant célébré des événements, celui du « joli mois de mai, sympathique et indolore », et le versant dénoncé du gauchisme et de l'idéologie marxiste<sup>45</sup>, si bien que « l'exclusion du gauchisme devient le prix du sauvetage de Mai »<sup>46</sup>. Cette dénonciation (et délégitimation) du gauchisme politique participe d'une relecture finalisée de l'histoire de Mai 68 qui en propose (impose) une représentation pacifiée et ludique. Les événements de Mai 68 ne sont plus interprétés en termes de rupture mais en termes d'adaptation culturelle d'une société archaïque, certains allant jusqu'à attribuer à Mai 68 l'origine de l'individualisme contemporain<sup>47</sup>.

---

<sup>39</sup> Il faut souligner ici une exception dans l'ouvrage collectif, *Mai 68 : La Brèche*, qui insiste au contraire sur le caractère multidimensionnel et complexe de la crise de Mai 68 et ne cherche pas à en livrer une interprétation unique : cf. Morin E., Lefort C., Coudray J-M. [Castoriadis Cornelius], *Mai 68 : La Brèche. Premières réflexions sur les événements*, Paris, Fayard, 1968

<sup>40</sup> Ce qu'Isabelle Sommier qualifie de « mise en ordre d'une mémoire à travers les récits ex-post du soixante-huitard-type », « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés Contemporaines*, n°20, 1994, p. 66.

<sup>41</sup> Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 [1963], p. 171.

<sup>42</sup> Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés... », *art. cit.*, p. 70-75.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>44</sup> Pinto L., « La doxa intellectuelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°90, déc. 1991, pp. 95-100.

<sup>45</sup> Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés... », *art. cit.*, p. 65.

<sup>46</sup> Pisiert E., « Paradoxes du gauchisme », *Pouvoirs*, n° 29, 1986, pp. 15-23, cité par Isabelle Sommier dans l'article précité, p. 65.

<sup>47</sup> Cf. entre autre Lipovetsky G., *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983 ; Ferry L., « Interpréter Mai 68 », *Pouvoirs*, n°39, 1986, pp. 5-13. Isabelle Sommier distingue ainsi les transfuges « optimistes » et les transfuges « pessimistes ». Les premiers sont caractérisés par une reconversion réussie et une trajectoire ascendante (à

On retrouve un mouvement similaire aux Etats Unis où les portraits d'anciens militants des années 1960 fleurissent dans la sphère médiatique des années 1970 et 1980, desquels ressortent l'image du « Yuppy opportuniste ». Les figures de Jerry Rubin, Eldridge Cleaver ou Tom Hayden font ainsi écran aux devenirs de tous les autres, qui, parce qu'ils n'ont pas accédé à la célébrité et/ou à des postes dans l'édition ou le journalisme, n'ont pas fait parler d'eux<sup>48</sup>. S'étonnant de la rareté des travaux scientifiques sur les générations militantes des années 1960, Doug McAdam tente de comprendre pourquoi ces figures médiatiques sont reprises et « fonctionnent » dans l'imaginaire collectif<sup>49</sup>. Cela permettrait selon l'auteur, de disqualifier un passé à moindre frais et de justifier la dépolitisation en renvoyant un militantisme radical à des activités « pas sérieuses » ou « de jeunesse »<sup>50</sup>. Ce schème est bien évidemment transposable en France pour les événements de Mai 68.

Au cours des années 1980, ce travail de reconstruction d'une mémoire de Mai 68 fondé sur la sélection d'une partie des faits et des devenirs et la relégation des autres se renforce autour de l'invention d'une « génération 68 ». La publication de *Génération*<sup>51</sup>, à la fin des années 1980, contribue à banaliser et médiatiser le label de « génération soixante-huitarde », gommant les parcours de soixante-huitards « ordinaires »<sup>52</sup> et renforçant le lieu commun d'une génération

---

l'image de Serge July) et portent un regard positif sur des événements ayant « modernisé » la France, reconstruits à l'image de leurs stratégies individuelles de reclassement. Les seconds (dont font partie nombre des « nouveaux philosophes ») se caractérisent au contraire par des ambitions contrariées et une relecture disqualifiante de Mai 68 : « Mai 68 : sous les pavés... », art. cit., p. 76-77.

<sup>48</sup> En reprenant les travaux de Gitlin, Olivier Fillieule rappelle ainsi que « ceux qui, dans les années 70 et 80, sont en situation de « dire » le sens du mouvement des années 1960 – journalistes, commentateurs patentés, chercheurs et universitaires – sont souvent d'anciens militants, qui, sans forcément avoir renoncé à tous leurs idéaux, sont rentrés dans le rang et ont atteint des positions enviables » : Fillieule O., « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », dans Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 23 ; Cf. Gitlin T., « SDS around the Camp Fire », *The Nation*, 22 octobre 1977, p. 400-444 et Gitlin T., *The Sixties. Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam, 1987. Cf. également le numéro consacré aux « Youth Protest in the 60s », *Sociological Focus*, vol. 13, 3, août 1980.

<sup>49</sup> Doug McAdam écrit ainsi: « their lives now serve as a general account of the contemporary biographies of yesterday's activists », dans « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, October 1989, n°54, p. 745.

<sup>50</sup> *Ibid*, p. 745-746.

<sup>51</sup> Hamon H., Rotman P. *Génération*, t.1. *Les années de rêve*, 1987 ; t.2. *Les années de plomb*, 1988, Seuil, Paris.

<sup>52</sup> Bernard Lacroix écrit à ce propos que « cette mémoire globale (...) gomme les subjectivités et les parcours antérieurs et postérieurs à une expérience supposée commune. Elle ne fait pas la distinction entre militants et non militants, participants occasionnels ou simples spectateurs, voire opposants, pas de distinction non plus entre mouvement (...) et groupes politiques plus ou moins structurés », dans « D'aujourd'hui à hier et d'hier à aujourd'hui : le chercheur et son objet », *Scalpel*, dossier « Trente ans après comment expliquer Mai 68 », vol. 4-5, 1999, p. 157. A propos de la saga de *Génération*, J.P. Rioux souligne qu'en se focalisant sur des militants emblématiques aux propriétés singulières (et non représentatives de l'ensemble) et insérés depuis dans le champ littéraire ou médiatique, les auteurs ont négligé « les échecs, les retours désespérés à la grisaille ou les destins professionnels communs. » : dans Rioux J-P., « A propos des célébrations décennales du mai français », *Vingtème Siècle*, n°23, juillet-septembre 1989, p. 54.

opportuniste, bien reconvertie, occupant des postes de pouvoir dans les champs politiques, médiatiques et littéraires<sup>53</sup>, et unanimement convertie au « libéral-libertarisme »<sup>54</sup>.

Sans rechercher l'exhaustivité, nous voulions montrer ici que ces diverses interprétations partagent un « double évitement de l'événement par le privilège accordé à ses racines ou par l'interprétation de ses conséquences supposées »<sup>55</sup>, et des postures rhétoriciennes non fondées empiriquement. Face à cette littérature largement insatisfaisante, voire nuisible à une histoire sociale ou une sociologie des événements de Mai-Juin 68, une des motivations initiales de notre enquête était de déconstruire la catégorie de « génération soixante-huitarde » par la mise en évidence empirique de plusieurs *micro-unités de générations*<sup>56</sup>, assez largement dissemblables et irréductibles à une interprétation univoque.

## 2) Analyser Mai 68 : les interprétations en sciences sociales

Nous ne rechercherons pas davantage l'exhaustivité dans la présentation des analyses sociologiques et historiennes des événements de Mai-Juin 68 que dans la partie précédente, et ne chercherons pas à développer une critique argumentée des thèses qu'elles défendent<sup>57</sup>. Ce survol servira plutôt à contextualiser (dans le temps et dans le champ universitaire) les différents travaux sur Mai 68, pour situer enfin le nôtre dans un ensemble de recherches récentes qui, face à la multiplication des analyses interprétatives, repartent des événements eux-mêmes (et non plus des causes ou des conséquences présumées) et ré-ouvrent ainsi un chantier de recherche en l'alimentant de matériaux empiriques.

---

<sup>53</sup> Cette caractérisation de la « génération 68 » imprégnera de manière durable les représentations de l'événement, alimentant les essais hagiographiques mais également les pamphlets telle la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary* (Cf. Hocquenghem Guy, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Marseille, Agone, 2003 [1986]). D'une autre manière, l'article de Gérard Mauger, « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération 68' » (dans J.Chevallier (dir.), *L'identité politique*, Paris, CURAPP, PUF, 1994, pp. 206-226) nous semble également tomber par moment dans une interprétation réductrice des devenirs « soixante-huitards ».

<sup>54</sup> Cf. July S., « De la politique au journalisme. *Libération* et la génération de 68 », *Esprit* n°5, mai 1978

<sup>55</sup> Gobille B., « L'événement mai 68. Pour une socio-histoire du temps court », *art. cit.*, p. 324.

<sup>56</sup> Nous revenons plus loin dans l'introduction sur la définition précise de ce concept et de notre démarche empirique.

<sup>57</sup> Dans la mesure où cela constitue un programme de recherche en soi, qui, s'il n'est pas dénué d'intérêts, ne correspond pas à mes motivations (cf. *infra*). Par ailleurs, cela a pour partie été déjà fait : Cf. Mauger G., « Pour une sociologie du mouvement étudiant de Mai-Juin 1968 », *Nouveaux regards*, 40-41, avril-mai 2008, p. 27-32 ; Gobille B., *Crise politique et incertitude...*, *op. cit.*, chapitre 1 ; Gruel L., *La rébellion 68. Une relecture sociologique*, PUR, 2004, chapitre 1. Je m'appuie sur ces références dans les lignes qui suivent.

### a) Des événements analysés « à chaud » puis étrangement oubliés

Au lendemain des événements, les interprétations fleurissent également dans le champ universitaire<sup>58</sup>. La plupart d'entre elles tentent d'expliquer et de rapporter la crise à ses (son) déterminant(s), sans recul et dans des approches peu documentées empiriquement. Là aussi, leurs auteurs ont tendance à chercher (trouver devrait-on dire) dans les événements récents la confirmation de schèmes d'analyses développés dans les années précédentes<sup>59</sup>, ou du moins à rapporter le caractère inattendu, singulier et indéfinissable de la crise à des déterminants connus. Il en va ainsi de l'interprétation des événements en termes de « soulèvement de la jeunesse » que fait par exemple Edgar Morin<sup>60</sup>, dans le prolongement de ses analyses antérieures<sup>61</sup> sur l'évènement d'une « culture adolescente » au début des années 1950. De manière similaire, Alain Touraine voit dans le *Mouvement de mai*<sup>62</sup> l'avènement d'une « nouvelle classe ouvrière », qui vient prouver le bien-fondé de ses travaux<sup>63</sup>.

Peu de temps après les événements, Raymond Boudon reprend à son compte la thèse des « intellectuels frustrés »<sup>64</sup> pour expliquer les mobilisations étudiantes de Mai-Juin 68 par la « crise des débouchés »<sup>65</sup>. Et quinze ans plus tard, Pierre Bourdieu propose une interprétation des événements assez similaire<sup>66</sup>, du moins dans la mobilisation du schème du déclassement et de la « déqualification structurale des diplômés »<sup>67</sup>. Pour celui-ci, le décalage entre les aspirations liées aux diplômes obtenus (relatives à l'état antérieur du système) et les chances effectives de les satisfaire (largement diminuées par rapport à cet état antérieur) est à l'origine de « l'humeur anti-institutionnelle » des étudiants soixante-huitards, recrutés principalement

---

<sup>58</sup> Nous ne traiterons pas ici des ouvrages (d'historiens principalement) qui portent sur les événements de Mai-Juin 68 sans chercher à les expliquer et en livrant par contre, de précieux matériaux archivistiques : cf. entre autre Perrot M., Perrot J-C., Reberieux M., Maitron J., « Mai-juin 1968, La Sorbonne par elle-même », *Le Mouvement Social*, n°64, Éditions ouvrières, 1968 ; Vidal-Naquet P., Schnapp A., *Journal de la Commune étudiante. Textes et documents. Novembre 1967 – juin 1968*, Paris, Seuil, « L'Univers Historique », 1969 ; ou encore des ouvrage réunissant des slogans et/ou des tracts comme : *Les murs ont la parole*, Tchou, 1968 ; U.N.E.F./S.N.E.-S.U.P., *Le livre noir des journées de mai*, Paris, Seuil, 1968.

<sup>59</sup> Comme le soulignent Boris Gobille et Gérard Mauger dans les travaux précités.

<sup>60</sup> Morin E., « Culture adolescente et révolte étudiante », *Annales ESC*, mai-juin 1969, pp. 765-776.

<sup>61</sup> Morin E., *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.

<sup>62</sup> Touraine A., *Le Mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968.

<sup>63</sup> Touraine A., *La Conscience ouvrière*, Seuil, Paris, 1966

<sup>64</sup> Roger Chartier met en évidence la récurrence de ce type d'interprétation en termes de frustration relative due à la discordance entre des aspirations, un niveau de diplôme et des postes devenus accessibles du fait de la surproduction des diplômés. Cf. Chartier R., « Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIème siècle », *Annales ESC*, 37-2, 1982, pp. 389-400.

<sup>65</sup> Boudon R., « La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique », *Annales ESC*, 24-3, 1969, pp. 738-764.

<sup>66</sup> Nous ne rentrerons pas ici dans le détail des divergences entre ces deux interprétations de la révolte étudiante.

dans la bourgeoisie et dans des disciplines « incertaines », au premier rang desquelles, la sociologie. Le schème du déclassement est également le fait d'historiens : Antoine Prost<sup>68</sup> décrit l'état du système universitaire en termes d'inadéquation des structures à la croissance des effectifs et à l'évolution sociologique du recrutement (du fait de la démocratisation du système scolaire), et souligne aussi la surproduction de diplômés<sup>69</sup>. Ce schème interprétatif est également repris par Bernard Lacroix<sup>70</sup> et Gérard Mauger<sup>71</sup>, bien que ce dernier soit revenu récemment sur cette position<sup>72</sup>.

Sans rentrer ici dans une critique argumentée du schème du déclassement, rappelons que sa validité a été mise en cause, tant sur le plan de la pertinence statistique<sup>73</sup>, que sur celui de la (non) perception du déclassement structurel à la fin des années 1960<sup>74</sup>, mais également sur le plan du légitimisme qui sous-tend potentiellement les interprétations en terme de frustration relative<sup>75</sup>, ou enfin sur le plan du lien problématique entre la déception, le mécontentement, et la protestation ouverte<sup>76</sup>. En soulignant l'absence quasi-totale d'enquêtés correspondant au profil de l'étudiant déclassé issu des classes supérieures, et en mettant en évidence, au

---

<sup>67</sup> Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Minuit, 1984, « Le moment critique », pp. 207-250. Pour une mise en perspective détaillée des différents recours au schème du déclassement, cf. Gobille B., *Crise politique et incertitude...*, op. cit., p. 73-79.

<sup>68</sup> Prost A., *Education, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1992

<sup>69</sup> Nous renvoyons ici au premier chapitre de la thèse où le travail d'Antoine Prost est mobilisé dans l'analyse des trajectoires d'intellectuels de première génération enquêtés.

<sup>70</sup> Lacroix B., *L'utopie communautaire*, op. cit., ; « Trente ans après, comment expliquer Mai 68... », art. cit.

<sup>71</sup> Mauger G., « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération 68' », dans J.Chevallier (dir.), *L'identité politique*, Paris, CURAPP, PUF, 1994, pp. 206-226..

<sup>72</sup> Il écrit en effet : « J'avais, trop hâtivement, repris ce schème d'interprétation à mon compte », dans « Pour une sociologie du mouvement étudiant de Mai-Juin 1968 », *Nouveaux regards*, 40-41, avril-mai 2008, note 17.

<sup>73</sup> Cf. Gruel L., *La rébellion 68. Une relecture sociologique*, PUR, 2004, p. 23-66.

<sup>74</sup> *Ibid.*

<sup>75</sup> Sur le modèle de la frustration relative qui explique la mobilisation par un écart « trop grand » entre les attentes et la satisfaction réelle des besoins, cf. notamment Davies J.C., « Toward a Theory of Revolution », *The American Sociological Review*, fév. 1962, n° 1, pp. 5-19 ; Gurr T., *Why Men Rebel*, Princeton University Press, Princeton, 1970. Sur le légitimisme consistant à prêter aux dominés l'aspiration d'être et d'avoir ce que les dominants sont et possèdent, cf. Gobille B., *Crise politique et incertitude...*, op. cit., pp. 89-112. Nous serons néanmoins amenés à revisiter le modèle de la frustration relative au cours de la thèse et à souligner son intérêt pour analyser des situations produites par le militantisme.

<sup>76</sup> En effet, comme l'ont montré de nombreux travaux en sociologie des mobilisations, il y a toujours assez de frustrations pour expliquer une mobilisation. Cf. entre autres Fillieule O., Péchu C., *Lutter ensemble. Les théories de l'action collective*, Paris, l'Harmattan, 1993, p. 62-63; Jenkins J. C., Perrow C., « Insurgency of the Powerless : Farm Worker Movements (1946-1972) », *American Sociological Review*, 42, 2, p. 249-266. Par ailleurs, le mécontentement suscite des stratégies diverses, dont la protestation (Voice, pour reprendre les termes d'Hirschman) n'est qu'une des issues possibles (à côté du repli, de la fuite ou encore du réajustement des aspirations aux positions occupées). Cf. Hirschman A. O., *Défection et prise de parole : théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995 [1970] ; Michel Dobry dénonce également une utilisation tautologique du schème de la frustration qui est à la fois la cause de la mobilisation, et que la mobilisation met en évidence : Dobry M., *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la FNSP,

contraire, un profil symétriquement opposé – celui des transfuges de classe, ou autrement dit des « intellectuels de première génération » –, nous procéderons à une critique empirique du schème du déclassement<sup>77</sup>. Nous montrerons par ailleurs que s'il n'est pas un déterminant central de l'engagement en Mai-Juin 68, le déclassement est par contre une conséquence possible de cet engagement.

Ainsi, les événements de Mai-Juin 68 ne suscitent que peu d'intérêt scientifique dans les vingt-cinq années suivantes<sup>78</sup>, si bien que le « mai ouvrier » tombe dans l'oubli et que les commémorations décennales et la mémoire viennent prendre la place de l'histoire<sup>79</sup>. Ce n'est qu'au début des années 1990 que les historiens investissent l'objet « Mai 68 »<sup>80</sup> (peut-être fallait-il le temps que l'objet devienne digne de l'Histoire<sup>81</sup>). On assiste enfin, depuis une dizaine d'années, à un regain d'intérêt et de productions scientifiques sur les événements de Mai-Juin 68, qui sont principalement le fait de jeunes chercheurs (issus de la « génération » suivante). Les travaux de Xavier Vigna viennent heureusement combler le déficit historiographique sur le mouvement ouvrier de Mai-Juin 68<sup>82</sup>. L'enquête d'Ivan Bruneau sur la Confédération Paysanne<sup>83</sup> donne un éclairage sur la participation paysanne aux événements

---

1986, p. 53-56 ; cf. également Gobille B., « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 63<sup>ème</sup> année, mars-avril 2008, p. 323-324.

<sup>77</sup> Cf. chapitre 1.

<sup>78</sup> A quelques exceptions près : on pense notamment aux travaux de Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak : Mauger G., Fossé C., *La Vie buissonnière*, Paris, Collection "Malgré tout", Editions François Maspero, 1977 ; cf. également Lacroix B., *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981 ; Hervieu-Léger D., *De la mission à la protestation. L'évolution des étudiants chrétiens en France (1965-1970)*, Paris, Cerf, 1973 ; Léger D., Hervieu B., *Le retour à la terre. Au fond de la forêt...l'Etat*, Paris, Ed. du Seuil, 1979 ; Léger D., « Les utopies du "retour" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, Volume 29, 1, pp. 45 – 63.

<sup>79</sup> Michelle Zancarini-Fournel écrit à ce propos que « les événements de l'année 68 ont [...] été plus commémorés qu'historicisés » dans « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *Espaces-Temps*, 59-60-61, 1995, p.152. Il faut souligner ici le rôle joué par *Les lieux de mémoire* qui ont renforcé (malgré l'auteur), une conception d'un « événement [qui] n'a de sens que commémoratif » (Nora Pierre, « L'ère de la commémoration », in Nora P. (dir.), *Les Lieux de mémoire, Les France*, Paris, Gallimard, 1992, coll. « Quarto » t.3, p. 4689). Boris Gobille résume ce défaut d'histoire et d'excès de mémoire, en parlant d'approches « prisonnières d'une problématique centrée sur la mémoire et non sur la réalité historique elle-même », dans *Crise politique et incertitude...*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>80</sup> Mouriaux R., Percheron A., Prost A., Tartakowsky D. (dir.), *1968. Exploration du Mai français*, t.1 *Terrains*, t.2 *Acteurs*, Paris, L'Harmattan, 1992 ; Dreyfus-Armand G., Frank R., Lévy M.F., Zancarini-Fournel M. (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000 ; Prost A., « Les grèves de mai-juin 1968 », *L'histoire*, n°110, avril 1988 ; Prost A., « 1968 : Mort et naissance de l'université française », *Vingtième Siècle*, n°23, juillet-sept. 1989, pp.59-70.

<sup>81</sup> Mais ce défaut de travaux scientifiques sur Mai 68 dans les vingt cinq années suivantes doit également (et peut-être principalement) être rapporté à l'implication (sous diverses formes) de la majorité des sociologues, historiens et politistes de cette génération, dont les « parcours [ont] été, à coup sûr, marqués d'une façon ou d'une autre par les événements » : Zancarini-Fournel M., « 1968 : histoire, mémoires... », *art. cit.*, p.153.

<sup>82</sup> Cf. notamment Vigna X., *L'insubordination ouvrière dans les années soixante-huit. Essai d'histoire politique des usines*, PU de Rennes, 2007.

<sup>83</sup> Bruneau I., « La Confédération paysanne : s'engager à « juste » distance », thèse de science politique sous la direction de B. Pudal, Université Paris X, 2006.

et sur les conséquences de Mai 68 dans le milieu rural et notamment sur le syndicalisme agricole. Ces travaux permettent de revisiter, empiriquement, la question des liens établis alors entre étudiants, ouvriers et paysans<sup>84</sup>, qui n'était jusqu'alors qu'objets de fantasmes et de prises de position politiques. La thèse de Boris Gobille apporte des matériaux précieux concernant les écrivains en mai 68, mais, plus largement, son approche méthodologique et théorique des événements de Mai-Juin 68 renouvelle le regard porté sur ce passé. Celui-ci propose en effet une « socio-histoire du temps court »<sup>85</sup> comme « moyen de ne pas réduire le temps court au temps long », en réinsérant le temps des événements dans le temps long des trajectoires biographiques. Cette approche permet ainsi de situer les logiques d'action des acteurs étudiés par rapport aux modifications structurelles, à leurs trajectoires biographiques, mais également aux contraintes situationnelles auxquelles ils sont confrontés dans le cours de l'événement<sup>86</sup>.

Enfin, si le quarantième anniversaire de Mai 68 a une fois encore été l'occasion de réactiver les conflits d'interprétation et d'ajouter quelques strates supplémentaires à l'accumulation mémorielle, plusieurs ouvrages collectifs révèlent le renouveau des travaux portant directement sur les événements, alimentant de matériaux inédits le chantier de recherche sur Mai 68<sup>87</sup>. Il faut souligner par ailleurs l'émergence, au cours de cette quatrième commémoration décennale, d'un nouvel objet, celui de la « génération des enfants de soixante-huitards », dont cet extrait d'article rend compte :

« A chaque anniversaire, c'est la même histoire. Les héros éprouvent des pudeurs, assurent qu'il conviendrait de passer à autre chose, puis ils se laissent aller à raconter jusqu'à plus d'heure les barricades, les AG, la Sorbonne, l'Odéon. Le syndrome de l'ancien combattant! Cette année

---

<sup>84</sup> B. Pudal et J-N Retière qualifient ces rencontres de « métissage » dans Pudal B., Retière J-N, « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel », in. Damamme D., B. Gobille, F. Matonti, B. Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008, pp. 207-221. Nous reviendrons sur cette question dans le chapitre 4, dans la mesure où nos matériaux permettent également de poser la question des incidences biographiques du décroisement social. Cf. enfin le numéro récent de la revue *Savoir/Agir* à cette question : *Mai-Juin 68 : La rencontre ouvriers-étudiants*, Revue *Savoir/Agir*, N° 6, décembre 2008.

<sup>85</sup> Cf. thèse précitée ainsi que Gobille B., « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 63<sup>ème</sup> année, mars-avril 2008, p. 321-349.

<sup>86</sup> Cette thèse doit beaucoup à la stimulation intellectuelle procurée par la lecture des travaux de Boris Gobille à son commencement. A posteriori, elle s'avère assez éloignée de ceux-ci, tant dans les objets que dans les méthodes employées. Alors que celui-ci s'intéresse principalement à ce qui se passe au cours des événements de Mai-Juin 68, notre thèse s'intéresse davantage à la place de ces événements dans le temps long des trajectoires des participants et si la question des rencontres entre habitus et « situation critique » est centrale dans notre travail comme dans le sien, c'est plus largement la question des incidences biographiques de ces « rencontres » qui nous intéresse (cf. partie C de l'introduction).

<sup>87</sup> On ne citera que trois contributions collectives qui nous semblent apporter à la fois des éléments empiriques et une réflexion nouvelle sur les événements de Mai-Juin 68 dans le 20<sup>ème</sup> siècle : Damamme D., B. Gobille, F. Matonti, B. Pudal (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008 ; Artières P., Zancarini-Fournel M., *Mai 68 : une histoire collective*, La Découverte, 2008 ; *Mai-Juin 68 : La rencontre ouvriers-étudiants*, Revue *Savoir/Agir*, N° 6, décembre 2008.



pourtant, quelque chose a changé. Les enfants des soixante-huitards ont commencé à prendre la parole. Il aura tout de même fallu attendre le quarantième anniversaire pour se rendre compte que les descendants des baby-boomers avaient leur mot à dire. »<sup>88</sup>

Si la catégorie d'« enfant de soixante-huitards » n'était pas encore solidifiée au commencement de la thèse et si aucun travail scientifique ne s'était attaché à la question de leurs devenirs ou de la transmission familiale d'une mémoire des événements de Mai-Juin 68<sup>89</sup>, nous n'avons pas été étonnée de voir fleurir, en 2008, les essais, articles, romans, documentaires et films abordant cette question<sup>90</sup>. Mais on retrouve dans la grande majorité de ces productions littéraires, médiatiques et cinématographiques, un certain nombre de lieux communs et de représentations de la « génération des enfants de 68 » extrêmement réducteurs, construits ici aussi sur la base des devenirs de quelques-uns, érigés en « héritiers légitimes ». Dans son roman<sup>91</sup> publié en 2008 (suivi d'un documentaire<sup>92</sup>), Virginie Linhart, fille de Robert Linhart<sup>93</sup>, interroge une quinzaine d'enfants de « soixante-huitards » pour restituer leurs expériences. S'il n'est pas dénué d'intérêt, cet ouvrage se focalise sur une poignée d'enfants dont les parents formaient un cercle d'amis-militants extrêmement restreint, autour de la figure « charismatique » de Robert Linhart, et ne permet aucunement de restituer la diversité des héritages de Mai 68 et encore moins l'identité « collective » d'une prétendue « génération d'enfants de soixante-huitards ». Si Virginie Linhart se défend de vouloir « régler ses comptes » avec ses parents<sup>94</sup>, ce n'est pas le cas de nombreux auteurs qui ont publié, depuis une dizaine d'années, des pamphlets sur la « génération » de leurs parents, les

---

<sup>88</sup> Trapier P., « Mai 68. La parole est aux enfants », *Le Journal du Dimanche*, 6 avril 2008, p. 32.

<sup>89</sup> Soulignons néanmoins l'enquête intéressante et solidement argumentée (sur la base d'entretiens et d'archives) menée par Jean Birnbaum sur les « générations trotskistes » qui aborde le sujet de la transmission : Birnbaum J., *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Editions Stock, 2005 (publiée alors que la thèse était déjà largement commencée).

<sup>90</sup> J'ai d'ailleurs été contactée en novembre 2007 par une réalisatrice qui voulait faire un film (pour Arte) sur les « enfants de 68 », et suis ainsi devenue co-auteure d'un documentaire diffusé sur Arte le 15/04/2008 (je reviens longuement sur cette expérience dans le dernier chapitre de la thèse). Arte diffuse également en avril 2008 un documentaire intitulé « Quand nos parents faisaient la révolution », de Jürgen Bevers, sur les enfants des « leaders » étudiants du mouvement en Allemagne. Isabelle Petitgas réalise une série de huit documentaires de 13mn, intitulée *Les enfants de Mai 68* (diffusé le 16/05/2008 sur France 5) dans lesquels elle interroge successivement les héritages de l'engagement, du syndicalisme, du féminisme, du « militantisme », de « la terre » ou encore « l'héritage baba-cool » à partir de monographies de familles. Cf. également le film d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau *Nés en 68*, diffusé par Arte dans sa version téléfilm, le 24 octobre 2008 (sorti au cinéma au printemps 2008), etc.

<sup>91</sup> Linhart V., *Le jour où mon père s'est tu*, Seuil, Paris, 2008.

<sup>92</sup> Linhart V., *68, mes parents et moi*, 52 min, diffusé le 28/05/2008 sur Planète.

<sup>93</sup> Dirigeant maoïste de l'UJCml (Union des Jeunesses Communistes marxistes-léninistes), organisation maoïste issue d'une scission de l'UEC (Union des Etudiants Communistes). Nous revenons à de multiples reprises au cours de la thèse sur ces organisations.

<sup>94</sup> Il semble néanmoins que de nombreux ex-soixante-huitards aient lu ce roman sous cet angle, et bien que documenté et citant des extraits d'entretiens, le récit tombe parfois dans la réduction du social au psychologique et dans une dénonciation quelque peu simpliste.

accusant pour certains d'avoir renié leurs idéaux passés<sup>95</sup>, pour d'autres de leur avoir « volé leur enfance »<sup>96</sup>, pour d'autres encore de ne « pas avoir transmis »<sup>97</sup> ou de les avoir éduqués « sans aucun repères »<sup>98</sup>, etc.

Ces lieux communs, souvent alimentés par le ressentiment, et présentant une « génération d'enfants de soixante-huitard » désenchantée<sup>99</sup>, sacrifiée<sup>100</sup>, volée<sup>101</sup>, dépolitisée, individualiste ou encore « sans Histoire »<sup>102</sup>, dans lesquels je ne me reconnaissais absolument pas, m'ont incitée à déconstruire ces représentations réductrices pour mettre en évidence une pluralité des « héritages de Mai 68 » et des profils d'enfants de soixante-huitards. Cette dissonance entre mon expérience de l'appartenance à la catégorie « de fille de soixante-huitards » et les représentations véhiculées dans la sphère médiatique (et littéraire) est ainsi à l'origine de la construction de l'objet par la « deuxième génération »<sup>103</sup> (cf. partie D de l'introduction).

---

<sup>95</sup> Taillandier F., *Les Parents lâcheurs*, Rocher, 2001 ; Buisson J-C., *Maos, trotskos, dodos*, Rocher, 2001

<sup>96</sup> Fourgnaud A., *La confusion des rôles*, Lattès, 1999.

<sup>97</sup> Dans un article de l'*Express*, Eric Conan écrit par exemple : « La loi d'orientation de 1989, bréviaire de la pensée 68, a destitué le professeur de sa mission hiérarchique d'instruction pour en faire l'animateur d'un « lieu de vie » démocratique, érigeant l'épanouissement de l'enfant en préoccupation principale, en lieu et place d'un savoir à transmettre. Cet héritage du spontanéisme et du rousseauisme vague de 68 qui fait de l'élève la mesure de lui-même (il « s'autodiscipline », « s'auto-évalue » et de « grandes consultations » l'interrogent sur la prochaine réforme) a produit un catéchisme pédagogique dont l'obsession est de bannir toute interdiction et toute sanction », dans « Mai 68, la génération gâtée », *L'Express*, 24/05/2001.

<sup>98</sup> Fourgnaud A., *La confusion...*, *op. cit.* ; cf. également certains passages du livre de Virginie Linhart.

<sup>99</sup> Bawin-Legros Bernadette, *Enfants de soixante-huitards : Une génération désenchantée*, Payot, 2008

<sup>100</sup> Parmi les nombreux articles de presse reprenant et diffusant cette représentation, on ne citera que quelques références : cf. dossier « Enfants de baby-boomers : génération sacrifiée ? », *Le Monde*, 16/10/06, organisé en partenariat avec Télérama dont le numéro du 19/10/06 publie un entretien avec le sociologue Louis Chauvel. On peut citer enfin, un extrait (parmi tant d'autres) d'article représentatif des multiples poncifs sur la question : « Réveillez-vous jeunes et vieux trentenaires, l'heure est grave, c'est écrit, vous êtes la génération sacrifiée ! Votre paternel vous parle encore des barricades la larme à l'œil, entre chaque voyage que sa "petite retraite" (dit-il) lui permet de faire chaque année. Le "vieux" se remémore le bon temps, celui où il était un jeune con qui avait tout l'avenir devant lui. Un insolent qui emmerdait les patrons parce qu'il avait le loisir de les choisir. Un papa qui changeait vos couches parce qu'il était dans l'air du temps. », cf. [http:// education.neufblog.com/educatrice /2008/01/index.html](http://education.neufblog.com/educatrice/2008/01/index.html)

<sup>101</sup> Cf. le forum intitulé « Les baby-boomers ont-ils volé leurs enfants ? » dans *Le Point.fr*, du 30/04/08.

<sup>102</sup> C'est ici l'idée qu'aucun événement d'ampleur ne serait venu marquer durablement les trajectoires de ces enfants davantage marquée, par défaut, par le Sida ou le chômage et parfois qualifiée de « bof-génération ». Claude Askolovitch écrit ainsi dans *Le Nouvel Observateur* : « Cette génération a grandi sans utopie. Papa, maman, les grands frères, Mitterrand et Gorbatchev avaient nettoyé le vieux monde. Plus de PC, plus d'URSS, plus de lendemains qui chantent, ni de « changeons la vie ». Plus de goulag non plus, cette mauvaise conscience des révolutionnaires. Ils ont baigné dans une légèreté idéologique, ont perdu les codes anciens, et le respect dû aux partis. », dans « Les trentenaires, génération de tous les dangers », *Le Nouvel Observateur*, n° 2015, semaine du 19 juin 2003.

<sup>103</sup> Au sens de générations familiales. Nous discutons plus loin le concept de génération.

Les conflits d'interprétations autour de la « nature » des événements de Mai-Juin 68 et de l'« identité » de la « génération 68 » ou de celle des « enfants de soixante-huitards », réactivés à chaque commémoration décennale, sont ainsi parcourus de luttes symboliques. Chacun cherche à dire ce qu'ont été *vraiment* ces événements, et à les expliquer par un concept unificateur ou un « master-frame »<sup>104</sup> : c'est ainsi l'aliénation qui est, pour M. Trebitsch une « notion-clé pour comprendre 1968 »<sup>105</sup> ; c'est la « prise de parole »<sup>106</sup> pour M. de Certeau ; c'est « la Nouvelle Gauche » pour I. Gilcher-Holthey<sup>107</sup> ; c'est la « brèche du situationnisme »<sup>108</sup> pour D. Lindenberg ; c'est la « contestation »<sup>109</sup> pour B. Brillant ; c'est la « critique anti-autoritaire »<sup>110</sup> pour B. Gobille ; ce sont « les schèmes génériques du marxisme »<sup>111</sup> pour G. Mauger, etc<sup>112</sup>. Plutôt que de chercher à dire *le* sens des événements de Mai-Juin 68 ou à expliquer qui sont *vraiment* les « soixante-huitards » ou leurs enfants, la recherche menée vise au contraire à montrer l'hétérogénéité interne de ces catégories dont on pourrait dire, à l'image de celle des cadres, qu'elles sont une « personne collective »<sup>113</sup>, pour partie fondées sur une « cohésion par le flou »<sup>114</sup>. Bien que les modes de construction de ces groupes, ne soient pas comparables, les catégories de « soixante-huitards » et « d'enfants de

---

<sup>104</sup> Benford R.D., Snow D.A., « Framing processes and social movement : an overview and assessment », *Annual Review of Sociology*, 26, 2000, pp. 618.

<sup>105</sup> Trebitsch M., « Voyages autour de la révolution », in. Dreyfus-Armand G., R. Frank, M.F. Lévy, M. Zancarini-Fournel (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, p. 76

<sup>106</sup> Michel de Certeau, *La prise de parole : pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.

<sup>107</sup> Gilcher-Holthey I., « La contribution des intellectuels de la Nouvelle Gauche à la définition du sens de Mai 68 », in. *Les années 68...*, *op. cit.*, p. 89-98.

<sup>108</sup> Celui-ci affirmant que « les situationnistes sont certainement les penseurs qui ont le plus directement influé sur la sensibilité de Mai », dans Lindenberg D., « 1968 ou la brèche du situationnisme », *Esprit*, n°242, mai 1998, pp. 140.

<sup>109</sup> Brillant B., « La contestation dans tous ses états », in. *Les années 68...*, *op. cit.*, pp. 99-115.

<sup>110</sup> Celui-ci écrit que c'est « bien souvent les schèmes les plus souples qui circulent le mieux, à l'image de la critique anti-autoritaire en mai-juin 68, qui peut être considérée, à condition de ne pas la fossiliser en « idéologie », comme le cadre global (*master frame*) assurant la connexion la plus grande entre secteurs en lutte. », dans Gobille B., « L'événement Mai 68... », *art. cit.*, p. 327. Si nous partageons l'idée d'une « force sociale du flou » attachée à la polysémie de ce schème unificateur, il nous semble néanmoins que Boris Gobille n'échappe pas complètement à la tentative de dire ce qu'est l'« esprit » de Mai 68 et au risque de « réifier des groupes » et d'évacuer un certain nombre d'acteurs de Mai 68, autant de risques qu'il dénonce, à juste titre et de manière extrêmement convaincante et solidement argumentée, dans ses divers travaux (articles précités et chapitre 1 de sa thèse).

<sup>111</sup> Il écrit ainsi : « De ce survol de la pensée critique en France avant Mai-Juin 68, il me semble qu'on peut conclure que les schèmes génériques du marxisme sous ses différentes formes – bourgeoisie / prolétariat, infrastructures / superstructures, science / idéologie, idéalisme / matérialisme, réforme / révolution, capitalisme / communisme, etc – définissent la « master frame » des événements de Mai-Juin 68 » : « Les origines intellectuelles de Mai-Juin 68 », *Siècles*, Presses universitaires Blaise Pascal, à paraître en 2009.

<sup>112</sup> Pour une critique de ces recherches d'une paternité intellectuelle aux événements de Mai-Juin 68, cf. Mauger G., « Les origines intellectuelles de Mai-Juin 68 », *art. cit.*

<sup>113</sup> Boltanski L., *Les cadres. la formation d'un groupe social*, Minuit, coll. « Le sens commun », 1982, p. 463.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 374.

soixante-huitards » peuvent être pensées, à l'image de celle des cadres, comme des « agrégats faibles »<sup>115</sup>, que l'on s'attachera à déconstruire.

Dans un article récent sur l'interprétation du mouvement étudiant de Mai-Juin 68, Gérard Mauger propose de « renoncer à tout schème explicatif unidimensionnel »<sup>116</sup> pour rendre compte de « la génération de 1968 », et de chercher ce qu'elle doit à « l'effet d'âge », à « l'effet de génération » et à « l'effet de moment »<sup>117</sup>. En proposant une sociologie empirique des trajectoires soixante-huitardes, cette thèse répond, nous semble-t-il, à cet ambitieux programme de recherche, auquel appelait également Michelle Zancarini-Fournel ou encore Boris Gobille dans la conclusion de sa thèse :

« Il est indispensable aussi de retracer, reconstituer des parcours sociaux individuels et voir comment les événements de ces années-là ont infléchi, cassé, temporairement ou durablement, des destins, des itinéraires ; comment ces années-là ont été vécues, comment elles ont transformé les manières de faire, de voir, de sentir, de mourir ou de vivre enfin. »<sup>118</sup>

« Il y aurait à faire une sociologie fine de nombreuses trajectoires biographiques antérieures au moment critique, analysées dans leurs propriétés singulières et resituées dans des familles de trajectoires, travail immense que nous avons tout juste commencé d'esquisser sur les cas des écrivains. C'est en embrassant cet ensemble de modifications des trajectoires et des pratiques professionnelles avant et après mai 68 que l'on pourrait enfin se donner les moyens de penser sociologiquement, dans le détail et sans réification abusive, la notion souvent galvaudée et instrumentalisée de « génération 68 » »<sup>119</sup>.

J'espère ainsi avoir montré, le plus clairement et le plus honnêtement possible, comment des motivations autobiographiques ont rencontré les aspirations personnelles et scientifiques de mon directeur de thèse (et d'autres chercheurs) à contribuer à une histoire sociale de Mai 68 et des trajectoires soixante-huitardes. Ces motivations à retrouver et faire parler des « anonymes de 68 »<sup>120</sup> et à réhabiliter, par l'enquête, la complexité des événements de Mai 68 et de leurs

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 480

<sup>116</sup> Mauger G., « Pour une sociologie du mouvement étudiant... », *art. cit.*, p. 30.

<sup>117</sup> L'effet de moment désigne les incidences d'une conjoncture ou d'un événement sur l'ensemble des agents qui y sont confrontés. Dire que c'est ici la question de la formation de générations politiques...

<sup>118</sup> Zancarini-Fournel M., « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *art. cit.*, p. 155

<sup>119</sup> Gobille Boris, *Crise politique et incertitude...*, *op. cit.*, Conclusion, p. 783

<sup>120</sup> Qui n'étaient pas forcément au Quartier latin en Mai 68 et qui n'occupent pas aujourd'hui des postes stratégiques de l'édition ou de la publicité. Cette motivation a d'ailleurs rencontré, tout au long de mon enquête des attentes très fortes auprès des ex-soixante-huitards enquêtés. Le surinvestissement de certains dans l'enquête (cf. encadré x du 2<sup>ème</sup> chapitre) s'explique ainsi – pour partie – par l'occasion qu'ils y trouvaient de donner une version de Mai 68 et des trajectoires soixante-huitardes dissonante par rapport aux représentations véhiculées dans la sphère médiatique et auxquelles ils n'arrivaient pas à s'identifier. Cette enquête vient ainsi combler, avec d'autres, le déficit de sources sur les « troupes » puisque, selon Bernard Lacroix, et « conformément à une ligne de pente historiographique aussi vieille que l'histoire, on en sait beaucoup sur les états-majors, très peu sur les troupes, bien que l'« événement » se caractérise d'abord par l'ampleur des mobilisations anonymes et la force collective qu'elles prêtent à des prétendants à l'autorité qui n'en demandaient souvent pas tant » : Lacroix B., *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 2006 [1981], p. VIII de la Présentation.

effets sur les trajectoires des participants<sup>121</sup>, permettront de revisiter, nous l'espérons, la question de la genèse et des postérités politiques de Mai 68.

### ***C - Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68 : problématique de la recherche et contextualisation théorique***

Alors que je présentais, il y a de cela quelques années, une ébauche de problématique à mon directeur de thèse, celui-ci, face à la longueur du document et à la multiplicité des « questions posées » me tint des propos que je trouvais tout d'abord assez réducteurs, mais qui me furent particulièrement utiles par la suite :

« Il faut simplifier ! En fin de compte, vous avez deux questions: 1) Qu'est-ce qui leur a pris à mes parents de partir élever des chèvres ? et 2) Et moi dans tout ça ? »

Deux questions principales sous-tendent effectivement la construction de l'objet de recherche et la réflexion menée dans le cadre de cette thèse : celle des rencontres entre trajectoires individuelles et événement politique et celle des incidences de la participation aux événements de Mai-Juin 68 sur la « deuxième génération ». Toutes deux peuvent d'ailleurs être rapportées à la problématique des générations (politiques et familiales) et des rapports de générations. En effet, l'enquête porte sur deux générations familiales, ce qui nous permettra de prendre parfois comme unité d'analyse la famille et d'analyser l'économie des échanges entre générations familiales, la socialisation politique des enfants et les modes de transmission des goûts et préférences politiques parentaux, et de rapporter plus généralement les rapports entre générations familiales à la transmission d'« héritages soixante-huitards »<sup>122</sup>. Mais au sein de chacune de ces deux générations familiales, « parents » (nés entre 1927 et 1956) comme « enfants de soixante-huitards » (nés entre 1962 et 1988) enquêtés appartiennent à différentes « générations sociales ».

La problématique de cette thèse se situe ainsi au croisement de la sociologie des crises politiques, de la sociologie de l'engagement militant, de la sociologie des générations et de la sociologie de la socialisation (familiale, scolaire et politique). Pour éviter un fastidieux « état de l'art » de l'ensemble de ces sous-champs disciplinaires ainsi que le déploiement gratuit de

---

<sup>121</sup> Complexité qui n'a cessé d'être gommée par les interprétations réductrices et la construction d'une mémoire pacifiée et ludique des événements.

<sup>122</sup> Cette notion sera définie plus loin. Pour une analyse stimulante de l'articulation entre rapports de générations « sociales » et rapports entre générations familiales, cf. Mauger G., « Générations et rapports de générations », in Quéniart A. et Hurtubise R. (dir.), *L'intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2009, p. 17-36.

références théoriques, nous procéderons ici à un premier balisage d'ensemble (non exhaustif) qui servira davantage de point de départ aux va-et-vient entre théorie et empirie qui jalonnent l'ensemble de la thèse. La sélection des principales questions et problèmes de recherche que soulèvent les deux grands axes présentés ci-dessus guidera donc cette présentation théorique et problématique de la recherche.

### **1) Socio-histoire des effets du « temps court » de l'événement sur le « temps long » des trajectoires**

Par quels processus, et sous quelles conditions socio-historiques, une (ou plusieurs) cohorte(s) se transforme(n)t-elle(s) en « génération(s) politique(s) » ? Poser la question des rencontres entre trajectoires individuelles et crise politique – ou entre habitus et événement – revient à revisiter celle de la formation des générations politiques. Mais nous voulions nous donner les moyens, par l'approche généalogique et longitudinale, et par le dispositif d'enquête (articulant données quantitatives et qualitatives), d'analyser les effets du militantisme *et* le militantisme comme un effet<sup>123</sup>. Pour tenir simultanément ces deux logiques qui renvoient à deux perspectives sociologiques différentes, on utilisera des appareils conceptuels trop souvent pensés comme incompatibles et on articulera des traditions sociologiques qui s'ignorent bien souvent. Si nous souscrivons aux critiques d'une approche strictement statistique des trajectoires, trop peu attentives aux contextes dans lesquels des dispositions peuvent (ou non) s'actualiser et aux interactions au travers desquelles elles s'expriment<sup>124</sup>, nous rejoignons, à l'opposé, les critiques des travaux qui omettent d'inscrire les acteurs dans l'espace social ou qui privilégient les logiques individuelles au détriment des logiques d'organisation ou encore des logiques macrosociales<sup>125</sup>. Nous ne rentrerons donc pas dans l'opposition entre les concepts de trajectoire et de carrière, renvoyant pour le premier à une sociologie – inspirée des travaux de Pierre Bourdieu – qui privilégie l'objectivation statistique, pour le second à

---

<sup>123</sup> Pour paraphraser une expression d'Olivier Schwartz qui invite à considérer à la fois les effets des interactions et les « interactions comme des effets » : Schwartz Olivier, « Postface. L'empirisme irréductible », In Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993 [1923], p. 301.

<sup>124</sup> Pour une critique d'une théorie mécaniste de l'habitus, cf. Passeron J.-C., 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, v. 31, n° 1, p.3-22 ; cf. également le numéro spécial de la *Revue française de science politique*, « Devenirs militants », Vol. 51, 1-2, février-avril 2001, en particulier Fillieule O., Mayer N., « Devenirs militants. Introduction », pp. 19-25 ; Fillieule O., « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », pp. 199-215 et Agrikoliansky Eric, « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants locaux de la Ligue des Droits de l'Homme dans les années 80 », pp. 27-46

<sup>125</sup> Cf. Siméant J., Sawicki F., « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, 51, janvier-mars 2009, p. 107 ; Frédérique

une sociologie centrée sur les interactions et les pratiques – qui s’inscrit dans la tradition interactionniste –. Ou plutôt, nous articulerons ces deux approches afin d’apporter des éléments de réponse aux questions du « pourquoi » et du « comment »<sup>126</sup> des agents en viennent à participer aux événements de Mai-Juin 68 et en portent (ou non) les marques trente-cinq ans plus tard. L’analyse des conditions sociales de possibilité (en réponse à la question « pourquoi ») d’une dynamique spécifique de déstabilisation<sup>127</sup> par l’événement s’accompagnera ainsi d’une réflexion sur les modalités de cette déstabilisation et sur les processus identitaires mis en jeu par celle-ci. Notre approche est en cela assez similaire à celle prônée par Muriel Darmon, à la frontière de la sociologie interactionniste et de la sociologie bourdieusienne<sup>128</sup>, désireuse de permettre la prise en compte des perceptions indigènes du « travail de soi »<sup>129</sup> et leur objectivation. Nous conserverons néanmoins le terme de trajectoire dans la mesure où celui-ci ne nous semble pas entraver la prise en compte des variables contextuelles et l’appréhension des devenirs militants dans toute leur épaisseur pratique, relationnelle et temporelle.

Il sera plus difficile de conserver le concept de « génération », qui nous semble poser davantage de problèmes qu’il n’en résout<sup>130</sup>. Pour Karl Mannheim, le « lien moteur d’une génération » réside dans l’exposition commune de ses membres aux symptômes sociaux et intellectuels d’une dynamique de déstabilisation. Or cette définition<sup>131</sup> suscite de nombreuses

---

Matonti et Franck Poupeau plaident par exemple pour une « réhabilitation des structures sociales » dans « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°155, 2004, p. 7.

<sup>126</sup> Becker H. 2002, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, coll. « Guides Repères » (première édition américaine 1998), p. 105-109

<sup>127</sup> Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990 [1928], p. 59-60.

<sup>128</sup> Darmon M., « La notion de carrière : un instrument interactionniste d’objectivation », *Politix*, v. 21, n° 82, 2008, p. 151-152

<sup>129</sup> Darmon M., « Approche sociologique de l’anorexie : un travail de soi », thèse de sociologie, Université Paris 5, 2002, p.145.

<sup>130</sup> Pour une approche argumentée sur l’intérêt d’utiliser le concept de génération, on se reportera d’une part, au point de vue sceptique du politiste : Favre Pierre, « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », In Jean Crête et Pierre Favre (dir.), *Génération et politique*, Paris, Economica, 1989, pp. 309-318 ; et de l’autre au point de vue critique mais stimulant développé par notre directeur : Mauger G., « Générations et rapports de générations », in Anne Quéniart et Roch Hurtubise (dir.), *L’intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes, Presses de l’EHESP, 2009, p. 17-36

<sup>131</sup> Cette définition est assez proche de celle que donne par exemple François Mentré des « générations sociales » dont « l’unité résulte d’une mentalité particulière (...). Tous les hommes d’une génération se sentent liés par la communauté de leur point de départ, de leurs croyances, et de leurs désirs : n’ont-ils pas été témoins des mêmes événements (...) », dans Mentré F., *Les générations sociales*, Paris, Ed. Bossard, 1920, p. 47-48; ou encore de celle de Claudine Attias-Donfut pour qui une génération historique « désigne un ensemble de personnes nées à une même période partageant des expériences, des référents et des influences sociales, puisés dans ce temps commun et qui forment leur empreinte historique et leur identité générationnelle » : « Rapports de générations, transferts intrafamiliaux et dynamique macrosociale », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n°4, p. 644-645. Aucune définition académique du concept de « génération » n’opère d’ailleurs de réelle rupture avec le sens commun attaché à cette notion, ce qui génère, selon P. Favre, diverses difficultés.

questions : les différents participants sont-ils exposés de la *même* manière à la crise politique de Mai 68 ? L'infléchissement éventuel de leurs trajectoires ne dépend-il pas de leurs trajectoires antérieures à l'événement ? A quel point les différents participants aux événements de Mai-Juin 68 vont-ils être déstabilisés, et comment rendre compte de l'infléchissement éventuel de leurs trajectoires ? Portent-ils encore, trente-cinq ans plus tard, les marques d'engagements passés ? etc.

Pour apporter des éléments de réponse à ces questions et situer plus précisément notre réflexion sur les rencontres entre habitus et événement, nous procéderons en trois temps, dans une logique chronologique. En amont des événements de Mai-Juin 68 se pose la question de la sociogenèse de dispositions contestataires et des modalités et configurations socio-historiques dans lesquelles elles s'actualisent (a). Nous situerons ensuite notre réflexion par rapport à la littérature sur l'« événement » et plus largement par rapport à l'hypothèse fondatrice de la sociologie des générations qui attribue à un « événement fondateur » un rôle de socialisation durable, susceptible d'infléchir plus ou moins radicalement le cours des trajectoires de ceux qui l'ont vécu (b). Une dernière partie sera consacrée à une revue critique des travaux portant sur les incidences biographiques du militantisme (c). Ce sera l'occasion d'inscrire notre enquête dans la lignée des travaux de Doug McAdam mais de proposer une analyse insistant davantage sur les effets différentiels de la participation à une crise politique d'ampleur en fonction de l'âge, du sexe, des ressources militantes accumulées, des formes de participation et du degré d'exposition à l'événement.

### **a) Les modes de génération des « unités de génération de 68 »**

On ne saurait prétendre rendre compte des incidences biographiques du militantisme sans remonter dans un premier temps à ce dont ce militantisme est le produit (il faudrait d'ailleurs dire ces militantismes). Autrement dit, toute étude empirique sérieuse qui cherche à délimiter les contours d'une (hypothétique<sup>132</sup>) « génération de 68 » ne peut faire l'impasse sur l'analyse des « effets de cycle de vie », des « effets de cohorte » et des « effets de période »<sup>133</sup> dont

---

<sup>132</sup> Pierre Favre écrivait par exemple en 1989, alors que la catégorie de « génération de 68 » se solidifiait : « Le parisien de 1968 appartient-il à la même génération que le fils de paysan du Cantal du même âge ? », dans « De la question sociologique des générations... », *art. cit.*, p. 290.

<sup>133</sup> L'« effet de cycle de vie » désigne les effets associés à l'âge et à la position dans le cycle de vie. L'« effet de cohorte » renvoie au contexte socio-historique et culturel dans lequel l'ensemble des acteurs appartenant à une même classe d'âge grandissent, ou autrement dit à un « air du temps » propre au contexte historique. Enfin, « l'effet de période » désigne les incidences d'une conjoncture particulière ou d'un événement historique sur ceux qui s'y trouvent impliqués. Cf. par exemple Kessler D., Masson A. (dir.), *Cycles de vie et générations*, Paris, Ed. Economica, 1985, pp. 285-321.



l'articulation concourt, en amont de 1968, au(x) mode(s) de génération des générations<sup>134</sup>. Une des principales limites des travaux en sociologie des générations tient à la difficile désintringement de ces différents effets<sup>135</sup> : dans les analyses transversales, les effets de cycle de vie se confondent avec les effets de cohorte ; dans les analyses longitudinales, les effets de cycle de vie sont liés aux effets de période ; et dans les analyses séquentielles, il est impossible de dissocier les effets de cohorte des effets de période<sup>136</sup>. Or l'approche généalogique et longitudinale propre à la construction du corpus enquêté (cf. *infra*, partie D) permet de dépasser cette limite : en accédant à une population de « soixante-huitards » hétérogène (en termes d'âge, d'origine sociale, de formes de politisation, etc.), nous remonterons en effet à la pluralité des matrices de l'engagement en Mai 68. Autrement dit, nous mettrons en évidence l'existence de plusieurs « ensembles générationnels »<sup>137</sup> qui connaissent, en amont de 1968, des cadres de socialisation primaire (familiaux, scolaires et politiques) – et donc des modes de génération – distincts<sup>138</sup>.

Pour rendre compte des processus de sociogenèse de dispositions contestataires en amont de 1968, l'analyse se doit d'être attentive aux déterminants sociaux de l'engagement, mais

---

<sup>134</sup> Cf. Sayad A., « Le mode de génération des générations « immigrées » », *L'Homme et la Société*, n° 111-112, janvier-juin 1994, pp. 155-174. Pour Pierre Bourdieu, toute transformation du mode de génération des générations successives est au principe de crises de la reproduction et de l'apparition de générations distinctes : cf. Bourdieu P., *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, Minuit, 1989, Paris, p. 373-427

<sup>135</sup> Pour une tentative pédagogique de distinction des effets d'âge et des effets de générations, cf. Favre P., « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », in Crête J., Favre P. (dir.), *Génération et politique*, Paris, Economica, 1989, p. 296 sq. ; cf. également Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », in Madeleine Grawitz et Jean Leca (dir.), *Traité de science politique*, tome 3, L'action politique, Paris: PUF, 1985, pp. 165-236.

<sup>136</sup> Braungart R., Braungart M., « Les générations politiques », in Crête J., Favre P. (dir.), *Génération et politique*, Economica, Presses de l'Université de Laval, Paris, 1989, p. 33-34.

<sup>137</sup> Mannheim K., *op. cit.*, p. 58-59: « L'ensemble générationnel est plus que la simple situation de génération (...) Il faut encore faire intervenir un lien concret quelconque pour pouvoir parler d'ensemble générationnel. On pourrait caractériser sommairement cette liaison comme une *participation au destin commun* de cette unité historico-sociale » (souligné par l'auteur).

<sup>138</sup> Pierre Favre décrit les différents facteurs susceptibles d'entraîner des différences générationnelles, dont le contexte historique « d'entrée sur scène », le nombre (générations plus ou moins nombreuses), le « système des positions sociales », les « pratiques » (qui renvoient à tout ce qui peut opposer dans le mode de vie une génération à une autre), ou encore le « langage ». Pour se demander ensuite si « l'ensemble des différences concevables entre deux générations « font système et se conjuguent pour différencier une génération et l'autre » (*art. cit.*, p. 293-294). Contrairement à l'auteur, nous nous situerons davantage du côté d'une réponse positive à cette dernière question, en considérant, avec Gérard Mauger – et Pierre Bourdieu – que ce sont des modifications substantielles des cadres de socialisation primaire (familiale, scolaire, professionnel, historique, etc.) qui sont à l'origine de la formation de générations distinctes. Cf. Mauger G., « Génération et rapports de génération », in Quéniart A., Hurtubise R. (dir.), *L'intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2009, p. 17-36. Pierre Bourdieu écrit à ce sujet : « Les conflits de génération opposent non point des classes d'âge séparées par des propriétés de nature, mais des habitus produits selon des modes de génération différents, c'est-à-dire par des conditions d'existence qui, en imposant des définitions différentes de l'impossible, du possible et du probable, donnent à éprouver aux uns comme naturelles ou raisonnables des pratiques ou des aspirations que les autres ressentent comme impensables ou scandaleuses, et inversement », dans *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 104.

également aux réseaux de sociabilité<sup>139</sup> dans lesquels les acteurs sont pris à la veille des événements, ainsi qu'aux autres significatifs qui ont joué un rôle dans la formation de leur conscience politique, voire dans la conversion au militantisme (amis, parents plus ou moins proche, prêtres<sup>140</sup>, militants associatifs, etc.). Pour ne pas réduire la crise politique à ses conditions de possibilité et dans la mesure où « évoquer en amont des socialisations susceptibles de structurer des rapports au politique ne dit rien de leur activation »<sup>141</sup>, nous rendrons compte – pour ceux des enquêtés qui ont des activités militantes dans les années qui précèdent Mai 68 – des configurations et des contextes dans lesquels des dispositions contestataires sont activées<sup>142</sup> en amont des événements.

Cela nous amènera à traiter la question des processus de conversion<sup>143</sup>, notamment d'engagements religieux en engagements politiques<sup>144</sup> et à souligner l'importance de la Guerre d'Algérie – et dans une moindre mesure de celle du Vietnam – dans l'engagement militant. L'effet de période engendré par la participation à la lutte contre la guerre d'Algérie produit par exemple une véritable « unité de génération »<sup>145</sup> qui se caractérise par des

---

<sup>139</sup> Sur l'importance des liens et de la médiation de proches dans le passage à l'acte militant, cf. Snow D., Zurcher L. A., Eklund-Olson S., « Social Networks and Social Movements: A Microstructural Approach to Differential Recruitment », *American Sociological Review*, 45, 1980, pp. 787-801 ; Gould R.V., « Multiple Networks and Mobilization in the Paris Commune, 1871 », *American Sociological Review*, 56, 1991, pp. 716-729 ; Diani M., McAdam D. (eds.), *Social Movements and Networks. Relational Approaches to Collective Action*, Oxford University Press, 2003 ; Duriez B., Sawicki F., « Réseaux de sociabilité et adhésion syndicale : le cas de la CFDT », *Politix*, 63, 2003, pp. 17-57.

<sup>140</sup> Sur le rôle des aumôniers et des prêtres dans le repérage et l'incitation à l'engagement, cf. Berlivet L., F. Sawicki, « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, 27, 1994, pp. 111-142 ; Suaud C., *La vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Minuit, Paris, 1978 ; Fretel Julien, *Militants catholiques en politique. La nouvelle UDF*, thèse pour le doctorat de science politique, Université Paris 1, 2004

<sup>141</sup> Siméant Johanna, « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », in *La Politisation*, (dir.) J. Lagroye, Ed. Belin, 2003, p. 177.

<sup>142</sup> Ce qui renvoie à la question des « contextes pratiques de l'action sur l'opérationnalité des dispositions incorporées » que pose Eric Agrikoliansky dans « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 80 », *Revue Française de Science Politique*, 51, 1-2, février-avril 2001, p. 30.

<sup>143</sup> C'est à la sociologie des religions que nous devons les travaux fondateurs sur la question des conversions et plus particulièrement sur l'importance d'autres significatifs dans ces processus : cf. Snow D., Machalek R., « The Sociology of Conversion », *Annual Review of Sociology*, 10, 1984, pp. 167-190 ; Loftland J., Stark R., « Becoming a World-Saver : A Theory of Conversion to a Deviant Perspective », *American Sociological Review*, vol. 30, 6, 1965, p. 862-875. La bibliographie consacrée aux processus de reconversion est abordée plus loin.

<sup>144</sup> Cf. chapitre 1. Cf. également Siméant J., « Socialisation catholique et biens de salut dans quatre ONG humanitaires françaises », *Le Mouvement social*, n° 227, avril-juin 2009, pp. 101-122 ; Pagis J., « La politisation d'engagements religieux. Retour sur une matrice de l'engagement en Mai 68 », *Revue française de science politique*, à paraître en 2009. La revue de littérature des travaux consacrés à cette question en sociologie des religions est détaillée dans le premier chapitre de la thèse.

<sup>145</sup> Pour Karl Mannheim, l'unité de génération relève d'un « lien beaucoup plus concret que celui qui fonde le simple ensemble générationnel », généré par une participation à un même événement historique et des prises de positions similaires : cf. *Le problème des générations*, op. cit., p. 60.

propriétés spécifiques<sup>146</sup> (âge, forme de politisation, formes et lieux de militantisme, etc.) que ne partagent qu'une partie des futurs « soixante-huitards ». Les « soixante-huitards » plus jeunes, qui se politisent avec la Guerre du Vietnam, ne connaissent pas les mêmes cadres de socialisation politique, ni les mêmes cadres de socialisation familiale<sup>147</sup> et/ou scolaire<sup>148</sup> que les précédents, si bien qu'ils forment une autre « unité de génération » marquée par un contexte et des cadres de socialisation primaires spécifiques. Enfin, celles et ceux qui se politisent avec Mai 68 – globalement plus jeunes que les précédents – ont peu de chances d'être marqués par les événements d'une manière similaire aux précédents. Ainsi, s'il peut sembler judicieux de conserver l'idée d'une « dynamique de déstabilisation »<sup>149</sup> engendrée par la participation à un événement historique et potentiellement à l'origine de la formation d'une « génération politique », nos résultats plaident pour une complexification du modèle. L'analyse des différentes matrices de l'engagement en Mai 68 et des modes de génération des « unités de génération »<sup>150</sup> qui prennent part aux événements de Mai-Juin 68 permettra de déconstruire la catégorie de « soixante-huitards » et de prendre en compte l'amont des trajectoires dans l'analyse des rencontres entre habitus et événement. Si l'on considère, avec Jacques Lagroye, la politisation comme un processus<sup>151</sup>, nous montrerons que l'état d'avancement dans ce processus tout comme les formes de politisation antérieures à 1968 sont centrales pour rendre compte du rôle socialisateur de l'événement<sup>152</sup>. Autrement dit, les événements de Mai-Juin 68 n'ont pas les mêmes effets sur l'ensemble des participants et les formes de politisation induites doivent être rapportées à un ensemble de variables

---

<sup>146</sup> Sur la « génération » de la Guerre d'Algérie, cf. Percheron A., *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993, pp. 173-189 ; sur l'entrée en politique d'une génération d'étudiants avec la Guerre d'Algérie, cf. Sabot J-Y, *Le syndicalisme étudiant et la guerre d'Algérie*, Paris: L'Harmattan, « Logiques politiques », 1995 ; Bantigny L., « Jeunesse et engagement pendant la guerre d'Algérie », *Parlement(s). Revue d'histoire politique*, n°7, 2007/2, p. 39-53 ; Liauzu C., « Ceux qui ont fait la guerre à la guerre d'Algérie », in Harbi M., Stora B. (dir.), *La Guerre d'Algérie 1954-2004, la fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004.

<sup>147</sup> Nous montrerons qu'à quelques années près, les héritages familiaux sont très différents, notamment dans le rapport des parents des enquêtés à la seconde Guerre mondiale.

<sup>148</sup> Là aussi, à quelques années de différence, les destins scolaires sont incomparables : des enquêtés nés à la fin des années 1930 ne connaissent pas la « première démocratisation scolaire » de ceux nés au début des années 1940 pour ne donner qu'un exemple que l'on développera dans le premier chapitre.

<sup>149</sup> Mannheim K., *op. cit.*, p. 60.

<sup>150</sup> Ou des « ensembles générationnels » quand il n'y a pas encore d'expérience commune.

<sup>151</sup> Cf. Lagroye J., « Les processus de politisation » dans Lagroye J. (dir.), *La politisation*, Paris, Ed. Belin, 2003, chapitre 15, p. 359-372.

<sup>152</sup> Timothy Tackett souligne également ce point en parlant d'« apprentissage politique ». Pour ce dernier, il faut prendre en compte quatre sources possibles de la radicalisation des députés jusqu'au début de juillet 1789 : « l'idéologie, l'antagonisme social, l'apprentissage politique et les effets d'une dynamique de groupe », dans « Le processus de radicalisation au début de la Révolution française », contribution à la Table ronde sur « La radicalisation politique », 7<sup>ème</sup> congrès de l'AFSP, 18-21 sept. 2002 ; Annick Percheron avançait déjà l'hypothèse de la différenciation des effets de Mai 68 selon le « degré de politisation », mais sans l'étayer d'éléments empiriques détaillés : Percheron A., *La socialisation politique, op. cit.*, p. 185.

dispositionnelles d'une part (âge, sexe, origine sociale, statut en 1968, forme de socialisation politique primaire, expériences et ressources militantes accumulées, etc.) et de variables situationnelles de l'autre (formes de participation à l'événement, disponibilité biographique, degré d'exposition à l'événement).

L'attention à ce qui se passe et se joue avant les événements de Mai-Juin 68 permet donc tout à la fois de revisiter la question des déterminants sociaux de l'engagement en Mai 68 (et de remettre en question les principaux schèmes interprétatifs des événements, *cf. supra*), de déconstruire l'idée qu'il existerait une seule « génération de 68 » et d'analyser finement les modes de génération – les cadres de socialisation primaire – des différentes familles de trajectoires qui participent aux événements, qui ne partagent ni les mêmes référents politiques, théoriques et intellectuels, ni la même « mémoire collective »<sup>153</sup>, ni les mêmes intérêts et revendications politiques<sup>154</sup>.

La participation à Mai 68 ne constitue-t-elle pour autant qu'une confirmation des propriétés antérieures des enquêtés ou les transforme-t-elle durablement ? Et si c'est le cas, qui transforme-t-elle et de quelle(s) manière(s) ? Retrouve-t-on, trente-cinq ans après, les mêmes « unités de génération » décelées en amont des événements ou bien l'événement vient-il rejouer leurs destinées probables en infléchissant durablement ces trajectoires ? Seule une attention aux formes de participation et aux modalités spécifiques des rencontres entre habitus et situation critique apporte des éléments de réponse à ces questions.

---

<sup>153</sup> Halbwachs M., *Les cadres sociaux...*, *op. cit.* ; Halbwachs M., *La mémoire collective*. Édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1997 [1950]. Sur la prise en compte de la mémoire collective dans le processus de formation des générations, *cf.* Schuman H., Scott J., « Generations and Collective Memories », *American Sociological review*, 54(3), 1989, p. 359-381. Pour ne donner qu'un exemple, à quelques années de naissance près, et en fonction de l'origine sociale et politique, la mémoire familiale de la seconde Guerre mondiale transmise aux futurs « soixante-huitards » diffère du tout au tout, pouvant chez les uns devenir un moteur de l'engagement, là où chez les autres elle peut être quasi-inexistante. Nous revenons sur cette question dans le premier chapitre de la thèse.

<sup>154</sup> Notre approche est en cela assez similaire à celle de Nancy Whittier qui met en évidence l'existence de différentes « micro-cohortes » de militantes féministes en fonction du contexte socio-historique dans lequel elles intègrent le mouvement. Nous reviendrons plus avant sur ce qui différencie notre enquête de la sienne. Whittier N., « Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements », *American Sociological Review*, Vol. 62, 5, Oct. 1997, pp. 760-778.

## b) Rencontres entre habitus et situation critique et formes de politisation induites par la participation à un événement politique

On se demandera ici, avec Olivier Ihl : « comment une expérience politique peut-elle accéder au statut d'emblème et à ce titre se muer en agent de socialisation à part entière ? »<sup>155</sup>. La question du rôle de l'« événement » dans le processus de socialisation politique<sup>156</sup> n'a guère suscité l'intérêt<sup>157</sup>, et dans la plupart des cas, les effets de politisation imputés à la participation à un événement politique le sont à partir de résultats statistiques établis quelques décennies après l'événement. Ainsi, si des corrélations statistiques peuvent être établies, elles ne permettent pas (ou rarement) de déterminer si le militantisme est l'effet ou la cause de la politisation (ou les deux), ni surtout de comprendre par quels processus la participation à un événement politique produit des effets de politisation<sup>158</sup>. D'où la nécessité de revenir à l'événement et à ce qui se passe dans le « temps court »<sup>159</sup> de celui-ci. Par la mise en suspens (relative) des rapports sociaux routiniers<sup>160</sup>, l'événement semble tout d'abord relever de l'extra-ordinaire si bien qu'Eric Fassin et Alban Bensa nous invitent à l'appréhender comme une « rupture d'intelligibilité »<sup>161</sup> afin d'éviter « le double écueil de la réduction par le contexte, ou par la construction »<sup>162</sup>. Pour ces derniers, l'événement marque ainsi une ligne de partage entre deux mondes, « mutuellement inintelligibles » et vient clore un certain nombre

---

<sup>155</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *Revue Française de Science Politique*, 52, 2-3, avril-juin 2002, pp. 127.

<sup>156</sup> Bien que les travaux de science politique et de sociologie traitant de la socialisation politique sont mobilisés tout au long de la thèse, nous les présenterons et situerons notre travail dans ce sous-champ disciplinaire plus avant (cf. partie C.2.) pour une simple raison de clarté d'exposition.

<sup>157</sup> A l'exception, pour la France, de l'article précité d'Olivier Ihl, mais qui reste principalement programmatique. Cf. quelques remarques à ce sujet dans Dobry M., *Sociologie des crises politiques...*, op. cit., p. 258-259. Pour une attention empirique à ce qui se joue en termes de politisation au cours de l'événement, cf. Fédérini F., *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui », 2006 ; Gobille Boris, « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 158 (3), 2005, pp. 30-61, ainsi que sa thèse, précitée. La littérature anglo-saxonne est un peu plus fournie : cf. notamment Sears David O., Valentino Nicholas A., « Politics Matters : Political Events as catalysts for Preadult Socialization », *American Political Science Review*, Vol. 91, N°1 (Mar., 1997), 45-65; ainsi que les travaux de Timothy Tackett, dont *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997 [1996].

<sup>158</sup> Camille Hamidi rencontre un obstacle similaire à l'égard des effets de politisation des engagements associatifs, cf. « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique*, 56, 1, 2006, p. 6.

<sup>159</sup> Suivant en cela le programme de Boris Gobille : « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », art. cit.

<sup>160</sup> Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, chapitre 5 « Le moment critique », p. 207-250. Dobry M., *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986, pp.140-158, et 194-210.

<sup>161</sup> Fassin E., Bensa A., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, mars 2002, p. 8.

<sup>162</sup> *Ibid.*

de « séries temporelles » antérieures et en initier de nouvelles, dont les régimes de problématisation sont distincts : l'événement est un « point de bascule à partir duquel le monde et le temps semblent subitement devoir s'ordonner autrement »<sup>163</sup>. Si l'on ne peut réduire la singularité de l'événement en le rabattant à la structure et si l'événement est par bien des égards incomparable, il « ne signifie pas dans un vide »<sup>164</sup>, et l'analyse de sa dynamique est inséparable de facteurs structurels antérieurs.

D'où la nécessité de prendre en compte conjointement ce qui se passe en amont de la crise, i.e les différentes matrices de l'engagement (et donc les différentes formes d'intérêts qui vont investir les événements) et ce qui se joue au cours des événements, pour appréhender de manière non réductrice les dynamiques des rencontres entre habitus et situation critique. Pour rendre compte de la pluralité des formes de politisation induites par la participation aux événements de Mai-Juin 68, nous construirons ainsi une typologie qui croise des facteurs structurels et dispositionnels d'une part et des facteurs situationnels liés au temps court de l'événement de l'autre.

Avant de présenter succinctement cette typologie, précisons ce que l'on entend par facteurs « situationnels ». Nous regroupons ici les variables relatives à ce qui se passe au cours de la crise politique et qui ne sont pas – entièrement – réductibles, pour le dire vite, aux habitus. La « disponibilité biographique »<sup>165</sup> à l'événement est un premier facteur essentiel pour analyser la forme que prennent les rencontres entre trajectoires individuelles et moment critique. Si celle-ci est en partie liée aux variables dispositionnelles, elle ne s'y réduit pas. Le « degré d'exposition »<sup>166</sup> à l'événement est un autre facteur conjoncturel sans lequel on ne peut saisir le rôle socialisateur de l'événement. En effet, si l'on considère que « les expériences politiques fournissent des opportunités de socialisation de différentes manières : par contacts directs avec une dynamique collective (mobilisation protestataire, participation électorale,

---

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>165</sup> Le concept de disponibilité biographique, emprunté à Doug McAdam, renvoie à la relative absence de contraintes (familiales, professionnelles, financières, etc) tendant à rendre le militantisme trop chronophage ou risqué, cf. Doug McAdam, *Freedom summer*, New York, Oxford University Press, 1988, p. 44.

<sup>166</sup> Pierre Favre soulignait déjà la nécessité du recours à la notion d'exposition à un événement pour sortir le débat sur les générations de l'arbitraire. Pour approfondir la notion, il la rapporte dans un premier temps à l'âge d'une participation *possible* à un événement, permettant de borner la potentielle « génération de 68 » aux agents nés entre 1936-37 et 1953-54. Il la rapporte ensuite à un deuxième critère, conjoncturel, peu clairement défini, pour finalement avancer l'hypothèse stimulante (mais là aussi très souple) : « On avancera qu'un événement n'est créateur de génération que dans la mesure où *il minimise ces différences sociales* dans l'exposition. Les guerres, de ce point de vue, sont des événements auxquels nul ne peut se soustraire. Mai 68 est sans doute aussi de cet ordre : y a-t-il beaucoup de parisiens de vingt ans qui n'en n'aient pas été, à un titre ou un autre, affectés ? Beaucoup de Français qui n'aient été grévistes ou affectés par une grève ? », *art. cit.*, p. 309-311.

action militante), par une exposition aux flux d'information des médias qui en rendent compte, par le biais des relations interpersonnelles que charrie l'appréhension de ces actions (discussions familiales, apostrophes sur le lieu de travail...) »<sup>167</sup>, alors les opportunités de socialisation seront d'autant plus importantes que les activités militantes et les relations nouées au cours des événements auront été denses. Nous définirons précisément la notion de « degré d'exposition » dans le 2<sup>ème</sup> chapitre pour nous contenter ici de préciser que les « gains de socialisation »<sup>168</sup> procurés par la participation à un événement diffèrent en fonction du lieu où l'on participe (au sens géographique du terme, mais également politique), de la durée de participation, de l'intensité et de la forme de participation<sup>169</sup>, des interactions militantes et des rencontres nouées au cours des événements, etc. Or la conjoncture fluide<sup>170</sup> et la grève générale génèrent une mise en suspens (relative) du temps ordinaire qui suscite à son tour une incertitude et une logique d'action irréductible aux logiques antérieures et routinières<sup>171</sup>.

Un dernier facteur conjoncturel essentiel relève de ce que T. Tackett qualifie de « dynamique de groupe » : le processus même de l'Assemblée fait évoluer les députés vers des positions révolutionnaires qu'ils n'avaient pas à la veille des événements<sup>172</sup>. Celui-ci insiste sur le rôle des émotions en temps de crise collective et d'incertitude, parlant d'un « processus complexe de la psychologie de groupe »<sup>173</sup>, et propose des descriptions assez proches de ce qu'E. Durkheim qualifiait d'« effervescence collective »<sup>174</sup>. M. Dobry revient également sur ces « moments de folie » ou d'« effervescence créatrice », pour les rapporter au processus de

---

<sup>167</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *art. cit.*, p. 138

<sup>168</sup> David O. Sears et N. A. Vaalentino définissent les « gains de socialisation » en termes d'« affects exprimés, d'informations acquises et de cristallisation d'attitudes » (« expressed affect, information, and attitude crystallization »), in « Politics Matters : Political Events as Catalysts for Preadults Socialization », *American Political Science Review*, 91(1), 1997, p. 4

<sup>169</sup> Autant de notions qui seront définies et objectivées au cours de la thèse.

<sup>170</sup> Dobry M., *Sociologie des crises politiques...*, *op. cit.*

<sup>171</sup> C'est particulièrement vrai pour les rencontres improbables qui ont lieu au cours des événements, rendues possibles par la conjoncture de grève et plus généralement par la déssectorisation de la crise politique (Dobry, *op. cit.*). Nous revenons longuement, dans le chapitre 4, sur ces rencontres improbables et sur leurs incidences biographiques.

<sup>172</sup> Tackett T., *Par la volonté...*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>173</sup> Il écrit, pour ne donner qu'un exemple, que « tous les députés, pour l'essentiel, se sont trouvés emportés par des circonstances sur lesquelles ils n'avaient qu'un contrôle limité. L'action politique avait pris un caractère imprévisible et chaotique. Elle était le fruit de la passion, de la peur et de l'incertitude autant que celui de la raison et du calcul », *op. cit.*, p. 145.

<sup>174</sup> Durkheim E., *Les formes de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1968 [1912]. Edward A. Tiryakian rapproche la notion d'effervescence collective chez Durkheim de celle de charisme chez Weber et insiste sur ce rôle de canalisation, d'articulation des émotions : « It is for Durkheim (but also for Weber) a special relational structure between an individual who is able to 'put in play', so to speak, and to articulate the strong emotions, the aspirations, the pent-up feelings of the collectivity », in Tiryakian Edward A., « Collective effervescence, social change and charisma : Durkheim, Weber and 1989 », *International sociology*, vol. 10, N° 3, 1995, p. 273

désobjectivation<sup>175</sup> en temps de crise politique. Mais peu de travaux propose une analyse stimulante du rôle des émotions dans le processus de politisation<sup>176</sup>, et nous tenterons d'apporter des éléments empiriques et de mener une réflexion théorique en s'appuyant notamment sur la notion d'« économie émotionnelle »<sup>177</sup> des mouvements sociaux, empruntée aux travaux stimulants de Christophe Traïni. Les conventions émotionnelles qui s'apparentent à un « système social de normes et de valeurs »<sup>178</sup>, n'échappent pas à la remise en cause généralisée des rapports sociaux routiniers en temps de crise. Mais les lois du corps social étant converties en lois du corps<sup>179</sup>, les prescriptions relatives à l'expression sociale des émotions sont intrinsèquement contenues dans les types de rapports sociaux, de configurations dans lesquelles les acteurs sont investis. Et en temps de crise politique, la mise en suspens (relative et temporaire) des rapports de domination entraîne un effacement de la codification des attentes et obligations émotionnelles. Nous parlerons d'un *cadre de dérégulation de l'économie émotionnelle* pour qualifier cette conjoncture marquée par l'affaiblissement du contrôle des affects.

Si l'événement est ainsi susceptible de jouer un rôle dans la socialisation politique des participants, son influence ne s'exerce pas de manière mécanique et univoque mais par le biais de pratiques militantes, d'interactions, de dynamiques collectives en temps de crise, d'exposition aux médias et « toujours dans les limites que structurent les expériences au travers desquelles il viendra signifier des préoccupations que l'attente et le moment rendent saillants »<sup>180</sup>. Nous montrerons ainsi que l'événement peut avoir un rôle de *socialisation politique de confirmation* des dispositions et convictions antérieures de certains enquêtés, de *renforcement*, d'*alternation* ou enfin de *conversion* et nous rapporterons ce rôle socialisateur différentiel aux caractéristiques socio-politiques des acteurs ainsi qu'aux formes de participation à l'événement.

---

<sup>175</sup> Dobry Michel, *Sociologie des crises politiques*, *op. cit.*, p. 155.

<sup>176</sup> J. Siméant et F. Sawicki écrivent ainsi, très récemment, que « C'est toute l'économie affective des mouvements qui est aujourd'hui une brèche largement ouverte dans la sociologie des mouvements sociaux, pour peu que les émotions soient envisagées à l'aune de leur ancrage social », dans « Décloisonner la sociologie... », *art. cit.*, p. 103

<sup>177</sup> Traïni C., *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales. Les ressorts de l'engagement*, Habilitation à diriger des recherches, soutenue à Paris-1 sous la direction de Johanna Siméant, 2007

<sup>178</sup> Elias Norbert, *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, p. 47

<sup>179</sup> Bourdieu P., « Remarques provisoire sur la perception sociale du corps », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°14, 1977, pp. 51-54. ; Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, Ed. du Seuil, Paris, 2003 [1997], p. 265-266.

<sup>180</sup> Ihl O., « Socialisation... », *art. cit.*, p. 141.



### c) Sociologie des trajectoires post-soixante-huitardes

Pour alimenter la question de la formation de « générations politiques de 68 » d'éléments empiriques concernant leurs contours, voire leur nombre<sup>181</sup>, il faut pouvoir objectiver les éventuels effets propres<sup>182</sup> – et durables – de la participation aux événements. C'est ce que la deuxième partie de la thèse s'attache à faire. Les hypothèses fondatrices de K. Mannheim et d'Annick Percheron y sont développées, en conservant la notion de *dynamique de déstabilisation* engendrée par la participation à Mai 68 du premier et l'hypothèse du réordonnement des systèmes de référence et de la grille d'interprétation du monde de la seconde<sup>183</sup>. Celles-ci sont affinées et mises à l'épreuve des questions suivantes : qui l'événement déstabilise-t-il ? De quelle(s) manière(s) et pour provoquer quels types d'inflexions biographiques (conversion, ruptures, renforcement d'activités ou de convictions antérieures, etc.) ? Et enfin : « comment » l'événement agit-il à court, moyen et long terme, et par quels processus peut-on « expliquer la façon dont le temps court parvient à accoucher d'un temps long »<sup>184</sup>.

Pour rendre compte des incidences – politiques, professionnelles et « privées » – de la participation à Mai 68<sup>185</sup>, un certain nombre d'indicateurs d'inflexion biographique doivent être élaborés<sup>186</sup>. L'objectivation statistique de ces incidences biographiques occupera une

---

<sup>181</sup> Pour Daniel Bertaux, Danièle Linhart et Beatrix Le Wita, « ce n'est pas une génération mais deux qui ont « fait » mai 68 » : cf. « Mai 68 et la formation de générations politiques en France », *Le Mouvement social*, 143, avril-juin 1988, p. 76. Cette hypothèse, qui nous semble encore réductrice et peu étayée, est discutée dans la deuxième partie de la thèse. Annick Percheron soulève également la question du nombre de générations engendrées par un événement matriciel, concluant que deux générations ont bien été formées avec la Guerre d'Algérie (celle des partisans de l'« Algérie française » et celle des opposants à la Guerre d'Algérie) alors qu'une seule est née des événements de Mai 68, les opposants ne s'étant pas constitués en véritable groupe homogène : cf. Percheron A., *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993, chapitre « La mémoire des générations : des « porteurs de valises » aux « soixante-huitards », pp. 173-189.

<sup>182</sup> Pierre Favre écrit à ce propos : « On aura donc caractérisé un effet de génération lorsqu'on aura défini la différence des états initiaux et les modes d'évolution avec le vieillissement », *art. cit.*, p. 298.

<sup>183</sup> Percheron A., *La socialisation politique, op. cit.*, p. 174.

<sup>184</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *art. cit.*, p. 125. A notre connaissance, cette question reste largement inexplorée.

<sup>185</sup> Nous renvoyons à l'introduction de la deuxième partie de la thèse pour une revue critique de la littérature consacrée aux incidences biographiques du militantisme. Celle-ci a par ailleurs été réalisée, en France par Olivier Fillieule dans « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », in. Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, pp. 31-39 ; et aux Etats-Unis par : Whalen J., *Echoes of Rebellion : The New Left Grows Up*, PhD Dissertation, Santa Barbara, University of California, 1985 ; DeMartini J. R., « Social movement participation: Political Socialization, Generation Consciousness, and Lasting Effects », *Youth and Society*, 1983, 15, p. 195-223 ; et plus récemment par McAdam D., « The biographical Impact of Activism », in. Giugni M., McAdam D., Tilly Ch. (dir.), *How Social Movements Matter*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 119-146.

<sup>186</sup> La discussion autour de la construction et de la validité de ces « indicateurs » fait l'objet d'un développement dans le troisième chapitre. Précisons simplement ici que ces indicateurs doivent pouvoir objectiver des inflexions

place centrale dans la démonstration, mais pour ne pas tomber dans les travers mécanistes de nombreux travaux anglo-saxons, une attention particulière sera portée, par l'analyse de récits de vie, aux processus identitaires qui engendrent ces incidences. De même qu'en biologie la croyance en l'existence de « générations spontanées » est depuis longtemps récusée, cette recherche plaide contre une acception mécaniste des « générations politiques spontanées » qui seraient « fabriquées » par un événement inaugural, fondateur ou générateur, extérieur au temps social, historique et biographique. Ainsi, plutôt que de multiplier les démonstrations statistiques pour isoler un « effet propre de l'événement »<sup>187</sup>, l'analyse longitudinale et processuelle des trajectoires post-soixante-huitardes sera privilégiée pour apporter des éléments de compréhension des processus, des configurations sociales et des interactions par lesquels l'événement agit sur des trajectoires.

Malgré le foisonnement des recherches en sociologie de l'engagement militant, sous-champ disciplinaire marqué par un « regain spectaculaire d'intérêt » depuis une vingtaine d'années, l'analyse de trajectoires longues d'engagement, marqués par des phases de désengagement, de réengagement, de poly-engagement, et de reconversions militantes de diverses natures a été négligée<sup>188</sup>. Le corpus enquêté et la méthodologie empruntée (*cf. infra*, partie D) permettront ici de suivre et de comparer les *devenirs soixante-huitards* et de dresser un espace de ces devenirs. Un des intérêts majeurs du corpus enquêté est de réunir à la fois ceux qui ont continué à militer au fil des années mais également tous les « ex »<sup>189</sup>, ceux qui se sont désengagés en juin 1968, dans les années 1970, ou au cours des décennies suivantes : cela permet, en effet, de faire le lien entre la sociologie des mobilisations<sup>190</sup> et la sociologie de l'engagement et du désengagement. Et de poser la question des conditions sociales de la

---

scolaires, professionnelles, familiales et politiques dans la mesure où l'ensemble des sphères de la vie sociale sont potentiellement affectées par la participation aux événements de Mai-Juin 68.

<sup>187</sup> Analyses fastidieuses et souvent décevantes quand elles concluent, après des pages de tableaux statistiques que « la génération des citoyens nés entre 1947 et 1960 (c'est-à-dire ceux qui avaient 21 ans entre 1968 et 1981) paraît sensiblement plus à gauche et conserver, quels que soient les équilibres de forces particuliers à chaque scrutin, une faveur plus grande pour la gauche » : Favre P., « De la question... », *art. cit.*, p. 307. (Il reprend lui-même dans cet extrait les résultats d'autres études).

<sup>188</sup> Johanna Siméant et Frédéric Sawicki écrivent à ce propos : « Effets de théorie et attractivité inégale des mouvements sociaux ont conduit à négliger le polyengagement et les trajectoires longues d'engagement de nombre de ceux qui, fût-ce parfois au prix de fortes révisions idéologiques et biographiques, ou au moins d'un travail sur la fidélité à soi-même jamais évident, peuplent ces mouvements porteurs de nouvelles thématiques » dans « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. », *art. cit.*, p. 100-101.

<sup>189</sup> Pierre Favre soulignait cet écueil des analyses transversales qui se heurtent au fait « que les données recueillies ne portent évidemment jamais sur ceux qui ne sont plus membres du parti au moment de l'enquête ! », *art. cit.*, p. 308. Beaucoup plus récemment, ce problème est longuement développé dans les travaux d'Olivier Fillieule notamment, mais ce point sera développé dans l'introduction de la deuxième partie de la thèse à laquelle nous renvoyons pour l'instant.

perpétuation et du maintien de l'engagement, ainsi que celle, pendante, du désengagement<sup>191</sup>. L'enquête revisite ainsi la question des rétributions du militantisme en soulignant leur variabilité temporelle en fonction du contexte socio-historique, de l'attractivité relative des causes<sup>192</sup>, mais également des évolutions de carrières professionnelles et familiales. Le coût social, affectif et symbolique du maintien de l'engagement ou du désengagement pourra également être analysé sur un temps long et articulé à la question de la valorisation différentielle des engagements dans la sphère militante, familiale, professionnelle, amicale ou amoureuse. Le matériau qualitatif recueilli permet ainsi d'alimenter la réflexion sur les tensions engendrées par l'imbrication des différentes sphères de vie et des réseaux de sociabilité qui les matérialisent<sup>193</sup>.

L'analyse comparée des trajectoires post-soixante-huitardes permet par ailleurs d'aborder la question de la reconversion et/ou de l'importation de ressources militantes<sup>194</sup> et de dispositions contestataires dans les différentes sphères de la vie sociale<sup>195</sup>. Seule l'analyse compréhensive permet d'appréhender les processus de renégociation identitaire et les diverses

---

<sup>190</sup> Qui « se pose peu la question de la perpétuation et du maintien de la prise de rôle militante » : Siméant J., Sawicki F., *art. cit.*, p.99.

<sup>191</sup> Qui était restée peu documentée, en France, jusqu'à récemment : cf. Fillieule O., *Le désengagement...*, *op. cit.*

<sup>192</sup> Cf. par exemple Juhem P., « Entreprendre en politique. De l'extrême-gauche au PS : la professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme », *Revue française de science politique*, n°51, 1-2, 2001, pp. 131-154 ; Havard-Duclos B., Nicourd S., *Pourquoi s'engager ? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité*, Payot, Paris, 2005.

<sup>193</sup> Sur les concurrences (ou au contraire sur les phénomènes de renforcement) potentielles entre différentes appartenances sociales, la littérature est abondante: cf. entre autres Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998 ; Passy F., « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », dans Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant*, *op. cit.*, pp. 111-130 ; Passy F., *L'action altruiste. Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*, Droz, Genève, 1998 ; McAdam D., « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », dans *Le désengagement militant*, *op. cit.*, pp. 49-73. D'autres références seront mobilisées au fil de la thèse.

<sup>194</sup> Ce qui pose la question de la nature et de la spécificité (éventuelle) des ressources acquises *via* le militantisme. Nous reviendrons longuement sur cette question, mais on peut déjà citer Daniel Gaxie et Michel Offerlé qui distinguent un certain nombre de compétences acquises par le syndicalisme, telles la « prise de parole, rédaction de tracts, maîtrise des techniques de contrôle et de manipulation d'assemblées, accoutumance à la discussion avec des responsables administratifs ou politiques, etc. » : « Les militants syndicaux et associatifs au pouvoir? Capital social collectif et carrière politique », in Birnbaum P. (dir.) *Les élites socialistes au pouvoir 1981-1985*, Paris, PUF, 1985, pp. 105-138

<sup>195</sup> La littérature est là aussi abondante et sera mobilisée tout au long de la deuxième partie de la thèse. Citons de manière non exhaustive : Gaubert C., Lechien M-H., Tissot S. (dir.), *Reconversions militantes*, Pulim, 2006 ; Willemez Laurent, « Perseverare diabolicum : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et politiques-RIAC*, 51, 2004, pp. 71-82 ; Agrikoliansky E., « Du tiers-mondisme à l'altermondialisme. Genèse(s) d'une nouvelle cause », dans Agrikoliansky E., Fillieule O et Mayer N. (dir.), *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*, Paris, Flammarion, 2005, chapitre 1, pp. 43-73 ; Dauvin P., Siméant J., *Le travail humanitaire, Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Presses de la FNSP, Paris, 2002 ; Siméant J., « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », in *La Politisation*, dir. J. Lagroye, chapitre 8, Ed. Belin, 2003, pp. 163-196 ; Collovald A. (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de "solidarité internationale"*

modalités du « travail du deuil »<sup>196</sup> des croyances passées ou du travail de la fidélité à soi qui les accompagnent. Mais cette analyse qualitative et compréhensive sera couplée à l'objectivation des devenirs socio-professionnels, politiques et familiaux dans des contextes changeants pour rendre compte des diverses stratégies (conscientes ou non) mises en œuvre face à la double contrainte<sup>197</sup> de maintien de l'intégrité personnelle et de (ré)insertion sociale<sup>198</sup>. En effet, après quelques mois – voire quelques années – marquées par l'apesanteur sociale de la jeunesse<sup>199</sup> et/ou de l'engagement politique, les « lois de la gravité sociale » succèdent à celles de l'indétermination provisoire<sup>200</sup>. Une typologie des stratégies de différenciation du reclassement social, ou autrement dit de la perpétuation de l'indétermination sociale comme moyen de protestation, sera esquissée, sur la base notamment des travaux d'Olivier Fillieule et de Mounia Bennani-Chraïbi<sup>201</sup>.

Ce dispositif d'enquête permet enfin de s'attaquer au « défi »<sup>202</sup> de la prise en compte simultanée des trois niveaux d'analyse des trajectoires d'engagement et de leur articulation : le niveau micro (des individus et des interactions), le niveau méso (des groupes et des organisations), et le niveau macro-sociologique (des transformations socio-économiques, culturelles et politiques). Par un jeu d'échelles<sup>203</sup>, une attention aux logiques individuelles, organisationnelles et contextuelles de l'engagement (selon les chapitres et le type de matériau

---

*en faveur du Tiers Monde*, Rennes, PUR, 2002 ; cf. enfin la troisième partie de l'ouvrage collectif *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, intitulée « Subversions en pratiques (1968-1975) ».

<sup>196</sup> B. Pudal, « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 1994, p. 63.

<sup>197</sup> Nous montrerons que ces contraintes pèsent différemment sur les enquêtés en fonction notamment de leur origine sociale, du volume et de la répartition de leurs différentes ressources ou capitaux.

<sup>198</sup> De manière similaire, Annie Collovald et Erik Neveu posent la question des « conditions de possibilité de perpétuation d'une « jeunesse politique » et de sauvegarde des idéaux passés bien que tout alentour ait changé » dans « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, n°11, fév. 2001, p. 79. Sur la perpétuation de l'incertitude et de l'expérience révolutionnaire comme « devenir permanent » par la pratique artistique et les modalités littéraires du deuil politique, cf. également Gobille B., « La parabole du Fils Retrouvé. Remarques sur le « deuil de 68 » et « la génération 68 » », *Mots – les langages du politique* n°54, mars 1998, pp.27-42.

<sup>199</sup> Gérard Mauger définit la jeunesse comme l'« âge de l'apesanteur » (affranchi des pesanteurs associées à un état professionnel et matrimonial stable) et comme « âge de l'indétermination » (entre une position sociale d'origine qui s'éloigne et une position sociale de destination non encore atteinte) : cf. Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995, pp. 19-36.

<sup>200</sup> L'indétermination (provisoire) des possibles est une caractéristique commune à la jeunesse (au sens sociologique du terme) et aux moments critiques : cf. Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Minuit, 1984, p. 236-237. Michel Dobry parle d'incertitude et de désobjectivation des rapports sociaux : cf. *Sociologie des crises politiques...*, *op. cit.*, p. 154 sq. Emile Durkheim parlerait d'anomie et de dérégulation sociale en temps de crise : cf. *Les formes élémentaires...*, *op. cit.*

<sup>201</sup> Bennani-Chraïbi M., Fillieule O. (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003.

<sup>202</sup> Johanna Siméant et Frédéric Sawicki jugent en effet que malgré la multiplication des enquêtes, la question de l'articulation des niveaux (micro, méso et macrologique) d'observation reste un des principaux défis auquel est confrontée la sociologie de l'engagement militant : « Décloisonner... », *art. cit.*, p. 109

mobilisé, l'analyse se focalisera sur l'un ou plusieurs de ces niveaux) et la comparaison des trajectoires individuelles ou des familles de trajectoires, nous restituerons – autant que faire se peut – les possibles mais également les contraintes (professionnelles, affectives, de maintien de l'intégrité de soi, etc.) qui affectent les ex-soixante-huitards enquêtés. Cette enquête espère ainsi apporter des éléments à la question des effets respectifs des changements biographiques, organisationnels et sociétaux sur le coût de l'engagement, les attentes en termes de militantisme, la perpétuation de pratiques et de convictions politiques, et contribuer ainsi à une histoire sociale des trajectoires « soixante-huitardes ».

Enfin, après avoir essayé de tenir ensemble les niveaux micro, méso et macrologiques dans l'analyse de l'engagement, un des objectifs de cette thèse sera de rassembler les différentes pièces du puzzle concernant l'« amont », le « pendant » et « l'après » Mai 68 pour construire un espace social des « micro-unités de générations de 68 »<sup>204</sup>. Cette tentative de synthèse cherchera à rassembler les trajectoires caractérisées par des cadres de socialisation primaire (et donc des formes de politisation antérieures à Mai 68), des registres de participation aux événements de Mai-Juin 68 et des types d'incidences biographiques similaires. Nous chercherons à associer à chacune de ces familles d'expérience, une « identité politique collective »<sup>205</sup> propre, au sens d'une redéfinition de soi-même suite à l'immersion dans un mouvement social. Cela permettra, entre autres, de s'interroger sur l'existence de générations politiques genrées<sup>206</sup>.

---

<sup>203</sup> Revel J. (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Seuil, coll. Hautes Études, 1996.

<sup>204</sup> L'utilisation de cette notion sera plus longuement discutée et justifiée dans la deuxième partie de la thèse. Précisons simplement ici qu'elle s'inspire de la notion d'unité de génération chez K. Mannheim (*cf. supra*) et de celle de « micro-cohortes » militantes chez Nancy Whittier (« Political generations, micro-cohorts... », *art. cit.*) et nous semble ainsi adaptée à l'échelle d'observation et d'analyse du corpus enquêté, tout comme aux questions que nous nous posons. Le dispositif d'enquête et ses objectifs sont en cela très similaires à ceux de Doug McAdam dans *Freedom Summer* : nous reviendrons dans la partie suivante sur les similarités méthodologiques, pour souligner ici la convergence des objets d'enquête et de leur appréhension. A partir d'un corpus d'ex-militants de la lutte pour les droits civiques des noirs aux États-Unis, qui se sont rendu (ou non) dans le Mississippi durant l'été 1964 pour aider la population noire à s'inscrire sur les listes électorales, Doug McAdam remonte aux « racines de leurs engagements » dans une première partie de son ouvrage, avant de s'intéresser précisément aux formes de recrutement puis de participation au « Freedom Summer », pour finalement analyser ce que deviennent ces militants dans les années 1970 et 1980. Les préoccupations et questions posées par cette vaste enquête généalogique et longitudinale sont ainsi extrêmement proche des nôtres.

<sup>205</sup> Au sens que Nancy Whittier donne à ce terme : Pour celle-ci, les acteurs immergés dans un mouvement social intériorisent une nouvelle définition d'eux-mêmes, et cette identité collective relève de trois processus : la délimitation des frontières du groupe auquel on appartient, la construction d'une conscience d'opposition ou d'un schème politique d'interprétation du monde et la politisation de la vie quotidienne. *Cf.* « Political generations, micro-cohorts... », *art. cit.*, p.762.

<sup>206</sup> *Cf.* Pagis J., « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de « Mai-Juin 68 » », *CLIO Histoire Femmes et Sociétés*, n°29, mai 2009, p. 97-118.

Tout ceci permettra ensuite de poser la question des conditions sociales et des modalités de la transmission de ces identités politiques collectives d'une génération familiale à la suivante.

## **2) Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » : socialisation contre-culturelle et transmission d'« héritages soixante-huitards »**

Si la thèse s'inscrit dans des chemins relativement balisés<sup>207</sup> pour analyser les trajectoires et les devenir « soixante-huitards », elle apporte un regard inédit concernant la génération suivante, qui n'a fait – jusque là – l'objet d'aucune enquête approfondie<sup>208</sup>. Les matériaux recueillis auprès des « enfants de soixante-huitards » enquêtés soulèvent une myriade de questions que l'on peut rapporter, dans un premier temps, au problème générique suivant : en quoi la participation de leurs parents aux événements de Mai-Juin 1968 a-t-elle pu avoir des incidences sur leurs devenir ? Autrement dit, on se demandera si un événement politique d'ampleur peut avoir, et sous quelles conditions, des répercussions sur la génération suivante qui n'y a pas été exposée directement. Si l'on pose cette question, c'est que la génération familiale suivante a bien été exposée à l'événement mais de manière indirecte et il conviendra de définir les modalités de cette « exposition » singulière et d'en cerner les vecteurs. De ce questionnement matriciel découlent des interrogations diverses : peut-on qualifier ces enfants d'« héritiers de 68 » ? Et si oui de quoi héritent-ils : d'opinions et de convictions politiques ? de dispositions (à l'engagement) ? d'une mémoire familiale de 68<sup>209</sup> ? La socialisation primaire peut-elle être assimilée à une forme d'héritage ? Quels incidences peuvent avoir des stratégies éducatives « contre-culturelles » (*cf. infra*) sur les trajectoires scolaires, professionnelles, politiques et familiales de ces « enfants » ? Les enfants d'une même « unité de génération » forment-ils une « unité de génération » ? Et si oui, comment objectiver les effets à long terme des héritages transmis ? Etc.

---

<sup>207</sup> Dans la lignée notamment de l'enquête de Doug McAdam.

<sup>208</sup> Sur des corpus limités, citons néanmoins Boyer M., *Parentés militantes. Enquête auprès de six familles de militants des années soixante et soixante-dix*, mémoire de DEA, sous la dir. de Michel Offerlé, ENS-EHESS, 2004 ; et Guérard C., Johsua F., *L'Héritage politique des enfants des militants de Mai 68. Le cas des fils et filles des militants à la JCR en 68*, Mémoire pour le séminaire « Comportements politiques et partis politiques », dirigé par Anne Muxel et Henri Rey, IEP de Paris, mai 2001. Plus généralement, il n'existe aucune enquête, à notre connaissance, sur les devenir d'enfants de militants.

<sup>209</sup> Et en quoi la transmission d'une mémoire familiale de Mai 68 peut-elle jouer un rôle dans leur socialisation politique ? Cette question a fait l'objet d'un atelier au 8<sup>ème</sup> Congrès de l'AFSP, que j'ai co-dirigé avec Magali Della Sudda, Sibylle Gollac, Alexandra Oeser, intitulé « Se construire son « Histoire ». La transmission de la mémoire familiale d'événements historiques comme processus de socialisation politique », atelier du 8<sup>ème</sup> Congrès de l'AFSP, 14-16 sept. 2005.

Ici aussi nous sélectionnerons quelques-unes des questions abordées dans la troisième partie de la thèse pour présenter notre réflexion et la situer par rapport à la littérature existante. La socialisation primaire est un premier fil directeur autour duquel nous déclinons les questions de stratégies éducatives et de socialisation politique, familiale et scolaire, qui ont marqué l'enfance des enquêtés (a). L'enquête apporte en effet des matériaux précieux pour évaluer les rôles respectifs des différents agents de la socialisation politique des enfants (famille, école, événements politiques, contexte, etc.). Si les événements de Mai-Juin 68 ont des incidences *via* la socialisation primaire des « enfants de soixante-huitards », on se demandera dans un deuxième temps comment ceux-ci s'approprient, négocient ces « héritages », dans un contexte socio-politique radicalement différent de celui dans lequel on les leur a transmis (b). Nous parlerons de « dyssocialisation » pour qualifier la dissonance entre une socialisation primaire « contre-culturelle » et les différentes formes de socialisation secondaire, et chercherons à analyser les incidences biographiques de cette dyssocialisation pour dresser un espace social des trajectoires d'« enfants de soixante-huitards ».

#### **a) Une socialisation primaire « contre-culturelle » ?**

Nous avons dans un premier temps abordé la question des « enfants » sous l'angle de la « mémoire familiale »<sup>210</sup> et de la transmission de cette mémoire, par le biais notamment des récits parentaux des événements de Mai-Juin 68, des livres et des objets<sup>211</sup>. Mais la part de l'explicite dans le processus de transmission s'est avérée minime par rapport à la part de l'implicite<sup>212</sup> dont le vecteur central est bien entendu la socialisation primaire. D'où la réorientation de la problématique en termes de transmission de différents capitaux, en particulier du capital culturel « à l'état incorporé »<sup>213</sup>, qui prend la forme de dispositions, de schèmes de vision et d'action durables, et qui s'acquiert, pour l'essentiel, de manière inconsciente et invisible. On s'en tiendra donc ici aux stratégies éducatives mises en œuvre

---

<sup>210</sup> Cf. Halbwachs M., *Les cadres sociaux...*, *op. cit.* ; Muxel A., *Individu et mémoire familiale*, Ed. Nathan, collection Essais et Recherches, 1996 ; Muxel A., « La mémoire familiale » in De Singly (dir.), *La famille : l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 1991, pp. 250-261

<sup>211</sup> Cette réflexion s'est en partie construite et nourrie dans le cadre du séminaire « Famille, mémoires et mémoire familiale : quelle place pour la famille dans la construction des mémoires » co-organisé avec Solène Billaut, Sibylle Gollac et Alexandra Oeser au laboratoire de sciences sociales de l'ENS (2004-2006).

<sup>212</sup> Mannheim distinguait déjà deux façons pour les expériences passées d'être présentes et écrivait à ce propos que « cette forme de mémoire qui recèle le passé sous la forme de la réflexion est beaucoup moins significative que celle où le passé est présent virtuellement, implicitement », dans *Le problème des générations*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>213</sup> Bourdieu P., « Les trois états du capital culturel », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°30, nov. 1979, p. 3-6.

par les parents enquêtés et aux formes de socialisation primaire (familiale et scolaire) qu'ont connues leurs enfants.

Parmi les différents cadres de socialisation, primaire comme secondaire, les institutions, « instances idéales-typiques de socialisation »<sup>214</sup>, occupent une place centrale. L'institution familiale et l'institution scolaire représentent ainsi les deux cadres canoniques de la socialisation enfantine. Mais le rôle de la famille est autrement plus documenté que celui de l'école, terrain largement délaissé, en particulier dans l'étude de la socialisation politique des enfants. Celle-ci s'est développée aux Etats-Unis dans les années 1960, s'intéressant alors principalement à la transmission familiale des goûts et des comportements politiques<sup>215</sup> (électoraux surtout), dans une approche normative cherchant à rendre compte de la stabilité du régime. Les auteurs de l'école behaviouriste proposent une définition « sur-déterministe »<sup>216</sup> de la socialisation comme processus unidirectionnel ayant pour objectif de conformer des enfants au système de valeurs de l'environnement dans lequel ils sont amenés à vivre. Mais leurs travaux se sont heurtés à l'impossibilité à penser, sociologiquement, les formes de « non-reproduction » et les changements d'attitudes et ont été remis en question dès les années 1970. Nous devons à Annick Percheron l'importation de ces travaux et questionnements en France et celle-ci a ouvert dès la première moitié des années 1970 un chantier de recherche sur la socialisation politique<sup>217</sup>, déplaçant peu à peu l'objet des recherches vers une réflexion moins déterministe. Invitant à considérer que sont transmis des systèmes de vision et de division du monde social ainsi que des dispositions, son approche permet de ne pas réduire à néant les processus d'appropriation de l'héritage et le caractère partiellement indéterminé de l'activation des dispositions incorporées dans un contexte qui n'est plus celui dans lequel elles ont été intériorisées. De plus, considérer la socialisation politique comme un processus de *co-construction*<sup>218</sup> permet de prendre en compte l'influence du contexte socio-politique sur les

---

<sup>214</sup> Darmon M., *La socialisation*, Paris, Armand Colin, « 128 », 2006, p. 104.

<sup>215</sup> L'école behaviouriste a déterminé, à l'aide d'approches quantitatives, le rôle structurant de l'identification partisane dans le comportement électoral et souligné la prégnance de cette identification dans le temps et sa très forte transmission, des parents aux enfants : cf. Jennings K., Niemi R., « The Transmission of Political values from Parent to Child », *The American Political Science Review*, 62, 1, 1968, pp. 169-184; Easton D., Dennis J., *Children in the political system, origins of political legitimacy*, New York : Mc Graw-Hill, 1969.

<sup>216</sup> Cf. Maurer S., « Ecole, famille et politique : Socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique », *Dossier d'Étude de la CNAF*, N°15, décembre 2000, p. 12.

<sup>217</sup> Cf. entre autres : Percheron A., *L'univers politique des enfants*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1974 ; Percheron A. (dir.), *Les 10-16 ans et la politique*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1978 ; Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », In Grawitz M., Leca J. (dir.), *Traité de science politique*, tome 3, L'action politique, Paris: PUF, 1985, pp. 165-236.

<sup>218</sup> Nous renvoyons ici aux travaux d'Annick Percheron sur la socialisation politique des enfants, celle-ci s'étant attachée à montrer que toute socialisation est le résultat de deux processus différents : « par l'assimilation, le



phénomènes de transmission et d'historiciser ainsi un objet trop souvent abordé de manière atemporelle, voire asociale.

Sans aller jusqu'à nier l'existence d'une socialisation plus spécifiquement politique, nous nous inscrivons néanmoins dans la lignée des travaux qui abordent la socialisation politique dans un sens large et considèrent que le rapport politique des acteurs au monde social s'encastre dans un ensemble de représentations qui pour beaucoup n'ont rien à voir avec le champ politique au sens strict. Pierre Bourdieu développe ainsi l'idée d'une homologie entre ordre social et ordre politique selon laquelle les représentations des rapports de classes, des divisions sociales, mais également les manières d'être et de faire situent l'individu, tant socialement que politiquement<sup>219</sup>.

Enfin, à la suite d'A. Percheron<sup>220</sup>, de C. Dubar<sup>221</sup> ou de B. Lahire<sup>222</sup>, nous prendrons en compte le rôle actif du socialisé et le caractère partiellement imprévisible de l'activation des dispositions incorporées, questions d'autant plus complexes lorsque l'enfant est confronté à une dissonance des sources socialisatrices<sup>223</sup>. Mais en science politique (et en sociologie politique), les interrogations et les hypothèses soulevées par les travaux stimulants d'Annick Percheron n'ont malheureusement connu que de maigres développements et approfondissements<sup>224</sup>. On ne dispose ainsi que de très rares travaux sur le rôle de l'école et

---

sujet chercherait à modifier son environnement pour le rendre plus conforme à ses désirs et diminuer ses sentiments d'anxiété et d'intensité ; par l'accommodation au contraire, le sujet tendrait à se modifier pour répondre aux pressions et aux contraintes de son environnement. », in Percheron Annick, *La socialisation politique*, textes réunis par Mayer N., Muxel A., Paris, Armand Colin, 1993, p. 32.

<sup>219</sup> Bourdieu P., « Culture et politique », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 236-250. Sur les débats scientifiques autour du concept de socialisation politique, cf. Maurer Sophie, « Ecole, famille et politique : Socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique », *Dossier d'Étude de la CNAF*, N°15, décembre 2000, « la socialisation politique, un champ de controverses », p. 11-17.

<sup>220</sup> Annick Percheron s'est attachée à démontrer que la socialisation est le résultat d'un processus d'accommodation de l'enfant au système mais aussi d'un processus d'assimilation du système par l'enfant, (repenant des concepts du psychologue du développement Jean Piaget) : Cf. *La socialisation*, op. cit., p.32.

<sup>221</sup> Dubar C., *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991 ; Dubar C., « Socialisation politique et identités partisans : pistes de recherche », dans CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, pp. 227-236

<sup>222</sup> Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998

<sup>223</sup> Ce qui est le cas de la majorité des enquêtés de la « deuxième génération » qui incorporent, au cours de l'enfance et de l'adolescence des systèmes de dispositions partiellement contradictoires : cf. sous-partie b) ci-dessous. Cf. Lahire B., *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.

<sup>224</sup> A l'exception des travaux d'Anne Muxel : cf. « 18-25 ans, l'âge des choix politiques », *Revue française de sociologie*, 1992, XXXIII, 2, pp. 233-263 ; Muxel A., « Socialisation et lien politique », in Blöss T. (dir.), *La Dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, p. 27-44 ; Muxel A., *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001. On notera également le numéro intitulé « Dimensions de la socialisation politique » de la *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 2-3, 2002. Et très récemment, on lira avec intérêt la thèse de Lucie Bargel : *Aux avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux*

des enseignants dans le processus de socialisation politique<sup>225</sup>. En enquêtant auprès de deux écoles expérimentales qui revendiquent explicitement un rôle dans la socialisation politique des enfants, cette enquête apporte des matériaux et hypothèses sur le rôle des instituteurs dans la formation des goûts et préférences politiques des enfants et plus largement sur les pratiques pédagogiques<sup>226</sup> pouvant avoir des incidences durables sur les principes de vision et de division du monde social des élèves.

On était confronté jusqu'à récemment à une absence comparable de travaux traitant de la socialisation politique secondaire des adultes<sup>227</sup>. En dehors des travaux portant sur des « institutions totales »<sup>228</sup> ou des instances de socialisation secondaire qui puissent y être assimilées<sup>229</sup>, les modalités pratiques de la socialisation politique dans des cadres de socialisation « ouverts », moins contraignants, et les effets de cette socialisation, moins spécifiques et plus difficilement objectivables, restent peu documentés<sup>230</sup>.

Si les questions de la transmission des goûts et préférences politiques et des modèles éducatifs ont, au contraire, été largement étudiées, les principaux résultats comme les outils et indicateurs construits dans les travaux existants se sont avérés largement inutilisables dans notre enquête, du fait de la singularité du corpus en termes de pratiques éducatives, de formes

---

*organisations de jeunesse de parti. Jeunes populaires (UMP) et Mouvement des jeunes socialistes (PS)*, Thèse de doctorat en science politique, Université Paris 1 Sorbonne, 2008.

<sup>225</sup> A l'exception notoire de la recherche de Vincent Tournier : cf. « École publique, école privée : le clivage oublié. Le rôle des facteurs politiques et religieux dans le choix de l'école et les effets du contexte scolaire sur la socialisation politique des lycéens français », *Revue française de science politique*, 1997, Vol. 47, 5, pp. 560 – 588 ; Tournier V., *La politique en héritage ? Socialisation, famille et politique : bilan critique et analyse empirique*, Thèse de Science Politique, IEP Grenoble, 1997. Pour une synthèse des travaux antérieurs, notamment américains, consacrés au rôle de l'école dans la socialisation politique des enfants, cf. Percheron A., « L'école en porte à faux. Réalités et limites des pouvoirs de l'école dans la socialisation politique », *Pouvoirs*, 30, 1984, p. 15-28.

<sup>226</sup> On peut lire ainsi, dans le manuel de sociologie politique de Jacques Lagroye, Bastien François et Frédéric Sawicki, que « c'est par le type d'enseignement dispensé (autoritaire ou « participatif », théorique ou professionnalisé), par les relations qui s'établissent entre élèves au sein de la classe et de l'établissement, par les pratiques collectives des enfants (chahut, indifférence affectée, émulation, etc), que l'école paraît jouer un rôle important dans l'acquisition d'attitudes. A la limite, des pratiques de rejet des contraintes scolaires peuvent être analysées comme des formes de socialisation à une vie professionnelle où les « qualités intellectuelles » et les connaissances théoriques sont peu valorisées, voire jugées dangereuses ; on peut faire l'hypothèse que les effets politiques de telles conduites ne sont pas négligeables et mériteraient une étude approfondie. » : *Sociologie politique*, Presses de la FNSP, 2006, p. 429. Nous renvoyons la revue critique de la littérature sur ce sujet à la troisième partie de la thèse, et en particulier au chapitre 6.

<sup>227</sup> A l'exception des travaux sur le PCF, ses écoles de formation et plus généralement sur le militantisme communiste. Nous pensons, entre autres, aux travaux de Bernard Pudal, de Frédérique Matonti ou encore à ceux de Nathalie Ethuin. Cf. également Dubar C., « Socialisation politique et identités partisans : pistes de recherche », dans CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, pp. 227-236.

<sup>228</sup> Goffman E., *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Minit, 1961

<sup>229</sup> Kanter R. M., « Commitment and Social Organization : A Study of Commitment Mechanisms in Utopian Communities », *American Sociological Review*, 33, 4, 1968, pp. 499-517; Verdes-Leroux Jeannine, « Une institution totale auto-perpétrée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 36, n°1, 1981, pp. 33-63.

de participation politique et de modalités de transmission. Donnons rapidement quelques exemples, qui permettront par ailleurs de situer – grossièrement – le corpus par rapport à des populations nationales. Concernant la transmission des goûts et préférences politiques, les chercheurs américains et français ont construit des indicateurs adaptés aux échantillons représentatifs de la population nationale enquêtée. Ils qualifient de « reproduction parfaite »<sup>231</sup> les cas où un enfant se situe à gauche (ou à droite) et que ses parents font de même. Or si l'on reprend cet indicateur pour l'appliquer à la population enquêtée, ce taux s'avère supérieur à 90%, ce qui souligne son caractère inadapté au corpus. D'autant que ce type d'indicateur ne prend pas en compte la diversité des configurations familiales, les recompositions éventuelles, les influences socialisatrices des beaux-parents<sup>232</sup>, les modes de garde des enfants, etc. Sans parler du fait que voter pour le même camp politique que ses parents n'est pas un indicateur suffisant pour parler de transmission « réussie » et que cela ne dit rien des modalités et du contenu de la transmission.

De la même manière, les huit types de familles construits par Annick Percheron pour caractériser les pratiques éducatives parentales, et regroupés en trois modèles familiaux (« traditionnalistes-rigoristes », « modernistes-rigoristes » et « modernistes-libéraux »<sup>233</sup>), ne permettent pas de discriminer les familles enquêtées dans la mesure où elles appartiennent quasiment toutes à la troisième catégorie. Face à l'inopérabilité des indicateurs et modèles familiaux idéaux-typiques construits dans les enquêtes quantitatives réalisées à une échelle macrosociologique, il faudra parfois les affiner, parfois en construire d'autres, mieux adaptés à la population enquêtée<sup>234</sup>.

Pour qualifier les stratégies éducatives mises en œuvre dans les familles enquêtées, précisons tout d'abord qu'elles sont marquées – à divers degrés – par la transposition de schèmes de perception et d'action politiques à la sphère familiale<sup>235</sup>. C'est en cela que nous

---

<sup>230</sup> Cf. néanmoins Bargel L., *Aux avant-postes...*, *op. cit.*

<sup>231</sup> Nous renvoyons à l'introduction de la troisième partie de la thèse pour une discussion plus précise et référencée de ces indicateurs et de leur utilité, pour ne donner ici qu'un cadrage général et présenter les principaux obstacles à leur usage. Cf. pour l'instant Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », In Madeleine Grawitz et Jean Leca (dir.), *Traité de science politique*, tome 3, L'action politique, Paris: PUF, 1985, pp. 165-236.

<sup>232</sup> Or plus de 60% des « enfants » enquêtés ont des parents séparés.

<sup>233</sup> Percheron A., « Le domestique et le politique. Types de familles, modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue Française de Science Politique*, 5, vol. 35, octobre 1985, p. 874-875.

<sup>234</sup> Plutôt que de mener ici cette discussion de manière décontextualisée et théorique, nous avons préféré l'intégrer à la démonstration développée dans la troisième partie de la thèse.

<sup>235</sup> Olivier Fillieule écrit à ce propos que « l'expérience militante et les éventuels changements de perspective qu'elle génère peuvent et doivent aussi se lire dans toutes les sphères de l'existence » dans *Travail militant*,

considérerons, contrairement à une des conclusions de Vincent Tournier, que la socialisation primaire peut être considérée comme un héritage politique<sup>236</sup>. Nombre des enquêtés, après avoir dénoncé les mécanismes de la reproduction sociale d'un ordre dominant combattu, ont en effet cherché à perpétuer ce militantisme en s'attaquant aux logiques familiales et scolaires de la reproduction sociale. Nous montrerons que cela a pu passer par le refus de « se faire les complices »<sup>237</sup> des processus de reproduction (qu'il s'agisse de parents ou d'instituteurs), et la tentative, au contraire, de dévoilement des phénomènes de domination dissimulés derrière les rapports pédagogiques traditionnels.

Plutôt que de construire une typologie des modèles éducatifs « observés »<sup>238</sup> dans l'enquête, nous avons opté pour la construction d'un modèle éducatif idéal-typique, par rapport auquel les différentes stratégies éducatives sont ensuite situées. Le qualificatif de « contre-culturel » a finalement été retenu pour dénommer ces stratégies éducatives caractérisées par le rejet des logiques sous-tendant la reproduction sociale, en référence tout à la fois au type de militantisme que Gérard Mauger a qualifié de « gauchisme contre-culturel »<sup>239</sup> et à l'usage que fait Annick Percheron de ce terme dans sa réflexion sur le refus des normes dominantes<sup>240</sup>. Pour construire cet idéal-type de socialisation primaire contre-culturelle, nous nous sommes appuyée sur la notion de « stratégie familiale de reproduction » et avons cherché à restaurer une certaine unité inscrite dans des pratiques relevant des stratégies de

---

*action collective et rapports de genre*, collection Travaux de Science Politique, N° 36, 2008, Université de Lausanne, p. 40. Plus généralement, l'influence du genre sur les formes de reconversion des ressources militantes dans les différentes sphères de la vie sociale sera discutée au fil de la deuxième partie de la thèse.

<sup>236</sup> Dans son enquête portant sur un échantillon de collégiens scolarisés dans des collèges publics et privés et appareillé à leurs parents, Vincent Tournier cherche à rendre compte des effets différenciés de l'école, de la famille et des pairs dans la socialisation politique des collégiens et conclut notamment que la variable « famille » exerce des effets très limités sur les attitudes politiques des individus : cf. « École publique, école privée : le clivage oublié... », *art. cit.*,

<sup>237</sup> Ces parents incarnent ainsi une forme limite de non « réalisme », au sens que Pierre Bourdieu donne à ce terme, c'est-à-dire un « sens de la réalité et des réalités qui fait que, par delà les rêves et les révoltes, chacun tend à vivre « conformément à sa condition », selon la maxime thomiste, et à se faire inconsciemment le complice des processus qui tendent à réaliser le probable », dans « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, Vol. 15, 1, janvier-mars 1974, p. 10.

<sup>238</sup> Un des difficultés majeures pour décrire les modèles éducatifs qu'ont connu les enquêtés relève justement du fait qu'on ne les a bien évidemment pas observés et qu'on ne les appréhende qu'à travers des entretiens menés plus de trente ans après, livrant des souvenirs lacunaires et marqués par d'inévitables reconstructions biographiques. Cette limite méthodologique est développée dans le chapitre 7.

<sup>239</sup> Mauger G., « Gauchismes », *art. cit.*, pp. 233-234.

<sup>240</sup> Celle-ci écrit : « Derrière l'idée de contre-culture, il y a celle de refus des valeurs qui, implicitement ou explicitement, sont reconnues comme dominantes, et de discontinuité dans leur transmission », dans Percheron A., Subileau F., « Mode de transmission des valeurs politiques et sociales : enquête sur des préadolescents français de 10 à 16 ans », *Revue Française de Science Politique*, 1974, Vol. 24, n°1, p. 33.

fécondité, des stratégies successorales, des stratégies éducatives, des stratégies économiques, des stratégies matrimoniales, etc<sup>241</sup>.

De la même manière que J.C. Chamboredon et J. Prévot parlent du « métier d'enfant » et de ses évolutions, nous parlerons de redéfinition du « métier de parents » consécutive à l'importation de schèmes militants dans la sphère familiale et décrivons l'expérimentation de nouvelles normes de parenté, de nouvelles normes éducatives, de nouvelles normes domestiques, etc, qui en découlent. Nous adopterons une démarche similaire<sup>242</sup> pour rendre compte de la socialisation scolaire que connaissent les enquêtés dans les écoles primaires expérimentales où ils ont été scolarisés et conclure, là aussi, à des pratiques pédagogiques contre-culturelles.

Enfin, pour qualifier et différencier les cadres de socialisation primaire que les « enfants de soixante-huitards » enquêtés ont connus, nous distinguerons la remise en cause de l'ordre social (*via* une pratique militante parentale au cours de l'enfance des enquêtés) de celle de l'ordre quotidien<sup>243</sup> (*via* la politisation des pratiques éducatives) et de celle de l'ordre scolaire (*via* le lieu et la durée d'une scolarisation expérimentale). Si certains enquêtés sont exposés à l'ensemble de ces remises en cause, dans une forme de socialisation de renforcement<sup>244</sup>, d'autres connaissent des dissonances, entre la socialisation familiale et la socialisation scolaire notamment. Le matériau recueilli et l'aspect longitudinal du dispositif d'enquête apporte ainsi des éléments empiriques à la question des effets respectifs des divers agents de la socialisation primaire et des conséquences de leur potentielle dissonance (*cf. infra*).

Le recours aux travaux traitant des utopies communautaires servira à développer la réflexion sur la place et le statut de l'enfant qui devient potentiellement un « objet de politisation » dans la sphère familiale et/ou scolaire. En effet, l'ambivalence, caractéristique des stratégies utopiques<sup>245</sup> est également centrale dans les pratiques éducatives étudiées qui investissent

---

<sup>241</sup> Bourdieu P., *Noblesse d'état, Grandes écoles et esprit de corps*, Ed. de Minuit, 1989, Paris, p. 387-388

<sup>242</sup> Mais avec des matériaux en partie différents : l'usage d'archives des écoles enquêtées et de livres écrits dans les années 1970 par les instituteurs et les enfants sera alors une source bien plus fiable pour restituer les pratiques éducatives passées et les référents intellectuels, politiques et pédagogiques alors utilisés.

<sup>243</sup> Comme le préconisaient déjà J.C Passeron et F. De Singly en écrivant : « la distance prise à l'égard du traditionalisme domestique n'obéit pas à la même logique de socialisation que la remise en question de l'ordre social » dans « Différences dans la différence : socialisation de classe et socialisation sexuelle », *Revue française de science politique*, 1984, vol. 34, 1, p. 62.

<sup>244</sup> Darmon M., *La socialisation*, Ed. Armand Colin, Paris, 2006, p. 114.

<sup>245</sup> Michel Voisin écrit à ce propos : « [l'ambivalence] renverrait plutôt à un « conflit de pôles » dans un champ : par exemple, est ambivalent l'agent structurellement ambigu qui tente de réaliser dans sa personne la compatibilité du pôle reproducteur (prêtre, professeur) et du pôle novateur (prophète, créateur) du champ », in « Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone », *Revue française de*

l'enfance et l'école comme champs d'expérimentation politique. Pour résumer ce qui sera développé dans la troisième partie de la thèse, on peut rapporter l'ambiguïté fondamentale de ces stratégies éducatives au fait que nombre de ces parents (et instituteurs) ne voulaient pas reproduire l'ordre social dominant mais occupaient une position de « reproducteurs » par leur statut. Ambiguïté renforcée par le fait que s'attaquer aux mécanismes de la reproduction sociale, et notamment à l'héritage n'est pas antinomique avec la volonté de (se) reproduire (dans) sa « différence » : nous montrerons ainsi qu'avoir (ou former) des enfants « différents » devient, dans certains contextes, une forme de certification, de capital symbolique attestant de la réussite des stratégies éducatives contre-culturelles. On se demandera quelles stratégies de reproduction<sup>246</sup> ces acteurs dont les trajectoires sociales peuvent être caractérisées de « déviantes » par rapport aux trajectoires de leur classe sociale d'origine ont mises en œuvre et ce qu'ils ont cherché à perpétuer ?

Ces différentes logiques et les contradictions qui leur sont inhérentes compliquent les modalités de la transmission familiale de l'héritage (culturel, politique, et parfois économique). La thèse de Gaëlle Henri-Panebière sur les « méshéritiers »<sup>247</sup> nous sera ici utile dans la mesure où elle dissèque les mécanismes de transmission du capital culturel et cherche à rendre compte des ratages de cette transmission. Ses résultats sur les facteurs favorisant la transmission du capital culturel<sup>248</sup> nous permettront de poser, en creux, la question des troubles de la transmission potentiellement générés par certaines pratiques éducatives contre-culturelles. On se demandera notamment si en s'érigeant contre un modèle de « socialisation-

---

*science politique*, Vol. 18, 2, avril-juin 1977, p. 288 ; Cf. également Lacroix B., « Le discours communautaire », *Revue française de science politique*, 1974, Vol. 24, n° 3, pp. 526 – 558.

<sup>246</sup> Selon P. Bourdieu, « les stratégies de reproduction, dépendent non seulement de la position synchroniquement définie de la classe et de l'individu dans la classe mais de la pente de la trajectoire collective du groupe dont fait partie l'individu ou le groupe (e.g. fraction de classe, lignée) et, secondairement, de la pente de la trajectoire particulière à un individu ou à un groupe englobé par rapport à la trajectoire du groupe englobant » Bourdieu P., « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, Vol. 15, 1, janvier-mars 1974, p. 19

<sup>247</sup> Henri-Panebière Gaëlle, *Collégiens en difficultés scolaires issus de parents fortement diplômés. Analyse des composantes du capital culturel et des conditions de sa transmission*, Doctorat de sociologie et sciences sociales, sous la direction de Bernard Lahire, Université Lumière Lyon 2, 2007.

<sup>248</sup> Elle décrit à ce sujet « les pratiques éducatives avec visée de réussite scolaire ou d'adhésion à la culture légitime (...) : achat systématique du cahier de vacances « pour l'entretien » [...] ; vérification systématique des devoirs et des leçons pendant la scolarité élémentaire [...] ; pratiques d'accompagnement et d'incitations précoces et régulières au sujet de la lecture des enfants comme lieu d'investissement important en temps et en argent [...] » : « Collégiens en difficultés scolaires issus de parents fortement diplômés... », *op. cit.*, p. 35. Sur les conditions de transmission familiale du capital culturel, cf. également les travaux de Bernard Lahire et en particulier *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1995 ; ainsi que Mauger G., « Election parentale, election scolaire », in Huerre P., Renard L., *Parents et adolescents, des interactions au fil du temps*, Enfance et psy, 2001, Fondation de France ; Mauger G., « Générations et rapports de générations », *art. cit.* ; Bourdieu P., « la transmission de l'héritage culturel », in *Le partage des bénéfices, expansion et inégalités en France*, Darras, Paris, Minuit, 1966, p. 383-420.

dressage » et en refusant de considérer l'enfant comme un réceptacle passif à éduquer, certains « parents » enquêtés n'ont pas entravé la transmission de leurs systèmes de valeurs au profit d'autres agents de socialisation potentiellement dissonants.

Soulignons enfin la difficulté majeure rencontrée pour traiter des pratiques éducatives, des modalités de la transmission familiale d'héritages politiques et du rôle de l'économie affective dans les conditions sociales de cette transmission : le manque – pour ne pas dire l'absence – d'outils conceptuels disponibles en sociologie critique comme en science politique. En effet, si l'on dispose d'outils pour travailler sur l'institution familiale<sup>249</sup>, ou pour traiter statistiquement des *résultats* de la transmission d'opinions politiques<sup>250</sup>, la famille et les pratiques éducatives constituent une véritable « boîte noire » de la sociologie critique. Jean Noël Retière explique cette absence (relative) de travaux de sociologie critique sur les pratiques éducatives par des « facteurs d'idéologisation des sciences sociales et des ressorts d'auto-censure toujours malaisés à soupçonner »<sup>251</sup>. Mais alors, comment traiter des matériaux qualitatifs où effleurent les émotions les plus vives et contradictoires (rancœur, effusion, nostalgie, colère, ressentiment, parfois présents au cours d'un même entretien), surchargés de jugements normatifs et/ou psychologiques sur « l'éducation soixante-huitarde »<sup>252</sup> ? Pour sortir de l'impasse conceptuelle et éthique<sup>253</sup> dans laquelle nous nous trouvons, les travaux de Florence Weber<sup>254</sup> nous ont été particulièrement utiles, pour notamment « dé-psychologiser » les discours et rapporter les histoires familiales aux autres dimensions de la vie sociale. Nous aurons ainsi recours à la contextualisation historique des normes éducatives mises en œuvre et serons attentifs à la chronologie fine de l'évolution des configurations familiales dans lesquelles évoluent les enquêtés, en cherchant toujours à

---

<sup>249</sup> Cf. pour ne donner qu'un exemple, mais de taille : Lenoir R., *Généalogie...* ;

<sup>250</sup> Cf. Connell R. W., « Political socialization in the american family : the evidence reexamined », *Public Opinion Quarterly*, vol.36, n°3, 1972, p.323-333; Jennings M. K., Niemi R.G., « The transmission of political values from parent to child », *American Political Science Review*, vol.62, n°1, 1968, p.169-184; Jennings M. K., Niemi R.G., *Generations and politics. A panel study of young adults and their parents*, Princeton : Princeton University Press, 1981 ; Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », *art. cit.*

<sup>251</sup> Et ajoute plus loin que « la hantise de pactiser avec l'adversaire empêche les courants théoriques vivant la sociologie comme un sport de combat de faire l'hypothèse, en tant que facteur majeur, des ratages de la socialisation familiale », dans Retière J-N, *Ego-histoire de sociologue. Les bonheurs de l'éclectisme*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de C. Suaud, Nantes, 2006, p. 20-21.

<sup>252</sup> Nous montrerons en effet que les propos recueillis auprès des « enfants » enquêtés reprennent, pour certains, les lieux communs véhiculés par les médias sur la « génération de 68 » et que la part de reconstruction de leur enfance au prisme de ces représentations médiatiques est plus importante que ce que l'on aurait pu penser.

<sup>253</sup> Au sens de l'éthique du chercheur, de son utilité sociale et des effets potentiels de réceptions réductrices.

<sup>254</sup> Et en particulier la lecture de son dernier ouvrage : *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, Éditions Aux lieux d'être, Paris, 2005. L'approche méthodologique qu'elle préconise et que nous nous sommes efforcée de suivre est détaillée dans l'introduction de la troisième partie de la thèse.

croiser les interprétations et relectures que font les différents protagonistes<sup>255</sup> d'un passé familial commun.

Décrire les différents cadres de socialisation primaire dans lesquels les « enfants » enquêtés grandissent, en montrant ce qu'ils doivent aux événements de Mai-Juin 68, est un premier pan de l'analyse. Mais pour rendre compte de leurs devenir sociaux, politiques et professionnels, la réflexion doit être complétée par l'analyse des modalités d'appropriation et d'activation des héritages et des systèmes de dispositions transmis, potentiellement dissonants par rapport aux instances de socialisation secondaire rencontrées dès la sortie de l'école primaire.

### **b) Les effets de l'héritage : dyssocialisation, paradoxes pragmatiques et rapports entre les générations familiales**

L'entrée au collège (ou pour être plus précis la sortie de l'école expérimentale<sup>256</sup>) est un moment critique dans la plupart des trajectoires enquêtées. C'est un moment marqué par la confrontation à de nouveaux agents de socialisation dont les attentes sont partiellement contradictoires par rapport à ce que ces « enfants » ont connu jusque là (tant au niveau familial que scolaire) ; et c'est aussi bien souvent le moment d'une prise de conscience accélérée de leur « différence ». Autrement dit, ils font alors l'expérience du désajustement – voire de la déviance – des codes et des « règles du jeu »<sup>257</sup> intériorisés au cours de leur socialisation primaire à l'univers scolaire nouvellement intégré. Ces enfants sont alors exposés à un véritable *conflit de normes*<sup>258</sup> et font l'expérience, plus ou moins déchirante, de l'altérité socio-culturelle. En effet, l'acculturation au nouvel univers et l'intériorisation concomitante des normes scolaires dominantes s'accompagne souvent de déchirements identitaires dans la mesure où répondre aux nouvelles attentes nécessite de se défaire (au moins partiellement) d'habitudes intériorisées préalablement. Cette acculturation est ainsi indissociable d'une certaine disqualification du monde d'origine, à l'origine de multiples injonctions contradictoires et situations de *double-bind* auxquelles ils doivent faire face.

---

<sup>255</sup> D'où l'intérêt d'avoir pu recueillir les récits biographiques de différents membres des mêmes « familles ».

<sup>256</sup> En effet, tous les enquêtés n'ont pas été scolarisés pendant les cinq années du primaire à l'école Vitruve ou à l'école Ange-Guépin, certains y étant entré après le C.P., d'autres en étant partis avant le CM2.

<sup>257</sup> Pierre Bourdieu dresse une homologie entre l'appréhension de l'œuvre culturelle, qui suppose la « possession du chiffre selon lequel l'œuvre est codée » et l'appréhension des « œuvres de culture savante » qui se fait d'autant plus facilement que le milieu familial a transmis à l'enfant des codes proches de ceux véhiculés par l'institution scolaire, in Pierre Bourdieu, « La transmission de l'héritage culturel », in *Le partage des bénéfices, expansion et inégalités en France*, Darras, Minit, p. 417-418.

<sup>258</sup> Élias N., *Mozart. Sociologie d'un génie*, Seuil, 1991, p. 35.



Ces « enfants de soixante-huitards » se caractérisent ainsi par leur « dyssocialisation », c'est-à-dire l'intériorisation de systèmes de dispositions partiellement contradictoires du fait de la dissonance entre la socialisation primaire et la socialisation secondaire à laquelle ils sont confrontés dès l'intégration du système scolaire classique. Pour traiter de la dissonance des cadres de socialisation et des devenir de ces enquêtés, les travaux sur les intellectuels de première génération<sup>259</sup> nous seront particulièrement utiles tant les homologues sont multiples. En effet, le sentiment d'être constamment « tiraillé entre deux mondes », largement partagé dans le corpus d'« enfants » enquêtés, nous incitera à les qualifier de déplacés<sup>260</sup>, ayant quitté leur *monde d'origine* et intégré un *monde d'accueil* auquel ils ne sont pas entièrement ajustés. Et l'on pourrait parler, avec Pierre Bourdieu et Gérard Mauger, d'habitus clivés<sup>261</sup>, avec Bernard Lahire<sup>262</sup> de situation d'hétérogénéité des principes de socialisation auxquels sont soumis ces enfants ou avec Norbert Elias de conflit de normes car c'est de tout cela dont il s'agit ici. Ces différents outils conceptuels seront mobilisés, mais on utilisera préférentiellement la notion de « paradoxes pragmatiques », que Christophe Traïni utilise pour décrire la genèse et le devenir des tensions résultant de situations « où les individus sont confrontés à un hiatus irréductible entre les prescriptions normatives dictées par des instances auxquelles ils sont attachés et des conditions pragmatiques qui leur interdisent de pouvoir effectivement s'y conformer »<sup>263</sup>. En mettant l'accent sur des *situations* auxquelles les acteurs sont exposés, cet outil permet en effet d'aborder les devenir d'« enfants de soixante-huitards » dans une approche interactionniste attentive aux configurations (familiales, et

---

<sup>259</sup> Ces travaux seront mobilisés au fil de la démonstration, mais on peut déjà citer, de manière non exhaustive et sans reciter les travaux mentionnés plus tôt dans l'introduction : Bourdieu P., Sayad A., *Le Déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964 ; Hoggart R., *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1991 ; Memmi D., « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romain », *Genèses*, 24, septembre 1996, p. 57-80 ; Memmi D., « L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquête », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 100, 1996 ; Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, de Boeck et Paris, Éditions universitaires, 1991 ; Sayad A., *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 ; Pasquali P., « Des petits élèves pour une Grande école », Mémoire de Master 2 de sciences sociales (dir. Gérard Mauger), ENS-EHESS, 2007.

<sup>260</sup> Memmi D., « Les déplacés... », *art. cit.*

<sup>261</sup> Gérard Mauger souligne, à propos des intellectuels de première génération, et ici d'Annie Ernaux, que ce clivage passe par des « tentatives vaines de cloisonnement social entre les deux mondes et l'apprentissage de la solitude (en s'isolant peu à peu du monde des siens sans pouvoir s'intégrer au monde des autres) » : « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », in Fabrice Thumerel (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 195.

<sup>262</sup> Bernard Lahire rappelle que « Les enfants de nos formations sociales sont de plus en plus confrontés à des situations hétérogènes, concurrentes et parfois même en contradiction les unes avec les autres du point de vue des principes de socialisation qu'elles développent », in *L'homme pluriel...*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>263</sup> Christophe Traïni, *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales. Les ressorts de l'engagement*, Habilitation à diriger des recherches, soutenue à Paris-1 sous la direction de Johanna Siméant, 2007, p. 78

socio-historiques) dans lesquelles s'expriment et se dénouent ces tensions identitaires (*cf. infra*).

L'enquête apporte ainsi des matériaux empiriques pour alimenter la réflexion sur la dissonance entre les agents de socialisation – famille, école primaire, pairs, collègue, collègues, conjoints, etc. – auxquels sont exposés les enfants (et les adolescents puis jeunes adultes<sup>264</sup>) et sur les effets potentiels de cette dissonance sur les modalités de la transmission des héritages familiaux. L'hypothèse<sup>265</sup> d'une meilleure transmission (du capital culturel, des goûts et préférences politiques, etc.) dans le cas de socialisations familiales et scolaires homogènes sera ainsi testée et plus généralement, l'économie des rapports entre générations familiales<sup>266</sup> sera articulée aux formes de négociation mises en œuvre face à la dyssocialisation.

Mais « si une « génération familiale » est fille de ses parents, une « génération sociale » est à la fois fille de ses années de formation, fille de son temps et fille de son âge »<sup>267</sup>, si bien que les rapports entre générations familiales et l'aptitude des héritiers à hériter l'héritage<sup>268</sup> doivent être simultanément rapportés à un certain nombre de facteurs conjoncturels (état du marché scolaire et professionnel en particulier) qui se réfractent au sein des familles. L'enquête contribue ainsi à montrer ce que l'économie des échanges entre générations familiales doit à leur appartenance à des générations historiques différentes, en rapportant notamment les « troubles de la transmission » observés entre « soixante-huitards » et « enfants de soixante-huitards » au déclassement structurel que connaissent les cohortes nées à partir des années 1960<sup>269</sup>.

Nous montrerons ainsi ce que la complexité des rapports – parfois conflictuels – entre ces deux générations familiales et les incompréhensions réciproques qui les sous-tendent doivent aux rapports et aux représentations antagonistes qu'ils entretiennent vis-à-vis de la

---

<sup>264</sup> Cf. Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998 ; on pense plus généralement aux divers travaux menés dans le cadre du Triangle, laboratoire de sociologie (UMR 5206 du CNRS, ENS-LSH).

<sup>265</sup> Vincent Tournier écrit à ce propos : « Sans doute cette socialisation par l'école – ou à l'école – atteint-elle son efficacité maximale lorsqu'elle entre en congruence avec les choix des parents », dans p. 587

<sup>266</sup> Cf. Mauger G., « Générations et rapports de génération », *art. cit.* ; Attias-Donfut C., « Rapports de générations, transferts intrafamiliaux et dynamique macrosociale », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n°4, pp. 643-684.

<sup>267</sup> Mauger G., « Générations... », *art. cit.*, p. 19.

<sup>268</sup> Cf. Bourdieu P., « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°2, 1975, p. 67-93.

<sup>269</sup> Sur le déclassement, on lira les différents travaux de Louis Chauvel, ainsi que la thèse de Camille Peugny récemment publiée : cf. Peugny C., *Le Déclassement*, Paris, Grasset, coll. « Mondes vécus », 2009, ou encore Peugny C., « La mobilité sociale descendante et ses conséquences politiques : recomposition de l'univers de valeurs et préférence partisane », *Revue Française de Sociologie*, 2004/3, Vol. 47, pp. 443-478

« famille ». En effet, nombre des « soixante-huitards » enquêtés ont connu une autonomie assez – voire très – précoce vis-à-vis de leur famille d’origine là où leurs enfants, face au chômage et à la difficulté à s’insérer sur le marché du travail sont contraints de recourir au « bouclier familial » dont leurs parents se sont aisément affranchis en période de plein emploi. Cette vérité structurelle produit de multiples accusations et suspicions réciproques qui amalgament bien souvent « histoires de familles » et « histoires de générations » et renforcent des lieux communs (ascendants : « ils veulent pas transmettre » ; « ils s’en foutent de leurs enfants » ; et descendants : « ils sont vraiment moins autonomes que nous » ; « ils sont individualistes et pas politisés », etc.) que nous nous efforcerons de rapporter à des conditions sociales de possibilité. Pour ne donner qu’un exemple, les rapports distincts aux « normes dominantes » des membres des deux générations familiales (sources d’accusations réciproques de « conformisme » - des parents aux enfants - ou de « marginalité ») seront analysés en termes de coûts différentiels de la déviance<sup>270</sup> : là où l’anti-conformisme peut représenter une forme de capital symbolique, il peut dans d’autres lieux et/ou d’autres époques devenir un stigmaté.

- **Formes de résolution des tensions inhérentes à la situation de dyssocialisation et effets à long terme des stratégies éducatives contre-culturelles**

Les « enfants de soixante-huitards » enquêtés mettent en œuvre divers *arrangements identitaires*<sup>271</sup> pour faire face aux paradoxes pragmatiques induits par l’intériorisation de systèmes de dispositions dissonants. Pour en rendre compte, les travaux de Gérard Mauger sur les intellectuels de première génération, ceux de Bernard Lahire sur la dissonance des systèmes de dispositions intériorisés, ainsi que ceux de Christophe Traïni seront convoqués afin de construire une typologie des processus de négociation identitaire de la dyssocialisation. Quatre postures principales<sup>272</sup> – idéale-typiques – seront distinguées : le

---

<sup>270</sup> En s’appuyant sur Becker H.S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 [1963].

<sup>271</sup> Nous nous inspirons ici des concepts d’« arrangements de famille » et d’« arrangements pratiques » respectivement définis par Céline Bessière pour le premier (cf. Bessière C., « Les “arrangements de famille”. Équité et transmission d’une exploitation familiale viticole », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 4, n° 56, p. 69-89) et par Jean-Sébastien Eideliman et Séverine Gojard pour le second qu’ils définissent comme « l’ensemble des modalités pratiques d’organisation de la vie quotidienne permettant de surmonter des problèmes de santé handicapants, y compris le recours à des aides humaines », in Eideliman J.-S., Gojard S., « La vie quotidienne à domicile des personnes handicapées ou dépendantes : du ‘besoin d’aide’ aux arrangements pratiques’ », *Retraite et société*, n° 53, janvier, 2008, p. 91

<sup>272</sup> A l’image des quatre postures autobiographiques des intellectuels de première génération étudiés par Gérard Mauger : « L’analyse des dispositions des intellectuels de première génération permet de distinguer quatre postures autobiographiques (successives ou simultanées, compatibles ou non) qu’il faudrait associer à des types de trajectoires et/ou à des positions dans l’espace social : l’effacement du stigmaté des origines, la réhabilitation

refoulement du stigmate des origines (et donc des dispositions premières, contre-culturelles), le rejet des normes dominantes et l'actualisation des dispositions premières, au prix de la marginalité sociale<sup>273</sup>, la schizophrénie sociale – plus ou moins heureuse<sup>274</sup> – et la posture réflexive<sup>275</sup>. Ces processus ne sont pas exclusifs les uns des autres et peuvent être mis en œuvre de manière synchronique ou diachronique, d'où l'usage du terme d'arrangement qui renvoie à des situations, des étapes dans la trajectoire d'un acteur, permettant ainsi de rendre compte d'éventuelles articulations, associations et successions d'arrangements différents chez un même enquêté. Nous montrerons que ces postures ont une influence sur la nature des rapports entre générations familiales : les différentes formes de rejet de la socialisation primaire peuvent en effet générer des rapports conflictuels, mais des difficultés d'insertion professionnelle des « enfants » peuvent avoir des conséquences similaires quand bien même celles-ci traduiraient une transmission « réussie » du rejet de l'ordre social dominant<sup>276</sup>... Nous chercherons enfin à rapporter la mise en œuvre de ces différentes postures à leurs conditions sociales et conjoncturelles de possibilité, dans l'objectif de construire l'horizon des possibles biographiques des « enfants de soixante-huitards » enquêtés.

L'articulation des matériaux quantitatifs et des récits de vie pour analyser leurs devenir apportera un regard et des résultats inédits à « la question irrésolue des effets à long terme de la socialisation politique de l'enfant »<sup>277</sup>, ainsi qu'à celle des effets respectifs de la famille et de l'école<sup>278</sup>. L'expérience du documentaire sur les « enfants de 68 » a notamment permis de remettre en contact les anciens élèves de l'école Vitruve ayant participé à un même projet collectif, trente-deux ans plus tard : le matériau recueilli à cette occasion (courriels

---

populiste, la schizophrénie sociale et la posture réflexive », in Mauger G., « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », in Fabrice Thumerel (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 177-203.

<sup>273</sup> Ou l'entreprise utopique de rejet de la socialisation secondaire.

<sup>274</sup> Il s'agit d'une posture dans laquelle la personne cloisonne différentes sphères d'activités dans lesquelles sont exprimées des dispositions qui apparaîtraient contradictoires dans un même lieu. Cette « schizophrénie sociale » peut être plus ou moins bien vécue : cf. notamment Lahire B., « La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse », *Ville-Ecole-Intégration*, 114, septembre 1998, pp. 104-109

<sup>275</sup> Consistant, pour le dire vite, à mettre ses dispositions « secondaires » au service d'aspirations produites par la socialisation primaire contre-culturelle. Mais ces postures seront longuement détaillées dans les chapitres 7 et 8 et analysées empiriquement dans des études de cas.

<sup>276</sup> Nombre d'« enfants » enquêtés sont ainsi exposés à diverses injonctions contradictoires : il faudrait par exemple qu'ils trouvent aisément du travail, mais s'ils deviennent ingénieurs ou travaillent dans le secteur des banques, ils seront taxés de conformisme et d'individualisme.

<sup>277</sup> Maurer S., *Ecole, famille et politique...*, op. cit., p. 26 et suivantes.

<sup>278</sup> Cf. Darmon M., « La socialisation, entre famille et école. Observation d'une classe de première année de maternelle. », *Sociétés et Représentations*, fév. 2001, pp. 517-538 ; Tournier V., « Ecole publique, école privée... », art. cit ; Zarca B., « Le sens social des enfants », *Sociétés contemporaines*, 36, 1999 ; Percheron A., « L'école en porte à faux... », art. cit. ; Muxel A., *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

échangés<sup>279</sup>, entretiens filmés individuels et collectifs, journée de « retrouvailles » devant des photos et des films de l'époque, etc.) est précieux pour analyser les effets à long terme d'une socialisation primaire contre-culturelle. En dehors des recherches pionnières de Théodore M. Newcomb<sup>280</sup> aux Etats-Unis et de celles d'Annick Percheron en France, les conséquences de la socialisation scolaire et son rôle dans la socialisation politique des enfants restent en effet largement inexplorés<sup>281</sup>.

L'enquête longitudinale et processuelle, sur deux générations familiales, apportera par ailleurs une réflexion et des éléments empiriques, je l'espère novateurs, sur la sociologie des fratries, sur la sociologie de la transmission familiale du capital culturel, sur les modalités de transmission et d'appropriation d'héritages politiques ainsi que sur l'influence du genre<sup>282</sup> dans ces rapports de générations (au sens politique et familial du terme).

Avant de traiter ces multiples questions, précisons à partir de quels terrains, de quels matériaux empiriques et de quels choix méthodologiques, nous comptons y répondre.

#### ***D - Terrain, enjeux de méthode et sources***

Comment, de la volonté initiale de *faire une thèse sur Mai 68*, en suis-je arrivée à travailler sur un corpus singulier, constitué de 168 familles dans lesquelles l'un des parents – au moins – a participé aux événements de Mai-Juin 68 et l'un – au moins – des enfants a été scolarisé dans une école primaire, publique et expérimentale, au cours des années 1970 et 1980 ?

---

<sup>279</sup> J'ai mis en place une liste électronique collective réunissant une trentaine d'anciens élèves – et deux instituteurs – ayant participé à une même expérience en 1974-1975. Les débats et souvenirs échangés sur cette liste sont analysés dans le dernier chapitre de la thèse.

<sup>280</sup> Théodore M. Newcomb, professeur de psychologie au Bennington collège (dans le Vermont), a mené des études longitudinales (dans les années 1940, 1950 et 1960) sur l'évolution des normes de référence des étudiantes, notamment vis-à-vis de la politique du New Deal : issues de familles conservatrices, anti New-Deal, celles-ci se retrouvaient dans une communauté éducative « expérimentale » caractérisée par des pratiques pédagogiques libérales et un système de valeurs progressistes. Cf. Newcomb T.M., Koenig K.E., Flacks R., Warwick D.P. *Persistence and change: Bennington college and its students after twenty five years*. New-York: John Wiley and Sons, 1967; Alwin D. F., Cohen R. L., Newcomb T. M., *Political attitudes over the life span. The Bennington Women after fifty years*, The University of Wisconsin Press, 1991. Cf. également : Guimond S., Palmer, D.L., « The political socialization of commerce and social science students: Epistemic authority and attitude change », *Journal of Applied Social Psychology*, 26, 1996, pp. 1985-2013

<sup>281</sup> Pour une synthèse stimulante des travaux sur cette question, cf. Baudelot C., Leclercq F. (dir.), *Les effets de l'éducation*, Rapport à l'intention du PIREF, Paris, La Documentation Française, 2005, et en particulier la 5<sup>ème</sup> partie consacrée à la « politique » et le chapitre 14 : « Les effets de la scolarisation sur les attitudes socio-politiques : Bennington college, un cas d'école », pp. 186-210.

<sup>282</sup> Nous avons préféré mobiliser la bibliographie sur le genre au fil de la thèse, dans la mesure où le genre intervient et influence toutes les étapes de celle-ci : depuis la socialisation politique des « soixante-huitards » enquêtés, jusqu'aux modalités d'appropriation des « héritages soixante-huitards », en passant par les formes de participation à un événement politique, les formes de reconversion des ressources militantes dans les différentes sphères de la vie sociale ou encore les incidences d'une socialisation primaire contre-culturelle.

Revenir sur l'histoire de l'enquête nous permettra de spécifier la construction du corpus et les contours des terrains étudiés (1) puis de présenter la méthodologie mise en œuvre, ses atouts et ses principales limites (2).

### **1) Par où entrer et comment observer l'objet « Mai 68 » ?**

Il est toujours facile de se fixer un cahier des charges en début de thèse : je voulais en l'occurrence travailler sur Mai 68 à partir d'un matériau empirique solide et de « première main », ne se limitant ni aux « leaders », ni aux étudiants, ni aux parisiens – l'idée étant de faire parler des anonymes – et construit de manière à pouvoir être contrôlé et situé socialement et politiquement. Trouver un terrain et construire un corpus répondant à cet objectif ambitieux fut autrement plus difficile et souleva de multiples problèmes empiriques : comment (re)trouver des acteurs qui ne se sont jamais exprimés sur Mai 68 dans l'arène publique, mais qui y ont néanmoins participé ? En l'absence de *Who's who* ou d'annuaire des « anciens soixante-huitards », par quelle(s) voie(s) pouvais-je entrer sur le terrain ? Quelle définition devais-je donner au fait d'avoir « participé » à Mai 68 ? Etc. Un seul aspect était indispensable depuis les prémisses de cette recherche : je voulais travailler sur des familles afin de pouvoir aborder la question de la transmission familiale et des incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération ».

#### **a) Une entrée organisationnelle ?**

J'ai tout d'abord pensé me limiter à une catégorie d'acteurs politiques des événements de Mai 68 : militants de l'UNEF, de la JCR ou du « Mouvement du 22 mars » et retrouver leurs traces par les archives de ces organisations. Mais faire le choix d'une entrée organisationnelle c'était passer à côté de tous les « inorganisés » alors qu'ils formaient à l'époque la majorité des participants<sup>283</sup> aux événements de Mai-Juin 68. C'était donc passer à côté de la pluralité des registres de participation aux événements, et ne pas se donner les moyens de la comparaison des incidences biographiques de la participation à Mai 68 selon les modalités de participation. Désirant aborder la question des conditions sociales de la transmission de dispositions à l'engagement, j'ai envisagé dans un deuxième temps d'entrer sur le terrain par la « deuxième génération ». L'idée consistait à partir d'un échantillon d'« enfants de soixante-huitards », militant au moment de l'enquête dans une organisation ou une association politique – comme

---

<sup>283</sup> La définition de cette notion est précisée dans la suite de l'introduction.

le syndicat Sud, l'association Attac, la LCR ou encore l'organisation Vamos !<sup>284</sup> – et de remonter à leurs parents « soixante-huitards ». Si cette option de recherche permettait d'accéder à une plus grande diversité des registres d'engagements des parents en Mai 68, elle sacrifiait l'ensemble des familles dans lesquelles aucun des enfants n'a pris le chemin du militantisme (ainsi que celles dans lesquelles les enfants ont eu des expériences militantes avant de se désengager). Or il s'agit, là aussi, je le pressentais et ai pu le confirmer ensuite, de la majorité des familles. De plus, ce choix ne permettait pas d'analyser les rôles respectifs de l'institution familiale et des autres facteurs entrant en jeu dans la transmission des dispositions au militantisme.

### **b) Déplacer la focale : accéder à la « deuxième génération » par l'école**

C'est en reformulant l'objet en termes générationnels – plutôt qu'en termes de transmission de mémoires familiales de Mai 68 – que l'idée et l'opportunité d'entrer sur le terrain par le biais d'écoles primaires se sont présentées. En effet, plusieurs ex-« soixante-huitards » rencontrés dans la phase exploratoire de la recherche, m'ont fait part de l'existence d'une école primaire expérimentale dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, où, selon leurs dires, « des générations d'enfants de soixante-huitards » ont été scolarisés. L'école Vitruve existant toujours, je m'y suis rendue afin d'évaluer l'intérêt qu'elle pouvait constituer pour l'enquête. La rencontre de Jo<sup>285</sup> qui y enseigne depuis 1976, fut décisive. Les entretiens répétés et approfondis avec cet ex-« soixante-huitard » exprimant ses dispositions contestataires dans le champ de l'école ont confirmé l'intérêt de cette institution scolaire singulière ainsi que la spécificité de son recrutement dans les années 1970 et 1980 : « Y'avait les enfants du quartier et les dérogataires, principalement des enfants de soixante-huitards »<sup>286</sup>.

Accéder aux registres d'anciens élèves de l'école Vitruve afin de constituer de manière méthodique un corpus d'enquêtés n'a pas été chose simple. Après avoir fait part de ma demande auprès de l'équipe d'instituteurs – fonctionnant de manière collégiale<sup>287</sup> – et après avoir obtenu leur accord, ces registres se sont avérés être entreposés au collège Henri Matisse<sup>288</sup>. Malgré l'accord des instituteurs de Vitruve, les nouveaux interlocuteurs m'ont tout

---

<sup>284</sup> Vive l'Action pour une Mondialisation Solidaire !

<sup>285</sup> La trajectoire de Jo est analysée dans le chapitre 6, partie B.2.a.

<sup>286</sup> Extrait du premier entretien réalisé avec Jo, à l'école Vitruve, le 08/06/04.

<sup>287</sup> Nous montrerons que c'est là une des incidences de Mai 68 sur cette institution.

<sup>288</sup> Dans les locaux initiaux de l'école Vitruve, avant qu'elle ne déménage en 1992 dans le passage Jeausaume où elle est actuellement localisée.

d'abord refusé l'accès aux registres, affirmant que cela était strictement interdit et allait contre le principe du respect de l'anonymat. Face à cette fin de non-retour de la part de la proviseure adjointe, les lettres de recommandation de mon directeur tout comme celles de mon laboratoire d'accueil avec cachet de l'École Normale Supérieure ne suffirent pas à débloquent la situation. C'est quasiment en forçant la porte du proviseur – je suis entrée dans son bureau à un moment où la proviseure adjointe, qui m'en refusait l'accès, était absente – que je pus obtenir son accord. Et pour dire à quoi tiennent parfois l'accès (ou la fermeture) au terrain : c'est en lançant une discussion sur les études universitaires et la difficulté de réaliser une thèse qu'il m'a confié avoir dû arrêter ses études d'histoire (après la maîtrise) pour travailler alors qu'il aurait aimé continuer dans la recherche. Il m'a finalement raconté sa trajectoire pendant plusieurs heures, pour me demander vers la fin de notre entrevue si je cherchais à publier ma thèse : il avait, en effet, monté une petite maison d'édition de travaux universitaires et se proposait de publier ma thèse ! J'ai pu, ce jour là, photocopier l'ensemble des registres d'anciens élèves – sur la période 1972-1985<sup>289</sup> – à partir desquels une grande partie du corpus de familles enquêtées a été construit.

Afin d'éviter l'écueil du tropisme parisien, et afin d'élargir le spectre – social et géographique – des familles étudiées, j'ai ensuite décidé d'étendre l'enquête à une école comparable en province. Il fallait trouver pour ce faire une école primaire, publique, proposant un enseignement expérimental, susceptible de recruter des enfants de « soixante-huitards » dans les années 1970 et 1980 et existant encore à ce jour... Les réseaux de l'ICEM (Institut Coopératif de l'École Moderne) qui recensent les écoles primaires dans lesquelles des instituteurs pratiquent la pédagogie de Célestin Freinet ont facilité cette recherche. Très peu d'écoles correspondaient aux critères retenus (totalité de l'équipe enseignante pratiquant les méthodes Freinet ; institution existant depuis le début des années 1970) et pour en choisir une, j'ai testé un hypothétique lien entre Vitruve et l'une d'entre elles en soumettant aux instituteurs de Vitruve les noms de ces écoles. C'est ainsi qu'Aline m'a expliqué connaître l'une d'entre elles :

« On n'est pas encartés chez Freinet ici (*elle rit*), mais bon, on est proches...Après, les instituteurs des écoles, on les connaît pas forcément, mais là, vraiment par hasard...comme je travaille sur un projet d'échange avec le Sénégal, avec les gens du secteur international de

---

<sup>289</sup> Je justifie ces bornes historiques de ma recherche dans le chapitre préliminaire.



l'ICEM, je me suis retrouvée avoir entendu parler de l'école Ange-Guépin, et être allée à Rufisque, au Sénégal, dans l'école avec laquelle ils correspondent »<sup>290</sup>.

L'école « ouverte » d'Ange-Guépin, affiliée aux réseaux de l'ICEM et fondée en 1973 dans un quartier ouvrier de Nantes est ainsi devenue le terrain secondaire de l'enquête. Après avoir vérifié, lors d'un premier terrain exploratoire, que cette école pouvait être comparée<sup>291</sup> à l'école Vitruve, l'accès aux registres d'anciens élèves pour la même période n'a posé aucun problème.

### c) Un corpus spécifique et contrôlable

Si le choix de cette entrée sur le terrain extrêmement spécifique et singulière relève en partie du « hasard des rencontres », du tâtonnement empirique et des opportunités de terrain – autant de facteurs essentiels de la construction de l'objet de recherche<sup>292</sup> et du métier de sociologue – il se justifie également par rapport à l'originalité des matériaux auxquels il donne accès.

Faire le choix de ces écoles était tout d'abord un moyen de contourner les inévitables porte-parole autoproclamés des événements de Mai 68, d'accéder à des « anonymes » et à une population hétérogène de « soixante-huitards »<sup>293</sup>. Cela permettait ensuite de ne pas faire reposer l'enquête sur des échantillons préexistants et mal contrôlés comme celui de l'enquête menée par H. Hamon et P. Rotman<sup>294</sup> ou tout autre échantillon d'acteurs qui se seraient autoproclamés ou auraient été labellisés « soixante-huitards » : il aurait été périlleux de chercher à déconstruire la catégorie de « soixante-huitards » si la construction même de l'échantillon reposait sur une forme historiquement construite de la catégorie<sup>295</sup>.

---

<sup>290</sup> Extrait du carnet de terrain, suite à une discussion informelle avec Aline le 15/06/04. Deux entretiens ont par la suite été menés avec elle et sa trajectoire antérieure à Mai 68 est analysée dans le premier chapitre.

<sup>291</sup> A posteriori, la comparabilité de ces deux terrains n'est pas si évidente et soulève diverses difficultés méthodologiques qui seront exposées dans le chapitre préliminaire.

<sup>292</sup> Beaud S., Weber F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, « Repères », 1998 [1997], p. 23-58.

<sup>293</sup> En effet, toute entrée « par Mai 68 » aurait été plus restrictive sur le plan du type de militantisme en Mai 68, de l'âge, du lieu de participation ou encore du statut (d'étudiant vs de salarié) en 1968.

<sup>294</sup> Nous avons pensé un temps reprendre l'échantillon des enquêtés d'Hamon et Rotman dans « Génération » et l'étendre à leurs conjoints et leurs enfants mais il nous a semblé que l'intérêt d'un tel corpus aurait été bien moindre et que les conditions d'enquête auraient été bien plus difficiles, la plupart d'entre eux ayant déjà parlé publiquement et/ou écrit sur Mai 68 et leurs biographies. Si j'ai pu être tentée par cette entrée a priori plus « évidente » sur le terrain, je remercie à posteriori Gérard Mauger de m'en avoir dissuadée, ayant fait l'expérience d'entretiens difficiles à mener avec certains de ces « leaders de Mai 68 » (J'ai ainsi recueilli dans le cadre d'un séminaire d'Histoire orale de l'Ecole Nationale des Chartes et de l'EHESS intitulé « Mai 68 et les intellectuels vs l'histoire orale », les récits de vie d'Alain Geismar et d'Alain Krivine)

<sup>295</sup> Cela reviendrait en effet à ne pas prendre en compte les effets de contrainte des catégories sur les individus classifiés. De nombreux enquêtés m'ont ainsi expliqué dans un premier temps qu'ils ne renaient pas vraiment dans l'enquête dans la mesure où ils n'étaient pas des cas « typiques de soixante-huitards », alors même qu'ils avaient participé aux événements. Sur les effets de labellisation et la construction historique des catégories, on

Par ailleurs, l'entrée par ces écoles expérimentales est un moyen de spécifier le corpus enquêté : l'enquête ne porte plus sur « les soixante-huitards » mais sur une population de « soixante-huitards » caractérisée par des stratégies éducatives singulières<sup>296</sup>. On pourrait nous reprocher d'avoir enquêté une population trop peu « représentative », mais cette entrée singulière sur le terrain présente l'avantage de définir un corpus situable et contrôlable sociologiquement, condition nécessaire à toute généralisation des hypothèses et résultats. Le corpus construit est ainsi scientifiquement solide, cohérent, et n'est ni ego-centré, ni parisiano-centré, ni fondé sur des figures publicisées des événements, ce qui permet à cette enquête d'apporter des éléments inédits et contrôlés à un travail scientifique sur Mai 68.

Après avoir justifié ce terrain « en creux », en avançant ce qu'il permettait d'éviter, il me semble essentiel d'insister sur des justifications théoriques, liées à la problématique des incidences biographiques du militantisme. En effet, entrer sur le terrain par la « deuxième génération » et par des institutions dont l'existence même doit beaucoup à la crise politique de Mai 68<sup>297</sup> était un moyen de sélectionner des enquêtés ayant investi leur humeur anti-institutionnelle<sup>298</sup> dans leurs pratiques éducatives, au cours des années 1970 et 1980. Ce choix de scolarisation représente en effet un acte particulier – supposant des dispositions spécifiques – qui représente un indicateur potentiel de la consistance des préférences politiques des enquêtés. Partant donc de l'hypothèse<sup>299</sup> d'un lien entre leur participation aux événements de Mai 68 et le fait de scolariser leurs enfants dans ces écoles expérimentales, je sélectionnais d'anciens militants caractérisés par des effets biographiques « significatifs » du militantisme en Mai 68. Autrement dit, une forme (supposée) d'incidence de Mai 68 devenait mon entrée sur le terrain.

Enfin, pour travailler sur les effets de politisation engendrés par la transmission d'« héritages de Mai 68 », le terrain de l'école, cible privilégiée de la critique généralisée des rapports

---

lira avec intérêt l'introduction de la thèse de Bastien Bosa intitulée « De la « construction sociale de la réalité » à la « réalité des constructions sociales » », dans Bosa B., *Trajectoires aborigènes et logiques d'État: ethnographie socio-historique des relations raciales dans le Sud Est australien*, thèse de doctorat sous la direction de Alban Bensa, EHESS, 2006.

<sup>296</sup> Cette entrée par la « deuxième génération » explique l'absence d'homosexuels et l'absence de « soixante-huitards » n'ayant pas eu d'enfants dans le corpus.

<sup>297</sup> C'est ce que nous montrons dans le chapitre préliminaire par une socio-histoire des deux écoles enquêtées.

<sup>298</sup> Humeur caractéristique des événements de Mai 68 selon Pierre Bourdieu : cf. *Homo Academicus*, op. cit., p. 207-250.

<sup>299</sup> Si cette hypothèse est largement confirmée sur le terrain vitruvien, la réalité s'est avérée bien différente sur le terrain nantais (cf. chapitre préliminaire). Mais cela a finalement permis d'accéder à une population de soixante-huitards plus hétérogène et de recueillir, entre autres, des matériaux sur le « mai ouvrier » que nous n'avions pas anticipés.

sociaux de domination<sup>300</sup> pour les uns, « arme politique »<sup>301</sup> de transformation sociale susceptible de former de futurs acteurs du changement social pour d'autres, n'est pas anodin. Annick Percheron discerne ainsi trois registres d'intervention de l'école dans le processus de socialisation politique<sup>302</sup> dans lesquels les écoles enquêtées se différencient des autres écoles, pour partie « à cause » de Mai 68. Ce terrain permet donc d'aborder le problème « peu traité, de l'articulation entre la famille et l'école dans la structuration des orientations politiques »<sup>303</sup>.

#### **d) En quête d'enquêtés... Constitution du corpus et recueil des matériaux.**

Accéder aux registres d'anciens élèves m'a semblé être sur le moment une grande victoire : ce n'était qu'un début. En effet, l'objectif était de retrouver l'ensemble des familles mentionnées dans ces registres pour sélectionner celles dans lesquelles l'un des parents – au moins – avait participé aux événements de Mai 68, afin d'envoyer des questionnaires<sup>304</sup> (cf. Annexe A) aux anciens « soixante-huitards » et à leurs enfants (anciens élèves de ces écoles). J'aurais pu consacrer un prologue à la *quête des enquêtés*<sup>305</sup>, plus de trente ans après, à travers la France entière : en effet, retrouver la trace de personnes pour lesquelles je disposais des noms et prénoms ainsi que l'adresse postale de l'époque, a pris les formes d'un réel travail de détective. Différents outils ont été utilisés pour retrouver anciens élèves et parents d'élèves : le bouche-à-oreille, l'annuaire de l'association des amis de l'école Vitruve (l'AMEV), les annuaires privés d'anciens instituteurs restés en contact avec des familles ont été précieux, mais rien n'a pu remplacer le recours – fastidieux et chronophage – aux pages blanches<sup>306</sup>. J'ai passé, sur une période de deux années (2004-2006), plus de trois mille appels téléphoniques, ne sachant jamais si j'allais joindre les personnes recherchées ou des homonymes, si j'allais les trouver à leur domicile aux heures où moi je travaillais, si celles-ci allaient penser que je voulais leur vendre une n<sup>ième</sup> cuisine intégrée ou un nouveau forfait

---

<sup>300</sup> Du fait de son rôle de socialisation des enfants, via la relation éducative, aux rapports sociaux d'autorité.

<sup>301</sup> Tournier V., « École publique, école privée... », *art. cit.*, p. 560.

<sup>302</sup> Que sont le contenu de l'enseignement, l'initiation à certaines formes de participation et l'apprentissage de certains types de relations sociales : Percheron A., « La socialisation politique. Défense... », *art. cit.*, p. 215.

<sup>303</sup> Tournier V., « École publique, école privée... », *art. cit.*, p. 563.

<sup>304</sup> L'élaboration des deux questionnaires (l'un destiné aux « parents, ex-soixante-huitards, l'autre destiné à leurs enfants) s'est faite tout au long de la première année de thèse. Cf. partie D.2. ci-dessous.

<sup>305</sup> Comme l'a fait Doug McAdam: cf. "In Search of the Volunteers" dans McAdam D., *Freedom Summer*, Oxford University Press, New York, 1988, pp. 3-10.

<sup>306</sup> J'ai utilisé dans un premier temps l'annuaire téléphonique en ligne, pour vite m'apercevoir de la principale limite de cet outil pour le type de requête qui me concernait : les recherches y sont effectuées par région et non pas sur la France entière, ce qui multipliait par 22 le temps nécessaire à l'obtention des numéros recherchés. Un

téléphonique, etc<sup>307</sup>. On peut parler pour cette phase de l'enquête d'un véritable entêtement pour joindre les personnes recherchées<sup>308</sup>, voire dans certains cas des apparentés qui seraient en mesure de communiquer leurs coordonnées, d'autant que de nombreuses filles ne portaient plus, au moment de l'enquête, leur nom de jeune fille et qu'un très grand nombre de mères d'élèves avaient repris leur nom de jeune fille après avoir divorcé<sup>309</sup> ! Sur ce dernier point, les registres d'anciens élèves de l'école Vitruve se sont avérés bien plus féconds dans la mesure où les noms de jeune fille des mères y sont renseignés, tandis que dans ceux de l'école Ange-Guépin, un seul nom figure pour les parents, et les prénoms ne sont pas toujours consignés. Cette différence de « qualité » des registres a ainsi influencé le taux de familles retrouvées et a participé de ce fait au déséquilibre entre les deux terrains<sup>310</sup>.

Le premier contact avec l'ensemble des futurs enquêtés a donc été téléphonique : après m'être assurée que je parlais bien à la personne recherchée, je devais évaluer si celle-ci rentrait dans le cadre des familles « ciblées ». Pour ce faire, j'ai questionné les intéressés sur leur éventuelle participation aux événements de Mai 68 – dans le cas des parents d'élèves – ou sur celle de leurs parents. Afin de sélectionner des acteurs ayant participé à divers degrés aux événements de 68, du simple manifestant aux plus engagés, j'ai opté pour une acception très large<sup>311</sup> de la notion de participation aux événements de 68. Cela permettait en effet de ne pas imposer a priori une définition arbitraire du « soixante-huitard », de ne pas exclure en début

---

autre site internet m'a finalement permis d'effectuer ces recherches sur l'ensemble du territoire français, mais le nombre de requêtes journalières étant limité, cela a posé d'autres types de problèmes...

<sup>307</sup> J'ai assez vite compris que pour être écoutée plus de dix secondes, les premiers mots prononcés étaient cruciaux et que parler d'« anciens élèves » et d'« école » avait un rendement autrement plus important que parler d'enquête sociologique ! La pratique et les expériences désagréables et répétées d'appels de personnes non concernées (quand on recherche une « Marie Durand », on se retrouve facilement avec 8 à 10 appels à faire pour trouver la « bonne »), de refus ou d'impairs – dont le plus éprouvant a sûrement été d'expliquer à une personne que l'on cherche à joindre Mr ou M<sup>me</sup> X et d'apprendre que celui-ci est décédé, voire s'est suicidé – m'ont enseigné qu'il valait mieux s'abstenir de passer ce genre de coups de téléphone à la chaîne les jours où l'on ne se sentait pas « d'attaque » et que cet aspect de l'enquête pouvait avoir un côté extrêmement éprouvant.

<sup>308</sup> Je demandais au premier membre de la famille retrouvé de me communiquer les coordonnées des autres et éventuellement les coordonnées d'anciens camarades de classes ou d'amis de l'époque avec qui il serait resté en contact.

<sup>309</sup> Le taux élevé de divorce est caractéristique du corpus enquêté et nous montrerons en quoi on peut le rapporter à la participation aux événements de Mai-Juin 68 : cf. chapitre 3.

<sup>310</sup> Je ne suis pas en mesure de fournir ces taux de « familles retrouvées » dans la mesure où certaines familles n'ont pas été recherchées quand les données consignées dans les registres soulignaient clairement leur non-correspondance aux critères de l'enquête. Par exemple, dans le cas de l'école Vitruve, les premiers appels non ciblés ont rapidement mis en évidence l'existence de deux types bien distincts de familles : celles des « dérogataires », dans lesquelles la plupart des parents avaient participé à Mai 68, et celles des enfants (pour beaucoup immigrés) du quartier dont la majorité des parents étaient arrivés en France après 1968.

<sup>311</sup> Avoir participé à l'époque à des manifestations en faveur du mouvement et/ou des réunions politiques au cours des mois de mai et juin 1968 était le critère minimal pour faire partie de l'enquête.

d'enquête des registres de participation peu audibles et/ou visibles (notamment féminins), afin de dresser a posteriori une typologie des modalités de participation aux événements.

Enfin, lorsque les personnes contactées correspondaient aux critères retenus, je cherchais à obtenir leur accord pour répondre à un questionnaire envoyé par la poste, en précisant bien que tout les renseignements fournis resteraient anonymes et qu'une enveloppe réponse<sup>312</sup> leur était fournie pour le retour de ces questionnaires.

666 questionnaires ont finalement été envoyés et 350 ont été retournés<sup>313</sup>, dont 182 questionnaires « parents » et 168 questionnaires « enfants ». Le déséquilibre conséquent en termes de nombre de familles enquêtées entre l'école Vitruve et l'école Ange-Guépin<sup>314</sup> a plusieurs origines. Tout d'abord, l'école Vitruve est une structure qui accueille près de trois fois plus d'enfants que l'école nantaise chaque année ; ensuite, la proportion de dérogataires – c'est à dire les enfants scolarisés de manière intentionnelle dans ces écoles expérimentales – est bien plus importante à l'école Vitruve<sup>315</sup> ; enfin, les refus et les non-retours ont été beaucoup plus importants à Nantes qu'à Paris pour des raisons liées à l'objet de l'enquête analysées dans le chapitre préliminaire. Ce déséquilibre aurait été préjudiciable à une analyse comparative des deux terrains enquêtés, mais l'objectif étant surtout d'élargir l'horizon (social et géographique) des « soixante-huitards » enquêtés, les questionnaires seront le plus souvent traités conjointement. L'école Vitruve constitue néanmoins un terrain principal par rapport au terrain nantais qui aura à plusieurs reprises un statut de contrepoint.

La phase d'envoi et de réception des questionnaires s'est étalée sur plus de deux années, au cours desquelles des relances téléphoniques ont été menées, pour rappeler l'existence du

---

<sup>312</sup> Négocier un contrat « enveloppe T » avec la poste pour assurer la réalisation de ce type d'enquête par questionnaire a là aussi été une réelle épopée et je remercie les responsables du laboratoire de sciences sociales (ENS-EHESS) de m'avoir fait confiance en me donnant accès au numéro SIRET de l'ENS, ce type de contrat ne pouvant être établi par des particuliers. Par ailleurs, cette enquête a pu être réalisée grâce au soutien financier de l'INJEP (Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire) qui m'a octroyé une bourse d'aide à la recherche, ainsi qu'au soutien logistique et financier du laboratoire de sciences sociales.

<sup>313</sup> Ce qui correspond à un taux de retour de 53%, relativement élevé au vue notamment de la longueur du questionnaire (près de 250 questions : cf. Annexes). Pour comparaisons, rappelons que Doug McAdam a envoyé 556 questionnaires par la poste et a reçu 348 réponses dont 212 d'ex-participants au Freedom Summer et 118 de « no-shows » (c'est-à-dire d'enquêtés qui avaient demandé à participer au Freedom Summer avant de finalement y renoncer) : cf. *Freedom Summer, op. cit.*, p. 8-10, et McAdam D., « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, October 1989, 54, pp. 744-760.

<sup>314</sup> Sur les 350 questionnaires reçus, 291 proviennent en effet de l'école Vitruve.

<sup>315</sup> Il est là aussi impossible de donner des chiffres précis (dans la mesure notamment où ces taux varient d'une année à l'autre) et l'on se contentera pour l'instant d'ordres de grandeur : moins de 20% des élèves de l'école Ange-Guépin sont ainsi domiciliés à l'extérieur du quartier de l'école, contre 30 à 50% selon les époques à l'école Vitruve.

questionnaire ou encore recueillir les motifs de non-retour<sup>316</sup>. Toutes les conversations téléphoniques ont été retranscrites dans un carnet de terrain électronique, afin de contrôler les non-réponses et de recueillir sous forme qualitative des données sur le rapport à l'enquête – et à l'enquêtrice – des l'ensemble des personnes contactées. En effet, si ce matériau pouvait apparaître superflu « à chaud », il a souvent pris sens des mois plus tard, à la réception des questionnaires ou au cours de l'analyse<sup>317</sup>.

- *Une enquête ethnographique en parallèle :*

Parallèlement à l'enquête par questionnaires, des entretiens ont été menés au sein d'une partie des familles. Le protocole idéal aurait consisté à attendre les résultats de l'analyse des questionnaires pour sélectionner les profils les plus intéressants et contrastés. Mais n'ayant pas huit années devant moi<sup>318</sup>, j'ai mené les entretiens parallèlement, en tentant de faire varier les configurations familiales retenues autour de quelques variables centrales : les types de trajectoires militantes parentales, l'origine sociale, les formes de reconversion post-soixante-huitardes des ressources militantes, l'âge des « enfants », leurs devenirs politiques, leurs rapports aux « héritages soixante-huitards », etc.

89 entretiens ethnographiques ont ainsi été réalisés, entre 2004 et 2008, dont 51 auprès d'anciens « soixante-huitards » et 38 auprès d'enfants. Ces entretiens, d'une durée comprise entre une heure et demi et une journée, ont quasiment tous été enregistrés et retranscrits intégralement. Leur liste figure en annexe<sup>319</sup>. Ce sont des entretiens ethnographiques, au sens où l'entend Stéphane Beaud<sup>320</sup>, dans la manière dont ils ont été menés et dans la mesure où le rapport des enquêtés à Mai 68 pouvait s'observer *in situ*, dans la mobilisation éventuelle de documents et d'archives personnelles au cours des entretiens, mais également dans le contenu

---

<sup>316</sup> Motifs qui en disaient souvent long sur le rapport de ces enquêtés à Mai 68 et qui ont été analysés.

<sup>317</sup> Quand plusieurs centaines de personnes sont contactées sur une période de plusieurs mois (voire années), les avantages du carnet de terrain électronique sont multiples : la fonction « rechercher » permet par exemple de retrouver en quelques secondes une description du premier contact avec un enquêté. Des réactions vives et incompréhensibles lors du premier contact ont pu ainsi être expliquées a posteriori et intégrées à l'analyse des représentations indigènes de Mai 68 ou encore des rapports entre les générations familiales. Pour donner un exemple concret parmi tant d'autres, Mr Gross a refusé de participer à l'enquête et m'a répondu sur un ton particulièrement agressif, précisant que je perdais mon temps avec lui et que je l'importunais avec des « vieilles histoires ». Je n'ai pas réussi à interpréter cette réaction jusqu'à ce qu'un autre enquêté m'apprenne des mois plus tard que la femme de Mr Gross l'avait quitté pour un père d'élève de Vitruve dans les années 1970 et que Mr Gross reprochait également à Vitruve l'échec scolaire et la carrière déviante d'un de ses fils, toxicomane, décédé peu de temps avant que je l'appelle du sida.

<sup>318</sup> L'enquête menée par Doug McAdam sur le Freedom Summer a ainsi duré près de huit années et a bénéficié d'aides financières et humaines conséquentes.

<sup>319</sup> Cf. Annexe C. Quelques entretiens qui n'ont pas directement été utilisés dans la thèse n'y sont pas référencés.

<sup>320</sup> Beaud S., « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » », *Politix*, n°35, 1996, pp.226-257.

des bibliothèques, les affiches et la décoration des lieux de vie<sup>321</sup> ou dans l'*hexis* corporelle. Leur statut, leur utilisation dans la thèse et les principales limites du matériau sont détaillés dans la partie consacrée à la méthodologie ci-dessous.

Si les questionnaires et les entretiens ethnographiques forment la majeure partie de l'appareil de preuves, divers documents annexes ont été récupérés au cours de l'enquête et sont mobilisés de manière plus ponctuelle au fil de la thèse. Il s'agit principalement d'archives conservées dans les deux écoles enquêtées, constituées d'articles de presse, de photographies, de documents sur le fonctionnement et l'organisation des équipes enseignantes, de journaux rédigés par d'anciens élèves, ainsi que de films sur ces écoles. Plusieurs enquêtés nous ont par ailleurs donné accès à leurs archives privées, contenant documents politiques, tracts, affiches, journaux et photographies datant de Mai 68 et des années suivantes. Plusieurs livres écrits par des instituteurs et des élèves de l'école Vitruve dans les années 1970 et au début des années 1980 constituent par ailleurs de précieuses sources archivistiques. Enfin, l'expérience du documentaire pour Arte a été l'occasion de réunir diverses archives sur le projet collectif du « cirque étoilé » mené à l'école Vitruve en 1974-1975 mais également de produire des matériaux précieux pour la thèse. J'ai ainsi récupéré les rushes des douze entretiens filmés (deux avec des instituteurs de l'époque et dix avec des anciens élèves), ceux de la journée de « retrouvailles » (*cf. supra*) entièrement filmée, ainsi que plusieurs centaines de courriels échangés entre les divers protagonistes du documentaire au cours de la fabrication du documentaire et après sa diffusion télévisuelle.

## **2) Enjeux de méthode : une analyse processuelle sur deux générations**

Avant de présenter rapidement les enjeux de méthode liés à l'analyse du corpus d'enquête, précisons que nous soutenons, dans la lignée des travaux d'Olivier Fillieule, « qu'une approche compréhensive reposant sur l'analyse de récits de vie peut s'articuler à une analyse quantitative, pour peu que l'enquête statistique s'inscrive dans le cadre d'une approche longitudinale »<sup>322</sup>. Or l'enquête statistique s'inscrit bien, dans notre cas, dans une approche longitudinale rétrospective et son originalité tient au fait qu'elle s'étend sur deux générations familiales. Le principal enjeu d'analyse des matériaux recueillis entre 2004 et 2008 consiste à

---

<sup>321</sup> A quelques exceptions près, tous les entretiens ont été réalisés au domicile des enquêtés et les observations menées au cours et autour de ces entretiens consignées dans un journal de terrain.

<sup>322</sup> Fillieule O., « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 200.

démêler ce qu'ils doivent aux effets de cycle de vie, aux effets de cohorte, aux effets générationnels et historiques mais également aux effets du contexte de recueil des données. Afin de ne pas se méprendre sur la signification des données et d'éviter les attributions causales factices, le sociologue dispose de divers outils pour démêler ces temporalités multiples, intégrer à l'analyse les conditions de production des matériaux et prendre en compte les effets de reconstructions biographiques. Mais il ne suffit pas d'exposer en introduction ces divers problèmes méthodologiques pour les résoudre : c'est pourquoi ils ne seront qu'évoqués ici et réellement intégrés au fil de la démonstration.

### a) Un usage statistique et ethnographique des questionnaires

L'approche généalogique empruntée (liée à la construction de l'objet) permet de remonter à une population hétérogène d'ex-soixante-huitards et d'intégrer au corpus des enquêtés qui continuent à avoir des pratiques militantes au moment de l'enquête mais également toutes celles et ceux qui se sont désengagés à différentes époques. En ne travaillant pas uniquement sur les « restes de cohortes »<sup>323</sup> qui coexistent à un moment donné, la recherche échappe au principal écueil des coupes synchroniques<sup>324</sup>. Mais la discussion concernant les atouts et les limites du corpus enquêté par questionnaire est développée dans l'introduction de la deuxième partie : nous nous contenterons ici de donner quelques précisions sur la nature des questionnaires et les méthodes d'analyse.

Afin de reconstruire rétrospectivement et le plus précisément possible, les cycles longs d'engagement mais également les trajectoires professionnelles et familiales, nous n'avons pas pu éviter l'écueil de la longueur des questionnaires<sup>325</sup>. Ils comptent en effet plus de 240 questions chacun – questionnaire « parents » et « enfants » – (cf. Annexe A) et nombres d'entre elles sont laissées « ouvertes » afin de permettre un usage qualitatif<sup>326</sup> des questionnaires. Nous avons toujours demandé que soient renseignées les dates des différents engagements, désengagements, réorientations professionnelles, événements familiaux, etc, sans lesquelles la (re)construction des différentes trajectoires « soixante-huitardes » aurait été approximative. Si certains enquêtés ont joué le jeu et passé du temps à retrouver les dates

---

<sup>323</sup> Offerlé M., *Les partis politiques*, Paris, PUF, 1987, p. 75.

<sup>324</sup> Cf. également Favre P., « De la question sociologique des générations... », *art. cit.*, p. 308 ; Fillieule O., *Le désengagement*, *op. cit.*, p. 13-14.

<sup>325</sup> Les enquêtés ont ainsi consacré de 1h30 à plus de 4h00 à remplir les questionnaires et parfois plus pour celles et ceux qui y ont adjoint divers documents et pages de commentaires.

<sup>326</sup> Cf. Soutrenon E., « Le "questionnaire ethnographique". Réflexions sur une pratique de terrain », *Genèses*, n°60, 2005, pp. 121-138. Nous détaillerons au fil de l'argumentation la nature de ces usages qualitatifs.



exactes, la chronologie est restée lacunaire pour d'autres<sup>327</sup>. Nous avons alors cherché à compléter les dates quand cela était possible, à l'aide des autres types de matériaux dont nous disposions (entretiens, questionnaires d'autres membres de la famille, connaissance des chronologies des différentes organisations militantes des années 1970, etc.).

Les questionnaires ont été saisis et traités statistiquement avec le logiciel SPAD<sup>328</sup>. L'analyse statistique des données textuelles (issues des réponses aux questions ouvertes) constitue le principal avantage de ce logiciel facile d'accès et suffisamment performant pour les différents besoins de l'enquête. Seules les régressions logistiques ont été réalisées avec un autre logiciel (SPSS).

La palette des méthodes d'analyse et d'interprétation des divers matériaux utilisés en sciences sociales peut paraître large, mais avec un peu de recul, celles-ci ont quasiment toutes à voir avec la comparaison<sup>329</sup>. Importée des sciences expérimentales et adaptée à la spécificité des matériaux et à l'impossibilité de raisonner « toutes choses égales par ailleurs », la comparaison n'est autre qu'une forme d'expérimentation indirecte<sup>330</sup>. Derrière cette méthode générique, la comparaison recouvre différentes méthodes selon la nature de ce qui est comparé et selon que la comparaison est temporelle, historique, spatiale ou encore « génétique ». Nous aurons recours à ces différents types de comparaison tout au long de la thèse. Donnons quelques exemples et précisons les méthodes d'analyses les plus appropriées.

Pour rendre compte, à un instant t, des différentes formes de participation aux événements de Mai-Juin 68 ou encore des différentes formes de reconversion des ressources militantes dans la sphère professionnelle, l'analyse factorielle est particulièrement adaptée. Elle met en effet en évidence, de manière statistique et visuelle, la pluralité des registres de participation – ou des formes de reconversion – en les rapportant aux caractéristiques sociales des acteurs. C'est ainsi l'occasion de comparer l'influence respective de différents facteurs (par exemple le sexe ou l'âge) sur un processus qui nous intéresse (par exemple les types d'incidence du militantisme).

---

<sup>327</sup> Cette limite est également soulignée par Olivier Fillieule dans « Propositions pour une analyse processuelle... », *art. cit.*

<sup>328</sup> Avec la version v5.0. Je remercie vivement Christian Baudelot pour son aide et ses conseils quant à l'utilisation de SPAD. Nous aurions pu utiliser SAS mais SPAD était plus facile d'accès et ne nécessitait pas de longue formation préalable.

<sup>329</sup> Vigour C., *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La découverte, « Repères », 2005

<sup>330</sup> Emile Durkheim écrivait ainsi : « nous n'avons qu'un moyen de démontrer qu'un phénomène est cause d'un autre, c'est de comparer les cas où ils sont simultanément présents ou absents et de chercher si les variations qu'ils présentent dans ces différentes combinaisons de circonstances témoignent que l'un dépend de l'autre », dans *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1988 [1894], p. 125.

Si l'on cherche en revanche à comparer sur le temps long des devenirs collectifs, il faudra dans un premier temps objectiver un certain nombre de phases ou de séquences biographiques avant de recourir à une analyse statistique par classification. Cette méthode découpe en effet un corpus en un nombre restreint de « classes » qui réunissent les enquêtés qui se ressemblent le plus entre eux (sur un certain nombre de facteurs) et se différencient le plus des autres sous-populations.

Pour comparer l'influence respective de différentes variables sur un fait qui nous intéresse, c'est plutôt la régression qui sera utile. C'est à cette méthode que nous aurons recours pour mesurer l'influence respective de l'âge, du sexe, du fait d'avoir milité ou non avant 1968, des formes de militantisme en mai 68, etc, sur le fait de militer au moment de l'enquête.

C'est encore grâce à la comparaison des militants aux divers désengagés, que nous serons à même de construire des hypothèses sur le maintien de l'engagement, dans la mesure où « le 'renoncement' aux activités militantes est un analyseur, au sens où le désengagement militant est un révélateur des conditions de possibilité de l'engagement lui-même, ou plus exactement, un révélateur du tarissement de ses conditions de possibilité »<sup>331</sup>.

Mais ce sont bien les simples tris croisés qui seront mobilisés la plupart du temps, pour comparer par exemple les effets du militantisme en fonction de l'intensité de participation à Mai 68 ou encore la transmission de dispositions militantes en fonction du type de militantisme parental. Par ailleurs, le fait d'avoir un corpus d'« enfants » apparié aux parents permet d'apporter des résultats précieux sur la transmission familiale des goûts et préférences politiques, et de le faire potentiellement sur trois générations.

Parons enfin à l'inévitable question de la comparaison du corpus enquêté avec un « corpus témoin ». Un tel corpus aurait été idéalement constitué d'une population en tous points comparables aux enquêtés à la veille de Mai 68 mais qui n'auraient pas participé du tout aux événements. Un tel corpus est tout simplement impossible à constituer. On aurait pu ensuite chercher une école primaire « classique » afin de constituer un autre type de corpus « témoin », constitué de « soixante-huitards » qui n'auraient pas fait le choix d'une scolarisation expérimentale pour leurs enfants. Mais selon quels critères aurait-on choisi une autre école afin que la comparaison ait un sens ? Choisir une école du même quartier n'était pas une solution dans la mesure où la population enquêtée, globalement dérogatoire, n'était

---

<sup>331</sup> Gottraux P., « Autodissolution d'un collectif politique. Autour de Socialisme ou Barbarie », in *Le désengagement militant, op. cit.*, p. 77.

pas domiciliée dans le quartier. De plus, l'accès aux registres d'anciens élèves aurait été autrement plus difficile (si ce n'est impossible) que pour les écoles Vitruve et Ange-Guépin. Enfin, si les écoles sélectionnées ont permis de retrouver un nombre important d'ex-« soixante-huitards » c'est bien parce que leur recrutement était spécifique du fait de leur caractère expérimental : la proportion d'ex-« soixante-huitards » parmi les parents d'élèves scolarisés entre 1972 et 1985 aurait été bien plus faible dans une école ordinaire, rendant l'enquête fastidieuse et les corpus incomparables.

Le corpus témoin « idéal » n'existant pas, nous comparerons parfois les résultats obtenus à des données de cadrage issues d'enquêtes nationales, mais la solution la plus sensée sera de comparer, au sein du corpus, la sous-population des enquêtés ayant participé le plus activement aux événements de Mai 68 avec ceux qui ont plutôt été « spectateurs ». C'est d'ailleurs là tout l'intérêt de ne pas avoir imposé une définition restrictive du « soixante-huitard » en début d'enquête.

Si l'on cherche enfin à comparer, sur le temps long des trajectoires comment une même *disposition* à peut se traduire par diverses pratiques en fonction du contexte et de l'évolution professionnelle et familiale, les statistiques ne nous seront pas d'un grand secours sans les récits de vie. Cette thèse plaide plus généralement pour une incessante articulation des données quantitatives et qualitatives qui s'enrichissent mutuellement à condition de faire l'effort (et de prendre le risque) de les confronter. Et si nous séparons ici – de manière un peu artificielle – les questions de méthode relatives à l'analyse des questionnaires de celles relatives aux usages des entretiens, c'est que le recours à ces matériaux pose des problèmes partiellement différents.

### **b) Statut et usages des entretiens : croiser les regards sur un passé familial commun**

L'approche statistique ne constitue qu'un pan de l'analyse processuelle sur deux générations familiales proposée ici. S'en tenir à l'objectivation des positions successivement occupées par les enquêtés reviendrait à donner les résultats d'un problème mathématique en occultant les différentes étapes de la démonstration. Or nous chercherons, autant que faire se peut, à rendre compte simultanément des possibles et des contraintes objectifs auxquels sont confrontés les enquêtés et de leurs motivations subjectives, pour analyser notamment ce qui se joue dans le désajustement potentiel entre ces deux niveaux d'appréhension des trajectoires. Seule l'analyse compréhensive permet d'appréhender la construction du sens de l'engagement par

les enquêtés, tout comme les processus de (re)négociation identitaire qui accompagnent et rendent possibles les différentes incidences biographiques du militantisme ou les diverses appropriations des héritages familiaux. L'analyse qualitative des trajectoires vient donc contextualiser des observations statistiques et introduire l'épaisseur temporelle et dynamique des processus identitaires analysés. L'enquête croise ainsi les différentes sources dans une « triangulation »<sup>332</sup> nécessaire au contrôle de chacune d'entre elles ainsi qu'à la multiplication des regards sur l'objet<sup>333</sup>. Mais avant de revenir sur les avantages liés au recueil des points de vue de différents protagonistes sur un passé familial commun, rappelons les principales limites du matériau qualitatif utilisé.

Recueillir, plus de trente ans après, des récits de pratiques et des souvenirs des événements de Mai-Juin 68 ou encore des descriptions de pratiques éducatives pose, à l'évidence, de sérieux problèmes. Celui tout d'abord de la mémoire dont le principe même repose sur la sélection d'un certain nombre de souvenirs et l'oubli de tous les autres. Outre les inévitables « trous de mémoire » et les imprécisions ou confusions sur les dates, les lieux et les pratiques, le fait de se souvenir de certains épisodes et d'en oublier d'autres n'est pas aléatoire et dépend en grande partie du présent. Autrement dit, nous savons depuis les travaux fondateurs d'Halbwachs que le passé est reconstruit à partir et en fonction de ce que l'on est devenu et que la mémoire, individuelle comme collective, résulte d'un processus de construction sociale<sup>334</sup>. Pierre Bourdieu a par ailleurs approfondi cette question en mettant en évidence l'illusion biographique – des enquêtés mais également de certains analystes – visant à reconstruire à posteriori comme un tout cohérent ce qui n'est en fait que la succession de positions sociales<sup>335</sup>. Or cette propension à l'illusion biographique voire à la reconstruction biographique est ici largement renforcée par la situation d'entretien, l'objet de la recherche et la participation passée à un événement ayant potentiellement infléchi des trajectoires. En effet, Doug McAdam montre qu'un militantisme intense lors d'une crise politique est une occasion rare de reconstruction de sa biographie<sup>336</sup> en un « avant » et un « après » et plus généralement les entretiens rétrospectifs avec des convertis se heurtent à la difficulté d'obtenir des faits sur la trajectoire antérieure à la conversion. Les convertis réinterprètent en effet leur

---

<sup>332</sup> Olivier de Sardan J.P., « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, n°1, 1995, pp. 71-109.

<sup>333</sup> Bourdieu P., Chamboredon J.C., Passeron J.C., *Le métier de sociologue*, Paris, Ed. Mouton, 1968.

<sup>334</sup> Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925]

<sup>335</sup> Bourdieu P., « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62/63, 1986, p. 69-72

trajectoire passée à l'aune de la nouvelle grille d'interprétation du monde. Par ailleurs, le nombre d'enquêtés ayant eu recours à la psychanalyse est particulièrement élevé dans les deux générations familiales étudiées, rendant la nécessaire déconstruction biographique d'autant plus ardue.

La propension à la réflexivité<sup>337</sup> des enquêtés vient également renforcer la difficulté à analyser les récits de vie en compliquant l'objectivation et la nécessaire distanciation vis-à-vis des discours indigènes. Du reste, s'il nous arrivera de reprendre à notre compte certaines de leurs catégories, c'est que « l'on voit mal pourquoi la lucidité des individus serait systématiquement d'une valeur inférieure à celle du sociologue »<sup>338</sup>.

Enfin, au-delà des caractéristiques sociologiques des enquêtés qui expliquent leur propension à prendre aisément la parole – et à parler longtemps ! –, les entretiens ethnographiques sont pour certains d'entre eux l'occasion de réhabiliter une mémoire non officielle de Mai 68 si bien que ces entretiens sont traversés d'enjeux d'interprétations sur la nature des événements<sup>339</sup>.

Il n'existe aucune solution magique face à ces multiples obstacles méthodologiques mais divers moyens pour avoir un recours raisonné et contrôlé aux récits de vie. Nous en présenterons brièvement quelques-uns ici, ils seront surtout intégrés aux démonstrations.

Tout d'abord, certaines « ficelles » peuvent être utilisées au cours des entretiens pour pallier les défauts de mémoire ou les reconstructions biographiques. La connaissance fine des chronologies et des univers dans lesquels ont évolué les enquêtés permet souvent de souligner l'inexactitude des dates ou des faits avancés pour non pas « piéger » les enquêtés mais les faire rebondir, préciser, voire leur permettre de rafraîchir leur mémoire. Avoir rassemblé des archives et les apporter au cours des entretiens s'avère particulièrement heuristique<sup>340</sup>, comme l'usage de photographies récupérées dans les archives des écoles ou auprès d'autres membres de la famille. Croiser et confronter différents points de vue au sein d'une même famille est

---

<sup>336</sup> McAdam D., « Gender as a Mediator of the Activist Experience : The Case of Freedom Summer », *The American Journal of Sociology*, Vol. 97, N° 5, 1992, p. 1231. Cette question est davantage détaillée dans la dernière partie du chapitre 3.

<sup>337</sup> Nous rendons compte des conditions sociales de cette réflexivité au fil de la thèse et montrons le rôle qu'elle a pu jouer dans les motivations à l'engagement et les affinités qu'elle entretient avec la sociologie critique (cf. chapitre 1).

<sup>338</sup> Siméant J., *La cause des "sans papiers". Mobilisations et répertoires d'action des étrangers en situation*, thèse de science politique, IEP de Paris, 1995, p. 75.

<sup>339</sup> L'analyse détaillée des différents rapports à l'enquête nous permet ainsi, dans le 2<sup>ème</sup> chapitre, de dresser l'espace des représentations indigènes des événements.

cependant le principal moyen de contrôle utilisé au cours de l'enquête puis au moment de l'analyse des matériaux. Sur la question des pratiques éducatives et de l'enfance des enquêtés de la « deuxième génération » en particulier, le croisement des regards sur un passé familial commun permet de contrôler et de déconstruire les formes individuelles de reconstruction biographique. Mais cela permet également d'intégrer ces processus de reconstruction biographique à l'analyse et d'en proposer une sociologie<sup>341</sup> car bien qu'en partie déterminés par des contraintes objectives l'analyse perdrait à les rejeter comme de pures « illusions ».

Un autre moyen particulièrement efficace de contrôler les récits concernant la période postérieure à Mai 68 réside dans la confrontation des questionnaires et des entretiens des deux membres de couples séparés. Or comme c'est le cas de la majorité des « parents » enquêtés, nous n'avons pas hésité à poser des questions aux enquêtés sur la trajectoire et les devenirs politiques, professionnels et familiaux de leurs ex-conjoints. Leurs regards croisés, souvent désenchantés, voire critiques, ont constitué un outil particulièrement efficace pour déconstruire les diverses rationalisations ex-post. De manière similaire, les cas de conflits intergénérationnels rendent plus aisée la déconstruction des théorisations éducatives parentales, tout comme la confrontation des souvenirs de frères et sœurs permet parfois de faire la part des pratiques éducatives qu'ils ont effectivement connues et des reconstructions *ex-post* en fonction des devenirs sociaux.

Enfin, la confrontation des données issues des entretiens à celles consignées par les mêmes personnes dans les questionnaires (ou par leurs conjoints, leurs enfants ou leurs parents<sup>342</sup>), voire aux résultats statistiques obtenus sur l'ensemble du corpus est un dernier moyen de neutraliser et d'intégrer les phénomènes de reconstruction biographique ou simplement de compenser les défauts de mémoire, en armant l'ethnographie par les statistiques<sup>343</sup>.

---

<sup>340</sup> Laurens S., « Pourquoi et comment poser les questions qui fâchent ? Réflexion sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec les imposants », *Genèses*, n° 69, 2007, p. 112-127.

<sup>341</sup> Nous montrons notamment qu'il s'agit là de processus genrés : cf. chapitre 3 et 4.

<sup>342</sup> Nous avons bien sûr assuré l'ensemble des enquêtés de l'anonymat.

<sup>343</sup> Weber F., « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête*, n°1, 1995, pp. 153-165 ; Weber F., *Manuel de l'ethnologue*, PUF, « Quadrige Manuels », Paris, 2009. Il serait fastidieux de détailler dans l'introduction les diverses formes d'articulation des données quantitatives et qualitatives auxquelles la démonstration recourt : nous les intégrerons à l'analyse et les expliciterons au fil de l'argumentation.

Après avoir situé la thèse au croisement de la sociologie des crises politiques, de l'engagement, des générations et de la socialisation, et après avoir dressé un aperçu des matériaux et des enjeux de méthode, il reste à présenter l'architecture globale de l'argumentation. Dans une logique diachronique, celle-ci comprend trois parties, qui correspondent à trois grands « moments » : l'avant-Mai 68 et le temps court des événements (**partie I**) ; l'après-Mai 68 des trajectoires parentales (**partie II**) ; et les devenirs des « enfants de soixante-huitards » (**partie III**). Un chapitre préliminaire propose une socio-histoire des deux écoles enquêtées et une première sociographie du corpus enquêté.

La première partie s'arrête sur **la sociogenèse des dispositions contestataires** des futurs « soixante-huitards » enquêtés et éclaire les formes de militantisme dans lesquelles elles s'actualisent. Le **chapitre 1** revisite la question des déterminants de l'engagement en Mai 68, sur la base d'une approche statistique articulée à une analyse de récits de vie, seule à même d'appréhender les différents processus de politisation antérieurs à Mai 68. Les rencontres entre ces trajectoires individuelles et la crise politique de Mai 68 sont au cœur du chapitre suivant (**chapitre 2**). La confrontation des données quantitatives et qualitatives sur la participation aux événements de Mai-Juin 68 y suscite une discussion sur les limites d'une classification purement statistique des registres de participation à un événement politique. Celle-ci se conclut sur la proposition d'une classification hybride, issue de l'utilisation conjointe des deux types de données. L'articulation des résultats des deux premiers chapitres débouche sur une typologie des formes de politisation induites par la participation à Mai 68, prenant en compte des variables dispositionnelles relatives à l'amont des trajectoires et des variables situationnelles relatives aux temps court de l'événement.

La deuxième partie étudie les **incidences biographiques du militantisme en Mai 68 sur les trajectoires parentales**. L'approche statistique est privilégiée dans le **chapitre 3** qui objective les différentes formes d'incidences politiques, professionnelles et « privées », à court, moyen et long terme. La mise en espace sociale de ces diverses incidences est rendue possible par le recours à l'analyse factorielle. Pour éviter une interprétation mécaniste du rôle socialisateur de l'événement et aborder les processus par lesquels celui-ci agit sur des trajectoires, le chapitre suivant (**chapitre 4**) revient à une analyse qualitative de récits de vie. Neuf trajectoires représentatives de profils collectifs mis en évidence dans le chapitre précédent y sont analysées pour rendre compte des incidences du décroisement social, des processus de reconversion de ressources militantes dans les sphères professionnelles de l'animation et des sciences sociales, et des diverses stratégies communautaires. Le dernier

chapitre de la deuxième partie (**chapitre 5**) propose une synthèse de l'ensemble des résultats obtenus jusque là : une quinzaine de « micro-unités de génération de 68 » y sont construites, sur la base de similarités dans les formes de politisation antérieures à Mai 68, ainsi que dans les registres de participation aux événements et les types d'incidences biographiques du militantisme.

Les « enfants de soixante-huitards » sont l'objet de la troisième partie qui pose la question des incidences potentielles d'un événement politique sur la « deuxième génération ». Le **chapitre 6** s'attache à décrire la socialisation primaire, familiale et scolaire, que les élèves des écoles Vitruve et Ange-Guépin ont connue, au cours des années 1970 et 1980. Sur la base d'entretiens et d'archives des écoles, nous y construisons un modèle idéal-typique de « socialisation contre-culturelle », par rapport auquel les différentes stratégies éducatives observées sont situées. C'est ensuite la question de la dyssocialisation et des arrangements mis en œuvre pour y faire face qui est abordée. L'analyse factorielle suivie d'une classification statistique est à nouveau articulée aux récits de vie dans le chapitre suivant (**chapitre 7**) qui dresse l'horizon des possibles des devenirs d'« enfants de soixante-huitards ». Pour chaque « famille d'enfants » statistiquement mise en évidence, un ou plusieurs récits de vie sont mobilisés pour rendre compte des processus d'appropriation des « héritages soixante-huitards », de leur activation (ou refoulement) dans différentes scènes sociales, des effets de la socialisation contre-culturelle, de la transmission (ou non) de dispositions au militantisme, ou encore des rapports entre générations familiales. Le dernier chapitre (**chapitre 8**) a un statut singulier dans la thèse dans la mesure où il porte sur une partie seulement du corpus d'enquête en analysant une expérience pédagogique vécue par un groupe d'élèves de Vitruve en 1974-1975. Le projet du « cirque étoilé » et le documentaire dont il a fait l'objet en 2008 – et auquel j'ai pris part activement comme co-auteur – sont l'occasion de développer la question des effets à long terme d'une socialisation primaire (familiale et scolaire) contre-culturelle.





## **Chapitre préliminaire :**

### **Les conséquences de Mai 68 sur les écoles primaires expérimentales de Vitruve et d'Ange-Guépin**

---

Afin de présenter et de situer le corpus, il semble nécessaire de revenir dans un premier temps sur l'histoire des écoles primaires dans lesquelles les enquêtés ont scolarisé leurs enfants dans les années 1970 et 1980. En effet, mettre en évidence les influences pédagogiques et politiques qui ont pesé sur ces institutions, c'est se donner les moyens de cerner la sociologie de leur recrutement et de contrôler ainsi la population enquêtée.

La première partie de ce chapitre sera consacrée à retracer l'histoire des écoles à partir desquelles nous avons constitué le corpus, afin de mettre en évidence les effets qu'ont pu avoir les événements de Mai-Juin 68 sur leur trajectoire institutionnelle et sur les stratégies parentales de scolarisation. Nous montrerons que les empreintes laissées par ces événements sont fort distinctes sur les deux terrains, à l'image des contextes géographiques, sociaux, pédagogiques et politiques dans lesquels s'inscrivent l'école parisienne de Vitruve et l'école nantaise d'Ange-Guépin. Ce sera l'occasion de mettre l'hypothèse du lien entre la participation à Mai 68 et le fait de scolariser ses enfants dans une école expérimentale à l'épreuve du terrain. Si cette hypothèse initiale prend tout son sens sur le terrain de Vitruve, nous montrerons qu'elle s'avère plus problématique dans le cadre de l'école Ange-Guépin. Une présentation d'ensemble des deux générations familiales enquêtées occupera la deuxième partie du chapitre. Une première mise à plat des résultats de l'enquête par questionnaires donnera un aperçu de la sociographie du corpus. Nous reviendrons, en guise de conclusion, sur la période retenue pour constituer le corpus enquêté (1973-1990) afin d'en justifier les bornes temporelles.

#### ***A - Socio-histoire des écoles Vitruve et Ange-Guépin et de leur recrutement social***

En retraçant leur histoire, nous voulons montrer ici ce que les écoles Vitruve à Paris et Ange-Guépin à Nantes doivent aux événements de Mai 68 dans leur trajectoire institutionnelle, leur fonctionnement interne et les pratiques pédagogiques qu'elles dispensent. Si toutes deux participent des expériences post-68 de remise en question des rapports pédagogiques, elles occupent des positions distinctes dans ce sous-champ de l'école des années 1970. L'école est

en effet une cible privilégiée de la critique généralisée des rapports sociaux de domination au cours des événements de Mai 68, du fait de son rôle de socialisation des enfants – via la relation éducative – aux rapports sociaux d'autorité. Elle occupe pour la même raison une place centrale dans les divers projets de transformation sociale, susceptible de former des « hommes nouveaux ». Les critiques qui lui sont adressées en 1968 et dans les années qui suivent peuvent être situées dans un espace structuré par deux axes : celui de la critique politique de l'institution scolaire, et celui de la critique pédagogique des pratiques d'enseignement traditionnelles.

On trouve sur le premier axe les détracteurs d'une « école de classe » qui s'opposent sur les solutions proposées : de la revendication de la démocratisation de l'école (dans la tradition républicaine qui voit dans l'éducation le moyen de l'émancipation sociale) à sa remise en cause au profit d'une contre-institution éducative (dans la tradition de l'anarcho-syndicalisme)<sup>1</sup>. Le deuxième axe consacre les divergences quant à la pédagogie susceptible d'améliorer le système scolaire, opposant les défenseurs de l'effacement de la figure autoritaire du maître à ceux de la conservation de son rôle de transmission (mais d'une connaissance prolétarienne). Ces remises en question reprennent pour la plupart les grandes traditions de critique de l'école que ce soit par le mouvement ouvrier, par les principaux pédagogues s'étant attaché à proposer des méthodes « innovantes » (C. Freinet, M. Montessori, J. Dewey, F. Deligny, I. Illitch, etc.) ou encore par les sociologues<sup>2</sup> qui se sont intéressés à la question de l'école au début des années 1960. L'objectif n'est pas ici d'entrer dans une restitution plus fine de l'espace de la contestation de l'école en Mai-Juin 68 mais de montrer que les événements ont eu pour effet de légitimer ces critiques et d'entraîner une série d'expérimentations pédagogiques au sein d'écoles « différentes ».

La plupart d'entre elles ont en effet vu le jour dans les années 1970, dans un mouvement de mise en pratique d'« idéaux soixante-huitards » en matière d'éducation. Plusieurs lignes de clivage idéologique structurent ces expérimentations, renvoyant aux différentes revendications en termes d'éducation. Une première ligne distingue les écoles qui remettent en question l'enseignement traditionnel au sein de l'Éducation Nationale de celles qui le font en dehors. C'est ainsi que la critique de l'institution scolaire, véhiculée par le réquisitoire d'Ivan Illitch (*Une société sans école*) qui l'accuse de modeler des individus aliénés à la

---

<sup>1</sup> Cf. Riglet M., « L'école et la révolution : aspects du discours révolutionnaire sur l'école pendant l'entre-deux-guerres », *Revue Française de Science Politique*, 1978, vol. 28, n° 3, pp. 488-507.

« société de consommation et de concurrence »<sup>3</sup>, a inspiré un mouvement de déscolarisation et l'ouverture de nombreuses *écoles parallèles* au début des années 1970<sup>4</sup>. Contrairement à celles-ci, d'autres écoles cherchent à subvertir le système scolaire « de l'intérieur » : l'école Vitruve et l'école Ange-Guépin sont – et ont toujours été – des écoles primaires publiques, dont l'existence, le fonctionnement, et l'évaluation relèvent de l'Éducation Nationale. Le recrutement social et politique des instituteurs comme des parents d'élèves est marqué par cette spécificité du terrain. En effet, enseigner ou scolariser ses enfants dans de telles écoles requiert une croyance minimale – au-delà des critiques – en l'intérêt de l'institution scolaire. Contrairement aux parents qui ont retiré à cette époque leurs enfants des écoles publiques pour les déscolariser ou les inscrire dans des écoles parallèles (privées) non reconnues par l'Éducation nationale, la population enquêtée conteste ouvertement une institution qu'elle investit.

Les différentes expériences qui s'accordent sur le rejet de la relation pédagogique traditionnelle, s'opposent ensuite sur le type de relation à instaurer entre adultes et enfants : certains estiment que l'adulte doit mettre de côté sa fonction d'enseignant et intervenir le moins possible, remettant ainsi en cause la hiérarchisation dans l'école dans la mouvance de la non-directivité (à l'image de l'école de Summerhill<sup>5</sup>, du lycée autogéré de Paris ou du lycée expérimental de St-Nazaire) tandis que d'autres considèrent que seule l'institution et la mise en place d'un cadre pédagogique structuré permet de sortir du rapport de force (s'inspirant de la pédagogie institutionnelle, dont Fernand Oury<sup>6</sup> est un des fondateurs).

Une dernière ligne de clivage peut être qualifiée de « politique » et oppose les écoles dont le projet pédagogique a pour but explicite de transformer la société (en formant de futurs acteurs du changement social, à l'image de Vitruve) à celles ayant pour objectif de transformer

---

<sup>2</sup> On pense ici au rôle central du livre de Pierre Bourdieu et Jean Claude Passeron : *Les Héritiers. Les étudiants et la culture* Paris, Minuit, 1964. Son influence est analysée dans le chapitre 1.

<sup>3</sup> Illitch I., *Deschooling Society*, New York, Harper and Row, 1971 ; traduit aux éditions du Seuil en 1971 sous le titre *Une société sans école*.

<sup>4</sup> Si ces contre-institutions éducatives n'ont pas perduré, il reste actuellement une soixantaine d'écoles privées qui se présentent comme « différentes », affiliées pour la plupart aux courants pédagogiques Montessori, Steiner ou à l'éducation nouvelle (liée à Célestin Freinet), fondées sur une critique de l'école en termes d'épanouissement de l'enfant et de prise en compte de ses besoins.

<sup>5</sup> Alexander S. Neill a créé cette école en 1921 en Angleterre, et son livre, *Libres enfants de Summerhill*, Hart Publishing, New York, 1962, traduit en 1971 aux éditions Maspéro, a connu une réception très large dans les milieux éducatifs. Il a suscité une telle vague d'intérêts et de prises de positions diverse qu'un recueil de témoignages intitulé *Pour ou contre Summerhill* a été publié en 1972 chez Payot.

<sup>6</sup> Oury F., Vasquez A., *Vers une pédagogie institutionnelle*, Maspéro, 1967.

l'école en mettant en avant des pédagogies « différentes » (comme les pédagogies actives<sup>7</sup> mises en pratique notamment dans les écoles Freinet comme l'école ouverte d'Ange-Guépin).

Les deux écoles publiques enquêtées font ainsi partie des quelques quatre-vingt écoles expérimentales qui ont été engagées, au cours des années 1970, dans la « recherche-action »<sup>8</sup>, ou autrement dit qui ont été de véritables laboratoires de la mise en pratique d'innovations pédagogiques. Enfin, elles scolarisent, du fait de leur statut d'école publique, les enfants qui dépendent géographiquement de leur secteur. Cela ne les empêche pas d'accueillir une part importante d'élèves « dérogataires », c'est-à-dire d'élèves qui y sont scolarisés suite à une démarche intentionnelle de leurs parents qui ne dépendent pas administrativement du secteur. C'est dans cette population de dérogataires que nous pensions trouver la plupart des familles recherchées.

### **1) Vitruve : de l'école de garçon à très mauvaise réputation à la vitrine expérimentale ayant son UV à Vincennes...**

« C'est un blockhaus de début du siècle, en brique claire, avec les fenêtres du rez-de-chaussée grillagées, le drapeau français perché au-dessus de la porte, la contractuelle qui est là aux bonnes heures pour surveiller la traversée des enfants... Une école comme tant d'autres à Paris, composée de deux corps de bâtiments (l'un occupé par le CEG, l'autre par le primaire), séparés par une cour-puits cimentée, où sont plantées deux rangées parallèles d'arbres équidistants, pour la chlorophylle, l'amour de la nature et le support d'une sinistre leçon de géométrie... »<sup>9</sup>

#### **a) Du Groupe Expérimental de Pédagogie Active Fonctionnelle du 20<sup>ème</sup> arrondissement à Mai 68**

Contrairement à l'école Ange-Guépin et à la majorité des écoles « différentes », Vitruve s'inscrit dans une histoire antérieure aux événements de Mai 68, marquée par des influences pédagogiques et politiques diverses. Jusqu'en 1962, Vitruve est une école primaire publique classique, située dans un quartier du 20<sup>ème</sup> arrondissement où elle jouit d'une fort mauvaise

---

<sup>7</sup> La pédagogie active a pour objectif de rendre l'apprenant acteur de ses apprentissages, afin qu'il construise ses savoirs à travers des situations de recherche.

<sup>8</sup> Joël Blanchard écrit à ce propos : « A travers les écoles expérimentales, les mouvements d'éducation, il y a des acquis scientifiques. Il ne peut pas y avoir de recherche scientifique sans pratique de transformation, les mouvements d'éducation ont un devoir qui est de transformer le monde pour comprendre comment il fonctionne, ils jouent donc une sorte de service scientifique. D'où l'importance de la recherche action. », dans « Les écoles expérimentales ont vingt ans ou plus... », *Les Actes de Lecture*, n° 65, mars 1999 : <http://www.lecture.org/productions/revue/AL/AL65/AL65P55.html>

<sup>9</sup> Cette description de l'école Vitruve est tirée d'un livre écrit par des instituteurs et des élèves de Vitruve à la suite du projet pédagogique du « cirque étoilé » qui fait l'objet du dernier chapitre de la thèse : *En sortant de l'école... Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve*, livre collectif, Ed. Casterman, 1976, p. 115.

réputation du fait de résultats scolaires désastreux : « c'est l'école-cauchemard du début de carrière que les enseignants fuient dès qu'ils le peuvent »<sup>10</sup> explique ainsi Aline, institutrice à Vitruve de 1969 à sa retraite. Au début des années 1960, l'histoire de cette école primaire de quartier rencontre celle du GFEN (Groupe français d'éducation nouvelle), elle-même liée à l'histoire du PCF, *via* ses principaux dirigeants et une grande partie des pédagogues qui y militaient. C'est le cas de Paul Langevin et Henri Wallon, deux universitaires communistes, présidents successifs du GFEN, chargés à la Libération d'une commission pour réformer l'enseignement. Le plan qui porte leurs noms<sup>11</sup> prône dès 1947 les méthodes actives mises en avant au sein du GFEN. A la mort de Wallon, le GFEN se réoriente : politiquement, en prenant ses distances avec le PCF et pédagogiquement, en s'ouvrant aux expérimentations de terrain<sup>12</sup>. C'est ainsi que l'inspecteur Robert Gloton, futur président du GFEN sans être membre du PCF, lance en 1962 le projet de « Groupe Expérimental de Pédagogie Active Fonctionnelle du 20<sup>ème</sup> arrondissement » - regroupant trois écoles dont Vitruve - avec pour objectif la remise en question du rapport entre inégalité sociale et échec scolaire. Militant de l'éducation nouvelle<sup>13</sup>, Gloton impute en effet l'échec scolaire à la pédagogie traditionnelle.

Bien que participant toutes trois du « groupe expérimental du 20<sup>ème</sup> », chacune des écoles se distingue alors par ses orientations pédagogiques et politiques ainsi que par la composition sociale des élèves scolarisés. L'école de Levau, située dans un quartier très populaire, est la plus proche politiquement du PCF ; celle de Bretonneau, située dans les « beaux quartiers » du 20<sup>ème</sup> arrondissement, également proche du PCF, regroupe des instituteurs militants au GFEN ; l'équipe de Vitruve, enfin, est plus libertaire, avec des instituteurs dont l'engagement pédagogique s'accompagne d'un militantisme politique important. La première équipe réunie par R. Gloton au sein de l'école Vitruve est constituée de jeunes instituteurs, syndiqués pour beaucoup à l'« Ecole émancipée »<sup>14</sup>, tendance du Syndicat National des Instituteurs (SNI).

---

<sup>10</sup> Extrait du premier entretien réalisé à l'école Vitruve avec Aline, le 07/01/05.

<sup>11</sup> Le Plan Langevin-Wallon date de 1947. La plupart des propositions préconisées ne seront pas appliquées.

<sup>12</sup> Lethierry H., *Education nouvelle : quelle histoire ! Un mouvement en mouvement : le GFEN après Wallon*, Ed. Subervie, Rodez, 1986.

<sup>13</sup> L'éducation nouvelle est un courant pédagogique qui défend le principe d'une participation active des individus à leur propre formation. Les différents pédagogues de ce mouvement (J. Dewey, C. Freinet, O. Decroly, etc.) prônent un apprentissage à partir du réel et du libre choix des activités.

<sup>14</sup> L'école émancipée est à l'origine une revue syndicale, créée en 1910 au sein de la Fédération des syndicats d'instituteurs (FSI) et se revendiquant alors antijacobine, expérimentale, féministe et internationaliste. Pacifiste, l'école émancipée est interdite en 1914 et à nouveau en 1939, après avoir noué des liens, sur le plan politique avec des courants trotskistes et sur le plan pédagogique avec Célestin Freinet. En 1946, le congrès de la Fédération générale de l'enseignement (FGE), regroupant le SNI et le SNES, valide le regroupement de syndicats catégoriels et change de nom pour devenir la Fédération de l'Éducation nationale (FEN), au sein de laquelle l'école émancipée devient une tendance. Minoritaire, elle rassemble dans les années 1960 des

L'expérience de Vitruve se situe donc à un moment où le GFEN se rapproche de courants pédagogiques inspirés des méthodes de Célestin Freinet<sup>15</sup> ainsi que des courants de la pédagogie institutionnelle. Le non redoublement, le refus d'orienter en classe de perfectionnement et la mixité sont des postulats mis en œuvre dès le début de l'expérience. Suivent la suppression des notes, des sanctions, des classements puis des manuels et des enseignements « classiques » au profit de méthodes actives. Les références pédagogiques dans la période antérieure à 1968 relèvent principalement de la psychologie avec la théorie freudienne, la psychologie des groupes restreints<sup>16</sup> et les concepts empruntés à Carl Rogers<sup>17</sup>.

En Mai 68, Vitruve ouvre ses portes, l'équipe pédagogique et de nombreux parents d'élèves occupent l'appartement de fonction et l'annexent définitivement : bibliothèque, reprographie, salle radio, salles polyvalentes, viennent ainsi élargir l'espace pédagogique *vitruvien*.

L'expérience vitruvienne, jusque là marginale et marginalisée, se retrouve légitimée par les événements de Mai 68<sup>18</sup>, promue au rang des expériences d'avant-garde dans le champ de l'enseignement. Aline se rappelle ainsi de la présentation des trois écoles que lui avait faite l'inspecteur Gloton en 1969 :

« Vitruve, ça faisait peur, c'était les gens très engagés, prêts à partir, enfin c'était l'aventure quoi, mais au point qu'on se disait : ouh là là... Et pourtant à cette époque là, y'avait pas grand chose qui nous faisait peur ! Mais c'était très spécial la façon dont il [R. Gloton] parlait de

---

syndicalistes révolutionnaires en rupture avec le PCF, d'obédience anarchiste, trotskiste et libertaire. Sur l'école émancipée, cf. Poupeau F., Vanhee O., « L'École émancipée », *revue Agone*, 29-30, 2003, En ligne, URL : <http://revueagone.revues.org/index334.html> ; Vanhee O., « L'École émancipée », mémoire de maîtrise pour l'IEP de Paris, 2001 ; Mouriaux R., *Le Syndicalisme enseignant en France*, PUF, 1996.

<sup>15</sup> Les rapports entre Célestin Freinet, le PCF et le GFEN furent très conflictuels : militant dans un premier temps au sein des deux organisations, C. Freinet va s'opposer à H. Wallon et à la direction du GFEN dès le milieu des années 1940. Il rompt avec le GFEN et crée en 1946-47 l'ICEM (Institut Coopératif de l'École Moderne) et suspend peu de temps après son adhésion au PCF. Il est alors l'objet d'une violente campagne de dénigrement (de la part de membres du GFEN et du PCF) jusqu'au milieu des années 1950. Tout cela n'ayant pas fait l'objet d'enquête (de notre part), nous ne détaillerons pas davantage ces liens tumultueux entre C. Freinet et le PCF.

<sup>16</sup> Dans un autre livre collectif rédigé par cinq instituteurs de Vitruve, on peut lire ainsi : « peu avant 68 l'accent est déjà mis sur le relationnel, le psycho-affectif. (...) Cette orientation se concrétise par la participation assez régulière des membres de l'équipe à des stages de dynamique de groupe et dans certaines classes à des expériences de non directivité », Agostini P., Bonnard M., Chneiweiss B., Dayot L., Gallice L., *Vitruve-blouse*, Ed. Syros, Paris, 1986, p. 21.

<sup>17</sup> Carl Rogers (1902-1987) est un psychologue américain qui a fortement inspiré les pédagogues libertaires : sa théorie de l'« approche centrée sur la personne » est notamment à l'origine des pédagogies non-directives. Cf. Rogers C., *Le développement de la personne*, Dunod, 2005 [en 1961].

<sup>18</sup> Boris Gobille écrit à ce sujet : « Mai 68 emporte donc avec lui un travail multiforme, et pas toujours conscient, de légitimation de l'illégitime » : Gobille B., « Mai-Juin 68 : crise du consentement et ruptures d'allégeances », dans *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 22.

l'école, ça n'aurait pas dû m'effrayer mais on avait l'impression... Je ne pourrais pas retrouver ses termes mais...pas une secte, mais c'était étrange : une sorte d'avant-garde... »<sup>19</sup>.

Au-delà de l'effet de légitimation, les événements de Mai 68 vont également réorienter pédagogiquement et politiquement le fonctionnement de l'école.

## **b) Les effets à court terme de Mai 68 sur l'école Vitruve**

Les diverses critiques de l'école développées au cours des événements et dans les mois qui suivent pèsent évidemment sur l'histoire de Vitruve, mais c'est surtout par les incidences biographiques de Mai 68 sur les trajectoires des instituteurs recrutés dans les années qui suivent que les événements agissent sur l'institution vitruvienne. En effet, si la désignation des premiers instituteurs par R. Gloton assure la cohérence initiale de l'équipe pédagogique, le renouvellement des instituteurs – bien qu'assuré par un système de cooptation – ouvre l'école à la pluralité des débats pédagogiques et politiques de l'époque. De plus, le fait que l'école ne soit pas affiliée à un mouvement pédagogique en particulier la rend perméable à la grande diversité des motivations à y enseigner/militer. Cette diversité peut se mesurer au travers des trajectoires politiques des instituteurs (*cf. infra* et chapitre 6).

Sur le plan du syndicalisme enseignant, Vitruve est un lieu de référence dans les années qui suivent Mai 68. S'y réunit en effet le groupe « Syndicalisme vivant », né d'aspirations à dépasser les multiples tendances oppositionnelles du SNI. Des instituteurs de diverses tendances minoritaires telles « l'École émancipée » ou encore « Renovation syndicale »<sup>20</sup>, née en 1968 des comités d'action enseignants, s'y retrouvent un temps.

Les références politiques (diverses, *cf. infra*) supplantent rapidement les influences psychologiques pour appréhender le rôle de l'école, les relations pédagogiques ou encore le statut de l'enfant. Leur mise en pratique est différée de quelques années et il semble, d'après les archives et les entretiens réalisés, que l'année 1972 inaugure une nouvelle phase dans l'histoire de l'école :

« Dès 1972 [...] les références et les postulats psychologiques cèdent vraiment la place à une pratique politique. Le travail de l'équipe s'oriente vers une transformation du rôle de l'école

---

<sup>19</sup> Extrait de l'entretien du 07/01/05.

<sup>20</sup> Cette tendance de la FEN regroupe, au lendemain de Mai 68, des militants du PSU se réclamant de l'autogestion (et pour certains sympathisants maoïstes). Certains contribuèrent au renforcement du SGEN-CFDT au début des années soixante-dix. La tendance Renovation syndicale (RS) disparaît – du moins à l'échelle nationale – à la fin des années soixante-dix. *Cf. Geay B., Profession : instituteurs. Histoire politique et action syndicale*, Seuil, 1999.



(reproductrice de rapports sociaux hiérarchisés) et du statut de l'enfant (irresponsable), d'abord par une déspecialisation des matières enseignées et ensuite des rôles de chacun dans l'institution »<sup>21</sup>.

Le résultat mêle références marxistes, gauchistes, anarcho-syndicalistes et libertaires comme le montre ce long extrait où l'on retrouve divers schèmes « soixante-huitards » appliqués à l'éducation (nous avons ajouté ces schèmes entre crochets tout au long de l'extrait):

« L'école sort dans la rue ; elle organise des fêtes qui ne sont pas scolaires. La première fête, en juin 72, fut une action offensive sur le quartier. Il fallait tenter de sortir l'école de son ghetto pédagogique : l'enseignement, l'éducation pouvant se faire en tous lieux avec d'autres personnes que des pédagogues « labellisés » [*remise en cause du rapport professionnels / profanes*]. Pour atteindre ces objectifs, il fallait briser le plus possible l'image de l'institution, l'image du rôle du maître, la place morale qu'il occupe. La fête permettait de vivre différemment dans le quartier les rapports entre instituteurs et habitants, de se rencontrer sur d'autres bases qu'intellectuelles et revaloriser certaines activités : fête foraine ; musique populaire par exemple [*légitimation de l'illégitime*] [...] Une nuit de vraie fête populaire, une nuit de jouissance où les habitants retrouvèrent leur créativité [*schème de la critique artiste et valorisation de la créativité*], laissée au vestiaire depuis bien longtemps, avant l'ère de la télé, sûrement. [...] L'institution scolaire a été créée par les classes dominantes pour que la machine sociale continue à tourner et à se reproduire [*schème de l'institution reproductrice de l'ordre social*] telle qu'elle est, avec ses cadres fils de cadres et ses OS fils d'OS, à quelques exceptions près, qu'on monte en épingle pour brouiller les pistes. Le problème de l'école n'est donc pas un problème pédagogique ou corporatif à régler entre enseignants. Il doit être posé sur la place publique avec tous ceux qui ont des comptes à demander à l'école [*décloisonnement de l'espace et subversion des frontières de champs*]. »<sup>22</sup>

Diverses tendances politiques – du communisme orthodoxe au gauchisme contre-culturel en passant par le gauchisme politique – coexistent ainsi dans l'enceinte de Vitruve. Cette hétérogénéité n'est pas sans entraîner de multiples tensions, voire des affrontements, entre les tenants de la remise en question des rapports sociaux au sein de l'école – qui s'attaquent aux questions de pouvoir, de domination, de statut des enseignants et des enfants – et les tenants de la remise en cause des contenus de l'enseignement et de l'acquisition des savoirs. L'ensemble des instituteurs s'accordent néanmoins sur la nécessité de ne pas s'organiser en communauté fermée sur elle-même et centrée sur le groupe d'enfants, ce qui les différencie du mouvement Freinet et des pédagogies institutionnelles :

« Qu'il s'agisse du statut de l'enfant, de l'accès au savoir ou de l'équipe enseignante, ce qui caractérise donc avant tout Vitruve...c'est qu'elle opère une rupture politique dans tous les champs de l'éducation de l'enfant. Toute pratique pédagogique est « récupérable » tant qu'elle se définit comme technique pédagogique et n'opère pas de rupture politique. [...] Seules peuvent être radicalement innovatrices des pratiques porteuses d'une rupture politique »<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Vitruve-Blouse, *op. cit.*, p. 22

<sup>22</sup> *En sortant de l'école, op. cit.*, p. 121

<sup>23</sup> Vitruve-blouse, *op. cit.*, p. 86. Il faut lire, derrière l'accusation « toute pratique pédagogique est récupérable », une prise de position contre le GFEN accusé (parmi d'autres) de « pédagogisme » : « Les objectifs du GFEN se

L'hétérogénéité des référents politiques et pédagogiques est encore accrue par l'ouverture de l'espace scolaire aux parents d'élèves qui y jouent un rôle actif, sur le plan des enseignements comme sur celui du fonctionnement de l'institution et des prises de décision. De nombreux parents d'élèves animent ainsi des ateliers au cours des années 1970 : Denise<sup>24</sup>, couturière de formation, prend en charge un atelier de fabrication de costumes, Danielle<sup>25</sup> un atelier de cinéma, Alexis, père d'élève musicien, un atelier d'expression musicale, etc. L'élargissement de l'équipe pédagogique aux parents, considérés comme des *co-éducateurs*<sup>26</sup>, alimente les débats permanents sur les orientations politiques et pédagogiques de l'école qui se ont lieu à la sortie des classes et au cours des très nombreuses réunions entre instituteurs et parents d'élèves. Les instituteurs interrogés comme les parents d'élèves n'hésitent pas à parler de « réunionite aigüe » pour décrire le fonctionnement de Vitruve au cours des années 1970 et à comparer ces réunions à des AG (Assemblées générales) militantes<sup>27</sup>. La multiplicité des courants politiques représentés par les parents d'élèves impliqués dans l'expérience de Vitruve est également à l'image de l'hétérogénéité de leurs trajectoires socio-politiques dont nous rendrons compte au fil de la thèse.

- **Le fonctionnement collégial et participatif de l'école Vitruve : un héritage de Mai 68**

Une autre conséquence des événements de Mai-Juin 68 sur Vitruve réside dans le fonctionnement adopté dès 1970. La remise en question de la hiérarchie et plus largement des relations de domination pousse ainsi l'équipe enseignante à supprimer le poste de directeur d'école et à adopter un fonctionnement collégial. Sur les onze membres de l'équipe, dix sont chargés d'une (ou deux) classe(s) et le onzième assure la coordination, cette charge étant tenue à tour de rôle et pour la durée d'une année. L'équipe se réunit une fois par semaine pour

---

veulent politiques [...] mais la preuve est apportée que des démarches prenant appui sur des « situations problèmes » et non sur des situations de vie sociale, restent des techniques pédagogiques. Aussi le GFEN ne parvient-il pas à s'articuler au mouvement social et tend-il toujours à retomber dans la pédagogisation », *Ibid.*

<sup>24</sup> Denise est née en 1928 dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, d'un père ouvrier dans la mécanique et d'une mère couturière, tous deux protestants. Sa trajectoire antérieure à Mai 68 est analysée dans le chapitre 1.

<sup>25</sup> Née en 1938, Danielle est la fille d'un ingénieur du public et d'une secrétaire, catholiques de gauche. Après avoir fait l'IDHEC (Institut Des Hautes Études Cinématographiques), elle devient réalisatrice.

<sup>26</sup> On retrouve là l'influence et les réflexions menées au sein des mouvements d'animation et d'encadrement de la jeunesse, notamment les CEMEA (Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation actives) et les Francas (Francs et franchises camarades). Nous y reviendrons plus en détail en analysant les trajectoires des instituteurs et la socialisation de certains d'entre eux dans ces mouvements (*cf.* chapitre 4 et chapitre 8).

<sup>27</sup> Une des photographies exposée au début du documentaire (fourni en annexe) rend compte de l'ambiance de ces réunions enfumées où les uns refont le monde pendant que d'autres tricotent ou proposent des activités pour

régler les affaires courantes tandis que les problèmes d'orientation, pédagogique et/ou politique, sont débattus au cours de réunions plus longues qui se tiennent en soirée une fois tous les quinze jours, au cours de week-ends de travail ou encore de réunions improvisées : « Vitruve, c'était un engagement de plein temps »<sup>28</sup> explique ainsi Jeanne. A ces réunions d'équipe s'en ajoutent d'autres, en groupes restreints ou élargis : assemblées de parents, réunions avec des animateurs intervenant dans l'école, relations avec les associations de quartier, recherche de locaux pour les classes vertes, etc.

Afin d'assurer un minimum de continuité et d'homogénéité à l'expérience pédagogique, l'équipe enseignante cherche à avoir un droit de regard sur le recrutement<sup>29</sup> des instituteurs. Si celui-ci emprunte la voie administrative normale, l'équipe pédagogique a su trouver des arrangements pour coopter de nouveaux instituteurs à chaque départ, décourageant certaines candidatures et en sollicitant d'autres.

Enfin, les enfants ne sont pas absents des instances d'organisation du fonctionnement de l'école : des représentants de classe élus participent aux réunions d'équipe. Selon les périodes, la démocratie participative au sein de l'école a pris des formes différentes<sup>30</sup> : au « conseil d'école », regroupant des représentants de chaque classe a ainsi succédé un temps « l'assemblée générale », réunissant tous les enfants dans un souci de démocratie directe<sup>31</sup>. L'espace scolaire de Vitruve est ainsi, au cours des années 1970 et 1980, un champ d'expérimentation de rapports sociaux et pédagogiques alternatifs. Les réflexions sur l'autorité et l'humeur anti-autoritaire impriment ainsi les pratiques pédagogiques, ici décrites dans un article de la revue *Interéducation* paru en 1973 :

- « Les discussions sont admises en classe avec ou sans le maître ;
- Le maître ne se présente pas comme puits de connaissance et être infaillible ;
- L'emploi du prénom et le tutoiement réciproque entre maître et élèves n'est pas obligatoire bien sûr mais s'installe spontanément ;

---

la semaine à venir, dans une salle aux murs recouverts d'affiches militantes (affiches de soutien aux ouvriers de LIP, aux luttes du Larzac, affiches féministes, etc.).

<sup>28</sup> Jeanne est institutrice à l'école Vitruve de 1973 à 1976. Intellectuelle de première génération, sa trajectoire antérieure à Mai 68 est détaillée dans le chapitre 1. En charge, avec Robert, du projet du « cirque étoilé », sa trajectoire postérieure à Mai 68 est développée dans le chapitre 8.

<sup>29</sup> Les équipes pédagogiques successives de Vitruve ont toutes essayé d'obtenir un statut particulier pour que le recrutement des instituteurs ne dépende pas des mêmes contraintes que dans les autres écoles, mais sans réel succès. La seule avancée obtenue fut que la mention « école différente, à contacter avant de postuler » soit associée au nom de l'école dans la liste des écoles publiques soumises au « mouvement » annuel des instituteurs.

<sup>30</sup> Plusieurs anciens élèves ont réalisé, au cours de leurs études universitaires, des mémoires portant sur le fonctionnement de l'école Vitruve. Aurélien, né en 1973, a ainsi réalisé son mémoire de maîtrise de sociologie sur l'apprentissage de la citoyenneté à Vitruve. Il est actuellement administrateur dans une ONG, militant à Oxfam et dans le collectif RAP (Résistance à l'Agression Publicitaire).

<sup>31</sup> Cette question est développée dans les chapitres 6 et 8.

- Les enfants ont un certain pouvoir de décision individuel et collectif ;
- Les rapports avec les parents sont envisagés non sous l'angle de la coalition habituelle des adultes (parents et maîtres) face aux enfants, mais sur le plan d'une discussion où l'on essaie de n'être pas juge [...] »<sup>32</sup>

### **b) Vitruve dans les mouvements sociaux des années 1970**

C'est enfin la volonté de l'équipe enseignante d'articuler ses pratiques au mouvement social qui caractérise et spécifie l'expérience de Vitruve<sup>33</sup>. Tout au long des années 1970, les débats et les pratiques pédagogiques mises en œuvre progressent ainsi en étroite résonance avec les événements politiques extérieurs, *via* l'implication dans ces événements d'instituteurs de l'équipe mais également de parents d'élèves. En 1973, l'école soutient ainsi les grévistes de LIP et leur remise en question de l'institution scolaire : deux instituteurs, accompagnés de parents d'élèves se rendent à Besançon « au nom de Vitruve »<sup>34</sup>. L'aspiration à l'autogestion des ouvrier-e-s de LIP devient un modèle pour Vitruve<sup>35</sup>.

En 1974 sont inaugurées les premières classes vertes dont l'organisation autogestionnaire est prise en charge collectivement par les instituteurs, les parents et les enfants. Des classes vertes sont ainsi organisées à Besançon auprès des grévistes des LIP, dans le Larzac, ou encore dans des régions où l'on peut visiter...des usines occupées<sup>36</sup>. On retrouve dans ces destinations militantes la volonté de perpétuer le décroisement social et de réaliser la jonction des mouvements intellectuels et ouvriers. Le financement de ces classes vertes est pour partie assuré par l'organisation annuelle d'une braderie<sup>37</sup> qui est également l'occasion de mettre en œuvre le principe d'autogestion.

---

<sup>32</sup> Cet extrait est tiré d'un article signé par l'Ecole Vitruve : « Une école différente », *Interéducation*, n°31, mars 1973.

<sup>33</sup> On peut lire, par exemple, dans le livre collectif publié en 1976 : « Les débats au sein de Vitruve ont toujours progressé en étroite résonance avec les événements extérieurs (comme Mai 68, ou la remise en question de l'institution scolaire par les grévistes de Lip) et la réflexion des groupes pédagogiques et des chercheurs, les apports de la sociologie et de la psychologie, la participation des parents à la vie de l'école, la mutation du quartier, le renouvellement progressif de l'équipe... », *En sortant de l'école*, *op. cit.*, p. 118.

<sup>34</sup> Ce sont les termes de Jeanne, extraits de l'entretien réalisé le 27/01/06.

<sup>35</sup> Ce point est développé dans le chapitre 6.

<sup>36</sup> Des élèves partent ainsi à Montélimar à la rencontre d'ouvriers en grève dans une usine de nougat, à Fougères auprès d'ouvriers qui occupent l'usine REO, dans les Papeteries de Bretagne à Rennes, au Creusot ou encore à Manucentre dans le Larzac. Cet aspect est un peu plus détaillé dans le chapitre 6.

<sup>37</sup> La première braderie a lieu en 1977. Organisée chaque année à l'automne, la « braderie de Vitruve » est devenue une véritable institution, pérennisée jusqu'à aujourd'hui. Quelques photographies de la première édition, sur la place de la Réunion sont accessibles en ligne : <http://www.ecolevitruve.fr/lesarchives/ecole.html>.

- **Vitruve, une vitrine du militantisme scolaire ?**

Vitruve devient ainsi une institution incontournable dans les débats sur le système scolaire au cours des années 1970, comme l'atteste la création, en 1972, d'une « UV Vitruve » en sciences de l'éducation à l'université de Vincennes<sup>38</sup>. De nombreux contacts sont établis entre les instituteurs de Vitruve et des chercheurs de l'INRP<sup>39</sup>, du CRESAS<sup>40</sup>, des pédagogues de l'ICEM, des enseignants du courant syndical « École et société »<sup>41</sup> ou encore avec des syndicalistes de la CFDT<sup>42</sup>.

L'Association Vitruve est créée en 1973 dans le but de gérer le paiement de la charge de cours à l'Université de Vincennes et quelques années après la subvention de la ville de Paris pour les classes vertes. Mais elle se veut surtout un lieu ouvert aux parents, aux différents intervenants et aux associations de quartier, outil d'un décloisonnement des activités scolaires. La détermination à décloisonner l'école du reste de la société incite nombre des instituteurs à se syndiquer à la CFDT pour sortir du syndicalisme corporatiste :

« On était assez majoritairement syndiqués à la CFDT pour être reliés à un syndicat ouvrier pour ne pas être enfermés dans le syndicat enseignant car notre idée c'était qu'on ne réglerait pas le problème de l'école entre enseignants, que c'était un problème politique de société ; et on a travaillé avec les comités d'entreprise de la région parisienne. On avait rencontré un responsable de l'union régionale CFDT qui avait trouvé que c'était drôlement intéressant de débattre de l'école, et on travaillait une fois par mois, des rendez-vous où on se retrouvait avec des gens de la RATP, de la SNCF...des gens de la Poste, à discuter de comment ça se passait à l'école... »<sup>43</sup>

L'aspiration à traiter la problématique éducative en collaboration avec divers milieux non-enseignants et de militer pour publiciser l'expérience vitruvienne passe enfin par la réalisation de plusieurs documentaires et films tournés à et sur l'école Vitruve<sup>44</sup>.

---

<sup>38</sup> Les instituteurs de Vitruve enseignent ainsi à tour de rôle à l'université de Vincennes et reçoivent des stagiaires dans l'école. L'« UV Vitruve » devient par ailleurs une source majeure du financement des projets de l'école. Elle ne survit pas longtemps au déménagement de l'université à St Denis et disparaît des programmes au tout début des années 1980.

<sup>39</sup> Institut National de Recherche Pédagogique.

<sup>40</sup> Centre de Recherche de l'Éducation Spécialisée et de l'Adaptation Scolaire. Cf. *Cresas. Naissance d'une pédagogie interactive*, Paris, ESF éditeurs/INRP, 1991.

<sup>41</sup> Issu de la tendance « Rénovation syndicale », cf. *supra*.

<sup>42</sup> Au cours notamment d'une série de débats organisés en 1975-76 dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris réunissant parents d'élèves, enseignants de primaire, de maternelle, du secondaire, universitaires, travailleurs sociaux, organisations syndicales, culturelles, familiales et politiques.

<sup>43</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Aline le 07/01/05

<sup>44</sup> Jean-Michel Carré a ainsi réalisé plusieurs films sur Vitruve qui seront présentés dans le chapitre 6.

### c) Les années 1980-1990 : des scissions, des départs et une inévitable normalisation de l'expérience

Les instituteurs recrutés à Vitruve au cours des années 1970 et au début des années 1980 ont quasiment tous participé aux événements de Mai 68 et nous montrerons<sup>45</sup>, à partir d'analyses de trajectoires, qu'ils importent leurs dispositions contestataires dans le champ de l'école. Si le schème très général de la reconversion des dispositions militantes dans la sphère enseignante s'applique à la majorité d'entre eux, les affrontements, les rapports de force et les tensions constitutives de l'espace contestataire des années 1970 ne disparaissent pas à la porte de l'école. Ils sont au contraire rejoués dans l'enceinte de Vitruve où derrière une critique commune de l'institution scolaire s'affrontent des visions du monde et des projets politiques distincts. Il en va de même pour la population des parents d'élèves qui s'oriente vers la « pédagogie communautaire »<sup>46</sup> pour des raisons et motifs extrêmement divers. L'histoire de Vitruve est ainsi jalonnée de départs, pour certains collectifs et « bruyants »<sup>47</sup>, pour d'autres silencieux, de parents d'élèves en désaccord avec les pratiques pédagogiques et/ou les orientations politiques de l'école ; mais également de réelles scissions de l'équipe pédagogique.

Ainsi, cinq instituteurs quittent volontairement l'école Vitruve à la rentrée 1982, s'en expliquant, entre autres, dans le livre *Vitruve-blouse* qu'ils rédigent collectivement et publient en 1986. Nous ne reviendrons pas ici sur les détails de ce départ qui n'a pas fait l'objet d'enquête<sup>48</sup> et nous contenterons de souligner quelques explications génériques pouvant

---

<sup>45</sup> Dans les chapitres 6 et 8.

<sup>46</sup> Bernard Lacroix écrit à ce propos : « parce qu'elle ne signifie rigoureusement rien de précis, la communauté peut devenir réceptacle de projet, outil sémantique d'invention. [...] Elle s'oppose à ce qui existait hier et incarne les espoirs pour demain. Elle préfigure, sans pré-déterminer, le devenir de l'institution qu'elle nie. L'école se meurt. Vive la pédagogie communautaire ! » : Lacroix B., « Le discours communautaire », *Revue française de science politique*, Année 1974, Volume 24, Numéro 3, p. 540.

<sup>47</sup> Plusieurs enquêtés ont ainsi retiré leurs enfants de Vitruve, trouvant les pratiques éducatives « trop extrêmes » ou s'inquiétant de leurs faibles progrès scolaires. Ces départs, souvent liés à des désajustements entre les stratégies éducatives parentales et scolaires ne seront pas directement étudiés, mais un certain nombre d'hypothèses développées dans le chapitre 6 permettent de les éclairer, en creux, par la non-adhésion à la « communauté utopique » que forme Vitruve. On peut lire par exemple dans une lettre collective d'une trentaine de parents qui quittent l'école en 1980 : « L'équipe a tendance à considérer la famille d'une manière très schématique comme le lieu de la « destruction » et de « l'aliénation » de l'enfant. On en arrive à remplacer la dépendance de fait de l'enfant à sa famille par une dépendance aussi complète au groupe enfants/instituteurs (...). « Compter sur ses propres forces », c'est bien, mais ne pourrait-on transiger et reconnaître qu'il existe une littérature extra-vitruvienne, qui pourrait faciliter l'accès à la lecture ? Idem pour le savoir répertorié habituellement sous les chapitres histoire, géo, science, etc...Entendons-nous bien : il ne s'agit pas seulement de posséder des livres sur une étagère, mais de s'en servir. » (cité dans *Vitruve-blouse*, *op. cit.*, p. 240.)

<sup>48</sup> Deux des cinq instituteurs ont participé à l'enquête par questionnaire (dans la mesure où ils avaient scolarisé leurs enfants à Vitruve dans la période qui nous intéresse), l'une d'entre elle est malheureusement décédée au cours de l'enquête alors que nous devions la rencontrer et une autre a refusé de participer, motivant son refus

renseigner sur le corpus de familles enquêtées. Cette « scission » est en effet révélatrice de transformations du contexte d'offre politique et plus largement de l'espace contestataire au tournant des années 1980. La fin des années 1970 et le début des années 1980 sont en effet marquées par le reflux des différents mouvements sociaux post-soixante-huitards, la remise en cause de l'expérimentation pédagogique dans le champ scolaire, la disparition de la grande majorité des « écoles parallèles », et plus largement par une forte désillusion vis-à-vis des idéaux révolutionnaires passés<sup>49</sup> dans un contexte de « crise » économique favorisant des attitudes de repli. C'est dans ce contexte que l'expérience vitruvienne doit perdurer et faire face à l'injonction contradictoire de l'ouverture (au quartier, aux diverses influences politiques et pédagogiques, aux parents, etc) et de la nécessaire défense de l'expérience face à la multiplication des critiques. A l'image des expériences minoritaires et hérétiques qui fonctionnent sur une logique d'exemplarité<sup>50</sup>, les critiques extérieures entraînent le repli sur soi et la fermeture, contradictoire avec l'ouverture proclamée. Cette contradiction de fond suscite de multiples tensions, rancœurs et désaccords au sein de l'équipe enseignante, qui peinent à être discutée du fait de la nécessaire « cohésion de façade » face aux critiques extérieures :

« Suivant le fonctionnement de partis politiques pris au hasard, nous avons tous cautionné ou été partie prenante d'une censure vers l'extérieur, censure destinée à mieux préserver les acquis de la révolution et les intérêts du prolétariat »<sup>51</sup>

Ce départ volontaire doit ainsi être rapporté à l'institutionnalisation de l'expérience vitruvienne et au phénomène de fermeture du groupe sur lui-même qui sera comparé à une secte au sens wébérien du terme et qualifié de « communauté utopique » sur la base des travaux sur les utopies communautaires<sup>52</sup>.

On assiste dans la période suivante (fin des années 1980 et années 1990) à un processus quasiment opposé à celui qui vient d'être décrit : celui de la normalisation de l'expérience et

---

part le fait d'avoir « déjà tout dit dans le livre ». La socio-histoire de Vitruve n'étant pas un objectif en soi, nous n'avons pas cherché à rencontrer les instituteurs de manière systématique : il s'agirait là d'une autre recherche.

<sup>49</sup> Les instituteurs scissionnistes écrivent très justement à ce propos : « notre isolement grandit, nous ressentons l'abandon de toute politique de recherche au niveau national, le doute s'installe chez les parents et tout autour de nous, jusqu'alors fiers et heureux d'être les meilleurs, le dernier carré des espoirs et de l'enthousiasme soixant'huitards. », *op. cit.*, p. 245.

<sup>50</sup> Comme les phalanstères ou toute micro-société fonctionnant sur la base de logiques et de règles différentes de celles de l'ordre dominant. C'est en cela que nous comparerons Vitruve à une « communauté utopique ».

<sup>51</sup> C'est ce qu'écrivent les cinq instituteurs dans le chapitre du livre où ils tentent de revenir sur les raisons de leur départ collectif : *Vitruve-blouse, op. cit.*, p. 267.

<sup>52</sup> Les travaux de Bernard Lacroix sur l'utopie communautaire, de Michel Voisin sur les communautés en Belgique, de Danièle Hervieu-Léger sur les utopies du « retour à la terre » et les communautés religieuses ou encore de Pierre Mercklé sur les utopies fouriéristes seront mobilisés dans le chapitre 6.

de la généralisation, au sein de l'Éducation nationale, d'un certain nombre de pratiques initiées dans les écoles expérimentales. C'est le cas des classes vertes, des pratiques participatives, de la diffusion du travail par projets, de la valorisation de la « créativité de l'enfant » ou encore de la notion d'autonomie de l'enfant, autant de principes enseignés dorénavant dans les IUFM<sup>53</sup>. Cette période sortant des bornes temporelles de l'enquête, nous ne nous y attarderons pas ici.

## **2) L'école Ange-Guépin : une école née des bouleversements pédagogiques post-68**

La dissymétrie des matériaux recueillis sur les deux écoles est en grande partie due à l'absence d'archives conservées à l'école Ange-Guépin<sup>54</sup>. L'historique présenté ici a néanmoins pu être reconstitué à partir des entretiens croisés d'une institutrice ayant participé à l'ouverture de l'école, des entretiens répétés avec Bernard qui fut directeur d'Ange-Guépin pendant la quasi-totalité des années qui nous intéressent, des entretiens de deux enquêtés, animateurs socio-culturel, qui ont participé au stage d'encadrement de la première équipe enseignante avant l'ouverture de l'école et enfin du précieux témoignage de Roger Boudy, inspecteur à l'origine de l'ouverture d'Ange-Guépin. Au-delà du témoignage oral de ce dernier, retrouvé tardivement dans l'enquête (en juin 2007), il faut souligner l'étonnant travail de reconstitution de l'histoire d'Ange-Guépin dans lequel Roger Boudy s'est lancé suite à notre premier entretien. Il a ainsi retrouvé divers documents liés à la création de l'école, sollicité les témoignages de nombreux instituteurs et directeurs de l'école – de 1974 à aujourd'hui – et a consigné l'ensemble de ces archives sur son site personnel<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> On ne peut s'empêcher de faire ici le parallèle avec les processus d'importation et de transformation de la critique artiste dans les sphères capitalistes décrits par Luc Boltanski et Eve Chiapello dans *Le Nouvel Esprit du Capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

<sup>54</sup> Les « archives » de l'école auxquelles j'ai eu accès consistent en une armoire métallique contenant principalement des registres d'anciens élèves, des carnets et bulletins scolaires, quelques documents pédagogiques (relatifs à une période trop récente pour nous intéresser), et quelques articles de presse sur l'école (également récents pour la plupart).

<sup>55</sup> Nous n'avons pas anonymisé ce dernier dans la mesure où nous citerons à plusieurs reprises ce site : <http://roger.boudy.free.fr/malako.htm>, sur lequel R. Boudy a d'ailleurs publié – sans me prévenir – le courriel que je lui avais envoyé pour entrer en contact avec lui, ainsi que le document suivant : « Note de synthèse sur la création de l'école ouverte de la Zup Malakoff à Nantes de Roger Boudy IEN honoraire d'après ses souvenirs de 1973-1977 pour Julie Pagis. Le 3-08-2007 ».



### a) De Mai 68 à Périgueux au projet d'école ouverte à Nantes : changement de décor politique et pédagogique

De même qu'à Vitruve, l'école Ange-Guépin doit donc son existence au projet d'un inspecteur atypique, Roger Boudy, qui s'investit en 1973 dans un projet de création d'« école ouverte » à Nantes.

Né en 1942 en Dordogne, R. Boudy est fils d'un receveur et d'une employée des postes, proches des radicaux socialistes mais non militants. Il reçoit une éducation catholique « minimale »<sup>56</sup> selon ses termes et il est scolarisé dans le public. Après avoir obtenu le baccalauréat et commencé des études de mathématiques et de physique, il devient professeur de collège en Dordogne. Il est professeur dans un collège-lycée de Périgueux en 1968 et il suffit de s'attarder un instant sur son registre de participation aux événements de Mai-Juin 68 pour prendre la mesure de la différence entre les deux terrains enquêtés. En effet, dans cette ville de 35 000 habitants, R. Boudy raconte que :

« Mai 68 s'est passé très pacifiquement : y'a pas eu de voitures brûlées ou quoi que ce soit...y'a eu une manifestation « pour » et la traditionnelle manifestation « contre ». Sinon, c'était surtout un mois de grève dans le lycée et la participation aux AG intersyndicales quotidiennes »<sup>57</sup>

Il est alors responsable du SNC (Syndicat National des Collèges) – « un peu dissident du SNI, parce que le SNI ne s'occupait pas des collègues »<sup>58</sup> – et quand je lui demande comment il se situe politiquement dans ces AG, il répond : « Non, politiquement, j'ai jamais été encarté non...j'ai toujours été de gauche hein mais pas militant ». Ces quelques données, bien que lacunaires, suffisent à souligner que les représentations d'un Mai 68 parisien, extrêmement politisé, où les avant-gardes luttent pour le monopole de la radicalité, où les appartenances politiques sont très clivantes, ne correspondent en rien à la réalité du Mai 68 vécu par R. Boudy à Périgueux. Imprégnée du terrain parisien, il m'a fallu un certain temps pour cesser de poser des questions désajustées à R. Boudy, dont celle-ci n'est qu'un exemple :

*« Est-ce que ces AG étaient le lieu de prises de positions politiques, d'oppositions entre maos, trotskistes, communistes par exemple ?*

Non, il n'y avait pas du tout ça, c'étaient des AG syndicales, on discutait des problèmes de l'époque en terme d'éducation : l'autogestion...Y'avaient des prises de parole brillantes, je me

---

<sup>56</sup> Extrait de l'entretien téléphonique du 06/07/07. Il est utile de préciser ici que cet entretien a un statut informatif (sur l'histoire d'Ange-Guépin) et n'a pas du tout été mené dans le sens d'un entretien ethnographique approfondi (dans la mesure où R. Boudy ne fait pas partie du corpus enquêté et également du fait de la date tardive à laquelle nous l'avons contacté, date à laquelle le terrain était « terminé »).

<sup>57</sup> Extrait de l'entretien téléphonique du 05/07/07.

<sup>58</sup> *Ibid.*

souviens du gars du SGEN-CFDT, c'était passionnant, on avait aussi un prof brillant de la FEN, c'était passionnant quoi... »<sup>59</sup>

Cette méprise de ma part doit être rapportée à l'inévitable influence des représentations de Mai 68 dont je disposais en amont de l'enquête sur la construction du corpus et des questionnaires. Mais élargir l'enquête à cette école que je pensais « similaire » à Vitruve a finalement permis d'accéder à un terrain différent mais néanmoins comparable, comme peuvent être comparés les formes prises par les événements de Mai-Juin 68 à Paris et dans différentes villes de province. Car Mai 68 a également infléchi la trajectoire de R. Boudy qui se présente au concours d'inspecteur en 1972 :

« J'avais l'impression, dans la foulée de 68, qu'il y avait moyen de changer les choses, qu'on pouvait trouver des façons de faire autrement, de changer le système...En étant inspecteur je pourrais participer à cet élan »<sup>60</sup>

Reçu au concours, il suit la même année un stage sur les « écoles ouvertes »<sup>61</sup> au cours duquel il visite l'école de St Fons dans la banlieue de Lyon et celle du quartier de la Villeneuve à Grenoble où il rencontre son fondateur, Raymond Millot, qui se trouve être un des instituteurs pionniers de l'école Vitruve<sup>62</sup>. Inspiré par l'expérience grenobloise, Roger Boudy projette de construire une école ouverte au cœur d'une cité ouvrière de Nantes, au pied des tours HLM du quartier de Malakoff, qui travaillerait étroitement avec le centre socio-culturel du quartier, lui-même animé par des membres des « Francs et franches camarades »<sup>63</sup>. On retrouve l'objectif initial de lutte contre l'échec scolaire (cf. Document 1 ci-dessous<sup>64</sup>) qui avait également motivé Robert Gloton dans le quartier populaire de Vitruve. Mais quand je demande à R. Boudy s'il qualifierait de « politique » son projet d'école, il réfléchit un moment avant de répondre :

---

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Extrait d'un courriel daté du 15/07/07.

<sup>61</sup> Le principe des « écoles ouvertes » résidait dans l'ouverture du « scolaire » sur la vie quotidienne des enfants : le quartier, les familles, la vie sociale, les loisirs, etc, l'ouverture étant concrètement facilitée par une architecture appropriée et l'ouverture de l'équipe pédagogique à des animateurs de centres socio-culturels. Leur statut fut réglementé par une circulaire de 1976.

<sup>62</sup> Raymond et Rolande Millot ont en effet participé à la première équipe enseignante de Vitruve, avant 1968 et sont partis fonder l'école ouverte de la Villeneuve en 1972.

<sup>63</sup> Les Francas (anciennement Francs et franches camarades) sont un mouvement d'éducation populaire créé en 1944 par des militants provenant des Eclaireuses et éclaireurs de France, des Cemea et des Auberges de Jeunesse, reconnus d'utilité publique et agréés par différents ministères. Ils rassemblent des associations départementales formées d'adhérents, de personnes morales, de centres de loisirs et de collectivités territoriales. Les références bibliographiques concernant les mouvements d'éducation populaires seront mobilisés au fil de l'argumentation (chapitre 1, chapitre 4)

<sup>64</sup> Roger Boudy nous a envoyé ce document (et d'autres) par courriel, le 22/07/07. Il l'a également mis en ligne, avec d'autres, sur la page internet précitée.

« Oh non, je dirais plutôt que c'était de la pédagogie expérimentale... Mais dans toute pédagogie il y a de la politique bien sûr, c'est pas Platon qui disait déjà ça ? (*il rit*) »<sup>65</sup>

Et de manière assez similaire, les référents pédagogiques sont sensiblement différents de ceux ayant motivé la création de Vitruve:

« *Vous participiez à des mouvements pédagogiques comme le GFEN ?*

Oh non... tout ça, c'était des « pré-carrés » réservés à des militants qui y trouvaient surtout du pouvoir, qui se cooptaient entre eux. (...) Je faisais des études à Bordeaux-3 et par la suite à Rennes-2, des recherches sur l'enseignement des mathématiques au CM2 et dans les collèges. Malakoff a été l'un de mes terrains d'expérimentation<sup>66</sup> (...). On avait trois références principales : le concept d'école à aire ouverte ; les Francas et les CLAE<sup>67</sup> ; et puis les méthodes actives, Freinet et aussi la Recherche-action »<sup>68</sup>

---

<sup>65</sup> Extrait de l'entretien téléphonique du 05/07/07.

<sup>66</sup> Roger Boudy a consigné des documents et des photographies de cette « recherche-action » sur les méthodes actives en mathématiques auprès d'élèves de CM2 à Ange-Guépin : *cf.* <http://roger.boudy.free.fr/report.htm>

<sup>67</sup> Centre de Loisir Associé à l'École. Nous en reparlons dans le chapitre 4.

<sup>68</sup> Extrait de l'entretien téléphonique du 05/07/07.

## PROJET PEDAGOGIQUE

EXPOSE AU COURS D'UNE REUNION RASSEMBLANT 45 INSTITUTEURS DU DEPARTEMENT CONVOQUES PAR LA NOTE D'INFORMATION CI-JOINTE.

Dans le projet Pédagogique de l'Ecole ouverte, l'une de nos préoccupations, principale, c'est de vaincre l'échec scolaire, échec scolaire qui se traduit hélas dans notre société actuelle par une ségrégation sociale implacable aux dépens d'enfants des milieux socio-économiques défavorisés.

Les sociologues, les économistes, tout le monde est d'accord pour dire que l'éducation - évacuation d'autrefois donnant à un petit nombre de privilégiés la possibilité de s'affranchir des obligations de la vie quotidienne pour se consacrer à la vie intellectuelle, est devenue une éducation - insertion qui prend en charge la totalité des hommes pour les préparer à une vie qui devient de plus en plus intellectuelle et scientifique.

L'ECHEC EDUCATIF est donc de nos jours, un échec social :

Lutter contre l'échec scolaire, une préoccupation essentielle, mais aussi permettre à chacun de s'adapter aux nouvelles conditions de vie qui ne cessent de changer.

Le slogan de la pédagogie moderne "apprendre à apprendre" semble parfois dépassé, et de plus en plus, l'homme doit apprendre à changer.

L'Ecole ouverte permettra-t-elle de répondre à ces exigences ?

- vous ne pourrez bien sûr être tous des candidats heureux pour les 5 postes qui seront créés à l'école de la Mauve, mais rien ne vous empêche de constituer d'autres équipes dans vos écoles du style école ouverte.

- Bien sûr, il est plus facile d'organiser quelque chose de nouveau dans des structures architecturales prévues à cet effet que dans des structures anciennes qui évoquent des habitudes et arrivent à conditionner les comportements... mais ce n'est pas impossible.

### HISTORIQUE :

On peut considérer que les tentatives actuellement recensées en France, s'inscrivent à la rencontre de 2 courants de réflexion pédagogique :

- L'un s'inspire des expériences d'écoles à "aire ouverte" d'origine anglo-saxonne. Aux U. S. A. , en Grande Bretagne, au Québec, mais aussi dans les pays nordiques, certaines innovations pédagogiques orientés vers des formes d'enseignement individualisé ont conduit à une architecture "sans cloisons". Le fait qu'on ait été surtout sensible au parti architectural (et à l'organisation scolaire interne qu'il appelle) explique le vocable "à aire ouverte".

- L'autre, français, sous l'impulsion des "Francs et Franches Camarades" notamment, considérant les "temps de vie" de l'enfant et affirmant que si "le temps scolaire" et "temps de loisirs" n'ont pas à être confondus, ils ne doivent pas empêcher la mise en place d'équipements communs à certaines activités scolaires et à certaines activités péri ou extra scolaires (centre de loisir associé à l'école (CLAE) notamment, et donc "d'ouvrir" celles-là sur celles-ci.

### AUJOURD'HUI SUR LA ZUP DE MALAKOFF

Je ne pourrai pas vous dire aujourd'hui quelle ligne exacte sera suivie puisque c'est de l'équipe de maître que naîtra l'orientation définitive. Inutile de vous dire que ce projet fera appel aux méthodes actives et demandera l'engagement des personnes.

## b) Histoire de l'école au travers de l'histoire de Bernard

Après avoir repéré plusieurs instituteurs – au cours d'inspections dans la région de Nantes –, R. Boudy constitue une première équipe enseignante pour participer à l'expérience. C'est ainsi que Gwenaëlle<sup>69</sup> est invitée à rejoindre l'équipe :

« J'avais fait pas mal de classes de mers, des trucs qui sortaient un peu de l'ordinaire pour l'époque, et là j'ai été inspectée et mon inspecteur m'a proposé : voilà, j'ai un projet d'ouverture d'une école à aire ouverte sur Malakoff, il nous avait expliqué un peu ce que c'était, et il m'avait dit : je vous y verrais très bien...Et j'ai donc participé à un stage »<sup>70</sup>

L'équipe réunie suit un stage de formation aux écoles ouvertes animé entre autre par R. Boudy, des animateurs Francas du centre socioculturel de Malakoff et des formateurs de l'école normale du Mans. Les différentes expériences d'écoles ouvertes leur sont présentées au cours de ce stage, dont celle de Vitruve, qui n'avait d'ailleurs pas séduit Gwenaëlle<sup>71</sup>.

L'école est construite au cours de l'année 1973, selon une architecture « ouverte » consistant à penser l'espace scolaire autour de la bibliothèque, centrale sur laquelle l'ensemble des classes converge. Les cloisons entre les classes et avec la bibliothèque sont mobiles, rendant ainsi l'espace modulable selon les activités entreprises. Les premiers élèves sont scolarisés à la rentrée 1974, et le projet d'intégrer le centre socioculturel à l'école passe par l'animation de la pause-déjeuner et de la cantine par des animateurs. Ces derniers n'arriveront cependant jamais à mettre en place un véritable CLAE<sup>72</sup> (Centre de loisir associé à l'école).

Et ce n'est qu'avec le départ en retraite du premier directeur et l'arrivée de Bernard à Ange-Guépin, à la rentrée 1975, que le fonctionnement de l'école devient réellement différent des écoles classiques :

---

<sup>69</sup> Née en 1944 dans une famille de petits artisans bretons, Gwenaëlle reçoit une éducation catholique. Élève chahuteuse, elle est renvoyée à plusieurs reprises des institutions religieuses dans lesquelles elle poursuit ses études secondaires, mais finit par obtenir son baccalauréat et fait une première année en sciences économiques à l'université de Rouen. Elle commence sa carrière d'institutrice à Paris où son mari est muté en 1964, et rentre en Bretagne en 69.

<sup>70</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Gwenaëlle le 09/02/06.

<sup>71</sup> Celle-ci se rappelle : « J'ai vu un film qui avait été fait sur Vitruve, qui m'avait pas convaincu si ma mémoire est bonne : c'était trop fouillis... Si tu connaissais pas l'objectif de l'équipe pédagogique, le film ne donnait pas d'idées...tu voyais des enfants partout sans savoir ce qu'ils allaient faire », *Ibid.*

<sup>72</sup> Louis explique à ce propos : « On a beaucoup participé, ne serait-ce qu'en tant qu'animateur du quartier, on disposait de moyens mis au service de l'école, mais quand on a abordé avec les enseignants comment on pourrait collaborer parce que normalement « ouvert » c'est dans les deux sens, donc elle est ouverte sur l'extérieur, et l'extérieur doit pouvoir rentrer... Donc nous on se positionnait en tant que co-éducateurs, c'était un terme des Francas notamment (...) Et bon, y'a jamais vraiment eu d'entrée du centre culturel dans l'école... », extrait de l'entretien réalisé au domicile de Louis le 08/02/06. La trajectoire de Louis, représentative d'un profil de reconversion de dispositions contestataire dans le secteur de l'animation socioculturelle, fait l'objet d'un long développement dans le chapitre 4.

« Après mon arrivée, on a organisé le travail d'une façon complètement différente, avec : partage des responsabilités ; définition de postes de responsabilités : gestion de la bibliothèque, l'animation des ateliers de lecture, y'avait la coopérative scolaire, les relations avec les parents, la mairie, et ça repose toujours sur le directeur donc on a dit : on définit des postes et on se répartit les tâches : direction collégiale. Et j'ai même été plus loin dans la cohérence : j'ai décidé que les indemnités de direction, versées par la ville, soient partagées, et donc je les ai partagées avec tous les autres collègues pendant toutes ces années, et même avec la personne de la cantine scolaire et avec le gardien de l'école, qui participait aussi à l'animation. »<sup>73</sup>

J'ai mis du temps à comprendre comment situer l'école Ange-Guépin, tant les appartenances politiques et pédagogiques ne semblaient pas centrales dans les identités des instituteurs d'Ange-Guépin. Si Annette<sup>74</sup> était militante Freinet, Gwenaëlle, « très peu politisée », répond ainsi à ma question concernant ses références pédagogiques :

« Ma pédagogie c'était de surtout ne pas faire aux enfants ce qu'on m'a fait à moi : l'humiliation, « tu sais pas faire », « c'est pas bien »... Il paraît qu'on perpétue souvent ce qu'on t'a fait à toi, moi ça a été l'inverse. Et 68, ça a été ma petite réaction, ça a permis ça aussi... »<sup>75</sup>

Mes questions concernant la mise en place d'un conseil d'école, l'ouverture aux parents, les pédagogues de référence à Ange-Guépin, les effets éventuels de Mai 68 sur l'école n'ont pas plus inspiré Éric<sup>76</sup>, instituteur de la première équipe : « Pour tout ça, faut demander à Bernard, c'est lui qui a apporté tout ça ». Le premier terrain à Nantes en novembre 2004, m'a permis de comprendre que l'histoire de cette école<sup>77</sup> et de son recrutement était fortement liée à la figure centrale de Bernard, peu évidente à cerner au premier abord, comme l'atteste ses propos censés m'éclairer sur ses références pédagogiques :

« Je suis arrivé en 1975, avec mon histoire, mon passé, et donc j'avais un peu de ressentiment, et fallait que je l'exprime (*il rit*) ! J'avais pas forcément l'étiquette Freinet, mais avec tout mon passé de recherche, j'avais la pédagogie du projet, Rudolf Steiner, Montessori, j'avais approché tous ces grands pédagogues, et puis la dynamique des groupes, et l'énergétique chinoise, la sociologie... C'était mes références, je n'avais pas d'étiquette »

---

<sup>73</sup> Extrait du premier entretien réalisé au domicile d'Hubert le 22/11/04, durant 8h00 ! Tous les extraits d'entretiens avec Bernard cités par la suite sont issus de cette journée.

<sup>74</sup> Annette, institutrice Freinet, a participé à l'enquête par questionnaire mais nous ne l'avons pas rencontrée.

<sup>75</sup> Extrait de l'entretien du 09/02/06.

<sup>76</sup> Après avoir accepté de répondre au questionnaire, Éric n'a finalement pas participé à l'enquête. J'analyse aujourd'hui ce refus, qui m'a d'abord étonné de la part d'un ancien instituteur de l'école, par le décalage entre mes questionnements concernant les effets de Mai 68 sur la trajectoire des enquêtés et sa trajectoire d'instituteur qui n'a semble-t-il pas vraiment croisé les événements (d'après les récits des autres instituteurs rencontrés).

<sup>77</sup> Au-delà de sa création par R. Boudy, découverte ultérieurement. Celui-ci quitte d'ailleurs assez rapidement la région (1977).

On ne peut ainsi comprendre l'histoire de l'école Ange-Guépin sans faire le détour par la trajectoire de Bernard et l'analyse des effets biographiques – notamment professionnels – de sa participation à Mai 68.

- **Bernard, un instituteur atypique, maître de Chi-Kong et spécialiste de médecine chinoise**

Bernard est né en 1936, dans un petit village à 30 km de Nantes, de parents boulangier-pâtissier, catholiques et politiquement de droite. Bon élève, il part à dix ans suivre des études secondaires dans un collège catholique où il souffre de l'internat : « J'ai mal vécu l'enfermement ; faut dire que ce collège c'était vraiment une prison... ». Le baccalauréat en poche, il s'inscrit en psychologie à l'université de Montpellier, tout en enseignant parallèlement dans une école privée pour gagner sa vie :

« Sortant d'un milieu fermé où c'était très rigoureux, j'avais besoin d'espace donc je m'en vais dans le midi ! Là on se marrait bien : la vie d'étudiants, après huit années de collège en internat ! Découvrir la Méditerranée, la garrigue, les copains les copines, la liberté... »

Après deux années de psychologie, devant l'absence de perspectives professionnelles dans cette voie, il devient instituteur remplaçant en Loire-Atlantique. Mobilisé en 1959, il fait 28 mois de service militaire dont une année en Algérie, de laquelle il rentre « dégoûté et plutôt découragé » : « certains de mes copains étaient blessés, d'autres ont été tués, d'autres ont perdu la tête... moi j'étais plutôt démotivé, j'ai pas mal flotté ». Il enseigne de 1962 à 1967 dans une petite école de campagne entre St Malo et Nantes où il dit retrouver peu à peu goût à la vie dans la perspective d'améliorer le niveau « désastreux » des élèves par la mise en œuvre de pratiques pédagogiques différentes. Il suit parallèlement une formation d'animateur de centres de vacances jusqu'à l'obtention du diplôme de directeur, et se syndique au SNI dans la tendance « Unité action » (proche du parti communiste).

Il est instituteur dans une école primaire de Nantes en 1968, et les événements des mois de mai et juin vont jouer un rôle de socialisation de prise de conscience :

« Mai 68 arrive et alors là, ça a été un grand bouleversement...pas l'illumination, mais le tapage qui éveille...cette espèce de bouleversement intérieur qui révèle des choses qu'on a en soi, intérieurement, confusément, dans le cœur, et qui n'attendent qu'une petite étincelle...Pour moi c'est le mouvement de Mai 68 : j'avais avancé peu à peu dans un métier que je ne faisais pas bien (...) et avec l'Algérie, j'étais quand même dans l'obscur, mais avec quelques grains de lumière qui me disaient : ça serait bien si on faisait ça...Et mai 68 a été un grand réveil, un surgissement...J'ai pas les mots, mais une ouverture parce que j'ai vu que ce que je pensais, que

j'exprimais plus ou moins bien avec les collègues, à travers le syndicat...eh bien les autres pensaient comme moi, c'est à dire qu'il y avait un besoin de balayer beaucoup de poussière, de lourdeur [...] Tout d'un coup, les collègues déballaient leur sac et ils en disaient de toutes les couleurs ! J'ai découvert qu'il y avait un enfermement de la parole, dans les habitudes, dans des craintes et là y'avait un plaisir incroyable dans cette libération, et cette contestation qui était alors exprimée ! Ça m'allait bien parce que j'allais vers quelque chose de plus dynamique avec les centres de vacances, plein de techniques avec les moniteurs formés aux CEMEA et Mai 68 arrive et ça renforce mes convictions de changement, de changer ma façon de faire ».

Si Bernard participe peu aux manifestations au cours des événements, il s'implique intensément dans le militantisme syndical enseignant. Au cours des AG enseignantes quotidiennes qui se tiennent dans une grande salle mise à leur disposition par la FAL (Fédération des Amicales Laïques), il prend conscience qu'il n'est pas le seul à être animé du désir de réformer profondément sa profession et cela participe de sa radicalisation<sup>78</sup>. Mais son activité militante principale en Mai 68 consiste à aller à la rencontre d'instituteurs et de parents d'élèves d'écoles de campagne environnantes, non impliquées dans les événements, pour expliquer, diffuser les revendications émanant des AG nantaises<sup>79</sup>:

« On prenait la voiture, quand y'avait de l'essence, et on allait dans les écoles pour leur dire : mais qu'est-ce que vous faites là, vous savez que tout le monde est en grève ? Et on expliquait...aux parents d'élèves aussi, qui se demandaient ce qu'il se passait. Y'avaient des réunions le soir, les salles étaient pleines... Je me suis rendu compte que l'école fonctionnait beaucoup trop avec : d'un côté les enseignants, de l'autre les parents, et qu'il y avait cette ignorance réciproque, que des jugements étaient portés les uns sur les autres, qui étaient faux parce qu'aucune information ne circulait ! J'ai compris qu'il fallait donner aux gens la possibilité de s'exprimer...On expliquait les revendications, les points qu'on voulait changer et y'avaient des échanges très fructueux, sympathiques, et très chaleureux. Et c'est ça aussi qui a germé en 68 : avant j'avais peur des parents, les parents avaient peur de l'institution, de l'instituteur... Alors nous, à l'école ouverte, les parents étaient complètement intégrés au fonctionnement de l'école, bien avant que l'Éducation nationale instaure le conseil d'école, on avait une association des parents d'élèves qui participait activement à l'école. »

---

<sup>78</sup> Il explique : « Je me souviens de collègues chevronnés, qui avaient des responsabilités syndicales, mutualistes, j'avais l'impression que tout ronronnait bien avec eux, et puis je les ai entendus (*il rit*) démolir l'administration dans ce qu'elle a de...contrôle, d'esprit de contrôle...de créer la dépendance entre le pouvoir institutionnel, de contrôle, d'inspection...et donc : contestation de l'inspection : radical ! Mais ça devenait évident... ».

<sup>79</sup> Dont la suppression de l'inspection, la revendication d'une liberté à « travailler autrement », le refus de la hiérarchie au sein de l'école, etc.



A la rentrée 1968, Bernard intègre une école de Nantes où sa motivation à transformer radicalement la pédagogie rencontre bien vite la désapprobation du reste de l'équipe. Désajusté dans cette école où « pas un meuble n'avait bougé en 68 », il décide de passer le certificat d'aptitude à la formation des maîtres, pensant trouver là le moyen de participer à la transformation de l'école et de la pédagogie. Il reprend alors des études à l'université, en auditeur libre, suivant une formation de linguistique et des cours de sociologie. Parmi les lectures et auteurs l'ayant alors marqué, il cite Bourdieu, Passeron et retrouve dans un de ses bibliothèques une version dédicacée par Christian Baudelot de *L'Ecole capitaliste*<sup>80</sup>. Devenu formateur et membre de l'équipe départementale de rénovation et d'animation pédagogique, sa motivation à « transformer le système » le pousse à aller plus loin :

« Toujours dans la foulée de 68, je me suis dit : pourquoi pas changer, j'étais prétentieux, l'inspection départementale ; pourquoi pas entrer dans le système : on supprimera peut-être pas l'inspection mais j'agirai autrement parce que ça répond à un besoin »

Il est reçu à l'examen probatoire et suit pendant un an une formation à l'école Normale Supérieure de St Cloud où il découvre un milieu intellectuellement et politiquement stimulant, aux côtés d'agrégés, d'universitaires, porteurs de discours de transformation radicale du système scolaire. Il échoue une première fois à l'examen de fin d'année, mais il est reçu premier (sur le quota national réservé aux instituteurs) deux ans plus tard, l'examen devant juste être validé par un stage pratique et un mémoire de stage. Il réalise son stage à l'école normale de Fontenay-aux-roses, où, encouragé par divers formateurs, il élabore avec quelques collègues, un mémoire fort de propositions assez subversives quant au statut de l'inspection. Persuadés que le concours est « derrière eux » et que la soutenance n'est qu'une formalité, ils ne s'attendent pas à l'accueil que leur réserve le jury :

« On a été fusillés à la soutenance : on a été rayés des listes, rapatriés comme on disait à l'époque des algériens qui travaillaient en usine et qu'on a jeté après (...) Je me suis retrouvé à Nantes, tout seul, perdu, personne pour te soutenir alors qu'avant c'était très bien, mais comme là l'inspection générale décide, plus personne te connaît ! »

L'épreuve de ce désaveu d'une institution qu'il croyait pouvoir « changer de l'intérieur » est très violente et Bernard connaît deux années particulièrement difficiles où il hésite constamment à démissionner. C'est la possibilité d'intégrer Ange-Guépin – suite au départ en retraite du premier directeur – qui permet finalement à Bernard de sortir de l'impasse :

---

<sup>80</sup> Baudelot C., Establet R., *L'Ecole capitaliste* en France, Paris, Ed. Maspero, 1971, 347 p.

« A Ange-Guépin, j'ai transformé ma défaite en victoire...et surtout l'amertume, je l'ai transformée en réussite, en plaisir, en dynamique...et je me suis rendu compte que les institutions faut pas les affronter comme ça, en tirailleur, ou en voltigeur, mais faut les affronter dans le quotidien : faut faire bouger les choses en profondeur, avec les gens de bonne volonté, et les enfants les premiers [...] Mais j'ai gardé quand même l'étincelle au fond (*il rit*) ; on a résisté à l'inspection, la seule école de Nantes à refuser l'inspection ! ça a fait des vagues hein ! »

Après avoir tenté de transformer l'inspection « par le haut » et avoir fait les frais de la contestation, cet extrait d'entretien souligne la nécessaire renégociation identitaire pour convertir le désaveu en « réussite », passant par la reconversion des dispositions contestataires dans une pratique enseignante rénovée. On retrouve de nombreuses similarités avec les trajectoires d'instituteurs de Vitruve et plus généralement avec le processus de redéfinition du métier d'enseignant du fait de l'importation de dispositions et d'aspirations intériorisées dans d'autres espaces sociaux<sup>81</sup>.

Bernard intègre donc l'équipe enseignante d'Ange-Guépin en 1975 et devient directeur de l'école en 1977, le restant jusqu'à sa retraite en 1992, investissant son « *illusio* militante » dans une pratique pédagogique innovante, la mise en place d'une direction collégiale, d'un fonctionnement basé sur la participation des enfants à l'organisation de l'école, d'ateliers de création artistique co-animés par des parents d'élèves, l'organisation de fêtes inter-culturelles, etc. Contrairement à Vitruve, la politique n'est pas un sujet de discussion avec les enfants, du moins pas de manière intentionnelle ou directe :

« Il n'était pas question de politique, c'était simplement dans l'organisation de la vie, la mise en pratique de la coopération, du partage, du soutien mutuel, de l'entraide...La politique c'est ça, c'est le témoignage et l'expérience, ce qu'on dit, ce qu'on fait. La politique, c'est quand un homme et une femme organisent la vie et un enfant après...les règles de vie : l'école lieu de communication, d'échange, l'apprentissage de l'autonomie, l'apprentissage de la responsabilité, le partage, la co-formation, dans l'organisation du quotidien : c'est ça qu'on a mis en place... »

On ne peut comprendre cette réponse qu'au prisme de la trajectoire de Bernard : son ressentiment vis-à-vis de « grandes idées politiques comme la suppression de l'inspection » est en effet à la hauteur du prix qu'il a payé à tenter de les « appliquer ». Or ce point est essentiel dans la comparaison des écoles Vitruve et Ange-Guépin : si le projet de l'équipe

Vitruve revendique une action politique, héritière des événements de Mai 68, l'influence de Mai 68 existe dans le cas d'Ange-Guépin, mais les instituteurs ne revendiquent pas un rôle de socialisation politique des enfants. Cette divergence dans l'affichage des rôles et des objectifs pédagogiques des deux écoles s'imprime dans le recrutement des familles dérogataires.

### c) Les contours du recrutement social à Ange-Guépin

La part des enfants du quartier de Malakoff parmi les enfants scolarisés à Ange-Guépin varie d'une année à l'autre mais peut être estimée, à partir des informations recueillies en entretiens et des registres d'anciens élèves de l'école, à environ deux tiers. Le quartier Malakoff est caractérisé par son isolement au cœur de la ville : la Loire et les voies ferrées l'encerclent de part et d'autre. A l'image d'autres Grands Ensembles, la cité Malakoff, construite au début des années 1970, rassemble une population socialement diverse, composée de locataires issus des classes moyennes, de petits fonctionnaires, d'ouvriers des grandes entreprises industrielles encore localisées dans la ville – la manufacture de Tabac, les Chantiers Navals, etc. – et d'ouvriers d'usines situées sur l'Ile de Nantes<sup>82</sup>.

Le tiers restant des élèves – les dérogataires – que nous pensions composé majoritairement d'enfants de « soixante-huitards » s'est révélé bien plus hétérogène avec :

- des enfants en réinsertion scolaire, provenant de milieux médico-éducatifs et refusés dans les autres écoles publiques ;
- un nombre assez important d'enfants de réfugiés politiques des communautés latino-américaines ;
- des « enfants du voyage » pour reprendre les termes de Bernard ;
- des enfants de « soixante-huitards » scolarisés à Ange-Guépin pour les pédagogies « différentes » mises en œuvre à l'époque.

Bernard se rappelle qu'ils avaient surnommés ces derniers les « enfants sac-à-dos » :

« parce qu'ils étaient toute une bande de copains qui arrivaient le samedi avec leur sac-à-dos pour partir tous ensemble coucher chez les amis... Y'avait tout un groupe comme ça, avec des parents soixante-huitards...c'était l'esprit libertaire des années 1970, mais c'était une minorité »

---

<sup>81</sup> Processus analysé par J-C Chamboredon et J. Prévot dans « Le "métier d'enfant": Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle », *Revue française de sociologie*, vol. 14, n° 3, Juil-Sept. 1973, pp. 295-335. Cette homologie est approfondie dans le chapitre 6.

<sup>82</sup> Je remercie Marie Cartier de m'avoir fourni des précisions sur ce quartier nantais. On trouve, au lien indiqué ci-dessous, des photographies, une chronologie et des données sur l'histoire du quartier de Malakoff : <http://www.nantesmetropole.fr/lenouveaumalakoff/histoire/histoire.swf>. Contrairement au quartier de Vitruve, il n'y a pas alors de familles immigrées.

Quant aux enfants des réfugiés politiques, leur présence au sein de l'école est encore liée à la personne de Bernard. En effet, ce dernier adhère au début des années 1970 à un réseau de soutien à la révolution sandiniste<sup>83</sup> qui le sensibilise aux différentes causes latino-américaines. Cet engagement auprès des réfugiés politiques latino-américains explique la présence, au sein de l'école Ange-Guépin, d'enfants de réfugiés chiliens, puis argentins et enfin péruviens, présence qui « renforce la force de l'école dans le sens d'un engagement pédagogique, mais aussi politique » selon les termes de Bernard.

Ainsi, à l'exception d'une minorité de dérogataires, les enfants scolarisés à l'école Ange-Guépin sont issus des classes populaires de la région nantaise et/ou de différents milieux défavorisés (enfants de roms, enfants de réfugiés politiques, enfants refusés dans d'autres écoles). Si la population du secteur de Vitruve est socialement comparable à celle d'Ange-Guépin, les populations dérogataires sont au contraire sensiblement différentes, mais avant de l'objectiver statistiquement (partie B ci-dessous), concluons ce premier aperçu par la caractérisation des liens (éventuels) entre Mai 68 et le choix de scolariser ses enfants dans de telles écoles.

### **Conclusion : De Mai 68 à Vitruve et Ange-Guépin, l'hypothèse de la causalité mise à l'épreuve du terrain**

A la question: « Y avait-il un lien entre Mai 68 et le fait de scolariser vos enfants à Vitruve/Ange-Guépin ?  1.Oui,  2.Non, Si oui, le(s)quel(s) ? », 79% des parents d'élèves de Vitruve répondent positivement, contre 51% pour l'école nantaise. Cet important écart souligne la validité relative de l'hypothèse d'un lien de cause à effet entre la participation aux événements de Mai-Juin 68 et la scolarisation de ses enfants dans une école primaire publique expérimentale. En rentrant dans les détails des questionnaires, le sociologue peut trouver des liens là où les enquêtés n'en voient pas, comme dans le cas de cet enquêté qui après avoir répondu négativement, précise : « le lien c'est avec l'université de Vincennes ». Tout dépend en effet de ce que l'on entend par « lien », terme assez flou pour être compris de manière sensiblement différente d'un enquêté à l'autre, comme nous le montrons juste après. Mais l'écart reste significatif et révèle un nombre important d'enquêtés « nantais » qui ont participé au « Mai ouvrier » et ont scolarisé leurs enfants, quelques années plus tard, dans l'école de leur secteur, sans savoir le plus souvent qu'elle était différente d'autres écoles publiques.

---

<sup>83</sup> Avec lequel il s'est rendu au Nicaragua en 1981 pour participer à un projet d'alphabetisation.

L'analyse des réponses ouvertes précisant la nature de ce « lien » permet dans un deuxième temps de souligner la pluralité des motivations<sup>84</sup> politiques et pédagogiques et de spécifier la population enquêtée. Derrière un commun rejet de l'institution scolaire traditionnelle, une première ligne de clivage sépare les parents qui font le choix de ces écoles pour que leurs enfants soient socialisés dans des microsociétés en marge ou autrement dit épargnés du système dominant de ceux pour lesquels ces expériences alternatives sont un élément de contestation parmi d'autres, insuffisant pour transformer l'ordre social. Gérard fait partie de ces derniers :

« J'étais partant pour mettre Lydia à Vitruve mais j'en faisais pas non plus une question essentielle...J'avais à la fois la conviction profonde, je l'ai toujours, qu'il fallait bouleverser la société dans son ensemble et notamment son système éducatif, mais je pensais qu'il fallait quand même mener la lutte de l'intérieur et que ce n'était pas en créant des microsociétés alternatives qu'on résoudrait fondamentalement le problème... »<sup>85</sup>

On retrouve derrière ce clivage une opposition caractéristique de l'espace contestataire des années 1970 entre le pôle du « gauchisme politique » (auquel Gérard appartient) et le pôle du « gauchisme contre-culturel ». En affinant un peu l'analyse, on peut discerner trois grands types de liens entre Mai 68 et le choix de scolarisation qui nous intéresse.

Celui tout d'abord des incidences de Mai 68 sur le modèle éducatif, passant par la mise en pratique de certains schèmes « soixante-huitards » dans l'enceinte scolaire :

« Éducation active, anti-autoritaire et collective » ; « Cette réflexion sur la pédagogie est un héritage direct de Mai 68 » ; « Pédagogie de la liberté (Libres enfants de Summerhill) » ; « Que les relations enfants/éducateurs/parents soient le plus libres et le plus ouvertes possibles » ; « suite logique de 68 : possibilité de ne pas rentrer dans un système sans les pénaliser (erreur totale a posteriori) » ; « Continuité avec l'éducation familiale libertaire »<sup>86</sup>.

Les parents se représentent ici Vitruve/Ange-Guépin comme un espace où leurs idéaux en termes d'éducation sont mis en pratique et où leurs enfants connaissent une socialisation

---

<sup>84</sup> Nous utilisons également ici les réponses aux deux questions suivantes : « Quelles ont été vos motivations à l'époque pour y scolariser vos enfants ? » ; « Comment avez-vous appris l'existence de l'école Vitruve/Ange-Guépin ? (Précisez le plus possible) ».

<sup>85</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Gérard le 03/03/06. Il est permanent politique à la Ligue Communiste Révolutionnaire (LCR) de 1969 à 1984. Cf. Annexe C.

<sup>86</sup> Ces extraits sont tirés des réponses ouvertes aux questions « Quelles ont été vos motivations à l'époque pour y scolariser vos enfants » ; et « Y avait-il un lien entre Mai 68 et le fait de scolariser vos enfants à Vitruve/Ange-Guépin ? Si oui, lequel ».

scolaire dans la continuité de la socialisation familiale contre-culturelle. Il s'agit donc d'ex-« soixante-huitards » qui remettent – au moins – en question l'ordre quotidien.

Un deuxième type de réponses met davantage en avant la remise en cause politique de l'institution-Ecole :

« Échapper au rouleau compresseur de l'institution, à la collusion savoir/pouvoir » ;  
« Transformer les rapports de pouvoir, donc les rapports maître-élève aussi ; l'école étant vue comme un vecteur de l'idéologie dominante, il était important de "changer la vie" en commençant par là ! » ; « Je participais à "l'école de Mai" (= groupe mao) »<sup>87</sup>

Ces réponses reflètent des représentations de l'école comme étant un espace – parmi d'autres – traversé de rapports sociaux de domination auxquels s'attaquer : on peut les rapporter ainsi au pôle politique de l'espace contestataire des années 1970<sup>88</sup>.

Un dernier registre de justification de ce choix d'écoles mentionne des liens de sociabilité et non plus des liens idéologiques<sup>89</sup>, insistant sur les réseaux d'interconnaissance liés au militantisme passé, par lesquels ils sont arrivés à Vitruve/Ange-Guépin :

« Parce que nous fréquentions d'anciens soixante-huitards qui nous ont recommandé Vitruve » ;  
« Le lien, c'étaient les amis mentionnés, soixante-huitards, et moi-même ! » ; « Par des amis militants » ; « Par le réseau de la crèche parentale de Vincennes »

Ce dernier registre, mentionnant les réseaux de sociabilité ayant entraîné la scolarisation des enfants dans les deux écoles enquêtées, gagne enfin à être affiné pour cerner plus précisément leurs principaux réseaux de recrutement.

Dans le cas de Vitruve, l'université de Vincennes est un des principaux bassins de recrutement : des enseignants et des étudiants de Vincennes y scolarisent en effet leurs enfants, après les avoir confiés à la crèche parentale et/ou à la maternelle de l'université : « C'était le circuit normal après la crèche de Vincennes ». Divers réseaux militants « post-soixante-huitards » alimentent ensuite l'école, à l'image de réseaux noués autour de crèches parentales parisiennes (notamment celle des Beaux-Arts) et de maternelles alternatives (comme celle de « La barque »), de certaines communautés, de réseaux d'enseignants syndiqués (notamment à l'école émancipée), de réseaux d'éducateurs, ou encore, de manière

---

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> Cet espace contestataire est amplement détaillé, justifié, argumenté au fil de la thèse et nous demandons ici au lecteur de nous suivre dans cette dénomination qui fera l'objet d'une argumentation autrement plus fouillée et empiriquement fondée dans les deux premières parties.

un peu vague pour l'instant de « réseaux alternatifs »<sup>90</sup>. De manière plus anecdotique enfin, quelques enquêtés mentionnent des articles de presse, et notamment un numéro de la revue *Autrement*<sup>91</sup>, les ayant fait découvrir l'existence de Vitruve.

Dans le cas d'Ange-Guépin, le principal bassin de recrutement est le quartier de Malakoff (*cf. supra*). On discerne ensuite un réseau construit autour du secteur de l'animation socio-culturelle. Plusieurs enquêtés mentionnent des « amis instituteurs » leur ayant recommandé l'école Ange-Guépin. D'autres sont enfin passés par le rectorat pour se renseigner sur l'existence d'écoles Freinet. Célestin Freinet est en effet *la* référence pédagogique des enquêtés du terrain nantais, là où les parents d'élèves de Vitruve citent<sup>92</sup> la lecture des écrits de W. Reich, d'I. Illitch, d'A. S. Neil (*Libres enfants de Summerhill*) et de C. Freinet.

Précisons enfin que de manière transversale au corpus – pour les deux écoles et quelle que soit la nature du lien entre Mai 68 et le choix de scolarisation – un nombre important de parents mentionnent leur propre rapport malheureux à l'institution scolaire (et plus largement aux rapports éducatifs) et le désir d'éviter cela à leurs enfants.

### ***B - Sociographie des deux générations familiales enquêtées***

Après avoir présenté la genèse de l'enquête, la justification du terrain et l'histoire des deux écoles sélectionnées pour constituer le corpus, il est temps de donner un premier aperçu des caractéristiques sociales des enquêtés. Cette mise à plat vise à caractériser les deux générations familiales enquêtées par rapport aux variables morphologiques usuelles (âge, sexe, origine sociale, niveau de diplôme et PCS principalement). Autrement dit, il s'agit uniquement de présenter ici les dernières données de cadrage et de comparaison des deux terrains avant d'entrer dans l'argumentation.

---

<sup>89</sup> Ces deux registres étant fortement corrélés bien entendu, mais nous nous intéressons ici aux manières indigènes de rendre compte du lien entre Mai 68 et ces écoles.

<sup>90</sup> Une enquêtée écrit ainsi : « Je vivais dans un milieu où l'on connaissait Vitruve (mouvements alternatifs) ». Dans son cas, il s'agit de réseaux peu structurés, mobilisés autour de questions liées à l'écologie et la lutte contre le nucléaire. Nous renvoyons là aussi aux chapitres 3 et 4 pour une caractérisation de ces espaces militants « post-soixante-huitards ».

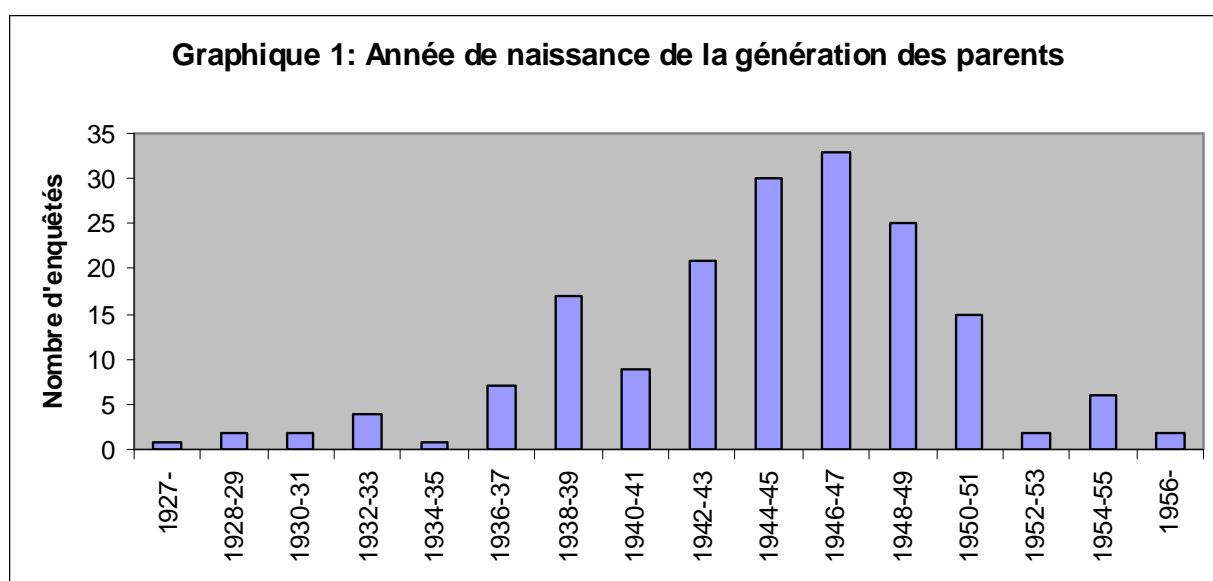
<sup>91</sup> *Cf.* Le Garrec E., « Vitruve et ses enfants « producteurs » », *Autrement*, n°10, sept. 1977, ainsi que le numéro intitulé « ...Alors, on n'a pas école aujourd'hui ?... » dans lequel l'équipe enseignante de Vitruve publie « Vitruve, une école perpendiculaire », *Autrement*, n° 13, 1978, pp. 204-212. Ce dernier article prend position – comme son titre l'indique de manière humoristique – contre les écoles parallèles.

<sup>92</sup> Dans leurs réponses à la question : « Comment et quand en êtes-vous venu à vous intéresser aux pédagogies "différentes" ? ».

## 1) Premier aperçu de l'hétérogénéité du corpus de parents « ex-soixante-huitards »

### a) Age des enquêtés

L'âge est une des seules variables qui n'oppose pas les deux terrains d'enquête. En effet, la composition du corpus d'ex-« soixante-huitards » est assez similaire en termes d'âge et de cohortes enquêtées, avec dans les deux cas une moyenne d'âge de vingt-trois ans et demi en 1968. Nés entre 1927 et 1956, ils se répartissent (cf. graphique 1 ci-dessous) suivant une courbe de Gausse dont le maximum est atteint pour les années 1946-1947.



Plus de 60% d'entre eux ont ainsi eu entre 18 et 25 ans en 1968 (nés entre 1943 et 1950). Les femmes sont légèrement surreprésentées dans le corpus de Vitruve (54% de femmes pour 46% d'hommes) alors qu'elles sont sous-représentées dans celui d'Ange-Guépin (45% de femmes). 52% de l'ensemble des enquêtés sont ainsi des femmes (95 femmes pour 87 hommes). Elles sont sensiblement plus jeunes que les hommes sur les deux terrains, l'écart étant plus accentué à Nantes où l'âge moyen en 1968 est de 20 ans pour les femmes et de 24 ans et demi pour les hommes (contre 23,5 et 24,5 à Vitruve).

### b) Origine sociale, niveau de diplôme et PCS

Les deux terrains diffèrent ensuite quant à l'origine sociale, le niveau de diplôme et la profession des enquêtés. En effet, les « soixante-huitards » ayant scolarisé leurs enfants à Vitruve sont d'origine sociale nettement supérieure à ceux qui ont scolarisé leurs enfants à Ange-Guépin (cf. Tableau 1 ci-dessous). Concernant Vitruve, 40% des enquêtés sont issus des



classes supérieures – dont la moitié des classes supérieures intellectuelles et artistiques – et moins d’un cinquième sont originaires des classes populaires. Les tendances sont inversées pour l’école nantaise où 40% des enquêtés sont d’origine populaire et moins d’un sixième issus des classes supérieures.

**Tableau 1 : Comparaison de l’origine sociale des enquêtés**

Origine sociale <sup>93</sup>		Vitruve		Ange-Guépin	
		Effectif	% Exp.	Effectif	% Exp.
Classes supérieures	Cadres privés et professions libérales intellectuelles et artistiques	32	21	3	(11)
		30	20	1	(4)
Classes moyennes :	enseignantes	10	7	1	(4)
	économiques (artisans, commerçants...)	35	23	6	(23)
	employés	13	9,5	5	(19)
Classes populaires :	ouvrières	23	15,5	7	(27)
	paysannes	6	4	3	(11)
Total des exprimés <sup>94</sup>		149	100	26	100

L’hétérogénéité des deux terrains en termes d’origine sociale se retrouve, sans surprise, dans les niveaux de diplôme et les positions socio-professionnelles (Cf. tableau 2 et 3). En effet, la moitié des enquêtés de Vitruve ont un niveau de diplôme supérieur ou égal à Bac+4 – avec une surreprésentation d’enquêtés ayant fait une thèse de 3<sup>ème</sup> cycle – tandis qu’ils sont moins de 20% à Ange-Guépin. Et plus d’un tiers de ces derniers n’ont pas le baccalauréat, ce qui n’est le cas que de 20% des premiers.

**Tableau 2 : Comparaison des niveaux de diplôme**

Niveau de diplôme	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% Exp..	Effectif	% Exp.l
Doctorat	20	13	0	(0)
Niveau Bac + 5 et ingénieurs	30	20	4	(15)
Niveau Bac + 4	25	16,5	1	(4)
Niveau Bac + 3	16	10,5	5	(18)
Niveau Bac +2	18	12	4	(15)
Niveau Baccalauréat	13	8,5	3	(11)
Inférieur au niveau Bac	30	19,5	10	(37)
Total	152	100	27	(100)

<sup>93</sup> L’origine sociale des enquêtée est ici recodée à partir des professions et des niveaux de diplômes (quand ils sont précisés) que ceux-ci déclarent pour leurs propres parents.

Professionnellement, si plus de la moitié des parents d'élèves de Vitruve appartiennent aux classes supérieures – dont une importante proportion de cadres du public et de professions artistiques – ils ne représentent pas un cinquième à l'école Ange-Guépin. Et si près d'un tiers de ces derniers appartiennent aux classes populaires, c'est le cas de moins de 10% des premiers. Il est cependant un trait qui rapproche les deux populations : l'importante représentation des professions intermédiaires de l'enseignement (instituteurs), de l'animation (animateurs socio-culturels) et du *care* (infirmier/ères ; auxiliaires de puériculture...). Nous montrerons dans la deuxième partie de la thèse que cette convergence n'est pas sans lien avec les incidences qu'ont eues les événements de Mai-Juin 68 sur les trajectoires professionnelles des enquêtés.

**Tableau 3 : Comparaison des catégories socio-professionnelles**

Catégorie socio-professionnelle	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% /Total.	Effectif	% /Total
Agriculteurs et ouvriers	5	3	4	(15)
Employés	13	8,6	4	(15)
Artisans, commerçant	0	0	2	(8)
Professions intermédiaires :	48	32	11	(42)
Dont enseignement/animation/soins	33		9	
Cadres, dont :	53	35	3	(11)
→ Cadres du privé	12		1	
→ Cadres du public	41		2	
Professions artistiques	23	15	0	
Professions libérales	8	5	2	(8)

Dans un premier temps, cette hétérogénéité sociale entre les deux terrains nous a dérouté au point d'hésiter à laisser de côté le terrain nantais dans le cadre de la thèse. Mais ne cherchant pas à mener une analyse comparative, elle est finalement apparue heuristique et révélatrice de plusieurs points essentiels concernant l'objet d'étude. En effet, la réalité sociologique nantaise vient réhabiliter une vérité historique qui a trop longtemps été masquée par les interprétations de Mai 68 comme mouvement étudiant principalement composé d'« enfants de bourgeois » (*cf.* Introduction). Si les enfants des classes supérieures étaient sûrement surreprésentés dans le mouvement parisien, la réalité des événements de Mai 68 en province s'avère bien différente. Par sa spécificité, le terrain nantais jouera tout au long de la thèse un rôle de « garde-fou » salutaire, de contre-point rappelant à tout moment la très grande diversité des

---

<sup>94</sup> Tous les enquêtés n'ont pas renseigné la profession et le diplôme de leurs parents, ce qui explique des effectifs totaux variables selon les tableaux.

pratiques militantes, des registres de participation aux événements et des réalités socio-historiques. Les matériaux recueillis ne permettent pas de travailler de manière approfondie sur le « Mai ouvrier » mais ils permettent par contre de décentrer la focale et d'élargir la palette des configurations soixante-huitardes analysées.

### c) Socialisation familiale : politique et religion en héritage ?

La différence des corpus construits à partir de l'école Vitruve et de l'école Ange-Guépin est tout aussi importante du point de vue de la socialisation politique et religieuse des enquêtés.

Politiquement, les enquêtés de Vitruve sont plus nombreux à avoir des parents de gauche<sup>95</sup> (environ 50%) et à répondre positivement à la question de l'existence d'une tradition politique dans leur famille<sup>96</sup> (45%) que ceux d'Ange-Guépin qui sont légèrement plus d'un tiers à déclarer avoir des parents de gauche (et un tiers à renseigner une tradition politique familiale). Les enquêtés de Vitruve sont également plus nombreux à déclarer que l'un de leurs parents a participé (ou les deux) à la Résistance (37% contre moins de la moitié sur le terrain nantais).

Mais c'est peut-être leurs origines religieuses qui les différencient encore davantage. Plus des 4/5 des enquêtés nantais déclarent leur mère croyante (contre moins des 2/3 pour les vitruviens) et un écart similaire se retrouve dans la pratique religieuse des parents (*cf.* tableau 4). Et alors que sur le terrain nantais la religion des parents est exclusivement catholique, les origines religieuses des enquêtés de Vitruve sont diverses (avec une majorité de parents catholiques mais également des parents protestants et des parents juifs).

**Tableau 4 : Socialisation familiale religieuse**

Votre père était-il croyant ?	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% Total	Effectif	% Total.
Oui	67	44	16	(59)
Non	77	51	11	(41)

Votre mère était-elle croyante ?	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% Total	Effectif	% Total.
Oui	92	61	23	(85)
Non	56	37	3	(11)

<sup>95</sup> Il leur était demandé : « Diriez-vous que vos parents sont (ou étaient) plutôt de gauche, plutôt de droite, ou ni de gauche ni de droite » avec un tableau à deux lignes pour le père et la mère (*cf.* Q21 du questionnaire « parents », Annexe A).

<sup>96</sup> La question exacte est ainsi formulée : « Existe-t-il une tradition politique dans votre famille ?  1.Oui,  2.Non ; si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_ ».

Vos parents étaient-ils pratiquants ?	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% Total	Effectif	% Total.
Oui	50	33	18	67
Non	99	66	9	33

Nous verrons que ces origines religieuses et les formes distinctes de socialisation primaire qui en découlent jouent un rôle central dans la genèse de dispositions contestataires. La question de la transmission d'une appartenance juive<sup>97</sup> différencie enfin les deux terrains puisque 20% des enquêtés de Vitruve déclarent que l'un de leur parent – au moins – est d'origine juive<sup>98</sup>, pour un seul enquêté de l'école Ange-Guépin.

#### d) Expériences militantes antérieures à 1968

44% des enquêtés déclarent avoir eu des activités militantes avant 1968. Ce chiffre masque des réalités générationnelles et géographiques fort diverses : un tiers des enquêtés nantais déclare des activités militantes antérieures à 1968 contre près de la moitié des enquêtés de Vitruve. Mais c'est en croisant l'âge des enquêtés avec leur éventuelle expérience militante antérieure à Mai 68 que l'on obtient des résultats intéressants en termes générationnels (cf. tableau 5). On s'aperçoit en effet que le corpus est constitué de cohortes d'enquêtés présentant des parcours de socialisation politique distincts : si le taux d'enquêtés ayant milité avant 1968 s'élève à 60% parmi ceux qui sont nés avant 1944, il descend à moins de 40% pour ceux qui sont nés entre 1944 et 1948 et à moins de 30% pour les plus jeunes. Nous montrerons que la population la « plus âgée » du corpus se politise et commence à militer avec la Guerre d'Algérie ; qu'à quelques années près, les « suivants » se politisent au cours des années 1960 avec la Guerre du Vietnam et plus largement le tiers-mondisme ; et que les plus jeunes commencent à militer avec Mai 68. La mise en évidence de ces différentes « unités de génération » et leur caractérisation fine fait l'objet des premiers chapitres ; nous voulions

---

<sup>97</sup> Cette question dépasse celle de la pratique religieuse dans la mesure où la plupart des parents d'enquêtés d'origine juive n'étaient ni pratiquants, ni croyants. Mais ce point est approfondi dans le premier chapitre auquel nous renvoyons le lecteur.

<sup>98</sup> Ce chiffre est peut-être sous-estimé car plusieurs enquêtés ont refusé de répondre à cette question (cf. Q20 du questionnaire « parents »). Certains sont allés jusqu'à me contacter par téléphone pour me demander des explications sur mes motivations à les interroger sur ce sujet ou encore ont exprimé en fin de questionnaire leur désapprobation sur cette question précisément. Précisons donc que cette question avait été posée afin de tester l'hypothèse d'une surreprésentation de militants d'origine juive dans le mouvement de Mai 68. Je ne m'attendais pas à de telles réactions ou du moins pas davantage qu'à des questions portant sur l'usage de drogues ou sur des pratiques de « libération sexuelle ». Dans la mesure où l'anonymat des personnes est respecté, les résultats démontrent l'intérêt d'avoir posé la question (cf. chapitre 1, partie B.1. intitulée Simon : l'héritage d'une mémoire familiale « juive et communiste »).

seulement souligner ici l'hétérogénéité générationnelle du corpus enquêté par un simple tableau croisé.

**Tableau 5 : Classe d'âge et militantisme antérieur à Mai 68**

% ligne % colonne	Militants avant 1968	Non militant avant 1968	Ensemble
1927--1936	<b>60</b> 7,8	40 4,0	100 5,7
1936--1944	<b>62,3</b> 42,9	37,7 20,2	100, 30,1
1944--1948	38,1 31,2	<b>61,9</b> 39,4	100 35,8
1948--1957	28 18,2	<b>72</b> 36,4	100 28,4
ENSEMBLE	43,8 100	56,3 100	100 100

**e) Étudiants et salariés en Mai 68 :**

Les deux populations enquêtées se différencient enfin sur le plan du statut social en Mai 1968 (étudiants vs salariés). Si près de la moitié des enquêtés de Vitruve (47%) sont étudiants en 1968, c'est le cas d'un tiers seulement des enquêtés nantais. De plus, la part des salariés en 1968 sur le terrain nantais est sous-représentée dans le corpus final du fait des plus nombreux refus de participation à l'enquête (et des non-retours des questionnaires) de leur part. Ceci s'explique en grande partie par l'inadéquation entre le questionnaire qui leur était envoyé, centré sur les incidences du militantisme en Mai 68, et leur expérience des événements et des années suivantes<sup>99</sup>. Si ces refus et ces non-retours peuvent être analysés comme des échecs de l'enquête, ils sont néanmoins d'un enseignement essentiel en ce qui concerne notre problématique. En effet, ils rappellent que les « soixante-huitards » dont la trajectoire a été fortement infléchie par la participation aux événements de Mai-Juin 68 sont surreprésentés dans le corpus finalement enquêté.

Enfin, si l'asymétrie des terrains reflète sommairement l'opposition entre un « mai étudiant » parisien à un « mai ouvrier » nantais, nous avons été agréablement surpris de constater que la

---

<sup>99</sup> En effet, nous avons expliqué dans l'introduction de la thèse, que la construction du questionnaire a été guidée par la connaissance du premier terrain enquêté – celui de Vitruve – et par la problématique des effets biographiques du militantisme, si bien que pour des salariés ayant fait grève en Mai 68 sans que ces événements n'aient eu d'effets notoires sur leur trajectoire, le questionnaire est largement désajusté.

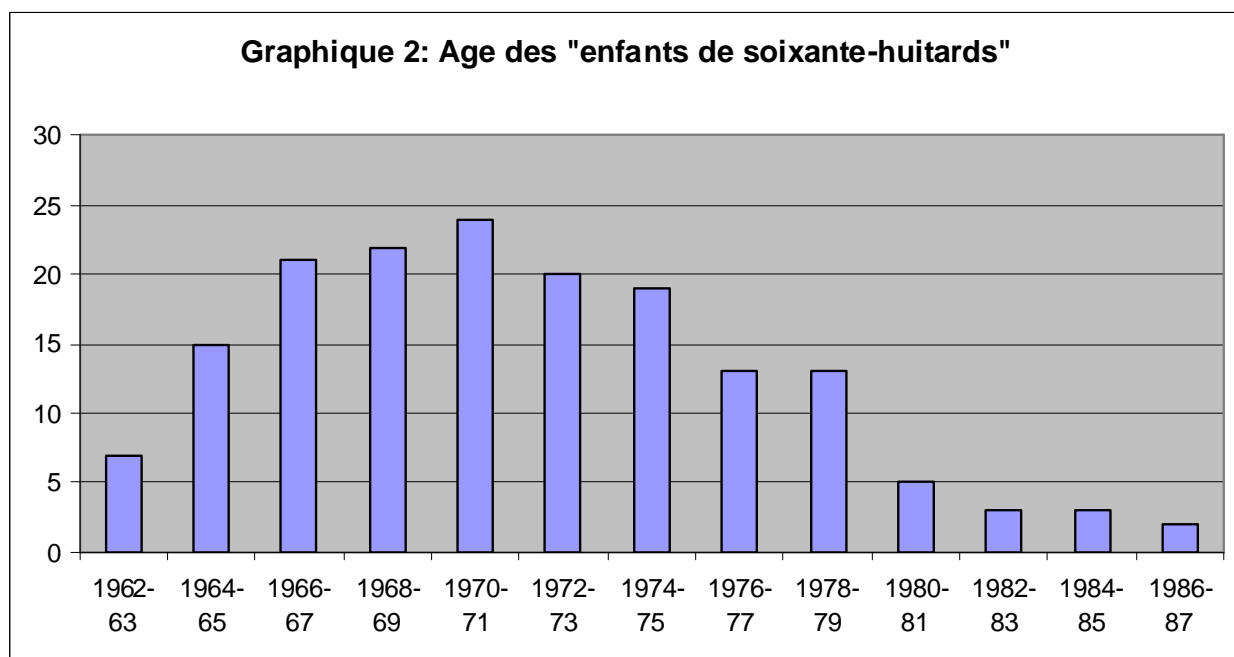
moitié des enquêtés de Vitruve n'étaient plus étudiants en 1968 : cela donne effectivement accès à des registres de participation aux événements de Mai-Juin 68 très divers<sup>100</sup>.

## 2) Génération des anciens élèves, enfants de « soixante-huitards »

Sur les 168 anciens élèves ayant renvoyé un questionnaire exploitable<sup>101</sup>, 137 sont d'anciens élèves de l'école Vitruve et 31 de l'école Ange-Guépin. Nous nous limiterons ici à une caractérisation sommaire du corpus des enfants, qui fait l'objet de la troisième partie de la thèse.

### a) Composition du corpus en termes d'âge et de sexe

Les « enfants de soixante-huitards » enquêtés sont nés entre 1962 et 1986. 70% d'entre eux sont nés entre 1965 et 1975. L'âge moyen est de 33 ans (*i.e.* naissance en 1972) en 2005 et l'âge médian de 34 ans (*i.e.* naissance en 1971).



<sup>100</sup> Cf. chapitre 2.

<sup>101</sup> Quelques questionnaires reçus étaient trop lacunaires pour être exploitables statistiquement, et dans le corpus des « enfants », comme dans celui des « parents », quelques enquêtés ont renvoyé le questionnaire vierge avec une lettre d'explication de leur non-participation. J'ai ainsi réalisé quelques entretiens avec des enquêtés ayant refusé de participer à la partie statistique de l'enquête.

Les anciens élèves de l'école Ange-Guépin sont globalement plus jeunes que ceux de Vitruve, ce qui n'est pas étonnant du fait de l'ouverture plus tardive de l'école nantaise<sup>102</sup> (1974).

Les femmes sont légèrement surreprésentées dans la « deuxième génération » (53% de femmes), dans des proportions comparables au corpus des « parents »

### b) Niveau de diplôme et situations professionnelles comparés

On retrouve logiquement, à la génération (familiale) suivante, l'hétérogénéité sociale des deux terrains enquêtés (cf. tableaux 6 et 7 ci-dessous). Cette disparité semble cependant s'être réduite à la « deuxième génération ». En effet, si l'écart reste important pour les hauts niveaux de diplômes, avec près de 40% des anciens élèves de Vitruve ayant atteint un niveau de diplôme supérieur ou égal à Bac + 5, contre un ancien élève sur six à l'école Ange-Guépin, la différence se resserre du côté de ceux n'ayant pas atteint le niveau baccalauréat (13% à Vitruve contre 20% à Ange-Guépin).

**Tableau 6 : Niveaux de diplôme pour la génération des « enfants »**

Niveau de diplôme	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% /Exp.	Effectif	% /Exp.
Doctorat	11	8	0	(0)
Bac + 5 et ingénieurs	42	31	5	(17)
Bac + 4	15	11	2	(7)
Bac + 3	22	16	6	(20)
Bac +2	11	8	4	(13)
Bac et Niveau Bac	15	11	5	(17)
Inférieur au niveau Bac	17	<b>13</b>	6	(20)
Étudiants	3	2	2	(6)
Total	136	100	30	(100)

La comparaison de ces résultats à ceux de la génération familiale précédente suscite plusieurs interrogations. On peut tout d'abord s'étonner du plus faible taux d'anciens élèves de Vitruve ayant un niveau d'étude équivalent à Bac+8 par rapport à leurs parents (8% contre 13%). Et plus généralement, le niveau d'étude des anciens élèves d'Ange-Guépin semble plus conforme aux résultats connus concernant la transmission du capital scolaire d'une génération à la suivante<sup>103</sup> que pour les anciens élèves de l'école Vitruve, chez lesquels on discerne des

<sup>102</sup> En effet, nous avons de nombreux enquêtés « vitruvien » pour les années 1973-1974-1975, là où pour Ange-Guépin, l'école ne commence à accueillir des dérogataires en nombre que dans les années suivantes.

<sup>103</sup> Cf. entre autre Gollac M., Lauhlé P., « Les composantes de l'hérité sociale. Un capital économique et culturel à transmettre », *Économie et statistiques*, n° 199-200, 1987, pp. 95-105 ; Passeron J-C, « L'inflation des

signes de déclassement<sup>104</sup>. Nous ne livrerons ici aucune hypothèse explicative : seule l'articulation des matériaux quantitatifs et qualitatifs nous permettra d'approfondir la question des effets potentiels de la participation à Mai 68 sur la transmission familiale du capital culturel. Il faudra en outre faire la part des conditions structurelles de la transmission du capital culturel de celle des conditions familiales spécifiques au corpus (ce que le tableau ci-dessus ne permet pas) pour tenter d'expliquer les troubles repérés de cette transmission<sup>105</sup>.

**Tableau 7 : Situations professionnelles des « enfants »**

Catégories socio-professionnelles des anciens élèves	Vitruve		Ange-Guépin	
	Effectif	% /Exp.	Effectif	% /Exp.
Agriculteurs et ouvriers	3	2	2	(7)
Employés	13	9,5	5	(17)
Artisans, commerçant	4	3	1	
Professions intermédiaires	44	32	12	(44)
Dont enseignement/animation/soins	28		8	
Cadres, dont :	36	27	2	(7)
→ Cadres du privé	17		2	
→ Cadres du public	19		0	
Professions artistiques	17	12,5	2	(7)
Professions libérales	6	4,5	0	
Femme au foyer	1		1	
Etudiants	10	7,5	2	(7)

Enfin, sur le plan professionnel, le corpus d'anciens élèves présente de grandes ressemblances avec celui des parents, à une exception près : la part beaucoup plus faible de cadres du public dans la génération des enfants (*cf.* tableau 7). Les professions intermédiaires de l'enseignement, de l'animation et du médico-social, déjà très présentes dans la génération des parents, prennent ici une place encore plus centrale. Si ce résultat n'est pas sans lien avec le déclassement relatif (et inégalement distribué) de la « deuxième génération », nous montrerons dans la troisième partie de la thèse, que de nombreux « enfants de soixante-

---

diplômes. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982, pp. 551-584 ; Terrail J-P, *De l'inégalité scolaire*, Paris, La Dispute, 2002 ; Bourdieu P., J.C. Passeron, *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Ed. Minit, 1970.

<sup>104</sup> Nous restons volontairement imprécis pour l'instant en parlant de « signes de déclassement », dans la mesure où la question de la mobilité sociale descendante éventuelle de la génération des « enfants de soixante-huitards » est complexe et ne peut en aucun cas être traitée à partir de ces seules données. Les chapitres 6 et 7 approfondissent cette question, à l'aide de matériaux qualitatifs. *Cf.* Peugny C., *Le Déclassement*, Paris, Grasset, coll. « Mondes vécus », 2009, ou encore Peugny C., « La mobilité sociale descendante et ses conséquences politiques : recomposition de l'univers de valeurs et préférence partisane », *Revue Française de Sociologie*, 2004/3, Vol. 47, pp. 443-478

<sup>105</sup> C'est également ce que Gaëlle Henri-Panabière tente de faire dans son enquête sur des collégiens « méshéritiers » : « Collégiens en difficultés scolaires issus de parents fortement diplômés », *op. cit.*



huitards » trouvent dans ces espaces professionnels des lieux où activer des dispositions contestataires et/ou contre-culturelles héritées.

### ***Conclusion : justification des bornes temporelles du corpus (1973-1990)***

A l'issue de cette présentation préliminaire des écoles Vitruve et Ange-Guépin puis d'une première mise à plat de données relatives aux deux générations familiales enquêtées, il nous reste à justifier les bornes temporelles du corpus avant d'entamer véritablement la réflexion.

Comme souvent, les raisons sont de plusieurs ordres. Commençons par les motifs « pratiques », liés à la réalité empirique du terrain enquêté : si l'école Vitruve existe depuis 1962, l'école Ange-Guépin n'accueille des élèves qu'à partir de la rentrée 1974. Ainsi, dans un souci de constitution d'un corpus « comparable », il semblait logique de retenir pour borne inférieure une date proche de 1974. Mais là n'est pas la raison principale et nous n'aurions pas écarté du corpus les familles ayant scolarisé leurs enfants à Vitruve entre 1968 et 1974 pour de simples raisons pratiques.

En effet, partant de l'hypothèse que la participation aux événements de Mai-Juin 68 avait (potentiellement) des incidences sur les stratégies éducatives, il fallait laisser s'écouler un certain nombre d'années, après 1968, pour que des enfants nés à partir de 1968 – ou peu de temps avant – soient en âge d'être scolarisés dans le primaire. Or les enfants<sup>106</sup> nés au cours de l'année 1967-68, entrent à l'école primaire à la rentrée 1973, à l'âge de six ans. Ainsi, sélectionner les familles avant 1973 n'avait guère de sens pour travailler sur les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération ».

Enfin, une dernière justification relève du temps nécessaire, après Mai 68, à ce que l'expérience de Vitruve soit effectivement marquée, dans les pratiques pédagogiques, par ces événements et qu'elle soit popularisée dans certains réseaux d'« ex-soixante-huitards ». En effet, les demandes de dérogation (qui constituent la population susceptible de m'intéresser) n'augmentent de manière significative qu'à partir de la date charnière de 1972. Nous montrerons qu'à cette date, le contexte de dévalorisation des engagements politiques d'extrême gauche, l'épuisement de certains militants ayant consacré plusieurs années à une révolution qui se fait attendre et la nécessité de se reclasser rendent propice le déplacement de

---

<sup>106</sup> Si nous avons en pratique des enfants nés à partir de 1962, c'est que certains arrivent à Vitruve non pas en CP mais dans des classes supérieures en 1973.

leurs engagements et des espérances qui les accompagnent du champ politique au champ de l'école et de l'enfance qui deviennent alors de nouveaux terrains d'expérimentation politique.

La borne temporelle venant clore le corpus (année scolaire 1989-90) est plus arbitraire et plus difficile à justifier en termes de problématique de recherche. En effet, nous pouvions encore trouver, parmi les élèves des années suivantes, des « enfants de soixante-huitards », ne serait-ce que parce que de nombreux « ex-soixante-huitards » séparés se sont remis en couple et ont eu des enfants tardivement. Mais au fil des années, le nombre d'enfants de « soixante-huitards » par classe diminuant, le coût en termes de temps passé à les retrouver augmentait fortement. C'est pourquoi nous avons limité le corpus à l'année scolaire 1989-90, qui accueille par ailleurs les derniers enfants nés au tournant – politique – des années 1980.



**Première partie :**  
**Faire l'événement : qui ? pourquoi ? comment ?**



# Chapitre I

## Sociogénèse des dispositions au militantisme en Mai 68 :

---

### *Introduction*

Comment rendre compte sociologiquement de l'hétérogénéité des participants aux événements de Mai 68 et déconstruire ainsi la catégorie de « soixante-huitard » ? Ce chapitre se propose de revisiter, par l'enquête, la question des déterminants<sup>1</sup> de l'engagement en Mai 68. Le point commun à l'ensemble des enquêtés est d'avoir participé, d'une manière ou d'une autre, aux événements de Mai 68 et de s'être engagé politiquement à cette occasion. Cependant, si leurs trajectoires convergent en Mai 68, ils n'investissent l'événement ni de la même manière (chapitre 2), ni pour les mêmes raisons. Revenir sur « l'avant-68 » de leurs trajectoires, c'est se donner les moyens de saisir l'hétérogénéité socio-politique de ces acteurs, de comprendre et d'analyser les différentes modalités de leur participation aux événements. Par ailleurs, pour comprendre la manière dont cet événement va plus ou moins infléchir leurs destinées sociales « probables »<sup>2</sup>, il est important de remonter aux origines différenciées de leur intérêt (pour la) politique.

Le caractère empirique, l'ampleur de l'enquête et l'entrée singulière par la deuxième génération permettent d'avoir une approche généalogique et d'apporter un regard neuf et étayé sur la question des déterminants de l'engagement en Mai 68. En effet, le schème qui a longtemps prévalu parmi les chercheurs est celui du déclassement<sup>3</sup> et de la crise des débouchés universitaires, mobilisé par des sociologues aussi différents que Pierre Bourdieu, Raymond Boudon, Raymond Aron ou Edgar Morin, par des historiens – Antoine Prost – ou

---

<sup>1</sup> Sur la diversité des déterminants de l'engagement dans un mouvement social, cf. par exemple : Fillieule O., *Stratégies de la rue. Les manifestations en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997, p. 23 ; Dobry M., *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de Sciences Po, 1986, p. 31-33 ; Tilly C., « Action collective et mobilisation individuelle », dans Birnbaum P., Leca J. (dir.), *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 1991, p. 213-243 ; Lacroix B., « À contre-courant. Le parti pris du réalisme », *Pouvoirs*, 39, 1986, p. 117-127 ; Numéro spécial de la *Revue française de science politique*, « devenir militant », Vol. 51, 1-2, février-avril 2001.

<sup>2</sup> Cf. Bourdieu P., « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 15, 1, janvier-mars 1974, pp. 3-42.

<sup>3</sup> Ce schème d'interprétation est repris des travaux de Roger Chartier à propos des « intellectuels frustrés » du XVIIe siècle : cf. Chartier R., « Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIe siècle », *Annales ESC*, mars-avril 1982, 2, p. 389-400. Cf. Boudon R., « La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique », *Annales ESC*, mai-juin 1969, p. 738-764 ; Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984, p. 207-250.

des politistes – Bernard Lacroix –<sup>4</sup>. Pour Pierre Bourdieu<sup>5</sup>, la déqualification structurale des diplômés est à l'origine de « dispositions collectives à la révolte », celles-ci ayant plus de chances d'apparaître dans la population étudiante la plus à même de ressentir la menace de déclassement. Les étudiants issus des classes supérieures inscrits dans les disciplines les plus « incertaines » en termes de rendement des diplômés (sociologie, psychologie, sciences de l'éducation, lettres) seraient donc les premiers concernés.

En soulignant la relative absence d'enquêtés correspondant à ce profil déclassé dans le corpus, nous ne procéderons pas à une nouvelle critique théorique de ce schème<sup>6</sup>, mais à une réfutation empirique et à la mise en évidence de profils alternatifs. L'articulation des résultats quantitatifs et qualitatifs de l'enquête nous a en effet permis de distinguer quatre principaux schèmes de sociogenèse de dispositions au militantisme en Mai 68, dont l'un présente un profil symétriquement opposé au schème classique du déclassement, dans la mesure où il concerne des « intellectuels de première génération » (cf. partie D).

Nous aurions pu (re)présenter l'hétérogénéité des « soixante-huitards » enquêtés en les regroupant par « ensembles générationnels » au sens défini par K. Mannheim<sup>7</sup> et montrer alors qu'une partie des enquêtés – la plus âgée – s'est politisée avec la Guerre d'Algérie, qu'une deuxième sous-population du corpus entre en politique contre la guerre du Vietnam et plus largement par le tiers-mondisme au cours des années 1960 et qu'un troisième ensemble générationnel, plus jeune, se politise directement avec les événements de Mai 68. Nous aurions pu décrire en quoi ces sous-populations se différenciaient<sup>8</sup> sur le plan de l'âge, du sexe, des formes de politisation, etc, mais c'était confondre deux processus qui ne se recoupent que partiellement : la sociogenèse de dispositions à un militantisme de gauche et leur actualisation, c'est-à-dire le passage à l'acte militant. Il nous est apparu sociologiquement plus pertinent de regrouper des acteurs n'étant pas forcément entrés en politique à la même

---

<sup>4</sup> Nous renvoyons ici à la thèse de Boris Gobille précitée et en particulier au paragraphe du chapitre 1 intitulé : « le schème du déclassement et de la crise des débouchés », p. 78 et suivantes.

<sup>5</sup> Bourdieu P., « Le moment critique », in *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 207-250

<sup>6</sup> Critique qui a récemment été menée par différents chercheurs : cf. introduction générale pour une présentation détaillée de cette littérature.

<sup>7</sup> Cf. Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990. L'auteur pense la situation de génération comme situation analogue dans le cours du devenir social de tous ceux qui appartiennent à une même classe d'âge, et définit l'ensemble générationnel comme l'ensemble des individus relevant d'une même situation de génération et qu'unit un lien réel établi par la commune participation à des événements et/ou à des expériences historiques de déstabilisation.

<sup>8</sup> La question des différentes « générations politiques » ayant participé aux événements de Mai 68 a fait l'objet d'une communication au 2<sup>ème</sup> congrès de l'Association Française de Sociologie dans l'atelier « Trajectoires et générations ».

époque mais ayant connu des schèmes de politisation semblables (par exemple la transmission familiale de dispositions à l'engagement dans le cas des enfants de militants).

Ce chapitre s'attache ainsi à mettre en évidence les différentes matrices de l'engagement en Mai 68. Nous montrerons que l'ensemble des enquêtés partage, à la veille de Mai 68, un sentiment d'« adhésion imparfaite au rôle que la trajectoire antérieure fixe à l'individu considéré »<sup>9</sup>, sentiment de décalage source d'un regard critique sur soi et sur le monde, propice à une « quête de sens », de « justification d'exister »<sup>10</sup>, qui peut trouver réponse dans l'engagement militant. L'analyse des modalités du désajustement nous permettra de dresser des profils collectifs d'acteurs ayant été amenés à questionner la légitimité du monde social qui les entourait, les rendant plus sensibles, « perméables » à des sollicitations futures (mouvement social, « *autrui* significatifs »...). Ces profils collectifs débouchent sur la construction sociologique des différents schèmes de sociogenèse de dispositions au militantisme en Mai 68.

- **Méthodologie : Comment discerner ces schèmes et comment en rendre compte ?**

Rendre compte de la sociogenèse d'un intérêt (pour la) politique des enquêtés, c'est poser la question des différentes instances de socialisation politique qu'ils ont rencontrées en amont des « événements de mai 68 ». Pour révéler la pluralité de ces instances et le fait qu'elles ne touchent pas toutes de la même façon les différentes catégories d'acteurs, nous aurons recours dans un premier temps au traitement statistique des questionnaires (A). Nous montrerons que l'analyse des réponses à la question ouverte portant sur les trois personnes ayant joué un rôle dans la formation des goûts politiques, fait apparaître plusieurs sous-populations dans notre corpus, caractérisées par des « voies de politisation » distinctes. Mais si l'analyse statistique peut révéler des sous-populations, la suite du chapitre sera consacrée à l'analyse qualitative de trajectoires représentatives des schèmes mis en évidence par l'approche quantitative, pour comprendre les processus en jeu dans la genèse de dispositions à l'engagement.

Le statut des histoires singulières que nous allons retracer se rapproche donc de l'idéal-type comme outil défini par Max Weber : elles nous permettent de comprendre comment l'intersection de diverses histoires sectorielles<sup>11</sup> – histoire politique, histoire sociale, histoire

---

<sup>9</sup> Charle C., *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998, p. 237.

<sup>10</sup> Ces termes sont habituellement employés en sociologie des religions, d'où l'emploi des guillemets.

<sup>11</sup> Cette approche rejoint en cela l'analyse biographique proposée par J-C. Chamboredon : « C'est donc l'unité d'un moment de l'histoire régionale : conscience politique et formes d'expression politique, relations



économique – qui traversent les biographies individuelles, peut produire des conjonctures propices au développement d'intérêts politiques.

### ***A - Représentation statistique des différentes matrices de l'engagement en Mai 68***

Pour mettre en évidence la pluralité des instances socialisatrices qu'ont connues les enquêtés ainsi que l'hétérogénéité des formes de politisation<sup>12</sup>, nous avons procédé à de multiples aller-retour et confrontations des résultats statistiques aux récits de vie. Nous nous concentrerons ici sur l'analyse statistique des réponses à la question ouverte :

Quelles sont les personnes (citez-en trois) qui ont été très ou assez importantes dans la formation de vos choix politiques (qu'elles fassent partie de votre famille, vos amis, groupe des pairs, autres adultes ou éducateurs, hommes politiques, etc),

qui permet de synthétiser nos résultats.

#### **1) Une analyse du vocabulaire spécifique de groupes d'individus**

L'analyse statistique de données textuelles<sup>13</sup> permet de rapporter le vocabulaire employé aux catégories d'acteurs qui les emploient. La diversité des agents de socialisation politique impliqués dans la sociogenèse de « consciences politiques de gauche » chez les enquêtés peut ainsi être rapportée à leurs caractéristiques sociales. Les hommes citent ainsi davantage<sup>14</sup> des hommes politiques alors que les femmes sont plus nombreuses à citer leurs parents (et plus souvent leur père) ou des personnes de leur famille (*cf.* tableau 1 ci-dessous) ; les acteurs dont les parents sont de gauche se réfèrent bien plus fréquemment à leurs parents et leurs grands-

---

ville/campagne, conditions sociales et rapports sociaux, qu'on peut saisir dans le déroulement d'une biographie et dans la production d'une œuvre, à condition d'échapper à la fausse unité de l'histoire individuelle singularisée : à ce niveau l'opposition de l'histoire et de la biographie s'évanouit », dans « Pertinence et fécondité des histoires de vie ? Le temps de la biographie et les temps de l'histoire », *in*. Fritsch P. (dir.), *Le sens de l'ordinaire*, Ed. CNRS, Paris, 1983., p. 26.

<sup>12</sup> Nous nous inscrivons ici dans l'approche proposée par Jacques Lagroye qui définit la politisation comme le processus de « requalification des activités sociales les plus diverses, requalification qui résulte d'un accord pratique entre des agents sociaux enclins, pour de multiples raisons, à transgresser ou à remettre en cause la différenciation des espaces d'activités » : « Les processus de politisation », *in* Lagroye J. (dir.), *La politisation*, Ed. Belin, Paris, 2003, p. 360.

<sup>13</sup> L'analyse textuelle a été réalisée avec le logiciel SPAD : après avoir réalisé un lexique des différents mots employés par les enquêtés, la procédure « VosPec » (Vocabulaire spécifique des groupes d'individus) permet de faire apparaître le vocabulaire spécifique aux catégories d'enquêtés qui nous intéressent. Les réponses qui sont exposées dans les tableaux suivants correspondent aux réponses que la catégorie X (par exemple : les hommes ou les femmes) a le plus de probabilité de donner à la question posée.

<sup>14</sup> Nous n'avons conservé dans les tableaux présentés ci-dessous que les expressions statistiquement signifiantes, c'est-à-dire celles dont la probabilité d'être employées de manière préférentielle par telle ou telle catégorie d'acteur est avérée statistiquement. Concrètement, la valeur test associée à chaque expression et calculée par le logiciel doit être supérieure à 2.

parents pour expliquer la formation de leurs choix politiques que ceux dont les parents sont de droite et pour lesquels les enseignants<sup>15</sup>, les amis étudiants ou encore les conjoints sont autant d'instances de socialisation politique centrales (cf. tableau 2). De même, les enquêtés issus des classes populaires se réfèrent davantage aux figures enseignantes du primaire que les enquêtés issus des classes supérieures qui citent préférentiellement des hommes politiques (cf. tableau 3).

**Tableau 1 : Vocabulaire spécifique selon le sexe :**

<b>Hommes</b>	<b>Femmes</b>
M. Rocard	mon père !
Mendès France, De Gaulle, Mitterrand	mon père
Jaurès	mon frère ; mon cousin ; mon mari
Instituteur du CM2 ; P. Mendès France	mon grand-père ; ma mère ; mon père
Gramsci ; F Guattari	mon père ; mon oncle ; ma mère
Jaurès ; De Gaulle	beau père ; mari
Maspero ; Krivine	parents
Emmanuel Mounier ; Michel Rocard	père ; amis
Althusser	mon mari ; Rocard ; mon environnement
Mendès France ; des militants anarchistes espagnols ; des militants communistes	mon père ; ma mère ; pédagogie ; psychanalyse

**Tableau 2 : Vocabulaire spécifique selon l'orientation politique des parents :**

<b>Parents de droite</b>	<b>Parents de gauche</b>
personne en particulier	mon père !
aucune personne en particulier	mon père
ex-mari ; collègues de travail ; parents	Mon père Jaurès Rocard
mon mari ; les amis du mari ; la faculté de Vincennes	grand père
enseignants de collèges (collègues) ; Foucault ; Un prof de fac (philo du droit)	père amis
Future épouse ; Professeur (directeur de maîtrise)	mon père mon oncle ma mère
Copine ; cousin par alliance ; thérapeutes	mon père mon frère condition sociale
une amie militante contre la Guerre du Vietnam ; la famille de mon premier mari prof de philo en terminale	père amie copain
Un collègue de travail	mon grand-père ma mère mon père

<sup>15</sup> Le rôle des enseignants dans la socialisation politique des jeunes a très peu été étudié. Cette absence est notamment soulignée par Vincent Tournier dans « École publique, école privée : le clivage oublié... », *art. cit.*, p. 585. Nos matériaux d'enquête nous permettent de développer cette question dans la troisième partie de la thèse.

**Tableau 3 : Vocabulaire spécifique selon l'origine sociale des parents :**

<b>Parents appartenant aux classes-supérieures<sup>16</sup></b>	<b>Parents appartenant aux classes moyennes</b>	<b>Parents appartenant aux classes populaires</b>
Personne en particulier	M. Rocard	Un militant ; instituteur ; jeune fille qui m'a éduquée
Conjoint ; Mendès France	La CFDT	Mon instituteur ; Patrice Lumumba
Parents ; Mendes France	Mendès France ; des militants communistes	Mon oncle ; Enseignant du primaire (Histoire de la Commune)
PMF (Pierre Mendes France) ; Rocard	Amis militants bretons	Un oncle communiste ; un camarade UEC ; un ami trotskiste
Grand-mère paternelle ; Mendès France ; amis	Les mouvements étudiants ; les fachos!	Militants de la GP ; Un enseignant
Mon père ; un professeur d'histoire ; Mendès France	Mendès France ; M.Rocard ; Des collègues CFDT	enseignants de collèges ; Foucault ; Un prof de fac (philo du droit)
Aucune personne en particulier	Mon futur mari ; des amis ; ma mère	Emmanuel Mounier ; mon instituteur

On pourrait multiplier les tableaux de ce genre en prenant en compte l'âge des enquêtés, l'orientation religieuse de leurs parents, ou encore le fait qu'ils aient été militant ou non avant 1968. Mais ces résultats, non dénués d'intérêt, ne permettent pas de rapporter le vocabulaire employé à un ensemble de caractéristiques sociologiques et de distinguer ainsi des groupes relativement homogènes d'enquêtés ayant connu des « voies de politisation » comparables. Pour ce faire, nous avons eu recours à l'analyse factorielle par correspondances multiples<sup>17</sup> qui permet une représentation synthétique du corpus en mettant en relation la position dans l'espace factoriel<sup>18</sup> et les principaux agents de socialisation politique auxquels se réfèrent les enquêtés.

<sup>16</sup> Nous disposons dans les questionnaires du niveau de diplôme ainsi que de la profession des parents des enquêtés. Nous avons procédé ici à un recodage en trois catégories à partir des PCS des parents, en regroupant dans la catégorie « classes supérieures » les professions libérales, cadres et professions intellectuelles supérieures, dans la catégorie « classe moyenne » les professions intermédiaires, employés, artisans et commerçant et dans la catégorie « classe populaire » les petits agriculteurs et ouvriers.

<sup>17</sup> Pour effectuer cette analyse factorielle, le logiciel construit un « tableau lexical de contingence » (procédure Talx) à partir du lexique de mots construit sur la base des réponses ouvertes et d'un certain nombre de variables que nous avons définies. Pour cette analyse factorielle, nous avons retenu comme variables actives : le sexe, l'âge, l'orientation politique des parents, l'orientation religieuse des parents, l'origine sociale des parents (recodé), l'existence d'une tradition politique familiale, la participation des parents à la résistance, le fait d'avoir ou non milité avant 1968, le degré d'engagement en 68, le statut au moment des événements (étudiant ou salarié) et le positionnement politique en 68.

<sup>18</sup> Chaque point dans l'espace factoriel a des coordonnées qui renseignent sur l'ensemble des caractéristiques sociologiques introduites dans l'analyse.

## 2) L'analyse factorielle : un moyen de révéler des sous-populations relativement homogènes du corpus

Sur le plan factoriel résultant de cette analyse statistique (*cf.* schéma 1 ci-dessous) sont projetés les mots<sup>19</sup> utilisés par les enquêtés pour qualifier les personnes ayant été importantes dans la formation de leurs goûts politiques. Comment lire cette analyse factorielle ? Examinons le schéma ci-joint.

Pour saisir la signification du positionnement des différents agents de politisation dans tel ou tel secteur du plan factoriel, il faut comprendre dans un premier temps comment sont constitués les deux axes qui structurent le plan factoriel.

Le premier axe (12.9%<sup>20</sup>) est structuré par des variables relatives à la *socialisation familiale*<sup>21</sup>. Il oppose ainsi les futurs soixante-huitards issus de familles marquées par des traditions politiques, dont les parents ont participé à la Résistance et se situent politiquement à gauche (cadran ouest du plan factoriel) aux futurs soixante-huitards qui déclarent leurs parents « ni de gauche ni de droite », qui n'ont pas connaissance de tradition politique familiale, et dont les parents sont davantage pratiquants (à l'est du plan).

Le deuxième axe (10.2%) différencie les acteurs par leur « capital militant »<sup>22</sup> : on trouve ainsi dans le cadran nord les enquêtés ayant déjà milité avant 1968, les plus actifs en Mai 68 et ceux qui se pensaient « révolutionnaire » à cette époque, tandis que le cadran sud regroupe ceux qui n'ont pas eu d'activité militante avant 68 et qui déclarent une participation moins active et dans un registre moins radical.

---

<sup>19</sup> Nous avons procédé ici à un recodage des réponses ouvertes afin de limiter le nombre de mots (et notamment les « mon », « ma », « le ») et éviter les non sens en regroupant les réponses équivalentes (par exemple : M. Rocard, Michel Rocard, Rocard ont été recodées « Rocard »).

<sup>20</sup> Ce pourcentage correspond à la contribution du premier axe à l'inertie totale du nuage de points. Si cela peut paraître peu à première vue, ces chiffres ne prennent sens que relativement au nombre de modalités actives. Or ici, le nombre de modalités actives retenues dans l'analyse factorielle est élevé, si bien que le pourcentage cumulé des deux premiers axes est largement satisfaisant. Pour le détail des contributions des dix premiers axes à ainsi que les coordonnées des modalités actives et valeurs-tests, *cf.* Annexe B.3.

<sup>21</sup> L'orientation politique et religieuse des parents, ainsi que l'existence (ou non) d'une tradition politique familiale figurent en effet parmi les cinq premières variables qui contribuent le plus à l'axe des abscisses.

<sup>22</sup> Défini par Frédérique Matonti et Franck Poupeau comme « les savoirs et les savoir-faire incorporés au fil des expériences politiques » in « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°155, 2004, p. 4-11.



Si les mots utilisés par les enquêtés sont difficilement interprétables individuellement (par leurs simples coordonnées), ils prennent sens les uns par rapport aux autres, par la distance qui les séparent sur le plan factoriel et par la proximité qu'ils ont avec les différentes modalités des variables actives<sup>1</sup>. Par ailleurs, si nous nous permettons ici, à partir d'une question portant sur la formation politique de ces enquêtés, d'inférer des schèmes de sociogenèse de dispositions au militantisme en Mai 68, c'est uniquement quand les hypothèses tirées des analyses statistiques ont pu être confirmées et étayées par le matériau qualitatif.

Quatre principales sous-populations d'enquêtés se distinguent sur le plan factoriel, cerclées par nos soins de différentes couleurs. Envisageons brièvement ces quatre groupes qui seront analysés en détail dans la suite du chapitre.

Un premier ensemble se situe à *l'ouest du plan*, légèrement au-dessus de l'axe des abscisses, et regroupe les enquêtés dont la conscience politique se structure dans la sphère familiale selon le schème de la *transmission familiale de dispositions à un engagement de gauche*. En effet, on y trouve des enquêtés dont les parents se situent à gauche sur l'échiquier politique, non pratiquants, et qui ont pour certains participé à la Résistance. Ces enquêtés héritent ainsi d'une tradition politique familiale qui leur est transmise par leurs parents ou leurs grands-parents, figures les plus fréquemment citées par ce groupe (*cf.* présence des mots « père », « grands-parents », « mère »). Nous distinguerons par la suite les enfants de familles juives communistes des autres enfants de militants, dans la mesure où l'histoire familiale des premiers joue un rôle central dans la transmission des dispositions à l'engagement.

A l'opposé, on trouve à *l'est du plan factoriel* les enquêtés qui n'héritent pas d'une tradition politique familiale (ils situent leurs parents « plutôt à droite » ou « ni à gauche ni à droite ») mais qui reçoivent une socialisation religieuse (principalement catholique). Ceux-là ne se réfèrent pas comme les premiers à leurs parents ou grands-parents mais au « curé », à leur « environnement », à leurs conjoints (*cf.* les mots « épouse » et « mari » dans le cadran sud-est), ou à des hommes politiques (F. Mitterrand, C. De Gaulle, M. Rocard). Pour ces derniers, ce sont des organisations religieuses (telle la JAC<sup>2</sup> par exemple : *cf.* le mot

---

<sup>1</sup> Ainsi, un ensemble de termes qui sont proches sur le plan factoriel ont été utilisés par des enquêtés qui se ressemblent sociologiquement : par exemple, les enquêtés dont les parents sont pratiquants, et qui n'héritent pas d'une tradition politique familiale (à l'est du plan factoriel, le long de l'axe des abscisses) évoquent plus fréquemment que les autres Rocard M., Mendès-France P. ou encore leur curé comme ayant joué un rôle dans la formation de leurs idées politiques.

<sup>2</sup> Jeunesse Agricole Catholique.

« militant-JAC » à l'extrême est du schéma) et syndicales (notamment la CFDT) qui joueront le rôle de politisation joué par la famille chez les premiers. Ce *schème de la politisation d'engagements religieux* sera développé dans la troisième partie du chapitre. Nous distinguerons alors la politisation d'engagements religieux d'acteurs issus des classes populaires de celle d'acteurs issus des classes supérieures et tenterons d'apporter les clefs de compréhension de ces conversions d'engagements religieux en engagements politiques à partir de l'analyse comparée de plusieurs trajectoires idéales-typiques.

Un troisième ensemble se situant au *nord est du schéma* regroupe des acteurs ayant milité avant 1968, majoritairement issus de familles populaires, qui font référence à des intellectuels engagés (J.P. Sartre, L. Althusser), des leaders militants (A. Krivine, R. Linhart) ou des figures tutélaires (F. Engels et K. Marx) dans la formation de leurs choix politiques. Nous montrerons que ces acteurs sont bien souvent les premiers de leur famille à obtenir le baccalauréat, ce qui fait d'eux des *intellectuels de première génération*, dont la politisation est intrinsèquement liée à la mobilité sociale ascendante et la position de porte-à-faux qu'elle entraîne vis-à-vis de leur classe d'origine. Trois sous-profilés seront distingués selon l'âge (et donc le moment où ils accèdent aux études supérieures) et le type de militantisme investi (Extrême gauche, PCF, et syndicalisme étudiant), à partir des trajectoires de Jean, Jeanne et Aline.

Enfin, le *cadran sud-ouest* du plan factoriel regroupe une sous-population plus féminine, plus jeune, constituée d'enquêtés n'ayant pas eu d'expériences militantes avant 1968. Ici, ce sont principalement les pairs (*cf.* les mots « amie » et « amis ») et le contact du milieu étudiant (« Vincennes ») qui vont jouer un rôle central dans la prise de conscience politique. On retrouve pour cette population l'influence des pairs que décrivent R. et M. Braungart dans le processus de constitution de générations politiques<sup>3</sup>.

Le *schème des incohérences statutaires*<sup>4</sup> caractérise les enquêtés qui vivent des situations de décalage entre leur condition (étudiante, féminine) et la manière dont ils continuent d'être (dé)considérés. L'exemple central est ici celui des femmes qui éprouvent un désajustement de

---

<sup>3</sup> Ces derniers écrivent en effet : « Il y a donc un lien très serré entre le contexte culturel et les générations politiques. Le nombre important des jeunes, la marginalisation et l'isolation de ces derniers, ont tendance à produire une culture vigoureuse propre à la jeunesse, où ce sont les pairs du même âge, plutôt que des adultes, qui exercent la plus grande influence en termes de socialisation » dans Braungart R., Braungart M., « Les générations politiques », in *Génération et politique*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>4</sup> Ce terme est repris des travaux de Chamboredon J.C. sur la jeunesse : « Adolescence et post-adolescence : la juvénisation », dans Alléon A.M., Morvan O., Lebovici S. (dir.) *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, PUF, 1985.

plus en plus intenable entre les évolutions objectives de leur condition (accès aux études supérieure, à l'indépendance économique via le marché du travail et à l'indépendance sexuelle) et l'inertie des représentations.

Si l'approche factorielle ne permet pas d'entrer dans une compréhension fine des processus qui nous intéressent, elle a le mérite de rendre compte de manière statistique et visuelle de l'hétérogénéité socio-politique des participants aux événements de Mai 68. Elle permet entre autre de remettre en question, après d'autres, toute explication réductrice des déterminants de l'engagement en Mai 68 pour réhabiliter par l'enquête empirique une réalité sociologique plus complexe que les diverses interprétations des événements ont pu laisser entrevoir<sup>5</sup>. Elle permet par ailleurs de déconstruire la catégorie de « soixante-huitard » qui rassemble des populations aux caractéristiques sociologiques fort différentes, convergeant en « Mai 68 » pour des raisons passablement divergentes. Cependant, elle n'aurait de sens sans l'approche complémentaire des entretiens biographiques pour analyser et comprendre les processus ayant prédisposé ces acteurs à refuser l'ordre social dans lequel ils évoluaient. L'analyse qualitative permet en effet de contextualiser les observations statistiques en rendant compte de l'épaisseur temporelle et dynamique des processus à l'œuvre chez les enquêtés, insaisissables par les seules statistiques.

### ***B - Le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement***

La famille est l'instance de socialisation politique principale de nombre de les enquêtés. Il est impossible de donner ici un pourcentage de ceux concernés par ce premier schème dans la mesure où les différents schèmes que nous allons présenter ne sont pas exclusifs les uns des autres. Nous pouvons néanmoins rappeler que plus de la moitié de les enquêtés situent leurs parents à gauche, que 43% répondent positivement à l'existence d'une tradition politique dans leur famille et enfin qu'un tiers d'entre eux ont un parent (au moins) qui a participé à la Résistance.

---

<sup>5</sup> Nous renvoyons ici à l'introduction générale de la thèse où cette discussion est développée.



Diriez-vous que votre père est (ou était)			Diriez-vous que votre mère est (ou était)	
	Effectif	%/Total	Effectif	%/Total
Plutôt de gauche	91	<b>51</b>	95	<b>53</b>
Plutôt de droite	60	34	49	27
Ni de gauche ni de droite	28	15	33	18
Total	179	100	177	98

Il ne suffit pas d'avoir des parents de gauche pour hériter de dispositions à l'engagement, mais 26% des enquêtés citent un de leurs parents ou grands-parents au premier rang des personnes ayant été importantes dans la formation de leurs goûts politiques. Ces chiffres permettent de souligner l'aspect réducteur des interprétations psychanalytiques de Mai 68 comme rébellion de jeunes contre leurs parents<sup>6</sup>. Ils vont davantage dans le sens de ce que décrivent Richard et Margaret Braungart à propos des militants des années 1960 aux Etats-Unis : « Bien que certains jeunes radicaux aient critiqué l'inactivité politique de leurs parents, la plupart d'entre eux véhiculaient des valeurs et des croyances qui leur avaient, pour l'essentiel, été transmises dans leur foyer »<sup>7</sup>.

Les futurs militants qui héritent de dispositions à l'engagement de leurs parents se caractérisent par une politisation extrêmement précoce : on les retrouve dès le collège ou au tout début du lycée au sein des Jeunesses communistes (JC), de l'UEC (Union des Etudiants Communistes) ou des comités anti-fascistes. Ils partagent pour la plupart une histoire familiale « problématique » par rapport à la 2<sup>de</sup> Guerre Mondiale, qu'ils aient pour certains des origines juives et des proches déportés, ou qu'ils aient eu des parents résistants et/ou communistes. L'histoire familiale et le sentiment d'appartenance à des minorités persécutées participent ici de la politisation précoce de ces militants.

Pour appréhender les vecteurs de la transmission de dispositions à l'engagement et comprendre les processus de structuration d'une conscience politique de gauche, nous allons revenir ici sur les trajectoires de Simon qui hérite d'une mémoire familiale « juive communiste » et celle de Louis, fils de cheminot communiste. La séparation opérée entre les enfants de militants issus de familles juives et les autres enfants de militants n'a aucunement pour objectif d'enfermer les premiers dans des « identités culturelles »<sup>8</sup> ou « raciales ». Par

<sup>6</sup> Cf. entre autre André S., *L'univers contestationnaire*, Paris, Payot, 1969.

<sup>7</sup> Braungart R., Braungart M., « Les générations... », *art. cit.*, p. 20.

<sup>8</sup> Pour une critique du concept d'identité, cf. Martina A., Laferté G., « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, 61, 4, 2005, pp. 135-152.

contre, au vu de leur surreprésentation dans le corpus, il s'agit de comprendre comment certains peuvent revendiquer cette appartenance comme une motivation à l'engagement ou comment d'autres ont pu être stigmatisés et subir ces catégorisations lors d'expériences d'humiliations, ces deux aspects se confondant pour partie « dans la mesure où l'auto-définition renvoie souvent à ce qui a été une hétéro-définition subie. »<sup>9</sup>

### 1) Simon : l'héritage d'une mémoire familiale « juive et communiste »

Simon est né en 1942 en Auvergne, d'un père juif d'origine ukrainienne et d'une mère athée, communiste. Son père, issu d'une lignée de rabbins, grandit en Pologne puis en Allemagne avant d'arriver en France en 1925: il sera le seul de sa famille à y rester définitivement, renié par ses parents pour avoir épousé une *goy* et refusé d'investir le rabbinat. Sa mère, fille d'un notable de Volvic (qui décède alors qu'elle est enfant), fait des études d'architecture, milite au parti communiste et participe à l'association des écrivains artistes révolutionnaires (AEAR).

En 1942, ses parents partent se réfugier en Auvergne dans la maison de sa grand-mère maternelle, athée, radicale, et féministe, qui cachera de nombreuses familles juives. Simon naît en 1942, ses deux parents et sa grand-mère participant alors activement à la Résistance :

« Mon père, ma mère, et toute la famille d'ailleurs, ont participé à la Résistance à Riors ; d'ailleurs, c'est fou ces trucs de collabos, parce que la maison familiale à Riors était dans la grande avenue, et elle était remplie du haut en bas, et les familles habitaient dans des pièces ; mes parents habitaient un bout tout en haut, et puis y'avait pleins de juifs d'Europe centrale ; et ils ont accueilli pas mal de gens du Parti Communiste qui passaient, dont des dirigeants importants, y'avait des armes, j'ai encore un revolver... Et les voisins de gauche et de droite étaient des gens de Riors normaux... Mais y'a eu aucune dénonciation, personne n'a été pris. »<sup>10</sup>

Il insiste sur le rôle central des femmes dans sa famille : son père tombe malade très jeune et ne peut plus travailler si bien que sa mère est obligée d'assurer la subsistance de la famille. Après avoir été institutrice pendant la guerre, elle devient professeur de dessin industriel (le diplôme d'architecte ne donnant pas accès au métier d'architecte pour les femmes à cette époque). Ils vivent de 1945 à 1949 dans des ateliers d'artistes dans le quartier d'Alésia à Paris, avec d'autres familles juives communistes. C'est sa mère qui lui apprend à lire, si bien que Simon passe le plus clair de son temps auprès d'elle ou de sa grand-mère chez laquelle il

---

<sup>9</sup> Dauvin P., Siméant J., *Le travail humanitaire. Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Presses de la FNSP, Paris, 2002, p. 29.

<sup>10</sup> Les propos cités dans cette partie sont tous issus de l'entretien réalisé avec Simon, à son domicile, le 18/08/05.

passé toutes les vacances jusqu'à l'âge de treize ans. Sa socialisation politique est ainsi marquée très jeune par ces femmes communistes et féministes. À partir de 1949, ils emménagent à Gentilly où Simon grandit dans un milieu communiste fortement politisé :

« À Gentilly y'avait l'école du bas où j'étais et l'école du haut qui était l'école des riches... Je me souviens une discussion à la cantine, avec un fils de flic au moment des grandes manifs ouvrières à l'époque, avec la SNECMA qui était à côté, y'avait eu dans nos rues des barricades, des manifs extrêmement violentes, des mouvements ouvriers, je devais avoir huit ans... Et nos discussions c'était : qui c'est le plus fort ? Lui bien sûr c'étaient les flics, l'armée, ils ont des armes, etc, et moi j'ai dit : oui, mais y'a la Chine ! Je me souviens de ça comme si c'était hier : après avoir mis tout le monde dans la balance, j'étais à court d'arguments, y'avait les soviétiques, tout le monde quoi, pour l'écraser, et je me souviens avoir remporté le morceau, dans mon esprit au moins, d'avoir trouvé le bon argument : avec les chinois, là, il était battu !  
Donc c'est vrai que dans la famille, la politique ça a été tout le temps, tout le temps... »

Dès la classe de 6<sup>ème</sup>, Simon se rappelle avoir rejoint un « groupe juif » qu'un de ses amis avait constitué après avoir subi des injures antisémites, mais il affirme avoir davantage souffert de l'anticommunisme que de l'antisémitisme, notamment à partir du moment où il quitte Gentilly pour aller au lycée Louis Le Grand :

« En 1956, j'étais à Louis le Grand : c'était les quêtes pour aider les pauvres hongrois, y'avait eu le saccage du siège de l'Huma ; moi j'étais vraiment le pestiféré complet, enfin je me vivais comme ça, c'était violent, on était deux ou trois de familles communistes à résister mais on se sentait vraiment encerclé, de tous les côtés, ça avait été un choc ! (...) Enfin, l'idée qu'une troisième guerre mondiale allait venir, c'était très important et présent très très tôt, plus toutes les horreurs de la Guerre d'Algérie. Ma mère disait toujours : si ça va mal on ira en Israël, c'était toujours cette peur... Alors qu'en fait, je pense que j'ai eu des réactions plus violentes anticommunistes qu'antisémites : à Gentilly, c'était vraiment le bastion [communiste], y'avait toute la famille plus l'environnement, mais dès que j'allais au Quartier latin, c'était l'inverse. »

On voit à travers cet extrait d'entretien comment se conjuguent, s'entremêlent les sentiments d'appartenance à des minorités persécutées : juives et communistes, et comment la transmission d'une mémoire familiale est à l'origine de ces sentiments :

« C'est pas juif, c'est juif communiste : à mon avis, le point de départ c'est la révolution bolchevik, c'est que les juifs d'Europe centrale ont été émancipés par les communistes, ça a été vachement fort quand même ! [...]. C'est l'émancipation qu'il y a eu après 1917, enfin pendant cette période, qui a été un truc très très fort, et qui a été prolongé bien sûr : en Europe, y'a eu la 2<sup>ème</sup> Guerre Mondiale... C'est pas un hasard si plus tard, j'ai appelée ma cellule Manouchian. »

Ces sentiments d'appartenance à des minorités vont être renforcés par les humiliations, les insultes, provenant des camarades de classe, se muant alors en sentiments d'injustice, qui prendront bientôt une charge politique, dès le lycée, dans des classes extrêmement politisées au moment de la Guerre d'Algérie :

« L'engagement politique vraiment, ça a été la Guerre d'Algérie, l'UNEF comme militant vraiment très actif, et puis j'étais sympathisant de deux ou trois groupes dont les Groupes Action Résistance, c'était un truc qui dépendait du PSU, et puis le Front Universitaire Antifasciste, et au lycée St Louis on se cassait la figure tout le temps avec ceux qui préparaient St-Cyr ! Et puis j'avais un prof d'anglais qui s'appelait Goldring, qui était un militant communiste membre du Comité Central, qui avait été plastiqué, et puis y'avait Ruff, un type très connu, qui avait fait un discours après la grande manif de Charonne... C'est marrant comme on était politisé, y compris dans la classe ! Y'en avait un qui écrivait Ben Bella au tableau, d'autres : « l'OAS vaincra », et ça se battait...et quand y'avait les grandes manif, je me souviens Ruff qui nous disait : ouais, les gars faut y aller, c'est bien...C'était fou ! »

On retrouve chez l'ensemble de ces enquêtés, fils et filles de juifs communistes étant nés pendant ou juste après la seconde Guerre Mondiale et ayant grandi à Paris, cette politisation très précoce et structurante des identités collégiennes et lycéennes, avec des récits d'affrontements physiques au sein des établissements scolaires au moment des événements de Hongrie puis pendant la Guerre d'Algérie, et une activité politique intense.

Pour ces jeunes militants, la sociogenèse de dispositions au militantisme est intrinsèquement liée à la socialisation politique familiale, avec des parents militants au quotidien et via la transmission d'une mémoire familiale d'engagement marquée par la Résistance et souvent par le militantisme communiste dans les pays d'origine, si bien que leur engagement doit beaucoup à la perpétuation d'une histoire familiale militante, à l'image du militantisme au sein de Lutte Ouvrière de Geneviève<sup>11</sup> :

« Les groupes trotskistes étaient pleins de juifs, c'est le moins qu'on puisse dire ! C'était pas tout à fait un hasard...Moi, mon père était communiste en Pologne, et une des raisons pour lesquelles il est parti, au-delà de l'absence de travail, et de l'antisémitisme, c'est aussi la répression par rapport aux communistes avant la guerre et, moi j'avais un peu l'impression de continuer son engagement quelque part. Et je pense que pour ma génération, l'engagement ça a été une réponse quand même à la collaboration, c'était le besoin de montrer que la France ce

---

<sup>11</sup> Née en 1944 dans une famille juive communiste de petits commerçants du marais, Geneviève commence à militer à « Voix ouvrière » (ancêtre de LO) en 1960 contre la Guerre d'Algérie, incitée par son grand frère qui en est un des fondateurs.

n'était pas que ça... Mais bien sûr que la judéité a dû compter dans mon engagement, même si on n'en avait pas conscience à cette époque là. »

Au travers de la transmission de leur histoire familiale, ces parents juifs et communistes transmettent une réelle « éthique de la responsabilité »<sup>12</sup> à leurs enfants, contribuant ainsi à la formation de dispositions à agir « pour que l'humanité n'ait plus jamais à vivre ça ». Ces injonctions parentales à la responsabilité vis-à-vis de l'Histoire les poussent à inscrire leurs destinées dans le « mouvement de l'histoire », à l'image des humanitaires enquêtés par J. Siméant et P. Dauvin<sup>13</sup>.

Les entretiens réalisés nous permettent ainsi de revenir sur un certain nombre d'explications souvent insatisfaisantes de la surreprésentation des militants d'origine juive dans les groupuscules gauchistes – notamment en terme de messianisme<sup>14</sup> où le communisme devient le messie des « juifs laïques » -. Le principal écueil des interprétations qui font appel à des arguments théologiques est, nous semble-t-il, d'essentialiser la catégorie de « juifs » et de ne pas prendre en compte l'hétérogénéité sociale du judaïsme français : la socialisation familiale dans laquelle grandissent les enfants de juifs apatrides communistes n'est pas comparable à celle dans laquelle sont élevés les enfants des milieux juifs alsaciens, juifs bordelais ou encore juifs du Comtat Venaissin, bien intégrés. D'où la nécessité de revenir sur les trajectoires sociales et migratoires des parents ainsi que sur leurs pratiques religieuses et politiques<sup>15</sup>, sans dissocier l'appartenance juive de l'appartenance communiste :

« C'est un tout : y'a eu la famille bien sûr, toute la famille, toujours revoir la Résistance, la guerre, les camps, ça c'était très très fort : fallait pas que ça revienne. Tous mes engagements en gros sont basés sur une idée centrale : « plus jamais ça », et ça voulait dire : une nouvelle guerre, c'était les camps, c'était le nazisme, c'était tout ça, et la seule solution pour éviter ça, pour moi y'en n'avait pas d'autres, c'était d'instaurer le communisme partout. »

---

<sup>12</sup> Cf. Weber M., *Le Savant et le Politique*, UGE, coll. « 10/18 », 1963, pp. 206-211.

<sup>13</sup> « L'origine juive de certains des membres de groupe (on pense ainsi à Bernard Kouchner dont les grands-parents, déportés, sont morts en camp de concentration), l'origine étrangère d'autres de ces humanitaires, contribuent à la formation de ces dispositions à la fois inquiètes et cosmopolites, poussées à inscrire leurs destins individuels dans le mouvement de l'histoire », in *Le travail humanitaire...*, *op. cit.*, p. 49-50.

<sup>14</sup> Le thème des affinités judéo-révolutionnaires est devenu une rhétorique « passe-partout » qui, sans être inexacte, est plus qu'incomplète, se bornant à l'analogie. Cf. Kriegel A., *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 199 ; Bensaïd D., *Les trotskismes*, Paris, PUF, 2002, Löwy M., *Rédemption et utopie*, Paris, PUF, 1988 ; Birnbaum J., *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Editions Stock, 2005.

<sup>15</sup> Cf. Spire A., *Identités communistes juives en France après la Seconde guerre mondiale*, Mémoire de Maîtrise d'histoire, Paris X, 1995.

Les propos de Simon soulignent bien l'aspect indissociable des origines juives et des aspirations au communisme, dans un cadre socio-historique qui a marqué la socialisation primaire de nombreux « soixante-huitards ».

## 2) Louis : le fils élu pour hériter de la mémoire familiale d'engagement

Louis est né en 1947 en Bretagne dans une famille populaire communiste. Son père, cheminot, est militant au PCF (jusqu'aux événements de Hongrie) et syndicaliste à la CGT. Sa mère, fille de petits commerçants bretons, travaille comme serveuse dans un restaurant de Rennes quand elle rencontre son père. Les trois enfants reçoivent une éducation catholique, bien que leurs parents ne soient pas pratiquants, et grandissent dans un milieu fortement politisé où les discussions politiques sont le lot quotidien et où les préférences politiques de leurs parents sont affichées. Louis raconte ainsi une anecdote marquante, structurante pour la formation de ses préférences politiques :

« Au moment du référendum sur l'Algérie française, c'était un gag dans la famille : à chaque fois que le général de Gaulle parlait d'auto-détermination à la radio, y'avait mon père qui faisait : wouaouh... (*il mime le bruit d'une auto*) alors on faisait tous : wouaoun... »<sup>16</sup>

Il ne suffit bien évidemment pas d'avoir des parents de gauche pour hériter de leurs préférences politiques<sup>17</sup> – encore moins pour participer aux événements de Mai 68 – et les nombreux entretiens réalisés avec des enfants de militants soulignent tous l'importance de moments où les enfants assistent aux prises de positions de leurs parents devant un poste de télévision ou de radio, notamment quand ceux-ci commentent l'actualité. C'est à partir de tels moments qu'ils intériorisent les préférences parentales et que commencent à se structurer les fondements d'une « conscience politique » sur le mode dichotomique des « gentils » et des « méchants », du « oui » et du « non », comme le souligne encore Robert, également fils de militants communistes :

« Je me rappelle très bien de Charonne mais à travers mes parents, nous on était trop jeunes, on était plutôt dans la cohorte Guerre du Vietnam. Par contre je me rappelle très bien à la maison,

---

<sup>16</sup> Les extraits d'entretien cités dans cette partie sont issus de l'entretien réalisé avec Louis le 08/02/06, à son domicile dans la région nantaise.

<sup>17</sup> Pour Annick Percheron, « quel que soit le groupe de famille, la reproduction à l'identique tend à l'emporter » et « dans tous les cas ou presque, les préférences pour la gauche se transmettent mieux que les préférences pour la droite », in « Le domestique et le politique », *Revue Française de Science Politique*, 5, vol. 35, octobre 1985, p. 877. Cela laisse néanmoins près de 50% des cas où la transmission est « imparfaite ». Si les travaux d'A. Percheron et d'A. Muxel sur ce sujet sont riches en terme de résultats statistiques, ils ne nous livrent que peu de

tous les référendums sur la Guerre d'Algérie, savoir s'il fallait voter oui ou non, le putsch d'Alger, et la télévision : tout ça je me souviens de tout, les discussions de mes parents qui s'énervaient devant le poste ! On était dedans quotidiennement »<sup>18</sup>

La notion de « goût » politique est ici parlante au sens littéral : les enfants commencent par intérioriser les préférences parentales sur un mode affectif, comprenant, au fil des discussions si leurs parents « aiment » ou « n'aiment pas » tel ou tel homme politique<sup>19</sup>. Louis me dit ainsi : « à force de voir mon père qui se foutait de la gueule de De Gaulle, ben forcément, je me disais qu'il y avait de bonnes raisons de ne *pas l'aimer*. »

Si ces rituels quotidiens participent de la transmission familiale des goûts politiques, ils ne suffisent pas à expliquer la sociogenèse de dispositions au militantisme : la sœur de Louis, pour ne donner qu'un exemple, ne connaîtra aucun engagement militant. Or c'est à Louis et lui seul que son père raconte son histoire et ses engagements, saisissant pour cela l'occasion de la sortie du film « Un week-end à Zuydcoote » en 1964 :

« Ce film a été l'occasion pour lui de me raconter son histoire, ce qu'il avait vu : c'est le premier truc qu'il m'a raconté de son existence. Après, il m'a raconté sa captivité en Pologne, les russes qui l'ont délivré, son odyssée de retour... [...]Récemment, ma mère a sorti des vieilles photos, et y'avait un sacré décalage entre ce que je savais moi, et ce que chacune d'elle savait : faut dire que mon père m'a vraiment raconté des choses qui se racontent pas à un enfant à la rigueur [...] Il m'a dit qu'il avait été porteur de valise pour le FLN, moi je comprenais pas bien à l'époque, mais c'est pas rien point de vue engagement ! [...] Et avant tout ça, pendant son service militaire dans les Ardennes, il a foutu sur la gueule d'un colonel et il est passé en conseil de guerre et du même coup il est devenu anti-militariste, à tel point qu'enfant, j'ai jamais eu droit aux armes ni même aux soldats en plomb !»

Louis est donc dépositaire d'une mémoire familiale d'engagement, et le fait d'être « élu » par son père pour hériter de cette mémoire participe de la genèse de dispositions à l'engagement. Autrement dit, ce patrimoine familial doit trouver héritier apte à hériter pour être transmis<sup>20</sup>, et

---

clés de compréhension des mécanismes concrets de cette transmission familiale des préférences et goûts politiques.

<sup>18</sup> Extrait de l'entretien réalisé le 22/03/07 avec Robert, né en 1947. Instituteur à l'école Vitruve dans les années 1970, sa trajectoire est détaillée dans le chapitre 8.

<sup>19</sup> Cette question des mécanismes de transmission des préférences politiques parentales et des dispositions à l'engagement est beaucoup plus longuement traitée dans la troisième partie de la thèse portant sur la « deuxième génération », en particulier dans le chapitre 7.

<sup>20</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce propos « La tendance du patrimoine (...) à persévérer dans son être ne peut se réaliser que si l'héritage hérite l'héritier, si, par l'intermédiaire notamment de ceux qui en ont provisoirement la charge et qui doivent assurer leur succession, le mort (c'est-à-dire la propriété) saisit le vif (c'est-à-dire un

la transmission préférentielle de la mémoire militante à Louis entraîne celui-ci dans des rapports d'identification tout en l'inscrivant dans une lignée familiale et militante. De la même manière, Louis hérite de l'anti-militarisme de son père comme le soulignent ses propos sur les groupes d'extrême gauche en 1968 :

« Je les trouvais très...répétant un discours, et leur discours me semblait pas coller avec la vision que j'avais des choses du quotidien : c'est surtout qu'ils avaient recours à la violence, et moi je suis non-violent par nature, par choix. Donc ce qui me correspondait le mieux c'était vraiment le PSU, car plus d'extrême gauche que le PC, et c'était un vrai parti. »

La transmission des goûts et préférences politiques au sein de la famille emprunte principalement des voies implicites (les enfants intègrent les préférences de leurs parents au fil des interactions de ces derniers entre eux ou avec des amis, lors de repas, de discussions devant la télévision ou la radio, etc) plutôt que la voie explicite des explications en face-à-face. Il semble néanmoins que les souvenirs de récits familiaux de militantisme, adressés à un des enfants dans la fratrie, ont joué comme autant d'injonctions parentales à l'engagement politique : être dépositaire d'une mémoire familiale d'engagement pousse ces héritiers à inscrire leur trajectoire dans cette histoire.

### ***C - La politisation d'engagements religieux au cours des années 1960***

A l'image des humanitaires étudiés par Johanna Siméant<sup>21</sup>, les enquêtés sont nombreux à avoir connu une socialisation primaire religieuse : 40% d'entre eux ont ainsi été éduqués par des parents pratiquants et près de 20% déclarent avoir connu des expériences très régulières de scoutisme<sup>22</sup> (ce chiffre s'élevant à 40% si l'on agrège les réponses « oui, tous les ans » aux réponses « oui, quelques fois »). Au-delà de cette socialisation religieuse enfantine, nombre d'enquêtés ont initié leur carrière militante en s'engageant dans une organisation religieuse de jeunesse. Cette surreprésentation d'acteurs socialisés dans des univers communautaires

---

propriétaire disposé et apte à hériter) », in. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 30.

<sup>21</sup> Pour celle-ci, « Même s'il ne se résume pas à cela, le scoutisme apparaît donc comme un lieu de formation du goût pour l'humanitaire » in « Socialisation catholique et biens de salut dans quatre ONG humanitaires françaises », *Le Mouvement social*, n° 227, avril-juin 2009, p. 109.

<sup>22</sup> Sur la « socialisation enfantine par les loisirs », Cf. Lebon F., *Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs*, L'Harmattan, coll. "Logiques sociales", 2005, 265 p ; sur le scoutisme plus particulièrement, Laneyrie P., *Les scouts de France*, Paris, Editions du Cerf, 1985, Cholvy G., Cheroute M.-T. (eds.), *Le Scoutisme*, Paris, Editions du Cerf, 1994



religieux nous a amenés à poser la question des « intérêts religieux »<sup>23</sup> et des investissements religieux ayant pu motiver des engagements militants ultérieurs<sup>24</sup>.

Mais pour dépasser les limites de la simple analogie entre engagements politiques et religieux, qui court le risque de n'apporter à la compréhension sociologique que l'évidence d'un rapprochement – entre l'engagement pour une cause et l'engagement pour la foi, entre dévotion religieuse et dévouement à une cause, entre messianisme et utopie révolutionnaire, etc – il nous semble important de questionner la nature des dispositions acquises lors de la socialisation religieuse qui vont pouvoir être (re)converties dans le registre politique. Autrement dit, expliquer l'engagement politique par la formation « d'habitus altruistes » au sein d'organisations religieuses de jeunesse masquerait des rapports à la religion fort différents d'un enquêté à l'autre, en rapprochant artificiellement des engagements qui n'ont ni les mêmes motivations ni les mêmes rétributions symboliques.

Nous rendrons compte des différentes « voies de politisation » repérées dans l'enquête, à partir de l'analyse contextualisée de six trajectoires d'enquêtés qui connaissent une érosion progressive de leur système de croyances premier (religieux), s'accompagnant d'une requalification de leurs engagements au cours des années 1960. Si les militants chrétiens qui se politisent au sein même de la sphère religieuse ont fait l'objet de nombreuses enquêtes en sociologie des religions – qu'il s'agisse de travaux portant sur « les chrétiens en 68 »<sup>25</sup>, sur les « catholiques de gauche »<sup>26</sup> ou sur les chrétiens révolutionnaires ayant milité contre la Guerre

---

<sup>23</sup> Au sens défini par Pierre Bourdieu dans « Genèse et structure du champ religieux », *Revue Française de Sociologie*, 1971, 12 (3), p 313.

<sup>24</sup> Les travaux intégrant dans l'analyse de l'engagement politique les socialisations religieuses antérieures ne sont pas très nombreux, du fait notamment du cloisonnement des disciplines (sociologie des religions et science politique). Nous avons néanmoins trouvé des analyses stimulantes sur ce sujet dans les travaux de Johanna Siméant, cf. notamment « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », chap. 8 in *La Politisation*, dir. Lagroye J, Ed. Belin, 2003; cf. également : Péchu C., « Les générations militantes à Droit au logement », *RFSP*, 51, 1-2, février-avril 2001, pp. 73-103 ; Lechien M-H, « Des militants de la « cause immigrée ». Pratiques de solidarité et sens privé de l'engagement », *Genèses*, 50, mars 2003, pp. 91-110 ; Dressen M., *Les établis, la chaîne et le syndicat. Évolution des pratiques, mythes et croyances d'une population d'établis maoïstes 1968-1982, monographie d'une usine lyonnaise*, Paris, l'Harmattan, 2000 ; ou encore dans les travaux de D. Hervieu-Léger : Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'État*, Paris, Éditions du Seuil, 1979 ; Danièle Léger, « Les utopies du "retour" », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 1979, Volume 29, 1, pp. 45-63, Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Des Communautés pour les temps difficiles. Néo-ruraux ou nouveaux moines*, Paris, Éditions du Centurion, 1983.

<sup>25</sup> Cf. notamment : Barrau G., *Le Mai 68 des catholiques*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1998 ; Fouilloux E., « Des chrétiens dans le mouvement du printemps 1968 ? », in Mouriaux R., Percheron A., Prost A., Tartakowsky D. (dir.), *1968. Exploration du Mai français*, t.2 *Acteurs*, Paris, L'Harmattan, 1992, pp. 247-268.

<sup>26</sup> Donegani J.M., « Itinéraire politique et cheminement religieux, L'exemple de catholiques militant au Parti socialiste », *Revue Française de Science Politique*, 29 (4-5), Août-octobre 1979, pp. 693-738.

d'Algérie ou du Vietnam<sup>27</sup> – les travaux de science politique portant sur des trajectoires de chrétiens quittant la sphère religieuse pour s'engager dans la sphère politique sont plus rares<sup>28</sup>. Il s'agirait, pour partie, selon D. Pelletier, d'un problème de « mémoire collective »<sup>29</sup>. L'analyse de telles trajectoires rencontre un second obstacle, d'ordre méthodologique, commun à l'ensemble des travaux portant sur le désengagement<sup>30</sup> : comment retrouver de manière systématique celles et ceux qui furent membres, un temps, d'une organisation et qui l'ont quittée ? Mais le cloisonnement des disciplines est peut-être l'obstacle qui a le plus retardé l'analyse de ces trajectoires de poly-engagement : ces militants successivement engagés dans la sphère religieuse puis politique relèvent-ils de la sociologie des religions ou de la science politique ? Aussi caricaturale que puisse paraître cette question, elle soulève un réel problème auquel la sociologie de l'engagement a longtemps – et toujours en partie – été confrontée<sup>31</sup>. G. Michelat et M. Simon<sup>32</sup> ont certes mis en évidence un modèle dominant consistant en l'association entre croyances, pratiques religieuses et opinions et comportements conservateurs, mais comme le soulignait déjà J.M Donegani en 1979 : « Il reste à expliquer par quels mécanismes certains sujets passent d'une socialisation orientant l'ensemble du complexe politico-religieux dans un sens conservateur à un comportement politique ultérieur en rupture avec les principaux éléments de cette socialisation »<sup>33</sup>. Or nous voulons montrer ici que certaines formes de militantisme « révolutionnaire », qui sont apparues au cours des années 1960 en France et qui ont entraîné des transformations du champ politique français à cette époque, ont été générées par l'importation, dans la sphère politique, de dispositions intériorisées *via* des engagements au sein d'organisations religieuses de jeunesse.

---

<sup>27</sup> Rousseau S., « Christianisme français et engagement politique à travers les guerres d'Indochine et du Vietnam », *Chrétiens et sociétés, XVI-XX siècle*, 7, 2000, p. 71-94 ; « Des chrétiens français face à la guerre du Vietnam (1966) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 47, juillet-septembre 1995, p. 176-190 ; ou encore Morbois C., *Frères du monde. Recherche sur l'itinéraire d'une revue chrétienne contemporaine*, Lyon, collection du Centre d'histoire du catholicisme, 1973.

<sup>28</sup> Cf notamment Suarez H. J., « Un mystique de la politique. Note de recherche : Sur l'engagement de prêtres-ouvriers dans la guérilla révolutionnaire en Bolivie », *Actes de la Recherche en Science Sociale*, 155, p. 91-100 ; Donegani J.M., « De MPF en PSU, un mouvement entre en socialisme », *Autrement*, 8, 1977, pp. 116-125.

<sup>29</sup> Il écrit : « Pour nombre de chrétiens engagés dans la mouvance de mai, le gauchisme a servi de relais vers une sortie de la religion dont il est ainsi devenu difficile de rendre compte dans les termes d'une expérience chrétienne. L'idée s'est sans doute imposée pour ceux qui sont restés, que les contestations de Mai 68 étaient venu briser l'élan conciliaire, ce qui n'invite pas forcément à les traiter avec l'empathie requise par le métier d'historien », Pelletier D., *La crise catholique, Religion, société, politique en France, 1965-1978*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2002, p. 9.

<sup>30</sup> Cf. Fillieule O.(dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.

<sup>31</sup> A l'exception de quelques travaux récents, dont ceux de Fretel J.: cf. « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une illusio paradoxale et du passage à l'acte chez les « militants » de l'UDF », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004/5, 155, pp. 76-89.

<sup>32</sup> Michelat G., Simon M., *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Presses de la FNSP et Editions sociales, 1977.

Pour rendre compte des processus de politisation d'engagements religieux, nous avons privilégié une approche attentive à la nature des dispositions et à la manière dont se structurent des rapports à la religion, en croisant l'origine sociale et les formes de socialisation religieuse. Ainsi, nous analyserons dans un premier temps les trajectoires d'engagement de quatre jeunes chrétiens issus des classes populaires rurales : Christiane, Mathieu, Michèle et Denise, socialisés à une « religiosité de masse »<sup>34</sup> ; puis celles de Colette et Jacques, deux jeunes urbains issus de la grande bourgeoisie, davantage socialisés à une « religiosité de virtuoses ». Après être revenu sur leur socialisation religieuse familiale et militante, nous nous attacherons à mettre en évidence et à comparer l'ensemble des facteurs – biographiques, organisationnels et contextuels – ayant concouru au processus de conversion du regard porté sur le monde.

### **1) La conversion d'engagements religieux en engagements politiques en milieu populaire:**

Tandis que Christiane et Mathieu, nés dans la première moitié des années 1940, connaissent une mobilité sociale ascendante par l'école, Michèle et Denise, plus âgées, ne bénéficient pas de la démocratisation scolaire et connaissent une ascension sociale via le militantisme religieux. Ces différences générationnelles et sociales sont à l'origine de profils de politisation distincts, justifiant leur présentation successive.

#### **a) Christiane et Mathieu : trajectoires de politisation de transfuges formés dans des institutions catholiques**

Christiane, née en 1941, est la benjamine d'une famille ouvrière catholique normande. Son père est ouvrier à la SNCF, syndiqué à la CFTC, et sa mère, au foyer, élève ses six enfants :

« Je suis d'une famille très catholique, vraiment, sociale, mon père faisait partie de l'ACO<sup>35</sup>, ma mère trouvait ça trop politique... Je dirais qu'ils étaient d'une droite centriste sociale... »<sup>36</sup>.

Mathieu, né en 1944 dans une famille de petits paysans vendéens, catholiques pratiquants de droite, est le 7<sup>ème</sup> des 12 enfants :

---

<sup>33</sup> Donegani J.M., « Itinéraire politique... », *art. cit.*, p. 696.

<sup>34</sup> Nous reprenons ici des concepts que Max Weber définit comme suit : « Une religiosité de « virtuoses » ou de « héros » s'opposait à une religiosité de « masses », étant entendu que par « masse » nous ne désignons nullement bien sur ceux qui sont en position sociale inférieure dans l'échelle sociale profane, [mais ceux qui n'ont pas l'« oreille musicale » pour la religion.] », Max Weber, *Introduction à l'éthique économique des religions universelles*, 1920.

<sup>35</sup> Action Catholique Ouvrière.

<sup>36</sup> Les propos de Christiane cités dans l'article sont issus de l'entretien réalisé à son domicile le 15/11/05.

« Mes parents sont de Vendée sud : un milieu très marqué religieusement par le catholicisme. Vous connaissez sans doute l'histoire de la révolte vendéenne, ben c'est dans ce milieu là que ça se situait »<sup>37</sup>.

Ils reçoivent tous deux une éducation religieuse et connaissent ce « pouvoir d'inculcation »<sup>38</sup> d'une pratique religieuse familiale quotidienne. La socialisation religieuse est relayée pour Mathieu par l'école dite *libre*<sup>39</sup> où il est scolarisé jusqu'à l'âge de 11 ans puis par le petit Séminaire où il entre en 1955 pour suivre ses études jusqu'à l'obtention du baccalauréat. Il se rappelle avoir été repéré et incité à prendre le chemin de la prêtrise comme cela était classique dans les fratries nombreuses des familles paysannes catholiques:

« C'était lors de la préparation de la communion : y'avait des retraites, pendant plusieurs jours, avec des moments forts... Et c'est vrai que y'avait certaines pressions qui étaient faites et où était posée la question : et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? C'est une chose qui m'est arrivée, et j'ai eu un frère qui est aussi entré au Séminaire après. »

On retrouve une des modalités d'inculcation de la vocation sacerdotale analysées par C. Suaud : « les trois principaux moyens d'action [de l'œuvre des vocations] sont les « journées de vocations », la rédaction d'une revue trimestrielle et l'encadrement de retraites d'enfants »<sup>40</sup>.

Christiane fréquente l'école publique – « parce que mes parents n'étaient pas assez riches » – où, très bonne élève, elle est repérée par son instituteur qui l'incite à entrer au lycée. Elle s'engage parallèlement à la JEC (Jeunesse Etudiante Chrétienne), où elle côtoie de jeunes catholiques de gauche.

*L'expérience du déplacement et la recherche du « salut »<sup>41</sup> par la voie de l'engagement religieux :*

Ces jeunes ruraux issus des classes populaires, repérés pour leurs « facilités scolaires », vont faire l'expérience d'un double déplacement : géographique et social. En effet, poursuivre ses études à cette époque c'est devenir interne au collège et au lycée religieux de la ville avoisinante et être ainsi exposé à un changement de milieu social assez radical. Entourée

---

<sup>37</sup> Les propos de Mathieu sont extraits de l'entretien réalisé à son domicile nantais le 07/02/06.

<sup>38</sup> Suaud C., « L'imposition de la vocation sacerdotale », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°3, mai 1975, p.15

<sup>39</sup> C'est le nom que portaient les écoles privées catholiques.

<sup>40</sup> Suaud C., *art.cit.*, p. 6.

<sup>41</sup> Pour Max Weber, les *biens de salut* sont procurés aux fidèles par le personnel religieux et ils peuvent se rapporter à l'au-delà comme à l'ici-bas : « Les biens de salut proposés par toutes les religions, primitives ou civilisées, prophétiques ou non, se rapportent d'abord très lourdement à ce monde-ci », Weber M., *Sociologie des religions*, trad. Grossein J.P., Paris, Gallimard, 1996, p. 345.

d'adolescents issus majoritairement des classes supérieures, Christiane est confrontée à l'expérience de l'injustice sociale au cours de ses études, et éprouve le stigmate des enfants d'ouvriers :

« J'ai quand même toujours été marquée par mon milieu d'origine, même au lycée, je me sentais un peu... de milieu pauvre, enfin tout le temps : ça me mettait mal à l'aise, dés fois j'avais honte de mes parents, qu'ils soient pas mieux habillés, des trucs comme ça. »

Christiane s'investit activement à la JEC après une expérience décevante de scoutisme et explique en entretien le rôle essentiel des aumôniers qui lui ont apporté les moyens et les connaissances nécessaires pour décrypter le monde social et mettre des mots sur les sentiments de malaise ressentis au lycée :

« Je ne supportais pas du tout la hiérarchie, l'obéissance à la fille du dessus, enfin y'a toute une hiérarchie, j'aimais pas ça du tout, mais c'était pareil dans la famille, très jeune, je m'opposais à mes parents. Alors on m'a dit que la JEC, plus engagée, me correspondrait mieux [...] et donc comme j'étais très catholique, ben j'allais à la JEC et là, c'était plus engagé et puis y'avait aussi des rencontres avec des aumôniers, moi je suis pas du tout anti-cléricale parce qu'ils m'ont beaucoup apporté au niveau intellectuel ces hommes là, très instruits ».

Pour Christiane comme pour son futur mari, Jean<sup>42</sup> (fils de paysans catholiques engagé à la JAC), les mouvements d'action catholique proposent alors un cadre d'interprétation des expériences de honte sociale à l'aune de l'injustice<sup>43</sup> et une définition engagée de la foi. Ces organisations qui ont déjà pris une certaine distance avec l'Église et sa hiérarchie<sup>44</sup> à cette époque, offrent de nouveaux *biens de salut* conciliant engagement politique et pratique religieuse<sup>45</sup>, répondant ainsi aux aspirations de jeunes ruraux en décalage avec une vision familiale conservatrice de la foi de par leur mobilité sociale ascendante.

Si l'engagement religieux vient accompagner – en la rendant pensable – la mobilité sociale ascendante de Christiane et de son futur mari, on peut dire qu'il la permet dans le cas de Mathieu. En effet, celui-ci vit l'expérience séminariste comme un moyen de poursuivre ses études, un lieu de « salut social » :

---

<sup>42</sup> La trajectoire de Jean fait l'objet de la partie D.1 de ce chapitre.

<sup>43</sup> Sawicki F. et Berlivet L., « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, 27, 1994, p. 126

<sup>44</sup> Cf. Grignon C., « Sur les relations entre les transformations du champ religieux et les transformations de l'espace politique », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 16, 1977, pp. 3-34.

<sup>45</sup> Dans ce que Sawicki F. et Berlivet L. qualifient de « nouvelle éthique faisant de la nécessité de s'engager et de militer une des dimensions de la pratique religieuse », *art. cit.*, p. 112.

« J'ai plus vécu le séminaire comme un milieu protégé en quelque sorte qui m'a permis de me plonger dans les études, et de les poursuivre jusqu'au bac, ce que je n'aurais sûrement pas pu sinon, vu les conditions familiales. »

Mathieu quitte le Séminaire après avoir obtenu le baccalauréat<sup>46</sup>, rompt avec sa destinée de prêtre, et s'engage au MRJC (Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne). Mais pour comprendre cette rupture biographique, il faut s'arrêter un instant sur le contexte politique de la Guerre d'Algérie.

### *Le tiers-mondisme : une « cause passerelle » de la sphère religieuse à la sphère politique*

La Guerre d'Algérie joue un rôle central dans la conversion du regard porté sur le monde par les enquêtés socialisés au militantisme au sein d'organisations religieuses de jeunesse<sup>47</sup>. C'est ainsi que Christiane et Mathieu la décrivent comme un événement déclencheur de leur politisation :

« *Christiane* : C'est la Guerre d'Algérie qui m'a vraiment politisée. C'est pas ça qui m'a fait rompre avec l'église, parce que y'avait aussi des cathos dans ce mouvement là [...]. J'avais 19 ans : j'arrive à la fac à Caen, et là je participe à toutes les manifestations pour l'indépendance de l'Algérie, et au fur et à mesure, à partir de là, y'a un engrenage qui fait que je me retrouve, alors que je le mérite pas, parce que je sais même pas trop ce que c'est, à Socialisme ou Barbarie<sup>48</sup>. »

Mathieu est encore au séminaire au moment de la Guerre d'Algérie, et si sa conscience politique n'est pas encore définie, il se rappelle avoir été révolté par cette guerre<sup>49</sup>:

« Pour nous [au séminaire] c'était la guerre, même si le terme n'était pas souvent employé, donc c'était pas acceptable en tant que tel, c'est pour ça que la conscience politique était déjà présente, parce que c'était bien un choix politique. Donc notre éducation politique a commencé par là en fait, même si elle n'était pas dite politique. »

La cause tiers-mondiste a été une passerelle essentielle facilitant la *requalification* d'activités « religieuses » en activités « politiques » : la sensibilité à l'altérité, l'injonction à « se mettre à

---

<sup>46</sup> Il est ainsi le seul de sa classe d'âge à l'avoir obtenu dans sa commune d'origine.

<sup>47</sup> Cf. Poulat E., « Un moment décisif. La guerre d'Algérie et son impact », *Une Église ébranlée: changement et continuité, de Pie XII à Jean-Paul II*, Paris, Casterman, p. 92-115.

<sup>48</sup> Organisation révolutionnaire d'orientation marxiste anti-stalinienne issue du Parti communiste internationaliste (PCI) : Cf. Gottraux P., « *Socialisme ou Barbarie* ». *Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 2002.

<sup>49</sup> Serry H. souligne également cette ouverture des séminaires au contexte politique extérieur : « ces institutions de formation, sous l'influence notamment des séminaristes ayant connu la guerre d'Algérie, perdent leur ordonnancement traditionnel et s'ouvrent à l'extérieur » : « Église catholique, autorité ecclésiale et politique dans les années 1960 », in *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, p. 50.

la place de l'autre, lointain »<sup>50</sup>, à prendre la défense du « plus démuné », l'importance de l'engagement comme nécessité chrétienne de réalisation de soi<sup>51</sup>, sont autant de dispositions qu'ils ont acquises au sein d'organisations religieuses de jeunesse, les prédisposant à s'investir dans l'anticolonialisme. Christiane décrit ainsi comment, très jeune, elle avait déjà intériorisé cette propension à prendre le parti du plus faible :

« J'avais 13 ans lors des premiers événements, je me souviens très bien que je disais : « si j'étais algérienne, je serais au FLN » ; je me mettais à la place des autres, pareil avec Dien Bien Phû... » ;

et Mathieu explique comment sa sensibilité religieuse à l'injustice a pris une charge politique à cette époque :

« C'est vrai que c'était très marqué tout ce qui était l'aide au plus démuné, au plus défavorisé. Justice pour soi mais pour les autres aussi donc un partage : ce qu'aujourd'hui je conçois comme étant du domaine social, donc politique et donc plus seulement religieux comme on l'avait à l'époque de notre enfance »

Christiane et Mathieu ne cessent pas d'être croyants à cette époque mais les contradictions qu'ils éprouvent alors entre leurs positions anticolonialistes et les prises de positions dissonantes de leurs parents et/ou de l'église catholique participent à l'érosion de leur système de croyances premier<sup>52</sup>. La dimension inévitablement politique de leur prise de position contre la Guerre d'Algérie les conduit à « remettre en cause l'affirmation de la neutralité politique de l'Église »<sup>53</sup> à l'image des militants du MPF (Mouvement Populaire des Familles) qui, au contact du milieu ouvrier, vivent les contradictions entre leur appartenance religieuse et leur appartenance de classe.

Ces dissonances, déchirantes au niveau individuel, se répercutent au niveau organisationnel : les mouvements d'Action catholique se politisent en effet avec la Guerre d'Algérie et prennent des positions en rupture avec leur hiérarchie religieuse, par ailleurs affaiblie par la crise du recrutement qu'elle connaît depuis les années 1950<sup>54</sup>. Il faut enfin replacer ces

---

<sup>50</sup> Péchu C. rappelle ainsi que « Parmi ces « pauvres » dont il faut être solidaire, l'étranger bénéficie d'une place privilégiée pour ces catholiques « christocentés », en référence à la place occupée par l'étranger dans la Bible », in « Génération... », *art. cit.*, p.81

<sup>51</sup> Cf. à ce propos Dulong R., « Christian Militants in the French Left », dans Berger S. (dir.), *Religion in West European Politics*, Londres, Totowa, Frank, 1982, p. 71 ; Donegani J.-M., *La Liberté de choisir. Pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*, Paris, Presses de la FNSP, 1993.

<sup>52</sup> Serry H. observe un processus similaire quelques années plus tard : « L'engagement contre la guerre américaine au Vietnam sur laquelle la hiérarchie catholique reste, au mieux, muette, arme une argumentation anti-institutionnelle », *art. cit.*, p. 51

<sup>53</sup> Donegani J.M., « De MPF en PSU ... », *art. cit.*, p. 117.

<sup>54</sup> Cf. Béraud C., *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007, p. 42 sq. ; Julia D., « La crise des vocations », *Études*, février 1967, p. 238-251.

organisations dans le contexte de préparation de l'*aggiornamento* de l'Église : si « à partir de Vatican II (1962), Rome prend résolument la défense du tiers-monde dans les débats internationaux »<sup>55</sup>, les mouvements d'Action catholique ont milité dans la période pré-conciliaire pour une prise de position tiers-mondiste et pour un catholicisme engagé.

### *Des effets d'entraînement à l'origine de la radicalisation politique de Christiane vs une politisation au sein de la sphère religieuse chez Mathieu*

Pour Christiane et son mari, premiers bacheliers de leurs familles respectives, plusieurs facteurs de politisation viennent se renforcer : leur trajectoire de transfuges les conduit à entrer à l'université de Caen en plein mouvement contre la Guerre d'Algérie et c'est dans ce contexte que leur engagement anticolonialiste et leur sensibilité à l'injustice sociale (exacerbée par leur déclassement vers le haut) vont pouvoir être reliés et requalifiés dans un cadre d'interprétation marxiste et internationaliste. Jean nous dit à ce propos :

« En arrivant à Caen dans le milieu étudiant, il y avait un mouvement contre la Guerre d'Algérie auquel j'étais déjà sensible [...]. Puis après la Guerre d'Algérie, y'a eu la Guerre du Vietnam, l'Amérique latine, Mai 68... y'a eu aussi Che Guevara à l'époque... ça a eu beaucoup d'écho aussi : l'Amérique latine c'était central ! Ce sont des événements qui s'enchaînent et qui font qu'on prend des positions : anticolonialistes, anti-impérialistes, anticapitalistes. »

C'est ainsi au contact – physique et intellectuel – de jeunes militants politiques issus de milieux sociaux et politiques très différents des leurs que ces jeunes intellectuels de première génération se radicalisent progressivement. La critique humaniste du capitalisme à laquelle ils ont été formés via le personnalisme d'E. Mounier laisse alors place à une critique marxiste du capitalisme. Il faut enfin souligner l'importance de la figure de Che Guevarra et de la « troisième voie » dans ces conversions de l'engagement religieux vers l'engagement politique et rappeler, pour cela, le contexte des luttes d'émancipation des peuples latino-américains par la Théologie de la libération<sup>56</sup>.

---

<sup>55</sup> Pelletier D., *La crise catholique...*, *op. cit.*, p. 26

<sup>56</sup> Hugo J. Suarez écrit à ce propos : « Dans un contexte historique propice à l'élaboration de nouveaux idéaux politiques et religieux, où le développement de la Théologie de la libération exprime l'engagement politique et culturel de chrétiens s'écartant des positions conservatrices de l'Église catholique, l'entrée dans l'action révolutionnaire permet de concilier expérience religieuse et exigences politiques, en donnant aux prêtres engagés la possibilité de réorganiser leurs référents religieux avec des éléments provenant aussi bien du marxisme que du christianisme » dans Suarez H. J., « Un mystique de la politique... », *art. cit.*, p. 91



La requalification politique d'une indignation pensée dans un premier temps dans un registre religieux<sup>57</sup> entraîne, pour Christiane et son mari, une véritable conversion associée à une rupture totale avec le système de croyance premier. C'est par des effets d'entraînement et d'insertion dans des réseaux où ils côtoient des militants d'extrême gauche qu'ils finissent par se détacher totalement de la sphère religieuse<sup>58</sup> pour devenir des militants trotskistes. Mais ce n'est pas le cas pour Mathieu : son indignation face à la guerre d'Algérie structure une conscience politique de gauche pour le restant de ses jours, mais ne militant pas à cette époque et ne fréquentant pas le milieu étudiant<sup>59</sup> fortement politisé, sa critique de la guerre continue à être pensée en termes humanistes au sein du MRJC. Au cours des années 1970, il participe avec sa femme (rencontrée au sein du MRJC) à différents groupes catholiques<sup>60</sup> qui remettent en question l'église traditionnelle et s'ouvrent aux influences féministes, écologistes et communautaires. Sympathisants du PSU, ils s'engagent au début des années 1980 dans le mouvement « Vie nouvelle »<sup>61</sup>, tout en ayant une activité syndicale à la CFDT.

Ainsi, seule une analyse multiscalaire de l'articulation des facteurs macro-sociologiques (contexte de la Guerre d'Algérie et anticolonialisme), méso-sociologiques (prises de position tiers-mondistes des mouvements d'Action catholique au début des années 1960 et forte politisation du milieu étudiant) et micro-sociologiques (mobilité sociale et géographique), concourant au déplacement de la quête de biens de salut de la sphère religieuse à la sphère politique, permet de saisir l'évolution des trajectoires militantes de Christiane et Mathieu. On se trouve bien face à un processus de politisation relevant de « tentatives de dépassement des limites assignées par la sectorisation à certains types d'activités »<sup>62</sup>, avec des moments de

---

<sup>57</sup> Cf. Hervieu-Léger D., *De la mission à la protestation. L'évolution des étudiants chrétiens en France (1965-1970)*, Paris, Cerf, 1973

<sup>58</sup> Après avoir milité à Socialisme ou barbarie, Christiane et Jean s'engagent contre la Guerre du Vietnam et adhèrent à la JCR (jeunesse communiste révolutionnaire). Après avoir participé très activement aux événements de Mai-Juin 68, ils entrent à la LCR (Ligue communiste révolutionnaire) où ils militent tout au long des années 1970, tout en ayant des activités syndicales dans leur environnement professionnel (Christiane devient institutrice).

<sup>59</sup> Au sortir du séminaire, contraint d'assurer sa prise en charge matérielle, Mathieu accepte un poste d'instituteur dans une école libre puis de professeur en collège dans un CEG catholique. Il se reconvertit dans les années 1970 et devient technicien en électronique, syndiqué à la CFDT.

<sup>60</sup> Notamment le « centre de préparation au mariage » où les discussions sur la vie de couple, l'éducation des enfants, le féminisme, sont centrales. Cf. Hervieu-Léger D., *De la mission à la protestation...*, *op. cit.*

<sup>61</sup> Mathieu présente ainsi toutes les caractéristiques des militants de Vie nouvelle analysées par Suaud C.: « Créé en 1947, le mouvement « Vie nouvelle » se tourne vers le socialisme autour des années 1960 et accueille des militants qui font se rejoindre l'expérience de la conversion (et de la recherche) religieuse, celle du déplacement dans l'espace social et de la découverte de la politique », in Suaud C. et Viet-Depaule N., *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve, 1944-1969*, Paris, Karthala, 2004, p. 496. Cf. également André Rousseau, « Les classes moyennes et l'aggiornamento de l'Église », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 44-45, 1982, pp. 55-57.

<sup>62</sup> Lagroye J., « Les processus... », *art. cit.*, p. 365.

basculement et des effets de cliquet<sup>63</sup> qu'une approche macro ou méso-sociologique ne permettrait pas d'appréhender.

### **b) Michèle et Denise : la politisation de responsables nationales d'organisations religieuses d'origine populaire**

Michèle, née en 1927 à Rouen, ne connaît pas son père et est élevée par sa mère, dactylographe. Assez réfractaire à l'ordre scolaire, elle suit sa scolarité au lycée de jeunes filles de Rouen dont elle finit par être renvoyée en cours de 3<sup>ème</sup>. Inscrite dans une école privée catholique pour redoubler sa 3<sup>ème</sup>, Michèle abandonne en cours d'année et propose à sa mère de partir à la campagne comme stagiaire dans une ferme. Devant ses échecs scolaires et la situation dramatique à Rouen – elles vivent sous les bombardements incessants et souffrent du manque de nourriture – Michèle et sa mère se font embaucher en septembre 1943 dans une grande ferme du pays de Caux. Sa mère meurt moins d'un an plus tard et Michèle, qui a alors 16 ans, devient « la bonne » dans la ferme. Elle entre quelques années après à la JAC, encouragée par ses patrons qui y voient un lieu d'encadrement et de rencontres. Michèle écrit:

« Cela ne me concerne pas alors de « refaire chrétiens nos frères ! »<sup>64</sup> mais, par contre, la convivialité de ces réunions de jeunes, leur volonté de vivre mieux, leur capacité à réfléchir à la situation, me séduit »<sup>65</sup>.

Après avoir participé à quelques activités locales, Michèle prend rapidement des responsabilités au niveau départemental, puis régional et devient membre de l'équipe nationale en 1952.

Denise, née en 1928 dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, est issue d'un milieu populaire protestant. Son père est ouvrier mécanicien et sa mère couturière. Elle reçoit une éducation protestante et s'investit très jeune dans le scoutisme :

« C'est une formation de mise en commun des idées, de se prendre en charge, de prendre en charge un groupe, d'autonomie, d'auto-direction, d'autogestion aussi, ce sont des choses qu'on a apprises très jeune, dès 9 ans. »<sup>66</sup>

---

<sup>63</sup> Siméant J., Sawicki F., « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant... », *art. cit.*, p. 106.

<sup>64</sup> Face à la déchristianisation des classes populaires, l'Église délègue, à partir des années 1930, aux organisations religieuses de jeunesse, l'entreprise de rechristianisation de celles-ci, et la maxime « nous referons chrétiens nos frères » devient l'enseigne de ces organisations de jeunesse, reprises notamment dans les chants de la JEC.

<sup>65</sup> Nous n'avons pas fait d'entretien avec Michèle, celle-ci étant « trop âgée et fatiguée » (ce sont ses propos) au moment de l'enquête, mais nous disposons de son questionnaire et d'une longue lettre manuscrite qu'elle a y a adjoint et dans laquelle elle revient sur les principales étapes de sa trajectoire militante.

<sup>66</sup> Les propos de Denise cités dans l'article sont extraits de l'entretien réalisé à son domicile parisien le 14/04/05.

Denise aurait aimé faire des études et devenir musicienne, mais ses parents n'ont pas les moyens, et après le cours complémentaire, ses résultats ne lui permettent pas d'accéder au lycée :

« Y'avait que deux lycées sur Paris pour les filles. Pour mon école y'avait deux places, donc pas question d'y aller. Donc quand on arrivait comme moi la 44<sup>ème</sup>, sur tout Montreuil, eh ben j'allais dans le commercial : ce qui m'allait comme un tablier à une vache. »

Reléguée dans une filière qui ne l'intéresse pas, Denise désinvestit les cours, passant le plus clair de son temps chez les éclaireuses. Elle commence à travailler à quinze ans et demi comme employée de bureau puis devient comptable, profession qui ne lui plaît pas.

C'est au contact de jeunes éclaireuses issues de milieux sociaux favorisés que Denise prend conscience de nombreuses injustices sociales qui la blessent et participent à sa prise de conscience d'une appartenance de classe :

« Quand on faisait des rencontres avec les éclaireuses de Vincennes, j'avais affaire qu'à des filles qui étaient au lycée, alors que nous à Montreuil y'en avait qu'une au lycée. Et là, y'avait une friction, je me sentais... Je l'ai compris beaucoup plus tard, mais inconsciemment, y'avait la lutte de classes. Et quand on faisait des camps avec Vincennes, les chefs de camp c'était toujours les filles de Vincennes : c'était des trucs qui marquent. »

Frustrée de n'avoir pu continuer ses études, Denise trouve dans le scoutisme protestant une seconde école - « on a fait nos universités là si on peut dire » - et connaît une réelle mobilité sociale *via* le militantisme protestant. En effet, elle s'engage au début des années 1960 dans le mouvement protestant « Jeunes femmes »<sup>67</sup> où elle suit diverses formations, et prend progressivement des responsabilités :

« Dans le mouvement Jeunes femmes, j'ai beaucoup appris : à savoir se servir de la documentation, de l'information, la recherche de compléments d'information, pour ne pas naviguer à vue dans la vie ; appris à s'exprimer, à rendre compte de lectures, à construire son argumentation [...]. Et ces groupes ont été des lieux d'épanouissement de femmes, moi j'ai des amies très chères qui sont restées deux ans sans oser dire un mot, et qui sont devenues après responsables à l'équipe centrale, parce que c'était un lieu où on pouvait se parler, se dire les choses, travailler un sujet. Alors, bien entendu, quand on a commencé à parler du travail des femmes, y'en avaient beaucoup qui ne comprenaient pas car elles avaient choisi de pas travailler, d'élever leurs enfants... Et petit à petit, en discutant dans les groupes, en rigolant parce que il y avait beaucoup de bons moments, en essayant de s'écouter, de comprendre les

---

<sup>67</sup> Cf. Chaperon S., « Le Mouvement Jeunes Femmes, 1946-1970. De l'Évangile au féminisme », *Femmes protestantes, 19e-20e s.*, n°146/1, *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 2000, p 153-184

possibilités de chacune, les langues se déliaient et certaines disaient : moi, si je travaille pas c'est que mon mari veut pas que je travaille... Y'a eu des divorces hein ! »

Cet extrait d'entretien révèle la pluralité des rétributions de l'engagement dans ce type d'organisation pour une femme d'origine populaire : seconde école, le mouvement « Jeunes femmes » est également un lieu de sociabilité féminine, de socialisation politique et d'émancipation, qui contribue à l'ouverture des premiers « lieux de construction d'une nouvelle conscience de genre »<sup>68</sup>.

Tout comme Michèle, Denise connaît une ascension assez spectaculaire au sein de son organisation et devient rapidement responsable nationale de « Jeunes femmes » :

« J'étais dans un groupe, puis un jour où j'étais pas là, elles m'ont propulsée à la région (...) puis au national il leur fallait quelqu'un qui ait l'esprit un petit peu plus près de ce qui est l'esprit ouvrier, parce que forcément, y'avait beaucoup de... classes bourgeoises... Donc on m'a propulsée à l'équipe centrale, dans la commission « équipe ouvrière ». Et puis, ben j'ai fait partie du bureau national. »

Ces trajectoires de mobilité sociale par le militantisme religieux doivent être réinscrites dans un contexte plus global. Celui, pour Michèle, de l'histoire collective de jeunes ruraux catholiques ayant subi les conséquences traumatiques de la seconde Guerre Mondiale (à travers la perte d'un de leurs parents), qui trouvent dans le militantisme religieux une « seconde famille » et une voie de promotion sociale<sup>69</sup>. Celui, pour Denise, de l'histoire collective de jeunes protestants issus des classes populaires, ayant cherché la voie du salut (social et scolaire) par un militantisme religieux.

Si leurs trajectoires peuvent paraître spectaculaires, c'est que les aspirations de Michèle et de Denise rencontrent, dans des contextes religieux particuliers, une évolution du recrutement social des organisations religieuses de jeunesse. Dans le cas de la JAC, la Libération marque en effet un basculement d'une organisation conservatrice, recrutant principalement dans l'aristocratie foncière, à une organisation reprenant les « thèmes que les organisations républicaines et anti-cléricales avaient essayé de développer à la fin du 19<sup>ème</sup> »<sup>70</sup> et recrutant alors dans les fractions montantes et éclairées de la petite et de la moyenne paysannerie. De la

---

<sup>68</sup> Achin C. et Naudier D., « Les féminismes en pratiques » dans *Mai-juin 68, op. cit.*, p. 384.

<sup>69</sup> De la même manière que Sawicki F. et Berlivet L. resituent les trajectoires singulières de jeunes jocistes dans l'histoire collective de jeunes catholiques urbains issus des classes populaires ayant fait l'expérience précoce de la mort – ou l'absence – d'un de leurs parents lors de la Première Guerre Mondiale.

<sup>70</sup> Grignon C., « Sur les relations... », *art. cit.*, p. 18.

même façon, l'ascension de Denise correspond à un moment où l'organisation Jeunes femmes<sup>71</sup> cherche à élargir sa base sociale et à toucher davantage le milieu ouvrier.

*Une politisation née de la dissonance entre pratique sociale religieuse et discours de l'Église :*

La pratique militante de ces deux jeunes femmes au sein d'organisations religieuses d'encadrement de la jeunesse va peu à peu les amener à remettre en question les discours de leur hiérarchie ecclésiale. Si cette crise du consentement vis-à-vis de l'institution religieuse peut être appréhendée comme un effet de leur politisation au contact de la réalité sociale des classes populaires, elle entraîne à son tour une requalification progressive du regard qu'elles portent sur le monde, d'un registre religieux à un registre politique.

De 1952 à 1957, Michèle est responsable nationale salariée de la JAC et sillonne la France pour « écouter et comprendre la vie, les problèmes des jeunes agriculteurs ou des salariés de l'agriculture »<sup>72</sup>. Le contact de la misère sociale et de l'injustice ainsi que les échanges noués au fil de ces rencontres participent de l'érosion du système de croyance premier. Et ce, en mettant à jour les contradictions entre un dirigisme clérical qui attend que ces laïcs « garde[nt] à distance les préoccupations temporelles [pour] s'en tenir à leur mission d'apostolat »<sup>73</sup> et un engagement quotidien qui ne peut désencastrer le religieux de la réalité sociale et politique<sup>74</sup>.

A la même époque, Denise fonde un centre d'action sociale protestant et ce sont ici les critiques provenant d'autres paroisses qui entraînent une prise de conscience du caractère politique de son action:

« On a créé avec une amie assistante sociale, pour s'éloigner de tout ce qui était association de bienfaisance, un centre d'action sociale protestant... [*Et c'était politisé ces centres protestants ?*] Si c'est pas politisé dans le sens d'appartenance à un parti, c'est forcément politisé dans la mise en pratique : on peut pas accepter tout et n'importe quoi [...] Et quand on met ça en place, c'est automatiquement pour réveiller les gens à autre chose que ce qui se vit sur des rails et ce n'est pas accepté partout : y'avait d'autres paroisses où ça passait pas. On avait un journal pour dénoncer un certain nombre de choses et ça coinçait, on nous disait : « c'est pas vrai, vous inventez...vous faites de la politique », alors qu'on décrivait une réalité sociale. »

---

<sup>71</sup> Cf. Chaperon S., « Le Mouvement Jeunes Femmes... », *art. cit.*

<sup>72</sup> Extrait de son questionnaire.

<sup>73</sup> Serry H., « Église catholique... », *art. cit.*, p. 52.

<sup>74</sup> Pour Claude Grignon, « Si les responsables laïcs ont tendu à se démarquer de plus en plus par rapport à l'Église, c'est sans doute qu'une référence trop constante à une idéologie officielle de la collaboration entre les classes et plus généralement des liens trop directs et trop visibles avec une institution marquée à droite gênait à la fois leur action et leur conscience de militants », *art. cit.*, p. 18

L'engagement social de ces deux femmes, qui s'origine dans la sphère religieuse, se charge ainsi progressivement d'une dimension politique dans un processus de politisation décrit par Jacques Lagroye comme « correspondant à une découverte de l'artificialité des catégories objectivées de classement des activités »<sup>75</sup>.

### *La conversion d'engagements religieux en engagements politiques*

- **Michèle : De la JAC au maoïsme en passant par l'Algérie**

Michèle quitte en 1957 le secrétariat national de la JAC, et reprend des études (sans avoir le bac), soutenue par un directeur d'études de l'EHESS rencontré lors d'un séminaire de formation au sein de la JAC qui lui propose de travailler au Centre d'Études Économiques. Elle obtient le diplôme de l'EHESS en économie rurale en 1961 et réalise son mémoire sur « Les salariés agricoles en France, vie et conditions de travail »<sup>76</sup>.

Son ascension sociale par le militantisme religieux la propulse ainsi dans le milieu intellectuel de l'EHESS de la fin des années 1950, au contact duquel elle se politise dans le contexte de Guerre d'Algérie. Michèle participe au début des années 1960 à un réseau d'aide au FLN, et part en Algérie peu de temps après l'indépendance participer à la réforme agraire avec son mari. De retour en France en 1966, le contexte de lutte contre la Guerre du Vietnam leur offre une cause dans laquelle investir leurs dispositions anti-impérialistes. C'est ainsi qu'ils « deviennent maoïstes » selon les termes de Michèle, le Comité Vietnam de leur quartier étant « tenu par des maoïstes ». Et par effet d'entraînement, ils rencontrent dans ce comité des militants proches d'Alain Badiou et adhèrent à l'UCMLF (Union des Communistes Marxistes Léninistes de France), groupuscule maoïste fondé par ce dernier.

On retrouve donc, pour Michèle, une conjonction de *facteurs biographiques* (perte de ses parents, mobilité sociale ascendante *via* le militantisme religieux qui la met au contact de milieux politisés), de *facteurs organisationnels* (prise de distance vis-à-vis de l'Eglise de responsables laïcs d'encadrement des milieux populaires entraînant la politisation de ces mouvements) et de *facteurs contextuels* (Guerre d'Algérie puis Guerre du Vietnam et valorisation de l'engagement politique dans les milieux intellectuels parisiens des années 1960) venant expliquer la conversion d'un engagement religieux en un engagement maoïste

---

<sup>75</sup> Lagroye J., « Les processus... », *art. cit.*, p. 366.

<sup>76</sup> Michèle fera une thèse de troisième cycle quelques années plus tard et sera embauchée comme chargée de recherche à l'EHESS.

révolutionnaire. On peut ainsi qualifier Michèle d'« agent de politisation »<sup>77</sup> d'activités religieuses d'encadrement des classes populaires rurales.

- **Denise : du protestantisme à l'occupation du temple**

La conversion est plus progressive dans le cas de Denise. Si son engagement dans le centre d'action sociale protestant puis dans le mouvement « Jeunes femmes » à partir de 1964 va structurer sa conscience politique de gauche, elle n'investit pas avant 1968 la sphère politique à proprement parler, mais la côtoie :

« Les réunions de « Jeunes femmes », c'était des lieux où on essayait d'approfondir ce qu'on vivait au quotidien, là où on pouvait être utile pour changer quelque chose...pour que la femme soit reconnue. On avait mis en place des formations à l'écoute parce qu'on s'apercevait qu'on ne parvenait à rien si on ne s'écoutait pas [...] Ça a été un peu mon université là aussi... On a eu Gisèle Halimi, on a eu Simone Weil, et puis on a participé à la création du planning familial aussi : y'en avait beaucoup d'entre nous qui étaient hôtesse au planning. »

Proche des idées du PSU, Denise reste néanmoins très réservée sur l'engagement partisan, et s'écartera d'ailleurs du mouvement « Jeunes femmes » au moment où des enjeux liés à des prises de position politiques traversent la direction. A de nombreuses reprises au cours de l'entretien, elle insiste sur la nécessité d'agir « autour de soi », dans des associations, de « partir d'en bas » et se livre à une critique de l'institution catholique mais également de l'église réformée. L'attitude politique de Denise semble ainsi marquée, à l'image de certains militants de DAL étudiés par C. Péchu<sup>78</sup>, par la critique anti-institutionnelle à laquelle ils se sont livrés au sein de l'Église.

En Mai 68, Denise participe à l'occupation du temple de Montreuil transformé alors en espace de débats politiques ouvert jour et nuit :

« Pendant 68 tous les soirs y'avait réunion au temple : on a occupé le temple ! On accueillait les ouvriers de Montreuil, y'avait des débats politiques constamment... »

Contrairement à Michèle qui rompt avec le militantisme religieux pour s'engager politiquement, Denise continue de militer au temple de Montreuil, mais la perméabilité du temple au champ militant aura raison de sa dimension religieuse :

« Suite à Mai 68, l'église réformée de Montreuil est devenue non pas le temple de Montreuil, mais la Maison ouverte : y'a eu encore des services, des cultes, mais le principe de la Maison ouverte c'était d'être ouverte à tous les débats, pourvu qu'ils ne soient pas fascisants. Et puis

---

<sup>77</sup> Lagroye J., « Les processus... », *art. cit.*, p. 368.

<sup>78</sup> Péchu C. , « Les générations... », *art. cit.*, p. 80.

petit à petit, on a arrêté les rites protestants, puisque le conseil de maison s'était ouvert à d'autres gens : après 68, on a eu des couples catholiques, des couples qui ont rompu avec leurs églises, qui ont cherché autre chose, donc on a nous aussi rompu... Le lieu a rompu avec l'institution dans la mesure où on a dit : on va pas continuer des rites qui ne concernent pas les copains, donc ce sera une maison de réflexion ».

Les contradictions entre le maintien de rituels religieux et l'ouverture du temple aux débats politiques et aux acteurs non protestants sont ici discutées à l'échelle de l'institution religieuse locale, entraînant à terme (à partir de 1972) sa déconfessionnalisation. On se trouve ainsi face à une situation où ce ne sont pas des personnes qui se déplacent d'un lieu à l'autre mais un lieu qui fait l'objet d'un déplacement symbolique.

## **2) D'une religiosité de virtuoses au maoïste : politisation de jeunes chrétiens d'origine bourgeoise**

Les trajectoires de Colette et Jacques<sup>79</sup>, issus de la haute bourgeoisie catholique pour la première, protestante pour le second, tous deux militants révolutionnaires maoïstes après avoir connu des engagements religieux de jeunesse, sont traitées séparément des précédentes dans la mesure où l'origine sociale pèse fortement sur les formes de socialisation primaire et que cette différence persiste au niveau de leurs engagements ultérieurs.

### **a) Une socialisation primaire bourgeoise et religieuse qui leur transmet une « éthique de la responsabilité »**

Colette, née en 1946, est la benjamine d'une fratrie de six enfants. Son père, d'une famille aristocratique de militaires, est polytechnicien, pilote de chasse, et se situe politiquement à l'extrême droite. Sa mère est issue d'une grande famille de la bourgeoisie économique marseillaise. Colette est scolarisée dans des écoles catholiques jusqu'au bac, et reçoit une éducation bourgeoise, religieuse, qui la socialise à se penser « *toujours au-dessus de la moyenne* » comme l'attestent ces extraits d'entretien :

« On habitait un magnifique hôtel particulier, avec énormément de moyens, une enfance, on nous croirait pas : c'était jamais les petites proportions, j'ai vécu dans des choses immenses, des familles immenses, des enjeux immenses [...] Moi j'étais très brillante, très très brillante, surdouée [...] On a des ramifications dans le monde des lettres et avec beaucoup de gens

---

<sup>79</sup> Ces deux trajectoires n'ont pas été choisies pour leur représentativité mais au contraire pour leur caractère à la fois atypique et exemplaire dans la mesure où elles concentrent de multiples aspects des processus qui nous intéressent et permettent ainsi de systématiser l'analyse des processus de conversion observés de manière plus diffuse dans de multiples trajectoires.



célèbres, nous, les filles H. et mon frère Luc, qui vit à Londres et à New York, parce que comme nos parents nous ont élevés comme ça, ils recevaient comme des espèces de grands seigneurs [...] Enfin en général, on ne donne pas dans la moyenne, c'est toujours au-dessus. »<sup>80</sup>

Une autre dimension fondamentale sur laquelle Colette insiste à plusieurs reprises au cours de nos entretiens est « l'esprit missionnaire » dans lequel elle a été éduquée, et l'inculcation d'une morale du dévouement qui pourrait se résumer par l'injonction à servir :

« J'ai vécu dans un esprit de mission, missionnaire, très ouvert, qui m'a certainement marqué. Il y a des congrégations religieuses qui font du très bon travail pour la conscience politique, parce qu'on me disait : Colette, comme vous avez tout, c'est ces gens-là que vous devez servir. Et quand il y a eu les pieds noirs, la mère directrice a dit : il faut accueillir les familles ; j'ai des visions de familles entières d'immigrés, très populaires, qui arrivaient avec un baluchon... Je ne savais rien, mais l'instinct fait que je passais mes journées à aider. On m'a inculqué qu'il fallait que je serve étant donné tout ce que j'avais dans mes origines... ça a dû me fonder aussi. »

Les propos de Colette sont révélateurs de la façon dont les parents et plus largement le milieu social jouent un rôle dans l'inculcation d'une « vocation », en habituant certains de leurs enfants et dès le plus jeune âge à rechercher des preuves de salut dans le don de soi pour une cause et à « trouver un intérêt au désintéret »<sup>81</sup>.

Jacques, né en 1941, est issu d'une famille de la bourgeoisie nîmoise protestante, de droite. Son père, juriste, membre du Conseil d'État au début des années 1930, devient directeur de cabinet de Pierre Laval avant d'être nommé préfet à la fin des années 1930. Fils unique, il reçoit une éducation religieuse protestante (pratique religieuse au temple, école du dimanche, scoutisme...). Ses parents délèguent son éducation à des institutions religieuses et scolaires, sélectionnées suivant une stratégie de reproduction bourgeoise classique et Jacques est ainsi scolarisé au cours Hattemer<sup>82</sup> :

« Le cours Hattemer, c'est dans les années 30-40, sur Paris, L'ENA de la maternelle ! J'ai lu plus tard un article qui disait que Rocard, Chirac, entre autre, sont passés par le cours Hattemer [...] J'y ai appris à lire très tôt, j'ai commencé à dévorer les bouquins à l'âge de 4 ans, et à 7 ans je lisais comme un môme de 14 ans quoi. »<sup>83</sup>

Fils unique peu sollicité par ses parents, il se réfugie dans la lecture, et se construit assez vite en opposition au modèle parental :

---

<sup>80</sup> Les propos de Colette sont extraits de deux entretiens réalisés les 12/11/05 et 13/11/05.

<sup>81</sup> Comme le remarque Julien Fretel chez les militants de l'UDF : « Quand les catholiques... », *art. cit.*, p. 80.

<sup>82</sup> Le Cours Hattemer est un établissement parisien d'enseignement privé et laïc, *hors contrat*, accueillant les enfants dès la maternelle, jusqu'à la terminale. Il a été fondé en 1885 par Rose Hattemer, préceptrice.

<sup>83</sup> Les propos de Jacques sont extraits de l'entretien réalisé le 18/08/05.

« J'étais très seul, fils unique, et j'avais très peu de contacts avec mes parents [...] Je n'ai pas le moindre souvenir de tendresse de ma mère, zéro. Mon père était un juriste complètement fasciné par ma mère... J'avais pas de place [...]. J'ai eu assez vite une opinion pas très bonne, mais je pense assez lucide, de mes parents, de leur aspect prétentieux bourgeois, et extrêmement superficiel [...] et j'ai su qu'au niveau de la guerre, mon père s'est retrouvé préfet pendant l'occupation... ça m'avait quand même pas mal choqué cet aspect de l'histoire familiale. »

Colette et Jacques font ainsi l'expérience d'une socialisation primaire ambivalente qui les dispose d'un côté à se penser « au-dessus de la moyenne » et de l'autre à ne pas accepter leur situation familiale de dominants. Ils héritent en effet tous deux d'une certaine « éthique de la responsabilité », du « devoir d'agir » au regard de leur histoire familiale et/ou de l'Histoire avec un grand H, que ce soit sur le mode de la « culpabilité » catholique dans le cas de Colette ou de la nécessaire « réparation » pour Jacques qui hérite d'une histoire familiale entravante.

### **b) Une religiosité de « virtuoses » répondant à des attentes idéologiques et identitaires de jeunes bourgeois**

Après avoir obtenu le baccalauréat (1963), Colette s'inscrit en lettres à la Sorbonne pour rejoindre Paul, son futur mari qui vient d'intégrer HEC. Elle s'investit avec lui à la JEC, vivant un engagement catholique qu'elle qualifie de « total » auprès du prêtre d'HEC que Colette décrit comme quelqu'un d'« extrêmement charismatique » :

« C'était très fort. On allait à la messe à six heures du matin, on priait souvent, une grande pratique de la foi, et puis il y avait des grands rassemblements, comme les jeunes aiment, très symboliques : des veillées d'enfer, avec des torches allumées, dans la campagne, des veillées avec feu de bois, chants... C'était très « groupe » [...] C'est un peu comme quand on s'enflamme vraiment intérieurement pour quelque chose : la relation sexuelle s'englobait dans la relation spirituelle, ça formait un tout, c'était un engagement total. »

On retrouve dans cet extrait d'entretien les mécanismes de socialisation religieuse passant par l'apprentissage du collectif, de l'émotion liée au collectif, de la pratique de rituels communautaires, mécanismes qui sont à la base de l'incorporation de dispositions à l'engagement religieux. C. Suaud<sup>84</sup> rappelle en effet que si la religion est une force qui pousse à agir, elle l'est moins à cause d'un idéal qu'à cause de dispositions incorporées par un long travail de façonnage, de fabrication, d'intériorisation.

---

<sup>84</sup> Dans son intervention au colloque sur le militantisme à Lille, 8-10 juin 2006.

Bien que la dimension communautaire apparaisse primordiale dans cet engagement, Colette entretient un rapport très intellectuel à la religion. Elle partage avec nombre de ces jeunes diplômés issus des classes supérieures un sentiment de désajustement entre un système de valeurs catholiques et humanistes intériorisées dans la sphère familiale et l'idéologie véhiculée par une école de commerce comme HEC :

« Fallait voir ce qu'on leur apprenait à HEC : Paul rentrait parfois le soir complètement déprimé et me racontait comment on leur avait appris à virer la « secrétaire Moineau », des trucs comme ça où tu te dis, non, c'est pas possible, c'est pas pour moi ! »

Ce désajustement est particulièrement propice à une quête de sens à donner à sa vie, une justification d'exister, que les biens de salut dispensés par le prêtre d'HEC vient combler un temps :

« Ce prêtre de la JEC dirigeait les étudiants qui voulaient entendre autre chose : y'en avait des pelletées entières qui étaient terrorisés par ce qu'on leur apprenait et qui se demandaient ce qu'ils faisaient là [...] C'était d'un très haut niveau intellectuel, une réelle recherche pour nous, sur le sens de l'existence, de ce qu'on faisait là... »

De son côté, Jacques, brillant élève au lycée Condorcet à Paris, s'investit dans le scoutisme protestant. Au sortir du lycée, il entre à l'IEP<sup>85</sup> de Paris, fréquentant divers réseaux de jeunes protestants avant de s'engager à la « Fédé »<sup>86</sup> des étudiants protestants, hésitant encore sur son orientation professionnelle :

« Je savais pas trop bien si je voulais être pasteur ou pas... puis j'ai laissé tomber quand je suis allé à l'UEC<sup>87</sup>; mais disons qu'au sortir du bac, j'ai été entre le protestantisme et la politique, et je suis venu à la politique par le protestantisme un peu. »

Jacques entretient un rapport très intellectuel à la religion, qui s'apparente plus à une pratique religieuse « recomposée » qu'« héritée », pour reprendre les termes de D. Hervieu-Léger<sup>88</sup>. Son investissement religieux participe d'une quête identitaire, liée à l'impossibilité de s'identifier, d'adhérer à une vision du monde héritée d'un père ayant participé au régime de Vichy. Il faut ici aussi replacer cette crise d'affiliation dans l'histoire collective d'une génération née pendant ou juste après guerre, qui hérite d'un passé familial de collaboration,

---

<sup>85</sup> Institut d'Études Politiques.

<sup>86</sup> Fédération française des associations chrétiennes d'étudiants.

<sup>87</sup> Union des Étudiants Communistes.

<sup>88</sup> Hervieu-Léger D., *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Champ Flammarion, Paris, 1999, p. 43-44.

véritable fardeau qui a pu contribuer à créer une rupture d'allégeance généralisée à l'autorité parentale<sup>89</sup>.

Les propos de Jacques soulignent par ailleurs la concurrence entre deux entreprises de biens de salut dans la gestion de cette crise d'affiliation : le protestantisme et la politique, proposant toutes deux « une vision cohérente du monde et de l'existence humaine » et fournissant « des justifications d'exister comme ils existent, c'est-à-dire dans une position sociale déterminée »<sup>90</sup>.

### **c) De l'engagement religieux au militantisme révolutionnaire : quête identitaire et avant-gardisme politique**

Comment Jacques, qui envisageait de devenir pasteur, se convertit-il au militantisme révolutionnaire, devenant l'un des dirigeants de l'UJCml (Union des Jeunes Communistes marxiste-léniniste), responsable national des Comités Vietnam de Base (CVB) ? Cette conversion est-elle comparable à celle de Colette qui part travailler en usine comme « établie »<sup>91</sup>, de 1967 à 1974 ?

#### *L'anti-impérialisme à l'origine de leur politisation*

A l'image des trajectoires précédemment analysées, ce sont des contextes de lutte contre des guerres coloniales qui seront le théâtre des conversions de Jacques et Colette. Celui-ci m'explique comment son sentiment d'appartenance à une minorité (protestante) se politise au contact de mouvements étudiants avec la Guerre d'Algérie :

« La seconde année à Science Po je me suis retrouvé rue de Vaugirard, dans un milieu de protestants de gauche, j'ai commencé à manifester contre la Guerre d'Algérie et là j'ai fait ma première manif, première garde à vue : on faisait un sitting sur les Champs Élysées pour protester ; la vraie politisation pour moi, c'est la lutte contre la Guerre d'Algérie. »

C'est également une cause tiers-mondiste qui fait basculer l'engagement de Colette de la mission à la protestation<sup>92</sup>, mais pour une question d'âge, c'est la guerre du Vietnam qui sera le théâtre de sa conversion, en 1966 :

---

<sup>89</sup> Comme le souligne notamment Louis Gruel : « C'est à cette époque que l'on revient sur la seconde Guerre mondiale, l'ampleur du génocide juif, le pétainisme, l'usage de la bombe atomique, tout cela ayant contribué à ébranler la légitimité de l'autorité politique de la « classe des pères », in. *La rébellion 68*, op. cit., p. 164-165.

<sup>90</sup> Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Les archives européennes de la sociologie*, tome 12, 1971, p. 9.

<sup>91</sup> Les établis sont des étudiants qui sont partis se faire embaucher comme ouvriers en usine, dans le but de préparer la révolution au sein de la classe ouvrière. Ce sont principalement des organisations maoïstes qui théoriseront à l'origine la « ligne de l'établissement ». Cf. Dressen M., *Les établis...*, op. cit.

<sup>92</sup> Pour reprendre le titre du livre de Danièle Hervieu-Léger, *De la mission à la protestation...*, op. cit.

« C'est la situation du peuple vietnamien qui nous a vraiment mis le pied à l'étrier, je sais pas si on peut appeler ça une conscience politique, parce qu'on s'est jamais dit que le FLN ils sont communistes : c'était politique comme résultat, mais pas en amont. En amont, c'est : on n'a pas le droit, le petit ne peut pas être écrasé par le grand, et c'est écrit dans la Bible ça ![...] Lorsque vous aviez Johnson qui renforçait les B-52, et qu'on voyait dix vietnamiens qui se couraient après, qui n'avaient rien...C'est cette prise de conscience anti-impérialiste, avant une histoire de parti ou de courant. »

Colette et son mari adhèrent à l'UGE<sup>93</sup> où ils se lient d'amitié avec des normaliens qu'ils suivront à l'UJCml après la scission<sup>94</sup> de 1966 :

« Après le catholicisme, en 1966, Paul et moi, on rentre spontanément dans ce qui se crée : l'UJCml car personnellement mon besoin d'engagement est très très profond et a toujours été [...] Mais pour la conscience politique : nous, on se disait pas communiste du tout, et puis on ignorait, puis on les aimait pas : on ignorait tout du communisme... pas lu un livre... »

L'engagement de Colette (et son mari) au sein d'une organisation marxiste-léniniste révolutionnaire – sans avoir jamais lu un texte de Marx – s'origine ainsi dans l'ethos (religieux) du dévouement et de l'engagement auprès de l'opprimé<sup>95</sup>. Pourtant, la seule affinité entre ces schèmes ne suffit pas pour rendre compte de l'acte de conversion. Celui-ci doit être éclairé par le contexte de recomposition du champ religieux qui vient rendre cette conversion pensable et donc possible.

*Une « génération défroquée »<sup>96</sup> ?*

Dans le cas de Colette et des étudiants engagés à la JEC auprès du prêtre d'HEC, le contexte national de politisation des organisations chrétiennes de jeunesse est accentué par un contexte local spécifique : leur prêtre défroque et les entraîne ainsi dans sa conversion. L'autorité charismatique de ce dernier semble avoir ainsi accéléré si ce n'est déclenché la conversion :

« Dans cet engagement très intense, le prêtre, qui était notre père à tous, remet lui-même en question le modèle : eh ben on le suit ! On est en 65-66, le prêtre partait, on l'a suivi dans le gauchisme quoi... »

La conversion d'un engagement catholique au militantisme gauchiste de Colette n'est donc pas le simple fruit de l'évolution de son système de croyances: elle est rendue possible par

---

<sup>93</sup> Union des Grandes Ecoles

<sup>94</sup> Cf. Matonti F., Pudal B., « L'UEC ou l'autonomie confisquée (1956-1968) », in *Mai-Juin 68*, op. cit., p. 130-143.

<sup>95</sup> Cf. Rousseau S., *La colombe et le napalm. Des chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam (1945-1975)*, Paris, CNRS Edition, 2002

<sup>96</sup> Cf. Charles F., *Une génération défroquée*, Paris, Cerf, 1986.

l'émergence d'une « figure nouvelle » – celle d'une génération de prêtres qui défroquent, ou qui (re)deviennent prêtres-ouvriers<sup>97</sup> – qui contribue à l'élargissement du champ des pensables et donc des possibles. Dans un autre contexte, Hugo José Suarez décrit une situation comparable de conversion de prêtres-ouvriers boliviens à la guérilla révolutionnaire : « C'est à condition de voir comment la trajectoire de ces prêtres devenus guérilleros contribue en retour à réorganiser la structure de ce champ, en créant une position auparavant impensable dans l'institution ecclésiastique, que devient intelligible cet engagement à bien des égards improbable »<sup>98</sup>.

### *Age, disponibilité biographique et décohabitation*

Le processus de conversion à un engagement politique révolutionnaire doit enfin être éclairé d'une dernière dimension, celle de la « disponibilité biographique »<sup>99</sup> des enquêtés. La comparaison des trajectoires de politisation de Jacques et Colette fait apparaître l'importance de l'âge comme facteur décisif de l'engagement : l'âge dans le sens démographique du terme (l'un se politise, à 18 ans, avec la Guerre d'Algérie et l'autre à 19 ans avec la Guerre du Vietnam) mais aussi et principalement dans le sens sociologique de l'âge. En effet, la jeunesse, que Gérard Mauger définit comme « l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation »<sup>100</sup> se caractérise, toujours selon cet auteur, par une apesanteur familiale<sup>101</sup>, une apesanteur économique<sup>102</sup> dans le cadre de familles bourgeoises, ainsi que par une situation d'indétermination sociale<sup>103</sup>. D'où une très grande disponibilité biographique, propice à l'engagement, que Colette résume par l'expression de « générosité liée à la situation » :

« On se forme énormément, on étudie des extraits du Capital, on étudie Lénine *Que faire ?*, et on a des réunions qui durent des heures : mais le temps n'est pas le même, on est étudiant et on ne pense qu'à ça ! On ne pense pas au chômage, on ne pense pas au travail non plus d'ailleurs, c'est d'une générosité liée à la situation, qui fait qu'on a rien d'autre à penser qu'à ça. »

---

<sup>97</sup> Pelletier D., *La crise catholique...*, op. cit., p. 20: « Dans le sillage immédiat du Concile, les évêques relancent en automne 65 l'expérience des prêtres-ouvriers interrompue en 1954 sur injonction romaine ».

<sup>98</sup> Suarez H. J., « Un mystique de la politique. Note de recherche : Sur l'engagement de prêtres-ouvriers dans la guérilla révolutionnaire en Bolivie », *Actes de la Recherche en Science Sociale*, 155, p. 91

<sup>99</sup> Cf. McAdam D., *Freedom summer*, New York, Oxford University Press, 1988, p. 44.

<sup>100</sup> Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995, p. 30

<sup>101</sup> Dans le sens où le jeune connaît un « affranchissement progressif de la famille d'origine sans pour autant avoir à se soumettre à celles d'une nouvelle famille », art. cit., p. 31

<sup>102</sup> Due à l'assistance économique des parents et/ou à « l'économie assistée des étudiants et jeunes travailleurs à cause de l'absence provisoire de la pression économique qu'exerce l'installation d'une nouvelle unité familiale stable ».

Cette étape de transition sociale et de détachement vis-à-vis de l'environnement familial d'origine est essentielle pour expliquer l'érosion du système de croyances primaires chez Jacques et Colette. La décohabitation vient en effet ouvrir le champ des possibles des engagements en les libérant des liens familiaux quotidiens qui encadraient les convictions primaires :

### Jacques

« La politisation pour moi, ça a été la lutte contre la Guerre d'Algérie parce que dès que j'ai été un peu autonome étudiant, la première année j'étais encore chez mes parents, la seconde année j'ai habité au foyer des étudiants protestants de la rue de Vaugirard et puis là ça s'est encore renforcé puisque le foyer des étudiants protestants était quand même nettement orienté à gauche, moi aussi, et donc je me suis retrouvé là »

### Colette

« On a passé un an séparés, moi j'étais à Aix, je vivais encore chez mes parents, et puis ensuite je suis allée à la Sorbonne, un peu pour le rejoindre, bon, mes parents n'étaient pas très contents, mais oui, pour le rejoindre, et pour être un peu libre... et par HEC, il y avait tout un courant dans HEC, y'avait un prêtre qui a défroqué, comme beaucoup, et les étudiants l'ont suivi ».

### *Le gauchisme politique, une avant-garde de la contestation*

Si l'indétermination provisoire de la jeunesse rend possible le déplacement du regard porté sur le monde, on ne peut saisir les motivations des deux enquêtés à militer au sein de l'UJCml sans rétablir l'échelle des rétributions symboliques, intellectuelles, ou autrement dit la valorisation différentielle de ces engagements dans leur contexte<sup>104</sup>.

Or dans le milieu intellectuel parisien politisé du milieu des années 1960, l'Église traverse une réelle crise de légitimité (liée en partie à une importante perte de fidèles), et se retrouve en décalage<sup>105</sup> avec le milieu intellectuel « d'avant-garde » malgré le récent *aggiornamento*. Alors que Claude Lévi-Strauss publie *La pensée sauvage* en 1962 ; que Lacan fonde l'École freudienne de Paris en 1964 ; que Louis Althusser publie *Pour Marx et Lire le Capital* en 1965, l'humanisme chrétien, même dans sa version engagée post-Vatican II se trouve dévalorisé par l'antihumanisme théorique des structuralistes<sup>106</sup>. Des figures intellectuelles

---

<sup>103</sup> Car on ne peut caractériser le jeune ni par sa position sociale initiale (parents...) ni par sa position à venir.

<sup>104</sup> Comme le fait Johanna Siméant lorsqu'elle étudie l'actualisation de dispositions religieuses dans l'humanitaire : « Envisager un « marché » des biens du salut suppose donc de s'interroger sur ses transformations. Or rien ne dit que la catégorie de « salut » et les formes pratiques de sa recherche n'ait pas connu de considérables mutations dans des sociétés où le catholicisme a été peu ou prou frappé par un important mouvement de sécularisation. », dans « Socialisation catholique et biens de salut dans quatre ONG humanitaires françaises », *art. cit.*, p. 102.

<sup>105</sup> Nous nous appuyons, dans les lignes qui suivent, sur le livre de Denis Pelletier, *La crise catholique...*, *op. cit.*, p. 21 *sq.*

<sup>106</sup> Cf. Matonti F., « Structuralisme et prophétisme », in *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, pp. 172-185.

comme celle de Louis Althusser ont suscité alors des conversions au militantisme politique, à commencer par celle de Jacques :

« Une fois à l'UEC, la découverte c'était Althusser, donc ça a été par une démarche intellectuelle que je me suis retrouvé à l'UJCml parce que j'ai lu Althusser, c'était quelqu'un qui nous a beaucoup influencé, et puis c'était un tout : il était à l'Ecole Normale Supérieure aussi...donc au sein de l'UEC, je me suis positionné du côté des futurs maoïstes, mais plus pour des raisons intellectuelles... »

Ces stratégies de placement doivent enfin être rapportées aux rétributions symboliques engendrées par le positionnement « radical chic » du « marxisme distingué de la rue d'Ulm »<sup>107</sup>. Colette ne dissimule d'ailleurs guère cette dimension en soulignant son attirance pour les milieux intellectuels les plus légitimes/légitimants :

« Pourquoi l'UJCml ? Ben, à l'UEC, on a rencontré tous les camarades de Normale Sup. Et comme on est quand même des grands intellectuels, on a commencé l'étude, la formation intellectuelle [...] Sur le terrain on pratique les CVB<sup>108</sup>, et moi je rentre dans une cellule en pointe. Et comme je me distingue très vite, je prends des responsabilités... »

Les rétributions de la contestation sont résolument plus importantes dans la sphère du militantisme à l'extrême gauche que dans la sphère religieuse où, malgré la tentative de modernisation de l'Église à travers son *aggiornamento*, ce qui apparaît « révolutionnaire » dans le champ religieux est relégué à l'arrière-garde du champ intellectuel.

### *Le rôle de « figures charismatiques » dans le processus de conversion*

Un dernier facteur s'avère essentiel dans le déclenchement de la conversion à l'engagement politique : il s'agit ici des « passeurs »<sup>109</sup> d'une sphère à l'autre, ces « autres significatifs » dont les enquêtés relatent bien souvent l'existence. Dans le cas de nos deux enquêtés, ces autres significatifs prennent la forme de « figures charismatiques », à l'image du prêtre d'HEC pour Colette :

---

<sup>107</sup> Comme l'objective Gérard Mauger dans son auto-socio-analyse : « Entre engagement politique et engagement sociologique », in *Reconversions militantes, op. cit.*, p. 184

<sup>108</sup> Comités Vietnam de Base.

<sup>109</sup> David Snow, qui a travaillé sur des processus de conversion au bouddhisme, insiste sur le rôle de telles interactions dans le déclenchement des conversions : « When Lofland and Stark (1965) first proffered their conversion model, they included « cult affective bond » and « intensive interaction » as two of the seven conditions necessary for conversion. Subsequent research has substantiated the importance of these two factors. Since a positive, interpersonal tie to one or more group members can function as an information bridge, increase the credibility of appeals, and intensify the pressure to accept those appeals and corresponding practices, it is not surprising that conversion is unlikely, especially for nonseekers, in the absence of affective ties. » in Snow D., Machalek R., « The Sociology of Conversion », *Annual Review of Sociology*, 10, p. 183.



« C'est le prêtre lui-même, qui était quelqu'un de très charismatique, très fort [...] c'était un peu notre père [...] qui dans un engagement d'enfer, nous a tous entraîné dans le gauchisme »

Au-delà de L. Althusser, c'est pour Jacques la figure de Robert Linhart (leader de l'UJCml) qui s'est avérée essentielle :

« Je pense qu'il faut souligner le rôle très charismatique de Robert dans cette histoire [...] C'était Robert le chef IN-CON-TES-TE (dit syllabe après syllabe) [...]. Au début ils sont extrêmement séduisants, comme ce sont en général des intellectuels assez brillants, tout le monde les suit, c'est merveilleux, y'a une attraction extra-ordinaire...»

L'autorité charismatique prêtée à ces prophètes politiques repose sur la rencontre entre l'offre politique subversive qu'ils proposent et les demandes de *biens de salut*, de réponses aux questions existentielles d'acteurs qui vivent une érosion de leur système de croyance premier. Leurs situations d'indétermination sociale et de disponibilité biographique contribuent à forger chez ces derniers des projets de « changement de vie » qui les rendent particulièrement perméables aux injonctions prophétiques à ne pas accepter le monde comme « allant de soi ». Ce « pouvoir extra-ordinaire de conversion » que Weber attribue aux prophètes doit ainsi être relié, nous semble-t-il, au fait qu'ils incarnent en leur personne (la « force de l'exemple ») un changement radical de mode de vie et une posture nouvelle qui participe de l'ouverture du champ des possibles dans laquelle les futurs convertis se reconnaissent. On peut enfin faire l'hypothèse que la capacité de Colette et de Jacques de se trouver à un moment de leur trajectoire sous « l'emprise du charisme » de ces figures est à rapprocher des dispositions acquises lors de leur socialisation religieuse, à l'image du prêtre bolivien converti à la guérilla étudié par H.J. Suarez<sup>110</sup>.

### *Conclusion sur le schème de la politisation d'engagements religieux*

Seule l'analyse contextualisée de trajectoires de poly-engagements, prenant en compte l'articulation singulière des facteurs micro, méso et macro-sociologiques permet ainsi de mettre à jour les conditions sociales ayant contribué à modifier la représentation du monde d'acteurs ayant cherché le salut par la voie d'un militantisme successivement religieux puis politique. Les résultats obtenus permettent d'énoncer quelques conclusions plus générales quant à la matrice tiers-mondiste de Mai 68 et au schème de politisation d'engagements religieux. L'idée que le champ tiers-mondiste dans les années 1960 et 1970 serait « clairement structuré autour de deux pôles antagonistes, l'un anti-impérialiste d'inspiration marxiste (...)

l'autre humaniste et chrétien »<sup>111</sup> doit ainsi être nuancée : en effet, parmi les six trajectoires analysées ici, quatre d'entre elles sont marquées par un déplacement du deuxième pôle vers le premier. Christiane, Michèle, Colette et Jacques jouent ainsi un rôle de médiation, de passeurs entre ces deux univers non étanches.

Si la guerre d'Algérie joue un rôle central dans le déclenchement du processus de requalification des engagements, quelques années plus tard la Guerre du Vietnam est un palier supplémentaire dans la transgression des frontières entre sphère religieuse et sphère politique, en s'avérant un théâtre privilégié de conversions d'une critique humaniste et personnaliste à une critique marxiste du capitalisme. Mais plus généralement encore, cette politisation d'engagements religieux renvoie, nous semble-t-il, à trois formes principales de déplacement. En effet, les acteurs se déplacent (socialement et géographiquement), au sein d'organisations militantes qui elles-mêmes se déplacent (au sein de l'ensemble des entreprises de biens de salut) au sein de champs (politique/religieux) dont les frontières se déplacent, ces différents déplacements n'étant pas synchrones et ayant leurs propres référentiels temporels.

Ainsi, selon le référentiel d'observation, ces processus de conversion pourront apparaître comme de réelles ruptures (de vision du monde) ou au contraire comme des continuités (de pratiques<sup>112</sup>). D'où l'importance d'analyser tout à la fois les représentations du monde et les pratiques militantes mises en œuvre par les enquêtés dans les différentes sphères où ils s'investissent. Cela afin de ne pas surestimer la rupture imputée à ces trajectoires de « convertis » trop souvent décrites comme « atypiques », « singulières », mais afin également d'éviter la pure analogie en sous-estimant le nécessaire remodelage, façonnage des dispositions intériorisées lors de leur actualisation dans un engagement nouveau. Un examen trop rapide des trajectoires analysées conclurait à un premier engagement, religieux, dans la continuité de la socialisation familiale puis à une rupture forte lors du basculement dans la sphère politique. Nous espérons au contraire avoir montré que si l'on regarde l'ensemble de

---

<sup>110</sup> Il écrit : « La création mythique d'un héros chrétien révolutionnaire, sacrifiant sa vie par conviction politique et religieuse, renvoie à l'intériorisation de dispositions sociales qui incitent à vivre sous l'angle d'une mystique individuelle le produit d'un apprentissage collectif », Suarez H.J., *art. cit.*, p. 100.

<sup>111</sup> Agrikoliansky E., « Du tiers-mondisme à l'altermondialisme. Genèse(s) d'une nouvelle cause », dans Agrikoliansky E., Fillieule O., Mayer N. (dir.), *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*, Paris, Flammarion, 2005, chapitre 1, p. 64.

<sup>112</sup> L'éthos du dévouement et de la solidarité avec les plus démunis continue à s'actualiser dans des activités d'alphabétisation (Christiane, militante à DAL au moment de l'enquête), de parrainage d'enfants sans-papiers (Denise) et la participation à différents réseaux de soutien aux sans-papiers (Michèle est membre de RESF). D'une autre manière, l'expatriation en Algérie en 1964 pour participer à la réforme agraire (Michèle) et l'investissement de Jacques dans l'anthropologie du développement (celui-ci vit en Afrique la moitié de l'année) sont des formes de reconversion de dispositions anticolonialistes dans la sphère professionnelle.

leur carrière militante, leur engagement au sein de mouvements d'action catholiques ou protestants peut être caractérisé comme un « sas de sortie », un espace transitionnel caractérisé par un « socialisme implicite »<sup>113</sup> leur permettant de rompre progressivement avec l'univers familial d'origine tout en accompagnant leur déplacement social, avant de s'engager finalement dans un milieu militant athée, de gauche.

### ***D - Intellectuels de première génération : ascension sociale et politisations***

Les diverses interprétations des événements de Mai 68 s'accordent sur l'importance des transformations de l'institution scolaire dans les années qui précèdent les événements. Antoine Prost écrit ainsi que les événements de Mai 68 « tirent leur origine de ces transformations qui ont « destabilisé », dirions-nous aujourd'hui, l'institution scolaire, après l'avoir rendue massivement inadaptée à son public et à ses fonctions nouvelles. »<sup>114</sup>. Les enquêtés sont nés entre 1927 et 1956 et sont ainsi exposés à la démocratisation de l'enseignement secondaire – puis supérieur – qui passe, de la Libération aux années 1960, par une croissance exponentielle des effectifs, provoquant des réformes structurelles<sup>115</sup>. La réforme Berthoin du 6 janvier 1959 fait ainsi évoluer une situation inchangée depuis la Libération, en instituant la prolongation de l'école obligatoire à 16 ans et en créant un cycle d'observation de deux ans (6<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup>) censé permettre une meilleure orientation des élèves entre les quatre filières<sup>116</sup> existant à l'époque au-delà de 14 ans. C'est ensuite Christian Fouchet, ministre gaulliste de la IV<sup>ème</sup> République de 1962 à 1967 qui procèdera à deux réformes majeures, en 1963 et 1966, instituant lors de la première les CES (Collège d'enseignement secondaire) pour regrouper l'ensemble du premier cycle, et s'attaquant lors de la seconde à l'enseignement supérieur en créant les IUT (Instituts universitaires de technologie) et en réorganisant les études de lettres et de sciences en deux cycles successifs, de deux années chacun. Ces réformes tentent de répondre à l'explosion des effectifs,

---

<sup>113</sup> Selon les termes de Donegani J.M, « Itinéraire politique... », *art. cit.*, p. 722

<sup>114</sup> Prost A., *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation*, Tome IV, Nouvelle Librairie de France, 1981, p. 28.

<sup>115</sup> Pour une histoire détaillée de cette évolution et de ces réformes, nous renvoyons le lecteur au livre d'Prost A. précédemment cité.

<sup>116</sup> Ces quatre types d'enseignement sont alors : les lycées classiques et modernes qui dispensent l'enseignement général long ; les lycées techniques pour l'enseignement professionnel long ; l'enseignement professionnel court qui est le fait des centres d'apprentissage préparant aux CAP et enfin l'enseignement général court dispensé par les CEG.

notamment ceux de l'enseignement supérieur décrits par A. Prost<sup>117</sup> et plus récemment par B. Pudal qui voit dans cette massification scolaire une des causes de la généralisation de la contestation étudiante à la veille de Mai 68<sup>118</sup>.

Ces changements structurels indéniables et reconnus par l'ensemble des chercheurs s'étant intéressé à la question des déterminants de l'engagement en Mai 68, ont cependant suscité des interprétations divergentes quant aux profils des étudiants ayant participé aux événements. Nous avons en effet rappelé en introduction que le schème du déclassement et de la crise des débouchés universitaires a longtemps prévalu parmi les chercheurs. Nous présenterons ici une sous-population au profil symétriquement opposé : celle des transfuges de classe, ou autrement dit des « intellectuels de première génération ».

En procédant à une sociologie de ces « transfuges de classe » qui, en raison d'une trajectoire scolaire improbable, intègrent une catégorie sociale qui n'est pas celle dans laquelle ils ont été socialisés, nous voulons montrer que leur position de « double décalage » (par rapport à leur classe d'origine et par rapport à leur classe d'accueil) les prédispose à la révolte. Si comme le souligne Bernard Pudal, « les étudiants des années soixante sont confrontés à une institution « désespérément à la recherche de sa nouvelle 'loi symbolique' »<sup>119</sup>, les étudiants issus des classes populaires seront d'autant plus sensibles à cette évolution qu'ils auront subi la résistance du système universitaire à leur entrée dans le supérieur<sup>120</sup>. Ces transfuges se retrouvent en effet dans des positions d'*outsiders*, propices au questionnement des normes structurant le milieu étudiant, invisibles et/ou « allant de soi » pour les acteurs les plus intégrés, qui se révèlent arbitraires depuis leur position<sup>121</sup>. Ils sont ainsi « l'exception qui montre la règle »<sup>122</sup> pour reprendre les termes de Pierre Mercklé.

---

<sup>117</sup> « Jusqu'en 1956, la progression était lente : 28% en dix ans. De 1956 à 1961, soit en cinq ans, le gain en pourcentage est identique. En 1960-61, on compte 214 700 étudiants, contre 123 300 en 1945-1946. Puis c'est l'explosion : 30 000 étudiants de plus à la rentrée de 1961, 40 000 à celle de 1962, autant à celle de 1963 et 1964...en cinq ans, les universités doublent. Entre la rentrée de 1960 et celle de 1967, soit en 7 ans, la hausse est de 136% et elle se poursuit après 1968... » : Prost A., *Histoire de l'enseignement...*, op. cit., p. 306.

<sup>118</sup> « Les facultés de Lettres sont particulièrement concernées par cet afflux (...). Les effectifs croissent encore plus rapidement en Province qu'à Paris qui se caractérise par un sur-développement des études littéraires avec près de 24500 étudiants en 61/62 (soit 49,8% des étudiants parisiens) », Pudal B., « Ordre symbolique et système scolaire dans les années 1960 », in *Mai-Juin 68*, op. cit., p. 67.

<sup>119</sup> Pudal B., « Ordre symbolique... », art. cit., p. 67.

<sup>120</sup> Pierre Bourdieu et J-C Passeron écrivent à ce propos : « C'est au moment où commence à se rompre l'accord parfait entre le système scolaire et son public d'élection que se dévoile [...] l'"harmonie pré-établie" qui soutenait si parfaitement ce système qu'elle excluait toute interrogation sur son fondement » dans *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, "Le sens commun", 1970, pp. 124-125.

<sup>121</sup> L'homologie est ici intéressante avec les « informateurs » principaux des enquêtes de terrain décrits notamment par S. Beaud comme « des personnes qui se situent à la frontière du groupe, qui vivent des situations d'entre-deux, ou qui ont déjà connu par leur histoire un décentrement par rapport à leur groupe d'origine qui les

Cette disposition à la critique de l'institution scolaire entretient par ailleurs de fortes affinités avec le programme de dévoilement qui sous-tend le travail sociologique de Pierre Bourdieu (et plus largement la sociologie critique), d'où une large réception des écrits de P. Bourdieu chez ces enquêtés (cf. encadré 2).

Une des explications à l'absence de mobilisation du schème du « déclassement par le haut » doit être recherchée, nous semble-t-il, dans les trajectoires des sociologues ayant travaillé sur Mai 68. En effet, ils sont nombreux à être eux-mêmes des intellectuels de première génération, comme l'a notamment analysé B. Pudal<sup>123</sup> à propos des sociologues travaillant sur les classes populaires (bien souvent ex-soixante-huitards). Nous faisons l'hypothèse qu'une forme d'autocensure a pu les retenir de faire de leur cas une généralité<sup>124</sup>. Il faudra attendre plusieurs décennies pour que ce schème soit avancé par Louis Gruel, un ex-soixante-huitard, intellectuel de première génération devenu sociologue<sup>125</sup>.

Pour rendre compte des processus à l'œuvre dans cette matrice de l'engagement, nous procéderons à une analyse contextualisée des trajectoires de Jean, Jeanne et Aline. Ces enquêtés qui se distinguent par leur âge (et donc la date à laquelle ils accèdent aux études supérieures, variable essentielle ici), leur parcours scolaire et les formes de militantisme endossées (extrême gauche trotskiste pour Jean, PCF pour Jeanne et syndicalisme étudiant pour Aline), incarnent en effet trois sous-profil distincts de « transfuges de classe ».

---

prédispose à un regard sociologique sur les autres et sur eux-mêmes » : Beaud S., *80% au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Ed. la découverte, coll. « textes à l'appui », Paris, 2002.

<sup>122</sup> Mercklé P., « Une sociologie des "irrégularités sociales" est-elle possible ? », *Idees, la revue des sciences économiques et sociales*, n° 142, décembre 2005, pp. 22-29. Disponible en ligne : [http://socio.ens-lsh.fr/merckle\\_textes\\_2005\\_irregularites.pdf](http://socio.ens-lsh.fr/merckle_textes_2005_irregularites.pdf), p.27

<sup>123</sup> Pudal B., « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 199, p. 53-64. Par ailleurs, un certain nombre de chercheurs en sciences sociales travaillant sur les classes populaires ont procédé à des essais d'auto-socio-analyse ; on pense notamment au célèbre livre de Richard Hoggart, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1991. Cf. également Mauger G., « Entre engagement politique... », *art. cit.* ; Noiriel G., « Un désir de vérité » in Noiriel G., *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, p. 249-278.

<sup>124</sup> C'est après avoir fini de rédiger ce premier chapitre que je suis tombée sur une forme de confirmation de l'hypothèse dans la HDR de Retière J.N, ce dernier évoquant son auto-censure de jeune chercheur à développer sa vision décalée des classes populaires par rapport aux représentations savantes (due à son expérience personnelle d'orphelin de père) : « Quand on est jeune apprenti sociologue s'estimant, comme ce fut mon cas, un peu gauche dans le monde universitaire, on se prend assez vite à taire les réminiscences de son vécu quand celui-ci ne colle pas vraiment avec les descriptions censées s'y rapporter dans des livres consacrés », in *Ego-histoire de sociologue. Les bonheurs de l'éclectisme*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de Suaud C., Nantes, 2006 p. 34.

<sup>125</sup> Gruel L., *La rébellion 68. Une relecture sociologique*, op. cit., p. 69-70.

## 1) Jean : trajectoire d'un « miraculé scolaire » entrant à l'université en pleine Guerre d'Algérie

### a) Un fils de paysan en internat religieux

Jean est né en 1939 dans un petit village de Basse-Normandie où ses parents, comme nombre des villageois, sont fermiers et louent leurs terres au Seigneur du village, catholique pratiquant et maire. Si un de ses frères est désigné par leur père pour devenir prêtre, Jean est repéré par le curé pour ses qualités scolaires et incité à poursuivre ses études<sup>126</sup>. Il devient ainsi interne à 11 ans, dans un collège puis un lycée catholique et il est le premier de sa famille à poursuivre des études secondaires. Cette expérience fait de lui un « outsider » – les enfants de paysans représentent moins de 7% des élèves de 6<sup>ème</sup> au début des années 50<sup>127</sup> – et l'expose à un changement radical de milieu social. C'est au travers du regard de ses camarades, issus majoritairement des classes supérieures, que Jean prend progressivement conscience de ses origines sociales et de sa condition, qui lui sont alors renvoyées comme autant de stigmates :

« Être fils de paysan c'est quand même particulier : on n'est pas intégré dans la société, surtout à l'époque, y'avait très peu de fils de paysans qui faisaient des études secondaires, donc on prend conscience de la différence de classe... »<sup>128</sup>

Jean accède au collège et au lycée à une époque où la « digue symbolique qui avait été érigée afin de garantir l'ordre social »<sup>129</sup> entre le primaire et le secondaire commence à se fissurer. En séparant les ordres d'enseignement, cette digue symbolique séparait les enfants et adolescents des classes populaires de leurs homologues des autres milieux sociaux, si bien que Jean et les intellectuels de première génération de son âge font partie des premières cohortes<sup>130</sup> à s'asseoir sur les mêmes bancs que des enfants issus de milieux bourgeois. C'est à leurs côtés que Jean éprouve pour la première fois cette honte sociale<sup>131</sup>, fruit du décalage

---

<sup>126</sup> La trajectoire de Jean peut paraître ici extrêmement proche de celle de Mathieu, détaillée dans la partie sur la politisation d'engagements religieux. Néanmoins, nous avons fait le choix de la présenter ici dans la mesure où la variable religieuse semble avoir été moins importante que celle de la mobilité sociale ascendante dans les motivations de Jean à l'engagement politique. Par ailleurs, sa trajectoire a l'intérêt de montrer comment plusieurs schèmes peuvent se conjuguer chez certains de nos enquêtés.

<sup>127</sup> Cf. Prost A., *Histoire de l'enseignement...*, *op. cit.*, p. 257.

<sup>128</sup> Les propos cités dans cette partie sont issus de l'entretien réalisé au domicile de Jean, le 24/01/06.

<sup>129</sup> Pudal B., « Ordre symbolique... », *art. cit.*, p. 64

<sup>130</sup> Prost A. parle d'une accélération de la démocratisation de l'enseignement au début des années 50 et montre notamment une forte augmentation des taux de scolarisation en 6<sup>ème</sup> pour les enfants nés en 1940 et 1941 par rapport à ceux nés en 1939 (comme Jean) : *Histoire de l'enseignement...*, *op. cit.*, p. 272

<sup>131</sup> Cf. Mauger G., « Entre engagement politique et engagement sociologique », *art. cit.*, p. 181

entre les dispositions et les ressources propres à sa classe d'origine et celles en vigueur dans ces nouveaux milieux conçus et structurés pour (et par) d'autres :

« Au lycée, les autres, c'étaient plutôt : petite-bourgeoisie ou bourgeoisie moyenne, donc pour un fils de paysan, j'avais honte parfois... [*De quoi par exemple ?*] Un peu la démarche, tout ça, le côté un peu balourd, comme un paysan quoi ! L'habillement, oui, tout ça, les petits signes... Par exemple : mon père me conduisait en carriole, dans les années 1953-54, c'était quand même la marque d'une identité d'arriver en carriole...Ce sont des choses qui marquent. »

Le déplacement social et géographique de ces intellectuels de première génération les expose à des injonctions contradictoires : si leur mobilité sociale fait d'un côté la fierté de leurs parents et de leurs proches, elle fait en même temps peser une menace de reniement<sup>132</sup> des origines. En effet, investir l'institution scolaire et fréquenter d'autres milieux sociaux, c'est inévitablement intérioriser – en partie du moins – le jugement des autres sur soi et donc sur sa classe d'origine. D'où des positions de « double décalage », de *double bind* : décalage par rapport à leur classe d'origine, mais également décalage par rapport au milieu scolaire bourgeois fréquenté, à l'origine de dissonances identitaires, se traduisant bien souvent par des sentiments complexes et ambivalents de fascination/rejet vis-à-vis du milieu bourgeois.

Jean prend progressivement conscience de sa « différence de classe » au travers de ces expériences répétées d'humiliation, mais au lycée il ne traduit pas encore cette altérité sociale en termes politiques. C'est via son engagement religieux au sein de la JAC que Jean commence à mettre des mots sur ces sentiments de décalage mais il n'y reste que très peu de temps, l'offre de biens de salut ne semblant pas correspondre à ses aspirations.

Jean va d'ailleurs cesser de pratiquer et de « croire en Dieu » en quittant son milieu d'origine, sa double mobilité contribuant au détachement des milieux desquels il est issu et qui servaient de cadres à ses croyances premières :

« Ça a pris du temps, ça s'est fait par bouts, mais donc ces années-là oui [lycée puis classes prépa]. C'est à dire que c'était très difficile d'être non-croyant tant qu'on était dans le village : un non-croyant dans le village, je sais pas comment il aurait été perçu par la population, c'était quand même très totalitaire idéologiquement cette société paysanne très catholique : une seule

---

<sup>132</sup> Sur le reniement de la culture familiale de ces bacheliers issus des classes populaires, Cf. Duneton C., *Je suis comme une truie qui doute*, Seuil, 1979, où l'auteur revient sur son parcours de fils de paysan qui doit à un moment renier sa culture familiale pour réussir. Cf. également les romans d'Annie Ernaux et la lecture sociologique qu'en propose Gérard Mauger dans « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », *art. cit.*

religion et le curé avait un pouvoir considérable puisque c'est lui qui décidait si les paysans pouvaient rentrer leurs récoltes le dimanche quand il avait fait mauvais temps... »

On retrouve des effets de l'espace géographique sur la « symbolisation de l'espace social »<sup>133</sup> dans la mesure où c'est ici la mobilité géographique qui rend possible la remise en question d'un système de croyances premier.

### **b) Politisation au contact du « milieu étudiant » en pleine Guerre d'Algérie**

Excellent élève, Jean entre en hypokhâgne à Caen où il est boursier<sup>134</sup>. A la fin de sa khâgne, il est admissible à l'école normale de St Cloud, ce qui lui donne droit aux IPES<sup>135</sup> : il continue ainsi ses études supérieures tout en étant salarié et s'inscrit en histoire-géographie à l'Université de Caen en 1959. C'est au contact du milieu étudiant, en pleine Guerre d'Algérie, que les sentiments de malaise d'être fils de paysans, vécus jusque là sur le mode de la culpabilité, de la honte sociale, se politisent:

« Je me politise vraiment avec la Guerre d'Algérie, j'étais pas particulièrement à gauche avant, tant que j'étais dans le secondaire catholique, je pense pas que j'avais d'idées politiques... On nous faisait faire des concours d'éloquence contre le communisme : si, si ! Donc de ce côté là, je me souviens pas avoir eu des idées politiques autres que ce milieu. Mais ensuite dans le milieu étudiant oui parce qu'il y avait quand même un mouvement contre la Guerre d'Algérie et je pense que j'avais quand même une conscience de classe, et les deux choses se sont reliées. »

Le contexte politisé du milieu étudiant au début des années 1960 offre ainsi à Jean un moyen de penser sur un mode collectif et politique, les sentiments d'injustice vécus jusque là sur le mode des stigmates personnels. Par ailleurs, le fait d'être lui-même sursitaire pour la Guerre d'Algérie entre également en contradiction avec l'idée d'accepter le monde tel qu'il est et participe de sa politisation. Jean s'engage dans la lutte contre la Guerre d'Algérie, au sein de l'UNEF dans un premier temps, puis au sein d'un groupe Socialisme ou Barbarie qu'il rejoint par l'intermédiaire d'ex-camarades de classes préparatoires.

---

<sup>133</sup> Mauger G., « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 7.

<sup>134</sup> Hoggart R. a dressé un portrait social célèbre de la figure historique du « boursier » dans *La culture du pauvre*, Ed. Minuit, Paris, 1970, chapitre 8.

<sup>135</sup> Les Instituts de préparation aux enseignements du second degré (IPES) représentent à cette époque un moyen, pour les étudiants d'origine populaire, de poursuivre leurs études en étant payés. Ils s'engagent en contrepartie à enseigner.



### **c) S'engager à l'extrême gauche, un moyen de rester fidèle à sa classe d'origine tout en s'intégrant au milieu étudiant**

Ces intellectuels de première génération sont condamnés à « inventer » des positions et des devenir socio-professionnels jusque là inexistant car ils n'ont pas de modèles pour penser leur position sociale et/ou leur rôle (ni leur passé familial, ni le passé institutionnel ne peuvent leur fournir des systèmes de références aptes à structurer leur rapport au monde social et à l'avenir). Leur position d'outsiders se retrouvant dans des milieux dont ils ne maîtrisent pas les règles et les enjeux, et qui résistent à leur arrivée, les pousse, plus que d'autres, à la recherche de justifications pour pouvoir exister dans les positions qu'ils occupent. D'où de fortes prédispositions à un engagement militant à l'extrême gauche qui apporte une grille de lecture politique en termes de lutte des classes aux sentiments d'« inadaptation », de « décalages » vécus tout au long de leur parcours scolaire. S'engager dans un groupe d'extrême gauche s'avère en même temps un moyen de résoudre les tensions identitaires qui caractérisent ces intellectuels de première génération : ils peuvent ainsi exprimer une fidélité à leur milieu d'origine tout en s'intégrant à leur nouveau milieu. G. Mauger décrit cette tentative de compensation de la trahison sociale par l'engagement maoïste : « Il s'agissait, je crois, d'une tentative un peu désespérée de « rachat » d'un éloignement vécu comme « une trahison » ». <sup>136</sup>

Mais au-delà de cette fidélité à sa classe d'origine, il ne faut pas sous-estimer le rôle d'acculturation <sup>137</sup> au milieu étudiant qu'auront permis ces expériences militantes <sup>138</sup>. Les réseaux militants permettent en effet à ces jeunes étudiants de mettre en œuvre des dispositions érudites au service de leur classe d'origine tout en assurant leur intégration au milieu étudiant (par leur rôle de formation, de transmission de savoirs et par la sociabilité qu'ils sous-tendent). Les propos de Jean soulignent à quel point son intégration au milieu étudiant à Caen est intrinsèquement liée à son activité militante :

« Y'avait à Caen, dans les années 1960, une sorte de baraquement qui était sur une place en bas de la fac, c'était le lieu de l'Unef, avec un bar, et toute la gauche se retrouvait là, tous les étudiants...C'était ouvert à tout le monde et c'était de là que partaient les manifs pour aller vers le centre ville retrouver les manifs d'ouvriers qui descendaient [...]. On allait aux manifs tous

---

<sup>136</sup> Mauger G., « Entre engagement ... », *art. cit.*, p. 188

<sup>137</sup> Nathan Wachtel montre que l'acculturation fonctionne plus par additions et remaniements culturels, plutôt que par déculturation : cf. Wachtel N., « L'acculturation », in Le Goff J., Nora P. (dir.), *Faire de l'histoire, Nouveaux problèmes*, 1974, p. 124-146

<sup>138</sup> Cécile Péchu décrit également ce rôle d'acculturation au « nouveau milieu » intégré par les intellectuels de première génération qu'elle enquête à DAL. Cf. Péchu C., « Les générations... », *art. cit.*, p. 87.

ensembles, on se retrouvait dans les collectifs contre la torture, etc [...]. Et à partir de là, y'a un engrenage qui fait que je me retrouve, alors que je le mérite pas, parce que je sais même pas trop ce que c'est, enfin bon, à Socialisme ou barbarie. »

Le militantisme devient ainsi vecteur d'intégration au milieu étudiant, pourvoyeur de savoirs militants mais également de capital social, pour ces étudiants propulsés dans des milieux où ils n'ont aucune relation. Les formations militantes, les lectures, les débats et conférences qu'ils y suivent accompagnent ainsi leur trajectoire de mobilité ascendante en permettant l'intériorisation de dispositions cultivées<sup>139</sup> :

« En arrivant à Caen, j'y comprenais pas grand-chose à la politique, faut bien dire les choses ! (*il rit*) c'était quand même assez difficile...Mais j'ai fait les manifestations, l'époque de Gisèle Halimi je me souviens bien, elle était venue à Caen, l'époque des meetings, des protestations, enfin j'étais dans le bain quoi, c'était la Guerre d'Algérie, une guerre coloniale, je pense que j'avais compris ce que c'était quoi [...]. Y'avait la revue de Socialisme et barbarie, ça j'ai lu, puis y'avait des réunions, des discussions, mais bon, j'avais une toute petite culture politique : y'avait beaucoup de choses que j'ignorais par rapport à quelqu'un qui pouvait être là-dedans depuis ses 14 ou 15 ans, donc ça a été petit à petit...une formation en quelque sorte... »

Le militantisme à l'UNEF, puis à Socialisme ou Barbarie, contribue ainsi pour Jean au « passage entre l'ethos et le logos, entre l'expérience et l'expression »<sup>140</sup> en lui permettant de faire exister, dans un registre politique, ce qu'il vivait jusque là sur le mode de l'expérience individuelle. La formation politique le fait ainsi accéder à des compétences discursives, rhétoriques, argumentatives, etc, autant de compétences directement bénéfiques à sa trajectoire universitaire<sup>141</sup>.

## **2) Jeanne, une intellectuelle de première génération, militante communiste**

Jeanne est née en 1943, dans le sud-ouest de la France. Elle est issue d'un milieu populaire : son père, fils de métayer, est chauffeur, athée et syndicaliste (CGT) et sa mère, fille de

---

<sup>139</sup> Sur la question du militantisme comme « seconde école », cf. notamment Pudal B., *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1989, chapitre 3 ; ainsi que Ethuin N., « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, 2003, 16, 63, pp. 145-168.

<sup>140</sup> Mauger G., « Postface », in Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, p. 109.

<sup>141</sup> Jean entre à la JCR en 1966 avec sa femme, Christiane (cf. partie C ci-dessus) par le biais d'amis avec lesquels ils ont milité contre la Guerre d'Algérie, et participe alors à la lutte contre la Guerre du Vietnam, au sein notamment du Comité Vietnam National. Enseignant en histoire géographie, il est muté à l'école normale de Troyes en 1967. Ils y fondent avec sa femme un groupe JCR et ils feront partie des principaux animateurs du

charpentier, est femme de ménage. « Mon destin, c'était de passer le certificat d'études et de devenir coiffeuse ou couturière », dit-elle, mais elle est bonne élève et son institutrice insiste auprès de ses parents pour lui faire suivre des études longues, si bien qu'elle continue jusqu'au Brevet puis intègre l'École Normale de Bordeaux où elle passe son bac :

« Dans ma famille : six tontons/tatas paternels plus trois maternels et 28 rejetons au total, je suis, par hasard, la première et unique bachelière du paquet familial. »<sup>142</sup>

Habitant une zone populaire à la lisière d'un quartier bourgeois de Bordeaux, elle est scolarisée dans une école où la grande majorité des enfants sont issus des classes supérieures si bien que c'est dès l'école primaire qu'elle ressent fortement l'altérité sociale :

« C'est l'habitat de mes copains qui m'a le plus impressionné : c'était beau, il y avait une salle de bains, de beaux objets. Ils avaient plein de jouets, de beaux habits, etc. Je me sentais différente. [...] J'avais un neveu de François Mauriac dans ma classe, donc une population plutôt bourgeoise. »

Elle a quinze ans quand elle trouve dans la boîte aux lettres de ses parents un exemplaire ronéotypé de *La question* d'Henri Alleg, livre qu'elle considère à l'origine de sa prise de conscience politique et de son engagement<sup>143</sup>. Elle s'engage très jeune dans la lutte anti-coloniale, adhérant aux Jeunesses Communistes au moment de la Guerre d'Algérie :

« A côté de chez mes parents, y'avait un centre d'apprentissage où y'avait pas mal d'Algériens, donc j'avais des amis Algériens : ma première motivation, c'était par rapport à eux et à l'Algérie indépendante ; donc je suis rentrée à la Jeunesse Communiste [...] et à Bordeaux, il y avait beaucoup d'étudiants "des colonies" (Algérie, Antilles, Afrique noire) très militants anticolonialistes. »<sup>144</sup>

Jeanne entre à l'UEC en 1961, après avoir obtenu le baccalauréat, et milite au Front Universitaire Antifasciste – « c'était l'époque du FUA...Y'avait des attentats OAS etc donc on montait la garde dans les locaux de l'UNEF » – tout en poursuivant ses études au centre de formation des professeurs de collège. Devenir professeur de collège (métier qu'elle n'exercera

---

mouvement de Mai 68 à Troyes. Jean, militant syndicaliste à l'« École émancipé » de la FEN, deviendra dans les années 1970 un des représentants nationaux de ce courant à la FEN.

<sup>142</sup> Les propos de Jeanne utilisés dans cette partie sont extraits de l'entretien réalisé avec elle le 27/01/06

<sup>143</sup> Le père de Jeanne est syndiqué à la CGT et sympathisant du PCF. Pour autant, nous ne rattachons pas – entièrement – sa trajectoire au schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement dans la mesure où l'instance centrale de socialisation politique dans son cas réside dans le groupe de pairs au lycée puis à l'Université (donc en lien avec sa trajectoire scolaire). Par ailleurs, la politique n'est pas un sujet de discussion dans la sphère familiale dans son enfance, sa mère n'étant pas intéressée par les questions politiques, réservant la sphère familiale aux questions de religion.

<sup>144</sup> Extrait d'un courriel reçu le 05/06/2007

d'ailleurs jamais) peut être analysé comme un moyen de concilier mandat parental d'ascension sociale, et mandat de fidélité aux classes populaires desquelles elle s'éloignait :

« Eux vivaient plutôt ça comme une promotion, dont ils étaient assez fiers; ma mère surtout, qui a fait la gueule quand je n'ai pas pris mon poste et qui aurait voulu que je "monte plus haut" [*Et plus loin*] De fait, devenir prof de collège, ou instit', c'était rester "fille du peuple". »

Si Jean, bien que considéré par son entourage comme sympathisant communiste, n'adhérera jamais au PCF (ce qui peut être expliqué par la prégnance de la socialisation catholique et le refus de s'investir dans une nouvelle institution « totale » après des années d'internat religieux), Jeanne va y trouver un lieu de sociabilité, de formation, d'intégration au milieu étudiant et un moyen de rester fidèle à sa classe d'origine :

« [*Mais pourquoi le PC ?*] Le PC parce que c'est ...le parti de la classe ouvrière ; qu'Henri Alleg était au PC Algérien, que Maurice Audin aussi, que j'allais à l'université marxiste et à la semaine de la pensée marxiste à la Mutualité ! Que j'avais une prof au PC, qu'il y avait eu la Résistance et la guerre d'Espagne, etc. [...]. Le PCF appelait à toutes les manifs "Paix en Algérie" à la fin des années 1950. »

Si d'autres enquêtés, intellectuels de première génération, expliquent en entretien qu'ils ne « pouvaient » pas entrer au PCF du fait de la position ambiguë du parti dans la guerre d'Algérie, il faut ici penser en terme d'offre politique locale : Jeanne grandit dans le sud-ouest de la France, elle a une grand-mère basque, l'Espagne est proche, les étudiants venant d'Algérie sont nombreux, d'où l'influence du P.C. espagnol et du P.C. Algérien. De plus, parmi les motivations de Jeanne, une fois à l'UEC, à rester parmi les « orthodoxes » et à adhérer au PCF – plutôt que de se rapprocher de la ligne trotskiste ou maoïste comme l'ont fait d'autres enquêtés –, on retrouve la dénonciation des « scissionnistes petit-bourgeois » :

« *Et au sein de l'UEC, comment te positionnes-tu par rapport aux différentes tendances ?*

C'était un peu le bordel. J'étais plus séduite par la ligne trotskiste, Krivine, que par les autres. Mais je n'ai pas quitté l'UEC, j'aimais son journal et la librairie Clarté, ni le PC parce que j'avais peur des scissionnistes petit-bourgeois, c'était ma position de l'époque. »

Malgré de plus grandes affinités intellectuelles et politiques avec le courant trotskiste, les forces de rappel à une affiliation de classe poussent Jeanne à rester fidèle au PCF<sup>145</sup>, selon le « principe de conformité »<sup>146</sup> caractéristique du goût populaire.

---

<sup>145</sup> Du moins dans un premier temps. Jeanne part en 1965 vivre à Madrid avec son compagnon, où elle milite clandestinement au P.C. espagnol. Son expérience des événements de Mai-Juin 68 et les prises de positions du

### 3) Aline, trajectoire d'une intellectuelle de première génération militant dans le milieu étudiant à la veille de Mai 68

Aline est née en 1946 à Paris, de parents issus des classes populaires en voie d'ascension sociale<sup>147</sup> : sa mère, titulaire du CAP, commence par être couturière puis entre après guerre à l'école normale pour devenir professeur technique dans un centre d'apprentissage<sup>148</sup>. Son père, titulaire d'un brevet supérieur, est comptable. A l'une des premières questions sur ses origines familiales, Aline répond de manière extrêmement détaillée, précisant les niveaux de diplôme de ses parents – et grands-parents – et ajoutant, dès les premières minutes de l'entretien :

« J'étais la première de toute la famille à passer le bac et à faire des études supérieures...derrière, j'avais pas le mode d'emploi quoi. »<sup>149</sup>

Enfant du baby-boom, elle est élevée dans « l'illusion que les méchants c'était les allemands et quelques rares français mais que tous les autres avaient été résistants », par des parents désirant « tourner la page » de la guerre : son père, de retour de captivité, refusait d'aborder le sujet. Elle se souvient ainsi avoir grandi dans une période d'après-guerre fondée sur de nombreuses illusions, sources de futures désillusions :

« On nous a quand même menti toute notre enfance par rapport à la guerre [...] et aussi par rapport à l'école : on nous disait que l'école de la République donnait ses chances à tout le monde... Et je pense que dans les années 1960, l'arrivée d'un film comme « Le chagrin et la pitié »<sup>150</sup>, aussi les bouquins de Bourdieu et Passeron, qui montraient que les gens des couches

---

PCF la font évoluer et de retour d'Espagne (1970), elle ne réussit pas à ré-adhérer au PCF. Mais nous renvoyons au chapitre 8 dans lequel sa trajectoire postérieure à Mai 68 est analysée.

<sup>146</sup> Pierre Bourdieu écrit ainsi : « Les rappels à l'ordre (« pour qui elle se prend ? », « ce n'est pas pour des gens comme nous ») où s'énonce le principe de conformité, seule norme explicite du goût populaire [...] qui visent à encourager les choix « raisonnables » et enferment en outre une mise en garde contre l'ambition de se distinguer en s'identifiant à d'autres groupes, c'est-à-dire un rappel à la solidarité de condition », in *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Ed. de Minuit, Paris, 1979, p. 443.

<sup>147</sup> Sur les conditions sociales de possibilité de la réussite scolaire des enfants de familles populaires, Mauger G. évoque « la pente ascensionnelle de la trajectoire familiale » que la réussite scolaire permet de prolonger, in « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 20. Plus largement sur ces questions, cf. Lahire B., *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1995 ; Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1992 ; Mauger G., « Élection parentale, élection scolaire », in Huerre P. et Renard L. (dir.), *Parents et adolescents. Des interactions au fil du temps*, Éditions Érès, 2001, p. 99-115.

<sup>148</sup> Ces centres d'apprentissages, créés après guerre deviendront des collèges techniques.

<sup>149</sup> Deux entretiens ont été réalisés avec Aline, le 27/01/05 et le 13/05/05, le premier dans une salle de classe de l'école Vitruve, le deuxième à son domicile en banlieue parisienne. Les extraits cités dans cette partie sont issus de ces entretiens.

<sup>150</sup> *Le Chagrin et la pitié* est un documentaire français de Marcel Ophüls sorti en 1971 qui va participer à briser l'image unanime d'une France résistante. On a ici un bel exemple de reconstitution biographique : Aline situe ce film dans « l'avant-Mai 68 », car elle l'associe à une autre entreprise de démystification, celle des *Héritiers*, livre

populaires qui réussissaient étaient quand même des exceptions et qu'on les mettait en avant, qu'ils devenaient un peu les chiens de garde du système (...) *Les héritiers*, c'est un moment important. On ouvrait les yeux et on se rendait compte qu'on avait grandi dans un bain un peu euphorisant, mais derrière, c'était faux quoi : y'avait pleins de faux-semblants. »

Scolarisée dans une école primaire publique, très bonne élève, elle fera partie des cinq de sa classe à entrer au lycée – après avoir passé le dernier examen d'entrée en 6<sup>ème</sup> – plutôt qu'au cours complémentaire, et à vivre alors les soupçons de trahison et la condamnation de la prétention de « se croire supérieure » :

« On était très mal vu celles qui étaient passées au lycée, comme si on avait des ambitions au-dessus de nous, et puis c'était pas bien par rapport à l'école que les meilleurs élèves partent au lycée parce que du coup, au cours complémentaire, y'avait un niveau qui était moins bon. »

Elle intègre donc le lycée de filles Sophie Germain, dans le Marais, et se retrouve au contact de filles issues majoritairement des classes moyennes et supérieures auprès desquelles elle se sent déplacée, et qu'elle « envie » :

« J'étais quelqu'un d'assez timide, quand même, peut-être parce que je me sentais pas toujours à l'aise justement, me sentant pas exactement dans mon milieu, me rendant compte qu'il y avait des différences... J'avais pas forcément les outils pour comprendre pourquoi, mais l'injustice me révoltait [...]. Les autres filles avaient une façon de parler et d'écrire beaucoup plus facile, évidente : je les enviais. [...]. Et c'est vrai que je me suis fait un langage, je me suis efforcée à avoir un langage plus que correct. [*Vous avez ressenti de la honte vis-à-vis de vos parents ou de votre milieu ?*] Pas de la honte de mes parents non, et puis y'avait pas cette identité comme il pouvait y avoir dans les familles ouvrières, nous c'était une espèce de milieu indéterminé, petite classe moyenne. Par contre, je me souviens avoir eu honte par rapport à notre logement ; des choses comme ne pas avoir de téléphone à donner aux amies ; j'ai retrouvé ça en lisant Duneton plus tard : « Je suis comme une truie qui doute »<sup>151</sup>. »

Ses propos soulignent le processus d'intériorisation progressive des schèmes de classement du monde des classes supérieures, sa « bonne volonté culturelle » passant notamment par l'appropriation du langage scolaire. Cette bonne volonté culturelle répond aux mandats parentaux d'ascension sociale, Aline se rappelant les injonctions de sa mère à « ne surtout pas faire un métier manuel » – celle-ci ayant quitté son métier de couturière pour s'élever à celui

---

pour lequel elle ne se trompe pas dans la date de parution : Bourdieu P., Passeron J.C, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Ed. de Minuit, Paris, 1964.

<sup>151</sup> Duneton C., *Je suis comme une truie qui doute*, Paris, Ed. Seuil, 1976.

d'enseignante – et celles de son père à « rentrer dans l'enseignement » – celui-ci ayant refusé de devenir instituteur à une époque et l'ayant regretté plus tard – .

Aline quitte son lycée à la fin de la seconde, s'y sentant « trop enfermée » et pas à sa place dans un milieu trop élitiste (95% de réussite au bac) et entre au lycée Pailleron qui ouvre cette année-là. Si sa conscience politique de gauche commence à se structurer au contact de jeunes lycéens beaucoup plus politisés (elle se rappelle du « trotskiste qu'on appelait Trots » et des lycéens des JC), c'est sa première année universitaire qui sera décisive dans ses orientations politiques et ses motivations à l'engagement. En effet, mal renseignée sur les orientations post-baccalauréat, elle rentre à l'Institut catholique :

« C'était assez effrayant toute cette génération qui arrivait à la fac, et puis bon, pareil, j'avais pas les modes d'emploi, et je savais pas ce qu'était « être étudiant » : on allait se retrouver assis sur les marches à la porte de l'amphi pour essayer d'entendre ce qui se disait, ça m'a fait peur... J'ai cherché un endroit où y'aurait moins de monde, plus sécurisant. Et c'est par une collègue de ma mère que je me suis retrouvée à la Catho : et alors là, j'ai vécu une année où j'étais transparente : je ne faisais pas partie de ce milieu là, on ne me voyait pas ! Je n'ai connu personne, je n'ai parlé quasiment avec personne de toute cette année. C'était très très dur de se rendre compte qu'on peut vivre dans un endroit et qu'on est transparent : les gens se retrouvaient à l'extérieur dans des rallyes, des soirées organisées pour que les jeunes de même milieu se rencontrent, mais personne ne m'adressait la parole [...] Cette année d'anonymat, de transparence absolue, ça a été une prise de conscience sociale, complètement à mes dépens (*elle rit*) : effectivement, là j'étais réceptive à une explication marxiste de la société en classes ! Et une des premières choses que j'ai faites en arrivant à la fac, ça a été d'adhérer à l'UNEF. »

Aline décrit très bien en quoi sa trajectoire d'intellectuelle de première génération la rend particulièrement réceptive à une offre politique expliquant la société en termes de lutte des classes : « émigrants »<sup>152</sup> des classes populaires, ces transfuges ont en effet éprouvé la violence des obstacles liés à leur origine sociale. En ébranlant les fondements de l'ordre social, ces intellectuels de première génération se retrouvent à dévoiler<sup>153</sup> les structures objectives, ou pour parler en termes durkheimiens, leur « anormalité » rend visible la force de

---

<sup>152</sup> Je reprends cette expression de Mauger G. qui fait le parallèle entre les trajectoires d'intellectuels de première génération et celles d'émigration/immigration, dans « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 1. Sur les trajectoires comparables d'émigration/immigration, cf. Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, de Boeck et Paris, Éditions universitaires, 1991, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

<sup>153</sup> Rémi Lenoir écrit à ce propos que « ceux qui parviennent à une “place” improbable, n'y arrivent qu'au prix d'un sens aigu de l'observation du fonctionnement de l'organisme dans lequel ils travaillent et des rapports

coercition des « courants sociaux »<sup>154</sup> qui d'ordinaire ne sont pas ressentis comme tels. Aline tire ainsi de son expérience personnelle les motivations à dénoncer le fonctionnement du système scolaire :

« J'ai beaucoup ressenti la sauvagerie du système dans sa façon de sélectionner, virer sans état d'âme. J'ai eu l'impression d'être une rescapée, d'avoir eu à défendre ma place. [...] Et après j'ai eu plus tendance à dénoncer l'illusion de la promotion par l'école, les exceptions qui justifient la règle. »

Alors que cette sensibilité particulière à l'injustice sociale va pousser Jean et Jeanne à des engagements prolétariens, Aline s'investit dans le militantisme universitaire et militera toute sa carrière – et encore aujourd'hui, bien qu'elle soit en retraite depuis quelques années – contre le système scolaire traditionnel. Après sa première année, elle entre à la Sorbonne en psychologie, adhère à l'UNEF ainsi qu'à la Fédération des Groupes d'Étude de Lettres (FGEL) dont elle devient bientôt secrétaire générale, partageant son bureau avec Brice Lalonde (alors président de la FGEL). Aline milite ainsi dans les années précédant 1968 pour une rénovation du système scolaire, dénonçant notamment l'inadaptation des structures au nouveau public – dont elle fait partie – engendré par la généralisation scolaire.

#### **Encadré 1 : La mise en garde du gouvernement face à l'inadaptation des structures universitaires au colloque d'Amiens**

Le décalage entre les structures, le fonctionnement universitaire et la sociologie du public étudiant, souligné ci-dessus s'exprime avec force au colloque d'Amiens en mars 1968, par la grande majorité des protagonistes. Antoine Prost cite ainsi Roger Grégoire, haut fonctionnaire, affirmant au colloque d'Amiens que si l'élève manifeste peu de dynamisme, c'est pour trois raisons :

- « - On tente de lui transmettre un patrimoine qui lui est indifférent ;
- On transmet ce patrimoine à travers des modèles qu'il rejette...
- ...à l'aide d'un système hiérarchique que son bon sens et sa dignité ne peuvent tolérer. »<sup>155</sup>

Le point de vue d'un autre acteur du militantisme universitaire, celui d'Alain Geismar<sup>156</sup>, qui est alors secrétaire général du SNESup souligne, dans d'autres termes, cette même contradiction :

« Je me souviens à peu près de ce que j'ai raconté là [*au colloque d'Amiens*]. A l'époque, on est aussi dans un environnement international : presque un an avant 1968 y'a les chars à l'université de Rome, y'a les mouvements américains contre la guerre du Vietnam mais aussi contre l'autoritarisme mandarinal, donc on vit dans un monde dans lequel on voit bien que l'ancien système universitaire ne correspond plus à la réalité ni des jeunes, ni des développements scientifiques, ni de rien : il est complètement désaccordé

---

sociaux dont il est le lieu », in « Femme et flic », in Bourdieu Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, 1993, Seuil, pp. 285-298, pp. 285-288.

<sup>154</sup> Durkheim E. *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, rééd. 1988 [1894].

<sup>155</sup> Prost A., *Histoire de l'enseignement...*, op. cit, p. 336.

<sup>156</sup> J'ai rencontré Alain Geismar à deux reprises au cours de l'enquête de thèse, dans le cadre d'un séminaire intitulé « Mai 68 et l'histoire orale », suivi à l'école des Chartes et organisé par Agnès Callu. Ces entretiens, ainsi que celui mené avec Alain Krivine ont donné lieu à une communication au colloque « Le Mai 68 des historiens », qui s'est tenu au Collège de France, le 23 et 24 octobre 2008.



et on a à faire à des gouvernements qui ne prennent pas la mesure réelle des choses et qui essaient toujours de maintenir un dispositif destiné à faire une sélection fractionnée d'élites en maintenant la dualité de ces élites avec les grandes écoles d'une part, l'université d'autre part... On voit bien que les réformes qu'on nous propose ne sont même pas technocratiquement les mieux adaptées, mais face à la pression des jeunes et des familles pour qu'il n'y ait plus de barrières, pour que les gens rentrent, le gouvernement voit bien qu'il est obligé de donner des vases d'expansion, c'est certain, mais il essaie de maintenir un dispositif de distillation fractionnée des gens qui vont jusqu'au bout quoi. »<sup>157</sup>

Alain Geismar, pas plus qu'aucun autre leader contestataire à l'époque, ne s'attendait à l'ampleur qu'allaient prendre, deux mois plus tard, les « événements de Mai 68 ». Il met néanmoins en garde Alain Peyrefitte, alors ministre de l'éducation, dans un discours prononcé au colloque d'Amiens, contre d'éventuels débordements étudiants s'ils ne sont pas entendus dans leur revendication de modernisation des structures universitaires :

« Et nous on leur dit : « si vous entendez pas, si ça se passe pas dans les discussions, ça se passera dans la rue »... C'est parce qu'on a vu la rue y compris à Rome, à Berkeley et partout ailleurs, et qu'en temps que secrétaire général du SNESup, j'étais bien placé pour savoir que le vase était pas loin de déborder... »

Dans ce mouvement de contestation du système universitaire, Aline souligne l'influence allemande du SDS<sup>158</sup> et de son leader Rudi Dutschke et se positionne dans la tendance « universitaire » :

« J'étais dans la tendance qu'on appelait « universitaire » qui refusait de se battre uniquement pour les équivalences, le nombre d'étudiants dans les TP, même si c'est important bien sûr, mais qui voulait parler du contenu des cours et d'une cogestion critique de l'Université. Et là-dessus, on a été mis en minorité par tous ceux qui étaient dans un groupe politique. (...) Donc on a créé un mouvement qui s'appelait le « Mouvement d'Action Universitaire », avec les anciens de la FGEL : J.L Péninou, M. Kravetz, qui ont été aussi après les créateurs de Libé ; et ce MAU (*elle rit*) a organisé un meeting international en avril 1968 avec justement des représentants du SDS de Berlin, et de tous les mouvements étudiants européens qui étaient sur cette ligne de critique du contenu et pensaient aussi au rôle social de l'étudiant en tant que futur travailleur. »

Contrairement à Jean et Jeanne, Aline n'actualise pas ses dispositions à la contestation dans un parti politique, mais cela doit être rapporté à son âge et au contexte d'offre politique dans lequel elle se politise : plus jeune, elle entre plus tardivement à l'université, à un moment où la contestation du système universitaire est prise en charge par différentes organisations<sup>159</sup>.

---

<sup>157</sup> Les deux extraits cités dans l'encadré sont issus du premier entretien réalisé au domicile d'Alain Geismar, le 06/04/06.

<sup>158</sup> Il s'agit du Mouvement des étudiants allemands socialistes (Sozialistischer Deutscher Studentenbund). Rudi Dutschke, qui avait fondé en 1962 une organisation militante à Berlin se revendiquant de l'Internationale Situationniste, est élu membre du conseil politique du SDS en 1964. Il organise à partir de 1966 de nombreuses manifestations contre la réforme universitaire et contre la Guerre du Vietnam et des liens sont noués avec les mouvements de contestation de l'université français.

<sup>159</sup> Aline se trouve dans la Sorbonne le 3 mai 1968 : elle participe très activement aux événements, principalement à la Sorbonne où elle passe ses journées et ses nuits. Elle entre à Vincennes à la rentrée suivante,

## *Conclusion sur le schème des intellectuels de 1<sup>ère</sup> génération*

On peut repérer, à partir des trajectoires de Jean, Jeanne et Aline, un certain nombre de séquences qui jalonnent la trajectoire de ces intellectuels de première génération, et dont la succession, par effets d'entraînement participent de la prise de conscience politique et de la sociogénèse de dispositions à un engagement d'extrême gauche (*cf.* schéma 2 ci-dessous) :

Par leur trajectoire scolaire improbable, ces « transfuges de classe » intègrent une catégorie sociale qui n'est pas celle dans laquelle ils ont été socialisés, et se retrouvent ainsi doublement déplacés (par rapport à leur classe d'origine et par rapport à leur classe d'accueil). Leur posture d'*outsiders* les prédispose au questionnement des règles en vigueur dans le milieu intégré. Leur déplacement social les expose par ailleurs à de multiples expériences de stigmatisation et d'humiliation de la part d'élèves issus des classes supérieures, à l'origine d'une sensibilité particulièrement développée à l'injustice. Ces transfuges, qui par leurs trajectoires « ébranlent les fondements de l'ordre social en fragilisant les frontières entre « Eux » et « Nous » »<sup>160</sup>, sont ainsi particulièrement prédisposés à une posture de dévoilement de l'arbitraire des normes sociales et au dévoilement – leur trajectoire servant ici de preuve, d'arme symbolique – d'une vérité proscrite : l'ordre social n'est pas immuable. Le militantisme à l'extrême gauche s'avère alors un moyen de concilier les injonctions contradictoires auxquelles ils sont exposés (entre la nécessité de fidélité à sa classe d'origine et l'impératif d'acculturation à leur nouveau milieu). Les réseaux militants permettent en effet à ces jeunes étudiants de s'engager au service de leur classe d'origine tout en assurant leur intégration au milieu étudiant (par leur rôle de formation, de transmission de savoirs et par la sociabilité qu'ils sous-tendent). Le militantisme à l'extrême gauche offre ainsi une « place » à ces dé-placés<sup>161</sup> et une justification de cette place à travers la rhétorique militante<sup>162</sup>.

---

en sciences de l'éducation, pour devenir psychologue scolaire puis institutrice à l'école Vitruve, de 1969 à sa retraite. Aline, enseignante à Vitruve pendant plus de trente ans et détentrice d'importantes archives de l'école (et d'archives personnelles), a ainsi été une informatrice très précieuse.

<sup>160</sup> Mauger G., « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », *art. cit.*, p. 31.

<sup>161</sup> Memmi D., « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romain », *Politix*, 24, septembre 1996, p. 57-80

<sup>162</sup> Pour une analyse plus fournie, nous renvoyons à la thèse où trois sous profils sont distingués, en fonction de la date à laquelle ces transfuges accèdent aux études supérieures et des formes de militantisme dans lesquelles les dispositions à la révolte sont investies (Extrême gauche, PCF, et syndicalisme étudiant).



Les trajectoires d'Aline (qui participera à *L'école de Mai*, journal maoïste) mais également celle de Jean (qui devient militant à la LCR) nous permettent de réhabiliter une réalité plus complexe. Les formes d'engagement dans lesquelles vont s'actualiser leurs dispositions à la révolte dépendent de plusieurs facteurs : la date d'entrée dans le supérieur, le contexte socio-politique (on ne peut analyser les trajectoires militantes de Jean et de Jeanne en dehors du contexte de Guerre d'Algérie), ou encore l'offre politique locale (sans laquelle on ne peut interpréter l'engagement de Jeanne aux JC puis au PC).

### **Encadré 2: La réception des *Héritiers* par les intellectuels de première génération:**

La quasi-totalité des intellectuels de première génération enquêtés ont fait référence, au cours des entretiens, aux écrits de Pierre Bourdieu et notamment aux *Héritiers* comme une œuvre ayant été centrale dans leur politisation au cours des années 60. C'est le cas de Jean :

« Bourdieu, c'est pas n'importe qui : il m'a beaucoup influencé...Il m'a beaucoup aidé, pour l'école justement, c'est quand même lui qui disait les choses les plus intelligentes au fond : *Les Héritiers* c'est quand même un livre très important pour tous les gens qui étaient autour de ces histoires, ça a été fondamental...[C'était étudié dans l'« école émancipée » par exemple ?] Oh ben c'était connu en tous cas, peut-être qu'on n'en parlait pas directement, mais c'était dans l'air du temps, les idées qui se diffusaient...comme *La Reproduction* après... Il a joué un rôle historique très important à ce niveau-là, au niveau de la critique de l'école bourgeoise. »

Ces trajectoires de transfuges passant du monde des dominés au monde dominant grâce à un parcours – improbable – de « miraculés scolaires » entretiennent de très fortes affinités avec le parcours de Pierre Bourdieu et avec sa sociologie des *Héritiers*. Gérard Mauger fait également ce parallèle entre l'œuvre d'Annie Ernaux et la sociologie de Pierre Bourdieu, en la citant :

« Ce que j'avais à dire - pour aller vite, le passage du monde dominé au monde dominant, par les études - je ne l'avais jamais vu exprimé comme je le sentais. Et un livre m'autorisait, en quelque sorte, à entreprendre cette mise à jour. Un livre me poussait comme aucun texte dit littéraire ne l'avait fait, à oser affronter cette histoire, ce livre, c'était *Les Héritiers* de Bourdieu et Passeron, découvert au printemps »<sup>164</sup>.

La « psychanalyse sociale »<sup>165</sup> que permet la lecture des *Héritiers* aux intellectuels de première génération enquêtés a des effets de politisation dans le sens où elle apporte une explication collective, scientifique et sociale à des sentiments de mal-être, de « ne pas être à sa place », vécus sur le mode de l'individualisation, de la culpabilité, du contraignant. Cette dimension libératrice (et politisatrice) du dévoilement des normes implicites structurant le système scolaire trouve chez ces transfuges un public qui y est particulièrement sensible dans la mesure où ils ont éprouvé, « corps et âme », la part prise par

---

« moment » de leur politisation, le lieu de vie et l'offre politique locale, l'orientation politique et religieuse de leurs parents).

<sup>164</sup> Ernaux A., *L'écriture comme un couteau*, op. cit., p. 87, citée dans : Mauger G., « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », in Thumerel F. (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 177-203.

<sup>165</sup> Expression reprise de l'analyse que fait Gérard Mauger de l'œuvre d'Annie Ernaux.

le système d'enseignement à la reproduction des hiérarchies culturelles et sociales (*cf. supra*) :

« Ces bouquins étaient *salutaires* car ils apportaient une explication qui n'était pas individuelle à la difficulté venant de n'avoir pas une culture familiale du travail intellectuel » (Aline).

« J'ai lu "Les héritiers" à sa sortie (64 ou 65); j'ai toujours le bouquin chez moi, bien jauni. [...]. Il a été très important pour moi: un fort impact, de fortes résonances personnelles; il disait, tableaux, chiffres et analyses à l'appui, tout ce que j'avais perçu, enfant ou ado, au niveau de ma famille, de mes copains de quartier, ou, apprentie prof, au niveau de mes stages professionnels. » (Jeanne)

Les écrits de Bourdieu leur fournissent une analyse scientifique des fondements sociaux de leurs (re)sentiments et en désindividualisant ainsi leurs sentiments de désajustement, cette sociologie participe à leur pré-politisation<sup>166</sup>, dans la mesure où elle fournit un schème d'explication social (et non plus psychologique) et collectif (et non plus individuel) à leur situation. Autrement dit, c'est parce que ces intellectuels de première génération ont pu surmonter les obstacles de la sélection scolaire qu'ils sont sensibles au potentiel d'émancipation d'un discours pourtant désenchanté : ce ne sont en effet ni les « exclus », ni les « héritiers » qui seront les plus sensibles aux critiques du système scolaire mais bien ceux qui ont connu la souffrance de l'acculturation, les différentes formes de violences symboliques de l'arbitraire culturel sur lequel repose le fonctionnement du système scolaire. Enfin, le projet scientifique de dévoilement des normes implicites du système scolaire – et donc de dévoilement des injustices sociales (re)produites par le système scolaire – entretient de fortes affinités avec le projet militant de critique sociale et fournit ainsi des armes symboliques au discours de dénonciation du système scolaire. Cet usage militant des *Héritiers* comme source d'armes symboliques pour alimenter un débat politique est une des explications de sa large réception<sup>167</sup>:

« J'ai eu plus tendance à dénoncer l'illusion de la promotion par l'école, les exceptions qui justifient la règle. Je n'ai, à part un exemple rencontré plus tard en fac, jamais connu de représentants du roman idéal de l'enfant de milieu défavorisé que l'instit, puis les profs, poussent. Au contraire. J'ai rarement rencontré des profs bienveillants. Ou si j'en ai connu, je m'en souviens comme d'une exception : l'instit de CM1 qui devait être plus ou moins Freinet, le prof d'histoire en 1ère qui s'attachait à faire comprendre et non apprendre ( il devait être coco ) ; et là, ces bouquins démontaient, noir sur blanc, le mythe de l'égalité des chances, c'était important pour nourrir notre réflexion politique. » (Aline)

« Les héritiers n'ont pas eu d'effets directement sur mon engagement politique : j'étais, à l'époque, au PCF, très mobilisée contre la guerre au Vietnam (US go home) et au PCE (politisation des émigrés économiques espagnols). C'est ensuite, de retour en France et dans l'éducation nationale (automne 72) que j'ai pu avoir l'utilité de ces livres dans ma pratique et ma réflexion professionnelle et politique ». (Jeanne)

---

<sup>166</sup> Je reprends ici un terme utilisé par Pudal B. : « C'est d'ailleurs l'un des mérites des *Héritiers* que de participer à sociologiser, et par conséquent à pré-politiser, le système d'interprétation du malaise universitaire », « Ordre symbolique... », *art. cit.*, p. 71.

<sup>167</sup> Cf. Masson P., « Premières réceptions et diffusion des *Héritiers*. 1964-1973. », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2005, n°13, pp. 69-98. Sur la réception de la sociologie de P. Bourdieu dans les années 1990-2000, Paul-Emmanuel Pasquali distingue trois pôles de réappropriation : les usages critiques, les usages cliniques et les usages cyniques, Cf. Pasquali P-E., « Les usages d'un « sport de combat ». Réappropriations politiques et sociales de la sociologie de Pierre Bourdieu », mémoire de Master 2 (dir. G. Mauger), ENS/EHESS, 2007.

### ***E- Le schème des « incohérences statutaires ». Quand crises personnelles et crise politique entrent en résonance***

Les années 1960 en France sont marquées par des changements structurels essentiels pour l'évolution de la condition féminine<sup>168</sup> et de la condition étudiante. Pour les femmes, des changements législatifs sur la sexualité – notamment la loi Neuwirth votée en 1967 autorisant la contraception – participent à l'accession à une forme d'indépendance sexuelle. Par ailleurs, l'accession au marché du travail leur donne les moyens de leur indépendance économique. Ces changements structurels entraînent une réelle modification des rôles féminins : alors que ceux-ci se limitaient avant 1968 à ceux de filles, d'épouses et de mères, desquelles on attendait chasteté, fidélité et soumission – comportements intrinsèquement liés à leur dépendance économique et sexuelle –, l'accession à l'indépendance économique et sexuelle bouleverse la donne. Pour autant, les représentations du féminin – et du masculin – n'évoluent pas au même rythme, et le décalage entre les évolutions objectives et l'inertie des représentations va entraîner la politisation de tout un ensemble générationnel<sup>169</sup> et l'émergence des mouvements féministes.

Pour ce qui est de la condition étudiante, nous avons vu que les évolutions structurelles concernent les effectifs étudiants sont tout autant spectaculaires<sup>170</sup>. Dans le secteur universitaire, des discordances vont également poindre (*cf. supra*) du fait de l'inadaptation, voire de la résistance<sup>171</sup> des structures d'accueil au nouveau public : la surpopulation des lycées et des universités, l'absence de structures administratives pour la coordination des cursus universitaires, les règlements intérieurs désuets, mais également les méthodes pédagogiques et notamment les cours magistraux sont autant de points d'achoppement qui entraînent au cours des années 1960 de multiples tensions, mécontentements. Une des premières manifestations de ce qui sera qualifié quelques années plus tard d'humeur anti-

---

<sup>168</sup> Qu'il s'agisse de l'accès des filles aux études supérieures ou de l'accès des femmes au salariat et donc à l'indépendance économique : le taux d'activité des femmes âgées de 25 à 50 ans passe de 44% en 1964 à 73% en 1989. *Cf. Baudelot C., Establet R., Allez les filles ! Une révolution silencieuse*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>169</sup> Pour Mannheim K., le passage d'une « situation de génération » à la constitution d'un véritable « ensemble générationnel » nécessite qu'un lien entre les différents membres de la génération soit établi, ce lien résultant d'une « exposition commune aux symptômes sociaux et intellectuels du processus dynamique de déstabilisation » : Mannheim K., *Le problème des générations*, *op. cit.*.

<sup>170</sup> Antoine Prost rappelle ainsi qu'« Au cours des 10 années qui précèdent 1968, les accroissements sont de 140% pour le second cycle et 180% pour les universités, soit des taux de croissance moyens annuels de 9 et 11%. Or le propre de cette croissance, ce qui la rend explosive, c'est de se réaliser à l'intérieur de structures inchangées. Les réformes, timides, ont concerné la diversification des filières : le cadre concret, la vie quotidienne des lycées et des universités demeurait immuable », in *Histoire générale...*, *op. cit.*, p. 311.

institutionnelle naît de la conjonction de ces discordances (dans le domaine des mœurs et du système scolaire) : le mouvement contre les règlements intérieurs des résidences universitaires émerge, en effet, de la surpopulation étudiante et de la remise en question de la non-mixité. Ce mouvement, initié à Antony dès 1965, prend peu à peu de l'ampleur, atteint Nanterre en 1967 et devient très populaire avec « l'épisode Cohn Bendit » : alors étudiant en sociologie, celui-ci interpelle le ministre de la jeunesse, F. Misoffe, venu inaugurer la piscine de Nanterre, sur la question des problèmes sexuels de la jeunesse, non abordés dans son livre blanc. L'UNEF organise alors une campagne contre ces règlements et les mouvements se multiplient.

De manière moins anecdotique, l'objectif de ce paragraphe est de montrer en quoi ces discordances entre l'évolution de la condition féminine et de la condition étudiante et l'inertie des représentations et des structures objectives ont été le terreau de l'humeur anti-institutionnelle qui se généralisera et se politisera au moment des événements de Mai 68. Le concept d'incohérences statutaires, repris des travaux de J.C. Chamboredon traitant de la condition juvénile et plus particulièrement de la déconnexion entre l'accès aux différents attributs de la maturité<sup>172</sup> (professionnelle, matrimoniale, financière), nous a semblé propice à la qualification de cette dernière matrice de l'engagement.

Les sentiments de révolte qu'éprouvent de très nombreux lycéen-ne-s et étudiant-e-s à la veille de Mai 68 du fait de ces discordances sont initialement tus, vécus comme « personnels » et relevant de la « sphère privée ». C'est ici la rencontre entre crises personnelles et crise collective qui va permettre une politisation progressive de cette humeur anti-institutionnelle qui trouve, avec les événements de Mai 68, le droit de s'exprimer et différents cadres collectifs d'interprétation. C'est aux différents rapports d'autorité, comme autant de rapports de dominations (rapports sociaux de sexe, rapports sociaux de génération), que va s'attaquer cette « jeune génération » (principalement constituée des enquêtés nés après 1948), participant, au début des années 1970, à la redéfinition des rôles féminins et de la condition étudiante.

---

<sup>171</sup> Bernard Pudal parle d'un « système scolaire inconsciemment programmé pour s'opposer à cette généralisation scolaire que d'aucuns, trahissant leur élitisme, nomment aujourd'hui encore « massification » », in. Pudal B., « Ordre symbolique... », *art. cit.*, p.66.

<sup>172</sup> Chamboredon J.C. écrit à ce propos : « La maturité professionnelle, la maturité matrimoniale, la maturité scolaire, au sens de fin de la période de formation, peuvent être déconnectées. Il y a sans doute des effets propres à cette déconnexion » : « Adolescence et post-adolescence... », *art. cit.*, p. 19.

Dans une première partie, nous suivrons les trajectoires de Noëlla et Maëlle (nées en 1946 et 1948), représentatives d'une unité de génération constituée de femmes ayant souffert de l'iniquité des rapports sociaux de sexe et de génération, qui se politisent avec les événements de Mai 68, et qui jouent un rôle central dans le développement des mouvements féministes au début des années 1970. Nous montrerons ensuite que ce schème des incohérences statutaires touche de manière transversale un très grand nombre d'enquêtés, qu'ils soient plus âgés et/ou déjà politisés par ailleurs, venant alors s'articuler et renforcer d'autres matrices de l'engagement.

### **1) Noëlla et Maëlle : l'émancipation de jeunes femmes qui remettent en cause l'autorité parentale, maritale, scolaire...**

Avant de nous attacher à la description de deux trajectoires retenues pour leur caractère idéal-typique, rappelons que plus de la moitié des enquêtés déclarent dans le questionnaire avoir « souffert de l'état des mœurs avant 68 »<sup>173</sup>, ce chiffre recouvrant une disparité selon le genre puisque les femmes sont plus nombreuses que les hommes à répondre positivement. Voici quelques précisions apportées par ces jeunes adultes à leur réponse positive :

« Virginité obligée avant mariage » ; « Grandes difficultés aux relations sexuelles hors mariage » ; « Aucune contraception facilement accessible » ; « Avortement dans l'illégalité » ; « J'étais pourchassée par les concierges et menacée d'expulsion quand un homme me rendait visite » ; « Peur d'être enceinte ».

Ces réponses insistent sur les contraintes (différentes selon le sexe) liées aux formes de conjugalités et à un état des rapports sociaux de genre avant 1968 auquel ces jeunes adultes ont de plus en plus de mal à adhérer, du fait des évolutions structurelles de leur condition (et en particulier de l'accès à l'indépendance sexuelle des femmes). Il s'agit dorénavant de comprendre comment ces dispositions à la contestation se sont formées, au niveau individuel, dans la sphère familiale et scolaire, et comment elles se sont ensuite politisées en contexte de crise politique.

#### **a) Des parents autoritaires, une overdose de religion :**

Noëlla, née en 1946 à Bordeaux, est fille de petits artisans : son père, électricien, est d'origine vendéenne, royaliste et catholique pratiquant, et sa mère, au foyer, élève ses quatre filles dans

---

<sup>173</sup> L'expression est mise entre guillemet car il s'agit de la formulation du questionnaire : « Avez-vous souffert de l'état des mœurs avant 68 ? Si oui, donnez un exemple précis », Cf. Annexes, question 35 du questionnaire.



la tradition catholique : « mère plus que pratiquante, bigote...elle a réussi à décourager, dégoûter ses 4 enfants, on a eu tous une overdose de religion »<sup>174</sup>.

Maëlle est née en 1948, dans une famille de petits employés issus de milieux ouvriers. Son père devient militaire de carrière, après avoir travaillé avec son propre père à ramasser le goémon à La Baule. Il est remercié après la seconde Guerre mondiale et devient fonctionnaire du port de Nantes, tandis que sa mère, fille d'ouvriers des chantiers naval de Lorient, est employée de bureau. Ses deux parents, très autoritaires, sont de gauche, athée pour son père, catholique pour sa mère. Huitième et dernière de la fratrie, elle est la seule enfant du second mariage de son père (celui-ci s'étant retrouvé veuf à la naissance du 7<sup>ème</sup> enfant).

### **Noëlla**

Comme Maëlle, Noëlla insiste sur le manque de liberté dont elle a souffert enfant :

« Je ne manquais pas d'affection, mais je manquais de liberté, absolument, d'une façon incroyable ! »

Ses parents la scolarisent en internat religieux à partir de la 6<sup>ème</sup> où bien vite elle ne supporte plus les lettres de morale que sa mère lui envoie :

« Ma mère avait la sale habitude de nous envoyer des longues lettres de morale, mais tu vois : 4-6 pages, c'était affreux ! Elle a fait ça avec tous ses enfants, elle nous a vraiment cassé les pieds d'une façon pas possible ! Au bout d'un moment, on regardait l'enveloppe, on disait c'est encore ça, et hop à la poubelle ! ».

### **Maëlle**

Maëlle reçoit une éducation religieuse et suit des cours de religion au lycée public de jeunes filles de Nantes où elle est scolarisée dès le C.P. Elève « rebelle », elle s'oppose très jeune à ses parents et à la religion, et redouble plusieurs classes :

« J'ai fait plusieurs fugues, etc... Une adolescence pas facile... la religion, j'ai décroché à l'adolescence, bon, sans doute par opposition et par provocation, moi les messes ça ne m'intéressaient plus et la croyance non plus, j'ai décroché à ce moment là... par rapport à des parents très autoritaires à l'époque, tous les deux... »<sup>175</sup>

## **b) Ruptures d'allégeance à l'autorité parentale**

Noëlla et Maëlle supportent très mal l'autorité parentale et tentent par des moyens différents de s'en affranchir, sans réussir pour autant à ne pas culpabiliser :

---

<sup>174</sup> Les propos de Noëlla cités dans cette partie sont extraits de l'entretien réalisé à son domicile le 26/01/04.

<sup>175</sup> Les propos de Maëlle sont extraits de l'entretien réalisé à Nantes le 07/02/06.

## Noëlla

Noëlla se marie très jeune, avant d'entrer à la faculté, espérant ainsi échapper à l'autorité parentale :

« Je m'étais mariée avec le premier homme que j'ai embrassé, ça paraît incroyable maintenant, je n'ai même pas couché avec, j'ai couché après tellement dans ma famille c'était tabou ! C'était aussi un moyen de prendre le large... »

Libérée de l'autorité parentale, elle s'inscrit à l'université et éprouve bien vite de nouvelles tensions, entre sa vie scolaire et sa vie matrimoniale cette fois-ci :

« Je sentais qu'il y avait un truc qui n'allait pas avec Frank, qui clochait...donc quand y'a eu le départ à Paris, la fac pour moi, ça a fait grandir l'écart entre ma vie de couple et ma vie d'étudiante... Lui il était mal à l'aise avec les gauchistes, moi j'étais très à l'aise, ça allait très bien, j'avais le vent en poupe ! Et lui, il était considéré comme un sale bourgeois [...]. Enfin ça n'allait pas, il n'était pas du tout dans le coup, et moi j'avais de plus en plus de mal entre mon accord avec lui et mon accord avec mon nouveau milieu ».

C'est également du côté de l'université que l'archaïsme est dénoncé :

« J'étais à la Sorbonne, mais je suivais des cours à Censier parce que la Sorbonne c'était complètement archaïque, c'était incroyable : je finissais mes études commencées à Bordeaux, et à la Sorbonne, les études de lettres, c'était poussiéreux, c'était incroyable ! Toute la nouvelle critique n'existait pas, tout l'apport de la linguistique n'existait pas, enfin ça s'était arrêté à St Beuve ! L'Horreur quoi ! »

## Maëlle

De son côté, Maëlle fugue en Angleterre l'année de sa terminale (en 1968) :

« Mon frère était venu me récupérer en Angleterre et j'avais promis de passer mon bac, donc j'étais là en suspens, pour faire plaisir à mes parents, pas les tourmenter davantage, car je me sentais très très coupable de les avoir embêtés quand même. Faut dire que j'étais vraiment très très révoltée à l'époque, mais contre les parents, pas contre la société. J'avais des parents relativement âgés, j'étais la dernière... Vous voyez, j'ai un père qui a 102 ans, mes frères et sœurs ont 70 ans. J'avais l'impression que mes parents ne comprenaient rien, ni à mon adolescence, ni à ce qui se passait dans la vie ! ».

On voit ici que le fait d'avoir des parents bien plus âgés que ceux de ses camarades contribue au sentiment de ne pas être comprise. Ses demi-frères et demi-sœurs sont par ailleurs trop âgés pour être confidents si bien qu'ils font plutôt figure d'autorités parentales et confortent Maëlle dans son sentiment de ne rien partager avec eux.

La révolte de Maëlle n'a alors qu'un caractère individuel, vécu sur le mode de la culpabilité, et ce sont les événements de Mai 68 qui vont apporter une charge politique à ces sentiments diffus de révolte :

« 68 c'était comme une ouverture : ça me donnait raison d'être en révolte, parce qu'on était en révolte contre ses parents, mais on était en révolte aussi contre toutes les images parentales, aussi bien de Gaulle qui représentait le père de la Nation, ou les patrons : c'était toute l'autorité : oh c'était merveilleux ! »

Le décalage grandissant entre le statut d'étudiante de Noëlla et la façon dont elle continue à être (dé)considérée par ses parents, son mari et ses beaux-parents renforce son sentiment de mal-être dans son couple, tandis que Maëlle, réfractaire à l'ordre scolaire, se sent également incomprise de ses parents et du reste de sa fratrie, trop âgée pour partager ses aspirations. On retrouve dans les deux cas l'impossibilité pour ces jeunes femmes d'adhérer au rapport éducatif dans leur sphère familiale, du fait de son inadaptation à leur situation quotidienne. Néanmoins, cette rupture d'adhésion à l'autorité familiale est vécue dans un premier temps sur le mode de la culpabilité (Noëlla mettra plusieurs années à rendre explicite son désir de divorcer et Maëlle n'assume pas de blesser ses parents par des fugues répétées).

### c) Des crises personnelles qui entrent en résonance dans la crise collective

Les crises identitaires de ces enquêtées qui vivent, éprouvent personnellement et physiquement les contradictions et dissonances entre leur statut et la manière d'être considérées (par leurs parents, leur mari, leurs professeurs, etc) vont entrer en résonance avec la crise politique de Mai 68. Les événements de Mai 68 ont, en effet, fourni des cadres d'interprétations collectifs et politiques à ce qui était vécu et pensé jusque là comme des crises personnelles :

#### Noëlla

Noëlla se sépare de son mari peu de temps après Mai 68, et quand je lui demande si ces événements ont été à l'origine de sa séparation, on comprend qu'ils ont en tout cas joué un rôle dans la requalification de sa relation :

« Disons que ces événements là ont révélé, mais c'était quelque chose que je sentais depuis plusieurs années, mais que je taisais, que je n'aurais même pas pu exprimer d'ailleurs [...] Y'a eu énormément de couples qui ont éclaté après 68, parce qu'évidemment, y'avait une remise en question du couple de façon générale...Et quand y'en n'avait pas l'un d'entre eux qui avançait au même rythme que l'autre, parce que ça a été des révolutions partout, intérieures, ça a été un changement : faut voir ce qu'était la société française juste avant...On s'imagine pas le tremblement de terre que ça a été pour des jeunes femmes de bonnes familles comme moi ! (*elle rit*) »

#### Maëlle

Pour Maëlle comme pour nombre de jeunes adultes à cette époque, l'incohérence statutaire la plus criante est sans nul doute la barrière de l'âge de la majorité :

« En 68, j'avais 20 ans, j'étais encore chez mes parents, j'avais dû redoubler une ou deux fois au lycée, et de toute façon, pas question de partir avant 21 ans à cette époque là! Je suis partie de chez mes parents le jour de mes 21 ans (*elle rit*) ! J'étais déjà opposée à mes parents, mais disons que dans Mai 68, j'ai trouvé une opposition plus généraliste en fait. J'ai trouvé à me révolter mais de façon plus grandiose parce que ce n'était plus seulement le milieu familial : il m'était possible de me révolter contre tout (*elle rit*), contre une société, contre nos dirigeants politiques...C'était un peu comme transcender ma révolte adolescente : c'était le bon moment pour moi, j'aurais sans doute pas réagi pareil si j'avais 25 ans ou beaucoup moins, alors que là, ça tombait pile poil ! »

Dans les mois qui suivent Mai 68, Noëlla, jeune mère<sup>176</sup>, étudiante à la Sorbonne, se rapproche d'étudiants anarchistes d'extrême gauche et fonde avec quelques pionnières la crèche sauvage de Censier, s'investissant activement les années suivantes dans les mouvements féministes naissants. Maëlle s'inscrit quant à elle en histoire à l'université de Rennes à la rentrée 1968, pour finalement arrêter en cours d'année afin de devenir

---

<sup>176</sup> Noëlla est enceinte en Mai 68 et sa fille Corinne naît dans les mois qui suivent. Mais nous renvoyons au chapitre 4 pour une analyse de la suite de sa trajectoire qui fait l'objet d'un développement dans la partie C.2. consacrée aux diverses formes d'utopies communautaires investies dans les années 1970.

institutrice : « car si on veut changer la société, il faut commencer par l'éducation des jeunes enfants » et se syndiquer à l'École émancipée<sup>177</sup>.

Nous reviendrons sur les différentes formes de socialisation politique induites par les événements de Mai 68 dans le deuxième chapitre, mais nous pouvons déjà souligner ici une particularité de cette dernière sous-population : l'événement joue pour elle un rôle de prise de conscience politique<sup>178</sup>. Cela doit être rapporté à un effet conjoncturel de concordance des multiples « crises identitaires » avec le moment de « crise collective » en Mai-Juin 68. Comme le dit Maëlle : « je n'aurais sans doute pas réagi pareil si j'avais 25 ans ». La crise généralisée des autorités en Mai 68 fait, en quelque sorte, entrer en résonance la multitude de crises personnelles qui trouvent leur origine dans des expériences distinctes et parfois intimes d'injustice, de révolte, d'humiliations, de violence, etc. Et c'est en cela que l'on peut parler du rôle de politisation des crises politiques<sup>179</sup>, voire de conversion pour une partie des enquêtés.

## **2) Un schème « de renforcement », transversal au corpus d'enquêtés**

Si nous avons pris le parti de présenter le schème des incohérences statutaires séparément des trois précédents, c'est qu'il caractérise une forme de politisation propre à la fraction la plus jeune de notre corpus, qui se politise avec les événements de Mai 68. Néanmoins, ce schème des incohérences statutaires fonctionne en fait de manière beaucoup plus large que présentée ci-dessus et renforce chez nombre d'enquêtés, bien que politisés par ailleurs, leurs aspirations à un ordre social différent. La plupart d'entre eux font ainsi référence au cours des entretiens à « l'archaïsme » des mœurs dans les années qui précèdent Mai 68, ou à l'inadaptation des institutions du système scolaire.

Ainsi, Louis<sup>180</sup>, dont la trajectoire a été étudiée dans la deuxième partie de ce chapitre, hérite de dispositions à la révolte par la transmission d'une mémoire familiale d'engagement, mais il insiste à plusieurs reprises sur l'importance de la question des mœurs dans les motivations l'ayant poussé à militer en 68 :

---

<sup>177</sup> Maëlle enseignera pendant cinq ans à l'école Ange-Guépin après avoir suivi son mari en Allemagne et avant de se reconvertir pour devenir conteuse, puis directrice de centre social, puis guide conférencière et enfin élèveuse d'ânes.

<sup>178</sup> La prise de conscience, écrit Pierre Bourdieu, « n'est pas le surgissement pur d'un acte originaire mais la découverte progressive de ce qu'enferme, à l'état pratique, l'habitus de classe, l'appropriation de soi-même par soi-même, la reprise en main par l'explication cohérente dans un langage adéquat de tout ce qui, inconscient et incontrôlé, est exposé au détournement de sens et à la mystification », in « Questions de politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 16, pp. 79-80

« Avant Mai 68, les filles devaient être en blouse rose les semaines paires et blouses bleues les semaines impaires ; interdiction dans le règlement intérieur de se mettre en jupe ou alors fallait porter un pantalon dessous: dans le règlement intérieur hein, on l'a relu à l'époque ! Quand je vous parlais des relations masculin/féminin, bon, ça c'est du détail, anecdotique pour illustrer mais ça a été très fort ! [...]. Nous c'était plus la reconnaissance d'une certaine égalité, d'une certaine liberté, et par exemple revisiter tout ce qui était règlement intérieur d'établissement : on voulait des choses qui soient normales et non pas des règlements complètement désuets. On voulait juste *accorder* ce qui était institutionnel au mode de vie qui était...du jour. »

Le terme « accorder » utilisé par Louis révèle parfaitement le désajustement croissant évoqué plus haut entre les structures incorporées et les structures objectives ou pour reprendre les termes de B. Pudal : « Il est plus que légitime d'interroger les logiques qui ont pu participer à « la mise en suspens de l'adhésion première à l'ordre établi », conduisant ainsi ceux qui en firent l'expérience (...) à en rechercher souvent les raisons dans la politique. C'est parce que les crises symboliques furent préalablement vécues que s'imposait aux acteurs la nécessité d'en rechercher les raisons, ce qui n'est pas sans effets sur la manière dont ils diront leur mot en faisant événement »<sup>181</sup>.

Aline<sup>182</sup>, intellectuelle de première génération, a également éprouvé ces crises symboliques évoquées par B. Pudal, liées dans son cas à des règlements intérieurs de lycée de plus en plus désajustés au public et à l'évolution de la condition féminine :

« C'était épouvantable ce lycée de filles ! C'était l'époque Brigitte Bardot avec des jupons : on était contrôlé à l'entrée et il fallait pas qu'on ait plus qu'un jupon, on pouvait nous confisquer un jupon ! Si une élève arrivait maquillée, on l'envoyait se débarbouiller à l'eau, au lavabo, on n'avait pas le droit aux talons de plus de quatre centimètres, y'avait la blouse obligatoire avec le nom brodé en rouge, que des trucs comme ça ! Le règlement commençait par « une élève de Sophie Germain est une jeune fille bien élevée qui ne doit se faire remarquer ni par son comportement, ni par sa conduite... » ! Et par exemple, je me souviens d'une élève de notre classe qui était un peu une grande gueule : on lui avait confisqué un livre qui ne rentrait pas dans les bons critères...Et la proviseur était passée dans la classe pour expliquer que le livre était passé en conseil de discipline ! Et que ce livre était tellement ordurier qu'une surveillante célibataire qui faisait partie du conseil de discipline n'avait pas été autorisée à le lire ! C'était en 1959-60...Et ce n'était pas un livre porno ! Et elle nous a dit que cette fille qui était déléguée de classe ne pouvait plus l'être [...]. Et comme j'ai pris la parole pour dire que je refusais d'élire

---

<sup>179</sup> Pour Pierre Bourdieu, « Ce que l'on appelle la *politisation* désigne le processus au terme duquel le principe de vision et de division politique tend à l'emporter sur tous les autres » : *Homo Academicus, op. cit.*, p. 242-243

<sup>180</sup> Cf. partie B.2. intitulée « Louis : le fils élu pour hériter de la mémoire familiale d'engagement »

<sup>181</sup> Pudal B., « ordre symbolique... », *art. cit.*, p. 62.

quelqu'un d'autre, ma note de conduite a été baissée, et si on avait moins de la moyenne en conduite, on pouvait être renvoyé, enfin y'avait tout un système, au point près, pour que vraiment on rentre dans le rang. [...]. Et je sais que c'est des trucs comme ça qui avaient commencé à me...alors que j'étais quand même assez timide. »

On voit ici la genèse d'un sentiment de révolte, sentiment qui n'est pas encore politisé, mais qui peut être qualifié de « prépolitique », dans la mesure où il prédispose ces lycéen-ne-s et étudiant-e-s à rechercher des explications à leurs sentiments de révolte, les rendant ainsi sensibles à un discours politique sur la crise générale des autorités. De nombreux enquêtés font ainsi le lien entre leurs expériences de contestation du règlement intérieur de leur lycée et l'épisode de Nanterre ou des cités universitaires dans les mois qui précèdent les événements de 1968, à l'image de Noëlla :

« Y'avait des classes post-bac dans mon lycée, donc c'était des filles qui avaient 19-20 ans, et y'avait une fille que son petit ami était venu attendre, ils s'étaient embrassés et la directrice l'avait sanctionnée en disant : « mademoiselle, vous avez embrassé conjugalement ! » ; fallait voir l'ambiance ! C'était ce que l'on appelait « l'idéologie tante Yvonne », pour Yvonne De Gaulle, qui avait fait renvoyer une speakerine parce qu'elle avait montré ses genoux : y'avait une espèce de pudibonderie épouvantable ! Cette ambiance a dû jouer parce que y'a eu cette histoire de Nanterre et des cités universitaires, mais je crois qu'il y a eu toute une génération qui avait l'impression d'une énorme hypocrisie, et avec Mai 68, on a pu dénoncer tout ça en bloc ! »

Le schème des incohérences statutaires caractérise ainsi les enquêtés qui vivent des situations de décalage entre leur condition (étudiante, féminine) et la manière dont ils continuent d'être (dé)considérés à la veille de Mai 68. Ce phénomène d'hystérésis<sup>183</sup> est à l'origine de multiples expériences personnelles de l'iniquité des rapports sociaux de sexe et de génération, source de sentiments diffus de révolte vécus dans un premier temps sur un mode personnel et psychologique. Ce sont l'indétermination provisoire des possibles<sup>184</sup> et la désobjectivation des rapports sociaux<sup>185</sup> en temps de crise politique (ici Mai 68) qui permettent alors la requalification de ces expériences individuelles de désajustement et leur politisation. En effet, ces moments de crise se caractérisent par une « rupture d'intelligibilité<sup>186</sup> » et la remise en

---

<sup>182</sup> Dont la trajectoire est détaillée dans la partie D.3 de ce chapitre.

<sup>183</sup> Qui se traduit pour Michel Dobry par « des phénomènes de décalage, de retard, des représentations, des anticipations et des attentes par rapport à l'état effectif des structures « objectives » » : *Sociologie des crises politiques...*, op. cit., p. 244.

<sup>184</sup> Bourdieu P., *Homo Academicus*, op. cit., p. 236-237

<sup>185</sup> Dobry M., op. cit., p. 154.

<sup>186</sup> Bensa A. et Fassin É., « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrains*, n 38, 2002, p. 8.

cause de tous les fondements de « ce qui va de soi ». L'ensemble des « habitudes » est questionné, devenant « vide de sens », ce vide appelant à une reproblématisation de soi et du monde<sup>187</sup>. Les rapports sociaux de genre et de génération n'échappent pas à cette remise en cause profonde des habitudes par la sous-population la plus jeune (étudiante en 1968) et majoritairement féminine du corpus que l'analyse factorielle avait distinguée (cerclée de vert au Sud-Ouest du plan factoriel).

### ***Conclusion***

Au terme de cette exploration des origines sociales, politiques, religieuses, scolaires ou encore générationnelles de ces enquêtés, par une approche articulant les résultats quantitatifs issus du traitement des questionnaires et les matériaux ethnographiques d'enquête, nous espérons avoir apporté un regard neuf et empiriquement étayé sur la question des matrices de l'engagement en Mai 68. L'approche factorielle permet en effet de déconstruire la catégorie de « soixante-huitard » en mettant en évidence, de manière statistique et visuelle, l'existence de sous-populations fort différentes sociologiquement qui convergent en « Mai 68 » pour des raisons passablement divergentes. Seule l'analyse détaillée de trajectoires représentatives de ces diverses sous-populations nous a permis, dans un second temps, de comprendre et expliciter les principaux processus de sociogenèse de dispositions à l'engagement en Mai 68. L'enquête contribue ainsi, après (et avec) d'autres, à remettre en question toute explication réductrice des déterminants de l'engagement en Mai 68, en réhabilitant une réalité sociologique plus complexe que les diverses interprétations des événements ont pu laisser entrevoir, du moins jusqu'à récemment.

On peut néanmoins chercher à rendre compte des principaux schèmes établis au cours du chapitre par une matrice d'ordre supérieur, un *master frame*<sup>188</sup>, qui les sous-tendrait. Nous souscrivons en cela à l'idée d'une érosion progressive du consentement d'un certain nombre d'acteurs aux diverses relations d'autorité vécues quotidiennement dans le cadre de « crises sectorielles du consentement »<sup>189</sup> qui touchent, au cours des années 1950 et 1960, les principales institutions participant à la reproduction sociale (Famille, École, Église...). Les

---

<sup>187</sup> Cf. Gobille B., *Crise politique et incertitude...*, op. cit.

<sup>188</sup> Benford R. D., Snow D. A., « Framing processes and social movement: an overview and assessment », *Annual Review of Sociology*, 26, 2000, p. 618.

<sup>189</sup> Elles font l'objet de la première partie du livre de Damamme D., Gobille B., Matonti F., Pudal B. (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008, intitulée « Crises des rapports d'autorité, trajectoires critiques et formes symboliques (1945-1968) », où sont détaillées les phénomènes de rupture d'allégeance dans différents secteurs : de l'Université à l'Église, en passant par les usines.

évolutions structurelles de la société française des années 1960 (concernant l'accès des classes populaires et moyennes à l'enseignement supérieur, l'évolution de la condition juvénile, l'accès à l'indépendance sexuelle et économique des femmes, l'évolution économique à l'apogée des « Trente glorieuses », la crise du recrutement et l'*aggiornamento* au sein de l'Église, etc.) ont en effet entraîné une modification du recrutement d'un certain nombre d'institutions qui ont dû s'ouvrir à des publics auxquels elles n'étaient pas ajustées ni préparées. Nous l'avons largement développé pour l'institution scolaire. Mais l'ébranlement que connaît l'Église<sup>190</sup> dans les années 1950-60 n'est pas non plus sans lien avec l'élévation du niveau d'instruction des fidèles et l'évolution du recrutement social des organisations religieuses de jeunesse. L'armée n'est pas en reste et connaît également un discrédit historique lié, entre autres, au rôle de celle-ci dans la seconde Guerre Mondiale, au pétainisme, et aux guerres coloniales<sup>191</sup>. La désaffection d'une partie (croissante) de la jeunesse à l'égard du service militaire doit être là aussi rattachée à la prolongation de la scolarité, ainsi qu'à la forte résistance à la mobilisation des conscrits lors de la Guerre d'Algérie.

La Guerre d'Algérie ainsi que les différentes guerres coloniales – en particulier la guerre du Vietnam – au cours des années 1960 entraînent de la même manière une désaffection d'une partie de la jeunesse à l'égard des modèles politiques qui leur étaient proposés dans le contexte de « l'équilibre de la terreur » dans lequel ils ont grandi (« capitalisme » ou « communisme »)<sup>192</sup>. Nous pourrions continuer à décliner ces crises sectorielles de légitimité des différents modèles institutionnels (crise des institutions psychiatriques, des institutions d'encadrement de la jeunesse, etc), mais ce que nous voulons pointer ici, c'est la récurrence d'un profil d'acteurs aux trajectoires improbables qui, en franchissant des digues symboliques, se retrouvent, comme *outsiders*, à des places susceptibles de leur donner un regard critique sur l'institution.

---

<sup>190</sup> Sur cette question de la crise des rapports d'autorité au sein de l'église, cf. Serry H., « Église catholique, autorité ecclésiastique et politique dans les années 1960 », in *Mai-Juin 68*, op. cit., pp. 47-62 ; Pelletier D., *La crise catholique, Religion, société, politique en France, 1965-1978*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2002

<sup>191</sup> Louis Gruel écrit à ce propos : « On peut supposer que dans la formation des repères de la génération 68, il n'est pas indifférent que les figures de l'héroïsme militaire aient été associées à des dissidents – combattants de la résistance populaire (dont la symbolique a été présente chez les activistes marxistes-léninistes) et officiers ayant dit « Non » au pétainisme puis à l'usage de la torture en Algérie. », dans *La rébellion de 68*, op. cit., p. 119

<sup>192</sup> Romain Bertrand écrit ainsi : « C'est donc aussi parce qu'elle a eu partie liée avec l'Algérie française que la classe politique, de droite comme de gauche, apparaît, aux yeux d'étudiants et de jeunes militants qui n'avaient pas 15 ans en 1962 mais qui ont souvent vu leurs frères aînés partir comme appelés du contingent, irrémédiablement marquée au sceau du passé » : « Mai 68 et l'anticolonialisme », in *Mai-Juin 68*, op. cit., p. 92.



Ces *outsiders*, projetés dans des rôles sociaux auxquels ils n'adhéraient pas totalement, occupant bien souvent des positions de « dominés des dominants » (intellectuels de première génération, jeunes femmes issues de classes supérieures, responsables d'organisation religieuse de jeunesse, etc.), ont ainsi largement participé à la diffusion, dans les années précédant la crise, de croyances et de représentations mettant en question la légitimité d'un régime politique, d'un ordre social, d'un ordre familial, d'un ordre religieux, participant ainsi de la désacralisation<sup>193</sup> des institutions qui assurent leur reproduction. Si l'on peut dire de ces *outsiders* qu'ils partagent un certain nombre de dispositions contestataires, il faut rappeler qu'ils représentent une infime minorité de la population, et qu'ils ne se côtoient pas (pour la plupart). Il nous faut dorénavant saisir comment, où, quand et pour quoi leurs trajectoires individuelles et collectives ont croisé celle des événements de Mai-Juin 68.

---

<sup>193</sup> Jacques Lagroye montre comment la légitimation est une production de « sacré » par la dissimulation des enjeux et intérêts des différents acteurs au nom de l'évidence et du « naturel ». Or ici, la présence même de ces *outsiders* dans les institutions vient dévoiler ces processus de dissimulation, contribuant à la moindre efficacité des procédures de légitimation mise en œuvre par les institutions.

## Chapitre II :

# Registres de participation à Mai 68 et formes de socialisation politique induites par l'événement

---

« Les périodes créatrices ou novatrices sont précisément celles où (...) les hommes sont amenés à se rapprocher plus intimement, où les réunions, les assemblées sont plus fréquentes, les relations plus suivies, les échanges d'idées plus actifs : c'est la grande crise chrétienne, c'est le mouvement d'enthousiasme collectif, qui, aux XIIe et XIIIe siècles, entraîne vers Paris la population studieuse de l'Europe et donne naissance à la scolastique, c'est la Réforme et la Renaissance, c'est l'époque révolutionnaire, ce sont les grandes agitations socialistes du XIXe siècle. A ces moments, il est vrai, cette vie plus haute est vécue avec une telle intensité et d'une manière tellement exclusive qu'elle tient presque toute la place dans les consciences (...). L'idéal tend alors à ne faire qu'un avec le réel ; c'est pourquoi les hommes ont l'impression que les temps sont tout proches où il deviendra la réalité elle-même et où le royaume de Dieu se réalisera sur cette terre. »<sup>1</sup>

### *Introduction*

Après avoir dégagé quatre principales matrices de l'engagement en Mai 68, et avant de s'intéresser à « la façon dont le temps court parvient à accoucher d'un temps long »<sup>2</sup>, ce chapitre traite des formes de participation aux événements de Mai-Juin 1968. Les rencontres entre trajectoires individuelles et événement collectif, ou autrement dit entre habitus et situation critique, sont au cœur de la réflexion. Pour les étudier, nous aurions pu dérouler le fil des trajectoires analysées dans le premier chapitre, afin d'appréhender sous quelles formes les dispositions contestataires s'actualisent dans la crise politique de Mai-Juin 68<sup>3</sup>. Mais les trajectoires pertinentes pour décrire des processus de sociogenèse de dispositions

---

<sup>1</sup> Durkheim E., *Sociologie et philosophie*, PUF, Paris, 1898, éd. 1963, p. 134-135.

<sup>2</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *Revue Française de Science Politique*, 52, 2-3, avril-juin 2002, p. 125.

<sup>3</sup> Simon milite à temps plein à Grenoble pendant les événements, il est l'un des leaders des « maos de Grenoble » ; Pierre occupe son lycée à Nantes et se découvre sympathisant du PSU ; Christiane est militante à la JCR, leader des événements à Troyes avec son mari, Jean ; Mathieu, enseignant dans un CEG catholique de Vendée aucunement touché par les événements, vit Mai 68 au sein du MRJC ; Michèle participe activement aux événements à Paris, proche des maoïstes du PCMLF, son activité principale étant de nourrir les militants chez elle ; Denise occupe le temple de Montreuil ; Colette est établie en usine avec son mari dans les Vosges où ils occupent l'usine d'embouteillage de Contrex, après avoir participé au déclenchement de la grève du 16 mai ; Jacques est un des dirigeants de l'UJCml, et alors qu'il participe activement aux premières manifestations et barricades, il est freiné dans son engagement par R. Linhart qui juge le mouvement « petit-bourgeois » ; Jeanne est militante clandestine au P.C. espagnol en 1968 et se rend à Paris avec son mari pour « ne pas rater ça » ; Aline est dans la Sorbonne le fameux 3 mai et s'investit jour et nuit dans le militantisme universitaire à la Sorbonne ; Noëlla est enceinte et ne peut donc participer activement à Bordeaux où elle se contente de manifester ; Maëlle occupe son lycée et participe aux manifestations à Nantes, sans se positionner politiquement.

contestataires ne le sont pas forcément pour dresser une typologie des modes de participation aux événements de Mai 68. En effet, cela reviendrait à ne pas prendre en compte le contexte (et les variables situationnelles) dans lequel des dispositions s’actualisent pour prendre la forme de registres de participation. Et si « l’événement ne signifie pas dans un vide »<sup>4</sup>, on ne peut tomber dans l’écueil inverse consistant à penser que tout se joue en amont de la crise. Pour ne prendre qu’un exemple : si la politisation d’expériences individuelles d’injustice, d’humiliation ou de désajustements a eu lieu au cours des années 1960 pour une partie des enquêtés (cf. schèmes 1, 2 et 3 du chapitre 1), pour d’autres, cet effet de politisation est joué par la crise de Mai 68 (cf. tableau 1 ci-dessous).

**Tableau 1 : De la sociogenèse des dispositions contestataires à leur mise en pratique**

Schèmes de sociogenèse des dispositions contestataires		Événements politiques déclencheurs du militantisme
Schème de la transmission familiale de dispositions à l’engagement	→	Guerre d’Algérie
Schème de la politisation d’engagements religieux	→	Anti-impérialisme (Guerre du Vietnam, luttes en Amérique Latine, etc.)
Schème de la politisation des intellectuels de première génération	→	Mai 68
Schème des incohérences statutaires	→	

Pour appréhender le rôle spécifique des événements dans le processus de socialisation politique secondaire<sup>5</sup>, il faut revenir sur les registres de participation à la crise et comprendre ce qui se joue dans le temps court<sup>6</sup> de l’événement. C’est donc la question, « encore irrésolue

<sup>4</sup> Fassin E., Bensa A., « Les sciences sociales face à l’événement », *Terrain*, 38, mars 2002, p. 8.

<sup>5</sup> Les travaux sur la socialisation politique ont prêté peu d’importance au rôle spécifique des « événements » dans ce processus. Cf. néanmoins : Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, 128 p. ; Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *art. cit.* ; Mc Adam D., « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, 1989, 54, pp. 744-760 ; Tackett T., *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997 [1996].

<sup>6</sup> Dans la veine des travaux de Boris Gobille qui propose une « socio-histoire du temps court » comme « moyen de ne pas réduire le temps court au temps long » en réinsérant le temps des événements dans le temps long des trajectoires biographiques. Cette approche permet ainsi de situer les logiques d’action des acteurs étudiés par rapport aux modifications structurelles, à leurs trajectoires biographiques, mais également aux contraintes situationnelles auxquelles ils sont confrontés dans le cours de l’événement. Cf. *Crise politique...*, *op. cit.*

pour une large part »<sup>7</sup>, de l'articulation entre socialisation politique primaire et socialisation par l'événement qui est posée.

Si la majorité des travaux sur la socialisation attribuent à la socialisation primaire des incidences particulièrement fortes et rémanentes (notamment par rapport aux socialisations secondaires), ce n'est pas tant pour des raisons « affectives » liées au contexte familial dans lequel elle se déroule, que parce que les acteurs vont « statistiquement » s'orienter dans des milieux (scolaires, professionnels, matrimoniaux) auxquels ils sont pré-disposés (du fait de cette socialisation primaire) et qui vont renforcer la socialisation primaire. Muriel Darmon qualifie ce processus de « socialisation continue de renforcement »<sup>8</sup> en s'appuyant sur l'hypothèse du caractère surdéterminant de la socialisation primaire par la propension de l'habitus à se protéger des situations de crise<sup>9</sup>. Il est ainsi inhabituel que des acteurs, en nombre, soient exposés à des situations auxquelles ils n'étaient pas prédisposés. Une situation de crise politique d'ampleur, comme Mai 68, constitue en cela un bel objet empirique pour déterminer l'influence relative de variables habituellement inextricables et tenter d'éclairer le fonctionnement routinier, par l'analyse du « dysfonctionnement ». De la même manière que Florence Weber utilise des cas limites caractérisés par une disjonction des paternités<sup>10</sup> (par le sang, le nom, le quotidien) habituellement confondues en une seule personne physique, on a, avec une crise politique comme celle de Mai 68, une sorte d'expérimentation naturelle. En effet, la crise politique entraîne un ébranlement de l'ordre institutionnel dans les différents champs du monde social, fonctionnant alors comme une fenêtre ouverte temporairement sur les coulisses du monde social<sup>11</sup>.

---

<sup>7</sup> Muriel Darmon écrit à ce propos que « les socialisations politiques secondaires soulèvent la question des rapports qu'elles entretiennent avec les effets de la socialisation primaire, question encore « irrésolue » pour une large part, et qui demande à être posée en terme de rémanence des effets de la socialisation primaire, mais aussi du point de vue de la puissance propre et des mécanismes de la socialisation politique secondaire aujourd'hui », dans Darmon M., *La socialisation*, Armand Colin, Paris, 2006, p. 98.

<sup>8</sup> Darmon M., *op. cit.*, p. 113 et suivantes.

<sup>9</sup> Pour Pierre Bourdieu, « l'habitus tend à assurer sa propre constance et sa propre défense contre le changement à travers la sélection qu'il opère entre les informations nouvelles, en rejetant, en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de mettre en question l'information accumulée et surtout en défavorisant l'exposition à de telles informations[...] l'habitus tend à se mettre à l'abri des crises et des mises en question critiques en s'assurant un milieu auquel il est aussi préadapté que possible, c'est-à-dire un univers relativement constant de situations propres à renforcer ses dispositions en offrant le marché le plus favorable à ses produits », in *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 102.

<sup>10</sup> Weber F., *Le Sang, le nom, le quotidien...*, *op.cit.*

<sup>11</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce sujet : « par le refus de mettre des formes, [la situation critique] met en question tout ce qui est admis comme allant de soi, produisant ainsi une extraordinaire expérimentation sociale », dans *Interventions (1961-2001). Science sociale & action politique*, Agone, 2002, p. 62.

Nous tenterons ici d'apporter un éclairage simple et empirique à la question de la nature des événements de Mai 68, en confrontant récits biographiques et matériau quantitatif relatifs aux représentations de Mai 68 et aux pratiques militantes en Mai 68. La première partie du chapitre met en évidence et rend compte de la pluralité des représentations indigènes des événements en les rapportant aux caractéristiques sociales des enquêtés qui les portent. Elle pose ensuite la question des variables pertinentes pour construire un répertoire des registres de participation aux événements. Afin d'éviter le double écueil d'une classification privilégiant les variables dispositionnelles au détriment des variables situationnelles ou au contraire une analyse privilégiant la « situation » au détriment des dispositions, nous avons opté pour une solution intermédiaire, liant approche statistique et confrontation aux matériaux qualitatifs. L'analyse factorielle, suivie d'une analyse par classification du corpus, prenant en compte, au-delà des variables morphologiques (âge, sexe, origine sociale, etc) l'intensité de l'engagement en Mai 68, les prises de position politiques et les répertoires d'action investis, nous permettra de distinguer cinq sous-populations caractérisées par des formes de participation aux événements de Mai-Juin 68 distinctes.

La deuxième partie du chapitre met cette typologie des formes de participation à l'épreuve du matériau qualitatif. Une analyse de ce qu'a été Mai 68 pour les « parangons » de chaque classe (c'est-à-dire les individus désignés par le logiciel comme statistiquement les plus représentatifs), permet d'enrichir la typologie statistique par une description étoffée des pratiques militantes<sup>12</sup>, et de juger de la consistance sociologique des différentes « classes ». Cette démarche méthodologique permet de clarifier les relations de causalité liant certaines variables dispositionnelles à des variables situationnelles (comme le fait d'avoir ou non milité avant Mai 68 et l'intensité de l'engagement au cours des événements par exemple). La confrontation des résultats statistiques à la réalité des pratiques militantes permet enfin de souligner les apports et les limites d'une classification statistique.

Nous proposerons, en guise de conclusion, une classification alternative axée sur les formes de politisation induites par l'événement, en réintroduisant le temps court de l'événement dans le temps long des trajectoires (ce qu'une classification statistique ne permet pas). Pour saisir les formes que prennent les rencontres entre habitus et situation critique, la classification proposée s'axe autour de deux variables principales : les ressources militantes accumulées (variable qui renvoie à plusieurs facteurs dispositionnels) et le degré d'exposition à

l'événement (renvoyant à des variables situationnelles). Nous montrons alors que la participation à l'événement peut induire une socialisation politique de conversion, de confirmation, de renforcement ou enfin d'alternation.

### ***A - Représentations indigènes des « événements » et représentation statistique des formes de participation***

Si l'on définit avec Erik Neveu, un mouvement social comme « une forme d'action collective concertée en faveur d'une cause »<sup>13</sup>, on est bien en peine de définir une « cause » en faveur de laquelle enquêtés – et encore moins l'ensemble des participants aux événements de Mai 68 – se seraient mobilisés. Le chapitre précédent rend compte de l'hétérogénéité des déterminants de l'engagement en Mai 68, et l'on peut d'ores et déjà avancer que vont se mobiliser, en Mai 68, des acteurs dont les revendications seront logiquement aussi hétérogènes que leurs motivations à s'investir. Si certains se mobilisent pour un changement radical de la société, sur des mots d'ordre « révolutionnaires » et des appels à la grève générale, d'autres investissent alors leurs attentes en termes d'évolution des mœurs ou encore de transformation du système éducatif.

Quelques tris à plat suffisent à objectiver l'hétérogénéité des attentes vis-à-vis du mouvement, des convictions politiques ou encore des représentations indigènes des événements :

<b>Au commencement des évènements de Mai 68 :</b>	Effectif	% des exprimés
Vous aviez des attentes particulières qui vous ont poussé(e) à participer	65	38
Vous vous êtes reconnu dans le mouvement sans avoir d'attentes formulées	88	51,5
Vous y avez participé parce que c'était « marrant » ou par imitation	7	4
Autre	11	6,5
Total	171	100

Avant même de souligner l'hétérogénéité des aspirations ayant pu motiver les enquêtés à investir les événements de Mai-Juin 68, ce premier tableau souligne la part importante d'entre eux (près de la moitié) qui déclarent y avoir participé sans revendications clairement structurées en amont. Une partie de ces derniers ont néanmoins répondu à la question suivante dans laquelle nous avons listé un certain nombre de causes :

---

<sup>12</sup> Les parangons ont été recontactés et interrogés spécifiquement sur Mai 68 comme cela est explicité à la fin de

<b>Si vous aviez des attentes particulières, concernaient-elles :</b> (Vous pouvez cocher plusieurs réponses)	Oui (% des exprimés)	Non
L'amélioration du système d'enseignement	59	41
L'évolution des mœurs	74	26
Un désir de changement politique	<b>84</b>	16
Le désir de changer la condition salariale	60	40
Le désir de faire la révolution	41	59
Autre : précisez (cf. ci-dessous)	11	89

Si l'aspiration à un changement politique rassemble assez largement, de nombreux enquêtés ont opté pour la modalité « autre » et précisé leurs attentes à la veille de Mai 68. Quelques-unes de leurs réponses suffisent à donner un aperçu de la multiplicité des motivations :

- « Le vieux monde était insupportable, ce n'était réellement plus possible. Mai 68 n'était pas un choix pour moi mais une évidence »
- « Réfléchir autrement »
- « le désir que le "couvercle" imposé à la jeunesse et à tant d'êtres humains explose, soit soulevé; participation, en somme, à l'émancipation de beaucoup dans notre société »
- « une ouverture sur le monde différent du carcan de la société bourgeoise française »
- « Refaire le monde pour mes enfants et mes enfants pour le monde »
- « commencer à vivre - arrêter de s'emmerder » ;
- « Impérialisme américain (Vietnam) » ;
- « L'acquisition du "sens critique" de ce que nous vivons » ;
- « améliorer la condition féminine » ;
- « Être parent autrement. Construire un monde autre », etc...

La multiplicité des motivations à l'engagement en Mai 68 s'accompagne sans surprise d'une forte hétérogénéité des représentations indigènes des événements. En effet, si la plupart des enquêtés s'accordent sur le sentiment d'avoir vécu un « moment d'Histoire », ils sont là aussi nombreux à ne pas se reconnaître<sup>14</sup> dans les catégories proposées :

---

la première partie.

<sup>13</sup> Neveu E., *Sociologie des mouvements sociaux*, Repères, la Découverte, 2005, p. 10.

<sup>14</sup> Il faut préciser ici que la propension à ne pas se reconnaître dans les catégories proposées est particulièrement développée dans le corpus, comme nous le montrons dans la première partie.

<b>Au cours des évènements, avez-vous eu le sentiment de :</b>	<b>% des exprimés</b>
Participer à des événements éphémères sans grande importance	5
Vivre un moment d'Histoire	<b>76</b>
Vous faire plaisir à « faire la révolution » mais sans trop y croire	10
Faire la révolution	9
Autre, précisez : - « changer l'ignorance humaine » <sup>15</sup> - « participer à l'amélioration de la société » - « accéder à la liberté personnelle » - « Faire la révolution (sans guillemets) en y prenant plaisir et en y croyant » - « Histoire est trop fort mais une révolte justifiée » - « remise en cause de tous les conformismes » - « faire une chose naturelle » - « Faire la fête » - « changer les rapports étudiants/enseignants », etc.	<b>10</b>

Comment expliquer ces représentations divergentes d'un même événement ? Les milliers de manifestants que l'on peut voir dans les photos et films d'archives, marchant d'un même pas dans les rues du Quartier Latin, ou occupant les bancs d'universités parisiennes ou provinciales convergent-ils sur la base de malentendus ? Qu'ont-ils à échanger et que peuvent-ils (s')échanger ? Font-ils l'expérience d'un réel « décloisonnement social » comme certains peuvent l'évoquer ? Leurs préoccupations peuvent-elles entrer en résonance ? A quel prix ? Qu'est-ce qu'un ouvrier d'origine populaire occupant l'usine où il travaille peut bien échanger avec une jeune étudiante d'origine bourgeoise revendiquant l'émancipation familiale ? Sont-ils amenés à se croiser physiquement au cours des événements ?

Pour apporter des éléments de réponse à ces multiples questions, nous traiterons dans un premier temps des luttes pour le monopole de la définition légitime de Mai 68 à partir d'une analyse des rapports des enquêtés à l'enquête (1). Après avoir évoqué la pluralité des formes d'intérêts investis dans les événements, nous aborderons la question du choix des variables pertinentes pour décrire des formes de participation et les classer (2).

### **1) Les représentations indigènes des « événements » au prisme des réactions à l'enquête par questionnaire**

Si les conflits d'interprétation concernant la nature des événements ont commencé au lendemain de la crise et se poursuivent jusqu'à ce jour, avec des moments saillants à chaque

---

<sup>15</sup> Nous avons listé ici quelques-unes des réponses d'enquêtés ayant coché la modalité « autre » pour préciser leur représentation des événements.



commémoration décennale<sup>16</sup>, l'analyse du rapport des enquêtés à l'enquête par questionnaire est apparue particulièrement heuristique pour les aborder. En effet, la dernière question du questionnaire – « Si vous avez des remarques, n'hésitez pas » – s'est retrouvée investie d'enjeux de définition autour de la nature des événements de Mai. L'analyse de ces commentaires et à travers eux, des rapports à l'enquête et à l'enquêtrice, met en évidence les lignes de clivages et les rapports de force qui sous-tendent ces luttes symboliques entre différents acteurs des événements pour tenter de légitimer leur propre définition de Mai 68.

### a) Le « Mai étudiant » vs le « mai salarié »

Une partie des enquêtés fait état de son sentiment d'être « décalé » par rapport au questionnaire, de ne pas totalement correspondre aux profils « attendus » :

« Votre questionnaire s'adresse plus à des étudiants qu'aux salariés (à l'époque). Je suis sorti du service militaire en février 68, et mon militantisme a commencé après (délégué syndical CGT, militant GP<sup>17</sup>, équipe de départ de "Libération", actuellement membre d'Attac. » (Homme, né en 1947, origine populaire, maquettiste de presse)

« C'est peut-être voulu, mais la plupart des questions s'adressent à des anciens étudiants au moment de Mai 68. Beaucoup de gens travaillaient déjà et étaient aussi présents dans les AG, la rue, etc... » (Christiane<sup>18</sup>, née en 1941, parents ouvriers catholiques, institutrice retraitée)

Les remarques de ces enquêtés doivent être analysées à deux niveaux. D'une part, elles renvoient aux représentations de Mai 68 qui sous-tendaient la construction même du questionnaire, donc à nos propres représentations, elles-mêmes influencées par le travail de documentation réalisé sur le sujet. Et si le questionnaire (*cf.* Annexe A) a été construit pour pouvoir être rempli par le plus large éventail possible de participants (étudiants comme salariés en Mai 68), il est vrai que les questions portant sur le statut professionnel en Mai 68 sont relativement absentes alors que plusieurs questions portent sur le rapport aux études à cette époque. D'autre part, et de manière plus subjective, ces remarques renvoient aux enjeux de définition de ce qu'ont été les événements de Mai 68, et aux sentiments de ces enquêtés d'avoir été écartés de la mémoire « officielle » (re)construite de Mai 68. Elles confirment en

---

<sup>16</sup> Cf. Zancarini-Fournel M., « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *Espaces-Temps*, 59/60/61, 1995, p. 146-156 ; Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, pp. 63-82, 1994 ou encore Gobille B., « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales HSS*, 63<sup>ème</sup> année, 2, mars-avril 2008, pp. 321-349.

<sup>17</sup> Gauche Prolétarienne, organisation maoïste qui naît à l'automne 1968 de la scission de l'UJCml.

<sup>18</sup> Sa trajectoire antérieure à Mai 68 est analysée dans le chapitre 1.

tout cas l'existence de plusieurs générations ayant participé aux événements et la difficulté de construire un seul questionnaire destiné à des personnes nées entre la fin des années 1930 et la fin des années 1950, tellement les enjeux saillants sont distincts à quelques cohortes de différence. Les propos de Fabrice, né en 1947, soulignent l'importance de l'âge comme du sentiment d'appartenance générationnelle<sup>19</sup> (autant au sens « familial » que « social ») :

« La plupart des participants à 68 ont désormais autour de 60 ans. Ce qui veut dire qu'ils ont fini ou sont sur le point de finir leur période de travail, que leurs enfants sont majeurs, et en âge d'avoir eux-mêmes des enfants; enfin, que leurs parents, pour ceux qui sont encore en vie, sont bien souvent dans la difficile période de fin de vie...J'ai eu l'impression que votre questionnaire s'adressait implicitement à une classe d'âge un peu différente: actifs, enfants en fin d'étude, encore au domicile familial ou l'ayant juste quitté, etc... »

Ces propos rappellent la forte corrélation qui existe entre la façon dont on se représente une crise politique et les pré-occupations que l'on a, confirmant une des conclusions de Frances F. Piven et Richard A. Cloward : « C'est typiquement en se rebellant contre les règles et les autorités associées avec leurs activités de tous les jours que les gens protestent »<sup>20</sup>. Le statut en Mai 68 (46% des enquêtés sont étudiants et 54% salariés) s'avère ainsi une variable essentielle pour rendre compte des représentations de Mai 68, mais ce n'est pas la seule.

### **b) Mai 68 : révolution politique ou opportunité d'émancipation personnelle ?**

Au-delà des questions d'âge et de statut des participants aux événements de Mai 68 (qui renvoient aux enjeux autour de la question : « qui sont *vraiment* les soixante-huitards ? »), une deuxième série de remarques porte sur la teneur des revendications portées par la crise politique. Le clivage oppose ici les défenseurs d'une définition « politique » des événements à celles et ceux qui le conçoivent sur un registre plus personnel comme un moment d'émancipation personnelle<sup>21</sup>. Les commentaires que nous avons sélectionnés ici rendent compte de ce continuum des revendications ainsi que des désaccords autour du terme même de ce que l'on définit comme « politique » :

---

<sup>19</sup> Pour une discussion du concept de génération, cf. l'introduction générale de la thèse, ainsi que le chapitre 3 qui traite de la constitution de « générations politiques ».

<sup>20</sup> Piven F. F., Cloward R.A., *Poor people's Movement : Why they succeed, how they fail*, Panthéon Books, 1977.

<sup>21</sup> Si les tensions entre ces différentes représentations des événements de Mai-Juin 1968 transparaissent dans le rapport des enquêtés à l'enquête, leur objectivation m'a également permis de prendre conscience que ni moi, ni mon directeur de thèse n'étions détaché de ces enjeux de définition. Cela a pu créer des tensions au cours de la thèse mais il me semble qu'elles ont finalement été heuristiques.

« Je pense que le rôle du mouvement ouvrier en 1968 a été grandement occulté, et si les syndicats et partis de gauche avaient fait moins de compromis aux accords de Grenelle, le mouvement aurait pu devenir une révolution » (Marlène, née en 1942, fille d'ouvriers, membre du PCF en 1968, technicienne à la Poste)

« Personne ne peut s'attribuer les "idées" de Mai 68; c'est à dire qu'aucune organisation ne peut se prévaloir d'avoir déclenché les grèves; par contre, une seule (à mon humble avis) a réellement déclenché les événements, ce sont les "enragés" de Nanterre (qui se sont organisé autour de Dany Cohn Bendit - et d'autres - et ont formé le Mouvement du 22 mars » (René, né en 1941, fils de petits employés du public, professeur en lycée professionnel)

« Mai 68 individuellement, ça correspond à un rite de passage, l'entrée dans l'âge adulte : le statut change radicalement mais la personne reste la même. De façon plus générale, je vois 68 comme un épisode politique (loin des images "parisiennes" réduites à la liesse et la violence) qui touchait les jeunes ET les adultes (à la fac, on réfléchissait avec les profs, pas tous!) qui a eu des effets sur la société, les mœurs, même de ceux qui n'ont pas participé » (Annie, née en 1947, fille de professeurs en CEG, ingénieure à l'EHESS)

« Un questionnaire semble souvent avoir une idée derrière la tête. Le sens de "politique" dans celui-ci semble revêtir une signification restreinte. La politique est partout, diffuse; elle est dans toutes les conversations, les paroles des chansons...etc » (Danièle, née en 1947, fille d'un peintre-sculpteur et d'une professeur d'anglais, étudiante en sociologie en 1968, gestionnaire d'un service déconcentré de l'Etat)

« Le discours politique s'est emparé de Mai 68 pour en faire du politique. Mai 68 est autre chose justement, qui ne s'est jamais dit, ne peut se dire. Chacun y a trouvé son histoire personnelle, des remèdes et sa façon de vivre, d'être » (Françoise, née en 1946, fille d'un employé de banque et d'une hôtelière, arrête ses études au BEPC, dactylographe en 1968)

Les différentes représentations et formes d'intérêts investis dans la crise peuvent ainsi être situées sur un continuum qui oppose un pôle « politique » à un pôle de « l'expérience individuelle ». Le premier est composé d'enquêtés ayant milité avant Mai 68 (et par conséquent fortement dotés en capital militant), dont les revendications portent sur un nécessaire changement des rapports sociaux considérés sous un angle spécifiquement politique. Le second rassemble une population plus jeune, plus féminine, majoritairement étudiante, dont les représentations de la crise sont moins abstraites et collectives et reposent

sur une vision peu politisée des rapports sociaux<sup>22</sup>. On ne parle pas à ce pôle de « rapports sociaux de domination » mais plutôt de « relations humaines »<sup>23</sup> ; et on préfère « changer la vie » ou revendiquer le « pouvoir à la jeunesse » que « faire la révolution ».

Rapporter des représentations de Mai 68 aux caractéristiques des acteurs qui les portent permet ainsi d'associer, sans trop de surprise, la revendication d'un pouvoir de la jeunesse à la population la plus jeune du corpus, des revendications d'évolution des normes sexuelles à une population plus féminine, des aspirations à changer la condition salariale à des employés ou encore des revendications en terme de renversement de l'ordre social à des enquêtés qui militaient déjà dans une organisations d'extrême gauche à la veille des événements. Cela permet de sortir des luttes pour le monopole de *la* définition légitime des événements en montrant pourquoi elles existent et par qui sont portées les différentes interprétations.

### c) Le refus de la « mise en case »

Une dernière série de remarques, souvent assez agressives, vise à délégitimer le principe même du questionnaire comme inadéquat, inadapté à un « vrai travail » sur Mai 68. Les exemples sont nombreux mais relèvent d'une même rhétorique : vouloir « mettre en case » des trajectoires est bien la preuve de mon incompréhension des fondements mêmes de Mai 68. Sylvain et sa compagne Claire refusent ainsi tous les deux de répondre au questionnaire (contrairement à leur fils, avec qui j'ai également réalisé un long entretien) et m'envoient chacun une lettre pour justifier leur refus. En voici de courts extraits :

« Sylvain (lettre manuscrite)

La mise en cage, en cases, je ne cesse de lutter contre. Sans doute à mettre au crédit le plus durable de Mai 68 : ne pas se sentir captif. Cordialement tout de même, Paris, 22 janvier 2006 »

Claire (lettre dactylographiée) :

« Vous avez dû passer beaucoup de temps à réaliser ce questionnaire pour faire rentrer les gens dans des cases à choix multiples mais cette méthode est tellement réductrice, mécanique qu'elle ne laisse aucune place aux individualités, aux excentricités. Je ne me reconnais nulle part dans votre questionnaire. Cependant pour que votre envoi ne soit pas totalement stérile je vous joins un condensé de mon « mai 68 en héritage ». A vous de le faire rentrer ou pas dans vos grilles.

---

<sup>22</sup> Nous verrons plus loin que l'on retrouve un continuum similaire concernant l'expression des émotions ressenties au cours de la crise, allant, pour reprendre les termes de C. Traïni, « des réactions les plus intuitives et immédiates aux réactions les plus réflexives qui impliquent un haut contrôle notamment d'ordre cognitif et

En ce qui me concerne, Mai 68 a plus été un prétexte pour m'opposer à mes parents qu'une prise de position. La conscience politique ne m'est venue qu'après et ne m'a pas quittée. J'ai voté socialiste toute ma vie, et maintenant je commence à voter Vert.

Pensant ne pas pouvoir m'épanouir dans le groupe, je n'ai jamais milité et n'ai jamais été salariée. Je suis donc depuis toujours travailleur indépendant. Je suis diplômée et ne me suis jamais servie de mon diplôme. J'ai été reporter-photographe pendant 20 ans, maintenant je suis illustratrice et m'occupe de la fabrication et des maquettes des livres que nous produisons mon mari et moi. A l'exception de 4 années, nous n'avons jamais eu la télévision, je n'ai pas de téléphone portable et pas de carte bancaire, en revanche j'ai plusieurs ordinateurs pour mon travail. Je consomme très peu, n'ai jamais eu recours au crédit. Voilà un très rapide tour de piste. Je vous souhaite de réussir dans votre entreprise, bien cordialement »

Les refus initiaux sur le mode « vous n'avez pas compris Mai 68 »<sup>24</sup> se sont bien souvent terminés en entretiens fleuves : autant ces enquêtés ne s'étaient pas reconnus dans le questionnaire, autant mon enquête par entretien devenait l'occasion de participer aux luttes pour le monopole de la définition légitime des événements de Mai 68.

Je ne peux résister à prendre un dernier exemple, qui après avoir été éprouvant<sup>25</sup> s'est révélé très significatif des enjeux de mémoire dans lesquels sont pris les enquêtés et de leur rapport à la construction sociale d'une « génération de 68 » dans laquelle ils se reconnaissent plus ou moins. Voici donc la quasi-totalité d'un fichier électronique que Simone m'envoie par courriel après que je lui aie demandé de préciser ses critiques virulentes du questionnaire :

« J'ai reçu votre questionnaire sur « l'héritage de Mai 68 dans le cadre de la famille ». [...] J'ai passé quatre heures à ce travail en tentant de répondre à votre problème : « quelles sont les modalités de participation aux événements de 68 et les modalités de transmission, au sein de la famille, d'un « héritage » de 68. Pourquoi je n'y suis pas parvenue ?

1. Je ne fais pas partie de « la génération de 68 ».<sup>26</sup>

---

introspectif », in Traïni C., *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales. Les ressorts de l'engagement*, Habilitation à diriger des recherches, Paris-1 Sorbonne, 2007, p. 31.

<sup>23</sup> Nous mettons ici entre guillemets les termes repris des formulations indigènes.

<sup>24</sup> Un autre enquêté m'envoie le 5/04/05 le courriel suivant : « Bonjour Julie, j'ai reçu le questionnaire 68; vous avez mal compris Mai 68 et ce que nous sommes, si vous croyez que nous pouvons être mis en fiche et décryptés grâce à la statistique; la seule idéologie qui nous rassemble, c'est notre individualisme; je n'ai fait qu'un choix, celui d'être moi, d'être libre et autonome; je ne me vois pas comme spectateur ou objet, ni de 68, ni de la société contemporaine, mais un acteur, un sujet. Je ne répondrai pas à un questionnaire anonyme, mais si vous le souhaitez, je veux bien vous répondre directement, face à face, et vous parler de moi. Je suis à Paris. Bonne chance, voilà mon numéro de portable. ».

<sup>25</sup> Simone, une enquêtée artiste peintre née en 1936 a commencé par discréditer ma démarche de manière très violente avant d'insister pour que l'on se rencontre et finir par m'envoyer très régulièrement des courriels.

<sup>26</sup> Soulignée par Simone dans son document.

2. Je suis née en 1936. Je fais partie de la génération des enfants de la guerre (39-45) : enfance + deuil à régler + école à la campagne...(Silence et mensonges conjugués)

Puis je fais partie de la génération de la guerre d'Algérie (1958-63) : jeune adulte + mensonge politique à régler. Notre génération a fait l'expérience des morts jeunes à ce moment.

. 4. Je suis peintre depuis 1954. C'est dire la précarité financière et sociale de ce métier. Ma vie en a été marquée bien avant 68, y compris dans l'héritage que j'ai donné à mes enfants.[...] Je me suis impliquée dans la fabrication d'affiches politiques à « l'atelier populaire de l'Ecole des Beaux Arts » en 68. [...]

5. Vous ne posez aucune question sérieuse sur la dimension historique de 68, i.e : sur les événements antérieurs qui ont motivé cette explosion.

a. Votre questionnaire tente de remplir une double tâche simultanément : son aspect « directif » s'adresse à la statistique : (pourquoi pas ?), et son aspect faussement fouillé s'adresse à l'aspect historique : alors là, quel gâchis !).

b. Ces deux tâches se jouent des tours qui, malheureusement, rendent 13 fallacieuses questions sur 239. Il s'agit des questions 62.68.77.79.80.82.83.84.90.91.130.186.187.

c. Vos questions ne sont pas neutres : expliquez ce que vous croyez dire par : « soixante-huitard », « révolutionnaire », « ordre ». [...] Cette fausse neutralité me gêne, et devient un problème déontologique que je ne suis pas encline à régler à votre place. [...]

e. Et enfin, mon principal motif de désaccord : la question éthique. Peut-on envoyer un questionnaire fermé à un témoin encore vivant d'une période qui date de plus de trente ans ? Je ne le crois pas. Cela relève même du manque de respect dont toute personne qui a vécu a droit. D'un manque de respect aussi sur ce qui s'appelle « HISTOIRE ».

CONCLUSION : j'ai de sérieuses craintes quant à l'évaluation que vous ferez à partir de ce questionnaire. C'est la raison pour laquelle je ne vous le renvoie pas, malgré les quatre heures que j'ai passées sur votre travail. Ne me demandez donc pas plus. Cela n'empêche pas ma sympathie pour vous, à preuve, les quatre heures que j'ai passé pour vous. J'insiste : et pas pour moi. Je suis très occupée par ma profession, et encore aujourd'hui.

Je vous autorise à vous servir de cette lettre, dont j'envoie copie à ma fille. »<sup>27</sup>

Après avoir finalement rencontré Simone, j'ai su par sa fille qu'elle avait encensé mon travail, y voyant « enfin un vrai travail sur Mai 68 »<sup>28</sup> : autant le questionnaire n'était pas adapté à sa trajectoire et rendait mon travail caduque, autant la rencontrer en entretien redonnait crédit et légitimité à mon travail.

---

<sup>27</sup> Extrait d'un fichier électronique que Simone m'a envoyé en pièce jointe d'un courriel daté du 17/10/05.

<sup>28</sup> Propos qui m'ont été rapportés par Sarah, la fille de Simone, lors de notre premier entretien

J'ai ainsi été troublée à de nombreuses reprises par le (sur)investissement affectif et intellectuel de l'enquête par nombre des enquêtés, et si je n'ai pas toujours su analyser leurs vives réactions « à chaud », j'ai pu mesurer tout l'intérêt de consigner ces relations d'enquête dans des carnets de terrain, tant elles s'avèrent révélatrices, a posteriori, des conflits d'interprétation autour de la nature des événements de Mai 68, dans lesquels l'enquête était forcément prise.

Le traitement statistique des réponses à la question ouverte : « Pour vous, de quoi le mouvement de Mai 68 était-il porteur ? », confirme les corrélations mises en évidence grâce au matériau qualitatif utilisé ici, en rapportant de manière systématique les diverses représentations des événements aux caractéristiques sociologiques des acteurs qui les portent. Il serait redondant de détailler cette analyse statistique et nous nous contenterons donc d'en livrer un résultat : si l'âge, le genre, l'origine sociale, le statut en Mai 68 et le capital militant accumulé à la veille des événements ont une influence sur les représentations que l'on se fait de Mai 68, les formes de participations investies (et notamment les lieux) sont également décisives et ne sont pas entièrement déterminées par les variables précédentes. D'où la nécessité de s'intéresser dorénavant à ce que font concrètement les enquêtés en Mai-Juin 68 et à ce qui se joue dans le temps court de l'événement. Boris Gobille définit l'« événement Mai 68 » en ces termes :

« « Rupture d'intelligibilité »<sup>29</sup>, l'événement est un « moment critique »<sup>30</sup>, c'est-à-dire aussi un moment de la critique, où les doxas et la perception du monde comme allant de soi sont remises en cause dans des proportions inédites. « L'arbitraire [des] conventions implicites »<sup>31</sup> est mis au jour, et les agents sociaux sont contraints à un travail de reconstruction symbolique du monde social<sup>32</sup>. Conjonctures de défatalisation du monde et de production de nouveaux schèmes de vision du monde, les crises apparaissent souvent comme un temps où tout semble possible et pensable, où l'avenir probable, même le plus immédiat, paraît ne plus être inscrit dans la trame du passé<sup>33</sup>. La vitesse des

---

<sup>29</sup> Bensa A., Fassin E., « Les sciences sociales face à l'événement », *art. cit.*, p. 8.

<sup>30</sup> Bourdieu P., *Homo academicus*, *op. cit.*, p. 207-250.

<sup>31</sup> Lacroix B., « Trente ans après, comment expliquer Mai 68. D'aujourd'hui à hier et d'hier à aujourd'hui: le chercheur et son objet », *Scalpel*, vol. 4-5, 1999, p. 161.

<sup>32</sup> Dobry M., *Sociologie des crises politiques...*, *op. cit.*, p. 202

<sup>33</sup> Pierre Bourdieu détaille ce qu'il appelle « l'indétermination provisoire des possibles » caractéristique du moment critique : « En bouleversant dans la réalité ou dans la représentation la structure des chances objectives (de profit, de réussite sociale, etc.) à laquelle se trouve spontanément ajustée la conduite réputée raisonnable et qui fait l'ordre social comme monde sur lequel on peut compter, c'est-à-dire prévisible et calculable, elle [la crise] tend à déjouer le sens du placement, sense of one's place et sens du bon investissement, qui est inséparablement un sens des réalités et des possibilités que l'on dit raisonnables. C'est le moment critique où, en rupture avec l'expérience ordinaire du temps comme simple reconduction du passé ou d'un avenir inscrit dans le passé, tout devient possible (au moins en apparence), où les futurs paraissent vraiment contingents, les avènements réellement indéterminés, l'instant vraiment instantané, suspendu, sans suite prévisible ou prescrite. [...] L'incertitude concernant l'avenir que la crise institue dans l'objectivité même fait que chacun peut croire que les processus de reproduction sont suspendus pour un moment, et que tous les futurs sont possibles et pour tous. », *in Homo academicus*, *op. cit.*, p. 236-237.

événements et la fluidité politique<sup>34</sup> achèvent de dissiper la lisibilité du monde social et la prévisibilité des calculs »<sup>35</sup>.

Si nous nous situons dans la veine des travaux de Boris Gobille, nous chercherons ici à caractériser les événements de Mai 68 de manière plus empirique et opératoire par rapport à la question centrale qui nous intéresse, c'est-à-dire celle des incidences biographiques de la participation à Mai 68.

## **2) Représentation statistique des formes de participation : quelles variables pour quel classement ?**

Comment construire l'espace social des registres de participation aux événements de Mai 68 ? Quelles sont les variables pertinentes pour décrire et distinguer des pratiques militantes ? Doit-on privilégier un classement des enquêtés selon l'intensité de leur engagement en Mai 68 ? Selon la teneur de leurs revendications ? Selon les répertoires d'action<sup>36</sup> investis ? Selon l'organisation politique à laquelle ils appartenaient ou de laquelle ils se sentaient alors le plus proches ? Ces questions ne sont pas exposées ici par pur souci de rhétorique. Elles ouvrent au contraire sur les coulisses de l'enquête, les tâtonnements, les allers-retours entre résultats statistiques et connaissance empirique du terrain et les différentes tentatives de classification des formes de participations à Mai 68.

Dans ce chapitre, plutôt que de proposer une typologie construite à partir de notre connaissance empirique du terrain, en présentant des « cas » qui rentrent le plus parfaitement possible dans les types construits, avec à l'appui de la démonstration une analyse factorielle validant l'existence de ces « types », nous allons procéder au cheminement inverse. Nous partirons de l'analyse factorielle et de la classification produite par le logiciel statistique (découpage du corpus en n classes) pour remonter à la réalité sociologique des différentes sous-populations ainsi distinguées et en discuter la validité<sup>37</sup>. Cette approche nous permettait de ne pas imposer et donc hiérarchiser en amont les variables sous-tendant la classification des registres de participation aux événements de Mai 68. Par ailleurs, commencer par le traitement statistique nous obligeait à objectiver les notions de « participation », d'« intensité

---

<sup>34</sup> Sur la fluidité politique, voir Dobry M., *Sociologie des crises politiques...*, *op. cit.*, p. 140-158.

<sup>35</sup> Gobille B., « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 158 (3), 2005, p. 31.

<sup>36</sup> Selon Charles Tilly, « Les individus concrets ne se retrouvent pas pour l'action collective. Ils se rassemblent pour adresser une pétition au Parlement, organiser une campagne d'appels téléphoniques, manifester devant la mairie, détruire des métiers à tisser mécaniques, se mettre en grève » dans *La France conteste...*, *op. cit.*, p. 143.

<sup>37</sup> Pour ce faire, il faut avoir en tête que l'analyse factorielle par classification est relationnelle : les « classes » qu'elle distingue n'ont ainsi de sens que les unes par rapport aux autres et non de manière absolue.



d'engagement », de « disponibilité biographique »<sup>38</sup>, de « lieux d'engagement », à partir d'un matériau lacunaire: les réponses à un questionnaire. Une dernière raison justifie la démarche: la volonté d'utiliser conjointement et de confronter les matériaux qualitatifs et quantitatifs recueillis. En effet, la plupart des travaux portant sur les incidences biographiques du militantisme<sup>39</sup> s'appuient de manière exclusive sur l'une ou l'autre de ces approches. Si bien que ne sont quasiment jamais reliées, dans l'analyse, les formes de participation aux incidences biographiques du militantisme. Pourtant, Doug Mac Adam montre, dans *Freedom Summer*<sup>40</sup> (FS), que les quatre variables qui étaient déterminantes pour expliquer la participation au FS (âge, genre, niveau de militantisme avant le FS et nombre d'organisations auxquelles on adhère avant le FS) ne sont pas celles qui sont significatives pour expliquer la suite de la trajectoire, la plus significative étant alors la « participation au FS ». Encore faut-il réussir à objectiver cette participation, de la manière la moins réductrice.

Pour rendre compte de l'intensité de l'engagement et des répertoires d'action investis par les enquêtés, nous avons construit deux variables à partir de treize questions portant sur la fréquence de participation aux manifestations et aux assemblées générales, ainsi que la participation ou non à une dizaine d'activités listées : rédaction de tracts, collage d'affiches, usage de cocktails Molotov, affrontements avec les forces de l'ordre, occupation d'université, d'usines, déplacement aux portes des usines, vente de journaux, réunions politiques, etc<sup>41</sup>.

La première variable rend compte de l'aspect quantitatif de l'engagement (*cf.* sur l'analyse factorielle ci-dessous les modalités « intens-milit68++ », « milit-68-intense » et « milit68-faible ») en mesurant le temps<sup>42</sup> passé quotidiennement à militer. La deuxième variable, intitulée « forme de participation en 68 » cherche à rendre compte de la nature des pratiques militantes investies. Nous avons regroupé pour cela les réponses concernant les diverses activités militantes en cinq modalités : « Occupation université et/ou lycées », « Rédaction de

---

<sup>38</sup> McAdam D., *Freedom summer, op. cit.*, p. 44.

<sup>39</sup> Nous ne listerons pas ici l'ensemble de ces travaux pour nous contenter de ceux qui font une revue de littérature sur le sujet : Whalen J., *Echoes of Rebellion...*, *op. cit.* ; DeMartini J.R., « Social Movement Participation : Political Socialization, Generation Consciousness, and Lasting Effects », *art. cit.* ; McAdam D., « The biographical Impact of Activism », *art. cit.*

<sup>40</sup> Rappelons que le « Freedom Summer » s'inscrit dans le cadre des luttes pour les droits civiques des noirs aux États-Unis : des jeunes militants des universités du nord des États-Unis se sont rendus durant l'été 1964 dans le Mississippi pour aider la population noire à s'inscrire sur les listes électorales.

<sup>41</sup> Il s'agit des questions Q54, Q55 et Q56 (qui regroupe 11 sous-questions) du questionnaire « parents ».

<sup>42</sup> Aucune question ne portait précisément sur le temps passé à militer, mais la fréquence de participation aux manifestations, aux AG, articulée au nombre d'activités militantes différentes investies pendant Mai 68 nous semblait le meilleur moyen d'approcher cette réalité. Nous avons donc attribué un nombre de points à chaque modalité des réponses à ces questions, les avons sommés, obtenant ainsi une variable numérique sous forme d'échelle (0 point correspondant à une participation nulle et 17 à une participation « maximale ») pour finalement la recoder en trois modalités.

tracts et occupation », « usines/affrontements » (correspondant à l'occupation d'usine ou au militantisme aux portes des usines), « affrontements avec la police » et « engagement total » pour les enquêtés cumulant des réponses positives à l'ensemble de ces répertoires d'action.

L'analyse factorielle à laquelle nous avons abouti (*cf.* Schéma 1 ci-dessous), est construite à partir des variables actives suivantes : le sexe, l'âge, l'origine sociale des parents, l'orientation religieuse des parents, le fait d'avoir ou non milité avant 1968, le statut au moment des événements (étudiant ou salarié), l'intensité de l'engagement en 68, le fait de se considérer « révolutionnaire » ou non en 1968, le type de pratiques militantes investies et enfin le positionnement politique<sup>43</sup> en Mai 68.

Apparaissent enfin, comme variables illustratives, les réponses aux deux questions suivantes :

- **Au cours des événements, avez-vous eu le sentiment de :**
  - 1. Participer à des événements éphémères sans grande importance
  - 2. Vivre un moment d'Histoire
  - 3. Vous faire plaisir à « faire la révolution » mais sans trop y croire
  - 4. Faire la révolution
  - 5. Autre : \_\_\_\_\_
- **Les personnes militantes que vous fréquentiez à l'époque étaient-elles :**
  - 1. Majoritairement des « étudiants fils de bourgeois »
  - 2. Majoritairement des étudiants mais d'origines sociales diverses
  - 3. Il y avait de tout : étudiants, employés, ouvriers, etc...
  - 4. Autre

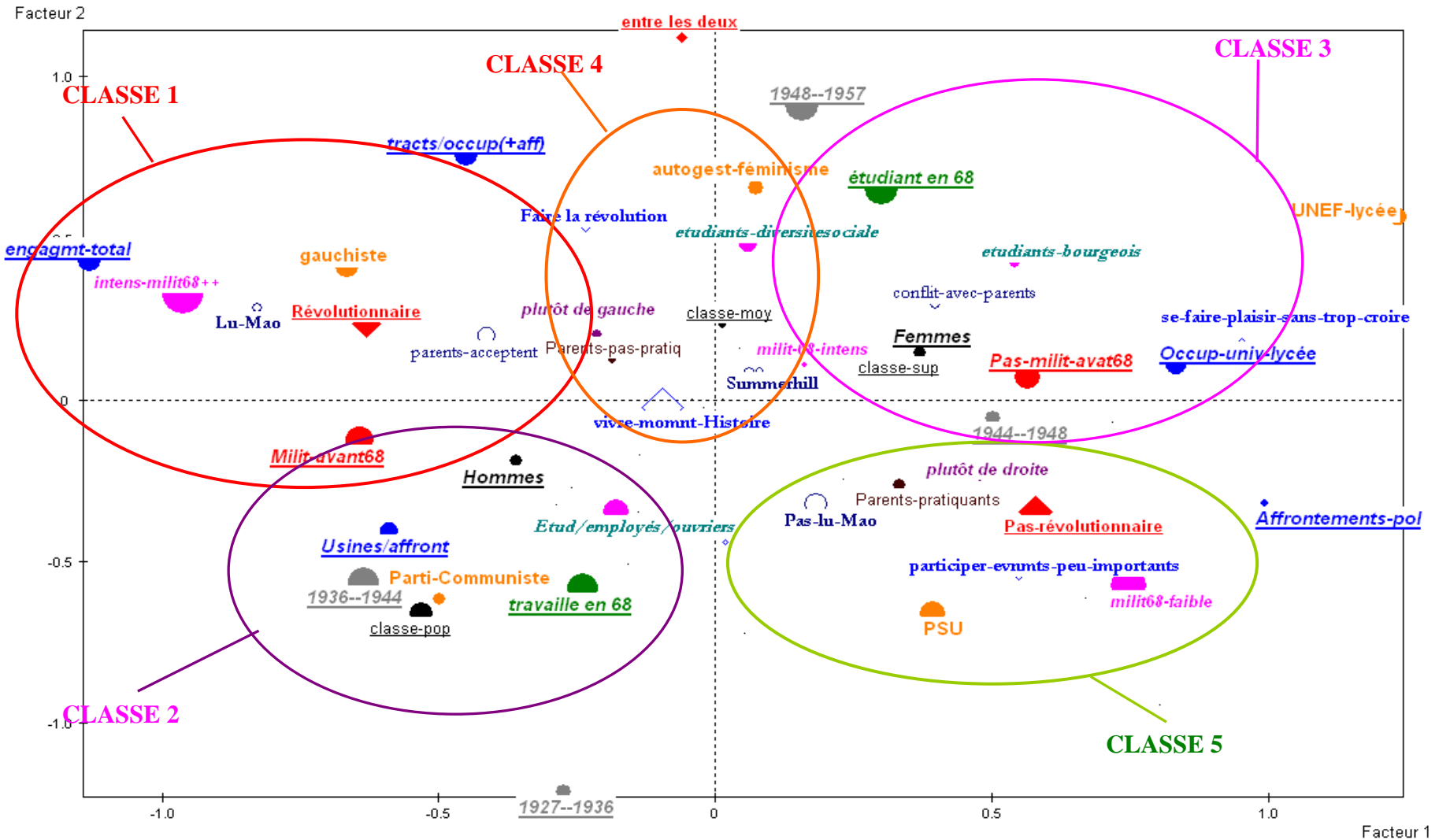
Une fois l'analyse factorielle réalisée, nous avons procédé à une « classification hiérarchique sur facteur » (procédure qui répartit le corpus d'enquêtés en n classes), suivie d'une recherche automatique des meilleures partitions du corpus. C'est ainsi que le logiciel SPAD produit une partition du corpus en cinq sous-populations d'enquêtés, à partir des résultats de l'analyse factorielle et en prenant en compte les dix premiers axes factoriels. Ces cinq « classes » peuvent alors être projetées sur le plan factoriel, comme nous l'avons fait ci-dessous.

---

<sup>43</sup> Il s'agit ici du recodage des réponses à la question : « Vous situiez-vous, lors des événements de 68, plutôt du côté du : PC ; UEC ; PSU ; Trotskiste ; UNEF ; Maoïste ; Mouvance autogestionnaire, anarchiste, autre », en 5 catégories plus homogènes : « gauchiste » (réunissant trotskistes et maoïstes), « PSU », « UNEF-lycée » (réunissant ceux qui avaient coché UNEF et ceux qui avaient précisé dans la catégorie « autre » : militantisme lycéen), « autogestion-féminisme » (regroupant les réponses « mouvance autogestionnaire, anarchiste » et ceux ayant précisé « féminisme »), et « autre ».



# Schéma 1 : Classification statistique des formes de participation à Mai 68



Le logiciel fournit une description de la partition opérée en précisant le poids des différentes modalités contribuant aux cinq classes (cerclées de différentes couleurs sur le plan factoriel). Mais avant de procéder à leur description, décrivons rapidement le plan factoriel.

Le premier axe (20,56%<sup>1</sup>) est structuré par des modalités relatives à l'intensité du militantisme en Mai 68, ainsi que par les ressources militantes accumulées. Il oppose ainsi horizontalement les enquêtés dont l'engagement a été très intense voire « total » et qui ont une expérience militante antérieure à Mai 68 (à l'Ouest du plan factoriel) à ceux qui ne militaient pas avant Mai 68 et dont la participation aux événements est peu active<sup>2</sup>.

Le deuxième axe (12.9%) différencie verticalement les enquêtés principalement par leur âge et leur statut en 1968, opposant les enquêtés les plus jeunes et étudiants en 68 (au Nord), aux plus âgés qui travaillent au moment des événements (au Sud). Les trois modalités qui contribuent le plus fortement à cet axe des ordonnées sont en effet la classe d'âge « 1948-1957 » et les modalités « étudiants en 68 » et « travaille en 68 »<sup>3</sup>.

Mais qu'en est-il de leurs pratiques en « Mai 68 » ? Les différentes classes déterminées par l'analyse statistique correspondent-elles à cinq grands registres de participation aux événements ? Sont-elles consistantes sur le plan sociologique lorsqu'elles sont confrontées aux matériaux qualitatifs ? Pour répondre à ces questions, nous avons « joué le jeu » des statistiques : le logiciel fournissant une liste des individus les plus représentatifs – les « parangons » – de chacune des classes, nous sommes allés rechercher leurs questionnaires.

Nous avons ainsi recontacté l'ensemble des « parangons » par téléphone pour leur poser une série de questions précises sur leur participation aux événements de Mai 68. Au-delà de l'étonnante disponibilité de ces enquêtés qui m'ont tous accordé du temps (entre 30 minutes et deux heures) au téléphone pour faire le récit de « leur Mai 68 », la méthode consistant à recontacter des enquêtés pour lesquels je ne disposais que d'un questionnaire s'est avérée particulièrement heuristique. En effet, à défaut de pouvoir faire des entretiens avec l'ensemble

---

<sup>1</sup> Pour rappel : ce pourcentage correspond à la contribution du premier axe à l'inertie totale du nuage de points.

<sup>2</sup> Les dix premières contributions à l'axe des abscisses sont : « intens-milit++ » et « milit-68-faible » ; « milit-avant68 », « pas-milit-avant-68 », « révolutionnaire » et « pas-révolutionnaire » (en Mai 68) ; les classes d'âge « 1936-1944 » et « 1944-1948 » ; les modalités « gauchiste » et « UNEF-lycée ». Cf. Annexe B pour plus de précisions.

<sup>3</sup> Et les suivantes sont les modalités : « PSU » et « Autogestion-féminisme » ; « tracts/occupations » ; « classe-pop » et « Milit-68-faible ».

des enquêtés, cette solution a permis d'apporter un éclairage qualitatif à des résultats statistiques d'une part et de contrôler le matériau quantitatif d'autre part<sup>4</sup>.

Nous nous proposons donc, dans la partie suivante, de confronter une classification statistique, réalisée à partir des réponses fermées à un questionnaire (elles-mêmes recodées et compilées sous forme d'indicateurs de la participation) aux récits de la participation aux événements afin de souligner les apports et les limites d'une confrontation de matériaux hétérogènes.

### ***B - Registres de participation et formes de politisation induites par l'événement.***

Le rôle des événements dans la socialisation politique a pu être établi par divers travaux<sup>5</sup> se donnant pour objectif de mesurer les effets du « contexte » et raisonnant en termes de générations. Dans leur grande majorité, ils ne parviennent pas à expliquer les mécanismes sociaux concrets par lesquels les événements politiques agissent sur les acteurs, parce qu'ils travaillent sur des données agrégées et à une échelle macrosociologique. S'ils arrivent à conclure à un rôle, parfois conséquent, des événements dans le processus de socialisation politique, et à l'existence de « générations », la conjoncture pratique de la rencontre habitus-situation critique n'est pas abordée, si bien que l'on ne peut que postuler, à posteriori, sur des « effets propres des événements » au niveau macrosociologique.

Pourtant, si l'événement joue un rôle dans la socialisation politique des participants, son influence ne s'exerce pas de manière mécanique et c'est bien « par contacts directs avec une dynamique collective (mobilisation protestataire, participation électorale, action militante), par une exposition aux flux d'information des médias qui en rendent compte [...], par le biais des relations interpersonnelles que charrie l'appréhension de ces actions »<sup>6</sup>. Par ailleurs, les événements socialisent à des attitudes de manière sélective – en offrant des « gains de

---

<sup>4</sup> C'est ainsi que l'on a pu prendre la mesure du phénomène de reconstruction biographique : de nombreux enquêtés répondent en effet à des questions portant sur Mai 68 dans le questionnaire en relatant des expériences datant du début des années 1970.

<sup>5</sup> Cf. McAdam D., « The biographical consequences of activism », *art.cit.* ; Whittier N., « Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements », *American Sociological Review*, Vol. 62, 5, Oct. 1997, pp. 760-778 ; Fendrich J.M., Lovoy K. L., « Back to the future: adult political behavior of former student activists », *American Sociological Review*, Vol. 53, 5, oct. 1988, pp. 780-784 ; Jennings M. K., Niemi R.G., « Continuity and Change in Political Orientations : A Longitudinal study of two generations », *American Political Science Review*, Vol. 69, 4, Dec. 1975, pp. 1316-1335 ; Jennings M.K., « Residues of a movement: The aging of the american protest Generation », *American Political Science Review*, 81, 1987 ; Marwell G., M. T. Aikein ; N.J. Demerath III, « The persistence of political attitudes among 1960s civil rights activists », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 51, 3, autumn 1987, pp. 359-375. Cf. également l'introduction générale.

<sup>6</sup> Ihl O., *art. cit.*, p. 138

socialisation »<sup>7</sup> – uniquement dans les domaines rendus spécifiques et saillants par les événements : c'est ainsi la conjonction entre des aspirations spécifiques, des pôles d'intérêts, des affects, liés à la socialisation antérieure à Mai 68 et une offre de l'événement qui façonne les diverses rencontres habitus-situation critique.

Pour décrire ces rencontres entre trajectoires individuelles et événement collectif, nous reviendrons dans cette deuxième partie sur les cinq sous-populations statistiquement définies ci-dessus. Pour chacune d'entre elles, nous confronterons les récits et pratiques militantes en Mai 68 de deux ou trois « parangons ». La comparaison systématique de ces formes de participation (intra et inter-classes) nous permettra de tirer un certain nombre de conclusions quant aux variables déterminantes des rencontres habitus-situation critiques et de juger ainsi des apports et limites d'une classification statistique. Enfin, une attention particulière sera portée aux formes de politisation induites par la participation à Mai 68 (à partir d'informations sur l'aval des trajectoires analysées) dans la mesure où cette question sous-tend l'ensemble de cette recherche.

### **1) « Classe 1 » : Militier à temps plein, à l'extrême gauche**

La première sous-population définie par l'analyse par classification (cerclée de rouge sur le schéma ci-dessus) se situe à l'Ouest du plan factoriel et regroupe les enquêtés les plus actifs du corpus en Mai 68 (*cf.* encadré 1 ci-dessous), se situant à l'extrême gauche (trotskistes ou maoïstes). Il s'agit d'une population majoritairement masculine et politisée avant Mai 68, dont l'engagement se caractérise par la pluralité des lieux et des répertoires d'action investis.

---

<sup>7</sup> Sears D. O., Valentino N. A. définissent les « gains de socialisation » en termes d'« affects exprimés, d'informations acquises et de cristallisation d'attitudes » (« expressed affect, information, and attitude crystallization »), in « Politics Matters : Political Events as Catalysts for Preadults Socialization », *American Political Science Review*, 91(1), 1997, p. 4

### Encadré 1 : Description de la 1<sup>ère</sup> classe par le logiciel Spad

Voici la description statistique de la première classe fournie par le logiciel :

CLASSE 1 / 5

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD*	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
27.33 CLASSE 1 / 5					
6.98	68.89**	70.45	27.95	intens-milit68++	Intensité du militantisme
6.48	75.76	56.82	20.50	tracts/occup(+aff)	modalite-particip68
6.13	51.39	84.09	44.72	Oui	vous pensiez-vous "révolutionnaire"
3.96	75.00	27.27	9.94	Engagmt-total	modalite-particip68
3.30	40.54	68.18	45.96	Oui	Etiez-vous militant avant 1968 ?
3.15	47.62	45.45	26.09	gauchiste	Vous situiez-vous, en 68
2.72	37.50	68.18	49.69	M	Quel est votre sexe ?
-----					
-2.77	15.71	25.00	43.48	milit-68-intens	Intensité du militantisme
-2.77	8.57	6.82	21.74	classe-pop	Origine sociale
-2.85	0.00	0.00	11.18	PC	Vous situiez-vous, en 68
-3.30	16.09	31.82	54.04	Non	Etiez-vous militant avant 1968 ?
-4.19	0.00	0.00	19.25	Occup-univ-lycée	modalite-particip68
-4.34	4.35	4.55	28.57	milit68-faible	Intensité du militantisme
-5.44	8.54	15.91	50.93	Non	Vous pensiez-vous "révolutionnaire"

\* La première colonne intitulée « CLA/MOD » représente le pourcentage d'individus composant la classe dans la modalité ; la deuxième colonne « MOD/CLA » indique le pourcentage d'individus caractérisés par cette modalité dans la classe ; et enfin, la troisième colonne « GLOBAL » indique le pourcentage d'individus de l'échantillon global caractérisés par cette modalité. Ces aides à l'interprétation permettent de représenter les attributs qui singularisent et différencient les classes entre elles.

\*\* Il faut lire ici que dans le corpus global 27.95% des enquêtés se caractérisent par la modalité « intens-milit68++ » ; que ce sont 70.45% des enquêtés de la 1<sup>ère</sup> classe qui se caractérisent par une telle intensité du militantisme ; et enfin que 68.89% des enquêtés du corpus dont le militantisme correspond à la modalité « intens-milit68++ » appartiennent à la première classe.

Claude, François et Paul sont les trois individus les plus « représentatifs » (les *parangons*) de cette première classe selon le logiciel. Confrontons les récits qu'ils font de leur participation aux événements de Mai-Juin 68 aux résultats statistiques afin d'enrichir, par le recours aux matériaux qualitatifs, la catégorie « très actif en 68 » et en souligner son hétérogénéité.

#### a) Claude : Mai 68 à la Sorbonne ou la découverte du charisme

Claude<sup>8</sup> est né en 1939 en Pologne, d'un père avocat et d'une mère au foyer, juifs non pratiquants. Un des plus jeunes rescapés du ghetto de Varsovie, Claude vient vivre à Paris après la seconde Guerre Mondiale, où il suit sa scolarité jusqu'à l'obtention du baccalauréat en 1958. Il entre à la Sorbonne en droit et poursuit ses études supérieures jusqu'à l'obtention d'un doctorat de science politique (qu'il réalise sur la SFIO) en 1967. Il se rend à l'université de Columbia aux

<sup>8</sup> Claude a participé à l'enquête par questionnaire, et nous l'avons recontacté par téléphone pour mener un entretien sur la question précise de sa participation à Mai 68. Les extraits d'entretiens cités ci-dessous sont issus de cette communication téléphonique du 4/04/2008, d'une durée de 1h45mn.



Etats-Unis pour une année post-doctorale et rentre en France en avril 1968. Jeune homme de 29 ans habitant le Quartier latin avec sa femme Nicole<sup>9</sup> et leur fille née en 1966, de gauche mais non militant jusque là, Claude va très vite (dès le 3 mai) délaisser toute activité au profit du seul militantisme. Il nous explique la découverte de son « talent oratoire » dans les premiers jours :

« Je suis allé à la Sorbonne juste après le 3 mai et là, je monte un escalier et il y avait plein de gens qui discutaient, et je vois un étudiant qui jouait du piano et un autre l'engueuler sur le mode : « Camarade, c'est la révolution, on n'est pas là pour jouer du piano » ; j'ai répondu que je n'étais pas du tout d'accord, que c'était une révolution joyeuse et là, *je me suis découvert des talents d'orateur* parce qu'un petit groupe de gens s'était formé autour de nous : ben oui, Mai 68, fallait tenir le crachoir ! [...] c'était assez fou comme impression, comme si ça me dépassait un peu en même temps, de voir tous ces inconnus qui m'écoutaient, qui applaudissaient... »

Le caractère conjoncturel et interactionnel du charisme (*cf.* encadré 2) apparaît dans les propos de Claude : s'il se découvre des « talents d'orateurs », c'est dans une situation spécifique, et l'évaluation de ce talent est intrinsèquement liée au nombre de personnes qui l'entourent, au public qui se forme autour de lui, sans lequel son « offre » n'aurait aucune valeur. On ne peut s'empêcher de penser ici à la description que fait Durkheim du porteur de charisme en situation d'effervescence collective et du « démon de l'inspiration oratoire »<sup>10</sup>. Si cette compétence d'orateur est intrinsèquement liée à la situation, il va sans dire qu'elle doit être également rapportée au capital scolaire et à la compétence politique<sup>11</sup> de Claude, qui bien que non militant jusque là, est docteur en science politique.

---

<sup>9</sup> Nicole s'est avérée être une des « parangons » de la 4<sup>ème</sup> classe, ce qui nous permettra de mener une comparaison particulièrement intéressante des formes de participation des deux membres d'un couple.

<sup>10</sup> Durkheim écrit à propos du porteur de charisme : « Son langage a une sorte de grandiloquence qui serait ridicule dans les circonstances ordinaires; ses gestes ont quelque chose de dominateur; sa pensée même est impatiente de la mesure et se laisse facilement aller à toute sorte d'outrances. C'est qu'il sent en lui comme une pléthore anormale de forces qui le débordent et qui tendent à se répandre hors de lui (...) C'est à ce trait que se reconnaît ce qu'on a souvent appelé le démon de l'inspiration oratoire. Or, ce surcroît exceptionnel de forces est bien réel: il lui vient du groupe même auquel il s'adresse. Les sentiments qu'il provoque par sa parole reviennent vers lui, mais grossis, amplifiés, et ils renforcent d'autant son sentiment propre. (...) Ce n'est plus un simple individu qui parle, c'est un groupe incarné et personnifié », dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Livre deuxième*, 1912, p. 206 du document : [http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim\\_emile/formes\\_vie\\_religieuse/formes\\_elementaires\\_2.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/formes_vie_religieuse/formes_elementaires_2.pdf)

<sup>11</sup> Sur la question des mécanismes de la production sociale de la compétence politique, Voir entre autres Daniel Gaxie, *Le Cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Le Seuil, 1978, 264 p.

### **Encadré 2 : Le charisme, un capital symbolique conjoncturel**

Pour construire une définition opératoire du charisme, je me suis appuyée sur plusieurs définitions partiellement satisfaisantes. Celle tout d'abord de Max Weber pour qui le charisme correspond à « la qualité d'un individu qui est tenue pour extraquotidienne, et en vertu de laquelle cet individu est considéré comme doté de forces ou de propriétés surnaturelles ou suprahumaines, ou tout au moins spécifiquement extraquotidiennes et non accessibles à tout un chacun, ou bien comme envoyé par Dieu, ou bien comme exemplaire et, par suite, comme un « chef » »<sup>12</sup>. Isabelle Kalinowski a retravaillé cette définition pour renforcer notamment la dimension relationnelle du charisme qu'elle décrit comme une compétence: « la reconnaissance du charisme d'un individu implique celle d'une compétence spécifique de rupture avec la tradition et la révélation de quelque chose qui n'était pas encore admis auparavant »<sup>13</sup>. Enfin, Pierre Bourdieu réintroduit, à propos du prophète charismatique, l'importance du contexte dans lequel celui-ci émerge et se fait entendre, insistant sur la rencontre entre une offre prophétique et des demandes de biens de salut : « C'est parce qu'il porte au niveau du discours ou de la conduite exemplaires des représentations, des sentiments et des aspirations qui lui préexistaient mais à l'état implicite, semi-conscient ou inconscient, bref, parce qu'il réalise dans son discours et dans sa personne comme paroles exemplaires, la rencontre d'un signifiant et d'un signifié préexistant (...) que le prophète, cet individu isolé, sans passé, dépourvu de toute caution autre que lui même (...) peut agir comme une force organisatrice et mobilisatrice »<sup>14</sup>.

A partir de ces définitions et des matériaux empiriques, nous définissons le charisme comme un *capital symbolique conjoncturel* dans la mesure où il ne peut se penser en dehors de la conjoncture de crise et qu'il tire son autorité du nombre d'acteurs qui y adhèrent, comme nous le montrerons à plusieurs reprises dans la thèse (cf. notamment encadré 8 sur le rôle des figures charismatiques dans le processus de conversion).

---

<sup>12</sup> Cité par Isabelle Kalinowski dans sa traduction : *Max Weber, La science, profession et vocation* ; suivi de *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*, par I. Kalinowski, Ed. Agone, p. 138.

<sup>13</sup> Kalinowski I., « Max Weber et la sociologie de l'art : l'œuvre stéréotype », *Regards sociologiques*, n°33-34, 2007, p. 17.

<sup>14</sup> Cf. Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Archives européennes de la sociologie*, tome 12, 1971, p. 15.

Du groupe d'orateurs qui entourent Claude alors qu'il professe une « révolution joyeuse » va naître un comité étudiants-ouvriers à la Sorbonne :

« Avec ces gens que je ne connaissais pas, on a décidé de fonder un Comité Etudiants/Ouvriers à la Sorbonne. On s'est installés dans le bureau du Recteur, en haut, et là on recevait les ouvriers, les travailleurs qui venaient à la Sorbonne, et certains d'entre nous allaient aux portes des usines... [*et vous, vous y êtes allé ?*] Non, je coordonnais ça au niveau de la Sorbonne. Je participais à la rédaction de tracts, de petites feuilles qui sortaient de ce comité ; je m'occupais de gérer la coordination des voitures pour aller dans les usines, etc. »

Claude explique aujourd'hui qu'il était allergique aux groupes d'extrême gauche « trop organisés » car il n'y trouvait pas le côté novateur, caractéristique pour lui des événements. Il se définit comme « plutôt spontanéiste, proche des anarchistes », et s'investit jour et nuit dans la vie autogestionnaire de la Sorbonne en Mai 68<sup>15</sup> :

« Je participais à cette vie collective, de commune sorbonnarde, où l'on gérait tout nous-même : la bouffe, on mangeait surtout des sandwiches au pâté, mais y'avait quand même des femmes de l'université dont c'était habituellement le travail qui venaient bénévolement participer aux cantines, et nous on aidait aussi ; y'avait l'infirmerie, on avait monté aussi un service financier, enfin toute la vie quotidienne, les dortoirs, ça m'a vraiment marqué, cette fraternité dans les tâches collectives et j'avais remarqué que là chacun faisait plus qu'il ne fallait, comment dire, c'était le contraire de la vie courante où l'on fait juste ce qu'il faut...Y'avait cette ferveur, et puis ce sentiment d'arriver à s'autogérer de A à Z, le tout dans une grande fête...vraiment extraordinaire ! [...] Ce sentiment que quelque chose commençait, oui : c'est ça qui nous rendait euphoriques et révolutionnaires ».

Il insiste ainsi à plusieurs reprises sur le caractère festif, extra-ordinaire (au sens littéral) et sur le bonheur de participer à l'ensemble des tâches quotidiennes<sup>16</sup> nécessaires à la vie collective au sein de la Sorbonne en Mai 1968. Or cela doit être rapporté au répertoire d'action investi : celui de la grève étudiante avec occupation qui entraîne une modification radicale de la division routinière du travail social (voire sa suspension temporaire). C'est ainsi que l'on peut expliquer un certain ré-enchantement<sup>17</sup> suscité par la multiplication des interactions de face à face et la prise en charge, au cours des événements, d'activités habituellement déléguées.

---

<sup>15</sup> Le regard de son ex-femme semble confirmer ce souvenir d'une forte implication.

<sup>16</sup> Il faut bien évidemment relativiser les propos de Claude et rappeler qu'il existe une division – notamment – sexuée des tâches militantes au cours des mouvements sociaux, mais ce point sera abordé ultérieurement.

<sup>17</sup> Johanna Siméant et Jacques Lagroye émettent cette hypothèse du ré-enchantement à propos du sentiment de bonheur que peuvent éprouver certains humanitaires à agir concrètement sur des vies humaines : « une partie de cette capacité à revendiquer des victoires, mêmes partielles, provient du fait que l'on a affaire ici à des activités qui impliquent des rencontres de face à face, comme si était trouvé là un moyen de lutter contre les désenchantements issus de la division du travail social » : « Gouvernement des humains et légitimation des institutions », in Favre P. (dir.), *Etre gouverné - Mélanges en l'honneur de Jean Leca*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 60.

Claude se rappelle avoir côtoyé René Riesel<sup>18</sup>, situationniste très actif dans le « comité de coordination de la Sorbonne », qui avait œuvré pour y instaurer un système de démocratie directe avec une rotation quotidienne des mandats de représentants de tous les groupes :

« Les premiers jours on était d'accord avec Riesel pour changer chaque jour de représentant pour le comité de coordination de la Sorbonne mais au bout de quelques jours, on s'est rendu compte que c'était vraiment le foutoir donc on a changé un peu, je crois que les représentants restaient plus longtemps... Le comité de coordination s'occupait surtout de la sono et transmettait donc dans la cour les informations importantes, les lieux de rendez-vous, les dernières nouvelles, les départs de manifs et puis des trucs très pratiques du style : on cherche une voiture, ou de l'essence... On avait acheté deux cents litres d'essence avant qu'il n'y en n'ait plus, mais après on pompait dans la rue ! Je me rappelle une autre fois, Cohn Bendit qui dit dans la sono : « les paysans bretons nous proposent des patates : est-ce qu'on accepte ? » [...] Comme il n'y avait pas beaucoup de téléphones, il fallait s'organiser, les lignes étaient souvent occupées, mais le plus drôle c'est que nos communications avec le monde entier n'ont pas été facturées car le central téléphonique était en grève... Je me rappelle qu'on a envoyé un télégramme à Khrouchtchev où on lui disait : le monde ne sera heureux que le jour où le dernier capitaliste sera pendu avec les tripes du dernier bureaucrate<sup>19</sup> ! Fallait voir l'ambiance ! »

Il se consacre ainsi à cette vie collective (dont les aspects pratiques jalonnent son récit de Mai 68), assiste aux AG, rédige tracts et textes pour le comité étudiants-ouvriers, et participe, quand il est mandaté, à quelques réunions des « grands chefs » (selon ses termes) dans lesquelles il côtoie Daniel Cohn-Bendit et Alain Geismar mais se rapproche surtout de Christian Lagant<sup>20</sup>, correcteur d'imprimerie et militant anarchiste de l'organisation « Noir et Rouge ».

Claude se politise au fil des semaines passées à militer à plein temps à la Sorbonne et dans le Quartier latin principalement, se rapprochant des anarchistes avec lesquels il se découvre le plus d'affinités (il continuera à militer dans un groupe anarchiste<sup>21</sup> dans les années 1970). Il participe à l'occupation du bureau du directeur du conservatoire d'Art dramatique ainsi qu'à l'occupation

---

<sup>18</sup> René Riesel est un agriculteur né en 1950, militant anarchiste dans un premier temps, qui se rapproche des analyses situationnistes au début de 1968 après avoir pris part aux scissions du mouvement anarchiste de 1967. Il est admis dans l'IS (Internationale Situationniste) en juin 1968 et en sera exclu en 1971. Il est éleveur de brebis dans les Cévennes depuis le début des années 1980, actif un temps au sein de la Confédération Paysanne, avant de s'éloigner de l'organisation suite à la (sur)médiatisation de José Bové.

<sup>19</sup> Le slogan « L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier capitaliste aura été pendu avec les tripes du dernier bureaucrate » a été écrit sur les murs de la Sorbonne. Cf. Besançon J., *Les murs ont la parole*, Tchou, 1968.

<sup>20</sup> Militant anarchiste communiste décédé en 1979. Un des fondateurs en mars 1956 avec l'organisation GAAR (Groupes Anarchistes d'Action Révolutionnaire) de la revue "Noir et Rouge", qui continua de publier à partir de 1961 avec le groupe "Noir et Rouge", suite à la scission d'une partie des GAAR rejoignant la Fédération Anarchiste pour créer l'UGAC (Union des Groupes Anarchistes Communistes).

<sup>21</sup> Il milite ainsi à ICO (Informations et correspondances ouvrières) de 1970 à 1974.

d'un « centre pédagogique rue d'Ulm »<sup>22</sup>, mais l'expérience la plus marquante pour Claude, sur le plan humain comme politique, est bien celle du décloisonnement social :

« Nous [le comité étudiants/ouvriers de la Sorbonne] on était très ouverts, et ouvriéristes donc on cherchait ces rencontres, et eux, comme ils étaient en grève donc ils n'avaient rien à faire et du coup on se rencontrait, on discutait, eux aussi semblaient un peu fascinés par notre milieu, se « cultivaient un peu » ! Et nous on découvrait un monde [...] On est allés rencontrer les ouvriers de l'*Huma* aussi, même si on était très anti-CGT, ça avait été un peu un fiasco cette rencontre : faut dire que pour nous c'était un peu un mythe les ouvriers ! Mais y'avait vraiment des rencontres, même ponctuelles et c'était déjà incroyable car c'étaient des rencontres que l'on n'aurait jamais fait en temps normal. [*Vous vous rappelez de discussions, de rencontres en particulier ?*] Non, c'est bizarre comme sentiment : je ne pourrais rien vous raconter de très précis dans le discours, c'est plus le sentiment de moments de fascination réciproque, de découverte de milieux inconnus et de jouissance de ces découvertes, comme si elles avaient été interdites, vous voyez ? »

On voit ici comment la conjoncture de grève et de crise multisectorielle rend possible des rencontres improbables, réelles transgressions symboliques contribuant à la politisation des participants en incarnant des revendications (abolition de la division du travail intellectuel / manuel, jonction des luttes étudiantes et ouvrières, etc.) qui restaient jusque là dans le domaine des idées, voire des fantasmes. Ces expériences fonctionnent ainsi comme des micro-révélation ou confirmations de la possibilité d'autres formes de relations sociales, poussant à l'activisme et à la généralisation, sur un mode politique, d'expériences individuelles de transgression sociale<sup>23</sup>.

Claude passe enfin une partie de ses journées à collecter tracts et affiches, mettant alors en œuvre ses dispositions de chercheur dans un but d'archivage et de publication. Ces tracts<sup>24</sup> sont réunis et analysés dans un livre qu'il a publié en 1969, que nous ne citerons pas ici par souci d'anonymisation. Ce rôle d'archiviste d'un mouvement auquel il a participé et le surinvestissement de Claude dans la collection et la mise en récit de sa participation doivent néanmoins être pris au sérieux dans la mesure où cela rend possible et surdétermine sa prise de parole *ex-post*.

---

<sup>22</sup> Il doit s'agir de l'INRP (Institut Nationale de Recherche Pédagogique) ; mais l'objet de cette partie n'est pas de confronter ces souvenirs à la réalité des occupations ni de corriger les imprécisions des enquêtés.

<sup>23</sup> Denise (*cf.* partie A.1. du chapitre) utilise une expression particulièrement parlante pour décrire ces expériences de transgressions politisantes en écrivant que « Mai 68, c'était beau comme une *utopie réalisée* ». L'oxymore souligne en effet que certaines expériences (rencontres socialement improbables, participation à des tâches collectives habituellement déléguées, etc.), impossibles en temps routinier sont rendues possibles par la conjoncture fluide de crise, la grève générale et l'affaiblissement de la régulation sociale.

<sup>24</sup> Claude a confié l'ensemble de ses archives concernant Mai 68 à la BDIC dans les années 1970.

## **b) François: Mai 68 à Toulouse, auprès des anarchistes, des trotskistes et de la CGT...**

François est né en 1945 au Maroc où son père est alors militaire. Il ne connaît pas sa mère et sera élevé par son père et sa grand-mère paternelle, en Algérie, où son père intègre un poste de fonctionnaire dans une succursale de la Banque de France à Alger après avoir été blessé. Socialiste et franc-maçon, celui-ci délègue l'éducation de François à la grand-mère qui le scolarise chez les jésuites puis dans un lycée catholique d'Alger où il passe son baccalauréat à 16 ans. Proche du FLN, il quitte l'Algérie en janvier 1962 après avoir eu des démêlés avec des militants OAS et la police. Il entre à l'école de l'Air de Salon de Provence pour devenir pilote, mais après avoir obtenu un diplôme de technicien en électronique, il est renvoyé pour « inaptitude à la discipline militaire » :

« On sortait de la Guerre d'Algérie, et je ne cachais pas mes opinions politiques, donc ça frittait avec pas mal de supérieurs : la dernière année, sur 300 jours d'armée, j'ai fait 100 jours de prison : pendant 100 jours, j'ai été enfermé (...) Finalement, ils m'ont proposé : on vous blanchit votre dossier et vous partez n'importe où dans le monde, mais vous restez dans l'armée... J'ai refusé et je suis parti »<sup>25</sup>

On est en 1966, et François part « faire la route, le beatnik », avec des amis comédiens rencontrés alors qu'il s'occupait d'une troupe de théâtre amateur. Il se laisse pousser les cheveux, fabrique des sacs en cuir et des bijoux et vit avec des comédiens :

« A ce moment là, je revendiquais plus rien, si ce n'est ma liberté retrouvée, après cinq ans d'armé ! [*Et vous ne votiez pas ?*] Ah non, non, si j'avais dû adhérer à quelque chose à cette époque, ça aurait été à un parti anarchiste, ce que j'étais : j'avais lu Proudhon, Bakounine, j'étais branché sur le communisme anarchiste... [*Vous aviez lu ça quand ?*] A l'armée (*il rit*) malgré mon côté bouffe-curé, la seule personne avec qui j'avais quelques affinités c'était l'aumônier qui organisait des soirées philo, et donc voilà, c'est comme ça que j'ai découvert ça. »

Après une année itinérante, François s'inscrit en psychologie à l'université de Toulouse à la rentrée 1967. Il se rapproche rapidement d'un groupe d'enfants de républicains espagnols émigrés, anarchistes, partageant avec eux une certaine vision du monde et l'expérience de l'émigration. Dès février 1968, l'agitation sur le campus est importante, et le militantisme de François devient du plein temps à partir de fin mars :

« A partir de mars, avec Cohn Bendit, etc, c'est parti : on s'est lancé dans le mouvement ! Moi, j'ai participé à deux choses : aller soutenir les maisons de jeunes, les centres sociaux qui existaient pour

---

<sup>25</sup> Nous avons rencontré François à Nantes, le 5/02/2005 et avons réalisé un entretien de 2h30 à la maison de quartier qu'il dirige. Les extraits d'entretiens cités ci-dessous sont tous issus de cet entretien.

organiser la survie des ouvriers dans les quartiers : on transformait des maisons où je travaille<sup>26</sup> aujourd'hui en hypermarché (*il rit*) : on allait ouvrir avec les gens des syndicats, des camions ou des wagons de marchandises pour nourrir les ouvriers, donc y'avait ça d'un côté ; et puis de l'autre je participais honteusement...c'est folklorique ça aussi...je participais à des débats sur culture et révolution : le théâtre dans la révolution, en fumant des cigares Havane et en buvant du whisky, et en couchant avec toutes les filles qui passaient (*il rit*) »

Si François a plus d'affinités intellectuelles avec les mouvements anarchistes, son expérience juvénile d'affrontements avec les forces de l'ordre fonctionne donc ici comme une compétence à l'origine des affinités électives et du rapprochement avec la JCR:

« Comme j'avais déjà donné dans le bouffe-flic à 13-14 ans, j'avais une expérience qui faisait qu'on partageait des choses avec ceux de la JCR que je trouvais efficace dans le combat de rue ; donc moi j'y allais franco, je leur disais : peur des flics ? Non, on fonce, c'est eux qui vont avoir peur de nous ! Et c'est vrai que ça marchait comme ça (*il rit*), ils reculaient ! »

L'euphorie de François, liée ici à la découverte de sa capacité à faire « reculer les flics », fait écho aux nombreuses anecdotes d'enquêtés qui relatent leur sentiment de s'être « dépassés », s'étonnant eux-mêmes des initiatives inhabituelles qu'ils ont pu prendre au fil des événements et des conséquences qu'elles ont pu entraîner. Cela doit être rapporté à l'incertitude que la crise institue et qui fait que tous les futurs semblent possibles<sup>27</sup> : ce contexte de crise joue un rôle central comme moment transmettant le sentiment de « pouvoir agir »<sup>28</sup>, d'avoir prise sur sa vie, sur celle des autres et/ou sur l'Histoire. Voir reculer les forces de l'ordre fait ainsi partie des diverses expériences de *défatalisation du monde*, essentielles dans l'acquisition de dispositions à l'engagement.

Revenons au Mai 68 de François : devant la faible conflictualité entre manifestants et forces de l'ordre à Toulouse, il se rend à Paris à trois reprises au cours des événements pour « se friter » avec les CRS. Si les affrontements avec la police sont rares à Toulouse, ils sont fréquents entre gauchistes et militants d'extrême droite, les tensions étant avivées par la proximité entre la faculté de droit et celle de lettres :

---

<sup>26</sup> Il dirige actuellement une maison de quartier à Nantes.

<sup>27</sup> Cf. Bourdieu P. : « La situation critique se caractérise comme surgissement de la possibilité de la nouveauté, bref, comme tout temps ouvert où tous les avens paraissent possibles, et le sont pour une part, dans cette mesure même. », *op. cit.*, p. 212.

<sup>28</sup> Johanna Siméant et Jacques Lagroye écrivent à ce propos : « Certains milieux ou socialisations, plus que d'autres, sont susceptibles de transmettre la certitude que l'on peut « agir », « changer les choses » et avoir prise sur le cours de la vie des autres. Cette perception du possible ne renvoie pas seulement à des « représentations » ; elle peut elle-même procéder de la pratique d'activités qui structurent des représentations du possible et du désirable, pour soi et pour les autres », dans « Gouvernement des humains... », *art. cit.*, p. 60.

« Là où ça se frittait le plus c'est que la fac de lettres à Toulouse, elle est en centre ville, derrière St Sernin, derrière le Capitole. On passe sous les arcades, on arrive dans cette espèce de Sorbonne, avec une cour et au milieu un grand amphi, et y'avait fac de droit et fac de lettres : donc l'inévitable duel avec les fachos ! Et on avait une barricade au milieu de la cour ! »<sup>29</sup>

Les engagements de François au cours des événements trouvent leur logique dans les affinités de pratiques au cours des événements : on ne peut donc comprendre leur logique par le simple recours aux variables dispositionnelles tant les aspects situationnels sont ici décisifs. Rien ne le rapproche à priori d'un syndicaliste CGT encarté au PCF, mais ils se « retrouvent sur le terrain » (pour reprendre son expression), viril, des pratiques :

*« Et vous avez participé aux contacts entre étudiants et ouvriers ? »*

Ben j'avais l'expérience du travail parce que dans l'armée j'allais à l'usine chaque jour, je réparais du matériel pour les avions, j'étais salarié hein ! [...] Et à Toulouse, on avait les « opérations patates » pour nourrir les ouvriers où on mettait aussi les paysans dans le coup...J'étais très proche d'un syndicaliste CGT, espagnol, plutôt anar mais qui avait fait le choix du PC donc on était en bisbille, mais *on se retrouvait sur le terrain* : moi j'aimais ça, faire des trucs utiles : faire manger les ouvriers dans les usines où ils sont en grève depuis x temps...On a ouvert le Monoprix, on l'a déclaré « magasin du peuple » : des trucs comme ça ! »

D'un côté, François éprouve une certaine proximité avec le monde ouvrier du fait de son passé de technicien dans l'armée, et de l'autre, il est proche des milieux étudiants des Beaux-Arts par sa passion pour le théâtre et son expérience précoce de la contre-culture, si bien que l'on retrouve dans ses engagements en Mai 68, deux registres distincts de participation. Cela nous permet de relativiser la dichotomie souvent réifiée entre gauchisme politique et gauchisme contre-culturel en soulignant leur possible imbrication et les passerelles multiples entre ces réseaux militants. On peut penser que ces passerelles ont été plus fréquentes dans les villes où le champ militant était de petite taille, comme le rappelle François :

« C'était un petit milieu Toulouse : on avait deux cafés, y'avait le Père Léon, place Esquirol, nous on allait là, on se connaissait tous, et puis comment vous dire, c'était un tout et à l'époque on y allait aussi sur le LSD à la fac, tout ça... On écoutait de la bonne zik aussi ! »

---

<sup>29</sup> Marie, parangon de la 3<sup>ème</sup> « classe », était lycéenne à Toulouse en Mai 68. Elle raconte avoir regardé les affrontements entre « fachos et gauchos » depuis le balcon de l'appartement de ses parents donnant sur la faculté et avoir « compté les points ». On saisit ici tout l'intérêt de croiser les regards sur un « même » événement pour prendre la mesure des diverses manières de le vivre et l'hétérogénéité des « gains de socialisation » induits.



Après quelques mois de militantisme à plein temps, François ne passe pas les examens et quitte définitivement l'université. Il s'investit dans le milieu toulousain de la B.D. engagée avant de repartir sur la route<sup>30</sup> :

« Quand 68 s'est terminé, j'étais dans les milieux des Beaux-arts, donc j'avais un copain dessinateur de BD, donc à l'époque du journal Pilote, avec Gotlib, notre grand truc, bon moi j'étais un passionné de cinéma et la BD c'était un moyen de faire du cinéma à pas cher [...] et là on était toujours très revendicatifs : contre les curés, contre le capitalisme, contre tout...très X aussi on va dire (*il rit*) »

L'exemple de François met en lumière la pluralité des répertoires d'action qui peuvent être investis successivement (voire synchroniquement) par un même acteur au cours des événements, soulignant par là même les limites d'une approche exclusivement quantitative des modes de participation à un événement politique. On voit en effet comment les événements de Mai 68 sont investis d'intérêts pluriels : les dispositions viriles et antimilitaristes de François sont activées dans les affrontements avec les forces de l'ordre et un ouvriérisme musclé, ses dispositions à la transgression rejouées dans le recours aux drogues et à la contre-culture ou encore ses dispositions cultivées mises au service de groupes de réflexion sur le théâtre et la révolution.

### **c) Paul : transférer un capital militant étudiant aux groupes ouvriers à Grenoble**

Paul, né en 1947, est fils d'un instituteur et d'une employée, tous deux communistes, anciens résistants, et athées. Il s'inscrit en histoire à l'université de Grenoble en 1964, adhère à l'UEC l'année suivante et en devient rapidement le responsable sur Grenoble. Il évolue vite vers des positions hétérodoxes et se rapproche de la future UJCml par ses lectures d'Althusser. Il milite également à l'UNEF à partir de 1966 et il est un des responsables du syndicat étudiant sur Grenoble au moment où éclatent les événements de Mai 68 :

« 68, ça a commencé par du parlementarisme assez bizarrement ! Dès le 3 mai, on s'est retrouvés avec l'ancienne majorité de l'UNEF sur la base FGEL<sup>31</sup>, assez proche disons de ce qui va devenir le MAU<sup>32</sup>, le 22 mars non nanterrois quoi...Et entre les dissidents du PC et ceux sur la position FGEL, on était très favorables au mouvement, donc on a fait des tracts unitaires et on a réussi à mettre les staliniens en minorité et l'AG de Grenoble [l'UNEF] est devenue la base du mouvement. Donc être dans des contacts intersyndicaux dès le départ donne un rôle clef à l'UNEF [...] Une des premières choses que l'on ait faite c'est un tract destiné aux entreprises de Grenoble pour expliquer

---

<sup>30</sup> Il a pour projet, avec un ami, de vendre sa voiture à Nantes pour partir en Inde, mais il y rencontre sa future femme avec qui il aura deux enfants, scolarisés à l'école Ange-Guépin. La suite de sa trajectoire fait l'objet d'une analyse au chapitre 4.

<sup>31</sup> Fédération des groupes d'Étude de Lettres.

le mouvement étudiant et appeler aux liens avec les ouvriers, un tract unitaire hein, tellement unitaire qu'on a eu une réunion avec la CGT qui s'est bien passée »<sup>33</sup>

Le registre de langage emprunté par Paul pour répondre à mes questions portant sur sa participation aux événements de Mai-Juin 68 est très différent de celui de François qui n'hésitait pas à détailler ses pratiques. Il sera quasiment impossible d'obtenir de Paul des informations précises et à la première personne du singulier sur ses activités militantes quotidiennes<sup>34</sup>, celui-ci répondant constamment sur un plan théorique, organisationnel et stratégique :

« On organisait les manifs [...] On faisait en sorte que le mouvement s'amplifie [...] Après le 13 mai, je prends ma « casquette-ml »<sup>35</sup> [...] Je me retrouve en position de porte-parole du mouvement étudiant. »

Il faut bien évidemment rapporter cela à son rôle d'organisateur, à son passé militant au sein d'organisations d'extrême gauche générant des dispositions à analyser les situations en termes stratégiques avec une vision globale et politique des rapports de force, ainsi qu'à sa position hiérarchique au sein de l'UNEF au moment du déclenchement des événements de 1968 :

« Au début, l'objectif c'était de mettre l'UNEF au service du mouvement quoi, et là, j'ai ma casquette UNEF : on organise les manifs anti-répression, le problème principal étant de ne pas arriver trop vite à la préfecture vu qu'elle est en face de la fac d'Histoire ! Et bon, y'a pas de pavés à Grenoble donc on tient compte des chantiers dans la ville pour faire les trajets des manifs, pour avoir du matériel pour se défendre, mais dans le fond on sait aussi que si l'on peut se frotter aux forces de l'ordre, ça serait très bien. »

Les propos de Paul soulignent toute l'importance de l'utilisation de la répression par les organisateurs pour susciter et canaliser l'indignation en faveur de la cause collective (cf. encadré 3 ci-dessous).

### **Encadré 3 : Canaliser l'indignation face à la répression au profit de causes collectives**

De nombreux travaux ont souligné l'importance des réactions d'indignation face à la répression<sup>36</sup> dans le phénomène d'amplification de la crise de Mai 68, mais sans jamais rentrer dans l'analyse des émotions associées à cette indignation. Nous nous proposons de pointer ici le rôle de certains responsables, dotés d'un fort capital militant accumulé en amont de Mai 68, qui mettent en place des stratégies de canalisation d'émotions au profit de la cause collective dont ils sont les entrepreneurs. Autrement dit, nous cherchons à apporter des

<sup>32</sup> Mouvement d'Action Universitaire.

<sup>33</sup> Les extraits cités dans cette partie sont issus d'un entretien téléphonique d'une heure réalisé avec Paul le 28 mars 2008. Nous l'avons par la suite rencontré pour faire un entretien, le 04/07/08.

<sup>34</sup> Je comprends après avoir insisté à plusieurs reprises que sa femme et lui expédient leur fille pendant un mois chez les parents d'un ami étudiant, mineurs dans les Alpes, pour pouvoir militer à plein temps.

<sup>35</sup> Par « casquette-ml », Paul fait référence à son appartenance à l'UJCml (Union des Jeunes Communistes marxistes léninistes).

<sup>36</sup> Louis Gruel écrit par exemple : « Le mouvement s'est donc initialement constitué sur le mode d'une mobilisation de solidarité contre la répression policière », dans *La rébellion de 68...*, op. cit., p. 36.

éléments de réponse à une question soulevée par C. Traïni : « Quels sont empiriquement les procédures et processus qui – notamment dans le cadre de l'édification des causes collectives – contribuent à transmuier des réactions affectives individuelles, immédiates et intuitives, en des émotions plus sophistiquées, réflexives et contrôlées, qui permettent de fonder un commun accord sur ce qu'il convient de penser et de faire ? »<sup>37</sup>.

Simon<sup>38</sup>, militant maoïste à Grenoble en Mai 68, nous explique ainsi pourquoi le pacifisme des forces de police desservait leur cause :

« A Grenoble, comme toutes les manifs étaient trop pacifistes, on a décidé qu'il fallait de la violence et un jour on s'est mis face aux flics et on a pris la première ligne et la réaction a été rapide : charge des gardes mobiles, gaz lacrymo, etc. Là, j'ai vu les effets, la manipulation, ça m'avait fait un choc : je me souviens d'une étudiante qui manifestait très pacifiquement, qui criait et tout, mais qui voulait pas de bagarre et d'un seul coup y'a eu la charge des gardes mobiles avec leurs crosses de fusil, et c'est devenue une vraie furie, et je me suis dit : ben ouais, ça marche...La provocation ça marche ! ça m'avait fait quelque chose quoi, ça me plaisait pas trop : ça avait marché mais ça avait marché vraiment comme on l'avait pensé avant quoi ! ».

L'indignation des étudiants face à l'arrestation de leurs pairs repose sur le processus d'identification aux victimes, et c'est également le principe de nombreux slogans à l'image du célèbre « nous sommes tous des juifs allemands » que de susciter et canaliser des émotions rendues possible par le processus d'identification. Mais la réussite de ce processus est intrinsèquement liée à la conjoncture de crise et à l'indétermination provisoire des possibles qui la caractérise : l'affaiblissement du contrôle social, l'anomie passagère (au sens durkheimien de défaut de régulation sociale) permet en effet de s'identifier à des figures, des catégories auxquelles on n'appartient pas en temps routinier.

Dans un autre contexte, celui de la Révolution française et de la radicalisation des députés du Tiers-état, Timothy Tackett souligne également l'importance des émotions libérées du fait de l'animosité croissante entre les camps adverses: « Nul facteur n'est plus important dans la radicalisation du Tiers que l'intransigeance de la noblesse [...] Presque tous insistent sur le mépris et l'arrogance intolérables de leurs adversaires. C'est cette attitude qui semble éveiller des émotions profondes d'animosité et de ressentiment »<sup>39</sup>. Ce processus de libération d'émotions contenues, décrit par T. Tackett dans le cadre de la Révolution française est très similaire à ce que l'on peut observer dans le cas de Mai 68. Dans les deux cas, les conventions émotionnelles qui commandent les réactions affectives et qui s'apparentent à un « système social de normes et de valeurs »<sup>40</sup>, n'échappent pas à la remise en cause généralisée des rapports sociaux routiniers. Mais les lois du corps social étant converties en lois du corps, les prescriptions relatives à l'expression sociale des émotions sont intrinsèquement contenues dans les types de rapports sociaux, de configurations dans lesquelles les acteurs sont investis. Et en temps de crise politique, le caractère extra-quotidien de rupture avec la routine, et de mise en suspens (relative et temporaire) des rapports de domination entraîne un effacement de la codification des attentes et obligations émotionnelles. C'est cet affaiblissement conjoncturel du contrôle des affects qui suscite la libération d'émotions qui étaient contenues

<sup>37</sup> Traïni C., *op. cit.*, p. 33

<sup>38</sup> Sa trajectoire antérieure à 1968 est analysée dans le chapitre 1, partie B.1. intitulée : Simon : l'héritage d'une mémoire familiale « juive et communiste ».

<sup>39</sup> Tackett T., « Le processus de radicalisation au début de la Révolution française », Communication au VIIème congrès de l'Association Française de Science Politique, Lille, 18-21 septembre 2002, p. 7

<sup>40</sup> Norbert E., *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974, p. 47

<sup>41</sup> On s'appuie ici sur l'analyse faite par P. Bourdieu reprenant E. Goffmann sur le « sens de la place » : « La connaissance pratique que procure ce sens de la position prend la forme de l'émotion (malaise de celui qui se sent déplacé, ou aisance associée au sentiment d'être à sa place), et elle s'exprime par des conduites comme l'évitement ou des ajustements inconscients des pratiques tels que la correction de l'accent... » : *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris, 2003 [1997], p. 266.

<sup>42</sup> Traïni C., *op. cit.*, p. 56

jusque là du fait des pratiques habituelles de contrôle de soi (contrôle de l'*hexis* corporelle, de l'accent, du langage, etc) pour « tenir son rang »<sup>41</sup> ou « rester à sa place ». Autrement dit, « le versant de la culture émotionnelle qui avait été précédemment révoqué par l'aspiration à la conformité et la crainte de l'exclusion »<sup>42</sup> resurgit en de telles conjonctures qui représentent de véritables *cadres de dérégulation de l'économie émotionnelle*.

L'événement offre ainsi, par la voi-e/x d'un certain nombre d'entrepreneurs politiques, des cadres d'interprétation politique et collective permettant de canaliser et de transmuier des expériences personnelles, émotives en incitation à agir au nom d'une cause.

Il serait néanmoins abusif de prêter à ces responsables (syndicaux et/ou politiques) locaux un quelconque machiavélisme ou de parler d'instrumentalisation des événements dans la mesure où ils sont confrontés, tout comme l'ensemble des acteurs de la crise politique, à une situation fluide qui les dépasse. Ainsi, quand je fais revenir Paul sur l'avant-13 mai pour qu'il détaille plus précisément ses activités militantes, sa réponse souligne l'incertitude tactique et cognitive, et l'affaiblissement de ses capacités d'anticipation des coups probables<sup>43</sup> :

« Comment vous dire, tout cela allait tellement vite : entre les manifs anti-répression qu'on a organisées au départ, puis l'explosion libertaire puis la grève générale : on a du mal à suivre, on fait comme ça vient... »

Si l'autorité de l'UNEF est centrale dans la première semaine, elle se déplace avec l'extension des grèves, et Paul troque alors sa « casquette-UNEF » pour la « casquette-ml » :

« A partir du 13 mai, notre participation c'était du soutien à la grève générale. [*Mais vous faisiez quoi très concrètement?*] Ben c'est par des « groupes de porte » : on suivait la grèves dans les différentes usines : Lustucru, Neyrpic, c'était une usine d'électromécanique, on avait des groupes qui allaient dans chaque usine [*Et vous, vous êtes allé dans quelle usine ?*] Moi, je suis allé aider les copains à intervenir dans les groupes de porte, mais plus au niveau logistique : tracts, ronéo... [*Donc vous étiez dans quels lieux physiquement ?*] Dans les facs puis entre les Beaux-Arts et les locaux de l'UNEF [*rue de la Poste, dans le centre de Grenoble*] : disons que je me suis retrouvé dans une position de porte-parole du mouvement étudiant... »

La connaissance du milieu étudiant grenoblois tout comme ses compétences de syndicaliste étudiant confèrent rapidement à Paul un rôle de « passeur » entre le milieu étudiant et le milieu ouvrier, d'organisateur de la jonction des luttes étudiantes et ouvrières. Si l'on dressait une carte de ses pratiques militantes, elle serait marquée par la pluralité des lieux d'engagements et davantage encore par les déplacements entre ces lieux. Cette position d'entre-deux explique en partie sa difficulté à me décrire une journée en Mai-Juin 1968, difficulté que j'espérais – en vain

---

<sup>43</sup> Autant de caractéristiques des conjonctures fluides décrites par Michel Dobry qui parle d'« inhibition tendancielle de l'activité tactique » en temps de crise : *Sociologie des crises politiques, op. cit.*, p. 150.

– pouvoir contourner en lui reposant un certain nombre de questions extrêmement précises par courriel, suite à notre entretien téléphonique :

« Concernant vos questions, je dois effectivement être prudent (vis à vis de ma mémoire) sur l'appellation "groupe de porte". Ce nom a été employé, mais quand ? En tout cas, ce fut une réalité (mouvante) entre le 13 Mai et le 15 juin. Les journées sans manif consistaient à aller discuter aux portes des usines qui se mettaient en grève, puis à revenir vers "l'A.G." ou telle ou telle Fac, pour mobiliser des moyens de soutien aux groupes ouvriers les plus "radicaux" (tracts, affiches, mégaphones). Progressivement, la CGT a "verrouillé" certaines usines occupées, notamment les plus grosses de la métallurgie, mais, de la CSF à la zone chimie en passant par les Nouvelles Galeries, les contacts se sont multipliés.»<sup>44</sup>

Paul est avare en description de pratiques militantes quotidiennes, mais ses propos nous permettent de discerner l'objectif principal de son engagement militant en Mai-Juin 68 : mettre des compétences militantes étudiantes à la disposition des groupes ouvriers les plus « radicaux »<sup>45</sup>. Le seul moment de l'entretien où il laisse poindre, derrière le registre organisationnel, un registre plus personnel voire émotionnel, correspond au récit d'un discours proclamé devant des ouvriers en grève, au cours duquel il découvre l'« effet magique » des mots :

« Une délégation de prolos d'une usine en grève, menée par un ingénieur CFDT tendance autogestion est venue à la fac d'histoire voir les étudiants et ils nous ont demandé de venir dans leur village ! On y est allés et ça a été assez incroyable, ça ressemblait à une mythologie de 36 ou de 1917 : on débarque dans un village et tout le village est sur la place pour attendre les étudiants ! Ils nous demandent les consignes quoi ! Et je me rappelle faire un discours genre « Front populaire », avec tout le monde super remonté, qui crie et applaudit (...) C'est dur à décrire cette expérience : euphorisant oui, complètement euphorisant... On prend au sérieux le côté insurrectionnel après plus d'une semaine de grève générale... Comment dire : on sait très vite que ça ne sera plus jamais comme avant : on sait qu'on fait la révolution de mai, un peu comme la Révolution française : très vite, les révolutionnaires savent que ça ne sera jamais plus comme avant [...] Et là, devant ces ouvriers du village, nos paroles ont comme des *effets de paroles magiques*... Donc pour des gamins, c'est fascinant ! ...»

On peut penser que cette expérience, euphorisante par son caractère transgressif et performatif (« effets de paroles magiques ») et par la découverte de l'autorité charismatique<sup>46</sup>, a eu des effets

---

<sup>44</sup> Extrait d'un courriel reçu le 5/04/2008.

<sup>45</sup> Il faut entendre par là les ouvriers en grève ne se satisfaisant pas des positions du PCF et de la CGT.

<sup>46</sup> L'expérience décrite par Paul rejoint en cela celle de Claude qui « découvre » son talent oratoire au travers du nombre de personnes qui l'écoutent.

de socialisation politique de renforcement (des convictions politiques), ou autrement dit de radicalisation<sup>47</sup>. On peut enfin penser que cette expérience n'est pas sans lien avec sa future décision d'établissement en usine pour laquelle il me dit : « Je me suis établi parce que je voulais continuer, retrouver Mai 68...comprendre ce qu'il y avait dans la tête des prolos »<sup>48</sup>.

- Conclusion sur la 1<sup>ère</sup> « classe » statistique :

Claude, François et Paul sont tous les trois des hommes, de plus de 20 ans en 1968, qui s'investissent très intensément dans les événements de Mai 68, militant à plein temps plusieurs mois, se revendiquant tous les trois « révolutionnaires » et s'investissant sur les fronts étudiants comme ouvriers. Mais s'ils partagent un très fort degré d'exposition à l'événement, leurs profils sont assez différents quant au capital militant accumulé antérieurement aux événements et quant aux organisations militantes qu'ils investissent au cours des événements.

Paul milite dans des groupes d'extrême gauche plusieurs années avant 1968, ce qui n'est le cas ni de Claude, ni de François. Or cette différence d'expériences militantes influe sur les modalités de participation aux événements. Paul endosse dès le début des événements, du fait de ses responsabilités antérieures (à l'UNEF et à l'UJCml), un rôle d'organisateur à Grenoble. Claude, coupé de tout réseau de sociabilité par son voyage aux Etats-Unis et primo-militant, investit et crée tout à la fois un registre d'engagement « spontanéiste »<sup>49</sup>, trouvant ainsi dans la nouveauté<sup>50</sup> du mouvement et dans la conjoncture fluide un moyen de transformer sa faible ancienneté militante en atout. Enfin, on ne peut comprendre le registre de participation de François sans le rapporter à ses expériences adolescentes d'affrontements physiques avec des militants de l'OAS et son insoumission de jeune adulte à la discipline militaire.

---

<sup>47</sup> Sur l'importance du soutien des « foules » dans le processus de radicalisation en conjoncture de crise, Timothy Tackett écrit : « Cette « thérapie de groupe », cette « école » de la Révolution est renforcée encore sans doute par l'interaction entre les députés et le peuple. Depuis la procession de l'ouverture du 4 mai, les représentants du tiers font mention d'un sentiment d'allégresse engendré par le soutien et l'enthousiasme des foules qui les entourent », dans « Le processus de radicalisation... », *art. cit.*, p. 7 ; cf. également Tackett T., *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997.

<sup>48</sup> Après la dissolution de l'UJCml, Paul milite à la Gauche Prolétarienne (GP) et part se faire embaucher en usine suivant la ligne de l'établissement prônée au sein de l'UJCml depuis 1967. La suite de sa trajectoire est analysée au chapitre 4.

<sup>49</sup> Si Claude explique en entretien qu'il « préfère » le côté spontanéiste du mouvement qui représente à ses yeux sa caractéristique première, c'est-à-dire sa nouveauté (« quelque chose commence » me dit-il) et se présente comme extrêmement méfiant vis-à-vis des organisations d'extrême gauche, sa position doit être analysée comme la légitimation de ses propres caractéristiques : bon orateur, doté de compétence politique mais non inséré dans les réseaux militants antérieurs à 1968, investir le répertoire « spontanéiste » est un moyen de faire de nécessité vertu.

<sup>50</sup> Claude peut ainsi être rapproché de la figure du prophète politique, cet « homme sans passé » dont l'autorité et le charisme reposent sur le nombre d'acteurs se retrouvant dans son discours. Cf. à ce sujet la sous-partie sur le charisme et le rôle des prophètes charismatiques en temps de crise politique.

De ces différences, tant en amont de la crise (les trois acteurs n'ont pas accumulé le même capital militant) qu'au cours de celle-ci (différence dans les registres de participation), découlent des formes de politisation induites par la participation à Mai 68 passablement distinctes. En effet, les incidences scolaires et professionnelles sont conséquentes pour Paul qui arrête ses études et part s'établir en usine. Elles sont importantes pour François mais de nature différente : celui-ci arrête l'université et investit la marginalité contre-culturelle dans les années qui suivent (vente de bijoux en cuir, etc.). Pour Claude, les incidences politiques et personnelles sont fortes puisqu'il milite activement dans une organisation anarchiste dans les années qui suivent, quitte sa femme et expérimente des formes de vie conjugale élargies<sup>51</sup>, mais les conséquences sont moindres sur le plan professionnel (il entre au CNRS).

L'approche statistique rassemble ainsi, au sein d'une même « classe », des enquêtés qui partagent une participation très active aux événements de Mai 68, mais elle n'éclaire pas sur l'importance relative des variables dispositionnelles (variables morphologiques, liées à la trajectoire antérieure à 1968) et des variables situationnelles (liées à ce qui se joue au cours des événements) pour rendre compte des formes que prennent les rencontres entre trajectoires individuelles et crise politique.

## 2) 2<sup>ème</sup> « classe » : Mai 68 à l'usine

La deuxième sous-population définie par la classification statistique (cerclée de violet sur le plan factoriel) se situe au Sud-Ouest du plan factoriel et regroupe les enquêtés qui vivent Mai 68 à l'usine (*cf.* encadré 4 ci-dessous), proches de la CGT. Il s'agit de la population la plus âgée du corpus, composée majoritairement d'hommes issus des classes populaires, ouvriers et de salariés en 1968.

---

<sup>51</sup> Nous ne développons pas cet aspect des incidences personnelles ici dans la mesure où elles sont largement définies et analysées dans les chapitres de la deuxième partie.

#### Encadré 4 : Description de la 2<sup>ème</sup> classe par le logiciel Spad

Voici la description statistique de la deuxième classe fournie par le logiciel :

CLASSE 2 / 5				MODALITES	
V.TEST	-- POURCENTAGES ----			CARACTERISTIQUES DES VARIABLES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL		
22.36	CLASSE 2 / 5				
5.87	62.86	61.11	21.74	classe-pop	Origine sociale
5.19	37.50	91.67	54.66	travaille en 68	Occupation en 68
5.18	56.76	58.33	22.98	Usines/affront	modalite-particip68
5.16	77.78	38.89	11.18	PC	Vous situiez-vous, en 68
3.04	70.00	19.44	6.21	1927--1936	âge
2.92	38.00	52.78	31.06	1936--1944	âge
-----					
-2.88	6.82	8.33	27.33	1948--1957	âge
-3.07	3.03	2.78	20.50	autogest-féminisme	Vous situiez-vous, en 68
-3.07	3.03	2.78	20.50	tracts/occup(+aff)	modalite-particip68
-3.21	9.23	16.67	40.37	classe-moy	Origine sociale
-5.19	4.11	8.33	45.34	étudiant en 68	Occupation en 68

Pierre, Lolo et Alain sont désignés par le logiciel comme les plus « représentatifs » de cette deuxième classe. Nous avons rencontré Lolo au cours de l'enquête de terrain, à Nantes, et nous avons recontacté Pierre et Alain par téléphone pour recueillir leurs récits de Mai 68. Ces récits font apparaître des formes de participation ouvrières très hétérogènes.

#### **a) Pierre, le « tourneur de la rue d'Ulm » : « Eux avaient le savoir, moi les connaissances »**

Pierre est né en 1943 à Paris dans une famille de tailleurs juifs pratiquants, sympathisants du PCF. Ses parents l'inscrivent très jeune au patronage de la MOI (Main d'œuvre immigrée). Il entre en 1957 à la Jeunesse Communiste et fréquente la « Chaumer Azair », mouvement de jeunesse de la gauche socialiste juive sioniste, mais précise en entretien n'avoir « jamais été sioniste, ni communiste : j'étais plus libertaire, toujours à la marge dans ces mouvements »<sup>52</sup>. Les discussions politiques sont quotidiennes dans sa famille et son père l'emmène dans toutes les manifestations ; Pierre se rappelle ainsi avoir scandé « Libérez Henri Martin » sur les épaules de son père. Mais c'est le mouvement contre la Guerre d'Algérie qui est le théâtre de son entrée dans le militantisme : il prend alors ses distances avec le PCF et se rapproche du PSU en 1961.

<sup>52</sup> Les extraits cités dans cette partie sont issus de deux entretiens téléphoniques que nous avons eus avec Pierre, datés du 05/03/08 et du 08/03/08. Nous l'avons par ailleurs rencontré à plusieurs reprises, à l'occasion des braderies annuelles de l'école Vitruve, ou encore lors de la projection, à l'École normale supérieure, du documentaire réalisé sur d'anciens élèves de Vitruve (cf. chapitre 8 pour une description de ce documentaire que nous avons co-réalisé avec Stéphanie Kaïm et qui a été diffusé sur Arte en avril 2008).



Après avoir obtenu un CAP de tourneur, il commence à travailler à 17 ans comme ouvrier à la SNECMA, se syndique à la CGT et y prend rapidement des responsabilités. Il est mandaté comme représentant syndical au Festival mondial de la jeunesse d'Helsinki en 1962, voyage qu'il qualifie de « véritable cadeau qui a changé ma vie ». Il y rencontre en effet des membres du PSU et se lie d'amitié avec les « intellectuels de la rue d'Ulm » selon ses termes. A son retour, il est écarté de la CGT pour ses témoignages trop critiques de l'Union soviétique et de la RDA, mais il continue par contre à fréquenter les étudiants de l'UEC de la rue d'Ulm, en ayant bien conscience de son rôle ambigu de « caution » :

« J'étais un peu leur mascotte quoi (*il rit*), je sais pas si vous avez lu *Génération* de Rotman, mais ils parlent à un moment du tourneur de la rue d'Ulm : ben c'est moi ! Certains disent que chacun a son juif, son curé : moi, j'étais leur ouvrier de service ! »

Pierre reprend des études au CNAM en cours du soir, affirmant que « ça c'est les gars de la rue d'Ulm qui m'ont donné l'envie d'apprendre plus, qui m'ont donné le goût du savoir ». Il fréquente à cette époque, *via* l'UEC, A. Krivine, H. Weber, J. Chalit, B. Kouchner et bien d'autres, en ayant conscience qu'il n'appartient pas au même monde, mais qu'il peut gagner beaucoup à ces échanges :

« Pour moi, c'était une grande culture ces réunions, j'étais impressionné par leurs références, leur savoir mais je voyais bien qu'ils étaient aussi fascinés de leur côté... On échangeait sur la politique mais j'ai l'impression que je leur apportais plus en termes de connaissance militante du terrain qu'ils ne m'apportaient... Enfin ils m'ont apporté cet échange, ce goût du savoir [...] Comment vous dire : moi je pensais moi, et eux ils pensaient référencés : avec des citations de Trotski, Bakounine, etc... Alors que moi je parlais Maurice Thorez, Waldeck Rochet, terre à terre, politique au quotidien quoi : eux avaient le savoir, moi les connaissances. Et la différence aussi, c'est que j'avais pas l'éloquence, je parlais facilement devant dix personnes mais je restais muet devant cent.

[*Et ça vous fait quoi d'être un peu mythifié comme vous le racontez ?*]

Oh ben moi, j'étais un vieil ado, ça me mettait sur un escabeau, ça augmentait mon égo... Ça me mettait plus haut que là où j'étais : j'étais la mascotte ouvrière (*il rit*) »

Ces interactions entre jeunes ouvriers et intellectuels, ces « métissages »<sup>53</sup>, sont peu documentés en sociologie politique, et pourtant, elles ont eu parfois de très fortes incidences biographiques, Pierre m'expliquant :

---

<sup>53</sup> Bernard Pudal et Jean-Noël Retière qualifient ces rencontres sociologiquement improbables de métissage et déplorent que « la sociologie fine de ces jeunes ouvriers, de leurs perceptions et de leurs déplacements, des rencontres qu'ils firent et des leçons qu'ils en tirèrent, nous manque », dans « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel » in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 212.

« Ma vie militante, ces rencontres et 68, ça a sauvé ma vie, enfin l'orientation de ma vie : j'étais dans un modèle tout tracé : ouvrier à la SNECMA, mariage, enfants...Et là, j'ai fréquenté un monde où j'ai pris conscience que d'autres choses existaient ».

Si la domination sociale n'est bien évidemment pas absente de ces interactions, l'appartenance ouvrière de Pierre lui confère un très fort capital symbolique dans le champ militant, capital qui lui permet également de rivaliser avec les intellectuels sur le marché de la séduction :

« Quand j'allais à des soirées chez Kouchner ou Chalit, ça faisait un peu salon bourgeois, c'était plus à celui qui draguerait que des discussions sur l'avenir de la classe ouvrière...Ben oui, Avec Krivine, Chalit ou Weber : on draguait les même nanas hein ! (il rit) [*Et qui l'emportait ?*] C'est une bonne question ! Je crois que les intellos avaient les moyens, mais les ouvriers avaient l'auréole, le halo...Eux avaient les moyens, tant intellectuels, l'éloquence, mais aussi les chambres car à cette époque, le plus dur était de trouver un endroit, donc moi j'avais un ami qui me prêtait sa chambre rue de Rivoli parce que les bourgeois avaient des chambres de bonne donc ça pouvait servir d'avoir des copains bourgeois ! (*il rit*) »

Pierre quitte la SNECMA en 1966 après avoir obtenu son certificat<sup>54</sup> de métallurgie au CNAM et rentre comme employé<sup>55</sup> à LVJ (Loisirs et Vacances de la Jeunesse), organisme affilié au PCF qui organisait des colonies de vacances, des « trains de l'amitié » pour la RDA ainsi que des voyages à Cuba<sup>56</sup>. Il est salarié à LVJ au moment des événements de Mai-Juin 68, structure qui de par son caractère militant ne connaît pas de grèves. Il travaille donc la journée et participe aux événements « après le boulot » :

« 68 : je travaillais à LVJ la journée. Des fois on partait soutenir des mouvements à Billancourt, on participait aux piquets de grève, à la SNECMA d'ailleurs où j'avais gardé des copains syndicalistes ; et donc comme à LVJ on était proche du PC et on vendait des voyages aux CE, fallait être là...Et le soir, j'allais jeter mon pavé dans le Quartier latin : je me rappelle la nuit du 11 mai, rue Gay-Lussac, avec ma fiancée qui n'était pas politisée mais qui venait me soutenir (*il rit*), on a participé aux barricades... »

Si Pierre se rappelle avec émotion de la libération de la parole, il considère qu'il n'y a jamais eu de vraie rencontre entre étudiants et ouvriers :

« J'ai jamais cru que 68 c'était une révolution, y'avait vraiment deux mondes : les doux rêveurs, étudiants, qui voulaient tout renverser mais sans revendications bien précises, et les ouvriers qui faisaient la grève et qui ont continué le mouvement pour améliorer leur quotidien, qui avaient des

---

<sup>54</sup> Ses cours du soir étaient payés par la SNECMA.

<sup>55</sup> C'est au cours d'un voyage qu'il fait via la LVJ que le patron lui propose de l'engager.

<sup>56</sup> Pierre se rend à Cuba en 1967 où il se rappelle avoir parlé à Fidel Castro.

revendications très claires sur les conditions de travail : on demandait le SMIG à 1000 francs, les 40h parce qu'on travaillait 45h par semaine ! Les 4 semaines de congés payés...Et s'il y a eu solidarité entre étudiants et ouvriers, il n'y a jamais eu collusion : quand on criait « Libérez nos camarades », c'était par solidarité mais ce n'était pas nos problèmes : nous, l'idée c'était de profiter du mouvement pour tirer notre épingle du jeu, améliorer notre quotidien...Et quand les intellos sont venus faire de la politique à la porte des usines, avec Sartre qui vendait la *Cause du peuple*, même si ça c'est plus tard mais c'étaient des rigolos : dans le même camp que nous, mais des rigolos ! »

Si Pierre répète à plusieurs reprises qu'il y avait « deux mondes bien distincts » et défile dans les cortèges de la CGT lors des grandes manifestations, il est néanmoins très sensible aux rencontres socialement improbables et à la « révélation » que constituent ces rencontres :

« 68 c'est une victoire, un changement de monde : tout se passait dans la rue où l'on discutait en permanence avec ses voisins, inconnus, et le fait qu'on se soit parlé faisait qu'on ne pouvait plus revenir en arrière après, on ne pouvait plus voir les choses, ses voisins, de la même manière...On est sorti du terrier : on n'est pas allé bien loin car ça fait peur, mais on n'est jamais retourné dans le terrier. Pour moi c'est ça 68 : ça m'a donné *la possibilité de concrétiser le possible*. [*C'est-à-dire ?*] Ben, avant on pouvait rêver à une autre vie, d'autres hiérarchies, mais là, j'ai mis mes idées en action, j'ai pris mon indépendance...[*Mais vous aviez déjà quitté la « classe ouvrière » depuis 66 ?*] Oui, mais là c'était comme une révélation de choses que je sentais avant mais pas reconnues : ça m'a révélé que la classe ouvrière n'était pas subalterne, que le fait d'être inculturé n'était pas un échec : ça a été une révélation de l'autodidacte je dirais. Avant c'était : t'as pas de diplômes ? Tu vas à l'usine...et après c'était : j'ai appris tout seul, plus lentement, sauf que moi je connais la vie avant toi : je voyais que le fait d'avoir travaillé en usine à 17 ans faisait que j'avais des connaissances que les fils à papa n'avaient pas. »

Si le décroisement social (*cf.* encadré 5 ci-dessous), l'ouverture des possibles, interviennent dans la trajectoire de Pierre dès 1962 avec sa participation au Festival mondial de la jeunesse à Helsinki et la reprise de ses études, on comprend dans ses propos que les événements de Mai 68 fonctionnent comme une très forte légitimation de son autodidaxie et de ses choix « déviants » : c'est en cela que ces événements lui donnent la possibilité de « concrétiser le possible ».

### **Encadré 5 : Expériences de décroissement social et politisation**

Si la plupart des enquêtés insistent sur la « libération de la parole », ils sont également très nombreux à souligner le « bonheur » qu'ils ont pu éprouver à faire l'expérience du décroissement social au travers de rencontres improbables<sup>57</sup>, comme le soulignent ces quelques réponses à la question portant sur l'expérience la plus marquante de leur participation aux événements de Mai 68 :

- « parler à des inconnus » ;
- « TOUT le monde se parlait : étudiants, ouvriers, salariés, sans distinction de classe » ;
- « Sentiment d'euphorie lié au fait que tous les repères étaient chamboulés », etc.

La mise en suspens des rapports sociaux routiniers, amplifiée par la généralisation de la grève rend possible des rencontres habituellement improbables entre des populations d'acteurs investis dans des scènes sociales non sécantes en temps routinier<sup>58</sup>. La grève générale entraîne en effet une très forte rupture dans les rythmes sociaux ordinaires, les repères quotidiens, la gestion des déplacements, des rencontres, etc, permettant à de nombreux militants de transgresser les barrières symboliques habituellement érigées entre acteurs sociaux de « milieux » différents. Or là aussi, ces expériences de transgression entraînent le dévoilement de ces frontières et suscitent leur remise en cause. Pour Mireille, l'expérience la plus marquante de Mai 68 est « la communication entre les gens du fait que tous les repères sociaux habituels étaient remis en question », expérience qui entraîne, toujours selon ses termes, le « sentiment que tout était possible »<sup>59</sup>.

Celles et ceux qui n'avaient pas fait l'expérience de ces transgressions symboliques du fait de trajectoires improbables en amont de Mai 68, peuvent les faire en temps de crise du fait de la dérégulation sociale. Ces pratiques de transgression – pacifiques – de multiples normes sociales (on pense aux divers détournements de sens, aux jeux de mots, à l'inversion du regard, etc.) participent à leur tour de la désacralisation des institutions visées (renforçant donc leur discrédit). On peut enfin faire l'hypothèse que les émotions éprouvées à vivre le décroissement social (temporairement), sont liées à la *défatalisation du monde social* qui en découle. Ces rencontres sont autant de preuves que tout ce que l'on croit habituellement « naturel », n'est pas immuable. C'est en cela qu'elles jouent un rôle central dans le processus de socialisation politique secondaire induit par l'événement.

Pierre fonde en 1969 une association « Arts et vie » qui organise des voyages culturels. Si les interactions que Pierre a vécues avec des intellectuels ont eu pour incidence un réel déplacement

---

<sup>57</sup> Claude Fossé-Poliak s'est intéressée à cette question des rencontres socialement improbables et a mené une très belle enquête auprès d'étudiants non bacheliers inscrits à l'université de Vincennes dans les années 1980. Dans l'introduction du livre qui en rend compte, elle estime qu'« Il faudrait faire l'étude de l'histoire des rapports complexes entre les intellectuels et le peuple, des conditions subjectives et objectives (...) qui ont rendu et rendent possibles et pensables ces rencontres électives, des représentations croisées qui les structurent (fascination pour l'exotisme, mission évangélisatrice et/ou rédemptrice des uns, quête du salut culturel et/ou aspiration à l'ascension des autres). », in *La vocation d'autodidacte*, Ed. L'Harmattan, 1992, p. 27.

<sup>58</sup> Qu'il s'agisse des rencontres entre militants étudiants et militants ouvriers, entre les « katangais » et des étudiants de la Sorbonne, entre des salariés de divers secteurs et des marginaux rejetant le salariat, etc. Nous revenons sur deux cas de « métissage » de ce type dans la deuxième partie du chapitre.

<sup>59</sup> Les expressions entre guillemets correspondent aux formulations des réponses aux deux questions suivantes : Q66) Quelle a été l'expérience qui vous a le plus frappé au cours de ces événements de Mai 68 ? et Q68) Pour vous, de quoi le mouvement de Mai 68 était-il porteur ?

social, elles n'ont pas gommé, effacé les différences sociales et quand je demande à Pierre s'il a gardé contact avec certains de ces intellectuels de l'UEC ou si une personne en particulier a été importante dans sa trajectoire, sa réponse est à la fois désenchantée et lucide :

« Ce qui était important, c'est d'avoir fréquenté ces mouvements, dont il me reste l'éducation, l'échange, les idées...mais les hommes non...je n'ai pas gardé de contacts...faut dire aussi que les intellectuels sont d'un égoïsme : ils oublient les escabeaux sur lesquels ils sont montés quand on ne leur sert plus [...] Nous, on a gardé la poussière qu'ils avaient sous leurs chaussures, mais eux ne se rappellent pas du tapis sur lequel ils se sont essuyés, c'est une autre image, plus noire que celle du lapin qui sort de son terrier ! »

Pierre milite depuis sept ans en 1968 et les rencontres cruciales qui vont infléchir sa trajectoire sociale ont déjà eu lieu, mais les événements de Mai-Juin 68 vont néanmoins avoir une forte incidence sur sa trajectoire en accélérant des processus en cours (notamment son déplacement social) et en renforçant des convictions par la très forte légitimation de dispositions, visions du monde, pratiques sociales vécues sur le mode de l'illégitime jusque là (comme son autodidaxie).

### **b) Alain : des journées à jouer aux cartes dans la Biscuiterie Nantaise occupée**

Alain est né en 1947 à Nantes. Son père, qui a commencé à travailler comme mousse sur les remorqueurs, connaît une très forte mobilité sociale au sein de la Compagnie nantaise de remorquage qu'il finit par diriger en fin de carrière, et sa mère, fille de mécanicien à la SNCF, se consacre à l'éducation de ses trois enfants. Ils sont tous les deux catholiques pratiquants et votent à droite.

Après avoir obtenu son CEP en 1962, Alain passe un CAP de pâtissier et entre comme ouvrier spécialisé à la biscuiterie de Nantes en septembre 1966. Il est donc OS à la biscuiterie au moment des événements de Mai-Juin 1968 :

« En 68, on a fait la grève et on a occupé l'usine : on a suivi le mouvement quoi !

*Vous vous rappelez quand la grève a commencé ? comment l'occupation a été décidée ?*

Non...On a suivi : y'avait plusieurs usines qui s'étaient mises en grève, et donc on a tout arrêté, et on a organisé l'occupation, jour et nuit, de l'usine, mais bon, moi, faut préciser que je me suis marié le 1<sup>er</sup> juin donc vous voyez...[*Et vous étiez syndiqué ?*] Oh non non...Moi je débutais hein, j'avais 21 ans, j'étais OS...J'étais pas du tout politisé hein, mon père était de droite, moi ça m'intéressait pas trop. Mais je trouvais que c'était bien ce qu'ils proposaient les syndicats, ceux qui organisaient le mouvement quoi, je trouvais qu'il y avait besoin de ça, mais moi je participais pas aux réunions politiques et syndicales non.

*Et vous pouvez me décrire alors ce que vous faisiez pendant une journée ?*

On s'était organisé un peu comme les trois huit, pour que l'usine soit tout le temps occupée, car c'était une usine qui marchait en trois huit, enfin pas exactement car à l'époque, on faisait 9 heures par jours, sur 5 jours, donc on était à 45h par semaine...Donc on a organisé des roulements pour qu'il y ait toujours du monde dans l'usine, on a nettoyé nos machines, on les entretenait un peu, et puis...On jouait aux cartes quoi (il rit) ! [Avec qui ?] Ben avec les amis que j'avais à l'usine, comme on n'allait pas aux réunions, fallait bien qu'on s'occupe hein (il rit) d'autres jouaient aux dames, aux échecs, on amenait de quoi passer le temps, on discutait quoi (il rit), c'était sympa ! »<sup>60</sup>

Alain se rappelle d'une vie collective joyeuse<sup>61</sup> au sein de l'usine occupée, des repas partagés, de longues discussions, de quelques barbecues collectifs, mais s'avoue bien incapable de se rappeler des revendications portées par les ouvriers de la biscuiterie, de l'organisation des différentes tâches militantes au sein de l'usine pendant le mouvement ou encore de la durée de la grève. Il m'explique qu'il n'avait aucune conscience de classe à cette époque, qu'il était plutôt satisfait de ses conditions de travail et que bien que d'accord sur les revendications des syndicats, il ne se sentait pas vraiment impliqué dans le mouvement :

« Mai 68, c'était un peu la rigolade, la fête quoi : comme on avait arrêté de travailler dans l'usine, qu'on mangeait ensemble, on s'est beaucoup parlé, ça c'est sûr, et après c'était plus pareil, mais disons que pour moi, c'était des conditions meilleures que pendant mon apprentissage chez un petit patron où là j'avais pas d'horaires, pas de pause, et j'étais moins bien payé [Vous faisiez quoi à la biscuiterie ?] J'étais à la fabrication de la pâte : on faisait des boudoirs, des choco-BN qui se vendaient très bien à l'époque et des biscuits pour les Etats-Unis, pour l'Europe, y'avait plusieurs unités de production et dès fois quand on avait besoin de moi j'allais aider à la cuisson. [Et c'était quoi vos horaires ?] Moi je travaillais de jour, donc dès fois du matin tôt et dès fois de l'après-midi, mais pas la nuit. »

La participation d'Alain à Mai 68 se cantonne à l'usine, située à Vertou<sup>62</sup>, et s'il fait grève et acte de présence pour assurer l'occupation, il ne participe à aucune manifestation au cours des événements :

« Vous n'êtes jamais allé manifester dans Nantes ? »

---

<sup>60</sup> Les propos d'Alain cités dans cette partie sont issus d'un entretien téléphonique réalisé le 9 mars 2008, d'une durée d'une heure. Nous l'avons recontacté pour l'interroger spécifiquement sur « son Mai 68 », du fait de son statut de « paragon ».

<sup>61</sup> B. Pudal et J.N Retière ont retrouvé dans CFDT magazine, une description similaire de l'occupation de la Biscuiterie : « la déléguée de la CFDT de la Biscuiterie Nantaise se souvient, en effet, de l'immense souffle d'air qu'avait représenté une occupation active et joyeuse, riche en débats de toutes sortes et nullement assombrie par la reprise, ressentie comme une victoire », in « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel », *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 216.

<sup>62</sup> Vertou se situe à 10 km au Sud-est de Nantes.

Non...On n'a pas dû avoir de proposition pour aller dans la ville...et puis y'avaient des affrontements hein dans les manifestations, donc peut-être que j'étais un peu craintif à l'époque ! (*il rit*) Certains ouvriers de l'usine se sont faits arrêter dans des manifestations d'ailleurs. »

Alain ne se rappelle pas quels sont les syndicats qui ont mené le mouvement et organisé l'occupation à la biscuiterie ; il a joué aux cartes des heures durant ; discuté « de tout et de rien » ; n'a pas participé aux réunions syndicales dans l'usine ni à aucune manifestation, et pourtant, il avoue qu'ils sont nombreux à s'être syndiqués suite au mouvement de grève. Dans son cas, ce n'est pas à la biscuiterie qu'il se syndique car il quitte l'usine fin juin 1968 pour partir « faire une saison à La Baule » avec sa femme, avant de revenir sur Nantes et de travailler pour différents artisans-pâtisseries, se syndiquant alors quelques temps à la CFDT :

« On s'est beaucoup syndiqué après le mouvement, ça nous a fait nous rendre compte quand même, les revendications, le travail des syndicats...[*Vous diriez que ça vous a politisé de participer à cette occupation ?*] Oh ben oui, disons que c'était vraiment une expérience et que bon, mon père était de droite et moi après j'ai été de gauche et j'ai toujours été de gauche après.

*Et vous attribuez ce positionnement à gauche à Mai 68 ou aussi à d'autres facteurs ?*

Ça a joué, et puis j'étais jeune, mais après, il suffit de regarder qui a fait avancer les choses pour les ouvriers : ça a toujours été la gauche : les congés payés, la semaine à 40 heures, etc, donc en tant qu'ouvrier, moi je dis : quand on est ouvrier on peut pas être à droite quoi (*il rit*) ! Mais c'est vrai que la conscience d'être ouvrier, c'est venu un peu de là je pense. »

Il faut souligner ici l'importance des occupations comme répertoire d'action à faible coût d'entrée<sup>63</sup> (Alain, bien que non politisé, non syndiqué, trouve sa place dans l'occupation de l'usine) mobilisant, sur un même lieu, des acteurs aux compétences politiques très hétérogènes et contribuant par là-même (par les rencontres sur le lieu entre militants et jeunes ouvriers non syndiqués, par la participation aux tâches collectives, par les discussions autour de jeux de cartes) à une socialisation politique « accélérée » pour les moins politisés<sup>64</sup>. En effet, pour Alain, les « gains de socialisation » sont pluriels et passent par l'information dont il est récepteur du fait de sa présence dans les locaux de l'usine, au fil des discussions, des repas, et aux marges des réunions, et les rencontres de militants qu'il ne côtoyait pas auparavant. Car si les conjonctures

---

<sup>63</sup> Sur le répertoire d'action de l'occupation, ses usages militants et ses incidences, Cf. Pénissat E., « Les occupations de locaux dans les années 1960-1970 : Processus sociohistoriques de «réinvention» d'un mode d'action », *Genèses*, 2005, 59, pp. 71-93 ; Pechu C., « Quand les «exclus» passent à l'action. La mobilisation des mal-logés », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 34, p. 114 - 133

<sup>64</sup> Etienne Pénissat écrit ainsi que les catholiques de gauche et les groupes d'extrême gauche « envisageaient l'occupation comme un moyen de «faire participer », de susciter un investissement (voire un surinvestissement propice au devenir militant) des acteurs concernés par l'occupation. (...) L'occupation, en impliquant une prise de possession d'un lieu avec toutes les conséquences que cela engendre (gestion de la sécurité, gestion du lieu et des objets, autonomie vis-à-vis des autorités...), doit entraîner une prise de conscience des dominés. », *art. cit.*, p. 87.

de crise sont marquées par affaiblissement de la régulation sociale, elles se caractérisent au contraire par un surcroît d'intégration sociale (multiplication des interactions de face à face).

Alain fait donc partie de ces bataillons d'ouvriers non syndiqués (sûrement les plus nombreux) qui ont soutenu le mouvement, non pas à distance comme ces ouvriers que Nicolas Hatzfeld appelle les « attentistes »<sup>65</sup>, mais bien sur place, par une « présence physique silencieuse » et dans une logique de délégation<sup>66</sup>. Malgré leur nombre, ces ouvriers non syndiqués sont les grands absents des travaux sur Mai 68<sup>67</sup> et des lendemains mémoriels. Maurice Halbwachs a souligné combien une mémoire n'a de chance de perdurer que pour autant que perdure le groupe qui la porte, d'où la difficulté à laquelle s'est heurtée Boris Gobille pour travailler sur la mémoire ouvrière de Mai 68 : « Mai 68, avec ses révoltés d'un jour ou d'un mois sans inscription syndicale, reste d'une certaine manière introuvable quand il s'agit d'en pister la mémoire »<sup>68</sup>.

### c) Lolo : entre usine et bohème

Lolo est né en 1948, dans une famille populaire apolitique. Son père était ouvrier à la SNCF et sa mère au foyer. Il s'entend très mal avec ses parents et quitte le domicile familial à 14 ans : il entre en collège technique où il obtient quatre CAP « grâce à ses facilités » en dessin industriel. Il travaille très jeune, et se spécialise en illustration industrielle. En rupture totale avec sa famille, adepte de blues, de jazz et de boîtes de nuit, il alterne périodes de travail en intérim et vie de bohème « sur les routes » :

« Quand je commençais à me balader en 1966-67, je prenais le sac-à-dos et je partais, je faisais du stop, je rencontrais des gens, je partais avec eux quelques mois, j'ai vécu comme ça à Lyon, à Dijon et puis beaucoup sur la côte d'Azur, à St Trop à l'époque on était très bien accueillis les mecs aux cheveux longs parce qu'on attirait énormément les filles : les boîtes de nuit étaient gratuites pour nous...à Paris notamment, au Bus Paladium, j'y allais quasiment tous les soirs, et à la Roulotte... »<sup>69</sup>

---

<sup>65</sup> Nicolas Hatzfeld évalue à près de 20 000 sur 24 000 les ouvriers de Sochaux absents de l'usine au cours des événements, in *La grève de Mai-Juin 68 aux automobiles Peugeot à Sochaux*, Mémoire de maîtrise, Université Paris VIII, Juin 1985.

<sup>66</sup> Pour Xavier Vigna, la majorité des grévistes confie la direction et la gestion des mouvements de Mai-Juin 68 à une minorité active. Cf. *L'insubordination ouvrière dans les années soixante-huit. Essai d'histoire politique des usines*, PUR, 2007.

<sup>67</sup> A l'exception notoire, et récente, du travail de Xavier Vigna précité.

<sup>68</sup> Boris Gobille, « La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible », *Genèses*, 28, sept 1997, pp. 96. Plus largement, sur la construction de la mémoire des événements, cf. Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, pp. 63-82, 1994.

<sup>69</sup> Les propos cités dans cette partie sont extraits de l'entretien réalisé au domicile nantais de Lolo le 25/11/04.



En 1968, il est illustrateur technique à Sud-aviation (Orly) et participe à une des premières occupations d'usine, se situant du côté des anarchistes :

« J'ai fait 4 mois de grève à Sud-aviation, on avait carrément soudé les portes des hangars, c'était impossible de rentrer là-dedans...c'était une des premières usines à être occupée... On a tenu 4 mois ! On a même séquestré notre patron ! Au début les CRS sont venus pour essayer d'ouvrir les portes mais ils ont rien pu faire, y'aurait eu trop de dégâts donc ils sont repartis, par contre ils ont été plus violents sur les usines à côté comme SKF, les roulements à bille...Mais nous, la direction a carrément fermé, donc en fin de compte y'avait plus rien à faire, on pouvait même plus accéder parce que tout était soudé : les avions étaient soudés sur des tracteurs ! *[Et vous étiez syndiqué ?]* Jamais : j'ai été sympathisant de pleins de trucs mais jamais syndiqué : j'aime pas marcher du même pas que les autres, par principe...J'ai milité avec des syndicats oui, mais je cotise pas. *[Mais vous étiez proche de quels milieux à l'époque ?]* J'étais plutôt proche des milieux anarchistes, trotskistes...Je lisais régulièrement *Le monde libertaire*... »

Une fois l'usine fermée, Lolo passe une grande partie de ses journées à photographier les événements, en restant principalement dans le Quartier latin la journée :

« Je dirais que ça a été une récréation...on s'est amusé... Mais bon, ce que j'ai vu en tant que photographe a été assez dur donc j'ai lancé quelques pavés sur les flics (*il rit*). C'était vraiment du n'importe quoi : matraquages... j'ai fait une photo d'une femme enceinte matraquée par un CRS qui a fait la couverture d'un journal...*[C'était un geste politique de photographier tout ça pour vous ?]* Ah oui : la seule chose vraiment politique que j'ai faite c'est de photographier ces saloperies et cette violence ! La Sorbonne, je suis passé au moment où y'avait les katangais et d'ailleurs j'ai jamais compris qu'ils n'aient pas annoncé de morts parce que j'ai vu passer des CRS par les fenêtres : je suis persuadé qu'il y a eu des morts...on saura jamais le nombre, mais de chaque côté y'a eu beaucoup de blessés. [...] Assez vite, j'ai travaillé pour l'agence Gamma, pour Lelouch et Godard : j'ai fait plein de films sur eux qu'ils m'ont achetés, et des photos aussi *Et comment vous vous êtes retrouvé à travailler pour Godard et Lelouch ?*

Ben par hasard, en déconnant : sur une charge où je prenais des photos, on s'est fait casser la gueule avec un autre mec qui était photographe professionnel et qui m'a dit : « faudrait que tu me montres tes photos car j'ai pas pu en faire », et comme ça, il m'a dit : viens travailler pour nous, ils m'ont acheté des photos, et je me suis retrouvé comme ça sur les trucs un peu dur : j'étais sportif à l'époque, je courais très vite... J'étais toujours casqué, blouse blanche presse ; je me suis jamais fait arrêter, mais on prenait des risques à faire des photos hein »

La conjoncture critique et la dérégulation sociale qui l'accompagne permet ainsi à ce jeune ouvrier bohème de travailler ponctuellement pour Godard et d'investir une boîte de nuit que Pierre Vassiliu leur prête durant quelques mois, vivant ainsi les événements de Mai-Juin 68 comme une « grande récréation » :

« On a organisé des booms aussi ! J'avais des copains et copines à La Varenne, et Pierre Vassiliu nous avait prêté sa boîte de nuit sur les bords de Marne : tout au noir, on a travaillé 4 mois comme des dingues, j'étais barman, disquaire : je me suis amusé tout le temps, c'était une espèce de jeu, une grande récré...et puis j'avais du fric en plus, parce que je gagnais pas mal d'argent... Godard et Lelouch me filaient 1000 balles par jour quand je travaillais pour eux, c'était le salaire d'un mois à l'époque...[*Et est-ce qu'il y avait une dimension politique dans cette fête généralisée ?*]

Oui bien sûr, on sortait dans les boîtes de jazz, de blues et on passait des soirées à refaire le monde ; on lisait Bakounine, Proudhon...Trotsky j'ai lu des trucs mais j'étais pas trop branché dessus...J'ai lu un peu Che Guevarra, j'aimais bien, ça nous faisait rêver à l'époque ! [...] Mais moi, je me baladais sur la terre, point c'est tout ; ce côté anarchiste, sympa : on sortait beaucoup rive gauche, Léo Ferré, Brassens, Barbara, c'était un état d'esprit...[...] Et ce qu'on dit jamais, c'est que toutes les boîtes comme ça qu'on connaissait bien, c'était des boîtes de strip-tease qui ont coulé en 68 : quand les Katangais sont arrivés vers la Sorbonne, y'a eu toutes les prostituées qui ont déboulé là pour voir le bordel...y'avait plus personne dans les boîtes de nuit ! »

La façon dont Lolo participe aux événements de Mai-Juin 68 pourrait se résumer au principe de la bande dessinée de Gébé, *l'An 01*, sous-titrée « On arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste ! », qui narre un abandon utopique, consensuel et festif. Quand Lolo parle de « fête généralisée pendant plusieurs mois », il faut relier cela au caractère extra-quotidien de la conjoncture de crise et à la dérégulation de l'économie émotionnelle qui en découle, tout ceci étant subordonné à la grève générale et à la fermeture de son usine (sur le recours à l'image de la fête dans les récits de Mai 68, cf. encadré 6 ci-dessous).

Si cet affaiblissement de la régulation sociale est maximal pour des ouvriers dont l'usine a été fermée et qui se retrouvent ainsi coupés radicalement de leur vie quotidienne habituelle, on n'insistera jamais assez sur le fait que la conjoncture critique affecte de manière très inégale les différents acteurs et lieux, et que la grande majorité des Français passe à côté des événements de mai et juin 1968, du fait de leur position en « lisière du feu de camp » comme le rappelle notamment J.N Retière<sup>70</sup>. La femme de Lolo<sup>71</sup> (qu'il ne connaissait pas encore en 1968) était

---

<sup>70</sup> J.N Retière reprend les concepts de « feu de camp » et de lisière du « feu de camp » à M. Halbwachs et reproche à certains sociologues et historiens d'avoir « grossi » une conjoncture, qui n'a pas affecté sa famille : « En 1968, nous habitons à 500 mètres de la préfecture, à une portée de picotement des gaz lacrymogènes. J'avais 15 ans lors de ce mouvement social qui fut particulièrement important à Nantes. La grève du siècle n'affecta pas ma famille : le mouvement, les manifs à teneur insurrectionnelle, les élans de solidarité, la liesse combative, la fin de mois difficile due à la grève, aucune de ces choses que retiennent les mémorialistes nous concernera « directement » » in *Ego-histoire de sociologue. Les bonheurs de l'éclectisme*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de C. Suaud, Nantes, 2006, p. 30.

<sup>71</sup> Le père de Mariette (la femme de Lolo) était coupeur en vêtement dans un grand magasin de Nantes et sa mère au foyer. Mariette était présente tout au long de l'entretien réalisé le 25/11/04 avec Lolo.

employée chez un poissonnier à Nantes en 1968 et son seul souvenir des événements est la pénurie d'essence<sup>72</sup>.

### **Encadré 6 : Mai 68, une grande fête ?**

Le recours à l'image de la fête et l'évocation des sentiments de « bonheur », d'« euphorie collective » et de « fraternité » sont récurrents dans les récits de Mai 68. Michel Dobry rend compte de ces « moments de folie » ou d'« effervescence créatrice » par le processus de désobjectivation<sup>73</sup> des rapports sociaux, mais sans rentrer dans l'explication empirique de ce qui produit ces impressions. Nous voudrions souligner, ici encore, le rôle des émotions dans cette homologie récurrente (dans les discours profanes) entre crise politique et fête.

Tout d'abord, le temps de la fête comme le temps des conjonctures critiques est extra-quotidien et caractérisé par la rupture avec le temps ordinaire, routinier. Ces parenthèses temporelles sont ensuite marquées par une mise en suspens des contraintes habituelles et un certain relâchement dans le contrôle de l'expression sociale des émotions (contrôle par les institutions<sup>74</sup> et par les acteurs eux-mêmes). D'où le sentiment de « libération », d'émancipation ou encore « d'être enfin soi », lié à l'effet de suspension de ces micro-contraintes quotidiennes. Ce relâchement des micro-tensions accumulées s'éprouve en premier lieu dans les corps : on marchera plus lentement dans la rue, on regardera différemment son voisin dans le bus, on s'autorisera à donner la main à son voisin dans une manifestation, à sourire à des inconnus, etc. Geneviève<sup>75</sup> relie très clairement l'impression de fête à la suspension de l'ordinaire :

« Comment décrire 68 ? La fête constante oui... ne serait-ce que parce qu'il y avait carrément des décalages horaires: quand on manifeste le soir et qu'on est la nuit à la Sorbonne et après je ne sais où, y'a tout le côté fatigue physique qui joue aussi. C'est une impression de fête et une impression de liberté parce que les gens se causaient effectivement dans la rue, et marchaient car y'avait quasiment pas de bagnoles [...] Les gens n'étaient pas enfermés dans leur tête comme vous les voyez aujourd'hui dehors ou dans le métro, ça avait cette impression de *Oufff* : on respire, on souffle, c'est la liberté retrouvée. Un peu comme *L'An 01* : c'est vraiment cette impression que... on arrête tout, on réfléchit, et c'est pas triste : voilà, c'est ça ! [...] A la fois l'impression de liberté, de fraternité entre nous tous, de puissance et de pouvoir de la rue : ça c'est extraordinaire comme impression (*elle rit*)... C'est ça qu'on a vécu en 68 hein ».

Les ajustements corporels infinitésimaux quotidiennement mis en œuvre pour adhérer à son rôle social, les compromis semi-conscients pour s'ajuster aux attentes sociales, « les petites démissions silencieuses qui font le consentement »<sup>76</sup>, le sens des limites (lié à l'intériorisation de la nécessité du monde social), ces processus continus et insensibles, sont subitement rendu injustifiés, arbitraires (et par là même insupportables). Et cette relative suspension des contraintes habituelles de contrôle de soi procure le sentiment de fête dans le sens où (temporairement) « tout est permis » : dire ce qui est habituellement tu, faire ce qui relève de l'impossible (voire de l'impensable) en temps normal. Ainsi, la fête et la crise politique se rejoignent dans l'offre d'un cadre de dérégulation émotionnelle. Cela permet également de

---

<sup>72</sup> Celle-ci nous dit ainsi : « En 68, j'avais 22 ans et alors, ça m'est complètement passé au-dessus parce qu'en province, c'était pas du tout la même chose et puis on faisait un travail très très dur : je me levais à 4 heures du matin pour finir à 10 heures le soir ! La seule chose qui a beaucoup frappé, c'est qu'on pouvait pas avoir de carburant, et nous on faisait les marchés donc on était très préoccupés par ça, mais c'était pas pareil qu'à Paris hein et puis en plus j'étais pas dans un milieu qui s'intéressait à ça... ».

<sup>73</sup> Dobry M., *Sociologie des crises politiques*, op. cit., p. 155.

<sup>74</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce propos : « On peut dire indifféremment que les agents tirent parti des possibilités offertes par un champ pour exprimer et assouvir leurs pulsions et leurs désirs, éventuellement leur névrose, ou que les champs utilisent les pulsions des agents en les contraignant à se soumettre ou à se sublimer pour se plier à leurs structures et aux fins qui leur sont immanentes » in *Méditations pascaliennes*, op. cit., p. 238

<sup>75</sup> Geneviève est née en 1944 dans une famille juive communiste, populaire, du Marais à Paris. Elle commence à militer en 1960 contre la Guerre d'Algérie, au sein de l'organisation trotskiste « Voix ouvrière » (ancêtre de LO).

<sup>76</sup> Et qui « deviennent soudainement insupportable » en conjoncture de crise, selon James Jasper, dans « L'Art de la protestation collective », in Cefaï D., D. Trom (dir.) *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2001, p. 146

comprendre que des émotions habituellement réservée à la sphère familiale, en particulier la fraternité, sont ressenties ici envers des camarades voire des inconnus, comme l'exprime Maëlle<sup>77</sup> :

« Y'avait aussi des réunions à l'extérieur [*du lycée*], dans des cafés : ça aussi c'était nouveau pour moi, jusque là j'avais jamais eu le droit d'entrer dans un café...C'était vraiment : devenir adulte, très rapidement, prendre des responsabilités qu'on m'avait toujours interdites...Et dans une ambiance de fraternité comme je n'ai jamais plus ressentie : on était, avec des inconnus de la veille, comme entre frères et sœurs, comme si on s'était toujours connu et avec la même tendresse »

La suspension du temps ordinaire permet par ailleurs la multiplication des interactions de face à face et des rencontres et comportements inhabituels, comme au cours de fêtes. C'est ce que souligne Gérard<sup>78</sup> :

« Y'a quelque chose de saisissant, c'est qu'à un moment, ça bascule : on sait pas pourquoi, mais on est dans le métro et on a envie de s'intéresser aux gens qui sont autour de nous : on les voit quoi ! Et c'est pas simplement parce qu'on est dans une manif où y'a beaucoup de monde parce que des manif moroses j'en ai fait, mais là, tout d'un coup, les gens se sourient facilement, s'adressent la parole, dans une ambiance festive et chaleureuse : oui, ça c'était quelque chose de très très frappant ! Surtout pour un timide comme moi...Enfin je veux pas dire que je me suis mis à parler à tout le monde ou à devenir extraverti, mais j'étais très sensible à cette dimension: c'était l'idée aussi que la société pouvait être beaucoup plus disons fraternelle, douce dans des rapports entre personnes, moins figée dans un quotidien stérile quoi »

Tout se passe comme si l'ouverture du champ des possibles se traduisait corporellement par une ouverture du champ de vision (au sens large) : on se met à voir des gens habituellement invisibles. Enfin, si la synchronisation des sphères sociales en conjoncture de crise peut être douloureuse dans la mesure où elle contraint à introduire une cohérence dans ses prises de position<sup>79</sup>, elle permet d'un autre côté une simplification de l'espace social et une (relative) mise en cohérence des pratiques avec les représentations. Nombre d'enquêtés relatent ainsi le bonheur d'être « enfin être eux-mêmes », et d'avoir le sentiment « d'être cohérent avec soi-même », comme l'explique ici Geneviève :

« Ca a été une période de ma vie très heureuse quand j'ai milité, même si c'était dur, même si c'était fatiguant, etc, c'était une période *heureuse parce que il n'y avait pas de failles dans ma tête*, je veux dire que c'était...l'évidence, hyper cohérent...et ça c'est important, c'est chouette ces impressions que on sait pourquoi on vit, on sait ce qu'on a à faire sur la terre, c'est extraordinaire quoi ! Et en 68, c'était vraiment ce sentiment là.»

- Conclusion partielle:

Plus encore que pour la 1<sup>ère</sup> « classe », les récits que font Pierre, Lolo et Alain de leur participation aux événements de Mai-Juin 1968 rendent compte d'une diversité des pratiques militantes et d'une très forte hétérogénéité des registres de participation qui n'apparaît pas dans les résultats statistiques. Ils sont certes tous les trois issus des classes populaires, ont entre 20 et 25 ans et travaillent en usine en 1968 (ce n'est plus vraiment le cas pour Pierre), et participent à des occupations d'usine, mais les homologues s'arrêtent là.

---

<sup>77</sup> La trajectoire anté-68 de Maëlle est analysée à la fin du chapitre 1, dans le schème des incohérences statutaires vécues par de jeunes lycéennes ou étudiantes.

<sup>78</sup> Gérard est né en 1948, d'un père réfugié de la Guerre d'Espagne, de famille très modeste de paysans catalans, et d'une mère d'une famille de bourgeoisie provinciale. Il est en classe préparatoire scientifique à Toulouse en 1968, proche des JCR depuis le mois de janvier 1968. Il deviendra permanent de la LCR pendant 16 ans au lendemain des événements de Mai-Juin 1968.

<sup>79</sup> Cf. à ce propos Bourdieu P., *Homo Academicus*, op. cit., chapitre 5 : « Le moment critique », pp. 207-250.

Leurs modes d'appropriation des événements sont extrêmement distincts, et comme ils n'agissent pas de la même manière sur l'événement, l'événement n'agit pas sur eux de manière similaire : tandis que Mai 68 permet à Pierre de « concrétiser le possible » en légitimant et en valorisant son autodidaxie, Lolo n'attend pas Mai 68 pour mener une « double vie », entre usine et bohème ; et Alain qui n'avait aucune conscience politique avant 1968, découvre le travail des syndicats. Si bien que les incidences biographiques du militantisme en Mai 68 seront bien moindres sur la trajectoire de Lolo ou Alain que sur celle de Pierre, alors même que ce dernier participe moins activement que les deux autres.

Ici encore, on voit toute l'importance du capital politique accumulé en amont de la crise pour rendre compte des formes de participation, comme le souligne d'ailleurs Pierre :

« Le fait d'avoir été militants avant, et notamment militants syndicalistes, ça fait qu'on avait délimité les besoins, et Mai 68 nous a permis d'obtenir ce que l'on revendiquait ; alors que certains doux rêveurs voulaient juste tout renverser mais sans analyse politique de terrain. »

Tandis que les années de militantisme syndical au sein de la CGT permettent à Pierre d'acquérir des dispositions et compétences à évaluer des besoins et formuler des revendications précises en 68 (revendications qu'il est aujourd'hui encore capable de se remémorer avec précision), Lolo se contente d'approuver un mouvement d'occupation, et de le soutenir par sa présence physique passive au sein de l'usine occupée, et Alain enfin, trouve dans les événements de Mai-Juin 68 une occasion de légitimer des formes de vie alternatives. D'où la nécessité de rapporter des formes de participation au capital militant mais également aux formes d'intérêts (*d'illusio*) investies dans la crise.

### **3) Des étudiants peu actifs qui se politisent avec Mai 68**

La troisième sous-population définie par l'analyse par classification (cerclée de rose sur le schéma ci-dessus) se situe au Nord-Est du plan factoriel et regroupe les enquêtés qui vivent Mai 68 au lycée ou à l'université (*cf.* encadré 7 ci-dessous) et s'investissent peu activement dans les événements. Il s'agit de la population la plus jeune du corpus, composée exclusivement de lycéens ou de jeunes étudiants en 1968, dont les parents sont majoritairement de gauche et qui n'ont aucune expérience politique antérieure à Mai 68.

### **Encadré 7 : Description de la 3<sup>ème</sup> « classe » par le logiciel Spad**

Voici la description statistique de la troisième classe fournie par le logiciel :

CLASSE 3 / 5				MODALITES	
V.TEST	-- POURCENTAGES ----			CARACTERISTIQUES DES VARIABLES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL		
6.83	52.27	85.19	27.33	1948--1957	âge2
6.59	36.99	100.00	45.34	étudiant en 68	Occupation en 68
3.97	27.59	88.89	54.04	Non	Etiez-vous militant avant 1968 ?
2.90	25.61	77.78	50.93	Non	Vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?
2.46	24.39	74.07	50.93	plutôt de gauche	Diriez-vous que votre père est (ou était)
2.44	55.56	18.52	5.59	UNEF-lycée	Vous situiez-vous, en 68 ... en classes
-----					
-2.42	8.33	22.22	44.72	Oui	Vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?
-2.55	4.44	7.41	27.95	intens-milit68++	Intensité du militantisme
-2.83	5.26	11.11	35.40	1944--1948	âge2
-3.50	2.00	3.70	31.06	1936--1944	âge2
-3.97	4.05	11.11	45.96	Oui	Etiez-vous militant avant 1968 ?
-6.59	0.00	0.00	54.66	travaille en 68	Occupation en 68

Les trois parangons de cette classe, Marylène, Marie et Frédéric, vivent tous les trois chez leurs parents au moment des événements et l'on montrera en quoi ce statut de « jeunes » n'ayant pas encore acquis l'indépendance vis-à-vis de la famille d'origine est déterminant des formes de participation, et des formes d'intérêts (et de désintérêt) investies dans les événements.

#### **a) Marylène : poussée par ses parents à participer à Mai 68**

Marylène est née en 1948 à Paris dans une famille de militants communistes. Son père, caméraman et sa mère, monteuse, ont tous deux leur carte au PCF et Marylène se rappelle d'une « enfance avec des parents très militants qui vendaient l'*Huma* tous les dimanches et qui faisaient des réunions politiques à la maison ». Elle affirme qu'en réaction à ses parents, elle n'a jamais été politisée, à tel point qu'en Mai 1968, ce sont ses parents qui la poussent à participer aux événements :

« En 1968, je venais de passer mon bac, je m'étais inscrite aux Langues O, en russe, mais j'y suis très peu allée et puis il y a eu Mai 68...[...] J'avais plutôt peur, j'étais frileuse : mes parents me poussaient à y aller, eux qui étaient des militants depuis toujours...alors j'y suis allée quelques fois : quelques manifs, un peu à la Sorbonne, mais vraiment pas grand chose (*elle rit*). J'en suis pas fière hein, j'aurais dû plus y aller (*elle rit*), mais j'étais trouillarda quoi... »<sup>80</sup>.

<sup>80</sup> Les citations utilisées dans cette partie sont extraites d'un entretien téléphonique sur Mai 68, daté du 20/03/08.

Elle insiste à plusieurs reprises sur son caractère « trouillard » pour justifier son très faible engagement, et l'expérience la plus marquante qu'elle retient de Mai 68 relève plus du cauchemar que de l'euphorie :

« Je me souviens une fois m'être retrouvée dans une manif et avoir été refoulée avec d'autres dans les escaliers de la Coupole à Montparnasse, avec des gaz lacrymo qui nous prenaient à la gorge, un vrai cauchemar ! C'est mon souvenir le plus marquant de 68 (*elle rit*) »

Sa participation aux événements se limite ainsi à quelques manifestations étudiantes et à quelques passages par la Sorbonne :

« Je suis allée quelques fois à la Sorbonne : l'ambiance était très sympa, tout le monde discutait, jeunes et vieux...[Et vous, vous parliez ?] Oui, mais j'y allais très peu [...] Je me souviens un jour sur la place devant la Sorbonne de parler avec des vieilles personnes, enfin « vieilles » : faut dire que j'avais 20 ans donc elles me paraissaient vieilles mais elles ne devaient pas avoir plus de 30 ans quoi ! Donc c'est ce côté très convivial que je ressens encore... »

Marylène assiste donc aux événements plus qu'elle n'y prend part, et pourtant, cela ne l'empêche pas de se considérer maoïste à cette époque. Cette appartenance politique, revendiquée dans son questionnaire, m'avait en effet étonnée et sa réponse, en entretien, vient confirmer l'importance des affects et des réseaux de sociabilité amicaux et familiaux dans l'orientation politique:

« Influencée par une cousine et son mari que j'aimais beaucoup, je me sentais plus proche des maos, j'ai même été abonnée à un journal chinois après ! Mais je ne pourrais pas vous dire pourquoi en termes politiques, j'ai jamais été politisée, en réaction sûrement à mon enfance avec des parents très militants. »

Bien que très faiblement engagée au cours des événements, la suite de la trajectoire de Marylène sera fortement marquée par les retombées de Mai 68, dans la mesure où elle devient institutrice à l'école maternelle de Vincennes dès la rentrée 1969 :

« Donc 68, enfin non, c'est après que c'est venu : on a vécu en communauté, on est devenus végétariens ; on a pris conscience de plein de choses...faut dire que j'ai été institutrice à l'école maternelle de Vincennes donc y'avait cet environnement, la crèche parentale... »

Ainsi, malgré sa très forte disponibilité biographique, Marylène n'est pas fortement exposée à la crise politique, d'où l'importance de prendre en compte l'âge, au sens sociologique du terme, le statut mais également la configuration familiale. En effet, si Marylène a 19 ans, elle vit encore chez ses parents et entretient avec eux de très bonnes relations, si bien que les revendications étudiantes de mixité, d'évolution des mœurs et de remise en question des modèles familiaux n'entrent pas en résonance avec ses préoccupations du moment.

## b) Marie : Quand Mai 68 rend possibles les premières relations sexuelles

Marie, née en 1951 à Toulouse, est la cadette de trois enfants. Ses parents sont tous les deux professeurs agrégés, catholiques pratiquants, syndicalistes proches du PSU. Alors que les deux aînés sont brillants dans leurs études, Marie est très rapidement jugée « pas assez intelligente pour faire des études universitaires »<sup>81</sup> par ses parents, si bien qu'elle est inscrite en lycée technique au sortir du collège. Elle est en terminale dans un lycée mixte au moment des événements de Mai 68, et quand je lui demande de me raconter « son Mai 68 », elle commence par me parler des autres membres de sa famille :

« Le plus frappant pour moi en 68 c'est que tous les membres de la famille y ont participé dans leurs lieux de travail : mon grand frère à la fac, ma sœur aussi, mes parents dans leurs lycées en faisant grève et en soutenant les élèves, moi en terminale et même ma grand-mère, qui vivait au rez-de-chaussée, soutenait oralement les manifestants en rentrant de sa messe ! Donc le soir, chacun racontait sa journée... tout en sachant que dans la famille, y'a pas eu de révolution ! »

Cette configuration familiale est jugée « perverse » par Marie dans la mesure où elle ne peut saisir les événements pour s'opposer à une morale éducative traditionnelle et culpabilisante.

Sa participation aux événements - « très modeste hein, j'avais 16 ans » - se cantonne principalement au lycée, où elle participe aux AG, à l'occupation diurne, et se fait élire déléguée :

« Ce qui m'a intéressé en 68 c'est de me rendre compte que les élèves désignés comme des cancre se révélaient des leaders, capable de s'exprimer, de revendiquer, d'organiser l'occupation, alors que les bons étaient en retrait [*Et vous, vous étiez quelle type d'élève ?*] J'étais plutôt bonne élève dans ce lycée technique, mais dans la famille, j'étais la nulle !

*Et vous vous sentiez proche de certains groupes politiques ?*

Non, pas du tout, je n'avais aucune appartenance politique, c'était vivre les événements là où j'étais et changer les choses là où j'étais, on n'était pas révolutionnaire non ! Mais j'étais jeune hein, et très surveillée... Non, on a fait des AG, avec des profs, mais très bon enfant. On a revendiqué d'avoir des délégués et j'ai d'ailleurs été élue (*elle rit*) ! »

Marie participe à quelques manifestations dans Toulouse, assiste depuis son balcon aux bagarres entre « fachos et gauchos en comptant les points »<sup>82</sup>, mais « son Mai 68 » n'est pas politique, il

---

<sup>81</sup> Les citations utilisées ici sont extraites d'un entretien téléphonique (d'une durée de 50mn) réalisé le 15/03/08.

<sup>82</sup> La proximité spatiale de François et Marie en Mai 68 rend d'autant plus criante la distance de leurs registres de participation aux événements.



est intrinsèquement lié à la première relation amoureuse pour Marie, à cette transition à une des facettes de la vie d'adulte :

« Pour moi, 68, c'est plus une question d'ambiance : quelque chose de nouveau, de porteur ; c'est impossible de le dissocier de ma première grande histoire d'amour que je vivais en parallèle avec un garçon de ma classe, ça faisait résonance, c'était exaltant, c'est dur à décrire, les deux étaient confondus : la relation amoureuse et sexuelle avec le mouvement de 68, c'était un tout ! Et ça, c'était mon moyen de m'opposer à mes parents...

*Mais vous aviez déjà eu des relations sexuelles avant les événements ?*

Non, faut dire que j'étais très surveillée en temps normal et là ben y'avait beaucoup moins de surveillance au niveau des horaires et ça nous a permis de trouver des moments où s'échapper sans être pris. [...] 68 c'est aussi les premières fois où je suis allée dans des cafés : j'ai des images qui me reviennent en vous parlant, au café en face du lycée. (...) Donc 68 c'était porteur d'énormément d'enthousiasme, de plaisir, sans trop me préoccuper d'une suite... »

Marie explique, avec ses termes, comment l'affaiblissement des contraintes sociales lié à la conjoncture critique rend possible des expériences transgressives habituellement prosrites (aller au café, avoir des relations sexuelles), générant ce climat émotionnel « euphorique » largement partagé (cf. encadré 6 ci-dessus). Cette ouverture des possibles n'est cependant que très temporaire: Marie est expédiée en Angleterre quelques mois plus tard, quand ses parents découvrent sa relation amoureuse et convoquent le jeune homme, le menaçant d'accusation de détournement de mineure<sup>83</sup>.

Cet exemple de participation de tous les membres de la famille aux événements met ici encore en lumière la corrélation entre les formes de participation, les revendications et les pré-occupations de chacun : les deux parents font grève dans leurs lycées et participent à de nombreuses AG syndicales pour réformer le système d'enseignement ; les deux aînés, étudiants, s'investissent activement à l'université et rompent avec l'Église, et Marie, la cadette, trouve dans les événements de Mai 68 la légitimation de revendications inavouables dans sa sphère familiale (désir d'émancipation familiale et sexuelle, rejet de l'élitisme scolaire de ses parents et aspiration à quitter le « moule Éducation nationale » familial).

---

<sup>83</sup> La sanction parentale n'est pas moins violente quand les deux aînés annoncent leur rupture avec l'Église, la mère annonçant à sa fille aînée : « j'aurais préféré que tu sois aveugle plutôt que tu quittes l'Église ».

### c) Frédéric: un spectateur intéressé qui suit Mai 68 à la radio

Frédéric est né en 1950 dans une famille d'employés aux PTT, de gauche et athées. Il est en première au lycée de Sèvres au moment où éclatent les événements de Mai 68 : « je n'ai rien vu venir bien évidemment, ça ne m'intéressait pas la politique »<sup>84</sup>. Des élèves plus politisés que lui occupent le lycée qui est en grève, et organisent un service d'ordre auquel il se confronte un des premiers jours de l'occupation :

« Un matin, je voulais rentrer voir un peu, et ils m'ont empêché d'entrer : ils avaient l'air très sérieux, un peu militaires quoi, et moi j'ai dû leur sortir une vanne, j'étais plutôt déconneur ! Et comme ils ne m'ont pas laissé entrer, je suis resté dehors, pendant tous les événements. Et à partir de là, mes journées, c'est simple : on jouait au foot tous les matins avec les copains du lycée ; et de temps en temps je montais à Paris voir un peu les manifs, mais c'était plutôt comme voyeur, et puis je vivais une relation amoureuse donc j'étais bien dans cette ambiance là... »

Il insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'il était alors très « jeune » :

« J'avais 18 ans, mais faut voir à l'époque, 18 ans, ça serait même pas 16 aujourd'hui [...] J'étais jeune, je restais à ma place, je voyais bien : ceux qui militaient étaient plus en avance que la moyenne, plus adultes ; par exemple celui qui est devenu mon meilleur pote l'année d'après, qui était le chef des trotskistes, ben lui avait eu des relations sexuelles depuis longtemps »

On retrouve dans les propos de Frédéric cette association entre « âge adulte » et rite des premières des relations sexuelles, qui souligne l'importance de l'âge et du statut familial dans les formes d'appropriation des événements. Si Frédéric se présente comme un spectateur très intéressé et se tient informé au jour le jour des événements, il a conscience que cette crise lui est grandement étrangère :

« Je suivais tout à la radio, je ratais rien : je connaissais par cœur le nom des leaders, ce qui se passait tous les jours...donc j'étais très intéressé mais complètement spectateur : je savais par exemple que les barricades c'était pas du tout ma place ; faut dire que j'ai jamais balancé un pavé de ma vie, même quand les années suivantes, aux Beaux-Arts, quand c'était la révolution permanente et que j'en voyais balancer des pavés, ça ne me parlait pas une seconde [...]

*Et les revendications au niveau de l'évolution des mœurs ?*

Le 22 mars et les revendications de mixité, on suivait ça de loin, mais je me sentais pas concerné ; moi j'étais vraiment jeune hein, les filles ça me faisait plutôt peur...et par rapport à mes parents, non, j'avais pas de revendications, c'était plutôt détendu à la maison... »

---

<sup>84</sup> Les citations utilisées dans cette partie sont extraites d'un entretien téléphonique daté du 19/03/08.

Dans son questionnaire, Frédéric répond négativement à la question « avez-vous souffert des mœurs avant 68 », en précisant : « la non connaissance de la sexualité était générale ».

Sur le plan politique, Frédéric précise que personne n'était politisé dans son entourage, précisant que les seuls politisés du lycée étaient ceux dont les parents étaient communistes. Une anecdote vécue en classe de première rend compte de son incompetence politique au moment des événements:

« Je me rappelle en première, donc l'année 1967-68, la prof d'histoire, qui était une militante communiste, je l'ai su après, nous fait un devoir sur table, et le sujet c'était : parlez-moi de Karl Marx. J'en n'avais jamais entendu parler, je me rappelais juste qu'il y avait un chapitre dans le livre d'histoire sur Karl Marx donc je glisse ma main dans mon cartable, j'ouvre au chapitre en question et je recopie la première phrase : « K. Marx était un israélite rhénan », enfin à l'époque, je me demande même si je comprenais cette phrase, et je n'ai rien écrit d'autre. Du coup, la prof m'a pris pour un anarchiste insolent et m'a pris dans le nez ! »

Frédéric ne participe donc pas aux événements de Mai-Juin 68, mais le fait qu'il suive de près leur déroulement, tout comme le fait qu'il se rapproche l'année suivante des « grandes gueules » politisées qui avaient organisé l'occupation du lycée participe de sa politisation:

« Ah ben oui, 68, ça me politise, bien sûr ! Complètement... Pas autant peut-être que les Rolling Stones ou Bob Dylan mais oui, c'est une expérience qui me politise »

Bien que Frédéric n'investisse aucun répertoire d'action en Mai 68, restant principalement observateur, l'événement agit sur lui en l'exposant à un flux d'informations, ici suivies quotidiennement à la radio, qui sont autant de « gains de socialisation » participant de sa politisation.

- Conclusion partielle:

Les récits de Marylène, Marie et Frédéric nous paraissent particulièrement heuristiques pour traiter de la question de l'âge minimal pour être réceptif à une crise politique comme Mai 68. Mais ce n'est pas ici l'âge au sens biologique du terme qui s'avère déterminant mais plutôt les préoccupations de la « jeunesse » au sens sociologique définie par G. Mauger comme « l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation, la séquence de trajectoire biographique définie par l'insertion sur le marché du travail et sur le marché matrimonial »<sup>85</sup>. En effet, Marylène et Frédéric sont plus âgés

---

<sup>85</sup> Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, n°40, juin 1995, p. 30.

que Marie (ils ont respectivement 20 ans, 18 ans et 17 ans) et restent principalement spectateurs, avouant en entretien ne pas se sentir véritablement concernés par les événements, tandis que Marie participe activement à l'occupation de son lycée. Et si aucun des trois n'est réellement politisé en 1968, ils ont des parents de gauche, qui participent aux événements pour ceux de Marylène et Marie.

On peut faire ici l'hypothèse qu'une des variables explicative de ces différences d'investissement dans les événements tient au stade plus avancé de Marie dans la « carrière sexuelle », qui la rend réceptive aux revendications liées à la contraception notamment. Si l'on reprend l'approche sociologique de la jeunesse que Gérard Mauger caractérise par une apesanteur familiale<sup>86</sup>, une relative apesanteur économique<sup>87</sup>, ainsi que par une situation d'« indétermination sociale »<sup>88</sup>, on peut constater que Marie, bien que plus jeune, est plus avancée dans ces transitions et que son statut de « nulle à l'école » dans la sphère familiale renforce une situation d'indétermination sociale pouvant générer des dispositions à rejeter le système scolaire.

#### **4) Des filles de militants, actives en Mai 68 malgré un fort sentiment d'incompétence**

La quatrième sous-population définie par l'analyse (cerclée de orange sur le schéma) se situe au Nord du plan factoriel et regroupe des enquêtés caractérisés par un engagement intense au cours des événements et se rattachant à la « mouvance autogestionnaire » (cf. encadré 7 ci-dessous). Il s'agit d'une population principalement féminine, socialement hétérogène, plus âgée que la précédente et composée de femmes ayant quitté les bancs de l'école ou de l'université. Nous confronterons dans cette partie les récits d'Agnès et de Nicole, désignées par le logiciel comme représentatives de cette sous-population assez hétérogène.

---

<sup>86</sup>Dans le sens où le jeune connaît un « affranchissement progressif de la famille d'origine sans pour autant avoir à se soumettre à celles d'une nouvelle famille », *art. cit.*, p. 31

<sup>87</sup> Due à l'assistance économique des parents et/ou à « l'économie assistée des étudiants et jeunes travailleurs à cause de l'absence provisoire de la pression économique qu'exerce l'installation d'une nouvelle unité familiale stable », *ibid.*

<sup>88</sup> Car on ne peut caractériser le jeune ni par sa position sociale initiale (parents) ni par sa position à venir.

### Encadré 8 : Description de la classe 4 par le logiciel Spad

Voici la description statistique de la quatrième classe fournie par le logiciel :

CLASSE 4 / 5

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
	12.42 CLASSE 4 / 5				
5.11	100.00	35.00	4.35	entre les deux	Vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?
4.96	27.14	95.00	43.48	milit-68-intens	Intensité du militantisme
4.49	39.39	65.00	20.50	mouvance autogestionnaire	Vous situiez-vous, en 68
4.17	38.71	60.00	19.25	Occup-univ	modalite-particip68
3.18	20.99	85.00	50.31	F	Quel est votre sexe ?
3.14	24.56	70.00	35.40	1944--1948	âge2
-3.14	0.00	0.00	27.95	PSU	Vous situiez-vous, en 68
-3.18	3.75	15.00	49.69	M	Quel est votre sexe ?
-3.19	0.00	0.00	28.57	milit68-faible	Intensité du militantisme

#### **a) Agnès ou comment une orpheline de milieu populaire se retrouve aux côtés de Félix Guattari à Laborde**

Agnès est née en 1945 à Paris, de parents juifs polonais (non pratiquants) ayant immigré en France au début des années 1930, sympathisants communistes. Son père décède alors qu'elle a deux ans si bien qu'Agnès et sa grande sœur sont élevées par leur mère, couturière à domicile, « parlant le français avec un accent à couper au couteau »<sup>89</sup>, militante communiste n'ayant jamais pris sa carte. Elle est scolarisée à l'école publique du quartier et passe ses jeudis au patronage<sup>90</sup> juif laïc d'une association de juifs d'Europe de l'Est sympathisants communistes. Elle entre au cours complémentaire au sortir du primaire, ne connaissant pas l'existence de la 6<sup>ème</sup> :

« Ma mère, elle, savait même pas que j'aurais pu aller en 6<sup>ème</sup>, elle connaissait pas je pense ; donc je suis allée au cours complémentaire du quartier. C'est après que ça s'est déclenché, j'ai commencé à mieux travailler et je suis rentrée au lycée en seconde [*Poussée par certains professeurs ?*] Oh, des saints, vraiment ! C'était l'après-guerre, et ils nous ont vraiment poussés hein. Je me suis rendu compte après que je faisais partie d'une « élite » parce qu'on n'était pas nombreux à aller au lycée, mais je me rendais pas compte à l'époque. »

Agnès baigne toute son enfance dans un militantisme juif communiste, et se rappelle avoir vendu « Jeunes filles de France »<sup>91</sup> avec sa sœur, sur les trottoirs du 20<sup>ème</sup> arrondissement parisien. Elle

<sup>89</sup> Les extraits d'entretien cités ci-dessous sont issus de deux entretiens menés avec Agnès et son mari, à leur domicile, le 31/01/07 et le 28/03/07.

<sup>90</sup> Elle ne se rappelle pas le nom de cette structure en entretien, mais se rappelle être partie à plusieurs reprises en colonie de vacances avec la même organisation de jeunesse.

<sup>91</sup> Agnès a visiblement fréquenté l'Union des jeunes Filles de France (UJFF), organisation de jeunesse communiste engagée contre la Guerre d'Algérie.

participe à toutes les manifestations contre la Guerre d'Algérie, sur le mode « naturel » du militantisme familial :

« J'avais 15 ans quand je suis allée aux manifs du début des années 1960 contre la Guerre d'Algérie ; je suis allée à la manif de Charonne, pas celle où il y a eu des morts mais celle où on a protesté contre ces violences... On était contre la Guerre d'Algérie, donc y'avait forcément des engagements, je me rappelle de ma mère et ses copains avec qui on était parce que moi, j'étais très perméable à tout ça, je suivais, je trouvais ça normal quoi ! »

Agnès rencontre son futur mari, André, en 1962, au cours d'une colonie de vacances organisée par Tourisme et Travail<sup>92</sup>, organisation pour laquelle elle devient animatrice les années suivantes, et qui sera le lieu de rencontres politiques décisives dans sa trajectoire ultérieure (tant politique que professionnelle). Agnès et André, animateurs pour Tourisme et Travail (pro-communiste), sont en effet écartés en 1965 de l'organisation pour avoir tenu des propos critiques sur la politique communiste de la Hongrie, et vont alors rejoindre, par l'intermédiaire d'un ami rencontré dans les camps de Tourisme et Travail, un groupe fondé par Félix Guattari :

« On avait osé critiquer la politique en Hongrie, et on s'est fait virer de Tourisme et Travail ! Et comme y'avait un petit groupuscule qui se créait, dans l'avant 68 : c'étaient des copains qu'on avait rencontrés au fil des rencontres comme ça et qui avaient déjà compris que quelque chose allait se passer, qui ont fondé ce groupuscule et on les a rejoint. [Et c'était quoi ce groupuscule, politiquement ?] Ben c'était l'OG, l'« opposition de gauche », plus à gauche que le PC quoi... Ils étaient issus du milieu psychiatrique : on a même fait des stages en hôpital, je sais pas si vous connaissez Laborde [Bien sûr, vous étiez avec Félix Guattari ?] Ben oui, Félix c'est un copain : c'était le noyau de Laborde avec qui on était, et moi on peut dire que mon parcours c'est ça : j'ai été formée par les gens de Laborde, j'ai fait des stages pendant les vacances quand j'avais 20-21-22 ans : on allait pendant toutes nos vacances à Laborde (65-66-67), on apprenait ce que c'était que la psychiatrie : c'était intéressant par rapport à notre boulot. D'ailleurs, quand Dolto a commencé ses séminaires pour les enseignants, on y a été tout de suite, c'était un enchaînement naturel. »

Parallèlement, Agnès suit deux années de propédeutique en lettres à Censier, et devient institutrice en 1966, tandis qu'André est illustrateur industriel. On a ici encore un exemple de ces métissages « plus fréquents qu'on ne le croit »<sup>93</sup> dont parlent B. Pudal et J.N Retière à propos de

---

<sup>92</sup> « Tourisme et travail » est une association nationale créée en décembre 1943 par des militants résistants, parmi lesquels des dirigeants clandestins de mouvements de jeunesse et d'éducation populaire. Un Comité national de patronage fut créé dès 1945, composé des membres du gouvernement, des personnalités du monde syndical, culturel et scientifique. L'organisation est d'obédience communiste. Cf. Pattieu S., « Nous n'avons rien à Katmandou. Production militante et usages populaires du tourisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007-5, n° 170, pp. 88-101.

<sup>93</sup> Pudal B., Retière J.N., « Les grèves ouvrières... », *art. cit.*, p. 213.

rencontres improbables, via le militantisme, entre jeunes issus des classes populaires et universitaires, suscitant des déplacements :

« *André* : Nous on ne connaissait rien à l'époque [*en 1965 il a 24 ans*] : ils nous ont tout appris... (...) *Félix*, c'était Dieu le père !

*Agnès* : Ils nous ont appris énormément de choses oui : on n'arrivait pas à suivre ! Les lectures, c'était de la folie...Par contre, on les a largement dépassés sur la dimension culturelle : il leur manque un truc de cette dimension, ils sont vraiment très intellos quand même ! [...] Le séminaire avec Dolto, ça m'a énormément apporté : la première année, en 67-68, c'était rue d'Ulm !

*Comme celui de Lacan !*

Oui (*elle rit*) mais nous, on n'allait pas à celui de Lacan, parce que ça nous dépassait complètement ! Les autres de Laborde y allaient bien sûr, d'ailleurs on les engueulait un peu parce qu'ils parlaient plus que comme ça ! Rien que de les entendre, ça nous suffisait ! On a essayé vaguement de lire, mais ça nous dépassait largement : faut dire qu'on n'avait pas le niveau, c'étaient tous des universitaires nos copains, ou des toubibs...Et on a une copine qui est d'ailleurs sociologue, Liane Mozère : on est toujours restés très copains. (...)° Non, moi j'allais au séminaire de Dolto réservé aux enseignants : les instits y venaient avec des dessins d'enfants qu'elle projetait et elle donnait des conseils...sa parole était parole d'Évangile, on buvait ses paroles ! Ça a été très important, j'ai toujours essayé par la suite d'appliquer des choses que j'ai apprises là... »

André et Agnès s'investissent également dans la communauté cévenole de Chanas, fondée par Félix Guattari en 1967, où ils passent l'ensemble de leurs vacances<sup>94</sup>. Ils découvrent ainsi le milieu intellectuel de l'anti-psychiatrie de l'OG (l'Opposition de gauche) dans les années précédant Mai 68, tout en militant syndicalement sur leurs lieux de travail respectifs. S'ils nouent alors des liens d'amitié durables (ils sont encore en contact avec certains amis de ce réseau militant), leurs propos rendent compte d'une nette division sociale des tâches militantes :

« *Agnès* : Ça bouillonnait à Chanas, c'était extraordinaire ! On discutait tout le temps, même au bord de l'eau...

*André* : Oui mais nous, on faisait la popote quand même...[*elle*] oui, mais qu'est-ce qu'on discutait... [*lui*] Oh la période, pour nous, comment dire : c'était extraordinaire ! J'en retiens surtout le brassage des gens qui sont passés par là ! et les discussions... [*des discussions sur quoi ? politiques ?*] politiques quand les groupes venaient, mais on intervenait beaucoup sur le mode de la prise en charge : parce que les mecs, ils discutaient politique, mais ils étaient incapables de faire cuire un kilo de pâtes ! Et on sortait beaucoup avec les enfants, dans les gorges de l'Hérou [elle] oui, on a beaucoup insisté pour qu'ils ne fassent pas que discuter tout le temps (*elle rit*) [*lui*] surtout

qu'ils étaient vachement brillants, c'est sûr : les mecs ils connaissaient Trotski sur le bout des doigts, Lacan : on a rencontré des gens vraiment fantastiques qui nous ont un peu...instruit, faut le dire [...] Je me rappelle une année, on avait accueilli une colonie de vacances dans la communauté, et nous on s'était beaucoup occupé de l'intendance, on allait faire les courses au marché en se levant à 4 heures du matin, on fauchait dans les supermarchés (*il rit*) Faut voir ce que c'était ! »

Au-delà d'une traditionnelle division sexuée des tâches, la variable sociale s'avère dans ce contexte communautaire plus pertinente pour rendre compte de la répartition des tâches, André et Agnès assurant l'intendance, la cuisine, et la garde des enfants. Mais on peut constater, de la même manière que lors des occupations d'usines, que l'espace communautaire de Chanas est un lieu qui permet la cohabitation de registres d'investissement très divers, mettant ainsi en contact des acteurs plus ou moins « compétents » politiquement, qui autour de tâches quotidiennes, vont pouvoir être exposés à de multiples « gains de socialisation ».

La fille d'André et Agnès naît fin avril 1968, ce qui ne les empêche pas de participer activement aux événements, dans le Quartier latin principalement :

« Dès le 1<sup>er</sup> mai, on était dans la rue ! Mes beaux-parents étaient complètement affolés, d'ailleurs, ils venaient la garder quand on était dans la rue !

*Et vous étiez avec qui dans la rue, vous étiez proches de qui politiquement ?*

Ben des gens qui étaient dans la rue...non, justement : d'aucun groupe...disons qu'on était mélangés [...] Moi j'allais aux AG syndicales de toute façon...André serait plus intéressant sur le parcours politique...Mais on était avec les gens de l'OG, parce que quand on fuyait les manifs, on se retrouvait avec eux, la nuit...On se gardait mutuellement les gosses parce qu'on était que deux à avoir un môme : Oh la pauvre gamine, on se la trimballait la nuit ! [...] On était dans presque toutes les manifs, et les barricades aussi (*elle rit*) ! Enfin, le fait d'avoir une gamine, ça rend plus prudent : on participait, on jetait des pavés, mais dès qu'il fallait fuir, on fuyait...On se donnait des rendez-vous : on avait pleins de copains qui habitaient au Quartier Latin. Chez Félix souvent, ou chez Mannoni, ça vous dit quelque chose Maud Mannoni<sup>95</sup> [*Oui, bien sûr*] Ben chez cette bande là : Liane, elle habitait rue de Fleurus à l'époque, on y a été pas mal de fois.

*Et vous pourriez me décrire une journée en 68, en quoi ça consistait ?*

---

<sup>94</sup> Agnès me dit ainsi en entretien : « J'ai conçu ma fille dans cette communauté ; on y allait qu'en vacances, mais à toutes les vacances ! Ma fille est née en 1968 : mais je sais exactement où je l'ai conçu hein, quand et où : derrière le four à pain ! »

<sup>95</sup> Maud Mannoni (1923-1998), psychanalyste française, est une des grandes figures parmi les élèves de Jacques Lacan, proche de l'antipsychiatrie. Elle se spécialise dans les maladies mentales des enfants et fonde en 1969 l'école de Bonneuil-sur-Marne, lieu de vie et structure expérimentale pour l'accueil d'enfants et d'adolescents autistes, psychotiques ou arriérés. Elle y met en pratique une méthode de prise en charge où la communauté joue un rôle central, influencée par l'expérience de Laborde. Ce travail est effectué en relation avec les lieux d'accueil alternatifs comme celui créé par Fernand Deligny dans les Cévennes. Elle participe ainsi, avec les tenants de l'antipsychiatrie,



Y'avait toute une partie de préparation et après une partie action (*elle rit*)... On militait beaucoup avec des copains qui étaient rue Montorgueil donc c'est ce groupe là qu'on avait intégré, un comité d'action. On discutait pendant des heures de ce qui s'était passé la veille, en écoutant la radio, on préparait des trucs pour pas se prendre des gaz lacrymogènes... On préparait essentiellement des stratégies (*elle rit*) ! Et on allait aux manifestations, et écouter Dany : il avait un charisme ce mec ! Une gouaille : c'était le contraire de la langue de bois, c'était génial de l'écouter !

*Et vous vous revendiquiez révolutionnaire ?*

Ben oui, complètement ! On croyait qu'on allait faire la révolution oui ! Notre gros souci, c'était d'entraîner les ouvriers là-dedans, c'était le gros souci : y'avait pleins de copains qui allaient faire des actions dans des usines ; pas moi car avoir la gamine, ça a pas mal freiné...

*Vous vous rappelez d'une expérience marquante en particulier pendant les événements ?*

Non, c'est plus l'ambiance générale : une impression d'euphorie... que tout est possible, qu'on va changer le monde ! Et puis, même les gens qui manifestaient pas, comme y'avait une grève de métro, y'avait une solidarité ! les gens se prenaient en stop : y'avait une de ces ambiance ! »

Agnès détaille facilement les aspects pratiques de son engagement au cours des événements de Mai-Juin 1968 mais délègue les aspects théoriques et politiques aux « intellos de l'OG ». Ainsi, quand je la questionne sur ses référents politiques, elle est beaucoup moins prolixe, et passe sur le mode discursif du « nous », caractéristique de la remise de soi :

« Je saurais pas dire... parce qu'en fait nous, on s'est laissé faire ... C'est passé un peu comme les études quoi : je pourrais pas vous raconter ce que j'ai appris dans mes études ! Mais André je pense qu'il était plus proche, ça l'intéressait plus, plus politisé... C'était beaucoup de l'intellectualisme, et moi j'étais déjà dans la pratique, j'étais instit : pour moi ils étaient un peu trop éloignés du terrain [...] Notre grand truc c'était quand même le PSU, et donc dans l'OG, on se croyait les seuls vrais marxistes aussi (*elle rit*) et on était très critiques par rapport aux autres groupes. Moi j'étais militante en tant qu'enseignante, donc c'était très différent des étudiants, et ce que je lisais, c'était plus des trucs pédagogiques parce qu'on voulait changer le système éducatif »

Si l'on peut dire qu'Agnès s'engage activement dans les événements de Mai-Juin 68, participant à la plupart des manifestations, aux barricades, à de nombreuses réunions dans un comité d'action, retrouvant les militants de l'OG pour des nuits de discussions politiques, son sentiment d'incompétence politique ne la quitte jamais et l'empêchera, tout au long de sa trajectoire, de prendre des responsabilités militantes:

« J'ai pas la parole facile : j'ai des idées, je suis convaincue, mais pour les exprimer, c'est pas évident : c'est là que je manque du côté universitaire justement... Donc je me suis pas engagée à

des responsabilités, ni plus tard d'ailleurs parce que je me disais que je serais ridicule: par exemple en CAPD<sup>96</sup>, je me voyais pas représenter le personnel, je suis naïve donc je me ferais bouffer par les représentants de l'administration, ça c'est sûr, gros comme une maison ! Je me disais que je n'avais pas l'envergure, quand je vois comment mes copains sont capables de tchatcher pendant une demi-heure sur le même sujet ! Y'en a ils auraient pu être avocats. »

L'aisance à l'oral, tout comme le fait de se sentir autorisé à prendre la parole s'avèrent ainsi être des compétences centrales pour expliquer les registres de participation aux événements de Mai-Juin 68, structurant parfois davantage l'engagement que les expériences militantes antérieures à Mai 68. En effet, Claude qui n'a jamais milité avant Mai 68, mais qui est issu d'un milieu bourgeois et docteur en science politique devient très rapidement un des organisateurs du comité étudiants-ouvriers de la Sorbonne, tandis qu'Agnès, militante depuis son adolescence investit un rôle de « soutien actif » mais délègue les aspects discursifs. L'exemple d'Agnès permet de souligner la nécessité de ne pas réduire des formes de participation à Mai 68 à leur aspect quantitatif : en effet, si elle est très active au cours des événements, le capital culturel et le genre façonnent les formes que prend son engagement.

#### **b) Nicole : Mai 68 « à deux pas derrière mon mari »**

Nicole est née en 1940 à Paris dans un milieu bourgeois athée et de gauche. Son père, ingénieur des Arts et métiers, et sa mère, au foyer, sont tous deux sympathisants communistes. Ils donnent à leur fille une éducation très stricte que Nicole qualifie de « *très vieille France, très moralisante et très classique notamment sur la question des femmes et de leur place* ». Très proche de son grand-père paternel, militant communiste, Nicole hérite d'une vision du monde « révoltée » et de son intérêt pour la politique :

« Mon grand-père était une figure que j'admirais énormément, c'était un peu celui qui avait tout perdu pour sa « foi » militante ; je me rappelle avoir distribué des tracts avec lui quand j'avais sept ans... Je me suis trouvée mêlée à tout ça, à la politique, par ma filiation, plus que mes sœurs : faut dire que j'étais celle qui a le plus admiré, j'étais fascinée par mon grand-père »<sup>97</sup>

Elle participe aux différentes manifestations contre la Guerre d'Algérie (auprès des étudiants communistes mais « toujours à côté »), se rappelle de Charonne, mais ne considère pas cela comme du militantisme : « ça allait de soi, ça faisait partie de la culture familiale, j'étais communiste, mais je n'avais rien lu en particulier ». A 23 ans, Nicole vit encore chez ses parents quand elle

---

nouvelles frontières du normal et du pathologique », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 158-169, en particulier p. 166-169.

<sup>96</sup> Commission Administrative Paritaire Départementale. Agnès fait ici référence à son militantisme syndical, au SGEN (CFDT) puis à Sud plus récemment.

tombe enceinte de Claude<sup>98</sup>, rencontré sur les bancs de la Sorbonne où elle est inscrite en anglais. Elle subit un avortement et se marie aussitôt après, quittant le domicile familial pour un domicile conjugal. Au contact de sa belle-famille, juive laïque et anti-communiste, Nicole se détache progressivement du communisme :

« Déjà le communisme s'éloignait de moi pendant les années 1960 : mon grand-père est mort en 1951, mais y'avait toujours ce lien affectif... Et puis je me suis mariée et j'ai découvert tout un monde par ma belle-famille juive polonaise, mes seconds parents. Le père de Claude est mort dans le ghetto de Varsovie où il a participé activement à la rébellion et Claude et sa mère ont réussi à fuir grâce à l'argent : ils étaient riches. [...] J'ai baigné dans tout ça, et je suis devenue plus juive qu'eux ! Pas au sens pratiquant, ils étaient laïques, mais au sens de cette histoire, de cet intérêt...Et j'avais du coup oublié un peu le communisme ; mes beaux-parents étaient très anti-communistes »

La décohabitation s'accompagne ainsi d'un détachement affectif de sa famille d'origine et du communisme, cet exemple venant confirmer l'impossibilité de traiter des préférences politiques en dehors des liens affectifs.

Nicole obtient sa licence d'anglais en 1965 et leur fille naît en 1966. Le couple part peu de temps après aux Etats Unis où Claude est recruté pour une année post-doctorale à l'université de Columbia. Ils sont de retour depuis à peine un mois au moment où débutent les événements de Mai-Juin 68, dans lesquels Nicole dit se « fondre naturellement » :

« En 68, je tombe dans ce milieu anar, anti-autoritaire, et je laisse complètement tomber le communisme : l'anarchie ça me convenait complètement...J'y ai trouvé une très grande chaleur et je suis devenue une anar et le suis restée jusqu'à aujourd'hui (*elle rit*) ! [*Mais comment est-ce que vous vous retrouvez dans un milieu anar ?*] Oh ben là, faudrait demander à Claude, moi je suivais »

Nicole participe activement aux événements, mais elle a beaucoup de mal à faire le récit de cette participation, tellement celle-ci est subordonnée à celle de son mari, au travers duquel elle participe par procuration :

« C'est difficile pour moi de vous décrire précisément ce que j'ai fait en 68 déjà parce que...Je suivais mon mari il faut bien le dire. [...] On avait laissé ma fille de deux ans à ma mère, mais moi, j'étais suiviste : j'allais dans les AG où Claude allait mais c'était lui qui allait parler, moi j'écoutais, émerveillée... Comment dire, j'étais derrière mon mari, à deux pas derrière... Donc j'ai pas participé au niveau de faire des choses : j'allais aux réunions [...] Mais comment dire : j'avais pas le look des plus militants : avec ma sœur, on pouvait passer n'importe où, les flics ne nous arrêtaient jamais, donc on trimballait des tracts en 2CV avec notre look petit-bourgeois...[*C'est une*

---

<sup>97</sup> Les extraits d'entretiens cités ici sont issus d'un entretien téléphonique réalisé avec Nicole le 20/04/2008.

<sup>98</sup> La trajectoire de Claude tout comme sa participation aux événements de Mai-Juin 68 sont détaillés plus haut, dans la partie traitant de la première sous-population.

*forme de participation que de transporter des tracts, non ?] Oui...mais j'ai pas ronéoté par exemple...on faisait les petites mains... »*

On retrouve ce sentiment d'incompétence politique que Nicole partage avec Agnès et qui la pousse à minorer sa participation aux événements. Ces deux femmes ont intériorisé la dévalorisation des tâches féminines et ne la remettent pas (encore) en question au cours des événements. En effet, si Nicole n'hésite pas à parler d'émerveillement et de fascination pour qualifier son expérience de Mai 68, elle ne vit pas du tout la « libération de la parole » tant évoquée par nombre des enquêtés :

« Mai 68, ça a été pour moi un vrai émerveillement : voire les gens se parler, aller à la Sorbonne, écouter les gens parler, j'observais fascinée, mais encore très enfant malgré mes 28 ans ! Mais je n'étais jamais sortie de mes cocons : je suis passée de ma famille à mon couple ; et on vivait dans des conditions assez aisées [...]

*Vous ne parliez pas dans des réunions auxquelles vous assistiez ?*

Oh non : je ne pouvais rien dire ! J'étais avec des militants du 22 mars et des militants anarchistes extrêmement cultivés : qu'est-ce que j'aurais pu dire à côté d'eux ? Ils me fascinaient... [*Mais la libération de la parole dont vous me parliez, c'était pas le cas pour vous ?*] Non, moi c'est venu après, pas là : j'étais encore trop habituée à écouter mon mari [...] et puis y'avait toujours d'autres personnes pour faire des discours construits, qui disaient très bien ce que je n'aurais jamais été capable d'exprimer !... Alors j'allais dans les manifs car là au moins je pouvais *jeter mon cri* ! Et finalement 68 pour moi, c'était plus une libération vis-à-vis de ma famille, de l'enfermement...je me rendais compte que j'avais vécu dans un caveau [...] Et là, la jeune fille, petite-bourgeoise, sage, se réveillait quoi ! C'était le tout début de mon émancipation »

Le cas de Nicole nous permet tout d'abord de relativiser l'idée d'une suspension des conventions émotionnelles en conjoncture de crise : Nicole continue à être timide, à ne pas oser s'exprimer en réunion, à être sous l'emprise de la domination symbolique vis-à-vis de son mari et de nombreux autres militants qui la « fascinent », et les attentes en termes de conventions émotionnelles envers les jeunes femmes mariées issues de la petite-bourgeoisie continuent à s'appliquer. Autrement dit, si l'on peut parler d'affaiblissement, de relâchement, ces contraintes de mise en forme et de contrôle des émotions ne sont jamais complètement suspendues. Mais si Nicole ne s'autorise pas à prendre la parole, elle trouve dans l'espace offert par les manifestations de rue un cadre où elle peut s'affranchir<sup>99</sup> des normes émotionnelles et où, en « jetant son cri » elle vit ses

---

<sup>99</sup> On retrouve cette autonomie normative procurée par l'espace de la manifestation analysée par Emmanuel Soutrenon : « Lorsqu'ils manifestent, les corps s'affranchissent des conventions pesant usuellement sur la présence dans un lieu public comme celui de la rue. La manifestation semble à cet égard constituer un espace normatif relativement autonome, au sein duquel la rigidité des normes de la vie quotidienne est atténuée, mise entre

premiers actes de transgression symbolique, suscitant à leur tour de nouvelles émotions et le sentiment de « libération ». De la même manière, Nicole découvre un soir qu'elle peut participer à faire reculer des militants d'Occident :

« On a aussi occupé un bâtiment rue de Trévis, une annexe des Arts déco je crois...Je me rappelle une fois, j'étais très fière : on avait dormi là, on avait protégé le lieu contre des attaques de ces groupes d'extrême droite...Et je me suis retrouvée à prendre des responsabilités, faire des choses que je n'aurais jamais imaginées, moi la petite-bourgeoise très sage ; c'est ce sentiment de m'être dépassée et d'avoir découvert dans des petites choses comme ça que ce que je pensais impossible ne l'était pas forcément ! »

Les propos de Nicole soulignent toute l'importance du corps et des émotions suscitées par ces *micro-expériences de transgression symbolique* au cours desquelles l'ouverture du champ des possibles est éprouvée physiquement<sup>100</sup>, et qui peuvent être à l'origine de prises de conscience et de politisation<sup>101</sup>. Le récit de Nicole s'articule, enfin, autour de plusieurs rencontres avec des hommes charismatiques qui l'ont « fascinée » et ont participé à sa politisation, à l'image de l'anarchiste Christian Lagant :

« A Noir et Rouge, y'avait ce militant que j'admirais énormément, Christian Lagant, qui s'est suicidé après ; je l'admirais autant que mon grand-père : il était tellement « pur » comme peuvent l'être les vrais anars, un « religieux de l'anarchie »...Je ne sais pas comment décrire ces moments, il faut dire que j'étais dans une période de fascination (elle rit), mais je me suis retrouvée complètement dans son discours, je me suis même découverte en quelque sorte, réveillée... »

C'est finalement la totalité de son entretien qu'il faut relire comme une succession de relations dans lesquelles Nicole est sous l'emprise du charisme d'hommes à travers lesquels elle vit. C'est également vrai pour la suite de sa trajectoire. En effet, Claude la quitte en 1973, et voilà comment Nicole relate la suite de sa trajectoire :

« Après Claude, je suis tombée chez les hippies, là c'était un autre type de communauté [*Vous y êtes arrivée comment ?*] C'est lié à des hommes...Il y a comme ça plusieurs hommes importants dans ma trajectoire, que j'ai admirés : mon grand-père, Claude bien sûr, qui m'a fait lire le marxisme parce que j'étais communiste, de famille, mais je n'avais pas lu tout ça...Et puis après j'ai rencontré un homme qui a été un peu mon gourou, par des amis parents d'élèves de Vitruve qui m'ont présenté cet ex-Moudjahidin qui avait combattu au côté des Algériens pendant la guerre

---

parenthèse, voire subvertie » Soutrenon E., « Le corps manifestant : entre expression et revendication », *Sociétés contemporaines*, n° 31, juillet 1998, p. 51

<sup>100</sup> Emmanuel Soutrenon écrit encore : « les comportements « libérés » des manifestants sont aussi pour ces derniers une manière de ressentir en l'exprimant une sensation de liberté à l'égard de ces convenances », *art. cit.*, p. 52.

<sup>101</sup> Nicole va ainsi se rapprocher, avec son mari dans un premier temps, de groupes anarchistes, avant de s'investir dans des groupes féministes dans les années 1970.

d'Algérie... J'ai vécu dans la communauté du patriarche à Paris avec lui, et on est parti à Kaboul, bon là, c'était encore un autre trip... ».

Le couple est finalement le premier cadre de socialisation politique (après la famille) dans le cas de Nicole et l'on peut parler dans son cas de socialisations politiques conjugales. Plus généralement, le cas de Nicole permet de pointer le rôle des relations charismatiques dans la dialectique entre crise personnelle et crise collective (cf. encadré 9 ci-dessous).

#### **Encadré 9 : Les figures charismatiques dans la dialectique crise personnelle/crise collective**

Si la majorité des enquêtés a recours au registre des émotions pour faire récit de Mai 68, ils sont également nombreux à mentionner des rencontres singulières, improbables et/ou fascinantes, sources de prise de conscience, d'« émancipation » ou encore de « libération ». Qui sont ces « prophètes », d'où viennent-ils et comment rendre compte de leur autorité charismatique ? Cet encadré prolonge la réflexion menée jusque là sur les émotions en temps de crise politique, pour tenter de cerner plus précisément le rôle que jouent ces figures charismatiques dans la dialectique entre crise identitaire et crise collective. Edward A. Tiryakian a travaillé cette question dans le contexte de l'effondrement du bloc soviétique, rapprochant la notion d'effervescence collective chez Durkheim de celle de charisme chez Weber ; il insiste sur ce rôle de canalisation et d'articulation des émotions: « It is for Durkheim (but also for Weber) a special relational structure between an individual who is able to 'put in play', so to speak, and to articulate the strong emotions, the aspirations, the pent-up feelings of the collectivity »<sup>102</sup>.

Par leur caractère extra-ordinaire, et la remise en question de l'ordre établi, les moments de crise sont propices à l'émergence d'offres politiques (et/ou religieuses) hérétiques<sup>103</sup>. En effet, on assiste alors à une modification des rapports de force entre les différentes instances en concurrence pour le monopole des *biens de salut*<sup>104</sup> politiques, à une ouverture du champ des possibles. Ce renversement temporaire de la hiérarchie des positions et des normes propres au champ politique favorise l'émergence de figures prophétiques ayant tout intérêt à renverser l'ordre établi en proposant des biens de salut nouveaux, et des pratiques militantes subversives<sup>105</sup>. Autrement dit, ces périodes de remise en cause passagère de l'ordre établi, de suspension (relative) de la violence symbolique et de défatalisation du monde, sont des moments inespérés pour des acteurs jusque là illégitimes, désajustés ou dominés dans leur champ pour renverser l'ordre établi. L'autorité charismatique prêtée à ces « prophètes révolutionnaires »

<sup>102</sup> Tiryakian E. A., « Collective effervescence, social change and charisma : Durkheim, Weber and 1989 », *International sociology*, vol. 10, N° 3, 1995, p. 273.

<sup>103</sup> A ce propos Jacques Lagroye écrit : « Tout se passe comme si des « facteurs précipitants » conjoncturels permettaient à des discours hérétiques de recevoir soudain une audience qui leur était précédemment refusée (...) Ils remettent alors en cause, directement ou indirectement, le système de croyances qui assurait jusqu'alors la légitimité du pouvoir. » : *Sociologie politique*, Presses de la FNSP, 2006, p. 456.

<sup>104</sup> Nous reprenons ici le concept wébérien en le transposant au champ politique. Pour Weber, les biens de salut sont les biens procurés aux fidèles par le personnel religieux. Ces biens de salut peuvent se rapporter à l'au-delà mais également à l'ici-bas : « Les biens de salut proposés par toutes les religions, primitives ou civilisées, prophétiques ou non, se rapportent d'abord très lourdement à ce monde-ci » in *Sociologie des religions, op. cit.*, p. 345.

<sup>105</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce sujet : « En tant que discours de rupture et de critique qui ne peut trouver que dans l'invocation de son inspiration charismatique, la justification idéologique de sa prétention à contester l'autorité des instances détentrices du monopole de l'exercice légitime du pouvoir symbolique, le discours prophétique a plus de chance d'apparaître dans les périodes de crise ouverte (...) i.e. dans les périodes où les transformations économiques ou morphologiques déterminent, dans telle ou telle partie de la société, l'effondrement, l'affaiblissement ou l'obsolescence des traditions ou des systèmes de valeurs qui fournissaient les principes de la vision du monde et de la conduite de la vie », dans « Une interprétation... », *art. cit.*, p. 16.

repose ainsi sur la rencontre entre une offre politique subversive et un système d'attentes, multiples et hétérogènes, d'acteurs qui vont se reconnaître, pour des raisons diverses et parfois équivoques, dans les discours proposés. Cette compétence à formuler des attentes est prêtée par nombre d'enquêtés à Daniel Cohn-Bendit, à l'image de Stéphanie<sup>106</sup>, étudiante en médecine en Mai 68, qui va arrêter ses études pour militer dans un groupuscule d'extrême gauche plusieurs années :

« C'était incroyable le charisme de cet homme : on allait l'écouter à la Sorbonne et à chaque fois on avait l'impression qu'il disait exactement ce que l'on ressentait, mais avec les bons mots, comme si il devançait même ce qu'on aurait aimé dire : il fallait voir l'euphorie que ça provoquait, ce bonheur, comment dire...cette impression que l'on se comprend, que l'on est sur la même longueur d'onde, cette connivence qui rend l'atmosphère si particulière... »

De manière moins prolixe, Denise<sup>107</sup>, fille d'ouvriers née en 1928, dit de Daniel Cohn Bendit :

« C'est le seul homme qui disait les choses simplement et compréhensif pour tout le monde, ça nous parlait ».

Nous avons montré dans le premier chapitre comment des situations « d'adhésion imparfaite » à leur position sociale, et le sentiment de ne « pas être à sa place » peuvent contribuer à éroder un système de croyance et susciter des périodes de doute et de questionnement sur la justification d'exister chez nombre de futurs « soixante-huitards », forgeant des aspirations à « changer de vie ». Mais celles-ci restent bien souvent à l'état latent, à peine formulé, semi-conscient, et sur le registre de l'espoir refoulé. En formulant, dans un registre politique, la nécessité de ne pas accepter le monde comme « allant de soi », et en proposant une « force d'agir », des « raisons d'agir » et des « façons d'agir »<sup>108</sup>, ces figures charismatiques offrent un cadre qui rende pensable politiquement et collectivement ces situations de désajustement. Le caractère « magique » de ces rencontres, susceptibles de catalyser des conversions, doit ainsi être rapporté aux sentiments des futurs convertis d'avoir (enfin) rencontré une personne qui réussit à mettre en mots ce qu'ils ressentaient jusque là sans savoir (ou sans oser) l'exprimer. C'est en cela que l'on peut comprendre le recours au vocabulaire religieux de la révélation.

Ainsi, on ne peut prétendre faire une sociologie du charisme sans opérer une double contextualisation des « porteurs de charisme » : en les replaçant tout d'abord dans la conjoncture de crise politique (sans laquelle on ne peut saisir leur émergence et leur légitimation), et en les resituant ensuite dans une relation charismatique qui ne prend sens (et autorité) que dans l'interaction avec un certain nombre d'acteurs qui reconnaissent ce charisme. Enfin, la rencontre physique et les émotions qu'elle suscite sont centrales dans la mesure où les figures charismatiques incarnent dans leurs corps et dans l'interaction de face à face, l'ouverture du champ des possibles. Isabelle Kalinowski rappelle l'importance de la voix dans cette « prophétie réalisée », comme « incarnation » humaine du contenu révolutionnaire porté par le prophète, insistant sur la nécessaire « rencontre physique d'un individu » pour que la « révélation 'intellectuelle' révolutionnaire puisse intervenir »<sup>109</sup> : « la voix fait la jonction entre le discours savant et le corps » et représente une des propriétés principales du « porteur de charisme ». Dans la dialectique entre crise identitaire et crise collective, le prophète tire ainsi son autorité de la force de l'exemple, de la preuve qu'il fournit, par son corps et ses pratiques, de l'existence d'alternatives, contribuant à canaliser des affects et politiser des crises personnelles.

---

<sup>106</sup> Stéphanie est née en 1948 à Paris, dans un milieu de petits commerçants, fleuristes, de droite.

<sup>107</sup> Denise, née en 1928 dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, est issue d'un milieu populaire protestant. Son père est ouvrier dans la mécanique et sa mère couturière. Sa trajectoire ante-68 est détaillée dans le chapitre 1.

<sup>108</sup> Selon les termes de Charles Suaud dans son intervention au colloque « Penser les continuités et discontinuités du militantisme » qui s'est tenu à Lille du 8 au 10 juin 2005.

<sup>109</sup> Kalinowski I., *Leçons wébériennes...*, op. cit., p. 134

- Conclusion sur la 4<sup>ème</sup> sous-population du corpus :

Agnès et Nicole ont ainsi grandi dans un environnement familial politisé (parents sympathisants du PCF), manifestant dès l'enfance contre la Guerre d'Algérie avec leurs parents. Toutes deux ont quitté très jeunes la sphère familiale pour se marier et n'ont ainsi pas connu de la jeunesse ce temps de transition entre famille d'origine et famille de procréation, quittant une dépendance – familiale – pour une autre – maritale –. On peut ainsi penser que le sentiment d'incompétence politique qu'elles partagent n'est pas sans lien, au-delà du genre, avec cette absence d'indépendance politique, troquant des parents politisés pour des maris politisés. Mais il est difficile de mener plus avant la comparaison, Agnès et Nicole ne partageant ni les mêmes origines sociales ni les mêmes trajectoires scolaires, professionnelles, et politique. En effet, Agnès est déjà institutrice en Mai 68 et militante syndicale tandis que Nicole est encore étudiante et peu politisée. Si l'on peut qualifier de féminins leurs registres de participation aux événements (marqués par une nette division des tâches militantes), elles ne fréquentent ni les mêmes lieux ni les mêmes organisations, et les incidences politiques de leur participation divergent également. On peut parler de socialisation politique de renforcement des dispositions militantes et des convictions politiques pour Agnès qui continue à enseigner et à militer syndicalement après 1968 ; tandis que pour Nicole, les événements de Mai 68 jouent davantage un rôle de socialisation politique de conversion. En effet, elle commence à militer dans un groupe anarchiste au lendemain des événements, et investit, à la suite du départ de Claude, diverses utopies communautaires au cours des années 1970 (vie en communauté, gauchisme contre-culturel).

Ces exemples pointent ici encore l'importance du statut en Mai 68 (et non pas de l'âge dans le cas présent puisqu'Agnès est plus jeune que Nicole), et des ressources militantes accumulées à la veille des événements pour saisir les formes de participation et les incidences biographiques potentielles.

### **5) Mai 68 à la « lisière du feu de camp »**

La dernière sous-population définie dans l'analyse par classification (cerclée de vert sur le schéma) se situe au Sud-Est du plan factoriel et regroupe les enquêtés les moins actifs en Mai 68 (*cf.* encadré 9 ci-dessous), qui ne se revendiquaient pas révolutionnaires à l'époque, et qui se déclarent sympathisants du PSU. Il s'agit d'une population qui n'était pas militante avant les événements de Mai-Juin 68, issue de familles catholiques et « plutôt de droite » et dont les modalités de participation aux événements ne correspondent pas aux modalités proposées dans le



questionnaire. Cette sous-population, plus encore que les autres, met en lumière les limites d'un codage statistique des registres d'engagement en Mai 68 : les récits de Marie Madeleine qui vit à Dakar en 1968 et de Paulette qui découvre avec Mai 68 l'existence de la gauche nous permettront de dissocier les notions d'exposition à l'événement des modalités pratiques de participation.

### **Encadré 10 : Description de la classe 5 par le logiciel Spad**

Voici la description statistique de la cinquième classe fournie par le logiciel :

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
-----					
21.12 CLASSE 5 / 5					
6.49	56.52	76.47	28.57	milit68-faible	Intensité du militantisme
5.38	37.80	91.18	50.93	Non	vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?
5.35	51.11	67.65	27.95	PSU	Vous situiez-vous, en 68
4.80	51.28	58.82	24.22	Autre	modalite-particip68
4.27	40.00	70.59	37.27	Oui	Vos parents étaient-ils pratiquants ?
3.73	39.62	61.76	32.92	plutôt de droite	Diriez-vous que votre père est
3.36	36.84	61.76	35.40	1944--1948	âge2
2.82	29.89	76.47	54.04	Non	Etiez-vous militant avant 1968 ?
-----					
-2.91	0.002	10.00	20.59	43.48	milit-68-intens
-3.21	0.001	4.55	5.88	27.33	1948--1957
-3.24	0.001	2.70	2.94	22.98	âge2
-3.63	0.000	0.00	0.00	20.50	Usines/affront
-3.87	0.000	2.22	2.94	27.95	modalite-particip68
-4.27	0.000	9.90	29.41	62.73	tracts/occup(+aff)
-4.32	0.000	0.00	0.00	26.09	modalite-particip68
-4.84	0.000	4.17	8.82	44.72	intens-milit68++
					Intensité du militantisme
					Non
					Vos parents étaient-ils pratiquants ?
					gauchiste
					Vous situiez-vous, en 68
					Oui
					vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?
-----					

#### **a) Marie Madeleine: Mai 68 à Dakar, loin du “feu de camp”, mais relié par les ondes**

Marie Madeleine est née en 1946 dans le Jura dans une famille de la petite-bourgeoisie (son père, ingénieur, est fils d'ébéniste et sa mère, au foyer, est fille de petits commerçants) catholique de gauche. Elle reçoit une éducation catholique, assez stricte où se rappelle-t-elle, « tout ce qui touchait à la sexualité était tabou ». Elle passe son baccalauréat en 1964 et s'inscrit à l'Université de Dijon en économie, se syndiquant alors à l'UNEF. Elle s'investit également à l'aumônerie de l'université (rattachée à la JEC), fortement orientée à gauche, et juge qu'avec *Les héritiers*, le dominicain de l'aumônerie a fortement contribué à sa politisation :

« Y'a plusieurs vecteurs qui m'ont fait réfléchir et me politiser : le livre qui m'a fait beaucoup réfléchir c'est *les Héritiers*<sup>110</sup> (...) ça a été extrêmement important, je l'ai lu la première année de fac, donc en 65-66, c'est une amie dont le père était PC qui me l'a recommandé, et après l'avoir lu, je me comportais complètement différemment [*C'est-à-dire ?*] Je regardais plus les étudiants de la même manière, sachant que l'école et l'université étaient des mondes pour la bourgeoisie et la reproduction : donc je regardais tout le monde autour de moi, et dès que j'en trouvais qui semblaient différents, pas fils d'avocat ou de médecin, j'allais vers eux [...] Je me baladais le livre sous le bras, comme on se ballade avec le livre de Kundera sous le bras pour se faire des amis ! C'était sujet de discussions : « Ah, tu lis *Les Héritiers* ? » « Oui, allons prendre un verre et discuter » [...] Un autre vecteur vraiment important c'était l'aumônerie de l'université, qui était tenue par un dominicain extrêmement contestataire, courageux, toujours du côté des étudiants. »<sup>111</sup>

Marie Madeleine rencontre son futur mari, fils d'agriculteur, en 1966 à l'Université de Dijon. Le couple part au Sénégal deux années, de 1966 à 1968, où Philippe fait sa coopération comme professeur de lettres dans un lycée de Dakar. Marie Madeleine travaille à mi-temps comme professeur d'économie au lycée français de Dakar et continue parallèlement ses études à l'Université de Dakar. Leurs amis sont africains pour la plupart, M. Madeleine m'expliquant qu'ils avaient très vite dû « choisir leur camp » :

« Quand tu arrives, c'était une période juste après la décolonisation donc tu fais ton choix tout de suite : ou tu vis qu'avec des blancs ou tu vis avec des africains et nous, tous nos amis étaient africains, on n'était pas du côté des barbecues entre expats ! »

En mai 1968, ils habitent à Hann, petite cité de Dakar où vivent principalement des Français, et Marie Madeleine raconte comment très vite le gouvernement sénégalais a sommé les Français de ne plus sortir de chez eux :

« J'étais à la fac de Dakar en 68, et y'a eu un début de mouvement un peu semblable à ce qu'on apprenait de la France par la radio : je me rappelle de cours où le prof devait être de droite et où on a commencé à taper sur les tables tous ensemble pour empêcher les cours. Y'avait des groupes politiques, de réflexion, parmi les étudiants, que je rejoignais des fois après les cours. Ils avaient un sens politique très aigu, dans le sens de l'indépendance, des étudiants qui avaient réfléchi au pillage de leurs pays par les blancs, c'était le début de la négritude : ils avaient sous le bras le livre de Dumont<sup>112</sup>, et Aimé Césaire aussi, plus Senghor pour le côté plus poétique... Mais très vite, la fac a été fermée et le gouvernement a renvoyé tous les étudiants étrangers : en quelques jours, les camerounais sont repartis dans leur pays, les Maliens aussi, on avait pas mal d'amis Dahoméens,

---

<sup>110</sup> Bourdieu P., Passeron J.C, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Minuit, Paris, 1964. Nous renvoyons ici à l'encadré 2 du chapitre 1 traitant la question de sa réception chez les intellectuels de première génération.

<sup>111</sup> Les citations utilisées dans cette sous-partie sont extraites d'un entretien téléphonique daté du 02/04/08.

pareil ; et les Français, ils nous ont sommés de rester chez nous, du 10 mai à début juin, ils disaient que des émeutes s'en prenaient aux blancs. Y'a eu des manifestations assez violentes avec des réactions anti-gouvernement, et anti-français, normal quoi ; donc c'était pas facile comme position car on était plus que favorables aux événements, mais on n'avait pas vraiment de place là. »

C'est par la radio que Marie-Madeleine et son mari continuent à suivre les événements, et des nouvelles leur parviennent également par téléphone :

« On écoutait RCI tout le temps pour suivre les événements, on n'avait que ça ; et puis on avait aussi une publication du Monde spéciale pour l'étranger, hebdomadaire, mais c'était surtout la radio; je me rappelle avoir écouté Cohn-bendit, De Gaulle ! Nous on n'avait pas le téléphone mais certains amis avaient des nouvelles par téléphone et après on discutait de tout ça; mais c'est vrai que d'être dans ce quartier de blancs, un peu enfermés et de savoir qu'on ratait tout ça, c'était vraiment dur ! (elle rit) Enfin, on s'est bien rattrapé après »

Le couple se fait rapatrier en France fin juin 1968, las d'être « enfermés » et également préoccupés par la grossesse de Marie Madeleine qui ne se passe pas bien. A peine rentrés, ils « rattrapent le coche » selon les termes de M. Madeleine, retrouvant leurs amis dijonnais :

« Dès qu'on est rentrés, on a eu droit au récit de tous nos copains : certains étaient maos, d'autres anars, d'autres plus révolution culturelle et on a eu comme ça l'impression, en les écoutant, d'avoir vécu les événements, et puis tout de suite Philippe s'est engagé au PSU avec des amis, ils se réunissaient à la maison. [*Et vous, vous vous situiez comment ?*] J'étais très proche des maoïstes parce que j'avais une très bonne amie mao, mais assez vite, je les ai trouvé un peu fêlés quand même [*C'est-à-dire ?*] Ben ils prenaient leurs scooters et fonçaient dans l'avenue principale de Dijon en criant : « Bourgeois, tremble, c'est bientôt ta mort », des phrases comme ça...Moi j'étais enceinte puis avec un petit bébé, ça me paraissait un peu décalé (*elle rit*) ! Mais en province c'est différent : tout le monde s'est vite regroupé à partir de 1969-70, et c'est dans les groupes de femmes que je me suis vraiment engagée, dès la fin de 68, début 69, j'avais Nicolas bébé »

Marie Madeleine fonde avec trois amies un premier « groupe de femmes » qui va assez rapidement s'élargir, lieu d'épanouissement non-mixte et d'émancipation dont elle parle avec beaucoup de tendresse et de nostalgie :

« Au lieu de se précipiter dans des groupes politiques d'hommes, nous on s'est regroupées entre femmes, entre copines au début, pour échanger sur des livres, on lisait Hélène Cixous, puis Deleuze après et l'anti-Oedipe, mais surtout on parlait de nos expériences, de la contraception, de notre vie sexuelle, enfin tout ce qui était tabou avant ; c'était : chic, on va enfin pouvoir parler ! C'était là, la libération de la parole pour moi ! »

---

<sup>112</sup> Dumont R., *L'Afrique noire est mal partie*, Ed. Seuil, 1962.

Marie Madeleine fonde le MLAC de Dijon avec deux amies en 1971<sup>113</sup>, organisant des permanences, puis des avortements clandestins, grâce à un étudiant en médecine recruté à cette fin. Elles se trouvent vite débordées par l'afflux de femmes désirant avorter, et organisent alors des convois de femmes vers Paris, la Suisse et l'Angleterre, et ce jusqu'à la libéralisation de l'avortement. On n'est plus, ici, en 1968, mais cet engagement politique des deux membres du couple, à partir de fin juin 1968, malgré leur expatriation au moment des événements, nous permet de réfléchir à la question du degré et des modalités d'exposition à un événement. En effet, si Marie Madeleine est classée par le logiciel dans la 5<sup>ème</sup> sous-population n'ayant quasiment pas participé aux événements (et de fait, dans son questionnaire, toutes les questions portant sur Mai-Juin 68 en France ne sont pas remplies), il serait erroné de dire qu'elle n'a pas été exposée à l'événement. Elle l'est en effet sur deux « fronts » : étudiante à l'Université de Dakar, elle y vit les prémises – rapidement réprimées – de mouvements étudiants ; elle suit par ailleurs le déroulement des événements à la radio, événements qui sont l'objet de multiples discussions avec son conjoint et leurs amis. Or pour Sears et Valentino, les événements sont des opportunités de socialisation politique dans le sens où ils permettent une inhabituelle communication politique intensive, « que ce soit directement (affiches, tracts ...), par les médias ou interpersonnelle »<sup>114</sup>. Si leurs données suggèrent que ni l'information, ni les affects (liés aux relations nouées au cours des événements) ne sont suffisants en soi pour que soient cristallisées des opinions, ils font l'hypothèse que l'agitation et la « bourrasque » de l'événement avec ses débats, discussions, lient ensemble affects et cognition. Une réelle cristallisation des opinions dépendrait ainsi de ce lien affectif. Les propos de Marie Madeleine vont tout à fait dans ce sens :

« Avant 68, j'étais de gauche, mais c'était affectif ou intellectuel disons, alors qu'après, ça se concrétise quand on se met à faire, à militer avec les copines et les copains ; je dirais que 68, c'est l'ancrage de toutes ces idées dans une réalité où je me mets à affirmer dans mes pratiques, mes idées : contre mes parents sur la contraception, au travail sur ma conception d'enseigner différemment, dans les groupes de femmes, etc ».

---

<sup>113</sup> J'ai donné les coordonnées de Marie Madeleine à Pauline Rameau qui l'a interrogée plus spécifiquement sur sa participation aux mouvements féministes au début des années 1970 : cf. Rameau P., *Circulation et appropriation des idées féministes, le féminisme de la deuxième vague à Dijon*, mémoire de M1 de sociologie, sous la direction de Xavier Vigna, Dijon, Université de Bourgogne, 2009.

<sup>114</sup> Cf. Sears D. O.; Valentino N. A., « Politics Matters : Political Events... », *art. cit.*

## b) Paulette : « en 68, j'ai découvert que la gauche existait »

Paulette, née en 1946 dans le Finistère Sud, est la 5<sup>ème</sup> d'une fratrie de sept enfants. Sa mère, issue d'une famille agricole catholique bretonne se marie avec un fils d'agriculteur d'une famille de neuf enfants, bachelier, devenu militaire. Paulette est scolarisée dans une école catholique et reçoit une éducation religieuse et extrêmement autoritaire. Son père, après avoir répudié l'aînée de ses filles tombée enceinte hors-mariage, élève ses enfants à la baguette:

« J'ai été élevée dans le bien et le mal, le mal étant incarné par notre grande sœur que notre père nous a interdit de revoir, et que je n'ai jamais revue... On n'avait aucune liberté, il nous donnait des ordres et criait « exécution » pour vous dire un peu... Il nous a pollué la vie quoi [*elle se met à pleurer, et m'explique que son père est décédé il y a deux mois*] faut dire que certains de ses enfants ne le voyaient plus, le considéraient comme un géniteur, c'est tout [...] C'est lui qui a choisi nos métiers... pour tous ses enfants »<sup>115</sup>.

Jugée douée pour la couture par ses parents, Paulette est orientée en CAP de couture, mais après avoir obtenu son CAP, son père est muté à Nantes où il l'inscrit dans une formation d'auxiliaire de puériculture à l'Hôpital de Nantes. Elle a alors 18 ans et suit une année de formation à l'hôpital, encadrée par des religieuses :

« J'ai tout découvert à 18 ans, car tout était tabou, la sexualité... Je me connaissais moi, mais je ne connaissais rien à l'anatomie... Avec en plus le spectre de notre grande sœur, on n'avait pas le droit de sortir... J'ai d'ailleurs vécu chez mes parents jusqu'à 25 ans et j'ai eu le droit de partir car je m'installais avec ma sœur »

Elle commence à travailler en 1966, à vingt ans et est à l'hôpital comme auxiliaire de puériculture, au moment des événements de Mai-Juin 68 :

« Dans ma famille, la politique, c'était une évidence : y'avait De Gaulle, il était président, je suis née au sortir de la guerre, mon père était dans la Résistance, tout ce que papa disait, c'était... comme ça quoi. Le maire du village dans lequel je suis née était le châtelain, de droite... Et jusqu'à ce que tout explose en 68, je ne savais même pas politiquement qu'il pouvait y avoir autre chose quoi... Y'avait même pas le mot « la droite », y'avait de Gaulle, c'est tout : De Gaulle était militaire, mon père était militaire, c'est lui qui gérait tout, je me posais même pas la question ! »

Avec l'entrée dans la vie professionnelle et la fréquentation de « bonnes sœurs atroces à l'hôpital », Paulette commence à prendre de la distance avec la religion et à s'ouvrir – lentement – à l'idée qu'il puisse exister une autre vision du monde que celle de son père. Ce détachement

---

<sup>115</sup> Les extraits d'entretiens cités ci-dessous sont issus d'un entretien réalisé au domicile de l'enquêtée à Nantes, le 2/02/2006.

est très progressif et commence avant 1968, mais il s'est cristallisé sur 68 dans la mémoire de Paulette. En effet, quand je lui demande de me raconter « son Mai 68 », sa réponse amalgame plusieurs époques :

« Y'a eu toutes les grèves, même dans le milieu hospitalier, donc il manquait du matériel et au niveau de l'entretien, c'était terrible ! Parce que c'était de vieux bâtiments, et dans un quartier qui, comme diraient les jeunes aujourd'hui, craignait beaucoup : y'avait des descentes de police sans arrêt, et j'ai vu des rafles de police contre des portugais, et des maghrébins, on disait arabe à l'époque : et là j'ai commencé à remettre en question...Parce que y'avait un tel décalage entre ce que j'entendais à la maison, parce que mon père a fait la Guerre d'Algérie, et ce que je voyais à l'hôpital où je travaillais avec les enfants de ces immigrés [...] Et c'est avec l'arrivée de 68 que j'ai découvert, ben la politique quoi. [*Mais comment vous vivez les événements vous ?*]

Avec une certaine crainte parce que sur l'hôpital de Nantes je me déplaçais en solex donc j'avais besoin d'essence : on pouvait plus acheter d'essence, y'avait plus rien, plus rien ! J'ai des visions de files de voitures énormes, de mon père qui cadrait la maison, il était encore à l'armée à ce moment-là...j'avais un père qui se baladait en uniforme hein ! [*Vous habitez chez vos parents en 68 ?*] Ben oui : je suis partie quand j'ai eu 25 ans, avec ma sœur qui avait 28 ans [...] donc j'ai découvert 68 à l'hôpital : tout était cadré par les syndicats, fallait aller faire la queue à la mairie pour avoir de l'essence...Moi, ça me faisait un peu peur quoi : les syndicats se sentaient très très forts, et là, *j'ai découvert qu'il y avait autre chose que ce que notre père nous disait...*Mais ça n'a pas été beaucoup plus loin, il nous empêchait de sortir, d'aller aux manifestations...C'est après que j'ai fréquenté des collègues syndiqués, que j'ai découvert qu'il y avait le communisme, tout ça c'était tabou : on disait pas les communistes, on disait les rouges. Quand mes parents parlaient des rouges, c'étaient des souvenirs du pays bigouden, c'est tout juste si on les séquestrait pas le temps des élections, c'était l'interdit...Dans notre éducation, le communisme, c'était le diable ! »

Paulette ne participe donc aucunement aux événements de Mai-Juin 68 à Nantes et en est même une spectatrice apeurée. Elle discute néanmoins avec des collègues syndiquées à la CFDT, trouvant dans leurs discours « beaucoup de convergences avec effectivement les injustices, les inégalités que j'avais pu ressentir ou voir dans mon travail » et se lie finalement d'amitié avec plusieurs d'entre elles. Et c'est par ce réseau d'amies syndiquées qu'elle rencontre l'année suivante son futur mari, sympathisant communiste, qui a participé en 1968 à l'occupation du supermarché où il était OS, et qui militait depuis 1964 dans des associations culturelles bretonnes ainsi qu'à Frère des hommes :

« C'est par 68 que j'ai rencontré mon mari en quelque sorte même si c'est après, par les copines syndiquées, et donc lui, c'était la gauche gauche quoi ! Et avec lui, j'ai complètement quitté mon monde »

L'analyse fine du cas de Paulette, que nous aurions pu écarter du corpus pour sa non-participation aux événements de Mai-Juin 68, permet de pointer un aspect paradoxal : le rôle de l'événement dans la socialisation politique peut être très important dans des cas de très faible exposition à l'événement. C'est le cas pour Paulette, qui bien qu'inactive en 1968, découvre que la gauche existe et s'y rallie dans les mois qui suivent. Cette orientation politique persiste jusqu'à aujourd'hui, la coupant du reste de sa famille. En effet, elle épouse Lucien au début des années 1970, animateur socio-culturel, syndicaliste et militant anti-nucléaire, athée, auprès duquel elle découvre la contre-culture et rompt progressivement avec les cadres sociaux, les valeurs et les schèmes de perception du monde intériorisés dans son milieu social d'origine.

Ainsi, pour Marie Madeleine comme pour Paulette, les événements de Mai-Juin 68 entraînent des formes de conversion différées, comme si l'événement agissait par effet de retardement. Leurs récits nous permettent de prendre la mesure du temps nécessaire pour qu'un événement agisse et de ne pas tomber dans l'illusion d'un effet mécanique de celui-ci. Ce sont les sociabilités postérieures à Mai 68 davantage que l'événement en lui-même qui les politisent. Pourtant, ce sont bien les événements de Mai-Juin 68 qui impulsent ces sociabilités : il y a donc bien diverses formes d'incidences et d'action de l'événement selon la distance à laquelle se trouvent les acteurs par rapport au « feu de camp »<sup>116</sup>, et plusieurs formes de retombées, à l'image des ondes concentriques formées autour d'une pierre jetée dans l'eau.

### ***Conclusion : Comment rendre compte des formes de politisation induites par « l'événement » ? Proposition de typologie alternative***

Après avoir donné la parole aux « parangons » des différentes sous-populations du corpus identifiées par l'analyse statistique, nous discuterons la pertinence d'une telle typologie dans un premier temps de cette conclusion, en constatant ses apports et ses limites. Nous proposerons dans un second temps une classification alternative, davantage ajustée aux problématiques de la recherche.

#### **1) Apports et limites d'une approche statistique de la participation à Mai 68**

L'analyse statistique aura permis de mettre en évidence la pluralité des modes de participation à la crise de Mai-Juin 68 et de dresser une esquisse de typologie de ces modalités de participation en prenant en compte l'intensité de l'engagement, l'orientation politique en 1968 et les

---

<sup>116</sup> Sur la théorie du feu de camp chez Maurice Halbwachs, cf. Baudelot C., Establet R., *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF, 1994, pp. 43-46.

répertoires d'action investis (Manifestations, AG, Occupation, Participation à la rédaction de tracts, affrontements avec la police, etc). L'analyse factorielle rattache par ailleurs ces modalités de participation à un certain nombre de variables qui leur sont corrélées, à valeur explicatives. On a ainsi pu mettre en évidence l'importance de l'âge, du sexe, de l'origine sociale, du statut en 1968, de l'orientation politique et religieuse des parents, et enfin du « passé militant » comme autant de variables déterminantes, structurant les registres d'engagement en Mai 68.

La variable « âge » intervient à plusieurs niveaux. Tout d'abord, plus un acteur est âgé plus il a de chances d'avoir accumulé un capital militant au fil d'expériences politiques précédant l'événement étudié (ou tout au moins a-t-il eu le temps de se forger une conscience politique « stabilisée »). Ensuite, les différents cas analysés dans ce chapitre soulignent l'influence cruciale de l'âge, à l'année près parfois<sup>117</sup>, sur la disponibilité à l'événement. Enfin, les récits de participation aux événements confirment l'existence « d'années impressionnables »<sup>118</sup>, années de « jeunesse » caractérisées par une indétermination<sup>119</sup> (professionnelle, sociale, matérielle mais également politique) qui rend plus influençable et laisse plus de prise à l'événement.

Si le processus de politisation est ainsi corrélé à l'âge, il ne prend pas les mêmes formes et ne suit pas les mêmes temporalités selon l'orientation politique des parents. Alain et Paulette, dont les parents sont de droite et qui n'ont pas encore de conscience politique structurée au moment des événements de Mai-Juin 68, découvrent alors la gauche et les syndicats, et restent « spectateurs » ; tandis que Marylène ou Marie, bien que n'ayant jamais milité non plus avant 1968, sont armées d'une compétence politique, d'une grille d'interprétation du monde (du fait du militantisme de leurs parents) leur permettant de décrypter, de s'appropriier et de se situer par rapport aux différents acteurs des événements.

---

<sup>117</sup> Frédéric a 17 ans, il est en classe de première, et ne sent pas concerné « personnellement » : son implication aurait été toute autre si les événements avaient eu lieu l'année suivante ou l'année d'après, entré à l'université.

<sup>118</sup> David O. Sears, N. A. Vaalentino, « Politics Matters : Political Events as Catalysts for Preadults Socialization », *American Political Science Review*, 91(1), 1997, p. 47 : les auteurs font remarquer que l'effet socialisateur de l'événement sera plus fort sur des jeunes « moins socialisés » et vice-versa.

<sup>119</sup> Cf. Mauger G., « Jeunesse, l'âge des classements... », *art. cit.*, p. 35



**Tableau 2 : Données récapitulatives sur les treize parangons**

	Age	Profession des parents	orientation politique des parents	orientation religieuse des parents	statut en 68	lieu de l'engagement en 68	rôle et intensité de participation en 68	proximité politique
Claude	1939	avocat (bourgeoisie polonaise)	Droite	juifs non pratiquants	post-doc	Sorbonne	Responsable comité étudiants-ouvriers	Anars/spontanéistes
François	1945	père cadre à la Banque de France	socialiste, franc-maçon	athée	étudiant	Toulouse: manifestations; usines	Militant actif	anars/JCR/CGT
Paul	1947	Instituteurs	communistes	athées	étudiant	Grenoble: manifs; usines	organisateur	UNEF/Maos
Pierre	1943	Tailleurs	sympathisants communistes	juifs pratiquants	ouvrier	Billancourt+Quartier latin	Militant syndicaliste	CGT
Lolo	1948	ouvriers	apolitiques	?	ouvrier	Sud-aviation/boîtes de nuit/ Quartier latin	photographe	anarchiste
Alain	1947	père mousse qui finit cadre de la marine marchande	Droite	catholiques pratiquants	ouvrier	Biscuiterie nantaise	occupation "passive" de l'usine	aucune
Marylène	1948	caméraman/monteuse	militants communistes	athées	Étudiante	Quartier Latin	manifestante "passive"	maoïste
Marie	1951	professeurs agrégés	PSU, syndicalistes EN	Catholiques pratiquants	lycéenne	Lycée à Toulouse	occupation du lycée	aucune
Frédéric	1950	employés PTT	Gauche non militants	athées	lycéenne	Lycée à Sèvres	spectateur (via radio)	aucune
Agnès	1945	mère couturière à domicile	communiste	juif non pratiquant	institutrice	Quartier latin+ comité d'action+ AG syndicales	militante active	PSU, syndicaliste
Nicole	1940	père ingénieur	sympathisants communistes	athées	Mère au foyer	Anarchiste	« petites mains »	anarchiste
Marie Madeleine	1946	père ingénieur (issu classes pop)	gauche (pas du tout militant)	catholiques pratiquants	enseignante à l'étranger	Université de Dakar	spectatrice (via radio)	"gauche"
Paulette	1946	père sous-officier (bachelier)	droite	catholiques pratiquants	auxiliaire de puériculture	Hôpital de Nantes	spectatrice passive	aucune

Le sexe et l'origine sociale s'avèrent tout autant déterminants pour comprendre les formes d'engagement (même si le sexe influe également le capital militant accumulé) plus que l'intensité de celui-ci. On a en effet pu voir, ici encore, comment les compétences d'orateur et le sentiment de légitimité à prendre la parole sont attachés principalement aux hommes, issus des classes supérieures, et ce même quand le capital militant accumulé est faible (*cf.* Claude et son charisme d'orateur à la Sorbonne), tandis que la majorité des femmes, même politisées avant 68 (*cf.* Agnès) et/ou issues des classes supérieures (*cf.* Nicole), vont pouvoir participer activement tout en se sentant illégitimes sur le plan de la prise de parole politique.

Le statut de lycéen, d'étudiant ou de salarié en 1968 façonne également les formes de l'engagement, en en déterminant notamment les lieux (*cf.* tableau récapitulatif ci-dessus). Une première forme de participation, centrée sur les lieux de vie quotidienne, qu'il s'agisse de l'usine qu'Alain occupe sans jamais se rendre dans les rues de Nantes, ou du lycée pour Marie, pourrait être qualifiée de participation *localisée*. A ces modalités de participation localisées s'opposent alors et des modalités de participation pluri-localisées, qu'il s'agisse d'investir les rues, un quartier qui n'est pas celui de sa résidence, une institution habituellement non fréquentée (*cf.* Lolo qui prend des photos et passe du temps à la Sorbonne avec les Katangais), ou de se rendre aux portes d'usines sans y être employé (*cf.* Paul à Grenoble). Il faudrait ainsi dresser une topographie des formes de participation aux événements et des circulations militantes entre les différents lieux<sup>1</sup> de l'engagement : le rôle de porte-parole du mouvement étudiant auprès du mouvement ouvrier joué par Paul serait ainsi objectivé par une cartographie de ses déplacements au cours des événements.

Enfin, le fait d'avoir milité avant 1968 est peut-être la variable la plus déterminante des formes de participation aux événements : les enquêtés militant depuis la Guerre d'Algérie ou depuis la Guerre du Vietnam possèdent en 1968 un capital militant, des compétences d'organisation, de mobilisation de réseaux de militants, d'organisation de manifestations et d'analyse des situations politiques leur permettant de réagir de manière stratégique et rapide. Ils participent aux événements de Mai-Juin 68 dans des rôles d'organiseurs, de responsables locaux, prenant la parole, organisant des comités d'action, rédigeant tracts et affiches, distribuant les tâches militantes autour d'eux, aux participants moins chevronnés. Jacques, un

---

<sup>1</sup> Pour une approche insistant sur l'importance des lieux de l'engagement, et de la symbolique de ces lieux dans les rapports de force entre mouvements étudiants et mouvements ouvriers, *cf.* Mathieu L., « Les manifestations en mai-juin 68 », dans *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 195-206.

des leaders de l'UJCml, responsable des Comités Vietnam de base (CVB) depuis 1967 nous explique ainsi :

« Quand Mai 68 naît, là je parle un peu encore en temps que ex-UJC quoi, on était de loin les mieux placés par rapport à ce mouvement, c'était incroyable ! On avait les techniques d'agitations de masse, c'était nous qui les avions, et les seuls ; on était à l'origine des barricades d'une certaine façon avec la défense de Nanterre ; on était les premiers à avoir senti les barricades et à avoir organisé les gens, à faire des comités à partir des gens sur les barricades ; on était totalement, presque assimilés, on était au cœur de ce mouvement. »

Tandis que les moins politisés peuvent se reconnaître dans certaines des revendications mais n'ont pas le bagage militant nécessaire à leur formulation, pas de compétences d'organisation, pas d'expérience de mobilisations collectives, si bien que pour ceux-là (les plus nombreux), l'influence du contexte (des variables situationnelles) sera encore plus important. En effet, leurs formes de participation dépendront davantage des personnes côtoyées au moment des événements, des prises de conscience au fil des discussions et discours écoutés, comme l'explique par exemple Jean-Louis<sup>2</sup> :

« Tout le monde voulait parler, c'était le bordel ! La libération de la parole : oui, c'était très fort ! Et c'était la prise de conscience de tout un tas de choses qui fait que d'un seul coup : plein de gens avaient plein de choses à dire ; y compris par rapport à leurs vies...C'est qu'en fait, d'un seul coup, on a compris qu'on vivait dans un monde, un milieu, une société qui était écrasante, avec pleins de tabous, pleins d'interdits...Et qu'on en avait tous fait l'expérience chacun de notre côté, je dirais au quotidien, et là : ben pourquoi c'est comme ça ? Donc la prise de parole à ce moment là, c'était une analyse collective de tout ça, où les gens comprenaient en écoutant, voire même en le disant, je suis sûr : y'a des gens ils disaient des trucs, ça leur venait comme ça spontanément en parlant, et pourtant ils n'y avaient jamais réfléchi auparavant... »

Les propos de Jean-Louis décrivent de manière très empirique l'expérience de la défatalisation du monde social (« ben pourquoi c'est comme ça ? ») et décrivent concrètement, ce que Pierre Bourdieu appelle le *schème de politisation* propre aux crises politiques<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> La trajectoire antérieure à 1968 de Jean-Louis est détaillée dans le chapitre 1. Il est en terminale en 1968 et occupe activement son lycée à Nantes.

<sup>3</sup> Celui-ci écrit : « Fonctionnant comme une sorte de rituel collectif de rupture avec les routines et les attachements ordinaires (...) la crise transforme le regard que les agents portent à l'ordinaire sur la symbolique des rapports sociaux, et notamment des hiérarchies, faisant resurgir la dimension politique, hautement refoulée, des pratiques symboliques les plus ordinaires : formules de politesse, gestes de préséance en usage entre les

Mais on touche ici à une des principales limites de l'analyse factorielle pour aller plus loin dans la description des formes de politisation induites par la participation à Mai 68: elle ne nous permet pas de dissocier véritablement les variables dispositionnelles des variables situationnelles dans la mesure où elles ne sont pas indépendantes. Cela ne poserait pas problème si l'on cherchait uniquement à dresser une typologie des registres de participation aux événements de Mai-Juin 68 mais cela devient problématique si l'on cherche à évaluer le poids relatif de l'amont des trajectoires de celui de l'événement, dans la suite de la trajectoire (ce qui nous intéresse ici). En effet, « l'événement politique suscitera des « gains de socialisation » mais toujours dans les limites que structurent les expériences au travers desquelles il viendra signifier des préoccupations que l'attente et le moment rendent saillants »<sup>4</sup>.

## 2) Classification des formes de politisation induites par l'événement

Si l'on a apporté jusque là des pistes de réponse à la question : comment les acteurs font-ils les événements, l'approche statistique n'éclaire que partiellement sur la relation causale inverse : comment l'événement agit-il sur les acteurs ?

En effet, les incidences biographiques du militantisme en Mai-Juin 68 peuvent être très différentes pour des acteurs qui ont participé aux événements selon des modalités assez similaires, mais pour lesquels Mai 68 n'occupe pas la même place dans leur « carrière d'engagement ». On pense ici à de jeunes enquêtés, fils de militants, qui vont s'investir extrêmement activement en 68, au sein d'organisations d'extrême gauche, pour lesquels Mai 68 marque l'entrée dans le militantisme, et qui côtoient des militants de dix ans leurs aînés, tout aussi actifs, mais pour lesquels Mai 68 correspond plus à la « queue de comète » de leur carrière militante<sup>5</sup>. L'événement politique est déclencheur du militantisme pour les premiers (fonctionnant comme un « socialization-triggering political event »<sup>6</sup>) alors qu'il ne fait que confirmer (voire renforcer) des dispositions à l'engagement chez les seconds. D'où la nécessité de replacer Mai 68 dans le processus de politisation des enquêtés, dans une approche longitudinale.

---

rangs sociaux, les âges ou les sexes, habitudes cosmétiques et vestimentaires, etc. » in *Homo Academicus*, *op. cit.*, p 242.

<sup>4</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *art. cit.*, p. 141

<sup>5</sup> Nous remercions ici Johanna Siméant pour ses remarques concernant la place de Mai 68 dans la carrière militante des enquêtés.

<sup>6</sup> Sears D. O. ; Valentino N. A., « Politics Matters... », *art. cit.*, p. 64

Mais si l'on ne regarde pas de près ce qui se joue au fil des événements, on passe à côté des processus par lesquels l'événement agit sur les acteurs y participant. Si bien que la description fine des modalités de participation aux événements dissociée de l'amont et de l'aval des trajectoires, tout comme l'approche longitudinale et macrosociologique mesurant les effets du « contexte » en observant les infléchissements éventuels des trajectoires post-crise sont insuffisantes pour appréhender les processus par lesquels l'événement joue un rôle de socialisation politique. Il faudrait idéalement pouvoir croiser deux registres de variables et deux échelles temporelles distinctes : les variables dispositionnelles attachées au « temps long » des trajectoires et les variables situationnelles attachées au temps court de l'événement.

Pour réintégrer le temps de l'événement dans le processus de socialisation politique (qui commence dès l'enfance et se poursuit à l'âge adulte) afin de caractériser le rôle de socialisation politique de l'événement, il faut pouvoir situer l'événement dans la *trajectoire de politisation* des différents acteurs. On peut pour cela partir d'une chronologie du processus de mise en langage de la protestation en trois étapes établie par Felstiner, Abel et Sarat<sup>7</sup>, comprenant le naming (réaliser, c'est-à-dire mettre en mots une situation offensante - d'injustice - afin d'en faire un problème), le blaming (reprocher, c'est-à-dire identifier des causes et donc des coupables), et enfin le claiming<sup>8</sup> (réclamer, consistant à mettre en forme des revendications et des actions pour répondre au problème). Les enquêtés n'en sont pas aux mêmes étapes du processus de politisation au moment où leur trajectoire rencontre l'événement Mai-Juin 68, d'où des formes prises par les rencontres entre habitus (trajectoires) et situation critique diverses. De Paulette qui découvre l'existence de la gauche à Nantes, à Paul qui organise les manifestations à Grenoble, ils présentent des degrés de politisation qui s'étalent sur tout un continuum : de l'absence de conscience politique au militantisme professionnel.

Jacques Lagroye rappelle que l'événement joue un rôle de socialisation politique en permettant aux acteurs d'« accéder à un langage spécifiquement politique, [de] modifier leur perception de la société, de leur propre situation dans la société, dans le sens d'une conception politique des rapports sociaux »<sup>9</sup>, et cela au prix d'une véritable transformation de leurs attitudes

---

<sup>7</sup> Cf. Felstiner W. L. F., Abel R. L., Sarat A., « L'émergence et la transformation des litiges : réaliser, reprocher, réclamer », *Politix*, n°16, 1991, pp. 41-54.

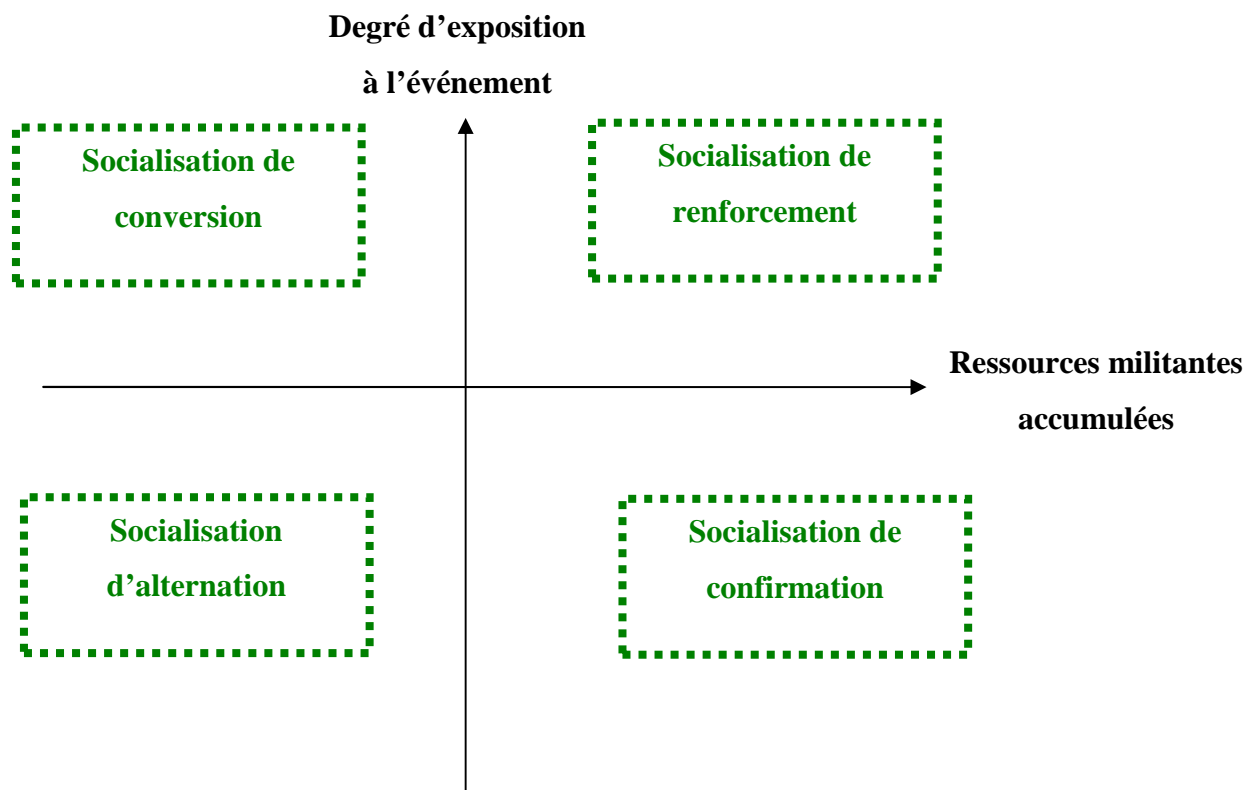
<sup>8</sup> Pour une approche française reprenant cette chronologie, cf. Neveu E., « L'approche constructiviste des "problèmes publics". Un aperçu des travaux anglo-saxons », *Études de communication*, 22, 1999, p. 41-57

<sup>9</sup> Lagroye J., François B., Sawicki F., *Sociologie politique*, op. cit., p. 330.

habituelles, mais il ne rend pas compte des conditions sociales d'accès à ces effets – très inégaux selon les groupes sociaux – de politisation.

Or, si la participation à un événement politique peut s'appréhender en termes de *dynamique de déstabilisation* (pour reprendre les termes de Karl Mannheim<sup>10</sup>), celle-ci diffère (cf. schéma 1) en fonction des ressources militantes accumulées à la veille des événements d'une part (dimension dispositionnelle) et aux modalités de participation ou autrement dit au degré d'exposition à l'événement (dimension situationnelle).

Pour caractériser le rôle de l'événement dans le processus – discontinu – de socialisation politique, nous proposons donc de construire une typologie des rencontres entre trajectoires individuelles et situation critique en croisant ces deux dimensions :



**Schéma 2 : Les rôles différenciés de l'événement dans la socialisation politique**

<sup>10</sup> Mannheim K., *Le problème des générations*, op. cit..

Pour construire cette typologie des formes de socialisation politique engendrées par l'événement, nous nous sommes appuyée sur des travaux relatifs à la socialisation<sup>11</sup>, aux processus de conversion<sup>12</sup>, et sur des travaux traitant des incidences biographiques du militantisme<sup>13</sup> ou encore des générations<sup>14</sup>. Cette typologie est largement reprise et détaillée dans la deuxième partie de la thèse, c'est pourquoi nous nous contenterons ici de justifier brièvement les termes employés.

### **Socialisations de renforcement et de confirmation**

Les acteurs se caractérisant par un fort capital militant accumulé avant 1968 et dont l'intensité de l'engagement est forte (cadran Nord-est), vont voir leurs convictions et dispositions à l'engagement renforcées par leur participation, d'où l'utilisation du terme de socialisation de renforcement. C'est le cas pour Paul qui s'établit en usine peu de temps après Mai 68. Alain Krivine nous dit également en entretien que 68 l'a « renforcé dans l'idée qu'il fallait être révolutionnaire », et Aline<sup>15</sup> souligne l'effet de radicalisation lié au nombre de personnes se ralliant à une cause :

« Quand on a milité depuis des années dans des groupes où on n'est pas très nombreux aux réunions, aux manifs, etc, voir d'un seul coup tant de monde qui se rallie à ses idées, ça donne un élan, une force incroyable, et ça renforce des convictions, qui étaient déjà là mais qui trouvent une certaine reconnaissance qui les renforce en retour, je sais pas si je suis claire... »

Pour celles et ceux qui militent depuis de nombreuses années en 1968, mais qui pour diverses raisons, participent peu activement aux événements (cadran Sud-est), Mai 68 n'aura pas de conséquences biographiques importantes (du fait de la faible déstabilisation liée à l'événement) mais pourra avoir un effet de confirmation de leur vision du monde et du bienfondé de leurs pratiques militantes. C'est le cas pour les enquêtés les plus âgés du corpus, militants depuis la Guerre d'Algérie, qui sont plus proches de la trentaine que de la vingtaine en Mai 68 et ont quitté l'âge de la jeunesse (au sens où ils ont déjà fondé une famille, sont

---

<sup>11</sup> Cf. Darmon M., *La socialisation*, Ed. Armand Colin, Paris, 2006

<sup>12</sup> Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron opposent les « conversions » et les « confirmations », « entretiens » ou « renforcement » d'une socialisation antérieure par une socialisation postérieure, dans *La Reproduction*, Paris, Minuit, 1970, p. 59-60.

<sup>13</sup> Principalement l'article précité d'Olivier Ihl, les travaux de Doug McAdam, notamment : « The biographical consequences of activism », *art. cit* ; ainsi que Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990.

<sup>14</sup> Karl Mannheim distingue trois principales réactions face à l'événement : soit l'événement confirme des dispositions et participe à les renforcer chez des acteurs acquis à la cause, soit il participe à transformer la vision du monde d'acteurs qui vont se « convertir » sous l'effet de l'événement ; soit enfin, et c'est le cas de la majorité des individus, on peut s'opposer à l'événement. Cf. Mannheim K., *op. cit*.

<sup>15</sup> Sa trajectoire antérieure à Mai 68 est analysée dans le premier chapitre.

parents, ont terminé leurs études et travaillent depuis plusieurs années). Les propos de Guy, professeur de mathématiques à l'université, vont dans ce sens :

« En 1968, j'avais 31 ans et pas mal d'expérience, politique et professionnelle, et la conviction que les écrits ne sont que peu sans l'expérience : peut-être est-ce pour cela que je me reconnais peu dans certaines des questions portant sur les effets de Mai 68 sur ma trajectoire ultérieure ; ce qui est important, dans mon cas, se situe avant »<sup>16</sup>

Comme pour toute classification, les frontières entre « socialisation de renforcement » et « socialisation de confirmation » sont souples et il est d'ailleurs plus judicieux de considérer un continuum de situations entre ces deux pôles.

### **Socialisations d'alternation et de conversion :**

Pour les acteurs, plus jeunes, n'ayant pas (ou peu) d'expérience militante à la veille de Mai 68, et qui participent très activement aux événements, les incidences biographiques de la participation à Mai 68 vont pouvoir être conséquentes et susciter de réelles conversions à l'engagement politique, d'où la dénomination empruntée de socialisation de conversion. Plusieurs exemples seront analysés dans les chapitres suivants : dans tous les cas, Mai 68 entraîne une réelle rupture avec la destinée probable des enquêtés. Les modalités de ces conversions sont multiples, depuis l'arrêt précoce des études pour partir s'établir en usine, à la rupture familiale, conjugale et éventuellement professionnelle suite à l'investissement dans les mouvements féministes et/ou dans le gauchisme contre-culturel.

Là aussi, les frontières sont difficiles à déterminer : à partir de quand (et de quoi) peut-on parler de conversion d'un habitus ? Quels indicateurs utiliser pour objectiver le degré d'infléchissement d'une trajectoire dû à la participation à un événement politique ? Le chapitre 3 apporte des éléments de réponse à ces questions, et nous nous contenterons ici de qualifier de « socialisation d'alternation » les cas d'infléchissements modérés des habitus. Le concept d'alternation est repris des travaux de Doug Mc Adam qui l'utilise pour décrire des changements identitaires induits par la participation au Freedom Summer, moins radicaux que ceux observés lors d'une réelle conversion<sup>17</sup>. On parlera également de socialisation de prise de conscience pour ces enquêtés qui, à l'image de Jean-Louis (*cf.* ci-dessus), ne sont pas radicalement transformés par l'événement mais pour lesquels Mai 68 révèle, accélère une prise de conscience politique.

---

<sup>16</sup> Ces propos sont extraits des remarques de fin de questionnaire.



Dans ce chapitre, nous avons donc « joué le jeu » des statistiques en laissant au logiciel le soin de construire une classification des registres de participation à Mai 68. Pour en évaluer l'intérêt et la consistance sociologique, nous sommes redescendus à l'échelle individuelle en exposant le récit de Mai 68 des « parangons » de chacune des classes. La confrontation des résultats statistiques et des récits biographiques<sup>18</sup> nous a ainsi permis d'enrichir les premiers des types de pratiques militantes détaillées dans les seconds, et de constater les atouts et les limites d'une classification purement quantitative. La principale limite concerne l'impossibilité de penser séparément ce qui relève de l'amont des trajectoires (le temps long) de ce qui relève du temps de l'événement (le temps court). C'est pourquoi nous en sommes arrivés à la typologie alternative brièvement esquissée ci-dessus. Celle-ci est peu développée ici dans la mesure où elle est structurante de la deuxième partie de la thèse dans laquelle elle est mise à l'épreuve du terrain.

---

<sup>17</sup> McAdam D., « The biographical consequences of activism », *art. cit.*, p. 745-746

<sup>18</sup> Peu de travaux quantitatifs à notre connaissance adoptent cette démarche consistant à retourner sur le terrain pour mettre leurs résultats et les hypothèses qui en découlent à l'épreuve de l'empirie et du matériau qualitatif. Pourtant, cette confrontation s'est avérée extrêmement heuristique dans l'enquête, et sa généralisation enrichirait, nous semble-t-il, les travaux quantitatifs comme les travaux purement qualitatifs.

## Conclusion de la première partie

---

Pour aborder la principale question que pose cette recherche, celle des incidences biographiques du militantisme en Mai 68, nous ne pouvions faire l'impasse sur tout ce qui se joue en amont et pendant les événements eux-mêmes. L'approche généalogique adoptée, rendue possible par le mode d'entrée sur le terrain et de constitution du corpus, aura permis d'accéder à une population très hétérogène, que ce soit sur le plan sociologique, politique ou encore sur les formes de participation à Mai 68. La catégorie de « soixante-huitards » est ainsi méthodiquement déconstruite au fil des deux premiers chapitres, à partir de résultats qualitatifs et statistiques que nous avons toujours cherché à articuler.

Le premier chapitre revisite la question des matrices de l'engagement en Mai 68 et remet en question, après d'autres, toute explication réductrice des déterminants de l'engagement en Mai 68, en réhabilitant, par l'enquête empirique, une réalité sociologique plus complexe que celle que les diverses interprétations des événements ont pu laisser entrevoir. Quatre principales matrices de l'engagement en Mai 68 y sont mises en évidence, par l'analyse factorielle dans un premier temps, puis par l'analyse détaillée et contextualisée de trajectoires d'enquêtés représentatifs de chacune de ces matrices. Le schème de la *transmission familiale de dispositions à l'engagement*, celui de la *politisation d'engagements religieux*, celui de la *politisation des intellectuels de première génération* et celui, enfin, des *incohérences statutaires*, rendent compte de la sociogenèse de dispositions contestataires qui s'actualisent dans les événements de Mai-Juin 68.

S'il est impossible de prévoir une crise comme Mai 68, on peut montrer a posteriori qu'elle vient révéler, et accentuer, une érosion progressive du consentement d'un certain nombre d'acteurs aux diverses relations d'autorité vécues quotidiennement. Or ces crises sectorielles du consentement touchent, au cours des années 1950 et 1960, les principales institutions participant à la reproduction sociale (famille, école, église, armée, ...). Nous ne reviendrons pas, dans cette conclusion, sur l'analyse de ces crises sectorielles, si ce n'est pour dresser un bilan des principaux processus de la dynamique de crise, mis en évidence dans les deux premiers chapitres :

- En amont de la crise, des acteurs en situation de « porte-à-faux » (de par des trajectoires improbables), de « mal-adhésion » à leur rôle social (au sein de leur famille, de l'école, de l'église, de l'entreprise, etc), sont amenés à éprouver, à souffrir d'un certain nombre de

normes, invisibles pour les personnes parfaitement intégrées mais révélant leur caractère contraignant aux *outsiders*. Ces « déplacés »<sup>1</sup> font l'expérience de la résistance de certaines institutions à leur intégration (à l'image des intellectuels de première génération auxquels l'université n'est pas préparée) ou au contraire du rappel à l'ordre des institutions dans lesquelles ils ont été socialisés et qui les sanctionnent pour leurs déviances (on pense ici aux femmes accédant aux études supérieures et/ou au marché du travail, rappelées à l'ordre familial ou conjugal).

- Leur *présence a-normale* dans les milieux investis les amène à dénoncer les règles qui en sous-tendent le fonctionnement ou celles des institutions dont ils se sont détachés, en dévoilant les intérêts particuliers, la dimension politique dissimulée derrière les apparences de l'universel, de l'intérêt général, de l'indiscutable.
- Ces ruptures d'allégeance, individualisées, ou minoritaires et sectorisées (lorsqu'elles sont mises en commun dans des groupes politiques) entrent en résonance au moment de la crise de Mai 68. Alors qu'elles n'avaient jusque là que la force de leur contribution plus ou moins cruciale à la survie des institutions qu'elles tentaient d'ébranler, leur convergence (permise par une montée en généralité des revendications, et l'analogie – partielle – entre des expériences diverses de la domination<sup>2</sup>) entraîne une généralisation de la crise du consentement.
- L'extension de la crise et la synchronisation des crises sectorielles entraînent une « situation fluide » (Dobry), caractérisée par une mise en suspens (relative) des relations d'autorité, un défaut de régulation sociale (au sens durkheimien d'une période où le caractère contraignant des faits sociaux resurgit et devient ainsi susceptible d'être critiqué). La remise en question du caractère « naturel » des rapports sociaux suscite réflexion et réflexivité là où en temps routinier les pratiques répondaient à des réflexes<sup>3</sup>.
- L'incertitude concernant l'avenir, que la crise institue dans l'objectivité même, fait que chacun peut croire que les processus de reproduction sont suspendus pour un moment, et

---

<sup>1</sup> Memmi D., « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romain », *Politix*, 24, septembre 1996, p. 57-80

<sup>2</sup> Ce sont ainsi des slogans comme « Oui chéri, oui papa, oui patron : y'en a marre ! » qui permettent la convergence d'aspirations diverses.

<sup>3</sup> K. Mannheim écrit à ce propos que « l'action consciente, la réflexivité ne deviennent nécessaires que là où les transformations semi-conscientes habituelles ne suffisent plus. Seules les sphères, devenues problématiques du fait des changements de la structure historico-sociale et où, sans réflexion, les transformations nécessaires n'auraient plus lieu, sont d'emblée rationalisées, rendues réflexives. La réflexion est employée ici comme technique de désorganisation », in *Le problème des générations*, op. cit., p. 50.

que tous les futurs sont possibles et pour tous. Et ce phénomène de désobjectivation des rapports sociaux, entraînant incertitude et libération des aspirations habituellement contenues chez les participants à la crise politique, renforce à son tour le phénomène de délégitimation du pouvoir (et des différentes relations d'autorité). Ainsi, si la crise peut révéler des crises sectorielles de légitimité, elle a elle-même pour effet de renforcer, de généraliser ce processus de délégitimation<sup>4</sup>.

- La suspension du temps ordinaire (intrinsèquement liée à l'extension de la crise et à la grève générale) suscite par ailleurs un *abaissement du coût de la déviance et de la transgression*. En effet, si l'on suit H. Becker dans l'idée que « rester normal représente un enjeu trop important pour qu'il se laisse influencer par des tentations déviantes »<sup>5</sup>, dans la mesure où il existe habituellement tout un ensemble de sanctions aux déviances, de rappels à l'ordre et au « droit chemin », l'affaiblissement de la régulation sociale en temps de crise engendre également un affaiblissement de ces sanctions. Cela contribue à rendre possibles des rencontres improbables entre acteurs qui ne se seraient pas rencontrés en temps routinier ainsi que des pratiques de transgression, qui bien que majoritairement symboliques, suscitent le sentiment (qui peut être durable) d'avoir – enfin – prise sur sa vie et celle des autres, de pouvoir « dépasser ses limites ». On comprend mieux ainsi les récits d'expériences de « dépassement de soi », d'acteurs étonnés a posteriori de ce qu'ils ont pu faire ou dire, comme s'il ne s'était pas agi d'« eux-mêmes »: il s'agit bien évidemment des mêmes individus, mais dans une conjoncture de dérégulation sociale, et donc de déplacement des limites des aspirations. C'est ainsi qu'il faut comprendre l'idée qu'un événement *déplace les personnes et les lieux*.

Enfin, la prise en compte des émotions, récurrente tout au long du chapitre 2, est apparue indispensable pour comprendre comment un événement politique agit sur les participants. Si les limites d'une approche basée sur le récit d'émotions ressenties il y a plus de 35 ans sont

---

<sup>4</sup> Ce processus est souligné par Michel Dobry : « Loin d'être exclusivement localisées en amont des crises, à leur source ou à leur origine, les délégitimations apparaissent en effet aussi, pour peu que l'on consente à prendre quelque recul par rapport à des perspectives théoriques trop étroitement étiologistes, en tant que produits des mobilisations, en tant que résultats de leur dynamique et non pas seulement comme « causes » de certaines mobilisations ou des crises elles-mêmes », *Sociologie des crises...*, *op. cit.*, p. 268 ; ou encore par Jacques Lagroye pour qui « La délégitimation du pouvoir résulte directement d'une rupture des repères stables et du doute qui se généralise quant à la légitimité morale et à l'efficacité du régime [...]. Les valeurs et les croyances acquises sont dès lors contestées (même si certains groupes tentent de les réactiver), les attitudes habituelles cessent d'être pertinentes, les mythes et les symboles deviennent l'objet d'affrontements sévères. En ce sens, la crise suscite l'effondrement des soutiens bien plus qu'elle ne résulte de leur érosion » in. Lagroye J., *Sociologie politique*, *op. cit.*, p. 461.

<sup>5</sup> Becker H., *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métaillié, p. 50.

évidentes<sup>6</sup>, écarter les émotions de l'analyse des registres de participation aux événements de Mai 68 serait réducteur. Cela reviendrait en effet à écarter de l'analyse la dimension émotionnelle, qui loin d'être une simple rétribution du militantisme, trouve son origine dans l'activité même tout en étant un de ses moteurs. Par ailleurs, si tous les enquêtés relatent des émotions ressenties à cette époque, ils ne le font pas selon les mêmes conventions émotionnelles et l'on retrouve dans notre matériau le continuum décrit par C. Traïni, « allant des réactions les plus intuitives et immédiates aux réactions les plus réflexives qui impliquent un haut contrôle notamment d'ordre cognitif et introspectif »<sup>7</sup>. Prendre au sérieux ces divers registres de formalisation des émotions permet d'éclairer d'un regard nouveau la question du rôle des émotions dans la dialectique entre crise personnelle et crise collective<sup>8</sup>.

Les prescriptions relatives à l'expression sociale des émotions étant intrinsèquement contenues dans les différents types d'interactions sociales, la conjoncture critique engendre un effet de suspension (relative) des jugements dominants, des rappels à l'ordre, des regards réprobateurs, etc (qui suscitent des émotions corporelles de honte, de timidité, d'anxiété ou de culpabilité), ainsi qu'un affaiblissement des conventions émotionnelles, générateur de sentiments de joie et de déculpabilisation. Les micro-tensions accumulées du fait du contrôle de soi et du nécessaire ajustement (corporel) à son rôle social, contenues jusque là, gagnent le droit de s'exprimer en temps de dérégulation de l'économie émotionnelle : d'où les sentiments de « libération », d'émancipation ou encore « d'être enfin soi », récurrents dans les récits de Mai 68.

La publicisation de ces émotions, et les processus par lesquels elles sont canalisées, façonnées, formalisées<sup>9</sup> dans le cadre de l'édification de causes collectives participe ainsi entièrement au processus de politisation des participants. Le rôle des « figures

---

<sup>6</sup> Au-delà de l'illusion biographique, la construction de la mémoire de Mai 68 par un certain nombre d'« entrepreneurs de la mémoire » (Sommier) a produit une injonction assez généralisée à parler de « mai 68 » sur le mode des émotions et l'on retrouve une étonnante homogénéité dans ces émotions formalisées, autour de la « libération de la parole » et du fait de « parler avec des inconnus ».

<sup>7</sup> Traïni C, *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales..*, op. cit., p. 31.

<sup>8</sup> Nous ne risquons pas, en adoptant – sans autre choix il faut bien l'avouer – ce point de vue compréhensif, de tomber dans l'aporie dénoncée par Nicolas Mariot de « l'assignation d'un état d'esprit collectif à partir de l'observation de comportements collectifs institués », in « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 51, n°5, octobre 2001, p. 709.

<sup>9</sup> Jasper James écrit à ce propos que « le propre des mouvements d'action collective est de nommer, d'articuler et de spécifier dans des discours à visée publique des élans affectifs ou des épreuves du sentiment qui resteraient sinon dans le clair-obscur de la conscience privée », in « L'Art de la protestation collective », in Cefaï D., D. Trom (dir.) *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2001, p. 145

charismatiques »<sup>10</sup> dans ces processus de canalisation des émotions a été souligné à plusieurs reprises au cours des deux premiers chapitres. En permettant à ceux qui les écoutent de faire le lien entre des questionnements identitaires, des attentes individuelles et la crise collective, en leur « révélant » que l'émancipation personnelle peut passer par un engagement politique collectif, ces interprètes des sentiments « collectifs » jouent ainsi un rôle de médiateur permettant de transmuier des réactions affectives en revendications politiques.

---

<sup>10</sup> Pour E. Tiryakian, les périodes révolutionnaires de « 1989 » ou « 1968 » diffèrent des périodes révolutionnaires antérieures, par l'absence de figures charismatiques reconnues : « Revolutionary periods of earlier times, including those of the Third World in the anti-colonial movements in this century, have recognised charismatic leaders – Robespierre and Danton, Lenin and Sun Yat-Sen, Castro, Che Guevara and Mao Zedong, for example – but the revolutionary period of '1989' and '1968' are characterized more by the absence of charismatic figures » in « Collective effervescence... », *art. cit.*, p. 271. Il nous semble plutôt que la période de Mai 68 se caractérise par une démultiplication des figures charismatiques.



## Deuxième partie : Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68

« Je peux dire que je suis née en 68... intellectuellement, oui, je me suis réveillée d'un espèce de sommeil où je n'étais que mon éducation, que toutes les contraintes, toute la culpabilisation qu'on m'avait mis dans la tête, donc je pense à cette époque avec énormément de tendresse... Peut-être je magnifie aussi, mais pour moi, c'est, ça restera les événements les plus importants de ma vie, les années d'après 68, même si parfois, y'a eu des choses un peu dures quoi, c'était pas un chemin de roses, mais pour moi *c'est la vie quoi, c'est là où ça commence...* »<sup>1</sup> (Noëlla)

« À quelles conditions certaines expériences [...] sont-elles susceptibles d'ordonner le système de références d'une classe d'âge ou, pour être plus précis, d'individus d'âge différent mais dont la vie s'est trouvée affectée par de tels événements, alors qu'ils ne l'ont ni éprouvée ni perçue de façon identique ? Peut-on parler à ce propos d'un « effet générationnel » ? »<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Noëlla le 26/01/04.

<sup>2</sup> Ihl O., « Socialisation et événements politiques », *art. cit.*, p. 128-129.





## Introduction de la deuxième partie :

---

Juin 1968 : l'euphorie collective est retombée, la crise politique passée et l'univers social resectorisé. Que deviennent celles et ceux que l'on a vu participer de diverses manières aux événements, depuis les observateurs intéressés jusqu'aux militants révolutionnaires qui se sont battus pour que rien ne redevienne jamais plus comme avant ? Leur vision du monde et d'eux-mêmes, et leur position ressortent-elles marquées à moyen et long terme ? Et si oui, de quelles manières ? Par quelles stratégies vont-ils chercher à faire advenir l'utopie annoncée (qui n'avait rien d'utopique quelques semaines plus tôt dans un contexte « d'indétermination provisoire des possibles »<sup>1</sup>) ?

C'est la question de la formation de générations intellectuelles et politiques que nous aborderons tout au long de la deuxième partie de la thèse. Pour Karl Mannheim, fondateur de ce chantier scientifique, le lien moteur d'un « ensemble générationnel »<sup>2</sup> réside dans l'exposition de ses membres aux symptômes sociaux et intellectuels d'une dynamique de déstabilisation. Mais à quel point les différents participants aux événements de Mai-Juin 68 ont-ils été déstabilisés, et comment rendre compte de l'infléchissement éventuel de leurs trajectoires ? Portent-ils encore, trente-cinq ans plus tard, les marques d'engagements passés ? Et le cas échéant, comment les objectiver ? Les trois chapitres de cette partie apportent des éléments empiriques de réponse à ces diverses questions.

---

<sup>1</sup> Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Ed. Minuit, 1984, p. 236.

<sup>2</sup> Mannheim K., *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, p. 59.

## 1) Mettre en évidence des profils collectifs de trajectoires post-soixante-huitardes

Dès la fin des années 1970 aux Etats Unis, de nombreux travaux<sup>3</sup> de science politique tentent de répondre à la question du devenir des étudiants contestataires alors que les mouvements sociaux des années 1960 connaissent un fort déclin et que ces « ex » sont pour la plupart entrés dans la vie active et en âge de fonder une famille. Au même moment, la sphère médiatique consacre de nombreux dossiers aux trajectoires post-68 d'une poignée d'anciens activistes, parmi lesquels Jerry Rubbin, Elridge Cleaver ou Tom Hayden, participant ainsi à façonner la mémoire d'une « génération » des militants américains des années 1960 à l'image du devenir singulier d'une poignée d'entre eux. Isabelle Sommier montre qu'il en va de même en France où un petit nombre d'« entrepreneurs de la mémoire »<sup>4</sup> élaborent des interprétations de Mai 1968 à la lumière des stratégies de légitimation de leurs propres parcours, effaçant par là-même la question du devenir de la majorité des acteurs ayant participé aux événements de Mai-Juin 1968, qui n'ayant pas connu la célébrité des premiers, sont restés silencieux.

Les matériaux recueillis permettent de revisiter la question du rôle de « l'événement » dans la formation de différentes « unités de générations »<sup>5</sup> à partir de l'analyse des devenirs socio-politiques de « soixante-huitards » anonymes.

La première partie de la thèse s'est attachée à déconstruire la catégorie de « soixante-huitards », en cherchant toujours à rapporter des « familles d'expérience » à des trajectoires sociales collectives. Plusieurs « unités générationnelles », caractérisées par des trajectoires de politisation antérieures à Mai 68 distinctes (chapitre 1), croisent l'événement politique à des

---

<sup>3</sup> Cf. Braungart R. G., Braungart M., « Political Career Patterns of Radical Activists in the 1960s and 1970s : Some Historical Comparisons », *Sociological Focus*, 13, 1980, p. 237-254 ; DeMartini J. R., « Social movement participation: Political Socialization, Generation Consciousness, and Lasting Effects », *Youth and Society*, 1983, 15, p. 195-223; Wohl, R., *The generation of 1914*, Cambridge, Massachussets : Harvard University Press, 1979; Whalen J., Flacks R., « The Isla Vista "Bank Burners" Ten Years Later : Notes on the Fate of Student Activists », *Sociological Focus*, 13, p. 215-236; Fendrich J.M., Lovoy K. L., « Back to the future: adult political behavior of former student activists », *American Sociological Review*, Vol. 53, 5 (oct. 1988), pp. 780-784; Jennings M.K., « Residues of a movement : The aging of the american protest Generation », *American Political Science Review*, 81, 1987, pp. 367-382; Fendrich J.M, Tarleau A.T., « Marching to a different drummer : Occupational and political correlates of former student activists », *Social Forces*, 52, pp. 245-253; Marwell G., Aikein M. T., Demerath III N. J., « The persistence of political attitudes among 1960s civil rights activists », *art. cit.*; Whittier N., « Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements », *art.cit.*; McAdam D., « The biographical consequences of activism », *art. cit.*; McAdam D., *Freedom summer*, *op. cit.*

<sup>4</sup> Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, pp. 63-82, 1994.

<sup>5</sup> Pour Karl Mannheim, un « ensemble générationnel » correspond à une population « qu'unit un lien réel établi par les contenus sociaux et intellectuels dans un espace de déstabilisation et de renouvellement » (p. 59). Un ensemble générationnel est constitué de plusieurs « unités de génération » : « Les groupes, qui, à l'intérieur d'un ensemble générationnel s'approprient différemment ces expériences, constituent différentes unités de

âges et des stades de politisation différents. C'est en prenant en compte le capital militant accumulé (lié à des variables dispositionnelles) et la disponibilité à l'événement (variables situationnelles) que nous avons pu rendre compte de l'hétérogénéité des formes de participation aux événements de Mai 68 (chapitre 2). La question théorique qui se pose à ce stade de l'analyse est celle du poids respectif de la socialisation politique secondaire « par l'événement » par rapport à la socialisation politique qu'ont connue les enquêtés auparavant. Nous chercherons ainsi à comprendre si le destin de ces différentes unités générationnelles est en grande partie engagé par les expériences antérieures à Mai 68 (Mai 68 ne serait alors qu'un événement politique vécu de manière différente selon les formes de socialisation politique caractérisant chaque sous-population) ou si, au contraire, le fait de partager l'expérience du militantisme en Mai 68 peut rapprocher les destins collectifs de ces générations. Autrement dit : un même mode de participation aux événements de Mai 68 va-t-il rapprocher des acteurs aux socialisations politiques primaires distinctes et rejouer ainsi les cartes de leurs destinées sociales ou bien leurs trajectoires ultérieures vont-elles conserver les divergences qui les caractérisaient dans la période antérieure<sup>6</sup> ?

Nous chercherons des pistes de réponse à ces questions dans les devenirs sociaux, politiques, professionnels et familiaux de ces enquêtés, en posant des questions pragmatiques sur leurs pratiques : continuent-ils à militer dans les années qui suivent les événements de Mai-Juin 68 ? Lesquels d'entre eux et dans quelles organisations politiques ? Comment celles et ceux qui se revendiquent révolutionnaires quelques mois ou années négocient-ils leurs sorties de rôle au moment où les engagements d'extrême-gauche connaissent une très forte dévalorisation ? De quelle manière reconvertissent-ils (ou non) leur capital militant dans d'autres sphères de la vie sociale, notamment professionnelle et privée ? À quel prix ? Quelles réponses individuelles et collectives apportent-ils à l'injonction de « rester fidèles tout en se reclassant » ? Comment concilient-ils la sortie de la jeunesse, ce temps de « l'indétermination

---

*génération* », induites par des formes similaires de déstabilisations induites par l'événement : *Le problème des générations*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>6</sup> Selon un modèle balistique pour reprendre les termes de Jean-Claude Passeron, par lequel « il s'agit de composer une force et une direction initiales propres à un mobile avec les champs de force et d'interactions qu'il traverse », in « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 31, 1, 1990, p. 3-22

professionnelle et matrimoniale »<sup>7</sup> et le maintien d'activités militantes chronophages ? Que deviennent leurs engagements militants à l'épreuve du vieillissement social<sup>8</sup> ?

Ce sont donc des profils collectifs de trajectoires post-soixante-huitardes<sup>9</sup> que nous chercherons à mettre au jour dans cette deuxième partie, et à travers eux, des processus de désengagement<sup>10</sup>, de conversions et reconversions, des formes d'adaptation (aux contextes sociaux, professionnels, politiques et matrimoniaux évoluant) et de renégociation identitaire.

## **2) Atouts et limites méthodologiques du corpus enquêté pour rendre compte des incidences biographiques du militantisme**

Nous n'avons pas constitué, dans le cadre de la thèse, de véritable « corpus témoin » avec lequel nous aurions pu comparer les évolutions – politiques, professionnelles et familiales – de ces enquêtés, à l'image de ce qu'a pu faire Doug McAdam en comparant le corpus d'anciens participants au « Freedom Summer » avec ceux y ayant postulé mais n'y ayant finalement pas participé (ceux qu'il dénomme les « no-shows »). En effet, il aurait fallu idéalement constituer un groupe témoin, sociologiquement comparable au nôtre, mais composé d'acteurs n'ayant pas participé aux événements de Mai-Juin 1968. Si cela s'est avéré impossible, plusieurs caractéristiques du corpus enquêté viennent pallier ce manque et ouvrir d'autres possibilités. Tout d'abord, la variété des modes de participation<sup>11</sup> aux événements de Mai-Juin 1968 (*cf.* chapitre précédent), tout comme les divers degrés d'intensité de l'engagement nous permettent de procéder à des comparaisons entre sous-population du corpus en termes d'incidences biographiques du militantisme. Nous montrerons ainsi que l'intensité de l'engagement, tout comme le lieu (au sens géographique mais également organisationnel du terme) d'engagement ont des incidences sur la probabilité de continuer à

---

<sup>7</sup> Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995, p. 35.

<sup>8</sup> *Cf.* Willemez L., « *Perseverare Diabolicum* : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et politiques*, n° 51, 2004, p. 71-82

<sup>9</sup> Nous suivons en cela l'invitation scientifique de Gérard Mauger à contribuer à une histoire sociale de la « génération de Mai 68 » : « Sans doute découvrirait-on derrière la convergence temporaire des pratiques et des idéologies, la diversité du sens des pratiques et des trajectoires biographiques antérieures. Elle permettrait également de rendre compte de la diversité des trajectoires ultérieures et des reconversions militantes. » : Mauger G., « Entre engagement politique et engagement sociologique », dans Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H, *Reconversions militantes*, Limoges, PULIM, 2005, p. 178

<sup>10</sup> Pour une revue de la bibliographie sur la question du désengagement, *cf.* Fillieule O., « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », *in* Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant, op. cit.*, pp. 17-44

<sup>11</sup> C'est ici que l'on mesure tout l'intérêt d'avoir opté, au début de l'enquête, pour une définition très large du terme de « soixante-huitard », dans la mesure où cela nous a permis d'intégrer au corpus tout une gamme de participants : des plus actifs à celles et ceux étant simplement « descendu dans la rue ».

militier après « Mai 68 » ainsi que sur les formes de militantisme investies dans les années qui suivent.

Mais l'intérêt majeur du corpus pour la sociologie de l'engagement réside dans le caractère longitudinal de l'enquête qui permet la prise en compte des engagements successifs des enquêtés et/ou de leurs désengagements, dans la perspective d'une analyse processuelle de l'engagement à laquelle invite Olivier Fillieule<sup>12</sup>. C'est donc une autre forme de « corpus témoin » que nous apporte cette approche en ouvrant la porte aux comparaisons autour des effets de la durée de l'engagement et des facteurs contribuant au maintien ou à la sortie de l'engagement. En effet, la plupart des enquêtes sur l'engagement partent de l'observation d'une organisation politique (association, parti politique, syndicat, etc.) à un moment t, recueillant ainsi des données sur un ensemble de militants engagés à des dates différentes et pour des raisons diverses, et laissant de côté celles et ceux ayant quitté l'organisation en amont de cette date. Or les auteurs du *Métier de sociologue* nous rappellent que la coupe synchronique « ne peut jamais décrire qu'un système défini par un équilibre ponctuel, ce qui revient à laisser échapper ce que ce système doit à son passé, et, par exemple, le sens différent que deux éléments semblables dans l'ordre des simultanés peuvent tenir de leur appartenance à des systèmes différents dans l'ordre des successions »<sup>13</sup>. Ainsi, le matériau recueilli par questionnaires et entretiens permet de porter attention aux cycles longs d'engagement, aux circulations au sein de l'espace des mouvements sociaux et aux multiples reconversions possibles des dispositions contestataires dans les sphères professionnelle et familiale. D'autant que l'enquête est réalisée plus de trente cinq ans après Mai 68, ce qui permet d'avoir du recul et de dissocier le poids respectif d'un effet de période et d'un effet de génération<sup>14</sup>. Par contre, le principal écueil d'une approche par questionnaires rétrospectifs concerne la datation des moments successifs d'engagement et de désengagement par les enquêtés<sup>15</sup>. D'où la nécessité absolue d'utiliser conjointement les données quantitatives avec les récits de vie. Enfin, le nombre d'ex-militants suivis et la dispersion géographique

---

<sup>12</sup> Fillieule O., « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel », *Revue française de science politique*, vol. 51, N° 1-2, « Devenirs Militants », février-avril 2001, p. 199-217.

<sup>13</sup> Bourdieu P., Chamboredon J.C., Passeron J.C., *Le métier de sociologue*, Paris, Ed. Mouton, 1968, p. 73.

<sup>14</sup> Contrairement aux nombreuses enquêtes américaines réalisées au cours des années 1970 comme le souligne Olivier Fillieule dans *Le désengagement...*, *op. cit.*, p. 33-34.

<sup>15</sup> Si certains s'appliquent à noter avec précision les dates de leurs engagements successifs, la plupart se contentent de rendre compte de la succession des organisations auxquelles ils ont participé avec des précisions temporelles approximatives.

importante des enquêtés en 1968<sup>16</sup> permettent d'obtenir des résultats quantitatifs pour partie généralisables.

Ainsi, s'il est relativement aisé de mettre en évidence des incidences biographiques du militantisme à partir du corpus enquêté, comprendre *comment* l'événement politique « agit » sur les trajectoires individuelles l'est beaucoup moins, alors même que « les acteurs [se] font en étant faits »<sup>17</sup>. Pour y arriver, nous chercherons à rapporter les incidences biographiques du militantisme mises en évidence, d'une part aux formes de participation à Mai 68, mais également aux réseaux de sociabilité (militants ou non) dans lesquels les enquêtés s'insèrent à la suite des événements. Nous plaiderons ainsi pour une interprétation non mécanique du rôle de l'événement politique dans la formation d'unités générationnelles et pour la prise en compte, au-delà de l'expérience militante propre à Mai 68, des familles d'expériences vécues dans les mois/années qui suivent.

Le premier chapitre (chapitre 3) est consacré à la mise en évidence statistique des diverses incidences politiques, professionnelles et familiales du militantisme en Mai 68. L'objectif de ce chapitre est double : reprendre les approches des politistes américains ayant travaillé sur les incidences biographiques du militantisme pour comparer nos résultats aux leurs et établir des familles de trajectoires collectives caractérisées par des formes distinctes d'importation de dispositions contestataires dans les sphères politique, professionnelle et familiale. Nous construisons un espace social des incidences biographiques du militantisme à partir d'analyses factorielles et proposons une typologie des devenir soixante-huitards qui articule les différentes formes de perpétuation (ou non) d'un mécontentement<sup>18</sup> (individuel et/ou collectif). On aboutit à un essai de typologie assez similaire à celui que proposent Mounia Bennani-Chraïbi et Olivier Fillieule autour de l'articulation des formes de résistances et de protestations repérées dans des les sociétés musulmanes<sup>19</sup>.

---

<sup>16</sup> Si le corpus est constitué à partir des registres d'anciens élèves d'une école parisienne et d'une école nantaise (pour les années 1970 et 1980), de nombreux parents enquêtés n'habitaient pas Paris ou Nantes en 1968, si bien que de nombreux départements sont représentés dans le corpus.

<sup>17</sup> De Queiroz J.-M., Ziotkowski M., 1994, *L'interactionnisme symbolique*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact Sociologie », p.69.

<sup>18</sup> Cf. Bajoit G., « *Exit, Voice, Loyalty...and Apathy*. Les réactions individuelles au mécontentement », *Revue française de sociologie*, 29, 1998, pp. 325-345.

<sup>19</sup> Les auteurs affinent le modèle proposé par A. Hirschman, en distinguant différentes formes d'exit, de silence et de protestation (voice) auxquelles ont recours les acteurs, en cherchant à comprendre « selon quelles logiques, en fonction des contextes et de leurs transformations, les individus ou les groupes se tournent vers des formes d'opposition actives débouchant plus ou moins sur la confrontation, soit au contraire se cantonnent à la débrouillardise, à la résistance passive, voire se résignent au silence, à la dissolution, à l'exil intérieur ou à l'émigration. » : Bennani-Chraïbi M., Fillieule O., « Exit, voice, loyalty et bien d'autres choses encore... », dans

Le chapitre 4 s'attache à analyser, à partir de matériaux qualitatifs, les différents types de *carrières soixante-huitardes* repérées statistiquement dans le chapitre 3. Le recours à la notion de carrière, alors que celui de trajectoire est globalement privilégié dans la thèse, se justifie de manière pragmatique par son utilité pour analyser les matériaux et résultats mobilisés dans ce chapitre. Nous souscrivons en cela à un usage « contre-théorique »<sup>20</sup> de la notion de carrière comme instrument d'objectivation interactionniste, ou autrement dit un outil permettant d'articuler les approches interactionniste et bourdieusienne<sup>21</sup>.

Un premier intérêt à l'usage de la notion réside dans sa capacité heuristique à analyser des parcours statistiquement improbables, ou minoritaires, s'écartant des normes sociales dominantes (des destinées probables), par la « force objectivante du transfert du terme des mondes respectables aux mondes de la déviance »<sup>22</sup>. Or les trajectoires enquêtées sont bouleversées, à différents degrés, par les effets socialisateurs de l'événement politique, et sont comparables en cela à des carrières déviantes marquées par un travail de resocialisation des dispositions primaires.

Le séquençage des carrières, élément essentiel de la méthodologie interactionniste, constitue un autre point qui justifie le recours à la notion de carrière. S'il y a de manière évidente un avant, un pendant et un après Mai 68, les trajectoires postérieures à Mai 68 sont elles-mêmes séquençables : le maintien de l'engagement au lendemain de Mai 68 ou la « fatigue » des dispositions contestataires, les formes de perpétuation de l'ouverture des possibles biographiques, les processus de sorties du militantisme, de désengagement, de reclassement et les modalités du travail de deuil (des espérances passées) qui les accompagnent sont autant de processus que nous chercherons à décrire. Ce n'est donc pas tant les positions successives occupées par les enquêtés qui nous préoccuperont dans ce chapitre que les processus de renégociation identitaire qui rendent possibles les passages d'une phase à la suivante dans ces carrières post-soixante-huitardes. La notion de carrière nous permet ainsi de mettre en lumière le travail des dispositions dans le temps, par une approche compréhensive qui articule la

---

Bennani-Chraïbi M., Fillieule O., *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003, p. 68 et suivantes.

<sup>20</sup> Darmon M., « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *art. cit.*, p. 164

<sup>21</sup> Dans son étude sur l'anorexie, Muriel Darmon raisonne d'abord, à partir d'entretiens et d'observations, sur la notion de carrière anorexique, puis reconstitue, à partir de statistiques, les conditions de possibilité de ces carrières, leur « mise en espace social » (*art. cit.*, p. 152). La démarche empruntée ici est assez similaire mais inversée : l'espace social des formes d'incidences biographiques du militantisme en Mai 68 est dressé dans le chapitre 3 et les carrières analysées dans le suivant.

<sup>22</sup> Darmon M., *art. cit.*, p. 164, note 43.



« dynamique des transformations tout à la fois objectives et subjectives des individus »<sup>23</sup>. Nous rendrons compte des diverses formes d'importation de dispositions contestataires dans les sphères professionnelle, familiale et politique, en fonction de l'évolution du contexte d'offre politique, des diverses contraintes de reclassement, mais également des contraintes subjectives de fidélité à soi. Appréhender différentes phases (tant analytiques que temporelles) dans les carrières post-soixante-huitardes, permet ainsi de rendre compte du travail de confirmation, de renforcement, d'alternation ou de conversion des dispositions primaires sur le temps long, qui accompagnent et rendent possible les évolutions politiques, professionnelles et familiales.

Le dernier chapitre de la deuxième partie (chapitre 5) adopte une approche intermédiaire par rapport aux deux chapitres précédents. Tout à la fois englobant (et à visée généralisante) et attentif aux différentes formes de socialisation politique engendrées par la participation aux événements, il propose une synthèse des deux premières parties de la thèse en construisant un nombre limité de *micro-unités de génération de 68*. Ces micro-unités de génération rassemblent des enquêtés caractérisés par des schèmes de politisation, des registres de participation à Mai 68 et des formes d'incidences biographiques du militantisme similaires. Par la construction de ces familles d'expériences, l'enquête contribue à une histoire sociale de Mai 68 et apporte des éléments empiriques de réponse, de comparaison et de discussion aux questions de formation de générations politiques, des incidences biographiques du militantisme ou encore à celle du caractère plus ou moins universel des sorties de militantisme après des engagements à l'extrême gauche<sup>24</sup>. On pourra, enfin, se demander tout au long de la deuxième partie, ce que les devenir militants repérés doivent à la nature des engagements passés et ce qui différencierait si l'on analysait, par exemple, le devenir d'ex-militants d'extrême droite.

---

<sup>23</sup> Collovald A., « Pour une sociologie des carrières morales des dévouements militants », dans Collovald A. (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de "solidarité internationale" en faveur du Tiers Monde*, Rennes, PUR, 2002, p. 222.

<sup>24</sup> Cf. Whalen J., *Echoes of Rebellion : The New Left Grows Up*, PhD Dissertation, Santa Barbara, University of California, 1985; Bennani-Chraïbi M., Fillieule O., *Résistances et protestations...*, *op. cit.*, chapitre 1, pp. 43-102; Fillieule O., *Le désengagement...*, *op. cit.*, chapitre 1, pp. 17-44.

## Chapitre III :

# L'espace social des incidences politiques, professionnelles et privées du militantisme en Mai 68

---

### *Introduction*

Comment objectiver la « cristallisation d'attitudes »<sup>1</sup> et les incidences à court, moyen et long terme d'une participation aux événements de Mai 68 ?

Les enquêtes existantes sur cette question proposent des tests de trois types : des tests de *stabilité* des attitudes et comportements politiques tout d'abord (étudiant la corrélation concernant une même attitude à travers le temps) ; des tests de *consistance* (corrélation d'attitudes sur des sujets différents mais idéologiquement reliés) et des tests jugeant la capacité d'entraînement d'une attitude sur des objets nouveaux ou plus abstraits. Pour étudier la persistance de comportements politiques produits par le militantisme contre la Guerre du Vietnam aux Etats Unis, M.K. Jennings<sup>2</sup> utilise une enquête quantitative longitudinale en trois vagues successives (1965, 1973 et 1982) et définit trois types de continuité. La *continuité absolue* signifie que l'ensemble des personnes de la génération continue à avoir des avis similaires sur un certain type de question ; la *continuité relative* qualifie la position relative de la génération étudiée par rapport aux autres générations ou autres « sous-génération » ; la *continuité « d'équivalence »* permet de comparer les réactions de la génération en question et celles des autres face à un phénomène politique nouveau.

Nous avons construit, à partir des questionnaires recueillis, quatre types d'indicateurs pour objectiver (voire mesurer) les éventuelles incidences de la participation à Mai 68 sur les trajectoires de ces enquêtés : des indicateurs politiques, scolaires, professionnels, et familiaux.

- Les indicateurs d'incidence politique sont nombreux et vont des formes de militantisme dans les années qui suivent Mai 68 aux pratiques de participation politique actuelles.

---

<sup>1</sup> Sears D. O., Valentino N. A., « Politics Matters : Political Events as catalysts for Preadult Socialization », *American Political Science Review*, Vol. 91, N°1 (Mar., 1997), p. 59.

<sup>2</sup> Jennings M.K., « Residues of a movement: The aging of the american protest Generation », *American Political Science Review*, 81, 1987, pp. 367-382.

- Les indicateurs scolaires et professionnels sont plus difficilement objectivables (mis à part l'arrêt des études ou au contraire la reprise des études pour les salariés non bacheliers) : les éventuels ralentissements de carrière du fait du militantisme, ou la faiblesse relative des revenus, trente-cinq ans plus tard sont des incidences que les travaux américains mettent en évidence, mais que nous n'étudierons qu'à partir des matériaux qualitatifs<sup>3</sup> (chapitres suivants). Nous nous appuyons ici sur la perception qu'ont les enquêtés de l'infléchissement de leur trajectoire professionnelle du fait des événements de Mai 68.
- Les indicateurs « familiaux » sont également difficiles à objectiver, mais l'utilisation conjointe des réponses à plusieurs questions portant sur les recompositions conjugales, la participation aux mouvements féministes, l'expérience de vie en communauté et de collectifs sexuels élargis, permet de mettre en évidence les formes d'importation de dispositions contestataires dans la sphère familiale. Nous nous appuyons également ici sur la perception indigène des éventuelles incidences de Mai 68 sur la vie quotidienne, l'hexis corporelle ou encore les représentations actuelles du couple.

L'objectif de ce chapitre est triple : rendre compte dans un premier temps des incidences du militantisme dans les différentes sphères de la vie sociale des enquêtés ; les rapporter ensuite aux caractéristiques sociologiques des sous-populations enquêtées chez qui on les décèle ; mettre enfin en évidence les formes d'association possibles de ces diverses incidences biographiques<sup>4</sup> (*i.e.* montrer comment certaines sont complémentaires et présentes chez les mêmes enquêtés tandis que d'autres sont exclusives). Pour ce faire, nous consacrerons une première partie aux incidences politiques à court, moyen et long terme de la participation aux événements de Mai 68. Après avoir souligné le rôle de déclencheur d'entrées en militantisme collectives de l'événement politique, nous mettrons en évidence, par une analyse factorielle, trois schèmes de perpétuation de l'expérience « soixante-huitarde » dans la sphère politique : un militantisme institutionnalisé (syndicalisme et adhésion à des partis de gauche,

---

<sup>3</sup> Les données recueillies par questionnaires sur les revenus ne sont pas assez précises pour pouvoir les comparer à des données statistiques générales de cadrage : en effet, seuls les revenus par ménage sont renseignés, et avec des tranches trop imprécises pour permettre une comparaison significative. Par ailleurs, la question du corpus témoin avec lequel comparer le notre sur le plan des revenus était quasiment insoluble : aurait-on comparé à âge et diplôme égal ? À âge et profession similaire ? La question de l'articulation entre niveau de diplôme et profession étant elle-même marquée, dans le corpus étudié, par le militantisme passé, les résultats de la comparaison auraient été difficilement interprétables.

<sup>4</sup> Ce qui implique une réflexion sur la question de l'imbrication des sphères de vie, qui sera menée à partir notamment du travail de Bernard Lahire : *cf. L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998.

principalement le PC et le PSU) ; ce que l'on caractérisera comme le « gauchisme politique » (militantisme actif au sein d'organisations d'extrême gauche) ; et le « gauchisme contre-culturel » (correspondant à un militantisme très peu institutionnalisé). Nous testerons enfin la persistance d'incidences politiques à long terme en comparant les formes actuelles de participation politique des enquêtés ayant participé le plus activement aux événements de Mai-Juin 68 à celles des enquêtés n'y ayant pris part que de loin. Nos résultats confirment l'hypothèse de la persistance de comportements politiques produits par la participation à Mai 68, à partir notamment d'une régression logistique portant sur les activités militantes actuelles.

La deuxième partie du chapitre sera consacrée aux incidences professionnelles et familiales de la participation aux événements de Mai 68. Après avoir listé ces incidences, nous tenterons de rendre compte des relations causales pouvant expliquer leur inégale distribution (et ampleur) au sein du corpus. Mais de la même manière que les sphères politique, professionnelle et privée sont interdépendantes, les incidences biographiques mises en évidence ne sont pas sans effets les unes sur les autres. En quoi les évolutions professionnelles, les recompositions familiales vont-elles influencer sur les coûts du maintien de l'engagement et/ou sur les modalités de défection ? Quels arbitrages les enquêtés font-ils entre engagements politiques et engagements matrimoniaux et/ou professionnels ? C'est en concluant le chapitre sur le sentiment d'appartenance à une « génération de 68 » des enquêtés que nous apporterons quelques pistes de réponse à ces questions. En effet, le sentiment subjectif d'appartenance générationnelle peut être appréhendé comme le résultat d'une *équation générationnelle*<sup>5</sup> formée des différentes combinaisons possibles d'incidences biographiques du militantisme. C'est du moins ce que nous tenterons de démontrer, en faisant apparaître, sur une dernière analyse factorielle, l'ensemble des incidences biographiques révélées tout au long du chapitre.

---

<sup>5</sup> Équation que nous pourrions formaliser ainsi : Sentiment d'appartenance à une « génération de 68 » = (a1, b1) \* incidences politiques + (a2, b2) \* incidences professionnelles + (a3, b3) \* incidences familiales, où les coefficients a1, a2 et a3 correspondraient aux formes d'incidence et les coefficients b1, b2 et b3 à l'ampleur des incidences.

## ***A - Incidences politiques à court, moyen et long terme de la participation aux événements de Mai 68***

Dans la droite ligne des travaux de Doug Mc Adam<sup>6</sup> ou de Nancy Whittier<sup>7</sup> qui posent la question de la persistance d'une différence dans les comportements politiques de cohortes militantes par rapport à leurs contemporains non-engagés et de la persistance d'une « identité collective » politique chez les féministes radicales, nous chercherons à mettre en évidence les répercussions politiques du militantisme en Mai 68 sur les trajectoires des enquêtés à court, moyen et long terme.

Toutes les enquêtes quantitatives consacrées à cette question s'accordent pour souligner la persistance de comportements politiques propres à la population d'ex-militants étudiée par rapport à des populations non-engagées : « les ex-activistes ont toutes les chances d'être durablement marqués à gauche (vote démocrate, plus grand libéralisme culturel) et d'être, plus souvent que les non-engagés, intéressés par la politique et actifs (régularité du vote, associationnisme) »<sup>8</sup>. Si ces résultats concordants ne sont pas dénués d'intérêt, ils ne disent rien quant aux explications sociologiques de ces incidences. Très généraux, ils ne rentrent quasiment jamais dans les différences intra-générationnelles. Nous chercherons au contraire à mettre en évidence différentes formes de politisation engendrées par la participation à Mai 68 et montrerons qu'elles dépendent du capital militant accumulé à la veille des événements et des modalités de participation.

---

<sup>6</sup> McAdam D., *Freedom summer*, Oxford University Press, New York, 1988 ; « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, 1989, 54, October, pp. 744-760

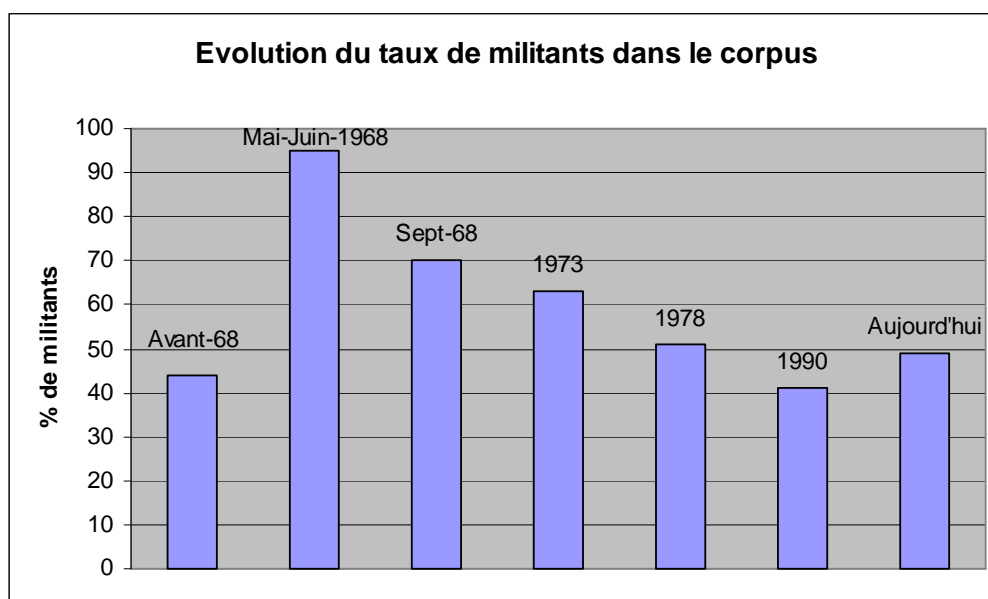
<sup>7</sup> Whittier N., « Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements », *American Sociological Review*, Vol. 62, 5, Oct. 1997, pp. 760-778.

<sup>8</sup> Fillieule O., *Le désengagement militant*, op. cit., p. 35.

## 1) Incidences politiques à court et moyen terme (1968-1974)<sup>9</sup>

### a) L'événement politique à l'origine d'entrées collectives en militantisme

Seuls 44% des enquêtés ont un bagage militant derrière eux à la veille des événements de Mai-Juin 68, alors qu'ils sont près de 70% à déclarer continuer à militer dans les années qui suivent : cette différence est une première manière, rudimentaire mais démonstrative, de souligner le rôle de catalyseur d'entrées en militantisme collectives joué par l'événement politique<sup>10</sup> (cf. Graphique 1 ci-dessous).



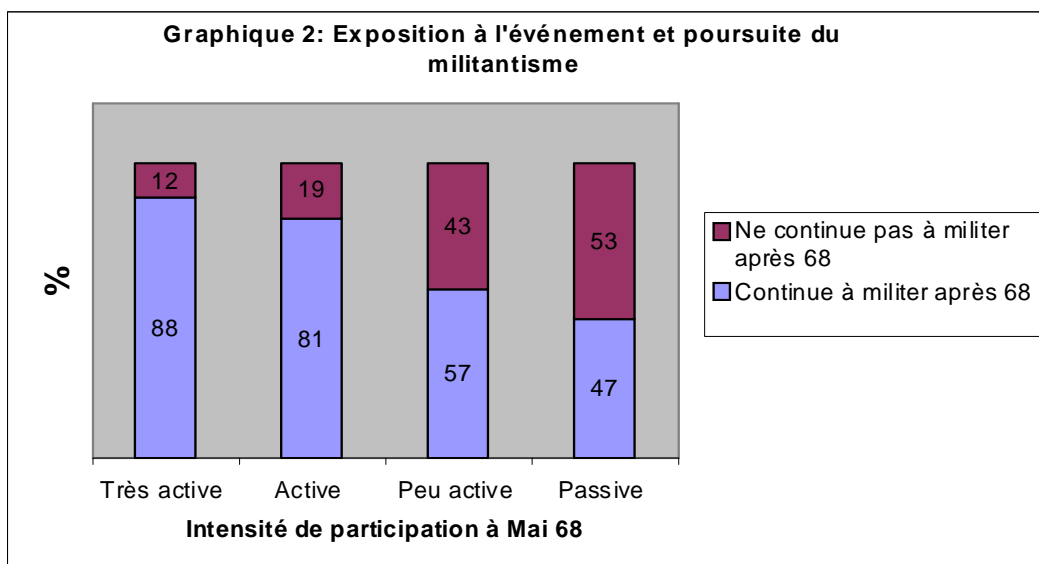
Mais ces chiffres n'éclairent en rien sur la proportion, parmi ceux qui militent au lendemain des événements, des primo-militants. Comparons, pour obtenir l'information, le taux d'enquêtés qui militent au lendemain de Mai 68 entre ceux qui militaient antérieurement et les autres : 83% de ceux qui ont fait leur entrée dans le champ militant avant Mai 68 continuent à avoir des activités militantes dans les années qui suivent, contre 54 % de ceux qui ne

<sup>9</sup> Nous avons délimité la phase de court et moyen terme à la période 1968-1974 en fonction du contexte d'offre politique et des formes de militantisme antérieures et postérieures à 1974. En effet, dans les années qui suivent Mai 68, on assiste à une forte valorisation des engagements marxistes qui s'accompagne d'une augmentation des adhésions dans des organisations politiques à gauche et à l'extrême gauche. Mais assez rapidement, le marxisme connaît une forte dévalorisation, et plusieurs organisations (maoïstes notamment) disparaissent dès 1972. A partir de 1974 – date de dissolution de la Gauche Prolétarienne – on assiste au renforcement des mouvements féministes, écologistes et plus largement à la diffusion d'un gauchisme contre-culturel (tout ceci étant détaillé de manière beaucoup plus fine dans la suite du chapitre).

<sup>10</sup> Il faut néanmoins faire attention aux conclusions hâtives, dans la mesure où l'âge influe sur le taux de militants. Mais si l'on isole les trois premiers taux (à la veille de Mai 68, en Mai-juin 68 et en septembre 68), l'âge ne permet plus de rendre compte des variations, et le contexte de crise politique devient la variable déterminante du déclenchement du militantisme.

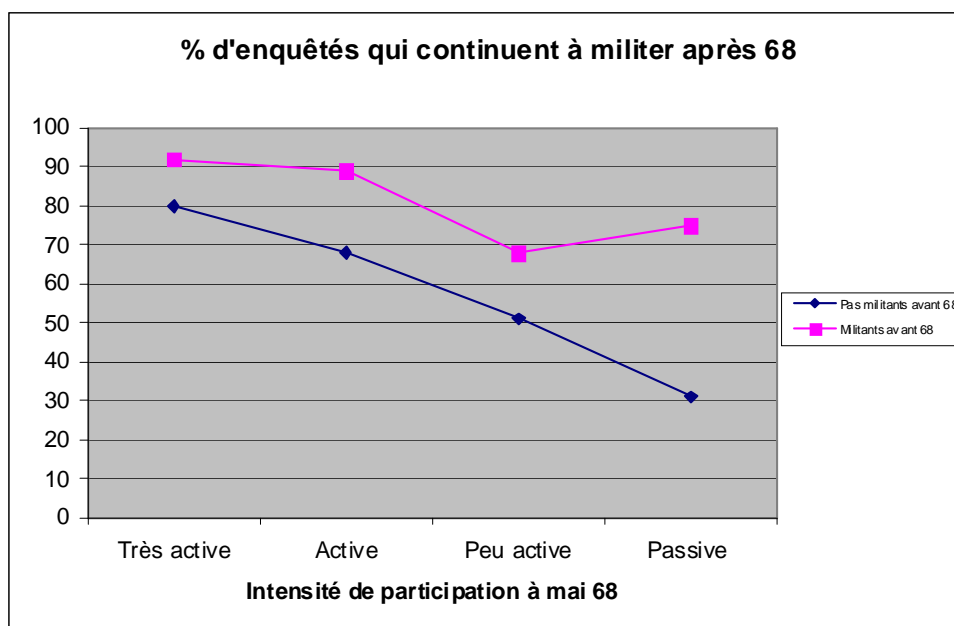
militaient pas avant. Ce simple tri croisé rend déjà compte de deux formes bien distinctes de socialisation politique par l'événement : pour celles et ceux qui militaient avant et qui continuent après, l'événement « Mai 68 » a joué un rôle de socialisation politique de confirmation ou de renforcement<sup>11</sup>, tandis que pour celles et ceux qui ne militaient pas avant, l'événement joue alors un rôle de socialisation politique d'alternation (« prise de conscience ») voire de conversion au militantisme.

Or nous avons avancé l'hypothèse, à la fin du chapitre précédent, que la forme de socialisation politique engendrée par l'événement dépendait du capital militant accumulé auparavant (ce que confirment les chiffres précédents) mais également du degré d'exposition à l'événement. Croisons donc l'intensité de participation aux événements avec le fait de continuer ou non à militer dans les mois qui suivent les événements :



Ces résultats confirment l'hypothèse, mais cachent, sous leur apparente évidence, une double réalité. En effet, l'intensité de participation aux événements est plus déterminante de la suite de la trajectoire militante pour celles et ceux qui ne militaient pas avant Mai 68 que pour les militants. En effet, comme le montre le graphique suivant, la corrélation positive entre l'intensité de participation à Mai 68 et la probabilité de continuer à militer dans les mois/années qui suivent est très nette pour les primo-militants, alors qu'elle est beaucoup moins significative pour les autres :

<sup>11</sup> Nous renvoyons ici à la typologie esquissée en conclusion du chapitre précédent pour rendre compte des formes prises par la rencontre entre habitus et situation critique et qualifier les processus de socialisation politique qui en découlent.



Cela semble logique, mais l'objectiver permet de ne pas tomber dans des interprétations mécanistes et trop générales du rôle de l'événement politique dans le processus de socialisation politique. Pour donner un exemple concret : la modalité « participation active à 68 » n'entraîne pas de manière automatique des incidences politiques x et y applicables à l'ensemble des enquêtés. Autrement dit, on ne peut comprendre ce que produit le militantisme sans analyser conjointement ce dont il est le produit<sup>12</sup>.

Participer très activement à Mai 68 pour un homme militant depuis la Guerre d'Algérie n'a pas les mêmes incidences politiques que pour une femme n'ayant jamais milité : ce sont ainsi près de 15% des hommes du corpus qui commencent à militer avec Mai 68, contre plus de 30% des femmes enquêtées. L'événement politique Mai 68 joue donc un rôle de catalyseur d'entrées en politique collectives plus important pour les femmes enquêtées (alors même que les hommes participent plus activement qu'elles aux événements) et nous reviendrons sur les raisons et sur les effets à moyen et long terme de cette différence sexuée.

### **b) Quel militantisme dans les années qui suivent Mai 68 ?**

Quelles formes d'engagement les primo-militants vont-ils investir dans les années qui suivent le mouvement de Mai-Juin 1968 ? Impulsent-ils de nouvelles luttes<sup>13</sup> en reconvertissant les

<sup>12</sup> Et s'il est impossible d'éviter totalement cet écueil, il nous semble que les travaux quantitatifs américains traitant de cette question ne sont pas assez attentifs à cette question.

<sup>13</sup> C'est ce que montre McAdam : ses enquêtés (ex-activistes du Freedom Summer) participent à l'émergence, dans les années 1970, des mouvements étudiants, des différentes luttes contre la guerre du Vietnam et des mouvements féministes.



ressources militantes acquises en Mai-Juin 1968 ? Ou investissent-ils des organisations pré-existantes ? Que font leurs aînés qui militent depuis parfois près de dix ans ?

Afin de caractériser les formes de militantisme investies dans la période 1968-1974 par les enquêtés, nous avons recodé les réponses à la question ouverte portant sur leurs activités militantes postérieures à Mai 68 (cf. encadré 1 ci-dessous).

#### **Encadré 1 : Codage des formes de militantisme pour la période 1968-1974**

Parmi celles et ceux qui continuent à militer après les événements de Mai-Juin 1968, nous avons distingué cinq modalités correspondant aux activités militantes principales :

- La modalité « extrême gauche » concerne les militants engagés dans des organisations d'extrême gauche anarchistes, trotskistes et maoïstes : nous avons regroupé ces catégories du fait de leur taille trop restreinte pour une analyse quantitative.
- La modalité « syndicalisme » regroupe les enquêtés dont l'activité militante principale est un engagement syndical (ce qui n'est pas exclusif d'une participation ponctuelle à d'autres mouvements), à la CFDT ou à la CGT (nous avons là aussi fusionné les deux pour les raisons précitées).
- La modalité « féminisme » rassemble des femmes dont l'activité militante première est consacrée au féminisme (MLF, MLAC, etc). Une autre variable rassemble plus largement tous les enquêtés ayant participé d'une manière ou d'une autre au mouvement féministe, davantage sympathisants que militants.
- La modalité « militantisme hors-structure » réunit les enquêtés qui déclarent de nombreuses activités militantes dans les années 1968-1974 sans aucune adhésion à une organisation politique (participation à des manifestations féministes, anti-nucléaires, participation aux manifestations dans le Larzac, ou encore aux manifestations de soutien aux ouvriers de LIP, participation à des réseaux militants localisés, notamment à l'université de Vincennes, etc.
- Enfin, la modalité « militantisme dans un parti de gauche » est composée des militants du PCF et du PSU qui bien que ne partageant pas la même idéologie, investissent une forme de militantisme institutionnalisée dans un parti de gauche.

Pour rendre compte de ces diverses formes de militantisme et des caractéristiques sociologiques de celles et ceux qui les investissent, nous avons procédé à une analyse factorielle intégrant les variables ayant pu avoir une influence sur cette étape de la trajectoire militante. Après avoir testé la significativité de différents facteurs (par de simples tris croisés et calculs du Chi<sup>2</sup>), nous avons retenu pour l'analyse des correspondances multiples, les variables actives suivantes : le sexe, l'âge, l'origine sociale, le fait d'avoir été militant ou non avant Mai 68, le statut en 1968 (salarié ou étudiant), l'intensité de la participation aux événements de « Mai-Juin 1968 » (recodé en « actif » et « peu actif »), la forme de militantisme au cours des événements (cf. encadré 1), le fait d'avoir connu une expérience de

« retour à la terre », d'avoir vécu en communauté, d'avoir participé aux manifestations du Larzac et enfin la forme dominante de militantisme entre 1968 et 1974<sup>14</sup>.

Nous avons par ailleurs intégré comme variables illustratives : l'incidence déclarée de Mai 68 sur la trajectoire professionnelle des enquêtés<sup>15</sup>, le fait d'avoir connu une expérience d'établissement en usine, ainsi que la date de la « fin de l'après-Mai » estimée par chaque enquêté dans sa propre trajectoire<sup>16</sup>. Avant de mettre en évidence les différents profils collectifs d'enquêtés que cette analyse permet d'appréhender, il faut dans un premier temps comprendre comment sont constitués les deux axes<sup>17</sup> qui structurent le plan factoriel (*cf.* Schéma 1 ci-dessous).

Le sexe, l'âge, le statut en 1968, ainsi que le degré d'institutionnalisation du militantisme postérieur à 1968 sont les principales variables contribuant à l'axe des abscisses. Celui-ci oppose ainsi des hommes âgés du corpus, qui travaillaient en 1968 et militent dans des organisations politiques structurées au lendemain des événements de Mai-Juin 68, aux femmes les plus jeunes du corpus, étudiante en Mai 68, investissant des formes peu institutionnalisées de militantisme après 1968. Cet axe renvoie ainsi au *degré d'institutionnalisation du militantisme*.

L'axe des ordonnées est structuré par des variables relatives à *l'expérience militante et à l'intensité du militantisme* (les deux variables qui contribuent le plus à cet axe étant le fait d'avoir milité ou non avant 1968 et l'intensité du militantisme en 68). Il oppose ainsi les enquêtés n'ayant jamais milité avant 1968 et dont la participation aux événements est peu intense (au Nord du cadran) à celles et ceux ayant eu des expériences militantes avant 1968 qui participent activement aux événements.

---

<sup>14</sup> Les enquêtés se répartissent dans les six modalités selon les proportions suivantes : « pas militant » (36%), « syndicalisme » (17%), « extrême gauche » (15%), « féminisme » (6%), « militantisme hors-structure » (18%), « PC/PSU » (8%).

<sup>15</sup> Il s'agit ici des réponses à la question fermée : « Les événements de 68 ont-ils eu un impact sur votre trajectoire professionnelle », se répartissant entre les trois modalités proposées (« oui », « un léger impact » et « non »). Nous analysons de manière détaillée les réponses à cette question et les précisions données par les enquêtés à la question ouverte qui suit (« Si oui, en quoi consiste cet impact ») dans la suite du chapitre.

<sup>16</sup> Il était ainsi demandé aux enquêtés : « À quand dateriez-vous le « retour à l'ordre », la fin de « l'après-Mai », dans votre trajectoire ? », avec quatre réponses possibles : « tout de suite après les événements », « Entre 69 et 72, précisez », « Entre 72 et 81, précisez », « Dans les années 80's, précisez ». Au vu du nombre d'enquêtés ayant rajouté un item « pas de retour à l'ordre », nous avons ajouté cette cinquième modalité.

<sup>17</sup> Le premier axe représente 14% de l'inertie totale du nuage de points et le second 12,5%. Le nombre de modalités actives retenues dans l'analyse factorielle étant élevé, le pourcentage cumulé des deux premiers axes est largement satisfaisant. Pour le détail des contributions des dix premiers axes à l'inertie totale du nuage de points ainsi que les coordonnées des modalités actives et valeurs-tests, *cf.* Annexe B.3

Pour résumer (en simplifiant) : chaque enquêté occupe une position dans le plan factoriel, dont l'abscisse renvoie au degré d'institutionnalisation du militantisme dans les années postérieures à Mai 68 et l'ordonnée renvoie à l'intensité du militantisme en Mai 68. On peut donc assimiler le plan factoriel structuré par les deux axes que nous venons de décrire à un espace du militantisme<sup>18</sup> ou pour être plus précis à un espace contestataire de la première moitié des années 1970. Il s'agit dorénavant de mettre en évidence des sous-populations d'enquêtés occupant des positions spatialement proches dans le plan factoriel pour expliquer leurs ressemblances et rendre compte des prises de positions politiques et militantes attachées à ces positions. On distingue quatre principales sous-populations d'enquêtés, que nous avons cerclées de différentes couleurs sur l'analyse factorielle.

Une première population cerclée de rouge se détache au *Sud du cadran*. Elle regroupe les enquêtés les plus actifs en Mai 68, majoritairement militants avant, et engagés à l'extrême gauche dans les années qui suivent. On retrouve ici les enquêtés dont le militantisme post-68 peut être qualifié de « gauchisme politique »<sup>19</sup>.

À l'opposé, la sous-population qui se distingue au *Nord du cadran* (cerclée de bleu) réunit des enquêtés qui n'ont aucune activité militante dans les années qui suivent Mai 68. Elle se compose principalement d'enquêtés qui n'étaient pas militants avant 1968, pour beaucoup issus des classes supérieures, et dont la participation aux événements a été peu intense.

Un troisième groupe d'enquêtés (cerclé de rose) se détache à *l'Ouest du cadran*: il regroupe une population majoritairement masculine, relativement âgée, issue des classes populaires, salariée en 1968 et investissant, au lendemain de Mai 68, des organisations politiques « traditionnelles » (syndicalisme et partis de gauche).

À l'opposé, la dernière sous-population (cerclée de vert), située à *l'Est/Sud-est du cadran*, majoritairement féminine et issue des classes moyennes et supérieures, regroupe les enquêtés

---

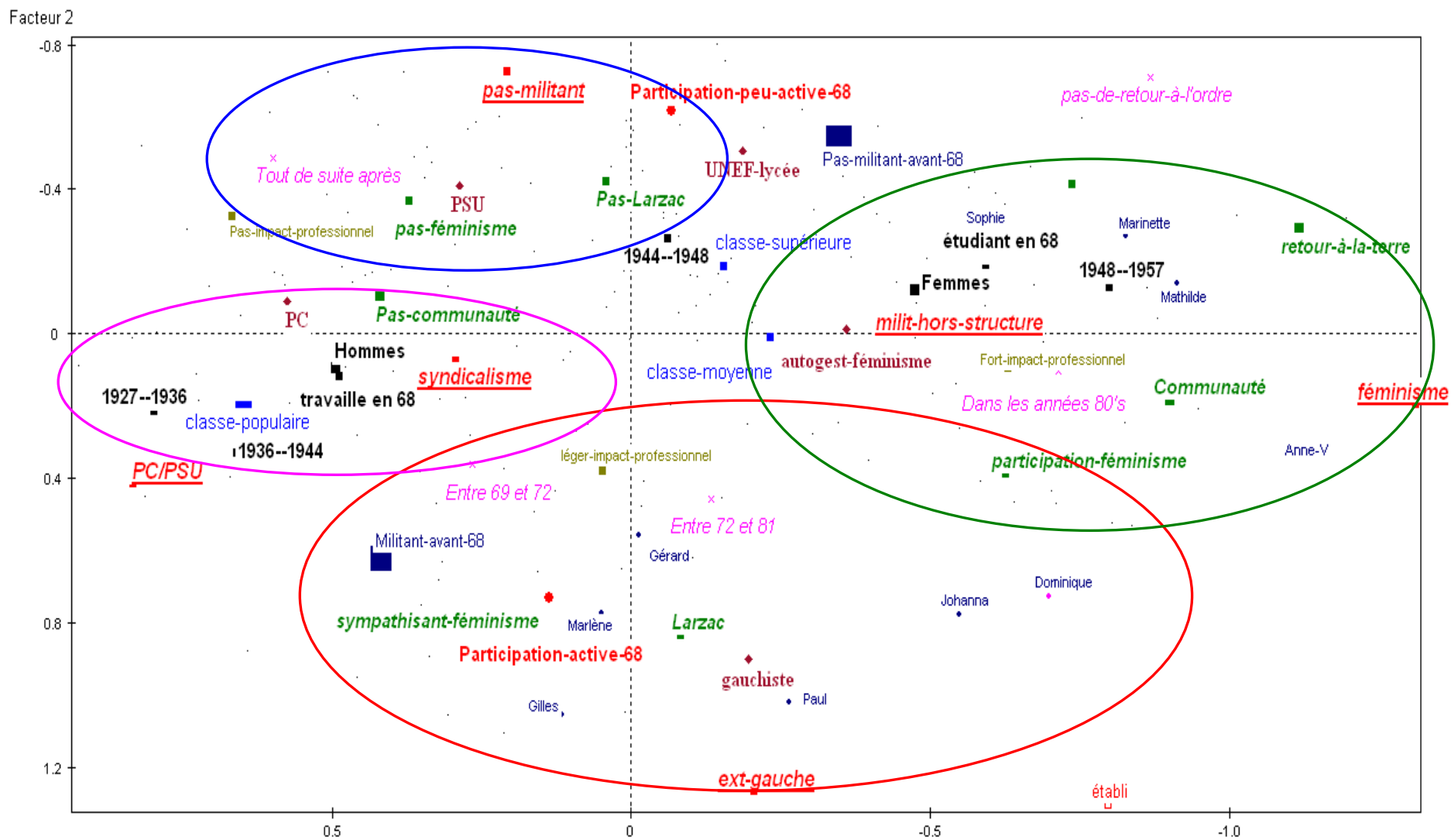
<sup>18</sup> De la même manière que Lilian Mathieu parle d'espace des mouvements sociaux : « Parler d'espace des mouvements sociaux, c'est ainsi postuler que les mobilisations et les organisations qui les mènent se déploient dans un univers social relativement autonome, traversé par des logiques propres, et dont les différents éléments sont unis par des relations de dépendance mutuelle », dans « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 1, 2002, p. 95. Si nous n'utilisons pas ici le concept de champ militant, c'est que l'espace contestataire étudié ne dispose pas d'un degré d'autonomisation, de structuration et d'institutionnalisation suffisant.

<sup>19</sup> Gérard Mauger définit le gauchisme politique comme « un métissage de populisme et d'ascétisme, d'intellectualisme et d'anti-intellectualisme, de spontanéisme et de dogmatisme, d'orthodoxie et d'hérésie, d'ouvriérisme et d'élitisme, de marxisme-léninisme et d'anticommunisme, en proportions variables, hybridation issue de l'intériorisation d'une vision à la fois théorique et romanesque du peuple par des habitus bourgeois ou petit-bourgeois », in Mauger G., « Gauchismes » in de Waresquiel E. (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1999, p. 234.

les plus jeunes du corpus, étudiants en 1968, qui investissent des formes très peu institutionnalisées de militantisme dans les années qui suivent. On peut qualifier le militantisme de cette population, composée d'enquêtés ayant vécu en communauté, ayant participé aux mouvements féministes, s'étant mobilisés dans les différentes luttes anti-autoritaires, anti-nucléaires et ayant pour certain expérimenté le « retour à la terre », de « gauchisme contre-culturel »<sup>20</sup>.

---

<sup>20</sup> Nous empruntons ce terme à Gérard Mauger : cf. « Gauchismes » in *Le Siècle rebelle...*, *op. cit.* ; Mauger G., « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération 68' », *art. cit.* ; Hamon H., Rotman P., *Génération*, Paris, Seuil, tome 2 : *Les années de poudre*, 1988, pp. 260-266 et 519-528.



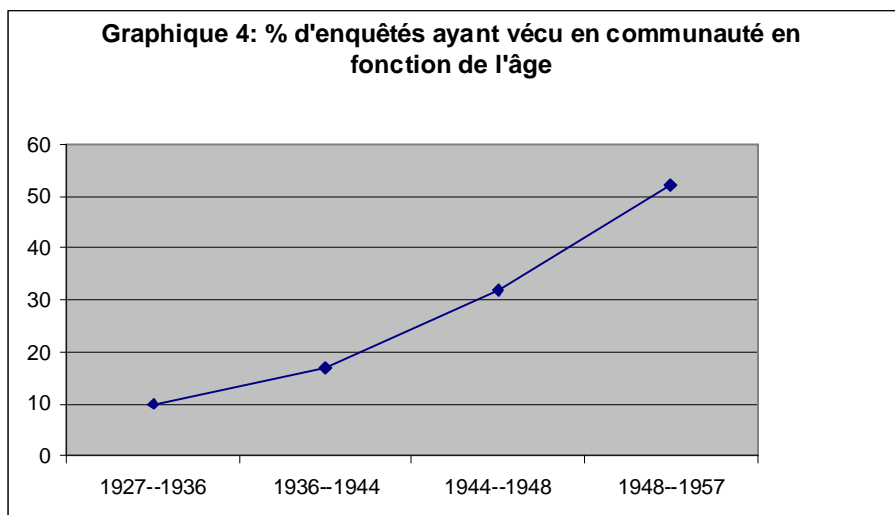
**Schéma 1 : Les incidences politiques de la participation à Mai 68 : 1968-1974**

Facteur 1

Tirons quelques conclusions générales<sup>1</sup> de ces résultats quantitatifs.

L'âge apparaît fortement discriminant de ces différents profils collectifs, avec une population d'autant plus jeune que l'on se dirige vers l'Est du cadran. Les enquêtés les plus jeunes, majoritairement non militants avant 1968 (du fait de leur âge) investissent, et contribuent à faire émerger dans les années qui suivent Mai 68, des fronts de contestation nouveaux et peu institutionnalisés : féminisme, rénovation critique de la vie quotidienne, écologie politique notamment.

Prenons l'exemple du mode de vie en communauté dans les années 1970. Globalement, 1/3 des enquêtés a expérimenté un mode de vie en communauté. Ils sont moins nombreux parmi celles et ceux qui ont milité avant 1968 que parmi ceux qui commencent à militer avec Mai 68, et la corrélation est négative entre l'intensité de participation à Mai 68 et la probabilité de vivre en communauté. Mais l'âge (corrélé au statut en 1968<sup>2</sup>) est bien la variable la plus discriminante pour rendre compte de la probabilité de vivre en communauté :



Néanmoins, l'âge est fortement corrélé au fait d'avoir milité avant 1968, c'est-à-dire aux expériences militantes accumulées. C'est donc en croisant l'âge avec le fait d'avoir (ou non) milité avant 1968, que l'on peut affiner l'analyse. Mais cela ne suffit pas dans la mesure où le rôle joué par l'événement Mai 68 (l'aspect situationnel) n'est alors pas pris en compte. D'où la nécessité de croiser les variables dispositionnelles (âge, sexe, capital militant accumulé à la veille des événements) aux variables situationnelles (degré d'exposition à l'événement, forme de militantisme en 68, statut en 68 et donc disponibilité à l'événement) pour rendre compte

---

<sup>1</sup> Nous complexifierons l'analyse dans les chapitres suivants en revenant sur des trajectoires représentatives de ces différentes sous-populations que l'analyse statistique fige (et oppose) parfois artificiellement.

des formes de militantisme investies dans les années qui suivent Mai 68. On retrouve ici la typologie esquissée en conclusion du chapitre précédent pour rendre compte du rôle de socialisation politique secondaire joué par l'événement Mai 68 et des formes prises par la rencontre entre habitus et situation critique.

En effet, pour les plus âgés, militants avant 1968, salariés au moment des événements, participant (peu activement) sur leur lieu de travail, Mai 68 joue un rôle de *socialisation politique de confirmation* (cf. conclusion du chapitre 2). Ces derniers continuent ainsi logiquement à militer, au sein des structures qu'ils avaient déjà investies auparavant (syndicalisme et militantisme dans des partis de gauche, principalement le PCF et le PSU) : il s'agit de la population située à l'Ouest du cadran. Ces derniers situent « Tout de suite après les événements » la « fin de l'après-Mai » dans leur trajectoire (cf. Schéma 1) : cela correspond à un infléchissement nul (ou faible) de leur trajectoire du fait des événements de Mai-Juin 68, les rapprochant en cela de la population du Nord-Ouest du cadran, non militante au lendemain des événements, déclarant un impact nul de ces derniers sur leur trajectoire professionnelle et familiale.

Pour les enquêtés qui militaient avant 1968 et qui participent de manière très active aux événements (connaissant ainsi une très forte exposition à la crise politique), Mai 68 joue un rôle de *socialisation politique de renforcement*, engendrant une radicalisation politique. On les retrouve dans la population cerclée de rouge au sud du cadran, fortement investis dans les différentes organisations d'extrême gauche dans les années qui suivent 1968. La majorité d'entre eux situe la fin de « l'après-Mai » dans leur trajectoire « Entre 69 et 72 », date à laquelle ils quittent leur organisation d'extrême gauche et négocient leur sortie « d'identité révolutionnaire ». Nous montrerons dans les chapitres suivants que certains arrêtent définitivement leur « carrière militante » tandis qu'une partie se reconvertit dans le « gauchisme contre-culturel ». Ces derniers, situés à l'intersection des deux sous-populations (gauchisme politique et contre-culturel) sur le schéma, situent plus tardivement – « Entre 72 et 81 » et « dans les années 80 » – le « retour à l'ordre » dans leur trajectoire.

Parmi celles et ceux qui n'ont pas connu d'expérience militante antérieure à Mai 68 (ou qui militent depuis quelques mois seulement), nous avons vu que l'intensité de participation aux événements est plus discriminante pour la suite de leur trajectoire. Pour les plus actifs, qui se

---

<sup>2</sup> 45% des étudiants en 1968 connaissent une expérience de vie en communauté dans les années qui suivent contre 20% des salariés.

rapprochent<sup>3</sup> très rapidement des organisations d'extrême gauche au cours des événements, et deviennent des militants (quasi-)professionnels<sup>4</sup> au lendemain de Mai 68, l'événement joue un rôle de *socialisation de conversion*. Il n'est donc pas étonnant qu'ils situent plus tardivement la fin de « l'après-Mai » dans leur trajectoire (cf. « Entre 72 et 81 » sur le plan factoriel), Mai 68 marquant le début d'un cycle militant, alors qu'il représentait la « queue de comète » du cycle militant des précédents.

Enfin, pour les primo-militants, lycéens ou jeunes étudiants, qui participent relativement activement aux événements mais se déclarent peu (voire pas) politisés<sup>5</sup>, Mai 68 joue un rôle de *socialisation politique d'alternation*, infléchissant, à différent degrés, leurs trajectoires politiques mais également professionnelles et privées. Ceux-là n'ont pas (ou moins que les précédents) d'affinités avec les organisations politiques existantes (notamment car ils n'ont ni hérité ni intériorisé une vision politique du monde social), et cherchent à perpétuer l'ouverture des possibles éprouvée en Mai 68 par d'autres moyens (il s'agit davantage à ce pôle de changer sa vie plutôt que de changer la société). Investissant alors la rénovation critique de la vie quotidienne et de l'éducation, ils participent à la politisation de causes extérieures à la sphère politique jusque-là<sup>6</sup> (notamment la famille, la place des femmes dans la société, l'environnement ou encore l'école). Cette sous-population situe « Dans les années 80's » la « fin de l'après-Mai » dans leurs trajectoires, époque qui marque la fin des expériences de subversion familiale (vie en communauté) et/ou professionnelle (retour à la terre, refus du salariat, etc.) et le retour à un mode de vie conjugal « classique » et/ou au salariat.

---

<sup>3</sup> La population des enquêtés n'ayant jamais milité avant Mai 68 n'est bien évidemment pas homogène socialement et politiquement et l'une des principales lignes de clivage oppose celles et ceux qui sont fils de militants, ou au moins de parents politisés à gauche, aux enquêtés dont les parents sont de droite. En effet, les premiers ont hérité de schèmes de perception politiques du monde social, réelles prédispositions à un engagement militant qu'ils n'avaient pas investies jusque-là (du fait de leur jeune âge ou de l'absence d'occasions d'activer ces dispositions) mais qui seront autant de ressources pour rentrer très vite « dans le jeu ». Pour ceux-là, l'événement Mai 68 est l'occasion d'activer des dispositions latentes à l'engagement. Tandis que pour les seconds, l'événement joue un rôle de « prise de conscience » politique, prise de conscience qui ne s'effectue pas du jour au lendemain, d'où l'effet de retardement par rapport aux premiers et des incidences biographiques différentes.

<sup>4</sup> À l'image de Gérard, né en 1948, fils de deux ingénieurs de gauche, protestants, ayant participé à la Résistance (situé au sud du plan factoriel, très légèrement à l'est de l'axe des ordonnées), qui devient permanent à la LCR au lendemain des événements, et pour plus de quinze ans.

<sup>5</sup> Contrairement aux précédents, qui n'avaient pas d'expérience militante antérieure à 1968 mais qui se situent politiquement – à l'extrême gauche – en 1968, ces derniers ne se situent pas sur l'échiquier politique qui leur est proposé, affirmant plutôt que les événements jouent un rôle dans leur « prise de conscience politique ».

<sup>6</sup> Ces incidences professionnelles, privées et quotidiennes sont largement détaillées dans la deuxième partie du chapitre, mais il semblait important de les évoquer ici dans la mesure où la revendication du qualificatif de « politique » pour les activités de rénovation critique de la vie quotidienne était l'objet de luttes au sein même de l'espace militant.



Les enquêtés ayant ajouté la modalité « pas de retour à l'ordre » (située au Nord-Est du plan factoriel) estiment qu'ils n'ont pas éprouvé la fermeture du champ des possibles biographiques, bien souvent car ils perpétuent un mode de vie définitivement « déviant » par rapport à la trajectoire probable qu'ils auraient pu investir si celle-ci n'avait pas été définitivement infléchie par la participation à un événement politique collectif.

Un des paradoxes principaux mis en évidence par ces résultats empiriques réside dans le fait que les incidences biographiques de la participation aux événements de Mai-Juin 68 sont souvent plus importantes chez celles et ceux qui étaient à peine politisés en Mai 68 et dont les registres de participation aux événements n'étaient ni les plus intenses, ni les plus politiques. Cela conforte l'hypothèse d'un âge « impressionnable » où l'habitus est encore « malléable », âge de l'indétermination, où l'on est particulièrement réceptif à l'ouverture (temporaire) des possibles<sup>7</sup>.

L'analyse quantitative permet ainsi de mettre en évidence la superposition de différentes « unités de génération » se distinguant en terme d'âge, de schèmes de politisation, de mode de participation, de grille d'appréhension des événements de Mai-Juin 68 et de formes d'incidences biographiques du militantisme en Mai 68. Mais on touche ici aux limites de l'analyse factorielle qui fige ces sous-populations et ne prend pas en compte la dimension temporelle (longitudinale), ne permettant pas de rendre compte de l'aspect dynamique et processuel des engagements postérieurs à Mai 68. Nous montrerons par l'approche qualitative que l'appartenance à l'une de ces sous-populations n'est pas exclusive des autres, que ce soit synchroniquement ou diachroniquement. L'aspect synchronique transparaît déjà dans l'analyse factorielle à travers le recouvrement partiel des différentes sous-populations et en particulier de celles du « gauchisme politique » et du « gauchisme contre-culturel ». L'aspect diachronique du déplacement des engagements (d'un militantisme à l'extrême gauche vers un gauchisme contre-culturel) sera étudié ultérieurement et l'on tentera alors de rendre compte des modalités distinctes de sorties « d'identités gauchistes », ce que l'analyse statistique ne permet pas de faire ici<sup>8</sup>.

---

<sup>7</sup> Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995, p. 31.

<sup>8</sup> L'analyse statistique livre néanmoins quelques pistes d'explication : on peut en effet faire l'hypothèse que celles et ceux qui se déplaceront du gauchisme politique au gauchisme contre-culturel sont ceux qui se situent à l'est de la sous-population cerclée de rouge (les plus proches spatialement de la population correspondant au gauchisme contre-culturel), c'est-à-dire les plus jeunes (on a vu en effet que plus on se déplace vers l'est, plus la population est jeune), les plus éloignés des classes populaires et majoritairement celles et ceux qui étaient étudiants en 1968. Seule l'analyse qualitative permettra de confirmer ces hypothèses.

## 2) Conséquences politiques à long terme (1974-2004)

Les données recueillies par questionnaires ne sont pas assez précises pour procéder à un codage des activités militantes dans les années 1980 et 1990 similaire à celui réalisé pour la période 1969-1974. Nous utilisons donc dans cette partie les données caractérisant les opinions et activités politiques des enquêtés au moment de l'enquête (2004-2006).

### a) Participation politique et militantisme actuel

- Tester la « continuité absolue » du corpus

Commençons par tester, pour l'ensemble du corpus étudié, ce que M.K. Jennings nomme la continuité absolue<sup>9</sup>, c'est-à-dire le fait que l'ensemble des personnes de la génération étudiée continue à avoir des avis similaires sur un certain type de questions (on ne prend ici en compte que la génération en elle-même sans la comparer aux autres).

Comparer l'auto-positionnement des enquêtés sur une échelle politique à sept cases (*cf.* graphique ci-dessous) entre 1968 et aujourd'hui<sup>10</sup> permet de mettre en évidence l'évolution politique globale du corpus<sup>11</sup>. Avant de commenter le graphique, il faut souligner ici la part importante de reconstruction et d'illusion biographique<sup>12</sup> dans la production de ces données d'auto-positionnement sur une échelle politique. La mise en cohérence de leurs parcours d'une part, et le devenir social et politique des enquêtés entraîne une réévaluation des engagements passés et des orientations politiques en Mai 68, à l'aune de ce qu'ils sont devenus. Et ce processus identitaire est renforcé dans le cas de trajectoires marquées par des ruptures biographiques conséquentes<sup>13</sup>, ce qui est le cas pour nombre des enquêtés.

---

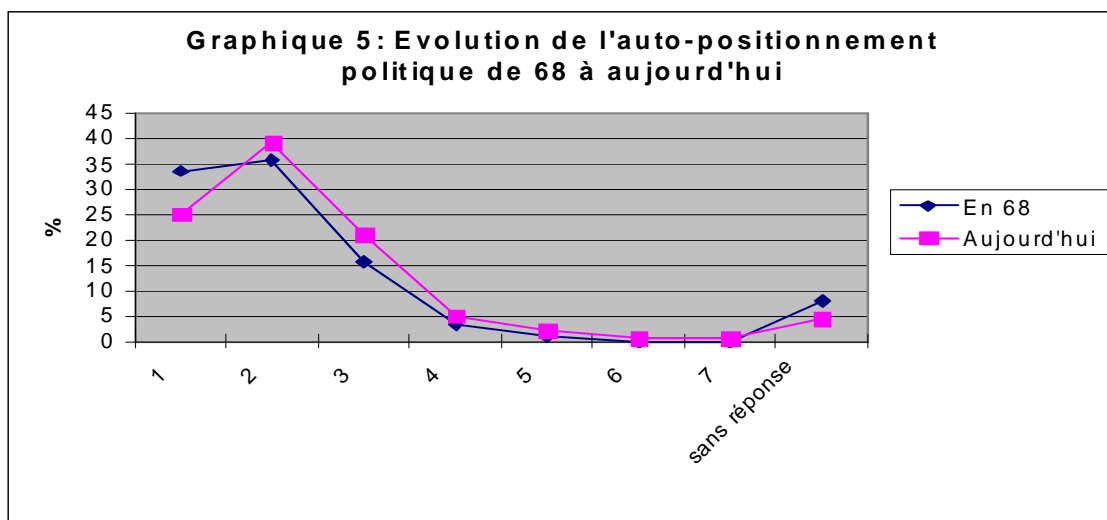
<sup>9</sup> Jennings M.K., « Residues of a movement: The aging of the american protest Generation », *American Political Science Review*, 81, 1987, p. 368.

<sup>10</sup> Nous utiliserons le terme « aujourd'hui » pour qualifier les pratiques politiques des enquêtés à la date où ils ont répondu au questionnaire, c'est-à-dire entre 2004 et 2006.

<sup>11</sup> L'enquête post électorale présidentielle 2007 CEVIPOF-Ministère de l'Intérieur donne les chiffres suivants à l'échelle nationale : 3% des français se situent « très à gauche », 25% « à gauche », 16% « au centre », 29% « à droite », 3% « très à droite », 23% « ni à gauche, ni à droite » et 1% ne se prononcent pas. L'enquête a été réalisée par l'IFOP auprès d'un échantillon de 4006 personnes, représentatif de la population française inscrite sur les listes électorales, âgée de 18 ans et plus. Les modalités ne sont pas les mêmes que celles utilisées dans l'enquête mais il s'agit juste ici de donner, de manière grossière, un point de comparaison.

<sup>12</sup> La question de l'illusion et de la reconstruction biographique est particulièrement aiguë dans ce type d'enquête rétrospective qui pose des questions sur des opinions et orientations que les enquêtés avaient 35 ans auparavant. Nous essayons, autant que faire ce peut, de prendre en compte ce processus identitaire incontournable et de l'intégrer dans l'analyse dans la mesure où la façon dont les acteurs reconstruisent leur trajectoire est significative en soi. Nous montrons par exemple, à la fin de ce chapitre, que le genre influe sur le processus de reconstruction identitaire.

<sup>13</sup> À ce sujet, *cf.* Voegtli M., « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques - RIAC*, 51, pp. 145-158, 2004



Au-delà d'une distribution générale très similaire entre 1968 et aujourd'hui, il ressort de cette première mise à plat un léger déplacement de la courbe vers la droite de l'échiquier politique. 65% des enquêtés se situent ainsi en position 1 ou 2 actuellement, contre 70% pour 1968, et la moyenne de l'ensemble du corpus qui s'élève à 1,9 pour 1968, passe à 2,2 pour la période actuelle. Il n'est pas possible de pousser plus avant la comparaison, dans la mesure où se situer en position 1 (ou 2) en 1968 et en 2004 ne renvoie pas à la même réalité, le contexte d'offre politique ayant évolué, et l'extrême gauche de la fin des années 1960 proposant des schèmes de perception et d'action sur le monde largement différents de celle de la première moitié des années 2000. Autrement dit, le *Zeitgeist* de la période à laquelle est menée l'enquête est largement dissemblable du climat politique, intellectuel et culturel de la fin des années 1960. Continuons donc sur les représentations et les pratiques politiques actuelles des enquêtés.

36% déclarent s'intéresser « beaucoup » à la politique aujourd'hui et ce chiffre s'élève à 80% si l'on additionne ceux qui s'y intéressent « assez »<sup>14</sup> ; la moitié d'entre eux déclare avoir encore des activités militantes, chiffre comparable aux résultats de Mc Adam qui constate que « près de la moitié des anciens volontaires du FS déclarent qu'ils sont actuellement actifs dans un mouvement social »<sup>15</sup> ; ils sont 25% à être adhérents d'une association ou organisation politique ; 60% d'entre eux déclarent manifester « souvent » ou « de temps en temps » pour la

<sup>14</sup> Pour donner une référence concernant la population générale en 2002 : 10% des français déclarent s'intéresser « beaucoup » à la politique et 32% « assez » : données issues du Panel électoral français (PEF) 2002, Cevipof-Ministère de l'Intérieur. Vague 1 (pré-présidentielle 2002).

<sup>15</sup> Cf. Mc Adam D., *art. cit.*, p. 752 (que j'ai traduit).

sauvegarde des services publics, contre le racisme ou contre la guerre<sup>16</sup> ; 18% sont membres d'une association locale dans leur commune ; 10% ont été candidats ou ont exercé une responsabilité électorale dans leur commune ; 82% votent à toutes les élections<sup>17</sup>. Ils sont également multi-adhérents associatifs : 30% sont adhérents d'associations culturelles ; 32% d'associations humanitaires (40% déclarent par ailleurs faire des dons à des associations humanitaires de manière annuelle).

Enfin, pour tester le degré de libéralisme politique et culturel du corpus enquêté, nous avons posé une série de questions reprises d'enquêtes menées à l'échelle nationale depuis de nombreuses années par les chercheurs du CEVIPOF (*cf.* tableau ci-dessous). Nous avons ajouté la question portant sur la ratification du Traité Communautaire Européen pour tester le troisième type de continuité défini par M.K. Jennings, celle qu'il nomme la continuité « d'équivalence », consistant à comparer les réactions des enquêtés de la génération étudiée et des autres face à un phénomène politique nouveau qui n'avait pas lieu à l'époque :

Pouvez-vous dire si vous êtes d'accord ou pas d'accord avec chacune de ces propositions :	Tout à fait d'accord (%)	Plutôt d'accord (%)	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord	Non réponse (%)
Privatiser les entreprises publiques	2	10	31	<b>52</b>	5
Autoriser la consommation du hachisch	11	<b>45</b>	22	18	4
Régulariser les sans-papiers	<b>46</b>	40	8	4	2
Ratifier la constitution européenne	25	17	22	<b>31</b>	5
Autoriser la culture d'OGM	2	7	26	<b>61</b>	4
Il y a trop d'immigrés en France	5	7	27	<b>58</b>	3
L'insécurité est un problème de plus en plus préoccupant	□ 10	20	<b>35</b>	30	5

Les résultats du tableau ci-dessus confirment l'idée que la population enquêtée continue à garder, trente-cinq ans après 1968, des opinions qui la distinguent et la caractérisent, que ce soit sur le plan de l'anti-libéralisme économique<sup>18</sup>, sur le plan de l'ouverture et l'acceptation des différences culturelles<sup>19</sup>, du rejet des politiques « sécuritaires » ou encore de la tolérance

<sup>16</sup> Alors que 81% des français déclarent dans l'enquête du Cevipof précitée qu'ils n'ont « jamais » participé à une manifestation au cours des deux dernières années.

<sup>17</sup> Contre 45% dans le PEF 2002.

<sup>18</sup> 83% des enquêtés sont en effet « plutôt pas d'accord » ou « pas du tout d'accord » avec l'idée de privatiser les entreprises publiques, alors que 51% des français sont « plutôt pas d'accord » ou « pas du tout d'accord » avec la privatisation de la SNCF dans l'enquête précitée sur la population générale. Ces chiffres ne sont pas comparables bien entendu, ils donnent juste un point de référence.

<sup>19</sup> 13% des enquêtés sont « tout à fait d'accord » ou « plutôt d'accord » avec la proposition « Il y a trop d'immigrés en France » contre 60% dans le panel du Cevipof de 2002.

face à certains illégalismes (cf. consommation de haschisch<sup>20</sup>). Seule la question portant sur la ratification du Traité Européen semble à première vue moins tranchée, dans la mesure où les chiffres du corpus sont assez comparables aux résultats nationaux ; mais si l'on comparait à niveau de diplôme et profession comparables, alors la surreprésentation du « désaccord de gauche » avec le TCE serait importante<sup>21</sup>.

Si l'on ne peut conclure, pour l'instant, à d'éventuels effets de génération (au sens défini par K. Mannheim), on peut conclure à la relative persistance d'une « identité politique collective »<sup>22</sup> au sein de la population étudiée. Cette première mise à plat des attitudes et comportements politiques du corpus a, par ailleurs, le mérite de souligner la forte divergence entre ces résultats empiriques et la représentation véhiculée par les médias d'une génération de « soixante-huitards » qui aurait « retourné sa veste », « épousé le néo-libéralisme » ou encore qui « occuperait les postes aux ministères », « troquant ses idéaux de jeunesse pour ceux de la bourse »<sup>23</sup>.

- Tester la « continuité relative » et la continuité « d'équivalence »

À défaut d'un corpus témoin d'enquêtés qui n'auraient pas participé du tout aux événements de Mai-Juin 68, la comparaison qui paraît la plus sensée ici est une comparaison, au sein du corpus, des attitudes et comportements politiques actuels des enquêtés ayant participé activement aux événements de Mai 68 avec ceux n'y ayant pris part que peu activement. Nous avons repris, pour mesurer l'intensité de l'engagement en 68, la variable construite dans le chapitre 2 à partir de treize questions portant sur la fréquence de participation aux manifestations et aux AG, ainsi que la participation ou non à une dizaine d'activités listées (réunions politiques, rédaction de tracts, collage d'affiches, fabrication de cocktails Molotov, affrontements avec les forces de l'ordre, occupation d'université, d'usines,

---

<sup>20</sup> 56% des enquêtés sont ainsi favorables ou plutôt favorables à l'autorisation de la consommation de hachisch contre 22% dans le panel précité.

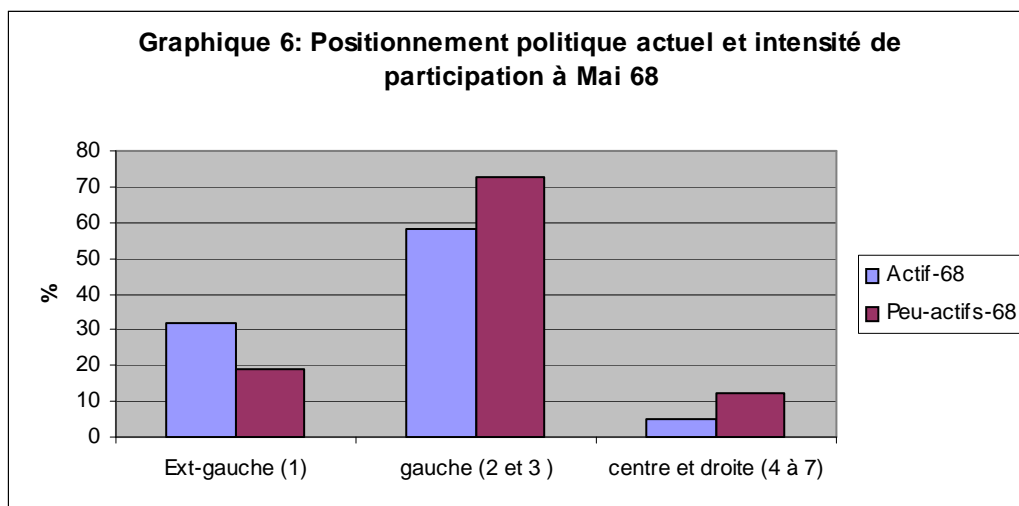
<sup>21</sup> En effet, la surreprésentation, dans le corpus enquêté, des professions supérieures intellectuelles et des diplômés à Bac+4 et plus, fait que la population témoin comparable aurait un taux de désaccord avec le TCE beaucoup moins élevé. Cf.: Lehingue P., « Le Non français au Traité constitutionnel européen (mai 2005). Sur deux lectures 'polaires' du scrutin », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/1-2, 166-167, p. 123-139.

<sup>22</sup> Pour Nancy Whittier, les acteurs immergés dans un mouvement social intériorisent une nouvelle définition d'eux-mêmes, et cette identité collective relève de trois processus : la délimitation des frontières du groupe auquel on appartient, la construction d'une conscience d'opposition ou d'un schème politique d'interprétation du monde et la politisation de la vie quotidienne. Cf. « Political generations, micro-cohorts... », *art. cit.*, p. 762.

<sup>23</sup> Nous verrons d'ailleurs – dans la troisième partie – que ces représentations ont été en partie intériorisées par la génération suivante.

déplacement aux portes des usines, vente de journaux, etc), et nous l'avons dichotomisée, pour obtenir une variable à deux modalités relativement équilibrées<sup>24</sup>.

Si l'on compare alors les courbes d'auto-positionnement actuel sur l'échelle politique à sept échelons, la corrélation entre l'intensité de participation à Mai 68 et le fait de se situer politiquement à l'extrême gauche apparaît nettement :



La corrélation est également forte entre l'intensité du militantisme en 1968 et le fait d'être militant actuellement, comme le montre le tableau croisé ci-dessous :

% ligne % colonne	Militants aujourd'hui	Non militants aujourd'hui	ENSEMBLE
<b>Participation active à 68</b>	61%	39%	100,0%
<b>Participation peu active à 68</b>	40,5%	59,5%	100,0%
<b>ENSEMBLE</b>	49 %	51%	100,0%
	100,0%	100,0%	100,0%

Nous avons donc cherché à mettre en évidence les différentes incidences politiques qui pouvaient apparaître significativement corrélées à l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68, pour pouvoir comparer nos résultats à ceux de Doug Mc Adam et plus largement aux travaux américains portant sur les effets biographiques du militantisme. Le tableau ci-dessous liste les différents marqueurs générationnels qui distinguent de manière significative les deux sous-populations du corpus, et permet dorénavant de conclure à la

<sup>24</sup> 42% des enquêtés se caractérisent alors par la modalité « Participation active à 68 » et 58% à la modalité « Participation peu active à 68 ».

persistance d'effets propres à la participation à l'événement politique « Mai 68 » sur des trajectoires collectives de *micro-unités de génération*<sup>25</sup>.

<b>Différences d'opinions et de comportements politiques selon l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68 (en %)</b>	Participation active à Mai 68 (n = 75)	Participation peu active à Mai 68 (n = 102)
Se situent à l'extrême gauche de l'échiquier politique	75**	58
Adhérent d'une organisation ou association politique	32*	18
Se qualifient de féministe	74	65
Se qualifie de marxiste (oui ou "en partie")	47**	17
Manifeste "souvent" pour la sauvegarde des services publics	45**	21
Manifeste "souvent" contre le néolibéralisme et ses institutions	40**	18
Adhérent d'une association locale dans sa commune	24*	13
Adhérent d'une association culturelle	37	24
Adhérent d'une association humanitaire	35	29
"Pas du tout d'accord" sur la privatisation des entreprises publiques	65*	47
Tout à fait d'accord ou "plutôt d'accord" pour autoriser la consommation du hachisch	66*	52
"Tout à fait d'accord" pour régulariser les sans-papiers	58*	40
"Pas du tout d'accord" pour ratifier le TCE	41	26
"Pas du tout d'accord" sur l'idée qu'il y aurait trop d'immigrés en France	71*	52
Plutôt pas d'accord ou "pas du tout d'accord" avec l'affirmation que l'insécurité est un problème de plus en plus préoccupant	84**	56
S'intéresse "beaucoup" à la politique	52**	25
Très favorable au mouvement altermondialiste	51	39
Vote extrême-gauche au 1 <sup>er</sup> tour des présidentielles de 2002	21	10
Sentiment d'appartenance à une « génération de 68 »	75*	64

\* p < 0.1 ; \*\* p < 0.01

<sup>25</sup> N. Whittier, dans l'article précité, utilise le terme de « micro-cohortes » pour désigner des sous-unités de génération formées de militants qui entrent dans les mouvements féministes étudiés à quelques années de différence et qui sont ainsi modelés par des expériences socialisatrices qui diffèrent du fait de légers changements du contexte politique. Nous utilisons le terme de micro-unité de génération en référence aux « unités de génération » de K. Mannheim, en l'adaptant librement à la micro-échelle correspondant à notre enquête empirique.

Les deux micro-unités de génération ont des caractéristiques distinctives qui sont modelées par une expérience historique spécifique et qui persistent à travers le temps. On peut donc conclure à un certain nombre d'effets générationnels et de marqueurs d'une identité politique collective persistante, passant aujourd'hui par la plus grande propension à se situer et voter à l'extrême gauche pour celles et ceux qui ont participé le plus activement à Mai 68, le taux supérieur d'adhésion à une organisation politique, la propension à avoir des activités militantes ou encore la multi-adhésion associative.

Au-delà de pratiques politiques distinctives, ces deux micro-unités de génération se distinguent également par un certain nombre de représentations de soi en terme d'affiliation au groupe, comme le fait de se revendiquer féministe ou marxiste trente-cinq ans plus tard ou encore le sentiment d'appartenance à une « génération de 68 ». Or pour N. Whittier, un indicateur central des frontières de l'identité collective est l'adoption, pour parler de soi, de termes d'affiliation au groupe<sup>26</sup> (le fait de se revendiquer « féministe radicale » dans son enquête), de nombreuses années après avoir participé au mouvement féministe de Columbus. Nous reviendrons à la fin du chapitre sur le sentiment d'appartenance à une « génération de 68 » chez les enquêtés pour affiner ce résultat et souligner que l'intensité de participation à Mai 68 n'est pas la variable la plus significative pour en rendre compte.

### **b) Militer aujourd'hui : un effet générationnel ?**

Nous cherchons dans cette partie à reproduire l'approche statistique par régression logistique développée par D. McAdam pour mettre en évidence les variables significativement corrélées au « niveau de militantisme »<sup>27</sup> de ses enquêtés dans les années 1980.

Il montre, à propos des ex-militants du Freedom Summer (FS), que les variables significatives pour rendre compte de la participation au FS (âge, sexe, niveau d'engagement avant le FS et nombre d'adhésions à des organisations avant le FS) ne le sont plus quant il s'agit de rendre compte du degré de militantisme dans la période postérieure au FS (1964-70), le fait d'avoir participé ou non au FS devenant alors la variable la plus importante<sup>28</sup> (avec les liens gardés avec d'anciens participants, le type d'emploi, la situation familiale). Il en conclut que l'on ne peut expliquer la trajectoire militante post-FS par les variables ayant conduit à la participation

---

<sup>26</sup> Whittier N., « Political generations, micro-cohorts... », *art. cit.*, p. 762.

<sup>27</sup> McAdam parle de « Level of Activism » et l'objective en construisant une variable numérique (sous forme d'échelle) pour rendre compte de l'intensité du militantisme de ses enquêtés entre 1964 et 1970 puis au moment de son enquête en 1982-83. Cf. « The biographical consequences ... », *art. cit.*, p. 750-751.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 751.



au FS<sup>29</sup>, et que l'événement politique a donc joué un rôle d'« alternation »<sup>30</sup> dans leurs trajectoires : « The suggestion is that the summer served as an instance of alternation in the lives of the volunteers and was largely responsible for the shape of their subsequent activist histories »<sup>31</sup>.

Nous avons procédé à une première régression logistique pour rendre compte de l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68, en incluant dans l'analyse les variables dont nous voulions tester l'influence : l'âge, le sexe, l'origine sociale, l'orientation politique des parents, l'existence d'une tradition politique familiale, le fait d'avoir eu des parents résistants, le fait d'avoir milité avant 1968 et enfin le statut au moment des événements (cf. Tableau 1).

**Tableau 1 : Les facteurs déterminants de l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68**

<b>Régression logistique :</b> Variable dépendante = Intensité de participation à Mai 68	B	S.E.
Sexe: féminin	0,597	0,585
Tradition politique familiale	-0,266	0,601
Parent(s) résistant(s)	-0,270	0,557
Origine sociale:		
Classe populaire		
Classe supérieure	-1,040	0,875
Classe moyenne	-1,142	0,863
<b>Avoir milité avant 1968</b>	<b>-1,136**</b>	0,613
AGE:		
Nés entre 1948 et 1957		
Nés entre 1944 et 1948	0,127	0,803
Nés avant 1944	0,084	0,755
Étudiant en 1968	-0,007	0,653
Parents non politisés ou aux positions différentes		
Parents de gauche	0,724	0,674
<b>Parents de droite</b>	<b>1,749**</b>	0,896
Constante	2,880	1,240

N= 179

\*\* p < 0.1

<sup>29</sup> « Clearly, the subjects' later activism cannot be attributed to the same mix of background factors that led to their participation in the summer project. », in Mc Adam D., « Biographical... », *art. cit.*, p. 751.

<sup>30</sup> Le concept d'alternation, utilisé par D. Mc Adam est à l'origine construit par Peter Berger et Thomas Luckmann pour décrire les processus de « re-socialisation » (telle que la conversion religieuse). Cf. Berger P., Luckmann T., *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, Penguin Books, 1991 [1966], p.176-182

<sup>31</sup> Mc Adam D., « Biographical consequences of activism », *art. cit.*, p. 751

Comment lire le tableau ci-dessus ?

Un modèle logistique permet de donner une mesure de l'incidence d'une caractéristique individuelle pour l'explication d'une variable comportementale, toutes choses égales par ailleurs. Ici, il s'agit d'analyser la propension des individus à avoir pris activement part à Mai 68, plutôt que de n'y avoir pas ou peu activement participé (on parlera de la variable dépendante).

La dernière ligne du tableau (« constante ») est une mesure de la propension moyenne des individus de référence (i.e. identifiés par des caractéristiques choisies a priori : dans notre cas, sexe masculin ; pas de tradition politique familiale ; parents non Résistants ; origine classe populaire ; nés entre 1948 et 1957 ; parents non politisés aux positions divergentes) à avoir pris part « peu activement » à ces événements. En effet le logiciel<sup>32</sup> attribue la valeur « 0 » à la modalité « participation active à Mai 68 » et la valeur « 1 » à la modalité « participation peu active à Mai 68 ».

Les coefficients de la première colonne révèlent dans quel sens évolue la variable dépendante lorsqu'un individu présente une caractéristique différente de ces individus de référence (caractéristiques en ligne). Des coefficients négatifs indiquent ainsi – relativement aux individus de référence – une plus forte propension à avoir participé activement à Mai 68 (comme c'est le cas par exemple pour les enquêtés qui déclarent une tradition politique familiale relativement aux autres). Seules les variables dont les coefficients sont étoilés (b\*\*) sont néanmoins jugées influencer significativement sur la variable dépendante (i.e. le fait de s'engager plus activement que la moyenne du corpus en Mai 68). La deuxième colonne correspond à l'écart type.

Les deux seules variables qui s'avèrent significativement corrélées (en gras) à l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 1968 sont le fait d'avoir eu des expériences militantes antérieures aux événements et l'orientation politique des parents. Plus précisément, la propension à participer activement aux événements de Mai-Juin 68 est beaucoup plus élevée chez celles et ceux qui ont connu des expériences militantes antérieures à Mai 68 d'une part, tandis que le fait d'avoir des parents de droite augmente significativement la probabilité de participer peu activement aux événements.

Pour tester un éventuel effet propre de « l'événement Mai 68 » comme cadre de socialisation politique secondaire (hypothèse vérifiée dans l'enquête de McAdam), nous avons, dans un second temps, réalisé une régression logistique portant sur le fait d'être militant ou non actuellement. Aux variables intégrées précédemment, nous avons donc ajouté : l'intensité de participation aux événements de Mai 68 et la forme de militantisme investie dans la période 1968-1974. Deux possibilités : soit les variables qui étaient significatives pour rendre compte de l'intensité de la participation à Mai 68 continuent à être significatives pour rendre compte

des pratiques militantes actuelles, auquel cas on ne pourra pas conclure à un effet générationnel, soit leur significativité disparaît au profit d'éléments biographiques ultérieurs, ce qui démontrerait la persistance d'effets propres à l'événement :

**Tableau 2 : Les facteurs déterminants du militantisme actuel (régression logistique)**

Variable dépendante = <b>Être militant (ou non) aujourd'hui<sup>a</sup></b>	B	S.E.
Sexe : féminin	-0,235	0,400
Tradition politique familiale	-0,029	0,387
<b>Parent(s) résistant(s)</b>	-0,655*	0,379
Origine sociale:		
Classe populaire		
Classe supérieure	0,178	0,497
Classe moyenne	0,229	0,489
<i>Avoir milité avant 1968</i>	-0,275	0,409
AGE:		
Nés entre 1948 et 1957		
Nés entre 1944 et 1948	-0,206	0,538
Nés avant 1944	-0,514	0,489
Étudiant en 1968	-0,145	0,436
Parents non politisés ou aux positions différentes		
<b>Parents de gauche</b>	-0,924*	0,537
<i>Parents de droite</i>	-0,549	0,584
<b>Participation active à Mai 68</b>	-1,190*	0,659
Militantisme 1968-74 :		
<b>Pas militant</b>	**	
<b>Syndicalisme (68-74)</b>	-2,164**	0,550
Extrême gauche (68-74)	-0,616	0,571
Féminisme (68-74)	-1,237	0,796
<b>Militantisme hors-structure (68-74)</b>	-1,171**	0,509
<b>PC/PSU (68-74)</b>	-2,875**	0,891
Constante	2,434	0,832

a : 0 = militant actuellement ; 1 = non militant

N = 179; \* p < 0.1; \*\* p < 0.01

Les résultats du tableau 2 confirment la seconde hypothèse. En effet, les variables qui étaient significatives dans la première régression ne le sont plus pour rendre compte du militantisme actuel. C'est l'intensité du militantisme en Mai 68 et davantage encore le type de militantisme investi dans les années qui suivent 1968 qui sont ici les plus significatives. Ces résultats,

<sup>32</sup> L'ensemble des opérations statistiques ont été opérées sous le logiciel SPAD, à l'exception des régressions logistiques que nous avons réalisées avec le logiciel SPSS.

comparables à ceux de McAdam, valident l'hypothèse d'un rôle spécifique de « l'événement politique » dans la socialisation politique secondaire.

Il ne s'agit pas pour autant de conclure à un effet de « table rase » de l'événement qui effacerait toute distinction antérieure à Mai 68 pour rejouer les destins sociaux des agents en fonction de leur participation aux événements uniquement, mais plutôt à l'« absorption » de la variable « militantisme avant 68 » dans celles rendant compte du militantisme en Mai 68 et dans les années qui suivent. Néanmoins, le fait que ces dernières deviennent prépondérantes sur la première, nous permet de conclure à un effet « surgénérateur »<sup>33</sup> de l'événement : si les différences entre les deux sous-populations antérieures à 1968 continuent à jouer un rôle dans la suite de leurs trajectoires, la participation à Mai 68 va d'une part amplifier (radicaliser) ces différences et d'autre part jouer un rôle décisif de « resocialisation » politique en remodelant, de manière durable, les opinions, représentations et comportements politiques.

Par ailleurs, le fait que le type de militantisme endossé par les enquêtés entre 1968 et 1974 s'avère plus discriminant que l'intensité de la participation aux événements de Mai-Juin 68 plaide pour une interprétation non mécanique des incidences de « l'événement politique ». En effet, ce n'est pas tant la participation active aux événements de Mai 68 qui va infléchir des trajectoires sociales<sup>34</sup>, que ses conséquences en termes d'insertion dans des réseaux de sociabilité postérieurs à Mai 68. La corrélation entre le fait de militer actuellement et les liens gardés avec des personnes côtoyées en 1968 et dans les mois qui suivent<sup>35</sup> confirment cette hypothèse :

% ligne % colonne	Liens conservés avec plus de 5 personnes côtoyées en 68	Liens conservés avec moins de 5 personnes côtoyées en 68	ENSEMBLE
Militant aujourd'hui	45 58,5	55 43,5	100 49
Pas militant aujourd'hui	30 41,5	70 56,5	100 51
ENSEMBLE	37,4 100	62,6 100	100 100

<sup>33</sup> Gaxie D., « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, vol. 27, no 1, février 1977, p. 123-154.

<sup>34</sup> Bien que la participation à un événement puisse avoir des effets propres, comme le montre par exemple Olivier Fillieule en posant la question des « effets sur les individus de la participation aux manifestations » dans le chapitre 4 « Qu'est-ce qui fait courir les manifestant(e)s ? » de Fillieule O., Tartakowsky D., *La manifestation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008, 184 pages. « Contester »

<sup>35</sup> McAdam souligne également ce résultat : « A second independent variable that bears a strong relationship to the activism measure is the subject's estimate of the number of Freedom Summer volunteers he or she remained in contact with in 1970. », in « The biographical... », *art. cit.*, p. 751.

Si « l'événement politique » peut avoir un rôle d'amplification de tendances antérieures, il peut également en renverser d'autres. C'est le cas concernant la corrélation entre sexe et intensité de militantisme. En effet, alors que les hommes du corpus avaient plus de chances de participer activement aux événements de Mai-Juin 68 que les femmes<sup>36</sup>, la probabilité est plus grande pour celles-ci d'être encore militantes actuellement (53% des femmes le sont contre 45% des hommes). Des pistes d'explication de ces différences sexuées d'incidences biographiques sont avancées dans la conclusion du chapitre<sup>37</sup> mais on peut avancer ici quelques hypothèses. Tout d'abord, les femmes enquêtées sont légèrement plus jeunes en moyenne que les hommes si bien que leurs trajectoires rencontrent celle de l'événement politique à des âges plus impressionnables. Par ailleurs, l'espace militant se féminise après 1968 et la cause féministe connaît, à moyen et long terme, une plus grande postérité et une plus faible dévalorisation que nombre des causes investies majoritairement par des hommes (on pense notamment aux engagements dans des groupes d'extrême gauche). Nous montrerons également que suite aux nombreuses séparations conjugales, les hommes se remettent davantage en couple (que leurs ex-femmes) et que ces évolutions familiales engendrent donc davantage de désengagements chez ceux-ci. Un dernier type d'explication sera cherché dans la comparaison des évolutions professionnelles selon le sexe et ce qu'elles impliquent en termes de coût du maintien de l'engagement.

Ces quelques résultats permettent de conclure à un triple effet des événements de Mai-Juin 68 sur les trajectoires politiques : celui d'*activation* de dispositions contestataires ; celui de *renforcement et d'accélération* de processus de changement, de ruptures biographiques, en bouleversant les réseaux de sociabilité antérieurs à 1968 pour mettre en contact certains participants avec d'autres militants partageant un certain nombre d'affinités (entraînant l'alternation des habitus) ; celui enfin de *conversion*, en modifiant (pour certains enquêtés) de manière radicale l'environnement (social, politique, professionnel, voire familial) dans lequel ils étaient insérés antérieurement. Nous reviendrons en détail dans les chapitres suivants sur l'importance de ces contacts noués en 1968 dans les infléchissements futurs des trajectoires, pour montrer que les réseaux de sociabilité militants concourent à renforcer des dispositions contestataires en permettant leur perpétuation. Autrement dit, si l'ampleur d'une crise politique peut avoir un effet de renforcement des convictions politiques (*cf.* le slogan « On a raison de se révolter »), la constitution de réseaux de sociabilité militante offre le cadre

---

<sup>36</sup> 48% des hommes du corpus participent activement à Mai 68 contre 38% des femmes.

<sup>37</sup> *Cf.* également : Pagis J., « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre... », *art. cit.*

rendant possible leur mise en pratique, pratique qui entraîne à son tour le renforcement des convictions. On retrouve le processus d'auto-entretien du militantisme, que D. McAdam nomme le « self-perpetuating quality to individual activism »<sup>38</sup>.

### ***B - Les incidences scolaires, professionnelles et quotidiennes du militantisme en Mai 68***

Cantonner l'étude des incidences biographiques de la participation aux événements de Mai-Juin 68 à la sphère politique reviendrait à oublier l'encastrement du politique dans les sphères professionnelles et familiales. D'autant qu'avec l'essor des mouvements féministes à partir de 1970, l'injonction de « penser le personnel comme politique » diffuse dans de multiples réseaux militants. De plus, le fait d'avoir éprouvé, pour de nombreux participants aux événements de Mai-Juin 1968, l'ouverture du champ des possibles, entraînant la libération de leurs aspirations, n'est pas sans conséquences sur la suite de leurs trajectoires, comme l'explique ici Paul :

« Après avoir eu ce sentiment que tout se débloquait et que tout devenait possible, on n'accepte pas que la porte se referme, on ne peut pas revenir comme avant, alors on met le pied dans l'entrebâillement, pour qu'elle ne se referme pas »<sup>39</sup>.

La libération des aspirations, suscitée par la participation à la crise politique, propice à l'activisme et à l'espérance de changement social, n'est donc pas sans incidence sur les représentations de l'avenir des enquêtés, et par là-même sur leur devenir objectif. Mais comment objectiver ces phénomènes de dérégulation sociale et leurs incidences biographiques ? C'est ce que nous nous attacherons à faire dans cette deuxième partie du chapitre en abordant successivement les incidences professionnelles et privées. Nous rendrons compte des différentes stratégies de « *manipulation symbolique de l'avenir* »<sup>40</sup> mises en œuvre pour perpétuer l'ouverture du champ des possibles de manière individuelle et/ou collective<sup>41</sup>, et tenterons de les rapporter aux instruments symboliques dont ils disposent.

---

<sup>38</sup> McAdam D., « The biographical... », *art. cit.*, p. 754. Plus généralement, il existe toute une littérature sur l'importance des réseaux dans l'action collective, dont on se contentera de citer : Diani M., McAdam D. (eds), *Social Movements and Networks. Relational Approaches to Collective Action*, New York, Oxford University Press, 2003; et McAdam D., « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », dans *Le désengagement...*, *op. cit.*, pp. 49-73.

<sup>39</sup> La trajectoire de Paul, né en 1947, fils de militants communistes, est analysée dans le chapitre 2.

<sup>40</sup> Boltanski L., Bourdieu P., de St Martin M., « Les stratégies de reconversion », *Informations sur les sciences sociales*, 1973, 12 (5), p. 61-113.

<sup>41</sup> Il faut bien distinguer, en effet, deux niveaux d'ouverture des possibles : un niveau biographique (rupture de trajectoire) et un niveau collectif d'ouverture à un autre ordre social que l'ordre dominant. Ces deux niveaux ne

Nous montrerons par ailleurs que les sphères professionnelle et familiale sont des cadres privilégiés de reconversion des dispositions contestataires, notamment au moment où la dévalorisation des organisations d'extrême gauche dans l'espace militant rend extrêmement coûteux le maintien d'engagements révolutionnaires et où la nécessité du reclassement social est de plus en plus prégnante.

### **1) L'importation de dispositions contestataires dans la sphère professionnelle.**

À la question portant sur les éventuelles incidences des événements de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle, 42% des enquêtés répondent positivement, 20% optent pour la modalité « un léger impact » et 38% répondent négativement. L'âge et l'origine sociale sont ici les deux principales variables significativement corrélées à l'absence d'incidences professionnelles : les enquêtés les plus âgés du corpus et ceux issus des classes populaires voient leurs trajectoires professionnelles beaucoup moins infléchies par leur participation aux événements de Mai 68. Ces résultats ne sont pas étonnants quand on réfléchit aux conditions sociales de possibilité de changer de trajectoire professionnelle : celles-ci semblent bien plus propices pour des acteurs n'étant pas entrés depuis longtemps dans leur carrière professionnelle d'une part et pour des acteurs disposant d'instruments symboliques (ici les diplômes principalement) leur permettant de se donner la maîtrise d'une redéfinition (temporaire ou définitive) de leur trajectoire professionnelle. Nous nous intéresserons, dans la suite de cette partie, aux enquêtés qui ont le sentiment que les événements de Mai-Juin 68 ont eu des répercussions (plus ou moins directes) sur leur trajectoire professionnelle, et nous cantonnerons à l'utilisation du matériau quantitatif<sup>42</sup>.

#### **a) Travailler (de manière individuelle ou collective) à faire advenir (de manière individuelle ou collective) l'utopie annoncée**

La discordance entre les aspirations professionnelles (libérées avec 68 et notamment au contact de personnes issues de classes sociales différentes) et les chances objectives offertes

---

sont pas sans liens, mais la distinction est heuristique pour différencier les formes de militantisme postérieures à Mai 68.

<sup>42</sup> Les entretiens seront utilisés dans les chapitres suivants pour analyser de manière fine les processus ayant pu entraîner les incidences professionnelles que nous repérons ici et pour contextualiser ces évolutions professionnelles dans le temps et par rapport aux évolutions politiques et familiales, artificiellement séparées dans ce chapitre.

par un système resectorisé est à l'origine d'un certain refus de la finitude sociale<sup>43</sup>, passant par différentes réactions : de la désaffection à l'égard du travail à l'arrêt des études pour devenir militant professionnel, en passant par l'invention de professions adaptées aux aspirations. L'analyse des réponses à la question ouverte portant sur l'impact professionnel éventuel des événements de Mai 68, a permis de lister, dans un premier temps, une dizaine d'incidences distinctes : arrêt des études ; reprise des études (à l'université de Vincennes pour les salariés non-bacheliers principalement) ; réorientation professionnelle (vers des professions du domaine de l'animation et/ou du « social ») ; modification des pratiques professionnelles (notamment les pratiques d'enseignement) ; militantisme syndical ; refus du travail ; choix de l'enseignement primaire pour « changer l'école et la société » ; entrée dans la vie active pour certaines femmes dont l'horizon consistait à rester au foyer ; et enfin des évolutions de carrière ralenties (du fait du militantisme), voire pour certains enquêtés l'absence de retraite. Pour rendre compte sociologiquement de ces incidences, nous nous proposons de les classer selon qu'elles correspondent à la recherche d'une solution individuelle ou collective au refus de la finitude sociale<sup>44</sup> (le tableau 3 ci-dessous en dresse la synthèse).

Au pôle correspondant à une *recherche collective d'une solution collective* au désajustement (entre aspirations et univers social resectorisé), on trouve celles et ceux qui arrêtent leurs études ou quittent leur emploi pour faire du militantisme leur profession. Gérard<sup>45</sup> devient ainsi permanent à la LCR, Johanna salariée à « Rouge » puis permanente à l'OCI. Dans un autre registre, on peut classer ici les enquêtés s'étant établis en usine, à l'image de Paul<sup>46</sup> qui précise en quoi Mai 68 a pu avoir un impact sur sa trajectoire en ces termes : « Je me suis établi, seul moyen à mes yeux de continuer Mai 68 et d'y consacrer tout mon temps ». Sont réunis ici les militants professionnels (au sens wébérien du terme) qui vivent *de* leur engagement.

Au pôle opposé, correspondant à une *recherche individuelle d'une solution individuelle au refus de la finitude sociale*, il faut distinguer différentes attitudes en fonction de l'origine

---

<sup>43</sup> L'expression utilisée par Prosper pour décrire l'impact de Mai 68 sur sa trajectoire professionnelle : « Le primat du libre arbitre sur le déterminisme », semble particulièrement représentative de cette question du refus de la finitude sociale. Fils d'un rédacteur commercial (BEPC) de droite, catholique pratiquant, Prosper, né en 1945, commence à travailler en 1966 comme aide chimiste puis « promoteur de vente » et représentant. Il reprend des études à l'université de Vincennes au début des années 1970 et devient professeur d'EPS et psychologue.

<sup>44</sup> Nous nous inspirons ici de la classification proposée par P. Bourdieu, L. Boltanski et M. De St Martin pour rendre compte des différentes attitudes des classes en déclin : « Stratégies de reconversion... », *art. cit.*, en l'utilisant dans un contexte tout à fait différent.

<sup>45</sup> Nous détaillons sa trajectoire dans le chapitre 5.



sociale des enquêtés. Certains enquêtés issus des classes moyennes ou supérieures ont des attitudes de refus du travail salarié, s'accompagnant d'une certaine marginalité sociale, à l'image de Noëlla<sup>47</sup> qui écrit dans son questionnaire : « refus absolu de m'intégrer dans un travail "normal" ». Et cela retarde effectivement son entrée sur le marché du travail d'une dizaine d'années. On retrouve ici l'humeur anti-institutionnelle conduisant, pour P. Bourdieu, « à une sorte de dénonciation des présupposés tacitement assumés de l'ordre social, à une mise en suspens pratique de l'adhésion doxique aux enjeux qu'il propose, aux valeurs qu'il professe et un refus des investissements qui sont la condition de son fonctionnement »<sup>48</sup>. Cette humeur anti-institutionnelle peut s'accompagner, chez certains enquêtés, d'expériences plus ou moins longues de « retour à la terre ».

Toujours à ce pôle, mais propre aux acteurs issus des classes populaires, la reprise d'études à l'université de Vincennes pour les salariés non-bacheliers peut être appréhendée comme stratégie individuelle. Un certain nombre d'enquêtés mentionnent ainsi comme principale incidence de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle la reprise ou tout simplement l'accès aux études supérieures<sup>49</sup> :

« Accès aux études supérieures pour les non-bacheliers » ; « J'ai repris des études à Vincennes et changé de profession pour m'orienter vers le social » ; « Reprise des études sans le bac (diplôme d'équivalence 1969) à Vincennes » ; « J'ai quitté l'usine pour finir professeur de SES, grâce à Vincennes ! ».

Ces enquêtés, du fait de leur reprise d'études, vont pour la plupart connaître un véritable déplacement social en intégrant des professions et des milieux sociaux auxquels leur socialisation primaire (sociale et scolaire) leur donnait fort peu de chances d'accéder. En quoi ces reprises d'études peuvent-elles être assimilées à des incidences biographiques du militantisme en Mai 68 ? Nous revenons sur cette question dans le chapitre suivant, à partir des matériaux qualitatifs, mais nous pouvons dresser ici le schéma explicatif d'ensemble.

Pour ces salariés non-bacheliers qui prennent part aux événements de Mai-Juin 68, ce sont des rencontres, *via* le militantisme, avec des militants issus des classes moyennes et supérieures qui vont susciter une ouverture des horizons sociaux envisagés/envisageables. Ces rencontres

---

<sup>46</sup> Le registre de participation aux événements de Mai-Juin 68 de Paul est analysé dans le deuxième chapitre, et sa trajectoire postérieure à Mai 68 est détaillée dans le chapitre 4.

<sup>47</sup> La trajectoire de Noëlla est analysée dans le chapitre 1 pour la période antérieure à 1968 et dans le chapitre 4 pour la période ultérieure.

<sup>48</sup> Bourdieu P., « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 24, nov. 1978, p. 11.

socialement improbables, rendues possibles par la désectorisation en temps de crise politique et de grève générale (et la dérégulation sociale qui l'accompagne), vont bouleverser définitivement les vies de certains ouvriers et petits employés en modifiant leurs représentations de l'avenir. Loin d'être anecdotiques, ces *socialisations transgressives* vont entraîner, chez nombre d'enquêtés, des modifications durables des schèmes de perception du monde et de leur place dans la société. Mais c'est la conjonction de cette ouverture subjective du champ des possibles et des représentations de soi, avec, dès la rentrée de 1969, une ouverture objective du champ des possibles scolaires les concernant (possibilité d'accès aux études supérieures à l'université de Vincennes) qui va rendre possible des déplacements sociaux durables. Pour des enquêtés issus des classes populaires comme Gilles, employé aux PTT en 1968, qui entre à la Gauche Prolétarienne suite à la rencontre d'étudiants maoïstes, reprend des études à l'université de Vincennes, pour finalement devenir professeur de sciences économiques et sociales<sup>50</sup>, le champ des possibles s'est ouvert.

À l'autre extrémité de l'échelle sociale, une dernière stratégie individuelle de refus individuel de la finitude sociale réside dans le refus du statut de femme au foyer et la revendication de l'accès au marché du travail. La féminisation du marché du travail est largement amorcée avant 1968, mais il est certains milieux sociaux qui y résistent. Pour plusieurs enquêtées issues des classes supérieures, l'ouverture du champ des possibles biographiques consiste ainsi à envisager la possibilité du salariat :

« L'idée même de travailler, puis de travailler dans la formation » ; « J'ai décidé de travailler, contre l'avis de mon père » ; « J'étais femme au foyer, j'ai repris des études pour travailler. Prise de conscience féministe ».

Du rejet du salariat à la revendication du droit au travail, le refus de la finitude sociale et la libération individuelle prennent dans ce cas des voies diamétralement opposées, dont le sens ne peut être saisi si on ne les rapporte pas à la place occupée par le travail dans leurs schèmes de perception et d'action sur le monde. En effet, bien que les incidences soient diamétralement opposées, elles résultent d'un même refus des investissements qui sont la condition de la reproduction du monde social (à l'échelle individuelle et familiale).

Entre ces deux pôles, certains enquêtés relatent des expériences d'autogestion, de création de micro-structures collectives et autogérées que l'on peut rapporter à des recherches

---

<sup>49</sup> Cf. Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, L'Harmattan, Paris, 1992 ; La rencontre ouvriers-étudiants, N° 6 de la revue *Savoir/Agir*, décembre 2008.

collectives de solutions (semi-)individuelles au refus de participer à la reproduction d'un ordre social critiqué. La recherche est collective dans la mesure où elle concerne un collectif d'acteurs partageant un projet professionnel aux fondements politiques, mais la solution peut être qualifiée d'individuelle dans la mesure où l'expérimentation est menée ponctuellement et de manière circonscrite, sans visée globale. C'est en cela que l'on peut parler d'utopies communautaires passant par la mise en place de structures professionnelles ajustées aux aspirations professionnelles nouvellement libérées.

La perpétuation de dispositions critiques vis-à-vis du système social s'exprime enfin par différentes *stratégies de recherche individuelle de solutions (semi-)collectives* au refus de participer à la reproduction de l'ordre social : on trouve ici les enquêtés qui opèrent une reconversion professionnelle dans le but de « militer par leur profession ». On distingue deux profils principaux. D'un côté, celles et ceux qui deviennent instituteurs et importent des dispositions critiques dans l'institution scolaire, à l'image de Maëlle<sup>51</sup> qui déclare dans le questionnaire :

« Choix d'arrêter mes études pour devenir institut : si je devais changer quelque chose dans l'enseignement et dans la société c'était tout de suite (*souligné par Maëlle*), sur de jeunes enfants ».

Le deuxième profil correspond à des reconversions vers des professions du secteur social ou de l'animation, professions au sein desquelles l'ambiguïté du statut de salarié et/ou militant peut être entretenue, marquées par une forte dimension de la vocation. Faire son métier de l'aide aux populations défavorisées s'avère ainsi une stratégie de reclassement assez répandue<sup>52</sup>, permettant une reconversion des dispositions au militantisme dans la sphère professionnelle, et la préservation d'une intégrité personnelle/politique. Le fait que ces secteurs soient encore mal délimités et peu bureaucratisés dans les années 1970 semble particulièrement propice à l'accueil d'acteurs dont le *sens des limites* a pu être bouleversé par

---

<sup>50</sup> Cf. chapitre suivant pour une sociologie fine de sa trajectoire, attentive aux rencontres et aux déplacements sociaux opérés du fait de ces rencontres.

<sup>51</sup> Sa trajectoire antérieure à Mai 68 est détaillée dans le chapitre 1. Maëlle est née en 1948, est la 8<sup>ème</sup> enfant d'une famille de petits employés issus de milieux catholiques ouvriers, de gauche.

<sup>52</sup> Cf. Muel-Dreyfus F., *Le métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, Minuit, 1983 ; Johanna Siméant observe des formes de reclassements similaires dans l'humanitaire : « On peut penser qu'un des effets des reconversions militantes consécutives aux années 1960 aura été celui de l'investissement dans d'autres causes, qui plus est moins nuisible aux trajectoires professionnelles de ceux qui y participent (si on les compare par exemple à l'établissement en usine), moins susceptibles aussi d'être vécues comme des voies sans issue (à l'inverse de la violence politique, dès lors que l'activiste humanitaire peut considérer chaque vie sauvée comme un succès) », in Lagroye J. (dir.), *La Politisation*, chapitre 8 « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », Ed. Belin, 2003, p. 188.

leurs pratiques militantes<sup>53</sup>. Lieu d'accueil des dé-placés, nous montrerons dans le chapitre 5 que s'y côtoient des intellectuels de première génération, à l'image de Pierre ou Norbert, tous deux fils d'employés à la SNCF (non bacheliers), qui entrent à l'IUT « Carrières sociales » de Rennes en 1969 pour devenir animateurs socio-culturels<sup>54</sup>, et des enfants des classes moyennes et supérieures ayant quitté des professions (ou études) socialement plus légitimes mais ne leur permettant pas de conserver leur intégrité politique et de mettre en œuvre des appétences devenues désajustées à leur position antérieure, à l'image d'Éric, salarié dans une agence immobilière à Paris en 1968 (maîtrise de science économique), qui démissionne quelques mois après les événements de Mai-Juin 68, pour devenir éducateur spécialisé et travailler avec des délinquants.

**Tableau 3 : Les incidences professionnelles du militantisme en Mai-Juin 68**

	<b>Recherche individuelle...</b>	<b>Recherche collective...</b>
<b>...d'une solution individuelle au refus de la finitude sociale</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Refus du salariat</li> <li>- Retour à la terre</li> <li>- Reprise d'études et ascension sociale</li> <li>- Devenir femme active</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Expériences d'autogestion au niveau d'une entreprise</li> <li>- Utopies communautaires</li> </ul>
<b>...d'une solution collective au refus de la finitude sociale</b>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Reconversions professionnelles dans le secteur social, ou l'animation</li> <li>- Devenir instituteur pour « changer la société »</li> <li>- Faire de la critique sociale son métier : devenir chercheur en sciences sociales</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Devenir permanent d'un parti politique</li> <li>- S'établir</li> <li>- Syndicalisme</li> </ul>

<sup>53</sup> C'est le processus de régulation sociale (au sens durkheimien) qui engendre l'intériorisation du sens des limites, assurant à son tour l'ajustement entre les aspirations et les chances objectives. Or un des effets de la participation aux événements de Mai 68 est d'avoir éprouvé « corps et âme » la dérégulation sociale propre à la crise (cf. chapitre 2) et la libération des aspirations qui s'en suit, d'où le bouleversement du sens des limites. Une partie des suicides d'acteurs ayant participé activement à Mai 68 pourrait ainsi être rapportée, de manière très durkheimienne, au bouleversement du sens des limites.

<sup>54</sup> Ce schème de l'engagement dans l'action culturelle des membres des classes moyennes en ascension est largement documenté en sociologie : cf. entre autres Pinçon M., Pinçon-Charlot M., « Classes moyennes, enjeux culturels et trajectoires sociales », *Les cahiers de l'animation*, 53, 1985, pp. 3-12 ; Pinto L., « La gestion d'un label politique : la consommation », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 91-92, p. 3-19 ; Dubois V., « Du militantisme à la gestion culturelle. L'institutionnalisation de l'action culturelle dans une ville de banlieue (Bron, 1970-1990) », in. Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H. (dir.), *Reconversions militantes, op. cit.*, p. 139-162

## **b) Rapporter les incidences professionnelles aux conditions sociales de possibilité**

Quelles sont les variables pertinentes pour rendre compte des diverses incidences professionnelles listées ci-dessus et comment les mettre en évidence à partir du matériau quantitatif utilisé ? Après avoir mis à plat les différentes incidences professionnelles du militantisme observées dans notre corpus, nous avons procédé à une analyse statistique des réponses à la question ouverte :

« Les événements de 68 (et des années suivantes) ont-ils eu un impact sur votre trajectoire professionnelle :  1.Oui,  2.Un léger impact,  3.Non;

→ Si oui : en quoi consiste cet impact ? »<sup>55</sup>

L'analyse statistique de données textuelles permettant de rapporter les expressions employées aux catégories d'acteurs qui les emploient, l'objectif était de rendre compte de la distribution sociale des incidences professionnelles repérées antérieurement et des éventuelles corrélations entre incidences politiques et incidences professionnelles.

L'analyse factorielle a été réalisée avec le logiciel SPAD, en incluant comme variables actives : l'âge, le sexe, l'origine sociale, le fait d'avoir été militant (ou non) avant 1968, l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68, le statut social en 1968 (étudiant/salarié), la forme de militantisme investie dans les années 1968-1974, le fait d'avoir (ou non) vécu en communauté dans les années 1970 et enfin l'intensité<sup>56</sup> de l'incidence des événements de 68 sur la trajectoire professionnelle. Nous avons ajouté, en variable illustrative, la date à laquelle les enquêtés situent la fin de « l'après-Mai » dans leur trajectoire, en faisant l'hypothèse que les différentes formes d'incidences professionnelles seraient corrélées à la représentation que les enquêtés ont de la fermeture du champ des possibles dans leur trajectoire.

Sur le plan factoriel résultant de l'analyse statistique (*cf.* Schéma 2 ci-dessous) sont projetés les mots et expressions employés par les enquêtés pour décrire l'impact des événements de Mai 68 sur leur trajectoire professionnelle<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> 42% des enquêtés ont répondu « oui », 20% « un léger impact » et 38% « non ». Parmi ceux qui ont précisé en quoi consistait cet « impact », les réponses sont très diverses (*cf.* la dizaine de types d'incidences décrits dans le texte au début du a.) tant sur le plan de la nature des incidences que sur la chronologie. En effet, celles et ceux qui n'ont pas l'âge des décisions professionnelles en 1968 mais seulement quelques années plus tard ont bien souvent répondu à la question. Ils apparaissent donc dans le corpus d'analyse utilisé dans cette partie, bien que les incidences professionnelles aient lieu « à retardement ».

<sup>56</sup> Il s'agit ici de l'intensité déclarée par les enquêtés dans le questionnaire.

<sup>57</sup> Nous avons procédé, en amont de l'analyse factorielle, à un recodage des réponses ouvertes afin de limiter le nombre de mots (et notamment les « mon », « ma », « le ») et éviter les non-sens en regroupant les réponses équivalentes.

L'axe des abscisses différencie les acteurs par la forme et le volume des *ressources militantes* accumulées, opposant les enquêtés relativement âgés, militants avant 1968 et ayant participé activement à Mai 68 (à l'Ouest du cadran) à celles et ceux, plus jeunes, non militants avant 68, ayant participé peu activement aux événements (à l'Est du cadran).

L'axe des ordonnées est structuré par des variables relatives au *statut social* : les enquêtés d'origine populaire, salariés en 1968 sont situés au Nord du cadran, alors que les étudiants en 1968 occupent le Sud du cadran.

On retrouve sans surprise les différentes incidences professionnelles listées plus haut mais le résultat le plus intéressant est sans aucun doute la confirmation de la pertinence sociologique du classement proposé. En effet, cinq sous-populations, correspondant plus ou moins aux idéaux-types définis plus haut, se distinguent :

- Au Sud-Ouest du plan factoriel (population cerclée de rouge), on retrouve celles et ceux qui font du militantisme leur métier (*cf.* les mots « engagement-politique » et « établi »), adoptant une stratégie de *mobilisation* (recherche collective d'une solution collective pour faire advenir l'utopie politique annoncée).
- On peut rapprocher des premiers, les enquêtés qui dénoncent, collectivement, l'organisation sociale de la production, par une activité syndicale sur leur lieu de travail (population cerclée d'orange à l'Ouest du plan).
- Les formes de perpétuation individuelle de l'ouverture des possibles biographiques se situent à l'Est du plan factoriel (population cerclée de bleu clair) pour les enquêtés issus des classes moyennes et supérieures. On y retrouve en effet le « refus du travail », les « retour à la terre », la revendication de « devenir femme active », etc.
- Au Nord-Ouest du plan factoriel sont situés les enquêtés d'origine populaire reprenant des études à l'université de Vincennes, côte à côte avec celles et ceux qui changent de profession pour des raisons politiques et/ou qui deviennent enseignants dans un objectif de subversion de l'institution scolaire.
- Enfin, on trouve au Sud du plan factoriel les enquêtés qui opèrent une reconversion professionnelle (*cf.* « changement d'orientation ») pour « militer par leur profession » (*cf.* « engagement social », « populations défavorisées »).



Mais le résultat majeur de cette analyse réside dans la possibilité de rapporter les formes d'incidences professionnelles du militantisme politique au volume et à la répartition des différentes ressources sociales et militantes des enquêtés au lendemain des événements de Mai-Juin 68.

La possession de ressources militantes conséquentes apparaît ainsi nécessaire à l'organisation d'une dénonciation collective de l'organisation sociale de la production : en effet, les enquêtés qui prennent la voie de l'établissement, de l'engagement politique professionnel ou du syndicalisme ont en grande majorité connu des expériences militantes antérieures à 1968 et/(ou) participé activement aux événements de 68 (Ouest du plan). Ils ont ainsi intériorisé des dispositions au militantisme et des schèmes de perception du monde social leur permettant de lutter contre la fermeture de l'espace des positions possibles sur un mode collectif et politique.

À l'opposé (à l'Est du plan factoriel), les enquêtés plus jeunes, non militants avant Mai 68, peu actifs au cours des événements, mais qui vont faire l'expérience de l'ouverture du champ des possibles en 68, ne possèdent pas les mêmes instruments symboliques pour tenter de perpétuer cette ouverture (ou autrement dit pour lutter contre la resectorisation sociale). Pour ces derniers, la recherche de solutions à la perpétuation de l'indétermination des possibles prend des formes individuelles du fait, pour certains, de leur faible insertion dans des organisations politiques collectives et/ou, pour d'autres, de leur déception face à une action politique dont on ne voit pas les résultats effectifs. Le refus du travail et les différentes expériences individuelles de déplacement social radical fonctionnent ainsi sur la logique de l'exemplarité qui suppose que « la diffusion de ces « espaces émancipés » (Marcuse) pourra réussir à assurer la transformation radicale de l'ordre social dominant, ce que l'action politique est impuissante à réaliser »<sup>1</sup>. Ce pôle se caractérise plus largement par la rupture biographique, on y change sa vie pour « changer la vie », avec comme espoir la diffusion du modèle (individuel ou collectif sur le mode des utopies communautaires) par contacts interpersonnels.

Ces enquêtés disposent ainsi des ressources sociales et scolaires qui leur permettent de rompre avec un avenir social auquel leur socialisation primaire les pré-destinait et c'est en faisant de leur propre trajectoire une micro-révolution (autrement dit : en manipulant le déterminisme

---

<sup>1</sup> Léger D., Hervieu B., « Les immigrés de l'utopie », *Autrement*, numéro spécial « Avec nos sabots... La campagne rêvée et convoitée. », 14, 1978, p. 56.



social à l'échelle individuelle) qu'ils cherchent à subvertir l'ordre social dominant. Il n'est donc pas étonnant que les plus fortes incidences professionnelles de la participation à Mai 68 soient déclarées par cette sous-population du corpus (*cf.* la modalité « Fort impact professionnel » au Sud-Est du plan factoriel), dans la mesure où *la rupture professionnelle est ici l'instrument de la manipulation symbolique de l'avenir.*

Si l'on observe dorénavant la répartition des stratégies de reconversion des ressources militantes dans la sphère professionnelle le long de l'axe des ordonnées, ce sont les coûts différentiels des reconversions professionnelles selon l'âge et le statut social qui apparaissent nettement. En effet, « choisir » sa profession (*cf.* « choisir » et « changement d'orientation » au Sud du cadran) suppose des ressources sociales et scolaires suffisantes. En effet, les enquêtés qui investissent des professions leur permettant d'agir sur le monde social et de ne pas dissocier les dimensions militante et professionnelle de leur identité (sous-population au Sud du cadran), sont majoritairement étudiants en Mai 68 et issus des classes moyennes. Or le coût de la (ré-)orientation professionnelle est évidemment plus faible pour des étudiants ou de jeunes adultes entrés depuis peu dans leur carrière professionnelle. Leur investissement dans un secteur professionnel où les relations entre les titres et les postes sont encore peu codifiées s'avère ainsi un moyen de perpétuer l'« indétermination provisoire des possibles » éprouvée en Mai 68 ainsi que le sentiment de pouvoir agir sur le monde social et/ou sur sa propre trajectoire. La réponse de François concernant l'incidence professionnelle de Mai 68 sur sa trajectoire est révélatrice de cette stratégie d'invention d'une position sociale<sup>2</sup> adaptée à la fois à ses compétences et à ses orientations socio-politiques : « Définir mon emploi, ma profession : la révolution par l'éducation populaire »<sup>3</sup>.

À l'opposé, on observe chez les enquêtés issus des classes populaires, salariés depuis un certain nombre d'années en Mai 68 et ne possédant pas forcément les ressources pour changer aisément de profession, une rénovation critique de leur profession. Ici, la mise en cohérence de ses activités professionnelles avec des idéaux politiques passe par la modification des pratiques professionnelles (*cf.* « pratique-pédagogique », « pratique professionnelle ») et/ou par le syndicalisme.

---

<sup>2</sup> *Cf.* Bourdieu P., « Classement, déclasserment, reclassement », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 24, nov. 1978, pp. 2-22.

<sup>3</sup> Il y a bien sûr une part de rationalisation ex-post dans les réponses de ce type mais le dire n'épuise pas la question d'une nécessaire fidélité à soi-même, et de fait, François n'est pas devenu salarié d'une petite entreprise privée, pour ne donner qu'un exemple.

S'opposent ainsi sur l'axe des ordonnées, des stratégies de (re)définition de « nouvelles » professions, ajustées aux aspirations militantes (au Sud) à des stratégies d'importations des ressources militantes au sein de la sphère professionnelle, passant par la redéfinition des pratiques professionnelles (au Nord).

- **Conclusion partielle :**

Au terme de cette description des résultats statistiques obtenus, il semble possible de tirer quelques conclusions plus générales quant aux différentes formes de reconversion du capital militant dans la sphère professionnelle ainsi qu'à leurs conditions sociales de possibilité (*cf.* Schéma 3 ci-dessous). Les stratégies de perpétuation de l'indétermination provisoire des possibles (individuels et/ou collectifs) éprouvée en Mai 68 ainsi que du sentiment de pouvoir agir sur le monde social et/ou sur sa propre trajectoire doivent être rapportées : au statut social (âge et statut d'étudiant ou de salarié) en 1968 d'une part (axe des ordonnées), et à l'intensité de la participation à Mai 68 ainsi qu'aux formes plus ou moins institutionnalisées de militantisme investies dans les années suivantes (axe des abscisses).

Au pôle non institutionnalisé du militantisme (à l'Est), les stratégies de perpétuation de l'indétermination sociale prennent la forme de ruptures professionnelles radicales et de trajectoires de marginalité sociale. L'outil principal du « militantisme » est ici la trajectoire individuelle transgressive, et le principe de diffusion sa logique d'exemplarité. On retrouve à ce pôle celles et ceux dont les stratégies de manipulation symbolique de l'avenir pourraient être caractérisées par l'injonction à « changer SA vie pour changer LA vie ». Autrement dit, on y refuse (individuellement) d'être assujéti au salariat par diverses formes d'exit et en développant des stratégies parallèles<sup>4</sup>.

Au pôle opposé, on ne développe pas de stratégies parallèles d'exit mais des stratégies d'affrontement ouvertes, s'opposant à l'organisation sociale de la production, par un militantisme organisé, syndical et/ou politique. Les éventuelles ruptures professionnelles (comme c'est le cas pour ceux qui deviennent permanents politiques dans des organisations d'extrême gauche, ou pour les établis) ne sont pas ici prises comme « outil de militantisme », bien qu'elles puissent fonctionner comme un capital symbolique non négligeable dans la

---

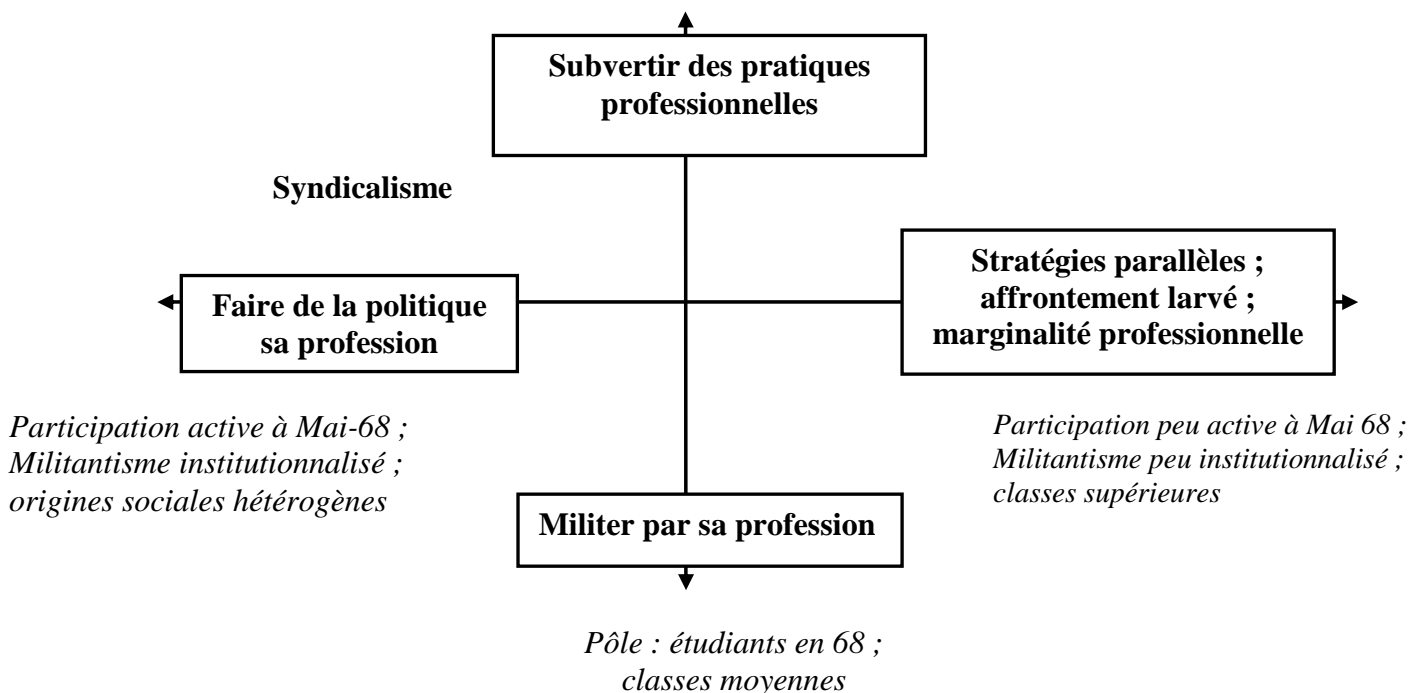
<sup>4</sup> On retrouve la classification proposée par M. Bennani-Chraïbi et O. Fillieule : « la protestation peut également emprunter les voies d'un affrontement larvé, par l'adoption de stratégies visant à contourner le pouvoir en s'investissant dans des activités perçues comme éloignées du politique » : dans « Exit, voice, loyalty et bien d'autres choses encore... », *art. cit.*, p. 71

sphère militante (l'établissement a ainsi été une ressource particulièrement valorisée au sein des organisations maoïstes au lendemain de Mai 68).

Une autre forme de perpétuation de l'ouverture des possibles et en particulier du décloisonnement social, pour soi et pour le public avec qui l'on travaille consiste à se (re)convertir dans le secteur social et à travailler auprès de populations défavorisées (jeunes des « quartiers », délinquants, handicapés, fous, etc.). C'est en effet une autre forme de manipulation symbolique de son avenir social que d'investir des professions relativement indéterminées, où l'on peut avoir le sentiment d'être inclassable : « ni bourgeois, ni prolétaire » et où l'on participe quotidiennement à une lutte contre la reproduction des inégalités sociales. L'outil du militantisme est ici la profession.

Une dernière forme de reconversion des ressources militantes dans la sphère professionnelle consiste à conserver sa profession mais à opérer une modification de ses pratiques professionnelles. On retrouve ici l'ensemble des enseignants qui relatent les transformations qu'ils ont opérées dans leurs pratiques pédagogiques (« j'ai changé ma façon d'enseigner, mon regard sur l'enseignement, les pratiques pédagogiques, le rapport aux étudiants ») ainsi que les quelques enquêtés qui vivent des expériences professionnelles d'autogestion. La dimension « militante » réside ici dans la subversion des rapports sociaux professionnels (refus de l'autorité arbitraire, refus de la hiérarchie, direction collégiale, autogestion, etc.).

*Pôle : salariés en 68 ;  
classes populaires*



**Schéma 3 : Les formes d'importation de dispositions contestataires dans la sphère professionnelle**

À long-terme, les différentes incidences professionnelles du militantisme en Mai 68 repérées ne sont pas sans conséquences matérielles :

« galères et pas de retraite »<sup>5</sup> ; « zéro argent ; zéro retraite » ; « Je n'ai jamais économisé d'où mes difficultés à offrir des voyages à l'étranger à mes enfants » ; « 17 ans sans augmentation » ; « 1969 : refus politique de passer le Capes, d'être prof ; 1975 : professeur dans le privé par nécessité et non par choix », etc.

Ainsi, à l'exception des enquêtés issus des classes populaires reprenant des études à l'université de Vincennes qui connaissent une réelle ascension sociale, les incidences professionnelles du militantisme observées empiriquement infirment les représentations<sup>6</sup> d'une génération unanimement « opportuniste », reclassée, occupant des postes de direction dans les milieux de la publicité, des médias et/ou de la politique. Au contraire, l'étude empirique de trajectoires de « soixante-huitards » anonymes, met en lumière un tout autre aspect des destins sociaux et professionnels de ces anciens militants, révélant la situation de déclassement social comme une des conséquences possibles de la participation aux événements de Mai-Juin 68.

De plus, si des enquêtés des deux sexes ont pu vivre des expériences alternatives dans les années qui ont suivi Mai 68 et rompre un temps avec leurs « destinées professionnelles », le reclassement des femmes semble avoir été moins aisé et celles-ci sont plus nombreuses à avoir des trajectoires professionnelles chaotiques. C'est le cas d'Annette<sup>7</sup> chez qui la succession de « galères » professionnelles, entraîne une réaction de « repli sur soi » et de déception, notamment politique<sup>8</sup> :

« Ma vie a été une succession de mutations où je n'ai pas réellement trouvé l'équilibre, ce que je ressens particulièrement en ce moment, d'où certaines difficultés à répondre à certaines

---

<sup>5</sup> Les citations entre guillemets sont tirées des réponses ouvertes à la question portant sur les incidences professionnelles du militantisme en Mai 68.

<sup>6</sup> Ces représentations se sont progressivement imposées au fil des commémorations décennales de Mai 68 et des récits autobiographiques de quelques « happy fews » qui ont fait de leurs trajectoires une généralité. Cf. à ce sujet : Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, pp. 63-82, 1994.

<sup>7</sup> Née en 1948, Annette est fille d'un chauffeur de taxi et d'une aide-comptable, athées, de gauche et non bacheliers. Elle a obtenu une maîtrise d'anglais en 1971.

<sup>8</sup> Nous avons ainsi plusieurs enquêtées divorcées et vivant seules, dans des situations professionnelles chaotiques, pour lesquelles le déclassement social, couplé aux incidences personnelles entraîne une réaction de désaveu de la classe politique. Nous renvoyons ici au chapitre 5 pour une analyse plus détaillée de ce type de trajectoires féminines.

questions politiques. Les questions touchant au partage entrent en collision avec l'autoprotection individualiste par suite de fatigue, et de lutte personnelle »<sup>9</sup>.

Nous reviendrons, de manière plus détaillée dans les chapitres suivants sur cette question des « économies genrées des coûts et rétributions de l'engagement »<sup>10</sup> sur la sphère professionnelle, mais on peut déjà émettre plusieurs hypothèses. Tout d'abord, pour des raisons précitées, les trajectoires féminines du corpus croisent l'événement Mai 68 à des moments biographiques plus impressionnables<sup>11</sup>, si bien que leurs trajectoires professionnelles en ressortent davantage infléchies<sup>12</sup>. Par ailleurs, la division sexuée du travail militant<sup>13</sup> (notamment en Mai 68) entraîne une différence sexuée des savoir-faire et compétences acquis avec le militantisme<sup>14</sup>; et l'on peut faire l'hypothèse que la reconversion dans la sphère professionnelle de ces ressources militantes sera plus aisé pour les hommes qui ont acquis des compétences d'organisation, de leadership, d'encadrement, de prise de parole, etc., à forte valeur ajoutée tandis que les ressources militantes féminines ne seront pas reconnues comme de véritables qualifications<sup>15</sup> et n'auront pas la même « équivalence » sociale sur le marché du travail. Enfin, et peut-être surtout, si l'on revient à l'analyse factorielle des incidences professionnelles, il apparaît clairement que les femmes sont largement plus concernées par ce que l'on a qualifié de stratégies parallèles, d'exits

---

<sup>9</sup> Extrait du commentaire fait par Annette à la fin de son questionnaire.

<sup>10</sup> Fillieule O., *Travail militant, action collective et rapports de genre*, collection Travaux de Science Politique, n° 36, 2008, Université de Lausanne, p. 12.

<sup>11</sup> Elles sont notamment plus nombreuses que les hommes enquêtés à être lycéennes ou étudiantes et à ne pas avoir encore atteint l'âge des choix professionnels.

<sup>12</sup> Et effectivement : 68% des femmes du corpus déclarent des incidences professionnelles de Mai 68 contre 56% des hommes.

<sup>13</sup> Nous avons montré qu'il existe une division genrée des modes de participation politique en Mai 68 : on y retrouve une division sexuée classique des rôles où les prises de parole en réunion, la participation « active » aux événements ou encore le « charisme » des *leaders* sont majoritairement masculins, tandis que les femmes « suivent », « participent », jouent des rôles moins « visibles », moins « politiques », valorisés, objet d'attention. Le genre définit alors la répartition des tâches entre militants et leur hiérarchisation, et l'on retrouve bien les deux principes organisateurs de la division sexuée du travail selon Danièle Kergoat (principe de séparation et principe hiérarchique) in Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Senotier D. (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2000, pp. 33-54.

<sup>14</sup> On peut ainsi parler, avec Danièle Kergoat, de « mouvements sociaux sexués » : cf. Kergoat D., « L'infirmière coordonnée », *Futur Antérieur*, n° 6, 1991, pp. 71-85 ; Kergoat D., « À propos des rapports sociaux de sexe », *Revue M*, 53-54, pp. 16-19. Plus largement, sur la prise en compte du genre en sociologie des mouvements protestataires, cf. Fillieule O., *Travail militant, action collective et rapports de genre*, op. cit.; Taylor V., Whittier N., « Introduction to the special issue on gender and social movements », *Gender & Society*, part 1, 1998, vol. 12(6), p. 622-625 et part 2, 1999, vol. 13(1), p. 5-7 ; pour une comparaison entre les travaux américains et français cf. Dunezat X., « Le traitement du genre dans l'analyse des mouvements sociaux : France/États-Unis », *Cahiers du genre*, N° hors-série, *Féminisme(s). Recompositions et mutations*, p. 117-141.

<sup>15</sup> Madeleine Guilbert expliquait, avant 1968, comment la naturalisation des compétences prêtées aux femmes entraînait leur déqualification : *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, 1966, Paris, CNRS.

temporaires et de marginalité sociale dans les années qui suivent Mai 68<sup>16</sup> que leurs homologues masculins (qui, on l'a vu, investissent davantage des formes de contestation de l'ordre social au sein de la sphère professionnelle). Or le reclassement professionnel, après plusieurs années de « trous » dans le CV, d'exit des formes canoniques du « travail » (notamment le salariat), est largement amputé.

## **2) Incidences personnelles et « quotidiennes » du militantisme en Mai 68**

Il est un dernier domaine de la vie sociale des enquêtés qui connaît son lot de ruptures et bouleversements consécutifs à la participation aux événements de Mai-Juin 68 : celui de la sphère « privée »<sup>17</sup>. De la même manière qu'une sociologie du militantisme se doit de « penser l'engagement politique en lien avec l'ensemble des espaces de la réalisation de soi »<sup>18</sup>, une sociologie des incidences biographiques du militantisme ne peut laisser dans l'ombre les espaces personnels dans lesquels vont pouvoir s'actualiser des goûts et dispositions politiques<sup>19</sup>. En effet, la participation à Mai 68 n'est pas sans conséquences, à moyen terme, sur les rapports sociaux de sexe, l'institution familiale ou encore l'éducation des enfants : le refus de la finitude sociale entraîne ainsi, chez nombre d'enquêtés, le rejet des institutions participant à la reproduction de l'ordre social, en particulier l'école et la famille. Cette reconversion des espérances politiques révolutionnaires dans la sphère privée ne touche néanmoins qu'une partie des enquêtés et nous chercherons donc ici à rendre compte des incidences personnelles de la participation aux événements de Mai-Juin 68 en les rapportant aux caractéristiques sociologiques des enquêtés.

---

<sup>16</sup> Ce qui s'objective par la position, à l'est du plan factoriel de la modalité « femmes », et de sa proximité au pôle où la première arme de contestation de l'ordre dominant est sa propre trajectoire.

<sup>17</sup> Les frontières et les contours des sphères privée et publique ont évolué au fil du temps mais avec un certain nombre d'invariants : le gouvernement (et donc la politique) relève toujours du public tandis que le domestique est invariablement renvoyé au privé (cf. Lamoureux D., entrée « Public/Privé » dans Hirata H., Laborie F., Le Doaré H., Senotier D. (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2000, pp. 185-190). Or ces distinctions usuelles entre privé et public ou encore entre politique et domestique ont été largement critiquées par les mouvements féministes, au nom notamment du célèbre slogan « le privé est politique ». Nous conservons néanmoins le terme de sphère « privée » dans la mesure où nous voulons montrer comment des dispositions contestataires y ont été importées, entraînant une redéfinition des frontières. La notion de sphère familiale sera également utilisée, mais certains domaines ne s'y réduisent pas comme par exemple la question de la sexualité, celle des sociabilités amicales ou encore de la division sexuelle du travail. cf. Ariès P., Duby G. (dir.), *Histoire de la vie privée*, 5 vol., Paris, Seuil, 1985-1987

<sup>18</sup> Siméant J., « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », in *La Politisation*, dir. Lagroye J., chapitre 8, Ed. Belin, 2003, p. 195.

<sup>19</sup> Sur l'expression, potentiellement distincte, des dispositions dans différentes sphères de la vie sociale, cf. Lahire B., *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, 2004, La Découverte

### **a) La rénovation critique de la vie quotidienne<sup>20</sup> : reconversion de dispositions critiques dans la sphère privée**

La moitié des enquêtés répondent positivement à la question suivante : Pensiez-vous, en 68 (et après), que la famille était une institution de reproduction de l'« ordre bourgeois » ?, ce chiffre masquant un taux plus important encore de réponses positives chez les femmes de notre corpus, que chez leurs homologues masculins. Cette disparité doit être rapportée aux différentes formes de militantisme investies dans les années qui suivent Mai 68. Si 70% des hommes et 65% des femmes du corpus déclarent avoir continué à militer après 1968, seules 31% des femmes étaient militantes avant 1968 contre 58% des hommes : l'événement politique Mai 68 joue donc un rôle de catalyseur d'entrées en politique plus important pour les femmes enquêtées. Si le sexe a une influence sur le nombre d'entrées en politique avec Mai 68, il joue également sur les formes de politisation : ce sont ainsi 60% des femmes enquêtées qui déclarent avoir participé (activement ou comme sympathisantes) aux mouvements féministes dans les années 1970 contre moins d'un quart des hommes du corpus. Ces femmes qui investissent leurs dispositions critiques dans les mouvements féministes et militent à partir des années 1970 pour faire évoluer leur condition, s'attaquent aux rapports sociaux de sexe et participent à la redéfinition des rôles féminins. Le genre exerce donc une influence sur les formes de reconversion des ressources militantes accumulées avant et/ou en Mai 68 si bien que l'on peut parler d'incidences biographiques générées de la participation aux événements de Mai-Juin 68.

Ces « militant-e-s du quotidien »<sup>21</sup> participent alors, tout au long des années 1970 à une réelle rénovation critique de la vie quotidienne. En effet, pour ces derniers, les discours politiques révolutionnaires qui appellent une transformation de la société de classe n'ont aucun sens s'ils ne sont pas appliqués tout d'abord au quotidien, au patriarcat, et à la famille, comme l'explique par exemple Martine<sup>22</sup> :

« Après 1968, c'est l'engagement féministe et l'idée que pour changer le monde il fallait d'abord changer sa propre vie en s'attaquant aux rapports de domination dans la famille, le couple, le quotidien... »

Pour celles et ceux qui appréhendent la famille comme la cellule de base où se reproduisent les inégalités sociales, celle-ci doit éclater au profit de collectifs domestiques qu'il reste à

---

<sup>20</sup> Cf. Mauger G., « Gauchismes » in de Waresquiel E. (dir.), *Le Siècle rebelle...*, op. cit., p. 234.

<sup>21</sup> Cf. Bidou C., *Les aventuriers du quotidien*, Paris, 1984, PUF.

inventer. Ces actrices et acteurs tentent alors d'opposer à la famille tout un ensemble de *structures familiales subversives* comme la vie en communauté, la remise en cause des liens de parenté<sup>23</sup>, la liberté sexuelle extra-conjugale, *etc.* Un peu plus de 40% de les enquêtés déclarent ainsi avoir vécu, au cours des années 1970, des expériences de « relation de couple ouverte<sup>24</sup> », et près d'un tiers expérimentent la vie en communauté. À court terme, ces incidences biographiques, distinctes selon le sexe, ont entraîné une première vague de séparations que les femmes de notre corpus sont plus nombreuses – que leurs ex-maris – à relier à leur participation aux événements de 1968. Un tiers des enquêtés qui vivaient en couple en 1968 se séparent ainsi dans les années qui suivent.

Sans dire que Mai 68 a été l'unique cause de ces séparations, il semble évident que ces événements ont joué un rôle de révélateur de dissensions, mais surtout que la prise de conscience féministe et l'investissement massif des enquêtées dans les mouvements féministes ont eu des répercussions sur leurs vies de couple<sup>25</sup>. Doris, fille de rabbin née en 1948, explique ainsi comment sa trajectoire a progressivement divergé de celle de son mari au fur et à mesure qu'elle investissait le milieu féministe :

« Robert n'était pas du tout dans le coup, il avait juste suivi de loin Mai 68, mais il travaillait déjà et moi j'avais de plus en plus de mal entre mon accord avec lui et mon accord avec mon nouveau milieu... D'ailleurs, il les détestait mes copines féministes... faut dire que c'était réciproque, qu'au début je devais tout le temps le défendre... mais bon, on était devenus trop différents...et disons que ça a révélé des tas de trucs, et en plus de ça... je suis tombée amoureuse ailleurs »<sup>26</sup>.

Outre le fait que le champ militant a fonctionné comme marché matrimonial, le rôle de l'événement Mai-68 dans la politisation des questions « privées »<sup>27</sup> est à l'origine d'une partie de ces séparations. En effet, l'institution conjugale n'a pas échappé à la remise en cause profonde et généralisée des habitudes et de tout ce qui « va de soi » : les mouvements sociaux

---

<sup>22</sup> Née en 1948, fille d'un inspecteur de police catholique de droite et d'une mère, issue d'un milieu de petits artisans de gauche, au foyer.

<sup>23</sup> L'exemple le plus frappant étant la volonté de près de la moitié des parents de se faire appeler par leurs prénoms par leurs enfants.

<sup>24</sup> La norme de fidélité est ainsi rejetée et la jalousie proscrite au nom du mot d'ordre : « on n'appartient à personne ».

<sup>25</sup> Cf. Le Quentrec Y., Rieu A., *Femmes : engagements publics et vie privée*, 2003, Paris, Syllepse ; Diebolt E., Doueyre-Demeulenaere C. (dir.), *Un siècle de vie associative : quelles opportunités pour les femmes ?*, 2001, Paris, Femmes et associations.

<sup>26</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Doris, le 10/01/06.

<sup>27</sup> Cf. Evans S., *Personal politics. The roots of women's liberation in the Civil rights movement and the New left*, 1979, New York, Penguin.



étant des « lieux de travail du genre »<sup>28</sup> au cours desquels de nombreuses femmes ont pu prendre conscience de l'arbitraire des rapports de genre. Il faut ici distinguer ce qui se joue au cours des événements de Mai 68, et ce qui se joue, à retardement, dans les années qui suivent. Le décalage vécu par de nombreuses enquêtées entre les discours égalitaristes des groupes au sein desquelles elles ont participé à Mai 68 et des pratiques inégalitaires a pu accélérer la prise de conscience de la domination masculine<sup>29</sup>. Par ailleurs, les schèmes de vision politique du monde et les ressources militantes intériorisées au sein d'organisations politiques ont permis à certaines femmes, de lire sous un nouveau jour, de réinterpréter avec une nouvelle grille d'appréhension du monde, ce qu'elles vivaient dans la sphère privée<sup>30</sup>. De plus, dès le début des années 1970, le féminisme a fourni aux jeunes femmes enquêtées, peu (ou pas) politisées en 1968, mais ayant pris part aux événements, des grilles d'interprétation du monde qui ont rendu pensables politiquement et collectivement des situations vécues jusque-là sur le mode individuel du privé, de la culpabilité et du contraignant. Martine raconte :

« Avant [1968] je pensais que j'étais « en retard » par rapport à d'autres, que si ça n'allait pas super dans mon couple c'est que je devais avoir des problèmes...et puis là, on se rendait compte que l'on partageait ces problèmes avec pleins d'autres filles ! Et on avait surtout le sentiment que ce n'était pas de notre faute, que c'était plus général, politique quoi ! »

Une partie de ces divorces résulte ainsi de la manière différenciée dont les trajectoires des deux membres du couple ont été affectées par les événements de Mai-Juin 68. En effet, pour de nombreuses femmes enquêtées, les événements de 1968 ont été l'occasion de réelles conversions personnelles, conversions parfois violentes parce que provoquant la genèse d'*habitus* « déchirés<sup>31</sup> ». En effet, le désajustement entre un modèle féminin intériorisé au cours de leur socialisation primaire (*via* une éducation judéo-chrétienne dans les années d'après-guerre pour la plupart d'entre elles) et des façons d'être femmes en cours de redéfinition, pour lesquelles elles n'ont pas de modèles<sup>32</sup> hérités des générations antérieures et

---

<sup>28</sup> Fillieule O., *Travail militant...*, *art. cit.*, p.37.

<sup>29</sup> Ce processus est relevé par Sara Evans dans l'ouvrage précité, ou encore par D. Mc Adam dans « Gender as a Mediator of the Activist Experience : The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, Mars 1992, Volume 97, n°5, p. 1211-1240.

<sup>30</sup> Olivier Fillieule écrit à ce propos que « l'expérience militante et les éventuels changements de perspective qu'elle génère peuvent et doivent aussi se lire dans toutes les sphères de l'existence » (*art. cit.*, p. 40) ; cf. également Borzeix A. et Maruani M., « Chronique des années de grève ». In Collectif, *Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*, 1984, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, p. 294-296.

<sup>31</sup> Cf. Mauger G., « Entre engagement politique et engagement sociologique », in Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H. (dir.), *Reconversions militantes*, Limoges, PuLim, 2005, pp. 177-192.

<sup>32</sup> Françoise Collin parle d'une « politique de l'irreprésentable » à ce propos en écrivant que « Le féminisme introduit non pas une évolution mais une révolution dans la conception du rapport entre les sexes, révolution qui

prêts à être endossés, est source de déchirements : internes mais également au sein de leurs couples. Car si les rôles masculins sont également l'objet de diverses remises en cause dans les années qui suivent Mai 68, on peut affirmer qu'ils en sont moins affectés. L'évolution distincte des représentations de soi et de son rôle au sein du couple et de la famille provoque ainsi des situations de dissonance grandissante, de désajustement des attentes des deux partenaires l'un envers l'autre, source de nombreuses ruptures.

À court et moyen terme, la redéfinition de l'institution familiale semble également s'accompagner d'un certain retard de l'entrée dans le rôle de parent, difficile cependant à objectiver<sup>33</sup> :

**L'idée que la société est trop difficile pour y faire naître des enfants vous a-t-elle déjà traversé l'esprit ?**

	Effectif	% / Expr.
Oui, et je ne voulais pas d'enfants pendant longtemps pour cela	26	15
Oui, mais je désirais néanmoins avoir des enfants	64	36
Non, jamais	87	49
Total	177	100

Enfin, le rejet des normes éducatives dominantes est largement partagé dans notre corpus, du fait même de sa construction<sup>34</sup>, et près de 90% des enquêtés attribuent aux événements de Mai 68 une influence sur leurs stratégies éducatives, tant familiales que scolaires (choix d'une école expérimentale)<sup>35</sup>.

---

ne comporte pas de modèle factuel ou idéologique préalable », *loc. cit. in Dictionnaire critique du féminisme, op. cit.*, p. 29.

<sup>33</sup> Mais ce résultat est souligné dans la plupart des travaux américains portant sur les incidences biographiques du militantisme, et O. Fillieule écrit à ce propos : « La vie de famille de ces ex-activistes est marquée par un retardement de l'entrée dans la vie adulte et dans les rôles qui y sont associés (mariages et naissances tardifs) et une plus grande instabilité des couples, avec un taux de divorce toujours plus élevé que dans les groupes de contrôle », *in Le désengagement militant, op. cit.*, p. 35.

<sup>34</sup> On peut néanmoins généraliser (pour partie) ce type d'incidences à une population moins spécifique de « soixante-huitards », dans la mesure où la remise en cause des relations pédagogiques traditionnelles et des rapports de génération a connu un très large écho dans les années 1970 comme nous le montrerons dans la troisième partie et comme l'attestent le nombre de publications dédiées à la « fin de la famille » ou à la critique de l'école, dans des revues comme *Autrement*, ou des journaux comme *Actuel, Tout, La gueule ouverte, Hara-Kiri*, etc., ou au vu du nombre de groupes et de revues pédagogiques se créant alors autour de ces questions.

<sup>35</sup> Ces incidences biographiques touchant la deuxième génération (styles éducatifs) font l'objet du premier chapitre de troisième partie de la thèse, c'est pourquoi nous nous limiterons ici à leur simple évocation.

## b) Psychanalyses, divorces et incidences quotidiennes de la participation à Mai 68 à moyen et long-terme

À moyen terme, ce sont 60% des couples enquêtés qui divorcent. Le taux de divorce moyen pour l'ensemble de la population française au début des années 1970 étant estimé à moins de 15%<sup>36</sup>, on peut sans grand risque attribuer ce taux élevé de séparation à la participation aux événements de Mai-Juin 68<sup>37</sup> (et aux formes distinctes de militantisme investies dans les années suivantes). Mais ces divorces n'entraînent pas les mêmes conséquences selon le sexe puisque les hommes divorcés sont près de quatre fois plus nombreux que leurs ex-compagnes à vivre en couple actuellement<sup>38</sup>. Si ce résultat rejoint les analyses classiques en sociologie de la famille sur la plus grande difficulté pour les femmes à se remettre en couple après un divorce<sup>39</sup>, l'écart sexué est plus accentué encore dans notre population<sup>40</sup>. Il semble traduire l'évolution différenciée de leur représentation du couple puisque les femmes sont plus nombreuses<sup>41</sup> à déclarer que Mai 68 a eu un effet sur celle-ci (remise en question du partage traditionnel des tâches notamment, mais aussi refus de l'institution conjugale pour certaines). Si les hommes sont également façonnés, modifiés par leur militantisme, ils ne le sont pas de la même manière que celles qui ont mis à l'épreuve, dans leurs vies privées, leurs revendications militantes. Se remettre en couple, pour ces féministes qui ont milité pour la remise en cause du système de genre dans leur vie quotidienne, cela veut dire trouver un partenaire qui accepte de nouvelles normes genrées dans la vie conjugale, et cela ne s'avère pas toujours évident. Marthe<sup>42</sup> explique ainsi :

---

<sup>36</sup> Données de l'INSEE et du ministère de la Justice. Ce taux n'a cessé de croître depuis, s'élevant en 2003 à 42,5%, si bien que l'on peut caractériser notre population de pionnière d'une tendance générale.

<sup>37</sup> McAdam obtient des résultats similaires avec des taux de mariages plus faibles dans la population d'ex-militants que dans la population témoin, et en rend compte en ces termes : « Marriages fail for a variety of reasons. One of the chief culprits is change. Marriages are partnerships founded on certain assumptions about the world and the partners themselves. Should these assumptions be rendered obsolete, the likely result is a marital crisis and quite often divorce. Given the importance accorded to politics by the volunteers and the rapid pace of change within the New Left in the late 60s and early 70s, it is likely that their marriages founded on the political instability characteristic of the era, in « Biographical consequences... », *art. cit.*, (p. 757).

<sup>38</sup> 33% de nos enquêtées vivent seule au moment de l'enquête, contre 8% des hommes.

<sup>39</sup> Voir Cassan F., Mazuy M., Clanché F., « Refaire sa vie de couple est plus fréquent pour les hommes », Insee Première, n° 797, juill. 2001 [En ligne : [http://www.insee.fr/fr/ffc/docs\\_ffc/IP797.pdf](http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/IP797.pdf)]

<sup>40</sup> L'enquête famille INED/INSEE 1999 avance les chiffres de 62% et 39% de probabilité de refaire sa vie après une rupture, selon que l'on est un homme ou une femme, « toutes choses égales par ailleurs ».

<sup>41</sup> À la question : « peut-on attribuer à Mai 68 une influence (directe ou indirecte) sur votre vision du couple », près de la moitié des femmes répondent positivement, contre 1/3 des hommes.

<sup>42</sup> Née en 1939 dans une famille bourgeoise parisienne, Marthe a un diplôme de chirurgien-dentiste, mais n'exerce plus depuis le milieu des années 1970, et se reconvertit au cours des années 1980 dans la vidéo.

« Je me suis rendu compte que je faisais peur aux hommes, je n'ai jamais eu de mal à avoir des aventures, mais dès qu'il s'agissait d'une vie en couple, ils fuyaient, comme si je leur en demandais trop... »

Le coût du retour à des formes de vie conjugales « classiques » après quelques mois/années d'expérimentation de collectifs domestiques élargis et de normes sexuelles et conjugales contre-culturelles apparaît ainsi largement plus élevé pour les femmes<sup>43</sup>. Un quart d'entre elles déclarent d'ailleurs avoir connu une phase de dépression après 1968 (contre moins de 10% des hommes) et elles sont 37% à avoir entrepris une analyse contre un quart des hommes enquêtés.

La psychanalyse apparaît ainsi, pour une partie de ces femmes – et au-delà de l'effet de mode du recours à la psychanalyse – comme un moyen de gérer les tensions identitaires provoquées par les incidences de Mai 68 sur la remise en question profonde de leur condition. En effet, ces pionnières qui participent à l'invention de nouvelles normes féminines se heurtent bien souvent à l'incompréhension, voire le rejet de leurs parents, et d'une partie de leurs proches si bien que les coûts affectifs peuvent s'avérer extrêmement élevés. D'autant qu'elles sont souvent les premières à avoir intériorisé les normes sexuées qu'elles rejettent violemment dorénavant, comme l'explique Noëlla :

« À l'époque [1974] je me suis mise à faire une psychanalyse, le temps que toute cette révolution à l'intérieur de moi... ça a été quelque chose qui m'a déséquilibrée d'une certaine façon, et pendant toute cette période de deux, trois ans, où je changeais complètement mes repères, eh bien, j'ai coupé les ponts avec mes parents [...] On s'imagine pas le tremblement de terre moral que ça a été pour toute une génération. »

La rupture familiale (temporaire ici, mais qui peut s'avérer durable dans certains cas), et plus largement les ruptures avec les réseaux de sociabilité dans lesquels les enquêtés étaient insérés en amont de 1968, sont une des conséquences du processus de conversion, en même temps qu'une de ses conditions<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> De plus, les femmes du corpus sont presque deux fois plus nombreuses que les hommes (45% contre 24%) à juger « très important » que leur conjoint partage les mêmes idées politiques qu'elles, ce qui est confirmé par le nombre supérieur d'entre elles qui vivent actuellement avec un conjoint ayant participé aux événements de Mai-Juin 68 (plus des 2/3 de celles qui vivent en couple, contre moins de la moitié de ceux qui vivent en couple).

<sup>44</sup> Pour D. Hervieu-Léger, se convertir, c'est s'affilier à un nouveau groupe social (cf. *Le Pèlerin et le converti. La religion en mouvement*. Paris, Flammarion, 1999) ; et cette affiliation s'accompagne généralement de ruptures avec d'autres groupes sociaux. Sur les conversions, cf. également Loftland J., Stark R., « Becoming a World-Saver : A Theory of Conversion to a Deviant Perspective », *American Sociological Review*, vol. 30, 6, 1965, p. 862-875 ; Snow D., Machalek R., « The Sociology of Conversion », *Annual Review of Sociology*, 10, 1984 ; Fillieule O., *Le désengagement...*, op. cit., p.28-30.

À long terme, une part significative des enquêtés continuent à attribuer aux événements de Mai-Juin 68 un certain nombre d'incidences sur leur mode de vie quotidien, leur représentation du couple, l'éducation donnée à leurs enfants ou encore leur mode vestimentaire, avec là encore de différences significatives selon le sexe. (cf. tableau ci-dessous).

<b>% d'enquêtés déclarant que... :</b>	<b>Femmes</b>	<b>Hommes</b>
les événements de Mai 68 ont modifié « assez » ou « beaucoup » leur grille d'interprétation du monde	75%	74%
l'on peut attribuer à Mai 68 une influence sur leur mode vestimentaire actuel	58%**	31%
l'on peut attribuer à Mai 68 une influence sur leur vision du couple	47%**	33%
l'on peut attribuer à Mai 68 une influence sur leur mode de vie quotidien	43%**	21%

\*\* : corrélation significative au test du Chi2

La formulation du questionnaire permettait aux enquêtés de préciser en quoi leur mode de vie au quotidien était affecté, trente-cinq ans après, par les événements de 1968. L'écologie, le refus de la consommation et les pratiques alimentaires comptent parmi les thèmes récurrents pour les deux sexes ; par contre, les femmes sont quasiment les seules à mettre en avant les normes domestiques, le mode de vie conjugal et l'anticonformisme :

« Conscience de l'écologie dans les gestes quotidiens ; partage des tâches avec conjoint ; non conformisme » ; « choix de vie plus marginaux » ; « recherche de l'équité, soif de justice, conformité avec mes idées dans les actes et choix quotidiens » ; « j'ai toujours cherché à rester dans cette ouverture » ; « je ne cesse de construire mes relations en fonction de cet engagement et ouverture » ; ou encore « 1968 : je vis avec ! ».

Ces différentes incidences personnelles du militantisme en Mai-Juin 68 ne sont pas aisément objectivables au travers d'indicateurs chiffrés, et pourtant, les enquêtés en portent les marques jusque dans leurs corps dans la mesure où « les sociétés [...] traitant le corps comme une mémoire (...) lui confient sous une forme abrégée et pratique, c'est-à-dire mnémotechnique, les principes fondamentaux de l'arbitraire culturel »<sup>45</sup>. Il manque ici une galerie de photos ou

---

<sup>45</sup> Bourdieu P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p. 197

de dessins<sup>46</sup> pour rendre compte visuellement des différentes *hexis* corporelles « soixante-huitardes ». On se contentera de quelques indications. Les enquêtés chez qui ces incidences sont les plus « visibles » sont ceux qui présentent une *hexis* corporelle anti-conformiste. Celle-ci peut passer par le rejet de la réserve bourgeoise et un style décontracté, par un mode vestimentaire très coloré dans un style historiquement marqué (« baba-cools », hippie), par des couleurs de prédilection<sup>47</sup>, ou encore par un style de coiffure peu travaillé. Ces formes les plus visibles sont incarnées par les enquêtés situés au pôle est des analyses factorielles, où la protestation face à l'ordre social dominant passe par des stratégies parallèles : de la même manière qu'ils transgressent l'ordre social par leur trajectoire atypique, leur corps signifie le rejet des normes (vestimentaires) dominantes. Plus généralement, très peu d'hommes enquêtés ne portent de cravate au travail<sup>48</sup> (moins de 20%), très peu d'enquêtées s'habillent en tailleur<sup>49</sup>, plus d'un tiers ne possèdent pas de fer à repasser, et plus de la moitié d'entre eux déclarent ne pas se préoccuper du tout de la mode dans leur tenue vestimentaire.

### ***Conclusion : Conditions sociales de l'identification à une « génération 68 »***

Près de 70% des enquêtés revendiquent leur appartenance<sup>50</sup> à une « génération de 68 », mais ce taux varie fortement selon les sous-populations auxquelles on s'intéresse. Comment rendre compte de cette conscience générationnelle<sup>51</sup> inégalement répartie ?

Nous nous proposons, en guise de conclusion, de rendre compte des variables significativement corrélées au sentiment d'appartenance générationnelle. Nous partons de l'hypothèse que ce sentiment doit être affecté par les différentes incidences – politiques, professionnelles, et personnelles – que nous avons étudiées séparément dans ce chapitre et

---

<sup>46</sup> À l'image de ce qu'Yvette Delsaut avait fait pour rendre compte des origines sociales divergentes des deux familles des mariés étudiés : cf. Delsaut Y., « Le double mariage de Jean Céliste », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°4, août 1976, p. 3-20. Nous avons commencé à prendre des photos au début de l'enquête, mais le respect de l'anonymat nous a poussé à arrêter. De nombreuses photos d'époque ont par contre été recueillies en ce qui concerne les enfants, et sont exploitées dans la troisième partie de la thèse.

<sup>47</sup> Pour ne donner qu'un exemple, en arrivant au domicile nantais de Christiane, l'observateur est marqué par l'omniprésence du violet : depuis la décoration intérieure, jusqu'au van repeint en violet dans la cour, en passant par les habits de celle-ci. Le corps et son environnement familial en disent ici presque autant sur le passé contre-culturel de Christiane que les quelques heures d'entretiens qui s'en suivent.

<sup>48</sup> 73% déclarent ne « jamais » en porter, 20% en porter « de temps en temps » et 7% « très régulièrement ».

<sup>49</sup> 69% déclarent en porter « jamais », 28% « de temps en temps » et 3% « très régulièrement ».

<sup>50</sup> Ce chiffre est tiré des réponses à la question : « Avez-vous le sentiment d'appartenir à une 'génération de 68' ? ».

<sup>51</sup> G. Mauger montre en quoi l'approche de K. Mannheim des « générations » se prête à une lecture marxiste dans la mesure où celui-ci distingue les « situations générationnelles », des groupes effectifs que sont les « unités générationnelles » : Mauger G., « La théorie des générations de K. Mannheim et la théorie de l'habitus », *Annales de Vaucluse*, 1991, 30-32, pp. 59-78.

qu'il nous permettra ainsi de les relier. La très forte corrélation, dans le corpus enquêté, entre le sentiment d'appartenance générationnelle et les incidences (déclarées) des événements de Mai 68 sur la grille d'interprétation du monde vient, sans surprise, confirmer cette hypothèse (cf. tableau 4 ci-dessous) : moins de 40% des enquêtés qui déclarent nulle l'incidence de Mai 68 sur leurs schèmes de perception du monde ont le sentiment d'appartenir à une « génération de 68 » contre près de 90% de ceux qui déclarent au contraire qu'elle a été très forte. Mais il y a derrière cette apparente évidence, un double processus à prendre en compte : celui des incidences biographiques de la participation à un événement d'une part, et de l'autre, celui de la construction rétrospective d'une expérience censée avoir ordonné le système de références d'individus d'âges et d'origines diverses ayant participé (de diverses manières) à un même événement<sup>52</sup>. En effet, si « l'usage commun associe l'idée de génération à celle d'un événement producteur d'apprentissages aux effets durables et fondateur d'une identification collective »<sup>53</sup>, Annick Percheron ajoute que la mémoire retravaille le passé et que les effets du « travail de la mémoire »<sup>54</sup> sont contrastés et dépendent de ce que sont devenus les différents individus après l'événement. D'où l'intérêt de décomposer le sentiment d'appartenance générationnelle en fonction de plusieurs variables (âge, sexe, origine sociale, statut en Mai 68, types d'incidences déclarées de l'événement sur sa trajectoire, etc.) afin de rendre compte de ce travail différencié de la mémoire, et d'apporter des éléments de réponse à la question des conditions sociales de l'identification à une « génération de 68 ».

Tout d'abord, les deux tiers de ceux dont la grille d'interprétation du monde a été « beaucoup » modifiée par les événements de Mai 68 n'étaient pas militants avant : on retrouve ici l'idée d'âges ou plus exactement d'états (sociaux) particulièrement « impressionnables » chez celles et ceux dont la conscience politique n'a pas encore été fixée par des expériences militantes antérieures. Si ce résultat a toutes les apparences de l'évidence, il soulève un paradoxe<sup>55</sup> déjà évoqué plus haut : celles et ceux qui partagent un fort sentiment

---

<sup>52</sup> Cf. Percheron A, Rémond R. (dir.), *Age et politique*, Paris, Economica, Collection « La vie politique », 1991, pp. 173-189 ; Lagroye J., « La pensée vivante d'Annick Percheron », *Revue française de science politique*, vol. 44, n° 1, 1994, pp. 129-136

<sup>53</sup> Autrement dit, elle rejoint K. Mannheim autour de l'idée que vivre à un moment donné une même expérience fondatrice va réordonner les systèmes de référence et la grille d'interprétation du monde de ceux qui y sont mêlés. Cf. Percheron A., *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993, p. 173.

<sup>54</sup> Cf. Percheron A., Rémond R. (dir.), *Age et politique*, Paris, Economica, 1991, pp. 170 et suivantes.

<sup>55</sup> Daniel Bertaux, Danièle Linhart, et Béatrice Le Wita, relèvent également ce « paradoxe » en soulignant à juste titre le rôle du livre « Génération » ayant fixé dans les esprits l'idée que les acteurs enquêtés constituaient la génération des soixante-huitards, alors que, selon eux, « ce n'est pas une génération mais deux qui ont « fait » Mai 68. De ces deux générations, que quelques années seulement séparent en âge, une seule a été faite par Mai 68 ; et ce n'est pas celle à laquelle on se réfère habituellement » : in « Mai 68 et la formation de générations politiques en France », *Le Mouvement social*, 143, avril-juin 1988, p. 76. Si nous les rejoignons sur ce point, il

d'appartenance générationnelle ne correspondent pas à la « génération » des leaders auxquels on pense instantanément lorsque la « génération 68 » est évoquée.

De manière similaire, les enquêtés qui estiment que leurs idées politiques actuelles « remontent »<sup>56</sup> à Mai 68 sont significativement plus nombreux à se revendiquer d'une « génération de 68 » que ceux qui étaient politisés avant 1968. Or la moitié de ceux qui relient leurs idées politiques aux événements de Mai 68 sont nés entre 1944 et 1948, résultat qui appuie l'hypothèse de Mannheim selon laquelle les expériences faites au cours de la vie ne s'accumulent pas simplement par addition mais s'articulent dialectiquement, autour et par rapport aux premières impressions (« expériences de jeunesse ») qui ont « tendance à se figer comme une image naturelle du monde »<sup>57</sup>.

C'est également avec l'âge et le statut social en Mai 68 que le sentiment d'appartenance générationnelle est corrélé : les enquêtés nés avant 1944 sont à peine plus de la moitié à se revendiquer d'une « génération de 68 », contre 70% de celles et ceux nés entre 1944 et 1948 (qui avaient entre 20 et 24 ans en 1968) et 85% des enquêtés nés après 1948. Si ces données confirment l'hypothèse avancée précédemment, elles renvoient également à l'importance du statut social en Mai 68 : en effet, 84% des étudiants en 1968 se revendiquent d'une « génération de 68 » contre à peine plus de la moitié de ceux qui travaillaient déjà au moment des événements de Mai-Juin 68. C'est donc ici la « jeunesse »<sup>58</sup> au sens sociologique du terme (et non l'âge au sens biologique) qui s'avère la variable pertinente pour rendre compte du sentiment d'appartenance générationnelle. Si l'indétermination sociale (provisoire) s'avère un facteur de réceptivité à l'événement, l'indétermination matrimoniale devrait avoir les mêmes incidences (selon la définition de la jeunesse donnée par G. Mauger). Cette hypothèse est largement confirmée par nos résultats puisque 75% des enquêtés célibataires en Mai 68 se revendiquent d'une « génération de 68 » contre 55% de ceux qui vivaient alors en couple.

---

nous semble réducteur de parler de deux générations politiques, nos matériaux soulignant l'existence d'au moins trois générations (respectivement politisées avec la Guerre d'Algérie, avec celle du Vietnam et le tiers-mondisme du milieu des années 1960 et enfin celle qui se politise avec Mai 68) avec au sein de chacune d'entre elles, des « unités de génération » aux profils distincts comme nous le détaillons au chapitre 5.

<sup>56</sup> Nous utilisons ici les réponses à la question : « Si vous pensez aux idées politiques qui sont les vôtres aujourd'hui, vous avez l'impression : 1. Que vous les avez depuis votre enfance ou votre adolescence ; 2. Que vous les avez depuis Mai 68 ; 3. Que vous les avez depuis plus récemment ».

<sup>57</sup> Mannheim K., *Le problème...*, *op. cit.*, p.53 ; Cf. également Favre P., « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », in Crête J. et Favre P. (dir.), *Génération et politique*, Paris, Economica, 1989, pp. 309-318 ; Percheron A., Rémond R. (dir.), *Age et politique*, *op. cit.*

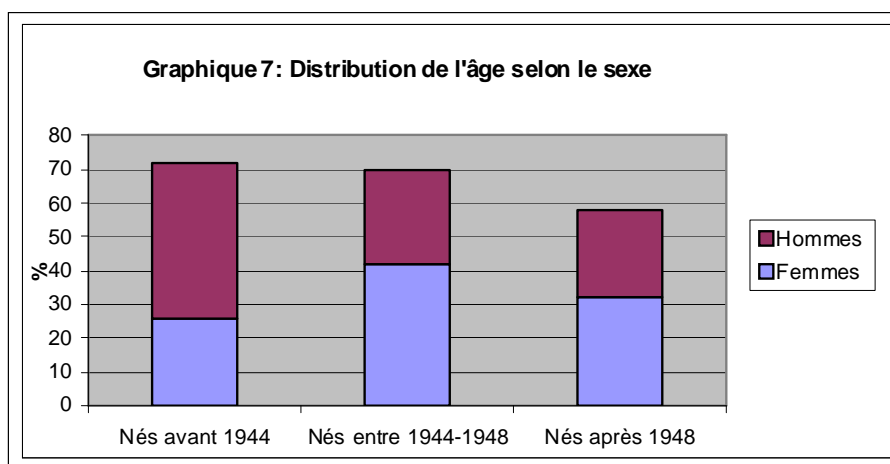
<sup>58</sup> Gérard Mauger définit la jeunesse comme « l'âge de la vie où s'opère le double passage de l'école à la vie professionnelle et de la famille d'origine à la famille de procréation, la séquence de trajectoire biographique définie par l'insertion sur le marché du travail et sur le marché matrimonial », in Mauger G., « Jeunesse : l'âge des classements... », *art.cit.*, p. 30.



<b>Tableau 4</b> : Décomposer le sentiment d'appartenance générationnelle	<b>% d'enquêtés déclarant avoir le sentiment d'appartenir à une « génération de 68 »</b>
<u>Sexe :</u> <b>Femmes</b> Hommes	<b>77</b> 60
<u>Statut en Mai 68 :</u> - Étudiant - Salarié	<b>84</b> 55
<u>Age :</u> - Nés avant 1944 - Nés entre 1944 et 1948 - Nés après 1948	54 69 <b>85</b>
<u>Origine sociale :</u> - Classes supérieures - Classes moyennes - Classes populaires	66 74 64
<u>Intensité de la participation à Mai 68 :</u> - Active - Peu active	<b>75</b> 64
<u>Incidences de Mai 68 sur la trajectoire professionnelle :</u> Oui Non	<b>78</b> 54
<u>Avez-vous vécu en communauté :</u> Oui Non	<b>86</b> 60
<u>Sentiment que ses idées politiques actuelles remontent à :</u> - Période antérieure à 1968 - <b>Mai 68</b> - Période postérieure à 1968	60 <b>86</b> 75
<u>Pensez-vous que les événements de Mai 68 ont modifié votre « grille d'interprétation du monde » :</u> - Pas du tout - Légèrement - Assez - Beaucoup	38,5 55 70 <b>87</b>
<u>Peut-on attribuer à Mai 68 une influence sur :</u> - Votre mode vestimentaire : Oui Non - L'éducation que vous avez donnée à vos enfants Oui Non - Votre vision du couple Oui Non - Votre mode de vie au quotidien Oui Non	<b>83</b> 57 <b>80</b> 54 <b>80</b> 62 <b>81</b> 59

Le tableau ci-dessus souligne la multiplicité des variables significativement corrélées au sentiment d'appartenance générationnelle. Avoir vécu en communauté au cours des années 1970 augmente ainsi la probabilité de se revendiquer d'une « génération de 68 », tout comme le fait d'attribuer à Mai 68 une influence sur le mode vestimentaire actuel, sur l'éducation donnée à ses enfants, sur la représentation du « couple » ou encore sur le mode de vie au quotidien. De même, les enquêtés qui estiment que Mai 68 a infléchi leur trajectoire professionnelle sont davantage enclins à revendiquer une appartenance générationnelle. Ces résultats plaident ici encore pour une interprétation non mécanique du rôle de l'événement dans la formation de « générations politiques » : si l'intensité de participation aux événements est une des variables de *l'équation générationnelle*, les participants ne se revendiquent pas soudainement d'une « génération de 68 » au lendemain des événements, et ce sont des communautés d'expériences (politiques, professionnelles et privées) post-soixante-huitardes qui vont contribuer à forger le *lien générationnel* dont parle K. Mannheim ou les *marqueurs générationnels* d'A. Percheron.

Enfin, si l'origine sociale n'apparaît pas significativement corrélée au sentiment d'appartenance générationnelle dans le corpus, le sexe s'avère au contraire déterminant : les enquêtés se revendiquent davantage d'une « génération de 68 » que leurs homologues masculins (77% contre 60%). On ne peut interpréter ce dernier résultat de manière univoque, dans la mesure où les femmes du corpus sont légèrement plus jeunes que les hommes (*cf.* graphique ci-dessous) et surtout qu'elles sont près de deux fois moins nombreuses qu'eux à être militantes avant 1968. L'effet du sexe est ainsi difficilement dissociable d'autres variables significatives (âge, capital militant accumulé) pour l'instant, mais nous serons amené plus loin à approfondir cette question et à parler de « générations politiques genrées ».



Nous avons dans un deuxième temps procédé à une régression logistique pour hiérarchiser l'effet des différentes variables ayant une influence sur le sentiment d'appartenance à une « génération de 68 » (cf. Tableau 5 ci-dessous).

**Tableau 5 : Contributions relatives au sentiment d'appartenance à une « génération de 68 »**

Variable dépendante : <b>identification à une « génération de 68 »</b>	B	Écart-type
<b>Sexe:</b> Féminin	-1,706**	0,516
<b>Age:</b> - nés avant 1944 - nés entre 1944 et 1948 - nés après 1948	-0,225 -0,998	0,518 0,509
<b>Incidences professionnelles</b> de Mai 68	-0,662*	0,413
<b>Forme de militantisme investie entre 1968-75 :</b> - Pas militant - Syndicalisme - Extrême gauche - Féminisme - Militantisme hors-structure - PC/PSU	** -1,954** -0,511 -0,311 0,058 2,209**	 0,721 0,728 1,358 0,623 1,098
<b>Origine sociale :</b> Classes populaires Classes moyennes Classes supérieures	-0,239 0,673	0,575 0,590
<b>Étudiant</b> en 68	-2,004**	0,604
Non militants avant 1968	1,417*	0,569
<b>Sentiment que ses idées politiques actuelles remontent à :</b> - Une période antérieure à 1968 - Mai 68 - Une période postérieure à Mai 68	** -2,137** -1,395*	 0,693 0,654
<b>Participation active</b> aux événements de Mai 68	-1,333*	0,564
<b>Constant</b>	<b>1,477</b>	0,760

Sentiment d'appartenir à une « génération de 68 » = 0 ; pas de sentiment d'appartenance = 1

\* p < 0.1; \*\* p < 0.01

Les résultats de la régression apportent des réponses à certaines des questions posées plus haut, en dés-enchevêtrant notamment les différentes relations causales mises en évidence. C'est ainsi que l'âge n'apparaît plus significativement corrélé au sentiment d'appartenance générationnelle, au profit du sexe et du statut en 1968. En effet, le sexe, le statut social en 68 et les formes de militantisme entre 1968 et 1974 sont les trois variables qui apparaissent les plus significatives, avec le sentiment – subjectif – de « devoir » à Mai 68 ses idées politiques actuelles (avant-dernière variable dans le tableau ci-dessus). Viennent ensuite l'intensité de participation aux événements et les incidences professionnelles (corrélées mais contribuant de manière moindre à l'équation générationnelle).

Comment rendre compte de l'influence centrale du genre dans l'équation générationnelle ?

### **Des générations politiques genrées ?**

Deux hypothèses (non exclusives) peuvent rendre compte de cette nette différence sexuée du sentiment d'appartenance générationnelle : soit les trajectoires féminines du corpus ont été *objectivement* plus infléchies par la participation à Mai 68 que les trajectoires masculines, soit les femmes du corpus sont enclines à surestimer (par rapport à leurs homologues masculins) les incidences de Mai 68 sur leurs trajectoires.

Aborder la question de la constitution de générations genrées, c'est regarder les incidences qu'ont pu avoir les événements de 1968 sur le mode de vie et la vision du monde actuels des enquêtés. Or, de manière systématique, les femmes du corpus attribuent aux événements de Mai 68 des incidences biographiques plus importantes sur leurs positions politiques actuelles, l'éducation donnée à leurs enfants, leur vision du couple ou encore leur mode vestimentaire, ce que confirment par ailleurs les entretiens. Elles sont également deux fois plus nombreuses (que leurs homologues masculins) à déclarer avoir vécu une certaine continuité entre leurs « aspirations soixante-huitardes » et la situation à laquelle elles se sont trouvées confrontées après les événements et situent plus tardivement qu'eux la « fin de l'après-Mai<sup>59</sup> » dans leurs trajectoires quant elles ne rejettent pas l'idée même d'un « retour à l'ordre », comme le fait Annick, née en 1949, fille d'enseignants et sage-femme aux Lilas : « pas de retour à l'ordre : les choses n'ont jamais plus été pareilles ».

Ainsi, si l'on considère que les enquêtés sont tout à la fois acteurs et produits de l'Histoire, il semble que les femmes du corpus partagent davantage le sentiment d'avoir « été faites par 1968 » – en pensant leurs trajectoires de vie autour d'un « avant » et d'un « après 1968 » – tandis que les hommes ont plus tendance à revendiquer avoir « fait 1968 », dans le sens d'agir, dans des rôles de décideurs, de *leaders*. Autrement dit, si l'on reprend notre typologie des formes de socialisation politique engendrées par l'événement, les femmes sont davantage concernées par une socialisation de « prise de conscience » pour laquelle la politisation est un produit de leur participation<sup>60</sup>. Plusieurs explications doivent être mobilisées pour rendre compte de cela.

---

<sup>59</sup> Les expressions entre guillemets correspondent aux formulations du questionnaire.

<sup>60</sup> De la même manière, O. Fillieule écrit que l'on peut « considérer la politisation comme une rétribution de l'engagement, rétribution ni attendue à l'avance, ni perçue comme telle, mais dont l'existence est au cœur des mécanismes de l'attachement » : *Travail militant, action collective...*, *op. cit.*, p43.

Tout d'abord, nous avons vu que le genre façonne le type de compétences acquises pendant la socialisation primaire<sup>61</sup>, mobilisables dans la sphère politique et comme l'a montré A. Muxel, on assiste à la « prégnance d'un modèle masculin d'interprétation de l'intérêt comme de l'engagement politique »<sup>62</sup>. Si bien qu'à âge et origine sociale égaux, hommes et femmes n'arrivent pas dotés des mêmes compétences politiques face à l'événement. Le fait que les femmes soient davantage exposées à l'effet socialisateur de l'événement (du fait du caractère majoritairement masculin du champ militant à la veille de Mai 68 et des ressources militantes accumulées globalement plus faibles pour les femmes) explique ainsi pour partie qu'elles s'identifient davantage à une « génération 68 ». Autrement dit, leurs trajectoires individuelles croisent la crise politique à des moments biographiques plus impressionnables<sup>63</sup>, où la conscience politique n'a pas encore été fixée (ou très partiellement) par des expériences militantes antérieures et s'en trouvent davantage infléchies par l'événement que celles de nombreux hommes.

Si le genre a une influence sur le nombre d'entrées en politique avec Mai 68, il joue également sur les formes de militantisme investies dans les années qui suivent. 60% des enquêtées investissent, au lendemain des événements, un type de militantisme peu institutionnalisé, plus jeune (cf. 1<sup>ère</sup> analyse factorielle) et participent alors massivement à la rénovation critique du quotidien, plutôt que de rejoindre des organisations politiques préexistantes (avec un risque certain de désajustement et de domination). Katia, née en 1951 dans une famille de petits employés de gauche, explique ainsi en entretien :

« Ça allait de soi que les hommes étaient des personnes qui nous empêchaient de nous exprimer... Et puis le pouvoir militant à la fac était un pouvoir tenu essentiellement par les garçons, et je voyais bien que si je voulais avoir un petit peu de prise sur les choses, il fallait se séparer de ces militants, d'autant que j'avais des copains trotskistes et je voyais bien qu'ils n'étaient pas du tout féministes ! [...] Vu la conscience politique que j'avais : je n'avais pas le vocabulaire, pas de formation politique, j'étais passée ni par les JC, ni rien... Donc si j'allais dans un parti, je me faisais écraser, ça me semblait évident »<sup>64</sup>.

---

<sup>61</sup> Cf. Bargel L., « La socialisation politique sexuée : Apprentissages des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant-e-s », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24 (3), 2005, pp. 36-49.

<sup>62</sup> Muxel A., 2001, « Socialisation et lien politique », in Blöss T. (dir.), *La Dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 31

<sup>63</sup> Sears D., Valentino N., 1997, « Politics Matters: Political Events... », *art. cit.*, p. 47

<sup>64</sup> Extrait d'entretien réalisé le 12/04/2004. Katia milite au MLAC de Gennevilliers au cours des années 1970, et participe à l'ouverture de la maison des femmes de Gennevilliers.

Mais de nombreuses femmes qui militaient avant Mai 68 au sein d'organisations politiques expriment également le besoin de nouveaux espaces militants et créent des « groupes femmes » au sein de leurs organisations et/ou rejoignent le MLF parallèlement à leurs autres activités militantes, participant ainsi à la redéfinition des frontières du champ militant et à l'ouverture de « lieux de construction d'une nouvelle conscience de genre »<sup>65</sup>. Ces militant-e-s du quotidien participent ainsi à la redéfinition du « métier de conjoint-e » et du « métier de parent »<sup>66</sup> au cours des années 1970 en transférant dans la sphère familiale et « privée » des schèmes politiques de vision du monde qui s'expriment dans l'invention de nouvelles normes conjugales, sexuelles, éducatives et de parenté.

Le genre influe par ailleurs sur le rapport à un événement passé. En effet, se penser comme un individu ne devant rien à personne et ayant participé à modifier le cours de l'Histoire sont des traits socialement valorisés pour les hommes, tandis que reconnaître l'influence d'événements sur sa trajectoire biographique pourra être considéré comme un signe de faiblesse pour ceux-ci ou, au contraire, comme un signe d'humilité pour celles-là, cette hiérarchie des valeurs étant intériorisée dès l'enfance *via* une socialisation familiale genrée.

Mais l'explication centrale est à rechercher dans la part de reconstruction biographique dans les entretiens. Un militantisme intense lors d'une crise politique est une occasion rare de reconstruction de sa biographie<sup>67</sup>. Or, à long terme, on peut faire l'hypothèse que reconstruire sa biographie selon un « avant » et un « après » 1968 est plus facile pour les femmes qui peuvent faire des événements de 1968 le moment de leur vie où elles ont basculé d'un état conservateur des mœurs à une « libération des femmes », même si objectivement, cette rupture ne se fait pas en 1968 mais à partir de 1970<sup>68</sup>. Noëlla va jusqu'à exprimer le sentiment d'être « née en 1968 » (*cf.* extrait en exergue la deuxième partie), ses propos soulignant bien le rôle de l'événement politique dans le processus de conversion : « c'est là où ça commence ».

---

<sup>65</sup> Achin C., Naudier D., « Les féminismes en pratiques », in Damamme D., Gobille B., Matonti F., Pudal B. (dir.), *Mai-juin 68*, Paris, 2008, Éditions de l'Atelier, p. 384.

<sup>66</sup> De la même manière que J.C. Chamboredon et J. Prévot parlent du « métier d'enfant » et de sa redéfinition au cours des années 1970 dans « Le "métier d'enfant": Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle », *Revue française de sociologie*, 1973, 14, 3, p. 317-318.

<sup>67</sup> « But intense activism highlights the possibilities for the reconstruction of biography in a way that only a few other life experiences (divorce, religious conversion, military service) do [...] For many[volunteers], Freedom Summer came to be the event around which they reconstructed their biographies in "before" and "after" fashion », in McAdam D., « Gender as a Mediator of the Activist Experience : The Case of Freedom Summer », *The American Journal of Sociology*, Vol. 97, N° 5 (mar., 1992), p. 1231.

<sup>68</sup> Voir, entre autres, Picq F., *Libération des femmes : Les années mouvement*, Paris, Le Seuil, 1993.

De plus, le féminisme est peut-être l'une des causes qui a eu la plus grande postérité, si bien qu'une « identité collective<sup>69</sup> » féministe peut perdurer, identité qui permet aux femmes de se revendiquer de 1968 et de présenter leurs trajectoires selon la cohérence du militantisme des années 1970.

Suivre les trajectoires politiques et professionnelles de couples de militants en 1968 permet d'analyser ce travail genré de mise en cohérence de sa trajectoire autour d'un événement politique. Prenons le cas de David et Annick. David<sup>70</sup>, élève de l'École normale supérieure militant à l'UJCml<sup>71</sup> en 1968, devenu professeur de philosophie en classes préparatoires, parle de son engagement comme d'un militantisme « lié à une époque, un contexte », ce qui revient à le mettre à distance. En revanche, sa femme Annick<sup>72</sup> fait de son métier de sage-femme la prolongation de ses engagements féministes. Et alors que l'entrée dans la vie active de David correspond à sa sortie du militantisme, Annick a continué à militer jusqu'à aujourd'hui dans de nombreuses organisations et associations féministes, participant<sup>73</sup> aux différentes luttes pour le droit à l'avortement.

Si les enquêtées peuvent penser leurs trajectoires en continuité avec leurs engagements féministes passés, c'est aussi que la cause féministe reste d'actualité et prend de l'ampleur dans les années 1970, alors même que l'on assiste à une très forte dévalorisation du marxisme et du militantisme d'extrême gauche. Cela rend bien plus difficile, pour la majorité des hommes du corpus, le travail de mise en cohérence de leurs engagements passés avec leurs devenirs actuels : il n'y a pas d'équivalent<sup>74</sup> du mouvement des femmes et de ses retombées pour se donner une « nouvelle identité » dans le prolongement de Mai 68, autour de laquelle mettre en cohérence sa trajectoire biographique.

Mais nous ne voudrions pas donner ici une vision enchantée d'un avantage relatif des femmes sur les hommes dans la revendication d'un « passé soixante-huitard » : elle doit être rapportée aux conditions objectives de possibilités et aux coûts (symboliques, psychologiques et matériels) de la sortie du militantisme post-soixante-huitard. En effet, pour les hommes

---

<sup>69</sup> Dans son travail sur les mouvements féministes de Columbus, Nancy Whittier montre qu'une identité collective ne pourra perdurer qu'à condition que la mémoire militante soit transmise et pour ce un minimum de continuité dans les structures militantes doit être assurée. Voir Whittier N., « Political generations, ... », *loc. cit.*

<sup>70</sup> David, né en 1949, est issu d'une famille juive de fourreurs, proches du parti communiste, mais non-militants.

<sup>71</sup> Union des Jeunesses Communistes marxistes léninistes, mouvement maoïste.

<sup>72</sup> Née en 1949, Annick est fille d'enseignants socialistes syndicalistes (CFDT).

<sup>73</sup> Dans le cadre de ses nombreuses responsabilités associatives, que ce soit au sein de l'ANCIC (Association nationale des centres d'interruption de grossesse et de contraception), du MFPPF, du CRN (Commission Régionale de la naissance) dont elle est coordinatrice, ou de la Coordination nationale des sages femmes dont elle fut un temps porte parole.

enquêtés ayant eu des engagements révolutionnaires, il est plus facile de « passer à autre chose » après quelques mois ou années d'un militantisme gauchiste qui n'aura pas modifié profondément leur condition masculine (l'objectif du militantisme révolutionnaire n'étant pas le renversement ou la disparition des rapports sociaux de sexe). Le retour à des formes de vie conjugale « classiques » est bien moins coûteux pour ces derniers que pour les féministes enquêtées dont le passé militant est inscrit dans le corps et les pratiques quotidiennes, devenu nécessairement central dans leur justification d'exister.

La question classique de la constitution de « générations politiques » gagnerait ainsi à être retravaillée sous l'angle du genre. On pourrait ainsi parler de « micro-unités de générations politiques genrées » dans la mesure où les rapports sociaux de sexe traversent l'ensemble des processus à l'œuvre dans la constitution de ces générations : de la socialisation politique primaire au processus de reconversion des dispositions et compétences acquises lors de l'engagement militant dans les sphères privées, professionnelles et politiques, en passant par les modalités de participation aux événements.

### **Rapporter les diverses incidences biographiques du militantisme aux caractéristiques sociologiques des enquêtés**

Pour réaliser l'analyse factorielle récapitulative (*cf.* Schéma 3 ci-dessous), nous avons intégré comme variables actives les variables « lourdes » habituelles<sup>75</sup> utilisées jusque-là dans les autres analyses factorielles du chapitre ainsi que des variables rendant compte des principales incidences biographiques du militantisme mises en évidence tout au long du chapitre. Nous avons ainsi intégré à l'analyse :

- les formes de militantisme investies dans la période 1968-1974, la participation aux mouvements féministes, à la lutte contre l'extension du camp militaire du Larzac (comme marqueurs des *incidences politiques*).
- l'infléchissement (nul, léger ou important) des trajectoires professionnelles (comme marqueurs des *incidences professionnelles*)

---

<sup>74</sup> Trois-quarts des enquêtés des deux sexes se déclarent aujourd'hui féministes, alors qu'ils sont moins d'un quart à se déclarer marxistes.

<sup>75</sup> Le sexe, l'âge, l'origine sociale, le fait d'avoir été (ou non) militant avant 1968, l'intensité de participation aux événements de Mai 68, et le statut social en Mai 68.



- l'expérience de vie en communauté, le fait d'avoir eu recours à la psychanalyse, l'influence (déclarée) de Mai 68 sur la vision du couple, sur l'hexis corporelle et sur le mode de vie quotidien (comme marqueurs des *incidences personnelles*)

Ont enfin été intégrées à l'analyse, en tant que variables illustratives<sup>76</sup> : le fait d'avoir vécu un « retour à la terre », d'avoir été « établi », d'avoir vécu des relations de couple « ouvertes » (cf. « libération-sexuelle »), le nombre de liens amicaux conservés avec des personnes rencontrées autour de Mai 68 ; l'époque à laquelle enquêtés font remonter leurs idées politiques actuelles, l'activité militante actuelle, le vote au premier tour des élections présidentielles de 2002, et bien sûr le sentiment d'appartenance générationnelle (que nous voulions situer par rapport aux diverses incidences biographiques étudiées).

---

<sup>76</sup> Les variables illustratives sont soulignées dans le schéma, afin de les distinguer des variables actives. Elles ne structurent pas les axes du plan factoriel.



Comment lire les résultats de l'analyse ? On retrouve, à peu de choses près, les deux mêmes axes que pour l'analyse factorielle rendant compte des formes de militantisme entre 1968 et 1974 (schéma 1), avec :

- un axe des abscisses principalement structuré par le sexe, le statut social en 68, et l'âge, opposant une population majoritairement masculine, salariée, composée d'enquêtés nés avant 1944 (à l'Ouest du cadran) à une population féminine, beaucoup plus jeune et étudiante en 1968 (à l'Est) ;
- un axe des ordonnées différenciant les acteurs par leur expérience militante, avec à l'extrême Nord, les enquêtés non militants avant 1968, participant peu activement aux événements, et ne continuant pas à militer dans les années qui suivent ; et au Sud, les enquêtés ayant une expérience militante antérieure à 1968 et prenant part activement aux événements de Mai 68.

Cherchons dans un deuxième temps à situer les différentes incidences biographiques du militantisme sur le plan factoriel, ainsi que leurs éventuelles complémentarités.

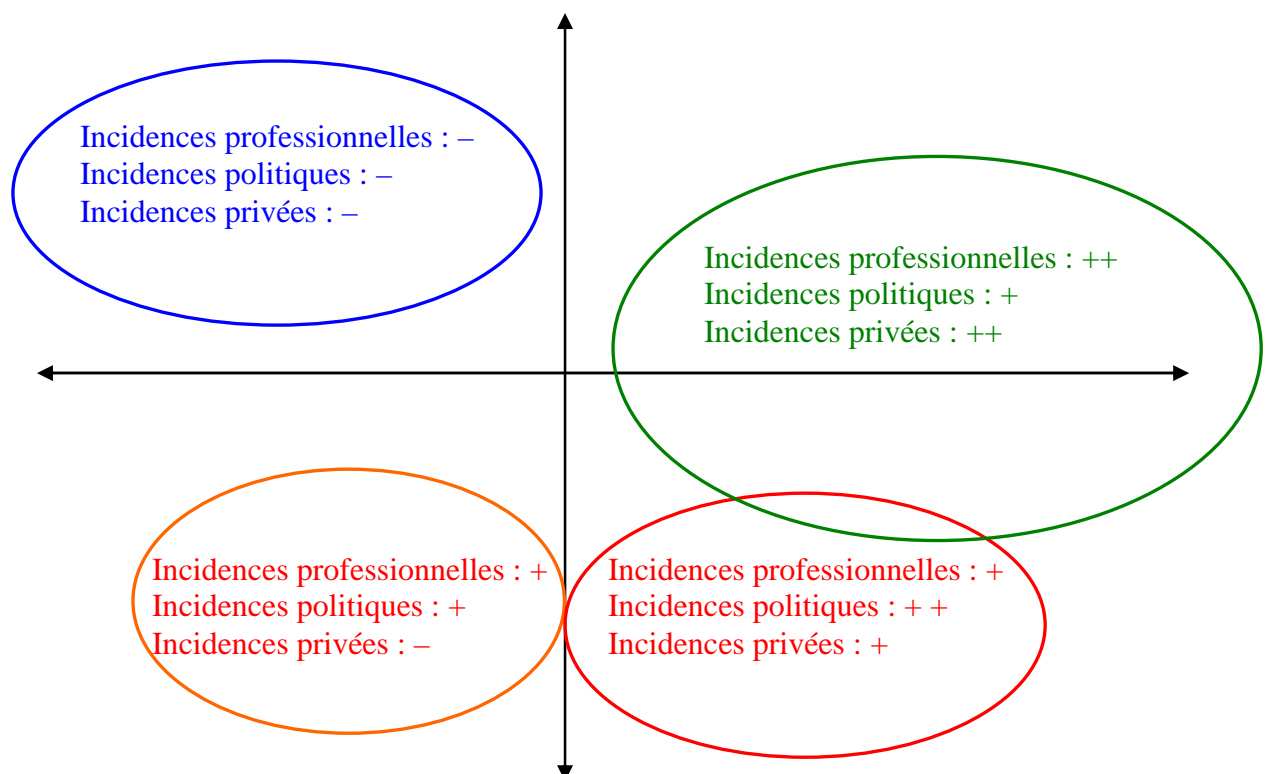
La population située au Nord-Ouest du cadran factoriel (cerclée de bleu) se caractérise par l'absence d'incidences biographiques de sa participation à Mai 68, de quelque ordre que ce soit. Cette absence d'incidences doit être rapportée aux principales caractéristiques de cette population, c'est-à-dire la (relative) absence de ressources militantes, sa participation peu active à Mai 68, son âge relativement élevé, et son statut de salarié. De manière assez évidente, *à la très faible exposition à l'événement correspond donc l'absence d'incidences biographiques et l'absence de sentiment d'appartenance générationnelle.*

Une deuxième sous-population située au Sud-Ouest du cadran (cerclée de rouge foncé) se caractérise par des incidences professionnelles importantes (orientation vers le secteur social, modification des pratiques professionnelles tout en conservant sa profession, reprise d'études), l'absence d'incidences privées, et une certaine confirmation et pérennisation des activités militantes antérieures. Cette population, majoritairement issue des classes populaires, salariée au moment des événements, du fait de son âge moyen (supérieur à 24 ans en 1968), a fait son entrée dans le militantisme des années avant 1968. Elle est composée d'enquêtés dont la grille d'interprétation du monde est donc stabilisée depuis plusieurs années et peu susceptible d'être radicalement transformée par les événements de Mai 68. Par ailleurs, le fait qu'il s'agisse principalement de salariés, entrés dans le marché matrimonial depuis plusieurs années explique l'absence d'incidences privées.

Une troisième sous-population, située au Sud-Est du cadran (cerclée de rouge) se caractérise par d'importantes incidences politiques (militantisme dans des organisations d'extrême gauche au début des années 1970, établissement, participation aux manifestations du

Larzac, etc.), et des incidences professionnelles et privées également importantes (mais non définitives). Il s'agit d'enquêtés des deux sexes, qui avaient entre 20 et 24 ans en 1968, majoritairement étudiants, ayant participé très activement aux événements de Mai 68 (avec pour la plupart des expériences militantes antérieures). Les événements de Mai 68 jouent ici un rôle de *socialisation politique de renforcement* en radicalisant des acteurs déjà politisés à l'extrême gauche, voire en suscitant de réelles conversions à la politique. Les incidences politiques sont ici prépondérantes mais s'accompagnent d'incidences privées et professionnelles du fait de la disponibilité biographique de la population concernée (plus jeune que la précédente, majoritairement étudiante et d'origine sociale plus élevée, elle est plus exposée à l'événement que la précédente). Cette population se caractérise ainsi principalement par son « gauchisme politique ».

La dernière sous-population, située à l'Est du cadran (cerclée de vert), se caractérise par la prédominance des incidences professionnelles et privées et un militantisme peu organisé, « hors structure », marqué par la participation aux mouvements féministes. Cette population est majoritairement féminine, composée des enquêtés les plus jeunes du corpus, lycéens ou étudiants en 68, n'ayant pas connu d'expériences militantes antérieures à 1968, et issus des classes moyennes et supérieures. Comme les précédents, ils se trouvent dans des situations d'indétermination sociale et matrimoniale en Mai 68 (et donc particulièrement exposés aux infléchissements de leurs trajectoires professionnelles et privées), mais contrairement à eux, ils n'ont aucune expérience militante antérieure à 1968, ce qui explique les formes distinctes d'incidences politiques. Pour récapituler, schématiquement :



Les diverses formes d'incidences politiques, professionnelles et privées de la participation aux événements de Mai-Juin 68 ne sont donc pas forcément conciliables et si certaines apparaissent complémentaires (proximité spatiale sur le schéma), d'autres sont antithétiques. En effet, l'engagement politique, la vie professionnelle et la vie familiale renvoient à autant d'appartenances sociales et de sphères de vie<sup>1</sup> qui peuvent entrer en concurrence car il n'existe qu'un seul temps social, inextensible, dans lequel les enquêtés doivent composer. Ainsi, celles et ceux qui entreprennent la rénovation critique de leur vie quotidienne n'ont plus le temps, ni les opportunités de se syndiquer sur leur lieu de travail (s'ils travaillent) ou de s'engager professionnellement auprès de populations défavorisées. Et plus l'investissement dans un des domaines est intense, plus il est exclusif.

Mais pourquoi certains enquêtés importent-ils leurs dispositions critiques dans les usines en s'établissant dans les années qui suivent Mai 68 tandis que d'autres expriment ces dispositions en changeant de profession pour travailler auprès de populations défavorisées ou que d'autres encore participent activement à l'émergence des mouvements féministes ? Autrement dit, comment expliquer et rendre compte des différences d'expression de dispositions contestataires dans les sphères politiques, professionnelles et familiales ?

La réponse est à chercher du côté des rétributions attachées à ces formes de reconversions, rétributions qui n'ont de valeur que rapportées aux formes d'intérêts et de croyances caractérisant les différentes sous-populations enquêtées. Or la valorisation que les acteurs peuvent tirer d'un engagement politique ou professionnel ne peut être évaluée en dehors des conditions de leur socialisation. Autrement dit, on ne peut comprendre ce que produit le militantisme dans les sphères professionnelles et familiales sans analyser conjointement ce dont il est le produit. Prenons quelques exemples tirés de l'analyse factorielle :

Le capital symbolique associé à la démarche d'établissement en usine d'un enquêté, n'a de valeur qu'au sein de l'organisation d'extrême gauche dans laquelle il milite (Sud-Est du cadran). Mais si le militantisme représente son activité principale, alors la rétribution

---

<sup>1</sup> La littérature est abondante sur l'articulation des différentes sphères de vie et la pluralité des sites d'inscription et d'expression des dispositions : cf. entre autres *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998 ; Passy F., « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », dans Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant, op. cit.*, pp. 111-130 ; Diani M., McAdam D. (eds), *Social Movements and Networks. Relational Approaches to Collective Action*, New York, Oxford University Press, 2003 ; Hirsch E. L., « Sacrifice for the Cause: Group Processes, Recruitment, and Commitment in a Student Social Movement », *American Sociological Review*, vol. 55, 2, 1990, p. 243-254.

symbolique peut apparaître extrêmement élevée et contribuer à renforcer son engagement<sup>2</sup>. Les rétributions de cet engagement resteront plus élevées que son coût (notamment en terme de déclassement social) tant que perdure l'organisation et que ce type d'engagement reste valorisé<sup>3</sup>.

En investissant le secteur social et l'animation, les enquêtés issus des classes moyennes en ascension concilient tout à la fois les mandats parentaux d'ascension sociale et les injonctions à la fidélité politique des réseaux militants auxquels ils ont participé en Mai 68. À l'image du dévouement humanitaire, ces professions jouissent d'un certain prestige social<sup>4</sup>, véritable rétribution symbolique pour ces enquêtés en ascension sociale pour lesquels l'établissement en usine n'appartient pas au champ des possibles (cela reviendrait à anéantir les efforts et espoirs familiaux d'ascension sociale et correspondrait à un retour en arrière, pas plus envisagé qu'envisageable).

Pour les enquêtés chez lesquels la protestation passe par des stratégies parallèles de rejet du salariat et de manière générale de rejet des normes dominantes (à l'Est du plan factoriel), le prestige social qui fonctionnait comme une réelle rétribution pour les précédents n'est plus « ce qui compte ». Ce qui compte dans ce milieu contre-culturel n'est pas la reconnaissance sociale (qui prend au contraire une valeur négative dans cet environnement) mais le regard des pairs. L'inversion quasi-totale de la hiérarchie des normes vaut également pour les rétributions symboliques : arrêter ses études ou refuser de scolariser ses enfants dans une école primaire classique devient un véritable capital symbolique. Le « fil rouge » de ce profil de trajectoires pourrait être résumé par l'injonction de *rester fidèle à la rupture* (injonction dont la contradiction profonde apparaît dans l'oxymore de sa formulation). L'opposition structurante de cette sous-population est celle qui oppose le « système » (que l'on rejette) à la « marge » (que l'on investit).

Mais perpétuer l'indétermination des possibles pour les enquêtés issus des classes populaires, ouvriers non bacheliers en 1968, peut passer par la reprise des études, seule manière de

---

<sup>2</sup> F. Passy écrit à ce propos que « plus la sphère des engagements politiques est intimement connectée aux autres sphères de vie de l'acteur (...) plus cet acteur aura de chances de stabiliser son engagement politique », *in* « Interactions sociales... », *art. cit.*, p. 116.

<sup>3</sup> Cette rétribution s'effondre par contre lorsque les organisations déclinent ou sont dissoutes, comme cela a été le cas pour la Gauche Prolétarienne en 1974. De manière similaire à la « démonétisation brusque et massive du « PCF » à la bourse des valeurs de radicalité » dont parle Boris Gobille, le capital lié à l'établissement se « démonétise » alors de manière brutale, mettant en péril la préservation de l'identité sociale de ceux qui sont encore établis à cette date.

<sup>4</sup> Dauvin P., Siméant J., *Le travail humanitaire, les acteurs des ONG, du siège au terrain*, *op. cit.*, p. 102.

rompre avec leur trajectoire de classe. On imagine l'incompréhension qui a pu exister entre des étudiants allant se faire embaucher en usine en cachant leurs diplômes, et des ouvriers s'inscrivant à l'université pour sortir de l'usine.

Ces différentes stratégies de manipulation (symbolique) de l'avenir ne sont ainsi compréhensibles qu'à la lumière des contextes et conditions de socialisation des enquêtés, ainsi que du volume des ressources sociales et politiques possédées. Leur rapport au savoir et à l'école apparaît particulièrement important pour rendre compte des stratégies de perpétuation de leur engagement en Mai 68<sup>5</sup>.

Nous reviendrons, dans la conclusion de la deuxième partie, sur les conditions sociales du maintien de l'engagement militant, mais l'on peut déjà souligner l'étonnante corrélation entre les différentes sous-populations mises en évidence ici, les orientations actuelles de leur vote et leurs pratiques militantes contemporaines. La sous-population située au Sud-Ouest du plan factoriel vote majoritairement pour le PC au premier tour des présidentielles de 2002, celle située au Sud-Est vote à l'extrême gauche, et celle située à l'Est pour les Verts. Nous ne voulons pas surinterpréter ces résultats ici, mais ils plaident pour la persistance, trente-cinq ans plus tard, d'unités de génération distinctes.

Enfin, on ne peut comprendre l'ampleur des incidences biographiques du militantisme en 68, les véritables ruptures politiques, professionnelles et privées engendrées par la participation aux événements (et parfois tragiques) sans tenir compte de l'importance de l'ouverture du champ des possibles biographiques qui, bien que provisoire, a pu sembler valider empiriquement une vision existentialiste du monde (en renforçant la conviction que l'on peut changer le cours de sa vie).

Ce chapitre, riche en éléments objectivant les incidences biographiques du militantisme en Mai-Juin 68, nous aura ainsi permis de « mettre en équation » des étapes biographiques, correspondant à des profils post-soixante-huitards traversés de multiples tensions liées à l'imbrication des sphères de vie et à la nécessité de se reclasser tout en « restant fidèle ». Mais objectiver, *a posteriori*, des effets biographiques de l'engagement, n'explique en rien les processus par lesquels les différentes variables (inter)agissent au niveau des trajectoires individuelles et encore moins comment les enquêtés appréhendent ces renégociations

---

<sup>5</sup> Nous verrons dans la troisième partie de la thèse comment ce rapport à l'école est rejoué à la génération suivante au travers des modèles éducatifs et des stratégies de scolarisation des enfants.

identitaires et le nécessaire « travail de deuil »<sup>6</sup> qui les accompagne. C'est pourquoi le chapitre suivant s'attachera, à partir de récits biographiques, à analyser quelques « carrières soixante-huitardes » idéales-typiques, afin de rendre compte des processus de transfert, d'importation, de reconversion, de « fatigue » ou de mise en veille des dispositions contestataires dans les différents domaines de la vie sociale dans lesquels les enquêtés évoluent, alors même que le contexte (politique, économiques et sociaux) change.

---

<sup>6</sup> Pudal B., « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 1994, p. 63.





## Chapitre IV :

# Perpétuer l'ouverture des possibles dans une société resectorisée : trajectoires post-soixante-huitardes

---

« Mais surtout ils parlent. D'eux, de la famille, du système, de leur rêve de cette nuit, de la Chine, de la CIA qui a commandité un livre, de l'Afrique du Sud, de leurs angoisses, des bonnes vibrations et des mauvaises, de l'idéologie dominante, des femmes, de la propriété, du tour de vaisselle, des limites, ou des non limites de la vie communautaire, des RG, des BR, de la RAF, du PC, du PCI, de la LCR, de l'IRA, de Castaneda, du Yi-Kin, des Grapo, de la psylocybine et des amphés, des montées et des descentes, ils parlent, elle s'endort, tandis que monte la rumeur d'une discussion, et au matin, près des cendriers débordants, il en reste toujours deux qui parlent encore ou déjà »<sup>1</sup>

### *Introduction :*

Le chapitre précédent a permis de rendre compte et d'objectiver, par des méthodes quantitatives, les incidences biographiques de la participation aux événements de Mai-Juin 68. C'est une chose que de montrer le rôle de socialisation secondaire joué par l'événement politique – et variable selon l'âge, le sexe, le volume et la nature des ressources militantes accumulées, ou encore le registre de participation à Mai 68 –, c'en est une autre que de comprendre comment l'événement a pu infléchir des trajectoires politiques, professionnelles et privées. C'est la question de « l'empreinte d'un événement collectif sur des itinéraires individuels »<sup>2</sup> que pose ce chapitre. Nous avons caractérisé l'événement « Mai 68 » par l'expérience (temporaire) de l'ouverture des possibles, individuels et/ou collectifs, et par la mise en suspens (relative) du temps et des rapports sociaux ordinaires. Ces expériences extraordinaires entraînent la libération d'aspirations individuelles et collectives : aspirations à des formes de vie alternatives pour certains, aspirations à un ordre social qui ne soit pas celui de la reproduction pour d'autres. Que deviennent ces aspirations « nouvelles » en conjoncture (revenue) routinière ? Nous tenterons de rendre compte, au cours du chapitre, des conditions de possibilité d'expression, de transfert, de reconversion, d'importation dans différentes sphères de la vie, de réajustement, ou encore de mise en veille de ces aspirations.

---

<sup>1</sup> Conil D., *En espérant la guerre*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 61.

<sup>2</sup> Borzeix A., Maruani M., *Le temps des chemises. La grève qu'elles gardent au cœur*, Paris, Syros, 1982, p. 24.

Nous décrirons les processus de renégociation identitaire par lesquels passent les enquêtés au cours de leurs « carrières post-soixante-huitardes », en étant attentifs aux formes de désinvestissements politiques et aux réponses qu'ils apportent à l'injonction (souvent contradictoire) de « rester fidèle » (aux aspirations et idéaux passés) tout en se reclassant. Pour celles et ceux qui ont consacré des mois, voire des années à une révolution qui se fait attendre, et qui doivent faire face au déclin de leurs espérances, nous poserons la question des modalités du « travail de deuil »<sup>3</sup> qui accompagne la réélaboration du sens donné à leur existence. Trouver « sa » place dans une société que l'on a espéré voir s'effondrer, trouver un rôle social qui ne fasse pas partie de ceux que l'on dénonçait la veille, préserver son intégrité personnelle et politique sans se marginaliser définitivement : autant de problèmes qui (pré)occupent les enquêtés dont nous allons retracer la trajectoire.

Pour appréhender ces processus, l'analyse se limitera à un nombre restreint de trajectoires fortement infléchies à la suite des événements de Mai-Juin 68. En effet, nous ne cherchons pas ici à être exhaustifs, ni représentatifs de l'espace social des devenirs soixante-huitards (*cf.* chapitre suivant pour cela) mais à appréhender des logiques identitaires et des phases biographiques largement répandues dans le corpus, qui sont particulièrement saillantes et concentrées dans les trajectoires idéal-typiques retenues. En nous focalisant sur des trajectoires largement infléchies par la participation aux événements de Mai-Juin 68, nous espérons, en creux<sup>4</sup>, apporter un éclairage plus général sur les conditions sociales de possibilité d'infléchissement de trajectoires individuelles par la participation à un événement collectif. Enfin, les neuf trajectoires retenues permettent de rendre compte des principales formes d'importation de dispositions contestataires dans la sphère professionnelle<sup>5</sup> décrites au chapitre précédent et se répartissent dans les principales sous-populations différemment marquées par les événements de Mai-Juin 68, mises en évidence par la dernière analyse factorielle du chapitre précédent<sup>6</sup>.

---

<sup>3</sup> Pudal B., *Le populaire à l'encan*, *op.cit.*, p. 63

<sup>4</sup> De la même manière que la sociologie du désengagement apporte un éclairage sur les modalités de l'engagement, l'étude de trajectoires largement infléchies par les événements de Mai-Juin 68 nous éclairera sur les facteurs explicatifs de la plus ou moins grande exposition, réceptivité à l'événement politique et à ses potentielles incidences.

<sup>5</sup> *Cf.* schéma 3 du chapitre précédent, dont les quatre pôles sont les suivants : faire de la politique sa profession, participer à la redéfinition critique de professions voire à le (ré)invention de professions « nouvelles », stratégies parallèles de marginalité professionnelle et sociale.

<sup>6</sup> Le lecteur retrouvera ainsi, sur le plan factoriel récapitulatif situé en conclusion du chapitre 3, la position exacte des enquêtés dont la trajectoire fait l'objet d'une analyse détaillée dans ce chapitre (leurs prénoms sont inscrits sur le schéma).

La première partie se consacre à l'analyse des incidences biographiques du décloisonnement social à partir de trajectoires marquées par des rencontres socialement improbables entre étudiants issus des classes moyennes ou supérieures et militants ouvriers ou paysans. Nous montrerons en quoi les événements de Mai-Juin 68 ont rendu subjectivement et objectivement possibles ces rencontres improbables, et analyserons les formes de déplacement social qu'elles ont induites. Au travers des trajectoires de Colette et Paul, deux étudiants qui se sont établis en usine pendant plusieurs années, c'est l'engagement « total » et le fait de *faire de la politique sa profession* qui seront abordés, ainsi que les formes de sorties d'identités révolutionnaires. Celles de Gilles et Eugène, un employé non bachelier qui entre à l'université en 1968 et un paysan qui accueille de jeunes intellectuels maoïstes dans sa ferme l'été 1968, nous permettront d'analyser des formes de mobilité sociale par le militantisme et l'hypergamie.

La deuxième partie aborde les processus de reconversion de dispositions critiques dans la sphère professionnelle suscitant la (ré)invention ou la redéfinition de professions « nouvelles ». Au travers des trajectoires de François et de Louis, étudiants en Mai 68 qui deviennent animateurs socio-culturels au début des années 1970, c'est l'émergence de professions de l'animation, à la frontière (floue) entre le militantisme, le bénévolat et le salariat, qui sera abordée. En étant attentif au « double travail du désir sur les institutions et des institutions sur le désir »<sup>7</sup>, nous montrerons comment l'importation de dispositions critiques dans un secteur professionnel où les relations entre les titres et les postes sont encore peu codifiées entraîne différentes formes de « travail du poste »<sup>8</sup> d'animateur. C'est une autre forme de reconversion de l'intérêt pour le « populaire » que nous aborderons ensuite, à partir des trajectoires d'ex-militants qui deviennent chercheurs en sciences sociales, convertissant ainsi leur intérêt politique pour le « peuple » en un intérêt savant pour les classes populaires.

La dernière partie du chapitre porte sur le pôle non institutionnalisé du militantisme (qui se situait à l'est des analyses factorielles du chapitre précédent), dans lequel la rupture professionnelle, la marginalité sociale et les utopies communautaires sont des instruments de la manipulation symbolique de l'avenir (en assurant la perpétuation de l'indétermination sociale). Si les trois trajectoires retenues sont celles de femmes c'est que celles-ci sont surreprésentées à ce pôle comme nous l'avons montré au chapitre précédent. Nous aborderons

---

<sup>7</sup> Avant-propos dialogué avec Pierre Bourdieu dans Maître J., *L'autobiographie d'un paranoïaque, L'abbé Berry (1878-1947) et le roman de Billy « Introïbo »*, Paris, Anthropos/Economica, 1994.

ici la question de la production d'habitus utopiques, ainsi que celle des conditions de possibilité de sortie de la marge. La trajectoire d'Anne permettra de penser les différentes formes de résistance, politiques et contre-culturelles (depuis l'établissement, jusqu'aux squats en passant par le féminisme radical, la résistance par la marge et l'illégalisme) sur un *continuum* et de déconstruire ainsi l'idée de répertoires militants étanches et exclusifs<sup>9</sup>. Nous procéderons enfin à la comparaison des trajectoires de Noëlla et Marinette, toutes deux en rupture sociale au cours des années 1970, sur un mode politique pour la première, et davantage « spirituel » pour la seconde. En tentant de comprendre pourquoi la seconde se trouve dans l'impossibilité de sortir de la marge, actuellement membre d'une communauté spirituelle et au chômage, alors que la première s'est reclassée comme chargée de recherche à France Télécom, nous réfléchirons aux coûts et aux formes de dé-marginalisation.

Une dernière précision s'impose : l'étude des modalités de reconversions militantes post-soixante-huitardes n'a en aucun cas pour objectif de juger de la constance ou de l'inconstance<sup>10</sup>, de la « fidélité » ou de la « trahison » d'ex-soixante-huitards à leurs idéaux de jeunesse mais au contraire de chercher à comprendre les logiques subjectives de (re)négociation identitaire, en les rapportant à leurs conditions et conjonctures sociales de possibilité.

---

<sup>8</sup> Sur les dimensions tant psychologiques que sociales du « travail du poste », cf. Muel-Dreyfus F., *Le métier d'éducateur*, Paris, Minuit, 1984.

<sup>9</sup> Abondant en cela dans le sens proposé par M. Bennani-Chraïbi et O. Fillieule qui refusent une distinction *a priori* entre actions individuelles et collectives, de résistance ou de protestation, larvée ou ouverte, proposant au contraire des les étudier sur les mêmes base : *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 60-63.

<sup>10</sup> Cf. Gaïti B., « Les inconstances politiques », *Politix*, 56, 2001, pp. 17-42.

## ***A - Étudiants à l'usine, ouvriers à l'université et paysans autodidactes : incidences biographiques du décloisonnement social***

« **Adrien** (étudiant établi) : Ce qu'on sait, c'est que le peuple va dans un sens qui lui est favorable et qu'en s'attachant à cette réalité-là, la réalité présente, en essayant de la comprendre, de l'étudier, on arrivera à élaborer, avec les masses, un programme qui sera celui des masses - et non pas celui d'un petit groupe d'avant-garde. On mettra plus longtemps à l'élaborer, mais au moins il viendra des masses, et non pas des intellectuels.»<sup>11</sup>

« **Gilles** (salarié non bachelier, étudiant à Vincennes) : Gérard Miller se targue d'avoir passé deux ans dans une exploitation agricole, je ne crois pas que la cause du peuple ait progressé là où il a fait cette expérience (...) L'idée de l'établissement pour la plupart des enfants de bourgeois me semblait très romantique mais aussi sans risque : entre choisir de vivre « comme le peuple » et être vraiment le petit peuple, confronté à l'obligation absolue de travailler pour payer sa nourriture, celle des enfants, le logement etc..., il y avait une différence fondamentale dont il était très difficile de parler à la G.P. »<sup>12</sup>

Nous avons déjà évoqué, dans le deuxième chapitre, la question des rencontres improbables entre militants des classes populaires et jeunes intellectuels bourgeois, à travers la figure de Pierre, ouvrier tourneur, fréquentant, à la veille de Mai 68, les « intellectuels de la rue d'Ulm ». Nous avons alors montré que cette expérience de décloisonnement social avait eu des incidences biographiques considérables tant professionnelles que politiques. L'analyse approfondie de l'ensemble des parcours de ces enquêtés a révélé la fréquence – plus importante qu'on ne l'aurait pensé – de ces rencontres socialement improbables, transgressant les digues symboliques habituellement érigées entre milieux sociaux étanches. Cette histoire du décloisonnement social entre mondes ouvriers, mondes étudiants et mondes paysans constitue tout un pan de l'histoire de Mai 68 qui n'a quasiment pas été étudié<sup>13</sup>, ni même observé, et dont « la (re)connaissance aurait pu devenir le symbole de Mai »<sup>14</sup>. Nous nous proposons donc d'exhumer certaines de ces connexions afin de montrer que, malgré leur fragilité, leur caractère temporaire et non dénué d'ambiguïté voire de malentendus<sup>15</sup>, elles forment un

---

<sup>11</sup> Extrait d'un entretien réalisé en 1971 avec le mari de Colette, pour la future publication : Manceaux M., *Les maos en France*, Paris, Gallimard, 1972, retranscrit à l'adresse suivante : <http://archivescommunistes.chez-alice.fr/gp/gp8.html>.

<sup>12</sup> Extrait d'un courriel reçu le 18/08/2008. La trajectoire de Gilles fait l'objet d'une analyse détaillée ci-dessous.

<sup>13</sup> A la notable exception du numéro récent de la revue *Savoir/Agir*, coordonné par Collovald A. : *Mai-Juin 68 : La rencontre ouvriers-étudiants*, *Savoir/Agir*, N° 6, décembre 2008.

<sup>14</sup> Pudal B., Retière J-N., « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel » in *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>15</sup> Cf. Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 27 et suivantes.

véritable fait social, historiquement situé, rendu possible par la conjoncture critique de Mai 68.

Nous appréhenderons les rapports complexes et parfois fantasmés entre les « intellectuels » et le « peuple » à travers l'analyse détaillée de quatre trajectoires atypiques d'acteurs ayant échappé au destin social et culturel qui leur était promis du fait d'expériences (plus ou moins durables) de décroisement social. Que ces rencontres aient été éphémères ou durables, que les représentations équivoques qui les sous-tendent aient engendré des sentiments de mépris(e), de désenchantement, de colère ou au contraire de reconnaissance, nous montrerons qu'elles ont modifié durablement les schèmes de perception et d'action sur le monde des différents protagonistes. Pour ce faire, nous commencerons par étudier les trajectoires de deux étudiants maoïstes partis vivre « auprès des masses » plusieurs années, en comparant leurs représentations du « peuple », leurs motivations à aller à sa rencontre, les modalités de la rencontre et ses incidences biographiques. Nous nous déplacerons ensuite de « l'autre côté » de la rencontre pour « ne pas s'en tenir à une vision dominante de Mai 68 »<sup>16</sup> et épouser successivement le point de vue d'un fils d'ouvrier entré à l'université sans le baccalauréat puis d'un paysan autodidacte militant.

### **1) Colette et Paul : s'établir pour « être auprès du peuple » vs s'établir pour « continuer Mai 68 »**

Dix enquêtés (environ 5% du corpus) ont travaillé – d'un mois à 6 ans – en usine comme « établis ». Dans la seule enquête quantitative réalisée sur les établis en France, Marnix Dressen rappelle que la qualité « d'établi » ne désigne pas une origine sociale spécifique mais une déviation par rapport à un type de socialisation : « symboliquement et pratiquement, ces militants n'avaient pas été préparés par leur éducation et leur formation à exercer un métier manuel ou de simple exécution, mais c'est la décision qu'ils ont prise »<sup>17</sup>. Nous ne chercherons pas ici à refaire une sociologie de l'établissement, mais plutôt à poser la question des incidences biographiques du décroisement social, à partir de l'analyse détaillée des trajectoires de Colette et Paul, deux ex-établis. L'expérience de l'établissement représente en

---

<sup>16</sup> Nous suivons ici le programme de recherche proposé par Frédérique Matonti qui écrit que « Rouvrir le « dossier » de Mai 68 implique de [...] ne pas s'en tenir à une vision dominante de Mai 68, centrée sur les univers lettrés, mais regarder comment cette crise a bouleversé les vies des milieux populaires et les rapports de force entre les groupes sociaux. » in. « Crises politiques et reconversions : Mai 68 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, 3, N° 158, p. 7

<sup>17</sup> Dressen M., *Les établis, la chaîne et le syndicat. Evolution des pratiques, mythes et croyances d'une population d'établis maoïstes 1968-1982, monographie d'une usine lyonnaise*, Paris, l'Harmattan, 2000, p. 18.

effet une situation limite, quasiment expérimentale : des jeunes adultes, majoritairement issus des classes moyennes et supérieures, diplômés du supérieur, socialisés à exercer des professions intellectuelles et à fréquenter des membres des classes supérieures, partent se faire embaucher en usine et vivre « parmi les masses », opérant alors une rupture radicale avec leur environnement familial, amical, social d'origine.

La démarche politique de l'établissement découle directement de l'injonction de Mao Tsetung aux intellectuels à « descendre de [leur] cheval » pour aller « enquêter parmi les masses »<sup>18</sup>. Jacques<sup>19</sup>, un des dirigeants de l'UJCml en 1967, revient au cours de notre entretien sur la genèse de l'établissement :

« C'est au sein de l'UJCml : y'avait eu les longues marches dès 1967, donc l'été y'en a qui sont venus ici [chez lui, dans le sud de la France] : ils allaient chercher le paysan pauvre de la couche inférieur à Aurel... C'était faire des enquêtes: on réhabilitait la pratique de l'enquête. [*Selon les dires de Mao ?*] Voilà : « Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas le droit à la parole » (*il sourit*). Et c'était pas si mal je trouve, d'envoyer de jeunes intellectuels qui n'y connaissaient rien, faire des enquêtes à la campagne, dans des usines, moi maintenant je trouve pas ça si con ! [...] Et l'établissement, c'est un coup de Linhart<sup>20</sup> mais ça s'est fait avec un mec qui est ici à côté, à Vergez, qui s'appelait Daniel K.<sup>21</sup> [...] un jeune cadre de chez nous qui s'était fait embaucher avec sa femme dans les usines Perrier à Vergez, dans la ZUP de Nîmes. Au début c'était top secret (...) Je suis allé les voir, ils étaient nos premiers étudiants établis, ouvriers, mais c'était pas à la Simone Weil, c'était construit politiquement, à partir des écrits maoïstes, pour faire de l'Agit-prop, donc un aspect entièrement politique... C'était le début de l'établissement ! »<sup>22</sup>

Il s'agira ici de comprendre comment cette injonction à la rencontre du milieu ouvrier a été comprise puis mise en œuvre par deux enquêtés qui ne partagent pas les mêmes expériences militantes passées, puis de s'interroger sur les phases biographiques de sorties d'engagements « totaux ».

---

<sup>18</sup> Cela fait partie des résolutions de la Révolution Culturelle, et ces slogans sont popularisés dans le célèbre Petit livre rouge, dès 1966.

<sup>19</sup> Sa trajectoire antérieure à 1968 est détaillée dans le premier chapitre.

<sup>20</sup> Robert Linhart, normalien agrégé de philosophie, est le principal dirigeant de l'UJCml. Il s'est établi dans les années 1970, chez Citroën, et a publié un récit de son expérience de la chaîne : Linhart R., *L'établi*, Paris, Ed. de Minuit, 1978.

<sup>21</sup> Nous avons anonymé ce militant car il fait également partie du corpus. Nous reparlons de lui dans la deuxième partie du chapitre, dans la mesure où il devient chercheur en sciences sociales dans les années 1970.

<sup>22</sup> Extrait de l'entretien du 18/08/05.



### a) Deux modes d'entrée dans l'établissement diamétralement opposés : doctrine de salut vs pragmatisme de l'établissement

Les trajectoires antérieures à Mai 68 de Colette<sup>23</sup> et Paul<sup>24</sup> ont fait l'objet de développements dans les deux premiers chapitres. Après avoir brièvement rappelé leur parcours antérieur à l'établissement, nous chercherons à saisir leurs motivations à s'établir pour donner un sens aux expériences de décrochage social qui vont marquer plusieurs années de leur vie.

- *Colette* : « On était complètement à l'écoute, au service des masses, on n'avait aucune ambition intellectuelle... »

Colette est née en 1946. Son père, un polytechnicien d'extrême droite, est issu d'une famille aristocratique de militaires, et sa mère est issue d'une famille de la grande bourgeoisie économique marseillaise. Scolarisée dans des écoles catholiques jusqu'au bac, Colette reçoit une éducation bourgeoise, religieuse, qui l'induit à se penser « toujours au-dessus de la moyenne »<sup>25</sup>. En 1964, elle rejoint son futur mari, Adrien, à Paris (il est alors élève à HEC), s'inscrit en lettres à la Sorbonne, et s'engage avec lui à la JEC<sup>26</sup>, autour du prêtre de HEC. C'est la lutte contre la Guerre du Vietnam qui est le théâtre de la conversion de son engagement religieux que nous avons qualifié de *virtuose* (au sens wébérien) en un engagement politique *prophétique*<sup>27</sup>. Nous avons rapporté le « choix » de l'UJCml à la conversion du prêtre d'HEC au gauchisme d'une part, à l'attrait intellectuel et aux rétributions symboliques d'une position « avant-gardiste » de l'autre. Colette et son mari entrent ainsi à l'UJCml sans aucune compétence politique :

« Sur le terrain on pratique les CVB (Comité Vietnam de Base), et moi je rentre à la cellule Eugène Varlin, avec la femme de Benny Levy : je suis dans une cellule en pointe. Et comme je me distingue très vite<sup>28</sup>, je prends des responsabilités. [...] En même temps, commence la

---

<sup>23</sup> Cf. premier chapitre, partie C intitulée « La politisation d'engagements religieux au cours des années 1960 ».

<sup>24</sup> Cf. deuxième chapitre : « Paul, transférer un capital militant étudiant aux groupes ouvriers à Grenoble ».

<sup>25</sup> Comme développé dans le premier chapitre. Les extraits d'entretien utilisés dans cette partie sont issus des deux entretiens réalisés consécutivement avec Colette, au domicile parisien de son fils, les 11 et 12 décembre 2005.

<sup>26</sup> Jeunesse Etudiante Chrétienne. Tous ces aspects sont beaucoup plus détaillés dans le premier chapitre auquel nous renvoyons ici le lecteur.

<sup>27</sup> Nous reprenons ici l'homologie entre les groupuscules d'extrême gauche et les sectes au sens wébérien, en comparant le virtuose religieux au prophète politique, « offrant » tous deux des biens de salut innovants et subversifs : cf. chapitre 1, où l'on montre également que c'est sur un schème éthique que Colette entre à l'UJCml à partir d'une sensibilité religieuse au refus de la Guerre du Vietnam.

<sup>28</sup> La retranscription des deux entretiens réalisés avec Colette occupe plus de cinquante pages que l'on pourrait juger inutilisables à première lecture tant les reconstructions, approximations et amplifications sont importantes, et les interprétations psychanalytiques nombreuses. Pourtant, j'ai décidé d'utiliser ce matériau dans la mesure où sous l'apparente irrationalité du récit de vie, résidait une rationalité singulière qu'il aurait été trop rapide de renvoyer au domaine de la psychologie. De plus, j'ai retrouvé, sur un site d'archives numérisées, la

grande formation, parce que les normaliens ne payent pas de rien du tout : on va rue de Rennes, il y a des cours, on se forme énormément, on étudie des extraits du Capital, on étudie beaucoup Lénine : « Que faire ? »...On étudie y compris l'histoire du Parti Communiste Français : y'avait rien de l'histoire du mouvement ouvrier qu'on ignorait. »

Nous avons interrompu l'analyse de la trajectoire de Colette à cette étape de formation militante au sein de l'UJCml. Colette part en voyages « d'études » à Cuba en 1967 avec son mari, mener l'enquête selon la prescription maoïste, mais avec une vision du monde qui reste très empreinte de sa socialisation religieuse :

« J'ai rencontré des femmes qui ressemblaient à ma mère. Des très très grandes bourgeoises qui se mettaient complètement au service de la révolution cubaine, d'une générosité...c'est magnifique le peuple cubain, magnifique... ».

Sa fascination pour le « peuple » semble relever davantage d'un registre religieux ou encore de l'exotisme que d'un registre politique. Quoi qu'il en soit, son mari et elle décident, au retour de Cuba, d'arrêter leurs études et de s'établir en usine : ils feront ainsi partie des premiers militants à suivre la « ligne d'établissement » au sein de l'UJCml :

« On rentre de Cuba en septembre 1967...Y'a quand même la grande révolution prolétarienne, la GRCP, et donc la résolution en seize points, c'est : « descendre de son cheval » et « enquêter parmi les masses », et « on a raison de se révolter »...Et en travaillant ça, « oser lutter, oser vaincre » : on tire les leçons de Lénine, de *Que faire*, par rapport aux lignes, on rentre profondément dans la politique (...) On reçoit Pékin-Information : on travaille ça, et là, la ligne se crée, « le pouvoir aux masses », etc, on était des grands intellectuels, et il faut descendre de son cheval, donc on descend de son cheval : c'est comme ça que se crée la ligne de l'établi. »

On peut ainsi qualifier, paradoxalement, d'*intellectuelle* et de *distinctive*, l'entrée de Colette dans sa carrière d'établie. Elle souligne en effet le caractère *spécifique* (à l'UJCml) de cette démarche, l'opposant à la ligne politique du PCF, et insistant à de multiples reprises sur le *travail* théorique ayant abouti à la ligne politique :

« Le PCF n'a jamais eu cette idée-là, au contraire : on est fils d'ouvriers, il faut pas s'en approcher, c'est une lutte des classes, tandis que nous, à la limite, c'est une manière de dépasser la lutte des classes, en disant que les grands intellectuels, ou les étudiants, on fait une jonction (...) la spécificité du mouvement de l'UJCml, puis de la Gauche Prolétarienne, c'est

---

retranscription d'un long entretien réalisé en 1971 avec Colette et son mari (précité), qui constitue un matériau important dans la mesure où il porte sur l'expérience d'établissement, et a donné lieu au premier chapitre du livre précité de M. Manceaux sur les maoïstes.

surtout ce travail conceptualisé et concrétisé : la théorie et la pratique, sur le lien avec les masses ouvrières et paysannes. C'est ça pour nous Mai 68 : j'ai pas vu un étudiant en mai 68 ».

Le maoïsme est ici perçu comme une « doctrine intellectuelle de salut »<sup>29</sup> qui apporte une réponse à la question du sens à donner à sa vie et une signification au statut d'intellectuel. La première étape de la conversion au maoïsme opérée par Colette consiste en l'arrêt de ses études, en 1967, alors qu'elle est inscrite en licence de lettres à la Sorbonne (et son mari en dernière année à HEC). Ils partent dès janvier 1968 se faire embaucher dans les usines Perrier de Contrexéville réputées pour être peu réactives aux mouvements sociaux :

« On n'y allait pas sans demande, c'était pas pour le plaisir, c'était uniquement au service des masses, on n'avait aucune ambition intellectuelle (...) C'était comme une évidence : c'est pour ça qu'ensuite c'est difficile de rencontrer des gens qui ont un esprit classique et qui veulent raisonner la chose. Je crois en fait que la pensée de Mao Tsetung, on l'avait complètement intégrée, je dis pas qu'elle nous possédait mais elle nous habitait, et c'est un engagement...total. On était complètement à l'écoute des ouvriers, au service de la classe ouvrière. »

La rupture avec la « vie d'avant » est quasiment totale : le décroisement social est ici bien plus que de la rhétorique, c'est le principe même du mode de vie de Colette dans les années qui vont suivre.

- *Paul : s'établir pour « continuer Mai 68 »*

Rappelons que Paul, né en 1947, est fils d'un instituteur et d'une employée, tous deux militants communistes, anciens résistants, athées. Il s'inscrit en Histoire à l'université de Grenoble en 1964, adhère à l'UEC l'année suivante et en devient un des responsables sur Grenoble. Il évolue rapidement vers des positions hétérodoxes et se rapproche de la future UJCml :

« J'étais orienté par mes lectures althussériennes (...) comme historien, je m'intéressais à l'époque où la révolution russe avait mal tourné et puis on remonte comme ça jusque... donc c'était pour moi un vieux débat. Mais par rapport à beaucoup de maos, que ce soit l'UJCml ou après la GP, j'étais pas un anti-trotskyen forcé : ça m'amusait pas ces histoires de

---

<sup>29</sup> Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Archives européennes de la sociologie*, tome 12, 1971, p. 10.

groupuscules(...). Il me semblait juste que par rapport à la question de Trotski, il y avait du neuf à penser dans le tiers-monde, dans le rapport à la science, des choses comme ça »<sup>30</sup>.

On retrouve l'attrait intellectuel pour le côté innovant et « avant-gardiste » du maoïsme dans l'espace du communisme hétérodoxe<sup>31</sup>, mais la démarche de Paul est moins distinctive que celle de Colette avec qui il ne partage ni l'anti-communisme ni l'anti-trotskisme<sup>32</sup>. De plus, Paul est fils de militants communistes et a milité un an et demi à l'UEC et à l'UNEF avant d'entrer à l'UJCml : il y entre donc avec un capital militant conséquent à son actif, contrairement à Colette qui endosse une identité marxiste-léniniste révolutionnaire du jour au lendemain, sans avoir jamais lu un texte de Marx.

En 1968, Paul, inscrit en maîtrise d'Histoire, est membre de la direction de l'UNEF à Grenoble. Nous avons montré que sa connaissance du milieu étudiant grenoblois tout comme ses compétences de syndicaliste étudiant lui confèrent un rôle de « passeur » entre le milieu étudiant et le milieu ouvrier, d'organisateur de la jonction des luttes étudiantes et ouvrières. Contrairement à Colette, établie au moment des événements, qui n'hésite pas à reprendre à son compte les critiques de la direction de l'UJCml à l'encontre du mouvement étudiant jugé petit-bourgeois, Paul considère alors comme « nulle et non avenue » l'injonction de R. Linhart à ne pas prendre part aux événements :

« Je n'y ai simplement pas cru, et on a fait notre vie sur Grenoble : faut dire que je n'avais pas une relation de fascination, comme certains, envers la direction de l'UJ<sup>33</sup> ».

Paul est convaincu du rôle central de la classe ouvrière dans tout projet révolutionnaire mais il connaît également le potentiel militant des étudiants et le juge essentiel. Il reprochera d'ailleurs à Benny Levy, dans les années suivantes, d'être « trop ouvrieriste et de négliger les étudiants ». C'est pourtant bien la Gauche Prolétarienne (GP) qu'il intègre dès la rentrée 1968, pour « continuer mai 68 » :

« Après la liquidation de l'UJ, je me suis trouvé automatiquement sur la ligne de la GP parce que c'était celle qui voulait continuer Mai 68, c'est tout, et surtout pas rejoindre le PCMLF qui

---

<sup>30</sup> Les propos de Paul cités dans cette partie sont issus de l'entretien réalisé le 4/07/08 à son domicile, dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

<sup>31</sup> Sur l'influence de L. Althusser au sein de l'UEC et les scissions successives entre 1965 et 1968, cf. Matonti F., Pudal B., « L'UEC ou l'autonomie confisquée (1956-1968) », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 130-143.

<sup>32</sup> Colette me dit ainsi en entretien : « On a inventé la ligne de l'établissement, c'est pas du tout comme les trotskistes par exemple, qui appliquent quelque chose [...] le politique ne se forge que dans la pratique, contrairement aux trotskistes qui eux ont beaucoup de théories... tandis que nous, Mao avait dit : on fait l'inverse... ».

<sup>33</sup> Diminutif pour UJCml (Union des Jeunesses Communistes marxistes-léninistes).

pour moi était l'horreur, pire que les trotskistes, sectaire, sans intérêt...Non, il fallait continuer Mai 68, ce qui était la ligne de la GP, point. »

Il est nommé maître auxiliaire dans un collège de Grenoble où il enseigne une année (1968-69), bien qu'il n'ait pas obtenu son dernier certificat de licence, ne s'étant pas présenté aux examens en 1968. Insatisfait dans son poste d'enseignant dans lequel il éprouve le « désagréable sentiment d'être revenu en arrière par rapport à 68 » Paul part s'établir à Lyon:

« J'ai fait du stop jusqu'à Lyon avec mon sac à dos, et au panneau Lyon, y'avait une affiche où ils demandaient un pompiste chez Carrefour : j'ai pris le poste, parce que le problème c'était d'avoir des certificats de travail à montrer pour aller dans des endroits plus intéressants : je me suis installé à Bron, dans un HLM pour que ma femme rapplique. [*Mais pourquoi cette décision de s'établir ?*] Pour moi l'établissement, c'était aller là où ça se passe, donc ma conviction profonde était que ça se passerait là, mais pas seulement là : ça ne me posait pas de problèmes de passer du jour au lendemain au soutien d'un mouvement lycéen sur la sexualité libre. Et c'était là-dessus qu'on s'était engueulés avec Benny Levy... Il fallait continuer 68 dans tous les sens, que ce soit dans les luttes radicales des OS ou dans les luttes des lycéens... Alors, est-ce que j'avais une image héroïsée de la classe ouvrière : pas vraiment... Enfin sûrement, mais j'allais pas au contact avec des réalités différentes, j'allais au contact avec ceux qui étaient capables de faire Mai 68, c'est tout [...] Disons qu'il y avait une phase où la construction d'une force politique impliquait qu'on *tisse des liens qu'on n'avait pas naturellement* et dont on était coupés par les syndicats donc voilà, j'ai toujours perçu ça comme une étape. »

Les motivations de l'établissement sont chez Paul beaucoup plus pragmatiques que chez Colette qui se vit davantage comme une missionnaire, porteuse d'un évangile<sup>34</sup> :

« Il fallait quand même remonter les mentalités, dire que c'était possible, il fallait moraliser les gens, leur dire qu'il y avait un idéal, c'est ce qu'on a fait. » (Colette)

Sans aller jusqu'à nier la part de messianisme dans la démarche de Paul, on ne retrouve pas chez lui la même idéalisation de la classe ouvrière, ni le sentiment d'avoir fait quelque chose d'héroïque, sentiment extrêmement présent au contraire dans le récit de Colette qui ne cesse de se présenter comme une héroïne martyre. Il faut sans aucun doute rapporter cette divergence des représentations du rôle d'établi et de la classe ouvrière, à la plus grande distance sociale de Colette par rapport à cette dernière – la mère de Paul a été longtemps ouvrière avant de devenir employée – ainsi qu'à sa socialisation religieuse (ayant favorisé une

---

<sup>34</sup> Au sens étymologique du terme : bonne nouvelle.

esthétisation et une valorisation de l'altérité reposant sur une représentation essentialiste du peuple « bon »<sup>35</sup>).

### **b) L'établissement : une expérience (quasi)totale**

Paul décrit son établissement comme un échec :

« J'ai essayé assez longtemps mais bon, mon établissement est un échec complet : enfin, sur les critères de l'époque quoi... C'est-à-dire que je n'ai pas développé de pratiques militantes, de groupes militants là où j'ai travaillé : à chaque fois, j'ai été rattrapé par les flics ou par la CGT, très très vite [...] Y'a eu aussi la prison et finalement, mon dossier de flic me suivait... »

Tandis que Colette le décrit comme une « réussite totale » :

« Nous, c'est catastrophique parce qu'on était d'une efficacité redoutable ! On a déclenché la grève à Contrexéville en mai 68 alors qu'on n'y était que depuis janvier (...) ça a été la grève la plus forte de la plaine des Vosges ! [...] On a été condamnés d'ailleurs (...). Et j'ai eu énormément de procès, et de nombreuses perquisitions ! [A votre domicile ?] Chez moi oui ! On se séparait Adrien et moi pour pas qu'on soit pris tous les deux... On a été vraiment très très persécutés. Donc nous, on a parfaitement réussi ! »

On ne peut s'empêcher de lire les paroles de Colette au prisme du schème de la persécution et de la rédemption : les arrestations, les perquisitions sont autant de « signes de salut » qui apportent des bénéfices psychologiques, confortant Colette dans sa quête. La réussite de l'établissement est associée dans ses propos à la répression, dans la logique pénitentielle du pèlerinage<sup>36</sup>, déjà décrite par M. Dressen à propos de certains établis : « Incarner la condition ouvrière purifiait et même sanctifiait. Parfois, plus c'était pénible, mieux c'était. »<sup>37</sup>.

Bien que les expériences d'établissement de Paul et de Colette semblent incomparables – ce qu'elles sont d'ailleurs sur le plan des motivations, des formes d'intérêts ou sur les objectifs poursuivis – il nous semble heuristique de les envisager comme des *expériences totales*<sup>38</sup> qui

---

<sup>35</sup> Cf. Lechien M-H., « Des militants de la « cause immigrée ». Pratiques de solidarité et sens privé de l'engagement », *Genèses*, 50, mars 2003, p. 94.

<sup>36</sup> A. Hirschman montre que pour le pèlerin, même les pénitences constituent une voie vers la libération des péchés qu'il a commis. Le bénéfice individuel de l'action collective n'est pas la différence entre le résultat qu'espère le militant et l'effort fourni, mais la somme de ces deux grandeurs. Cf. Hirschman A., *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980. Ce besoin d'engagement exceptionnel, d'austérité et de conversion extraordinaire est un élément qui produit ce que D. Gaxie nomme un *effet surrégénérateur*, à savoir cette capacité inhérente à certaines organisations de « produire encore plus de combustible pour en consommer davantage » : « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 27 (1), février 1977, p. 149.

<sup>37</sup> Dressen M., *op. cit.*, p. 153.

<sup>38</sup> Au sens d'« expérience naturelle des possibilités d'une action sur le moi » : Goffman E., *Asiles*, Paris, Ed. Minuit, 1968 [1961].

engendrent une profonde resocialisation. Résumons brièvement leurs parcours d'établis avant d'en entamer la comparaison.

Colette et son mari s'établissent à Contrexéville en janvier 1968. Adrien se fait embaucher comme ouvrier non qualifié aux usines Perrier, mais il n'y a pas d'embauches féminines si bien que Colette s'occupe du « travail politique », au cours notamment des déjeuners qu'elle partage avec les ouvriers de l'usine et leurs épouses sur leur lieu de travail. Le travail politique consiste à faire adhérer le maximum d'ouvriers à une « CGT de lutte de classes » :

« On fait un énorme travail, notre ligne c'est : CGT de lutte de classe ; on écarte la CGT officielle et on la renforce de l'intérieur : quand on est arrivés, il devait y avoir soixante syndiqués sur mille ouvriers, et quand on est repartis, y'en avait plus de deux cents ».

Adrien et Colette préparent et participent au déclenchement d'une grève particulièrement longue aux usines Perrier de Contrexéville<sup>39</sup>. Repérés pour leur activisme, ils quittent Contrexéville pour Besançon en septembre 1968. L'objectif est de s'établir dans de grands bastions ouvriers, mais ils savent qu'ils n'ont aucune chance de rester longtemps à Sochaux<sup>40</sup>, c'est pourquoi Colette et Adrien s'installent à Besançon, avec l'espoir d'entrer à la Rhodiaceta<sup>41</sup> :

« L'idée c'est qu'il y avait la Rhodiaceta, grosse usine : on n'a pas réussi à se faire embaucher là, mais du coup, Adrien est reparti en usine et moi j'ai fait la base arrière en m'occupant de tout ce qui est étudiant et lien avec Sochaux ».

Colette travaille alors à temps partiel à la bibliothèque de l'université de Besançon et participe, en temps que « cadre ouvrière de la GP », au recrutement et à la formation de jeunes maoïstes. Ses difficultés à se faire embaucher en usine et le retour – relatif et précaire – à la sphère universitaire semblent la conduire à endosser le rôle féminin de femme de militant révolutionnaire. En effet, son premier fils naît en septembre 1969 à Besançon et l'on retrouve dans le couple de Colette et Adrien une division sexuée des tâches familiales et militantes

---

<sup>39</sup> Il faudrait ici croiser les informations recueillies à partir de l'entretien de Colette et de celui réalisé avec elle et Adrien en janvier 1971, avec des archives de la CGT, ce que nous n'avons pas fait faute de temps. Il semble néanmoins que l'usine embauchait à cette époque une forte main d'œuvre d'origine immigrée, espagnole, algérienne et portugaise, ainsi que des ouvriers issus du monde paysan et qu'il n'y avait jamais eu de grève de l'ampleur de celle déclenchée en Mai 68 auparavant.

<sup>40</sup> Colette dit à ce propos : « Sochaux c'est un énorme bastion : y'avait une CGT diabolique, qui dénonçait, qui mettait les noms des copains sur les tracts comme ça les flics venaient les arrêter à la sortie ! Personne ne tenait dans Sochaux ».

<sup>41</sup> Il y a ainsi quelques usines particulièrement prisées pour le travail politique des établis du fait des luttes récentes ayant prouvé leur « potentiel de résistance ». Sur la Rhodiaceta, cf. Hatzfeld N., Lomba C., « La grève de Rhodiaceta en 1967 », in *Mai Juin 68*, op. cit., pp. 102-114.

ordinaire : en restant à la maison à mi-temps, et en prenant en charge l'éducation de leur fils, Colette soutient le militantisme de son époux. Mais ils doivent à nouveau quitter la ville après avoir été poursuivis et condamnés pour « organisation de manifestation non déclarée et port d'outils pouvant servir d'armes ». Interdits du territoire du Doubs, ils partent dans la Nièvre :

« Là, notre objectif était de retrouver les partisans, les FTP, et les armes qu'ils avaient gardées, y'avait beaucoup de partisans dans les ouvriers du bâtiment ; y'avait les paysans à Nevers et une ville ouvrière qui essayait de tenir debout, avec les hauts fourneaux De Wendel, une grande base communiste, plus quelques usines comme Vedette ou Thomson, mais surtout le groupe Creusot-Loire : c'étaient les forges. On n'a pas pu y rentrer, mais on s'est installés à Nevers ».

A Nevers, Colette crée en 1972 un Groupe d'Intervention sur les Prisons (GIP) et un Secours Rouge, travaillant alors avec des paysans, des instituteurs, mais également des prêtres. Elle travaille quelques mois comme ouvrière dans la confection (*cf.* Encadré 1 ci-dessous) puis à la chaîne dans une usine de fabrication d'anti-vols ainsi que dans des filatures à Epinal.

Colin, le deuxième fils de Colette, naît en 1972, et Colette en prend la charge : Adrien s'occupe du travail politique en usine (sphère masculine de la production), tandis que Colette se mobilise, au sein du Secours Rouge, sur des sphères privées (écoles, églises, soutien aux prisonniers et à leur famille) où elle investit des répertoires militants « féminins » (engagement corporel et grèves de la faim, recours militant aux réseaux communautaires et de parenté<sup>42</sup>). Mais ici encore, l'arrestation d'Adrien et son emprisonnement les obligent à quitter la région pour Rouen, leur dernière destination d'établis.

### **Encadré 1 : Colette ou le prêche politique à l'usine**

Il faudrait livrer ici des pages entières du récit que fait Colette des six années d'établissement qu'elle a connues avec son époux tant ses représentations (éthico-politiques) du rôle d'établi et de sa mission transparaissent dans le registre de langage emprunté, ainsi que dans les formes du récit. Nous livrons ici quelques extraits bruts d'entretien tant il nous semble que ses propos en disent parfois davantage que leur interprétation, sur le sens qu'elle donne à son existence :

« A Contrexéville j'ai pas pu me faire embaucher, en même temps c'est tout petit et y'avait pas de travail pour les femmes. Mais c'était bien pour le travail politique parce que Adrien maniait sept tonnes en un quart d'heure, comme il était manœuvre, ouvrier non-qualifié : les bouteilles étaient en verre, on a oublié, ça faisait douze bouteilles en verre, dans des caisses en bois, qu'ils devaient monter sur leurs épaules, dans les wagons de Contrexéville, dans la plaine désolée, ça faisait très wagons de

<sup>42</sup> *Cf.* Sherril C., « Women social movement involvement : the Role of structural availability in recruitment and participation processes », *The Sociological Quarterly*, 33 (1), p. 35-50 ; Fillieule O., *Travail militant, action collective et rapports de genre*, *op. cit.*, p. 21-24.



déportation : il montait ces caisses de douze bouteilles pleines, qui sont pas au niveau, c'est à dire qu'il fallait faire un effort pour monter sur le Marche pied plus haut, enfin, il avait fait des calculs et physiquement, c'était intenable quoi : le soir il tremblait, il pleurait, etc... Il maniait sept tonnes en un quart d'heure, vous vous rendez compte ? Et moi, comme c'était très libre, c'est pas comme aujourd'hui, c'était beaucoup moins policé, c'était moins fermé : j'allais manger à la cantine, les épouses pouvaient manger, c'était le système en tout cas à Contrexéville, dans les Vosges, et là on parlait des conditions de travail, mais surtout on écoutait, on recueillait leur parole, on était au service de la classe ouvrière, c'était des masses que la ligne politique devait venir. Donc nous on avait cette confiance dans les masses, et les conditions de travail étaient tellement épouvantables que ce n'était pas difficile de lancer les discussions animées ! (...) On avait complètement coupé les ponts pour vivre avec eux, dans un petit meublé, j'ai découvert des hommes et des femmes extraordinaires : et une amitié et une solidarité qu'on ne rencontre pas ailleurs. On a vraiment vécu des moments formidables. »

« Plus tard, quand on s'est installés à Nevers, j'ai travaillé en usine, j'ai été dans la confection, chez Amaradgi, et je mettais les boutons dans les trous, comme j'étais ouvrière non qualifiée. Les filles qui avaient un diplôme étaient sur les machines, ce qui était le haut du pavé, et moi je devais forcer les boutonnières, vous savez, les boutons, et au bout d'une journée, on a les doigts en sang<sup>43</sup> ! Dans une grande caisse, on prend les chemises, et en force, comme ça, on force les boutons (elle fait le geste) : ça, c'est affreux comme ça fait mal ! Et puis aussi, heureusement, je mettais les chemises dans les sachets, comme on les trouve dans les magasins [...] Et là, je me suis fait repérer, très vite, c'était de plus en plus dur, donc j'ai pu travailler deux mois, puis ils m'ont virée et après je suis rentrée aux anti-vols Neeman, alors ça c'est l'expérience de la chaîne : alors le travail politique sur la chaîne c'est formidable, parce qu'on n'est qu'avec des filles, elles demandent que ça les jeunes ouvrières, oh oui ! Les jeunes filles de 17, 18 ans, elles ont une force incroyable ! Je mettais les petites pièces sur les anti-vols, et ça va très très vite, mais l'oppression est telle, non mais c'est très facile de travailler dans le prolétariat de cette époque hein, parce que aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile, beaucoup plus sophistiqué, mais si vous prenez vraiment le prolétariat de l'époque, avec des cerveaux un peu éclairés c'est incroyable, je n'ai pas de mérite du tout : c'est extrêmement facile ! La répression, vous avez des petits chefs, qui draguent, qui violent à moitié les filles quand elles se rhabillent (...) il suffit d'être à l'écoute et de partager la condition... c'est uniquement ça le travail politique. »

Nous serons beaucoup plus succincts pour Paul, dans la mesure où il ne s'établit que de 1969 à 1972, mais surtout car il est beaucoup moins prolix que Colette. En septembre 1969, Paul part s'établir à Lyon, devient pompiste chez Carrefour et s'installe dans un HLM à Bron où sa femme et sa fille Louise (née en 1967) le rejoignent rapidement. Il travaille comme intérimaire dans diverses entreprises mais peine à se faire embaucher en CDI. S'établir à cette période est devenu plus difficile et la méfiance des employeurs plus grande. Son activité militante est beaucoup plus axée sur la participation aux réunions et l'organisation d'actions militantes au sein de la GP Lyonnaise et à défaut de réussir à motiver des actions militantes sur ses lieux de travail, il rend compte de ses expériences, des conditions de travail, sous forme de données utilisables au sein de la GP et de son journal, *La Cause du Peuple*. Il est arrêté en 1970, lors d'une action militante, et écope de trois mois de prison :

---

<sup>43</sup> On retrouve dans les paroles de Colette la purification comme bien de salut à la base de ses idéaux ascétiques.

« La prison, c'était à Lyon, en 1970. Quelqu'un a eu cette formule comme quoi on encerclait Lyon par l'automobile (*il rit*) parce qu'on avait un établi à Berliet, qui avait déclenché une grève au bout de quinze jours, et trois petits jeunes établis dans l'entreprise Norev à Villeurbanne : celle qui faisait des petites voitures en plastique. Ils ont été virés d'un coup : ils avaient fait du bordel sur des chaînes où y'avaient beaucoup de femmes, donc des usines typiques de celles qui à l'époque réagissaient : on a monté une action où on entrait dans l'usine pour dénoncer le licenciement et on avait mal étudié les voies de sortie, donc les cadres ont fermé les portes et on a été cueillis par les flics à la sortie ! (...) Et du fait de la dissolution officielle de la GP par le gouvernement<sup>44</sup>, je me suis retrouvé emprisonné : ils nous ont libérés les uns après les autres, mais comme ils avaient une fiche des RG comme quoi la veille j'avais été nommé numéro deux du comité de Lyon, le juge a considéré que je devais rester un peu (*il sourit*) ».

A sa sortie de prison, il rentre à Grenoble rejoindre sa fille et sa femme, enceinte de leur deuxième fille. Il y travaille quelques mois en intérim avec un succès politique restreint :

« J'étais dans une assez grosse usine depuis trois jours que la CGT distribuait un tract avec mon nom sur le verso... La direction m'a viré aussitôt : c'était que des choses comme ça... »

Paul se sépare peu de temps après de sa femme, sujette à des « crises psychiatriques » depuis 1969 qui ont raison de leur couple. Il part tenter sa chance à Sochaux (1971) où il s'installe dans un HLM avec une nouvelle compagne, surveillante dans un lycée. Embauché aux usines Peugeot, il a (enfin) le sentiment de pouvoir agir politiquement, mais son passé judiciaire le rattrape et il est licencié à la fin de sa période d'essai :

« J'étais aux pots d'échappements, c'était la chaîne, avec des cadences et tout ça, donc la révolte était latente, toujours : c'était les bons côtés du taylorisme (*il sourit*), c'est le truc où la négociation capital/travail est en direct, donc bien sûr, dans les discussions qu'on avait aux pauses repas, ça discutait vite conditions de travail, etc, mais au bout de trois mois par une maison d'intérim, je devais être embauché automatiquement comme la plupart de mes collègues, et, là, le contremaître m'a dit : on te connaît, on sait que tu as fait de la prison... »

Il quitte Sochaux pour Belfort à la fin de l'année 1972, tente encore quelques embauches en usine, s'engage dans un large mouvement de soutien à la sexualité libre des lycéens, avant de mettre un point final à ses tentatives d'établissement et rentrer à Paris en 1973.

---

<sup>44</sup> Le 27 mai 1970, Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur, dissout la Gauche prolétarienne.

- *Décloisonnement social : la nécessaire occultation du passé*

Paul explique au cours de l'entretien les stratégies mises en œuvre pour déjouer la suspicion des employeurs et réussir à se faire embaucher :

« On s'inventait une histoire comme quoi on était fils de commerçant ou autre, qu'on n'avait pas de cursus entre 14 et 20 ou 22 ans parce qu'on avait travaillé pour ses parents dans une boutique ou un garage ».

La nécessaire dissimulation de ses origines sociales et de son *curriculum vitae* renvoie d'une part à la méfiance des employeurs envers les « gauchistes » mais éclaire également, en creux, l'inenvisageable, l'impossible social, que représentent ces attitudes de transgression, de décloisonnement social qui font de Paul et Colette, comme de l'ensemble des établis, des « transsociaux »<sup>45</sup>. Cette attitude d'occultation de son passé est également la règle vis-à-vis des collègues de travail, pour faciliter l'intégration au milieu social nouvellement rejoint, sans être taxé de « folie ». En effet, toute expérience de décloisonnement social étant par nature anormale, elle suscite l'admiration et/ou la suspicion : on prête aux intrus des intentions dissimulées qui seules pourraient expliquer leur présence dans un lieu où ils ne devraient pas être. Mais dissimuler aux autres ce passé social est également un moyen, voire une condition, pour ces jeunes étudiants, pour investir ce nouveau rôle, pour se protéger des doutes. En effet, couper les ponts avec ses attaches sociales antérieures (familiales, amicales, scolaires, etc.) est un des seuls moyens d'éviter une posture de schizophrénie sociale. Autrement dit, réussir la conversion au rôle d'établi nécessite une rupture radicale avec l'identité antérieure, pour les autres mais aussi (et peut-être principalement) pour soi. Colette explique :

« Vous vous rendez compte à quel point il fallait intégrer les concepts pour réussir à vivre, sans se forcer, à être la femme d'un manoeuvre de Contrexéville pendant des mois ! »<sup>46</sup>

Si l'établissement entraîne une rupture avec l'identité sociale antérieure, la rupture est incomparablement plus grande pour Colette qui a évolué jusque là dans des milieux de la haute bourgeoisie économique et intellectuelle que pour Paul qui a grandi dans la petite-bourgeoisie intellectuelle, aux origines ouvrières proches. L'expérience de l'établissement

---

<sup>45</sup> Martin J. P., *Le Laminoir*, Champ Vallon, 1995.

<sup>46</sup> On peut penser ici que la capacité de Colette à se vivre comme un « héros révolutionnaire » est à rapporter aux dispositions incorporées lors de sa socialisation à la virtuosité religieuse, à l'image du prêtre bolivien qui s'engage dans la guérilla, étudié par H. J. Suarez : « la création mythique d'un héros chrétien révolutionnaire, sacrifiant sa vie par conviction politique et religieuse, renvoie à l'intériorisation de dispositions sociales qui incitent à vivre sous l'angle d'une mystique individuelle le produit d'un apprentissage collectif », in. Suarez H.J.,

engendre ainsi une socialisation politique de conversion pour Colette, et d'alternation pour Paul.

- *Colette : Une conversion au prix d'années d'« ascèse active »*

Habitée, selon ses termes, par la pensée de Mao Tsetung, Colette endosse à partir de janvier 1968 et pour les cinq années suivantes, un nouveau rôle social, celui de « cadre ouvrier » de la Gauche Prolétarienne. Cet engagement politique total a de nombreuses affinités avec une religiosité de virtuose : Colette parle à plusieurs reprises de son rôle de « porteur de bonne parole » au sein des « masses » et les affinités entre sa représentation de l'établi et celle du prêtre ouvrier sont multiples :

« On est allés s'établir, non pas comme prêtres ouvriers mais parce que le politique ne se forge que dans la pratique, on pensait qu'il fallait écouter les masses, que les intellectuels ne savaient pas tout, parce que ce qu'ils savaient, ils le savaient seulement par les livres, ils étaient coupés de la réalité [...] On a joué le rôle d'étincelle en lançant l'idée de la grève. On a dit : Il faut avoir confiance, les masses sont révolutionnaires, oui une grève est possible... Et tous les jours on affichait sur le panneau syndical les dernières informations pour bien montrer la progression »

La dimension messianique est incontournable et l'on peut parler d'« espoir-situé-dans-le-monde »<sup>47</sup> pour caractériser la perception qu'a Colette de son nouveau rôle<sup>48</sup> au sein de la classe ouvrière. La discipline de vie qu'elle s'inflige pour endosser cette nouvelle identité, s'apparente à de l'ascèse active<sup>49</sup>. En effet, Colette opère une réelle conversion, passant par une modification profonde du mode de vie quotidien, de l'environnement social, des pratiques culturelles jusqu'aux pratiques corporelles de présentation de soi. Ainsi, alors que je lui demande si elle suit les événements de Mai 68 à la radio, celle-ci me reprend :

« Ah non : on n'avait pas le temps ! (...) On occupe l'usine à plein temps et on n'écoute pas la radio : c'est bourgeois ça ! Non, on ne pouvait pas ! De temps en temps, on allait à Epinal, et là, on lisait *Le Monde*. [Et vous lisez encore des romans ?] Ah non, non ! On n'avait pas le temps, parce que vous savez, pour supporter, à mon avis, avec du recul, si j'analyse ce style de vie :

---

« Un mystique de la politique. Note de recherche : Sur l'engagement de prêtres-ouvriers dans la guérilla révolutionnaire en Bolivie », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 2004, 155, p. 100.

<sup>47</sup> Bloch E., *Le Principe Espérance*, 3 vol., Paris, Paris, 1976.

<sup>48</sup> Au sens de « l'ensemble des comportements qui sont liés à la position qu'on occupe et qui permettent de faire exister cette position, de la consolider et, surtout, de la rendre sensible aux autres » : Lagroye J., « On ne subit pas son rôle », *Politix*, 1997, v.10, n°38, p. 8.

<sup>49</sup> Pour Max Weber, « l'activité ascétique est poussée à son terme lorsqu'elle pousse le virtuose à entraîner les masses dans une révolution, une transformation radicale de la vie quotidienne de chacun », in Weber F., *Max Weber*, coll. « Sociologie. Prismes », Ed. Hachette, Paris, 2001, p. 76.

pour tenir aussi longtemps, seuls, dans une usine de mille ouvriers, avec les pressions des patrons, la police, il fallait voir l'ambiance ! Pour réussir ce travail là, de passer à trois cent syndiqués ou plus, et réussir cette grève d'une telle ampleur : nous étions sans arrêt dans le travail politique... [Et vous aviez des amis dans le milieu ouvrier ?] Ah oui, on avait des couples, on sortait ; après, à Nevers, j'ai une photo où Adrien fait partie de l'équipe de foot de l'usine... On est complètement dans la vie ouvrière, c'était... formidable, c'était sans aucun problème, c'est à dire que la famille était très très loin, on n'y pensait pas, on habitait dans un meublé parce qu'on n'avait pas d'argent, on n'avait pas de frigidaire (...) On mettait le beurre sur la fenêtre, on le retrouvait, les oiseaux l'avaient picoré. (...) Non, on ne pouvait pas lire... ».

Colette a ainsi arrêté ses études pour se consacrer, corps et âme, à la cause révolutionnaire, vivant de manière clandestine, coupée de sa famille et de tous ses ex-réseaux amicaux, obligée de fuir et de déménager à chaque dénonciation ou problème avec la police. Colette et Adrien reconstruisent ainsi le sens du monde et de leur rôle dans ce monde, dans un processus de conversion s'accompagnant d'inévitables ruptures familiales et amicales (qui sont à la fois la condition et la conséquence du maintien dans le rôle d'établi), opérant une véritable *métanoïa*<sup>50</sup>. Et le fait que Colette, plus de trente cinq ans après, dise en entretien : « l'expérience de l'établissement m'a fondée complètement, c'est à dire que je n'ai fait qu'un avec ce que j'ai fait », souligne ce double je(u) résultant de l'expérience limite de décroissement social, caractéristique des convertis.

- *Paul : une plus grande distance au rôle*

Conséquence ou cause d'une rupture moins nette avec son identité antérieure, on ne retrouve pas dans les propos de Paul, la dimension héroïque de l'établissement, ni le même degré de sacralisation de la classe ouvrière. Bien qu'il reconnaisse une certaine fascination pour celle-ci, Paul ne refoulera jamais complètement ses aspirations intellectuelles et artistiques, n'hésitant pas à faire les mots croisés du Monde au sein des usines où il travaille ou à emporter dans les HLM de Sochaux, les écrits de Lacan :

« Une des différences par rapport à d'autres maos et établis que j'ai rencontrés, c'est que j'ai jamais renié mon intellectualité : je suis parti m'établir à Lyon et à Sochaux avec chaque fois

---

<sup>50</sup> Pierre Bourdieu décrit la métanoïa comme un processus résultant d'une dialectique entre crise collective et crise personnelle et se traduisant par « une régénération de la personne, attestée par les changements de la symbolique vestimentaire et cosmétique qui scellent l'engagement total dans une vision éthico-politique du monde social, instituée en principe de toute la conduite de la vie, privée autant que publique » in Bourdieu P., *Homo Academicus*, Paris, Ed. Minuit, 1984, p. 250. Marnix Dressen écrit à ce propos : « Contrairement à un communisme orthodoxe, le maoïsme attendait de ses disciples une réelle conversion, une métanoïa, chacun devait transformer son personnage et remanier sa destinée », *Les établis...*, op. cit.

deux trois bouquins dans mon sac. J'ai jamais lâché ni la Bible, ni les écrits de Lacan, ni tel ou tel commentaire de Marx, et je me souviens d'une période ultra-ouvriériste de la GP où ça avait été reproché, mais ça ne m'a jamais empêché d'envoyer chier les puritains de l'époque. »

Alors que Colette, dans son entreprise d'immersion totale dans le milieu ouvrier, ne s'autorise aucune critique des ouvriers côtoyés, qui par « nature » ont raison. Son rejet de la bourgeoisie passe ainsi par le rejet/refoulement de ses jugements personnels dans une attitude de renversement systématique du système de valeurs, caractéristique du populisme<sup>51</sup>.

La critique de la bourgeoisie ne passe pas (ou moins) chez Paul par le rejet d'aspirations taxées de « bourgeoises » au sein de la G.P. ni par l'idéalisation du mode de vie et de pensée populaire, comme l'atteste par exemple cet extrait d'entretien :

« J'ai fait un mois à Fit à Grenoble, c'étaient les pneus, j'étais au travail de nuit à rechaper certains pneus : c'était assez pénible, et j'étais coincé avec tous les prolos divorcés de l'usine qui faisaient le travail de nuit pour gagner 20% de plus ; pour le coup, c'était un secteur durablement insupportable de la classe ouvrière, c'est-à-dire une collection de prolos de 30-40 ans qui passaient leur temps à dénigrer les femmes qui les avaient (*il rit*) virés : fixés sur leurs problèmes, misogynes et vous imaginez les blagues machistes qu'on peut accumuler en 8 heures de travail de nuit : j'en ai eu marre à un moment, j'en pouvais plus ! (*il sourit*) ».

Si la dimension – religieuse – de purification de soi par le rejet/refoulement de toute aspiration étrangère aux acteurs des classes populaires côtoyés est absente chez Paul, l'établissement représente néanmoins une expérience totale qui donne sens à son existence et l'inscrit dans une histoire collective de perpétuation d'une utopie éprouvée en Mai 68 :

« J'avais pas une image idéalisée de la classe ouvrière, mais en même temps, j'avais une image de Mai 68 et des usines en grève générale, donc je savais que les deux choses coexistaient : la capacité de soumission et la capacité de révolte (...) Et cette capacité de révolte, on l'avait vécue en 68 et on avait trouvé en 68 cet investissement total dans une cause. C'est cela qu'on essayait de maintenir dans les années qui suivaient, c'était l'expérience totale... qui est aussi celle des sectes, mais d'où l'importance qu'elle soit ouverte sur les autres. [*Ce qui est le cas de l'établissement...*] Voilà, une sorte d'expérience totale, nécessaire, et qui d'ailleurs n'existe pas vraiment en dehors de la guerre (...) On cherchait un *recommencement radical*, c'est sûr ».

Bien qu'incomparables sur de nombreux plans, les expériences d'établissement de Paul et Colette répondent ainsi à la quête d'expériences totales. Pour être comprises, ces aspirations

---

<sup>51</sup> Pierre Bourdieu définit le populisme comme la forme inversée de l'ethnocentrisme de classe, dans « Les usages du peuple », *Choses dites*, Ed. Minuit, 1987, p. 181. Cf. également Grignon C., Passeron J-C., *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989.

au « recommencement radical » doivent être reliées au rapport que Paul et Colette – mais de manière bien plus générale une partie des participants à Mai 68 – entretiennent avec la seconde guerre mondiale et plus particulièrement la Résistance.

- *Des expériences extra-ordinaires, de prophètes espérant la guerre (civile)*

Marnix Dressen utilise le terme *d'habitus extraordinaire* pour rendre intelligible le rôle d'établi et les schèmes de perception et d'action sur le monde de ses enquêtés : « Abandon de l'habitus ordinaire, au profit d'un habitus extraordinaire, l'établissement permettait de vaincre la pesanteur du quotidien et devait ouvrir à un état de grâce permanent. La certitude d'être dans le vrai et le caractère réputé désintéressé de la décision produisaient des éthiques de virtuoses (M. Weber parle de *virtuosenethik*) »<sup>52</sup>. Nous voulons montrer ici que l'identification à la figure du Résistant permet de mieux comprendre ces situations de vie extra-ordinaires, associées à la conviction d'être « dans le sens de l'Histoire ». Les extraits d'entretien ci-dessous soulignent cette certitude d'avoir raison, d'avoir une légitimité malgré l'appartenance à une minorité :

#### Colette

« Quand j'ai milité en usine ou que je faisais des petites actions de commandos contre les cinémas qui passaient les Béréts Verts ou des actions avec des jeunes des CFG, je trouvais que c'était dans la normalité des choses, mes parents étaient sidérés... mais c'était normal, c'était la justesse, c'était de l'ordre : les maos, c'était de l'ordre... Voilà : c'est ça qu'il faut comprendre : nous mettions de l'ordre social. » ; « La GP était vachement organisée pour les actions de partisans, j'en ai organisé quelques-unes quand même... Adrien aussi, et pour des raisons de sécurité on ne se les disait pas. Sur le plan de l'action militaire, de la Guérilla urbaine, j'ai participé à la stratégie des manifestations de rue au moment du procès Geismar, à Paris : j'étais dans un PC où on organisait les manifestants en ville. C'est pas très grave vous voyez, plus symbolique, et avec le sentiment d'être en train de faire quelque chose de tout à fait normal et juste, vous voyez ? »

#### Paul

« Notre idée à l'époque, c'est qu'on va vers une guerre civile, une guerre que le peuple déclenche, pas des groupuscules, mais on est sensé multiplier les actions symboliques. On était très attirés par les modèles des Tupamaros en Uruguay, et en ça oui, la NRP<sup>53</sup> avec l'enlèvement de Nogrette, ça nous paraissait très bien. » Paul participe en 1972 à la séquestration d'un homme ayant blessé des étudiants distribuant des tracts de soutien au Vietnam :

« On en a relâché un tout de suite quand il a dit qu'il était journaliste, mais par contre, l'homme de main, on s'autorisait le droit de le séquestrer et d'exercer une justice parallèle... On n'aurait jamais touché un cheveu de sa tête et on l'a nourri correctement pendant 10 jours. Ça a l'air d'un gag, mais c'est symbolique : y'avait une autre légitimité dans l'après 68, qui affleurait : on pouvait, au nom du mouvement étudiant, arrêter les gens et une partie des gens trouvait ça légitime : suffisamment pour qu'on exerce ce pouvoir comme tel [...] On se sentait le droit d'exercer une contre-violence, maîtrisée, pour mettre en crise le système.

---

<sup>52</sup> Dressen M., *op. cit.*, p. 163.

<sup>53</sup> La Nouvelle Résistance Populaire est l'organe clandestin, armé, de la gauche Prolétarienne.

Ce type d'engagements politiques minoritaires, prônant le recours à l'illégalisme pour lutter contre l'ordre établi, accompagnés de la certitude d'être dans le juste, le bien et/ou l'ordre, risque d'être mal interprété si on laisse de côté les motivations subjectives. Pourquoi Paul et Colette se sentent-ils légitimes à exercer une « contre-violence » ? La réponse réside, nous semble-t-il, dans la mythologie familiale de la seconde guerre mondiale ainsi que dans la manière dont l'histoire familiale est mobilisée pour soutenir quelque chose qui devient pensable compte tenu des circonstances<sup>54</sup>.

En effet, pour Colette comme pour Paul, l'identification à la figure du Résistant affleure, de manière plus ou moins explicite et consciente : de la comparaison des wagons transportant les bouteilles de Contrexéville à des « wagons de déportation »<sup>55</sup> à la théorisation explicite dressée par Paul :

« Je crois que les gens ne comprennent plus maintenant qu'à cette époque, on était encore dans la guerre... Et pour une partie des gens, nous les premiers, la troisième guerre mondiale ne faisait pas un pli, elle allait venir : le thème de la nouvelle résistance était pour moi évident, alors là pour le coup œdipien, mes parents avaient fait la Résistance, je devais faire la suivante. J'ai mis très longtemps à me débarrasser de cette évidence. On sortait des guerres coloniales, comme dans le film de Kusturica sur la Yougoslavie, on était quelque part encore dans les sous-terrains, comme les Japonais sur leur île qu'on n'avait pas prévenus que la guerre était finie ».

On retrouve l'importance de la transmission d'une mémoire familiale d'engagement dans la formation de dispositions à l'engagement (*cf.* chapitre 1) chez celles et ceux, nés pendant ou au lendemain de la seconde Guerre Mondiale, qui ont intériorisé une éthique de la responsabilité individuelle devant l'Histoire<sup>56</sup>. La rhétorique de la légitimité d'actions minoritaires, anti-étatiques, s'inscrit ainsi dans l'histoire récente de la Résistance, et ne touche pas les seuls enfants de résistants (comme Paul) ou de juifs persécutés (comme le conjoint de

---

<sup>54</sup> *Cf.* Tackett T., *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997 [Princeton University Press, 1996].

<sup>55</sup> Colette décrit ainsi le travail de son mari à l'usine Perrier de Contrexéville : « ils devaient les monter [les bouteilles] sur leurs épaules, dans les wagons de Contrexéville, dans la plaine désolée, ça faisait très wagons de déportation », *cf.* Encadré 1.

<sup>56</sup> Colette nous dit : « Mon père m'a élevée dans la devise des franc-comtois, par rapport aux troupes de Louis XIV: « Franc-comtois, rends-toi, et la réponse c'était : Nenni ma foi », donc déjà la résistance [...] Et j'ai un ancêtre qui était un seigneur éclairé, et qui n'a pas été guillotiné parce que il avait rendu des services à Robespierre, donc c'est vraiment une tradition de ma famille. ». La manière dont elle surinvestit le recours à la mémoire familiale lointaine mériterait un article en soi, mais on peut néanmoins avancer que le fait de s'inscrire ainsi dans l'histoire familiale longue avec une telle reconstruction biographique et un tel travail de mise en cohérence (pourtant très contre-intuitif) n'est pas sans lien avec son besoin de se réaffilier après une conversion et une rupture familiale douloureuse.



Colette), trouvant écho beaucoup plus largement auprès de jeunes, qui comme Aline<sup>57</sup>, découvrent au cours des années 1960, la réalité de la collaboration :

« On a été élevés dans un certain nombre d'illusions et je pense que ce n'est pas indifférent dans ce qu'a été ma génération parce qu'on a été un peu élevés dans l'idée que les méchants c'étaient les Allemands, certains Français, mais que les autres c'étaient tous des résistants quasiment ! (...) Et dans les années 1960, l'arrivée d'un film comme « Le chagrin et la pitié », ça a des effets : on se dit que le système est organisé autour de faux semblants, entretenus officiellement, et que ceux qui s'étaient réellement battus étaient plus que minoritaires ! ».

Les exemples sont récurrents et nous en avons déjà fournis dans le premier chapitre, mais c'est la prégnance du spectre de la guerre dans l'horizon proche de nombre des enquêtés que nous voulons souligner. Or l'identification et/ou le sentiment d'appartenance à une minorité persécutée permet de comprendre l'irrationalité apparente des récits et pratiques militantes de ces enquêtés dans les années qui suivent Mai 68<sup>58</sup>.

L'horizon des attentes est donc fortement marqué par la référence à la guerre et à la Résistance, mais transposée en période de paix, la « guerre » devient une guerre des « masses » contre un système économique et politique jugé « fasciste » et condamné à l'effondrement du fait de ses contradictions internes<sup>59</sup> – le marxisme est l'horizon intellectuel des enquêtés dans les années 1960 –. C'est ainsi qu'il faut relire les événements de Mai-Juin 68 : la grève générale, le pouvoir qui vacille, des hommes politiques qui semblent ne pas saisir les enjeux de la crise, offrent un contexte propice à « l'entrée en résistance » de nombreux soixante-huitards, qui vont espérer la guerre<sup>60</sup> quelques mois voire quelques

---

<sup>57</sup> La trajectoire d'Aline est détaillée dans le chapitre 1. Issue des petites classes moyennes, elle n'a pas d'origine juive et ses parents n'ont pas été résistants.

<sup>58</sup> Geneviève, qui consacre plus de dix années de sa vie à Lutte Ouvrière explique ainsi : « Je suis d'origine juive, mon premier mari était d'origine juive donc faut préciser que dans mon subconscient il était évident que de toute façon je ne pouvais que finir en camp de concentration mais c'était une évidence, je ne sais pas comment dire, ça faisait partie d'un tas de choses qui avaient été transmises culturellement. »

<sup>59</sup> Dans l'entretien datant de 1971, le conjoint de Colette explique ainsi : « Nous pensons, après Marx, après Mao, que les contradictions du capitalisme vont en s'accroissant et qu'il ne peut pas en être autrement. (...) Cette situation, de plus en plus violente, de plus en plus insupportable, va pousser le peuple à descendre dans la rue et à choisir des formes de lutte toujours plus dures. On a commencé de le voir en mai 68. Il y a des troubles, la bourgeoisie en a marre, elle envoie les flics qui n'hésitent pas à tuer les gens, ni d'ailleurs à se faire tuer. Ça peut très bien être la guerre. C'est pour ça qu'on va s'établir : si cela doit être la guerre, on préfère l'organiser. (...) La séquestration, par exemple, si c'était vraiment organisé partout, la séquestration des patrons en réponse à la séquestration des ouvriers, ça serait bien, non? ».

<sup>60</sup> C'est ainsi qu'une enquêtée, à qui je demande par courriel si j'ai bien saisi le titre du roman (« En espérant la guerre ») qu'elle publie en 2008, me répond : « Pour la guerre, bien sûr, vous avez raison, à double titre. Quand le vote et le jeu politique apparaissent truqués, déconnectés du réel, reste l'affrontement violent comme issue; d'autre part, pour cette génération qui a "découvert" que le mythe de la France résistante qui lui avait été enseigné était faux, découvert aussi la prose antisémite de la presse d'avant guerre, la grande référence, c'était cela: faire le bon choix, même marginal, avec l'espoir secret qu'un bon conflit jouerait le rôle de révélateur. »

années. L'apparente insouciance vis-à-vis de leurs destinées sociales, que l'on aurait pu rapporter, un peu vite, aux origines bourgeoises d'une partie seulement d'entre eux, est ici éclairée d'un nouveau jour : quand on est persuadé que l'on vit « en sursis », l'aspiration à la mobilité sociale n'est plus une préoccupation première.

- *Des établis susceptibles de menacer l'ordre social dominant ?*

Ce n'est qu'à l'issue de cette analyse que l'on peut revenir sur l'association paradoxale que fait Colette entre la répression et la réussite de leur établissement. Ce qui semblait paradoxal devient logique : peines de prison et perte de ses droits civiques sont autant de « signes de salut ». La répression fonctionnerait ici comme une preuve de la menace que les établis sont susceptibles de constituer pour l'ordre social. De plus, l'expérience de la prison conforte le caractère extra-ordinaire de l'établissement et la perte de ses droits civiques la rupture avec l'identité sociale « antérieure », renforçant ainsi le processus de conversion identitaire :

« Adrien a été condamné : il a fait trois mois de prison, dans trois prisons différentes. Moi j'ai été condamnée à quinze jours avec sursis et déchéance des droits civiques et interdiction du territoire du Doubs... Et ça, ça marque beaucoup parce que quand vous avez 22-23 ans, pour la politique c'est fini ! (...) Je n'ai tué personne, mais le Capital a eu tellement peur que la répression a été effroyable ! Quand les paysans m'ont demandé de faire partie de leur liste, ça m'aurait ancrée, ça nous aurait légalisés, mais cette répression qu'on a subie, et le fait d'être déchue de ses droits civiques, ça empêche des jeunes de revenir dans la vie civile. »

Au-delà du cas singulier de Colette, on peut émettre l'hypothèse que si la répression apparaît bien souvent disproportionnée par rapport aux faits (Paul est condamné à trois mois de prison pour être entré dans une usine et avoir dénoncé des licenciements ; Colette perd ses droits civiques pour avoir organisé une manifestation illégale), c'est que les sanctions ne condamnent pas uniquement les actes illégaux commis mais également la transgression sociale. En effet, par leur existence même, ces transsociaux sont susceptibles d'être une menace (symbolique) pour l'ordre établi puisqu'ils abolissent – au niveau de leur trajectoire – les barrières de classe, incarnant à l'échelle individuelle la dérégulation sociale. Par l'inversion symbolique que leur démarche d'établissement incarne, ils perturbent les règles du jeu social et l'on peut conclure, avec D. Léger, qu'ils « sont menaçants car le déclassement

(surtout s'il est volontaire) implique nécessairement le rejet des normes morales et sociales communément admises : être hors classe, c'est être hors la loi »<sup>61</sup>.

### **c) Sorties d'établissement : l'impossible maintien de l'intégrité personnelle vs la perpétuation professionnelle du décloisonnement social**

Nous traiterons séparément les sorties d'établissement et les processus de reconversion des ressources militantes tant les formes qu'ils prennent sont différentes chez Colette et Paul.

- *Colette : l'impossible routinisation du charisme*

La sortie du rôle d'établi est d'autant plus violente pour Colette qu'elle se fait à ses dépens. L'année 1974 marque en effet la disparition de tous les cadres sociaux dans lesquels Colette vivait son identité maoïste. La dissolution de la Gauche Prolétarienne la laisse « esseulée », « orpheline »<sup>62</sup>; et comme il s'agissait d'une organisation en grande partie clandestine, sa dissolution entraîne la dissolution des liens avec les autres militants de la GP. Quant au cadre conjugal dans lequel Colette vivait son rôle de militante révolutionnaire au quotidien, il vole en éclat : Adrien quitte en effet simultanément son rôle d'établi et d'époux. Les causes de cette séparation sont à chercher dans l'indissociabilité des sphères politiques, familiales et professionnelles dans le couple, de 1967, date à laquelle ils se marient et épousent la cause révolutionnaire, à 1974, date de dissolution de l'organisation politique et conjugale. Il semble en effet que le rejet qu'opère alors Adrien de son passé d'établi (il n'en parlera jamais à leurs enfants) et la possibilité qui s'offre à lui de se reconvertir professionnellement en devenant consultant (alors que Colette l'enjoint à devenir « avocat des travailleurs ») précipite la rupture. Colette a le sentiment de se retrouver alors « avec toute une partie de [m]on histoire volée », n'ayant plus personne avec qui partager cette expérience des six dernières années de sa vie, les cadres dans lesquels elle s'était construite ayant « disparu »<sup>63</sup>.

Au-delà des gratifications symboliques associées au rôle d'établie dans le champ militant des années 1970, c'est également – et surtout – le sens donné à son existence qu'elle perd brutalement, l'entraînant dans de nombreuses années de crise identitaire :

---

<sup>61</sup> Léger D., « Les utopies du "retour" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, Volume 29, 1, p. 63.

<sup>62</sup> Colette me dit ainsi : « C'était un tel choc de s'arrêter, vous savez, y'a beaucoup de camarades qui se sont suicidés [...] C'est très dangereux, il pouvait y avoir une déprime incroyable ! (...) Quand on décide d'arrêter un mouvement, c'est effrayant, surtout à ce niveau là d'engagement. »

<sup>63</sup> Colette se plaint du peu de cas qui a été fait au mouvement maoïste par les historiens et parle d'une « histoire à faire », et je sens lors des deux entretiens de plus de quatre heures chacun le besoin qu'elle a de raconter cette

« Ma vie n'a été ensuite qu'une suite de batailles de ma vie privée... Parce qu'en me quittant, Adrien a abandonné toute notre histoire (...) Je suis restée à Marseille jusqu'en 1980 ; je n'avais plus la force ; je suis restée clandestine (...) Je me suis repliée... pendant trente ans, j'ai été clandestine à moi-même je peux dire, il a fallu trente ans... D'abord, je n'avais plus personne à qui parler et j'étais totalement épuisée, surtout par la répression, ça a laissé des traces : je pouvais pas m'engager, d'abord parce que je ne trouvais rien... Ensuite je ne pouvais pas aller dans un lieu de plus de cinquante personnes parce que je connais bien les flics en civil et si on me prenait, la prison pouvait devenir la prison ferme avec le sursis. (...) J'ai plus jamais rien signé, c'est à dire que mon nom a disparu : j'ai beaucoup traité ça bien sûr en psychanalyse, parce que à force d'être anonyme, je disparaissais, j'étais arrivée à un point de non-retour, je pouvais plus me socialiser »

Le cas de Colette est idéal-typique en cela qu'aucune forme de continuité, de renégociation identitaire n'est possible au lendemain de la dissolution de la GP. Elle se retrouve amputée symboliquement d'une partie d'elle-même et la « prophète révolutionnaire » qui a vécu plusieurs années de manière extra-quotidienne n'a pas de solution de repli. Le retour au quotidien s'accompagne ainsi « d'une période d'« incohérence » identitaire, dont la gravité de la somatisation est un indice fort »<sup>64</sup>. On se trouve face à un cas, limite, où l'intégrité personnelle ne peut être maintenue. Habituellement, « l'habitus tend à se mettre à l'abri des crises et des mises en question critiques »<sup>65</sup>, mais ici Colette n'a pu anticiper la dissolution de son organisation politique pas plus que celle de son couple et se retrouve dans une impasse (identitaire). Quand aucune forme de continuité n'est envisageable, il reste la re-conversion : refouler, une deuxième fois, son passé, pour opérer une forme de régression vers l'habitus primaire<sup>66</sup>. Ce n'est qu'ainsi que la suite chaotique de la trajectoire de Colette prend sens. Elle retourne vivre à Marseille jusqu'en 1981, berceau familial où elle reprend des études (obtient alors un DEA de lettres) et élève ses enfants, en enseignant pour gagner sa vie :

« Seule, j'ai retrouvé un peu mes ressources chrétiennes, forcément, mon éducation qui revenait, j'avais plus que ça et j'ai fait baptiser mes enfants à ce moment là, et je suis rentrée dans l'enseignement catholique, pour une raison : c'est que là, mon histoire ne rentrait pas, on la

---

histoire, son histoire, de « faire mémoire », ayant retrouvé, à travers moi un « cadre social » dans lequel son identité passée avait sa place, faisait sens.

<sup>64</sup> Comparable à la période critique que traverse Gérard Belloin après sa nomination à la Section des Intellectuels Communistes : cf. Pudal B., « Gérard Belloin, de l'engagement communiste à l'« auto-analyse » », dans Fillieule O.(dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 163.

<sup>65</sup> Bourdieu P., *Le sens pratique*, Paris, Ed. Minuit, 1980, p. 102.

<sup>66</sup> Sur cette question de la régression vers les habitus, cf. Dobry M., *Sociologie des crises...*, op. cit., p. 240-259.

laissait à la porte. [...] Après quelques temps dans le public, y'avait aucune suite possible, j'ai préféré entrer dans le privé ».

Le fait d'entrer dans l'enseignement privé reste difficilement intelligible si l'on cherche à en rendre compte par un principe extérieur de cohérence en valeurs ; cela permet par contre de souligner la disjonction entre la « cohérence pour soi » et la cohérence au regard des autres<sup>67</sup>. Or la cohérence doit ici être recherchée dans le type de pratiques et de dispositions à un militantisme prophétique que Colette a intériorisées : à défaut d'offre politique où elle puisse les reconvertir au milieu des années 1970, sa quête de biens de salut va temporairement (re)trouver réponse dans la sphère religieuse. Colette se remarie ainsi en 1983 avec un professeur de collège rencontré à Dijon, catholique pratiquant, avec qui elle s'engage dans un groupe religieux :

« J'ai fait partie d'un groupe : « Foi et vie », où j'ai trouvé un très bon accueil, où y'avait de la réflexion, on lisait des pages de l'évangile, je me suis mise à étudier la Bible, l'Évangile, Soljenitsyne le faisait... et comme mon besoin d'engagement est très fort, et que j'ai une foi qui est énorme, je me suis donnée à fond ».

Ce retour au « religieux », que l'on peut imputer à *l'hysteresis de l'habitus*, éclaire également sur les conditions de possibilités (et d'impossibilité) de perpétuation d'idéaux et de pratiques militantes quand le contexte d'offre politique a évolué et que les cadres sociaux dans lesquels l'identité politique passée prenait sens sont disloqués. Ce cas limite<sup>68</sup>, caractérisé par une véritable rupture des idéaux défendus *via* l'engagement, est heuristique<sup>69</sup> dans la mesure où il oblige à sortir d'une explication idéologique de l'engagement, pour le penser comme un rôle social, défini par une position et des pratiques. Or Colette occupait une position de cadre (ouvrier) dans une organisation politique de relative petite taille où elle disposait tout à la fois d'une grande liberté d'initiative et d'un pouvoir social conséquent, notamment

---

<sup>67</sup> Pour M. Pollak, il faut en effet distinguer trois dimensions identitaires : l'image de soi pour soi (autoperception) ; l'image donnée aux autres (représentation de soi) ; et enfin l'hétéroperception (image qui est renvoyée par les autres). Pollak M., *L'expérience concentrationnaire*, Paris, Métailié, 1992, p. 276.

<sup>68</sup> Ce cas limite n'est pas aussi singulier qu'il peut le paraître. Il partage en effet un certain nombre de similitudes avec les trajectoires de militants gauchistes d'origine juive, opérant un « retour » au judaïsme au cours des années 1980 et 1990. Une seule des enquêtés correspond à ce profil de trajectoires post-soixante-huitardes si bien qu'il ne sera pas développé dans la thèse. Nous renvoyons par contre à la thèse de Béatrice de Gasquet : celle-ci rencontre en effet de nombreux ex-soixante-huitards dans la synagogue juive libérale qu'elle enquête. Cf. De Gasquet B., *Politiques de genre à la synagogue. Ethnographie de synagogues non orthodoxes en France*, doctorat de sociologie, en cours, sous la direction de Hervieu-Léger D. et de Heinen J.; Cf. également, Spire A., *Identités communistes juives en France après la Seconde guerre mondiale*. Maîtrise d'histoire, Paris X, 1995.

<sup>69</sup> En tant que cas limite, il présente en effet l'avantage de laisser « plus facilement que les autres apercevoir et déchiffrer les propriétés de la série dont il relè[ve] » (Chapoulie J-M., préface à Hughes E.C., *Le Regard*

d'encadrement. Ses dispositions à l'organisation, à la direction, à l'encadrement, tout comme l'intérêt de Colette pour la « formation intellectuelle » ne sont pas actualisables dans le syndicalisme enseignant<sup>70</sup> (il faudrait pour cela que Colette « en rabatte » pour s'ajuster à un travail plus routinier d'« exécutant »), alors qu'elle trouve moyen de les rejouer dans une communauté religieuse moins institutionnalisée et de plus petite taille. La notion d'« englobement des contraires »<sup>71</sup> est utile pour rendre compte de l'incohérence identitaire sur le plan des valeurs qui semble sublimée (aux yeux de Colette du moins) par une cohérence au niveau des pratiques. Dans un contexte de forte démobilisation politique, l'espace confessionnel apparaît comme une institution pourvoyeuse de ressources servant à la mutation d'engagements radicalement discrédités, offrant notamment à Colette la reconnaissance sociale (« j'ai trouvé un très bon accueil ») dont elle bénéficiait comme cadre ouvrière de la GP et qu'elle ne retrouvait pas comme simple syndicaliste enseignante.

- **1990-2004 : tensions identitaires, psychanalyse et « retour du refoulé » :**

Colette vit à Dijon avec son second mari jusqu'au milieu des années 1990, heureuse dans un premier temps d'avoir retrouvé une certaine stabilité, mais à nouveau ébranlée lorsque celui-ci s'avère violent. Le refoulement de ses années d'établissement et la tentative de « passer à autre chose » en se mettant en couple avec un homme plus jeune, non militant et catholique pratiquant la mènent à une nouvelle impasse identitaire. Colette entame alors une analyse et part à la recherche d'anciens camarades maoïstes auprès desquels elle espère redonner sens à ses années d'engagement, renouer le fil d'une identité déchirée : « Partout où je suis allée, j'ai cherché des maos, à chaque fois ». Cette quête tragique d'une identité confisquée fait de Colette la « dernière des maoïstes », celle-ci allant jusqu'à qualifier de maoïste<sup>72</sup> son comportement électoral dans les années 1980 ! Elle rencontre à plusieurs reprises des ex-maoïstes, à Dijon notamment, et suit les publications de certains d'entre eux, selon une logique qui me paraît dans un premier temps irrationnelle (en valeur) :

---

*sociologique. Essais choisis*, textes rassemblés et présentés par Chapoulie J-M., Paris, Ed. de l'EHESS, 1996, p. 53, cité par A. Paillet in *Sauver la vie, donner la mort*, Paris, Ed. la Dispute, 2007, p. 106).

<sup>70</sup> Colette a d'abord enseigné dans le public avant d'entrer dans le privé, mais elle dit ne « pas avoir supporté » le syndicalisme enseignant, trop « terre à terre » ou encore « corporatiste ». La reconstruction biographique est ici tellement forte qu'il est difficile de reprendre ces extraits d'entretien : au-delà de la difficulté objective à reconverter des dispositions au militantisme révolutionnaire dans le syndicalisme enseignant, le fait que Colette n'ait pas passé le CAPES doit y être pour beaucoup dans son reclassement dans le privé (même si elle a fini par obtenir un équivalent, en interne).

<sup>71</sup> Dumont L., *Homo hierarchicus. Le Système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard, 1979 [1966], p. 397.

<sup>72</sup> Elle nous dit en effet : « Je votais... comment vous dire : une bonne mao vote en fonction du terrain ».

« J'ai suivi les copains [*elle parle des ex-maos*], je lisais tout ce qu'ils sortaient : Glucksmann sur la guerre, puis sur les dissidents ; c'est à dire que ça me maintenait en lien ».

Après m'être étonnée de ses lectures et de son rapport aux « nouveaux philosophes », je comprends que ce qui compte pour Colette n'est pas tant leur contenu que le fait que les auteurs soient, tout comme elle, d'anciens maoïstes : les suivre lui permet de « maintenir un lien » (ou peut-être plutôt de s'inventer un lien), seul moyen de restaurer son intégrité en renouant avec un passé qui lui a été volé. Les limites d'une analyse sociologique du récit de vie de Colette sont évidentes et l'on se heurte souvent à une pensée apparemment « incohérente », heurtée, largement reconstruite et fantasmée. On peut néanmoins avancer l'hypothèse que les troubles psychiques dont Colette souffre depuis 1974 et jusqu'à aujourd'hui ne sont pas sans lien avec l'impossible deuil d'une identité gauchiste qu'elle a tout d'abord tenté de refouler puis de retrouver, tentatives vaines dans les deux cas.

Colette se sépare finalement de son deuxième conjoint au milieu des années 1990 et s'installe définitivement à Marseille où elle continue d'enseigner dans le privé. Quand je la rencontre, en 2005, elle est professeur de français en lycée, et a renoué avec le militantisme depuis l'année précédente. Excédée par le seul syndicat enseignant du privé à Marseille, mégrétiste, elle participe à la création d'une section CFDT. Et c'est avec le référendum sur le Traité Constitutionnel Européen que Colette réinvestit activement la sphère politique :

« Je suis sortie de ma réserve, et depuis je milite énormément (...) J'aimerais bien qu'on crée le même mouvement que Oscar Lafontaine en Allemagne, c'est mon but. Je voudrais une scission du PS parce que les enjeux sont urgents, et Marseille est coulée parce qu'on a un faux PS (...) Je suis sur le terrain par rapport aux grèves en ce moment, et je vais rencontrer dans quinze jours un sénateur communiste à Marseille pour lui proposer un outil que j'ai un peu conceptualisé<sup>73</sup> pour rapprocher un peu la CFDT et la CGT et pour une plus grande riposte... »

Colette s'est rapprochée du MRC au cours de la campagne contre le TCE (2005), et milite à la CFDT, mais « proche des communistes et de la CGT ». A défaut d'avoir recueilli le matériau nécessaire à une véritable analyse de la carrière post-soixante-huitarde de Colette, on peut dire que son expérience d'établie a définitivement infléchi sa trajectoire, engendrant des formes d'incohérences identitaires profondes, l'impossible perpétuation d'une identité militante dont elle n'a jamais réussi à faire le deuil, et un déclassement social certain. Si cette dernière

---

<sup>73</sup> Colette parle de « travail politique » et continue à se penser comme une « stratège politique » proposant des biens de salut (politiques) innovants : ce sont ici ses dispositions de prophète politique qu'elle reconvertit.

incidence est présente dans la trajectoire de Paul, celui-ci opère une reconversion professionnelle, politique et familiale autrement plus heureuse :

- *Paul : la passerelle salvatrice de « Libé »*

Nous avons interrompu l'analyse de la trajectoire de Paul en 1973, alors qu'il vivait à Belfort et avait pris de la distance vis-à-vis de la Gauche Prolétarienne, du fait notamment de son engagement dans un mouvement de soutien à la sexualité libre des lycéens, jugé petit-bourgeois par la direction de la GP. Sa sortie d'établissement est beaucoup plus progressive que celle de Colette. Après avoir été licencié de l'usine Peugeot à Sochaux et avoir connu de nouveaux échecs à Belfort, il rentre à Paris où il finit sa licence. Pour Paul, la sortie d'établissement résulte du coût de plus en plus important de cet engagement au vu des rétributions symboliques s'affaiblissant avec le temps et la dévalorisation des engagements d'extrême gauche. L'usure des espoirs révolutionnaires face à une révolution qui se fait attendre, la nécessité de reclassement social et l'évolution du contexte d'offre politique ont ainsi raison de son engagement, comme de celui de nombreux autres établis :

« *Qu'est-ce qui motive l'arrêt de l'établissement ?*

L'époque je dirais [...] Y'a un calcul personnel d'un côté, c'est que je m'enfoncé dans une impasse (*long silence*) et le sentiment que la poursuite de Mai 68 ne prendra plus un seul rail (...) De sorte que la dissolution de la GP n'est pas un drame pour moi (...) L'air du temps a basculé, pour les pros comme pour nous : historiquement, c'était plus une époque messianique ; fallait passer à autre chose, et si c'est extrêmement dur pour certains, ça se passe différemment pour moi puisque c'est le moment où je commence à travailler à Libé. »

De retour à Paris, Paul est mis en contact avec Robert Linhart par un ami militant, et travaille quelques temps avec celui-ci sur une enquête de sociologie du travail<sup>74</sup>. La sociologie du travail, qui plus est dans une perspective critique, représente alors une voie idéale pour reconvertir son expérience d'établi et son engagement politique passé en entreprise intellectuelle. Mais devant l'absence de perspective stable dans ce secteur, Paul entre à Libération, par l'intermédiaire de J.M. Bouguereau avec qui il avait collaboré lors d'une enquête sur les conditions de travail dans les papeteries. Devenir journaliste à *Libération* est une opportunité inespérée, permettant à Paul de concilier ses aspirations à « perpétuer Mai 68 » tout en se reclassant après des années d'établissement :

---

<sup>74</sup> Il rejoint en cela le profil collectif des militants reconvertis dans la recherche en sciences sociales, détaillé dans la deuxième partie du chapitre.



« Je me souviens d'un discours, à cette époque à *Libé*, c'était : on dissout la GP, mais on garde la NRP d'un côté et *Libération* de l'autre, les deux extrêmes... La NRP a été dissoute presque immédiatement après, mais c'était l'idée que pour rester à l'affût d'une suite, d'une refondation révolutionnaire quelconque, il fallait avoir un organe de débat, de contact avec un public. [*Vous vous revendiquez donc toujours révolutionnaire ?*] Oui et non, parce que je commence à m'impliquer énormément professionnellement dans *Libé*, c'est une institution en expansion où l'on peut faire plein de choses, enfin c'est une chance extraordinaire pour se réaliser, une nouvelle forme d'expérience totale, je bosse dix heures par jour, je m'investis énormément ».

*Libération* apparaît ainsi pour Paul (mais le schème est valable pour de nombreux ex-soixante-huitards) comme une des réponses possibles à la question des « conditions de possibilité de perpétuation d'une « jeunesse politique » et de sauvegarde des idéaux passés bien que tout alentour ait changé »<sup>75</sup>. Lieu initialement investi pour « rester à l'affût d'une refondation révolutionnaire » et donner la parole aux dominés, *Libération* permet une reconversion progressive des dispositions à un engagement révolutionnaire dans la sphère professionnelle, assurant le transfert de la vocation politique en vocation professionnelle. Alors que Colette se retrouve dans l'impossibilité de perpétuer son « identité maoïste » tant la sortie est brutale et sans issues identitaires, Paul renégocie chaque jour, de manière imperceptible, ses schèmes de perception du monde et de sa place dans ce monde :

« On a espéré longtemps un changement révolutionnaire, donc c'est sûr que quand c'est plus possible, ça fait des dégâts... Il faudrait faire une étude des suicidés de 68 ; ce qui m'a sauvé c'est *Libé*. Du coup, j'opère un long glissement à travers *Libé*, sans rupture brutale. »

Etre journaliste à *Libération* permet ainsi à Paul de « rester au plus près de la critique sociale : une critique sociale branchée sur l'actualité », tout en jouissant du fort prestige associé au journal dans les années 1970 et 1980. Après avoir été chef du service social, Paul est promu chef du service information au moment de la grande restructuration du journal<sup>76</sup>, en 1981. En désaccord avec l'évolution politique du journal, Paul est licencié en 1989 :

« Je suis viré... parce que j'ai un pedigree qui est devenu trop lourd, après des années de rédac chef adjoint, contre Péninou et Pouchin qui ont un projet clair de journal attrape-tout, social-démocrate, qui s'éloigne de toute gauche critique ».

---

<sup>75</sup> Cf. Collovald A., Neveu E., « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, 11, fév. 2001, p. 79.

<sup>76</sup> Cf. Rimbert P., *Libération, de Sartre à Rothschild*, Paris, Raisons d'agir, 2005.

Si *Libération* permettait la perpétuation d'idéaux politiques tout en assurant le reclassement social, l'aspect singulier de cet espace transitionnel apparaît dans l'impossible reconversion : Paul ne trouve pas de cadre de travail équivalent qui reconnaisse ses compétences professionnelles tout en acceptant ses aspirations à la critique sociale. « Le sursis sans cesse renouvelé »<sup>77</sup> que lui offrait son travail de journaliste à *Libération* prend fin. Il travaille à *Infos-Matin* pendant deux ans, participe à plusieurs lancements de journaux (éphémères), accepte un emploi alimentaire pour l'hebdomadaire *La vie*, avant de démissionner et se retrouver au chômage. Partiellement inadapté au marché du travail qu'il a investi par la « petite porte » du militantisme, Paul se retrouve au chômage du fait de l'absence de « niches » ajustées à ses aspirations :

« Je pensais qu'il ne pouvait pas y avoir tarissement à la fois de l'intérêt pour le journalisme et pour la politique : j'étais prêt à m'y recoller, mais finalement rien ne s'est présenté... ».

Quand nous le rencontrons, Paul est à la retraite depuis peu (et le niveau de celle-ci est faible du fait des années de chômage) et vit avec une journaliste qui travaille à *Libération*.

#### **d) Conclusion partielle : les incidences biographiques de l'établissement**

Quelles empreintes biographiques ces expériences d'établissement en usine laissent-elles à long terme ? En comparant les devenirs de Colette et Paul, ces « transsociaux » d'hier, nous tenterons d'établir ce que cette expérience prolongée du décloisonnement social fait aux dispositions, aux aspirations et aux positions.

- *Habitus déchirés, déclassement social et désajustement des appétences aux compétences*

Tout d'abord, leur déclassement social peut être imputé à l'engagement politique passé. En effet, après des années d'établissement, le coût du reclassement social s'avère très élevé, d'autant que Colette comme Paul ont interrompu leurs études universitaires pour partir en usine. Mais s'ils n'intègrent pas les sphères professionnelles pour lesquelles ils avaient été formés, ce n'est pas (uniquement) faute de compétences. En effet, Paul avait commencé à

---

<sup>77</sup> Pierre Bourdieu écrit, à propos des professions « nouvelles », mal délimitées dans l'espace social : « l'avenir indéterminé qu'elles proposent, privilège jusque là réservé aux artistes et aux intellectuels, permet de faire du présent une sorte de sursis sans cesse renouvelé, et de traiter ce que l'ancienne langue appelait un état comme une condition provisoire », in « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 24 nov. 1978, p. 18.

enseigner en 1968 et aurait pu continuer après sa sortie d'établissement<sup>78</sup>, et Colette, après avoir obtenu sa maîtrise de lettres à Rouen et l'avoir publiée, continue ses études à Marseille jusqu'à la thèse, sans jamais pourtant intégrer l'université. C'est pour partie que leurs appétences<sup>79</sup> – ou autrement dit leurs intérêts – professionnels ressortent profondément bouleversés par les expériences politiques et désajustées aux diplômes possédés. C'est ce qu'exprime ici Colette :

« J'ai eu beaucoup de mal dans mes relations avec mes collègues profs, surtout après une immersion aussi forte dans le milieu ouvrier. J'ai pratiquement plus jamais pu m'intéresser aux revendications petites-bourgeoises (...) J'ai refusé tous les postes universitaires, toujours...[*Pourquoi ?*] Parce que j'ai préféré la base, c'est dans la droite ligne du travail prolétarien, du travail d'usine : j'étais mal quand j'avais un poste bourgeois (*long silence*) alors que j'étais très bien à la base... »

La part de reconstruction biographique est évidente dans les propos de Colette et l'on ne peut s'empêcher d'interpréter son « refus » des postes universitaires comme une relecture faisant de nécessité (impossibilité d'entrer comme enseignante à l'université) vertu (refus de s'éloigner de la « base »). Mais il serait tout autant erroné, nous semble-t-il, de s'en arrêter là et de ne pas considérer ses aspirations à enseigner auprès des populations en difficulté scolaire comme constitutive de ce que Colette est devenue. En effet, les années d'établissement passées « au service des masses », « à l'écoute des ouvriers » ont développé, chez Colette (comme chez de nombreux établis reconvertis dans le secteur social ou l'animation socio-culturelle), un goût certain et des affinités avec des personnes issues des classes populaires :

« Je m'emmerdais copieusement à Dijon, dans l'enseignement privé, du coup, j'en suis partie et j'ai fait tous les boulots d'enseignante : en lycée agricole, pour les CAP, les BEP, la fac aussi, les BTS, les premières d'adaptation ; j'ai adoré surtout les premières d'adaptation, les électromécaniciens qui passent à l'enseignement général... Là, j'étais à l'aise et j'adorais ça ; je suis pas bien dans le moyen, mais je suis bien dans tout ce qui est un peu engagement, base... ».

---

<sup>78</sup> Cette démarche aurait cependant été particulièrement coûteuse puisqu'elle aurait représenté un retour en arrière et par là-même la reconnaissance de l'inutilité de l'établissement ; tandis qu'en se reconvertissant dans une profession moins codifiée et moins institutionnalisée, Paul sauve la mise (symbolique) en conférant aux années d'établissement un statut d'étape dans sa carrière (et non pas de parenthèse comme s'il avait repris son activité d'enseignement).

<sup>79</sup> Bernard Lahire différencie les compétences des appétences pour traiter des cas de disjonction : certaines personnes ont ainsi des dispositions qui ne s'accompagnent pas des appétences habituellement associées ou au contraire d'autres ont développé des appétences mais n'ont pas les compétences appropriées pour les mettre en œuvre : cf. Lahire B., « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in : Lahire B.(dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*. Paris, La Découverte, 1999, pp. 121-152.

Quand Colette dit qu'elle ne se sent pas bien « dans le moyen », on retrouve ses dispositions à se penser « toujours au-dessus de la moyenne », intériorisées dès la socialisation primaire, mais il faut y voir également l'impossibilité d'envisager sa profession sans la dimension de l'engagement. Et si elle est « à l'aise » avec un public issu des sections techniques et reléguées du système scolaire, c'est que dans ce cadre, elle rejoue l'expérience du décroisement social et son passé d'établie en milieu ouvrier devient une ressource. Elle a là le moyen de reconstituer une cohérence à sa trajectoire et de retrouver ainsi une intégrité personnelle. Paul perpétue également le décroisement social, mais par son métier de journaliste :

« Je voulais continuer encore Mai 68, d'une autre manière, et se retrouver dans la sociologie du travail ou dans le journalisme, pour moi, c'est un ressort de l'établissement : qui n'a pas fait d'enquêtes n'a pas le droit à la parole ! Faut y aller : faut aller voir. Faute de s'établir, au moins se baisser pour cueillir les fleurs : si on reste sur son cheval, on a une expérience de cavalier mais pas plus... Je continuais à aller enquêter dans des milieux sociaux très différents et mon expérience m'a servi bien sûr : j'étais allé voir de près ce que c'est le travail en usine ! ».

Les propos de Paul décrivent la « métamorphose » d'un engagement politique – s'établir pour aider la classe ouvrière à se révolter – en engagement intellectuel : ses dispositions à la critique sociale deviennent des ressources<sup>80</sup>, des compétences dans son métier de journaliste. De plus, sa position de journaliste à Libération lui permet de concilier la double nécessité de reclassement social et de fidélité aux classes populaires, et de bénéficier des gratifications à la fois matérielles, d'un emploi correctement rémunéré et celles, symboliques, d'une position sociale « inclassable » (ni bourgeoise, ni prolétaire), jouissant d'un capital symbolique conséquent dans le champ militant des années 1970 et 1980.

Des expériences prolongées de décroisement social laissent ainsi des traces, durables, sur les appétences professionnelles et sociales d'enquêtés qui, après avoir été de véritables « transsociaux », n'adhèrent plus jamais parfaitement aux positions et rôles sociaux investis, voire, dans certains cas, travailleront les rôles et les institutions investis du fait de l'importation de ces aspirations. S'il est une question à laquelle ils peinent à répondre, c'est celle de leur « place » : ces dé-placés occupent des positions qui ne correspondent pas (vraiment) à leurs titres, sont mus par des aspirations qui ne correspondent pas (vraiment) à

---

<sup>80</sup> D. Gaxie écrit à ce propos que « l'action collective fournit à certains intellectuels des matériaux d'observation, des problématiques de recherche, des certificats de familiarité empirique, des ressources de compréhension ou

leurs diplômes, développent des rapports distanciés à leurs rôles sociaux<sup>81</sup>, se retrouvent fréquemment au contact d'acteurs issus des classes populaires dans leur vie professionnelle, ont des pratiques culturelles qui ne correspondent pas (vraiment) à celles de leurs collègues, etc. Pour résumer, l'indétermination sociale, caractéristique des « moments critiques », semble s'être perpétuée dans leur cas pour devenir constitutive de leurs habitus que l'on pourrait ainsi qualifier d'*habitus décloisonnés*<sup>82</sup>.

- *Incidences privées : une influence restreinte du gauchisme contre-culturel*

Si Paul et Colette ne restent pas étrangers à la rénovation critique du quotidien, ils n'en sont pas des théoriciens et restent globalement en marge du gauchisme contre-culturel. Cela n'est pas sans lien avec leur expérience d'établis, dans la mesure où pour réussir leur intégration aux milieux ouvriers, il leur fallait se conformer aux styles de vie de leurs collègues de travail. Or vie en communauté, féminisme, *hexis* corporelle « baba-cool » ou usage de drogues auraient été perçus comme des pratiques petite-bourgeoises et comme autant d'obstacles à l'acculturation ouvrière. Colette explique ainsi :

« J'étais pas du tout féministe : je n'ai pas du tout mordu ni au MLAC ni rien... Je suis uniquement prolétarienne, je ne sais faire que ça. Je suis pas bonne pour la société civile, et encore maintenant : je suis complètement... pas sectaire, mais comme ce qu'on nous a reproché aux maos, d'être presque militaires... Tellement sérieux qu'ils ne plaisaient pas, et donc j'ai pas affaire aux problèmes de société [...] Donc les Verts, non : je ne suis pas société civile ».

Si Colette conserve aujourd'hui encore cette vision marxiste des luttes politiques avec une cause centrale, la cause prolétarienne, et des fronts secondaires – « la société civile » selon ses termes – petits-bourgeois et moins « sérieux »<sup>83</sup>, il faut rattacher cela à sa sortie brutale et subie du gauchisme politique. Elle n'opère pas de glissement, de reconversion de son capital militant dans le gauchisme contre-culturel, n'en n'ayant tout simplement pas eu l'occasion.

---

des ressources pour revendiquer une compréhension plus adéquate », in « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 (1), 2005., p. 163.

<sup>81</sup> Cf. Lagroye J., « On ne subit pas son rôle », *Politix*, 1997, v.10, n°38, p. 11.

<sup>82</sup> Un des principes structurants de ces habitus pourrait se résumer aux propos d'une autre enquêtée : « Je suis bien partout mais je ne me sens vraiment chez moi nulle part ».

<sup>83</sup> Elle parle de son petit frère en ces termes : « J'ai mon frère qui a fondé une association humanitaire de médecins : non, lui, il n'est pas du tout pour la violence et la politique... lui, il est de l'autre côté de mai 68, plutôt : Larzac... ».

La sortie de l'établissement est beaucoup plus progressive pour Paul, et il participe notamment en 1972 au mouvement de soutien aux lycéens de Belfort pour la sexualité libre. C'est à cette époque qu'il prend de la distance avec la direction de la GP à qui il reproche son ouvriérisme et sa négligence des nouvelles luttes :

« La GP tournait le dos à toutes les nouvelles luttes : féministes, jeunesse et autres, boostées par VLR ; alors que nous, on pensait qu'il fallait faire alliance avec eux, là-dessus. »

Compagnon de route du féminisme, il se rend sur le plateau du Larzac, part soutenir les ouvriers de LIP, expérimente la remise en question de l'institution familiale mais ne s'en fait pas un théoricien et conserve une vision marxiste du pouvoir et des institutions :

« Le côté communauté n'était pas exclu, mais j'étais plutôt conjugal de fonctionnement (*il sourit*) ; le côté liberté sexuelle était, comment dire, quasiment naturel ; ça faisait partie de l'exploration des choses, c'était la bonne époque : entre la pilule et le Sida...[*Et vous considérez la famille comme une institution de reproduction de l'ordre dominant ?*] Oui, dans les mots... Mais je rêvais pas de Kolkhozes familiaux. Mes mômes ont été dans une communauté à un moment à Grenoble, parce que mon ex s'y était installée : ça ne me posait pas de problèmes. [...] Quelque part je suis toujours marginal, y compris des organisations, mais j'ai pas de pulsions marginales, juste une philosophie générique qui est que le vrai centre est à la marge, mais pas au sens des marginaux, pas avec une fascination pour le marginal. »

On peut émettre l'hypothèse que les années passées à travailler dans le milieu ouvrier fixent une vision politique du monde social où la classe ouvrière et le salariat restent des acteurs centraux, préservant ainsi ces établis des postures individuelles de refus du salariat, et des postures de retrait dans la marginalité, caractéristiques du gauchisme contre-culturel<sup>84</sup>.

- *Dispositions (latentes) au ré-engagement politique et perplexité face à l'offre politique actuelle*

Le deuil de l'établissement ne semble pas avoir altéré les dispositions à la révolte de Paul et Colette qui se disent prêts à se réengager politiquement. Ils semblent cependant peu enclins à investir des luttes sectorielles, comme le souligne ici Paul à qui je demande s'il a eu des activités militantes dans les années 1980 et 1990 :

---

<sup>84</sup> Nous ne voulons pas ici renforcer l'image de deux mondes étanches mais apporter des pistes d'explications à la faible réceptivité au gauchisme contre-culturel de militants ayant connu des expériences prolongées d'établissement. La réponse nous semble résider dans le coût relatif du renoncement à une vision marxiste des rapports sociaux, coût qui s'élève avec le temps passé à travailler en usine comme établi.

« Non, non, j'étais prêt à le faire, mais j'ai pas trouvé. J'étais engagé bien sûr dans les mouvements de 1995 mais sans suite... [Et Attac, et les sans-papiers ? ] Je suis prêt à soutenir ces luttes mais j'ai pas vu ce que je pouvais leur apporter... Non, je trouve très énigmatique la situation : on est dans un pays rentier, alors que le prolétariat est parti en Chine : ça crée quand même une situation bizarre pour tous nos schémas... La globalisation est quand même une situation extraordinairement complexe pour l'investissement politique... L'affaire Besançon m'intéresse absolument pas : construire un parti syndicaliste à la gauche de la gauche, *c'est pas mon histoire*... Tant mieux si ils sont plus forts que le PS, je m'en fous ; c'est un discours qui n'a rien à voir ni avec une révolution du quotidien, ni avec les enjeux mondiaux... [ Vous vous définiriez néanmoins d'extrême gauche ? ] Pourquoi pas... Je suis pas sûr d'être d'extrême gauche, mais je suis du côté du prolétariat mondial oui. »

Et Colette de m'expliquer qu'elle est « trop prolétarienne » pour voter Verts. Paul et Colette sont donc perplexes face à l'offre politique actuelle, n'y trouvant pas leur place, là encore désajustés. Ils descendent par contre fréquemment dans la rue manifester, « en attendant la prochaine époque millénariste » glisse Paul au détour d'une phrase, soulignant par là la persistance de l'espoir d'un changement radical futur et/ou d'un rôle politique ajusté à ses aspirations.

- *Deux trajectoires idéales-typiques marquées par une socialisation politique de conversion*

La trajectoire de Colette incarne le cas limite du deuil impossible et se rapproche en cela des trajectoires de nombreux soixante-huitards n'ayant pas trouvé de voies de reclassement acceptables à leurs yeux et s'étant suicidés<sup>85</sup> dans les années 1970 et 1980. La notion *d'habitus déchiré* prend ici sa dimension tragique et la trajectoire postérieure à l'établissement relève chez Colette de la quête – vaine – d'une identité maoïste amputée par la dissolution de la GP. La préservation de l'intégrité personnelle supplante ici tous les principes de rationalité qui sous-tendent habituellement les comportements humains.

Ce qui « sauve » Paul et le différencie de Colette, c'est le temps qui lui est donné pour renégocier son identité militante. Le principe des conversions et des reconversions réside dans le temps nécessaire pour remodeler les dispositions : or Paul quitte progressivement l'établissement, sans avoir à rompre avec son intérêt pour le monde du travail et le prolétariat, intérêt qu'il réussit à réinvestir professionnellement. L'espace transitionnel que représente

---

<sup>85</sup> Il faudrait réaliser une enquête sociologique sur les ex-soixante-huitards ayant mis fin à leurs jours dans les années 1970 et 1980, malgré tous les obstacles empiriques à une telle enquête, car c'est un profil « collectif » qui reste non étudié.

Libération est un espace qui offre le temps nécessaire à la reconversion d'engagements politiques en entreprises intellectuelles, reconversion qui « ne s'est généralement pas faite sans avoir à gérer de cruelles désillusions »<sup>86</sup>, comme l'expriment les derniers propos de Paul:

« 68, ça a fonctionné comme une révélation même si je suis athée... En 66-67, je fais des choix, notamment politiques qui rompent avec la famille, et qui s'accomplissent dans 68 : c'est une vraie révélation dans la mesure où rien n'est plus jamais pareil qu'avant. D'où ma principale préoccupation durant des années : continuer 68, tout repenser, tout recommencer... Donc quand on se rend compte après quelques années qu'on est dans une impasse, personnelle et collective, ça fait des dégâts... Je ne sais pas ce que je serais devenu sans Libé, parce que cet espace m'a littéralement sauvé en me permettant de gérer pas mal de contradictions dans les constats (...) Et aujourd'hui, à ce stade, on peut dire que j'ai 68 dans les neurones, dans le corps ».

## **2) Quand ouvriers et paysans transgressent les frontières de classe : la dérégulation sociale à l'échelle de trajectoires individuelles**

Si certains étudiants sont « descendus de leur cheval » et sont partis « enquêter parmi les masses » avec les incidences biographiques que nous avons soulignées, il est des salariés et des paysans qui sont allés chercher le « savoir » aux côtés d'intellectuels. Destins croisés. Nous analyserons ici ces *voies de salut populaires* afin de rendre compte du décroisement social depuis l'autre côté de ces rencontres improbables. Pour cela, nous retracerons successivement les trajectoires de Gilles, salarié non bachelier qui reprend ses études tout en militant à la GP au lendemain de Mai 68 et d'Eugène, paysan nantais autodidacte<sup>87</sup>, qui reçoit l'été 1968 des jeunes maoïstes partis « enquêter parmi les masses ». Il s'agira de rendre compte des conditions de possibilité et des conséquences de ces transgressions de classe, en montrant que ce ne sont pas n'importe quels prolétaires que les militants maoïstes ont rencontrés et en soulignant que la mobilité sociale induite par ces rencontres procède d'aspirations qui leur préexistaient. Les trajectoires seront exposées successivement dans la mesure où l'on décrira, avec celle de Gilles, une socialisation politique de conversion engendrée par Mai 68 et une socialisation politique d'alternation pour Eugène qui croise l'événement collectif à un âge moins impressionnable (il a alors 35 ans et Gilles 25).

---

<sup>86</sup> Pudal B., « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 1994, p. 58.

<sup>87</sup> Nous renvoyons ici à la définition proposée par Claude Fossé-Poliak de l'autodidaxie comme « appropriation hérétique de savoirs légitimes » dans son enquête volontairement limitée à une « population d'« intellectuels d'intention » dont les origines sociales et/ou les parcours scolaires initiaux ne les destinaient pas à devenir ou à tenter de devenir ce qu'ils sont socialement et/ou culturellement devenus », in Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, L'Harmattan, Paris, 1992, p. 10.



### a) Gilles : la mobilité sociale par le militantisme et l'hypergamie

Gilles est né en 1943 dans une banlieue populaire de Paris où son père est vendeur sur les marchés et sa mère secrétaire dans une banque après avoir travaillé en usine pendant la deuxième guerre mondiale. Élevé par sa mère, il ne voit quasiment pas son père pendant son enfance, ses parents divorçant en 1946, peu de temps après la naissance de sa sœur Françoise. Sa mère se remarie avec un Arménien qui revient de cinq années de captivité, atteint de tuberculose et de ce fait invalide. D'où plusieurs déménagements pour le suivre dans ses cures en sanatorium, et leur installation à Grasse en 1951, où Gilles grandit de 8 à 19 ans.

- *Une enfance marquée par la misère et la lecture...*

Sa mère et son beau-père sont athées et Gilles est scolarisé à l'école publique où il est l'objet de fréquentes railleries quant à sa pauvreté manifeste et d'insultes racistes (« bougnoule » et « sale étranger » étant les plus fréquentes) du fait des origines arméniennes de son beau-père et de l'absence d'accent du sud. L'enfance de Gilles est marquée par une grande pauvreté : en effet, son beau-père ne perçoit sa pension d'invalidité qu'en 1958, et sa mère, ravaudeuse puis secrétaire dans une carrière de calcaire, assure seule la prise en charge matérielle de la famille. Il se souvient ici de l'humiliation<sup>88</sup> ressentie, enfant, au cours d'une récréation :

« On a survécu tous sur le salaire de ma mère et on a vraiment connu la misère... Je me souviens une fois à l'école, on faisait un jeu dans la cours avec les jambes en l'air et mes camarades se sont moqués de moi parce que mes chaussures étaient trouées... ça marque. »<sup>89</sup>

Malgré la pauvreté, Gilles se souvient avoir grandi dans une famille « où on lisait beaucoup », notamment le Canard Enchaîné chaque semaine, et où l'on achetait chaque année le Goncourt. Gilles se plonge très jeune dans la lecture et dévore tout ce qu'il peut trouver chez lui, à la bibliothèque municipale ou dans des librairies où il n'hésite pas à « emprunter » définitivement les livres qui l'intéressent. On connaît l'importance de la lecture comme

---

<sup>88</sup> Bernard Pudal, cherchant à rendre compte des raisons de l'engagement futur de G. Belloin, remonte à son enfance et écrit : « On notera chez Belloin la précocité de l'humiliation comme condition affectuelle d'une requête en réparation inhérente à son roman social-familial », Pudal B., « La vocation communiste et ses récits », in J. Lagroye (dir.), *La politisation*, Chapitre 7, Paris, Ed. Belin, 2003.

<sup>89</sup> Extrait de l'entretien téléphonique du 8/07/08. Suite à ce premier entretien téléphonique, nous avons entamé avec Gilles une correspondance électronique très soutenue, qu'il a aussitôt comparée à celle que Stéphane Beaud a entretenue avec Younes Amrani (cf. Amrani Y., Beaud S., *Pays de malheur !*, Paris, Éd. La Découverte, 2004). De juillet à décembre 2008, Gilles m'a envoyé plus de trente courriels auxquels il joignait un fichier de réponses et d'analyses de sa trajectoire. Je tiens à le remercier pour sa disponibilité, et pour ce précieux échange.

facteur de réussite scolaire dans les familles des classes populaires<sup>90</sup>, et bien que Gilles n'ait pas un parcours scolaire initial d'exception (il s'arrêtera en 3<sup>ème</sup>), son attirance pour le savoir et la culture « légitime » doit sans doute beaucoup à ce goût pour la lecture précocement développé. La politique par contre n'est pas sujet de discussion dans la sphère familiale<sup>91</sup> et Gilles ne sait toujours pas aujourd'hui pour qui votaient sa mère et son beau-père.

Une dernière singularité familiale doit être soulignée ici : la mère et le beau-père de Gilles jouent au bridge, pratique assez rare dans les milieux populaires, si bien qu'ils côtoient des joueurs appartenant à des milieux sociaux différents du leur. De ce fait, Gilles a eu pour camarades de jeu des enfants de médecins ou de parfumeurs. Il fait ainsi une expérience précoce de décloisonnement social, du fait des goûts culturels parentaux socialement improbables. Sur le plan scolaire, Gilles redouble sa troisième dans l'objectif de passer le concours de l'école normale d'instituteurs, mais baisse les bras en cours d'année devant des résultats trop faibles en mathématiques. Il a quinze ans quand il entre dans la vie active comme aide-chimiste dans une parfumerie à Grasse.

- *1959-1966 : Politisation du sentiment d'injustice, syndicalisme et entrée dans la vie conjugale*

Gilles entre aux PTT l'année suivante, travaillant comme bouliste<sup>92</sup>, puis comme employé au tri postal. Il se syndique peu de temps après à la CGT et adhère au PCF en 1960, sa conscience politique s'affirmant alors avec la Guerre d'Algérie :

« C'est la Guerre d'Algérie je dirais, qui a été un vrai catalyseur (...) Avec un père « bougnoule » et ma mère qui travaillait avec des Algériens, ça aide à réfléchir... [Et pourquoi le PC ?] Des discussions avec les copains, et comme il n'y avait pas de groupuscules à Grasse, c'est une petite ville, la seule organisation qui était un peu plus claire que les autres sur la question de l'Algérie, c'était le PC ; et la classe ouvrière était très politisée dans les milieux populaires, donc par osmose je dirais : on baignait dans ce vote à 25-30% pour le PC et toute

---

<sup>90</sup> Cf. entre autres Lahire B., *Tableaux de famille. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Ed. Gallimard, 1995 ; Claude Fossé-Poliak repère également l'importance du capital culturel extra-scolaire, dont la possession de livres à la maison, dans sa population d'étudiants vincennois non bacheliers.

<sup>91</sup> B. Pudal souligne l'importance de « l'ambiance culturelle familiale » dans la réussite scolaire des dirigeants du PCF, dans *Prendre Parti, Pour une sociologie historique du PCF*, op. cit., p. 117 ; et J.P. Terrail écrit que « L'intérêt pour l'histoire, pour la politique et la marche du monde, la culture militante, la lecture de la presse écrite, la valorisation de la parole et du livre préparent directement les enfants aux apprentissages scolaires en même temps qu'ils permettent aux parents de les aider et de suivre plus longtemps leur scolarité », in *Destins ouvriers, la fin d'une classe ?*, Paris, PUF, 1990, pp. 228-229.

<sup>92</sup> Poste consistant à faire passer des courriers et colis d'un bureau à un autre.

cette idéologie circule... Et j'avais une forte conscience de classe je pense, même si ce n'était pas théorisé bien sûr ».

En 1962, il réussit un concours interne aux PTT (niveau BEPC) et il est nommé sur un poste de « demoiselle du téléphone » à la centrale Inter-archives de Paris. Gilles a alors 19 ans et vit dans un foyer PTT à côté du métro Voltaire. Il milite activement au PCF, devient secrétaire de sa cellule dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement, et rencontre sa future femme, Thérèse, également demoiselle du téléphone, fille d'ouvriers et militante communiste. Gilles fréquente à cette époque les écoles du parti, véritables institutions qui font office d'école de substitution<sup>93</sup> et qui vont renforcer ses dispositions scolaires. Il se marie en 1963 et Nathalie naît l'année suivante<sup>94</sup> alors qu'ils vivent dans une chambre d'hôtel « particulièrement sordide », en attente d'un logement HLM. Afin de pouvoir garder Nathalie, Gilles travaille de nuit et Thérèse de jour. A vingt et un ans, Gilles est déjà considéré comme atypique par ses collègues de travail, du fait de goûts culturels désajustés à sa position :

« je passais pour quelqu'un de différent : peut-être parce que j'étais un militant actif, que j'allais voir et appréciais des films comme « l'île nue », que je n'aimais pas de Funès, que je lisais beaucoup, que je n'avais pas la télé, que je ne racontais pas systématiquement de blagues bien grasses sur les belges, les pédés ou les bougnoules, que je ne m'intéressais pas au football. Et puis, je n'aime pas le rock ni Johnny Hallyday, j'ai du mal à supporter la musique d'après Beethoven, hors la chanson... »

Ils obtiennent en 1965 un logement des PTT en grande banlieue, à une heure et demi de trajet de leur travail.

- *1967 : la rencontre de Mathilde, premier déplacement socio-amoureux*

Gilles rencontre Mathilde en 1967, jeune étudiante qui lui est présentée par un ami rencontré lors du service militaire en Allemagne :

« En 1967, je fais la rencontre d'une des femmes de ma vie : Mathilde, étudiante à Nanterre. Je l'accompagne à la fac en solex, je mets les pieds pour la première fois de ma vie dans un lieu d'enseignement supérieur, des fois je l'attends en jouant au bridge à la cafétéria ! Et le soir je viens la chercher, mais je ne suis qu'un petit prolo qui a le BEPC...»

---

<sup>93</sup> Cf. Pudal B., *Prendre parti...*, op. cit. ; Ethuin N., « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, volume 16, n°63, troisième trimestre 2003, pp. 145-168.

Gilles vit une histoire d'amour avec Mathilde, tout en continuant à vivre avec sa femme et sa fille et à assurer l'économie domestique du foyer. Mathilde, fille d'ouvrier, fille de la démocratisation scolaire, est militante maoïste. C'est par le mari de sa sœur aînée, agrégé de philosophie et membre de l'UJCml que Mathilde est entrée en contact avec des militants maoïstes, qu'elle présente à son tour à Gilles. Celui-ci est toujours militant communiste, mais dans un rapport de plus en plus distancié au parti :

« Je commençais à être en désaccord avec certains trucs: la dékrouchtévisation m'a posé problème, ça m'a semblé bizarre et je l'ai exprimé... A la naissance de Nathalie, j'étais en école fédérale du PC ; nous travaillions sur « fils du peuple » de Thorez, mais les membres ni le parti n'étant riches, nous avions des éditions imprimées à des dates différentes et, avec le mauvais esprit qui me caractérise, j'avais constaté que selon les dates, les socialistes n'étaient pas traités de la même manière. Mon sens de l'humour n'avait guère été apprécié. »

Incité à reprendre des études par Mathilde, Gilles tente une inscription au baccalauréat par le CNED, mais celle-ci lui est refusée<sup>95</sup>, Gilles n'ayant jamais été en classe de seconde. Il continue à militer au sein de sa cellule du PCF mais les nombreuses discussions avec Mathilde, sa sœur, son beau-frère et d'autres militants de l'UJCml le séduisent, peut-être avant tout intellectuellement :

« Mathilde : c'est la découverte d'une autre forme d'amour enrichie de la stimulation intellectuelle qu'elle m'apporte. Nanterre, la radicalité politique, les copains brillants. Quand on se retrouve avec Mathilde, sa sœur et Solal, ce sont des discussions d'un niveau plus que satisfaisant ! C'est la première fois que je suis en contact avec ce genre de personnes et que j'assiste à des discussions entre étudiants, entre intellectuels politisés »

Gilles a vécu avec de nombreuses femmes, et les rencontres amoureuses jouent un rôle central dans sa trajectoire : accélérant, accompagnant ou actualisant selon les cas son déplacement social. Après Thérèse qui partage les mêmes origines sociales que lui, l'hypergamie sous-tendra l'ensemble des autres rencontres.

- *Mai 68 : l'ouverture des possibles sexuels*

---

<sup>94</sup> Gilles et Thérèse n'avaient pas de moyen de contraception car un médecin avait diagnostiqué une malformation utérine chez Thérèse. Ils accueillent néanmoins cette naissance inattendue comme quelque chose d'« évident » selon les dires de Gilles.

<sup>95</sup> Gilles appartient donc à ceux que Claude Fossé-Poliak nomme les « vrais » autodidactes « dont les chances initiales d'accès à l'enseignement supérieur étaient à peu près nulles et qui trouvent dans cet accès dérogatoire l'occasion d'une promotion scolaire, culturelle et sociale d'exception », in *La vocation d'autodidacte, op. cit.*, p. 38.

Gilles est à Nanterre le 22 mars 1968, venu accompagner Mathilde à l'université, il a rendez-vous avec elle place de la Sorbonne le 3 mai, puis il la retrouve quotidiennement :

« C'est une période de grand bonheur : Mai 68 !!! On est deux, on est très amoureux avec Mathilde, le temps est merveilleux, Paris splendide, on est dans un mouvement romantique à l'extrême, on participe de quelque chose qui remue profondément la société, le bonheur !!! »<sup>96</sup>.

Gilles ne se rappelle plus à quelle date exactement il se met en grève aux PTT, mais cela ne change pas son emploi du temps puisqu'il est réquisitionné pour assurer les urgences et la protection de la centrale Inter Archives. Comme il travaille principalement de nuit, il a le temps de rentrer chez lui s'occuper de sa fille le matin, se reposer, pour ensuite rejoindre Mathilde au Quartier latin. Le moment critique et la suspension relative du temps ordinaire facilitent ici l'ouverture des possibles sexuels<sup>97</sup>.

Bien que Gilles milite depuis de nombreuses années, il est timide, si bien que la première et seule fois où il tente de prendre la parole sur son lieu de travail, il s'évanouit. Il a par contre un souvenir inoubliable des discussions tous azimuts, boulevard St Michel :

« Ce qu'il y a de plus marquant c'est la libération de la parole : parler, parler, dire des choses intéressantes, parler de soi aussi... Ce sont des petites gens qui viennent, discutent, racontent leurs idées, pas que des étudiants. [*Mais la libération de la parole, pour un timide, ça fait quoi ?*] Ce n'est pas facile mais je sais écouter et donc j'en ai profité au maximum. Il faut se rappeler de cette chape qui couvrait la société française de l'époque pour prendre la mesure de cette libération : ne serait-ce que pouvoir parler (...) J'ai assisté à de nombreuses discussions boulevard Saint Michel et à des débats en Sorbonne, une seule fois à l'Odéon... Il s'agissait de travailleurs plutôt jeunes, peu habitués à parler en public mais ayant envie de s'exprimer. »

Bien que son salaire comme celui de sa femme passe de 800 à environ 1300 francs, Gilles n'accueille pas les accords de Grenelle avec enthousiasme :

« Les accords de Grenelle n'ont pas fait sauter de joie les militants que je pouvais connaître (ni moi), au contraire puisque pour nous, cela représentait la fin d'un mouvement qui rêvait d'aller beaucoup plus loin. (...) Nous avons expérimenté un pouvoir d'agir. Nous resterons quelques uns à croire possible à nouveau de faire bouger les choses, et puis : qui ne tente rien n'a rien ».

---

<sup>96</sup> Extrait d'un courriel reçu le 17 août 2008.

<sup>97</sup> Mais il faut ajouter que pour les couples ayant des enfants, cette ouverture des possibles a largement avantage les hommes, du fait de la division sexuée des tâches domestique, en particulier la prise en charge des enfants.

Il fait ainsi partie de ces jeunes ouvriers qui tentent de retarder la reprise du travail et se sentent trahis par l'attitude du PCF, tout comme son ex-femme<sup>98</sup>. Peu de temps après, Gilles est muté d'office dans une autre centrale téléphonique, où l'attitude des militants communistes à son égard consacre sa rupture avec le PCF :

« Cette mutation était une sanction à mon avis, du fait que j'avais poussé pour continuer après les accords de Grenelle... Et à mon nouveau travail, les gens du PC ont fait circuler le bruit que j'étais homo ou, au choix, que j'étais un Don Juan dont il fallait se méfier mesdames. »

- *1968-1972 : la concrétisation de l'ouverture des possibles à l'université de Vincennes*

A la rentrée 1968, Mathilde reprend l'université et incite de nouveau Gilles à reprendre ses études, ce qui est dorénavant possible à l'université de Vincennes. Gilles s'y inscrit en droit en décembre 1968, et devient un étudiant assidu de Vincennes, militant activement à la GP sur le campus, tout en continuant à travailler aux PTT parallèlement. Comme de nombreux non-bacheliers, c'est en droit qu'il s'inscrit car c'est la seule section où l'on peut passer la « capacité » pour réintégrer ensuite le cursus universitaire habituel<sup>99</sup> :

« A l'époque, je me dis que le droit ça va me permettre d'apprendre à me défendre contre les injustices et à lutter contre les injustices à un niveau collectif... Je me situe dans la mouvance des idées de l'époque, à cheval entre des idées marxistes et libertaires. C'était sûr que je ne voulais pas devenir cadre pour faire appliquer des ordres et être « complice de l'exploitation du travail », donc la reprise d'études c'était plus pour mieux construire mes bases théoriques... Et c'était aussi un centre de militantisme actif : c'est là que ça se passait, que l'on préparait le changement... Mais il y avait bien sûr le plaisir intellectuel, tout ça est lié. »

Assez rapidement, Gilles et ses camarades non bacheliers de la section de droit créent un petit noyau de militants pour revendiquer le droit aux bourses pour les non-bacheliers ainsi que la reconnaissance de l'inscription à l'université comme équivalent du baccalauréat. Une grève de la faim est entamée, à laquelle Gilles ne participe pas car il travaille aux PTT, mais il devient un des organisateurs du « mouvement en droit ». Après avoir obtenu satisfaction, le petit groupe se lance dans l'ouverture d'une section de science politique :

---

<sup>98</sup> Celle-ci écrit dans une lettre adjointe à son questionnaire : « J'ai vécu comme une trahison la signature des accords de Grenelle ; l'analyse simpliste que la gauche a faite à ce moment-là : « révolution petite-bourgeoise », ne correspondait pas à la situation réelle ». La trajectoire de Thérèse semble similaire à celle de Gilles en de nombreux points (au vu de son questionnaire et de la lettre qu'elle y a adjointe), et nous voulions initialement réaliser un entretien avec elle mais cela s'est avéré impossible pour des raisons de santé.

« C'est nous qui avons monté tout le cursus de science po, avec le soutien de profs : on a eu Julliard, Serge Mallet, Lapassade<sup>100</sup>, etc... C'est vrai qu'on était fier d'avoir réussi ça : on était politisés, le droit ne nous convenait pas, on avait des profs vraiment pas engagés, on voulait monter quelque chose de connexe, qui puisse être en lien avec nos activités militantes... »

Ce petit noyau de transfuges militants crée ainsi la licence de science politique à l'université de Vincennes, plaçant une partie des non bacheliers à des postes administratifs. C'est ainsi que René, le meilleur ami de Gilles, étudiant vincennois non bachelier (également enquêté) devient secrétaire au département de sociologie<sup>101</sup> et le restera jusqu'à sa retraite. Fatigué de mener une double relation, Gilles s'installe avec Mathilde, pour finalement revenir vivre avec Thérèse et leur fille quelques mois plus tard. Il se sépare définitivement de sa femme en 1972, date à laquelle il rencontre Nicole :

« Après ma séparation d'avec Thérèse, j'ai commencé à penser « plus librement ». [...] Je m'installe chez Nicole en 1972, dans son petit studio boulevard de Charonne. Elle est très introduite dans le milieu tunisien contestataire Vincennois que je vais découvrir grâce à elle. »

Gilles associe la rupture conjugale à une *ouverture des pensables*, et évoque à nouveau les rétributions de sa nouvelle union : chaque nouvelle compagne correspond ainsi aux aspirations (culturelles, politiques et sociales) de Gilles au moment de leur vie commune et contribue à l'augmentation de son capital social en l'introduisant (ou en facilitant son entrée) dans des milieux auxquels il aspire.

Vincennes est ainsi un lieu de rencontre des destins croisés qui nous intéressent dans cette partie : Gérard Miller<sup>102</sup>, étudiant et militant maoïste qui partira s'établir en usine, côtoie très régulièrement Gilles aux réunions de la GP, mais sa représentation idéalisée du « peuple »

---

<sup>99</sup> Sur les conditions d'accès à l'université de Vincennes, cf. Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, op. cit., annexe : « L'accès des non bacheliers au centre universitaire Paris VIII : quelques repères », pp. 241-245.

<sup>100</sup> G. Lapassade fait partie de ceux qui votent, en Mai 68, une motion pour ouvrir l'université aux travailleurs : « En Mai 68 j'ai fait voter, dans un amphi de la Sorbonne occupée, une motion réclamant l'ouverture immédiate des Universités aux travailleurs. En ce temps là, nous étions possédés par l'esprit du bien. Nous n'avions pas à réfléchir pour inventer nos mots d'ordre et nos appels au peuple ; nous avons l'impression de faire du neuf, de mettre l'imagination (...) L'Université de Vincennes fut ouverte aux « travailleurs » non point par Edgard Faure (qui voulait limiter l'expérience à un premier cycle) mais par ceux-là mêmes qui, dans le même temps, voulaient détruire l'Université de classe. Comme eux, j'ai soutenu alors ces deux exigences pourtant contradictoires : ouvrir notre université aux ouvriers (car c'était à eux que nous pensions en votant la motion de Mai) et détruire cette même université », in. Lapassade G., « Nous étions possédés par l'esprit du bien », *Esprit*, N° 11-12, novembre-décembre 1978, pp. 107-111, cité par Fossé-Poliak C., op. cit.

<sup>101</sup> Ils se rattachent en effet très rapidement au département de sociologie.

<sup>102</sup> Gérard Miller était encore lycéen en 1968, et il participe à la « longue Marche » maoïste pendant l'été 1968, qu'il passera d'ailleurs chez Eugène, l'agriculteur dont nous dressons la trajectoire ci-dessous !

l'empêche de voir en Gilles, qui continue à travailler aux PTT, dans des conditions de travail particulièrement difficiles, l'un de ses représentants

« Ca m'a fait bien marrer quand Gérard Miller ou André Glucksman m'ont dit un jour, à la GP de Vincennes que je devais aller m'établir ! [Vous avez réagi comment ?] Oh, ce sont des grands intellectuels et moi je n'étais qu'un petit bonhomme titulaire du BEPC... J'ai pas osé éclater de rire ! (...) Je n'ai jamais été considéré comme un travailleur, c'est marrant... Faut dire que comme je travaillais la plupart du temps de nuit, j'étais très souvent sur le campus ».

Destins croisés, représentations croisées : incompréhension croisée ? Que s'apportent-ils réciproquement ? A cette question, Gilles me répond :

« J'ai l'impression que je leur apportais ma jeunesse et mon énergie et eux m'apportaient une qualité de réflexion que j'admirais...Y'avaient beaucoup de discussions, même si on fonctionnait aussi beaucoup sur des slogans, mais j'ai appris énormément. »

Ces intellectuels incarnent la culture à laquelle Gilles aspire alors qu'ils la rejettent au nom d'une université bourgeoise, aspirant quant à eux à être rééduqués par les « masses ». Peut-on conclure de ces rencontres qu'elles sont le fruit de malentendus et reprendre alors l'idée de « malentendus opératoires »<sup>103</sup> ? D'une certaine manière oui, ne serait-ce que parce qu'elles répondent à des attentes et des formes d'intérêts qui n'ont rien de commun, Gilles parlant à ce propos de « différence fondamentale » :

« Entre choisir de vivre « comme le peuple » et être vraiment le petit peuple, confronté à l'obligation absolue de travailler pour payer sa nourriture, celle des enfants, le logement etc... Il y avait une différence fondamentale dont il était très difficile de parler. »

Mais bien que souvent éphémères, ces rencontres ont ouvert des portes, légitimé des aspirations taxées jusque là d'hérétiques dans les réseaux de sociabilité antérieurs, et ont fonctionné comme autant de preuves objectives de la perpétuation du décroisement social auquel les uns comme les autres aspiraient en Mai-Juin 68. L'existence d'espaces militants comme celui de la GP de Vincennes, dans la conjoncture politique de l'après 68 rend ainsi possibles ces rencontres socialement improbables. Et les connexions entre mondes ouvriers et mondes étudiants, largement fantasmées au cours des événements de Mai-Juin 68, trouvent ici des conditions objectives de concrétisation. L'université de Vincennes a ainsi fonctionné, un

---

<sup>103</sup> J-F. Bayart utilise cette notion à propos des institutions « démocratiques » plaquées sur les régimes africains, pour montrer que les individus ne sont pas totalement dupes des effets de domination et qu'ils se réapproprient à leur tour ces formes d'autoritarisme pour faire avancer leurs propres intérêts : cf. Bayart J-F., *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989.



temps, comme espace de synthèse possible entre militantisme, études universitaires et activité professionnelle<sup>104</sup>.

- *1973- 1981 : reconversion dans le gauchisme contre-culturel*

Après avoir obtenu son Deug de science politique, Gilles continue en licence de sociologie, tout en travaillant parallèlement aux PTT. Le contexte de dévalorisation des groupes d'extrême gauche, et le développement des mouvances de l'écologie politique entraînent une réorientation de ses engagements :

« Vers 1972-73, le maoïsme commence à régresser, la GP se déliquescence... Et moi je change d'amour donc mes centres d'intérêt se déplacent aussi... Émerge à ce moment là un mouvement plus libertaire et écolo dans lequel je me retrouve plus en fait, ça me paraît plus proche de mes idées ; avec le MLF aussi duquel je suis extrêmement proche... Et puis nos espoirs déçus d'une révolution prolétarienne font qu'on envisage les choses sous un autre angle quoi. »

L'hypergamie (puis bien sûr l'ouverture de l'université de Vincennes) avait été à l'origine de sa reprise d'études, la rencontre amoureuse de Joëlle en 1974 accompagne ici l'évolution politique. Gilles s'investit alors dans les réseaux « écolos » qui remettent au goût du jour les musiques traditionnelles et organisent des festivals Folk. En couple avec une féministe libertaire, Gilles reconvertit ses dispositions à la révolte dans le gauchisme contre-culturel<sup>105</sup> et aspire un temps au « retour à la terre » :

« Je rêvais de tenter un « aller à la terre » [*Pourquoi ?*] Pour y trouver la « vraie vie », comment dire : ne pas se retrouver tous les matins dans les embouteillages de Paris... Les idées écologistes proposaient une remise en cause du fonctionnement capitaliste en supposant que l'on pouvait à la fois remettre en cause les rapports marchands et construire d'autres relations entre individus (...) On n'est pas dans la rupture avec l'idée d'une révolution, mais dans une nouvelle façon de l'envisager. On est dans ces utopies là dans les années 73-75 : puisqu'on n'a pas pu faire la révolution à cause de ces salauds de révisionnistes qui ont empêché les masses de se révolter, on va faire autrement : dénoncer l'aliénation par le travail et la consommation en changeant de mode de vie... Et puis faut dire que mon boulot aux PTT, c'était pas le pied ! »

---

<sup>104</sup> Roberte, militante féministe investie à la crèche sauvage de Vincennes devient ainsi salariée de la crèche de l'université à partir de 1972. Elle est intégrée au service nettoyage de l'université à la fermeture de la crèche.

<sup>105</sup> Gérard Mauger écrit à ce propos que « Le style contre-culturel procède donc à la fois d'une désillusion gauchiste et du mouvement de reclassement », in « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération 68' », in Chevallier J.(dir.), *L'identité politique*, Paris, CURAPP, PUF, 1994.

En 1975, la femme d'un ami vincennois, enseignante dans un lycée horticole, lui propose de donner des cours de français. Ces premières expériences d'enseignement – quatre heures hebdomadaires de cours de français à Montreuil – renforcent les aspirations de Gilles à quitter son travail aux PTT, mais cela n'est pas (encore) matériellement possible. Dans l'optique de partir travailler à la campagne, il s'inscrit alors en CAP de réparateur de machines agricoles, CAP qu'il obtient par l'AFPA (Association nationale pour la formation professionnelle des adultes). Passionné de mécanique, il propose à la même époque, avec son ami René, une « chronique mécanique » au journal *Libération*, sans succès. On peut faire l'hypothèse que *Libération* a fonctionné comme passerelle de transition entre engagements politiques et engagements professionnels pour des acteurs possédant un capital culturel incorporé<sup>106</sup>, forme de capital culturel dont Gilles est partiellement dépourvu.

Le stage qu'il effectue à la campagne pour valider son CAP renforce d'un côté ses aspirations à quitter son emploi aux PTT, mais le dissuade d'investir l'utopie du « retour à la terre » :

« J'ai assisté à quelques « réunions » et, bien souvent, j'ai été déçu : dans les moins pires des cas, je me suis retrouvé en présence de mystiques, ésotériques, farfelus, peu politisés, beaucoup plus jeunes que moi, sans charge et souvent même pouvant bénéficier d'aides. »

Après dix-sept années passées aux PTT, ce travail est dorénavant trop désajusté aux nouvelles attentes de Gilles : il démissionne en 1977. Il n'a pour autant aucun projet professionnel. Ici encore, c'est par la rencontre d'une nouvelle compagne qu'il se dé-place, pour investir, par cooptation, une des « nouvelles professions » accueillant alors nombre d'ex-militants ayant participé à leur (re)définition en y important des dispositions contestataires :

« Je termine mon stage, me retrouve avec une nouvelle compagne, éducatrice spécialisée qui me propose d'être employé comme aide-éducateur dans l'IMPro<sup>107</sup> où elle travaille. A la rentrée, je suis embauché dans un autre établissement, près de Brie sur Marne. Je tiendrai un an. »

Lors de notre premier entretien, Gilles n'avait pas évoqué cette étape dans sa trajectoire, restant évasif sur les dates, si bien que j'avais cru comprendre qu'il avait démissionné des PTT pour entrer à l'Education Nationale comme maître auxiliaire. Ce n'est qu'après plusieurs échanges de courriels que ses activités entre 1977 et 1981 ont pu être établies clairement<sup>108</sup>.

---

<sup>106</sup> Bourdieu P., « Classement, déclassement, reclassement », *art. cit.*, p.15.

<sup>107</sup> Institut Médico-professionnel.

<sup>108</sup> On voit ici tout l'intérêt de pouvoir revoir un enquêté ou du moins de pouvoir lui poser de nouvelles questions après analyse du premier entretien. Dans les documents successifs envoyés, Gilles répond tout à la fois à certaines de mes questions et ajoute des détails et anecdotes qui lui semblent nécessaires pour (le) comprendre. Il faudrait réfléchir plus longuement à l'intérêt qu'un tel enquêté peut trouver à écrire plus de quarante pages de

Ces échanges auront permis de déconstruire l'apparente cohérence de la trajectoire de Gilles – salarié non-bachelier qui après avoir repris des études, devient enseignant – et d'apercevoir un éventail plus large de l'horizon des possibles biographiques s'offrant à un ex-militant révolutionnaire au cours des années 1970. Gilles expérimente en effet une palette assez large d'activités (avec à chaque étape une compagne différente) avant de se stabiliser dans l'enseignement, dont certaines qu'il a du mal à assumer rétrospectivement et qu'il ne me livre qu'après plusieurs échanges de courriels :

« Après avoir été vaguement éducateur, j'ai une période de chômage, je décide de profiter de facilités accordées aux chômeurs pour m'inscrire au registre du commerce en tant que commerçant ambulancier. Je vendrai des huîtres, puis des bijoux, je tiendrai une crêperie pendant l'été 1981. Nous sommes dans cette période qui baigne dans l'idéologie « libérale » (le « vive la crise de Libé et Montand ») et, je pense, parce qu'isolé (c'est la seule excuse que je me trouve) que je marche en partie là-dedans. »

Après avoir milité activement à la GP et avoir espéré transformer radicalement la société, Gilles a dans un premier temps reconverti ses dispositions révoltées dans les mouvements libertaires et écologistes, cherchant le salut non plus dans la lutte des classes mais dans la transformation des relations humaines et des modes de consommation ; puis face à l'essoufflement, à la fin des années 1970, des mouvements « alternatifs », isolé de ses anciens réseaux de sociabilité, Gilles est tenté par la quête du salut individuel et l'exil intérieur<sup>109</sup>. Ses propos soulignent toute l'importance du contexte d'offre politique d'une part, des rencontres et réseaux de sociabilité ainsi que des conditions matérielles de vie d'autre part, dans les formes que prennent la reconversion d'un capital militant. On a la chance, avec Gilles, de pouvoir suivre la quête non linéaire d'une position sociale ajustée à ses aspirations, et de voir l'horizon des possibles biographiques se réduire peu à peu, au fil des différentes tentatives de reconversion successivement abandonnées. C'est comme si, à travers la trajectoire de Gilles, on pouvait lire différentes histoires ou plutôt une même histoire collective, plurielle, aux

---

réponses aux questions d'une sociologue, s'excusant dans chaque courriel de répondre de manière « fragmentée », « brève », « confuse » et/ou « anecdotique » ; nous ne livrerons ici que quelques phrases écrites par Gilles, qui apportent des réponses : « A priori, le fait d'écrire ne me gêne pas, mais j'ai toujours du mal à m'y mettre. En même temps, notre conversation a agi sur moi de façon bizarre. C'est la première fois que j'ai l'occasion de parler de ma vie de cette manière. Je n'ai jamais voulu m'imposer en tant qu'"ancien combattant soixante-huitard". Je crois que vous en savez maintenant plus sur moi que n'importe qui de mes proches. » Et dans un autre courriel : « Je voudrais vous préciser que j'apprécie beaucoup de pouvoir raconter cela dans une certaine cohérence. Souvent je me suis dit que j'avais eu beaucoup de chance de vivre cette vie et qu'il était dommage que ma mémoire ne soit pas utilisée. Sachez aussi que je tâcherai d'être le plus honnête possible, je ne vois guère l'intérêt (l'avantage) qu'il y aurait à raconter ce qui présenterait une meilleure image de moi. »

embranchements multiples. En acceptant de revenir sur les tâtonnements qui marquent sa trajectoire entre 1977 et 1981, Gilles livre un matériau d'une grande richesse où l'on peut retrouver les hésitations, incohérences, ajustements et adaptations qui caractérisent les processus de renégociation identitaire accompagnant le moment critique du désinvestissement politique et du reclassement social que connaît une grande partie de la génération des « soixante-huitards ».

- *1981-Aujourd'hui : devenir professeur de sciences économiques et sociales*

Grâce à l'argent gagné comme gérant d'une crêperie l'été 1981, Gilles peut vivre plusieurs mois. Le contexte politique s'avère une fois encore décisif puisqu'il est recruté comme maître-auxiliaire en décembre 1981 :

« Alors là, merci Mitterrand, 1981-82 : il recrute énormément de profs et je deviens donc auxiliaire, prof de collège en français et histoire-géo »

Gilles se sépare de Marianne à l'automne 1981 et commence à enseigner quelques mois après dans des collèges de Seine St Denis. Il se réinscrit en sociologie à l'université de Vincennes, vit une période de « papillonnage amoureux » (selon ses termes) avant de se stabiliser avec Nanou, enseignante en LEP. L'hypergamie accompagne à nouveau sa mobilité sociale. Il obtient sa maîtrise en 1983, se syndique au SGEN puis au SNES et obtient sa titularisation comme adjoint d'enseignement en sciences économiques et sociales dans la région nantaise en 1985. Cette stabilisation professionnelle s'accompagne peu après d'une stabilisation familiale avec la naissance de Julien (1986). Nanou se fait muter dans la ville où Gilles enseigne, où ils vivent jusqu'en 1996. En dehors de ses activités syndicales, Gilles n'a pas d'autres engagements militants dans les années 1980 et au début des années 1990. Il s'investit beaucoup sur le plan professionnel, passe le CAPES, et connaît de nouvelles « difficultés dans [mon] couple ». Il demande donc sa mutation pour la Bretagne en 1996, et y rencontre assez rapidement sa compagne actuelle, documentaliste, avec laquelle il se marie en 1999.

Gilles prend contact avec les Verts, adhère en 1997 et se présente aux cantonales de 1998. Il y milite jusqu'en 2001, rend sa carte pour des raisons de fonctionnement interne mais reste sympathisant. Comme Paul, les reconversions professionnelles successives n'ont pas altéré les dispositions contestataires de Gilles. Militant syndicaliste depuis qu'il a intégré l'Éducation

---

<sup>109</sup> Gilles me confie en effet, au moment de la phase finale de rédaction de la thèse (dans un courriel du 17 avril

Nationale, il a toujours voté pour des partis d'extrême gauche aux premiers tours des élections, manifesté régulièrement, et ne semble pas avoir perdu l'espoir d'un changement radical :

« Après 68, j'ai longtemps exprimé l'idée que nous avons semé une graine qui germerait un jour, je commence à trouver la période de latence assez longue, mais je continue de penser que le capitalisme est le pire mode de fonctionnement pour les humains et la planète. »

- *Conclusion : Conditions de possibilité du décroissement social et incidences biographiques*

Si ses chances d'accès à l'enseignement supérieur étaient quasiment nulles à la veille des événements de Mai-Juin 68, il serait erroné d'imputer à ces seuls événements la mobilité sociale de Gilles. Autrement dit, les conditions de possibilité du décroissement social exceptionnel qu'il a connues à l'université de Vincennes sont à rechercher en amont. Le fait de grandir entouré de livres, d'avoir des amis issus de milieux sociaux divers, d'avoir le projet professionnel de devenir instituteur, d'avoir milité au PCF et d'y avoir fréquenté les écoles du parti, tout comme la rencontre amoureuse de Mathilde, étudiante à Nanterre sont autant de conditions<sup>110</sup> qui rendaient envisageable la reprise d'études, en façonnant des appétences pour l'univers intellectuel. Mais quel rôle peut-on alors attribuer aux événements de Mai-Juin 68 dans ce parcours exceptionnel ?

Au-delà du rôle de socialisation politique de renforcement des convictions militantes (*cf.* chapitre 2), indéniable dans la trajectoire de Gilles, Mai 68 a un puissant effet de légitimation d'aspirations à la mobilité sociale qui étaient vécues jusque là sur le mode du rêve et qui lui étaient renvoyées sur le mode du stigmat, notamment par ses collègues de travail qui le considéraient comme « atypique ». Mai 68 vient ainsi élargir le champ des possibles, subjectivement du moins (« ça a rajouté l'espoir que c'était possible »), et l'ouverture de l'université de Vincennes aux salariés non bacheliers en offre les conditions objectives. Le déplacement du *sens des limites* s'accompagne ainsi, pour ces étudiants non bacheliers qui reprennent des études à Vincennes, d'une dé-régulation sociale effective, à l'échelle de leurs

---

2009) que pendant cette période, il « s'alcoolise pas mal ».

<sup>110</sup> Claude Fossé-Poliak écrit à ce sujet : « ces « rencontres miraculeuses » entre intellectuels et milieux populaires (...) dont les intéressés ont su se saisir en mobilisant toutes les ressources morales peuvent être expliquées en recherchant d'une part, ce qui, dans leur histoire permet de rendre possibles, pensables, souhaitables des « intrusions » dans un univers social étranger, sans oublier, d'autre part, que ces rencontres supposent l'existence de formes et de lieux – historiquement variables – de sociabilité intellectuelle qui autorisent « la promotion culturelle du peuple » », *in La vocation...*, *op. cit.*, p. 120.

trajectoires individuelles. Ils rejoignent en cela les postures de dé-placés de Paul et Colette et se caractérisent, tout comme eux, par une relative indétermination sociale. C'est ce qu'exprime Gilles quand il dit ne jamais s'être senti complètement intégré dans un milieu social, et c'est pourquoi il ne peut répondre à ma question portant sur sa position dans l'espace social :

« J'évite de me poser la question (il rit) [*Mais si je vous la pose quand même ?*] Excellente question, je ne vais pas tarder à y répondre (sur le ton de la plaisanterie et en riant)... Non, j'ai une capacité de réflexion... Je me sens exploité comme un prolétaire en temps que salarié mais capable de discuter : avec vous par exemple... Et puis la classification sociale, c'est quelque chose de difficile et d'artificiel, vous le savez aussi bien que moi<sup>111</sup> ! »

« Atypique » parmi ses collègues de travail aux PTT, non reconnu comme « travailleur » au sein de la GP de Vincennes, considéré comme un « demi étudiant »<sup>112</sup> par certains professeurs à l'université, Gilles se trouve, au cours des années 1970, dans une position que l'on pourrait qualifier d'*apesanteur sociale*.

L'évolution politique et professionnelle de Gilles au cours des années 1970 et au début des années 1980 est exemplaire dans la mesure où elle présente successivement différentes tentatives de perpétuation d'idéaux politiques à l'heure des reclassements. C'est ainsi plusieurs profils collectifs distincts (mais non étanches) que l'on peut appréhender à travers sa seule trajectoire. Enfin, si l'on revient à la question initiale des incidences biographiques du décloisonnement social en Mai 68 (et dans les années qui suivent), on peut conclure à un triple déplacement. Déplacement politique dans la mesure où Gilles rompt avec le PCF au lendemain de Mai 68 et devient militant maoïste à la GP. Déplacement professionnel puisque Gilles reprend des études, obtient une licence et devient des années plus tard professeur certifié en collège puis en lycée. Déplacement socio-conjugal dans la mesure où Gilles se sépare de sa femme, fille d'ouvriers pour connaître de nombreuses compagnes issues des classes moyennes et supérieures. Les femmes ont ainsi joué un rôle décisif dans la trajectoire de Gilles, en commençant par sa mère qui l'élève quasiment seule, puis ses différentes compagnes : ses ruptures conjugales accompagnent, et impulsent presque systématiquement

---

<sup>111</sup> Gilles est enseignant de sciences économiques et sociales et joue ici sur la proximité disciplinaire entre nous.

<sup>112</sup> Gilles se rappelle ainsi d'un professeur du nom de Rouvier qui lui aurait dit, au moment où ils menaient une lutte pour la reconnaissance de l'inscription à Vincennes comme équivalente du baccalauréat : « Vous savez, monsieur, je ne parle pas de vous, mais parmi les non bacheliers, il y a 80% d'imbéciles ».

ses ruptures professionnelles et politiques. Or l'hypergamie<sup>113</sup> est souvent associée à des trajectoires masculines de mobilité sociale ascendante.

**b) « Chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir. Mai 68 m'a confirmé dans cette voie » : Eugène, un paysan autodidacte en colère**

La trajectoire d'Eugène est également marquée par des rencontres socialement improbables avec de jeunes intellectuels, qui n'entraîneront pas une mobilité sociale comparable à celle de Gilles mais qui accélèrent une rupture conjugale, avec là aussi une remise en couple hypergame. Elle nous est apparue particulièrement heuristique pour éclairer d'un nouveau point de vue l'histoire des connexions entre monde paysan, monde ouvrier et monde étudiant et revenir sur la politisation d'engagements religieux ainsi que sur le rôle des prêtres dans le processus de conversion d'acteurs dont les aspirations sont désajustées par rapport aux positions.

• *1933-1962 : éducation religieuse, aspirations désajustées et engagement à la JAC*

Eugène est né en 1933 dans une ferme du pays nantais, cinquième d'une fratrie de sept enfants. Ses parents, petits fermiers catholiques, louent leurs terres au châtelain du village. Sans être militant, son père affiche des opinions de gauche, aimant répéter qu'il « n'y a pas plus grand communiste que le Christ ». Eugène grandit ainsi dans un milieu pratiquant et adhère à quatorze ans à la Jeunesse Agricole Catholique (JAC) alors qu'il commence à travailler dans la ferme parentale, ayant quitté l'école après l'obtention du Certificat d'Études Primaires. Il y milite plus de dix années, animant à la fin des années 1950 le groupe local.

Les relations extrêmement conflictuelles avec son frère aîné, autoritaire et violent, entraîne une hypersensibilité précoce à l'injustice chez Eugène :

« Ma place dans la fratrie et la démission de mes autres frères et sœur devant les "exigences" de mon aîné, qui a eu dans mon enfance et adolescence une attitude très désagréable envers moi, m'ont marqué [...] Si je voulais exister, il me fallait me battre sinon, j'aurais subi comme les autres, la dictature de mon frère. Je considérais cette attitude comme injuste et je la refusais. »

---

<sup>113</sup> Cf. Bozon M., « Mariage et mobilité sociale en France », *Revue européenne de démographie*, 2, 1991, pp. 69-88 ; Bernard Pudal note également « le rôle formateur joué par ces relations informelles dans lesquelles on peut également inscrire le fait que plusieurs militants ont eu pour compagne ou pour épouses des femmes dont le niveau scolaire et social était supérieur au leur », *Prendre parti...*, *op. cit.*, p. 222.

Adolescent, il rêve de devenir pilote d'avion : « mais je n'avais que le CEP, donc j'ai commencé à me poser des questions... », se distinguant alors de ses frères et sœurs par des intérêts désajustés à son milieu social d'origine<sup>114</sup>. Ce n'est d'ailleurs pas le seul trait qui distingue Eugène du reste de la fratrie : les frères et sœurs d'Eugène le stigmatisent pour ses comportements « différents » comme le fait de marcher pieds nus, son attitude d'insoumission vis-à-vis de son aîné ou encore pour sa passion pour la géographie. Cette passion lui a été transmise par son père, figure centrale pour saisir la genèse de dispositions cultivées chez Eugène :

« Mon père qui pourtant ne me parlait quasiment jamais a été un exemple. Sa droiture, son honnêteté, ses quelques réflexions par rapport à l'injustice : « il devrait y avoir une loi qui interdise d'être propriétaire de plus de cinquante hectares » ; ses réflexions sur la tuerie qu'avaient représentée les quatre ans de la guerre de 1914 à laquelle il avait été contraint de participer. Son attitude face à « l'occupant » entre 40 et 44 : « tant que je cultiverai des patates, ils ne me feront pas manger les épluchures » ; le fait que jamais mon père n'ait « baissé le froc devant les bourgeois ». (...) Lui qui pourtant n'avait fréquenté l'école que peu d'années, savait analyser les événements. Il aimait confronter ses idées. Il était passionné par la Géographie et l'Histoire et suivait l'avancée des armées soviétiques vers notre libération à partir de Stalingrad sur une carte de l'Europe étalée sur la table (...) En écoutant la BBC pendant la guerre, sans s'en rendre compte il m'avait donné le goût des informations »<sup>115</sup>.

A 28 ans, travaillant pour ses parents – sans être salarié – depuis plus de dix ans, et après avoir essayé de travailler dans un garage et d'être chauffeur d'autocars, il est incité par l'aumônier de la JAC à passer l'examen d'entrée en formation aux Maisons Familiales Rurales :

« J'avais pas d'espoir, pas d'avenir, pas de métier ni de salaire... L'aumônier qui m'avait donné quelques travaux d'écriture m'a dit un jour : pourquoi tu n'essaies pas de rentrer dans une Maison Familiale Rurale ? Je me pensais bien incapable de le faire... ».

Il est admis en formation en 1961 et part alors à Dijon puis à Lyon, où il est formé neuf mois pour devenir moniteur agricole (niveau bac). Eugène enseigne dès l'année suivante dans une

---

<sup>114</sup> On a ici un cas typique de disjonction entre l'appétence à devenir pilote d'avion et les compétences (scolaires) requises pour y parvenir.

<sup>115</sup> Nous avons procédé avec Eugène de manière assez similaire à celle utilisée avec Gilles. Deux entretiens téléphoniques (d'une durée respective de deux heures et d'une heure et quart) ont été menés les 10 et 11 juin 2008, suivis d'une correspondance électronique approfondie. De son propre chef, Eugène a également fonctionné par documents successifs attachés à ses courriels, dans lesquels il répondait à certaines de mes questions et développait plus largement les points qui lui semblaient essentiels.



Maison Familiale Rurale, continuant à aider son père. La rencontre avec cet aumônier<sup>116</sup> favorise ainsi chez Eugène le développement d'aspirations cultivées, qui n'étaient pas inexistantes jusque là, mais inavouables (à son entourage comme à lui-même). Mais la mobilité sociale ascendante d'Eugène est rapidement interrompue par l'injonction parentale de reprendre l'exploitation ainsi que par son mariage tardif :

« Aucun de mes frères ne pouvait reprendre la ferme à cette époque, et moi je venais de me marier, et même si j'aimais donner des cours à ces jeunes ruraux, je n'étais pas fait pour être enfermé dans une salle de cours... Alors j'ai arrêté les Maisons Familiales Rurales pour reprendre la ferme, en 1962...même si ça n'a pas été facile comme décision, mais *personne n'aurait compris que je ne reprenne pas.* »

On comprend à travers les propos d'Eugène que ses aspirations à quitter son milieu d'origine sont tellement illégitimes et réprouvées par son entourage<sup>117</sup> qu'il les auto-censure, en mettant fin à sa trajectoire de transfuge.

- *1962-1968 : syndicalisme agricole et solidarité avec les ouvriers*

A défaut de changer de profession, Eugène prend des responsabilités syndicales au sein de la FDSEA dont il devient responsable local, ainsi que dans la coopérative agricole de Nantes où il est membre du CA. Militant actif, il participe dans les années 1960 à toutes les luttes paysannes ainsi qu'aux différents mouvements de solidarité avec les ouvriers :

« Dans les années précédant 68, des luttes importantes de paysans se développaient dans notre région, notamment en Juin 1967 à Redon. Manifestation qui dégénéra en un affrontement sévère avec la police. Ce jour-là, devant la brutalité des « forces du désordre », la détermination des paysans vit la police négocier son retrait par un engagement que chacun quitterait la place. Nous étions restés maîtres des lieux et avons vu les CRS rembarquer dans leurs cars et quitter la place les premiers : ça marque ce genre de choses ! [...] En 1967, une grève particulièrement dure et longue, déclenchée par les ouvriers des chantiers navals de Saint-Nazaire, vit se développer à travers le pays un mouvement de solidarité sans précédent. Au niveau de notre

---

<sup>116</sup> Sur le rôle des aumôniers et des prêtres dans le repérage de jeunes chrétiens prédisposés à la conversion, ou encore à l'engagement politique, cf. Suaud C., « Contribution à une sociologie de la vocation : destin religieux et projet scolaire », *Revue Française de Sociologie*, 15(1), janv-mars 1974, pp. 75-111 ; J. Fretel, *Militants catholiques en politique. La nouvelle UDF*, thèse pour le doctorat de science politique, Université Paris 1, 2004 ; Fretel J., « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une *illusio* paradoxale et du passage à l'acte chez les « militants » de l'UDF », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004/5, 155, pp. 76-89.

<sup>117</sup> Sur la crise d'identité sociale qui touche le monde paysan et la difficulté à trouver des successeurs, Cf. Champagne P., *L'Héritage refusé : la crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000.*, Paris, Seuil, 2002.

commune, sous l'impulsion du syndicat agricole, nous avons organisé une collecte de solidarité et une réunion d'information pour et par les ouvriers des chantiers en grève. »<sup>118</sup>

Interrogé sur les motivations de cette solidarité avec les ouvriers qu'il mentionne à plusieurs reprises au cours de l'entretien, Eugène me parle de l'importance d'un militant de la JOC<sup>119</sup> qui était venu parler du syndicalisme dans leur groupe local de la JAC :

« Cet homme m'a marqué, il nous parlait du combat des ouvriers contre les patrons et je me rappelle m'être dit : mais on est tous chrétiens, on a tous des problèmes avec nos patrons, on devrait s'unir plutôt que de se critiquer continuellement. Car entre paysans et ouvriers c'est pas la grande entente : toute ma vie j'ai entendu : « les bouseux qui travaillent pas, ils sèment et ils attendent juste que ça pousse », etc ; et les paysans disent pas mieux des ouvriers : « ils font toujours la grève, ils en foutent pas une... »

Mais il faut également rapporter cette solidarité atypique avec les ouvriers à la configuration syndicale de la Loire-Atlantique, « creuset du pluralisme syndical »<sup>120</sup>. Ainsi, bien avant Mai 68, Eugène est animé d'un profond désir de transformer la société ; il suit donc avec intérêt les premiers soubresauts étudiants de l'année universitaire 1967-68 :

« J'ai suivi ça par la radio, les journaux : au début c'était les étudiants et puis que des organisations : maoïstes, trotskistes, ça me parlait pas vraiment, et puis un jour j'ai entendu Cohn Bendit, qui disait : « Nous on veut pas la réformer cette société, on veut la foutre en l'air », et ça a été un vrai déclic, je me suis dit : mais merde, moi aussi ! Je n'attendais que ça ! »

- *Mai 68 : l'expérience du décroissement social en temps de grève générale*

Eugène participe activement aux événements de Mai-Juin 68 à Nantes, entrant en contact dans les premiers jours du mouvement avec des étudiants d'extrême gauche venus rencontrer des paysans au siège de la FDSEA :

« Au cours de discussions entre les responsables du syndicat local, des animateurs du Comité de Grève du quartier des Batignolles, et des étudiants, nous nous sommes rapidement organisés pour fournir 500 litres de lait par jour aux grévistes des usines du quartier Est de Nantes. Le « Comité de Grève » assurait le transport de ces 500 litres de lait collectés dans les exploitations agricoles et la distribution aux familles. [...] Nous avons agi spontanément, sans en référer à la structure départementale du syndicat. Nous nous réunissions aussi souvent que nécessaire pour

---

<sup>118</sup> Extrait d'un document écrit envoyé par courriel le 16/06/2008.

<sup>119</sup> Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

mener à bien cette action de solidarité et pour imaginer comment nous pouvions l'installer dans le temps et l'étendre à la livraison de légumes, et même de viande afin de permettre une solidarité aussi efficace que possible entre travailleurs des champs et de la ville. Nous commençons à apprendre à nous passer des « patrons ». Nous faisons « la Révolution ». Nous n'avions aucune ambition de prendre le pouvoir. Cela ne nous intéressait pas. Nous souhaitions seulement qu'il échappe à la loi capitaliste. Ce mouvement de solidarité nous paraissait dans l'ordre des choses. (...) La division si savamment entretenue par les « profiteurs » de toutes catégories s'éliminait devant les actes. Nous allions prouver que nous pouvions construire un monde basé sur le respect des différences et sur la solidarité »<sup>121</sup>.

De ces événements de Mai-Juin 68, Eugène retient principalement le décloisonnement social et la solidarité « entre des gens qui se méprisaient habituellement », insistant à plusieurs reprises sur l'importance de ces rencontres improbables, symboles à ses yeux de la résistance à l'ordre social dominant :

« De cette époque, je garde des relations avec un certain nombre d'intellectuels et d'ouvriers. Par la suite, chaque mouvement de rébellion des travailleurs contre des situations d'injustice, voyait immédiatement s'organiser un soutien matériel des paysans. (...) C'est à cette époque que j'ai compris que la « révolution » n'arriverait jamais pour ceux qui l'espéraient demain. Car « la révolution » est dans nos mains. A chacun de nous de créer les actes de Solidarité et d'ouverture à ceux qui sont différents par leur travail, par leur culture, sans souci des barrières que la bourgeoisie s'ingénie à poser entre les travailleurs, entre les peuples, entre les cultures, entre les sexes. Tout est bon pour cette mafia : la religion, l'ethnie, les frontières, le patriotardisme, le sexe, le diplôme, la race [...]. Lorsque que je faisais mon service militaire, une boutade disait : « chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir ». Mai 68 m'a confirmé dans cette voie ; car il est important de chercher à comprendre pour refuser la dictature des privilèges et de la fortune. « OSER LUTTER, OSER DIRE NON », disaient les murs en 68. Ils disaient aussi : Seule la Vérité est Révolutionnaire. Je ne sais si *seule* la vérité est révolutionnaire ; mais je sais qu'il est important de la rechercher par tous les moyens ».

Si les événements de Mai-Juin 68 jouent ici un rôle de socialisation de renforcement des dispositions contestataires, ils viennent surtout légitimer une posture atypique, celle d'un paysan qui a fait des études secondaires, qui cherche à sortir du corporatisme agricole et à transgresser les frontières de classe, et qui trouve, au contact d'étudiants d'extrême gauche et d'ouvriers, les moyens de se penser :

---

<sup>120</sup> Cf. Bourrigaud R., « La Loire-Atlantique, creuset du pluralisme syndical », in P. Coulomb *et alii* (dir.), *Les agriculteurs et la politique*, Paris, Presses de la FNSP, 1990, pp. 370-385.

<sup>121</sup> Extrait d'un courriel reçu le 13/06/08.

« Mai 68, c'est là que ça s'est éclairé, que ça a explosé dans ma tête, que les choses se sont mises en place, à la suite de discussions avec les gens, d'engagements dans les luttes: j'ai tâtonné pendant des années sur mes réflexions sur la société, et je me sentais bien seul, différent et là, j'ai eu l'impression formidable de vivre comme un palier où les choses s'illuminent »

De leur côté, les étudiants maoïstes nantais, non contents d'avoir trouvé un paysan révolutionnaire, investissent sa ferme lors de la « longue Marche » de l'été 1968 :

- *Juillet 1968 : des maos à la ferme...*

Une partie des étudiants de l'UJCml décide d'aller enquêter parmi les « masses » durant l'été 1968, appliquant la maxime de Mao selon laquelle « Qui n'a pas fait d'enquêtes n'a pas le droit à la parole »<sup>122</sup>. C'est ainsi que six étudiants de l'UJCml s'installent chez Eugène le mois de juillet, dormant dans le grenier et partant chaque matin travailler et « mener l'enquête » dans des fermes avoisinantes. J'ai retrouvé trace de cet épisode dans le livre *Génération*, après qu'il m'ait été relaté par Eugène : « D'autres groupes ML s'installent à la campagne, tentent de partager la vie des paysans. (...) Le plus souvent, cela consiste à s'enrôler comme ouvrier agricole nourri et logé, mais non rémunéré. Tel est le lot de Jean-Pierre Le Dantec dans sa Bretagne natale. *D'autres écument le pays nantais.* »<sup>123</sup>. Au programme du mois de juillet : discussions matinales avec Eugène qui les envoie par binôme dans les fermes où ils peuvent se rendre utiles et où ils peuvent être acceptés :

« J'étais en relation avec les paysans syndiqués du coin, donc le matin, je leur disais : vous allez chez untel ou untel, je les envoyais chez des militants... Tout le monde savait qu'on avait affaire à des gens qui ne savaient pas trop travailler donc on les mettait à des tâches pas trop difficiles. Eux, c'était clair : ils venaient là pour faire de l'endoctrinement, mais ça ne marchait pas avec des paysans ! (il rit) Ils n'avaient qu'un livre en poche : le Petit Livre Rouge, ils étaient entrés en religion : fallait voir ça ! [*Et vous y trouviez quoi vous dans ces rencontres ?*]. Ça me passionnait ces discussions, et même si je savais que leur générosité était relativement facile et que certains allaient devenir des racailles de bourgeois ça m'était égal : leur discours était un discours de générosité... Ils se mettaient vraiment au service des travailleurs et se mettaient à notre niveau pour discuter : j'ai jamais senti de mépris... J'ai découvert en 68 qu'on a besoin d'être reconnu et là on ne me traitait pas de bouseux, de péquenot, de faire du marché noir... ».

---

<sup>122</sup> Citation de Mao Zedong, *Garde Rouge*, N° 5.

<sup>123</sup> Hamon H., Rotman P., *Génération*, Paris, Seuil, tome 1 : *Les années de rêve*, 1987, p. 581

Cette expérience de transgression des frontières sociales, mettant au contact six jeunes intellectuels maoïstes (dont Gérard Miller<sup>124</sup>) avec des agriculteurs de la région nantaise constitue, pour les uns comme pour les autres, une certaine concrétisation de leurs aspirations respectives, mais celles-ci étant bien différentes, les rétributions symboliques de ces rencontres le sont tout autant. En effet, si les premiers y trouvent la consécration de leur travail de militant : recueillir et célébrer la parole des dominés, se lier aux « masses » qui seules pourront être à l'origine d'une « vraie révolution », Eugène y trouve la révélation d'une ouverture du champ des possibles, une légitimation de son profil atypique vécu jusque là sur le mode du stigmaté :

« Ces jeunes m'ont permis aussi de me défaire de cette culture judéo-chrétienne qui vous colle à la peau parce que grâce à mai 68 et à partir de ces discussions, je me suis dit : je ne suis pas condamné, notamment dans mon couple : de voir ces jeunes, leurs relations sexuelles, ça m'a fait réfléchir et *je me suis dit que j'avais le droit de vouloir changer de vie*, ça paraît bête dit comme ça, mais dans mon milieu c'était impensable, et d'ailleurs ça a pris du temps vu que je n'ai divorcé qu'en 1978... Mais sur d'autres choses aussi : je me suis rendu compte à leur contact que pleins d'idées, de rêves que j'avais étaient réalisables quoi ! ».

De la même manière que les transfuges de classe ont, par leur position de dé-placés, de fortes propensions à la réflexivité, Eugène décrit comment ces rencontres sociologiquement improbables ont modifié durablement sa grille d'interprétation du monde et de lui-même, entraînant un « phénomène de « désencastrement » symbolique du monde agricole »<sup>125</sup> :

« J'ai commencé à me regarder comme si je sortais de ma carcasse, prenais de la distance et me regardais ; et du coup, on ne regarde plus les choses de la même manière ».

- *S'autoriser à « dire non » et à changer de vie : stratégie individuelle de réajustement*

---

<sup>124</sup> Celui-ci a mentionné cette expérience de l'été 1968 dans un de ses écrits, mais nous n'avons malheureusement pas retrouvé le texte pour le confronter au récit d'Eugène. D'après les souvenirs de Gérard Mauger, Gérard Miller y expliquait comment il était obligé de se couvrir le nez d'un foulard dans certaines fermes, tellement il était incommodé par les odeurs...

<sup>125</sup> Selon les termes d'Ivan Bruneau décrivant les processus de conversion politique de fils d'agriculteurs s'engageant à la Confédération paysanne : « Quel que soit le contexte politique au cours duquel ils se sont ancrés à gauche de l'échiquier partisan, le phénomène de « désencastrement » symbolique du monde agricole apparaît comme constitutif de leur conversion politique », in Bruneau I., « La Confédération paysanne : s'engager à « juste » distance », thèse de science politique sous la direction de Pudal B., Université Paris X, 2006, p. 207.

De ces métissages nantais entre mondes ouvriers, étudiants et paysans, entre catholiques de gauches proches du PSU, maoïstes et paysans syndicalistes, naît l'organisation « Paysans en lutte »<sup>126</sup> à laquelle Eugène participe activement :

« Suite aux évènements de Mai 1968, j'avais eu l'occasion de lire une revue « Frères du Monde » sous le titre : « Une Agriculture au Service des Travailleurs »<sup>127</sup>. A cette époque, je fus invité à participer à une réunion au Mans qui regroupait quelques personnes engagées dans des structures de la recherche agronomique, différents « intellectuels » et des paysans de différentes régions qui s'étaient investis dans les évènements de Mai. Nous avons décidé de créer un mouvement de réflexion et un bulletin d'informations. Peu après, je fus invité par des copains paysans adhérents du PSU, à une journée de réflexion à Nozay. (...) Je proposais aux uns et aux autres de se rencontrer afin d'unifier dès le départ nos réflexions et de créer ainsi un mouvement d'une portée nationale.

(...) C'est ainsi que vers la fin 1969 nous avons décidé de fusionner, de donner à notre association le titre de « Paysans en Lutte »<sup>128</sup>, et de créer un bulletin avec comme titre « Vent d'Ouest »<sup>129</sup>. (...) Nous étions une structure de réflexion et d'analyse. Nous restions engagés dans les structures traditionnelles du syndicalisme majoritaire FNSEA, CNJA ; mais nous nous organisions pour être les animateurs des luttes engagées ou pour en déclencher nous-mêmes. »

Eugène participe dans les années qui suivent à toutes les luttes paysannes, ainsi qu'à de nombreuses actions de soutien aux manifestations ouvrières, n'hésitant pas à avoir recours aux répertoires de la désobéissance civile. Ainsi, en 1969, des syndicalistes du CDJA interceptent Olivier Guichard pour l'obliger à visiter une exploitation et à écouter leurs revendications, et trois d'entre eux sont arrêtés et incarcérés le lendemain. Pour obtenir leur libération, Eugène sollicite les divers contacts militants noués les années précédentes :

---

<sup>126</sup> Ivan Bruneau souligne, parmi les multiples effets du « moment 68 » dans le monde paysan, l'apparition de nouvelles organisations syndicales ainsi que le décloisonnement social : « intense politisation des expériences individuelles, lecture marxisante des rapports de force économiques, remise en cause des situations de domination, création de nouvelles structures syndicales, ancrage à gauche et à l'extrême gauche de l'échiquier partisan, tentatives de décloisonnement des appartenances sociales, etc. » : Bruneau I., « Quand les paysans deviennent « soixante-huitards » », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 344.

<sup>127</sup> « Une Agriculture au Service des Travailleurs », EPI Edition, N° 54/55, parue en 1968.

<sup>128</sup> Bernard Lambert, secrétaire général de la FDSEA depuis 1965 et membre du PSU, rompt avec Michel Rocard (qui avait préfacé son livre *Les paysans dans la lutte des classes*, paru au Seuil en 1970) au tout début des années 1970 pour fonder « Paysans en lutte », organisation regroupant une minorité révolutionnaire dans l'agriculture.

<sup>129</sup> Pour une socio-histoire de la gauche syndicale agricole, cf. Bruneau I., « La Confédération paysanne : s'engager à « juste » distance », thèse de science politique sous la direction de Pudal B., Université Paris X, 2006, Chapitre 1. A propos du journal *Vent d'Ouest*, l'auteur écrit « Le premier numéro du journal Vent d'Ouest, « mensuel d'information du CRJA de l'Ouest », est publié en novembre 1969. En février 1972, Vent d'Ouest devient « Le Journal des paysans travailleurs pour l'information et l'action syndicale », p. 24.

« Nous étions allés, entre autres, à la sortie des chantiers de Penhoët, prendre la parole pour expliquer aux ouvriers nos problèmes et appeler à la solidarité. Nous avons participé à des réunions dans les quartiers. J'avais aussi été poussé à une assemblée générale à la fac de lettres où, dans un grand amphithéâtre plein à craquer, j'avais répondu pendant une heure à toutes sortes de questions et invité les étudiants à se joindre à une manif importante regroupant ouvriers étudiants et paysans. Mai 68 était encore tout frais. »

En 1973, l'organisation « Paysans en lutte » se dissout au profit de « Paysans Travailleurs » (PT), courant national fondé en 1971 autour de Bernard Lambert qu'Eugène côtoie alors :

« Aux élections syndicales de 1969, j'avais été élu au CA de la FDSEA et dans la foulée, vice président. Je siégeais donc au bureau avec Bernard Lambert qui était alors secrétaire général. Nous nous sommes retrouvés constamment ensemble sur les positions anti-libérales et dans différentes luttes foncières, ainsi que sur l'organisation de la Marche sur le Larzac en 1973 et pour le soutien aux travailleurs de LIP ».

En avril 1975, Eugène participe à l'occupation d'une ferme inhabitée, déclenchée par les Paysans Travailleurs dans le but d'y installer un jeune couple d'agriculteurs. Au 21<sup>ème</sup> jour, la police investit la ferme et arrête les militants, dont Eugène, les condamnant par la suite à des peines de prison ferme. Or Eugène avait été condamné quelques mois plus tôt, alors qu'il était responsable régional de la FDSEA à deux mois de prison avec sursis et avait été déchu de ses droits civiques, pour avoir organisé une action syndicale de soutien à un conflit ouvrier. On retrouve le même type de rappel à l'ordre qu'ont connu Paul et Colette, confirmant l'affirmation de D. Léger selon laquelle « être hors classe, c'est être hors la loi »:

« A l'issue du jugement, je me retrouvais avec une condamnation de cinq mois fermes. Nous avons fait quinze jours et été reconnus non coupables en appel. Pourtant, si la manipulation de la flicaille avait échoué à nous coller la détention de cocktails Molotov, nous avions bel et bien violé la loi sur la propriété foncière. Mais il importait au pouvoir de tenter de nous faire passer pour des terroristes aux yeux de nos compatriotes et de la population. « Terroristes » : c'était le mot qu'employaient les nazis pour désigner ceux que nous appelions des maquisards. Nous fûmes libérés le cinq Mai 1975, quelques jours après la chute de Saïgon et la déroute de l'armée américaine devant une troupe de « terroristes » aux pieds nus. »

On retrouve dans les propos d'Eugène cette posture d'identification à des figures de résistants, analysée dans les trajectoires de Colette et Paul. L'identification aux figures des maquisards ou encore aux partisans du Vietcong vient ici légitimer une posture militante minoritaire et désobéissante, en apportant un crédit historique et les profits symboliques de ces

« vainqueurs », à une posture militante que l'Histoire n'a pas encore, à cette époque, discréditée.

Sur le plan idéologique, les événements de Mai-Juin 68 et les expériences de décroisement social qui s'en suivent entraînent chez Eugène une remise en question de ses croyances religieuses. Eugène ne rompt pas de manière brutale avec l'Église catholique, mais la conversion du regard porté sur le monde engendrée par les événements de Mai-Juin 1968 et des années suivantes entraîne une requalification<sup>130</sup> de ses activités militantes. En effet, l'engagement d'Eugène qui puisait dans un registre religieux (depuis les années 1950) se charge progressivement d'une dimension politique. Et celle-ci entraîne une érosion du système de croyance premier – religieux – pour finalement supplanter, remplacer la dimension religieuse:

« J'arrête l'Église entre 35 et 40 ans... ça prend du temps vous savez : une culture, ça vous colle au dos ! Mais disons que c'est dans ces années-là, mes relations avec un monde différent ont accéléré ma prise de conscience et m'ont permis d'examiner la richesse et les faiblesses de ma culture judéo-chrétienne. Cela m'a permis de comprendre mieux la collusion des pouvoirs et des religions dominantes dans un pays ; notamment chez nous entre le « sabre et le goupillon ». »

L'ouverture à d'autres grilles d'interprétation du monde vient ainsi concurrencer la grille religieuse, accompagnant le déplacement, le « transfert » d'*illusio* de la sphère religieuse à la sphère politique. On retrouve avec Eugène le phénomène de conversion d'engagements religieux en engagements politiques observé chez nombre d'enquêtés dans les années 1960 avec le tiers-mondisme (cf. Chapitre 1), qui semble ici le fait d'un contexte local<sup>131</sup> singulier d'alliance entre syndicalistes ouvriers et paysans, antérieur à Mai 68, amplifié depuis.

Enfin, la transgression de la digue symbolique érigée entre paysans et étudiants n'est pas sans incidences sur la trajectoire personnelle d'Eugène. Si son couple « était déjà dans la tempête en 1968 », ce n'est qu'au contact de militants issus de milieux sociaux différents et n'ayant pas grandi dans la culture catholique qu'il commence à entrevoir la possibilité d'une

---

<sup>130</sup> Rappelons que Jacques Lagroye définit la politisation comme le processus de « requalification des activités sociales les plus diverses, requalification qui résulte d'un accord pratique entre des agents sociaux enclins, pour de multiples raisons, à transgresser ou à remettre en cause la différenciation des espaces d'activités » : « Les processus de politisation », in Lagroye J.(dir.), *La politisation*, Paris, Ed. Belin, 2003, p. 360.

<sup>131</sup> Sur le contexte nantais et les liens entre syndicalistes ouvriers et paysans, René Bourrigaud écrit : « Les jeunes paysans formés à la JAC qui « entrent en syndicalisme » à partir des années 1956-57 n'entendent pas seulement moderniser leurs exploitations mais aussi leurs relations sociales. [...] Ainsi prennent-ils contact avec les dirigeants ouvriers dès 1958-59 par l'intermédiaire de ceux de la CFTC qu'ils ont connu dans les relations JAC-JOC » : Bourrigaud R., « Les paysans et mai 68. L'exemple nantais », in Mouriaux R., Percheron A., Prost A., Tartakowsky D.(dir.), *1968, Exploration du mai français, op. cit.*, pp. 238-239.



séparation. Mais cela aussi prend du temps et ce n'est qu'en 1978 qu'il se sépare. Il se remet alors en couple avec la femme qui est aujourd'hui encore sa compagne, rencontrée *via* le militantisme<sup>132</sup>, professeure certifiée d'éducation physique. La séparation d'Eugène, tout comme la rencontre de sa nouvelle compagne et l'hypergamie qui caractérise ce couple peuvent ainsi être analysées comme des incidences biographiques des expériences de décroisement social vécues en 1968 et dans les années suivantes.

A plus long terme, Eugène n'a jamais cessé de militer, dans le syndicalisme agricole principalement jusqu'à sa retraite en 1994, puis dans de multiples associations, humanitaires, écologiques et politiques. Il n'a jamais adhéré à un parti politique, préférant mettre ses ressources militantes au service d'un engagement « mouvementiste », en lutte pour une « meilleure répartition des richesses »<sup>133</sup> :

« J'étais et je reste un syndicaliste. Mais je ne supporte pas d'être contraint de demander à qui que ce soit : juge, curé, flic ou bourgeois quelconque, l'autorisation d'aller pisser. En cela, on pourrait me coller l'étiquette d'anarchiste ; ce que je ne suis pas car je n'ai rien lu de cette littérature. Pas plus que je n'ai lu Marx ni Lénine, ni Mao, ni qui que ce soit sauf peut-être un bon bout de l'Évangile (...) Cependant, on m'a taxé de communiste, de marxiste, de maoïste<sup>134</sup>, moi qui ne suis rien de tout cela, mais il est vrai que je veux bien être tout cela à la fois, si c'est cela être en marche vers la recherche de la vérité ; si c'est cela vouloir être solidaire, si c'est cela croire et militer pour que l'Être Humain trouve sa place au sommet de la hiérarchie des valeurs et que l'argent soit seulement un outil et non le contraire. Je veux bien être marxiste, communiste, maoïste, chrétien ou je ne sais quoi si c'est refuser qu'un Être Humain puisse en asservir un autre sous prétexte que l'un est pauvre, l'autre riche, l'un est bac moins et l'autre bac plus, que le bien portant domine le malade, que l'arabe ou le noir, ou la femme ou quoi quoi comme disent les africains, soient considérés comme exploitables par le blanc bien propre sur lui et doté d'un sexe qui lui donne l'illusion d'être supérieur.(...) Pourquoi l'heure de travail

---

<sup>132</sup> Eugène est contacté par Gabriel Cohn-Bendit en 1977 pour intervenir en tant que paysan lors d'une rencontre portant sur l'amélioration de l'éducation. C'est alors qu'il rencontre sa future compagne, professeure d'éducation physique.

<sup>133</sup> Il participe ainsi depuis les années 1960 à tous les mouvements de soutien aux luttes anti-colonialistes, puis anti-impérialistes, noue des liens à Nantes avec des réfugiés politiques chiliens, participe à diverses associations de développement en Amérique latine, milite pendant dix ans au GREF (Groupement des Retraités et Éducateurs sans Frontières), participe à divers réseaux de soutien aux sans-papiers, accueille certains d'entre eux à son domicile, et milite actuellement dans une association de solidarité avec le Sénégal.

<sup>134</sup> Ivan Bruneau écrit, à propos des militants de la nouvelle gauche paysanne ayant participé à des actions foncières dans les régions de l'Ouest au début des années 1970 : « Bien qu'ils ne soient pas tous liés à une organisation d'extrême gauche, ils sont fréquemment assimilés à des « gauchistes » ou à des « terroristes ». Certains militants racontent qu'ils n'ont jamais pu se défaire totalement des « étiquettes » ayant accompagné leurs transgressions « soixante-huitardes », tant elles semblent inscrites dans la mémoire locale. » : « Quand des

d'une femme de ménage vaudrait tellement moins qu'une heure d'un ingénieur, d'un médecin ou d'un PDG ? Pourquoi l'heure de travail d'un paysan Quechua ou Sénégalais vaudrait tellement moins que l'heure de travail d'un ouvrier Français ou Etasunien ? Si c'est penser ainsi, être communiste, alors OUI, je veux bien être communiste. Si s'opposer aux paradis fiscaux c'est cela être marxiste, alors OUI, je veux bien être marxiste. Si c'est être anarchiste que de vouloir chercher à comprendre, alors OUI, je veux bien être anarchiste... (...) Voilà entre autre ce que Mai 1968 m'a permis de comprendre »<sup>135</sup>.

Ce long extrait d'entretien contient les différentes étapes de l'évolution politique d'Eugène : on est tout d'abord frappé par les nombreuses références, causes et motivations connotées religieusement (le soutien aux peuples opprimés et l'injonction récurrente à la solidarité notamment<sup>136</sup>), intériorisées *via* la socialisation religieuse jaciste des années 1950 et 1960 ; on retrouve ensuite ses préoccupations humanistes « marxisées » au contact des différentes luttes politiques et des militants côtoyés en Mai-Juin 68 et dans les années suivantes ; l'empreinte maoïste ressort également dans ses aspirations à l'abolition de la division du travail manuel/intellectuel et ses revendications « basistes » ; enfin, la « culture Attac »<sup>137</sup> transparaît dans l'évocation des paradis fiscaux. La trajectoire d'Eugène est idéale-typique du militant chrétien qui devient marxiste au contact du « terrain militant », c'est-à-dire des réalités sociales mais également des militants côtoyés et des métissages engendrés par ces rencontres « décisives »<sup>138</sup> dans la trajectoire d'un militant-autodidacte. En effet, la culture politique d'Eugène n'est pas faite de lectures théoriques mais de l'imprégnation du discours *d'autrui* *significatifs* avec qui il a pu partager des phases d'engagement : Eugène m'avoue ainsi avoir essayé vainement de lire le Petit Livre Rouge que lui avaient laissé les étudiants maoïstes en juillet 1968 mais préférer de loin les discussions quotidiennes sur la Chine ayant fini par lui donner « une image sympathique de la Chine et de Mao ».

Plus généralement, la trajectoire d'Eugène contient – pour partie – la genèse de la « nouvelle gauche paysanne » et nous permet d'appréhender certains principes de son évolution politique

---

paysans deviennent 'soixante-huitards' », in Damamme D., Gobbille B., Matonti F., Pudal B.(dir.), *Mai-Juin 68*, Paris, Ed. de l'Atelier, 2008, p. 349.

<sup>135</sup> Extrait d'un courriel reçu le 16 juin 2008.

<sup>136</sup> M-H Lechien analyse des trajectoires comparables chez les militants de l'Asti : cf. « Des militants de la « cause immigrée ». Pratiques de solidarité et sens privé de l'engagement », *Genèses*, 50, mars 2003, pp. 91-110.

<sup>137</sup> Eugène adhère à Attac dès sa création.

<sup>138</sup> Claude Fossé-Poliak écrit à ce sujet : « Dans les trajectoires d'autodidactes (...) apparaissent presque toujours, en marge des univers familiaux, scolaires et professionnels, des rencontres présentées comme « décisives par rapport à l'entreprise autodidacte. Rencontres décisives dans la mesure où elles ont été autant d'occasions d'apprentissage culturel et où elles ont contribué à l'ouverture du champ des possibles », in *La vocation d'autodidacte*, *op. cit.*, pp. 120-121.

au début des années 1970, rejoignant les conclusions d'Ivan Bruneau. En effet, Eugène, comme de nombreux agriculteurs qui seront à l'origine des Paysans Travailleurs, a tout d'abord milité de nombreuses années à la JAC, avant d'entrer à la FNSEA et au CDJA de la Loire-Atlantique, se situant politiquement du côté du PSU. Sa participation active aux événements de Mai-Juin 1968 et à de nombreuses luttes réunissant syndicalistes ouvriers, paysans et étudiants d'extrême gauche, tout comme le fait de recevoir chez lui de jeunes maoïstes l'été 1968, entraîne sa radicalisation politique. Ces rencontres transgressives et ces interactions avec de jeunes intellectuels sont ainsi à l'origine de réels déplacements individuels mais également collectifs puisqu'elles auraient été, selon Ivan Bruneau, à l'origine de la perte de pouvoir d'attraction du PSU à la faveur de l'extrême gauche dans une partie de cette « nouvelle gauche paysanne »<sup>139</sup>. Enfin, Eugène se syndique à la Confédération Paysanne dès sa création en 1987, y militant activement jusqu'à sa retraite.

A 75 ans, il ne rate pas une manifestation, s'est mis à l'informatique et à Internet pour pouvoir diffuser les informations militantes qu'il reçoit par les innombrables listes auxquelles il est abonné<sup>140</sup>, et n'hésite pas à réagir à l'actualité, en interpellant, dans une démarche

---

<sup>139</sup> Celui-ci écrit ainsi qu' « au début des années 1970, le PSU perd une partie de son pouvoir d'attraction auprès des militants Paysans-Travailleurs » et explique cela par plusieurs processus concordants : l'arrivée au CDJA de jeunes agriculteurs ayant pris part aux événements de Mai-Juin 1968, le fait que « les lieux de rencontre avec les militants de l'extrême gauche partisane se multiplient. Après Mai 68, la Gauche Prolétarienne (GP) organise de « longue Marches » afin d'instaurer un dialogue avec ces agriculteurs « révolutionnaires » », soulignant enfin le rôle d'éventuels frères et sœurs militants d'organisations d'extrême gauche ou encore « l'inscription dans une mobilisation transversale comme la lutte du Larzac [...] facilite l'appropriation de la rhétorique « gauchiste ». », in Bruneau I., « La Confédération Paysanne : s'engager à « juste » distance », *op. cit.*, pp. 27-28.

<sup>140</sup> J'ai ainsi reçu plus de cent-cinquante courriels « militants » entre mai 2005 et juin 2008 provenant d'Eugène malgré la « forte sélection » qu'il m'a avouée avoir faite « pour ne pas trop vous déranger dans votre travail »... Eugène doit passer beaucoup de temps sur Internet quotidiennement vu la rapidité à laquelle il répond à mes sollicitations. Il m'a ainsi envoyé entre le 15/06/08 et le 24/06/08 quatre documents word de cinq à huit pages pour répondre à des questions sur sa trajectoire.

typiquement autodidacte, journalistes<sup>141</sup> et hommes politiques pour leur faire part de sa colère et leur rappeler certains mots d'ordre de Mai 68<sup>142</sup>.

Sans imputer aux seuls événements de Mai-Juin 68 la trajectoire ultérieure d'Eugène, nous espérons avoir montré combien sa participation aux événements et les contacts noués à cette époque ont accéléré un processus – initié avant Mai 68 – de déplacement politique, social et familial d'un paysan atypique.

### **Encadré 2: Comparer les trajectoires de la fratrie pour prendre la mesure du poids de l'événement**

S'il est impossible d'isoler la variable « participation aux événements de Mai-Juin 68 », mettre en parallèle la trajectoire d'Eugène avec celle de ses frères et sœurs est un moyen de contrôler certaines des hypothèses émises. Son frère aîné, né en 1928, a hérité « en gendre » de la ferme de son beau-père, n'a jamais milité et votait extrême droite selon Eugène. Le second de la fratrie, né en 1927, est resté vivre sur la ferme de ses parents jusqu'à leur décès (1981), et est toujours resté célibataire, votant à gauche mais sans jamais militer. La troisième, née en 1931, a travaillé dans une banque après avoir obtenu le CEP et s'est mariée tardivement. Le quatrième, né en 1932 a été co-exploitant avec Eugène sur la ferme de leurs parents, reprise en 1961, avant de devenir factotum dans une école primaire de la commune. Vient ensuite Eugène, né en 1933, puis sa jeune sœur, née en 1936, qui devient religieuse. Le cadet, né en 1939 est « le seul qui ait eu la possibilité de faire des études » selon les termes d'Eugène : il devient ingénieur des travaux public (après avoir repris des études par les cours du soir). Eugène qualifie ce dernier de « militant gauche caviar », et il est le seul avec sa jeune sœur avec lequel il entretient des relations.

En 1968, Eugène et son frère cadet – qui termine alors son diplôme d'ingénieur – sont les seuls à participer aux événements de Mai-Juin 1968. L'effet socialisateur de cette crise politique est cependant bien plus important dans le cas d'Eugène qui a connu une plus forte exposition aux événements et dont la participation entraîne une modification sensible des réseaux de sociabilité et des univers de référence ayant des incidences sur son militantisme dans les mois et années suivantes. Eugène est ainsi le seul de la fratrie à avoir rompu avec la pratique religieuse.

---

<sup>141</sup> Eugène m'a ainsi communiqué une lettre envoyée aux journalistes de France Inter pour dénoncer la qualité de l'information au lendemain du 11 septembre 2001, une autre écrite dans une revue écologiste au lendemain des élections de 2002, une lettre destinée à M-G. Buffet, C. Taubira, O. Besançon, J. Nikonoff (pour Attac) et J. Bové pour les exhorter à s'unir au lendemain de la victoire du « non » au référendum sur le TCE, ou encore une lettre adressée à l'Évêque de Nantes en 2006 pour faire part de son indignation suite aux propos du pape en Allemagne dont voici le dernier paragraphe : « Cette protestation est sans illusion. Je sais par expérience que les puissants ne peuvent se tromper et qu'aucune leçon ne peut les atteindre, eux qui se croient les seuls maîtres. Malgré cela, j'écris ce courrier pour que ma dignité d'Être Humain ne laisse pas croire que les blessures infligées stupidement, ou pire, volontairement restent sans dénonciation. Je suis baptisé ; élevé dans cette culture judéo-chrétienne qui fut celle de mes ancêtres sur cette terre où je termine ma soixante treizième année ; fermier ; j'allai dire esclave, de ceux qui avaient toujours leur place au premier rang dans l'église paroissiale et le soutien d'un clergé aux « ordres » ; quel curieux exemple ? » ; et bien d'autres.

<sup>142</sup> Dans une lettre envoyée au maire de Paris en 2005 pour protester contre les incendies criminels ayant touché plusieurs immeubles et hôtels accueillant des populations immigrées, il écrit par exemple : « ...et comme les « murs » de Mai 68 le disaient : « Osez dire NON ; Osez Lutter » ».

### **Conclusion :**

L'analyse détaillée des trajectoires de Colette, Paul, Gilles et Eugène permet de documenter l'histoire des décloisonnements sociaux entre mondes ouvriers, mondes étudiants et mondes paysans, ce pan occulté de la mémoire de Mai 68. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées à ce stade de l'analyse pour rendre compte de cette occultation : le caractère éphémère de ces rencontres improbables en est une première ; le fait qu'elles aient pu engendrer mépris(e), ressentiment et désenchantement en est une autre ; mais peut-être (et surtout ?) faut-il en chercher l'explication dans ce que leurs impasses ont pu renvoyer de difficilement acceptable aux protagonistes : la dose d'illusion et d'idéalisation qui avaient nourri leurs représentations croisées des « intellectuels » et du « peuple ». Tout se passe comme si le travail de deuil des illusions investies dans ces expériences de décloisonnement social avait fait écran à leur réhabilitation mémorielle ; comme si les entrepreneurs de la mémoire « officielle » de Mai 68 (*cf.* Introduction) avaient eu plus d'intérêt à discréditer ces rencontres comme autant d'erreurs de jeunesse, voire à les écarter des trajectoires « soixante-huitardes » qu'ils (re)construisaient à leur avantage<sup>143</sup>, plutôt que de reconnaître les espoirs et illusions<sup>144</sup> qui sous-tendaient alors leurs représentations du monde. Mais cela aurait mis l'accent sur les ruptures biographiques et idéologiques opérées alors qu'ils cherchaient justement à démontrer la cohérence et la continuité de leur trajectoire.

Bien qu'éphémères et statistiquement rares, ces rencontres ont été décisives pour les différents protagonistes dans la mesure où elles ont joué le rôle de véritables catalyseurs de déplacements (social, professionnel et conjugal) bien souvent irréversibles.

Nous avons montré que les acteurs ayant été amenés à transgresser des digues symboliques et à se retrouver à des places qu'ils « n'auraient pas dû occuper » avaient déjà, en amont de Mai 68, des aspirations désajustées à leurs positions. Les événements de Mai-Juin 1968 viennent légitimer, en leur procurant une dimension politique, ces aspirations semi-conscientes et peu formalisées à la transgression de classe pour en faire un outil révolutionnaire de lutte contre l'ordre établi. Mais encore faut-il des lieux et des cadres où ces formes atypiques de sociabilité intellectuelles soient rendus possibles. La conjoncture post-soixante-huitarde a été

---

<sup>143</sup> Sur ce sujet, *cf.* Sommier I., « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, pp. 63-82, 1994.

particulièrement propice à ces expériences localisées de dérégulation sociale : que ce soit à travers la démarche d'établissement prônée par certaines organisations d'extrême gauche ; à Vincennes avec l'ouverture de l'université aux non-bacheliers ; ou dans les campagnes de la Loire-Atlantique où la critique du corporatisme<sup>145</sup> paysan a été à l'origine de nouvelles structures syndicales revendiquant le décroisement des appartenances sociales.

En incarnant la dérégulation sociale à l'échelle individuelle, ces dé-placés ont perpétué l'ouverture des possibles biographiques éprouvée en Mai 68, et fait de leur trajectoire un instrument de manipulation symbolique de l'avenir.

### ***B - Militer par sa profession***

Alors que pour certains, l'entrée dans la vie professionnelle signe la fin des engagements militants, pour d'autres, « le choix d'un métier peut aussi découler – c'est là une autre logique explicative – d'un arbitrage réaliste quant aux possibilités d'avoir une prise sur un monde plus résistant qu'il n'y paraissait, afin de le changer »<sup>146</sup>. Nous nous proposons ici de réfléchir aux différentes modalités de reconversion d'intérêts militants pour le « populaire » dans la sphère professionnelle. Il ne s'agit plus ici d'incarner, dans son évolution socio-professionnelle, la dérégulation sociale mais de travailler (au sens professionnel) à ne pas reproduire l'ordre social dominant. Plusieurs profils se distinguent.

Celui des ex-gauchistes reconvertis dans l'enseignement primaire, militant contre les mécanismes de reproduction de l'ordre social par des pratiques d'enseignement subversives, est développé dans le chapitre six<sup>147</sup>. Celui de la professionnalisation d'engagements féministes, présent dans l'enquête<sup>148</sup>, ne pourra malheureusement pas être détaillé ici faute de matériau qualitatif.

---

<sup>144</sup> Alors que « les illusions populistes de toute une génération d'intellectuels valent bien le cynisme sans illusion de ceux qui, revenus de tout avant même d'y être allés, n'ont toujours rien appris », comme l'écrit joliment Pudal B., in « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 1994, p. 58.

<sup>145</sup> Ivan Bruneau écrit à ce propos : « Sur le plan strictement syndical, ce « désencastrement » symbolique du monde agricole trouve sa traduction la plus explicite dans la critique du « corporatisme » initialement développée par Bernard Lambert et les Paysans-travailleurs, et constamment réactualisée par les militants de la Confédération paysanne », in « Quand les paysans... », *art. cit.*, p. 355.

<sup>146</sup> Neveu E., « Trajectoires de « soixante-huitards ordinaires » », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 313.

<sup>147</sup> Cf. également notre contribution au livre collectif *Mai Juin 68* précité : Pagis J., « Déscolarisons l'Ecole », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 370-382.

<sup>148</sup> Signalons néanmoins la trajectoire d'Annick, née en 1949, fille d'enseignants socialistes syndicalistes à la CFDT, qui prolonge ses engagements féministes dans son métier de sage-femme « militante ». Annick a en effet continué à militer jusqu'à aujourd'hui dans de nombreuses organisations et associations féministes, participant aux différentes luttes pour le droit à l'avortement, dans le cadre de ses nombreuses responsabilités associatives, que ce soit au sein de l'ANCIC (Association nationale des centres d'interruption de grossesse et de

Nous nous concentrerons ici sur deux types de trajectoires post-soixante-huitardes : celle tout d'abord d'ex-militants investissant le secteur de l'animation socio-culturelle dans les années 1970 pour travailler auprès des jeunes des classes populaires ; celle ensuite des militants ayant reconverti leur intérêt politique pour le « peuple » en un intérêt savant pour les classes populaires, en devenant chercheur en sciences sociales. En posant la double question de ce que font les ex-soixante-huitards aux professions de l'animation et de la recherche en sciences sociales et de ce que celles-ci leur font, c'est la marge de jeu entre le rôle et la position, entre un rapport de conformité, de distanciation<sup>149</sup> ou encore un rapport militant au rôle, entre la contrainte de la position et l'importation de nouvelles aspirations qui sera abordée.

### **1) Louis et François : prolonger Mai 68 dans sa vie professionnelle**

Nous avons analysé séparément, au cours des chapitres précédents, les trajectoires antérieures à Mai 68 de Louis et François, deux enquêtés nantais. Nous nous proposons de les réunir ici et de mener une analyse comparative de leurs trajectoires postérieures à Mai 68 dans la mesure où tous deux investissent le secteur de l'animation socio-culturelle à Nantes dans les années 1970, devenant collègues puis amis. Après avoir brièvement rappelé leurs parcours antérieurs à Mai 68 qui s'opposent tant sur l'origine sociale, l'éducation, la sociogenèse de dispositions à l'engagement que sur les modes de participation aux événements de Mai-Juin 68, nous chercherons à expliquer comment de tels parcours peuvent converger, au début des années 1970, dans le secteur de l'animation socio-culturelle, et ce qu'ils y importent.

#### **a) Genèses de formes distinctes d'intérêts pour le populaire et modes d'entrée dans le secteur de l'animation**

Pour saisir les dispositions, les intérêts et les croyances qu'ils vont importer dans le secteur de l'animation au lendemain de Mai 68, revenons sur la socialisation familiale et sur les formes de militantisme que François (né en 1945) et Louis (né en 1947) ont connues avant d'investir l'éducation populaire (1972).

---

contraception), du MFPPF, du CRN (Commission Régionale de la naissance) dont elle est coordinatrice, ou de la Coordination nationale des sages femmes dont elle fut un temps porte parole. La trajectoire de Marie, évoquée dans le chapitre 2, est également emblématique de cette forme de reconversion professionnelle du féminisme : en devenant conseillère conjugale, Marie participe à l'invention de ces « nouvelles professions » petites-bourgeoises, ajustées aux aspirations politiques nouvelles (issues de Mai 68) de ces jeunes diplômées issues des classes moyennes.

<sup>149</sup> Cf. Lagroye J., « On ne subit pas son rôle », *Politix*, 1997, 10, n°38, pp.11-12.

- *François : l' « invention » de la révolution par l'éducation populaire*

François est né en 1945 au Maroc où son père est alors militaire<sup>150</sup>. Il ne connaît pas sa mère et sera éduqué par son père et sa grand-mère paternelle, en Algérie, où son père accède à un poste de fonctionnaire dans une succursale de la banque de France à Alger après avoir été blessé. Socialiste et franc-maçon, il délègue l'éducation de François à sa propre mère qui le scolarise chez les jésuites puis dans un lycée catholique d'Alger où il passe son bac à 16 ans. Proche du FLN, il quitte l'Algérie en janvier 1962 après avoir eu des démêlés avec des militants OAS et la police. Suivant les souhaits de son père, il entre dans une école militaire à Aix-en-Provence pour devenir pilote, mais après avoir obtenu un diplôme de technicien en électronique, il est renvoyé pour « inaptitude à la discipline militaire ». François part alors « faire la route » avec des amis comédiens, fabriquant des sacs en cuir et vendant des bijoux. En 1967, il s'installe à Toulouse, s'inscrit en psychologie à l'université, et se rapproche d'un groupe anarchiste constitué d'enfants de républicains espagnols. Le militantisme occupe ses journées et ses nuits au cours des événements de Mai-Juin 68 (*cf.* chapitre 2), et s'il est proche idéologiquement des anarchistes et de cercles intellectuels liés aux Beaux-Arts, il se retrouve sur le terrain avec des militants de la JCR dont il apprécie le « sens de l'organisation et de la bagarre », et participe également, avec des syndicalistes de la CGT, à l'approvisionnement d'ouvriers en grève.

L'éclectisme apparent de ses fréquentations et actions militantes s'explique selon lui par la « nécessité d'agir », de « faire avancer les choses sur le terrain ». Ce registre justificatif de ses prises de position et actions est un fil rouge tout au long du récit de sa trajectoire.

François ne se présente pas aux examens en 1968, fréquente pendant quelques mois les milieux toulousains de la bande dessinée engagée, avant de reprendre la route avec un ami. Précurseurs de la « bohème populaire »<sup>151</sup>, ils veulent vendre leur voiture afin de partir sur la route de l'Inde, en quête d'alternatives à un « système » qu'ils rejettent, à grands renforts de LSD, « véhicule pour l'ailleurs d'un voyage intérieur »<sup>152</sup>. On retrouve des formes de résistances individuelles, qualifiées de stratégies parallèles d'exil (géographique et intérieur)

---

<sup>150</sup> Le lecteur se reportera au chapitre 2 pour retrouver les détails de sa trajectoire antérieure à 1968 et pour une étude détaillée du registre de participation aux événements de Mai-Juin 68.

<sup>151</sup> Pour Gérard Mauger, la « bohème populaire » résulte de la désillusion révolutionnaire et du reclassement des ex-soixante-huitards les moins dotés en capital scolaire, économique et social, « le plus souvent issus de milieux populaires, voués aux emplois précaires déqualifiés, mais porteurs de dispositions cultivées (liées à la prolongation de la scolarité obligatoire et confortées par le militantisme gauchiste ou contre culturel) », *in* « Gauchismes », *art. cit.*, p. 235.

<sup>152</sup> *Ibid.*



au chapitre précédent. Mais le voyage de François s'arrête à Nantes, où il rencontre sa future femme, Monique, auxiliaire puéricultrice au CHU de Nantes :

« Là, je rencontre la plus belle femme du monde (*il rit*) ! La mère de mes enfants... Donc je pars pas, et j'ai bien fait car mon pote est revenu comme ça (*il fait le geste pour signifier sa maigreur*), complètement stone, camé... Faut dire qu'à l'époque, on y allait : la drogue, la bonne zik aussi : tout ça faisait partie de la recherche d'une vie différente, meilleure : on savait pas bien où on allait mais on essayait de tout remettre à zéro et de recommencer autrement. »

Il s'installe chez Monique, continue à vivre marginalement en vendant des bijoux, en refusant le salariat comme la participation électorale (justifiant cela par le slogan anarchiste « élections piège à cons »), dans une forme de repli, en attendant de (re)trouver un sens à donner à son existence. C'est la naissance de sa fille, Fleur, en 1971 qui impulse une stabilisation résidentielle, professionnelle et un réinvestissement militant :

« J'ai vendu mes bijoux jusqu'à la naissance de ma fille en 1971. En 69, politiquement j'ai rien fait, ça a été un peu un creux, j'avais peut-être un peu trop tiré sur des trucs qu'il ne fallait pas... Et quand ma fille est née et qu'on est allés à Malakoff, là je me suis réengagé : y'avait rien dans ce quartier ! (...) Donc après quelques années où j'étais plutôt en recherche de ce que j'allais faire de ma vie, l'engagement retrouvait tout son sens. »

François commence à travailler en intérim comme électricien pour contribuer à la prise en charge matérielle de sa fille et du fils de Monique<sup>153</sup>, et les garde quand il ne travaille pas. Dans le quartier populaire de Malakoff où ils s'installent en HLM, il trouve une nouvelle justification d'exister dans l'absence de structures d'encadrement socio-culturelles: « faire la révolution par l'éducation populaire »<sup>154</sup>. Il se remet à militer activement, prend la présidence d'une association créée avec l'objectif de construire un centre socio-culturel à Malakoff, et rejoint rapidement le PCF :

« Je savais pas encore bien ce que je voulais faire professionnellement, donc je gardais les enfants, tout en militant, j'étais permanent de l'association, non salarié, et je militais jour et nuit [...] Je cherchais des gens qui étaient actifs, et leur appartenance politique ne m'importait pas, du moment qu'ils allaient dans le même sens que moi et qu'ils agissaient vraiment sur le terrain... Et comme le PC était très fort sur Malakoff : y'avaient quarante vrais militants, qui agissaient, à l'origine de bon nombre d'assos de quartier à l'époque »

---

<sup>153</sup> Gaël, né peu de temps avant que Monique se mette en couple avec François, porte le nom de famille de ce dernier car il le reconnaît. Gaël n'apprendra que très tardivement que son père biologique n'est pas François.

<sup>154</sup> Phrase extraite de son questionnaire, mais qu'il prononce à plusieurs reprises au cours de l'entretien.

La précarité matérielle (la famille vit principalement sur le salaire d'auxiliaire puéricultrice de Monique) et l'absence de perspectives professionnelles précises vont contribuer au déplacement progressif d'un rapport militant à l'engagement de quartier à un rapport plus professionnel, la rencontre de Louis participant d'ailleurs à cette évolution.

- *Louis : la voie diplômante menant à l'animation socio-culturelle*

Louis<sup>155</sup> est né en 1947 en Bretagne dans une famille populaire communiste. Son père, cheminot, est militant au PCF (jusqu'aux événements de Hongrie) et syndicaliste à la CGT. Sa mère, fille de petits commerçants bretons, travaille comme serveuse dans un restaurant de Rennes quand elle rencontre son père. Bien que leurs parents ne soient pas pratiquants, les trois enfants reçoivent une éducation catholique, et grandissent dans un milieu fortement politisé où les discussions politiques sont le lot quotidien. Louis développe ainsi une conscience politique de gauche dans le berceau familial, mais n'a aucune activité politique propre avant 1968. Il est plutôt bon élève mais se fait renvoyer à diverses reprises pour indiscipline, si bien qu'il redouble plusieurs classes et se retrouve en terminale à vingt ans, en 1967-68. Louis participe activement à l'occupation de son lycée à Rennes au cours des événements de Mai-Juin 68, se situant alors du côté du PSU :

« A cette époque là, je me questionnais sur mon positionnement politique...et le mouvement dont je me sentais le plus proche, c'était le PSU (...) parce que les groupuscules d'extrême gauche, non, je les trouvais très répétant un discours, et leur discours me semblait pas coller avec la vision que j'avais des choses du quotidien : ils avaient recours à la violence, et moi je suis non-violent par choix... Donc ce qui me correspondait le mieux c'était vraiment le PSU car plus d'extrême gauche mais c'était un vrai parti (...) Pour moi, Mai 68 a été bien plus un phénomène social qu'un phénomène politique. (...) Pour les lycéens, les préoccupations c'était plus la reconnaissance d'une certaine égalité, d'une certaine liberté, accorder ce qui était institutionnel au mode de vie du jour. Mais c'était même pas forcément avoir une vision d'avenir, tandis que chez les plus âgés, les étudiants notamment, y'avait plus ça... ».

On retrouve ici l'importance de l'âge et des ressources militantes accumulées pour rendre compte des registres de participation à Mai 68 extrêmement différents chez François et Louis. La trajectoire individuelle de Louis croise celle de l'événement collectif Mai-Juin 68 à une étape particulièrement impressionnable du cycle de vie : celle de l'indétermination (politique,

---

<sup>155</sup> Dans le premier chapitre, la trajectoire antérieure de Louis est détaillée pour montrer comment la transmission d'une mémoire familiale militante est à l'origine de la politisation.

sociale, professionnelle, matrimoniale) provisoire de la jeunesse. L'événement va ainsi susciter une socialisation politique de « prise de conscience »<sup>156</sup>:

« Je me sentais faire partie d'un grand mouvement, et on sentait que c'était dirigé par des gens qui avaient plus d'expérience, plus de pratique, donc y'avait un côté structurant qui était intéressant (...) Au moment où on le vit, on vit dans la fête, la liesse, c'est l'organisation de partout, les AG, des tas de discours dont on comprend pas forcément tout, mais *on ingère vite* ...Et puis sur les modes de fonctionnement : un vote par exemple fallait se mettre d'accord sur les procédures de vote, c'était très enrichissant : *aujourd'hui y'a encore des trucs dont je me sers dans mon boulot que j'ai expérimenté et découvert à cette époque là !* C'est l'expérience de la démocratie directe et en plus comme ça a pris une ampleur que personne n'avait vue venir, ben *on se rend compte* qu'on détient un pouvoir réel ! (...) C'est la prise de conscience de tout un tas de choses d'un seul coup : par l'analyse collective, les AG, les discussions... ».

Les incidences biographiques de la participation à Mai 68 seront d'autant plus importantes que Louis ne s'est pas encore engagé dans les études supérieures et se trouve donc face à un horizon de possibles biographiques relativement ouvert. Par ailleurs, la libération des aspirations provoquée par l'intense participation à Mai 68 – « on se rend compte qu'on détient un pouvoir » – s'accompagne dans son cas d'une ouverture objective des possibles professionnels avec la création, à la rentrée 1968, d'un IUT « Carrières sociales » à l'université de Rennes :

« A la rentrée de 68, fallait bien que je fasse quelque chose... J'avais fait un peu d'animation dans un centre socio-culturel depuis quelques années, et j'avais rencontré des gens que je savais proches du PC mais plus militants sociaux que politiques (...) L'animation me plaisait bien et dans la foulée de Mai 68 se crée, par des enseignants communistes pour la plupart, l'IUT « Carrières sociales » de Rennes et donc moi j'ai fait partie de la première promotion. »

Louis avait développé, avant 1968, le goût pour l'animation socio-culturelle, activité militante qu'il menait parallèlement à ses études secondaires, mais les événements de Mai-Juin 68 viennent renforcer ces aspirations en leur donnant un sens politique. Et la création de diplômes spécifiques au secteur de l'animation socio-culturelle consacre la possibilité de vivre de cette activité pensée jusque là sur le mode de l'engagement bénévole. Francis Lebon écrit à ce propos que « si la naissance de cette opposition animation volontaire/animation professionnelle date des années 1960 du fait de l'émergence de l'animation professionnelle,

---

<sup>156</sup> Cf. la classification des formes de socialisations politiques engendrées par l'événement politique dans la conclusion du chapitre 2.

les années 1970 cristallisent la dichotomie avec la création de diplômes et de centres de formation distincts »<sup>157</sup>. L'importation de ressources militantes, accumulées au fil d'histoires politiques distinctes, dans la sphère professionnelle de l'animation, et ce, dans un contexte d'institutionnalisation du secteur, va entraîner de multiples ajustements au rôle d'animateur<sup>158</sup>.

#### **b) La rencontre de François et Louis en 1972 : confrontation des voies « militante » et « diplômante » d'accès à l'animation**

Louis valide son IUT « Carrières sociales » par un stage à la MJC de Colombes à la suite duquel il est embauché comme animateur socio-culturel. Sa compagne travaillant alors à Rennes, il cherche à se rapprocher d'elle et revient travailler à Nantes en 1972. Le tableau ci-dessous met en regard les souvenirs qu'ont François et Louis de leur rencontre dans le quartier de Malakoff en 1972. La manière différenciée dont ils en rendent compte est révélatrice des voies d'accès au secteur de l'animation socio-culturelle empruntées : les propos de François insistent en effet sur la dimension militante et vocationnelle de la profession tandis que ceux de Louis revendiquent la dimension professionnelle en soulignant la distinction entre bénévoles et professionnels de l'animation :

---

<sup>157</sup> Lebon F., « Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs », *Education et Sociétés*, 11 (1), 2003, p. 147.

<sup>158</sup> Selon des processus largement similaires à ceux décrit par F. Muel-Dreyfus à propos des éducateurs, dans *Le métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, Ed. Minuit, 1983.

## François

« Louis, au début j'étais son patron (il rit) et puis on est devenu collègues... Je lui dois d'ailleurs beaucoup professionnellement...

- *Mais pourquoi étiez-vous son patron ?*

J'étais président de l'association qui a demandé la construction de l'équipement et la venue d'un animateur socio-culturel pour engager l'action et fonder le centre socio-culturel, et c'est comme ça qu'on a fait venir Louis... en 72 je pense.

- *Et vous n'étiez pas salarié à l'époque ?*

Non, j'étais permanent, non salarié, mais je ne faisais que ça, du militantisme. (...) Je suis devenu militant aux francs et franches camarades, parce que je voulais être animateur : je ne l'étais pas à l'époque, *j'avais du goût pour ça, mais pas la formation*. Et donc je commence par être animateur de centre de loisirs, et je prends la direction d'un centre de loisir que nous créons à Malakoff, en même temps que j'étais président de l'assos pour un centre socio-culturel. Et donc il faut que je me forme et à l'époque les formations c'était vraiment un diplôme d'éducation populaire, qui se passait par des sessions, des stages qu'on faisait avec Jeunesse et Sports ou des assos d'éducation populaire et moi je deviens formé et formateur aux Francas.

## Louis

« Je suis arrivé à Nantes en 72, c'était le gros développement des centres socio-culturels... Et la notion de centre socio-culturel était un cadre de travail qui correspondait tout à fait à mes aspirations plus sociales. Je voulais prolonger professionnellement ce que j'avais connu en tant qu'engagement individuel dans mon quartier et en 68 (...) Je pense que François vous dirait un peu la même chose, mais lui il a un autre passé, qui est très différent du mien au niveau motivations, mais n'empêche que c'est quand j'ai débarqué comme animateur à Malakoff, qu'il s'est mis le pied à l'étrier, qu'il est devenu animateur (...) Je commençais mon métier d'animateur sur Malakoff, donc fallait mobiliser, convaincre, organiser, et lui s'est vite impliqué, d'abord comme bénévole puis quand on a structuré la parole et le rôle des habitants à l'intérieur du centre socio-culturel, il est devenu un des leaders. Et c'est que dans un 2<sup>ème</sup> temps qu'il a travaillé comme animateur BAFA et puis la structure pour laquelle il travaillait lui a proposé de devenir animateur permanent et donc de lui payer sa formation pour l'emploi. Et à *ce terme là, on est devenus collègues*. Ça a pris quelques années... »

François revendique la « paternité militante » du centre socio-culturel de Malakoff et considère que pour les besoins militants, il a « fait venir » un animateur professionnel – Louis en l'occurrence – tandis que Louis considère qu'il a coordonné la mise en place du centre socio-culturel et permis à François, dans ce cadre, de se professionnaliser. Leurs propos soulignent les luttes et enjeux de définition des frontières d'un secteur encore mal délimité : entre militantisme et salariat, entre bénévoles et professionnels, entre activités « politiques » et activités « sociales », à la frontière de « l'éducation populaire » et de « l'animation socio-culturelle »<sup>159</sup>. Quand Louis explique que François « n'a pas le même passé » que lui, c'est une manière de souligner les origines différenciées de leur intérêt pour l'animation socio-culturelle, autrement dit de distinguer les trajectoires socio-politiques qui les ont conduit à l'animation socio-culturelle dans un même quartier populaire de Nantes.

Se croisent en effet ici, en 1972 – et la date est significative –, le « militant », plus âgé, d'origine bourgeoise, faiblement diplômé (« j'ai du goût mais pas la formation » dit-il) et le

---

<sup>159</sup> Sur ces évolutions, nous renvoyons aux travaux précités de Francis Lebon, ainsi qu'aux travaux de Dubois V.: « Du militantisme à la gestion culturelle... », *art. cit.* ; Dubois V., *La Politique culturelle : genèse d'une catégorie d'intervention publique*, Paris, Belin, 1999.

jeune animateur professionnel, récemment diplômé, d'origine populaire et en ascension sociale. C'est que l'animation socio-culturelle a cette particularité des « professions ambiguës » et « bien faites pour éviter le déclassement aux « héritiers » démunis de titres et pour offrir aux « parvenus » une contrepartie approchée de leurs titres dévalués »<sup>160</sup>.

La comparaison des entretiens de François et Louis a cela d'heuristique qu'ils ont chacun recours à un registre privilégié de légitimation du métier d'animateur – militant et professionnel –, et incarnent deux formes de « travail du poste » qui ne sont évidemment pas hermétiques. Les propos de François sur sa formation d'animateur suivie chez les Francas entre 1972 et 1974 soulignent d'ailleurs la nécessité de reclassement social et le souci de se distinguer, à son tour, des « amateurs » : « c'est *vraiment* un diplôme d'éducation populaire ».

### **c) 1975-1983 : la phase « enchantée » de la révolution par l'éducation populaire**

De manière similaire au secteur de l'humanitaire, celui de l'animation socio-culturelle fonctionne comme un « marché de la réalisation de soi »<sup>161</sup> dans les années 1970. Il est un espace de recomposition des identités sociales et militantes offrant des possibilités de reconversion honorables d'un capital militant accumulé avec Mai 68 et dans les années suivantes.

Pour François, le caractère nouveau et encore peu institutionnalisé du secteur de l'animation lui permet de s'y investir sur le mode vocationnel, de continuer ainsi à se penser militant (dimension symbolique du reclassement) tout en se reclassant (dimension professionnelle et matérielle). Le rétablissement social après la phase de marginalité, comme le prestige social – local, mais également national, à une période de forte dévalorisation du militantisme d'extrême gauche et de valorisation des engagements « locaux », « concrets » – font écran à la dimension descendante de la trajectoire de François :

« Pour moi, l'éducation populaire était un des meilleurs moyens de permettre, avec le sourire, de prendre le pouvoir, c'était transformer la société par l'action : je pensais, et je pense toujours, que c'est par le développement de l'éducation populaire, de la culture, que ça passe et pas par

---

<sup>160</sup> Bourdieu P., « Classement, déclassement... », *art. cit.*, p. 17.

<sup>161</sup> Dauvin P., Siméant J., *Le travail humanitaire, Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Paris, Presses de la FNSP, 2002, p. 74.

autre chose : c'est l'accès à la connaissance qui crée les conditions. D'ailleurs on le voit bien puisqu'ils veulent remettre les gamins à quatorze ans au boulot sans rien leur apprendre<sup>162</sup>. »

Il semble par ailleurs que François (re)trouve, dans le quartier de Malakoff, une certaine forme de pouvoir local, de notabilité pourrait-on dire, capital symbolique que l'on doit prendre en compte dans le processus de reconversion, de rétablissement social :

« Dans le quartier de Malakoff, on était les hussards<sup>163</sup> de la République, on était encore dans l'histoire de l'instituteur du village. On était alpagués dans la rue : « dis-donc, mon gamin pour mercredi, tu le prends hein, et puis pour le camp d'été, j'ai pas eu le temps de l'inscrire, mais il vient, tu l'inscris hein ! ». J'allais au domicile des gens pour remplir les papiers... Et quand je vendais *l'Huma dimanche* : je pouvais en vendre deux mille si j'avais eu le temps, y'a pas un parent qui ne le prenait pas ! (il rit) Ils me le prenaient pas parce qu'ils étaient sympathisants mais parce que c'était François. C'était une vie de village... un quartier magnifique ! »

Tout se passe comme si François retrouvait, dans ce quartier populaire, le pouvoir social et la prise sur le réel auxquels ses aspirations sociales et son passé militant lui donnent accès mais que l'absence de diplômes et les conditions objectives du marché du travail lui refusent.

Louis et François se côtoient quotidiennement à partir de 1972, partent en vacances ensemble avec femmes et enfants, et participent à la création de l'école Ange-Guépin<sup>164</sup>. En effet, François et Louis encadrent le stage de recrutement et de formation de la première équipe enseignante de l'école ouverte créée en 1974 : ils forment alors les futurs instituteurs aux pédagogies actives. Ils tentent par la suite de créer un Centre de Loisirs Associé à l'Ecole (CLAE), mais le projet n'aboutira pas, comme l'explique Louis :

« On parle alors de « co-éducateur » entre les parents, le temps libre et l'école, c'était un terme des Francas notamment, donc nous on se positionnait, François et moi, en tant que co-éducateurs, et on voulait trouver notre place dans l'école et assurer une cohérence entre les milieux éducatifs : temps scolaire et hors-temps scolaire. Et bon, ça, on n'a jamais réussi... Par contre en tant que parents d'élèves oui, on avait notre place ».

---

<sup>162</sup> François fait allusion à une proposition politique d'abaissement de l'âge minimal d'entrée sur le marché du travail qui fait débat au moment de l'entretien (février 2005) et contre laquelle il a manifesté peu de temps avant.

<sup>163</sup> On retrouve ici un aspect du travail d'animateur décrit par Francis Lebon pour qui « tout se passe comme s'il s'agissait de former des fidèles à Dieu ou à la République (les « militants »). A la vocation de chrétiens qui ont foi en l'Eglise et la paroisse s'oppose celle de citoyens laïques qui ont foi en la République, l'Ecole, la Science (...). Chez les Francas, le réseau mobilisé (Ligue de l'enseignement, Eclaireurs de France, CEMEA, SNI), qui compte des instituteurs d'origine populaire, se trouve proche du parti radical-socialiste ou du parti communiste et souvent lié au secteur public », in « Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs », *Education et Sociétés*, 11 (1), 2003, p. 142.

<sup>164</sup> Pour l'historique détaillé de l'école Ange-Guépin à partir duquel nous avons constitué une partie du corpus d'enquête, nous renvoyons le lecteur au chapitre préliminaire.

Si Louis relie ici la notion de « co-éducateurs » aux Francas, elle est également présente dans le discours de tous les instituteurs de l'école Vitruve et plus largement dans les textes militants concernant la remise en question de l'institution scolaire dans les années qui suivent Mai 68. Le refus de la relation pédagogique verticale comme initiation aux rapports d'autorité et aux rapports hiérarchiques entraîne l'expérimentation de formes alternatives des relations enseignants/enseignés qui font alors appel à la notion de co-éducateurs<sup>165</sup>. On retrouve ainsi chez ces animateurs militants le schème de la reconversion des dispositions contestataires dans la critique des relations pédagogiques traditionnelles et plus largement dans les formes d'encadrement de la jeunesse, qui caractérise également la plupart des instituteurs enquêtés.

- *Une faible exposition à la contre-culture et des incidences privées limitées*

De 1972 à 1981, les sphères militantes et professionnelles des deux enquêtés sont intrinsèquement liées : ils s'investissent sans cesse dans de nouveaux projets d'éducation populaire, sont partie prenante des divers projets de l'école Ange-Guépin, et adhérents actifs de multiples associations de quartier. Louis exprime ainsi avoir le sentiment de « prolonger Mai 68 tous les jours au boulot » et évoque la satisfaction que lui procure sa participation à l'amélioration des conditions d'existence des jeunes des quartiers populaires. A côté de leurs multiples engagements associatifs, François et Louis participent également au mouvement anti-nucléaire, se rendant notamment sur le plateau du Larzac. Ils restent cependant extérieurs aux formes de gauchisme contre-culturel que représentent la vie en communauté, le retour à la terre, ou la remise en cause de l'institution familiale :

### **François**

### **Louis**

*Et les mouvances de vie en communauté, libération sexuelle, retour à la terre, ça vous a touché ?*

Non c'était pas mon truc ça...Moi c'était l'action pour transformer la société (...) Autonomiser un maximum, faire des citoyens responsables... la phrase des Francas c'était : l'enfant le plus libre possible dans la société la plus démocratique possible. Ça passe par l'éducation, et c'est une devise que je garde... après : comment faire la société la plus démocratique possible... J'ai fait le choix d'essayer de faire progresser les choses de l'intérieur plutôt que de tout réinventer comme d'autres ont essayé, en se cassant la gueule d'ailleurs (*il rit*)

Alors ça, moi, je l'ai jamais rencontré autour de moi. Non, cette notion de retour à la terre je l'ai jamais sentie dans mon environnement, même si je savais que ça existait... C'est pour ça que dans le phénomène de rejet de la société, y'avait certainement différents degrés... Et puis bon, on met en accord nos actes avec nos pensées, et en fait, pour ce qui me concerne et sans doute une majorité de gens, c'était : améliorons les conditions d'existence, de vie, pour supprimer un certain nombre d'anomalies, mais c'était plus pour supprimer des injustices...

---

<sup>165</sup> Pour une analyse détaillée de la remise en cause de la détention du savoir légitime par les enseignants, cf. chapitre 6, ainsi que Pagis J., « Descolarisons l'école », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp 373-375.



L'antagonisme entre les stratégies de reconversion consistant à « militer par sa profession » et les diverses utopies communautaires (développées dans la troisième partie du chapitre) apparaît ici clairement dans les propos de François et Louis qui confirment ce que nous avons montré par la voie statistique dans le chapitre précédent. En effet, dans la deuxième analyse factorielle du chapitre 3 (schéma 2), les acteurs correspondant au schème du *militantisme professionnellement* se situent au sud du cadran, tandis que celles et ceux dont les aspirations s'expriment par les utopies communautaires, qui *font ainsi de leur trajectoire un outil de militantisme*, se situent à l'est.

Plus simplement, la croyance en l'utilité politique d'une action sociale locale dirigée vers des populations en difficulté, partagée par des acteurs qui cherchent à s'inscrire dans la société pour la transformer par leur profession, s'oppose en tout à la logique d'exterritorialité de celles et ceux qui cherchent au contraire à ne pas se compromettre avec le « système », dans une logique de retrait volontaire dans la marge (*cf.* partie suivante). Ces populations s'opposent sur le plan de l'origine sociale, des formes de socialisation politique et de participation aux événements de Mai-Juin 68. Si François n'hésite pas à se revendiquer « révolutionnaire » en Mai 68, nous avons vu que l'action « sur le terrain » prime déjà à cette époque sur les enjeux politico-théoriques, ce qui lui permet de militer conjointement auprès des anarchistes, de la JCR et de la CGT. Quant à Louis, il est méfiant vis-à-vis de l'extrême gauche en Mai 68 et se situe déjà dans une perspective « réformiste » d'amélioration des conditions de vie. Par ailleurs, et cet aspect est peut-être le plus déterminant : les conditions sociales et matérielles (ils sont tous deux mariés à des femmes d'origine populaire, avec enfants à charge) dans lesquelles ils se trouvent au début des années 1970 ne leur permettent tout simplement pas d'envisager des alternatives au salariat. Partant de là, le secteur de l'animation socio-culturelle leur offre la possibilité de perpétuer un engagement militant et de participer ainsi au mouvement de (ré)invention de l'action pédagogique périscolaire en introduisant, dans le domaine professionnel de l'encadrement de l'enfance, des ressources et des convictions reconverties du champ militant.

#### **d) Années 1980 : professionnalisation et désenchantement**

En 1981, François quitte le quartier de Malakoff pour s'installer dans un HLM plus spacieux et situé dans un quartier central et beaucoup moins populaire de Nantes :

« Louis est resté plus longtemps que moi à Malakoff [*Pourquoi en êtes-vous parti ?*] J'en ai eu ras-le-bol un peu... de la merde de chien dans l'ascenseur... ça suffit quoi. J'avais envie d'air... J'ai arrêté Malakoff en 81 (...) Je suis allé dans un autre HLM à la Manufacture des tabacs : on avait un magnifique T5 de 120 mètres carrés pour deux milles balles par mois ».

Ce qui était un aspect de la démarche militante de François – aller vivre avec les classes populaires – devient après dix années de vie dans des conditions matérielles peu fastes, un véritable coût. Pour être plus précis, les gratifications symboliques associées à la vie quotidienne en HLM (valorisation de la dimension militante et vocationnelle, notabilité locale) s'amenuisent au fur et à mesure de la professionnalisation du métier d'animateur. Autrement dit, *l'effet surrégénérateur* de l'engagement, qui faisait que l'effort fourni représentait une rétribution militante (à additionner aux résultats de l'action), disparaît avec la professionnalisation d'un engagement qui fonctionnait jusque là dans une logique militante.

François travaille alors comme animateur dans une maison de quartier, continue à fréquenter Louis, et vit comme lui des années 1980 particulièrement difficiles, du fait notamment du changement de mairie aux élections municipales de 1983. En effet, M. Chauty, le maire de droite nouvellement élu, s'attaque à la reprise en main des réseaux d'éducation populaire et d'animation socio-culturelle en opérant une restructuration radicale du secteur:

#### **François**

« Quand la mairie est passée à droite avec Chauty, j'ai été mis au placard complètement parce que j'avais un statut de cadre dans l'association précédente, j'étais délégué du personnel, donc quand la droite est arrivé, ils ont voulu nous virer, ils n'ont pas réussi, et j'ai été placardé pendant trois ans et ces trois années-là, j'en ai profité pour aller faire un DESS de gestion, pour le plaisir »

#### **Louis**

« Avec l'arrivée de la droite en 83, y'a eu une volonté de reprise en main car l'animation c'est toujours potentiellement dangereux, ça peut déclencher des mouvements sociaux, etc. Leur argument c'était : on subventionne les assos et après elles appellent ouvertement à voter contre nous, ce qui a au moins le mérite d'être clair ! Ils pouvaient pas me virer car j'étais détaché de la CAF, mais j'avais plus de marge d'action... »

Le maire crée une structure para-municipale, l'Acor, dans l'objectif de regrouper l'ensemble des maisons de quartier, des centres socio-culturels, et des CLSH<sup>166</sup>. Il écarte les éléments les plus militants de ces structures, et se trouve confronté à de fortes actions syndicales et des mouvements de grèves particulièrement longs<sup>167</sup>. Mais ces actions collectives ne remettent

---

<sup>166</sup> Centre de Loisirs Sans Hébergement.

<sup>167</sup> Lucien, un autre enquêté nantais dont la trajectoire est très similaire à celle de Louis, écrit dans son questionnaire avoir retrouvé une ambiance assez similaire à celle de Mai 68 « lors des six semaines de grèves en 1987 dans le secteur socio-culturel où je travaille ». Fils d'un employé de la SNCF et d'une mère au foyer, catholiques de gauche, Lucien devient animateur dans un centre de vacances au retour du service militaire, en 1971 et fera toute sa carrière comme animateur socio-culturel à Nantes. Militant anti-nucléaire dans les années

pas profondément en cause le mouvement de « rationalisation » du secteur de l'animation, mouvement national, caractéristique des années 1980.

Les années 1980 se caractérisent ainsi pour François et Louis, par un désenchantement dû à la conjonction de multiples facteurs : la professionnalisation du métier d'animateur, associée à la volonté de « reprise en main » du secteur par une mairie de droite, et à un mouvement national de rationalisation du métier d'animateur entraînent une brutale délégitimation du rapport « militant » au rôle qu'ils avaient construit au fil des années. François et Louis perdent alors la latitude et le pouvoir d'innovation et de création qui leur permettait de vivre leur profession sur un mode enchanté. Ils sont par ailleurs quadragénaires et leurs dispositions à changer le monde par leur profession commencent à se fatiguer au contact d'une société qui ne change pas vraiment.

A cela s'ajoutent les contrecoups (contre-coûts pourrait-on écrire) du militantisme des années précédentes et ce qui faisait l'attrait de ces professions dans les années 1970 engendre usure, divorces et précarité :

« *François* : Je reste CGTiste mais j'ai plus de carte... [*A cause de désaccords politiques ?*] Non non... de l'usure hein : beaucoup d'usure... On y a tout laissé. J'y ai laissé sans doute un bout de mes enfants... J'y ai passé mon divorce puisqu'il est aussi lié à ça, aux engagements, au métier où on compte pas ses heures... Il n'y a pas que ça évidemment, je ne cherche pas des excuses, mais on n'a presque plus de vie de famille, en dehors des vacances, mêmes les week-ends : le samedi, je travaillais toute la journée, on avait des réunions très souvent le soir ».

François divorce à la fin des années 1980. Le surinvestissement des sphères militante et professionnelle produit également des tensions dans le couple de Louis<sup>168</sup> : sa femme et lui ont chacun un autre partenaire depuis quelques années quand ils se séparent au début des années 1990<sup>169</sup>.

---

1970, il se syndique à la CFDT en 1979 puis à la CGT à l'issue des six semaines de grève en 1987. Il vote actuellement pour la LCR aux premiers tours des élections et manifeste régulièrement.

<sup>168</sup> Cette concurrence entre les engagements professionnels, militants et privés est un phénomène très répandu et largement documenté : cf. entre autres Le Quantrec Y., Rieu A., *Femmes : engagements publics et vie privée*, Syllepse, Paris, 2003.

<sup>169</sup> Nous ne disposons malheureusement pas, pour François et Louis, des données biographiques nécessaires pour faire une analyse plus poussée en termes de sphères de vie concurrentes et de « tensions constitutives de l'engagement » pour reprendre un terme de Philippe Gottraux, dans l'article précité.

### e) Les années 1990 : réenchâtement et évolutions professionnelles

Après quelques années de travail administratif à la CAF, Louis est intégré au secteur de l'action sociale et détaché à nouveau sur le terrain, avec un statut de conseiller technique :

« Nos directeurs se sont rendu compte qu'on pouvait faire un travail plus intéressant que simplement administratif, et notre métier s'est transformé, on est devenus conseillers techniques avec comme spécialisation pour moi tout ce qui est animation, centres socio-culturels, donc je suis retombé dans mon métier, ce qui m'a enlevé une épine du pied, parce que c'est jamais vraiment possible de rester animateur jusqu'à sa retraite donc on se pose toujours peu ou prou la question d'une reconversion et là elle s'est faite toute seule... »

La victoire de la gauche à Nantes aux municipales de 1989, avec un programme où les « quartiers » figurent parmi les priorités annoncées par le nouveau maire, J-M. Ayrault, entraîne une revalorisation du secteur de l'animation socio-culturelle. François est nommé directeur d'une maison de quartier et retrouve alors la latitude et la reconnaissance sociale qu'il avait perdues dans son travail. Louis, promu conseiller technique détaché aux centres socio-culturels, lance alors le concept des fêtes interculturelles :

« Au début des années 1990 sur Malakoff, un soir d'élection, le FN avait fait 20%, j'étais au dépouillement et on se disait : c'est quand même pas possible, qu'est-ce qu'on peut faire ? On cherchait des moyens concrets de faire que les gens ne se rejettent pas, n'aient pas peur les uns des autres et donc de là est né le concept des fêtes interculturelles, dont je suis à l'origine. La première à Malakoff, c'était « Malacouleur », on a eu un vrai soutien de la mairie de gauche, considérable : on a eu la présence de l'élue, toute la journée. Ça a déclenché d'autres projets, on avait un peu innové là... Moi qui ai horreur du foot je suis devenu président du club de foot ! Y'en n'avait plus, ils attendaient que ça les gamins, donc je m'y colle : le côté militant ! ».

Le contexte politique local s'avère ainsi un facteur central de la perpétuation de la « vocation » d'animateur, et si François et Louis se présentent toujours comme des animateurs socio-culturels « militants » au moment de l'enquête (2004) c'est qu'ils ont réussi à conserver une position sociale qui, initialement ajustée à leurs aspirations socio-politiques, aura à terme renforcé leur croyance en l'utilité politique de leur profession. François explique ainsi la satisfaction qu'il ressent quand il croise dans des manifestations, des jeunes avec qui il travaille :

« C'est vrai que je regarde passer le défilé, je défile plus ; je vais au rassemblement parce que je suis à Nantes, on se connaît tous, et puis c'est l'occasion de revoir des potes, de discuter... Là c'était sympa parce qu'il y avait énormément de jeunes : le lycée de la Collinière était sur place

dans la manif, on travaille avec eux donc je retrouvais plein de gamins que je connais d'ici, qui font de la musique, donc j'étais content de les voir là, dans les premiers rangs, dans les militants, les engagés, c'est plaisant quoi [*Vous avez le sentiment d'avoir réussi quelque chose ?*] Oui, notre boulot c'est pas de leur dire quoi faire, mais y'a ce côté : engagez-vous, soyez partie prenante, ne vous laissez pas faire... ».

François et Louis continuent à manifester régulièrement, votent respectivement pour le PCF et l'extrême gauche aux premiers tours des élections présidentielles, ont voté non au référendum sur le TCE, mais ne cachent pas une certaine usure<sup>170</sup> :

« *François* : Je pars à la retraite bientôt : je voulais rester à Nantes et m'engager localement, mais là je crois que je vais partir m'acheter un petit truc près de ma sœur dans le midi et puis un petit pied à terre en Corse et ça suffit, parce que là, je suis fatigué ! En fait, j'ai deux choix : y'a des gens qui étaient militants PC à Malakoff, qui sont aujourd'hui élus non encartés à Rezé, tendance PC, qui veulent arrêter et cherchent des gens qui prennent le relais dans le même esprit : j'hésite entre ça, parce que ça serait pour une fois prendre ses responsabilités, être de l'autre côté ; et puis dire : ras-le-bol, tant que les gens sont aussi cons : je vais pas passer plus de quarante ans de ma vie pour arriver à ça, à cette situation d'égos gros comme ça... Je ne déprime pas parce que j'agis, mais y'a de l'usure hein ».

A travers l'analyse détaillée des trajectoires politiques et professionnelles de François et Louis, ce sont différents rapports au rôle d'animateur que nous avons pu appréhender, tour à tour bénévole, militant, distancié, routinier puis professionnalisé<sup>171</sup>. La métaphore des jeux est ici utile pour rendre compte et comprendre ces évolutions : ni François ni Louis n'avaient véritablement anticipé de faire leur carrière dans l'animation, si bien qu'on peut dire qu'ils jouent tout d'abord le jeu (d'animateurs) au deuxième degré, la dimension militante étant alors « ce qui compte ». Mais le poste les travaille en retour, et ils sont peu à peu pris au jeu et pris dans les enjeux du secteur de l'animation, secteur qui connaît tout au long des années 1970 et 1980 une codification et une rationalisation de pratiques initialement floues, qui laissaient une grande marge de jeu. La réduction de cette marge de jeu s'accompagne d'une

---

<sup>170</sup> Francis Lebon rappelle à ce propos que « L'animation représente l'une des dix professions (sur près de 500) que l'on souhaite le plus quitter », in « Les animateurs socioculturels et de loisirs : un groupe professionnel précaire », Communication au colloque international « Autour de Maurice Halbwachs. Classes sociales, groupes sociaux et groupes professionnels », 25 et 26 octobre 2007, Université de Reims Champagne-Ardenne, p. 7.

<sup>171</sup> Françoise Tétard écrit dans ce sens que « l'animateur a été tour à tour militant, indemnisé, temporaire, vacataire, bénévole, permanent, professionnel... ; il est d'ailleurs peut-être encore tout cela à la fois » : Tétard F., « L'introuvable statut de l'animateur », in *L'Animation dans l'intervention sociale*. Actes du colloque 28 et 29 mars 2000, Institut régional du travail social Haute-Normandie, Direction régionale et départementale de la Jeunesse et des Sports de Haute-Normandie.

stabilisation matérielle et sociale des deux enquêtés mais également d'un certain désenchantement. Mais si les dispositions militantes se fatiguent, Louis et François semblent par contre s'être radicalisés dans leurs schèmes de perception politique du monde social :

*François* : « C'est ce que je disais aux jeunes à la manif de samedi, un peu un discours d'anciens combattants : t'as quoi dans ton sac ? Deux, trois bières ? Et les cocktails Molotov, ils sont où ? (*il rit*) Vous croyez pas qu'il est temps de les ressortir ? (*il rit*) Enfin, de mon point de vue, on en est là, il est temps de ressortir les kalachnikov, pas d'un point de vue guerrier, mais il est temps qu'un grand mouvement s'installe car là on court vers une société fascisante... ».

Les conditions du maintien (voire du renforcement) d'opinions politiques radicales sont réunies dans ce profil collectif de trajectoires post-soixante-huitardes : le fait d'être aux prises, dans son quotidien professionnel, avec des inégalités sociales qui ne se résorbent pas conforte l'espérance d'un changement social d'ampleur, malgré (ou peut-être du fait de) l'usure. Enfin, la reconversion d'intérêts militants pour les classes populaires en entreprise professionnelle est relativement heureuse dans la mesure où la renégociation d'identités politiques passées se fait de manière progressive et continue, laissant le temps aux dispositions de se remodeler imperceptiblement.

## **2) De Marx à Bourdieu : reconversion d'un intérêt politique pour le « peuple » en intérêt savant pour les classes populaires**

« Parlant au nom du peuple, lui donnant ensuite la parole pour, enfin, en proposer des analyses savantes, telles pourraient être, sommairement résumées les phases, souvent enchevêtrées, qu'auraient traversées, des années soixante aux années quatre-vingt, nombre de ces spécialistes »<sup>172</sup>

Précisons d'emblée le statut singulier de cette sous-partie. Singulier dans la mesure où nous ne nous limitons pas ici au matériau empirique recueilli dans le cadre de l'enquête de terrain, et singulier dans la mesure également où nous traitons de trajectoires de chercheurs en sciences sociales, et notamment de celle de notre directeur de thèse. Il nous a semblé important de l'écrire dans la mesure où ce profil collectif de trajectoires représente une modalité possible de reconversion professionnelle d'intérêts politiques pour le « populaire », acquis notamment via le militantisme (avant 1968, au cours des événements et dans les

années qui suivirent), et qu'il aurait manqué au champ des possibles biographiques post-soixante-huitards que nous tentons de dessiner dans cette recherche.

Nous ne détaillerons pas, comme ailleurs dans ce chapitre, de trajectoire singulière, renvoyant pour cela aux auto-socio-analyses d'une partie des chercheurs concernés et ne rentrerons pas dans l'analyse des processus de renégociation identitaire pour rester à l'échelle de schèmes plus généraux de reconversion des dispositions à la critique sociale dans l'univers savant. Parmi les protagonistes ayant inspiré ce profil collectif, seuls les enquêtés seront anonymés<sup>173</sup>; et nous nous appuyerons sur les trajectoires et travaux autobiographiques ou partiellement autobiographiques<sup>174</sup> de Luc Boltanski<sup>175</sup>, Dominique Damamme, Marnix Dressen, Claude Fossé-Poliak<sup>176</sup>, Daniel Gaxie<sup>177</sup>, Louis Gruel<sup>178</sup>, Isaac Joseph, Bernard Lacroix<sup>179</sup>, Robert Linhart<sup>180</sup>, Gérard Mauger<sup>181</sup>, Erik Neveu<sup>182</sup>, Gérard Noiriel<sup>183</sup>, Bernard Pudal<sup>184</sup> et Michelle Zancarini-Fournel<sup>185</sup>.

Une dernière précaution s'impose : la nature du matériau utilisé est disparate et lacunaire<sup>186</sup>, et le corpus de chercheurs ici rassemblés est hétérogène sur le plan de l'origine sociale, de l'âge,

---

<sup>172</sup> Pudal B., « Le populaire à l'encan », *art.cit.*, p. 58.

<sup>173</sup> La trajectoire antérieure à Mai 68 de Jacques, futur anthropologue, est détaillée dans le premier chapitre ; un deuxième enquêté, aujourd'hui professeur de sociologie à l'université, sera nommé Daniel K.

<sup>174</sup> La liste n'est bien évidemment pas exhaustive et demanderait à être complétée par une enquête appropriée : on peut néanmoins raisonnablement penser que le schème de reconversion de dispositions à la critique sociale en dispositions à la sociologie critique est partiellement généralisable à nombre de chercheurs ayant travaillé autour et avec Pierre Bourdieu dans les années 1970 et 1980.

<sup>175</sup> Boltanski L., Bourdieu P., de St Martin M., « Les stratégies de reconversion », *Informations sur les sciences sociales*, 1973, 12 (5), pp. 61-113 ; Boltanski L., *Rendre la réalité inacceptable. À propos de « La Production de l'idéologie dominante »*, Paris, Démopolis/ Raisons d'agir, 2008.

<sup>176</sup> Fossé-Poliak C., *La vocation d'autodidacte*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1992.

<sup>177</sup> Gaxie D., « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 (1), 2005, pp. 157-188.

<sup>178</sup> Gruel L., *La rébellion 68. Une relecture sociologique*, Rennes, PUR, 2004.

<sup>179</sup> Lacroix B., *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981.

<sup>180</sup> Linhart R., *L'établi*, Paris, Ed. Minuit, 1978.

<sup>181</sup> Mauger G., « L'approche biographique en sociologie : une démarche « contestataire » », *Cahiers de l'IHTP*, 11, avril 1989 ; Mauger G., « Entre engagement politique et engagement sociologique », in Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H.(dir.), *Reconversions militantes*, Limoges, Ed. Pulim, 2006, pp. 177-192.

<sup>182</sup> Collovald A., Neveu E., « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, 11, fév. 2001, pp. 77-93 ; Neveu E., « Trajectoires de « soixante-huitards ordinaires » », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 306-318.

<sup>183</sup> Noiriel G., « Un désir de vérité », Post-face à *Penser avec, Penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, collection « Socio-Histoires », 2003.

<sup>184</sup> Pudal B., *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989 ; Pudal B., « Le populaire à l'encan », *art.cit.*, pp. 53-64. La lecture de cet article a été centrale dans la réflexion et l'élaboration de ce profil collectif.

<sup>185</sup> Zancarini-Fournel M., « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *Espaces-Temps*, 59/60/61, 1995, pp. 146-156 ; Dreyfus-Armand G., Frank R., Lévy M.F., Zancarini-Fournel M.(dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Éd. Complexe, 2000.

<sup>186</sup> Il aurait bien évidemment fallu mener des entretiens biographiques avec l'ensemble des chercheurs précités pour faire un travail abouti.

des formes et lieux (au sens géographique et politique<sup>187</sup>) de participation aux événements de Mai-Juin 68 et des voies d'entrée dans le champ universitaire. Cette partie est donc davantage suggestive et doit être lue pour ce qu'elle est : une ébauche d'hypothèses sur la *reconversion d'intérêts militants pour la politique en intérêts savants pour le politique*.

### **a) Sociogenèse de dispositions à l'engagement : ascension sociale et politisation**

Nous nous limiterons ici à évoquer les éléments biographiques antérieurs à Mai 68 ayant pu jouer un rôle dans la genèse de formes diverses d'intérêt pour le « populaire » et de dispositions à des engagements marxistes. La plupart des acteurs précités sont nés entre 1940 et 1948 et sont issus des classes populaires. Exposés à la première démocratisation scolaire, ils sont pour beaucoup des « intellectuels de première génération », à l'image de B. Pudal :

« Ma scolarité secondaire s'effectue à un moment très particulier, le tournant des années soixante, c'est-à-dire le moment où les enfants des classes moyennes et des fractions supérieures des classes populaires ne se destinent plus seulement aux filières techniques même promotionnelles (ce qui avait été encore le cas de mon frère de 5 ans plus âgé) mais celui de l'enseignement secondaire-supérieur général (avec l'Université dans le champ des possibles) »<sup>188</sup>

Nous avons montré, dans le premier chapitre<sup>189</sup>, que de telles trajectoires de transfuges de classe prédisposent à un militantisme au PCF ou à l'extrême gauche. Rappelons brièvement le schéma :

En quittant leur milieu social d'origine – géographiquement et socialement –, ces intellectuels de première génération se retrouvent dans des positions en « porte-à-faux » qui les exposent à des injonctions contradictoires : si leur mobilité sociale fait d'un côté la fierté de leurs parents et de leurs proches, elle fait en même temps peser une menace de reniement des origines. D'où des positions de *double bind* : décalage par rapport à leur classe d'origine, mais également décalage par rapport au milieu scolaire bourgeois fréquenté, à l'origine de fortes tensions, dissonances identitaires, se traduisant par des sentiments complexes et ambivalents de fascination/aversion vis-à-vis du milieu bourgeois.

L'arrivée à l'université vient renforcer leur position d'outsiders et leur sentiment de ne pas être « à leur place », de ne pas avoir les dispositions ajustées aux positions professionnelles anticipées. S'engager dans un groupe d'extrême gauche s'avère un moyen de résoudre les

---

<sup>187</sup> Il y a notamment une nette distinction entre ceux qui étaient adhérents au PCF en 1968 et ceux qui se situaient à l'extrême gauche.

<sup>188</sup> Extrait d'un entretien accordé par Bernard Pudal à une chercheuse brésilienne, à paraître au Brésil..



tensions identitaires qui caractérisent ces intellectuels de première génération : ils peuvent ainsi exprimer une fidélité à leur milieu d'origine tout en s'intégrant à leur nouveau milieu. G. Mauger décrit cette tentative de compensation de la trahison sociale par l'engagement maoïste : « Il s'agissait, je crois, d'une tentative un peu désespérée de « rachat » d'un éloignement vécu comme « une trahison » »<sup>190</sup>. Faire des études universitaires, en sociologie notamment, tout en militant activement au PCF ou dans des organisations d'extrême gauche<sup>191</sup> leur permet ainsi de concilier mandat parental d'ascension sociale et mandat de fidélité aux classes populaires.

Rappelons enfin que ces acteurs aux trajectoires sociales improbables sont d'autant plus disposés à croire à la possibilité d'un changement social qu'ils sont bien placés pour savoir que l'ordre social n'est pas immuable : par leurs trajectoires, ils « ébranlent les fondements de l'ordre social en fragilisant les frontières entre « Eux » et « Nous » »<sup>192</sup>. D'où leur prédisposition à une posture de dévoilement de l'arbitraire de la domination de classe et au dévoilement d'une vérité proscrite : l'ordre social n'est pas immuable.

Pour les plus âgés d'entre eux, c'est avec la Guerre d'Algérie qu'ils font leur entrée dans le militantisme, adhérant alors à l'UNEF et/ou/puis à l'UEC ou encore aux JC puis au PCF. Pour leurs cadets de quelques années, c'est avec la guerre du Vietnam qu'ils expriment leurs dispositions contestataires, adhérant bien souvent à l'UEC puis à l'UJCml. Nous avons ainsi montré dans le premier chapitre que Jacques, après avoir adhéré à l'UNEF et à l'UEC, participe à la fondation de l'UJCml et devient le responsable des Comités Vietnam de Base. L'attrait pour le maoïsme d'une grande partie de ces apprentis intellectuels doit beaucoup à la figure et aux écrits de Louis Althusser, comme le rappelle Gérard Mauger :

« J'aurais pu prendre ma carte à l'UEC, mais je préférais Louis Althusser à Roger Garaudy ou Lucien Sève. Je ne pense pas que ce penchant ait eu des raisons intellectuelles [...] mais plutôt des prétentions intellectuelles qui m'inclinaient vers le « marxisme distingué » de la rue d'Ulm »<sup>193</sup>.

---

<sup>189</sup> Cf. Chapitre 1, partie D : « Intellectuels de première génération : ascension sociale et politisation ».

<sup>190</sup> Mauger G., « Entre engagement ... », *art. cit.*, p. 188.

<sup>191</sup> Nous ne voulons pas donner ici l'impression d'une quelconque « équivalence » de ces formes de militantisme qui s'opposent en bien des points. Mais de nombreux intellectuels de première génération sont entrés au PCF et dans diverses organisations d'extrême gauche au cours des années 1960 et ces diverses affiliations militantes se rejoignent sur l'offre de fidélité aux classes populaires. Le rapport à l'institution scolaire ainsi qu'à la Guerre d'Algérie est par contre déterminant de ces orientations politiques distinctes, comme nous l'avons évoqué dans le chapitre 1.

<sup>192</sup> Mauger G., « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 31.

<sup>193</sup> Mauger G., « Entre engagement ... », *art. cit.*, p. 184.

Adhérer à l'UJCml c'est devenir membre de la communauté des intellectuels normaliens et acquérir une partie du capital symbolique attaché à la figure althussérienne et à l'institution de l'ENS. L'attrait du maoïsme ne se résume pas, cependant, à cette offre de biens de salut intellectuel ; et sa force vient de la juxtaposition de cet élitisme théorique à une pratique populiste. Les écrits de Mao offrent en effet à ces apprentis intellectuels issus du « peuple » une justification d'exister dans leur position d'entre-deux en leur donnant un rôle d'intellectuel au service des « masses », capable de les réconcilier avec eux-mêmes. On retrouve des tentatives similaires de « concilier l'inconciliable » chez les intellectuels communistes étudiés par B. Pudal : « Leur promotion au rang de fonctionnaire des organisations ouvrières dénoue les termes de la contradiction qui les habite en lui substituant une solution idéale (...). En représentant la « classe ouvrière » sur la scène politique, ne participent-ils pas tout à la fois de deux univers ? Et ne sont-ils pas justifiés à la représenter précisément au titre de cette fidèle infidélité ? »<sup>194</sup>.

### **b) Militer à l'extrême gauche, enquêter parmi les masses**

Ces jeunes intellectuels marxistes(-léninistes) n'ont pas de mal à faire leurs les maximes maoïstes les incitant à « descendre de leur cheval » et à « enquêter parmi les masses ». La familiarité avec les classes populaires liée à leur origine sociale devient une ressource pour ceux qui professent, avec Mao : « qui n'a pas fait d'enquêtes n'a pas le droit à la parole »<sup>195</sup>. Ces intellectuels de première génération ont ici l'occasion de convertir leur indignité sociale<sup>196</sup> en capital symbolique hautement valorisé dans le champ militant. On retrouve pour partie la définition que Bernard Pudal donne de l'ouvriérisme : « L'ouvriérisme est un habitus ouvrier revendiqué, brandi (...) il est la voie de passage quasi obligée qui mène de l'indignité sociale à la dignité « ouvrière », cette tentative de restauration de soi qui, par un coup de force symbolique, convertit l'humiliation en prise de conscience »<sup>197</sup>.

S'ils sont peu nombreux à avoir adopté la démarche – limite – de l'établissement<sup>198</sup>, Daniel K., un enquêté né en 1944, fils d'un petit employé (niveau CEP), ancien résistant et d'une mère au foyer, d'origine juive, part s'établir dans l'usine Perrier de Vergèze en 1967. Daniel

---

<sup>194</sup> Pudal B., *Prendre parti...*, *op. cit.*, p. 133

<sup>195</sup> Citation de Mao Zedong, *Garde Rouge*, N° 5.

<sup>196</sup> Offerlé M., « Illégitimité et légitimation du personnel politique ouvrier en France avant 1914 », *Annales ESC*, 4, juillet-août 1984, pp. 681-713.

<sup>197</sup> Pudal B., *Prendre parti...*, *op. cit.*, pp. 133-134.

et sa femme sont parmi les premiers<sup>199</sup> étudiants embauchés en usine de l'UJCml, et Jacques, alors responsable des Comités Vietnam de Base (CVB) au sein de l'UJCml se rend à Vergèze les rencontrer<sup>200</sup>. Daniel et sa femme ont une licence de sociologie et Jacques est alors en thèse d'anthropologie. Jacques s'établit quelques mois après Mai 68, à Renault Billancourt, mais abandonne au bout de deux mois devant l'absence de perspective d'agitation politique, considérant son expérience comme un « véritable échec »<sup>201</sup>.

A défaut de s'établir, les autres militent activement pour faire advenir une révolution prolétarienne, participent aux événements de Mai-Juin 68 qui viennent confirmer le bien-fondé de leur révolte (Les *Cahiers marxistes-léninistes*<sup>202</sup> affichent en couverture la citation de Lénine : « La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie ») et jouer un rôle de socialisation politique de renforcement (ou de confirmation). On peut en effet parler de socialisation politique de confirmation pour ceux qui militaient au PCF et continuent au lendemain des événements et davantage d'une socialisation politique de renforcement pour celles et ceux qui, dans les mois qui suivent Mai 68, intensifient leur militantisme et s'engagent dans une des organisations formant la nébuleuse du « gauchisme politique ».

---

<sup>198</sup> Pour nombre de fils d'ouvriers, cette démarche de retour volontaire en usine aurait été incompréhensible et vivement critiquée par leurs parents et leurs proches. Pour ceux qui le firent, à l'image de Paul, la réprobation parentale fut effectivement très forte.

<sup>199</sup> On trouve confirmation des dires de Daniel et de Jacques dans *Génération* : « Nicole [Linhart], naturellement, souhaite rejoindre Perrier-Vergèze, baptisée « l'usine numéro un » dans la légende de l'organisation. Mais l'éloignement de Paris et la nature des tâches – assembler des caisses – l'en dissuadent. C'est un étudiant en sociologie, [Daniel, notre enquêté], et sa femme Martine, qui « descendent » vers l'unité pilote », in. *Génération*, *op. cit.*, tome 1, p. 356.

<sup>200</sup> Il en parle dans un extrait d'entretien cité au début de ce chapitre. Le bilan de cette première initiative d'établissement et le constat de la faible organisation des ouvriers de l'usine du même groupe (Perrier) de Contrexéville est à l'origine de la ligne d'établissement de l'UJCml et du départ de Colette et son mari pour Contrexéville en janvier 1968 (cf. 1<sup>ère</sup> partie).

<sup>201</sup> Son ex-femme, enseignante en anglais à l'université de Paris 8 nous a livré en entretien une version quelque peu divergente : selon elle, c'est quand ses employeurs ont découvert qu'il avait masqué la particule de son nom de famille qu'ils l'ont licencié...

<sup>202</sup> Revue de l'UJCml : Chateigner F., « D'Althusser à Mao : les Cahiers marxistes-léninistes (1964-1968) » mémoire sous la direction de Frédéric Matonti, ENS-EHESS, 2004, 48 p.

### c) De Marx à Bourdieu : transfert de libido<sup>203</sup>

Après avoir trouvé, chez Marx, des écrits qui les « révélaiement » en donnant sens à leur révolte diffuse, et après avoir consacré des années à une révolution qui se fait attendre et à « se faire peuple en imagination »<sup>204</sup>, ces jeunes intellectuels militants connaissent une situation collective de doute, engendrée par l'essoufflement du militantisme gauchiste et la brutale dévalorisation du marxisme dans le champ intellectuel dès le début des années 1970. Ils se retrouvent temporairement sans réponses (ou du moins avec des doutes) face à la question existentielle de leur justification d'exister dans la position qu'ils occupent et à celle du sens à donner à leur rôle d'intellectuel. La période qui s'ouvre est celle des douloureux désinvestissements militants et des reclassements. C'est au « travail de deuil »<sup>205</sup> d'un peuple idéalisé que ces intellectuels-militants doivent s'adonner. Et les désillusions révolutionnaires et intellectuelles sont douloureuses à négocier : « dans la mesure où « se dire marxiste » était une « profession de foi » non seulement scientifique mais aussi politique, s'en détacher, c'était aussi avoir le sentiment de se renier scientifiquement et politiquement »<sup>206</sup> écrit ainsi Gérard Mauger, reflétant le sentiment de nombre des chercheurs rassemblés ici.

La « découverte » des travaux de Pierre Bourdieu et de Michel Foucault (pour certains) va accompagner, chez nombre de ces chercheurs ce déplacement de l'investissement : de l'enquête militante à l'enquête scientifique, du militantisme au travail sur le militantisme, de l'intérêt militant pour la politique à l'intérêt savant pour la politique. La théorie bourdieusienne de la domination et de la violence symbolique vient objectiver leurs désillusions et « expliquer » leurs déconvenues, en rendant compte, sociologiquement, du fossé qui sépare le peuple « idéalisé » du peuple côtoyé au cours des années militantes,

---

<sup>203</sup> Nous aurions pu parler ici d'*illusio* ou d'intérêt, mais celui de libido nous paraît heuristique pour traiter la question de la conversion des croyances. En effet, en empruntant ce terme à la psychanalyse, Pierre Bourdieu insiste sur l'investissement psychologique que réclame l'engagement dans le champ et la pulsion qui pousse l'acteur dans le jeu. Or une des tâches de la sociologie est de comprendre comment le monde social parvient à transformer la libido biologique, pulsion indifférenciée, en libido sociale, spécifique. Bourdieu rappelle qu'il existe autant de *libido* spécifiques que de champs car c'est justement la socialisation qui donne à chacun la capacité de faire des différences entre ce qui est digne d'intérêt et ce qui ne l'est pas. Dans un chapitre traitant des formes de renégociation identitaire, cette notion nous semble donc parlante et opératoire. Sur les rapprochements entre la notion d'*illusio* et celle de *libido*, cf. Bourdieu P., Maître J., « Avant-propos dialogué », in Maître J., *L'autobiographie d'un paranoïaque : l'abbé Berry (1878-1947)*, Paris, Anthropos, 1994. Pour un usage américain de cette notion dans l'analyse des mouvements sociaux, cf. Goodwin J., « The libidinal constitution of a high-risk social movement : affectual ties and solidarity in the Huk rebellion, 1946 to 1954 », *American Sociological Review*, Vol. 62, 1, février 1997, pp. 53-69.

<sup>204</sup> Pour Pierre Bourdieu, le militantisme révolutionnaire de cette époque était une façon « d'endormir la souffrance liée à la coupure sociale en se faisant peuple en imagination », in *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982.

<sup>205</sup> Cf. Pudal B., « Le populaire... », *art. cit.*, paragraphe « Illusions politiques et travail de deuil », p. 58.

fonctionnant comme une véritable sociodicée de leurs désillusions<sup>207</sup>. Paradoxalement, l'objectivation du désenchantement par la sociologie critique peut entraîner un « ré-enchantement » en offrant à ces jeunes intellectuels critiques une nouvelle justification d'exister et de nouvelles armes pour perpétuer la remise en cause des évidences et donc de l'ordre social. C'est à nouveau Gérard Mauger qui écrit, à propos de sa « découverte » de Bourdieu :

« Ces lectures fiévreuses m'inspiraient un sentiment ambigu où les résistances s'opposaient aux révélations (...). Je trouvais dans cette théorie ancrée dans l'empirie, un moyen de mieux me comprendre et de mieux comprendre ce que j'observais »<sup>208</sup>.

La découverte salvatrice des travaux de Bourdieu intervient plus tardivement dans la trajectoire de Gérard Noiriel, mais à un « moment critique » similaire, celui du désengagement militant. En effet, contraint de démissionner du PCF après s'être inscrit dans le combat interne pour démocratiser le parti, il décrit la rupture et le ré-enchantement postérieur à la découverte de nouvelles réponses :

« La rupture fut très difficile à assumer car elle m'obligeait à m'interroger sur les justifications que je m'étais données pour tenter de devenir un « intellectuel ». [...] j'ai commencé à lire avec une passion régénérée les écrits de Michel Foucault et de Pierre Bourdieu ; de la même manière que j'avais lu ceux de Marx auparavant : pour y trouver des réponses aux problèmes auxquels j'étais confronté concrètement. Ces auteurs me fournissaient une autre solution pour persévérer dans mon désir de vérité, sans renoncer au souci d'être utile aux plus démunis. »<sup>209</sup>

On peut citer également Bernard Lacroix qui revient sur l'échec du phénomène communautaire au tournant des années 1980 et écrit :

« Parti de l'échec (...) on en revient ainsi génétiquement et logiquement à l'échec, après avoir éclairci quelques-unes des raisons de sa fatalité. Pèlerinage désenchanté s'il en est, mais que sauve, du moins veut-on le croire, le prix de la lucidité »<sup>210</sup>

Enfin, Bernard Pudal quitte définitivement le PCF en 1977, devient enseignant dans la formation des travailleurs sociaux et « transforme peu à peu [son] intérêt pour la politique en intérêt pour l'histoire du communisme »<sup>211</sup> en entamant une thèse sur le PCF.

---

<sup>206</sup> Mauger G., « Entre engagement politique... », *art. cit.*, p. 191.

<sup>207</sup> Pour Max Weber, les dominants ont toujours besoin d'une « théodicée de leur privilège », c'est-à-dire une justification religieuse de leur réussite. Pierre Bourdieu, reprenant Weber, parle de sociodicée dans le sens d'une justification théorique de la réussite sociale et des privilèges (Bourdieu P., *Contre-feux*, Paris, Ed. Raisons d'Agir, 1998, pp. 48-49, 1998). Ici, c'est davantage une justification théorique d'échecs politiques (ou du moins de déconvenues ou de désillusions) que permet la lecture des travaux de Pierre Bourdieu.

<sup>208</sup> Mauger G., « Entre engagement... », *art. cit.*, p. 190.

<sup>209</sup> Noiriel G., « Un désir de vérité », *op. cit.*, pp. 269-270.

<sup>210</sup> Lacroix B., *L'utopie communautaire*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>211</sup> Extrait de l'entretien accordé à une politiste brésilienne, pas encore publié.

#### d) La traduction de l'humeur gauchiste en sciences sociales

C'est ainsi toute une génération de militants<sup>212</sup>, qui après avoir mené l'enquête en bons militants font leur entrée en sciences sociales où ils mèneront l'enquête en bons scientifiques.

Après six années d'établissement en usine, le mari de Colette (*cf.* 1<sup>ère</sup> partie du chapitre) qui avait quitté HEC en dernière année, se reconvertisse dans la sociologie (1974-75). Jacques, entré au CNRS en 1966, réinvestit la sphère professionnelle<sup>213</sup> lorsqu'il se désengage politiquement<sup>214</sup>, se lançant dans des recherches sur le développement. Daniel, après deux années d'établissement, commence à enseigner la sociologie à l'université de Vincennes en tant que chargé de cours, puis reprend ses études, soutient son doctorat en 1984 pour finalement devenir professeur au cours des années 1990.

Ces ex-établis, mais plus largement les ex-militants, participent, au cours des années 1970, à la redéfinition du métier de chercheur en sciences sociales en important dans le champ scientifique des dispositions et des compétences acquises dans l'espace contestataire<sup>215</sup>. Outre le fait que leurs dispositions militantes les portent à « concevoir le travail sociologique comme un aspect de la lutte politique »<sup>216</sup>, ces reconversions sont à l'origine de multiples réorientations du métier de sociologue : du choix des objets étudiés aux méthodes de recherche, en passant par les outils conceptuels.

Gérard Mauger montre ainsi que la redécouverte de la notion de « quotidienneté » permet « d'affirmer la proximité de l'intellectuel et du « vécu ordinaire » des « gens ordinaires », de

---

<sup>212</sup> Il y a en fait plusieurs unités de générations distinctes parmi les chercheurs ici réunis, c'est pourquoi nous restons peu précis sur la date d'entrée dans le champ universitaire : si certains y sont déjà avant Mai 68, d'autres y entrent au cours des années 1980.

<sup>213</sup> Qu'il avait plus ou moins désertée pendant près de cinq ans, faisant « le minimum syndical pour ne pas être viré du CNRS ». Il faut noter ici la particularité de ces espaces professionnels publics qui ont rendu possible des formes de militantisme intensives de nombreux jeunes intellectuels au tournant des années 1970 (*cf.* citation de Luc Boltanski dans la conclusion générale).

<sup>214</sup> Mais là aussi, cela ne se fait pas du jour au lendemain et sans difficultés : après avoir quitté la G.P. (1972), Jacques passe par une phase de dépression et un nécessaire « sas de décompression » qui prend la forme d'un retrait passager dans la marginalité : « J'ai plutôt été déprimé de manière générale suite à l'échec de toute cette entreprise. Donc après j'ai une reconversion difficile comme plein de gens [...] Ah c'est une très grosse déception collective : c'est l'échec de dix ans dans lesquels on avait investi totalement, enfin moi, j'avais investi totalement là-dedans : j'ai failli à un moment quitter le CNRS, mais disons que d'autres ont payé beaucoup plus cher que moi, y compris leur vie, pour ceux qui se sont suicidés. Alors moi j'ai résolu cette crise... curieusement pas en retournant au travail, mais en venant m'installer à la campagne, en faisant de la musique, de la fanfare, de l'orchestre, j'ai eu une phase un peu décalée, marginale... musique de rue, mélange de vieille musique révolutionnaire, de salsa ... ça a été le sas de décompression après cette période militante ».

<sup>215</sup> Daniel Gaxie écrit à ce propos que « l'action collective fournit à certains intellectuels des matériaux d'observation, des problématiques de recherche, des certificats de familiarité empirique, des ressources de compréhension ou des ressources pour revendiquer une compréhension plus adéquate », *in* Gaxie D., « Rétributions du militantisme... », *art. cit.*, p. 163 ; et Bernard Pudal parle à son sujet d'un « processus assez classique de reconversion d'un capital politique en capital scientifique » dans l'entretien précité.

<sup>216</sup> Mauger G., « L'approche biographique en sociologie : une démarche « contestataire » », *art. cit.*, p. 91.

réconcilier la métaphysique et le « coin de la rue »<sup>217</sup> et Bernard Pudal rend compte de l'affinité des méthodes « qualitatives » et de l'approche biographique « avec un style d'intellectuel « lié aux masses », à leur service et leur donnant « la parole » »<sup>218</sup>. Du côté des sciences politiques<sup>219</sup>, Daniel Gaxie a un rôle de « passeur », d'importateur de la démarche critique, et la date (1977) tout comme l'objet de son article fondateur sur les rétributions du militantisme<sup>220</sup> portent également les marques du processus de reconversion des dispositions à la critique sociale en dispositions à la sociologie (politique) critique. Daniel Gaxie le précise lui-même, près de trente ans plus tard :

« Le questionnement sociologique des rétributions du militantisme obéit donc à des conditions sociales de possibilité. Il s'inscrit probablement dans un mouvement de reflux de l'engagement collectif. On peut bien sûr se demander si les sciences sociales ne contribuent pas, au moins pour une part, à ce reflux. »<sup>221</sup>.

L'empreinte du passé militant transparait également dans les objets de recherche : la marginalité, l'utopie communautaire, la déviance, l'exclusion, les classes populaires, le développement ou encore le militantisme, sont autant de thèmes qui avaient fait l'objet d'investissements militants et qui deviennent l'objet d'investissements intellectuels.

Quelques années plus tard, ils sont nombreux à faire une auto-socio-analyse<sup>222</sup>, conscients des intérêts complexes et ambigus investis dans leur recherches et de la nécessité de procéder à « l'analyse préalable du rapport objectif à l'objet [afin d']échapper à l'alternative de l'ethnocentrisme de classe et du populisme, qui en est la forme inversée »<sup>223</sup>.

---

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>218</sup> Pudal B., « Le populaire à l'encan », *art. cit.*, p. 62.

<sup>219</sup> Michael Pollak codirige avec François Bédarida un numéro de revue dédié à cette question des effets de Mai 68 sur la pratique des sciences sociales (Mai 68 et les Sciences sociales, *Les Cahiers de l'IHTP*, n° 11, avril 1989), dans lequel François Dosse décrit un mouvement similaire à celui que nous décrivons pour la sociologie et la science politique pour l'histoire : Dosse F., « Mai 68 : les effets de l'histoire sur l'histoire », *Les Cahiers de l'IHTP*, 11, avril 1989, pp. 96-101.

<sup>220</sup> Gaxie D., « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 27, (1), février 1977, pp. 123-154.

<sup>221</sup> Gaxie D., « Rétributions du militantisme... », *art. cit.*, p. 161.

<sup>222</sup> Cf. Mauger G., Fossé-Poliak C., « Choix politiques et choix de recherches. Essai d'auto-socio-analyse (1973-1984) », *Cahiers « Jeunesses et Sociétés »*, n° 3-4-5, février 1985, pp. 27-121 ; Noirielle G., « Un désir de vérité », Post-face à *Penser avec, Penser contre...*, *op. cit.* ; et de manière moins centrale, on trouve des indications autobiographiques dans de nombreux travaux, cf. entres autres : Schwartz O., *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990 ; B. Pudal écrit ainsi en note : « peut-être n'est-il pas inutile d'indiquer ici que l'auteur de l'article pense avoir été, comme ceux dont il parle, confronté à une situation très voisine », in « Le populaire... », *art. cit.*, p. 58 ; Lacroix B., « A contre-courant : le parti-pris du réalisme », *Pouvoirs*, 1986, 39.

<sup>223</sup> Bourdieu P., « Les usages du peuple », *Choses dites*, Paris, Ed. de Minuit, 1987, p. 181.

Nous espérons avoir apporté quelques pistes d'explication aux logiques politiques et intellectuelles qui ont pu commander l'intérêt savant pour le populaire<sup>224</sup> et pour le politique, au terme du déplacement et de la reconversion de formes d'intérêts militants pour le « peuple » (ou le militantisme) en entreprise intellectuelle de recherche. En investissant le métier de chercheur en sciences sociales, ces ex-militants ont trouvé/inventé une position ajustée à leurs compétences et aspirations, leur permettant de continuer à se penser militant – avec de nouvelles « armes » – tout en se reclassant socialement, mais dans une position « inclassable », « hors jeu », d'observation du monde social, à l'écoute des « masses ». La recherche en sciences sociales, et en particulier la sociologie critique offre ainsi une réponse à la question des « conditions de possibilité de perpétuation d'une « jeunesse politique » et de sauvegarde des idéaux passés bien que tout alentour ait changé »<sup>225</sup> : ni bourgeois, ni prolétaires, ces intellectuels de première génération ont réussi à négocier la douloureuse sortie « d'identités révolutionnaires » tout en conservant leurs dispositions à la remise en cause des évidences par le dévoilement de l'arbitraire. On peut émettre ici l'hypothèse que la perpétuation, par leur profession, de la rupture avec le sens commun<sup>226</sup>, processus habituellement temporaire et caractéristique des « moments critiques », est un moyen de lutter contre la fermeture du champ des possibles et de continuer à dénoncer, sous une autre forme, l'hypocrisie de l'ordre social dominant<sup>227</sup>.

---

<sup>224</sup> Il faudrait mener ici une enquête complémentaire sur l'écriture et la réception du livre de C. Grignon et J-C. Passeron, *Le savant et le populaire*, mais on peut raisonnablement l'associer (bien qu'il s'agisse d'une seconde vague) aux travaux précédemment cités et au schème de la reconversion d'un intérêt politique pour le « peuple » en un intérêt savant pour le populaire. Grignon C., Passeron J-C., *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989. L'appréciation de Pierre Bourdieu de ce travail n'existe pas à notre connaissance : elle aurait été précieuse pour rendre compte plus finement des enjeux de lutte pour l'obtention du monopole de la « vérité » sur les classes populaires, luttes qui n'ont pas été sans cliver l'espace des recherches dans ce domaine et qui recouvrent sans doute des formes distinctes de reconversion d'un intérêt politique en entreprise intellectuelle.

<sup>225</sup> Cf. Collovald A., Neveu E., « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, 11, fév. 2001, p. 79.

<sup>226</sup> Cf. Durkheim E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, coll. "Champs", 1988 [1894].

<sup>227</sup> Si l'on peut considérer cette orientation professionnelle et politique comme une incidence de leur participation aux événements de Mai-Juin 68, il faut également rappeler que leurs trajectoires de transfuges et leur position de « dé-placés », les prédisposaient à une posture d'observateurs critiques du monde social favorable au métier de sociologue et plus particulièrement au programme de dévoilement qui sous-tend l'approche critique en sociologie.



### ***C - « Changer sa vie pour changer la vie » : utopies communautaires, marginalité et contre-culture***

Tandis que certains participent à la redéfinition des professions de l'animation et de la recherche en science sociales pour faire face à la dissociation entre leurs aspirations et les moyens de les satisfaire, d'autres investissent, plus ou moins durablement, les utopies communautaires qui structurent l'offre de biens de salut éthico-politiques dans les années 1970. Nous nous intéresserons ici à celles et ceux qui contestent l'ordre social en cherchant à lui opposer des micro-structures construites en marge du « système », caractérisées par une mise en suspens des normes dominantes remplacées par un nouveau régime d'action directe fondé sur une logique d'exemplarité, à l'image des phalanstères, des *ecclesiolas*, des communes ou encore des monachismes, autant d'utopies pratiquées<sup>228</sup>. Formes de mobilisations collectives dans la désimplification<sup>229</sup>, ces utopies communautaires ont attiré des ex-soixante-huitards désespérés d'attendre une révolution de plus en plus hypothétique, en quête de justifications alternatives d'exister et de sens à donner à leur existence. Elles ont également séduit une population plus jeune, d'acteurs ayant observé plus que participé (du fait de leur âge) aux événements de Mai-Juin 68, et qui ont directement investi, au début des années 1970 la « révolution du quotidien ». Ces derniers participent au cours des années 1970 à la redéfinition des rapports de sexe, des rapports pédagogiques, des rapports hiérarchiques, des rapports de génération, etc., faisant ainsi de leur trajectoire et de leurs pratiques anti-conformistes un « outil de militantisme » : le refus des normes dominantes et l'espoir de propager l'exemple dans l'environnement proche pour finir par subvertir le « système » par ses « marges » sous-tend leurs stratégies utopiques<sup>230</sup>.

Nous chercherons à rendre compte des trajectoires politiques et sociales ayant conduit à ces conversions (pour les plus jeunes, n'ayant pas d'expérience politique passées) ou ces reconversions (pour ceux qui passent par une phase antérieure de gauchisme politique) contre-

---

<sup>228</sup> Jean Séguy définit l'utopie comme « tout système idéologique total visant, implicitement ou explicitement, par l'appel à l'imaginaire seul (utopie écrite) ou par passage à la pratique (utopie pratiquée), à transformer radicalement les systèmes sociaux globaux existants », in Séguy J., « Les sociétés imaginées : monachisme et utopie », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1971, 26 (2), p. 331.

<sup>229</sup> Bernard Lacroix qualifie alternativement le phénomène communautaire d'« entreprises collectives utopiques », de « mobilisation-débandade », in Lacroix B., *L'utopie communautaire*, *op. cit.*

<sup>230</sup> Gérard Mauger écrit à ce propos que « L'utopie (*i.e.* sans lieu assignable dans une représentation du monde social divisé en bourgeois et prolétaires) constitue le principe d'intelligibilité du style contre-culturel : utopie spatiale de tous les exotismes, du « retour à la terre » aux « chemins de Katmandou », utopie « temporelle » de tous les « retours aux sources », des messianismes et des millénarismes, utopie « socio-historique » de tous les essentialismes (*cf.* « La Nature » des mouvements écologiques naissants, le « Divin » des renouveaux

sociétaires<sup>231</sup>, en analysant ce dont elles procèdent et ce qu'elles produisent, au travers de trois trajectoires. La trajectoire d'Anne, exemplaire en cela qu'elle présente une succession d'engagements politiques et contre-culturels rarement présents au sein d'une même trajectoire (établissement, vie en communauté, drogues, féminisme, marginalité, illégalisme, squatts, etc) permettra de construire un certain nombre de phases « post-soixante-huitardes » de contestation et de résistance par la marge. L'analyse des conditions de possibilité du passage d'une phase contestataire à la suivante nous conduira à considérer que l'espace communautaire joue un rôle de « sas de transition » qui permet tout à la fois de faire le deuil d'espoirs révolutionnaires tout en restant fidèle à la rupture : l'espoir de « changer le monde » (gauchisme politique) est insensiblement reconverti en espoir de « changer la vie » (gauchisme contre-culturel)<sup>232</sup>.

La comparaison des trajectoires de Noëlla et de Marinette nous permettra, dans un second temps, de distinguer un pôle « politique » et un pôle « spirituel » dans l'espace contre-culturel des années 1970 et de souligner la concurrence qui peut exister, entre les offres de biens de saluts politiques et religieux. La question du temps nécessaire, des formes, et du coût (professionnel et affectif) de la dé-marginalisation après des années de retrait contre-culturel sera mise à l'épreuve des trois trajectoires et des formes de reclassement divergentes.

Tout au long de cette partie, nous montrerons enfin que les stratégies utopiques naissent de la discordance entre des espérances (libérées notamment avec l'expérience de Mai 68<sup>233</sup>) et les possibilités effectives de les satisfaire et sont autant de moyens de faire face à cette dissonance cognitive<sup>234</sup>.

---

métaphysiques et mystiques, le « Surnaturel » des occultismes et spiritismes de toutes sortes, le « Désir » des mouvements de libération sexuelle, etc.) », in « L'approche biographique en sociologie... », *art. cit.*, p. 89.

<sup>231</sup> Bernard Lacroix oppose les « utopies politiques » aux « utopies contre-sociétaires » : Lacroix B., *L'utopie...*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>232</sup> Gérard Mauger parle ainsi d'un « temps de conversion des dispositions entre la « sécession révolutionnaire » et la « réinsertion dans le système », un sas préalable à l'assignation à position dans l'espace social », dans Mauger G., « Communautés », in Artous A., Epszajn D., Silberstein P. (dir.), *La France des années 1968*, Paris, Éditions Syllepse, 2008, p. 240; et Bernard Lacroix écrit : « le rejet du militantisme comme fausse solution ne se fait pas repli individualiste dépité, mais transpose au contraire l'espoir déçu d'hier en une nouvelle forme d'action messianique pour demain », dans *L'utopie communautaire*, *op. cit.*, p. 175.

<sup>233</sup> Nous avons en effet montré au chapitre 2 que la dérégulation sociale en temps de crise pouvait entraîner un déplacement du sens des limites. Or si la dérégulation sociale est temporaire, et close avec la resectorisation du monde social, le déplacement du sens des limites ne l'est pas : autrement dit, la fermeture du champ des possibles objectifs ne s'accompagne pas forcément de la dés-espérance.

<sup>234</sup> Nous empruntons ce concept au travail de Léon Festinger sur une secte qui prédisait la venue proche d'extra-terrestre et dont les fidèles ont dû faire face à l'échec de cette prophétie et à la dissonance entre leurs croyances et une réalité qui les démentait. Cf. Festinger L., Riecken H., Schachter S., *L'échec d'une prophétie*, Paris, PUF, 1993 (1ère édition, 1956, University of Minnesota).

## 1) Anne : perpétuer la rupture

- 1949-1968 : *Le malheur d'avoir des parents (trop) jeunes*

Anne, née en 1949, est issue de la petite bourgeoisie intellectuelle: son père est écrivain et sa mère documentaliste en région parisienne. Ils sont athées, votent à gauche mais n'ont aucune activité militante et la politique n'est pas un objet de discussions dans la sphère familiale<sup>235</sup>. Anne est plus marquée par la figure de son grand-père paternel, résistant arrêté par la Gestapo en 1944, qui s'évade la veille de sa déportation en Allemagne. Elevée par ses grand-parents paternels jusqu'à l'âge de six ans et très proche affectivement de son grand-père, elle hérite de la mémoire familiale de la Résistance. Elle est beaucoup moins proche de ses parents, qui l'ayant eu très jeunes (à 17 et 18 ans) semblent s'être peu investis dans son éducation et celle de son frère cadet. Elle est par ailleurs exposée, très jeune, à l'incohérence entre discours parentaux et pratiques éducatives :

« Je venais d'une famille double-discours : on dit qu'on aime, sans rien ressentir, on dit qu'on est de gauche, on ne fait rien, voire on se complaît avec des amis d'extrême droite. On est laïque, mais on inscrit sa fille chez les sœurs... »<sup>236</sup>

Anne connaît une scolarité chaotique, renvoyée de multiples établissements privés ou publics pour indiscipline. Renvoyée de « l'ultime école où ils avaient réussi à me caser après évictions diverses des lycées publics », Anne s'inscrit en 1967 dans un cours de théâtre à Paris. Ses parents, au bord de la rupture conjugale depuis quelques années, partent alors vivre en Bretagne pour « redonner une chance à leur couple », la laissant seule quelques mois à Paris. Ils la rapatrient néanmoins peu de temps après, Anne étant entrée dans une phase d'anorexie<sup>237</sup>. Réfractaire à l'ordre scolaire depuis l'enfance, Anne, adolescente, se caractérise par le refus du conformisme et une certaine perplexité quant à son rôle dans une société jugée ennuyeuse :

« J'avais alors cette impression, pendant des années, que tout avait eu lieu sans nous, avant nous, qu'on arrivait un peu tard. La guerre avait eu lieu. Il restait un monde sans intensité ; j'avais la conviction d'être née dans une génération de moutons. »

---

<sup>235</sup> Anne qualifie l'orientation politique de ses parents de « gauche Nouvel Obs ».

<sup>236</sup> J'ai réalisé un entretien avec Anne à son domicile le 02/07/08, puis nous avons continué à échanger par courriels dans les deux mois qui ont suivi. Les extraits cités dans cette partie proviennent de l'une de ces sources.

<sup>237</sup> Anne dit à ce propos « j'étais tombée dans une sorte d'anorexie distraite, j'avais rien décidé du tout mais je mangeais plus ». Elle ne persiste pas ce pendant dans la « carrière » d'anorexique et ne fait aucun séjour à l'hôpital. Sur les « carrières » d'anorexiques, cf. Darmon M., *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2003.

On retrouve ainsi l'impossibilité d'adhérer au rapport éducatif dans la sphère familiale du fait de son inadaptation à sa situation quotidienne, ainsi qu'une rupture d'adhésion précoce à l'autorité scolaire, caractéristiques du schème des incohérences statutaires (cf. chapitre 1).

- *Mai 68 : le rendez-vous manqué*

Anne vit chez ses parents, dans la campagne bretonne, quand surviennent les événements de Mai 68. Son père, qui a alors 37 ans, se rend dès les premiers jours au Quartier Latin, plus spectateur vivement intéressé qu'acteur :

« Mon papa saute dans sa voiture de sport et file immédiatement rejoindre Mai 68, ce qui m'énerve prodigieusement [...] Quand j'ai vu ce qui se passait, j'ai compris que je me trompais sur les gens de mon âge. J'ai eu un énorme coup d'angoisse et y'a eu un début de prise de conscience politique à cause de Mai 68 même, des événements, c'est-à-dire que je me suis mise à lire des choses que j'avais jamais lues avant, j'ai commencé à acheter des journaux, etc... »

Anne, « collée à la radio et suspendue aux journaux », cherche également à rejoindre Paris, mais garde le souvenir d'avoir alors été enfermée dans sa chambre par son père :

« On aurait été à Paris, cela aurait été facile de rejoindre les manifs, mais là : zéro manif, zéro rien en 68, mais un tel sentiment de frustration, l'impression que cette génération devant moi ne me laissait pas de place, que ça a été déterminant pour la suite ».

Peu après les événements, les parents d'Anne l'envoient en Angleterre : en pleine crise conjugale, ils ne savent que faire de cette fille réfractaire au système scolaire et espèrent ainsi qu'elle apprendra l'anglais. De retour à Paris moins d'un an plus tard, Anne retrouve d'anciens camarades de lycée et tombe amoureuse d'un de leurs amis, militant à la G.P. Alors que ses parents comptaient l'expédier aux Etats-Unis et lui avaient donné de l'argent pour acheter son billet d'avion :

« J'achète à la place une mobylette pour sillonner la banlieue. Je pars vivre avec Alain qui était à la GP, à S., et là, j'ai une double prise de conscience : à la fois politique bien sûr, et à la fois sur le fait que j'étais en train de me planter et je décide de passer mon bac en candidat libre. »

Par prise de conscience, il faut comprendre ici qu'Anne découvre et s'approprie un langage politique qui vient donner sens à son humeur révoltée, contestataire, en mettant des mots et en révélant un sens collectif et politique à une posture individuelle et des sentiments restés jusque là non formulés, partiellement conscients et contrôlés. Alors qu'obtenir le baccalauréat relevait jusque là d'une injonction parentale, c'est dorénavant l'entourage militant d'Anne qui l'incite à le passer :

« Autour de moi, tout le monde était en fac, je n'avais même pas le bac. Alain me répétait qu'il fallait que je me donne les moyens de lutter, que le bac en faisait partie. Moi je voulais faire chinois. On était en janvier, il était temps de s'y mettre (...) C'est un chercheur du CNRS, membre du PC, qui a offert de m'aider deux fois par semaine en maths, puisque de toute façon il aidait déjà son neveu, militant de l'AJS. Ça a été constructif, en maths et en politique »

Le spectre de l'offre politique est large en 1970 et l'on peut se poser ici la question des logiques selon lesquelles s'effectue l'orientation d'Anne vers la G.P. plutôt que dans une autre organisation politique. La rencontre amoureuse n'épuise pas la réponse et il est un principe structurant du comportement d'Anne qui vient la compléter :

« Je m'amusais plus avec les libertaires, mais je voulais absolument appartenir au truc le plus dur, et ça a toujours été comme ça par la suite »

Cette tendance à toujours chercher l'engagement le plus radical est un principe structurant de sa trajectoire.

- *1970-1972 : une « mauvaise militante » maoïste*

Anne obtient son baccalauréat, s'inscrit en chinois à l'université de Dauphine en 1970, et rejoint un groupe maoïste d'étudiants en chinois:

« C'étaient pas exactement des marrants, mais justement ça me plaisait...Je me suis retrouvée à comparaître devant trois, quatre mecs particulièrement austères pour « tenue non banalisée » (*on rit*) : même à l'époque, ça m'a fait beaucoup rire... En fait, j'avais acheté aux puces un manteau en velours vert, taillé hyper serré et long, style redingote, qui évoquait effectivement plus Rosa Luxembourg que Mao, et c'était d'ailleurs tout à fait le fantasme dans lequel j'étais. »

Anne sait qu'elle ne correspond pas au canon militant maoïste, préférant de loin les écrits de Marx à ceux de Mao – « je trouvais la littérature maoïste simpliste : j'arrivais pas à lire » –, mais cela ne l'empêche pas de vendre la Cause du Peuple<sup>238</sup> devant les usines Renault et sur le marché, de participer à toutes les réunions, meetings, actions, et manifestations de la G.P., et de donner des cours d'alphabétisation :

« Je donnais beaucoup de cours d'alphabétisation très militants aux ouvriers en général Algériens mais pas que, de Citroën, pendant toute cette période là. Et je me souviens, les pauvres, je leur apprenais à lire sur la Cause du Peuple ! »

---

<sup>238</sup> Journal de la Gauche Proletarienne.

C'est en allant assister à une répétition de théâtre à Sèvres qu'Anne rencontre Fab, qui met alors en scène une pièce d'Artaud. Fab<sup>239</sup> se présente à elle comme un militant anarchiste, et lui propose de monter une pièce de théâtre militant à jouer l'été dans le sud de la France.

- *1972-1974 : établissement, théâtre, vie en communauté et premier enfant*

Ils partent avec Jojo – un ami de Fab – dans les Cévennes et demandent les clefs d'un vieux théâtre inutilisé au maire du village de Rouvière, non loin de Ganges pour y monter une troupe. Celui-ci accepte, sous condition qu'ils se marient, chose faite dans les jours qui suivent, Anne s'habillant pour l'occasion d'une grande robe noire. Ils disposent dorénavant d'un appartement spartiate avec une salle de théâtre à l'étage, et se lancent dans leur projet :

« On a monté une troupe assez mixte, de cinglés complets, avec des gens des villages qu'on a rencontré, de nos âges, mais pas du tout marginaux ni militants, qui souvent le sont devenus par la suite d'ailleurs ; on a aussi rencontré un type surdoué qui sortait de Centrale et qui est devenu un de mes meilleurs amis, Laurent, mais qui s'est suicidé quelques années après ; et ensuite y'a une communauté de l'Hérault qui explose : ils arrivent tous habiter avec nous.»

L'ancien théâtre, *L'Amicale*, est vite transformé en communauté, la salle de représentation faisant office de dortoir aux communautaires. Parallèlement, Anne décide de s'établir : elle est embauchée comme ouvrière non qualifiée à St Hyppolite dans une usine de fabrication de pulls. Pleine d'espoirs révolutionnaires, elle se heurte rapidement au gouffre qui sépare la théorie maoïste de la réalité de son usine :

« On avait comme mot d'ordre à la GP : « à bas les petits chefs » ; donc je m'étais dit bon : je vais me les farcir ! Pas de bol, la bonne femme qui me propose de m'emmener à l'usine tous les matins et de me ramener le soir, c'était la contremaîtresse ! Donc déjà, rentrer dans une lutte totale avec cette femme dans une petite usine de 250 ouvrières, c'était râpé... Mais j'avais des rêves de grandeur : comme les textiles arrivaient de Roubaix Lille Tourcoing, je me disais qu'on pouvait organiser une formidable révolte sur l'axe du pull Montagu depuis là-haut où y'a plein de maos à ici, où y'en a pas des masses... Et la plus sensible à mon argumentaire violent, c'était la contremaîtresse, donc j'étais dans la merde : elle trouvait que j'avais pas tort sur bien des points (*elle rit*). L'autre personne qui était adorable dans l'usine, c'était le directeur : j'étais très mal ! (...) On avait des salaires de misère et le seul moyen de s'en sortir c'était de dépasser le quota de pulls : je ne l'ai jamais dépassé ! Et ils étaient d'une indulgence crasse avec moi (...) Je ne pouvais pas lutter contre des syndicats, y'en avait pas, je pouvais pas lutter contre la contremaîtresse qui était la seule à adhérer un peu à ce que je racontais et quant aux ouvrières : j'ai commencé à faire de la sensibilisation à l'heure du déjeuner en suivant bien les consignes de la GP, en leur expliquant à quel point elles étaient

---

<sup>239</sup> Fab a été abandonné à sa naissance, recueilli dans plusieurs familles d'accueil avant d'atterrir à la maison de Sèvres, orphelinat tenu par des anarchistes ayant caché des enfants juifs pendant la seconde guerre mondiale.

exploitées : ça leur a fait ni chaud ni froid parce qu'elles venaient toutes de fermes et elles m'ont dit « ben ouais, mais au moins c'est de l'argent que je garde pour moi, et à la ferme je travaille dix fois plus et j'ai rien », ce qui était un argument massue ! Alors je disais que quand même il fallait lutter, que c'était de l'exploitation... enfin globalement, c'était un échec quoi. Enfin, elles me trouvaient sympa : elles aimaient bien parler de choses et d'autres, y'avaient de chaudes discussions à l'heure du déjeuner... Mon truc, c'était que dès que quelque chose se disait : tac, j'embrayais, et tant que ça se tenait au niveau de la discussion, tout le monde était plus ou moins d'accord, donc moi je restais pleine d'espoir, je me disais : y'a une vraie prise de conscience. Ce que je ne mesurais pas, parce que j'étais naïve et pas vraiment formée politiquement, c'est qu'entre l'acquiescement vague à des idées, et bouger, y'a un grand espace (*elle rit*). Bon, en plus, elles me nourrissaient parce qu'on avait tellement peu de ronds que j'avais jamais rien (*elle rit*) : c'était tout à l'envers ! Elles avaient plutôt tendance à me considérer comme la pauvre petite, avec beaucoup d'estime, parce que les marginaux ne manquaient pas dans le coin, et j'étais la seule à bosser, du coup j'avais une vraie cote d'amour ! Mais bon, j'étais pas dans les bons schémas ».

Anne qualifie de « maoïsme individuel » cette année qu'elle passe à l'usine : elle est en effet coupée de la GP dont le groupe le plus proche est à Montpellier et elle n'a pas de voiture. Elle est de plus la seule maoïste de la communauté de Rouvière composée d'anarchistes, de libertaires et de babas-cool avec lesquels elle n'a pas beaucoup d'affinités :

« Autant au niveau des musiques ou certains trucs, on pouvait se retrouver, autant tout le discours : bonnes vibrations, restons cool et compagnie... Quand on se lève à cinq heures le matin, qu'on part à l'usine, et qu'on est la seule à bosser, on est nettement moins cool ! ».

Mais Anne apprécie en même temps la diversité des personnes passant par l'Amicale et apprécie d'y côtoyer toute sorte de « paumés » en quête de projets pour différer le retour à l'ordre :

« J'ai rencontré des maos qui venaient de Lille : eux je les adorais (...) c'était après la dissolution de la GP donc ils étaient, enfin tout le monde était dans cette espèce de phase perdue, avec l'envie de continuer et la structure qui officiellement n'existait plus (...) En plus, on a écrit dans *Actuel* pour dire que l'on faisait du théâtre et on a formulé le truc dans le style : « tout le monde peut venir », ben ils sont tous venus ! Ça ne désemplissait pas, les gendarmes de Rouvière devenaient dingues : ils avaient quasiment laissé un mec en permanence à l'entrée de la rue, tellement y'avaient de fugeurs, ils repêchaient des mecs complètement défoncés dans le bassin du village... enfin, on mettait de l'ambiance ! »

L'Amicale sert ici d'espace transitionnel, au tournant de 1972, où se retrouvent des militants issus de divers groupes d'extrême gauche en quête de prophéties alternatives pour « prolonger

l'inspiration utopique qui n'a pu se réaliser à l'échelle de la société toute entière »<sup>240</sup>. Dans un contexte de forte dévalorisation des engagements d'extrême gauche, l'espace communautaire permet ainsi une gestion collective des désillusions individuelles et joue un véritable rôle de sas amortissant le choc du « retour à l'ordre », de la fermeture du champ des possibles, en rendant moins brutal le nécessaire reclassement social qui avait été différé jusque là par le militantisme à l'extrême gauche. L'espoir de « changer la société » est insensiblement reconverti en espoir de « changer la vie ».

On peut ainsi concevoir l'espace communautaire comme un espace d'intégration d'acteurs qui refusent, de diverses manières, de ré-intégrer la place sociale qui leur est/était assignée, cherchant à perpétuer l'indétermination sociale, par diverses formes d'exil. Cette quête d'« ailleurs » peut prendre une dimension spatiale dans les projets de retour à la terre, ou de voyages lointains, une dimension temporelle pour les « engouements passéistes ou futuristes »<sup>241</sup>, une dimension psychique avec l'usage de drogues, etc. On peut faire l'hypothèse<sup>242</sup> que ces communautés ont eu pour usage social de pallier l'absence d'institutions légitimant ces acteurs dans ce qu'ils sont (suite à la disparition des organisations politiques dans lesquelles ils avaient milité) et le défaut d'intégration sociale qui les caractérise<sup>243</sup> (suite aux ruptures familiales et amicales engendrées par le militantisme et/ou l'entrée dans la marginalité). L'espace communautaire assure ainsi les conditions du maintien de l'estime de soi<sup>244</sup> au travers du regard des autrui significatifs (hétéroperception).

Pour Anne, la diversité sociale et politique des communards est par ailleurs un moyen de perpétuer l'utopie d'une société sans classe ou du moins le décroisement social :

« Des gens extrêmement divers traversaient les communautés dont certains très politisés : on s'est tous retrouvés sur le Larzac, les babas-cool et les autres. Maintenant ça apparaît comme des choses qui étaient très scindées, et effectivement je pense qu'O. Rollin n'a jamais été un baba-cool, mais c'était beaucoup moins scindé dans les rencontres (...) Ce que j'aimais, c'était

---

<sup>240</sup> Léger D., « Les utopies du retour », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 29, sept. 1979, p. 48.

<sup>241</sup> Cf. Mauger G., « Gauchismes », *art. cit.*, p. 235.

<sup>242</sup> Bernard Lacroix décrit également le rôle intégrateur des communautés, mais il le rapporte à l'exclusion sociale suscitée par le déclassement des communards. Cf. Lacroix B., *op.cit.*, chapitre IV.

<sup>243</sup> Pour Michel Voisin, la solution communautaire « tient à la fois de la débandade et de la mobilisation : elle réalise une sorte de mobilisation collective dans la débandade, elle assure une position de repli où sera méditée une revanche ; elle est à la fois une évasion et une révolte », in Voisin M., « Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone », *Revue Française de Sociologie*, 18, 2, avril-juin 1977, p. 300.

<sup>244</sup> Il peut ainsi être comparé à l'espace que représente l'atelier pour les ouvriers des usines Peugeot de la région de Montbéliard enquêtés par Stéphane Beaud et Michel Pialoux. En effet, ces derniers montrent comment l'estime des copains d'atelier permet à l'engagement de perdurer dans un système de gratifications circulaires : cf. Beaud S., Pialoux M., *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Ed. Fayard, 1999, p. 345 et suivantes.



les mélanges. Les ouvrières m'ont vraiment appris quelque chose et puis, je découvrais tout : le premier noir avec lequel j'ai parlé et lié une amitié, c'est à ce moment là : il y en avait un qui est arrivé à la communauté et qui était noir, et je n'avais jamais parlé avec un noir ! Avant c'était le monde cloisonné de l'entre-soi, là c'était le contraire, l'ouverture sur les autres milieux sociaux, au sein de la communauté mais avec le village aussi : y'avaient beaucoup d'échanges. »

Les communautés ont également joué un rôle de marché matrimonial et de lieux de rencontres, rencontres souvent déterminantes pour le devenir des communards puisque associées aux diverses alternatives se présentant à eux. Anne reconnaît l'importance de ces rencontres en précisant qu'elle n'aurait pas hésité à entrer dans la lutte armée si elle en avait eu l'occasion :

« J'étais perdue [*après la dissolution de la G.P.*] et j'étais à la recherche du truc, de quelque chose de plus extrême ; c'est-à-dire que si j'avais rencontré des gens qui étaient dans la lutte armée à ce moment là, j'aurais foncé, c'est sûr : avec la mentalité que j'avais, le désir d'en découdre que j'avais, j'aurais certainement plongé (*long silence*) Bon, j'ai rencontré 80% de babas, donc j'ai eu quelques envies de violence, mais c'est tout ! (*elle rit*) »

La logique qui sous-tend l'investissement (ou non) dans le gauchisme contre-culturel consécutivement au désinvestissement du gauchisme politique doit être recherchée dans les réseaux de sociabilité au tournant de 1972, dans la plus ou moins grande proximité par rapport aux organisations politiques précédemment investies ainsi que dans l'horizon des reclassements professionnels possibles. Anne est loin de toute organisation politique structurée, elle vit au contact de libertaires et de baba-cools, et n'a aucun avenir professionnel stable envisagé/envisageable à cette étape de sa trajectoire. Elle se trouve ainsi dans une situation d'indétermination, d'« irresponsabilité provisoire »<sup>245</sup> prolongée, la rendant particulièrement réceptive aux diverses offres utopiques contre-culturelles.

- *Faire se révolter les paysans : de désillusions en désillusions*

Anne, Fab et leur troupe de théâtre finissent par donner plusieurs représentations en plein air d'une pièce de Rabelais qui connaît un vif succès auprès de la population locale, d'autant que le pasteur de Rouvière et d'autres natifs cévenols ont intégrés la troupe. Forts de leur succès, ils décident de s'attaquer à une pièce plus ambitieuse politiquement :

---

<sup>245</sup> Cf. Bourdieu P., « La 'jeunesse' n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp. 143-154.

« C'était après mes constats à l'usine : il fallait s'ouvrir à la paysannerie. On s'est dit : on va monter un spectacle pour les paysans, avec l'idée de les faire se révolter. Croyant aux vertus de l'exemple, on a monté un spectacle qui s'appelait les Jacques Bonhomme, qui devait être vraiment nul, sur les révoltes paysannes successives, avec des gens qui mouraient de faim : je me souviens, j'étais enceinte jusqu'aux oreilles, et je dévorais le corps des pendus tellement j'avais faim, c'était terrible (*elle rit noir*). »

Anne est enceinte de six mois<sup>246</sup> quand elle est arrêtée par son médecin (suite à des problèmes de santé) et quitte l'usine où elle était établie. La troupe part peu de temps après faire le tour de France des communautés et jouer leur pièce avec un succès plus que relatif. Le seul public vraiment réceptif est celui, singulier, de St Alban :

« Le principe à St Alban c'est que les fous sortaient dans le village. Ils ont mis trois jours à calmer les pensionnaires ! Ah ben oui : on appelait à l'insurrection, donc là on a eu notre meilleur public : ils sont rentrés en insurrection sur le champ ! C'est là aussi où j'ai compris que je voulais quitter cette troupe : ils se sont moqués des fous et je ne l'ai pas supporté, je l'ai très mal vécu... J'étais plutôt partie dans un truc : culte de la folie et de l'anti-psychiatrie, et là je me suis dit : mais en fait *je suis avec des beaufs*, c'est pareil : ils sont aussi cons que les autres. »

Anne réagit ici encore selon le principe<sup>247</sup> déjà évoqué plus haut : fuir tout ce qui pourrait être perçu comme conformiste et chercher – vainement – l'appartenance la plus radicale et/ou marginale. Or se moquer des fous revient pour Anne à adopter le point de vue du pouvoir, de l'institution, à prendre le parti des « normaux » : posture qu'elle dénonce depuis plusieurs années, et qu'elle traque chez les autres comme chez elle. Cette quête d'une appartenance sans compromis avec le « système » est extrêmement épuisante et ressemble de plus en plus, pour Anne, à une fuite.

- *1973-1975: communautés, LSD, départ pour New York, féminisme*

Anne est épuisée physiquement et psychiquement en fin de grossesse, doutant de l'opportunité d'avoir un enfant dans les conditions de vie qui sont les leurs à ce moment, dans la marge la plus totale, la drogue et la misère. Elle explique à Fab vouloir reprendre ses études et ne plus vouloir vivre en communauté. Mikaël naît à Montpellier à l'hiver 1972. Fab et ses

---

<sup>246</sup> Anne est tombée enceinte deux semaines après avoir arrêté volontairement la pilule. Pourtant elle dit regretter assez vite ce projet d'enfant qui était, selon elle, « aussi utopique que le projet théâtral, la vie en pleine garrigue, le retour fantasmé à la terre ». Nous renvoyons ici au chapitre 6 où la naissance de Mikaël, son éducation et les relations entre Anne, Fab et Mikaël sont longuement analysées.

amis se réinstallent en communauté dans l'Aveyron et Anne qui vient d'accoucher n'a pas d'autre solution que de les suivre. Elle ne s'étend pas sur la période qui suit où elle connaît le froid, la faim, la grande difficulté matérielle et morale d'élever « seule » un bébé, et les inévitables tensions au sein des communautés. Toujours en résistance, Anne bouscule alors ses propres limites corporelles et psychiques, jusqu'à l'hospitalisation :

« C'est dur à expliquer : quand j'ai été hospitalisée à force de n'avoir rien à manger, et que le médecin qui m'a soignée n'en revenait pas, j'étais en accord avec moi-même. C'est dur à faire comprendre : j'étais sûre d'être dans le vrai parce que je payais de ma personne. (...) J'ai grandi comme tout le monde au pays des mensonges, au pays des résistants tu parles, des républiques populaires qui ne l'étaient pas, des grands silences derrière les célébrations, sans parler des formidables ressources familiales, nous connaissons tous cela, alors mon corps qui morfle, ça me paraissait vrai, exact, juste<sup>248</sup>. (...) La principale question que je me posais alors, je vous jure que j'y pensais chaque jour, c'était : jusqu'où suis-je capable de résister ? Et à quoi ? (...) »

On peut alors dire qu'elle « se lance à corps perdu dans une entreprise de dénonciation dont le risque corporel contribue à asseoir l'authenticité, comme (...) dans le cas du martyr<sup>249</sup>, cherchant, par d'autres moyens, à (re)vivre la Résistance<sup>250</sup>, à l'échelle personnelle.

En 1973, Fab et Anne rentrent à Paris, vite rattrapés par la marge, à grand renfort de LSD :

« On s'est retrouvés à la rue complète, et cette amie psychiatre de St Alban nous a prêté une chambre de bonne pour tenir : j'étais arrivée à une sorte de point de non retour... ».

Anne fait des petits boulots pour survivre, des traductions, notamment d'articles pour *Playboy*, et aide le week-end son ami Laurent, le centralien rencontré à Rouvière, à rénover une péniche, en discutant de linguistique sous LSD. Gagnant un peu d'argent, elle réussit à louer un petit appartement et demande expressément à Fab de n'y ramener aucun des ses amis... en vain. Il n'est pas aisé, à ce stade d'avancement dans la carrière marginale, d'en sortir. Laurent va tenter de l'y aider :

---

<sup>247</sup> Ce sens singulier du placement, structurant sa vision du monde et de sa place dans le monde la mènera à côtoyer quelques années plus tard des militants d'Action Directe.

<sup>248</sup> On retrouve la dimension de purification présente chez Colette : tout ce qui se rattache d'une manière ou d'une autre à l'identité antérieure à la conversion doit être combattu. Mais on peut aussi penser que cette appréhension de sensations de souffrance physique en termes de « vérité » illustre la rencontre entre une vision politisée du monde et l'acquisition d'un goût pour les sensations physiques de la restriction alimentaire, processus caractéristique du « maintien » de l'« engagement dans la carrière anorexique » que met en évidence Muriel Darmon : cf. *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, Ed. la Découverte, 2003.

<sup>249</sup> Boltanski L., Thévenot L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991, pp. 283-284.

<sup>250</sup> Anne me dit à un autre moment que la guerre ne finit pas mais se continue avec d'autres moyens. On retrouve la fascination et le spectre de la seconde guerre mondiale déjà analysés pour Colette et Paul.

« Laurent a vendu sa péniche, il est arrivé un soir et m'a dit : écoute, c'est vital pour toi, tu te casses, et il a balancé un paquet de fric ; le lendemain j'ai acheté un billet pour New York ».

Anne confie Mikaël (qui a alors à peine plus d'un an) à Laurent, la seule personne de son entourage en qui elle peut avoir confiance me dit-elle, le père de Mikaël étant alors « trop défoncé ». La seule adresse avec laquelle elle part à New York est celle de la jeune fille au pair qui les a gardés, elle et son frère, dans son enfance. Elle découvre qu'Helen est une militante active du « Gay front » et se met à fréquenter les milieux féministes radicaux :

« Y'avait pas comme à Paris cette espèce d'étanchéité entre les milieux et entre les célébrités et le tout venant, si bien que j'ai lu Kate Millet – j'étais en rattrapage féministe – et je l'ai rencontrée trois jours après à une fête. Et donc là, j'ai été happée dans le mouvement féministe le plus extrême des Etats-Unis »

Anne sillonne les Etats-Unis pendant quelques mois, en quête d'appartenances diverses « comme une promeneuse plutôt qu'un membre actif... une manière d'avoir toujours un œil en dehors... tout en cherchant frénétiquement à adhérer totalement ».

En 1974, de retour auprès de son fils, Anne est dorénavant « décidée » à sortir de la marge, mais il lui faudra plusieurs années pour y arriver.

- *1975-1980 : journalisme, squatts et psychanalyse : sortir (lentement) de la marge*

De retour à Paris, Anne prend contact avec le MLF, assiste à quelques réunions, mais n'y retrouve ni le pragmatisme, ni l'hétérogénéité sociale du féminisme américain. Elle doit gagner de l'argent et cherche à faire des piges pour divers journaux. C'est ainsi qu'elle devient journaliste à *L'Imprévu*<sup>251</sup> et rencontre Michel Butel<sup>252</sup> qui reste encore aujourd'hui l'un de ses proches. Anne travaille un an (1976-77) comme scripte à la télévision sur plusieurs films, se passionne alors pour l'avant-garde du cinéma, vit un temps avec un comédien renommé du cinéma contestataire des années 1970, et réussit pour la première fois à gagner l'argent nécessaire à la location d'un appartement à son nom. Mais sortir de la marge ne se fait pas du jour au lendemain, notamment du fait des relations et réseaux de sociabilités dans lesquels on est inséré depuis des années. C'est ainsi qu'Anne renoue avec Jojo :

---

<sup>251</sup> Le journal, comme de nombreux autres à cette époque, a une vie très éphémère. Il faudrait en effet recenser le nombre de lancements de journaux au milieu des années 1970 par des anciens « soixante-huitards » en voie de reclassement.

« Dans cet appart, je m'ennuie et ne voit pas grand monde. Arrive un ami surgi de la période communautés, nous devenons cambrioleurs professionnels pendant un an environ ».

C'est par Jojo qu'Anne rencontre Victor, un psychanalyste d'extrême gauche qui va jouer un rôle important de « passeur » entre la marge et le retour à un mode de vie plus conforme :

« Je n'arrivais pas du tout à casser avec la marginalité...et *je n'étais pas débranchée* ! Mais en même temps, je commençais à avoir fait le tour de ne rien faire. Je commençais à avoir envie de faire des choses et en même temps, j'étais très coupée en deux, pendant plusieurs années, et ça ne s'est résolu que par des rencontres amicales et amoureuses (...). J'ai rencontré un psychanalyste qui s'appelle Victor, avec qui j'ai eu une histoire pendant un temps, et tout un cercle de gens informels autour de lui, d'extrême gauche [*Dans quelle organisation, parce qu'il ne reste plus grand-chose en dehors des trotskistes en 1975 ?*] Détrompez vous, il y a les autonomes ! Et j'ai fait partie de ce groupe ultra-gauche où tout perdurait même s'il n'y avait plus d'organisation vraiment structurée. »

Anne mène ainsi pendant plusieurs années, entre 1975 et 1980, une double vie : « un pied dedans, un pied dehors », se formant au journalisme dans divers journaux – et y découvrant son appétence pour l'écriture – tout en fréquentant des militants n'hésitant pas à avoir recours à l'illégalisme. Elle commence une psychanalyse pour tenter de dénouer les tensions identitaires qui l'épuisent :

« Je me rends bien compte que j'étais et suis toujours dans l'abandonnite : je ne pouvais rien vivre dans la durée... J'avais un désir d'appartenance disproportionné et en même temps une terreur de l'abandon qui me faisait toujours tout plaquer, constamment en quête d'appartenances mais sans supporter aucune d'entre elles, d'où ce côté errant (...).Je sentais que j'étais au bout de quelque chose... Je crois que j'avais envie de faire et que j'étais fatiguée de mes ruptures ».

Sans tomber dans la psychologisation, l'impossible stabilisation (politique, professionnelle ou familiale) et la quête vaine d'une appartenance « totale » doivent être reliées à la configuration familiale dans laquelle Anne a grandi et à son impossibilité précoce (*cf. ci-dessus*) à adhérer au rapport éducatif dans la sphère familiale. Face au hiatus entre le discours de ses parents et leurs pratiques, Anne développe dès l'enfance un esprit critique et prend l'habitude de « repérer les doubles-discours et constamment chercher les failles dans la pratique », intériorisant ainsi un rapport distancié au monde social qui est rejoué (bien souvent malgré elle) à toutes les étapes de sa carrière militante, professionnelle et familiale.

---

<sup>252</sup> Michel Butel, né en 1940, est un écrivain français, fondateur de *L'Autre Journal* (1984-1992) et de *L'Azur* (1994-1995).

Pendant ce temps, Mikaël fréquente les différentes crèches parallèles de Paris au gré des déménagements de sa mère, jusqu'au jour où Anne tombe sur une petite annonce de *Libération* présentant un projet de crèche parallèle dans un squatt du 20<sup>ème</sup> arrondissement :

« Comme j'étais pas encore guérie, je me suis installée dans le squatt de la rue des L. : à droite on avait le squatt de la villa J. c'étaient les toxicos, et nous, c'étaient les militants, et c'est là qu'Action Directe s'est formée et qu'un de mes meilleurs amis, rencontré là, y est rentré... Donc la moitié des autonomes de Paris se réunissaient pour s'engueuler : je participais avec ardeur tout en allant à mes trois séances de psychanalyse par semaine ; donc j'étais pas encore sortie de l'auberge du point de vue de la cohérence... et j'ai ouvert une crèche parallèle ».

Forme féminine assez répandue de reconversion des ressources militantes dans la sphère éducative au cours des années 1970 : Anne s'improvise directrice de crèche parallèle pendant un an (1978). Son rapport aux autonomes est ambigu, à l'image de son désir de sortie de marge :

« Je suis en flirt permanent parce que les squats je trouvais que c'était une super démarche, mais sur les discussions politiques, y'a un truc où ça marche plus, ça me paraît trop simpliste : cinq ans avant, j'adhérais. Mais là, je commence à vaguement comprendre, avec l'aide de la psychanalyse, que la marginalité, après avoir été un choix, devient un enfermement. »

Anne rencontre Antoine, son conjoint actuel, à cette époque. Elle vit un temps entre Victor et lui, avant de définitivement s'installer en couple.

- *1982-1996 : sortie heureuse de la marge et reclassement dans le journalisme*

Un des meilleurs amis d'Anne, militant d'Action Directe (AD), est arrêté au début des années 1980 et elle s'investit alors dans le soutien actif aux militants politiques emprisonnés, créant un comité de soutien, démarchant des personnalités très diverses, du champ militant au champ artistique, en passant par celui du journalisme, pour signer des pétitions de soutien. C'est par cette activité militante qu'Anne entre à *Libération* en 1983 :

« Je passais quasiment tous les jours à Libé pour faire passer des pétitions, des articles favorables... et j'ai fini par rester quoi ! »

*Libération* va jouer pour Anne un rôle très similaire à celui que le journal a joué pour Paul, lui permettant de gagner sa vie en menant une activité de critique sociale, dans un environnement professionnel où elle retrouve « les siens » :

« *Libé*, c'était vraiment la bonne solution. Je passais mon temps à écrire... J'étais parmi les miens : on se comprenait au quart de tour, y'avait pas besoin de s'expliquer les choses ; des itinéraires qui étaient tous extrêmement proches du mien, enfin quand je suis arrivée, après ça a changé (...) Et surtout, la chose à laquelle je tenais tellement : rencontrer des gens de partout, le journalisme, c'était ça ! J'adorais faire les faits divers parce que je rencontrais tous les milieux, j'étais pas enfermée dans un seul milieu. (...) Et je m'étais éprise de la justice, depuis que j'avais suivi le procès de mon ami donc je suis devenue la « correspondante prison » de *Libé* »

*Libération* apparaît ici encore comme un moyen de *se reclasser tout en restant inclassable*, d'intégrer le marché du travail tout en continuant à se penser militant, de sortir de la marge en écrivant des articles de soutien à ceux qui y sont restés...

On peut appréhender la sortie de la marginalité comme une re-socialisation : en effet, de la même manière qu'il ne suffit pas à un alcoolique d'arrêter de boire pour « s'en sortir »<sup>253</sup>, gagner de l'argent est une condition nécessaire mais non suffisante de la sortie de marge. C'est par la pratique professionnelle qu'Anne se réinsère dans des réseaux professionnels et amicaux non-marginaux et renégocie ses schèmes de catégorisation du monde:

« La chancellerie trouvait parfois que ce n'était pas très clair de quel côté je me situais, mais c'étaient quand même des chancelleries de gauche donc y'avaient des tas de gens avec qui discuter, c'était pas Rachida Dati : c'est comme ça qu'on apprend aussi à réfléchir autrement...

Au début je considérais tout magistrat comme un ennemi à abattre, après j'ai modulé quoi ! »

De l'intention de rompre avec la marginalité à la sortie définitive, il se sera écoulé plus de cinq années. On ne peut rendre compte du processus de sortie qu'en étant attentif à la pluralité des facteurs qui y contribuent et à la configuration singulière (mais généralisable) ayant rendu possible le changement de « perspective »<sup>254</sup>. Sans chercher à les hiérarchiser, il faut invoquer ici : la fatigue (physique et psychique) d'années de marginalité, le fait d'avoir la charge d'un enfant en âge d'entrer à l'école, la psychanalyse, la rencontre d'Antoine puis l'entrée à *Libération* et la resocialisation amicale et professionnelle au contact de nouveaux réseaux de sociabilité. Si ce processus est si long, c'est qu'Anne s'était réellement convertie à la marginalité, avait intériorisé des dispositions et schèmes de perception et d'action propres à

---

<sup>253</sup> Ou à un fumeur de marijuana d'arrêter de fumer, dans la mesure où le groupe de fumeurs est le support principal de la socialisation déviante : cf. Becker H., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Ed. Métailié, 1985 [1963], chapitre 3.

<sup>254</sup> Les auteurs de *Boys in White* reprennent ce terme aux travaux de Georges H. Mead pour désigner un ensemble de comportements et de représentations qui sont le produit du processus de socialisation secondaire (en l'occurrence celui des étudiants en école de médecine). Cf. Mead G.H., *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF,

un milieu dont les principes de fonctionnement sont à peu de choses près inversés par rapport à l'ordre social dominant. D'où l'impossibilité de le réintégrer du jour au lendemain et la nécessité d'un certain temps de transition pour se « débrancher »<sup>255</sup>, couper certains autres significatifs<sup>256</sup>, et accepter d'entrer en relation avec des individus considérés jusque là comme des ennemis<sup>257</sup>. Il s'agit ainsi de réapprendre une vie en société, faite de compromis rejetés jusque là, et ceci nécessite une véritable ré-éducation d'un habitus clivé du fait des incidences biographiques du militantisme en Mai 68.

On retrouve ici l'usage social de la psychanalyse dans le dénouement de contradictions identitaires, avec toute l'ambiguïté attachée à cette pratique dans les années 1970. En effet, la résonance des événements de Mai-Juin 68 dans le milieu psychiatrique est très forte et l'anti-psychiatrie propose dans les années qui suivent une offre de biens de salut (individuel) ajustés à la demande de prophéties alternatives de nombreux ex-activistes en quête d'appartenances suite à la disparition de leurs organisations politiques. C'est en cela que le recours à la psychanalyse – qu'elle se rattache ou non à l'anti-psychiatrie – est ambigu : si nombre d'enquêtés y cherchent la légitimation d'une mode de vie anti-conformiste (la psychanalyse ayant alors un rôle de déculpabilisation), elle marque bien souvent l'arrêt du militantisme<sup>258</sup> et accompagne les reclassements sociaux. Devant les contradictions inhérentes à sa pratique professionnelle de psychanalyste, Victor en vient d'ailleurs à cesser toute activité d'analyste :

---

1963 [1934] ; Becker H., Geer B., Hugues E., Strauss A., *Boys in White : Student Culture in Medical School*, New Brunswick, Transaction Publishers, 2004 [1961] ; Darmon M., *La socialisation*, *op. cit.*, pp. 79-91.

<sup>255</sup> C'est Anne qui utilise ce terme que nous reprenons dans l'analyse tant l'homologie avec le processus de désintoxication est grande. Sur l'articulation entre dépendance à la drogue et dépendance au groupe de pairs, cf. Becker H., « The Self and Adult Socialization », *in. Sociological Work, Method and Substance*, New Brunswick, Transaction Books, 1970 [1968].

<sup>256</sup> Au sens donné à cette notion par Everett Hugues qui désigne ainsi les personnes particulièrement importantes dans la socialisation secondaire des individus. Cf. Hugues E.C., « The Making of a Physician », *Human Organization*, 14, 1955, pp. 21-25.

<sup>257</sup> Comme l'explique Anne dans le cas des magistrats ; mais plus généralement, toute personne socialement bien intégrée était suspecte.

<sup>258</sup> Il faudrait mener une enquête approfondie pour confirmer et étayer une hypothèse que nous ne ferons qu'esquisser ici : celle de la rationalisation et de la justification, par la psychanalyse, du désinvestissement (collectif) révolutionnaire. Alors que je demande à un enquêté à quel moment il perd sa croyance révolutionnaire, il me répond : « Je crois assez vite en fait : y'avait l'exemple de l'URSS, de Mao... et puis la violence m'a toujours fait peur, j'étais violent verbalement mais c'est tout. Et puis je me suis intéressé très vite à la psychanalyse et quand tu t'intéresses à ça, tu comprends bien que la révolution ça ne peut être que personnel, et que tu ne peux pas changer les gens, enfin décider de changer les gens comme ça, leur imposer : il faut que ce soit une démarche personnelle, donc tu ne peux pas être révolutionnaire avec les armes à la main... ».



« La finalité, pour Victor, c'était certes que les gens vivent mieux avec eux-mêmes, mais pas forcément dans la norme. Et le jour où il a pensé que le travail qu'il faisait, amenait désormais les gens à vivre dans la norme, il a arrêté d'être psychanalyste et il est devenu traducteur<sup>259</sup> ».

Eli naît en 1986, alors qu'Anne jouit d'un statut professionnel stable à *Libération* depuis trois ans et vit en couple depuis plus longtemps encore avec Antoine, maître de conférences à l'université. La marge est derrière elle, même si elle garde des liens amicaux avec certains « ex », en particulier avec un militant d'Action Directe:

« J'ai été très complaisante : je savais très bien qu'il faisait des braquages, je savais très bien tout ça... Mais je l'ai été parce que j'adorais ce type, et je l'adore toujours d'ailleurs et parce que, de ma propre expérience, je savais que la chose la plus terrible qui pouvait lui arriver c'était de s'enfermer dans un système militant clos dont il ne pouvait plus sortir et que le seul moyen de le sortir de là c'était qu'il ait encore des amis ailleurs, très proches de lui et prêts à embrayer. Et c'est d'ailleurs très exactement ce qui se serait passé s'il n'était pas tombé avant ».

C'est parce qu'Anne se reconnaît et se projette ainsi dans l'histoire de son ami, qu'elle tente de jouer ce rôle de « passeur » – que d'autres ont joué pour elle – avec lui ; mais c'est peut-être aussi un moyen de continuer à garder un pied dans la marge, condition du maintien de l'estime de soi.

- *1996-2008 : perpétuer, malgré tout, l'indétermination des possibles*

Anne travaille à *Libération* jusqu'en 1996, date à laquelle elle démissionne pour plusieurs raisons : elle n'adhère pas à l'évolution éditoriale du journal d'une part, mais elle veut également se consacrer à l'écriture. Elle publie d'ailleurs en 1996 son premier essai, sur la justice en France<sup>260</sup>, sujet qui lui tient à cœur depuis les premières arrestations de militants de la GP, puis de ceux d'AD, et qui s'est progressivement transformé en intérêt professionnel. On tire ici l'un des fils rouges de la trajectoire d'Anne : sa soif de justice sociale aura été le moteur de son activisme politique puis de son activité professionnelle, avant de devenir un projet littéraire. On suit ici les reconversions successives de sa *libido*, successivement canalisée dans le champ de l'activisme politique à l'extrême gauche, dans celui de la marginalité et de l'auto-exclusion sociale, puis enfin dans celui de la critique journalistique du système judiciaire. Sa trajectoire est en cela assez similaire à celle de Paul (cf. 1<sup>ère</sup> partie du

---

<sup>259</sup> Victor a notamment traduit de nombreux romans de Virginia Woolf, ses dispositions contestataires transparaissant désormais dans le choix des œuvres traduites.

<sup>260</sup> Nous ne pouvons pas en préciser la référence afin de conserver l'anonymat.

chapitre), Anne partageant également avec lui la difficulté de se ré-engager politiquement dans les années 1990 et 2000 face à la sectorisation des causes :

« J'ai beaucoup de mal à m'investir dans les luttes parcellaires : je me bouge de temps en temps pour DAL, pour ci, pour ça : je me traîne hein... Mais le côté découpé en tranches a quelque chose de très profondément déprimant quand on a envisagé de changer l'ensemble. Et si c'était supporté par une pensée, sur la vie, la société, alors qu'on a l'impression que ce sont juste des revendications... Mais enfin, au stade d'inertie politique où je suis, je me sens pas le droit de critiquer en aucune façon les gens qui font du parcellaire. »

Anne vote régulièrement pour les partis d'extrême gauche aux premiers tours des élections mais a grand mal - tout comme Paul – à se retrouver dans l'offre politique actuelle :

« Mon mari est quand même élu du PS : on est régulièrement en désaccord, régulièrement d'accord aussi, heureusement... Maintenant, je me reconnais absolument pas dans ce qu'est le PS, toutes tendances confondues, même en prenant la gauche du PS ; mais je ne me reconnais absolument pas non plus dans l'extrême gauche donc je sais plus où je suis (...) Je n'ai plus aucune pratique politique digne de ce nom, peut-être une attitude politique dans la manière de vivre un quartier et de vivre auprès des gens : ça oui, ça perdure, ça reste. Mais je suis dans une sorte de nulle part politique. »

Au moment de notre entretien, Anne est engagée contre l'extradition de Marina Petrella, ex-militante italienne des Brigades Rouges, réactivant pour l'occasion ses ex-réseaux militants, ainsi que son carnet d'adresses constitué via *Libération*, dans les milieux des réfugiés politiques notamment. On peut ainsi affirmer qu'Anne, comme Paul et de nombreux autres enquêtés, appartiennent à un vivier de militants potentiels, qui n'ont pas d'activités militantes pérennes mais qui ont des dispositions latentes au ré-engagement. S'ils sont très favorables au mouvement altermondialiste, ils ont du mal à l'investir, comme s'ils attendaient un mouvement social d'ampleur qui ferait écho à « leur Histoire » et dans lequel leur engagement ferait sens. On trouve, dans les trajectoires d'Anne et de Paul, des éléments de réponse à la question des conditions du maintien de l'espérance d'un changement social d'ampleur. En effet, tous deux opèrent une reconversion (plus ou moins) heureuse de leurs dispositions critiques dans la sphère professionnelle, sans avoir à rompre avec leur identité gauchiste passée. C'est un peu comme si toute leur trajectoire leur permettait de rester en apesanteur sociale, et donc potentiellement (re)mobilisables. En restant inclassables, ils

perpétuent l'indétermination des possibles<sup>261</sup> qui est une condition centrale (cf. chapitre 2) à l'engagement « total », préservant ainsi (au moins partiellement) leur identité passée et renforçant à la fois l'espoir de changement social. En effet, Paul est en situation précaire, au chômage depuis plusieurs années quand je le rencontre et Anne est écrivaine, dans une situation financière instable. Leurs conditions sociales et matérielles de vie sont autrement plus propices à la perpétuation de préférences politiques d'extrême gauche (et à se penser « du côté des prolétaires » comme le dit Paul), que celles d'autres enquêtés dont l'évolution professionnelle les a irrémédiablement éloignés des préoccupations qu'ils avaient trente-cinq ans plus tôt. Non qu'Anne et Paul n'aient pas changé de préoccupations, mais ils semblent avoir conservé des réflexes, des affinités avec les milieux qui étaient les leurs à cette époque, transformant les objets passés de leur contestation en objets d'études, voire en objets d'art de la résistance<sup>262</sup>, et recourant à des formes de protestation ajustées à leurs positions.

Le journalisme a ainsi été un moyen pour Anne, Paul et d'autres enquêtés, de perpétuer le décloisonnement social<sup>263</sup>, qui constitue la matrice de leurs trajectoires ultérieures. Le journalisme permet en effet d'épouser différents points de vue et de constamment se déplacer socialement : en donnant, par sa plume, la parole aux personnes interrogées, il est enfin un moyen de publiciser des opinions et revendications personnelles à travers la parole des autres. Cette posture professionnelle donne aux journalistes un point de vue surplombant sur le monde social, qui est homologue en cela à celui des chercheurs en sciences sociales précédemment étudiés.

---

<sup>261</sup> Pierre Bourdieu parle des professions nouvelles ou renouvelables et rapporte leur attrait au fait qu'elles laissent une « grande marge aux aspirations, permettant ainsi d'échapper au désinvestissement brutal et définitif qu'impose les professions aux limites et aux profils bien tracés, dès l'entrée et jusqu'à la retraite : l'avenir indéterminé qu'elles proposent, privilège jusque là réservé aux artistes et aux intellectuels, permet de faire du présent une sorte de *sursis sans cesse renouvelé* », in « Classement, déclassement... », *art. cit.*, p. 18.

<sup>262</sup> La littérature sur l'art dans la contestation sociale et les formes artistiques de résistance est très fournie. Nous ne donnerons ici que quelques références : Balasinski J., Mathieu L. (dir.), *Art et contestation sociale*, Rennes, PUR, 2006 ; Collovald A., Neveu E., *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, BPI-Centre Pompidou, 2004 ; Jouvenet M., *Rap, techno, électro...Le musicien entre travail artistique et critique sociale*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 2006 ; Lambert B., Matonti F. (coord.), *Sociétés et Représentations*, 11, « Artistes / Politiques », Paris, février 2001 ; Neveux O., *Théâtres en lutte. Le théâtre militant en France des années 1960 à aujourd'hui*, Paris, Ed. La Découverte, 2007 ; cf. enfin la Section Thématique co-organisée par E. Agrikoliansky, O. Fillieule et N. Mayer au 10<sup>ème</sup> congrès de l'AFSP, intitulée « Aux marges des mouvements sociaux : les arts de la résistance », 7-9 septembre 2009.

<sup>263</sup> Anne me dit à ce propos : « Finalement, je dirais qu'avec 68 et les années suivantes, ce que j'ai vécu, c'est cette immense liberté de déplacement, qui reste : déplacement social, géographique et que j'ai continué avec le journalisme (...) Enfin, toutes ces expériences ont modifié le regard que je porte sur la société bien sûr et aujourd'hui je déplore l'homogénéité grandissante de nos milieux parisiens car toute ma vie a été faite de rencontres improbables. »

On peut ainsi résumer les incidences biographiques du militantisme en Mai 68 sur la trajectoire d'Anne à la production d'un habitus utopique<sup>264</sup>. Tout au long de sa trajectoire postérieure à Mai 1968, Anne a refusé le présent au nom d'un avenir espéré, d'un ailleurs qu'elle a cherché intensément à faire advenir, bousculant pour cela les limites sociales, corporelles et psychiques. Face à la dissonance entre ses aspirations et les possibilités effectives de les réaliser, Anne a adopté une représentation utopique du monde social, et une stratégie de conversion contre-sociétaire, en faisant de sa trajectoire – voire de son corps – un outil de militantisme (*cf.* chapitre 2).

En quoi peut-on imputer aux événements de Mai-Juin 1968 la genèse de tels habitus utopiques ? C'est que l'ouverture temporaire du champ des possibles, caractéristique des moments critiques et éprouvée par les enquêtés au cours des événements, engendre la production d'aspirations nouvelles (et le déplacement du sens des limites) sans assurer, dans la plupart des cas, la production des moyens de les satisfaire. De cette non congruence entre aspirations et possibilités de les satisfaire<sup>265</sup> apparaissent des aspirations utopiques qui caractérisent nombre des enquêtés dans les années 1970, 1980 et pour certains jusqu'à aujourd'hui. Ces aspirations utopiques débouchent par contre sur des alternatives pratiques hétérogènes, comme l'attestent les deux nouvelles formes de contestations étudiées ci-après.

## **2) Une commune condamnation de l'ordre social, des formes divergentes de mises en cause pratique**

Si la phase contre-sociétaire représente une étape de « redéfinition des positions de l'espace social »<sup>266</sup> postérieure au gauchisme politique dans la trajectoire d'Anne, nous traiterons avec Marinette d'une forme apolitique et mystique d'utopie communautaire et avec Noëlla d'une version féministe et anarchiste du recours à la communauté. Nous nous proposons ici de suivre en parallèle les trajectoires de deux femmes de 20 et 21 ans en 1968, qui développent à partir de 1971 des aspirations communautaires et vivent « en marge » de nombreuses années, avec des motivations et des enjeux éthico-politiques passablement divergents. L'objectif de la

---

<sup>264</sup> Pour M. Voisin, « L'habitus utopique est un habitus de désimplification et d'exterritorialité, mais il n'est tel que parce qu'il est lui-même le produit d'une désimplification et d'une exterritorialité qui sont les conditions structurales objectives des agents qui le produisent : c'est du fait de leur exclusion, ou mieux, de leur neutralité (au sens de Marin : ni oui, ni non, ni vrai, ni faux... ni dominants, ni dominés) que ces agents s'excluent eux-mêmes dans la production de leur utopie » *in* « Communautés utopiques... », *art. cit.*, p. 296.

<sup>265</sup> Notre hypothèse est assez proche de celle développée à ce sujet par Bernard Lacroix, mais celui-ci rapporte systématiquement la production d'aspirations utopiques à l'expérience de la frustration et/ou du déclassement, dans une posture qui nous semble parfois un peu trop mécaniste voire légitimiste.

<sup>266</sup> Mauger G., « Communautés », *art. cit.*, p. 240

comparaison ne sera pas tant de chercher à rapprocher ces deux trajectoires que de montrer comment derrière une commune condamnation d'un ordre social, la mise en cause pratique peut prendre des formes et des registres de justification extrêmement différents, voire contradictoires.

### a) « L'avant 68 » : Origine sociale et socialisation primaire

La trajectoire antérieure à 1968 de Noëlla a été analysée dans le premier chapitre pour développer le schème des incohérences statutaires. Résumons-là brièvement. Noëlla, née en 1946 à Bordeaux, est fille de petits artisans : son père, électricien, est d'origine vendéenne, royaliste et catholique pratiquant, et sa mère, au foyer, élève ses quatre filles dans la tradition catholique (« jusqu'à l'overdose ! » pour Noëlla). Elle est scolarisée en internat religieux de la 6<sup>ème</sup> à la Terminale, et se marie très jeune, en 1967, avec le premier homme embrassé. Inscrite en lettres à l'université à Bordeaux en 1968, elle participe peu aux événements, enceinte de six mois de sa première fille. Noëlla a néanmoins le sentiment que ces événements sont fondateurs pour elle et font écho à son humeur contestataire (de l'autorité parentale, ecclésiale, puis conjugale) :

« En 68, tout s'est mis à flamber, et immédiatement toute la génération on s'est sentis... aspirés par le mouvement, intéressés, ça soulevait tellement de questions essentielles pour les jeunes... (...) Ce qui se passait à l'extérieur retentissait dans chaque foyer, dans chaque personne, dans chaque couple, c'est ça qui était important. C'est le début de ma prise de conscience. »

Marinette est née en 1948 dans un milieu populaire, athée et de gauche : son père, fils d'un ouvrier à la SNCF, est chaudronnier, et sa mère, fille d'un artisan menuisier, femme au foyer. Elle est scolarisée à l'école publique et poursuit sa scolarité jusqu'au baccalauréat, qu'elle obtient en 1968, après avoir redoublé la première. En Mai 68, elle est interne dans un lycée de St Servan à côté de St Malo :

« J'ai pas refait le monde avec tout le monde parce que j'étais très plombée par des événements durs de mon enfance, enfin de ma vie fœtale même, puisque ma mère a cherché à avorter puis elle a fait un déni de grossesse, jusqu'à ce qu'elle soit enceinte de 8 mois où là, elle était persuadée qu'elle allait accoucher d'un monstre (...) Toute mon enfance, j'étais donc plombée, avec cette impression d'être en dehors des autres, et en-dehors de moi aussi... Et je ne suis rentrée en moi qu'il y a cinq ans : avant je m'engageais pas dans la vie, j'étais en état de survie. Toute mon enfance je passais mon temps à faire comme les autres pour être acceptée quoi, pour être dans le coup, mais toujours désimpliquée (...) et donc Mai 68, j'ai regardé ça sans implication non plus (...) J'étais dans un lycée de riches donc j'étais une des seules filles

d'ouvriers, j'étais là parce que mon père a travaillé comme soudeur sur un barrage à côté ; et donc Mai 68 pour moi, ça a été nos premières expériences amoureuses avec mon futur mari : il venait me chercher au lycée, et donc j'ai passé le mois de mai à roucouler... »<sup>267</sup>

Il est toujours très délicat d'analyser les propos d'enquêtés passés par des années de thérapies diverses, qui relisent rétrospectivement leur enfance au prisme d'une grille d'interprétation du monde intériorisée des années plus tard. Et il est encore plus difficile de faire revenir des « convertis » sur les périodes de vie antérieures à leur conversion, tellement leurs schèmes de perception du monde et de leur place dans le monde ont connu une profonde transformation. D'où une difficulté particulière de l'analyse des propos de Marinette, qui appartient depuis la fin des années 1970 à la communauté spirituelle de la « Fraternité Blanche Universelle »<sup>268</sup>. Nous serons donc particulièrement attentifs aux dates et aux contextes (professionnels et conjugaux) marquant les infléchissements successifs de sa trajectoire pour réussir à objectiver (autant que faire se peut) et rendre compte des conditions sociales de possibilité d'une telle trajectoire atypique.

#### **b) 1969- 1981, diversité des formes d'exit : gauchisme contre-culturel vs ésotérisme chrétien**

- *Noëlla : anarchie, féminisme, communautés, écologie, Larzac, etc*

Noëlla s'installe à Paris avec son mari, à la rentrée 1969, pour poursuivre ses études de lettres à la Sorbonne. Elle y découvre le foisonnement des organisations militantes et entre dans l'espace contestataire par les crèches<sup>269</sup> :

« Je suis arrivée à Paris tout à fait innocente, non politisée...Et comme j'avais ma fille et que je voulais participer au mouvement, j'y suis rentrée par les crèches sauvages (...) J'ai fait mon apprentissage politique à partir de ce milieu de tous ces gauchistes, et là y'avaient les grandes

---

<sup>267</sup> Les citations de Marinette utilisées dans cette partie sont toutes extraites de l'entretien téléphonique du 10/07/08 (1h50).

<sup>268</sup> La Fraternité Blanche Universelle est listée dans le rapport de la commission d'enquête de l'Assemblée Nationale n° 2468 du 10 janvier 1996 comme un mouvement coercitif et totalitaire (secte). Elle existe depuis 1947. C'est une école initiatique qui propose un ésotérisme syncrétique dominé par deux notions : un héliocentrisme christique ; une croyance dans la réincarnation et dans la loi de causalité (le Karma) chère aux bouddhistes. Cf. Vernet J., Moncelon C., *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui : religions, églises, sectes, nouveaux mouvements religieux, mouvements spiritualistes*, PUF, Paris, 1995, p. 93-95. Plus généralement, sur la question des sectes dans les années 1970 en France, cf. Ollion E., « De l'hérésie religieuse à la manipulation mentale. Les oppositions aux sectes en France (1974-1983) », Mémoire de Master de Science Politique sous la dir. de M. Offerlé, Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, 2007.

<sup>269</sup> De nombreuses enquêtées entrent ainsi dans l'espace contestataire du début des années 1970 par les crèches parallèles, articulant ainsi temps militant, temps familial, voire temps professionnel pour celles qui s'y

discussions entre les trotskistes, les maos, etc, et puis les anars et donc il fallait que je me détermine, et moi je me suis déterminée comme anarchiste. J'aurais pu être proche des maos, mais ça ressemblait trop à l'église catholique et j'en avais marre de cette espèce d'explication globale... Je sentais quelque chose de l'ordre de la religion<sup>270</sup> et donc ça a été : non ! Et donc à partir de ça, ben le féminisme, à l'époque ça s'appelait le MLF, donc j'allais dans les groupes, certains groupes de prise de conscience comme on appelait ça. »

Les motivations qui sous-tendent l'investissement de Noëlla dans la mouvance anarchiste ne doivent pas être recherchées dans la sphère idéale des préférences idéologiques, mais plutôt du côté des affinités d'habitus et des avantages comparatifs<sup>271</sup>. Nous renvoyons ici à la dernière analyse factorielle du chapitre précédent, où Noëlla occupe une position à l'est du plan factoriel, entre les modalités : « communauté », « étudiant en 68 », « Femme » et « militantisme hors-structure ». Noëlla appartient ainsi à cette sous-population féminine du corpus, étudiante en 1968, n'ayant aucune expérience militante antérieure qui va entrer dans l'espace contestataire par des domaines peu institutionnalisés et peu exigeants en terme de ressources militantes (dont le coût d'entrée est faible) et de contraintes organisationnelles. La conversion au militantisme se fait ici par une forme de politisation de la sphère privée (registre féminin d'engagement<sup>272</sup>) qui permet à Noëlla de dégager du temps pour militer (sa fille est en effet gardée de cette manière) et s'approprier le militantisme en transférant des

---

professionnalisent. Cf. Mozère L., *Le Printemps des crèches, historique et analyse d'un mouvement*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1992.

<sup>270</sup> Claude Grignon décrit cette inadéquation entre l'offre de biens de salut politiques des partis de gauche et d'extrême gauche à cette époque et les attentes de nombreuses femmes ayant été socialisées, à l'image de Noëlla, dans des institutions religieuses : « Ainsi, alors que l'aliénation religieuse est sans doute une dimension essentielle de l'aliénation spécifique qui pèse sur les femmes, et plus particulièrement sur les femmes de la classe dominante, et que l'Eglise joue le rôle que l'on sait dans la manipulation symbolique et dans la transfiguration des inégalités socialement constituées entre les sexes, le passage à gauche et à l'extrême gauche de groupes dont les femmes sont particulièrement exposées à ressentir les effets d'une aliénation à dominante religieuse a pour effet de réaliser un transfert complet de responsabilités, et de mettre au compte des « censures » et des « refoulements » opérés par les « appareils » le fait que les partis de gauche n'aient pu fournir immédiatement à leur nouvelle clientèle des formes de militantisme et des « biens de saluts politiques » capables d'assurer la « libération » des femmes, tout en étant appropriés à un habitus féminin contracté dans des institutions contrôlées, et souvent de près, par l'Eglise (comme les pensionnats religieux) », in « Sur les relations entre les transformations du champ religieux et les transformations de l'espace politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 16, 1977, p. 31.

<sup>271</sup> Sur l'intérêt du modèle des avantages comparatifs ricardien pour rendre compte de la manière dont un groupe « choisit » ses modes d'action aux « avantages comparatifs » dont il est supposé bénéficier dans une configuration donnée, cf. Contamin J-G., « Le choix des armes : Les dilemmes pratiques d'un mouvement de doctorants et le modèle des avantages comparatifs », *Genèses*, 59, 2005, pp. 4-24.

<sup>272</sup> Cf. colloque « Les femmes dans l'action militante, syndicale et revendicative de 1945 à nos jours », Lyon, 28-29 mars 2008, et en particulier la communication de Della Sudda M., « Le temps des élues. L'articulation entre le temps militant, professionnel et familial chez les élues au conseil municipal d'Auxerre », ainsi que celle de Dunezat X., « L'imbrication des trajectoires militantes domestiques et professionnelles. L'exemple des chômeurs et des chômeuses » ; cf. aussi Loiseau D., *Femmes et militantisme*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1996.

discours et des comportements politiques de la sphère de la production à la sphère de la reproduction<sup>273</sup>.

Noëlla devient rapidement un des piliers de la crèche sauvage de Censier, « militante de l'éducation anti-autoritaire et de tout ce qu'il y avait autour », découvrant dans cet environnement militant les écrits de W. Reich ou encore « *Libres enfants de Summerhill* », qui l'incitent à participer à la rénovation critique de la vie quotidienne :

« Alors ensuite, ben c'est la vie en communauté : notre idée c'était non pas d'aller faire la révolution ailleurs, mais de la faire dans sa propre vie, donc sur les rapports de couple, le quotidien, la culture... C'était en vivant qu'on militait, voilà c'était ça. Donc le refus de beaucoup de choses : de la famille, de l'école... Donc on a cherché, une fois que ma fille a un peu grandi, il a fallu trouver une école qui ne soit pas une école... »

Ses intérêts militants sont ainsi liés à ses intérêts familiaux et éducatifs, évoluant avec eux, dans un contexte étudiant politisé et dans un réseau de sociabilité amical et politique marqué par un militantisme anarchiste.

Noëlla s'installe dans une première communauté avec son mari, avec l'espoir caché qu'il y rencontre une femme et qu'elle puisse ainsi le quitter sans passer par une rupture brutale qu'elle n'assume pas. Les communautés ont ainsi fonctionné comme des collectifs domestiques élargis assurant un mode de régulation des rapports de sexe plus souple que le cadre conjugal et ont ainsi souvent joué un rôle d'accompagnement des ruptures conjugales<sup>274</sup>. Une fois séparée, elle part avec sa fille fonder une nouvelle communauté plus ajustée à ses aspirations éducatives:

« Là, j'ai voulu faire une espèce de club de parents qui élevaient seuls leurs enfants, avec que des militants, c'étaient toujours des communautés politiques dans lesquelles j'ai vécu, on n'était pas des babas à fumer du hash tout le temps... Je peux pas détailler toutes les communautés où j'ai vécu entre 1972 et 1990, mais là, mon idée, c'était que c'était malsain d'élever seule ses enfants : on trouvait malsain les couples à deux, mère-enfant, et les névroses, et si on se sentait pas capables à certains moments de prendre en charge sa demande, etc., il fallait que le groupe d'adultes prenne le relais, donc tout tournait autour de l'idée qu'il fallait qu'il y ait des groupes : groupes d'adultes et groupes d'enfants, et être le moins interventionniste possible (...) L'idée

---

<sup>273</sup> Cf. Lawson R., Barton S.E., « Sex Roles in Social Movements : A Case Study of the Tenant Movement in New York City », in West G. et al. (eds), *Women and Social Protest*, New York, Oxford University Press, 1990 ; cf. aussi Maruani M., *Les syndicats à l'épreuve du féminisme*, Paris, Syros, 1979 ; cf. enfin Borzeix A., Maruani M., *Le temps des chemises. La grève qu'elles gardent au cœur*, Paris, Syros, 1982.

<sup>274</sup> Mauger G., Fossé C., *La vie buissonnière*, Paris, Maspero, 1977.



aussi c'était la non-possession des enfants, on trouvait injuste que des gens n'avaient jamais accès aux enfants, et que d'autres étaient complètement submergés par les enfants (...) l'idée c'était donc de partager les enfants, et quand on racontait l'histoire, c'était à tour de rôle, pareil pour aller faire la bise aux enfants, et puis quand y'avait un parent qui perdait les pédales, ben y'avait un autre adulte de référence qui pouvait s'en occuper. Donc c'était un peu mon idéal. »

Alors que la première communauté avait eu pour fonction sociale de rendre pensable et donc possible la séparation avec son époux, la suivante prend les formes d'une maisonnée<sup>275</sup> élargie organisée autour d'un mode de prise en charge collectif des enfants<sup>276</sup>. Dans cette communauté de la rue des L. dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, on retrouve toutes les tentatives d'expérimentation d'un contre-modèle familial. La référence à W. Reich, qui écrit que « la famille et l'école ne sont de nos jours, d'un point de vue politique, rien d'autre que des ateliers de l'ordre social bourgeois destinés à la fabrication de sujets sages et obéissants »<sup>277</sup>, est omniprésente dans les discours communautaires qui prônent l'expérimentation de toutes les stratégies distinctives:

« Le principe c'était chacun une chambre, surtout pas une chambre par couple, même si les couples se sont faits très vite, mais on y tenait ! (...) On écrivait sur les murs, on faisait des datzibaos sans arrêt, et chaque fois qu'il se passait quelque chose, soit dans le domaine pratique, une histoire de soupe qui n'était pas bonne ou machin, soit un conflit entre enfants et parents, on s'exprimait sur les murs ! Et on s'est vite aperçu que même chez nous, on continuait à avoir les mêmes partages des tâches, sauf les gens très radicaux qui se séparaient de leurs Jules... enfin ça marchait pas quoi, et ça continue à pas marcher d'ailleurs (*elle rit*) ! On s'évertuait à abolir cette différence, et à ne pas vraiment réussir, mais... un peu quand même. (...) Après, on imaginait – on était fadas hein – qu'en prenant les trucs à la racine, c'est à dire l'éducation du tout petit enfant, on allait abolir la domination de l'homme sur la femme, pour nous c'était clair, et on s'est aperçu, en voyant grandir les enfants, que ça ne marchait pas comme ça ! »

---

<sup>275</sup> Weber F., « Pour penser la parenté contemporaine. Maisonnée et parentèle, des outils de l'anthropologie » in Debordeaux D. et Strobel P. (dir.), *Les solidarités familiales en question. Entraide et transmission*, Paris, LGDJ, coll. « Droit et Société », vol. 34, pp. 73-106, 2002. Pour un exemple de maisonnée élargie, cf. Gollac S., « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », in Weber F., Gojard S., Gramain A. (dir.) *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte, 2003, pp. 274-311 ; cf. aussi Weber F., *Le Sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, La Courneuve, Aux lieux d'être, 2005.

<sup>276</sup> On retrouve dans les propos de Noëlla le discours communautaire selon lequel la communauté permet de « conjointre l'affirmation de la bonté naturelle de l'enfant à un freudisme vulgarisé : sa famille le corrompt, seule la communauté peut lui offrir libre épanouissement. » : Lacroix B., « Le discours communautaire », *Revue française de science politique*, 1974, 24, n° 3, p. 539.

<sup>277</sup> Reich W., *La lutte sexuelle de la jeunesse*, Paris, Maspero, 1972, p. 106.

Ces propos soulignent bien l'aspect expérimental de ces lieux collectifs de redéfinition des rapports de sexe, des rapports éducatifs par des stratégies de mise en suspens (relative) des normes conjugales, des normes de parenté et des normes de genre, tacitement acceptées jusque là. Ces stratégies de contestation par le contre-exemple s'étendent également à la sphère professionnelle, Noëlla rejetant également le travail. Après avoir obtenu une licence de lettres à la Sorbonne, elle passe le concours du CELSA pour entrer à Paris IV et « échapper à l'enseignement », mais cette reconversion n'est qu'une tentative pour différer l'entrée sur le marché du travail :

« Je me suis aperçue que je ne pouvais pas travailler dans une entreprise, c'était impossible ! Et de toute façon, je ne voulais pas travailler, l'idéologie c'était aussi contre le travail ! Je refusais de participer à cette société, donc tout ce que j'aurais pu faire, de l'enseignement ou travailler aux ressources humaines, je refusais absolument de faire (*elle rit*) »

Orientée par défaut au CELSA à Paris IV, Noëlla a très vite le sentiment de ne pas y être à sa place : « J'avais fait un petit groupe qui s'appelait le ver dans la pomme, donc déjà j'avais vu que j'avais pas ma place dans ce truc là ». On retrouve cette situation de discordance entre les compétences et les aspirations, au principe du développement d'aspirations utopiques et de la désaffection à l'égard du travail<sup>278</sup>. A ces diverses stratégies contre-sociétales s'ajoute enfin, dans la logique anarchiste, le refus des élections. Mais contrairement à Marinette qui, on le verra, ne vote pas par apolitisme, la non-participation électorale de Noëlla est justifiée politiquement et s'accompagne d'autres formes, non-institutionnalisées, de participation politique<sup>279</sup> au cours des années 1970:

« J'étais dans aucun groupe, même pas la Fédération Anarchiste, rien (*elle rit*) même pas Rouge et Noir... Par contre, on était sans arrêt à faire des manifs : on était anti-nucléaires évidemment, on était sur le Larzac, dans toutes les manifs féministes, on était partout quoi, c'était un tout... On était cette masse mobilisable, sur des thèmes, mais qu'on ne pouvait pas comptabiliser à partir des différents groupes organisés. J'ai jamais été à la LCR... [*Et tu n'as jamais été tentée ?*] Non, je n'étais pas tentée du tout... Non, j'étais quand même assez anar, assez nihiliste aussi, le seul truc qui me tentait à un moment c'était les actions... illégales, d'ailleurs à l'époque, quand je voyais mon avenir, je me voyais en prison, c'était net ! [*Ah bon ?*] Ah ben oui ! Ça coulait de

---

<sup>278</sup> On pourrait également parler ici d'humeur anti-institutionnelle qui conduit, selon Pierre Bourdieu, « à une sorte de dénonciation des présupposés tacitement assumés de l'ordre social, à une mise en suspens pratique de l'adhésion doxique aux enjeux qu'il propose, aux valeurs qu'il professe et un refus des investissements qui sont la condition de son fonctionnement », dans Bourdieu P. « Classement, déclassement... », *art. cit.*, p. 11.

<sup>279</sup> Cf. Luck S., « Entre contestation et participation. L'ambiguïté du rapport au vote des activistes de la gauche libertaire », *Revue Française de Science Politique*, vol. 58, n°2, avril 2008, pp. 231-256.

source qu'un jour ou l'autre je serais amenée en prison... la bande à Baader c'était aussi notre modèle. Après, on n'a pas suivi, mais au début on estimait que c'étaient nos alter-egos ».

On retrouve l'horizon fantasmé de la guerre, de la prison, de la persécution présent chez Colette, Paul, Anne, et bien d'autres, qui semble un moteur et tout à la fois une justification au recours à l'illégalisme. Tout se passe comme si cet horizon de la guerre à-venir permettait à ces acteurs de gérer l'incertitude sociale dans laquelle ils se trouvent en la traitant comme provisoire, dans l'attente d'un futur meilleur qu'ils s'attachent à faire advenir.

- *Marinette : du retour à la terre à l'ésotérisme chrétien, trajectoire de repli*

Après avoir obtenu son baccalauréat à l'oral l'été 1968, Marinette m'explique qu'elle « ne sait pas trop quoi faire », qu'elle hésite à continuer ses études, mais se décide à devenir institutrice afin de rester auprès de Frank, son futur mari :

« A cette époque on pouvait devenir instit avec juste le bac, c'est ce que j'ai fait : une piètre instit. J'étais très angoissée, j'avais peur des enfants, ça a été très pénible pendant quatre ans, avec des cours pour obtenir le CAP en parallèle ; et au bout de quatre ans, je voulais un 2<sup>ème</sup> enfant, je ne me voyais pas m'occuper de deux enfants, fatiguée et angoissée, donc j'ai démissionné, c'était pas fait pour moi. »

On retrouve ici une situation d'adhésion imparfaite au rôle social d'institutrice et le désajustement entre les compétences de Marinette (qui obtient son CAP) et ses appétences, qu'elle exprime à travers sa justification : « c'était pas fait pour moi »<sup>280</sup>. De son côté, Frank, également fils d'ouvrier, s'est installé comme artisan tailleur de pierre après avoir fait une formation comme apprenti. Ils achètent en 1971 une vieille ferme délabrée dans un petit village de Loire-Atlantique, qu'ils retapent à leurs heures perdues. Quand Marinette démissionne de l'Éducation Nationale, en 1972, elle se met à assurer la comptabilité de son mari, et ils emménagent dans la ferme qui devient rapidement un lieu communautaire :

« On avait cette grande maison, trop grande pour nous avec les deux filles et à chaque fois que quelqu'un passait, il s'arrêtait, et de fil en aiguille : on a eu un ami qui n'avait plus de logement

---

<sup>280</sup> Danièle Léger écrit à ce propos des néo-ruraux étudiés au milieu des années 1970 : « Nombre d'entre eux sont aussi de jeunes enseignants, instituteurs, maître auxiliaires, professeurs. La contradiction entre le projet personnel (...) et les conditions de sa réalisation dans l'exercice d'une profession hante toutes les professions adonnées à la distribution de biens et de services symboliques auxquelles on accède après une formation qui magnifie de façon illusoire l'initiative, la créativité, la polyvalence, la responsabilité des « animateurs », et dont les conditions d'exercice sont caractérisées par la parcellisation des tâches, l'ultra-spécialisation des interventions et l'absence d'autonomie de ceux qui les mettent en œuvre », in Léger D., « Les utopies du retour », *art. cit.*, p. 54.

sur Nantes, puis y'a eu ma sœur avec son copain, puis des amis... On n'avait pas de clef donc des fois on partait et quand on revenait il y avait de nouvelles personnes, on a été comme ça entre 15 et 20 plusieurs années... On était les hippies du coin, avec une vie très permissive quoi... [*Mais vous aviez un projet de retour à la terre ?*] Oui, c'est ça, et là, on a eu une vie très marginale : on a essayé de vivre en autarcie complète. On est allés jusqu'à planter le blé à la main, le faucher à la faux, le battre au fléau, le ventiler au tarare, le moudre au moulin à pierre pour faire notre propre pain dans le four à pain ! On avait aussi un jardin pour être autosuffisants, des chèvres, un bouc, des canards, des lapins, des poules... [*Vous faisiez du fromage ?*] Oui, mais on n'est pas allés jusqu'à les vendre sur le marché, on les consommait, faut dire qu'on était nombreux ! (...) On était végétariens : on n'achetait que l'huile, quelques céréales...donc on consommait dans le respect de la terre et de nous-mêmes »

Le projet de vie en autarcie est un exemple idéal-typique d'« utopie pratiquée », et plus précisément d'une *utopie rétrogressive*<sup>281</sup>, dans la mesure où la contestation du présent (ici du mode de production industrialisé et du mode de consommation moderne) s'accompagne du retour à un passé idéalisé. La marginalité pratiquée par Marinette renvoie à la recherche d'un « ailleurs » temporel comme alternative au présent récusé. Frank et Marinette travaillent ainsi à faire advenir l'utopie d'un « monde meilleur » par la construction d'une position sociale « nouvelle », « hors système » et atemporelle :

« *C'était une démarche politique ce retour à la terre ?*

Pas du tout, ça n'a jamais été politique, même si on est des enfants d'ouvriers tous les deux donc plutôt de gauche, mais aujourd'hui je ne me sens ni de droite ni de gauche (...) Notre retour à la terre il était plutôt lié à l'idée de retrouver une vie saine, une vie dégagée de la consommation, de toutes ces choses inutiles, de retrouver les vraies valeurs... Car Mai 68 nous a fait réfléchir, a ouvert la réflexion : on a vraiment refait le monde avec Frank, on voulait un monde meilleur... Et on a rejeté cette vie de fous que menaient nos parents et qu'on voyait autour de nous, qui ne correspondait pas aux valeurs auxquelles on s'était ouvert avec 68 : la justice, l'équité, la solidarité, la générosité... ».

Cet appel à l'authenticité, aux « vraies valeurs » ne prend pas ici la forme d'une remise en cause politique de l'ordre social dominant comme c'est le cas chez Anne ou Noëlla, mais plutôt d'une remise en cause morale, éthique d'un monde jugé « mauvais ». Si Noëlla refuse également de « participer à la société », son refus n'engendre pas le repli apolitique de

---

<sup>281</sup> Nous empruntons ce terme à Jean Séguy qui distingue utopie progressive et utopie rétrogressive, c'est-à-dire « des utopies qui vont dans le sens ou à l'encontre du sens indiqué par le changement social perçu comme inévitablement en train de s'instaurer » : Seguy J. « La socialisation utopique aux valeurs », *Archives des sciences sociales des religions*, 1980, Vol.50, 1, p. 13.

Marinette et son mari. Cela doit être rapporté, nous semble-t-il, au fait que Noëlla est davantage dotée en ressources militantes, acquises par une plus grande exposition à l'événement de Mai 68 et surtout au contact d'étudiants parisiens politisés dans les années qui suivent. Le capital scolaire différencie également les deux jeunes femmes et l'on sait à quel degré l'intérêt politique et le sentiment de compétence politique est lié à celui-ci<sup>282</sup>. Enfin, Marinette n'a aucun cadre social où elle pourrait intérioriser des schèmes de perception politique des rapports sociaux. En quête d'un « monde meilleur » et d'alternatives à une profession qui n'était « pas faite pour elle », elle est une candidate idéale aux diverses prophéties millénaristes qui fleurissent au cours des années 1970<sup>283</sup>.

- **Du retour à la terre à la quête mystique**

Dans la communauté, la liberté sexuelle est de mise, et Marinette n'y voit rien à redire jusqu'au jour où son mari tombe amoureux de Claire. Dans sa quête de solutions pour résoudre ses « problèmes de jalousie », elle découvre différentes offres de biens de salut :

« Frank est tombé amoureux de Claire, en 76 : ça a été une très grande claque. J'ai commencé un grand travail sur moi, contre la jalousie, pour dépasser l'égo, ça m'a pris tout mon temps, pendant une année : je me suis mise au Yoga, je suis devenue croyante, j'ai lu beaucoup de choses sur la spiritualité, de Sri Aurobindo, Gandhi... Et j'ai réussi à l'aimer lui, puis elle...même si de nombreux matins, je me réveillais avec la barre au niveau du plexus et que la douleur restait jusqu'au soir... Ça a été très dur mais ça m'a donné l'occasion de vivre des choses très riches : une fois on était trois dans le lit, c'était rare, mais je me rappellerai toute ma vie de cette fois où je me suis dit : c'est pas possible, je vais mourir, je souffre trop, jamais je survivrai à ça, c'est indescriptible...J'ai fait ce qu'on appelle un lâcher-prise : je suis tombée dans un puits sans fond au bout duquel y'avait... mon surmoi : j'avais vaincu l'égo... Et donc avec la découverte d'états d'âme transcendants, je me suis rendu compte que tout ce qu'on vivait était très superficiel, que c'était lié à nos egos surdimensionnés [...] Et un jour on découvre avec mon mari un livre de la Fraternité Blanche Universelle, et il me dit : c'est ça que j'ai toujours cherché ! (...) Et là on a adhéré à la Fraternité Blanche Universelle »

Frank quitte sa maîtresse en 1977, après avoir passé quelques jours à écouter les conférences du maître spirituel de la Fraternité Blanche Universelle (FBU), Mikaël Aïzanof. Ils continuent

---

<sup>282</sup> Gaxie D., *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Ed. Seuil, 1993 ; Bourdieu P., « La représentation politique, éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 36-37, février-mars 1981, pp. 3-24.

<sup>283</sup> Cf. Chauchat H., *La Voie communautaire. Enquête réalisée en France en 1975*, Paris, Ed de la Sorbonne, 1980 ; Cornuault F., *La France des sectes*, Paris, Tchou, 1978.

à vivre en communauté quelques années, passant plusieurs semaines par an aux camps de la FBU ainsi que de nombreux week-end en « centres fraternels » :

« C'est pas une secte, non, ça consiste à vivre une vie selon les principes du maître spirituel, Mikaël Aizanoff, qui se fonde sur le livre de la nature vivante autour de l'évolution de l'être humain : comment dépasser sa douleur, dépasser ses limites (...) On s'appelle tous frères et sœurs. Le dimanche, on fait de la gymnastique, une danse l'été, puis y'a une conférence ; après on prend le repas en silence... et après, y'a les camps d'été où on mène ce rythme de vie mais plus longtemps : lever de soleil et méditation ; beaucoup de chant choral, pour développer l'harmonie, vous savez comme on est bien quand on chante ensemble : ça masse le plexus solaire et c'est bon pour les abdos... ».

On a émis plus haut l'hypothèse d'un rôle d'intégration sociale joué par de nombreuses communautés pour des ex-militants en quête d'alternatives suite à la disparition de leurs organisations politiques : les communautés spirituelles semblent jouer un rôle similaire pour des acteurs qui après des années de marginalité sociale se retrouvent en mal de reconnaissance et d'intégration et y trouvent une famille de substitution. Après le repli de l'utopie rétrogressive, Marinette et Frank trouvent refuge à la FBU. On ne peut s'empêcher de penser que ce refuge est un moyen de s'évader d'une situation sociale précaire et qu'en investissant cette nouvelle utopie, ils en retirent un « capital utopique »<sup>284</sup>, forme de capital symbolique qui peut masquer l'incertitude sociale et/ou différer le reclassement social, qui serait fatalement synonyme de déclassement. On peut émettre l'hypothèse, avec M. Voisin, de la perturbation de l'habitus initial de Marinette en un « habitus secondaire utopique, qui se trouve être à la fois un habitus de désimplification et une stratégie de reconversion »<sup>285</sup>. Le repli de Marinette et Frank passe également par la non participation (l'auto-exclusion) électorale :

« On était tellement loin de tout ça, engagés dans des choses qui nous semblaient plus profondes... On était plus proches des moines tibétains que de la politique : méditer nous semblait faire plus pour le bien-être des humains que voter. »

Comment rendre compte, sociologiquement, de ce raisonnement irrationnel, si ce n'est justement par une posture de désimplification, de rupture d'adhésion aux enjeux de l'ordre social dominant, résultant pour partie de l'absence de croyance minimale en ces enjeux, nécessaire à l'investissement. Face au peu de pouvoir et de prise qu'ils avaient sur le monde

---

<sup>284</sup> Nous reprenons ce concept aux travaux de Michel Voisin (« Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 18, n° 2, avril-juin 1977, p. 294).

social (absence de compétence politique, situation précaire, absence de reconnaissance sociale du fait de leur marginalité), Marinette et Frank trouvent dans le repli spirituel une justification d'exister<sup>286</sup>.

### c) Conditions de possibilité de sortie de la marginalité

En comparant la suite des trajectoires de Noëlla et Marinette, nous nous attacherons à rendre compte de la réussite du reclassement social de la première et à l'échec de la seconde.

- *Noëlla : sortie heureuse de marginalité*

De 1974 à 1981, Noëlla travaille comme vacataire au Service d'Information et Diffusion du Premier Ministre (SID). C'est un travail de nuit, sans contraintes au niveau des horaires ou de l'habillement : « ça correspondait bien à notre état d'esprit donc on était plusieurs de la communauté à faire ce travail ». Elle entame une psychanalyse au milieu des années 1970, pour tenter de dénouer les tensions identitaires engendrées par sa conversion communautaire :

« Faut voir la révolution à l'intérieur de moi, de ma vie, cette révolution énorme, qui a fait que je perdais quand même totalement mes repères... (...). Et du côté militant, en plus, j'avais aussi quelques tiraillements, notamment sur l'avortement, ça coinçait... mon éducation catholique ressortait et j'avais signé l'appel des 343 salopes, mais je savais que moi, je ne pourrais jamais avorter, et je faisais des rêves où y'avait des avortements, et un petit enfant qui vivait quand même, tu vois ! C'était trop pour moi, y'a un tabou... Mais politiquement je n'ai rien contre (*elle rit* !). [...] La seule chose vraiment concrète que m'a apporté la psychanalyse, c'est que j'ai compris, dans mon corps, enfin dans mon esprit que j'étais libre, c'est à dire que je pouvais choisir, parce que jusqu'à présent, chacune de mes actions, chacun de mes mouvements était dicté par la morale... tout était formaté par l'éducation, du coup je m'y opposais mais avec une telle culpabilité... (...) Donc c'était très violent et déstabilisant, tout en étant une véritable renaissance, c'est pour ça qu'à un moment j'ai pris la béquille de la psychanalyse... ».

Noëlla rencontre Pierre dans une des communautés, avec qui elle a une fille, Naïs, en 1978. Trois ans plus tard, Noëlla se fait licencier du SID alors qu'elle venait de participer à la création d'une section syndicale (ce qui était interdit jusqu'à l'élection de F. Mitterrand dans

---

<sup>285</sup> *Ibid*, p. 296.

<sup>286</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce propos : « Avec l'investissement dans un jeu et la reconnaissance que peut apporter la compétition coopérative avec les autres, le monde social offre aux humains ce dont ils sont le plus totalement dépourvus : une justification d'exister. L'homme est un « être sans raison d'être, habité par le besoin de justification, de légitimation, de reconnaissance », et la société est la seule instance capable de concurrencer le recours à Dieu », in Bourdieu P., *Méditations pascaliennes*, Paris, Ed. du Seuil, 2003 [1997], pp.281-282.

les services du Premier Ministre). S'en suivent deux années de « galère » où Noëlla travaille un temps dans une association d'aide aux migrants, tout en reprenant des cours du soir pour devenir documentaliste, ne supportant pas ce secteur de l'aide aux populations en difficulté :

« J'ai trouvé odieux ce milieu de l'assistance, j'ai trouvé ça infect, c'était bourré d'anciens curés, d'anciennes bonnes sœurs... C'était le jargon pédagogique, ils payaient des gens pour faire des espèces de modèles pédagogiques, abscons et complètement creux, détestable ! Et tout l'argent y passait, c'était le FAS<sup>287</sup>, et moi je trouvais que ça n'allait pas vraiment au public concerné... Et puis c'était payer assez bien des gens qui étaient formateurs de formateurs... J'ai vraiment détesté, tu peux pas t'imaginer, les sciences de l'éduc c'est vraiment de la merde ».

Elle entre au CNET (Centre National d'Etude des Télécommunications) comme documentaliste en 1984, et restera salariée à France Télécom jusqu'à sa retraite, évoluant au sein de l'entreprise pour finir chargée de recherche (après avoir soutenu une thèse d'information et communication à Paris XIII). Parallèlement au reclassement social, la sortie de la vie en communauté est progressive, et Noëlla exprime non sans humour la fatigue qui s'installe après des années de vie collective :

« Y'a eu des très fortes personnalités dans cette communauté, des gens passionnants mais difficiles à vivre, extrêmement exigeants et qui étaient dans une espèce d'affrontement permanent ! (...) Ils ne voulaient vivre qu'avec des gens admirables, et si tu montrais quelque chose de médiocre, ils te rentraient dans le lard [*Ils étaient élitistes ?*] Très élitistes oui : tu pouvais jamais te reposer sur tes lauriers... c'était très épuisant, donc au bout d'un moment, fâché ou pas fâché tu finissais par t'épuiser et dire : stop ! Et à un moment, Pierre et moi, on en a eu un peu marre parce que quand tu voulais mettre des rideaux aux fenêtres ou faire une peinture sur les murs, il fallait convoquer une AG et c'était extrêmement houleux... Alors un jour, on a eu 30 ans, et on s'est dit : ouah... 30 ans : on veut on veut un bébé et une maison de campagne ! Alors qu'on ne vivait pas encore vraiment en couple (*elle rit*). Et on a eu les deux à peu près en même temps. Et mon fantasme c'était : je veux mettre un rosier à droite de la porte, je le mets, je veux le mettre à gauche : je convoque pas une AG pour ça... ».

Ils continuent néanmoins à vivre en communauté, mais dans des communautés « de moins en moins exigeantes », la dernière ressemblant davantage à une colocation. Enfin, le début des années 1980 marque également la fin des espoirs révolutionnaires et le « retour au vote » :

« Il se passait plus rien de très intéressant dans le milieu alternatif, ça s'essouffait, y'a eu énormément de suicides tu sais... c'était vraiment triste, tout ce en quoi on croyait s'effiloçait,

---

<sup>287</sup> Fonds d'Action Sociale.



y'avait plus rien : ni du côté du féminisme ni... tu vois, tout s'éteignait. Y'avait eu une certaine récupération de certains trucs culturels, et on avait l'impression, parce qu'on se disait révolutionnaires jusque là, que c'était cuit. Donc il se passait plus rien, et puis par dérision, je me suis inscrite pour voter Coluche, et j'ai obliqué sur Mitterrand. Mais j'ai voté uniquement pour l'abolition de la peine de mort... parce que je savais que Mitterrand avait été ministre de l'Intérieur, alors pour un anar, ministre de l'Intérieur, y'a rien de pire ! (*elle rit*) J'avais des copains quand même qui avaient été jugés par la cour de sûreté de l'Etat, parce qu'ils avaient jeté des trucs, attaqué des commissariats... »

De la même manière que Paul ou Anne entrent à *Libération* « pour continuer à militer », Noëlla vote pour Mitterrand « contre la peine de mort » : premier pas de resocialisation et de retour vers un comportement politique conventionnel. Et comme pour eux, la sortie de marge correspond à l'insertion professionnelle et la stabilisation familiale. On retrouve une conjonction d'évolutions professionnelles, familiales et politiques qui accompagne et rend possible la sortie de la marge. A partir des années 1980, Noëlla vote pour les Verts, comme une grande majorité des enquêtés qui, étudiants et sans expérience militante antérieure à Mai 68, participent à des formes peu institutionnalisées de militantisme dans les années 1970 (*cf.* la proximité des modalités « vote-écolo-2002 » et « milit-hors-structure 68-74 » sur la dernière analyse factorielle du chapitre 3).

Peu de temps après la création de SUD-PTT, Noëlla s'y syndique ; elle participe activement au mouvement social de 1995, et prend finalement sa carte aux Verts au moment de sa retraite. Quand je la rencontre, elle vit toujours avec Pierre, milite chez les Verts, et a de nombreux projets dont celui de s'associer avec une chercheuse du CNRS pour créer une banque de données recueillant les récits de vie d'anonymes. Elle garde un rapport enchanté aux années post-68, dont les incidences furent grandes sur sa trajectoire (aux niveaux politique, professionnel comme personnels) et c'est en « convertie heureuse » qu'elle me dit de ces années : « pour moi c'est la vie quoi, c'est là où ça commence... »<sup>288</sup>.

Noëlla incarne ainsi cette sous-population du corpus pour laquelle les événements de Mai-Juin 68 jouent un rôle de *socialisation politique de conversion* en déclenchant un militantisme post-soixante-huitard à l'origine des mouvements féministes et de la rénovation critique de la vie quotidienne par l'expérimentation de modes de vie alternatifs. La transition de la phase d'engagement contre-sociétaire à la phase de reclassement (social, politique et familial) se fait dans un processus de reconversion « heureuse » dans la mesure où les conditions du maintien

de l'estime de soi (par une renégociation progressive de l'identité militante passée) sont réunies.

- *Marinette : l'impossible reclassement et la fuite dans l'utopie*

En 1982, le dépôt de bilan de la petite entreprise artisanale de taille de pierre que dirigeait Frank et pour laquelle Marinette s'occupait de la comptabilité, marque la fin de l'expérience communautaire et du retour à la terre. Ils déménagent, Frank trouve un emploi salarié de représentant commercial, avant de se remettre à son compte en 1984 et de travailler avec Marinette dans la vente de fenêtres et volets. Ils mènent cette vie de petits artisans pendant une dizaine d'années, tout en continuant à fréquenter régulièrement les « centres fraternels » et les camps d'été de la FBU. Leur troisième fille, née en 1986, est prénommée Mikaëla : il fait peu de doute que le choix du prénom soit lié au maître spirituel de la FBU, Mikaël Aïzanof, bien que je n'aie fait le rapprochement qu'après l'entretien<sup>289</sup>.

Pour tenter de sortir de leur précarité matérielle, Frank décide en 1995 de déposer des brevets (de fenêtres-volets). Il s'associe pour ce faire avec un autre artisan, et après avoir investi des sommes importantes, son associé le quitte et le laisse endetté. Il tente alors de déposer un deuxième brevet, et Marinette devient gérante de société (Frank n'y ayant plus le droit du fait des dépôts de bilans successifs qu'il a essuyés) en 2000, mais ils sont pris dans la spirale de l'endettement et déposent de nouveau le bilan un an plus tard :

« On a tous les deux eu une phase de dépression et on s'est mis à boire... On a eu une période très dure où on a vécu avec ses seules indemnités, donc on avait 3000 francs par mois, ce qui était l'équivalent du loyer à peu de choses près et on avait notre petite dernière qui était ado, on a vécu dans une pauvreté affligeante pendant quelques mois : nourris aux Restos du cœur et habillés au Secours catholique... ».

Marinette retrouve finalement un emploi de secrétaire dans une usine en 2002 et assure la charge du foyer, Frank vivant alors une phase de dépression accompagnée de problèmes de santé. Ils militent un temps au Secours catholique, vivent une année en caravane après avoir dû quitter leur logement, et Frank se réinstalle comme artisan en 2006. Au moment de

---

<sup>288</sup> Extrait de la citation mise en exergue de la 2<sup>ème</sup> partie.

<sup>289</sup> On sait l'importance du choix du prénom dans le processus d'affiliation à un groupe d'appartenance : le fait d'affilier sa troisième fille à la communauté spirituelle est symptomatique du processus de conversion (tout en le renforçant).

l'entretien (juin 2008), Marinette m'explique qu'ils viennent à nouveau de quitter leur logement pour aller s'installer aux Bonfins, le siège de la FBU, en tant que permanents :

« On a demandé à être permanents. Frank sera artisan puisque de toute façon ils doivent faire appel à des artisans donc autant faire appel à un des frères : il sera rémunéré jusqu'à sa retraite, en mars puis après bénévole. Donc on sera là-bas : nourris, logés pour une somme modique... (...) Et là en février, pour la première fois de ma vie j'ai trouvé ma place : je me suis sentie à la fois dans moi et à ma place... à 60 ans ! C'est la vie que j'ai envie de mener : une vie de collectivité avec les joies et les difficultés que ça comporte, une vie spirituelle et religieuse... On avait du mal à avoir un projet de vie commun avec Frank après le départ de notre fille et là on est en accord...et je me sens enfin à ma place : la boucle est bouclée ! ».

Marinette et Frank se sont finalement inscrits sur les listes électorales « vers 1997 » me dit-elle sans réussir à m'expliquer pourquoi, mais en situant ce retour au vote au moment de leur éloignement temporaire d'avec la FBU (à l'époque où ils espèrent régler leurs problèmes financiers en se lançant dans le dépôt de brevets). Elle vote pour les Verts aux présidentielles de 2002 mais son choix se porte sur F. Bayrou en 2007 :

« En 2007, on a voté pour le centriste là... [*Bayrou ?*] Oui voilà, c'était la première fois qu'on avait quelqu'un qui correspondait... ni de gauche, ni de droite, avec des idées des deux et un grand respect... [*Mais vous ne vous disiez pas de gauche avant ?*] Oui, mais aujourd'hui je ne me sens ni de droite ni de gauche... depuis ce mouvement spirituel, y'a certaines idées de droite qui nous ont séduit. Alors bien sûr y'a des idées de gauche que je ne quitterai jamais, des idées de fraternité, de solidarité, mais on a trouvé aussi des valeurs de morale, de probité, de sens de l'honneur, de droiture peut-être davantage chez certaines personnes de droite...et si je suis peut-être plus proche des idées de... comment elle s'appelle déjà [*Dominique Voynet ?*] Oui, c'est ça, je serais plus d'accord avec elle, mais elle n'a pas le charisme d'un chef d'état... je sais pas comment l'exprimer, je ne trouve pas les mots adéquats car je ne parle jamais de ça... ».

Quand Marinette explique qu'elle ne se sent « ni de droite ni de gauche », on retrouve le principe structurant de se penser toujours « en dehors », principe qu'il faut rattacher à la propension à nier toutes les déterminations sociales, et qui permet de rendre compte de l'évolution politique de Frank et Marinette. En effet, à partir du moment où l'on vit dans une communauté où l'on est tous « frères et sœurs », les clivages structurants l'espace social et le champ politique ne font plus sens, et le caractère politiquement indéterminé de leur position leur permet de réconcilier la fraternité et la solidarité « de la gauche » avec la droiture et la

probité « de la droite »<sup>290</sup>. Frank et Marinette vivent, au sein de la FBU, dans l'attente d'un monde meilleur et d'« hommes nouveaux », dans une position sociale ambiguë et atemporelle : on peut comprendre qu'ils soient séduits par l'apparition sur la scène politique d'un « homme nouveau », qui se présente comme politiquement inclassable, et propose de renouveler le champ politique avec des valeurs de morale et de respect.

La trajectoire de Marinette permet ainsi de mettre en lumière une des alternatives sur lesquelles peut déboucher l'expérience de la déception engendrée par l'inadéquation des représentations du monde aux possibilités offertes. La faiblesse des ressources sociales, scolaires, politiques et économiques fait ici échouer les diverses tentatives de redéfinition d'espaces conformes aux attentes. Cela nous permet de rappeler que tout le monde n'a pas la même capacité à s'accommoder, à renégocier des appartenances, ou encore à avoir prise sur le réel (en redéfinissant par exemple certaines professions) et que les inégalités sociales traversent également les processus de renégociation identitaire.

### ***Conclusion :***

La participation aux événements de Mai-Juin 68 et à divers réseaux militants post-soixante-huitards produit chez de nombreux enquêtés un décrochage des espérances subjectives par rapport aux possibilités de les satisfaire. En effet, l'expérience du « moment critique » entraîne chez certains une rupture de l'adhésion doxique aux enjeux dominants de l'ordre social, jusque-là tacitement acceptés, rendant possible l'émergence de diverses aspirations à « vivre autrement ». Mais si cette dérégulation du sens des limites produit des effets durables, l'ouverture objective des possibles est, la plupart du temps, temporaire, prenant fin avec la resectorisation du monde social en fin de crise. Cette dissociation de la production des aspirations et des moyens de les concrétiser suscite diverses réponses et stratégies pour faire face à une réalité qui met en jeu l'intégrité de l'être. Ce chapitre a mis en évidence plusieurs types de réponses face à la double nécessité de se reclasser tout en perpétuant une « identité

---

<sup>290</sup> Michel Voisin écrit à ce propos : « Si l'utopie est, parmi les visions du monde disponibles, la plus apte à formuler et à défendre les intérêts de catégories sociales placées en position ambiguë, moyenne, équivoque dans la structure sociale, c'est parce qu'elle seule offre, mais imaginativement, l'image d'un monde réconcilié (...) où ne se posent plus les dilemmes qu'elles ont à affronter quotidiennement du fait de leur ambivalence. [...] Elles voudraient un socialisme sans privilèges, une alimentation sans altération, une révolution sans violence, un messianisme sans religion, bref, des gestes débarrassés des significations sociales contradictoires entre lesquelles, du fait de leur position, elles ne peuvent jamais définitivement choisir », *in* Voisin M., « Communautés utopiques... », *art. cit.*, pp. 298-299.

politique » passée, en cherchant à mettre en évidence des processus de renégociation identitaire en les rapportant aux conditions sociales de possibilités. Nous ne reviendrons pas ici sur l'ensemble de ces processus pour privilégier quelques réflexions transversales conclusives.

Face à la dissonance cognitive évoquée ci-dessus, il est un cas particulier dans lequel la libération des aspirations s'accompagne d'une ouverture effective des possibles : l'ouverture de l'université de Vincennes rend effectivement possibles des aspirations à la mobilité sociale renforcées par des rencontres militantes socialement improbables. On assiste alors à des trajectoires exceptionnelles de mobilité sociale ascendante (à l'image de celle de Gilles), marquées par le maintien du militantisme et des croyances militantes, ces transsociaux devenant des « preuves » de la porosité des frontières de classe. Le militantisme de ces acteurs issus des classes populaires engendre le déplacement social, politique, professionnel mais également conjugal, et l'hypergamie est un principe structurant de ces trajectoires atypiques de décroisement social, accompagnant et impulsant la conversion progressive des schèmes de perception du monde social.

Une deuxième forme collective de réponses à la disjonction entre aspirations politiques et moyens professionnels de les satisfaire concerne les enquêtés qui ont importé dans la sphère professionnelle leurs dispositions critiques. Ceux-là participent, au cours des années 1970, à la redéfinition d'un certain nombre de professions, qu'ils ont investies dans un premier temps sur un mode hybride à la frontière floue entre militantisme et salariat. La conversion d'intérêts militants pour la politique en intérêts professionnels pour le politique et la reconversion de compétences militantes (à l'enquête, au dialogue avec des militants des classes populaires, à la critique sociale, etc.) dans la sphère professionnelle a conduit de nombreux militants à entrer dans le journalisme (notamment à *Libération*), dans la recherche en sciences sociales, ou dans le secteur de l'éducation populaire et de l'animation socio-culturelle<sup>291</sup>. Ici, les renégociations « heureuses » ont été permises par l'existence d'*espaces transitionnels*, à l'image du quotidien *Libération*, de l'université de Vincennes, de bureaux d'études (comme le CORDES) ou de réseaux de recherche (en politique de la ville notamment) qui se situaient à

---

<sup>291</sup> Saez G., Claude J-F., « De l'éducateur-chercheur à l'animateur sociologue. Science de la formation et formation à la science à Peuple et Culture », R.I.A.C.-I.R.C.D., vol. 45, n° 5, 1981, pp. 105-114 ; Ion J., « Sciences sociales et éducation populaire : un vieux concubinage ? », in Poujol G.(dir.), *L'Éducation populaire au tournant des années soixante. État, mouvement, sciences sociales, Peuple et culture*, Document de l'INJEP, n° 10, 1993, pp. 127-133 ; de Montlibert C., « La professionnalisation de la sociologie et ses limites », *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982, pp. 37-53.

la frontière floue entre sphère militante et sphère professionnelle, accompagnant et rendant possible le progressif remodelage de dispositions militantes en dispositions professionnelles et assurant ainsi les conditions de maintien de l'estime de soi.

Enfin, face à une réalité de dissonance cognitive qui met en jeu l'intégrité de son être, la discordance entre aspirations et possibilités de les satisfaire suscite la genèse d'aspirations et de représentations utopiques du monde social<sup>292</sup>. Ces aspirations utopiques sont hétérogènes et mènent à des formes de conversion contre-sociétales multiples comme nous avons pu le montrer dans la dernière partie. La contestation de l'ordre dominant passe ici par le retrait (volontaire ou non) dans la marginalité et le développement de stratégies parallèles d'affrontement larvé (ou ouvert) qui prennent la forme de fuites individuelles (dépression, évasions dans la drogue, les voyages lointains, etc.), d'humeur anti-institutionnelle (refus du travail, rejet de l'institution familiale et scolaire) et/ou de mobilisations collectives dans la désimplication (utopies communautaires).

Tout au long du chapitre, nous avons enfin souligné l'importance des ruptures conjugales, des remises en couple et de l'arrivée des enfants dans ces divers processus de conversion/reconversion et de renégociation identitaire. La stabilisation conjugale et familiale accompagne en effet (voire impulse bien souvent) le passage d'une phase biographique à la suivante, notamment les sorties de marge chez la plupart des enquêtés et les reclassements professionnels.

---

<sup>292</sup> Bernard Lacroix écrit à ce propos que « c'est bien plutôt la logique décentralisée de notre société marchande qui, en dissociant la production des aspirations (dévolue à l'École) et les moyens de les satisfaire (contrôlés par l'entrepreneur dissimulé sous ses mille visages), ordonne l'apparition de l'aspiration utopique », *in* « Le discours communautaire... », *art. cit.*, p. 16.



## Chapitre V:

# Contribution à une histoire sociale des micro-unités de générations de 68

---

### *Introduction*

Dans le premier chapitre de cette partie, nous avons montré, par une approche statistique, que « l'événement Mai 68 » avait un rôle spécifique dans la socialisation politique des participants, tout en spécifiant qu'il ne s'agissait en aucun cas d'un effet de « table rase » qui effacerait toute détermination antérieure à Mai 68, mais bien plutôt d'un cadre de resocialisation politique. Dans un second temps (chapitre 4), nous avons mis en évidence un faisceau de processus décisifs au principe des reconversions militantes, rendant compte de diverses formes de perpétuation d'engagements « soixante-huitards » (incidences biographiques du décloisonnement social ; reconversion de dispositions à l'engagement politique dans la sphère ; (re)conversion dans les différentes utopies communautaires). Pour conclure cette partie traitant des incidences biographiques du militantisme en Mai 68, nous voudrions adopter un point de vue intermédiaire, tout à la fois englobant (et à visée généralisante) et attentif aux différentes formes de socialisation politique engendrées par la participation aux événements. Nous nous proposons, à cette fin, de synthétiser les différents profils collectifs repérés dans l'enquête afin de construire un nombre limité de faisceaux de trajectoires qui rendent compte de l'horizon des possibles biographiques post-soixante-huitards. Ce sont ainsi des « micro-unités de génération »<sup>1</sup> que nous allons construire, réunissant des enquêtés caractérisés par des schèmes de politisation, des registres de participation à Mai 68 et des formes d'incidences biographiques du militantisme similaires.

Pour construire cette cartographie sociale des trajectoires soixante-huitardes, il a fallu commencer par se défaire d'une vision normative de celles-ci et réfléchir aux présupposés et aux représentations largement partagés, jusque dans la communauté scientifique, concernant les devenirs soixante-huitards. Se départir d'une vision personnelle – mais largement partagée

---

<sup>1</sup> Nous utilisons le terme de micro-unité de génération en référence aux « unités de génération » de K. Mannheim, et à celui de « micro-cohortes » que N. Whittier utilise pour désigner des populations de militants qui entrent dans les mouvements féministes étudiés à quelques années de différence, modelés par des expériences socialisatrices qui diffèrent du fait de l'évolution de l'offre politique.



dans notre environnement scientifique et amical – d’une frontière objective entre ceux qui auraient « renié » ou « trahi » et ceux qui seraient restés « fidèles » n’a pas été chose aisée. Les multiples représentations indigènes de cette frontière entre « reniement » et « fidélité », ainsi que les discours de justification et de dénigrement les accompagnant nous ont largement aidé à rapporter les représentations individuelles de cette digue symbolique aux évolutions politiques, professionnelles, et plus largement sociales des enquêtés, les uns par rapport aux autres. L’exemple de Daniel Cohn Bedit est révélateur car extrêmement clivant : incarnant pour certains la figure du traître ayant épousé les thèses du libéralisme, il est salué et écouté par d’autres comme un exemple de « continuité ». Rolland, professeur de dessin industriel à la retraite, ancien technicien et fils d’ouvriers, m’explique ainsi en entretien que l’opinion de Daniel Cohn Bedit fonctionne comme un repère générationnel qui l’influence dans son comportement politique :

« Je ne sais pas ce que je vais voter au référendum<sup>2</sup>, mais l’autre matin j’ai écouté Cohn Bedit, parce que pour nous deux, c’est le seul homme qui dit les choses simplement et compréhensif pour tout le monde, et jusqu’à maintenant je trouve que c’était un gars en qui on pouvait avoir confiance, qui représente un peu notre génération, et il m’influence sur le oui par exemple. »<sup>3</sup>

On a ici un bel exemple de ce que M.K. Jennings<sup>4</sup> nomme la *continuité d’« équivalence »*, où des acteurs d’une même unité de génération ont des réactions similaires face à un phénomène politique nouveau qui n’avait pas lieu à l’époque. Mais ce qui est peut-être le plus intéressant dans ces propos, c’est qu’au-delà du sentiment d’appartenance générationnelle, Rolland délègue à D. Cohn Bedit la production d’une opinion sur un sujet complexe sur lequel il a du mal à prendre position. On est ici face à un *mode de production générationnel d’opinion politique* fondé sur la *fides implicita* que les militants les plus démunis accordent à leurs représentants<sup>5</sup>.

Si l’on écoute maintenant Gérard, militant aux JCR en Mai 68, permanent politique à la LCR de 1969 à 1984 (toujours adhérent aujourd’hui), parler d’ex-camarades de la LCR devenus

---

<sup>2</sup> L’entretien est réalisé quelques semaines avant le référendum sur le Traité Constitutionnel Européen du 29 mai 2005.

<sup>3</sup> Extrait de l’entretien réalisé avec Rolland le 16/04/05 à son domicile à Bagnolet. La trajectoire de son épouse, Denise, fait l’objet d’un développement dans le chapitre 1 (cf. Schème de politisation d’engagements religieux).

<sup>4</sup> Jennings M.K., « Residues of a movement: The aging of the American protest Generation », *American Political Science Review*, 81, 1987, pp. 367-382.

<sup>5</sup> Cf. à ce sujet Bourdieu P., « La représentation politique. Éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 36-37, 1981, p. 5. Ce principe générationnel de production d’une opinion nous semble être un principe de représentation inexploré en science politique.

militants au PS ou encore de D. Cohn Bendit, on trouve une toute autre représentation de la frontière entre « fidélité » et « reniement » :

« J'ai pas beaucoup d'estime pour eux, pas tant parce qu'ils ont changé d'avis, mais par la carrière politique qu'ils ont faite : je peux respecter des gens qui ont les mêmes idées qu'eux mais qui n'en ont pas fait carrière...alors que là, ils participent vraiment à un pouvoir qui incarne une société contre laquelle ils s'étaient battus et maintenant ils sont *de l'autre côté* ! »<sup>6</sup>

Jacques<sup>7</sup>, cadre de l'UJCml en 1968, actuellement chercheur en sciences sociales, délimite d'une autre manière encore l'espace des trajectoires post-soixante-huitardes « acceptables » :

« Que quelqu'un se retire, ne fasse plus de politique, après tout, moi, je fais la même chose. Qu'à la limite il se retrouve au PS, pourquoi pas, ou aux Verts... J'ai une grande sympathie pour Cohn Bendit, pour moi c'est en rien une trahison, au contraire, c'est un de ceux qui est le plus conforme d'une certaine façon à une action politique sur le long terme [...] Après tout, Weber a fait la même chose chez les socialistes. Bon, ça me semble un peu plus difficile à avaler parce que je déteste Fabius mais je ne considère pas ça comme des reniements fondamentaux...Par contre, ce qui me déplaît chez certains, Castro par exemple, c'est le côté *strass*, tout ça me fait chier, tout ça c'est des reniements... Y'a aussi les trucs qui sont les plus exaspérants pour moi, les gens comme Glucksmann, alors là, c'est le comble de l'atrocité...Et y'a aussi les trajectoires de convertis, à la Benny Levy : la nature de sa trajectoire me semble effarante, ça va beaucoup plus loin que ce que j'aurais cru possible dans le reniement. (...) Même si aujourd'hui je dis que je ne crois absolument plus à aucune révolution, que le marxisme n'est plus l'horizon de ma pensée, que je suis purement et simplement réformateur quand je peux et c'est pas souvent, je n'ai aucune honte de ce que j'ai fait dans ces années-là, et je ne me sens pas en position de reniement. »<sup>8</sup>

Nous pourrions multiplier ainsi les extraits d'entretien mais il nous semble que ceux-ci suffisent à s'interroger sur ce débat indigène et à rappeler que les prises de position sont inséparables des référentiels d'observation (eux-mêmes mouvants car attachés à des acteurs qui se déplacent dans le champ social au cours de leur trajectoire) à partir desquels les acteurs jugent les devenirs soixante-huitards. Et quand bien même un acteur aurait conservé intactes des opinions qu'il avait trente-cinq ans plus tôt, sa position dans le champ politique aurait bien évidemment changé, puisque la structure de ce dernier est la résultante de rapports de

---

<sup>6</sup> Extrait d'entretien réalisé au domicile parisien de Gérard, le 03/03/06.

<sup>7</sup> La trajectoire antérieure à Mai 68 de Jacques est détaillée dans le chapitre 1 (cf. Schème de la politisation d'engagements religieux, partie C.2.)

<sup>8</sup> Extrait d'entretien réalisé dans la résidence secondaire de Jacques, le 18/08/05.

force en constante évolution<sup>9</sup>. Autrement dit, la question de la persistance d'opinions politiques doit être envisagée comme une dynamique résultant de facteurs macro-sociologiques (contexte et offre politique), de facteurs méso-sociologiques (évolution des organisations politiques et de leur position dans le champ politique au fil du temps) et de facteurs micro-sociologiques (évolution professionnelle et matrimoniale des acteurs). Dans cette optique, le cas d'acteurs qui n'auraient « pas changé », passe du statut de référent implicite à celui de cas limite, voire pathologique, incarné dans notre corpus par Jacqueline, dont la trajectoire post-soixante-huitarde peut être qualifiée de « suicide social »<sup>10</sup> (cf. encadré ci-dessous).

### **Encadré 1 : La poursuite (vaine) d'une « continuité absolue » ou le suicide social de Jacqueline**

Jacqueline est née à Paris en 1942. Son père est architecte (centralien) et sa mère est PDG d'une boutique de parfums. Tous deux sont athées et sympathisants communistes. Jacqueline est une excellente élève et obtient son baccalauréat avec deux années d'avance. Après l'année préparatoire aux études de médecine (PCB), elle entre en première année de médecine et échoue (« à quatre points sur cinq cents »<sup>11</sup>) l'examen de passage en deuxième année. Elle entre alors en école dentaire où elle obtient après cinq années d'étude le diplôme de chirurgien-dentiste. En 1966, elle est obligée de se marier avec l'homme dont elle attend un enfant (elle se trouve alors dans l'impossibilité d'avorter une deuxième fois, à moins de six mois d'intervalle), mais elle écrit ne pas vivre heureuse dans son couple et ne désire pas l'enfant qu'elle attend.

En 1968, dentiste collaboratrice dans un cabinet médical parisien, Jacqueline n'a aucune expérience militante à son actif, mais une conscience politique d'extrême gauche développée par héritage familial et des lectures politiques. Elle se met en grève « dès le premier jour de grève générale » et se fait licencier. Jacqueline participe très activement aux événements de Mai-Juin 68 aux côtés de militants maoïstes et anarchistes, participant à l'occupation de l'Odéon, aux AG de la Sorbonne et à toutes les manifestations du Quartier latin. Elle écrit dans son questionnaire : « Avec 68, j'avais le sentiment de commencer à vivre, d'arrêter de m'emmerder ».

Elle cherche dans les années qui suivent à perpétuer l'ouverture des possibles éprouvée alors, en reconvertissant ses dispositions contestataires dans la rénovation critique de la vie quotidienne : elle expérimente au début des années 1970 la vie en communauté (à Vincennes), se sépare de son mari en 1973 et part peu de temps après vivre un « retour à la terre » en Ardèche avec des amis (de 1974 à 1978). La marijuana, les champignons hallucinogènes et le

---

<sup>9</sup> Offerlé M., *Sociologie de la vie politique française*, Paris, La Découverte, 2004, p.35 et suivantes.

<sup>10</sup> C'est Bernard Pudal qui nous a suggéré l'expression de « suicide social » après avoir parcouru le questionnaire de Jacqueline ainsi que les documents attachés qu'elle a adjoints à son envoi.

<sup>11</sup> Toutes les citations entre guillemets sont extraites de son questionnaire. Jacqueline a refusé de faire un entretien mais a par contre adjoint à son questionnaire cinq pages de « documents joints » dont : le texte qu'elle a mis dans l'urne au 2<sup>ème</sup> tour des élections présidentielles de 2002 et plusieurs pages de listes intitulées : « ce qui me fait horreur », « ce qui me met en colère » et « ce que j'aime ».

LSD sont autant de vecteurs utilisés dans la fuite et l'exil intérieur. En 1977, elle décide d'arrêter d'exercer sa profession de dentiste qu'elle considère comme une compromission avec un ordre social dénoncé. La famille, le couple, le salariat sont jugés comme autant de formes d'aliénation : elle vivra dorénavant seule, et ne renouera jamais avec le salariat. Inscrite à l'université de Vincennes, elle obtient après trois années une maîtrise de vidéo et se définit comme « vidéaste indépendante » depuis le début des années 1980. Elle vote pour des partis d'extrême gauche, manifeste très régulièrement, notamment dans « toutes les manifestations contre Bush's family, contre Israël, pour les Palestiniens, contre les OGM » selon ses termes. Aux élections présidentielles de 2002, elle vote pour le candidat de la LCR au premier tour et vote nul au second tour, déposant alors dans l'urne un texte dont voici des extraits :

« Je ne vote pas pour des candidats qui ne lèvent pas le petit doigt pour empêcher le génocide des Palestiniens ni pour traduire Bush et Sharon devant le TPI pour crimes contre l'humanité. Bombarder l'Afghanistan, ça ils savent faire. Bombarder l'Irak, ça ils savent faire. Laisser le continent africain mourir du sida, ça ils savent faire. Napalmiser le Vietnam, ça ils savent faire [...] La liste est longue et révoltante ; je m'arrête là, les criminels se reconnaîtront. Qui sème la misère récolte la colère. »

À la question « Vous sentez-vous en adéquation dans la société actuelle ? », elle ne coche aucune des réponses proposées et écrit en marge : « je vomis la société actuelle », et explique un peu plus loin qu'elle a tout fait pour n'avoir à faire « aucun compromis avec cette société dégoûtante ». En procès contre sa fille<sup>12</sup>, elle ne cite comme personnes « proches » que son petit-fils et « un ami qui vit en province et que je ne vois jamais ».

On ne peut reproduire ici les listes de « ce qu'elle aime » et « ce qui lui fait horreur » adjointes au questionnaire mais elles ne font que confirmer ses prises de positions, fondées sur une vision du monde binaire comme si Jacqueline n'était jamais revenue au mode routinier de sortie des crises politiques et était restée sur le mode unidimensionnel<sup>13</sup> propre aux périodes de crise, ce que sa fille traduit par : « Jacqueline, elle est restée perchée en 68 ». Sa tentative désespérée de ne « faire aucun compromis » peut ainsi être caractérisée de suicide social et peut être éclairante dans l'analyse des trajectoires de celles et ceux qui, à défaut d'avoir trouvé un dénouement à la double nécessité de reclassement social et de perpétuation d'idéaux politiques, ont mis fin à leurs jours au cours des années 1970 et 1980.

Plutôt que de conclure sur les conditions sociales de la persistance d'engagements militants (et/ou d'opinions politiques), nous avons préféré mettre au jour des formes de contraintes communes qui sous-tendent les différents profils de trajectoires post-soixante-huitardes (A), auxquelles les enquêtés répondent par des arrangements divers (en fonction de leur âge, de leur sexe, des ressources militantes, du capital scolaire, etc.). Ce n'est qu'en construisant des micro-unités de génération (B) regroupant des enquêtés dont les trajectoires ont été infléchies

---

<sup>12</sup> Sa fille, Valérie, refuse en effet que Jacqueline voit son petit-fils. Dépressive, elle accuse sa mère d'avoir « bousillé son existence », de l'avoir « virée de chez elle et empêchée de faire des études ». En retour, Jacqueline juge la génération née à la fin des années 1960 et au début des années 1970 « égocentrique, irresponsable, violente, inculte, débile, incapable de réflexion synthétique, etc. ». Sur les tensions intergénérationnelles et ces formes d'incompréhension dans les familles enquêtées, cf. troisième partie de la thèse.

<sup>13</sup> Cf. Dobry M., *Sociologie des crises politiques, La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986.

de manière comparable par leur participation à Mai 68, que l'on pourra rendre compte de l'évolution des comportements politiques et éviter le travers normatif bien souvent attaché à une posture de désencastrement du politique des différentes scènes sociales dans lesquelles il s'incarne. En effet, en détaillant la quinzaine de trajectoires modales repérées dans l'enquête, nous montrerons que selon les formes de reconversion opérées, les coûts et rétributions du militantisme passé divergent.

### ***A - Face aux contraintes de reclassement social et de perpétuation d'engagements passé : l'espace des reconversions « soixante-huitardes »***

Nous avons montré, au cours des chapitres précédents, que les enquêtés éprouvent, au cours des événements de Mai-Juin 68, l'indétermination provisoire des possibles, caractéristique des moments critiques. Cette ouverture (temporaire) du champ des possibles entraîne, chez nombre d'entre eux, la libération des aspirations et le déplacement (temporaire ou non selon le degré d'exposition à l'événement) du sens des limites intériorisé au cours de leur socialisation primaire. En termes durkheimiens, on peut ainsi dire que la dérégulation sociale, caractéristique des crises politiques, peut entraîner un désaccord, au niveau individuel, entre les aspirations (affectées par la socialisation politique jouée par l'événement) et les possibilités (matérielles, scolaires, etc.) de les réaliser, cette discordance entraînant à son tour des tensions identitaires multiples (*cf.* chapitre 4). Si ces tensions identitaires ont pu constituer de véritables moteurs de l'activisme militant et sous-tendre l'espoir d'un changement radical de la société, le militantisme n'aura pu différer que temporairement la nécessité de reclassement social. Tôt ou tard, les enquêtés se trouvent ainsi confrontés au « paradoxe pragmatique »<sup>14</sup> suivant : contraints de se reclasser, leurs aspirations ne sont plus corrélées aux possibilités objectives attachées aux ressources dont ils disposent. Autrement dit, ils se trouvent dans une situation de *double bind* (d'injonctions contradictoires) où le maintien de l'intégrité personnelle (fidélité aux engagements passés) entre potentiellement en conflit avec la contrainte de reclassement social. Ce hiatus génère des situations de désajustement et de dissonance cognitive que les enquêtés vont chercher à résoudre, concilier, dénouer, par des

---

<sup>14</sup> Le concept de paradoxe pragmatique est central dans le travail de Christophe Traïni qui emprunte cette notion à l'anthropologue américain Gregory Bateson. Rappelons que « l'expression désigne [...] toutes les situations où les individus sont confrontés à un hiatus irréductible entre les prescriptions normatives dictées par des instances auxquelles ils sont attachés et des conditions pragmatiques qui leur interdisent de pouvoir effectivement s'y conformer. », in Traïni C., *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales...*, *op. cit.*, p. 78.

arrangements, adaptations, reconversions militantes<sup>15</sup>, à l'origine de la pluralité des profils collectifs post-soixante-huitards (cf. schéma ci-dessous et tableau récapitulatif des trajectoires collectives). On peut discerner, schématiquement, trois postures de « résolution des tensions »<sup>16</sup>.

La première posture concerne les enquêtés qui cherchent à se préserver de cette dissonance en investissant et/ou en inventant des « niches » dans le marché du travail qui leur épargnent le travail de deuil des espoirs passés (ou qui du moins les accompagnent). Notre enquête a ainsi mis au jour un certain nombre de « lieux » et de professions ayant fonctionné comme des espaces de résolution des tensions. C'est le cas de l'université de Vincennes<sup>17</sup>, du journal *Libération* (cf. chapitre précédent) ou encore de l'école Vitruve, véritables espaces transitionnels à l'interface des champs professionnels et militants, permettant de concilier engagement politique et reclassement social. Ces espaces ont fonctionné comme de véritables sas ayant rendu moins violente la refermeture du champ des possibles, accompagnant le transfert de libido de la sphère politique à la sphère professionnelle.

Pour d'autres, ce sont des professions qui ont permis de concilier intégrité personnelle et reclassement social. De nombreux enquêtés se reconvertissent ainsi dans le secteur de l'animation socio-culturelle, l'enseignement primaire auprès de populations défavorisées (instituteurs spécialisés), dans le journalisme ou encore la recherche en sciences sociales : autant de professions caractérisées par la relative absence de positions d'encadrement, qui permettent la perpétuation du décloisonnement social. En effet, leurs pratiques professionnelles les amènent à traverser des frontières sociales qu'ils ne franchiraient pas sinon. La poursuite de buts collectifs et désintéressés, la pratique de l'enquête, l'intérêt pour les « dominés », la capacité à voyager dans des mondes très différents sont autant de dispositions intériorisées *via* le militantisme qu'ils peuvent reconvertir dans la sphère professionnelle, tout en pensant leur métier sur le mode de l'engagement (cf. chapitre 4-B).

---

<sup>15</sup> Cf. Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H. (dir.), *Reconversions militantes*, Pulim, 2006.

<sup>16</sup> Christophe Traïni analyse l'investissement militant comme une tentative de résolution des tensions inhérentes aux paradoxes pragmatiques, *op. cit.*, p. 56.

<sup>17</sup> Plusieurs enquêtés deviennent enseignants à l'université de Vincennes dans les années 1970, après y avoir été étudiant et militant ; d'autres y occupent des postes administratifs (nous avons vu au chapitre précédent que c'était là un moyen de rémunérer des étudiants non bachelier ayant repris leurs études à Vincennes) ; d'autres enfin, deviennent salariés sur des postes investis bénévolement dans le cadre du militantisme comme Roberte qui est embauchée à la crèche de Vincennes au milieu des années 1970, pour être finalement intégrée au service nettoyage de l'université suite à la fermeture de la crèche.

Alors que les premiers cherchent à modifier leur environnement pour le rendre plus conforme à leurs aspirations, on trouve à un pôle opposé, celles et ceux qui vont s'adapter, se réajuster pour répondre aux pressions de l'environnement. Ici, l'investissement professionnel s'accompagne d'un désengagement politique assez précoce à force de contradictions entre représentations et résistance de la réalité quotidienne<sup>18</sup>. L'accumulation de contradictions vient fissurer progressivement le système de croyances antérieures qui s'auto-entretenaient dans le monde militant et il devient de plus en plus difficile de justifier ce désaccord croissant (aux yeux de son environnement proche mais également de soi-même).

Enfin, pour celles et ceux chez qui la discordance entre les aspirations libérées avec Mai 68 et les possibilités de les réaliser ne trouve aucune forme de dénouement socialement reconnu (qu'ils refusent ou qu'ils soient dans l'impossibilité de réintégrer la place sociale qui leur est/était assignée dans un « système » qu'ils rejettent – et qui les rejette –), on observe le recours à diverses formes d'évasion qui permettent de sublimer ces tensions. Autrement dit, à défaut de réussir à rendre le monde vivable « ici », on va s'attacher à le rendre vivable « ailleurs ». On retrouve ici la production d'aspirations utopiques (*cf.* chapitre précédent) et les ambivalences<sup>19</sup> propres aux enquêtés qui investissent diverses utopies communautaires au cours des années 1970-1980 et pour certains jusqu'à aujourd'hui.

La reconversion artistique peut être rattachée à cette posture dans la mesure où le désaccord (entre aspirations et possibilités de les réaliser) peut devenir un moteur de réalisation de soi dans la « sphère mimétique »<sup>20</sup> de la musique ou plus généralement de l'art. Reprenons l'exemple d'Anne qui devient écrivaine (*cf.* chapitre précédent). En prêtant au personnage principal d'un de ses romans des aspirations qui étaient les siennes dans les années 1970, toujours constitutives de ce qu'elle est mais incompatibles avec son environnement actuel, la littérature s'avère un moyen de sublimer les injonctions contradictoires et de se réconcilier

---

<sup>18</sup> Erik Neveu liste ainsi diverses formes de désengagement que les matériaux d'enquête recourent : *cf.* Neveu E., « Trajectoires de « soixante-huitards ordinaires » », in *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, p. 312-313.

<sup>19</sup> L'expression d'individus « intérieurement déchirés », empruntée à N. Elias (in *La société de Cour*, Flammarion, 1985, p. 297), ou encore celle d'« habitus déchirés » utilisée par Pierre Bourdieu, nous semble ici propre à qualifier les enquêtés qui se trouvent dans cette troisième posture, qui vivent avec un double système de dispositions, souvent contradictoires, issus de socialisations hétérogènes.

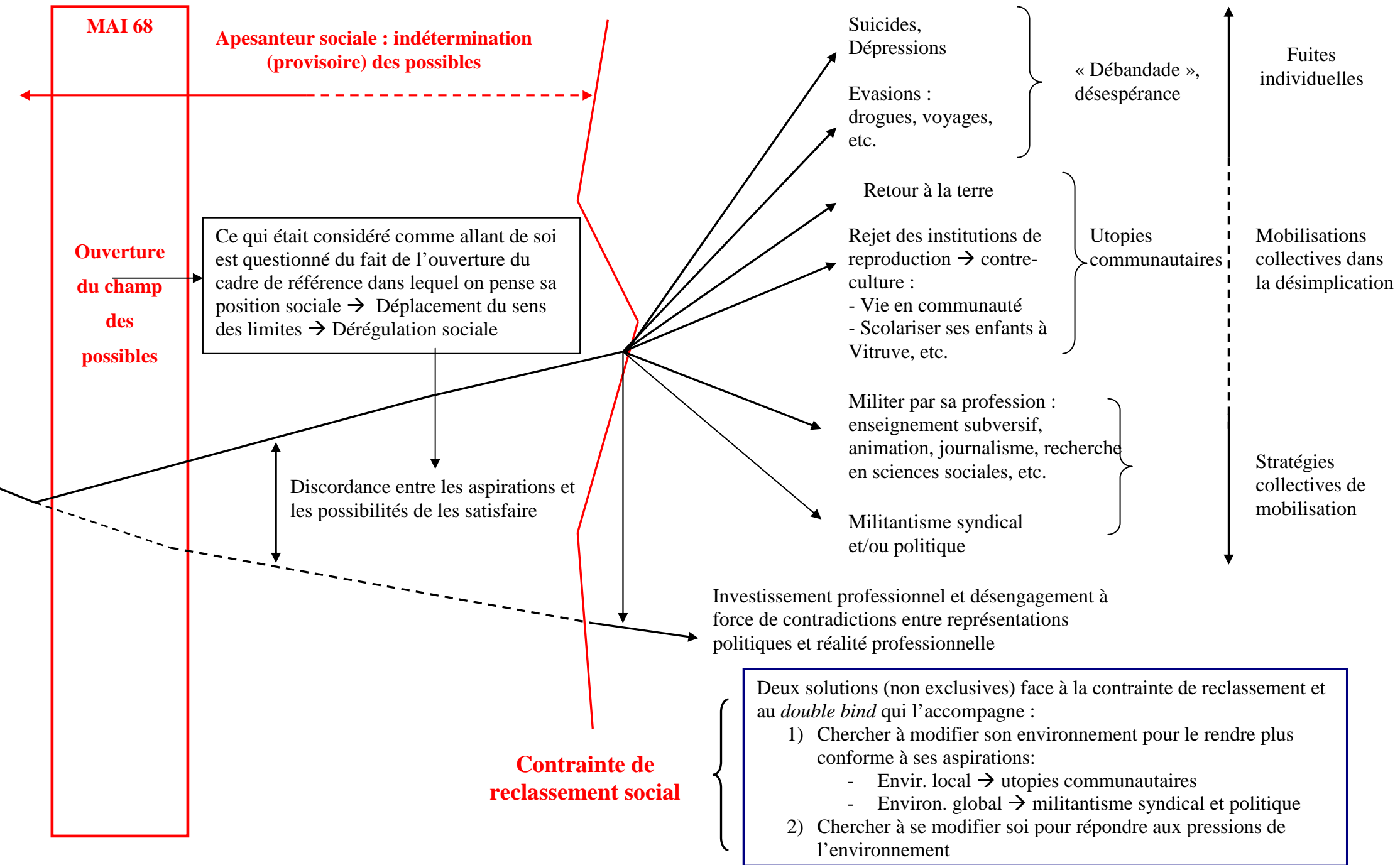
<sup>20</sup> Nous nous inspirons ici de la relecture, par Christophe Traïni, du travail de Norbert Elias sur Mozart: « En l'occurrence, il semble bel et bien que les paradoxes pragmatiques qui marquèrent la trajectoire biographique de Mozart soient effectivement à l'origine de sa propension à exprimer, dans la sphère mimétique de la musique, les tensions et les fantasmes qui, compte tenu des caractéristiques des configurations dont il était prisonnier, ne pouvaient trouver aucune autre forme de dénouement. », *op. cit.*, p. 94

avec elle-même<sup>21</sup>. Pour ne citer qu'un extrait, Anne écrit : « Plus on a le culte du vrai, du real, plus il y a de menteries, non ? On donne dans la brillance technologique, le tournis, on vous donne tout en temps réel, et ça devient totalement irréel ». Si ces propos traduisent une conviction profonde, Anne est la première à utiliser la « brillance technologique » dans sa vie quotidienne : elle a effectivement un blog sur un site Internet médiatique connu.

---

<sup>21</sup> Sur les propriétés du travail littéraire permettant de gérer le deuil des croyances politiques passées, cf. Gobille B., « L'arme et le livre. Trajectoire politique, sociale et littéraire d'Olivier Rolin », Mémoire de DEA de Sciences Sociales, ENS / EHESS, 1995 ; Gobille B., « La parabole du Fils Retrouvé. Remarques sur le "deuil de 68" et "la génération 68" », *Mots – les langages du politique*, n°54, mars 1998, pp.27-42





**Schéma 1 : Faire face au désajustement des aspirations aux possibilités de les satisfaire**

À ces différentes formes de reconversions militantes correspondent des évolutions distinctes de la disponibilité biographique si bien que les coûts et rétributions attachés au militantisme passé fluctuent avec les évolutions familiales (mise en couple, séparations, charge d'enfants, etc.) et professionnelles (l'accession à un statut de cadre peut ainsi augmenter considérablement les coûts d'un engagement syndical et l'on observe de nombreux cas de désengagement politique concomitant des promotions professionnelles<sup>1</sup>). Il ne suffit donc pas de lister les différents modes de désinvestissement politique pour saisir la diversité des trajectoires politiques post-soixante-huitardes, il faut les articuler aux formes de reconversion opérées, en prenant en compte « le degré de légitimité sociale de la défection et l'existence de possibles latéraux »<sup>2</sup>. Or la recherche d'alternatives, comme les capacités à agir sur son environnement (professionnel notamment) pour le rendre plus conforme à ses aspirations sont fortement dépendantes des ressources mobilisables (réseaux sociaux, capital scolaire, capital économique, etc.), de l'âge et du statut social en Mai 68, d'où la nécessité de rapporter les formes de reconversions militantes aux caractéristiques (sociales et générationnelles) des enquêtés qui les opèrent.

### ***B - L'horizon des possibles biographiques « soixante-huitards » : synthèse des profils collectifs repérés dans l'enquête***

À l'issue des deux premières parties de la thèse et après avoir abordé, sous divers angles et à l'aide d'approches quantitatives et qualitatives, les trajectoires biographiques antérieures à Mai 68 des enquêtés, leurs registres de participation à la crise politique ainsi que les diverses incidences (politiques, professionnelles et privées) de leur militantisme en Mai-Juin 68, on se propose d'articuler ces différentes séquences biographiques pour mettre au jour un nombre limité de *micro-unités de génération* partageant une certaine communauté d'expériences. Pour K. Mannheim, le passage d'une « situation de génération » à la constitution d'un véritable « ensemble générationnel » nécessite qu'un lien entre les différents membres de la génération soit établi, ce lien résultant d'une exposition commune aux symptômes sociaux et intellectuels du « processus dynamique de déstabilisation et du renouvellement »<sup>3</sup>. Autrement dit, le fait de vivre à un moment donné une même expérience fondatrice va réordonner les systèmes de référence et la grille d'interprétation du monde de ceux qui y sont mêlés. Or nous avons montré,

---

<sup>1</sup> Émilie Biland observe des cas similaires de désengagement syndical suite à la promotion interne, cf. Biland E., *Concours territoriaux et institutionnalisation de l'emploi public local (années 1970-années 2000)*, Thèse de doctorat en science politique, dirigée par Michel Offerlé, EHESS, 2008, p. 681 et 684.

<sup>2</sup> Fillieule O., « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », dans *Le désengagement militant*, chapitre 1, *op. cit.*, p. 20.

<sup>3</sup> Mannheim K., *op. cit.*, p. 59.

tout au long des deux premières parties de la thèse, que les schèmes de perception et d'action des enquêtés ne vont pas être déstabilisés de la même manière par leur participation aux événements de Mai-Juin 68 selon leur sexe, leur âge, le volume et la nature des ressources militantes accumulées avant l'événement et le degré d'exposition à celui-ci. Autrement dit, bien que participant à un « même » événement politique, les acteurs vivent des expériences socialisatrices distinctes<sup>4</sup>, si bien qu'à chaque micro-unité de génération correspond un champ des possibles<sup>5</sup> déterminé par la trajectoire antérieure à l'événement et la forme de participation.

Pour (re)construire l'espace de ces micro-unités de génération et pour en réduire au maximum le nombre, nous avons parcouru une nouvelle fois l'ensemble des questionnaires reçus à l'aune des résultats obtenus jusque-là, en retenant pour chaque enquêté un nombre limité d'indicateurs (révélés pertinents au cours des chapitres précédents) : la tranche d'âge, le sexe, le(s) schème(s) de politisation, la trajectoire militante antérieure à Mai 68, le registre de participation aux événements et le statut en Mai 68, le type de militantisme investi postérieurement, les formes d'incidences professionnelles et privées du militantisme en Mai 68, et enfin le comportement électoral en 2002 (*cf.* tableau récapitulatif ci-dessous). Nous avons regroupé ces trajectoires par familles d'expérience, en cherchant à associer à chacune d'entre elles une « identité politique collective » propre, au sens d'une redéfinition de soi-même suite à l'immersion dans un mouvement social<sup>6</sup>. Ce n'est donc pas l'âge en tant que tel mais le contexte d'offre politique et l'état singulier des rapports de force entre organisations politiques au sein de l'espace contestataire, au moment de l'entrée dans le militantisme, qui sont au principe de la délimitation des unités de génération. En procédant de cette manière, c'est le rôle des « contextes pratiques de l'action sur l'opérationnalité des dispositions incorporées »<sup>7</sup> qui est privilégié.

Nous avons ainsi mis en évidence cinq micro-unités de génération qui entrent en politique au moment de la Guerre d'Algérie, cinq autres qui font leur entrée en militantisme entre 1963 et 1968 et six enfin qui commencent à militer avec Mai 68 (*cf.* tableau récapitulatif). Nous les

---

<sup>4</sup> *Cf.* typologie construite dans les chapitres 2 et 3, distinguant : socialisation politique de confirmation, de renforcement, d'alternation et de conversion.

<sup>5</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce sujet : « Les conflits de génération opposent non point des classes d'âge séparées par des propriétés de nature, mais des habitus produits selon des modes de génération différents, c'est à dire par des conditions d'existence qui, en imposant des définitions différentes de l'impossible, du possible et du probable, donnent à éprouver aux uns comme naturelles ou raisonnables des pratiques ou aspirations que les autres ressentent comme impensables ou scandaleuses », *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 104.

<sup>6</sup> Pour Nancy Whittier, les acteurs immergés dans un mouvement social intériorisent une nouvelle définition d'eux-mêmes, et cette identité collective relève de trois processus : la délimitation des frontières du groupe auquel on appartient, la construction d'une conscience d'opposition ou d'un schème politique d'interprétation du monde et la politisation de la vie quotidienne. *Cf.* « Political generations, micro-cohorts... », *art. cit.*, p.762.

<sup>7</sup> Agrikoliansky E., « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants de la LDH dans les années 80 », *Revue Française de Science Politique*, 51, 1-2, février-avril 2001, p. 27-46.

présenterons succinctement, en tâchant, pour chacune d'entre elles, de poser la question des conditions sociales de la persistance d'opinions et d'engagements politiques ainsi que celle de l'importance relative de l'événement Mai 68 dans la pente de la trajectoire. Si le mode et le moment d'accès au militantisme concourent à structurer des groupes marqués par une « empreinte du temps »<sup>8</sup> sur des trajectoires individuelles relativement similaires, ce n'est qu'en prenant en compte l'articulation continue entre vie familiale et vie professionnelle<sup>9</sup> que l'on peut analyser l'évolution des comportements politiques au sein d'une même micro-unité de génération. Autrement dit, nous tenterons d'être attentifs à ce que Jeff Goodwin nomme la « structure d'opportunité libidinale »<sup>10</sup> (structure et économie des liens affectifs) qui peut s'avérer plus ou moins favorable à l'action collective.

---

<sup>8</sup> Attias-Donfut C., *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, PUF, 1988

<sup>9</sup> Johanna Siméant et Frédéric Sawicki écrivent à ce sujet que : « l'ajustement ou au contraire le désajustement entre sphère familiale, amicale, professionnelle et militante conditionnent les chances de rester ou pas engagé, voire d'augmenter l'intensité de son engagement. Tensions identitaires, conflits de rôles et impossibilités pratiques entre les attentes et les valeurs propres à chacune de ces sphères peuvent ainsi conduire à remettre en cause un engagement militant. Au contraire, la valorisation (ou simplement l'acceptation) du militantisme dans l'univers familial et affectif, sa compatibilité, voire son articulation avec la carrière professionnelle, a toute chance de renforcer l'investissement militant. », dans « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, 51, janvier-mars 2009, p. 106. Cf. également Passy F., *L'action altruiste...*, *op. cit.* ; ainsi que la bibliographie déjà citée sur l'articulation entre les différentes sphères de vie.

<sup>10</sup> Jeff Goodwin rappelle ainsi qu'un des principes fondamentaux de l'analyse en terme d'économie libidinale est que les individus ne peuvent pas s'investir émotionnellement de manière illimitée même si c'est dans un petit nombre d'objets, et nous aide ainsi à penser les désengagements militants consécutifs à des investissements professionnels et/ou conjugaux. Cf. Goodwin J., « The libidinal constitution of a high-risk social movement: affectual ties and solidarity in the Huk rebellion, 1946 to 1954 », *American Sociological Review*, Vol. 62, 1, février 1997, pp. 53-69.

Micro-unités de génération	Sous-profil	Age	Schèmes de politisation	Militantisme antérieur à 1968	Statut en 68	Registre de participation à Mai 68	Militantisme post-68	Incidences professionnelles	Incidences privées	Vote 2002
<b>I. "Unités de Génération" politisées au tournant des années 1960 (nés entre 1936 et 1944)</b>										
I.1 Intellectuels de 1 <sup>ère</sup> génération, issus des classes populaires catholiques de droite	Profil PSU Profil ext. gauche	1940-44	Intellectuels 1 <sup>ère</sup> génération + politisation d'engagements religieux avec la G. d'Algérie	(séminaire)/JAC/JEC → UNEF/PSU (→ JCR)	salariés (ingénieurs, enseignants)	Proches PSU; peu actifs membres JCR; actifs	(PSU)/ CFDT LCR + (féminisme)	syndicalisme	Non Féminisme	PS/LCR
I.2. Intellectuels de 1 <sup>ère</sup> génération, issus de milieux populaires communistes	Profil ext. gauche Profil critique des rapports éducatifs	1938-42 1942-45	Intellectuels 1 <sup>ère</sup> génération + transmission familiale	UNEF/UEC → ext. gche Animation (proche PCF)	salariés (enseignants)	Ext. gauche: très actifs syndicalisme	GP/PCMLF... SGEN; Larzac; militantisme scolaire	établissement → journalisme, recherche syndicalisme, animation.	Non Vie communauté	ext. Gauche/PS
I.3. Ouvriers et employés non bacheliers, syndicalistes en 68	Profil sans incidences professionnelles Profil ext. gauche et décloison <sup>mt</sup> social	1930-38 1938-43	Politisation par les conditions de travail (syndicalisme) ; + transmission familiale	CGT (+ PSU ou PCF)	salariés (ouvriers et employés)	CGT/PCF ou PSU Ext. Gauche	PCF/PSU + syndicalisme GP + féminisme → écologie	Non Reprise d'études/ mobilité sociale	Non Séparations, hypergamie	PCF / PS ext. Gauche
I.4. Politisations avec la Guerre d'Algérie d'étudiants issus des classes supérieures	Profil minorité relig. → ext. gauche Profil parents cathos de gauche → PSU	1939-42 1936-39	Milieu étudiant et Guerre d'Algérie (tiers-mondisme) + sentiment d'appartenance à une minorité persécutée	UNEF/UEC → UJCml 58-62: UGE/UNEF → PSU	salariés (enseignants)	Maoïstes; très actifs Proches PSU; peu actifs	GP/prolétaire Ligne Rouge syndicalisme	Désinvestissement passager syndicalisme	féminisme, séparations Non	ext. gauche/ PS/Verts
I.5. Enfants des classes supérieures en rupture d'adhésion aux rapports éducatifs	Profil masculin → utopies commun <sup>aires</sup> Profil féminin → professions nouvelles	1938-45	Rupture d'adhésion à l'autorité parentale et scolaire	Milit. contre G. d'Algérie → Comités Vietnam (+ bohème précoce)+ BAPU	salariés (+étudiantes)	Maoïstes, anarchistes, UNEF	Militantisme hors-structure : anti-nucléaire, féminisme, etc.	Arrêt du travail; retour à la terre; deviennent artistes ; Profil féminin → Psychologue, animation, journalisme	Vie en communauté	Ext.gche PS/Verts/P C
<b>II. Unités de générations politisée entre 1963 et 1968</b>										
II.1. Enfants des classes moyennes et supérieures de droite, politisés par la Guerre du Vietnam		1945-48	Milieu étudiant/ Vietnam (+ politis. d'engag. religieux)	(JEC) → UNEF (65-67)	étudiants	Proches PSU	Féminisme, Larzac + syndic. enseignant (CFDT)	Orientation vers l'enseignement, éducateurs spécialisés	féminisme	Verts
II.2. Enquêtés issus des classes supérieures, de gauche, politisés avec Guerre Vietnam	Profil des permanents politiques Profil féminin, reconver. dans le social	1948-50	Transmission mémoire familiale marquée par la 2 <sup>de</sup> GM (Résistance)	CVN/JCR (66-67) JC (66-67)	Lycéens, jeunes étudiants	JCR: très actifs Proche PCF	permanents politiques LCR (puis OCI) PCF → retour à la terre, syndicalisme	Militants professionnels travail social (animatrice, formatrice...) / refus du salariat	féminisme communauté, (dépressions)	Extrême gauche
II.3. Féministes issues des classes moyennes de gauche, politisées avec Guerre du Vietnam		1946-48	Milieu étudiant/Guerre du Vietnam (+ politisation d'engagements religieux)	UNEF (66-67)	Jeunes étudiantes	22mars / UNEF/ sympathisantes maoïstes ; actives	Féminisme (MLF/MLAC) Larzac	Profil réflexif (recherche sur le féminisme) ; sage-femme	communauté, crèches alternatives	Verts/PS Ext. Gauche
II.4. La politisation d'intellectuels de première génération avec la Guerre du Vietnam		1944-48	Intellectuels 1 <sup>ère</sup> génération (+ transmission familiale)	UNEF/CVN/(JCR)	Etudiants (salarié)	JCR/PSU: actifs	LCR/PSU + syndicalisme enseignant	syndicalisme enseignement (recherche en sc. Sociales)	Peu (vie en communauté)	Ext. Gauche/PC
II.5. Participations syndicales d'enfants d'ouvriers sans incidences biographique		1939-48	syndicalisme/conditions de travail	CFDT/CGT	ouvriers	CGT/CFDT, occupation d'usine	syndicalisme CGT/CFDT	Non	Non	PS (2 cas de FN)
<b>III. Unités de génération politisée avec Mai 68</b>										
III.1. Reconversion dans l'action sociale d'enfants des classes supérieures catholiques, de droite		1939-44	Milieu étudiant, en 68	(Séminaire)	"vieux" étudiants/salariés	Proches PSU, peu actifs	syndicalisme CFDT	Engagement dans le social	Non	PS
III.2. Enfants des classes moyennes, investissant les utopies communautaires	Pôle politisé	1946-50	Incohérences statutaires ; transmission familiale ;		Lycéens, jeunes étudiants	Proches extrême gauche	GP/mouvements étudiants → communautés	Rejet salariat; profil chaotique, reclass <sup>ment</sup> dans prof. 'nouvelles'	vie en communauté, (drogues)	Ext. Gche/(PS) Verts
	Pôle « apolitique »	1947-52	Milieu étudiant en 68			proches "étudiants" ; spectateurs	crèches, féminisme, écologie, retour à la terre	arrêt d'études, utop. commu <sup>aires</sup> , déclass <sup>ment</sup> → act <sup>o</sup> sociale		
III.3. Gauchisme politique de la plus jeune génération	Classes pop. de gauche Classes moy/sup, catho. de droite	1948-54	Transmission familiale+ CAL Socialisation par les pairs (lycéens) en 68		collégiens et lycéens	Actifs: CAL/ occupation des lycées proches trotskistes	LCR/OCI + féminisme → syndicalisme LCR → "Révolution!"; + féminisme, syndicalisme	Prof. "nouvelles" : formateurs, éducateurs, instits spéc., artistes déclassement entraîné par le militantisme actif	Vie en communauté Peu	Ext. Gauche/(PS )
III.4. La reconversion professionnelle de dispositions critiques d'enfants des classes populaires de gauche		1948-54	Transmission familiale + encadrement de la jeunesse		lycéens	Actifs: proches PSU	CGT(CFDT), Anti-nucléaire, Larzac	Orientation dans le secteur de l'animation et éduc. populaire	Peu	Verts, Ext.gche
III.5. La participation syndicale d'ouvriers issus des classes populaires	Parents de gauche Parents de droite	1944-48	Participation à l'occupation d'usines (+ transmission familiale)		ouvriers	Participation passive à l'occupation d'usine	syndicalisme CGT(+PCF) CFDT (quelques années)	aucunes	aucunes	PS/PC Droite (FN)
III.6. Profil de femmes seules, déclassées et dépressives		1946-50	(via conjoint)		lycéennes/étudiantes	Peu actives	hors-structure, féminisme (retour à la terre)	enseignement/social: trajectoires chaotiques, déclassement	séparations et dépression	PS (ou à droite)



## **1) Micro-unités de génération qui se politisent au moment de la Guerre d'Algérie**

Dans cette première partie sont rassemblées les micro-unités de génération structurées, de manière plus ou moins directe, par la Guerre d'Algérie. Ces profils collectifs sont constitués d'enquêtés nés entre 1938 et 1944, qui ont donc entre 16 et 22 ans en 1960 et se politisent dans un contexte d'offre politique particulier, polarisé par la Guerre d'Algérie. C'est ce contexte singulier qui va laisser ses empreintes sur des trajectoires collectives, par la dynamique de déstabilisation (K. Mannheim) qu'il suscitera. Cependant, cette empreinte du temps dépend également de l'amont des trajectoires. L'origine sociale, l'orientation politique et religieuse des parents et le type de trajectoire scolaire s'avèrent ainsi, avec l'âge, des variables discriminantes de la genèse de dispositions contestataires spécifiques. En croisant les schèmes de politisation et le contexte dans lequel ils s'actualisent, nous distinguerons trois micro-unités de génération constituées d'enquêtés issus des classes populaires ou des classes moyennes et deux autres rassemblant des enquêtés issus des classes supérieures.

### **a) Intellectuels de première génération issus des classes populaires catholiques, de droite**

Cette première micro-unité de génération concerne une sous-population majoritairement masculine du corpus, née entre 1940 et 1944, dont les parents, ouvriers, agriculteurs ou petits commerçants étaient catholiques et de droite. Issus de familles nombreuses, scolarisés dans des écoles catholiques pour certains d'entre eux et/ou passant plusieurs années au Séminaire, ils sont de très bons élèves et vont être les premiers de leur famille à accéder aux études supérieures. Ils ont tous connu un engagement religieux au cours de leur enfance et/ou adolescence, militant à la JAC, la JEC ou la JOC au cours des années 1950. C'est ainsi au sein de la sphère religieuse que leur engagement va progressivement se politiser, au tournant des années 1960, selon le *schème de politisation d'engagements religieux* développé dans le chapitre 1. Mais la genèse de dispositions au militantisme doit être également rapportée, dans leur cas, à leur trajectoire de transfuges (*cf.* schème de la politisation d'intellectuels de première génération), accédant au milieu étudiant à une époque d'intense politisation liée à la Guerre d'Algérie. C'est souvent au sein de l'UNEF qu'ils militent alors à partir de 1961-1962. On peut discerner deux sous-profil selon la forme de militantisme politique investie conjointement ou postérieurement au syndicalisme étudiant : une partie d'entre eux sont proches du PSU, militant éventuellement aux ESU (Étudiants Socialistes Unifiés), mais sont peu actifs, tandis que d'autres se rapprochent de l'extrême gauche (trotskiste notamment) au moment de la Guerre du Vietnam, comme c'est le

cas de Jean et Christiane<sup>1</sup> qui adhèrent à la JCR et militent activement contre la Guerre du Vietnam.

Les premiers arrêtent temporairement de militer à la fin de leurs études, restant proche néanmoins du PSU. Salariés en 1968, ils prennent part aux événements sur leur lieu de travail principalement, se situant du côté du PSU. Les événements de Mai-Juin 68 jouent ici un rôle de *socialisation politique de confirmation* : la plupart d'entre eux restent des compagnons de route du PSU (une minorité y milite) et se syndiquent à la CFDT. On ne note pas d'incidences familiales majeures de leur participation à Mai 68, si ce n'est une ouverture au féminisme (*via* le PSU ou *via* des organisations catholiques de gauche comme « Vie nouvelle »). La plupart d'entre eux votent pour le PS aujourd'hui, certains ayant milité syndicalement jusqu'à leur retraite tandis que d'autres ont arrêté quand ils ont accédé à des postes de direction.

Les deuxièmes, militants actifs de la JCR ou des CVB (Comités Vietnam de Base, maoïstes) à la veille de Mai 68, participent activement aux événements, au-delà de leur lieu de travail (nombre d'entre eux sont enseignants). L'événement politique joue ici un rôle de *socialisation politique de renforcement* : on les retrouve en effet, au lendemain des événements, dans des organisations d'extrême gauche (LCR, UCMLF), actifs syndicalement (au sein notamment de l'École Émancipée<sup>2</sup>, courant minoritaire de la FEN) et investies, pour les femmes et quelques années plus tard, dans des mouvements féministes naissant. Bien que salariés et parents depuis plusieurs années, leur forte exposition à Mai 68 et aux mouvements politiques des années suivantes entraîne des incidences familiales relativement importantes (participation aux mouvements féministes, expériences de « libération sexuelle », remise en cause de l'éducation autoritaire, séparations). La question du maintien (ou non) d'activités militantes doit être posée au regard de leurs évolutions professionnelles et conjugales, et l'on peut réfléchir ici à partir du couple de Jean et Christiane, dont la trajectoire politique va diverger suite à leur séparation. En effet, s'ils militent tous deux à la LCR au cours des années 1970, Jean se désinvestit politiquement peu de temps après leur séparation (en 1976), tandis que Christiane continue à militer jusqu'à aujourd'hui, dans le syndicalisme enseignant, des groupes de femmes (au sein de la LCR puis dans son syndicat) puis dans le mouvement de soutien aux sans-papiers et enfin à DAL depuis qu'elle est à la retraite. Elle vote aujourd'hui pour des partis d'extrême gauche, tandis que Jean vote pour le PS. Ces comportements politiques divergents ne peuvent être saisis séparément des évolutions professionnelles et conjugales des deux membres du couple, Christiane restant

---

<sup>1</sup> Les trajectoires antérieures à Mai 68 de Jean et Christiane sont détaillées dans le chapitre 1.

<sup>2</sup> Ce courant minoritaire de la FEN rassemble alors des syndicalistes révolutionnaires en rupture avec le PCF, des trotskistes mais également des militants d'obédience « libertaire ».



institutrice toute sa carrière et se remettant en couple avec un militant tandis que Jean continue son ascension sociale en devenant enseignant à l'université (alors qu'il était professeur au lycée) :

« Je quitte la Ligue par lassitude : la répétition des mêmes choses, *ad vitam aeternam* et je pense que les perspectives fondamentales sont pas réalistes...Je ne me suis pas engagé ailleurs: je me suis mis à m'intéresser à d'autres choses : je me suis réorienté professionnellement quoi. [...] J'ai fait une licence, et puis j'ai passé l'agrégation interne parce que je ne l'avais pas et ensuite je suis devenu prof, enfin PRAG<sup>3</sup> à Paris IV, mais tard...donc je me suis reconverti. »

Alors que Christiane reste dans un environnement professionnel et familial favorable au maintien de l'engagement militant, la « structure d'opportunité libidinale » est au contraire défavorable à la perpétuation d'opinions et de comportements politiques d'extrême gauche dans le cas de Jean qui investit énormément de temps et d'énergie dans son projet d'ascension sociale et qui se remarie, de manière hypergamique, avec une enseignante non militante.

### **b) Intellectuels de première génération issus de milieux populaires communistes**

La deuxième micro-unité de génération concerne des enquêtés des deux sexes, nés entre 1938 et 1944, dont les parents étaient ouvriers (ou employés) mais qui, à la différence des précédents, avaient une activité militante communiste. Une proportion importante d'entre eux ont des parents d'origine juive, non pratiquants et ils sont également nombreux à avoir des parents ayant participé à la Résistance. Le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement et du sentiment d'appartenance à une minorité persécutée joue ici un rôle central dans leur prise de conscience politique extrêmement précoce. Comme les précédents, ils font partie des intellectuels de première génération du corpus, politisés avec la Guerre d'Algérie. Nous avons distingué ici deux sous-profil en fonction des formes de militantisme au cours des années 1960 et 1970.

- *Profil extrême gauche : Guerre d'Algérie et politisation étudiante*

Les premiers, nés entre 1938 et 1942, enfants de juifs communistes et/ou d'ouvriers résistants commencent à militer au moment de la Guerre d'Algérie, au sein de la JC et/ou des comités « antifascistes » ou pour ceux qui sont alors à l'université au sein du FUA (Front Universitaire

antifasciste), militant conjointement à l'UNEF et à l'UEC. Critiques vis-à-vis de la direction de PCF (du fait notamment de sa position vis-à-vis de l'Algérie), ils font partie des hétérodoxes de l'UEC<sup>4</sup> qui vont rejoindre l'UJCml (ou la JCR) dès sa création en 1967. Salariés et majoritairement enseignants (ou chercheurs) en 1968, ils prennent part de manière très active aux événements, jouant pour la plupart d'entre eux des rôles d'encadrement (à l'image de Paul dont la trajectoire et la forme de participation à Mai 68 sont détaillées dans le chapitre 2).

La crise politique joue pour eux un rôle de *socialisation politique de renforcement* des convictions révolutionnaires qui les animent et qu'ils investissent dans les années suivantes au sein de la Gauche Prolétarienne (GP) ou d'autres organisations d'extrême gauche. Les incidences professionnelles de leur participation à Mai 68 sont diverses : de l'établissement (*cf.* Paul) au refus du statut de cadre (Claude, ingénieur, se réoriente ainsi vers le journalisme), en passant par le désinvestissement professionnel temporaire (plus aisé dans le secteur public, et notamment dans la recherche).

Cette sous-population arrête globalement de militer avec le déclin des organisations d'extrême gauche (dès 1972) et ne réinvestit pas (à quelques exceptions près) ses dispositions à la révolte dans la rénovation critique de la vie quotidienne<sup>5</sup>. Bien que ne militant dans aucune organisation politique après 1975, on les retrouve investis ponctuellement dans divers mouvements sociaux nationaux (notamment ceux de 1995) ou locaux (participation à des conflits sur leurs lieux de travail), et ils se situent aujourd'hui encore à l'extrême gauche de l'échiquier politique (certains votent néanmoins pour le PS).

- *Profil plus jeune avec reconversion dans la rénovation critique des rapports éducatifs*

Le deuxième sous-profil concerne également des enfants d'ouvriers ou employés communistes qui se politisent avec la Guerre d'Algérie mais cette fois-ci au sein de structures d'encadrement de la jeunesse proches du PCF, principalement les Francas<sup>6</sup> et l'organisme « Tourisme et travail »<sup>7</sup>. Légèrement plus jeunes (1942-1945), également intellectuels de première génération,

---

<sup>3</sup> Professeur Agrégé enseignant dans le supérieur.

<sup>4</sup> Sur ce sujet, *cf.* Matonti F., Pudal B., « L'UEC ou l'autonomie confisquée (1956-1968) », *in* *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 130-143.

<sup>5</sup> Cela s'explique d'une part par l'âge et le statut de salarié en 1968 ainsi que par le rôle fondateur qu'ont joué ces acteurs dans le « gauchisme politique » auquel ils ont consacré plusieurs années de leur existence, les rendant peu perméable aux aspirations contre-culturelles.

<sup>6</sup> *Cf.* Lebon F., *Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs*, Paris, L'Harmattan, 2005.

<sup>7</sup> Cette association de tourisme social, liée aux comités d'entreprise de la CGT, a pour objectif (entre autres) de promouvoir l'éducation populaire et la prise de conscience politique à travers les loisirs. Nous renvoyons ici aux

ils financent leurs études en devenant animateurs dans ces structures d'animation. Contrairement aux précédents, ils ne sont pas exposés aux milieux étudiants parisiens politisés de la deuxième moitié des années 1960, soit qu'ils soient déjà enseignants dans le primaire et le secondaire, comme c'est le cas d'Agnès<sup>8</sup> et de Bernard (son futur conjoint, qu'elle rencontre dans un camp « Tourisme et travail »), respectivement institutrice et professeur de dessin industriel en lycée technique, soit qu'ils aient fait des études plus longues mais dans des écoles d'ingénieurs ou des universités de province peu politisées.

Ils sont donc syndicalistes depuis plusieurs années au moment des événements de Mai-Juin 68, peu concernés par les divisions au sein de l'extrême gauche étudiante, malgré des positions plutôt critiques vis-à-vis du PCF (du fait de ses prises de position durant la Guerre d'Algérie). Sur le plan politique, leur participation active à Mai 68 (AG syndicales, comités d'action et manifestations) vient confirmer (voire renforcer) leur distance au PCF.

Agnès et Bernard vont ainsi se rapprocher de l'organisation politique dirigée par Félix Guattari, l'Opposition de gauche (l'OG) et de la FGERI<sup>9</sup> avec qui ils étaient entrés en contact dès 1966 (*via* Tourisme et Travail) et vont reconverter leurs dispositions contestataires dans la critique de l'institution scolaire, au sein de mouvements et revues s'attaquant aux relations pédagogiques autoritaires (MLE<sup>10</sup>, GEDREM<sup>11</sup>, *L'Inspecticide*<sup>12</sup>, etc.)

Plus jeunes, moins diplômés et plus éloignés du champ universitaire que les précédents, les enquêtés de cette sous-unité de génération reconvertissent l'*humeur anti-institutionnelle* dans la rénovation critique de l'enseignement (primaire et secondaire), mais également de la vie quotidienne : ils sont en effet nombreux à vivre en communauté dans les années 1970. On les retrouve dans la lutte anti-nucléaire du Larzac et ils se reconnaissent dans les revendications autogestionnaires des ouvriers de LIP. Ils ne cessent de militer syndicalement jusqu'à aujourd'hui, s'investissent ponctuellement dans les mouvements de soutien aux sans-papiers ou plus récemment dans des réseaux militants comme RESF<sup>13</sup>, privilégiant les engagements locaux et liés à leur pratique professionnelle à un militantisme plus généraliste. Si certains continuent

---

travaux de Sylvain Pattieu, consacrés à cette association : Pattieu S., *Mouvement syndical et tourisme populaire en France. 1945 - années 1980. Le cas de Tourisme et Travail*, thèse d'histoire, à paraître aux Presses de Sciences Po en 2009; Pattieu S., « 'Nous n'avons rien à Katmandou'. Production militante et usages populaires du tourisme », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, N° 170 (5), 2007, pp. 88-101.

<sup>8</sup> La trajectoire antérieure à Mai 68 d'Agnès est détaillée dans le chapitre 2 ainsi que sa forme de participation aux événements de Mai-Juin 68.

<sup>9</sup> Fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles

<sup>10</sup> Mouvement de Libération de l'École.

<sup>11</sup> Groupe D'Etudes Pour La Défense Et La Rénovation Permanente De L'École Maternelle.

<sup>12</sup> Revue attachée au mouvement anti-hiérarchique du refus de l'inspection.

<sup>13</sup> Réseau Education Sans Frontières.

jusqu'à aujourd'hui à voter pour des candidats d'extrême gauche au premier tour des élections, d'autres voient leurs dispositions révoltées se fatiguer avec le temps :

Le dialogue ci-dessous entre Agnès et André est éclairant sur les conditions sociales de perpétuation de l'*illusio* « révolutionnaire » : en couple depuis plus de quarante ans, leur trajectoire militante est assez similaire jusqu'au milieu des années 1980. André commence alors à se revendiquer social-démocrate tandis qu'Agnès continue à croire à la possibilité d'un changement social radical, quittant d'ailleurs le SGEN pour SUD au début des années 1990. La discussion est lancée sur le vote au référendum sur le TCE :

« Agnès (en riant) : Ça nous représente assez bien : André vote oui, moi je vote non !

André : Enfin je vote oui, par défaut [...] ou par réalisme...je suis social-démocrate maintenant...[*Depuis quand ?*] Ça a été petit à petit, je crois qu'il y a un moment...Je suis trésorier d'un syndicat d'actifs, ça fait cinq ans que je suis à la retraite pourtant ! Ça me plaît bien, mais c'est pas normal : le défaut de militants, c'est gravissime ! Et de voir comment ça devient difficile de militer...[...] Tant qu'on a fait des trucs comme : Convergence 84, on croyait encore à ces assemblages, etc. Mais petit à petit, on voit qu'il n'y a pas de mouvements sociaux, y'a rien...Quand il y a 30% de grévistes dans une grève d'enseignants on crie victoire, merde quoi !

Agnès : C'est marrant parce que moi, je garde toujours espoir

André : C'est pas une question d'espoir, c'est une question de possibilité, de réalité !

Agnès : Mais André, ça reviendra : avant 68, on pensait pas que ça allait faire quelque chose

André : Parce que c'était national, y'avaient des possibilités réelles : tant que les industries étaient nationales, on voyait, c'était devant nous, on pouvait infléchir telle ou telle chose...Maintenant, la mondialisation, le capitalisme financier : même les boîtes elles ne sont pas à l'abri d'un rachat, d'un groupement d'investissement : c'est des prédateurs les mecs !

Agnès : Ouais, y'a plus de structure ouvrière...

André : Et par rapport à ça, y'a pas de mouvement, tout le monde se démerde dans son coin

Agnès : Non, c'est surtout que tout le monde se divise, ils sont pas foutus de se mettre d'accord (*elle rit*) ;

André : Oui, donc dans ce doute-là, je suis socio-démocrate, mais c'est une réalité mondiale, mondiale !

Agnès : Non, y'a des alternatives, je suis désolée ! [...] Moi je suis plus idéaliste...J'ai du mal à y croire encore mais j'espère...avec l'altermondialisme peut-être...

La divergence de leurs schèmes de perception et d'action doit être rapportée à leurs trajectoires professionnelles et syndicales : alors qu'Agnès est institutrice toute sa carrière, syndiquée au SGEN mais toujours sur des positions minoritaires qui la feront d'ailleurs rejoindre Sud, André prend des responsabilités au sein du SGEN qui l'acculturent progressivement aux positions de « réalisme pragmatique » qu'il défend. Après avoir espéré de nombreuses années un changement radical de société, André avoue une certaine fatigue et un sentiment d'incapacité à agir sur le cours des choses (fatigue qu'il faut rapporter au très fort investissement en terme de temps au sein du SGEN, pour des résultats effectifs limités) qui lui font adopter ce « principe de réalité » qui le caractérise et le fait qualifier d'« utopistes » les syndicalistes du SGEN rejoignant SUD (à l'image de son épouse). Au contraire, l'entourage professionnel et militant d'Agnès la préserve de cette fatigue des dispositions à la révolte : sa trajectoire professionnelle, sa position minoritaire au sein du SGEN, et ses engagements ponctuels et localisés renforcent le sentiment

d'avoir une véritable prise sur le réel (parrainage d'écoliers sans-papiers par exemple) et lui permettent de conserver quasiment intact l'espoir d'un changement social radical.

### c) Ouvriers et employés non bacheliers, syndicalistes en Mai 68

La troisième micro-unité de génération concerne des enquêtés d'origine populaire, plus âgés que les précédents (nés entre 1930 et 1942), salariés non bacheliers en 1968, dont l'entrée dans la sphère militante n'est pas liée à un engagement contre la Guerre d'Algérie, mais plutôt à l'entrée dans le monde du travail. Ce profil se distingue donc fortement des précédents en termes de niveaux de diplôme (enquêtés non bacheliers), de formes de politisations antérieures à 1968 (syndicalisme ouvrier) et d'activité professionnelle en 1968 (ils sont ouvriers ou employés alors que les précédents étaient cadres ou enseignants). On distinguera ici aussi deux sous-profil qui diffèrent par le type d'incidences professionnelles de la participation aux événements de Mai-Juin 68 (sans incidences vs mobilité sociale ascendante).

- *Profil masculin d'ouvriers syndicalistes ; sans incidences professionnelles*

Le premier profil est constitué d'hommes relativement âgés du corpus (1935-1939), enfants d'artisans ou de petits fonctionnaires non bacheliers qui entrent sur le marché du travail à seize ans (niveau BEPC), comme apprentis puis agents de fabrication dans les milieux de l'imprimerie ou du livre, secteurs caractérisés par un syndicalisme fort et historique. Ces enquêtés se politisent *via* l'activité syndicale (syndicat du livre, CGT dans l'imprimerie). Leur activité militante antérieure à Mai 68 se cantonne bien souvent à leur activité syndicale<sup>14</sup>.

Leur participation aux événements de Mai-Juin 68 est exclusivement syndicale et localisée (lieu de travail), et la crise politique joue ici un rôle de *socialisation politique de confirmation* dans la mesure où ils continuent à militer syndicalement, voire adhèrent, pour une partie d'entre eux, à des partis politiques de gauche (PCF ou PSU), mais ne connaissent aucune déstabilisation professionnelle ou privée. On retrouve ici la sous-population cerclée de rose dans la première analyse factorielle du chapitre 3, que l'on décrivait alors comme majoritairement masculine, relativement âgée, issue des classes populaires, salariée en 1968 et investissant, au lendemain de Mai 68, des organisations politiques « traditionnelles » (syndicalisme et partis de gauche). Ils participent actuellement à des associations politiques comme Attac ou des associations de protection de l'environnement et si certains continuent à voter pour le PCF, d'autres votent pour le PS.

---

<sup>14</sup> À quelques exceptions près. Par exemple, Régis, fils d'artisans catholiques de droite, entre au PSU au début des années 1960 et devient secrétaire de cellule.

- *Profil de décroisement social. Militantisme à l'extrême gauche et reprise d'études*

Nous ne nous attarderons pas sur ce sous-profil réunissant des enfants d'ouvriers (ou d'agriculteurs), salariés non-bacheliers, syndicalistes (CGT) en 1968, dont la participation active aux événements de Mai-Juin 68 a pu favoriser des rencontres socialement improbables ayant entraîné de réels déplacements sociaux (*via* le militantisme à l'extrême gauche et/ou la reprise d'études à l'université de Vincennes), dans la mesure où ce profil est longuement détaillé dans le chapitre précédent, à partir de la trajectoire de Gilles. Rappelons, de manière synthétique, les principales incidences de leur participation active à Mai 68. Sur le plan politique, ces enquêtés ne se satisfont pas des accords de Grenelle et se désolidarisent alors du PCF et de la direction de la CGT, se rapprochant d'organisations d'extrême gauche<sup>15</sup> (notamment la GP). Jeunes ouvriers « gauchistes », ils sont repérés par des étudiants d'extrême gauche dont la rencontre va renforcer et légitimer leurs aspirations à reprendre des études, ce qui sera rendu possible avec l'ouverture de l'université de Vincennes. Après avoir milité quelques années au sein d'organisations d'extrême gauche, ils reconvertissent leurs dispositions critiques dans les mouvements féministes, anti-nucléaires et plus largement dans la rénovation critique de la vie quotidienne à laquelle ils se trouvent exposés du fait de la reprise d'études. Grâce aux diplômes obtenus à l'université, ils connaissent une trajectoire marquée par une mobilité sociale exceptionnelle<sup>16</sup>, propice au militantisme syndical (ils sont plusieurs à obtenir des délégations syndicales, dans l'enseignement ou le journalisme).

La plupart d'entre eux continuent à militer jusqu'à aujourd'hui, investis syndicalement mais également dans divers réseaux pour le droit des étrangers ou encore militants chez les Verts. Ils se situent pour la plupart à l'extrême gauche de l'échiquier politique, votant alternativement pour des candidats d'extrême gauche ou pour les Verts.

#### **d) Politisations étudiantes avec la Guerre d'Algérie d'enquêtés issus des classes supérieures**

Cette quatrième micro-unité de génération concerne des enquêtés, nés entre 1936 et 1942, issus des classes supérieures (majoritairement de gauche), qui se politisent au moment de la Guerre d'Algérie, dans le milieu étudiant (UNEF). Nous distinguons deux sous-profils en fonction de

---

<sup>15</sup> Xavier Vigna décrit des profils très similaires dans : « L'insubordination ouvrière dans l'après 68 » in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 319-328.

<sup>16</sup> Gilles, salarié non bachelier aux PTT en 1968 devient ainsi professeur de SES en lycée.

l'orientation religieuse des parents – appartenance à une minorité religieuse (juive ou protestante) versus catholiques – dans la mesure où ces appartenances influent sur les formes de politisation antérieures à Mai 68 et qu'en conséquence, les incidences biographiques de Mai 68 divergent également.

- *Du sentiment d'appartenance à une minorité persécutée à l'engagement marxiste (léniniste)*

Ce profil réunit des enquêtés issus des classes supérieures, nés avant 1942, dans des familles juives communistes ou de résistants communistes<sup>17</sup>. De manière similaire aux enquêtés du profil « politisation étudiante avec la Guerre d'Algérie » (micro-unité de génération I.2), le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement et du sentiment d'appartenance à une minorité persécutée joue ici un rôle central dans leur prise de conscience politique précoce. La plupart d'entre eux sont étudiants au moment de la Guerre d'Algérie, et militent conjointement à l'UNEF et à l'UEC au début des années 1960<sup>18</sup>.

La suite de leur trajectoire est très similaire à celle décrite dans le profil précité, auquel nous renvoyons donc le lecteur. Militants des Comités Vietnam de Base (CVB) et à l'UJCml, ils participent très activement à Mai 68 et militent, dans les mois qui suivent, dans les organisations maoïstes (GP, Prolétaire Ligne Rouge, etc.). La seule différence importante avec les enquêtés du profil précité réside dans les incidences professionnelles de leur participation active à Mai 68 : issus des classes supérieures, ils semblent moins touchés par les effets de déclassement engendrés, chez les intellectuels de première génération, par le militantisme à l'extrême gauche dans les années postérieures à Mai 68. En effet, ils sont plus nombreux à rester dans le champ universitaire, alors que les précédents se sont davantage reconvertis dans le journalisme ou des professions nouvelles du secteur de la « communication »<sup>19</sup>.

- *Profil enseignant, sympathisants du PSU*

Le deuxième sous-profil concerne des enquêtés, relativement plus âgés que les précédents, dont les parents appartiennent aux classes supérieures, sont catholiques et de gauche. Ils héritent, *via* la transmission familiale, d'une conscience politique de gauche, qui s'actualise dans une pratique militante au moment où ils entrent dans l'enseignement supérieur, en pleine Guerre d'Algérie. Militants à l'UNEF ou à l'UGE (mais non à l'UEC comme les précédents) entre 1958 et 1962,

---

<sup>17</sup> À l'exception de Jacques, issu d'une famille protestante de droite (sa trajectoire antérieure à Mai 68 est détaillée dans le chapitre 1, et sa reconversion dans la recherche en sciences sociales dans le chapitre 4).

<sup>18</sup> Cécile, plus âgée, née en 1934, fille d'un conseiller juridique d'origine juive, communiste, est déjà enseignante au début des années 1960, et milite au PCF.

ils adhèrent aux idées du PSU dans les années qui suivent<sup>20</sup> et développent des activités d’alphabétisation, sensibles aux thématiques liées à la décolonisation<sup>21</sup>.

Ils ne participent guère aux événements de Mai 68 (proches de la trentaine pour la plupart d’entre eux) et se situent du côté du PSU. La crise politique joue ici un rôle de *socialisation politique de confirmation*, n’infléchissant pas leurs trajectoires professionnelles (déjà largement entamées), politiques (pérennité de leur activité syndicale, militantisme éventuel au sein du PSU) ou familiales. C’est sans doute pour cela que René, fils d’un professeur de lycée et d’une femme au foyer, catholiques de gauche, ne se « reconnaît pas » dans le questionnaire que je lui adresse et écrit à la fin de celui-ci :

« Je ne me reconnais pas beaucoup dans votre questionnaire ; surtout avec le militantisme. Peut-être parce que en 1968 j’avais trente deux ans et pas mal d’expérience... Et aussi le reste : en 1968, je devais aller pour un colloque de maths en Tchécoslovaquie mais les Russes ont démis Dubcek et raté la dernière chance d’en finir honorablement avec le communisme. Tout ça pour dire que 68 n’est pas un commencement pour moi, ni une révélation...»

Ses remarques soulignent l’importance de l’âge, du statut social et de l’expérience accumulée à la veille de 1968 sur le rôle de socialisation politique secondaire joué par la crise politique. La trajectoire de René croise l’événement politique Mai 68 à une étape avancée de sa carrière militante si bien qu’il n’infléchit en rien sa trajectoire ultérieure, malgré une participation active aux événements.

### **e) De la contestation de l’autorité familiale (et/ou scolaire) à l’engagement politique d’enfants des classes supérieures**

Cette dernière micro-unité de génération politisée au début des années 1960 concerne des enquêtés issus des classes supérieures partageant une rupture d’adhésion précoce aux rapports éducatifs (familiaux et/ou scolaires) qui s’objective dans des trajectoires scolaires prématurément interrompues. C’est ici l’impossibilité d’adhérer et de répondre aux attentes parentales (en terme de discipline, de rapport aux études, de choix de la profession ou du conjoint) qui est à l’origine d’une humeur anti-institutionnelle qui va se politiser au début des années 1960, souvent avec la Guerre d’Algérie.

---

<sup>19</sup> L’échantillon est cependant trop réduit pour en tirer des conclusions générales.

<sup>20</sup> La majorité d’entre eux sont de simples sympathisants mais quelques-uns adhèrent alors au PSU.

<sup>21</sup> Sur les affinités entre une éducation catholique, d’éventuels engagements dans des organisations religieuses de jeunesse ou dans le scoutisme et un militantisme tiers-mondiste, cf. chapitre 1, schème de la politisation d’engagements religieux, ainsi que les travaux de Johanna Siméant sur les humanitaires, déjà cités.



Ce profil collectif rassemble tout d'abord des hommes nés entre 1938 et 1944, fils de militaires (ou de polytechniciens) catholiques, réfractaires, dès l'enfance, à l'autorité paternelle et scolaire. Ils se décrivent souvent comme les « brebis galeuses » de leur fratrie, « différents », « incompris », rejetant (et rejetés par) leurs parents et/ou l'école précocement. Marc<sup>22</sup>, fils de centralien et petit-fils de polytechnicien est ainsi le seul des sept enfants à redoubler plusieurs classes et à être renvoyé de plusieurs établissements pour indiscipline et Alexandre, fils de militaire, arrête ses études à dix-huit ans alors qu'il n'est pas encore bachelier, pour échapper à l'autorité parentale (il devient technicien dans le bâtiment). Le désajustement entre aspirations et position (déclassée) ainsi que les conditions de travail auxquelles ils se confrontent au début de leur carrière professionnelle (« humiliation comme apprenti par mes patrons », « je m'ennuyais dans mon travail de technicien », écrivent deux d'entre eux dans le questionnaire) sont à l'origine d'un militantisme syndical (CGT ou CFDT) et d'une prise de conscience politique.

Ce profil réunit également quelques femmes, plus jeunes (nées entre 1943 et 1945), qui soulignent dans leur questionnaire les expériences d'humiliation, de mépris et/ou d'injustice qu'elles ont pu ressentir, enfants et adolescentes, dans les sphères familiale et/scolaire du fait d'être des filles. L'inégalité de traitement par rapport à leurs frères, vis-à-vis des études notamment (mais également des fréquentations), joue ici un rôle important dans la genèse de dispositions contestataires.

Noémie arrête ses études avant l'obtention du baccalauréat pour échapper à l'autorité parentale (mais également scolaire) et s'émanciper en travaillant (comme aide libraire puis gardienne de bibliothèque) ; Camille, fille d'un médecin et d'une femme au foyer revendique au contraire le droit aux études longues (alors que ses parents préféreraient la voir se marier) et entre en conflit très jeune avec ses parents au sujet de ses fréquentations amicales et amoureuses. La première quitte à seize ans le domicile familial, milite aux JC (ses deux parents sont de droite) puis au PCF. Camille, qui voulait être médecin et que ses parents préféraient voir devenir assistante sociale, est inscrite à la Sorbonne en psychologie entre 1964 et 1969. Elle se politise avec la Guerre d'Algérie, militant à l'UEC et à l'UNEF avant de s'investir activement dans les mouvements de soutien psychologique aux étudiants (GEPUP et BAPU).

Leur humeur contestataire au sein de la sphère familiale va entrer en résonance avec le militantisme contre la Guerre d'Algérie : François<sup>23</sup> rentre précipitamment d'Algérie en 1962 après avoir été menacé de mort par des militants de l'OAS pour son soutien au FLN, et Marc part vivre avec sa femme en Algérie pour participer à la réforme agraire, après avoir accueilli des militants du FLN à Paris les années précédentes. On les retrouve dans les mouvements contre la

---

<sup>22</sup> La trajectoire de Marc est analysée dans le chapitre 8.

guerre du Vietnam, mais jamais dans des organisations politiques structurées, préférant les milieux anarchistes et libertaires.

Ils participent activement aux événements de Mai-Juin 68, là encore en « électrons libres », toujours disposés (pour les hommes) à prêter main forte pour s'opposer à (aux forces de) l'ordre (établi). L'expérience de la mise en suspens (relative) des normes dominantes au cours des événements fonctionne comme un catalyseur révélant leur désajustement, et produit un effet de légitimation de leurs aspirations à « changer de vie », à l'origine de ruptures de trajectoires brutales. Les événements de Mai-Juin 68 ont ainsi un rôle de *socialisation politique d'alternation, voire de conversion* pour cette micro-unité de génération.

Alexandre quitte son travail dans le bâtiment, se sépare de sa conjointe et part vivre à la campagne dès 1969, associant à l'expérience de « retour à la terre », celle de la vie en communauté. Il se lance dans le théâtre et devient comédien dans diverses troupes de théâtre de rue (politisées), formateur puis metteur en scène. Marc milite au sein d'une organisation maoïste avant de se reconvertir dans la rénovation critique de la vie quotidienne (rejet de l'institution familiale, expérimentation d'une « vie à trois », investissement dans les pédagogies anti-autoritaires).

Hélène<sup>24</sup>, qui travaillait depuis 1962 comme agent technique dans une société de télécommunication, démissionne et devient enseignante dans une école technique. À la question portant sur les incidences professionnelles de la participation à Mai 68, elle répond : « choisir une vie plus conforme à mes idées et donc quitter l'industrie pour aller dans l'enseignement ». Elle milite à la CFDT jusqu'à aujourd'hui, s'investit dans le groupe féministe « travailleuses à la CFDT » dans les années 1970, et milite à Attac depuis 2000.

Jean-Jacques<sup>25</sup>, qui était ouvrier chez Renault depuis 1965, CGTiste, quitte Renault peu de temps après les événements, et vit trois années en communauté, alternant périodes de travail en usine et périodes de vie communautaire, avant de devenir ouvrier professionnel à l'université de Vincennes et de reprendre des études en sciences de l'éducation et en communication. Grâce au Deug de communication obtenu à Vincennes, il devient technicien audiovisuel. Il milite au MLH<sup>26</sup> et participe à de nombreuses « rencontres hommes ».

Pour les hommes comme pour les femmes de cette micro-unité de génération, les incidences professionnelles et privées sont importantes. Les premiers se reclassent (après quelques mois/années de marginalité et/ou d'utopies communautaires) dans les milieux artistiques ou dans

---

<sup>23</sup> La trajectoire de François est longuement détaillée dans le chapitre précédent.

<sup>24</sup> Née en 1940, Hélène est fille d'un géomètre et d'une femme au foyer, catholiques et de droite. Après le baccalauréat, elle fait une propédeutique en mécanique générale et part travailler comme agent technique dans les télécoms.

<sup>25</sup> Né en 1948, Jean-Jacques est fils d'un ingénieur catholique de droite et d'une femme au foyer. Après la troisième, il entre en école professionnelle et obtient un CAP de métallurgie.

les pédagogies alternatives, perpétuant le refus de la finitude sociale en investissant des positions qui proposent un avenir indéterminé et permettent tout à la fois leur reclassement et le maintien d'un rapport engagé à sa profession.

Pour les femmes, certaines reprennent des études à l'université de Vincennes (sans avoir le bac), à l'image de Noémie qui, de script, se reconvertit dans l'enseignement puis le journalisme, militant jusqu'à aujourd'hui à la CGT (et votant pour le PC). D'autres interrompent au contraire leurs études et s'orientent vers des professions à « vocation militante », comme Camille qui devient institutrice spécialisée (peu de temps) puis directrice de centre de loisirs et enfin psychologue dans diverses structures d'enseignement, militant elle aussi à la CGT (et votant pour le PS).

Si les hommes du profil n'ont aucune pratique militante organisée au moment de l'enquête, ils manifestent régulièrement, toujours prêts à faire acte de présence pour des causes qui les affectent (anti-militarisme, mouvements des intermittents du spectacle, manifestations contre la guerre en Irak, etc.). Tous votent pour le PCF ou des candidats d'extrême gauche au premier tour des élections.

La plupart des trajectoires réunies dans cette micro-unité de génération sont marquées par le déclassement social, mais si celui-ci est antérieur à 1968 pour les hommes (participant de l'inadéquation des aspirations aux possibilités de les satisfaire et moteur du militantisme), il semble davantage être une incidence de Mai 68 pour les femmes. En effet, la rupture d'adhésion aux rôles féminins prônés dans leur sphère familiale et le militantisme en 1968 et dans les années suivantes les orientent vers des « choix » professionnels et conjugaux (hypogames) désajustés par rapport à leur milieu d'origine. Dans ces trajectoires marquées par des ruptures familiales précoces, les événements de Mai 68 sont l'occasion de déplacements sociaux qui peuvent donc être appréhendés comme des stratégies de rattrapage social.

## **2) Micro-unités de génération faisant leur entrée dans le militantisme entre 1963 et 1967**

Les cinq micro-unités de génération décrites dans cette partie rassemblent des enquêtés dont les premiers engagements militants interviennent après la fin de la Guerre d'Algérie mais avant 1968, c'est-à-dire entre 1963 et 1967. Plus jeunes que les précédents, ils sont nés entre 1944 et 1949 (à quelques exceptions près). Si certains de ces profils peuvent paraître assez proches de profils présentés dans la première partie, il nous semblait important de les séparer dans la mesure

---

<sup>26</sup> Mouvement de Libération des Hommes.

où le contexte d'offre politique entre 1963 et 1967 en France n'est plus comparable à celui dans lequel sont entrés en politique les enquêtés des micro-unités de génération politisées au moment de la Guerre d'Algérie. Les quatre premiers profils concernent des enquêtés qui se politisent dans le milieu étudiant contre la Guerre du Vietnam, tandis que le cinquième regroupe des ouvriers se politisant dans la sphère du travail, *via* leurs activités syndicales principalement.

#### **a) Profils d'étudiants issus des classes moyennes et supérieures catholiques de droite, politisés par la Guerre du Vietnam**

Sont ici concernés des enquêtés nés entre 1945 et 1948 dans des familles de classes moyennes et supérieures, de droite et provinciales. Ils reçoivent une éducation catholique, font des années de scoutisme pour certains et entrent à l'université entre 1964 et 1966, alors peu intéressés par la politique. Après un éventuel engagement au sein de la JEC, à l'image de Marie-Madeleine (dont la trajectoire antérieure à 1968 est détaillée dans le chapitre 2), c'est au sein de l'UNEF qu'ils font leur entrée dans le militantisme. Ce sont ainsi les schèmes de la politisation d'engagements religieux et/ou de la politisation au contact d'un milieu étudiant fortement impliqué contre la Guerre du Vietnam qui rendent compte de leur politisation. Enfin, la réception du livre *Les héritiers*<sup>27</sup>, dans les années qui suivent sa parution (1964) par un public étudiant inscrit en sciences sociales ou en économie semble avoir joué un rôle important dans la politisation des enquêtés de ce profil<sup>28</sup>.

En 1968, ils sont étudiants dans des universités de province et participent aux événements du côté du PSU, sans y être adhérents. La crise politique joue ici un rôle de *socialisation politique d'alternation* (des habitus) dans la mesure où elle engendre des incidences politiques, professionnelles et privées importantes. Sur le plan politique, leur participation à Mai 68 fixe durablement une orientation politique à gauche, et la plupart militent syndicalement (à la CFDT) tout au long de leur carrière (nombreux sont enseignants du secondaire). Les femmes de ce profil participent activement au mouvement féministe dès le début des années 1970 : Marie-Madeleine crée ainsi, avec une amie, le MLAC<sup>29</sup> de Dijon (après avoir participé à plusieurs « groupes de femmes » peu institutionnalisés) et participe aux avortements clandestins jusqu'à leur légalisation. On les retrouve par ailleurs sur le plateau du Larzac ainsi que dans des luttes ponctuelles contre l'énergie nucléaire.

---

<sup>27</sup> Bourdieu P., Passeron J.C., *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Minuit, Paris, 1964

<sup>28</sup> Marie-Madeleine se souvient ainsi l'avoir lu en première année d'économie à l'université de Dijon puis l'avoir étudié collectivement au sein de l'UNEF.

<sup>29</sup> Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception.

Sur le plan professionnel, on distingue deux formes d'incidences : l'orientation vers l'enseignement (accompagné de justifications diverses comme le refus d'investir un statut de cadre ou la dimension altruiste de l'enseignement), et le « militantisme par la profession » pour celles et ceux qui deviennent éducateurs spécialisés auprès de populations marginalisées. La relative exposition au féminisme entraîne des incidences dans la sphère privée (remise en question de la division sexuée des tâches au sein de la sphère familiale) mais modérées (pas de rejet de l'institution familiale, peu d'expériences de vie en communauté).

La majorité d'entre eux votent pour les Verts aujourd'hui et ils sont plusieurs à avoir des engagements associatifs dans des associations environnementales.

### **b) Enquêtés issus des classes supérieures, de gauche, politisés avec la Guerre du Vietnam**

Nés entre 1948 et 1950, cette unité de génération réunit des enquêtés issus de familles juives et/ou communistes des classes supérieures, de gauche. Si le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement est ici commun à l'ensemble des enquêtés que ce profil réunit, nous distinguerons néanmoins deux sous-populations : une première qui investit le militantisme à l'extrême gauche de manière « professionnelle » au lendemain de Mai 68 (permanents), et une seconde, féminine et s'orientant vers le secteur social.

#### *• Profil des permanents politiques d'organisations d'extrême gauche*

Ce premier sous-profil concerne des enquêtés des deux sexes, nés dans des familles juives communistes ou protestantes et résistantes, qui héritent du sentiment d'appartenance à des minorités persécutées très jeunes. Ce sentiment prend une charge politique dès le lycée où ils militent dans des mouvements comme le MCAA (Mouvement contre l'Armement Atomique) dans le cas de Gérard<sup>30</sup>, ou le SNCC<sup>31</sup> (Student Nonviolent Coordinating Committee) pour Johanna<sup>32</sup> qui grandit aux Etats Unis, milite contre la Guerre du Vietnam, et rejoint dès son arrivée à Paris en 1966, un CVN (Comité Vietnam national, trotskiste). Ils rejoignent la JCR peu de temps après sa création (1967), organisation au sein de laquelle ils militent très activement au moment des événements de Mai-Juin 68. Ils sont alors de jeunes étudiants (en classes préparatoires ou premières années d'université), à l'âge de l'indétermination (sociale,

---

<sup>30</sup> Gérard, né en 1948 est le fils de deux ingénieurs de gauche, protestants, ayant participé à la Résistance.

<sup>31</sup> Nous renvoyons ici aux travaux de Doug McAdam sur l'engagement de jeunes étudiants pour les droits civiques des noirs américains où il détaille l'histoire et le rôle du SNCC: McAdam D., *Freedom summer*, Oxford University Press, New York, 1988.

<sup>32</sup> Johanna, née en 1950, est fille d'une enseignante d'université et d'un acteur américain, juifs et communistes.

professionnelle, matrimoniale) des possibles<sup>33</sup>. La crise politique va avoir sur eux un rôle de *socialisation politique de conversion*. En effet, ils vont interrompre (ou continuer en dilettante) leurs études pour se consacrer au militantisme à l'extrême gauche, devenant permanents politiques (au sein de la LCR). Johanna est ainsi permanente à Rouge (le journal de la LCR) de 1970 à 1975, militante active du MLF et du MLAC. Gérard devient permanent à la LCR de 1969 à 1984 :

« J'arrive à Paris, j'avais pratiquement tout mon temps libre, j'avais pas un bagage politique très lourd, mais c'était le cas de beaucoup de jeunes militants arrivés à la Ligue [...] Y'avait cette attirance pour le travail international, je parlais plusieurs langues (...) et tout de suite quand il a été question d'avoir des contacts en Espagne j'étais partant, idem pour l'Amérique latine donc voilà, j'étais disponible et on avait qu'une idée à l'époque c'était de foncer pour préparer cette révolution qui s'annonçait... C'est comme ça que je me suis retrouvé permanent ! »<sup>34</sup>

Les incidences politiques et professionnelles sont indissociables dans la mesure où ils font de la politique leur profession dans les années qui suivent Mai 68. Les incidences familiales sont importantes, du fait de l'engagement féministe ou encore du coût de l'engagement militant sur la sphère privée<sup>35</sup>. Celui-ci provoque en effet de multiples tensions dans les rapports conjugaux qui peuvent aboutir à des séparations et des remises en couple au sein du champ militant<sup>36</sup>. À long terme, cette forme limite d'engagement à l'extrême gauche n'est pas sans incidences sociales et le déclassement est ici une conséquence directe du militantisme.

Gérard, qui avait obtenu son diplôme d'ingénieur (sans jamais aller en cours), réussit à devenir enseignant en école d'architecture quand il arrête d'être permanent à la LCR (tout en restant membre). Johanna enchaîne les petits boulots de secrétaire, professeur d'anglais tout en militant activement à la LCR de 1975 à 1979 avant de redevenir permanente, mais à l'OCI (de 1979 à 1985). Après avoir vécu deux ans au Brésil, militant au PT (Parti des Travailleurs), Johanna cesse de militer à plein temps à la fin des années 1980, justifiant ce désinvestissement politique par la nécessité financière et la charge de famille : « plus d'argent et deux enfants en bas âge ».

Ces enquêtés ont conservé jusqu'à aujourd'hui leurs espoirs révolutionnaires : ils manifestent régulièrement, votent pour des candidats d'extrême gauche et restent impliqués dans les

---

<sup>33</sup> Selon la définition que donne Gérard Mauger à la jeunesse dans: « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995.

<sup>34</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile parisien de Gérard le 03/03/06.

<sup>35</sup> Cf. Le Quentrec Y., Rieu A., *Femmes : engagements publics et vie privée*, 2003, Paris, Syllepse ; Guillaume C., Pochic S., « What would you accept to sacrifice ? Access to top management and the work/life balance », *Gender Work and Organisations*, vol 16, n°1, janvier 2009, p. 14-36.

<sup>36</sup> Cf. McAdam D., « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, 1989, 54, p. 757, ainsi que « Gender as a Mediator of the Activist Experience : The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, Mars 1992, Volume 97, n°5, p. 1211-1240; Della Sudda M., « Le temps des élues. L'articulation entre le temps militant, professionnel et familial chez les élues au conseil municipal d'Auxerre. », communication précitée ;

différents mouvements sociaux, certains ayant toujours leur carte à la LCR. Ces trajectoires sont autant de cas limites qui nous renseignent sur les conditions sociales de la perpétuation d'engagements politiques radicaux. L'engagement politique professionnel s'avère une solution (temporaire) qui préserve les acteurs des inévitables tensions entre les attentes liées à la sphère professionnelle et la sphère militante (à l'origine de nombreux désengagements militants<sup>37</sup>). Mais la trajectoire de Johanna éclaire combien la raréfaction des rétributions financières du militantisme à l'extrême gauche de l'échiquier politique<sup>38</sup> ainsi que les contraintes domestiques liées à la prise en charge de jeunes enfants, remet en question la perpétuation de son engagement<sup>39</sup>.

- *Profil féminin de déclassement et de reconversion dans le secteur social*

Le deuxième sous-profil, majoritairement féminin, concerne des enquêtés nés entre 1949 et 1950 dans des familles de classes supérieures de gauche<sup>40</sup>. C'est au lycée qu'ils commencent à militer, au sein des JC principalement, autour de 1966. En terminale (ou en première année d'études supérieures) en 1968, en conflit avec leurs parents sur l'orientation professionnelle (principalement pour les filles), ils participent activement aux événements de Mai-Juin 68 (au sein des CAL<sup>41</sup> principalement) qui ont un rôle de *socialisation politique d'alternation*.

En effet, sur le plan politique, plusieurs entrent au PCF dans les années qui suivent (pour y rester plus ou moins longtemps, d'une année pour Véronique à dix ans pour Isabelle) mais c'est davantage sur le plan professionnel qu'ils reconvertissent leurs dispositions contestataires. Isabelle qui voulait devenir enseignante en musique arrête ses études après le baccalauréat, milite activement au PCF et s'oriente vers le secteur de l'animation et du travail social auprès des « jeunes en difficulté ». Tandis que Véronique, que son père a empêché de rentrer aux Beaux-Arts, arrête ses études et « retourne à la terre » dans le Larzac, créant un atelier d'art pour enfants avec le sentiment de « militer par l'art ».

La participation aux événements de Mai-Juin 68 infléchit ici des trajectoires professionnelles auxquelles ces jeunes lycéens (voire étudiants) étaient destinés, entraînant des trajectoires professionnelles heurtées, caractérisées par un certain déclassement.

---

<sup>37</sup> Cf., entre autres, Passy F., « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », dans Fillieule O. (dir.), *Le désengagement militant, op. cit.*, p. 123 et suivantes.

<sup>38</sup> Les années 1980 sont des années critiques pour la survie des organisations d'extrême gauche.

<sup>39</sup> Elle écrit ainsi dans son questionnaire: « j'aimerais militer activement, mais la nécessité de gagner de l'argent, l'absence de retraite et le fait d'avoir des enfants encore étudiants m'en empêchent ».

<sup>40</sup> Certains ont de plus des origines juives.

<sup>41</sup> Comités d'Action Lycéens.

Isabelle reprend des études d'anglais et de sciences de l'éducation au milieu des années 1970 jusqu'à l'obtention d'un doctorat, gagnant sa vie en étant formatrice dans plusieurs écoles de formateurs, et menant parallèlement des activités de recherche ; elle est aujourd'hui formatrice à l'Institut Régional du Travail Social de Paris.

On retrouve ici le profil typique<sup>42</sup> de la reconversion de dispositions critiques dans le secteur du « travail social », véritable plate-forme à l'interface des champs universitaires et militants ayant offert à de nombreux ex-soixante-huitards (et en particulier des femmes issues des classes supérieures à l'image de Véronique et Isabelle) la possibilité de concilier reclassement social et perpétuation d'engagements militants. Ces profils collectifs, caractérisés par des trajectoires professionnelles chaotiques (et de déclassement par rapport aux origines familiales) dans le champ du travail social sont propices au maintien de préférences politiques d'extrême gauche (cf. chapitre 3, partie B).

### **c) Féministes issues des classes moyennes de gauche, politisées avec la Guerre du Vietnam**

Cette micro-unité de génération est exclusivement féminine et réunit des enquêtées nées entre 1946 et 1948, dont les parents, petits fonctionnaires, partagent des préférences politiques pour la gauche sans être militants. Elles se politisent en entrant à l'université (autour de 1966), dans les manifestations contre la Guerre du Vietnam et/ou au sein de l'UNEF. Actives en Mai-Juin 68, elles se reconnaissent dans l'aspect libertaire du « mouvement du 22 mars ». C'est dans le militantisme non institutionnalisé (cf. catégorie militantisme « hors-structure » dans le chapitre 3) qu'on les retrouve au lendemain des événements, mais c'est dans le mouvement féministe qu'elles vont réellement s'engager, comme jamais auparavant. Gisèle est une militante active du MLF (inscrite en sociologie à la Sorbonne), Martine également, contribuant à diverses revues féministes qui se créent au cours des années 1970 (elle est étudiante en philosophie). Le militantisme au sein du MLAC, du MLF, ou de groupes de femmes plus localisés (Noëlle est active au sein d'un groupe de femmes de l'EHESS) s'accompagne d'une remise en cause, dans leur vie quotidienne, du patriarcat, de la division sexuée des tâches, de l'institution familiale ou encore du couple « bourgeois ». Elles expérimentent la vie en communauté et participent à la remise en cause et la redéfinition des rapports de sexe et d'autorité traditionnels (au sein des couples mais également entre parents et enfants), participant notamment à la création de multiples crèches parallèles. Les événements de Mai-Juin 68 ont ici un rôle de *socialisation*

---

<sup>42</sup> Cf. chapitre 3, partie B. Pour des processus assez similaires de reconversion de dispositions critiques dans la sphère professionnelle, cf. Tissot S., « Reconversions dans la politique de la ville : une profession militante ? », *in*.



*politique de conversion* dans la mesure où ces femmes, pionnières de la politisation de la « sphère privée », participent à la redéfinition des normes de genre et plus largement des rôles féminins au « lendemain »<sup>43</sup> des événements, en important dans la sphère familiale et « privée » des schèmes politiques de vision du monde<sup>44</sup>.

Enseignantes, ingénieures d'études, chargées d'étude à l'ANPE, elles votent aujourd'hui pour les Verts (ou le PS<sup>45</sup>), certaines d'entre elles ayant conservé des engagements féministes jusqu'à aujourd'hui (Martine est ainsi active au sein des « Femmes en noir »<sup>46</sup>), la plupart inscrites dans divers réseaux intellectuels féministes. Quelques-unes se sont orientées dans des professions leur permettant de perpétuer leurs engagements féministes dans la sphère professionnelle, à l'image d'Annick, fille d'enseignants syndicalistes de gauche, qui devient sage-femme à la maternité des Lilas, participe aux différentes luttes pour le droit à l'avortement et continue toujours à militer dans de nombreuses associations féministes.

Les enquêtées de cette micro-unité de génération portent ainsi une empreinte « genrée » de leur passé militant, passé devenu *nécessairement* central dans leur justification d'exister<sup>47</sup> dans la mesure où il s'inscrit jusque dans leurs corps et leurs pratiques quotidiennes.

#### **d) La politisation (à l'extrême gauche) d'intellectuels de première génération avec la Guerre du Vietnam**

Cette micro-unité de génération concerne des enquêtés des deux sexes, nés entre 1944 et 1948 dans des familles populaires de gauche (ou non politisées), caractérisés par des trajectoires d'intellectuels de première génération. Ils commencent à militer à l'université au sein de l'UNEF et/ou des Comités Vietnam. La plupart<sup>48</sup> passent par le pôle trotskiste (CVN) des organisations

---

Tissot S., Gaubert C., Lechien M-H. (dir.), *Reconversions militantes, op. cit.*, pp. 121-138 ; Dubois V., « Du militantisme à la gestion culturelle... », *art. cit.*

<sup>43</sup> Ce n'est qu'à partir de 1970 que se développent réellement les mouvements féministes mais notre enquête a permis de montrer en quoi la participation aux événements de Mai 68 a pu être essentielle dans les trajectoires de femmes qui vont contribuer à l'émergence de ces mouvements (*cf.* chapitre 4/5).

<sup>44</sup> Au nom du slogan bien connu : « le personnel est politique ».

<sup>45</sup> Certaines, enfin, votent pour des candidats d'extrême gauche. Cette plus grande diversité des pratiques électorales au sein d'une même micro-unité de génération n'est pas étonnante puisque la cause féministe n'est pas préférentiellement prise en charge par un parti politique, recoupant transversalement la gauche de l'échiquier politique.

<sup>46</sup> Le groupe « Femmes en noir » a été créé en Israël en 1988, par des femmes protestant contre l'occupation israélienne. Les Femmes en Noir sont devenues un mouvement pacifiste international, de solidarité avec les femmes en noir israéliennes et palestiniennes et protestant plus largement contre toute forme d'oppression.

<sup>47</sup> *Cf.* Pagis J., « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de « Mai-Juin 68 » », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°29, mai 2009, p. 97-118.

<sup>48</sup> À l'exception, dans le corpus enquêté, de Daniel K. dont le profil est esquissé au chapitre 4. Pour le résumer, Daniel milite au sein de l'UJCml après avoir milité à l'UNEF et au CVB de la Sorbonne où il obtient une maîtrise de sociologie, avant de s'établir en 1967 dans les usines Perrier. Il entre à l'université de Vincennes comme maître auxiliaire pour finir sa carrière comme professeur de sociologie, selon le schéma de reconversion des dispositions critiques et de la pratique militante des enquêtés dans la recherche en sciences sociales.

militant contre la Guerre du Vietnam. L'état de l'offre politique en 1966-1967 entraîne une partie d'entre eux à adhérer aux JCR, et tous participent très activement aux événements de Mai 68, se situant pour la plupart dans la mouvance trotskiste (certains néanmoins se situent du côté de l'aile gauchiste du PSU). Mai 68 joue ici un rôle de *socialisation politique d'alternation* dans la mesure où les incidences politiques s'accompagnent d'incidences professionnelles (et familiales pour certains).

Politiquement, la plupart militent à la LCR ou au PSU au lendemain de Mai 68, tout en étant engagés syndicalement (syndicalisme enseignant). Sur le plan professionnel, Isaac se dirige vers l'enseignement secondaire (avec une justification politique) plutôt que la recherche, malgré son diplôme de docteur en mathématiques. Michel arrête ses études de physique-chimie et devient instituteur spécialisé (« refus de devenir un petit chef » écrit-il dans son questionnaire au sujet des incidences professionnelles de sa participation à Mai 68).

Cette micro-unité de génération, caractérisée par son « gauchisme politique », est peu investie dans les années suivantes dans le « gauchisme contre-culturel ». On peut rapporter cela à l'orientation syndicale du militantisme investi, qui canalise leur investissement militant et qui ne s'épuise pas au tournant de 1972, à l'image des engagements dans des organisations d'extrême gauche. Cette famille de trajectoires enseignantes et militantes a pour principale caractéristique la remarquable continuité (intra-générationnelle) des pratiques militantes : au-delà du syndicalisme enseignant qu'ils n'ont jamais désinvesti (certains participent à la création de – ou rejoignent – SUD), on les retrouve dans des associations comme Attac, dans des réseaux de soutien à la Palestine ou encore dans les comités pour le non au référendum (2005), et ils continuent à voter pour des candidats d'extrême gauche (ou du PC).

Ces trajectoires sont heuristiques pour la compréhension des conditions de possibilité du maintien de l'engagement (et des préférences politiques pour l'extrême gauche). En travaillant toute leur carrière dans le secteur public de l'enseignement (et de la recherche), ils ne sont pas confrontés aux positions d'encadrement qu'ils auraient pu avoir dans le privé et sont en quelque sorte préservés des contradictions que vivent d'autres enquêtés entre leurs convictions et la réalité quotidienne de l'environnement professionnel. Par ailleurs, leurs trajectoires professionnelles sont d'autant plus compatibles avec le maintien d'activités militantes multiples qu'ils disposent d'un temps libre relativement important.

### e) Participations syndicales d'enfants d'ouvriers sans incidences biographiques

Ce dernier profil collectif d'enquêtés qui commencent à militer entre 1963 et 1967 rassemble des ouvriers et employés en 1968, s'étant politisés non pas dans la lutte contre la Guerre du Vietnam mais *via* un militantisme syndical. Ce profil est singulier en cela qu'il se caractérise par l'absence d'incidences biographiques de la participation à Mai 68.

Exclusivement masculin, il est constitué d'enquêtés nés entre 1939 et 1948, fils d'ouvriers de gauche, eux-mêmes ouvriers (non bacheliers), qui commencent à militer syndicalement (CFDT ou CGT) au cours des années 1960. Ils participent plus ou moins activement aux événements de Mai-Juin 68 sur leur lieu de travail<sup>49</sup>, sans incidences biographiques majeures. En effet, ils continuent à militer syndicalement, mais n'ont aucune autre activité politique. Certains se désengagent lorsqu'ils sont promus à des positions de cadre en interne, à l'image de Robert, conducteur à la SNCF, CGTiste jusqu'en 1975, qui indique dans le questionnaire : « arrêt du syndicalisme quand j'ai accédé à un poste d'encadrement au sein de la SNCF, ça devenait incompatible ». Leurs trajectoires professionnelles ne sont pas infléchies par leur participation à Mai 68, et ils ne participent pas à la rénovation critique de la vie quotidienne.

On ne repère aucune unité dans l'orientation actuelle de leur vote, certains votant pour le PS, d'autres pour le PC, certains enfin (une minorité) pour le FN, ces évolutions devant être rapportées à tout autre chose<sup>50</sup> qu'aux événements de Mai 68 qui n'ont pas eu d'« effets déstabilisateurs » (au sens que donne K. Mannheim à ces termes). Cette absence d'effets déstabilisateurs sur ces trajectoires incite d'ailleurs à relativiser l'idée d'une micro-unité de génération les concernant.

### 3) Micro-unités de génération politisées avec Mai 68 (1948-1953)

---

<sup>49</sup> Un sous-profil d'ouvriers plus jeunes, alliant à la participation syndicale un militantisme « dans la rue » qui est l'occasion de rencontres avec des étudiants d'extrême gauche, ne sera pas détaillé dans le corps du texte dans la mesure où il n'est représenté que par un seul enquêté. Résumons néanmoins la trajectoire de David: ouvrier typographe syndiqué à la CGT en 1968, il rencontre des étudiants maoïstes au cours des événements, entre à la Gauche prolétarienne en 1969 et participe à la création du journal Libération comme maquettiste. Il fait toute sa carrière au sein du journal. Aujourd'hui chef de fabrication, il milite à Attac et vote pour les Verts.

<sup>50</sup> On pense ici aux divers cadres de socialisation secondaire (liés aux groupes d'appartenance professionnels, résidentiels, associatifs, etc.). Pour les quelques cas de vote FN, nous ne disposons pas du matériau nécessaire pour en faire une analyse approfondie, mais une caractéristique semble déterminante : le sentiment de vulnérabilité sociale (et chez certains, la participation à la Guerre d'Algérie et le sentiment de stigmatisation sociale liée à ce passé).

Ce sont six micro-unités de génération que nous allons présenter dans cette dernière partie, concernant toutes des enquêtés qui n'ont aucune expérience militante antérieure à Mai 68. Dans ces profils, marqués par l'absence de savoirs-faire et de ressources militantes à la veille de Mai 68, l'orientation religieuse et politique des parents et le sexe des enquêtés s'avèrent encore plus discriminants que dans les profils précédents. En effet, la plupart des trajectoires que nous allons décrire ici croisent l'événement politique à un moment particulièrement impressionnable, celui de l'âge où tout semble encore possible (au moins subjectivement), où aucune expérience politique, professionnelle et/ou matrimoniale longue n'a encore entraîné les enquêtés sur les chemins de leurs destinées probables, si bien que l'effet déstabilisateur propre à la crise politique s'en trouve démultiplié.

### **a) Reconversion dans l'action sociale d'enfants des classes supérieures, catholiques, de droite**

Cette première micro-unité de génération politisée avec Mai 68 concerne des enquêtés nés entre 1939 et 1944 dans des familles des classes supérieures, catholiques et conservatrices. Ils ont reçu une éducation marquée par le sceau de l'autorité et de la religion (sur-représentation de pères militaires ou polytechniciens). Scolarisés dans des institutions catholiques (certains font plusieurs années au séminaire), nombre d'entre eux font l'expérience (plus ou moins prolongée) du scoutisme.

En 1968, ils finissent leurs études (Jean prépare les concours administratifs de cadre A après avoir obtenu un DES de philosophie, Marie est inscrite en droit à Assas) ou travaillent déjà dans le secteur social (Chantal est psychologue à l'hôpital, André éducateur spécialisé). Ils participent peu aux événements de Mai-Juin 68, mais y découvrent avec intérêt : « le rôle des syndicats », « l'importance des classes sociales et des injustices sociales », « le fait de s'autoriser la critique et la remise à plat »<sup>51</sup>, etc. La crise politique joue ici un rôle de *socialisation politique d'alternation*, dans la mesure où elle initie chez eux des pratiques militantes, principalement syndicales. Tous militent à la CFDT au cours des années 1970.

Les incidences professionnelles sont également importantes: depuis le fait de « songer à travailler »<sup>52</sup> pour une femme comme Marie-Hélène, destinée à devenir femme au foyer, à l'« engagement dans le sanitaire et social » pour Jean qui fait toute sa carrière administrative dans le domaine de la santé. Pour Chantal et André, déjà engagés dans la sphère du travail au

---

<sup>51</sup> Extraits de leurs réponses (ouvertes) à la question portant sur les expériences marquantes éprouvées en 1968 et à celle des incidences professionnelles.

<sup>52</sup> Marie-Hélène, née en 1947, est fille d'un amiral. Elle écrit à propos des incidences professionnelles de Mai 68 : « grâce à 68, j'ai songé à travailler et me suis orientée vers l'éducation ».

moment où surviennent les événements, c'est à une rénovation critique de leurs professions qu'ils participent (*via* le syndicalisme et la participation à diverses associations de soutien aux populations défavorisées).

La rénovation critique de la vie quotidienne n'a par contre aucune retombée majeure sur ce sous-profil où l'on ne trouve pas de remise en question globale de l'institution familiale ni du salariat : mais de fait, l'émancipation féminine dans ces familles bourgeoises conservatrices passe justement par l'accès au salariat. Et sans aller jusqu'à remettre en question l'institution familiale, l'opposition au modèle éducatif qu'ils ont connu passe par la non-reproduction de l'éducation religieuse et/ou du modèle autoritaire. Il ne suffit donc pas de regarder ce que sont devenus les enquêtés aujourd'hui (ici des cadres du secteur social qui votent pour le PS) pour juger des incidences biographiques de Mai 68 : c'est le chemin parcouru, depuis la sphère familiale d'origine et les infléchissements par rapport à des destinées probables qui seuls nous renseignent sur l'effet socialisateur qu'ont pu avoir les événements de Mai-Juin 68.

#### **b) Enfants des classes moyennes, investissant le féminisme et les utopies communautaires au début des années 1970**

Nés entre 1947 et 1954, les enquêtés rassemblés dans cette micro-unité de génération sont issus des classes moyennes<sup>53</sup> (parents instituteurs et petits commerçants, comptables, enseignants du secondaire), ont des parents de gauche ou peu politisés (il faut également noter la présence d'un certain nombre de cas de dissonance politique parentale<sup>54</sup>). Ils ne connaissent aucune expérience politique antérieure à 1968, date à laquelle ils sont encore lycéens ou jeunes étudiants, certains affichant une conscience politique de gauche, d'autres se déclarant peu voire pas intéressés par la politique à cette époque. Si tous investissent, au cours des années 1970, les utopies communautaires et/ou les mouvements féministes, nous distinguerons celles et ceux dont la démarche communautaire est revendiquée comme « politique » et s'accompagne de pratiques et prises de position dans la sphère militante, d'un deuxième profil caractérisé au contraire par sa grande distance au politique.

#### **• *De la rupture d'allégeance à l'autorité parentale à la politisation du quotidien***

Filles et fils de petits commerçants, d'enseignants syndicalistes de gauche, d'employés des PTT sympathisants communistes, d'écrivains de gauche, etc., nés entre la fin des années 1940 et le début des années 1950, les enquêtés de ce profil sont majoritairement lycéens (en terminale) ou

---

<sup>53</sup> Quelques-uns sont issus des classes supérieures.

<sup>54</sup> C'est-à-dire de familles dans lesquelles les parents ne se rattachent pas au même bord politique.

jeunes étudiants (en première année dans le supérieur) en 1968. Les femmes sont sur-représentées dans ce profil et la plupart d'entre elles souffrent du décalage entre des prises de position en faveur de la gauche de leurs parents et des attitudes défavorables à la libéralisation des mœurs au sein de la sphère familiale. Elles sont plusieurs à parler de configuration familiale « perverse » rendant plus difficile l'affirmation de soi au moment de l'adolescence face aux positions politiques libérales de leurs parents, Marie<sup>55</sup> expliquant en entretien :

« C'est encore plus difficile finalement quand tu es dans une famille qui pour tout le monde, de l'extérieur, apparaît « du bon côté » : militants, apparemment ouverts au dialogue...Et toi, tu te rends compte qu'ils sont extrêmement fermés en fait sur la place des femmes, les fréquentations, avec pleins de tabous...J'avais une amie dont les parents étaient de droite et finalement c'était plus facile de les envoyer balader quoi ! Alors que moi, comme en plus ils participaient à Mai 68, c'est un peu comme s'ils me volaient Mai 68. »

On a vu, dans le chapitre 2, que Mai 68 est l'occasion des premières relations sexuelles pour Marie et qu'elle trouvait là un « vrai moyen de s'opposer à [ses] parents ». En écrivant : « 68 : je n'attendais que ça ! », Roberte<sup>56</sup> résume en quelques mots la forme que prend la rencontre entre la crise collective de Mai 68 et leurs trajectoires individuelles de femmes en rupture familiale, supportant de moins en moins le modèle féminin dans lequel leurs parents (et la majorité des personnes qu'elles côtoient) cherchent à les assigner. C'est ainsi le schème des incohérences statutaires (*cf.* chapitre 1) qui rend compte de leur politisation.

Pour ces jeunes femmes en rupture d'allégeance à l'autorité scolaire et/ou familiale, Mai 68 est l'occasion de politiser les dispositions contestataires qu'elles n'ont pas réussi à assumer ou à exprimer dans la sphère familiale jusque-là. Actives en Mai 68, elles se positionnent très rapidement du côté des groupuscules d'extrême gauche ou des mouvances anarchistes, seule offre politique leur procurant alors les moyens de s'opposer à leurs parents (souvent à la figure du père). :

« Dans tous ces groupes, je me suis tout de suite sentie plus proche des maos...sûrement parce qu'ils m'apparaissaient comme les plus radicaux...et puis faut dire que j'avais trouvé un groupe politique auquel mon père faisait une allergie profonde. »<sup>57</sup>

---

<sup>55</sup> La trajectoire de Marie, antérieure à Mai 68, est détaillée dans le chapitre 2. Née en 1951, ses deux parents sont des enseignants, catholiques de gauche et syndicalistes qui la jugent « peu brillante » dans les études.

<sup>56</sup> Née en 1948 d'un père diplomate et d'une mère enseignante, Roberte s'est toujours sentie « décalée » et « niée par [ses] parents » et a souffert, enfant et adolescente du peu de cas que faisaient ses parents de son avenir scolaire, contrairement à celui de ses frères.

<sup>57</sup> Extrait d'entretien avec Anne, née en 1949, fille d'un écrivain de gauche et d'une documentaliste. Sa trajectoire est analysée dans le chapitre 4.

La crise politique joue sur les acteurs de ce profil un rôle de *socialisation politique de conversion* dans la mesure où elle va infléchir définitivement les trajectoires politiques, professionnelles et privées de ces actrices. En effet, ils sont nombreux à arrêter leurs études peu de temps après les événements, rejetant l'institution scolaire comme l'horizon professionnel qui les attendait, pour mettre leurs dispositions contestataires au service de diverses utopies communautaires. L'attitude de défiance par rapport au salariat et de rejet de l'ordre social dominant s'accompagne d'expériences de vie en communauté et de « retour à la terre » : ils/elles cherchent en effet à mettre en place des espaces « émancipés », des formes de micro-sociétés utopiques où l'on expérimente des normes (de genre, conjugales, d'éducation, de consommation, etc.) contre-culturelles.

Politiquement, les femmes ne continuent pas à militer dans les organisations d'extrême gauche côtoyées au moment des événements, ne serait-ce que parce que leur rencontre, conjoncturelle, était basée sur un « malentendu opératoire »<sup>58</sup>. Du fait des faibles ressources militantes accumulées avant 68 et de l'organisation même des groupes d'extrême gauche, pensée par et pour des hommes, il est plus aisé pour celles-ci de militer dans des mouvements peu institutionnalisés et/ou en cours de constitution. Elles s'engagent ainsi activement dans les mouvements féministes et écologistes naissant au début des années 1970.

Katia, née en 1951 dans une famille de petits employés de gauche, explique ainsi en entretien :

« Le pouvoir militant à la fac était un pouvoir tenu essentiellement par les garçons, et je voyais bien que si je voulais avoir un petit peu de prise sur les choses, il fallait se séparer de ces militants, d'autant que j'avais des copains trotskistes et je voyais bien qu'ils n'étaient pas du tout féministes ! [...] Donc vu la conscience politique que j'avais, je n'avais pas le vocabulaire, pas de formation politique, j'étais passée ni par les JC, ni rien... Donc si j'allais dans un parti, je me faisais écraser, ça me semblait évident. »

Katia milite très activement au MLAC de Gennevilliers, participe aux avortements clandestins et est une des pionnières de la « maison des femmes à Gennevilliers ».

Françoise<sup>59</sup>, enseignante, milite activement au sein de la CFDT, ainsi que dans les mouvements anti-nucléaires, avant de constituer avec des amies un « groupe femme » au sein de son syndicat. Elle participe à divers réseaux militants écologistes et entre chez les Verts au milieu des années 1980, pour devenir finalement membre du CE.

---

<sup>58</sup> Bayart J-F., *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>59</sup> Née en 1948, Françoise est fille d'un médecin et d'une enseignante agrégée de lettres, catholiques et conservateurs sur le plan politique.

Après de nombreuses années de rupture professionnelle, de vie en communauté et de militantisme contre-culturel, certains reprennent des études (notamment en psychologie et science de l'éducation à l'université de Vincennes), d'autres se reclassent dans des espaces professionnels encore peu qualifiés et peu institutionnalisés (éducateurs, libraires, restaurateurs « alternatifs », marionnettistes, assistantes maternelles, formatrices ANPE, etc.).

On les retrouve dans les réseaux de soutien aux sans-papiers, et plus largement aux populations précaires (leur trajectoire professionnelle chaotique les en rapprochent par certains aspects), mais également dans les manifestations contre le nucléaire et pour l'agriculture biologique. Ils votent aujourd'hui pour les Verts (ou le PS)<sup>60</sup>.

- *Utopies communautaires et distance à la sphère politique*

Légèrement plus jeunes que les précédents, sont regroupés dans ce deuxième sous-profil des enquêtés majoritairement lycéens en 1968, et pour la plupart en rupture scolaire (problèmes de discipline et d'orientation) et/ou familiale. Plusieurs d'entre eux ont des parents qui ne se situent pas dans le même bord politique, tandis que quelques-uns sont au contraire enfants de militants communistes et disent avoir connu une overdose de politique dans l'enfance. Si bien qu'ils occupent tous une position distante vis-à-vis de la sphère politique en 1968. Et pourtant, bien que peu actifs au cours des événements, la crise politique entraîne de nombreuses ruptures biographiques dans les années qui suivent.

Plusieurs arrêtent leurs études pour un « retour à la terre » et/ou la vie communautaire. Mais ici, les stratégies utopiques ne sont pas justifiées politiquement et la plupart d'entre eux ne votent pas (au moins jusqu'à la fin des années 1980). Bien qu'assez similaire, sociologiquement, à la sous-population du profil précédent, il semble que celle-ci arrive en Mai 68 relativement moins dotée en ressources (politiques, sociales, scolaires) et que la crise politique ne soit pas tant une occasion « collective » de politiser des situations de désajustement (dans la sphère familiale et/ou scolaire) qu'une occasion, « individuelle », de rompre avec des situations de mal-être et de résoudre des problèmes identitaires :

---

<sup>60</sup> On trouve ici un cas de non participation électorale : Eva, née en 1949, fille d'un professeur d'université et d'une enseignante du secondaire, de gauche, n'a jamais voté mais cette non participation électorale ne s'accompagne pas de l'absence de pratiques militantes puisqu'elle milite dans divers réseaux féministes (crèches sauvages) et dans des associations de militantisme culturel (notamment l'association pour le développement et la sauvegarde du « 91 quai de la gare », espace culturel parisien), ou encore qu'elle participe à de nombreuses manifestations et occupation en soutien aux sans-papiers. C'est plutôt la perpétuation du principe anarchiste de refus du vote comme pratique politique « conventionnelle » qui sous-tend sa non participation électorale.



« Le discours politique s'est emparé de Mai 68 pour en faire du politique. Mais Mai 68 est autre chose justement, qui ne s'est jamais dit, ne peut se dire. Chacun y a trouvé son histoire personnelle, des remèdes et sa façon de vivre, d'être »<sup>61</sup> (Catherine)

Mai 68 est ici aussi l'occasion de « changer de vie » mais sans l'objectif des précédents de « changer la vie ». Nous renvoyons ici à l'analyse détaillée de la trajectoire de Marinette dans le chapitre 4, représentative de ces trajectoires d'utopies communautaires « apolitiques ». Rappelons simplement qu'après de nombreuses années de marginalité, ces enquêtés se stabilisent professionnellement en se reclassant dans des métiers manuels pour les hommes (frigoriste, conducteur de travaux, chantiers) et des métiers d'éducation et de soin pour les femmes (éducatrices, animatrices, infirmières psychologues, institutrices). Aujourd'hui, la plupart votent pour le PS, mais ils conservent une grande distance par rapport à la sphère politique.

Ils se distinguent par contre par des comportements alimentaires et culturels spécifiques comprenant la pratique du yoga, l'alimentation végétarienne, l'écologie au quotidien, et un certain goût pour l'ésotérisme<sup>62</sup> (attiré pour le bouddhisme, et pour divers « maîtres » spirituels comme J. Krishnamurti<sup>63</sup>). À la question « Vous sentez-vous en adéquation dans la société actuelle », Catherine ne coche aucune des réponses proposées et rajoute à la main dans la marge : « Je suis à côté », réponse représentative du destin collectif de cette micro-unité de génération.

### c) « Gauchisme politique » de la plus jeune génération (1949-1954)

Nous avons rassemblé dans cette troisième unité de génération politisée avec les événements de Mai-Juin 68 des enquêtés des deux sexes, nés entre 1949 et 1954, majoritairement lycéens en 1968, qui militent, au lendemain des événements, dans des organisations d'extrême gauche, principalement trotskistes. Nous distinguerons, dans un premier profil, les trajectoires d'enfants d'ouvriers de gauche investis à la LCR au début des années 1970, de celles d'enfants des classes moyennes et supérieures, catholiques et de droite que l'on retrouve davantage (dans notre corpus) dans l'organisation « Révolution ! ».

---

<sup>61</sup> Catherine, née en 1947, est la fille d'un hôtelier de gauche et d'une employée de banque de droite, athées. Elle arrête ses études en 3<sup>ème</sup>, se vivant comme une « victime » (selon ses termes) de l'institution scolaire, et trouve un emploi de bureau dans une imprimerie. Elle échappe de justesse à la mort en 1964 suite à un accident de voiture et rencontre à l'hôpital un homme marginal avec qui elle va vivre plusieurs années (et avoir une fille). Elle est déjà dépressive avant Mai 68.

<sup>62</sup> Voire s'investissent dans des communautés spirituelles, à l'image de Marinette qui est membre de la Fédération Blanche Universelle (FBU) de la fin des années 1970 à aujourd'hui (cf. chapitre précédent).

<sup>63</sup> Jiddu Krishnamurti (1895-1986) est un philosophe indien dont la pensée était fondée sur le principe qu'un changement fondamental de la société n'émergerait que d'une transformation radicale de l'individu. Le parcours initiatique de quête d'une « vraie liberté » proposé dans ses écrits entre en résonance avec l'horizon d'attente de ces enquêtés. En effet, Krishnamurti considère que ni la religion, ni la politique ne sont capables de transformer le monde, et que le parcours est « intérieur » : discours qui répond aux attentes apolitiques de transformation de soi.

- *Trotskisme et contre-culture des lycéens de Mai 68 issus des classes populaires*

Enfants d'artisans de gauche, d'employés des PTT, de commerçants juifs communistes, les enquêtés de ce premier profil ont hérité d'une conscience politique de gauche dans leur sphère familiale, voire de dispositions à l'engagement qu'ils vont actualiser, en Mai 68, au sein des CAL principalement. En fonction de l'offre politique locale dans leur lycée, ils se situent du côté des JC ou de la JCR, participant activement aux occupations des établissements dans lesquels ils sont scolarisés. Les CAL jouent un rôle central dans leur socialisation politique et dans les formes d'engagement qu'ils vont rejoindre au lendemain des événements. En effet, la majorité d'entre eux militent à la LCR après être éventuellement passés par les « Cercles rouges » et/ou la JCR dans les mois qui suivent Mai 68. On peut émettre ici l'hypothèse que le caractère structuré des CAL, dans lesquels ces enquêtés acquièrent les premiers comportements militants et les rudiments d'une formation politique marxiste, est à l'origine de leur orientation dans des organisations politiques institutionnalisées au lendemain des événements. La sensibilisation au discours marxiste et l'expérience de militantisme actif au cours des événements de Mai-Juin 68 sont autant de ressources qui leur permettent d'entrer, collectivement, dans une organisation d'extrême gauche comme la LCR, d'autant que celle-ci est très récente et qu'ils pourront ainsi avoir prise sur son devenir.

Ces jeunes militants révolutionnaires investissent en nombre, dans les années suivantes, les mouvements de rénovation critique de la vie quotidienne : féminisme, écologie, etc. Certains quittent d'ailleurs la LCR pour aller expérimenter le « retour à la terre » et/ou la vie communautaire au tout début des années 1970, tandis que d'autres continuent à y militer, tout en s'engageant activement dans les mouvements féministes pour les femmes (notamment au MLAC) et/ou dans le syndicalisme.

Mai 68 vient également bouleverser leurs trajectoires professionnelles, dans la mesure où le militantisme révolutionnaire passe, dans les années qui suivent, au premier rang des préoccupations :

« On attendait le grand soir en militant, ça a bien duré jusqu'en 71 [...] À partir de 71, ça a commencé à devenir serré parce qu'il a fallu que je trouve du pognon pour vivre, mes parents ne pouvaient plus me soutenir, donc à ce moment-là y'a une réalité qui devient un peu plus prégnante, mais sinon c'est vrai que t'es là, t'attends, le lendemain c'est bon : c'est la prise du palais d'hiver ! (...) Et en même temps, avec une grande chaleur humaine, fraternité, recherche, invention, enfin ça partait dans tous les sens, c'était pas du tout dogmatique, heureusement quoi. Y'avait plein d'autres trucs, ça s'est ouvert sur toute la révolution des mœurs après, pour les femmes, les homosexuels,

pour plein de choses, et donc pour les enfants aussi, heureusement, y'avait quand même ce quotidien : on n'allait pas attendre indéfiniment le grand soir quoi... »<sup>64</sup>

Certains arrêtent précocement leurs études, d'autres se réorientent vers des disciplines et/ou des universités « politisées » : sociologie à l'université de Nantes pour Fabienne<sup>65</sup>, parallèlement à son travail d'institutrice spécialisée ; sociologie à Vincennes pour Nicole<sup>66</sup> qui reprend des études sans le baccalauréat. Ils deviennent instituteurs, formatrices, journalistes ou encore artistes au cours des années 1970. David, qui était en faculté de lettres à Montpellier, militant à l'OCI entre 1971 et 1973, devient comédien « pour avoir une liberté dans [ses] choix et modes de vie », expérimente la vie communautaire plusieurs années, participe aux manifestations du Larzac, et milite ponctuellement dans les milieux artistiques jusqu'à aujourd'hui.

Celles et ceux qui choisissent l'enseignement militent syndicalement toute leur carrière, mais quittent pour la plupart la LCR dans la deuxième moitié des années 1970. On les retrouve dans le syndicalisme à SUD, dans les réseaux de soutien aux sans-papiers, et plusieurs sont actuellement membres de RESF. Ils votent majoritairement pour des partis d'extrême gauche aujourd'hui, manifestent régulièrement et ont des activités syndicales sur leur lieu de travail (journalisme, enseignement primaire principalement). Pour cette micro-unité de génération « gauchiste », les événements de Mai-Juin 68 ont donc joué un rôle de *socialisation politique de conversion*, infléchissant radicalement leurs trajectoires politiques (ils entrent avec Mai 68 dans l'espace militant), professionnelles (arrêt précoce des études, reconversion des dispositions critiques dans la sphère professionnelle), et personnelles (redéfinition des rôles féminins/masculins, des normes de parenté, vie en communauté, etc.). S'ils partagent de nombreux traits avec les enquêtés du profil I.2. (mobilité sociale ascendante, gauchisme politique très actif), ils participent, contrairement à eux, au gauchisme contre-culturel et aux luttes féministes et écologistes des années 1970. On peut penser que l'âge (au sens sociologique du terme) et la phase de la carrière militante à laquelle ils croisent l'événement politique déterminent (en grande partie) cette différence : Mai 68 et le gauchisme politique des années suivantes (jusqu'en 1972) vient clore un cycle militant chez les premiers, tandis que, pour les plus jeunes, Mai 68 initie une carrière militante et infléchit d'autant plus leurs trajectoires qu'il les croise à une période d'indétermination des possibles biographiques.

---

<sup>64</sup> Extrait d'entretien avec Jojo, né en 1951 dans une famille d'ouvriers communistes du 20<sup>ème</sup> arrondissement parisien. Il devient instituteur à l'école Vitruve en 1972 et c'est lui que nous rencontrons à l'école Vitruve au début de l'enquête, et qui nous ouvrira les archives et les registres d'anciens élèves de l'école.

<sup>65</sup> Née en 1952, Fabienne est fille de petits commerçants athées et sympathisants communistes.

<sup>66</sup> Née en 1948, Nicole est fille d'employés dans la confection, juifs de gauche, non pratiquants. Elle travaille plusieurs années comme vendeuse dans la confection, avant de reprendre des études en 1969.

- *Militantisme à « Révolution ! » des lycéens de 68 issus des classes moyennes et supérieures, de droite*

Le deuxième sous-profil concerne les quelques enquêtés issus des classes moyennes et supérieures, catholiques et conservatrices, qui se politisent avec Mai 68 et militent dans des organisations d'extrême gauche au lendemain des événements. Nés en 1949 et 1950, ils sont en classe de première ou en terminale en 1968. Les liens amicaux sont ici essentiels à la compréhension du mode de participation aux événements de Mai-Juin 68 : en effet, peu politisés, c'est ici *via* les figures du (de la) « meilleur(e) ami(e) » qu'ils se retrouvent à occuper leurs lycées et à participer aux coordinations lycéennes.

Christian, né en 1949, fils d'une magistrate et d'un ingénieur, catholiques et peu politisés, explique ainsi en entretien :

« J'étais très ami avec Léon, dont les parents étaient communistes : j'ai vécu les mois de mai et juin 1968 à ses côtés ! Je ne rentrais plus chez moi, je militais à plein temps »<sup>67</sup>

L'année suivante, il s'inscrit en médecine, suivant le souhait de ses parents, milite quelques temps à la LCR avant de rejoindre l'organisation « Révolution ! » (née d'une scission au sein de la LCR en 1971). Sa future épouse, Muriel, le rencontre en première année de médecine :

« Il parlait, il était intelligent, il disait plein de trucs intéressants... Lui voulait être pianiste, moi infirmière, et on s'est retrouvé tous les deux à faire médecine. Il était plus politisé, il faisait partie de la LCR... Donc moi j'ai suivi, j'étais sympathisante de la LCR jusqu'à une scission, sur des idées politiques... Eux ils allaient plus vers la gauche, et nous on allait plus vers l'extrême gauche, on était plus maoïste, plus gauchiste, enfin Christian vous raconterait ça mieux que moi, mais on est devenus militants à « Révo » ».

Muriel milite également au sein du MLAC (comme de nombreux étudiants en médecine militants) où elle participe à des avortements clandestins. Après avoir participé à la remise en cause de la médecine comme pratique bourgeoise, Christian et Muriel arrêtent leurs études en 1974 pour devenir infirmiers, se coupant alors de leurs familles respectives qui désapprouvent cette réorientation. Ils quittent « Révolution ! » à la fin des années 1970<sup>68</sup>, continuant à militer syndicalement.

Une autre enquêtée, Suzanne, rejoint également le groupe « Révolution ! », mais plus tardivement (en 1974), après avoir arrêté ses études d'histoire, s'être investie dans le mouvement féministe (active au sein de la crèche sauvage des Beaux Arts) et avoir vécu en communauté.

---

<sup>67</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Christian et Muriel le 03/03/06.

Elle passe un CAP d'électricien dans une optique de revendication féministe du droit à investir des professions dites et pensées comme « masculines », et devient électricienne. C'est alors qu'elle se syndique à la CFDT et devient militante à « Révolution ! », tout en continuant à militer dans les réseaux féministes.

Le début des années 1980 marque pour ces enquêtés la fin d'un militantisme à l'extrême gauche et le temps des reclassements et des reprises d'études tardives : Suzanne se reconvertit dans l'informatique (après avoir obtenu un BTS), tout comme Christian qui obtient par le CNAM un diplôme d'ingénieur informaticien et s'installe à son compte en 1986. Muriel devient puéricultrice et occupe aujourd'hui un poste de directrice de crèche. Si Muriel et Christian, toujours en couple actuellement, continuent à se déclarer proches de la LCR, Suzanne se situe actuellement au « centre droit » sur l'échiquier politique.

L'évolution professionnelle et matrimoniale influe fortement sur l'évolution des goûts et préférences politiques : Suzanne s'est remariée à un informaticien plus jeune qu'elle, non militant, et est devenue chef d'une petite entreprise d'informatique ; tandis que Muriel et Christian n'ont jamais cessé d'être syndiqués et employés et le fait qu'ils soient restés en couple les relie en quelque sorte à un passé commun de « soixante-huitards » et aux dix années de militantisme révolutionnaire. Autrement dit, ces exemples soulignent un résultat beaucoup plus général de l'enquête sur les conditions sociales du désengagement politique : les séparations et recompositions conjugales sont des occasions de réorientations politiques et/ou de désengagement. En effet, les ruptures conjugales s'accompagnent la plupart du temps d'un renouvellement des réseaux de sociabilité, si bien que le coût du désengagement est fortement abaissé dans la mesure où l'acteur n'a pas à s'en justifier auprès de son conjoint et/ou de ses proches. Les liens affectifs fonctionnent en effet comme autant d'incitations, de lieux de renforcement des convictions, ayant des effets d'attestation mais également (sur un mode implicite) un rôle contraignant de forces de rappel à l'ordre<sup>69</sup>.

#### **d) La reconversion professionnelle de dispositions critiques d'enfants des classes populaires de gauche**

Nés entre 1947 et 1954, ce profil réunit exclusivement des enquêtés « nantais »<sup>70</sup>, enfants d'employés à la SNCF ou de petits fonctionnaires, catholiques (à une exception près) et de gauche. Ils reçoivent une éducation religieuse et une minorité s'engage à la JOC (Jeunesse

---

<sup>68</sup> Après avoir fait don à l'organisation de l'héritage que Muriel avait reçu de sa grand-mère maternelle, mettant en pratique le discours révolutionnaire de refus de l'héritage.

<sup>69</sup> À ce sujet, cf. Fillieule O., *Le désengagement, op. cit.*, et en particulier le chapitre de Passy F., "Interactions sociales et imbrications des sphères de vie", pp. 111-128.

Ouvrière Chrétienne). En 1968, ils sont au lycée ou en première année d'études supérieures (Jean-Luc est inscrit en lettres à l'université de Nantes, Véronique est en première année d'école d'éducateur spécialisé). Ils participent aux événements de Mai-Juin 68 à Nantes, se situant du côté du PSU.

Mai 68 joue ici un rôle de *socialisation politique d'alternation*, infléchissant leurs trajectoires politiques et professionnelles (et également familiales pour certains). En effet, politisés avec Mai 68, ils doivent choisir leur orientation professionnelle au lendemain des événements. « Petits intellectuels de première génération »<sup>71</sup> venant juste de franchir les portes de l'enseignement supérieur, leurs aspirations politiques vont jouer un rôle déterminant dans l'orientation professionnelle : c'est dans les professions de l'animation socio-culturelle, et d'aide aux populations défavorisées (éducateurs spécialisés) qu'ils importent leurs dispositions militantes. Nous renvoyons ici le lecteur au schème de reconversion des dispositions critiques dans la sphère de l'animation socio-culturelle, développé dans le chapitre précédent à travers l'analyse détaillée de la trajectoire de Louis.

Résumons les principales incidences de leur participation aux événements de Mai-Juin 68. Professionnellement, ils deviennent éducateurs et animateurs socio-culturels auprès de populations jeunes et défavorisées. Parallèlement, ils militent dans des associations de quartier, dans des organisations de soutien aux travailleurs immigrés (comme le GASPROM<sup>72</sup> pour Jean-Luc) et s'investissent également sur le plan syndical (CGT/CFDT). On les retrouve également dans tous les mouvements anti-nucléaires (notamment contre la centrale de Plogoff), dans les comités Larzac et dans des groupes féministes pour les femmes. Certains expérimentent la vie en communauté mais il s'agit d'une minorité, l'investissement des dispositions à la critique sociale se faisant principalement dans la sphère professionnelle et militante.

Aujourd'hui, ils votent pour les Verts (ou l'extrême gauche), militent syndicalement, et certains continuent à avoir des activités militantes dans des associations de lutte contre le racisme : Jean-Luc est ainsi militant à Ras'l'Front dans une ville du sud de la France où il est devenu directeur de collège après avoir été éducateur et formateur jusqu'au milieu des années 1980.

---

<sup>70</sup> On entend par là les enquêtés ayant scolarisé leurs enfants dans l'école Freinet enquêtée à Nantes.

<sup>71</sup> Nous les caractérisons ainsi dans la mesure où ils sont pour la plupart les premiers de leur famille à obtenir le baccalauréat, mais contrairement aux enquêtés que nous avons qualifié jusque-là d'intellectuels de première génération, ils ne poursuivent pas d'études supérieures longues.

<sup>72</sup> Le Groupement Accueil Service Promotion du Travailleur Immigré est une association nantaise créée en 1969, branche locale de l'ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés). Les enquêtés de ce profil sont très similaires à ceux du pôle des « chrétiens de gauche » de l'espace des ASTI décrit par M.H Lechien. Ils partagent en effet, avec une partie d'entre eux, des origines populaires, catholiques (de gauche) et l'expérience du déplacement social : cf. Lechien M-H., « Des militants de la « cause immigrée ». Pratiques de solidarité et sens privé de l'engagement », *Genèses*, 50, mars 2003, pp. 96-97.

### e) La participation syndicale à Mai 68 d'ouvriers, enfants d'ouvriers

Précisons d'emblée que les enquêtés réunis dans ce profil collectif constituent une sous-population « décalée » par rapport à l'ensemble du corpus, dans le sens où le fait de scolariser leurs enfants à l'école Ange-Guépin à Nantes ne correspondait pas à une stratégie éducative : ouvriers habitant alors dans les tours du quartier de Malakoff, ils ont inscrit leurs enfants à l'école de quartier sans même savoir qu'il s'agissait d'une école Freinet.

Nés entre 1945 et 1948, ils sont issus des classes populaires ouvrières nantaises et sont eux-mêmes devenus ouvrier(e)s. Ils n'ont connu aucune expérience militante (politique ou syndicale) avant 1968, ne s'intéressant pas (ou peu) à la politique jusque-là. En 1968, ils travaillent en usine et participent de manière « passive »<sup>73</sup> à l'occupation de leur lieu de travail (usine Beggy, Biscuiterie Nantaise, imprimerie), se situant politiquement du côté du PCF ou du PSU dans leurs questionnaires. Nous renvoyons ici le lecteur à l'analyse détaillée du mode de participation à Mai 68 d'Alain<sup>74</sup>, alors ouvrier pâtissier à la Biscuiterie Nantaise. Nous y montrions l'effet de politisation qu'ont pu avoir les occupations d'usine, familiarisant de nombreux ouvriers non syndiqués et peu intéressés par la politique avec les revendications et les pratiques syndicales<sup>75</sup>. Leur participation aux tâches militantes au cours des occupations les rapproche des syndicats présents dans leurs usines, auxquels ils confient la gestion du conflit<sup>76</sup>. Alain, comme Lucienne, se syndique à la CGT suite à leur participation aux événements de Mai-Juin 68<sup>77</sup>.

Mais il faut ici distinguer deux sous-populations, selon l'orientation politique des parents. En effet, les enquêtés issus de familles de gauche ou peu politisées, se syndiquent (voire adhèrent au PCF) dans les années qui suivent Mai 68, tandis que plusieurs enquêtés issus de familles de droite votent à gauche dans les années 1970 avant de se réorienter politiquement, à l'image de René qui vote pour le PS jusqu'en 1981 puis pour le RPR pour finalement voter aujourd'hui pour le Front National. Nous ne rentrerons pas dans l'analyse détaillée de ces trajectoires ouvrières marquées par un retour à la droite de l'échiquier politique au cours des années 1980, dans la

---

<sup>73</sup> On ne peut les associer aux ouvriers « attentistes » décrits par N. Hatzfeld (*i.e.* ouvriers en grève ne participant pas à l'occupation), mais ils ne sont pas non plus actifs, faisant acte de présence, mais « en silence ». Cf. Hatzfeld N., « Peugeot-Sochaux : de l'entreprise dans la crise à la crise dans l'entreprise », in Mouriaux R. et al. (dir.), 1968. *Exploration du Mai français*, t. 1, Terrains, *op. cit.*, p. 51-72.

<sup>74</sup> Cf. chapitre 2, partie B.2. Cf. également index des entretiens.

<sup>75</sup> Cf. Pénissat E., « Les occupations de locaux dans les années 1960-1970 : Processus sociohistoriques de « réinvention » d'un mode d'action », *Genèses*, 2005, no59, pp. 71-93.

<sup>76</sup> Xavier Vigna voit dans cette propension ouvrière à confier (sans déléguer) la direction et la gestion du conflit un des traits caractéristiques des grèves de Mai-Juin 68 : cf. *L'insubordination ouvrière dans les années soixante-huit. Essai d'histoire politique des usines*, PU de Rennes, 2007.

<sup>77</sup> Cf. Hatzfeld N., « 68 et les ouvriers de l'automobile : des vitrines sociales à la condition des OS, le changement des regards », in Dreyfus-Armand G., Frank R., Lévy M.F., Zancarini-Fournel M. (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000, p. 345-362 ; Pudal B., Retière J-N., « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, pp. 207-221

mesure où nous n'avons pas recueilli le matériau nécessaire<sup>78</sup>. De plus, cette évolution politique n'est pas liée à leur participation syndicale aux événements de Mai-Juin 68 (bien que nous ne puissions pas réellement le montrer). Il semble juste que l'on puisse conclure à l'absence de socialisation politique durable par l'événement dans le cas de modes de participation peu actifs et sans incidences professionnelles. Autrement dit, le rôle de fixation, durable, d'opinions et comportements politiques de gauche ne peut être imputé à la simple participation à la crise politique de Mai-Juin 68, ces résultats plaidant là encore pour une interprétation non mécanique du rôle de l'événement politique dans la formation de « générations politiques ».

Ce n'est pas tant la participation même à un événement politique collectif qui entraînera l'effet déstabilisateur dont parle K. Mannheim, que les incidences à court terme dans les mois/années qui suivent en termes de déplacements des réseaux de sociabilité, d'ouverture à de nouvelles fréquentations politiques, professionnelles, amicales et/ou amoureuses. Ainsi, l'insertion durable d'Alain ou de Lucienne dans des réseaux professionnels et syndicalistes, mais également familiaux de gauche vient renforcer, alimenter, des convictions politiques. Au contraire, en s'installant à son compte en tant qu'artisan vulcanisateur, René se retrouve dans une situation professionnelle d'encadrement (il dirige une SARL), et la situation financière difficile de sa petite entreprise lui donne le sentiment de « se faire avoir tous les jours »<sup>79</sup>. Il semble donc difficile de parler ici d'unité de génération, hypothèse que confirment les réponses négatives des enquêtés de ce profil à la question portant sur leur éventuel sentiment d'appartenance à une « génération de 68 ».

#### **f) Des femmes seules, déclassées et dépressives**

Cette dernière micro-unité de génération est singulière en cela qu'elle ne réunit pas des enquêtés sur la similarité des incidences politiques ou professionnelles de leur participation à Mai 68, mais en fonction des incidences conjugales et psychologiques. En effet, ce profil exclusivement féminin, rassemble des enquêtées nées entre 1944 et 1950, d'origines sociales, politiques et religieuses diverses, partageant l'expérience de dépressions longues, consécutives à des séparations. Si nous regroupons ici des femmes d'âge et d'origines sociales différentes c'est qu'il

---

<sup>78</sup> En effet, aucun entretien n'a été mené dans cette micro-unité de génération. Cela n'est pas le fruit du hasard : au vue de la problématique générale de l'enquête, seules les familles dans lesquelles les enfants considéraient qu'ils avaient hérité, d'une manière ou d'une autre, d'une « mémoire de 68 », ont été enquêtées par entretiens. Or dans ces familles, les enfants ont souvent découvert la participation de leurs parents aux événements de Mai-Juin 68 par mon intermédiaire...

<sup>79</sup> René présente toutes les caractéristiques des électeurs frontistes "ninistes" décrits par P. Lehingue : refus de se situer sur l'échiquier politique, degré de pessimisme très élevé, méfiance vis-à-vis d'autrui, mais surtout "le sentiment de dégradation" de leur situation : Lehingue P., "L'objectivation statistique des électors. Que savons-nous des électeurs frontistes?", in Lagroye J. (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003, p. 271.



nous semble que le genre est ici la variable significative pour rendre compte de ces familles d'expériences post-soixante-huitardes.

Une partie de ces femmes sont filles de militaires, ingénieurs ou artisans, catholiques pratiquants et conservateurs. Scolarisées dans des institutions religieuses, elles assistent aux événements de Mai-Juin 68 en spectatrices (quand elles ne sont pas enfermées chez elles par leurs pères). Bien que faiblement exposées aux événements, ils sont à l'origine d'une « prise de conscience », non pas politique, mais sociale : c'est l'existence de milieux sociaux différents de celui dans lequel elles ont grandi qui constitue la découverte majeure à cette époque. Nous avons montré dans le chapitre 2 que Paulette<sup>80</sup> découvre alors l'existence même de la gauche ; Frédérique<sup>81</sup> découvre que des filles de son âge peuvent participer à des événements politiques et qu'elles n'ont pas toutes reçu l'éducation religieuse et autoritaire qu'elle a connue ; Blandine, enfin, découvre l'altérité du monde social et la possibilité de rejeter l'ordre établi :

« Mai 68 a représenté une prise de conscience personnelle (libération de la parole en famille et au travail, entre amis) et de ma place dans le monde ; il faut dire que je sortais de 11 ans de pensionnat religieux ! À l'époque, aucune prise de conscience politique, je n'étais motivée que par le rejet violent de l'ordre établi, ce fut un point de départ à un lent mûrissement... »<sup>82</sup>

L'ouverture des possibles éprouvée en Mai 68 se concrétise ici dans la rencontre d'hommes plus politisés qu'elles, avec qui elles se marient dans les années qui suivent 1968 et aux côtés desquels elles se politisent et fréquentent des milieux socio-culturels radicalement différents de leur milieu social d'origine. Ces mariages sont très mal acceptés dans leurs familles et sont parfois l'occasion de ruptures familiales plus ou moins longues et douloureuses. Dominique suit ainsi un chercheur en économie avec qui elle part vivre une expérience de retour à la terre et de vie en communauté ; Paulette (chapitre II.B.5) se marie avec un animateur socio-culturel et découvre le syndicalisme, le militantisme anti-nucléaire et les revendications féministes ; Yvette épouse un professeur de musique découvrant avec lui les milieux contre-culturels nantais. Ces femmes remettent en question, aux côtés de leurs maris, tous les fondements de leur éducation, vivant alors une réelle resocialisation, au prix de fortes tensions identitaires, comme l'explique par exemple Paulette à propos du baptême de ses filles :

---

<sup>80</sup> Née en 1946, Paulette est fille d'un militaire et d'une femme au foyer, catholiques pratiquants et conservateurs. En 1968, elle est aide-puéricultrice au CHU de Nantes : cf. chapitre 2.

<sup>81</sup> Née en 1950, Frédérique est la fille d'un officier de carrière. Elle est en classe de première en 1968.

<sup>82</sup> Extrait d'une lettre que Blandine a adjointe à son questionnaire. Née en 1945, Blandine est fille d'hôteliers, catholiques pratiquants et conservateurs.

« Patrick ne voulait pas les baptiser et même si je comprenais et que j'étais assez d'accord avec lui, c'était un tel affront à mes parents, c'était juste inconcevable pour eux et douloureux pour moi de leur faire subir cela... »

Après avoir rompu avec les cadres sociaux, les valeurs et les visions du monde intériorisées dans leur milieu social d'origine, reconstruisant leurs vies autour de celle de leur conjoint, ces femmes voient leurs maris les quitter à la fin des années 1970 ou au cours des années 1980. Ces séparations les laissent doublement esseulées : séparées des hommes avec qui elles avaient reconstruit un sens à leur existence, elles se retrouvent également coupées de la plupart des relations militantes et amicales que les couples avaient tissées, dans la mesure où ces réseaux de sociabilité étaient structurés autour des figures masculines des couples. Ces femmes déchirées entre un habitus primaire qu'elles ont partiellement refoulé pour réussir à intérioriser un système de dispositions ajusté à leurs nouveaux milieux (social, professionnel et politique) qui à présent les rejettent, connaissent des années de dépression. Blandine explique ainsi les années de psychanalyse et son « retour aux valeurs traditionnelles » au début des années 1990 (alors qu'elle votait à gauche depuis 1968, elle se situe à droite de l'échiquier politique depuis la fin des années 1980) :

« 1981, je rentre dans la vie "active" après une remise à niveau Bac pour entrer à l'école d'assistante sociale, de 77 à 78. Ce centre ne préparait pas seulement aux examens, l'expression corporelle y était de mise, ainsi que la peinture, la découverte de la poésie... Nous formions une population bigarrée en recherche professionnelle, 30 ans de moyenne d'âge, à l'affût de toutes ouvertures sur le monde. Je me souviens ce temps fort, lors de rencontres avec des médecins palestiniens membres du Fatah, venant nous parler sans relâche de l'histoire de leur pays. Voter à gauche deux ans après cette expérience allait de soi, *nous attendions le grand soir*. [...] »

Mon retour aux valeurs traditionnelles a coïncidé avec la fin d'une très longue psychothérapie entamée, dès 1981 à la suite du départ de mon conjoint. Retour au réel, donc, à partir de 1991 j'adhère au gaullisme, je perds beaucoup d'amis et retrouve l'estime de mes parents. »

Le « retour aux valeurs traditionnelles » qu'opère Blandine n'est qu'une des formes possibles de résolution des tensions identitaires. Frédérique a recours à un « psychanalyste victimologue féministe » et devient orthophoniste à partir de 1980 après cinq années de dépression. Elle écrit à la fin de son questionnaire :

« Je suis séparée de mon mari mais il reste le père de mon enfant et un ami. Tout cela je n'ai pu le dire dans le questionnaire. Je subis une situation d'injustice, je n'ai pas pu le dire. 68 a participé à découvrir des idéaux de pensée et j'en ai subi des conséquences graves dans ma vie, ça je n'ai pas pu le dire, mais ça existe, la preuve ».

De plus, ces séparations n'ont pas les mêmes coûts psychologiques et matériels pour ces femmes et leurs ex-conjoints : en effet, ce sont elles qui se retrouvent, dans la majorité des cas, avec la charge des enfants et qui connaissent de plus grandes difficultés à se reclasser professionnellement (cf. chapitre 3), si bien que la plupart d'entre elles ont des trajectoires professionnelles heurtées, marquées par des périodes de chômage. Le déclassement social de ces femmes vivant seules pour la plupart au moment de l'enquête, couplé aux incidences personnelles, entraîne des sentiments de repli sur soi et de désinvestissement, voire de désaveu de la classe politique, à l'image de Martine qui a été successivement secrétaire, employée de banque et aujourd'hui au chômage :

« Je dois trouver un travail à la fin de l'année. J'ai 55 ans et je ne suis pas sûre d'en trouver. Peut-être finirai-je clocharde. [...] Ma vie a été une succession de déceptions : grande déception de la gauche caviar qui ne nous a pratiquement rien donné : j'avais voté Mitterrand, pour voir... (...) Tant que l'on aura à la tête de notre gouvernement des charlatants assoiffés de pouvoir, tant de droite que de gauche, qui se moquent pas mal du devenir des Français, on se sous-développera de plus en plus. (...) je suis à la fois anar et réac selon ce qu'on nous fait subir. »<sup>83</sup>

Un autre sous-profil que l'on a réuni au précédent est constitué de femmes issues de familles de gauche, actives et proches des groupes d'extrême gauche en Mai 68 alors qu'elles sont étudiantes, investies dans les mouvements féministes et la rénovation critique du quotidien au cours des années 1970. Elles participent alors activement à la remise en cause des rapports sociaux de sexe et contribuent à l'invention de nouvelles normes genrées (dans la sphère familiale, l'éducation, le couple, mais plus largement dans toute scène sociale). Séparées comme les précédentes, elles sont par contre souvent à l'origine des ruptures conjugales. Néanmoins, se remettre en couple, pour ces féministes ayant remis en cause le système de genre dans leur vie quotidienne, suppose de trouver un partenaire qui accepte de nouvelles normes genrées dans la vie conjugale et cela ne s'avère pas toujours évident. Le coût du retour à des formes de vie conjugale « classiques » après quelques mois/années d'expérimentation de collectifs domestiques élargis apparaît ainsi largement plus élevé pour les femmes de notre corpus dont l'*habitus* féminin a été profondément ébranlé. Certaines d'entre elles vivent alors de longues années de dépression : Tania, fille d'enseignants de gauche, conseillère principale d'éducation, est en dépression depuis 1990 et écrit : « d'une rupture affective est venue ma sortie du militantisme » ; Josette, fille d'un chauffeur de taxi et d'une aide-comptable devenue ingénieur d'études à l'université de Vincennes, divorcée en 1979, entame une psychanalyse

---

<sup>83</sup> Extraits des commentaires écrits de Martine dans les marges de son questionnaire. Née en 1950, Martine est fille d'un ingénieur et d'une femme au foyer, catholiques (non pratiquants), de droite.

en 1984 et quitte Paris en 1990 suite à une dépression nerveuse, arrêtant alors de travailler et s'installant chez sa mère.

Le caractère tragique de ces trajectoires collectives de femmes déclassées, seules, dépressives, partagées entre ressentiment et nostalgie vis-à-vis de Mai 68 et des années qui ont suivi doit être rapporté au degré d'infléchissement de leurs trajectoires (et de leur façon d'être femmes) suite à Mai 68 et à la disparition brutale des cadres sociaux dans lesquels elles avaient reconstruit leur existence (cadre conjugal en premier lieu, mais également réseaux de sociabilité). On peut parler ici de trajectoires de conversions inabouties (révélées par les différentes formes de retour à la sphère familiale d'origine) dans la mesure où les conditions matérielles, affectives et symboliques nécessaires à l'accompagnement de la conversion ont fait défaut suite aux ruptures conjugales et affectives qu'elles ont connues.

## Conclusion de la deuxième partie :

---

Arrivés au terme de la deuxième partie de la thèse (et des chapitres traitant des trajectoires soixante-huitardes), et avant de procéder à l'analyse des incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » (celle des enfants), nous voudrions revenir ici sur la construction d'ensemble de la démonstration pour en tirer quelques conclusions sur la formation de « générations politiques ».

En quoi la participation à une crise politique d'ampleur, telle Mai 68, a-t-elle pu infléchir (ou non) des trajectoires individuelles ? Ce fil rouge a guidé notre réflexion et nos questionnements tout au long des cinq premiers chapitres. Pour saisir les formes de politisation induites par l'événement Mai 68, il nous a fallu dans un premier temps remonter aux racines de l'engagement (chapitre 1). Présument que les conséquences de la participation à une crise politique étaient par ailleurs liées aux pratiques de participation elles-mêmes, nous avons répertorié diverses formes de participation aux événements de Mai-Juin 68 (chapitre 2). Nous avons montré que celles-ci ne sont pas réductibles aux schèmes de politisation antérieurs et qu'elles sont également corrélées à l'âge, à la disponibilité biographique à l'événement, au statut en Mai 68 (étudiant vs salarié), au sexe, à l'offre politique locale, etc.

Au fil de la deuxième partie, nous avons exploré « l'après Mai 68 », en tentant de répondre, par différentes approches et à l'aide de matériaux quantitatifs et qualitatifs, à deux questions principales : quels sont les effets (politiques, professionnels et privés) produits par la participation à Mai 68 ? Et comment (par quels processus) l'événement agit-il sur des trajectoires individuelles et collectives ?

Le traitement statistique des questionnaires d'enquête nous a tout d'abord permis d'objectiver l'existence d'incidences politiques, professionnelles et privées du militantisme en Mai 68, à court, moyen et long terme. Autrement dit, le chapitre 3 démontre l'effet socialisateur de l'événement politique, en mettant en évidence ce que le militantisme *produit*. Pour ne pas tomber dans une interprétation mécaniste du rôle de l'événement politique et tenter de comprendre comment celui-ci peut induire des formes de politisation distinctes, le chapitre suivant privilégie une approche qualitative et compréhensive. L'analyse de récits de vie nous a permis d'explorer des processus identitaires, des stratégies individuelles et/ou collectives mises en œuvre par les enquêtés pour faire face aux contraintes, potentiellement dissonantes, de reclassement social et de fidélité à soi (aux idéaux passés). L'analyse contextualisée et

comparée de ces trajectoires met en évidence l'importance du contexte socio-politique : état de l'offre politique et des rapports de force entre organisations de l'espace contestataire, attractivité relative d'une cause selon la conjoncture historique, évolutions du « cours » des coûts et rétributions du militantisme<sup>1</sup>, etc. Mais elle souligne également le rôle de l'évolution professionnelle et familiale des enquêtés, d'une part dans la mesure où le coût du militantisme s'élève avec la concurrence d'investissements familiaux et professionnels, d'autre part dans la manière dont ceux-ci s'« arrangent » avec leur passé militant, négocient la fidélité – vis-à-vis d'eux-mêmes et vis-à-vis des autres significatifs – et le rétablissement social. Les notions de « continuité » et de « rupture » sont relatives au référentiel d'observation. Les acteurs se déplacent, socialement, géographiquement, politiquement, au sein d'organisations militantes qui elles-mêmes sont en translation au sein d'un espace contestataire dont les frontières sont mouvantes. Ces différents déplacements ne sont de plus pas synchrones et ont leurs propres référentiels temporels. Il en résulte une certaine difficulté à nommer ces déplacements (renforcement, alternation, conversion...), d'autant que certains processus de conversion pourront apparaître comme de réelles ruptures si l'on compare des schèmes de vision du monde, ou au contraire comme des continuités si l'on observe des pratiques. Réciproquement, on peut constater une continuité dans les représentations du monde et les convictions politiques, et des pratiques (militantes, professionnelles, etc.) dissonantes.

Enfin, la continuité des pratiques électorales – par exemple voter à gauche de 1968 à aujourd'hui – peut témoigner d'une *socialisation de conversion* induite par la participation à Mai 68 chez des acteurs issus de familles de droite, qui votaient à droite jusque-là, là où pour d'autres, elle n'attestera que d'une *socialisation de confirmation*. Les données recueillies sur l'« après Mai 68 » ne sont donc significatives que par rapport à l'amont : forme supplémentaire de relativité. On ne peut donc comprendre ce que produit le militantisme sans analyser conjointement ce dont il est le produit. C'est la place de Mai 68 dans la pente sociale et politique des trajectoires qui peut rendre compte, en définitive, des formes qu'ont prises les rencontres entre habitus et situation critique et de leurs conséquences. C'est pourquoi nous avons tenté, dans le chapitre 5, d'assembler les différentes pièces du puzzle, relatives à « l'avant », au « pendant » et à « l'après » Mai 68, pour les mettre en relation et faire émerger des trajectoires collectives de « soixante-huitards ». Cette tentative de synthèse et de construction d'un espace social des trajectoires soixante-huitards apporte des éléments

---

<sup>1</sup> Daniel Gaxie écrit à ce sujet que « la structure d'offre et d'opportunités de rétributions d'une organisation est évolutive », in « Rétributions du militantisme... », *art. cit.*, p. 180.

empiriques pour revisiter la question de la formation des générations politiques et ouvrir la boîte noire du « rôle socialisateur de l'événement ». Nous ne détaillerons pas l'ensemble des apports de l'enquête pour ne souligner, en guise de conclusion, que quelques résultats et/ou hypothèses concernant le rôle socialisateur de l'événement.

En associant à un événement politique, un « effet socialisateur » qui viendrait déstabiliser, de manière similaire, les trajectoires de toutes celles et ceux qui y participent, la conceptualisation en termes de génération fait écran à ce qui se produit en amont d'une part, à ce qui se passe pendant (variables situationnelles) de l'autre, mais également à ce qui se joue après, empêchant par là même de comprendre comment l'événement politique « agit » sur des trajectoires individuelles<sup>2</sup>. S'il est judicieux de conserver la notion de *dynamique déstabilisatrice*<sup>3</sup> pour caractériser la rencontre entre trajectoire individuelle et événement collectif, l'enquête montre que tous les participants ne sont pas déstabilisés de la même manière : cela dépend des schèmes de politisation antérieurs à l'événement, du moment de l'entrée dans le militantisme (tournant des années 1960, entre 1963 et 1967, ou avec Mai 68), ainsi que des formes de participation et donc du degré d'exposition à l'événement. Nous proposons ainsi de parler et de construire des *micro-unités de générations* marquées par des « empreintes du temps » similaires, c'est-à-dire des formes de déstabilisation, politiques, professionnelles et privées, comparables. Ces dernières ne sont pas le simple fruit d'une participation à Mai 68. Elles sont le produit d'une forme de militantisme en Mai 68 elle-même générée par une histoire antérieure, individuelle et collective, qui s'exprime dans le temps court<sup>4</sup> de l'événement, en fonction de la disponibilité biographique, du lieu, du sexe, du degré d'exposition, des rencontres dans le contexte de conjoncture fluide, etc.

Enfin, les résultats de l'enquête permettent d'avancer quelques éléments de réponse à la question des processus par lesquels un événement déstabilise, ou non, des trajectoires sociales. La mise en suspens, au moins relative, des rapports sociaux routiniers, amplifiée par la généralisation de la grève en Mai-Juin 68, entraîne une très forte rupture dans les rythmes sociaux ordinaires, les repères quotidiens, la gestion des déplacements, créant une situation

---

<sup>2</sup> Cf. Pagis J., « Génération : un concept écran. Quelques résultats empiriques sur les conditions sociales de l'identification à une « génération de 68 » », communication au colloque « Mai 68, creuset pour les sciences de l'homme ? », organisé par la Société française pour l'histoire des sciences de l'homme, 10-12 sept. 2008.

<sup>3</sup> Mannheim K, *Le problème des générations*, op. cit., p. 59-60.

<sup>4</sup> Cf. Gobille B., « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 63<sup>ème</sup> année, mars-avril 2008, p. 321-349.

d'ouverture des possibles biographiques et collectifs<sup>5</sup>. On peut en lister ici les conséquences pratiques :

- Cette ouverture des possibles peut **permettre** des rencontres habituellement improbables entre des populations d'acteurs investis dans des scènes sociales non sécantes en temps routinier<sup>6</sup>. Ces expériences de transgression des barrières symboliques habituellement érigées entre acteurs sociaux ont elles-mêmes diverses incidences, dont deux principales : elles entraînent le dévoilement de ces frontières et peuvent ainsi susciter leur remise en cause ; elles peuvent être à l'origine d'importants **déplacements sociaux** (cf. chapitre 4.A).
- La participation à Mai 68 peut également **accélérer** des processus identitaires en cours (notamment de mobilité sociale, mais également de conversion au militantisme) en **renforçant** des convictions et/ou en **légitimant** des aspirations contenues et restées inavouables jusque-là, vécues sur le mode de l'illégitime.
- Chez les acteurs qui vivent déjà une adhésion imparfaite à leur rôle social à la veille de Mai 68 (cf. chapitre 1), la participation aux événements peut **amplifier** le sentiment de ne pas être ajusté à son rôle et **déclencher** ainsi des ruptures professionnelles, politiques, voire familiales.
- L'unidimensionnalisation de l'identité, caractéristique des conjonctures de crise et liée à la synchronisation des crises sectorielles et à la déssectorisation, est pour d'autres un puissant révélateur de contradictions et décalages habituellement gérés par une séparation des différentes scènes sociales dans lesquelles un acteur est investi. En **révélant des désajustements**, la crise entraîne une modification des représentations de soi et peut rendre soudainement insupportables les « petites soumissions qui font le consentement »<sup>7</sup>, suscitant une **prise de conscience** politique.
- Enfin, la dérégulation sociale propre aux moments critiques entraîne un **bouleversement du sens des limites** (plus ou moins important et durable). L'ouverture des possibles se matérialise ici par l'extension des aspirations et des attentes, bouleversant l'harmonie préétablie qui ajuste habituellement, et de manière « invisible », les attentes aux possibilités objectives de les satisfaire. Ces dernières, en revanche, ne sont pas fortement modifiées, à certaines exceptions près, soulignées dans les chapitres précédents.

---

<sup>5</sup> Cf. chapitre 2 pour un développement de cet aspect des « moments critiques ».

<sup>6</sup> Qu'il s'agisse des rencontres entre militants étudiants et militants ouvriers, entre les « katangais » et des étudiants de la Sorbonne, entre des salariés de divers secteurs et des marginaux rejetant le salariat, etc.

<sup>7</sup> Jasper J., « L'Art de la protestation collective », in Cefaï D., Trom D. (dir.) *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2001, p. 146



L'événement peut ainsi générer des aspirations déçues en augmentant le hiatus entre attentes et satisfactions, ce qui sera à l'origine de stratégies diverses pour faire face à ce désajustement et maintenir l'intégrité personnelle (cf. chapitre 4).

Ces résultats invitent à revisiter la question de la frustration relative, critiquée à juste titre par la nouvelle sociologie des mobilisations<sup>8</sup>, sous un angle nouveau. En effet, la plupart des travaux mobilisant les théories de la frustration relative l'associent au déclassement social dans une chaîne de causalité selon laquelle le déclassement susciterait la frustration qui engendrerait à son tour le militantisme. Or nos résultats montrent que la participation à un événement comme Mai 68 peut entraîner diverses formes de frustration relative, invitant à dissocier cette question de celle du déclassement, voire à la retourner. Le déclassement social semble, dans certains cas, résulter de ces aspirations déçues (dans les cas, par exemple de réorientations professionnelles dans le secteur social d'enquêtés ingénieurs, incapables d'endosser un rôle d'encadrement). Ainsi, de la même manière que le déclassement social est une des incidences possibles du militantisme en Mai 68 (cf. chapitre 3), nos résultats montrent que la frustration relative peut être une incidence du militantisme<sup>9</sup> (et non plus une cause) et invitent à l'appréhender sans misérabilisme<sup>10</sup> et comme source de multiples stratégies, et mobilisations (individuelles et collectives) pour y faire face.

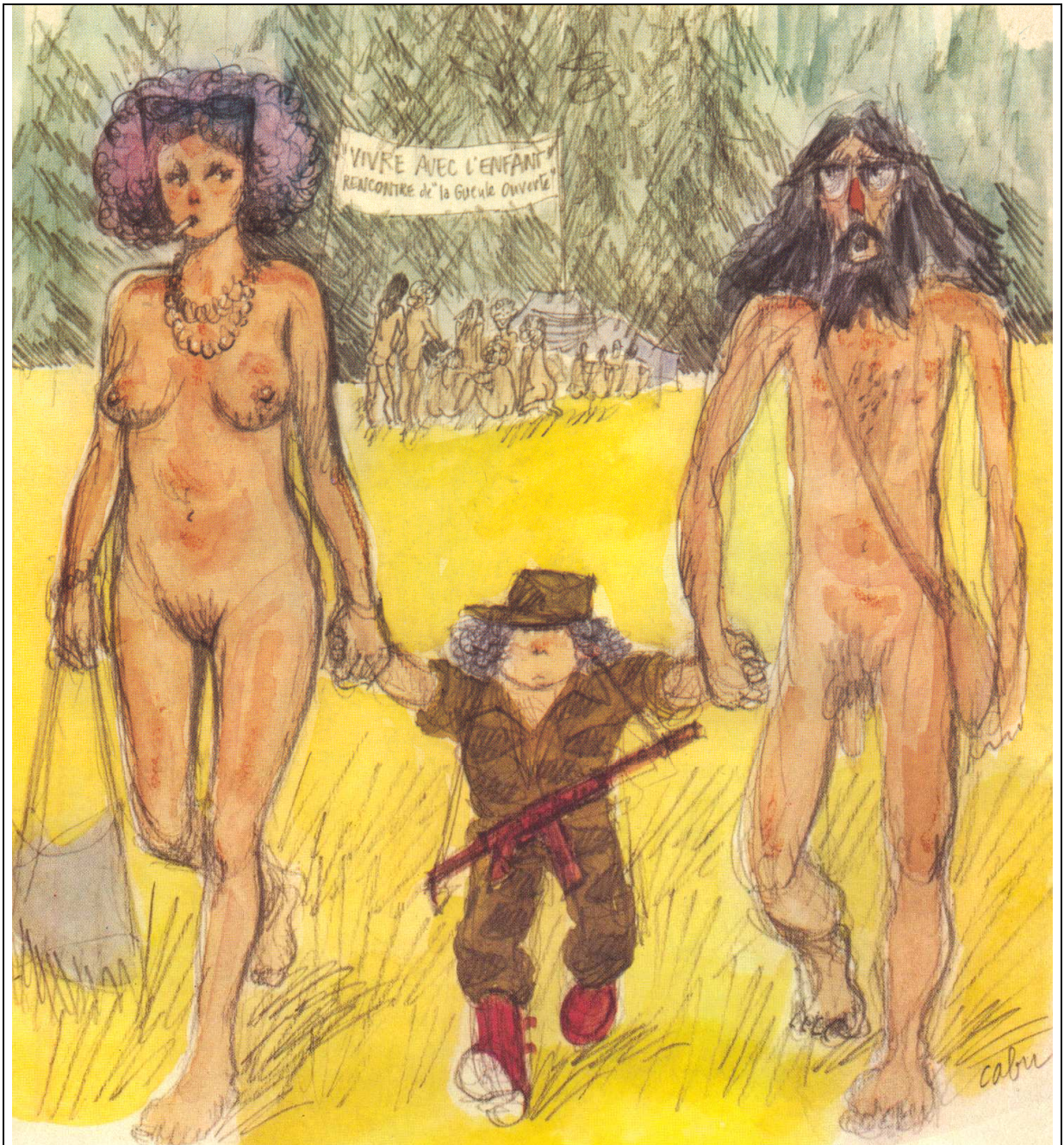
---

<sup>8</sup> Qui a souligné, par la voie de nombreux chercheurs, qu'il y avait toujours assez de frustrations pour expliquer une mobilisation, et dénoncé le misérabilisme souvent associé aux théories du déclassement et de la frustration relative. Michel Dobry écrit par exemple que « les ressorts sociaux des crises politiques ne se situent pas exclusivement, ni même, sans doute, de façon privilégiée, dans la pathologie et les « déséquilibres » sociaux, les déceptions ou les frustrations (aussi « relatives » fussent-elles), les déviations psychologiques ou encore dans les poussées d'irrationalité, individuelles ou collectives », dans *Sociologie des crises politiques...*, op. cit., p. 14. Cf. également Fillieule O., Péchu C., *Lutter ensemble. Les théories de l'action collective*, Paris, l'Harmattan, 1993.

<sup>9</sup> C'est également un des résultats soulignés par Johanna Siméant à propos de militants de la cause des sans-papiers : « Il importait donc de revenir sur un autre aspect de ces mobilisations immigrées, en l'occurrence la façon dont des engagements soutenus dans la cause des sans-papiers sont susceptibles d'avoir eu des effets sociaux réels tels que le déclassement, qui en retour ont eu pour conséquence de conforter un investissement militant que rien à l'origine n'aurait permis de relier au déclassement », dans *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Politique, 1998, p. 421.

<sup>10</sup> Nous rejoignons en cela une des conclusions de C. Traïni, pour qui « il convient de se garder des implicites misérabilistes trop souvent associés aux théories du déclassement ou de la frustration relative. Les individus affectés par une situation de paradoxe pragmatique ne sont pas forcément des personnes souffrantes, indigentes, affligées par une trajectoire sociale en forme de descente aux enfers. Plus fondamentalement encore, la perspective adoptée nous incite à récuser cette conception disjonctive selon laquelle les individus ne pourraient expérimenter que deux conditions alternatives : la cinglante déception de leurs aspirations les plus secrètes ou, au contraire, la coïncidence harmonieuse des attentes et des gratifications effectivement obtenues », *Émotions...*, op. cit., p. 106

**Troisième partie : Des « héritiers de Mai 68 » ?  
Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième  
génération »**



« La non-directivité : il faudra qu'on en reparle »

Source : Dessin tiré du journal *Hara Kiri*, n° 154, juillet 1974, signé de Cabu

Légende : sur la banderole : « Vivre avec l'enfant. Rencontre de « La gueule ouverte » »

## Introduction de la troisième partie

---

« Nous n'avons pas vingt ans, nous n'avons pas trente ans, mais déjà dans la bouche comme un goût de terre brûlée. Car voici bien longtemps que nous sommes partis en quête. En quête de nos aînés. (...) En vain. [...] Nous avons donc lu *Tigre en papier*, le roman d'Olivier Rolin, ancien dirigeant de la très maoïste gauche prolétarienne. Là s'énonce clairement, et sans doute comme nulle part ailleurs, le fantasme inouï de la cohorte soixante-huitarde : avoir été non pas *une* génération, même glorieuse, même flamboyante, mais l'ultime génération. Celle qui peut s'écrire avec une majuscule de majesté, jusqu'à se passer d'article défini : l'autobiographie de ce collectif tapageur ne s'est-elle pas intitulée, naguère, *Génération* ? Autrement dit : après nous, le désert. [...] Nous (...) nés encore plus tard que ceux qui étaient nés trop tard, bien après l'Histoire ; nous qui n'avons rien vu, rien vécu, et qui avançons sans maîtres ni boussoles. Telle est l'injonction contradictoire où nous nous débattons : d'un côté, recueillir l'héritage des aînés, qui montèrent jadis à l'assaut du ciel ; de l'autre, acquiescer à leur conviction, selon laquelle « l'utopie, c'est fini » »<sup>1</sup>.

« Il est préférable, pour toute la vie ultérieure, d'avoir 20 ans en 1968, lorsque le taux de chômage dans les deux ans de la sortie des études est de 5 %, qu'en 1994, où ce taux culmine à 33 %. Le plein emploi à l'entrée dans la vie adulte est une ressource collective inestimable qui n'a pas été transmise »<sup>2</sup>

Après avoir analysé les incidences biographiques du militantisme en Mai-Juin 1968 sur les trajectoires politiques, professionnelles et familiales d'une population d'acteurs de ces événements, la troisième partie de la thèse se propose d'étudier les devenir de leurs enfants. La question qui sous-tend cette partie est aussi simple à exprimer que complexe à analyser : en quoi la participation de leurs parents aux événements de Mai-Juin 1968 a-t-elle pu avoir des incidences sur les trajectoires socio-politiques de ces « enfants de soixante-huitards » ? Autrement dit, un événement politique comme Mai 68 peut-il avoir une influence sur la « deuxième génération », celle des enfants, qui n'y a pas participé ? Et si oui, par quels vecteurs ? Peut-t-on parler d'« héritiers de 68 » pour ces enquêtés nés entre 1962 et 1987, et déceler des profils collectifs d'« enfants de soixante-huitards » ? De quoi ont-ils hérité : d'une mémoire familiale de Mai 68 ? D'opinions politiques ? De dispositions à l'engagement ? De principes de vision et de division du monde social ? Comment, enfin, négocient-ils ces « héritages » dans un contexte socio-politique radicalement différent de celui de la fin des années 1960 : quelles places, familialement et socialement acceptables, ont-ils trouvés dans une société qu'ils ont appris, enfant, à dénoncer ? Ce sont toutes ces questions touchant aux

---

<sup>1</sup> Birnbaum J., *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Editions Stock, 2005, p. 11-12.

<sup>2</sup> Chauvel L., « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, n° 96, 1, 2006, p. 41.

logiques de transmission d'héritages politiques de Mai 68 que nous aborderons dans les trois derniers chapitres de la thèse. Mais pour ce faire, nous nous attacherons tout d'abord à contextualiser le corpus des « enfants » (sous-parties 1 et 2), pour livrer ensuite quelques résultats comparatifs des deux générations enquêtées (3), avant de présenter des données d'ensemble relatives à la nature des « héritages soixante-huitards » (4).

## **1) Les enfants au cœur de la rénovation critique du quotidien et de l'école**

Pour analyser les formes de socialisation politique<sup>3</sup>, familiales et scolaires, qu'ont connu les enquêtés, commençons par rappeler la spécificité du corpus étudié quant aux stratégies éducatives mises en œuvre tant par les parents que par les instituteurs. Tous les « enfants » enquêtés ont été scolarisés dans des écoles primaires publiques expérimentales qui s'opposaient, au cours des années 1970 et 1980, à l'ordre scolaire dominant par des pratiques pédagogiques subversives<sup>4</sup> que nous décrivons dans le chapitre 6. Or pour la majorité des « parents » enquêtés, ce choix de scolarisation vient prolonger leurs stratégies éducatives marquées par la transposition de schèmes de perception et d'action politiques à la sphère familiale (analysées dans le chapitre 6 également). Bien que le psychanalyste autrichien, Wilhelm Reich, n'ait pas été une référence pour l'ensemble des enquêtés, ce qu'il écrit, en 1972, à propos de l'école et la famille résume assez l'« humeur anti-institutionnelle » importée dans la sphère éducative<sup>5</sup> : « La famille et l'école ne sont de nos jours, d'un point de

---

<sup>3</sup> Nous nous inscrivons ici dans la lignée des travaux abordant la socialisation politique dans un sens large, c'est-à-dire considérant que le rapport politique des acteurs au monde social « englobe tout un ensemble de représentations qui débordent largement du champ politique au sens strict : représentations des divisions sociales, des rapports de classe, des mécanismes de privation et de distribution, hiérarchisation des conflits, mais aussi manières d'être et de faire qui situent l'individu, lui assignent une place politique, et qui, sans être obligatoirement l'expression consciente d'une prise de position, font politiquement sens aux yeux des autres et des institutions » : Maurer S., *Ecole, famille et politique : Socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique*, Dossier d'Étude de la CNAF, N°15, décembre 2000, p. 8.

<sup>4</sup> Nous reprenons ici l'acception bourdieusienne du terme de subversion, c'est-à-dire comme l'action de dévoiler l'arbitraire des mécanismes de transmission/reproduction dans un objectif de renversement de l'ordre établi : « La critique subversive tend à restreindre toujours davantage la sphère de ce qui est légitimement transmissible par le dévoilement de l'arbitraire du mode de transmission en vigueur et des motivations intéressées des sociodécidées visant à le justifier », in Bourdieu P., *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, Ed. de Minuit, 1989, Paris, p. 411.

<sup>5</sup> Les modèles éducatifs mis en œuvre dans les familles enquêtés sont divers et la présentation succincte qui en est faite ici peut apparaître – à juste titre – caricaturale ; mais la socialisation primaire de ces enquêtés fait l'objet du chapitre 7 où nous rentrerons dans la description des différents modèles éducatifs, l'idée étant ici d'opérer une première contextualisation de l'ensemble du corpus.

vue politique, rien d'autre que des ateliers de l'ordre social bourgeois destinés à la fabrication de sujets sages et obéissants »<sup>6</sup>.

Nous insistons sur cette première (et sommaire) contextualisation d'ensemble du corpus afin de rappeler que la thèse ne porte pas sur le devenir de l'ensemble (ou d'un corpus représentatif) des « enfants de soixante-huitards », mais sur celui d'enfants dont les parents ont considéré, à un moment de leur trajectoire, que la politique ne se limitait pas au militantisme au sein d'organisations politiques plus ou moins structurées mais qu'elle engageait l'ensemble des rapports sociaux, et en premier lieu, les rapports éducatifs. La politique a ainsi franchi – de diverses manières – « la barrière symbolique du seuil »<sup>7</sup> de ces familles et la population enquêtée se caractérise donc, dans l'espace des « soixante-huitards », par la consistance (relative) des pratiques éducatives avec des discours de dénonciation des « institutions de reproduction de l'ordre social »<sup>8</sup>.

S'opposant ainsi à l'institution familiale et ses normes de parenté puis à l'institution scolaire et ses normes pédagogiques, la majorité des enquêtés participe à la redéfinition du « métier de parents » - et par conséquent du métier d'enfant<sup>9</sup> – en expérimentant de nouvelles normes de parenté, de nouvelles normes domestiques, de nouvelles normes pédagogiques, etc, que leurs enfants sont les premiers à éprouver<sup>10</sup>.

Le corpus de familles sur lequel nous nous proposons d'étudier la transmission des goûts et préférences politiques (voire des dispositions à l'engagement) s'avère ainsi doublement « expérimental » dans la mesure où parents et instituteurs ont contesté, dans leurs pratiques

---

<sup>6</sup> Reich W., *La lutte sexuelle de la jeunesse*, Paris, Maspero, 1972, p. 106.

<sup>7</sup> Bourdieu P., « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1993, vol. 100, 1, p. 33.

<sup>8</sup> Si la critique des institutions familiale et scolaire est très largement répandue chez les ex-soixante-huitards, elle est plus rarement appliquée à la sphère familiale et à ses propres enfants, d'où le caractère « expérimental » du corpus enquêté.

<sup>9</sup> J.C Chamboredon et J. Prévot décrivent dès 1973 ce processus d'invention « d'une définition nouvelle de l'enfance » du fait de l'évolution sociale du recrutement des instituteurs et plus largement d' « agents intéressés à la fois par et à cette transformation dans la mesure même où ces changements de contenu sont liés à une modification du sens de la profession qu'ils exercent », in. Chamboredon J-CI, Prévot J., « Le "métier d'enfant": Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle », *Revue française de sociologie*, Vol. 14, n°3, Juillet-Septembre, 1973, p. 317-318.

<sup>10</sup> Si ces normes éducatives (décrites au chapitre 6) peuvent paraître « subversives » et distinctives au début des années 1970, elles se sont depuis largement généralisées. En effet, de la même manière que les programmes d'IUFM des années 1990-2000 mettent en avant des méthodes pédagogiques pensées et vécues comme « révolutionnaires » au début des années 1970 dans les écoles expérimentales, l'autonomie des enfants, l'apprentissage par projets et plus largement les représentations de l'enfance et les pratiques éducatives minoritaires et « contre-culturelles » (dans les années 1970) se sont fortement normalisées depuis :cf. Singly de F., *La cause de l'enfant*, in Singly de F. (dir.), *Enfants adultes : vers une égalité de statuts ?*, Universalis, Paris, 2004, pp. 7-13 ainsi que les divers travaux de cet auteur sur la « famille contemporaine ».

pédagogiques, les logiques mêmes qui sous-tendent les processus de transmission (considérés comme les rouages de la reproduction sociale). D'où l'ambivalence qui caractérise les modèles éducatifs mis en œuvre par ces « reproducteurs » (parents, instituteurs) qui ne voulaient pas reproduire<sup>11</sup> (l'ordre social), et les diverses formes d'incohérence observées dans les pratiques. A l'origine de celles-ci, on sera amené à se demander pourquoi et quand les enquêtés font-ils un/des enfants ? Au-delà de leur opposition aux formes autoritaires de transmission, on confrontera ce qu'ils disent avoir voulu transmettre à ce dont leurs enfants disent avoir hérité. On se demandera enfin si certaines pratiques éducatives (et lesquelles) ont pu minimiser l'influence socialisatrice parentale, et si cela s'est fait au profit d'autres agents de socialisation potentiellement dissonants<sup>12</sup> (comme le laisse sous-entendre le dessin de Cabu ci-dessus).

Ces quelques questions suffisent à mettre en évidence la complexité et l'ambivalence des processus de transmission dont cette troisième partie fait l'objet, ainsi que l'étendue des incompréhensions possibles entre générations familiales et des hiatus entre intentions éducatives et incidences biographiques objectives. D'autant que la famille et l'école primaire ne sont pas les seuls agents de la socialisation des enfants et que ces derniers se retrouvent confrontés, à la sortie de l'école primaire (ou au moment où ils quittent ces écoles expérimentales) à un système scolaire, puis à un marché du travail, dont les attentes en termes de socialisation sont fortement dissonantes par rapport au système de dispositions intériorisé au cours de l'enfance. Ce constat de dyssocialisation (qui sera étayé dans la deuxième partie du chapitre 6) entraîne une deuxième série de questions sur les incidences biographiques d'une socialisation primaire « contre-culturelle ». En effet, qu'en est-il des chances de transmission quand le projet éducatif parental et scolaire (primaire) n'est pas relayé, voire s'oppose partiellement à ceux d'autres agents de socialisation<sup>13</sup> ? Les phénomènes de dissonance entre les divers agents de socialisation (politique) que rencontrent ces enfants (parents, grands-parents, école, pairs, quartier, collège, etc) seront ainsi au cœur des réflexions menées dans cette troisième partie.

---

<sup>11</sup> D'où également les multiples incompréhensions entre les deux générations familiales et les procès que certains enfants intentent à la génération de leurs parents sur le thème « vous ne nous avez rien transmis » (cf. l'extrait du livre de Jean Birnbaum en exergue de cette introduction)

<sup>12</sup> Il faudra ainsi s'interroger sur l'importance de la socialisation grand-parentale, en particulier dans les configurations familiales dans lesquelles les « enfants de soixante-huitards » sont en grande partie élevés par leurs grands-parents, dont les stratégies éducatives peuvent être très éloignées des intentions parentales.

<sup>13</sup> Selon Annick Percheron et Françoise Subileau, « la transmission se ferait plus difficilement dans une situation de dissonance entre les valeurs du milieu propre de l'enfant (...) et celles de l'environnement entendu au sens

Au-delà du constat de dissonance entre agents socialisateurs, nous chercherons à comprendre comme les agents socialisés « négocient » cette dyssocialisation ; comment ils réussissent et à quelles conditions, à activer des dispositions qui peuvent apparaître déviantes dans des univers qui ne sont plus ceux dans lesquels ils les ont intériorisées. Et cela sans perdre de vue que le contexte socio-politique dans lequel ils s'approprient ces « héritages » est incomparable à celui dans lequel on leur a transmis. Autrement dit, « évoquer en amont des socialisations susceptibles de structurer des rapports au politique ne dit rien de leur activation »<sup>14</sup> dans la mesure où les effets de contexte (et de valorisation différentielle des attitudes, comportements, etc) viennent se conjuguer aux effets de la socialisation politique (qui résultent eux-mêmes d'un processus de *co-construction* au cours duquel l'enfant joue un rôle actif).

## **2) Prendre en compte l'économie affective familiale dans l'analyse des mécanismes de transmission**

Un dernier aspect (et non des moindres) des logiques de transmission dont il faudra tenir compte est celui de l'économie affective présidant aux mécanismes d'incorporation des valeurs transmises par les parents et/ou les instituteurs. En effet, la politique étant tout sauf un terrain affectivement neutre pour les « enfants de soixante-huitards » enquêtés, il nous faudra, pour comprendre et rendre compte de leurs rapports à la politique, analyser les configurations familiales et l'économie des échanges émotionnels et affectifs intra-familiaux dans lesquelles ils ont grandi.

Nous avons montré dans les chapitres précédents que l'institution familiale faisait l'objet de vives critiques et remises en question pratiques par la majorité des enquêtés, au cours des années 1970-1980. Plus de 60% des « enfants » enquêtés voient ainsi leur parents se séparer au cours de leur enfance et grandissent dans des configurations familiales « nouvelles » à cette époque, marquées par une relative instabilité affective de leurs parents et une multiplication des sources socialisatrices (du fait des séparations, des remises en couple, des formes de vie dans des « structures familiales élargies », etc). Au-delà des configurations familiales potentiellement génératrices d'insécurité matérielle et/ou d'« insécurité

---

large », in Percheron A., Subileau F., « Mode de transmission des valeurs politiques et sociales : enquête sur des préadolescents français de 10 à 16 ans », *Revue Française de Science Politique*, 1974, Vol. 24, 1, p. 48.

<sup>14</sup> Siméant J., « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », in Lagroye J. (dir.), *La Politisation*, Ed. Belin, 2003, p. 177.



affective »<sup>15</sup> chez les enfants, nous montrerons qu'entre les intentions socialisatrices parentales et la façon dont les enfants perçoivent leur éducation, la disjonction peut être grande. Cette divergence de perception des pratiques éducatives est à l'origine d'incompréhensions diverses et de bouleversements de l'économie des relations entre générations familiales. Pour ne donner ici qu'un exemple, certains enfants vivent – au moment de l'enquête – le fait d'appeler leurs parents par leurs prénoms comme une « barrière affective » là où leurs parents justifient rétrospectivement cette pratique par le refus de dissimuler les relations de domination derrière les termes affectifs de « papa » ou « maman ». Qu'en est-il alors de la transmission « familiale » de visions du monde dans une période de redéfinition des normes affectives et plus largement de bouleversement de l'économie de la parenté et des rapports intergénérationnels ?

Un dernier obstacle à l'analyse des processus de transmission et de socialisation politique relève de la relative absence d'outils, de concepts sociologiques, voire de travaux en sociologie politique (et en science politique) portant sur les pratiques éducatives et les vecteurs de la transmission d'héritages politiques. En effet, face à l'afflux de discours d'enquêtés où les émotions et les affects affleurent à chaque instant (quand ils ne sont pas corporellement exprimés<sup>16</sup>), mêlant rancœurs sociales et/ou effusions, voire nostalgie de leur enfance, période très souvent relue sous un jour psychanalytique, la science politique mais également la sociologie critique laissent l'enquêteur partiellement démuné.

Pour dé-psychologiser les discours, nous chercherons, dans la lignée des suggestions d'analyse proposées par Florence Weber, à être attentif aux moments de crise<sup>17</sup>, et à rapporter les discours et les sentiments rétrospectifs sur l'éducation reçue aux trajectoires sociales des

---

<sup>15</sup> Il ne s'agit aucunement de porter un quelconque jugement de valeur sur les modèles éducatifs mis en œuvre par les parents enquêtés, mais de ne pas éluder, par contre, les sentiments et affects ayant pu avoir des influences sur les devenir des « enfants » enquêtés. Or le sentiment de sécurité ou d'insécurité affective au cours de l'enfance doit être pris en compte pour comprendre leurs trajectoires dans la mesure où il n'est pas indépendant de la sécurité vs de l'insécurité sociale auxquels ils seront confrontés par la suite. Dans son HDR, Jean Noël Retière cite à ce propos Norbert Elias qui écrit à son sujet : « J'ai une intuition qui me donne l'assurance que tout ira bien, finalement, et j'attribue cela à l'énorme sentiment de sécurité dont j'ai joui en tant qu'enfant unique, grâce à l'amour de mes parents », Norbert E., *Norbert Elias par lui-même*, Ed. Fayard, Paris, 1994, p. 23-24. Il écrit un peu plus loin, à propos des jeunes délinquants récidivistes enquêtés : « l'hypothèse de la contribution de cette instabilité (conjugale) à la fragilisation de l'équilibre psychologique d'enfants placés dès le plus jeune âge en situation de vulnérabilité sociale ne peut être écartée, dès lors qu'elle prend des formes chaotiques et, bien souvent, non exemptes de violence », in Retière J-N, *Ego-histoire de sociologue. Les bonheurs de l'éclectisme*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de C. Suaud, Nantes, 2006, p. 26.

<sup>16</sup> De nombreux enquêtés ont ainsi pleuré au cours des entretiens, bien souvent quand ils venaient à évoquer leur enfance, leurs rapports complexes à leurs parents et/ou la question de la transmission.

protagonistes. Pour ne donner ici qu'un exemple, les enquêtés de la « deuxième génération » ayant une trajectoire de déclassement social sont plus enclins à reprocher à leurs parents et/ou à l'école primaire expérimentale dans laquelle ils ont été scolarisés, « l'absence d'encadrement », le « manque de repères » ou encore le « défaut de présence ».

Il est cependant insuffisant de rapporter ces sentiments rétrospectifs aux trajectoires sociales des différents protagonistes et nous essaierons de les rapporter également aux bénéfices symboliques – potentiellement divergents – que peuvent procurer des pratiques éducatives contre-culturelles aux différents membres des maisonnées<sup>18</sup> étudiées. Cela permet entre autre de sortir d'une posture normative dans la mesure où ce qui peut apparaître « bénéfique » pour les uns, peut s'avérer « néfaste » pour les autres. Nous montrerons ainsi que la libération des parents – passant par le rejet des normes sexuelles, domestiques, éducatives, et plus largement comportementales « dominantes » pour le dire vite et de manière caricaturale – peut avoir pour les enfants un coût symbolique élevé, celui de la « déviance », s'accompagnant de multiples sanctions, de la part des pairs au collègue notamment :

« J'avais honte de mes parents avec leur look baba, et puis certains disaient que j'étais une fille de drogués » ; « mes parents m'habillaient n'importe comment et j'ai des souvenirs douloureux d'être la cible de moqueries parfois réellement méchantes » ; « J'invitais pas mes copains à la maison, j'assumais pas du tout le côté libération sexuelle de mes parents »<sup>19</sup>

Howard Becker rappelle ainsi qu'il est toujours plus simple de « rester normal », autrement dit de se conformer aux définitions sociales dominantes (de la famille, du « métier d'enfant », du rôle de « bon élève » ou encore de l'enfant « bien élevé ») sous peine d'être confronté aux divers rappels à l'ordre et sanctions qui restent invisibles tant que l'on se conforme à ces attentes<sup>20</sup>. Les parents enquêtés connaissent le prix du rejet des normes dominantes, mais les chapitres précédents ont mis en évidence le bénéfice symbolique qu'ils peuvent y trouver<sup>21</sup>. Là où leurs enfants, malgré les profits symboliques potentiellement associés à leur altérité –

---

<sup>17</sup> Crises que Florence Weber définit comme des moments de « recomposition des collectifs, maisonnée et lignée, en relation avec leur contexte socio-politique, et non comme l'émanation d'une structure familiale dotée d'une cohérence interne » : *Le sang, le nom, le quotidien, op. cit.*, p. 255.

<sup>18</sup> Weber F., « Pour penser la parenté contemporaine. Maisonnée et parentèle, des outils de l'anthropologie » in Debordeaux D., Strobel P. (dir.), *Les solidarités familiales en question. Entraide et transmission*, Paris, LGDJ, 2002, p. 73-106 ; Pour un exemple de maisonnée élargie, cf. Gollac S., « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », in Weber F., Gojard S., Gramain A. (dir.) *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte, 2003, p. 274-311.

<sup>19</sup> Extraits des réponses ouvertes à la question : « Au collège, aviez-vous le sentiment d'avoir des parents « différents des autres » ? Si oui, en avez-vous souffert à un moment donné ? En étiez-vous fier ? »

<sup>20</sup> Becker H. S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985, p. 50.

« mes copains trouvaient mes parents super cools » ; « mes parents nous défendaient aux réunions profs/élèves » ; « on bénéficiait d'une grande liberté par rapport aux autres »<sup>22</sup> –, ne partagent les mêmes « intérêts » personnels et politiques à la différence.

Aborder la question de la (non) transmission familiale d'héritages de Mai 68 nécessitera, enfin, une attention particulière et une chronologie détaillée des maisonnées labiles dans lesquelles les enquêtés grandissent. En effet, quelle signification peut-on encore donner aux termes de « transmission réussie » ou encore de « taux de transmission », utilisés dans les enquêtés portant sur la socialisation politique des enfants à partir de données quantitatives appariant parents et enfants d'une même « famille », lorsque les parents ne vivent pas sous le même toit, se sont éventuellement remis en couple, et se partagent de multiples manières la garde des enfants ? Il faudra donc détailler les modes de garde successifs des enquêtés et être attentif au degré d'homogénéité des préférences politiques parentales, tout en contextualisant leur enfance dans la trajectoire politique de leurs parents. La date de naissance des « enfants de soixante-huitards » enquêtés est ainsi une variable centrale de l'analyse. Nous montrerons en effet que les incidences de Mai 68 sur ces derniers sont incomparables selon qu'ils naissent et grandissent au moment où leurs parents sont (encore) militants et/ou participent à la rénovation critique de la vie quotidienne (ces enfants étant alors « objets » des stratégies de différence) ou qu'ils naissent « après », à une période où leurs parents sont revenus à des formes de vie conjugale plus « classique » et/ou se sont reclassés après des mois/années de militantisme politique et/ou de marginalité sociale.

### **3) Quelques données comparatives concernant le rapport à la politique des deux « générations » enquêtées**

Les travaux d'Annick Percheron sur la transmission familiale des goûts et préférences politiques ont mis en évidence un certain nombre de facteurs qui favorisent la transmission, dont les quatre plus importants sont : l'intérêt des parents pour la politique ; la structuration et la force des préférences parentales ; l'homogénéité des choix des parents et la visibilité de leurs choix<sup>23</sup>. Au vu de ces quatre critères, les parents enquêtés présentent des « conditions optimales » pour transmettre leurs préférences idéologiques. En effet, 82% des parents

---

<sup>21</sup> Nous revenons dans le chapitre 6 sur l'intérêt spécifique et le capital symbolique qu'ils peuvent tirer de ces « stratégies de différence ».

<sup>22</sup> Extraits des réponses à la deuxième partie de la question précédente (« En étiez-vous fier ? »).

déclarent s'intéresser « beaucoup » ou « assez » à la politique aujourd'hui<sup>24</sup> (cf. tableau 1 ci-dessous), et si 72% d'entre eux se situent, rétrospectivement, en position 1 ou 2 sur l'échelle d'auto-positionnement politique en 1968<sup>25</sup>, ils sont encore 65% à se situer de cette manière pour la période actuelle. Par ailleurs, les cas d'hétérogénéité<sup>26</sup> des choix politiques des parents sont très peu représentés dans le corpus et leurs opinions politiques sont particulièrement visibles dans la sphère familiale dans la mesure où ils sont plus de 80% à déclarer qu'ils parlaient de politique avec leurs enfants quand ils étaient jeunes. Alors qu'Annick Percheron montre que 68% des parents enquêtés en 1975 et de leurs enfants s'accordent pour dire qu'ils discutent rarement sinon jamais d'événements politiques et seuls 15% déclarent le faire souvent<sup>27</sup>.

On obtient donc un écart très significatif avec un taux de près de 90%<sup>28</sup> de reproduction « parfaite »<sup>29</sup> des préférences politiques dans le corpus enquêté, là où ce taux est plus proche de 50% dans les études portant sur des populations non spécifiques<sup>30</sup>.

De manière similaire, parmi les trois principaux modèles familiaux – « traditionnalistes-rigoristes », « modernistes-rigoristes » et « modernistes-libéraux »<sup>31</sup> – construits par A. Percheron, la quasi-totalité des enquêtés appartiennent à la troisième catégorie. Cette contextualisation d'ensemble des « familles » enquêtées nous permet de souligner d'une part la singularité du corpus dans l'espace des pratiques domestiques et éducatives des parents, et d'autre part la nécessité d'utiliser des indicateurs adaptés à la population enquêtée.

---

<sup>23</sup> Cf. Percheron A., *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993, p. 137.

<sup>24</sup> Et l'on peut logiquement déduire que ce taux devait être encore plus élevé au moment où ils ont eu leurs enfants.

<sup>25</sup> Il s'agit d'une échelle graduelle à sept positions dans laquelle la position « 1 » correspond à l'extrême gauche et la « 7 » à l'extrême droite. Pour donner un ordre de comparaison, 20% des « parents » enquêtés à l'échelle nationale en 1975 par l'IFOP se situent en position 1 ou 2 : Cf. Percheron A., *La socialisation...*, *op. cit.*, p. 132.

<sup>26</sup> Définie dans les travaux quantitatifs précités par le fait de ne pas se situer dans le même bord politique (un parent de droite et un parent de gauche).

<sup>27</sup> Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », In Grawitz M., Leca J. (dir.), *Traité de science politique*, tome 3, L'action politique, Paris, PUF, 1985, p. 213

<sup>28</sup> Huit « enfants » sur 180 se déclarent de droite ou de « centre droit » et parmi eux, six sont confrontés à l'hétérogénéité politique des choix parentaux (un de droite, un de gauche) et deux seulement ont des parents qui se positionnent tous les deux à gauche de l'échiquier politique, correspondant ainsi à la catégorie des « non-affiliés » définie par Anne Muxel dans « 18-25 ans, l'âge des choix politiques », *Revue française de sociologie*, 1992, XXXIII, 2, pp. 233-263.

<sup>29</sup> Cf. Introduction générale de la thèse pour une définition de cet indicateur.

<sup>30</sup> A. Percheron résume ainsi : « En règle générale, l'identité parfaite des choix entre parents et enfants se situe aux alentours de 40 à 50% », dans « La socialisation politique. Défense et illustration », in. Leca J., Grawitz M. (dir.), *Traité de science politique*, Paris : PUF, 1985, p.211 ; cf. également Jennings M. K., Niemi R. G. (eds), *The political character of adolescence...*, *art. cit.*

<sup>31</sup> Percheron A., « Le domestique et le politique. Types de familles, modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue Française de Science Politique*, 5, vol. 35, octobre 1985, p. 874-875.

- **Intérêt pour la politique, opinions et comportements politiques : quelques données comparatives des deux générations familiales étudiées**

Environ un cinquième des enfants<sup>32</sup> se considèrent actuellement militants contre près de la moitié de leurs parents. Ces chiffres suffisent-il pour conclure à la non-transmission des dispositions à l'engagement ? Loin s'en faut. Il faut bien différencier engagement militant et préférences et attitudes politiques<sup>33</sup>, et si les enfants enquêtés sont (relativement) peu nombreux à avoir investi le militantisme politique, ils sont étonnamment proches de leurs parents sur le plan des préférences politiques (en termes de vote et de positionnement sur l'échiquier politique, cf. tableau 1 ci-dessous). Ils sont en effet environ 40% des deux générations à voter pour le PS aux premiers tours des élections, 16 et 17% (pour les parents et les enfants) à voter pour les Verts, 18 et 19% à voter pour un parti d'extrême gauche, 5 et 6% à voter pour le PCF, ou encore un peu moins de 5% à voter à droite dans les deux corpus.

---

<sup>32</sup> Nous nommerons désormais les enquêtés de la « deuxième génération » les « enfants » par commodité, tout en gardant à l'esprit qu'ils ont aujourd'hui entre 30 et 40 ans.

<sup>33</sup> Ainsi, comme l'écrit Johanna Siméant, le constat trop souvent entendu de jeunes apolitiques et d'anciens politisés est une « image tracée à gros traits, dont l'intérêt se limite à être descriptif, mais dont le seul énoncé raterait le fait que l'activité politique, et notamment dans sa version gauchiste, apparaissait comme singulièrement valorisée lors de la première période, alors qu'elle apparaît comme particulièrement dévalorisée dans les années 80-90 » in « Un humanitaire « apolitique » ? ... », *art. cit.*, p. 187.

<b>Tableau 1 : Comparaison du rapport à la politique des deux générations familiales enquêtées</b>	<b>Parents</b>	<b>Enfants</b>
Fort intérêt pour la politique (« beaucoup » ou « assez ») :	<b>82</b>	69
Positionnement politique actuel :		
1 (extrême gauche)	25	25
2	40	39
3	21	24
4	5	2.5
5-6-7	3.5	4
Sans réponse	4.5	5
% qui pensent qu'il faut radicalement changer la société (positions 1 et 2)	<b>58</b>	43
% se considérant « militant » aujourd'hui	<b>49</b>	22
% des enquêtés ayant eu une activité militante au sein d'une association ou organisation politique au cours de leur trajectoire	<b>&gt;75</b>	30
Participation (« quelques-unes » et « souvent »), dans les 5 dernières années, à des manifestations :	<b>66</b>	44
- % d'enquêtés qui jugent « plutôt positifs » les termes :	74	66
- syndicat	<b>53</b>	38
- parti politique	26	<b>30</b>
- autorité	19	<b>43</b>
- gagner beaucoup d'argent	<b>78</b>	68
- militantisme	<b>49</b>	37
- communisme	<b>78</b>	69
- utopie	<b>79</b>	60
- révolution		
Dans ce qui vous définit, vos idées politiques occupent une place :		
- « très importante » + « assez importante »	<b>77</b>	60
Lors d'élection, vous allez voter :		
- Toujours	<b>83</b>	69
- Souvent	11	17
- De temps en temps + Rarement + jamais	6	<b>14</b>
% d'enquêtés « Pas du tout d'accord » pour privatiser les entreprises :	<b>55</b>	49
% d'enquêtés « Tout à fait d'accord » pour Autoriser la consommation du haschisch	11	<b>19</b>
% d'enquêtés « tout à fait d'accord » pour régulariser les sans-papiers	<b>47</b>	40
Ratifier la Constitution européenne : Tout à fait ou plutôt d'accord	43	<b>51</b>
% d'enquêtés Peu ou Pas confiants vis-à-vis de		
- la justice	<b>60</b>	45
- la police	<b>80</b>	68
- l'école « classique »	<b>50</b>	33
Pour celles et ceux qui vivent en couple, % d'enquêtés déclarant :		
- Un partage équitable de la cuisine	29	<b>41</b>
- Un partage équitable du linge	18	<b>36</b>
- Un partage équitable du ménage	29	<b>46</b>
Vous sentez-vous en adéquation dans la société actuelle :		
- Oui complètement + Oui, plutôt	22	<b>47</b>
- Je me sens légèrement + complètement marginal	<b>78</b>	53

Si les deux générations enquêtées se ressemblent très fortement (et une fois encore à l'échelle globale du corpus) du point de vue des préférences politiques et des comportements électoraux, elles se différencient cependant sur le plan des pratiques militantes et plus largement de la place du « politique » dans leur vie quotidienne. C'est tout d'abord l'intérêt pour la politique qui, bien qu'il soit élevé chez les enfants (69% déclarent s'intéresser « beaucoup » ou « assez » à la politique) par rapport à une population non spécifique<sup>34</sup>, s'est moins bien transmis que les préférences politiques (cf. Tableau 1).

Sur le plan des pratiques politiques, la « deuxième génération » est moins militante et moins protestataire que celle des parents. En effet, ces derniers sont plus nombreux à avoir des activités militantes actuellement (49% contre 22% chez les enfants), à manifester régulièrement (66% contre 44%), ou à considérer qu'il faut « radicalement changer la société »<sup>35</sup> (58 contre 43). Près d'un tiers des enfants déclarent néanmoins avoir des aspirations au militantisme mais peiner à trouver une offre politique qui leur corresponde. Et si nombre d'entre eux envisagent éventuellement de s'engager un jour dans une association de défense des droits de l'homme, un mouvement pour la paix, pour la protection de l'environnement, ou dans le mouvement altermondialiste, ils sont beaucoup moins nombreux à envisager de s'engager un jour dans un parti ou un syndicat (Cf. tableau 2).

**Tableau 2 : Aspirations militantes des « enfants de soixante-huitards » enquêtés**

Envisagez-vous éventuellement de vous engager un jour dans :	Oui ou Peut-être (%)	Non (%)
Une association de défense des droits de l'homme	73	27
Un mouvement pour la paix	62	38
Un mouvement pour la protection de l'environnement	78	22
Un parti politique	33	<b>67</b>
Un syndicat	49	<b>51</b>

Enfin, la génération des parents apparaît relativement plus contestataire de l'ordre social par rapport à leurs enfants qui semblent s'être davantage conformés à la société actuelle et font preuve d'une allégeance plus grande aux institutions. Ces derniers sont ainsi significativement plus confiants vis-à-vis d'institutions étatiques comme la justice, la police ou encore l'école (cf. Tableau 1 ci-dessus), sont deux fois plus nombreux que leurs parents (47% contre 22%) à

<sup>34</sup> La comparaison est toujours délicate avec ce genre d'indicateurs, du fait de la formulation même des questions et des items proposés pour y répondre qui peuvent varier d'une étude à l'autre. Dans la population de « parents » enquêtés par Vincent Tournier, ce chiffre s'élève à 48% : cf. *La politique en héritage ?...*, op. cit., p. 513.

déclarer se sentir « complètement » ou « plutôt bien » intégrés dans la société actuelle, et sont plus réticents que ces derniers vis-à-vis d'activités militantes contestataires de l'ordre social. C'est ce qui transparaît dans le tableau 3 ci-dessous dans lequel les chiffres représentent les pourcentages de parents ou d'enfants qui ont un à priori « plutôt positif » pour les termes inscrits en colonnes :

**Tableau 3 : Influences socialisatrices parentales (limitées)**

<i>« Les mots suivants évoquent-ils pour vous quelque chose de plutôt positif ou plutôt négatif » (les chiffres sont les pourcentages qui répondent « plutôt positif »)</i>								
	Parti politique	Syndicat	Militantisme	Communisme	Utopie	Révolution	Gagner beaucoup d'argent	Autorité
Parents	53	74	78	49	78	79	19	26
Enfants	38	66	68	37	69	60	43	30
% d'écart	<b>-14</b>	-8	<b>-10</b>	<b>-12</b>	<b>-9</b>	<b>-19</b>	<b>+24</b>	+4

Nous montrerons dans les chapitres suivants que ces chiffres masquent des profils d'« héritiers » très différents et que ces mêmes tableaux présenteraient des écarts d'allégeance aux différents termes proposés fort distincts selon les sous-populations. Pour ne donner ici qu'un exemple, les enquêtés nés avant ou en 1968 se distinguent fortement des autres dans leur rapport à l'autorité (jugée « plutôt positive » chez 48% d'entre eux, contre 23% de ceux nés après), au communisme (qu'ils ne sont que 30% à juger positivement contre 40% des plus jeunes) ou à la « révolution » (terme que 52% des plus âgées jugent « plutôt positif » contre 60% de l'ensemble des enfants). Mais les enquêtés nés avant ou en 1968 se distinguent également des autres par le plus fort taux de séparations de leurs parents<sup>36</sup>, par une dissonance plus grande entre socialisations primaire et secondaire ou encore un recours plus fréquent à des psychologues<sup>37</sup>. Nous réservons l'explication du rapport complexe et ambivalent que ces « pionniers » de la remise en question des normes éducatives entretiennent avec leurs parents à l'analyse détaillée des différents profils d'héritiers (chapitre 7) tant l'interprétation de chiffres relatifs à l'ensemble du corpus susciterait des conclusions hâtives et erronées.

Malgré les réserves évidentes vis-à-vis de ce type de tableaux comparatifs d'ensemble, ils révèlent le rôle essentiel du contexte socio-économique d'une part et de celui de l'offre

<sup>35</sup> La question était formulée comme suit : « Certains pensent qu'il faut changer complètement la société, d'autres pas du tout, où vous situez-vous vous-même sur cette échelle ? ».

<sup>36</sup> Ce taux s'élève à 70% pour ceux qui sont nés avant ou en 1968, contre 55% pour ceux nés entre 1969 et 1974 et 41% pour ceux nés après 1974.



politique actuelle<sup>38</sup> dans les conditions d'appropriation d'héritages politiques. Se conjuguent ainsi des logiques de transmission proprement filiales à l'influence socialisatrice du « contexte ». On retrouve un résultat déjà souligné par Annick Percheron<sup>39</sup> : si les préférences politiques se transmettent très bien d'une génération à la suivante, l'« humeur anti-institutionnelle » et la remise en question de l'ordre quotidien se transmettent moins bien<sup>40</sup>. Mais ces résultats masquent en fait une double tendance : si certains enfants (nous préciserons lesquels dans les chapitres suivants) revendiquent explicitement avoir des pratiques conjugales, éducatives et professionnelles moins anti-conformistes que celles de leurs parents, la génération des enfants dans son ensemble, bien que moins revendicatrice sur le plan du discours, met davantage en pratique un certain nombre de revendications qu'ont pu avoir leurs parents. C'est notamment le cas pour le partage des tâches domestique (*cf.* Tableau 1), le refus de la division sexuée du travail, ou encore l'écologie.

Ces premiers résultats d'ensemble devront être détaillés, mais ils invitent à clairement distinguer la remise en cause de l'ordre social de celle de l'ordre quotidien. Nous construirons ainsi, pour dresser une typologie des configurations familiales enquêtées (chapitre 7), un indicateur prenant en compte :

- d'une part, la remise en question (ou non) de l'ordre social *via* une pratique militante des parents au cours de l'enfance des enquêtés ;
- de l'autre, la remise en question (ou non) de l'ordre quotidien et plus particulièrement le fait que l'enfant soit (ou non) « objet de politisation » au cours de son enfance.

Précisons enfin, avant d'entrer dans le détail des configurations familiales et des logiques de transmission qui leur sont associées, ce dont ces « enfants de soixante-huitards » héritent :

---

<sup>37</sup> 38% d'entre eux ont vu un psychologue durant plus d'un an contre moins de 25% des plus jeunes.

<sup>38</sup> Dans lequel les activités militantes qui pouvaient être valorisées et valorisantes dans les années 1960 et 1970 ne le sont plus forcément.

<sup>39</sup> Elle parle ainsi du « rôle secondaire de la transmission dans le domaine de la libéralisation des mœurs et de son influence décisive dans le cas des préférences idéologiques », Percheron Annick, "Préférences idéologiques et Morale quotidienne d'une génération à l'autre", *Revue Française de Science Politique*, 22, 2, 1982, p. 200

<sup>40</sup> Par exemple, les enfants sont plus favorables à l'institution du mariage que leurs parents, et seuls 1/5 d'entre eux répond positivement à la question : « Auriez-vous aimé vivre l'expérience de relations de couples « différentes » qu'ont vécu certains dans les années 1970 ».

#### 4) Se considèrent-ils comme des « héritiers de mai 68 » ? De quoi ont-ils hérité ?

Quand ils doivent mentionner les personnes ayant été importantes dans la formation de leurs choix politiques, 80% des enfants citent l'un (ou les deux) de leurs parents en première position<sup>41</sup>, alors que leurs parents sont moins d'un quart à faire de même. Ce premier constat souligne le rôle de la transmission d'héritages et/ou d'une mémoire familiale des événements de Mai-Juin 68 sur la socialisation politique des enfants<sup>42</sup>. Ils sont par ailleurs près de 60% à répondre positivement à la question : « Vous considérez-vous comme un héritier de 68 ». Mais qu'est-ce que cela signifie à leurs yeux qu'être un(e) « héritier de 68 » ?

Analyser les réponses ouvertes des enquêtés dans lesquelles ils précisent « en quoi » ils se considèrent (ou non) « héritiers de 68 » et ce dont ils ont pu hériter de cette époque « militante » de leurs parents. Sans indiquer qui parle dans un premier temps, nous voulons simplement regrouper leurs réponses en fonction de la nature de ce dont ils disent hériter :

1. Un premier type de réponses renvoie à *l'héritage d'acquis sociaux* pour lesquels leurs parents (ou plus largement les « soixante-huitards ») ont pu militer et dont ces enquêtés bénéficient au quotidien :

« J'ai hérité des avancées sociales ; libération des femmes principalement » ; « Je bénéficie comme tout le monde de l'héritage de 68 et des acquis : pilule, avortement, éducation plus libérale, etc » ; « Ne plus être soumis au carcan du régime patriarcal traditionnel »<sup>43</sup>.

2. Ce sont ensuite tout un ensemble de *schèmes de perception politique du monde social* dont ils héritent :

« Choix politique et rapports aux autres, au monde » ; « Héritage d'une conscience critique contre/face à l'ordre établi, les "dominants", le conservatisme... » ; « On peut toujours faire autrement » ; « D'être à jamais sur le qui vive et de se méfier de participer implicitement à l'ultra-libéralisme » ; « Une vision "politique" et sociale du monde et d'autrui »

3. Au-delà des grilles d'interprétation du monde, ils sont nombreux à déclarer hériter de *schèmes d'action sur le monde*:

---

<sup>41</sup> La question était formulée comme suit : « Quelles sont les personnes (citez-en trois) qui ont été très ou assez importantes dans la formation de vos choix politiques (qu'elles fassent partie de votre famille, vos amis, groupe des pairs, autres adultes, hommes politiques, etc. ) ».

<sup>42</sup>. Sur cette question, cf. Oeser A., *Enseigner Hitler. Les adolescents face au passé nazi. Interprétations, appropriations et usages de l'histoire*, Éditions de la MSH, Nov. 2009, à paraître.

« Dire ce que je pense » ; « Engagement, liberté d'action » ; « Liberté de comportement et de parole, tolérance, féminisme, libération sexuelle » ; « La remise en question de l'ordre établi » ; « Un refus de subir ce qui nous est insupportable » ; « La possibilité, capacité de dire non »

4. Nous nous demandions en début de thèse si se transmettaient des dispositions à l'engagement et sous quelles conditions ; à défaut de préciser les conditions sociales de cette transmission, les réponses suivantes soulignent ce type d'héritage :

« L'idée qu'on peut changer le monde et qu'il faut s'engager » ; « Le sens de l'engagement » ; « L'envie de changer la société » ; « La possibilité de croire au meilleur » ; « Garder ses convictions, lutter pour réussir » ; « J'ai toujours envie de faire changer les choses » ; « L'obligation d'agir pour faire vivre ses idées »

5. De manière moins spécifique mais récurrente, on retrouve dans leurs réponses un ensemble de principes, dont : la tolérance, l'ouverture d'esprit, le respect, le pacifisme, l'écologie, l'anti-racisme, l'importance du collectif, l'égalité, etc.

Si ce premier panorama donne une idée de ce dont ils héritent, s'en tenir là reviendrait à éluder un autre pan des héritages, plus difficile à cerner dans la mesure où il touche davantage à « ce dont ils n'héritent pas » ou à ce dont ils héritent « en creux ». Ils sont ainsi nombreux à faire part d'une « difficulté à s'engager », comme s'ils avaient hérité d'un rapport critique à l'engagement et l'on se demandera si certains n'héritent pas davantage de la « désillusio » militante (plutôt que de l'*illusio* nécessaire à l'engagement). Ainsi, plutôt que de parler de la transmission d'héritages politiques de Mai 68, conviendrait-il peut-être mieux de parler de transmission des leçons tirées d'expériences (soixante-huitardes). Il devient ainsi plus facile d'appréhender le fait que certains enfants héritent davantage des désillusions qu'ont pu connaître leurs parents au moment de leur enfance, et que cet héritage peut alors constituer un frein à l'engagement éventuel :

« On a aussi hérité de leurs désillusions, notamment l'idée que l'on ne peut pas changer radicalement la société » ; « Leur expérience a situé la limite entre utopie et possible : c'est assez paralysant pour notre génération » ; « Je n'ai hérité de rien ou plutôt de méfiance car quand on voit leurs idées à l'époque et ce qu'il en est maintenant... » ; « On n'a plus le droit de rêver suite à l'évolution politico-économique entre 68 et aujourd'hui »

---

<sup>43</sup> Extraits des réponses ouvertes à la question : « Vous considérez-vous comme un « héritier de 68 » ?  Oui,  Non; Si oui, en quoi consiste cet « héritage de 68 » pour vous ? » ; et « Que vous ont-ils transmis de plus important à vos yeux à propos de cette époque de leur vie ? ».

Nombre d'entre deux déclarent également une forte appréhension de l'entrée dans le monde du travail, leurs parents et/ou l'école Vitruve<sup>44</sup> ayant fortement contribué à leur transmettre une aversion à l'égard de l'organisation hiérarchique. L'inadaptation au système hiérarchique, mais plus largement l'intériorisation de normes anti-autoritaires semblent ainsi constituer une forme d'héritage, valorisée pour certains, handicapante pour d'autres :

« Je ne supporte pas l'autorité, la pompe, le sérieux du pouvoir, la hiérarchie » ;  
« Incompréhension de l'ordre hiérarchique » ; « Ne jamais suivre la norme » ; « Impossibilité de m'adapter au système scolaire classique : échec scolaire ».

Enfin, une question adressée aux « parents » sur les troubles éventuels de la transmission familiale apporte des éléments intéressants pour comprendre les raisons d'une transmission plus ou moins « réussie » en fonction du type de principes « à transmettre » ; elle était formulée comme suit :

« Avez-vous ressenti certains refus, résistance, de la part de vos enfants à hériter de principes que vous vouliez transmettre ? Si oui, chez quel(s) enfant(s) ? et quel(s) principe(s) ? »

L'analyse des réponses confirme l'hypothèse d'une moins bonne transmission des principes fortement dissonants vis-à-vis des normes dominantes de l'environnement social dans lequel les enfants grandissent. Voici quelques-unes de leurs réponses :

« Fille aînée : recherche le mode de vie le plus conventionnel possible. Se marie à l'église. A peur de me ressembler (divorcée, deux enfants) » ; « Refus de la liberté sexuelle » ; « Chez l'aînée qui souffrait de notre mode de vie marginal » ; « Chez l'aîné qui aurait préféré plus d'autorité » ; « Le refus de l'élitisme » ; « Le sens du collectif » ; « Ils ont une vision plus classique » ; « Le second, plutôt "égoïste" (en réaction?) » ; « La deuxième: l'athéisme (elle s'est convertie à 14 ans) » ; « Le deuxième, très porté sur l'argent » ; « L'aîné: très axé vie de famille, très strict » ; « L'aîné: l'utopie » ; « Liberté sexuelle et athéisme ne sont pas passés ! »

Derrière ces réponses affleurent plusieurs logiques que nous détaillerons au cours de la troisième partie, mais deux traits essentiels peuvent d'ors et déjà être soulignés :

- Aucune référence n'est faite aux opinions et préférences politiques (qui semblent de fait s'être très bien transmises) tandis que le rejet des normes dominantes, qu'elles soient sexuelles, religieuses, familiales ou plus largement sociales semble faire l'objet de multiples résistances ;

---

<sup>44</sup> Nous n'incluons pas ici l'école Ange-Guépin qui ne fait l'objet d'aucune déclaration à ce sujet.

- Par ailleurs, les « aînés » apparaissent sur-représentés dans la posture d'héritiers refusant une partie de l'héritage. Nous montrerons dans le chapitre 7 que certains de ces « aînés » ont été marginalisés par leur éducation et ont souffert, jusque dans leur trajectoire sociale, du « stigmatisme » de leur différence.

Pour aborder ces mécanismes et logiques de transmission et de socialisation, et afin de pouvoir poser la question des effets, à long terme, d'une socialisation primaire contre-culturelle sur les devenirs collectifs de ces « enfants de soixante-huitards », nous décrirons dans le chapitre 6, les stratégies éducatives mises en œuvre par les enquêtés. Une analyse factorielle nous permettra ensuite de mettre en évidence différents profils collectifs d'« enfants de soixante-huitards » (chapitre 7), fondés entre autre, sur la manière dont ils « négocient » leur dyssocialisation. Chaque profil fera l'objet d'une étude de cas, à partir de récits de vie, afin de rendre compte, par l'articulation des approches statistiques et ethnographiques, des effets différenciés des modèles éducatifs décrits plus tôt sur le devenir politique, professionnel et quotidien des enquêtés.

La thèse se refermera sur un chapitre singulier, présentant une expérience vécue par une partie seulement des enquêtés : celle du « cirque étoilé », projet éducatif expérimental mené à l'école Vitruve au cours de l'année 1974-1975, ayant fait l'objet d'un documentaire<sup>45</sup> (cf. DVD en Annexe) diffusé en 2008 dans le cadre des multiples commémorations des événements de Mai 68. En retraçant cette expérience éducative passée, et les différentes étapes de la « fabrication du documentaire », ce chapitre sera l'occasion d'apporter des pistes de réponses à la question des effets à long terme d'une socialisation – familiale et scolaire – contre-culturelle.

---

<sup>45</sup> Les enfants de l'utopie, 49mn, réalisatrice : Kaïm S., auteures : Pagis J. et Kaïm S., Doc en Stock, 2008, cf. Annexe D.

## Chapitre VI :

### Socialisations contre-culturelles et genèse d'une « génération dyssocialisée »

---

« L'étude de la genèse des attitudes et des dispositions démontre l'importance de la première enfance et suscite, ou au moins, favorise, une tendance à placer les apprentissages de plus en plus tôt. D'autre part, la première enfance, comme objet soustrait à l'emprise des institutions « traditionnelles » et comme terre vierge, promettant une inculcation réussie, s'offre comme champ d'application à toutes les utopies, qu'il s'agisse de former de bons citoyens, des consommateurs éclairés, des sujets affranchis des contraintes de la société de consommation, des conformismes de la morale bourgeoise, ou des complexes d'une éducation rigoriste. »<sup>1</sup>

#### *Introduction*

L'école et la famille sont deux institutions centrales de la socialisation des enfants mais également de reproduction de la société. Les travaux<sup>2</sup> de sociologie de l'éducation menés depuis le début des années 1960 en France ont établi le rôle de l'institution scolaire dans la reproduction des inégalités sociales et culturelles en l'objectivant à l'aide notamment de données statistiques (plus les parents sont dotés en capital scolaire, plus les enfants ont de chance de faire des études longues et de se sentir bien dans le système scolaire) ; et un certain nombre de sociologues ont également souligné le rôle déterminant de la famille « dans le maintien de l'ordre social, dans la reproduction, non pas seulement biologique, mais sociale, c'est-à-dire dans la reproduction de la structure de l'espace social et des rapports sociaux »<sup>3</sup>. La rénovation critique des institutions familiale et scolaire occupe de ce fait une place centrale dans les projets de transformation sociale, et dans les utopies communautaires des années 1970. En effet, après avoir milité activement en Mai 68 et dans les mois/années suivants pour « changer la société », et face à la dévalorisation des engagements à l'extrême gauche, à la fin des espérances révolutionnaires et/ou à la nécessité de se reclasser au début des années 1970, transposer des schèmes politiques de vision du monde à la sphère pédagogique s'avère un

---

<sup>1</sup> Chamboredon J-C, Prevot J., « Le "métier d'enfant" ... », *art. cit.*, p. 316.

<sup>2</sup> Pour ne citer que les pionniers : cf. Bourdieu P., Passeron J.C., *Les héritiers...*, *op. cit.* ; Bourdieu P., Passeron J.C., *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Ed. Minuit, 1970 ; Baudelot C., Establet R., *L'École capitaliste en France*, *op. cit.*

<sup>3</sup> Bourdieu P., « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1993, vol. 100, 1, p. 35. Cf. également Lenoir R., *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil, 2003 ; Déchaux J-H, Herpin N., « Entraide familiale, indépendance économique et sociabilité », *Économie et Statistique*, n° 373, 2004, p. 3-32 ; De Singly F., *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Colin, Coll. « 128 », 2007.

moyen de résister au retour au « quotidien » ou autrement dit à la fermeture du champ des possibles. De nombreux enquêtés justifient ainsi leurs stratégies éducatives contre-culturelles comme autant de formes de perpétuation de leur conviction que « l'ordre social n'est pas immuable », que l'on « peut faire autrement », ou qu'un « autre monde est possible »<sup>4</sup>. Nous montrerons cependant que l'on ne peut saisir cette redéfinition critique des rapports éducatifs sans revenir sur le rapport, bien souvent malheureux, à l'école et/ou à l'éducation qu'ils ont eux-mêmes reçue.

Enfin, au-delà de la mise en évidence d'une dimension politique des stratégies éducatives, la description des pratiques éducatives des enquêtés apporte des éléments à l'analyse des modalités concrètes de la transmission du capital culturel. En effet, si la corrélation entre le capital culturel des parents et la réussite scolaire des enfants est un fait social bien connu de la population enquêtée, il a été l'objet d'interprétations diverses, avec des résultats parfois contraires aux intentions :

« J'ai un copain, prof à la fac, dont les deux fils n'ont pas du tout réussi leurs études et il me disait : notre génération, on était tellement dans le côté Bourdieu : le capital culturel, etc, qu'on a pensé que c'était bon : à partir du moment où ils étaient fils d'intellos, ben ce seraient des intellos... Alors on les a pas poussés à travailler, on a été complètement laxistes par rapport à ça et puis maintenant ils n'ont pas de boulot, pas de diplômes, etc ... J'avais un peu ce sentiment par rapport à Elsa : de toute façon elle est dans un milieu où l'on cause, y'a pleins de bouquins, elle sera intello, et j'aurais été sûrement beaucoup plus laxiste que son père qui était beaucoup plus rigoureux, et aujourd'hui je dirais : tant mieux pour ses études à elle. (...) En tout cas, y'avait cette impression d'excellence culturelle qu'on allait transmettre de soi-même quoi... »<sup>5</sup>

Cet extrait d'entretien souligne bien la méconnaissance des « variables cachées »<sup>6</sup> derrière la relation causale apparemment simple précitée, dont les *modus operandi* (les vecteurs de la transmissions, les pratiques éducatives mises en œuvre, le type de socialisation familiale, etc) sont multiples, difficilement objectivables et rarement décrits. Or nous avons souligné l'ambivalence des pratiques éducatives des enquêtés qui d'un côté dénoncent les logiques de transmission et de l'autre, par leur rôle de parents ou d'instituteurs, sont amenés à se reproduire. On se trouve ainsi face à un corpus de familles singulier, véritable laboratoire – à

---

<sup>4</sup> On retrouve des discours indigènes très similaires à ceux qui rendent compte des tentatives de vie en communauté, de « retour à la terre », ou de « rénovation critique du quotidien » (cf. chapitre 4).

<sup>5</sup> Extrait d'un entretien réalisé le 16/01/04 sur le lieu de travail de Geneviève, chargée de mission au sein d'un ministère.

<sup>6</sup> E. Durkheim nous invitait déjà, à propos des variables concomitantes, à systématiquement rechercher les éventuelles variables « cachées » permettant d'expliquer le lien de corrélation.

l'image des phalanstères<sup>7</sup> fouriéristes qui expérimentaient le socialisme utopique<sup>8</sup> – pour poser la question de la transmission du capital scolaire et culturel dans des configurations où les parents remettent en question les institutions reproductrices de l'ordre social, et pas uniquement dans l'ordre du discours.

Ce chapitre s'attachera donc à décrire successivement les pratiques éducatives mises en œuvre dans la sphère familiale (A), puis dans la sphère scolaire par les instituteurs des écoles Vitruve et Ange-Guépin<sup>9</sup> (B). Nous analyserons enfin le moment critique de la sortie des écoles expérimentales et de la confrontation à des cadres de socialisation secondaire fortement dissonants par rapport aux cadres de la prime socialisation. Nous montrerons en quoi le « conflit de normes »<sup>10</sup> que vivent alors les enquêtés est à l'origine d'une dyssocialisation plus ou moins aiguë (C).

### ***A - Des enfants face à la redéfinition du “métier de parent” et à l'expérimentation de nouvelles normes de parenté***

Décrire et analyser des pratiques éducatives que l'on n'a pas observées (et pour cause : elles se déroulaient dans les années 1970) pose de multiples problèmes, et ce d'autant plus que l'éducation des enfants passe par des pratiques relevant majoritairement de l'ordre de l'habitude, du « naturel » non questionné et rarement explicité. Ainsi, faire parler des parents qui ont entre 55 et 70 ans au moment de l'enquête, et sont alors grands-parents, sur les pratiques éducatives qu'ils ont mises en œuvre trente-cinq ans plus tôt, c'est recueillir des discours sur des pratiques et donc pour partie leurs représentations actuelles de ces pratiques d'hier. D'autant que la plupart d'entre eux rappellent effectivement le caractère non théorisé

---

<sup>7</sup> Pour Pierre Mercklé, « Les phalanstères fouriéristes apparaissent comme autant de « laboratoires » privilégiés pour l'observation des ambitions d'une doctrine qui prétendait y articuler « science sociale » et volonté de transformation sociale », in Mercklé P., « Le socialisme, l'utopie ou la science ? La « science sociale » de Charles Fourier et les expérimentations sociales de l'École sociétaire au XIXe siècle », mai 2007, URL: [http://www.charlesfourier.fr/article.php3?id\\_article=410](http://www.charlesfourier.fr/article.php3?id_article=410) ; Pierre Mercklé caractérise le phalanstère chez Fourier comme « idée exemplaire », c'est-à-dire « à la fois idée et pratique, pensée et réalisation de la pensée dans l'espace », l'objectif étant que les succès de l'expérimentation en assureraient la contagion.

<sup>8</sup> L'expression de socialisme utopique est forgée par F. Engels dans les années 1870, et renvoie à un « ensemble de projets socialistes formulés dans les années 1830-1850, proposant de réorganiser le système économique sur des bases communautaires pour mettre fin aux injustices sociales » : Nay O. (dir.), *Lexique de Science Politique*, Dalloz, 2008, p. 504.

<sup>9</sup> Les contraintes de présentation et de construction du plan expliquent la séparation (relativement arbitraire) de la socialisation familiale et la socialisation scolaire. Mais l'analyse des formes d'articulation et des dissonances éventuelles entre socialisation familiale et scolaire est menée dans le chapitre suivant.

<sup>10</sup> Nous reprenons ici l'acception eliasienne du concept.



de ces pratiques sur le mode : « Oh vous savez, on a fait comme ça vient » ou « c'est dur à expliquer, c'est un tout ». L'enquêteur se heurte à des problèmes similaires avec les « enfants » qui peuvent apprécier le caractère plus ou moins « libéral » (à leurs yeux) de l'éducation reçue, qui reviennent éventuellement sur des anecdotes marquantes, mais qui livrent un discours à partir duquel il est très difficile d'inférer des pratiques éducatives. Annick Percheron se heurte à des obstacles méthodologiques<sup>11</sup> similaires pour caractériser des systèmes familiaux en fonction de pratiques domestiques et éducatives décrites par questionnaire, mais tente néanmoins de les distinguer dans trois domaines : celui de la conception de l'ordre social et moral, celui de l'éducation des enfants et celui enfin des modes d'organisation et de régulation des relations familiales.

Plutôt que de dresser une typologie des modèles éducatifs rencontrés dans l'enquête (ce qui sera par ailleurs fait dans le chapitre suivant), nous nous proposons plutôt de construire ici, un modèle éducatif idéal-typique<sup>12</sup> que nous qualifierons de « contre-culturel », à partir différentes pratiques et normes caractéristiques d'une stratégie éducative contre-culturelle idéale-typique (rarement rassemblés de manière exhaustive dans une même configuration familiale), précisons que nous nous appuyons pour ce faire sur l'ensemble des entretiens réalisés au cours de l'enquête (avec parents et « enfants » du corpus), sur des archives (des écoles enquêtées et quelques archives personnelles) ainsi que sur les résultats obtenus par questionnaires. Les questions relatives aux pratiques éducatives dans les questionnaires respectivement destinés aux « parents » et à leurs enfants sont présentées dans l'encadré 1 ci-dessous<sup>13</sup>.

---

<sup>11</sup> Celle-ci écrit : « Tout discours contient, dans des proportions difficilement mesurables, une part de restitution des pratiques à partir des réponses que l'on sait socialement ou que l'on croit personnellement souhaitables », dans « Le domestique et le politique. Types de familles... », *art. cit.*, p. 843.

<sup>12</sup> L'outil wébérien de l'idéal-type est particulièrement adapté à ce que l'on veut/peut faire ici dans la mesure où cela revient à construire un « individu historique » qui n'est ni une description de la réalité, ni un portrait « moyen » ou « représentatif » d'un ensemble, mais une forme de « caricature » regroupant les traits les plus saillants d'un phénomène. Cf. Weber M., *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (traduit par I. Kalinowski), Champs Flammarion, Paris, 2000

**Encadré 1 : Questions relatives aux pratiques éducatives posées aux deux « générations familiales » et première mise à plat statistique**

**a) Questionnaire « Parents » :**

- Comment qualifieriez-vous l'éducation que vous avez donnée à vos enfants?
  - plutôt classique et stricte (9%)
  - plutôt souple (68%)
  - anti-autoritaire(20%)
  - Autre (3%) : \_\_\_\_\_
- Si vos enfants n'étaient pas d'accord avec vous sur un point, leur avis était-il pris en compte ?
  - Oui, tout se discutait et leur avis valait à priori le nôtre (25%)
  - En partie, mais jusqu'à un certain point (73%)
  - Non (2%)
- A quelle heure devaient-ils se coucher lorsqu'ils étaient en primaire ?
  - Avant 8h00 du soir (5%)
  - Entre 8h00 et 9h00 (22%)
  - Après 9h00 (66%)
  - Quand ils voulaient (7%)
- Vos enfants vous appellent-ils :
  - 1. « maman »/ « papa » (51%), 2. par vos prénoms (32 %) ;  Les deux (17%)
- S'ils vous appellent par vos prénoms, était-ce voulu ?  1.Oui (50%),  2.Non (50%)
- Avez-vous donné des fessées à vos enfants :
  - Oui, régulièrement (5%)  Oui, rarement (53%)  Non, jamais (42%)
- Avez-vous donné des gifles à vos enfants :
  - Oui, régulièrement (2%)  Oui, rarement (40%)  Non, jamais (58%)
- Avez-vous offert des barbies à vos enfants ?
  - 1.Oui (31%)  2.Non (69%)
- Aviez-vous le souci de ne pas reproduire par l'éducation la division sexuée des rôles ?
  - 1.Oui (80%),  2.Non (20%)
- Si oui, avez-vous l'impression d'avoir réussi ?
  - Oui (65%),  Pas vraiment (32%),  Non (3%)
- Avant d'aller à l'école vos enfants sont-ils allés... ?
  - A la crèche collective ou familiale (53%),  Chez une nourrice (17%)
  - Gardés à domicile (par une pers. de la famille ou autre) (17%)  Autre (13%)
- Sont-ils allés à la maternelle ?
  - 1.Oui (97%),  2.Non (3%) ; Si oui, à quel âge y sont-ils allés ?
- Vos enfants avaient le droit de regarder la télévision :
  - 1. Tant qu'ils voulaient (5%) ;  2. Tous les jours avec certaines règles (58%)
  - 3. Le week-end uniquement (7%) ;  4. Jamais (5%) ;  5. Pas de télévision (25%)
- A quel âge environ leur avez-vous donné le droit de rentrer après minuit le soir ?

**b) Questionnaire « Enfants » :**

- Comment qualifieriez-vous l'éducation que vous avez reçue ?
  - 1. plutôt classique et strict (5%)
  - 2. plutôt souple (62%)
  - 3. anti-autoritaire (19%)
  - 4. autre (14%): \_\_\_\_\_
- Enfant, avez-vous reçu:
  - Des fessées : 1.  Oui, régulièrement (5%), 2.  Oui, rarement (43%), 3.  Non, jamais (52%)
  - Des gifles : 1.  Oui, régulièrement (3%), 2.  Oui, rarement (48%), 3.  Non, jamais (49%)
- Aviez-vous le droit de regarder la télévision ?
  - 1. Oui, autant que je voulais (15%)

<sup>13</sup> Les pourcentages indiqués entre parenthèses correspondent aux %/Exprimés à l'échelle du corpus. S'ils donnent une première idée d'ensemble, ils ne sont pas interprétés dans la mesure où ils reflètent des vérités diverses détaillées par la suite.

2. Oui, mais de manière réglementée (48%)
3. Pas la semaine (5%)
4. On n'avait pas de télévision (32%)
- Certaines émissions vous étaient-elles interdites par vos parents ?
1. Oui (37%),  2. Non (63%), Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_
- Les interdits explicitement formulés étaient-ils nombreux dans votre éducation ?
1. Oui (13%),  2. Il y en avait très peu (72%),  3. Il n'y en avait pas (15%)
- Si vous repensez à la vie de famille quand vous étiez enfant, est-ce que vous avez le sentiment que vous pouviez donner votre avis sur les décisions à prendre ?
1. Oui presque toujours (27%),  2. Oui, assez souvent (54%),  3. Rarement (16%),  4. Jamais (3%)
- Vos parents vous offraient-ils des jouets que l'on offre classiquement aux enfants de sexe opposé?
1. Oui (32%),  2. Non (68%) ; Si oui, citez un exemple :
- Enfant et/ou adolescent, êtes-vous allé(e) en colonie de vacances ?
1. Oui, tous les ans (27%),  2. Oui, quelques fois (56%),  3. Non, jamais (17%)
- A quel âge êtes-vous partis pour la première fois sans vos parents en vacances ? \_\_\_\_ ans
  - Parliez-vous politique en famille quand vous étiez enfant ?
1. très régulièrement (13%)
2. régulièrement (47%)
3. très peu (30%)
4. Jamais (10%)
- Lorsque vos parents avaient des invités à dîner, vous mangiez la plupart du temps :
1. Avant eux (10%)
2. Avec les adultes (76%)
3. En même temps mais à une table d'enfants (14%)
- La sexualité est-elle un sujet tabou dans votre famille ?
1.  Oui (4%) ; 2.  Non, mais on n'en parle quasiment pas (57%) ; 3.  Non pas du tout (39%)
- Adolescent et jeune adulte, parliez-vous de votre vie sentimentale avec vos parents ?
1.  Oui, régulièrement (23%), 2.  C'est arrivé mais rarement (40%), 3.  Non, jamais (37%)
- Enfant et/ou adolescent, étiez-vous plutôt "garçon manqué" (pour les filles) ou "féminin" pour les garçons ?
1. Oui 34%),  2. Non (66%)
- A quel âge avez-vous amené pour la 1<sup>ère</sup> fois votre petit(e)-ami(e) dormir chez vos parents ?
- Avant 16 ans (20%) ;  Après 16 ans (57%) ;  jamais (23%)
- A quel âge avez-vous eu l'autorisation de sortir seul(e) le soir ?
- Avant 12 ans (10%),  Entre 12 et 14 ans (20%),  entre 14 et 16 ans (43%),  Après 16 ans (27%)
- Jusqu'à quel âge environ vos parents vous faisaient-ils garder lorsqu'ils sortaient le soir ? \_\_\_\_
  - Comment appelez-vous vos parents ?
1. « papa » et « maman » (53%),  2. par leurs prénoms (30%),  Autre (17%): \_\_\_\_\_
- Quand vous pensez à la manière dont vous avez été élevé(e), êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :
1. vos parents étaient trop sévères :  1. Oui (2%),  2. Non (98%)
2. vos parents ne vous ont pas laissé(e) assez libre :  1. Oui (12%),  2. Non (88%)
3. vos parents vous ont laissé(e) trop libre :  1. Oui (24%),  2. Non (76%)
4. vos parents ne s'occupaient pas assez de vous :  1. Oui (24%),  2. Non (76%)
- Vos parents vous ont-ils poussé à être autonome et responsable jeune ?
1. Oui, très jeune (51%),  2. Oui, assez jeune (38%),  3. Non, pas vraiment (11%)
- Si oui, leur reprochez-vous ?**
1. Oui, j'ai un peu le sentiment qu'on m'ait volé mon enfance (10%)
2. Peut-être un peu (14%)
3. Non (71%)
4. Autre (précisez) : (5%) \_\_\_\_\_

A l'image de ce que construit Pierre Bourdieu quand il parle de stratégies de reproduction, nous chercherons ici à restaurer une certaine unité inscrite dans des pratiques appréhendées

habituellement en ordre dispersé et relevant des « stratégies de fécondité (...) ; stratégies successorales qui visent à assurer la transmission du patrimoine entre les générations avec le moins de déperdition possible (...) stratégies éducatives, conscientes et inconscientes (dont les stratégies scolaires) : visant à produire des agents sociaux capables et dignes de recevoir l'héritage du groupe, c'est-à-dire d'être hérités par le groupe (...) stratégies proprement économiques (...) stratégies d'investissement social (...) stratégies matrimoniales (...) stratégies de sociodicée »<sup>14</sup>. Si l'on reprend cette acception large de l'investissement parental en matière d'éducation des enfants, la stratégie éducative contre-culturelle idéal-typique se caractérise par les traits suivants :

1. Du point de vue des *stratégies de fécondité*, le rejet de l'institution familiale (considérée par la moitié des parents comme une « institution de reproduction de l'ordre bourgeois »), du mariage et du couple s'accompagne d'un retard certain de l'entrée dans le rôle de parent. Un écart d'âge élevé entre le(s) premier(s) enfant(s) et les enfants issus d'une seconde union caractérise également notre corpus avec des fratries complexes, dans des configurations familiales élargies ;
2. Du point de vue des *modes d'organisation et de régulation des relations familiales*, ces acteurs qui accusent l'institution familiale de reproduire l'ordre social, en rejettent les normes dominantes et expérimentent de nouvelles normes de parenté et de régulation des rapports de sexe.

Contre la norme de fidélité conjugale jugée hypocrite et associée à la possession et à la domination masculine, la « libération sexuelle » est mise en avant avec ses mots d'ordre : « la jalousie est interdite » ou encore « on n'appartient à personne », et ses référents intellectuels, notamment Wilhem Reich. Doris rappelle ainsi :

« Y'avait aussi l'histoire de la révolution sexuelle : notre truc c'était Reich, Ah oui, oui, on était très très Reichiens, il fallait se libérer du joug du mariage et de la possessivité et se libérer (...) Parce que tu vois, tout exposé de la souffrance, de la jalousie, était considéré comme du chantage affectif. Y'a un truc de Simone de Beauvoir où elle expliquait ça très bien, on voyait qu'elle avait vécu ça avec son homme ! Parce que notre modèle c'était quand même le couple Sartre-De Beauvoir »<sup>15</sup>.

---

<sup>14</sup> Bourdieu P., *Noblesse d'état...*, *op. cit.*, p. 387-388

<sup>15</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile parisien de Doris, le 10/01/06. Doris, fille de rabbin, est née en Algérie en 1950. Son père la scolarise dans un lycée juif à leur arrivée en France en 1962. Inscrite en première année de lettres à la Sorbonne en 1968, elle fait partie de la jeune génération qui se politise avec les événements

L'expérimentation de nouvelles normes conjugales et domestiques passe chez de nombreux enquêtés par leur mise en pratique au sein de *configurations familiales élargies*, ayant pris des formes très diverses, mais regroupées sous le terme profane de « communautés » (environ 1/3 d'entre eux ont vécu plus ou moins durablement « en communauté »). Différents modes de régulation des rapports de sexe et de générations ont existé dans ces « communautés »<sup>16</sup> et au sein d'une même « communauté », ceux-ci ont pu évoluer au fil de l'expérience. Les traits que nous listons ci-dessous correspondent ainsi à des formes « limites » (les plus « contre-culturelles » rencontrées dans l'enquête) de régulation des rapports de sexe et de génération :

- Pour objectiver le rejet du couple, c'est l'idée même d'un « lit conjugal » qui a pu être rejetée dans certaines communautés : « les principes de vie, c'était déjà : chacun une chambre, surtout pas une chambre par couple, même si les couples se sont faits très vite... »<sup>17</sup>.
- En ce qui concerne l'organisation domestique, le rejet de la division sexuée des tâches passe dans certaines communautés par une rotation organisée et égalitaire de celles-ci, débattue en « AG » (réunions collectives de l'ensemble des membres de la communauté) et formalisée sur des calendriers affichés dans les pièces communes (ardoises sur les murs, *dazibao*<sup>18</sup>, etc). Les enfants, considérés comme des « personnes à part entière » (*cf. stratégies éducatives* ci-dessous), prennent part aux tâches domestiques.
- La prise en charge de ces derniers fait également l'objet d'expérimentations de nouvelles normes de parenté : dans certaines communautés, les parents s'occupent à tour de rôle non pas de leurs propres enfants mais du groupe d'enfants, dans un souci de collectiviser leur prise en charge. Cette prise en charge devient une cause commune<sup>19</sup> pour la maisonnée formée par l'ensemble des personnes vivant en « communauté ». Si l'on peut envisager cette prise en charge collective du point de vue de l'abaissement des coûts de l'économie domestique, les justifications « politiques » restent centrales dans le discours :

---

de Mai 68 et s'investit dans les années suivantes dans les mouvements féministes et la rénovation critique de la vie quotidienne.

<sup>16</sup> Cf. Lacroix B., *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981.

<sup>17</sup> Noëlla, née en 1946 à Bordeaux, est fille de petits artisans catholiques pratiquants et conservateurs sur le plan politique. Sa trajectoire est longuement analysée dans le chapitre 1 (pour la phase antérieure à Mai 68) et le chapitre 4 pour la suite de la trajectoire (représentative du pôle politique des utopies communautaires).

<sup>18</sup> La technique du *dazibao* est importée de la révolution culturelle chinoise : il s'agit d'affiches rédigées à la main par n'importe quel profane, placardées sur les murs pour être lues par le public et traitant d'un sujet politique ou moral. Importée par les organisations maoïstes, la technique des *dazibao* s'est diffusée dans le mouvement communautaire français au cours des années 1970.

<sup>19</sup> Gollac S., « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », *art. cit.*

« L'idée aussi c'était la non-possession des enfants, on trouvait injuste que des gens n'avaient jamais accès aux enfants, et puis que d'autres étaient complètement submergés par les enfants, donc l'idée c'était de partager les enfants...Et puis on trouvait aussi malsain le tête à tête de l'adulte avec l'enfant et les névroses, les couples mère-enfant, et si on se sentait mal, si on se sentait pas capables à certains moment de prendre en charge sa demande, etc, il fallait que le groupe d'adultes prenne le relais ».

- Le refus de « posséder » sa femme, son mari et/ou ses enfants entraîne la remise en cause des termes d'adresse qui régissent habituellement les liens de parenté correspondant. Près de la moitié des « enfants » enquêtés appellent ainsi leurs parents par leurs prénoms, ce qu'ils justifient rétrospectivement par le refus de dissimuler des relations de domination derrière l'obligation affective liée aux termes d'adresse de « papa » ou « maman » ou encore le refus d'être réduit à un rôle social de « reproducteur ».

Si les enquêtés s'adressant à leurs parents par leurs prénoms sont légèrement surreprésentés parmi ceux ayant connu l'expérience de la communauté, cette pratique est largement représentée en dehors du cadre communautaire (cf. Analyse factorielle du chapitre 7). Au-delà des formes de vie communautaire, c'est donc l'intrication entre « système de sentiment »<sup>20</sup> (obligations et contraintes affectives attachées aux liens de parenté) et relations de pouvoir dans la « famille » que nombre des enquêtés dénoncent en parlant de « chantage affectif » :

« On voulait se faire appeler par nos prénoms, c'est sûr, après ça ne marchait pas toujours...

- *Mais pourquoi, quelles étaient alors vos motivations ?*

Pour autant qu'il m'en souviennne, il s'agissait d'établir une relation non hiérarchique, non autoritaire, dans laquelle le rapport de pouvoir s'exprimait moins...et était moins dissimulé par un chantage affectif induit par les termes de papa ou maman ; donc c'était dans la logique de la remise en question du statut de l'enfant et donc du statut du parent forcément. » (Gilles)<sup>21</sup>

« Mes deux fils m'ont appelée Claire dès tout petits (sauf quand ils avaient besoin d'être consolés) et continuent. Tous les autres enfants de nos amis faisaient de même. (...) Il n'y a pas sciemment de justification politique. C'était comme ça, c'était l'époque. Avec le recul on peut l'expliquer par une volonté sociétale de changement, de ne pas imposer à nos enfants ce que nos

---

<sup>20</sup> Florence Weber rappelle que les systèmes de parenté ont, pour l'anthropologue, une triple dimension : « intellectuelle (systèmes de pensée), pratique (système d'action), affective (système de sentiment) », Weber F., « Pour penser la parenté contemporaine... », *art. cit.*, p. 74.

<sup>21</sup> Extrait d'un échange de courriels avec Gilles portant spécifiquement sur les pratiques éducatives mises en œuvre avec sa fille Nathalie née en 1964. (Courriels échangés entre le 18/10/2008 et le 25/10/2008). La trajectoire de Gilles est analysée dans le chapitre 4.

propres parents avaient exigés. De donner à l'enfant un statut lui permettant un devenir non imposé. De s'épanouir, sans être encombré des désirs de ses parents. »<sup>22</sup>

Plus largement, c'est à l'ensemble des rites familiaux que ces acteurs vont s'attaquer avec, en premier lieu, la fête des mères que les enquêtés sont nombreux à rapporter à la politique familialiste du Maréchal Pétain et qui n'est donc pas célébrée chez eux, mais également Noël, voire les anniversaires :

« On avait toute une idéologie très très...rigide : on ne faisait pas de Noël... C'était ffut ! (*elle siffle, l'air de dire « impensable »*)...ça représentait à la fois la religion à laquelle on s'opposait, et la grande réunion de famille, ce qui nous horripilait ! Du coup Johanna, à Noël, faut qu'il y ait tout ! Un mois avant, il faut qu'il y ait le sapin, puis après des cadeaux (*elle mime une montagne de cadeaux sur un ton désapprobateur*)...alors que nous : rien. » (Hélène<sup>23</sup>, 1941)

« Ce qui s'oppose, ce qui est transgressif, ce qui désobéi est bon. Le mariage est un asservissement. L'union libre, la liberté. Le groupe, le collectif, est bon s'il constitue une force de *résistance* aux habitudes. (...) Impossible de fêter un anniversaire à la même date. Ca n'a pas d'importance, on va trouver un jour commun. Noël ? N'en parlons plus. On verra en janvier. Il aura fallu 25 ans pour que j'impose Noël le 24 décembre. »<sup>24</sup> (Martin, né en 1970)

3. Sur le plan des *stratégies éducatives*, c'est le refus de considérer l'enfant comme un « être social en devenir »<sup>25</sup> ou encore un « adulte en formation »<sup>26</sup> qui sous-tend la plupart des pratiques éducatives contre-culturelles rencontrées. Appréhender les enfants « comme des personnes à part entière » ou « sur un pied d'égalité » (expression largement utilisées par les enquêtés) plutôt que des acteurs à socialiser, entraîne d'une part le rejet de pratiques éducatives autoritaires et d'autre part le refus de tenir les enfants à l'écart d'un certain nombre de préoccupations et sujets de discussions desquels ils sont habituellement exclus. On retiendra ainsi, pour être synthétique, les pratiques éducatives suivantes :

---

<sup>22</sup> Extrait d'un courriel de Claire reçu le 10/11/08. Née en 1939, Claire est issue d'un milieu bourgeois catholique et de droite. En 1968, elle était technicienne à la SAT (société de télécommunication), et syndicaliste à la CFDT.

<sup>23</sup> Extrait de l'entretien réalisé le 8 juillet 2005. La trajectoire de Simon, le mari d'Hélène (jusqu'au début des années 1990), est détaillée dans le chapitre 1. Celles d'Hélène et de leur fille, Johanna, fait l'objet de portraits dans le chapitre 8.

<sup>24</sup> Né en 1970, Martin est un des enquêtés les plus critiques vis-à-vis de l'éducation maternelle qu'il a reçue (ses parents se sont séparés peu de temps après sa naissance) et plus généralement vis-à-vis de la « génération de 68 ». Martin appartient au dernier profil analysé dans le chapitre 7, celui du rejet de l'héritage dans des configurations de dissonance des préférences politiques et éducatives parentales.

<sup>25</sup> Foucambert J., « L'école, ou la vie entre parenthèses », *Autrement*, n°10, 1977, p. 138.

<sup>26</sup> L'expression est utilisée par Gilles dans un courriel du 20/10/08.

Le refus de « mentir » aux enfants ou de leur dissimuler des aspects importants des préoccupations adultes. Les enfants mangent ainsi à la même table que les adultes et participent aux discussions. Ils ont le droit à la parole et des sujets comme la politique ou la sexualité sont abordés avec eux.

Les interdits sont peu nombreux et sont toujours explicités, voire élaborés conjointement avec les enfants, si bien que l'éducation peut être qualifiée de fortement libérale (dans le sens de la relative absence de contraintes au niveau des horaires de coucher, des sorties, ou du moins de la prise en compte de l'avis des enfants).

L'autonomie<sup>27</sup> et la responsabilisation précoce des enfants sont deux principes centraux et complémentaires de la socialisation contre-culturelle. Cela passe par une grande liberté laissée aux enfants dans leurs activités quotidiennes (scolaires et amicales) mais également par la prise en charge, de leur part, d'un certain nombre de tâches domestiques (faire les courses, le ménage, gérer son argent de poche, faire à manger, etc). Le pendant de la responsabilisation et de l'autonomie laissée aux enfants est l'absence (relative) de vérification des devoirs et/ou des activités non scolaires et plus largement le refus de projeter sur ses enfants un horizon d'attente qui les enfermerait dans un destin social « décidé par des adultes » :

« Le contexte politique de l'époque, dans les milieux où j'évoluais, nous situait dans une perspective révolutionnaire, quelle projection pouvais-je envisager qui ne serait pas remise en cause ? Je n'ai donc jamais fait de projet pour Mikaël, étant, je pense, dans une position attentiste, cela étant conforté par les idées qui émergeaient de la vie communautaire (...) Au niveau scolaire, je lui demandais de faire ses devoirs mais, ne souhaitant pas le « cliquer », je ne vérifiais pas. Nous ne voulions surtout pas imposer des choix en jouant de l'autorité, de la position de pouvoir de parents... »<sup>28</sup>.

---

<sup>27</sup> F. Subileau et A. Percheron soulignaient au début des années 1970 l'ambiguïté du terme d'autonomie appliqué à des pratiques éducatives, du fait notamment de sa polysémie : « 'L'autonomie' mesurée au niveau des représentations des contraintes de la vie familiale est une notion ambiguë, qui ne permet pas d'isoler une autonomie voulue et élevée dans certains milieux au rang d'un principe d'éducation de celle qui est laissée aux enfants par simple démission des parents ou encore d'une autonomie de fait liée aux circonstances matérielles de la vie. » in Percheron A., Subileau F., « Mode de transmission des valeurs politiques et sociales... », *art. cit.*, p. 194. La notion d'autonomie de l'enfant est d'ailleurs devenue centrale dans la pédagogie enseignée en IUFM.

<sup>28</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile parisien de Anne, le 02/07/08. Née en 1949, Anne est issue de la petite bourgeoisie intellectuelle, athée et de gauche. Sa trajectoire fait l'objet d'une analyse dans le chapitre 4 et la trajectoire de son fils Mikaël est longuement détaillée au chapitre 7 (2<sup>ème</sup> profil : les héritiers ambivalents de l'utopie)



4. Sur le plan de la *socialisation politique des enfants*, on peut parler d'une socialisation intentionnelle<sup>29</sup>, dans la mesure où les discussions politiques au sein de la famille sont quotidiennes mais dans la mesure également où les pratiques éducatives mises en œuvre ont une visée explicite de non-adhésion aux normes dominantes :

Le refus de « formater » des enfants à « l'arbitraire des normes dominantes »<sup>30</sup> et le rejet des formes de transmission autoritaires ne doivent cependant pas être interprétés comme une volonté parentale de « ne rien transmettre » dans la mesure où ils sont en eux-mêmes des façons de transmettre un rapport critique à l'ordre social. Cela passe par l'affichage de ses préférences politiques au cours de discussions politiques quotidiennes en présence des enfants, et le fait de faire participer ces derniers aux différentes activités politiques (en premier lieu les manifestations, mais également les réunions politiques).

Le rejet des normes domestiques « traditionnelles » passe également par des pratiques éducatives visant à ne pas reproduire la division sexuée des rôles sociaux : achat de jouets « de garçons » aux filles et réciproquement, participation égalitaire des filles et des garçons aux différentes tâches domestiques, non différenciation des pratiques éducatives selon le sexe de l'enfant, etc.

Une autre dimension de cette socialisation politique intentionnelle consiste à confronter les enfants aux différentes dimensions de la réalité sociale de manière précoce, et à leur en donner une lecture critique plutôt que de les préserver des dimensions conflictuelles et politiques habituellement écartées du temps de l'enfance. Gilles explique ainsi qu'il ne voulait pas interdire à sa fille de regarder la télévision mais qu'il avait cherché à lui donner des clefs de lecture critique de certaines émissions :

« Nous avons une vieille télé que nous ne regardions que très rarement mais que Nathalie demandait : j'ai cru comprendre que c'était aussi pour ne pas être marginalisée par ses copines d'école. C'était l'époque de la diffusion d'un feuilleton qui s'inspirait des croisades. J'avais proposé à Nathalie une critique « politique », je me souviens l'avoir fait pleurer, à partir de là, j'ai atténué mes positions devant elle. »<sup>31</sup>

Il faut souligner ici l'ambivalence et les contradictions potentielles entre plusieurs principes éducatifs présentés ci-dessus et notamment entre le principe d'autonomie qui implique un

---

<sup>29</sup> Pour reprendre un terme employé par Anne Muxel : Muxel A., *La socialisation intentionnelle familiale. Étude d'une famille sur trois générations (1946-1982)*, Thèse de Sociologie, Paris V, 1983.

<sup>30</sup> Sont ici mises entre guillemets des expressions utilisées de manière récurrente dans les entretiens.

<sup>31</sup> Extrait d'un courriel reçu le 20/10/2008.

retrait relatif des parents vis-à-vis des activités de leurs enfants et l'aspect intentionnel de la socialisation politique (volonté de transmettre un rapport critique au monde social) qui implique au contraire un investissement parental pour transmettre des schèmes de vision et d'action minoritaires. Annick Percheron et Françoise Subileau avaient déjà repéré ces contradictions<sup>32</sup>, mais alors que celles-ci concluaient à l'avantage du « modèle dominant »<sup>33</sup> du fait de la volonté des parents de ne pas imposer de manière autoritaire leur modèle minoritaire<sup>34</sup>, il nous semble que la « non-directivité » est loin d'être assimilable à l'absence de transmission, hypothèse qui sera étayée empiriquement dans le chapitre suivant. Ces injonctions contradictoires : avoir voulu tout à la fois « laisser les enfants libres » *et* transmettre des principes et des systèmes de valeurs dissonants par rapport à ceux transmis par d'autres agents de leur socialisation, semblent néanmoins avoir contrarié les logiques de transmission, comme le relèvent de nombreux parents. Agnès écrit ainsi dans son questionnaire : « Entre transmission de certaines valeurs et autonomie des enfants, on ne peut pas toujours savoir... » et Gilles, après m'avoir envoyé le dessin de Cabu présenté en exergue de la troisième partie, m'en livre son interprétation comme suit :

« Il montre que les idées libertaires ont amené les parents à être tout à fait non dirigistes dans l'éducation. C'est aussi l'époque où Dolto parlait à la radio et allait dans ce sens. On voit donc deux parents, retour à la nature, écolos, qui laissent leur enfant suivre ses idées mais qui bien évidemment sont choqués par les choix de leur gamin. Je crois vous avoir exprimé quelque chose dans le genre à propos de Nathalie. Je pense que le poids du contrôle social sur les choix individuels (et pas seulement pour les enfants) est beaucoup plus prégnant qu'on ne le conçoit, tout ne vient pas de la famille, surtout quand la famille fait le choix de la marginalité. »<sup>35</sup>

Gilles souligne ici toute l'ambivalence des stratégies de reproduction contre-culturelles en rappelant fort justement que les parents sont en concurrence avec d'autres agents de socialisation au cours de l'enfance et de la jeunesse et qu'une stratégie éducative faiblement interventionnisme peut entraîner une position parentale affaiblie dans les rapports de force entre agents de socialisation. Cette question de l'efficacité d'un modèle éducatif peu dirigiste

---

<sup>32</sup> Cf. Percheron A., Subileau F., « Mode de transmission des valeurs politiques... », *art. cit.*, p. 884

<sup>33</sup> Celles-ci concluent en effet à une « faible pénétration du modèle égalitaire des rôles masculins et féminins parce que les familles favorables à ce changement ne semblent pas, par respect de l'autonomie, vouloir imposer à leurs propres enfants et que, dès lors, le modèle dominant l'emporte. », *art. cit.*, p. 885

<sup>34</sup> C'est cette hypothèse que traduit le dessin de Cabu publié dans le journal *Hara-Kiri* en juillet 1974, que nous avons reproduit en exergue de la troisième partie.

<sup>35</sup> Extrait d'un courriel reçu le 07/11/08.

est bien trop complexe pour qu'on apporte ici une réponse univoque mais nous la reposerons dans chacune des configurations familiales analysées au chapitre 7<sup>36</sup>.

5. Nous ne nous étendrons pas sur les *stratégies scolaires* contre-culturelles des enquêtés qui font l'objet de la partie suivante. Rappelons simplement que le choix de ces écoles publiques expérimentales renvoie (dans la plupart des cas) au dessein parental de trouver une structure scolaire proposant des pratiques éducatives relativement conformes à celles mises en œuvre dans la sphère familiale.

Ainsi, de la même manière qu'ils accordent une faible importance (quand il ne s'agit pas de défiance) à la « réussite sociale », ces parents ne valorisent pas (ou peu) la certification scolaire, pour les raisons politiques évoquées plus haut (de remise en cause de l'institution scolaire, rouage de la reproduction de l'ordre social dominant). Nous montrerons (dans le chapitre 7) que l'absence (relative) d'injonctions parentales à la réussite scolaire et/ou la volonté de transmettre le principe selon lequel « ce n'est pas le diplôme qui fait l'intelligence ni le bonheur » ont pu entraîner des formes de déclassement social potentiellement source de conflits générationnels<sup>37</sup>. Johanna reproche ainsi à ses parents de ne pas l'avoir encouragée dans sa scolarité (néanmoins brillante), là où son père refuse de croire en la certification scolaire comme source de bonheur social :

---

<sup>36</sup> On peut néanmoins noter dès à présent que ces ambivalences éducatives entre une logique de transmission des préférences et comportements minoritaires et une logique de rejet de la relation éducative autoritaire sont à l'origine d'une économie des relations entre générations complexe et souvent ambivalente ; mais là aussi, l'état des relations intergénérationnelles diffère selon le profil d'héritiers (*cf.* chapitre 7)

<sup>37</sup> Gérard Mauger écrit à ce propos : « Dans la transmission essentiellement implicite du capital culturel, c'est le maintien, l'amélioration ou la détérioration de la position sociale atteinte par la lignée qui est en cause et l'ascension sociale des fils ne contient pas moins de conflits potentiels que le déclin, la retombée ou la chute. », in « Les héritages du pauvre. Conflit œdipien et héritage social », *Les Annales de la recherche Urbaine*, 41, mars-avril 1989, p. 113.

Johanna	Simon (père de Johanna)
<p>« Mes parents ne m'ont pas du tout poussée parce que de toute façon mon père disait, en rigolant : mais de toute façon, si tu veux être plombier tu seras plombier ! Parce que évidemment les femmes font les mêmes métiers que les hommes, elles ont accès à tout...enfin bon, le rêve ! (...) Mais il fallait quand même être sur le haut du pavé hein. Donc c'est pour ça que c'est trop d'ambiguïtés quand il me disait : tu seras plombier si tu veux ! C'est n'importe quoi ! (...) Et c'est un truc où je leur en veux un peu : j'avais d'énormes capacités, et en fait ils ne m'ont jamais poussée...jamais, jamais jamais, voire même ils s'en foutaient, et ça je trouve que c'est très très dur, parce qu'un enfant, c'est pas vrai : il travaille pas pour lui-même, un enfant petit il travaille pour faire plaisir aux parents. »</p>	<p>« Moi j'étais de la tendance « dure » de Vitruve, j'avais toujours ce côté stalinien en fait ! Moi, c'était Makarenko encore, le pédagogue soviétique : faut retirer les enfants de leurs familles...Alors, ça me plaisait pas mais en même temps, je trouvais que si on veut rompre avec la société...(...) J'étais très obnubilé par la politique hein, le reste, c'était secondaire...fallait faire la révolution, le reste : fallait que ça file (...) Après, j'ai fait quelques interventions à Vitruve, en maths : j'étais effondré, en lecture : pareil ! Donc on la faisait travailler, parce qu'elle foutait rien à Vitruve, mais c'est vrai qu'on ne voulait pas survaloriser la réussite scolaire pour ne pas reproduire le schéma élitiste et la laisser faire ce qui lui plairait vraiment. »</p>

Les rapports d'obligation et de dépendance qui trament les relations de transmission dans la famille sont indissociables des rapports affectifs qui se nouent entre les acteurs de ces relations, et la formation des *goûts* politiques comme du *goût* scolaire doit beaucoup à la relation affective entretenue avec l'agent de socialisation (parents ou instituteurs) comme l'affirme Johanna quand elle dit « un enfant travaille pour faire plaisir à ses parents » ou comme le souligne Gaële Henri-Panebière<sup>38</sup>. Or dans nombre des familles enquêtées, on ne retrouve pas (ou de manière ambiguë) de mandat parental chargeant les enfants de prolonger la trajectoire sociale de la lignée familiale, et les enquêtés sont nombreux à avoir cherché à désenchevêtrer l'économie affective des rapports d'obligation et de dépendance au sein de la famille, générant diverses formes d'incompréhensions intergénérationnelles.

Par ailleurs, derrière la justification « politique » donnée par certains parents à leurs pratiques éducatives contre-culturelles, il y a une réalité sociale qui est sûrement aussi importante pour expliquer leur faible croyance en la certification par la « réussite sociale » : pourquoi en effet, s'étonner de l'absence d'incitations à prolonger des trajectoires sociales de lignées familiales avec lesquelles ces acteurs sont en rupture ? Derrière leurs discours et justifications rétrospectives, ces parents ont avant tout – et selon un processus très général – socialisé leurs enfants conformément à leur propre « idéal du moi » social. Autrement dit, avoir des enfants radicalement différents d'eux les nierait dans ce qu'ils sont. Reste néanmoins qu'ils ne sont

pas les seuls agents de la socialisation de leurs enfants et qu'en rejetant un certain nombre de pratiques connues pour favoriser la transmission, ils ne se donnent pas forcément les meilleurs moyens pour se reproduire.

6. On peut également déceler des *stratégies successorales contre-culturelles* chez certains enquêtés :

Le refus de l'héritage<sup>39</sup> représente ici un cas limite dans la mesure où cela revient à rompre avec la transmission du patrimoine entre les générations alors que tout tend habituellement à en minimiser la déperdition. Si un seul couple d'enquêtés a réellement refusé l'héritage matériel parental (en le reversant à l'organisation politique à laquelle ils appartenaient alors), le discours associant héritage et capitalisme est récurrent et diverses formes de « dilapidation » du capital sont repérables. La plus évidente et généralisée au cours des années 1970 et 1980 consiste à refuser l'accès à la propriété foncière, mais plus largement, que ce soit face à la consommation ou à la propriété individuelle, c'est une attitude de refus de l'accumulation (voire de la possession) qui caractérise ces enquêtés, comme le rappellent certains de leurs enfants :

« Nos parents n'étaient pas dans l'immobilier ! L'argent c'était caca. Pour mes parents la propriété et l'argent c'est caca, des vrais soixante-huitards. Ma mère elle a 68 ans, elle habite sur le périph dans un HLM et mon père chez sa meuf, ils n'ont rien... »<sup>40</sup> (Paul, 1965)

« Ma mère veut *aider*. Les mouvements du moment, Solidarnosc ou la résistance chilienne décorent la maison de leurs affiches colorées. (...) Ce qui est individuel est négatif. *Ses affaires, sa personne, ses idées, sa culture, sa nation, sa femme* : posséder, c'est mal »<sup>41</sup> (Martin)

---

<sup>38</sup> Celle-ci écrit : « Le rapport affectif entretenu avec celui qui transmet et avec ce qui est transmis (ce qui est en jeu dans la relation) est une dimension incontournable de la construction des compétences ou des appétences culturelle », in. Henri-Panebière G., « Collégiens en difficultés scolaires... », *op. cit.*, p. 37

<sup>39</sup> La suppression de l'héritage est réclamée par divers doctrine révolutionnaires au 19<sup>ème</sup> siècle, qu'il s'agisse des saints-simoniens: « Tous nos théoriciens politiques ont les yeux tournés vers le passé (...) ils nous disent que le fils a toujours hérité de son père (...).Mais l'humanité l'a proclamé par Jésus : plus d'esclavage ! par Saint-Simon elle s'écrie : à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres, plus d'héritage » (Doctrines de Saint-Simon. Exposition, 1829-1830, Paris), cité dans Gotman A., *Hériter*, PUF, 1988, p. 102 ; de K. Marx chez qui l'abolition de l'héritage occupe le troisième place parmi les dix mesures préconisées dans le Manifeste du parti communiste ; ou encore chez F. Engels qui insiste sur l'asservissement de la femme et des enfants au père de famille dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*.

<sup>40</sup> Extrait de l'entretien filmé du 17/12/2007 dans le cadre du documentaire « Les enfants de l'utopie ». Paul est né en 1965 à Paris : sa mère, issue d'une famille d'artistes est enseignante en collège et son père, fils de militaire est alors technicien dans le bâtiment.

<sup>41</sup> Extrait d'un courriel reçu le 22/05/07.

On pourrait ainsi qualifier une partie des enquêtés de « liquidateurs d'héritage »<sup>42</sup> ayant mis en application, à l'échelle de la sphère familiale, des convictions politiques, en l'occurrence ici le refus de l'héritage dénoncé pour son rôle premier dans la reproduction sociale des inégalités. Ce bouleversement de l'économie des échanges entre générations est à l'origine d'incompréhensions entre générations où les *enfants-prétendants* reprochent à leurs *parents-détenteurs*<sup>43</sup> de ne pas « avoir transmis », là où leurs parents répondent qu'ils ne voulaient pas les *obliger* (au sens de l'obligation qu'entraîne le don) et/ou qu'ils ne voulaient pas être incohérents dans leurs pratiques quotidiennes avec leurs idéaux politiques.

En sélectionnant les principes éducatifs les plus saillants (et non pas les plus représentatifs) de la population enquêtée, et en systématisant l'analyse de toutes les pratiques (conjugales, éducatives, scolaires, successorales et économiques) ayant pu contribuer ou influencer les choix parentaux en matière d'éducation, nous espérons avoir explicité, tout en le construisant, l'idéal-type d'une *stratégie éducative contre-culturelle*. Si ces pratiques doivent être rapportées à la volonté, explicite, de ne pas conformer ses enfants aux normes dominantes et de conformer ses pratiques à un certain nombre de convictions politiques, il ne faut pas sous-estimer une autre dimension centrale dont elles découlent : le rapport malheureux qu'ont pu avoir nombre de ces enquêtés à leur propre éducation et/ou à l'ordre scolaire. D'où le choix du terme « contre-culturel » qui peut renvoyer indistinctement au rejet de l'ordre social et/ou au rejet de l'ordre familial, l'un n'excluant pas l'autre bien entendu, les relations causales jouant dans les deux sens<sup>44</sup>. Pour ne citer ici qu'un exemple, laissons la parole à Hélène et Simon, les parents de Johanna :

« Hélène : Pour l'éducation de Johanna, on était complètement sous l'influence de 68, c'est à dire que, y'a deux choses : d'abord, je considérais que mon éducation était une catastrophe. Du côté de mon père, c'était une bourgeoisie que je considérais pire que tout, parce qu'ils étaient terriblement autoritaires, c'était : on n'explique rien, taisez-vous, obéissez, même la religion parce qu'ils étaient cathos donc on allait à l'église, le soir il fallait se mettre à genoux, réciter un truc par cœur, je comprenais rien...C'était vraiment de cet ordre là : pas de sens (...) Ça, je n'en voulais surtout pas pour ma fille, donc c'est comme ça que j'ai renié tout, et j'avais tellement peur de reproduire cette éducation que je me suis enfournée dans tout ce qui était différent : pas

---

<sup>42</sup> Gotman A., *Hériter*, op. cit.

<sup>43</sup> Nous reprenons ces termes à Gérard Mauger : cf. « Générations et rapports de générations », *art. cit.*, p. 23

<sup>44</sup> L'approche que l'on pourrait qualifier de « politique » correspond à celles et ceux qui, militants politiques révolutionnaires, ont réfléchi aux causes de la reproduction sociale des inégalités et ont mis en pratique leurs discours de dénonciation des institutions familiales et scolaires ; inversement, de nombreux enquêtés ont vécu des rapports pédagogiques malheureux les prédisposant aux discours politiques de dénonciation des institutions familiales et scolaires. L'étude empirique met en évidence une multitude de situations intermédiaires entre ces deux pôles idéaux-typiques, qui sont aussi deux types de discours sur l'éducation donnée.

d'autorité, on était très permissifs, enfin tout : pas de repères (...) On a fait aussi un truc qui était un peu fou et que faisaient tous les gens de l'époque, c'est à dire que Johanna n'était pas dans une relation enfant-parents, elle était dans une relation de copinage, ce que je regrette en partie aujourd'hui mais il faut remettre dans le contexte : on avait alors pleins de références qui justifiaient tout ça politiquement, parce qu'on passait notre temps à dire : tout est politique ! »

De la même manière, quand je demande à Simon ses motivations pour scolariser sa fille à Vitruve, celui-ci revient sur son propre rapport à l'ordre scolaire :

« Simon : Déjà, l'école primaire, ça a été l'enfer pour moi, enfin toutes mes études ça a été l'enfer : mon père avait passé son bac en Allemagne, il avait jamais mis les pieds dans une salle de classe donc j'avais toujours cette idée que si un enfant il veut, pas besoin de l'emmerder avec de telles contraintes... Quand je revois mes années d'école primaire, ça a été vraiment très très dur (...) j'ai eu un instit en plus en CM2, sûrement un sale mec à posteriori, enfin l'enfer quoi ! Donc ça je voulais pas. En plus, y'avaient des idées politiques, mais ce n'était peut-être pas le plus important, même si après j'étais impliqué politiquement dans Vitruve. »

Il est ainsi extrêmement difficile (voire souvent impossible) de démêler les motivations autobiographiques des motivations politiques à investir des modèles éducatifs contre-culturels, et sûrement tout aussi complexe de faire la part entre le jugement que portent leurs enfants, aujourd'hui, sur l'éducation reçue et les réactions qu'ils ont eu, enfants, à cette éducation contre-culturelle. Il nous a semblé néanmoins intéressant de relever des cas de « résistance infantine à l'anti-conformisme » (cf. encadré 2 ci-dessous) pour souligner le coût symbolique plus élevé à l'intériorisation d'un système de normes « marginales » et par conséquent le handicap relatif avec lequel partent ces parents pour transmettre leurs principes de vision et de division du monde.

### **Encadré 2 : Formes de résistances enfantines à l'anticonformisme**

La grande majorité des résistances et formes diverses de refus des héritages apparaissent à la sortie des écoles expérimentales et/ou de l'enfance (voir plus tardivement), lorsque les enquêtés se trouvent confrontés à des agents et des formes de socialisation partiellement dissonants par rapport au cadre parental. C'est ainsi que la plupart d'entre eux disent ne pas avoir ressenti, enfants, la singularité de leur éducation, celle-ci n'étant devenue manifeste à leurs yeux qu'après avoir pris conscience de l'altérité du modèle éducatif reçu par rapport à l'ensemble des enfants de leur âge. Il est d'autant plus intéressant de relever les cas de résistance « précoce » à cette socialisation contre-culturelle, ne serait-ce que pour essayer d'évaluer les coûts et les bénéfices symboliques à être un enfant « différent » (de son entourage). L'objectif de cet encadré n'est pas d'explicitier ces formes de résistances enfantines mais de souligner leur existence afin d'éviter, ensuite, d'expliquer les jugements portés par les enquêtés sur leur éducation par leur seule trajectoire sociale.

La forme la plus courante de résistance infantine à certaines attentes du modèle éducatif contre-culturel est le refus enfantin d'appeler ses parents par leurs prénoms. Gilles explique ainsi avoir essayé « mais sans grand succès », et Noëlla, qui vivait en communauté pendant l'enfance de Corinne échoue également :

« La plupart des enfants appelaient leur mère par leur prénom, mais Corinne, elle, a toujours refusé ; parce qu'au début, quand elle était toute petite, qu'elle m'appelle maman ne me dérangeait pas, mais j'aurais bien voulu glisser vers le prénom : elle n'a jamais voulu, et c'était très significatif. Elle a souffert de vivre en communauté... J'ai une anecdote à ce sujet : on leur avait demandé à l'école de dessiner la maison de leur rêve, de faire un plan, et Corinne se met à

dessiner un petit F2, alors je lui dis : « écoutes, Corinne, tu n'as pas compris, on t'as dit de faire le plan de la maison de tes rêves ! Tu peux avoir une grande maison, tout ce que tu veux... ».

Elle s'entête...et j'ai compris que ce qu'elle voulait, c'était vivre avec moi toute seule ! »

La résistance qu'opère Corinne aux normes de parenté élargie, s'étend également aux normes de présentation de soi, celle-ci refusant de s'habiller avec les habits proposés par sa mère :

« On récupérait toujours pleins de vêtements qui servaient à tout le monde, mais elle voulait s'habiller avec des kilts, des trucs BCBG, enfin on peut pas dire BCBG à 7 ans, elle savait pas, mais elle s'habillait pas du tout de ce milieu là, elle faisait de la résistance à plein de choses. »

Antoine, l'aîné des trois fils de Jean et Christiane, réagit quant à lui à la pression au conformisme en se rendant à l'école Vitruve avec un cartable bien qu'il n'y mette rien dedans comme nous le raconte, amusée, sa mère : « ça le gênait d'aller à l'école sans cartable ! Il nous avait demandé de lui acheter un cartable et il allait à l'école avec son cartable vide ou avec une paire de baskets dedans ! (elle rit) ».

La question de l'*hexis* corporelle « conforme » préoccupe de nombreuses enquêtées, dont Naïma qui se rappelle avoir eu « des envies précises de vêtements, vers cinq ans déjà, que [s]a mère refusait de satisfaire »<sup>45</sup>, expliquant que sa mère « l'habillait n'importe comment ». Plus généralement, Naïma porte un jugement très critique sur le modèle éducatif qu'elle a connu, sur lequel elle s'étend longuement dans les cinq pages recto verso manuscrites adjointes de son propre chef au questionnaire. Or Naïma a un jumeau, Max, qui a vécu de manière extrêmement différente la « même » éducation<sup>46</sup>. On peut dans un premier temps invoquer la divergence des trajectoires sociales des deux jumeaux et le déclassement social de Naïma (contrairement à son frère) pour rendre compte de ces regards rétrospectifs discordants. Pourtant, si cet aspect doit bien évidemment être pris en compte, leur mère se rappelle de la divergence précoce de leurs réactions face à l'éducation familiale et vitruvienne. Le fait qu'il s'agisse de faux jumeaux, qui en l'occurrence n'ont pas le même sexe, permet d'avancer de nouvelles hypothèses pour rendre compte des rapports différenciés à une socialisation primaire contre-culturelle. On peut ainsi penser<sup>47</sup> que la pression au conformisme s'exerce de manière plus forte sur les filles que sur les garçons. Mais c'est sûrement l'identification sexuée du fils au père et de la fille à sa mère<sup>48</sup> qui est pour beaucoup dans cette divergence des trajectoires sociales et des regards rétrospectifs sur l'enfance : en effet, l'hétérogamie du couple parental<sup>49</sup> semble avoir ici des incidences sur le rapport à l'école des deux jumeaux.

Ainsi, la question de leur altérité sociale se pose aux enquêtés dès leur enfance mais ils ne la

---

<sup>45</sup> Extrait d'une lettre manuscrite que Naïma a jointe à son questionnaire.

<sup>46</sup> Sur la différenciation de la socialisation primaire dans les fratries gémellaires, cf. Darmon M., « Devenir "sans pareil" ? La construction de la différence dans la fratrie gémellaire », dans de Singly François, *Famille et individualisation : Être soi d'un âge à l'autre* (Tome 2), Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001, p. 99-114. Dans le cas présenté ici, les deux jumeaux ont été élevés par leur mère (Bettye) suite à la séparation des parents quand ils avaient deux ans.

<sup>47</sup> Ce cas de fratrie gémellaire gagnerait à être creusé mais nous ne disposons pas du matériau nécessaire. C'est pourquoi nous nous contenterons d'exposer quelques hypothèses.

<sup>48</sup> Sur les ressemblances entre parents et enfants et les phénomènes *d'attribution symbolique des enfants* par un des parents, on lira avec intérêt : Vernier B., *Le visage et le nom. Contribution à l'étude des systèmes de parenté*, Paris, PUF, « Ethnologies-Controverses », 1999.

<sup>49</sup> Bettye, née en 1946, a arrêté ses études en classe de 3<sup>ème</sup> en 1964 et n'a repris des études qu'après 1968, à l'université de Vincennes (et sans baccalauréat). Elle y obtient une licence en science de l'éducation, travaille comme éducatrice pour finalement devenir conteuse. Philippe, né en 1947, obtient le baccalauréat en 1966 puis un BTS de chimie : il reprend également des études à Vincennes en 1970 (mais avec un bagage scolaire antérieur différent de celui de Bettye) et obtient une licence en sciences de l'éducation puis, dans les années 1990, le diplôme de documentaliste. Il travaille depuis le milieu des années 1990 au bureau des publications d'une université parisienne.



perçoivent ni ne la « gèrent » de la même manière selon leur sexe, leur âge, la sécurité affective et matérielle qu'ils ont ou non dans le cadre familial et scolaire ou encore le besoin de reconnaissance (plus ou moins aigu) par les pairs et/ou par leurs parents.

Enfin, il est d'autres formes de résistances plus aisées à expliciter : celles d'enfants vivant les activités politiques de leurs parents comme directement concurrente du temps qu'ils pourraient leur dédier. C'est par exemple le cas de Nathalie, la fille de Gilles, qui s'ennuie dans les manifestations auxquelles son père l'amène et réagit en s'en prenant aux drapeaux :

« Le 1<sup>er</sup> mai 1971 a vu l'extrême gauche organiser une manifestation très importante par le nombre des participants. Nathalie et Manon étaient avec nous. Elles ont passé l'essentiel de la marche à conspuer les drapeaux rouges que nous portions et à tourner en dérision les slogans. Elles avaient 7 ans. (cf. photo ci-dessous où Nathalie tire la langue au drapeau) »<sup>50</sup>



Loïc, le deuxième fils de Jean et Christiane, réagit de son côté à l'absence répétée de sa mère pour causes de réunions politiques, en l'empêchant de sortir et de le laisser seul le soir :

« Loïc a eu une période où il supportait plus du tout, du tout, que je m'en aille le soir... vers 6-7 ans... Il se mettait devant la porte et faisait des crises... Et donc j'ai fait attention là, je n'allais plus qu'aux réunions absolument nécessaires, au syndicat où j'étais élue... »<sup>51</sup>

Nous reviendrons plus longuement dans le chapitre 7 sur l'explication sociologique de ces formes de résistance enfantines mais il nous semblait important de les signaler ici pour rappeler que les résultats d'une stratégie éducative contre-culturelle sont autant affaire d'intentions socialisatrices que de réception et de réappropriation.

<sup>50</sup> Extrait d'un courriel envoyé par Gilles le 28/09/08.

<sup>51</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Christiane le 15/11/05.

## ***B - Des instituteurs qui militent par l'école***

Nous ne reviendrons pas ici sur l'histoire<sup>52</sup> des deux écoles primaires, publiques, enquêtées (l'école Vitruve à Paris et l'école Ange-Guépin à Nantes), pour se concentrer sur les pratiques pédagogiques qui y sont mises en œuvre au cours des années 1970 et 1980. Rappelons cependant qu'elles sont nées de réflexions pédagogiques et politiques sur les causes de l'échec scolaire et sur le rôle de l'école dans la reproduction des inégalités sociales. Mais leur spécificité réside dans la volonté commune des instituteurs les ayant fondées et y ayant enseigné de dépasser les discours sur l'école reproductrice de l'ordre social pour expérimenter des pratiques pédagogiques « différentes », « révolutionnaires », à même de transformer radicalement l'institution scolaire et ses normes dominantes. C'est ce que rappellent cinq instituteurs de l'école Vitruve dans le livre *Vitruve-blouse* :

« De nombreuses analyses ont été effectuées sur la sélection, la reproduction sociale attribuée au système scolaire, partie intégrante du système social dont il est à la fois le produit et en partie le garant. Mais ces analyses, appuyées pour la plupart sur des données statistiques, sont aussi à l'origine d'une attitude auto-complaisante de la part des enseignants ; effectivement, le système se reproduit « tout seul », la machine fonctionne sans que l'on puisse modifier ses effets dévastateurs. Les enseignants s'en tirent bien et ne font que déplorer et dénoncer, dans le meilleur des cas, cet état de fait. Pourtant l'enseignant fait partie de cette machine. Où se situe son action, quel est son pouvoir, que peut-il modifier ? »<sup>53</sup>.

Les fonctions sociales de l'école, le rôle des instituteurs et le statut d'enseignant, la relation pédagogique autoritaire, ou encore le statut de l'enfant sont autant de questions qui ont (re)fait débat au cours des années qui nous intéressent et engendré de multiples redéfinitions du « métier d'élève » et du « métier d'instituteur », *via* l'expérimentation de nouvelles pratiques pédagogiques. Le refus de ces enseignants de participer à la socialisation des enfants aux rapports sociaux d'autorité – *via* la relation éducative – s'accompagne d'une volonté explicite

---

<sup>52</sup> Cf. pour cela le chapitre préliminaire.

<sup>53</sup> Et un peu plus loin : « L'école est un organe conforme dans sa structure à la configuration de l'organisme qu'elle sert : l'État. Elle est munie d'un pouvoir politique et exécutif séparé de son corps social. Ainsi, la reproduction se trouve induite par les situations que vivent les enfants par les apprentissages qu'ils effectuent pour survivre dans ce milieu. L'expérience de l'échec, la passivité, la hiérarchie, la soif du pouvoir, la soumission, la tricherie, la rébellion désespérée... Ainsi l'école favorise toute une gamme de comportements qui sont d'autant plus renforcés qu'ils correspondent aux valeurs dominantes à l'extérieur de l'école » Agostini P., Bonnard M., Chneiweiss B., Dayot L., Gallice L., *Vitruve-blouse, op. cit.*, p. 29.

de leur transmettre une vision critique du monde social<sup>54</sup>, d'où leur rôle actif, ou du moins intentionnel, dans la socialisation politique des élèves.

En enquêtant dans deux écoles qui revendiquent<sup>55</sup> un rôle actif dans la socialisation politique des enfants, nous espérons apporter des matériaux et hypothèses sur le rôle des instituteurs dans la formation des goûts et préférences politiques des enfants et plus largement sur les pratiques pédagogiques pouvant avoir des incidences durables sur les principes de vision et de division du monde des élèves. Si « l'hypothèse de l'influence directe des enseignants n'a jamais fait l'objet d'une analyse spécifique en France »<sup>56</sup> et si les travaux américains<sup>57</sup> s'accordent sur la faible influence des instituteurs dans la socialisation politique des élèves<sup>58</sup>, notre corpus revêt ici un caractère singulier, de contrepoint, dans la mesure où plus de 45% des enquêtés déclarent qu'un (ou plusieurs) de leurs instituteurs ont joué un rôle dans la formation de leurs attitudes et préférences politiques actuelles. Ils sont également 56% à déclarer que leurs instituteurs (certains du moins) étaient militants<sup>59</sup> et 46% à se rappeler que ces derniers leur parlaient de politique « souvent » ou « de temps en temps » en classe<sup>60</sup>. La visibilité des préférences politiques et des pratiques militantes des instituteurs contraste ainsi singulièrement avec les résultats obtenus dans d'autres écoles. Leur comparaison nous permettra de réfléchir aux conditions sociales de possibilité d'un rôle conséquent de l'école primaire dans la socialisation politique des enfants.

Pour « tenir compte simultanément de trois variables : les destinataires de la socialisation, les agents socialisateurs, et les contenus de la socialisation »<sup>61</sup>, nous consacrerons une première partie à la socialisation scolaire des enquêtés dans ces écoles expérimentales, pour revenir

---

<sup>54</sup> Jeanne, institutrice à Vitruve de 1972 à 1976, nous dit ainsi en entretien : « on refusait de formater les enfants pour qu'ils deviennent des citoyens dociles », extrait d'entretien avec Jeanne (16/01/06).

<sup>55</sup> Précisons que nous nous appuyons principalement dans cette partie sur des documents et matériaux relatifs à l'école Vitruve pour laquelle nous disposons de multiples archives et qui revendique explicitement la dimension « politique » de son action tandis que l'école Ange-Guépin, moins politisée, est davantage centrée sur des questions et réflexions proprement « pédagogiques ».

<sup>56</sup> Tournier Vincent, « École publique, école privée : le clivage oublié... », *art. cit.*, p. 585. On signalera néanmoins ce travail plus ancien : Paty D., *12 collèges en France*, Paris, La Documentation Française, 1980.

<sup>57</sup> Cf. Jennings M. K., Langton K. P., « Political socialization and the high school civics curriculum in the United States », *American Political Science Review*, vol.62, n°3, 1968, p.852-867; Jennings M. K., Ehman L., Niemi R. G., « Social studies teachers and their pupils », in Jennings M. K., Niemi R. G. (eds), *The political character of adolescence : the influence of families and schools*, Princeton : Princeton University Press, 1974, p.207-227

<sup>58</sup> Annick Percheron explique la faible influence des instituteurs par « la déontologie du corps enseignant, [et] l'intériorisation très profonde du principe de laïcité, [et le] respect des exigences de la neutralité scolaire », in. *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993, p. 148.

<sup>59</sup> La question était formulée comme suit : « Vos instituteurs(trices) étaient-ils militants ?  Oui, tous,  Certains,  Non,  Je ne sais pas ».

<sup>60</sup> Ce taux est deux fois supérieur à celui obtenu auprès des lycéens enquêtés par V. Tournier, *art. cit.*, p. 585.

ensuite sur les trajectoires sociales et politiques des instituteurs les ayant investies. Nous montrerons que la plupart d'entre eux importent dans le champ scolaire des dispositions à la critique sociale intériorisées au cours d'expériences militantes passées (notamment au cours des événements de Mai-Juin 68) et qu'ils participent de ce fait à la redéfinition du métier d'instituteur.

### **1) Remise en cause de l'institution scolaire et expérimentation de nouvelles normes pédagogiques**

Annick Percheron discernait trois registres principaux d'intervention de l'école dans le processus de socialisation politique<sup>62</sup> – le contenu de l'enseignement, l'initiation à certaines formes de participation et l'apprentissage de certains types de relations sociales – auxquels Sophie Maurer<sup>63</sup> ajoute le contenu et les formes prises par les enseignements « d'éducation à la citoyenneté » et l'importance du « contexte » de l'établissement scolaire étudié (environnement social, niveau et filières, type d'enseignants qui y travaille, milieu social d'origine des élèves, etc.). Nous montrerons ici que dans tous ces registres les écoles enquêtées se différencient fortement des écoles non expérimentales, et que dans le cas de l'école Vitruve, les instituteurs vont bien au-delà de ces domaines d'intervention, par une *pratique pédagogie subversive*<sup>64</sup> de dévoilement des rapports de force qui sous-tendent la transmission.

Enfin, si l'école Ange-Guépin se réfère principalement aux principes pédagogiques de Célestin Freinet et au mouvement de l'éducation nouvelle, les référents pédagogiques et politiques à l'école Vitruve sont multiples (importés comme nous le montrerons par les différents instituteurs), du psychologue américain Carl Rogers<sup>65</sup> au pédagogue soviétique Makarenko<sup>66</sup>, en passant par l'incontournable référence de Summerhill<sup>67</sup>, le marxisme, la

---

<sup>61</sup> Darmon M., « La socialisation, entre famille et école. Observation d'une classe de première année de maternelle. », *Sociétés et Représentations*, Fév. 2001, p. 537.

<sup>62</sup> Percheron A., *La socialisation politique*, Ed. Armand Colin, Paris, 1993, chapitre 10, pp. 145-151.

<sup>63</sup> Maurer Sophie, Ecole, famille et politique : Socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique, Dossier d'Étude de la CNAF, N°15, décembre 2000, p. 5-6.

<sup>64</sup> Rappelons que le terme de subversion est entendu au sens restreint qu'en donne Pierre Bourdieu : « La critique subversive tend à restreindre toujours davantage la sphère de ce qui est légitimement transmissible par le dévoilement de l'arbitraire du mode de transmission en vigueur et des motivations intéressées des sociodiciées visant à le justifier. » in. Bourdieu P., *Noblesse d'état*, op. cit., p. 411

<sup>65</sup> Né en 1902, Carl Rogers est un psychologue américain, créateur d'une méthode psychothérapique fondée sur la non-directivité.

<sup>66</sup> Anton Makarenko (1888-1939) est un pédagogue soviétique qui se consacre après la révolution russe à l'éducation et la réadaptation des « enfants perdus » ou nés de la guerre en rupture de société.

tradition anarcho-syndicaliste de critique du système scolaire, la pédagogie libertaire et les « maîtres-camarades »<sup>68</sup>, la pédagogie institutionnelle<sup>69</sup> ou encore les écrits de Wilhelm Reich<sup>70</sup> (et la liste n'est pas exhaustive).

### **a) Contenus et formes de transmission : une redéfinition de la relation pédagogique**

La critique de l'institution scolaire passe, dans la pratique, par la remise en question des relations pédagogiques autoritaires qui sous-tendent un modèle éducatif que les instituteurs enquêtés assimilent davantage à du « dressage » qu'à de l'éducation :

« Le gouvernement de l'État détient le pouvoir de l'enseignement. La relation maître-élève qui caractérise le rapport pédagogique devient donc inséparable d'un rapport hiérarchique. On ne peut apprendre que d'un maître qui lui-même est contrôlé par un inspecteur...L'École est une expérience, pour l'élève, de dépendance à l'État, de reconnaissance du pouvoir hiérarchique [...] La première conséquence de la confiscation par l'État de la transmission du savoir, c'est la garantie pour les gouvernants d'une stabilité sociale. Puisqu'on ne peut rien construire hors l'école, les acquis culturels des dominés ne sont pas reconnus, y compris par eux-mêmes, dans la mesure où ils ne sont pas pris en compte par l'idéologie scolaire. Dans la division sociale qui caractérise les États (bourgeoisie/prolétariat ; bureaucrates/fonctionnaires ; dominants /dominés) la population qui est alliée au pouvoir renforce ses acquis véhiculés par l'école, l'autre est vidée de son potentiel culturel, de sa prise sur le monde social (...) Nous avons une pratique qui est née de notre histoire dans le sein de l'institution-école, un but principal : ne pas participer à l'assassinat collectif de millions d'enfants »<sup>71</sup>

Tout l'intérêt de ce type d'archives par rapport à ce qu'auraient pu nous dire en entretien les auteurs du livre précité, réside dans le vocabulaire utilisé pour qualifier l'école et plus largement le monde social. On y retrouve en effet l'horizon marxiste en toile de fond, la critique anti-institutionnelle attribuant à l'école le rôle de « chien de garde » de l'idéologie bourgeoise et de garant de la stabilité sociale, et enfin, la position occupée par les instituteurs

---

<sup>67</sup> Neill A.S., *Libres enfants de Summerhill*, op. cit. A.S Neil développe l'idée que les enfants sont capables de s'éduquer avec le minimum d'intervention des adultes, ce qui les met en situation de pouvoir se dégager de l'imaginaire parental et social pour avoir un meilleur accès à leur propre désir.

<sup>68</sup> Schmid J. R., *Le Maître-camarade et la pédagogie libertaire*, Ed. Maspéro, 1973.

<sup>69</sup> Vasquez A., F. Oury, *Pour une pédagogie institutionnelle*, Paris, Maspéro, 1967, rééd. 1972 ; Vasquez A., F. Oury, *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*, Paris, Maspéro, 1971.

<sup>70</sup> Wilhelm Reich (1897-1957) est un psychiatre, psychanalyste qui a été l'élève de S. Freud à Vienne. Il est connu pour son engagement en faveur de l'émancipation sexuelle, et il est devenu une référence importante dans les différentes luttes pour l'émancipation (des femmes, des jeunes) après avoir été traduit aux éditions Maspéro. Cf. entre autre : Reich W., *La lutte sexuelle de la jeunesse*, Paris, Maspéro, 1972

<sup>71</sup> Vitruve-blouse, op. cit., p. 179-180.

de Vitruve : celle du refus de « se faire les complices » du pouvoir. En s'attaquant à la relation pédagogique autoritaire, les instituteurs rejettent d'un côté le type de rapport social de domination qu'elle incarne, et de l'autre les rôles sociaux qu'elle attribue aux protagonistes de la relation :

- Refus du rôle hiérarchique du maître devant transmettre de manière verticale des savoirs dont il serait le seul détenteur ;
- Refus, de l'autre côté, du statut de l'enfant, réceptacle « passif » de cette transmission :

« L'école traditionnelle les voit incomplets, irresponsables et elle envisage toute une période de dressage dans un vase clos pour mieux les réinjecter dans la réalité sociale après avoir intériorisé la norme. »<sup>72</sup>

Les modalités comme les contenus de la transmission font ainsi l'objet de pratiques pédagogiques subversives. Concernant le contenu de l'enseignement, les instituteurs remettent en question leur fonction de transmission de *savoirs scolaires*, jugeant qu'il ne leur appartient pas de définir quels savoirs sont *légitimes*, et prônant la suppression d'une frontière arbitraire entre scolaire et non scolaire. A une forme de transmission verticale de savoirs jugés légitimes par les seuls enseignants, ils opposent une approche fonctionnelle<sup>73</sup> basée sur le principe de « globalisation » des enseignements : enseignants et élèves sont co-acteurs d'apprentissages qui se font à travers et pour la réalisation de *projets*.

« A travers le projet, l'enfant assume un statut différent de celui que lui impose habituellement la société : il est responsabilisé, sujet, porteur d'une parole reconnue, acteur social, acteur de sa propre éducation »<sup>74</sup>.

Les enseignants dénoncent ainsi une hiérarchie des savoirs légitimes jugée arbitraire ou « bourgeoise », et opposent à la traditionnelle répartition disciplinaire des heures d'enseignement et aux programmes pré-établis dans chaque matière, une forme d'apprentissage « autogérée » fondée sur le refus d'apprendre pour apprendre, les savoirs n'ayant à leurs yeux aucune valeur tant qu'ils restent désincarnés. C'est pourquoi ces projets

---

<sup>72</sup> « Vitruve, une école perpendiculaire », *Autrement*, Numéro 13 : « Alors, on n'a pas école aujourd'hui ? », 1978, p. 205.

<sup>73</sup> Cette approche se base sur les pédagogies actives qui ont pour objectif de rendre l'apprenant acteur de ses apprentissages, afin qu'il construise ses savoirs à travers des situations de recherche.

<sup>74</sup> *Vitruve-blouse*, op. cit., p. 74. On retrouve dans cette rhétorique du projet et de l'autonomie de l'enfant ce que décrivent J.C Chamboredon et J. Prévot à propos de la redéfinition du « métier d'enfant », et l'on ne peut s'empêcher de faire l'homologie avec le processus plus général de redéfinition du capitalisme autour des notions de « projet » et de « sujet » analysé par L. Boltanski et E. Chiapello : *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit.

se veulent des « projets de production »<sup>75</sup> qui doivent confronter les enfants à la réalité sociale afin de les préparer à la transformer au lieu de les « laisser dans leur monde d'enfants improductifs » comme le souligne cet extrait d'un autre livre collectif sur Vitruve :

« Imposer un projet de production, c'était refuser l'individualisme, la compétition, le parasitisme. (...) ou on laisse les petits enfants agir selon leurs désirs, et ils se réfugient dans leurs contes de fées, leurs fuites, leurs caprices et, déjà, l'individualisme, la consommation, la compétition, présents et pesants tout autour d'eux et qu'ils têtent dès la naissance ; ou on tente un coup de force en bousculant ces fausses valeurs, en les attaquant chaque fois qu'elles apparaissent pour essayer de vivre dès maintenant contre elles. C'est ce que nous avons voulu faire. [...] S'éduquer, c'est se confronter au tumulte de la vie ; on ne se prépare pas à la transformer dans le futile. »<sup>76</sup>

La revendication, marxiste, du statut d'« enfant producteur »<sup>77</sup> est ici associée à un principe typique de la pédagogie communautaire<sup>78</sup> : celui de la mise en pratique de normes contre-culturelles, « ici et maintenant », dans un espace restreint – celui de Vitruve en l'occurrence –, une contre-institution scolaire fondée sur une inversion quasi-systématique des valeurs par rapport à un « système » que l'on rejette<sup>79</sup>. Il est également intéressant de relever la dimension intentionnelle de ces pratiques (« on tente un coup de force »), antagoniste par rapport au principe de non-directivité<sup>80</sup>. On retrouve ici l'ambiguïté et la dissonance potentielle déjà

---

<sup>75</sup> La référence aux écrits de K. Marx est très présente au début des années 1970 dans les archives de Vitruve où l'on trouve un mélange de gauchisme politique, de gauchisme culturel et de marxisme libertaire.

<sup>76</sup> En sortant de l'école... Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve, livre collectif, Ed. Casterman, 1976, p. 213.

<sup>77</sup> La journaliste et écrivaine féministe Evelyne Le Garrec écrit ainsi un article sur l'école Vitruve qu'elle intitule : « Vitruve et ses enfants « producteurs » » publié dans *Autrement*, 10, septembre 1977.

<sup>78</sup> Bernard Lacroix écrit à ce propos : « La contestation communautaire apparaît, rapportée à la logique institutionnelle comme la négation de la légitimité du discours institutionnel (et des pratiques qu'il justifie et qui le sous-tendent) ainsi que la remise en cause partielle des habitus reproducteurs de cette légitimité [...] Le discours dominant prend toujours aux yeux de la contestation communautaire le visage hostile d'une orthodoxie à combattre. » : « Le discours communautaire », *art. cit.*, p. 549. Sur la question des communautés utopiques, cf. également Michel V., « Communautés utopiques et structures sociales ... », *art. cit.*

<sup>79</sup> C'est également le principe des phalanstères et plus largement des diverses communautés utopiques, cf. à ce sujet Mercklé P., « Le socialisme, l'utopie ou la science ? - La « science sociale » de Charles Fourier et les expérimentations sociales de l'École sociétaire au 19<sup>e</sup> siècle », thèse de doctorat en sociologie, Université Lumière Lyon 2, 2001 ; Henri Desroches cite à propos de l'inversion des valeurs et hiérarchies le rôle des fêtes et carnivals : « J. Cocteau, dans son *Bacchus*, a mis en scène une fête de fous où l'inversion des hiérarchies sociales est tout à coup prise au sérieux par son héros qui tente une « révolution » en assurant la pérennité politique de cette inversion ludique. Une fête peut être proche d'une révolution. Et inversement, n'y a-t-il pas dans toute révolution une fête ? » : Desroches H., *Sociologie de l'espérance*, Calmann-Lévy, 1973, p. 51.

<sup>80</sup> Il faut rappeler ici que l'école Vitruve n'est pas une « école parallèle » et qu'elle se démarque, publiquement, des écoles dites « parallèles » dans les années 1970, en écrivant notamment un article dans la revue *Autrement* en 1978, intitulé : « Vitruve, une école perpendiculaire... », où l'on peut lire à ce propos : « Leur manière d'être [aux enfants], leurs habitudes sont marquées par le groupe social auquel ils appartiennent. Les rapports de force des différents groupes sociaux ne sont pas une donnée seconde de la vie des enfants (...) Une pratique non-

relevée à propos de la socialisation familiale, entre le principe d'autonomie laissée aux enfants et des intentions de socialisation hétérodoxe.

Pour résumer, cette socialisation scolaire contre-culturelle prône ainsi :

- la suppression de la division entre travail manuel et travail intellectuel (en demandant aux enfants de prendre en charge simultanément des tâches des deux ordres dans leur participation aux divers projets)
- le travail collectif, la dévalorisation de la compétition, de l'individualisme et du principe même de classement des élèves (il n'y a ainsi aucune pratique de notation dans les écoles enquêtées au cours des années 1970 et 1980)
- une pédagogie fonctionnelle opposée au « savoir pour le savoir » :

« On n'apprend pas pour apprendre mais pour transformer une réalité. C'est en forgeant qu'on devient forgeron. On n'est pas dans une pédagogie de transmission de la connaissance mais de construction de la connaissance »<sup>81</sup>

- les principes d'autonomie et de responsabilisation précoce des enfants, considérés comme des « personnes à part entière » (sur lesquels nous revenons plus loin).
- une relation enseignant-élève pensée sur un mode non hiérarchique :

« Les enfants nous tutoyaient et nous appelaient par nos prénoms. (...) On arrivait en classe : ils nous faisaient des bisous ou ils étaient fâchés, ce qui nous empêchait pas de les engueuler, mais eux aussi avaient un droit d'expression. Ça ressemblait plus au modèle du maître-camarade. »<sup>82</sup>

Enfin, la valorisation de ces normes contre-culturelles s'accompagne d'une délégitimation des attributs habituels du « bon élève » (cf. encadré 3 ci-dessous) et d'une dénégation systématique des différentes dimensions constitutives de l'ordre scolaire, depuis les manuels (Jeanne explique ainsi devant la caméra qu'il n'y a « rien de plus con que le Bled ») et leurs contenus jusqu'aux formes de la transmission, en passant par les dispositifs matériels objectivant cet ordre scolaire, comme l'explique Robert :

« Pour changer le rapport maître élève, et revendiquer le fait que le maître n'est pas dans les cieux, qu'il n'incarne pas le « savoir absolu », il fallait s'en prendre au mobilier et à la structure classe : on a transformé les estrades en étagères, la disposition des tables et des chaises, on a

---

directive permet l'extériorisation des conflits mais non leur analyse par les enfants », in *Autrement*, Numéro 13 : « Alors, on n'a pas école aujourd'hui ? », 1978, p. 206.

<sup>81</sup> Extrait de l'entretien filmé avec Robert, le 13/12/2007.

<sup>82</sup> Extrait de l'entretien filmé avec Jeanne, le 13/12/2007.



cassé des murs pour décroisonner les classes et mélanger les âges, pour adapter l'espace à notre pédagogie du décroisonnement. (...) Pour nous, l'enfant était colonisé dans l'école en quelque sorte : l'école traditionnelle c'était l'école-caserne et on voulait sortir de cette colonisation institutionnelle, déconditionner les enfants et sortir des tabous, lever les interdits pour créer des rapports nouveaux entre adultes et enfants... **On voulait décoloniser l'enfant de l'école.** »<sup>83</sup>

### **Encadré 3 : Quand les « déviants » sont les « normaux »...**

Nous livrons ici, sans commentaires, des extraits d'un courrier que Jérémie, ancien élève de Vitruve né en 1969, a joint à son questionnaire :

« Vitruve a été pour moi, globalement, six années de vacances. J'étais libre, on me laissait apprendre, proposer, faire. Aux cours assez peu formalisés s'ajoutaient les projets, les sorties dans le quartier (interviews, braderies), les classes vertes et les manifestations. J'ai pu rencontrer des instituteurs exceptionnels et des sales types qui ont forgé mon caractère actuel. (...) J'ai parlé des aspects positifs. Il y en avait d'autres. Je raconterai d'abord quelques anecdotes, fragments du plus court *Bildungsroman* de l'univers :

A 6 ans, quelques jours après ma rentrée en CP, une institutrice interpellait ma mère d'un air méprisant, « Jérémie, il veut faire Polytechnique quand il sera grand ». Sachant que je ne savais pas ce qu'était polytechnique, évidemment.

A 6 ans, en classe verte. Le petit groupe d'une douzaine d'enfants auquel j'appartenais, encadré par une institutrice et un animateur, revenait à pied vers la colo après quelques jours passés dans une ferme. Nous étions deux à avoir été distancés, puis égarés après avoir pris la mauvaise bifurcation. Constatant au bout d'une demi-heure que nous étions perdus, nous avons fini par arrêter une voiture qui nous ramena à la colo sur nos indications. Arrivés à la colonie, nous fûmes convoqués devant un tribunal révolutionnaire composé du corps enseignant. On décida pour le bien de la communauté qu'il était préférable de ramener en voiture ces petits-bourgeois pas *team player* pour deux sous à l'emplacement du peloton des autres enfants, qui était encore à mi-chemin de la colonie. Ce qui nous permit de terminer à pied. Je ne sais pas ce qui est le plus méprisable : cette décision ou le fait qu'il me fallut une dizaine d'années avant de me dire que la faute était dans leur camp, pas dans le mien.

De 6 à 10 ans, parallèlement à ce mépris professé pour Polytechnique, les forts-en-thèmes et les réflexes de classe, je fus souvent mis en valeur comme Enfant Méritant. On m'envoyait dans les radios libres, on me faisait répondre aux journalistes, on m'encourageait à prendre la direction des projets, et on me faisait comprendre que je faisais partie de l'élite, pardon, de l'avant-garde. J'étais l'appartement témoin, le village modèle de Vitruve, comme quoi là aussi, il fallait *être dans la norme* »

On aurait pu également développer le cas de Yasmine que ses instituteurs (et par la suite ses camarades) avaient surnommée le « TGV » parce qu'elle allait « trop vite » dans ses activités scolaires ou encore de Loïc qui se souvient d'une AG où les enfants devaient voter pour ou contre la mise en commun des colis reçus en classe verte mais où l'on ne pouvait pas voter contre sans s'attirer le mépris immédiat des instituteurs. Ces divers exemples soulignent l'existence de formes inversées de mépris et d'étiquetage des « déviations » dans des univers contre-culturels où les « déviants » sont les « normaux ».

---

<sup>83</sup> Extrait de l'entretien filmé avec Robert, le 13/12/2007.

Toutes les facettes, tous les mécanismes et dispositifs participant à l'ordre scolaire sont ainsi remis en question, et ce jusqu'à la structuration formelle du temps scolaire comme le rappelle Robert :

« Y'avait pas de récréation par exemple. Les enfants descendaient selon leurs besoins physiques et remuer les pattes. De la même manière qu'ils participaient à la programmation de leurs journées, le découpage en temps scolaire et temps de défoulement n'avait pas de sens »<sup>84</sup>.

Or « la structuration du temps scolaire n'est pas dénuée de liens avec une certaine conception de la 'rationalité scolaire', faite de programmation et de prévisibilité des activités »<sup>85</sup> et les sociologues de l'éducation ont montré que la valorisation du savoir désintéressé ou l'idée de hiérarchisation sont transmises par le fonctionnement quotidien de la classe<sup>86</sup> : c'est ainsi à un véritable déconditionnement, une déconstruction systématique de l'ordre scolaire que se livrent les instituteurs de Vitruve.

#### **b) Socialisation à des pratiques participatives : « redonner à l'enfant son pouvoir de décision »**

Du côté des formes de participation auxquelles l'école peut socialiser les enfants, les écoles enquêtées se distinguent également du système classique en accordant une grande autonomie aux enfants (dans la gestion de leurs activités scolaires, dans leurs déplacements au cours de la journée) et en les responsabilisant très tôt, en travaillant collectivement et sans notes, en les faisant tutoyer et appeler par leurs prénoms leurs instituteurs, ou encore en les rendant responsables du fonctionnement participatif de l'école. Les règles de ce fonctionnement ont évolués sur la période étudiée (*cf.* encadré 4 ci-dessous pour la rentrée 1968 à Vitruve) et ne sont pas similaires entre les deux écoles enquêtées, mais le principe commun consiste à accorder aux élèves un pouvoir de décision.

A Ange-Guépin, ce sont des conseils d'enfants qui sont expérimentés et l'organisation d'une « coopérative d'école » est directement inspirée des écrits de Célestin Freinet, cité à de multiples reprises dans la Charte de l'école, qui s'ouvre sur la citation suivante : « On prépare la démocratie de demain par la démocratie à l'école » (Freinet). La parole est envisagée par Freinet comme outil disponible à la formation de l'esprit critique et comme moyen d'accéder

---

<sup>84</sup> Extrait de l'entretien non filmé réalisé avec Robert le 22/03/07.

<sup>85</sup> Maurer S., *Ecole, famille et politique ...*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>86</sup> Duru-Bellat M., Van Zanten A., *Sociologie de l'école*, Paris, Ed. Armand Colin, 1999, p.130-131

à la citoyenneté, et mobilisée pour la gestion des conflits au cours des conseils d'enfants organisés en trois temps : « je propose », « je félicite » et « je critique » :

« Les critiques peuvent être aussi bien à propos de quelqu'un de la classe que d'un élève d'une autre classe. Le 'plaignant' s'est inscrit auparavant et expose les faits (victime de violence, de racisme, etc). Puis un enfant de la classe va chercher « l'accusé » (si celui-ci est dans une autre classe) afin que ce dernier donne sa version et puisse s'expliquer. Des témoins peuvent aussi être appelés en cas de désaccord. Ensuite, il est demandé aux enfants ce qu'ils proposent pour régler le problème »<sup>87</sup>.

La tonalité est beaucoup plus politique dans les archives de Vitruve où le principe même de la représentation est critiqué, du moins dans les premières années, comme c'est le cas au cours de l'expérience du « Cirque étoilé » (cf. chapitre 8) :

« L'AG a été, tout au long de l'année, la structure où se sont prises toutes les décisions importantes : choix du projet, organisation du travail, solutions des problèmes, etc. Il n'y a jamais eu de délégation de pouvoir, de bureau élu, « représentatif », délégué par la base pour prendre des décisions au nom des autres et pour les autres. Tout était débattu par tous et devant tous, dans un « tour de table » où chacun devait prendre la parole pour donner son avis. C'était long, bien sûr, très long, parfois « trop long » : mais comment chacun aurait-il pu faire l'apprentissage de la responsabilité si l'on avait pris le raccourci de la démocratie représentative? Les délégués auraient pris le pouvoir sur le groupe ; il y aurait eu les gouvernants d'un côté, les gouvernés de l'autre. »<sup>88</sup>

C'est à une remise en question de la division des tâches entre parents, instituteurs et enfants dans les décisions concernant ces derniers que s'attaquent les instituteurs (avec les parents) de Vitruve, dans le prolongement de réflexions politiques plus générales sur l'éducation et les rapports sociaux de domination (dans la famille, à l'école et dans la société). Leurs réflexions sont d'ailleurs exposées à l'extérieur des murs de Vitruve, dans les arènes du débat politico-pédagogique, par le biais d'articles dans diverses revues, comme par exemple celui-ci publié en 1973 dans *Interéducation*<sup>89</sup> :

---

<sup>87</sup> Extrait d'un mémoire de licence de deux anciennes élèves de l'école Ange-Guépin portant sur « la parole dans la pédagogie Freinet », que leur ancien instituteur, Bernard m'a photocopié et remis au cours de l'enquête.

<sup>88</sup> *En sortant de l'école...*, op. cit., p. 133.

<sup>89</sup> Créée en 1968, la revue *Interéducation* est un espace de rencontre entre différents groupes pédagogiques et chercheurs (en sociologie, science de l'éducation, psychologie), au croisement des champs scientifiques, pédagogiques et militants. Divers espaces, revues et laboratoires ont participé de ces rencontres hétéronomes, c'est le cas de l'INRP, du CRESAS, de l'ICEM, d'Ecole et société ou encore du courant minoritaire du SNI, l'« école émancipée ».

« Les parents sont de fait, qu'ils le veuillent ou non, éducateurs. Le dressage de la prime enfance, les jugements moraux implicites ou explicites deviennent le code pour les jeunes esprits si perméables devant la toute puissance magique exercée par l'adulte.

La fonction de l'école est de délivrer l'instruction ; l'éducation se faisant discrètement à travers le contenu de son enseignement.

De fait, parents et enseignants sont co-éducateurs. Mais ils le sont en des lieux et des moments distincts, dans des domaines qui se veulent différents. L'école d'ailleurs est « interdite à toute personne étrangère à l'établissement ».

Nous essayons de faire en sorte qu'il en soit autrement :

- afin de mettre à égalité fonction-parent, fonction-enseignant ;
- afin de redonner aux familles un pouvoir d'appréciation devant l'institution sociale et par suite un pouvoir de décision ;
- afin de leur rendre la responsabilité de leurs enfants durant les heures scolaires ;
- afin d'établir avec eux une relation humaine et non plus une relation d'institution à institution ;
- afin de recréer ensemble une autre forme de vie,

nous avons proposé non seulement des structures d'accueil, de réception, de conversation mais aussi des structures d'action. »<sup>90</sup>

#### **Encadré 4 : Extrait de la brochure destinée aux parents d'élèves de Vitruve à la rentrée 1968.**

##### **Pour une éducation civique et morale authentique : une importante institution, "la coopérative".**

La participation financière périodique, même minime, que nous demandons aux parents pour assurer l'équipement en livres de bibliothèque et de documentation, le matériel d'éducation esthétique, etc... est un élément secondaire, bien qu'important, de l'idée de coopérative (tout enfant bénéficie du capital matériel accumulé dans les classes).

La classe, l'école, constituent des petites sociétés dans lesquelles enfants, maîtres et directeur coopèrent à une œuvre commune. La "Coopérative" se propose, sous des formes d'organisation variées et variables, de faire prendre conscience de ce fait aux enfants, de les engager à œuvrer au bon fonctionnement de ces sociétés, de découvrir et de formuler les lois qui doivent la régir tant sur le plan du travail que de la discipline. Des "conseils de coopérative" sont tenus périodiquement où tous ces problèmes sont abordés, où les conflits sont réglés ou dédramatisés, où les revendications formulées éventuellement, où les responsabilités sont partagées et critiquées, etc...

A travers cette institution, les véritables problèmes moraux et sociaux sont abordés d'une manière authentique et accessible aux enfants. Ceux-ci s'expriment, se révèlent (de véritables transformations ont été constatées), découvrant l'existence d'autrui, son respect nécessaire, contestent la loi du plus fort, se socialisent. Nous sommes évidemment loin de la leçon de morale ou d'instruction civique ! »<sup>91</sup>

A Vitruve, le fonctionnement participatif n'a donc pas pour seul objectif de faire participer les enfants à l'organisation des activités scolaires et de la vie de l'école, il est envisagé, plus largement comme un outil de socialisation politique :

<sup>90</sup> Ecole Vitruve, « Une école différente », *Interéducation*, 31, mars 1973, p. 5

<sup>91</sup> L'intégralité de la brochure est disponible sur le site internet de l'école Vitruve, au lien suivant : <http://www.ecolevitruve.fr/lesarchives/brochu68.html>

« Hebdomadaire depuis 1975, le conseil d'École gagne l'autonomie économique par la gestion de la Banque des projets. (...) Le Conseil d'École permet l'information, prend des décisions, soumet des propositions, lance des missions d'observations, des enquêtes, contrôle le suivi et la légitimité des décisions prises. (...) Un Conseil d'École c'est aussi un travail en amont et en aval: la préparation d'un ordre du jour, constitué à partir des sujets de débat proposés dans les groupes et la rédaction d'un compte-rendu. Les compte-rendus sont affichés pour être lus par tous (enfants et parents). Toutes ces tentatives de pratiques démocratiques sont évidemment issues de l'idée de base qui est de considérer l'école comme un lieu réel au sein duquel on peut avoir des droits, les droits d'agir, c'est le lieu politique même, vrai terrain d'apprentissages. »<sup>92</sup>

Les enseignants ne se contentent donc pas d'une « éducation civique » visant à faire intérioriser chez l'enfant l'importance de se faire une opinion, de l'exprimer et de la partager publiquement : ils les socialisent à des pratiques participatives. C'est ce qui transparait dans le refus de la délégation ou encore dans le principe d'autogestion extrêmement présent dans les différentes archives de l'école, avec la référence centrale au conflit de LIP (cf. ci-dessous). Les instituteurs de Vitruve « organisent » donc l'autogestion, en participant aux AG, en explicitant les règles aux enfants afin de leur « redonner prise sur leur vie » (Jeanne), et en laissant intentionnellement s'exprimer des comportements habituellement réprimés. C'est ici toute la question de la gestion des conflits et de la violence entre les enfants qui fait l'objet de vifs débats (entre enseignants, entre enseignants et parents élèves, entre enseignants et enfants). En effet, la position de certains instituteurs de l'école Vitruve consiste à laisser s'exprimer la violence (jusqu'à un certain point) plutôt que de la réprimer en amont, afin de pouvoir en discuter collectivement et en chercher les causes avec les enfants. Les conflits et la violence entre enfants sont alors analysés comme l'expression d'antagonismes sociaux et sont l'occasion de transmettre une vision politisée du monde social :

« A Vitruve, c'est au travers de discussions et d'expériences d'organisation de vie collectives que les enfants apprennent à se situer politiquement. Quand, en CP, Mourad a fauché le goûter de Manuela qui n'osait poser son problème devant le groupe, ce sont les enfants eux-mêmes qui ont convoqué une réunion du groupe d'enfants et des deux instits pour examiner la situation. (...) Nous avons abordé le terrorisme que certains garçons exerçaient sur les filles, le statut de l'enfant émigré dans l'école (...) On a vu que la violence pouvait être négative ou positive suivant les situations. L'enfant d'OS et l'enfant d'intellectuel ont deux pratiques tout à fait différentes de la violence dont ils tirent des analyses opposées. (...) Ce qui nous semble

---

<sup>92</sup> Extrait d'un article écrit par l'équipe enseignante de Vitruve et proposé à la revue Autrement en septembre 2001, disponible sur le site internet de l'école Vitruve.

important c'est que l'enfant se trouve dans des situations où la violence ne soit ni évacuée ni canalisée. Pour nous, le rôle de l'adulte est de faire éclater les contradictions et de permettre au groupe de les dépasser en faisant apparaître le problème des statuts sociaux liés aux origines de classe car les types de relations qui s'établissent avec les enfants sont fonction de ces statuts. (...) Il ne s'agit pas d'intervenir parce qu'on ne « supporte pas la violence » ou parce que la tension nous est « insupportable », ni pour rétablir l'Ordre mais de jouer, de manière délibérée, comme un révélateur pour faire apparaître les bases sociales des antagonismes. »<sup>93</sup>

S'exprime très clairement à travers l'extrait précédent, l'aspect intentionnel de la socialisation politique dispensée à Vitruve et la volonté critique de dévoilement des rapports de force habituellement invisibles<sup>94</sup> dans l'enceinte scolaire, par des instituteurs qui investissent politiquement leur rôle d'enseignant.

### **c) Former de futurs acteurs du changement social ? Quelques aspects de la politisation des pratiques pédagogiques à Vitruve**

L'école Vitruve va ainsi bien au-delà des registres d'intervention de l'école dans le processus de socialisation politique analysé par Annick Percheron, les instituteurs qualifiant leur pratique pédagogique de politique, comme l'explique par exemple Robert :

« A Vitruve on avait trois grands champs d'action : lutter contre l'exclusion, la reproduction sociale et la ségrégation [...] Parce que les enfants sont porteurs de leur classe sociale : il y a une reconnaissance sociale qui s'effectue entre eux, dès les premiers jours de classe. On voit très vite en CP se reconstituer dans la classe des groupes homogènes et des rôles : certains vont répondre, d'autres vont s'écraser, certains vont s'asseoir au premier rang, d'autres vont s'exclure... Alors, soit l'enseignant accepte cette division, soit, au contraire, il essaye de faire évoluer cette division ; et nous, on voulait donner la possibilité aux enfants d'avoir une analyse de cette pratique pour qu'ils aient conscience de cet état de fait »<sup>95</sup>.

Derrière cette volonté explicite de lutter contre la reproduction sociale par des pratiques pédagogiques intentionnelles (ne pas laisser se « reformer » dans l'enceinte de l'école les inégalités sociales « extérieures »), on retrouve en filigrane l'objectif (explicite ou non) de forger de futurs acteurs du changement social, des « hommes nouveaux »<sup>96</sup>. Si l'institution

---

<sup>93</sup> *En sortant de l'école...*, op.cit., p. 132.

<sup>94</sup> Pour P. Bourdieu et J-C Passeron, l'action pédagogique tient son efficacité proprement symbolique et pédagogique de ce qu'elle dissimule les rapports de force qui sous-tendent la transmission : cf. par exemple *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, paris, Ed. Minuit, 1970, p. 21 sq.

<sup>95</sup> Extrait de l'entretien filmé du 13/12/07.

<sup>96</sup> Rejoignant ici la prétention stalinienne de créer des « hommes nouveaux » par la rééducation.

scolaire est ainsi une cible privilégiée de la critique généralisée des rapports sociaux de domination, Vitruve devient parallèlement un « champ d'application à toutes les utopies »<sup>97</sup> :

« *Jeanne* : L'école était un lieu privilégié car c'était un lieu premier de socialisation donc adapté si on veut changer le monde, à condition qu'on la change. (...) Les slogans que l'on avait en tête c'était : l'imagination au pouvoir, on voulait changer la vie. (...) Notre pratique intégrait notre militantisme : on essayait d'inventer une école qui soit autre qu'une école de la bourgeoisie, de la reproduction. C'était un pari sur l'avenir sans savoir ce qu'allaient devenir ces enfants. »<sup>98</sup>

C'est ainsi le rôle même de l'école qui est remis en question par les instituteurs de Vitruve au cours des années 1970 : il ne s'agit plus de transmettre aux enfants des savoirs légitimés par l'institution mais de leur donner les moyens de changer de statut et d'agir sur et dans le monde social<sup>99</sup>.

Les instituteurs de Vitruve revendiquent bien une action politique sur les enfants, en laissant entrer la politique dans l'enceinte de l'école et en faisant sortir l'école dans la rue, remettant ainsi en cause le monopole traditionnel de la famille dans la socialisation politique des enfants et le monopole de la détention du savoir légitime par les enseignants : ils parlent d'ailleurs d'une logique de « déscolarisation de l'école »<sup>100</sup>. Cette logique passe par la pratique des enquêtes que mènent les enfants dans le quartier auprès des habitants, des commerces ou sur le marché, mais également par le développement de multiples ateliers dans l'enceinte de l'école organisés par des parents : atelier de couture, de peinture, de bricolage, de vidéo, de cuisine marocaine ou portugaise, etc. Au-delà de cette remise en question des frontières entre professionnels et profanes de l'éducation, c'est à une pratique assez systématique de légitimation de l'illégitime que se livrent les instituteurs : sont ainsi mis en place des cours d'arabe, de chinois et de portugais, organisés des concours de grimace, des « fêtes qui ne sont pas scolaires »<sup>101</sup>, valorisés les arts peu légitimes comme le cirque, les musiques populaires ou

---

<sup>97</sup> Selon les termes de J.C. Chamboredon, cités en exergue du chapitre.

<sup>98</sup> Extrait de l'entretien réalisé le 16/01/06.

<sup>99</sup> Cf. : « C'est en vivant les antagonismes sociaux que les enfants créeront les moyens de transformer les conditions qui leur donnent naissance » : *En sortant de l'écol...e*, op. cit., p. 25.

<sup>100</sup> On peut ainsi lire, dans *Vitruve-blouse* : « La pratique du groupe enfant-adulte doit donc être dérangeante, bousculer l'ordre établi pour que le lien entre la modification du statut de l'individu-enfant et ce qu'il peut réaliser existe. Ce travail de pilonnage, d'extension des possibilités, visant la transformation de l'extérieur social en fonction de la nécessité, pour des individus, de gérer leur quotidien, dépeint l'engagement politique global de l'adulte dans une telle stratégie. Tout y passe : remise en question des horaires, des lois, de l'organisation de l'espace, de sa propre vie (...). La logique nous conduit alors à vouloir déscolariser l'école. », op. cit., p. 32.

<sup>101</sup> *En sortant de l'école*, op. cit., p. 121

la bande dessinée ou des comportements qui seraient sanctionnés ailleurs (prise de parole et interruption de l'enseignant, travail collectif, déplacement libre au sein de l'école, etc).

Parallèlement, tout ce qui pourrait paraître « scolaire » est délégitimé et certains instituteurs affichent ouvertement le peu d'importance qu'ils accordent à la certification scolaire :

« On n'est pas pour la réussite individuelle, la réussite sociale par le travail on n'y croyait pas trop...C'était l'époque du livre de Robert Linhart, enfin, même avant, on remettait tout en cause : c'est l'An 01, à bas la propriété, on jette les clefs par la fenêtre, on remet en cause nos rapports de couple, les rapports avec nos enfants, il faut faire au-tre-ment »<sup>102</sup>

Mais c'est à travers les projets et destinations des classes vertes qu'ont connu les élèves de Vitruve que la dimension politique des pratiques pédagogiques apparaît de manière encore plus saillante. Il suffit pour s'en convaincre de laisser la parole aux anciens élèves à qui il était demandé dans le questionnaire de citer des projets scolaires les ayant marqués :

« Enquête sur la grève » ; « Occupation d'une papeterie de Millau » ; « Traversée du Larzac » ; « Pétition contre la destruction de vieux immeubles de Paris » ; « Porte à porte pour récupérer des médicaments pour le Cambodge » ; « Rédaction d'une pièce de théâtre pour le bicentenaire de la Révolution » ; « Rencontre d'un député » ; « Rencontre avec des ouvriers de LIP »

Ces souvenirs soulignent l'implication de l'école Vitruve, à travers ses instituteurs, dans les différents mouvements sociaux qui marquent les années 1970.<sup>103</sup> Les liens noués entre Vitruve et les ouvriers de LIP sont assez emblématiques du positionnement de l'école dans le champ politique des années 1970 et des formes d'engagement des instituteurs concernés à cette époque. Ces derniers écrivent ainsi en 1986 :

« Les relations entre Vitruve et LIP ne sont pas nouvelles et les rencontres successives de ces deux lieux de vie sont liées à la mouvance sociale dans laquelle s'inscrit leur histoire. En 1973, les enseignants de l'école, des parents et des habitants du quartier vont à Besançon en car, soutenir les ouvriers en grève »<sup>104</sup>

Au-delà du soutien individuel que peuvent apporter les instituteurs aux ouvriers de LIP, des liens durables se nouent entre l'équipe-Vitruve (enseignants, autres adultes et enfants) et les ouvriers de LIP, fondés sur leur commune réflexion autour de l'autogestion dans les pratiques quotidiennes (d'enseignement pour les uns, d'organisation du travail pour les autres), et de ne

---

<sup>102</sup> Extrait de l'entretien filmé de Jeanne, le 19/12/07.

<sup>103</sup> Jeanne nous dit par exemple : « L'école était engagée dans tous les mouvements qui existaient : mouvement des femmes, conflits sociaux à Lip, écologie, etc. On était intégrés dans tous les mouvements. On ne faisait pas notre révolution dans notre coin. », extrait de l'entretien du 16/01/06.



pas cantonner cette réflexion à leur domaine social spécifique. C'est ainsi que les ouvriers de LIP font appel à des enseignants de Vitruve quand ils décident de réfléchir au système scolaire et veulent produire une brochure, que plusieurs rencontres entre élèves de Vitruve et ouvriers de LIP sont organisées, que d'anciens ouvriers de LIP ayant fondé une imprimerie autogérée y accueillent des élèves de Vitruve en 1980 ou que des syndicalistes de la CFDT à Besançon font appel aux enseignants de Vitruve pour animer un débat sur l'école en 1982. Dans le journal « Lip-Unité » de décembre 1982, un ex-ouvrier de LIP à l'origine de La Lilliputienne, imprimerie autogérée, revient sur les affinités entre LIP et Vitruve :

« Mise en place depuis un an en coopérative ouvrière de production, L'imprimerie La Lilliputienne se veut, dans sa définition, créatrice d'emplois pour vivre et travailler autrement. Que fallait-il de plus pour une rencontre LIP (en toile de fond), Vitruve et la Lilliputienne puisque ces différentes structures ont en commun le désir de concrétiser une vie différente. (...) Plusieurs objectifs seront définis :

- 1) Mettre en chantier la réalisation d'une plaquette sur le voyage des jeunes Vitruviens en classe verte au Portugal ;
- 2) Prise de contact avec l'industrie bisontine pour en situer les différentes approches économiques et sociales. Le mode coopératif les intéresse particulièrement, ainsi que les travaux de papeterie se rattachant directement à leur séjour à l'imprimerie(...).
- 3) Populariser leurs expériences à travers un débat sur les nouvelles formes d'enseignement. (...)

La réunion d'évaluation finale a bien confirmé que les enfants avaient pu pratiquer l'imprimerie et en comprendre les différentes techniques et que l'enseignement peut se faire en un autre lieu que sur les bancs d'une école. La vie étant là où les choses se réalisent... Point n'est besoin d'être professionnels pour transmettre un savoir (...) l'ouverture des portes, portes des écoles et portes des entreprises, amènerait une autre réalité à l'enseignement. (...)

A partir de 1975, les instituteurs de Vitruve organisent des départs dans des lieux de travail occupés : c'est ainsi que les enfants visitent une usine de nougat en grève à Montélimar (1976), rencontrent les ouvriers de l'usine REO à Fougères, ceux des papeteries de Bretagne à Rennes, de Manucentre dans le Larzac (1979) ou partent en classe verte au Creusot...

La subversion des différentes situations d'éducation passe enfin par les projets réalisés en classe, quasiment tous porteurs d'une dimension critique : du projet de comédie musicale « CendriRock et le prince Punky », à l'apprentissage du couscous, en passant par le journal de l'école intitulé « Caca-pétard », autogéré, et traitant sous un angle « politique » la plupart des sujets (cf. encadré 5 ci-dessous).

---

<sup>104</sup> Vitruve-blouse, op. cit., p. 163

### **Encadré 5 : Extraits du journal *Caca-Pétard* : des archives qui révèlent l'intériorisation enfantine de schèmes politiques de vision du monde**

Nous avons dépouillé les différents numéros du journal *Caca-pétard* conservés à l'école Vitruve pour les années qui nous intéressent. Ici aussi, les références politiques sont multiples et transparaissent jusque dans les écrits des enfants. Les quelques extraits qui suivent, rédigés par des enfants, mettent en évidence des formes de réappropriation enfantine de schèmes de perception politique de la réalité sociale qui leur ont été transmis par des instituteurs militants :

« Samedi matin, je suis allée au labour d'une terre qui appartenait à l'armée. Cette terre était labourée par les paysans qui n'étaient pas d'accord avec les militaires, car ils veulent prendre toutes les terres du Larzac comme camp d'entraînement. (...) En allant à Cavaliès, on a vu un beau tapis de fleurs couvert de cartouches et de grenades (...) on a vu un militaire sur un mirador dans un arbre, qui surveillait la ferme et qui nous regardait venir avec ses jumelles. On a voulu parler avec le militaire derrière les barbelés ; il a répondu : « c'est interdit, et les photos aussi, sinon je plonge en prison ». La plupart des militaires étaient des soldats qui faisaient leur service, et ils n'avaient pas le droit de nous parler (ordre de leur supérieur). (...) Ce qui ne doit pas être agréable, c'est la présence des militaires et aussi d'aller sortir les brebis dans les terrains des militaires. (...) les enfants nous ont beaucoup expliqué la lutte qu'ils faisaient avec leurs parents contre l'installation des militaires. » (extrait d'un numéro spécial consacré au Larzac)

« Le soir à six heures nous sommes allés à une réunion où il y avait les ouvriers de Manucentre, les ouvriers de Clisson et Laurent et des travailleurs de Millau d'autres usines, pour parler du problème de la fermeture de la ganterie Clisson et Laurent. Il y avait environ cinquante personnes tout autour des tables. C'était très dur de comprendre parce qu'il n'y avait pas de discipline et que chaque phrase provoquait un gros murmure...Voici ce que j'ai compris avec l'aide de Frédérique, Céline et Liliane qui étaient à la réunion et qui ont aussi pris des notes. Ils ont parlé d'attendre devant l'usine jusqu'à huit heure le lundi suivant et puis de faire venir un huissier pour qu'il fasse un papier disant que l'usine est fermée et que les ouvriers n'y sont pour rien, s'ils ne travaillent pas. Pendant la réunion ils ont lu et relu la même lettre au moins six fois (la lettre leur disant qu'à partir d'aujourd'hui ils étaient licenciés avec un préavis de deux mois). Si l'usine « Clisson et Laurent » ferme comme il est probable, cela fera vingt-huit licenciés de plus à Millau et ça devient de plus en plus embêtant pour les ouvriers. Il y a déjà beaucoup de chômeurs et il va y en avoir encore plus. (...) Des ouvrières ont dit que ce n'était peut-être pas rentable d'occuper l'usine. Je crois qu'elles avaient peur d'occuper mais elles avaient aussi peur de ne pas être payées. (...) Tout le monde parlait en même temps. Cette réunion était infernale » (extrait d'un numéro de *Caca-pétard* cité dans *Vitruve-blouse*, p. 148)

Les enfants qui participent à la rédaction du journal et à sa construction mènent des enquêtes et tentent de répondre à un certain nombre de questions adressées au journal par les élèves :

« Parmi toutes les questions adressées à *Caca-pétard*, en voici quelques-unes :

- Pourquoi est-on obligé d'aller à l'école ? Pourquoi la cantine est dégueulasse ? Pourquoi on jette tout après la cantine ? Pourquoi les récréations ne sont pas plus longues ? (...) Pourquoi la mère de X ne lui donne que deux francs par semaine ? Pourquoi les chiottes sont sales ?

Parmi ces questions, *Caca-Pétard* a cherché des réponses, les voici :

1) - C'est les parents qui nous obligent à y aller pour apprendre à lire et à écrire.

- Je ne suis pas obligé, mais j'y vais parce que j'ai envie d'apprendre.

- La scolarité n'est pas obligatoire, l'instruction, oui. En réalité, elle est de fait obligatoire pour la plupart des enfants, les parents ne pouvant pas justifier de l'instruction qui leur serait donnée hors de l'école. De plus, les parents eux-mêmes travaillent et la loi est faite pour que les

enfants ne se promènent pas et ne s'organisent pas dans les rues. Pour une réponse plus complète, il faut se référer au film « Votre enfant m'intéresse »<sup>105</sup>. [...]

4) Selon l'administration, la réfection des chiottes de la cour coûterait 700 000 francs. Elles sont vétustes, il n'y a pas de papier dedans et chacun ne prend pas la précaution de s'en munir avant de s'y rendre. *Caca-Pétard* ne fait pas que répondre aux questions qui se posent, mais contribue aussi à résoudre des problèmes : il vous offre gratuitement une feuille de papier hygiénique (feuille agrafée à une page du journal) »

Dans quelle mesure la participation à ces classes vertes dans des lieux politiquement symboliques a-t-elle eu des incidences sur la formation des goûts et préférences politiques de ces enfants ? La réponse est d'autant plus complexe qu'il est très difficile de faire la part entre les influences parentales et scolaires dans notre corpus. Nous pouvons néanmoins souligner qu'à la question portant sur leur « premier souvenir politique », de nombreux enquêtés se réfèrent à l'école Vitruve (et quelques-uns à l'école Ange-Guépin) :

« Manifestation anti-maire du 20<sup>ème</sup> pour avoir des subventions pour les classes vertes » ; « Un de mes premiers souvenirs politiques = la joie affichée par les instits à la mort de Franco » ; « Les discussions avec des ouvriers et des paysans pendant les classes vertes » ; « pétition contre le délogement d'ouvriers immigrés du quartier » ; « Simulation de vote à Ange-Guépin (élections municipales). »<sup>106</sup>

Le cas de Claire, dont les deux parents sont de droite est intéressant dans la mesure où il révèle non plus le rôle de renforcement d'une socialisation politique dispensée dans le cadre familial joué par l'école, mais bien le rôle de concurrence entre ces deux cadres de socialisation. Il faudrait bien évidemment détailler plus amplement ce cas pour ne pas en tirer de conclusions hâtives, mais il semble néanmoins que l'école Vitruve ait joué un rôle dans la formation des préférences politiques de gauche de Claire dont le premier souvenir politique est le suivant : « A Vitruve, on a manifesté pour le Larzac ; j'ai occupé une usine avec des ouvrières ; je crois que ma conscience politique vient de là ».

Plus largement, ce sont 68% des enquêtés qui déclarent un impact « évident »<sup>107</sup> des écoles dans lesquelles ils ont été scolarisés sur leur « façon de voir le monde » et leurs réponses soulignent des incidences politiques multiples, de « l'esprit critique » à la « croyance que l'on peut changer le monde car on en est acteur », en passant par « l'acceptation des différences »,

---

<sup>105</sup> Il s'agit d'un film de Jean-Michel Carré, tourné à l'école Vitruve

<sup>106</sup> Extraits des réponses à la question « Q75. Quel est votre premier souvenir politique ? » Cf. Questionnaire-enfant en annexe.

une « vision politique de la société », « l'envie de changer les choses et de ne pas rester passif », « la sensibilité aux inégalités sociales », l'anti-conformisme, le rejet de l'autorité et de la hiérarchie, etc. Mais nous revenons dans les chapitres suivants sur la question des incidences politiques à long terme d'une socialisation scolaire contre-culturelle, l'objet de cette partie étant de la décrire.

La description de cette socialisation scolaire contre-culturelle serait incomplète si on se limitait aux pratiques pédagogiques des seuls instituteurs. En effet, la réputation de Vitruve dans divers réseaux militants (pédagogiques et politiques), et la volonté des instituteurs de ne pas cantonner leur réflexion politique à la sphère scolaire a suscité la présence plus ou moins durable, dans l'enceinte scolaire, de divers adultes politisés<sup>108</sup> : syndicalistes, étudiants en science de l'éducation venant faire des stages au sein de l'école, animateurs socio-culturels venant y mener divers ateliers, amis militants venant aider les instituteurs pour encadrer des classes vertes, chercheurs en science de l'éducation (notamment au CRESAS<sup>109</sup>), sans oublier les parents particulièrement investis dans la vie de Vitruve. Véritable laboratoire d'expérimentation de nouvelles normes pédagogiques, Vitruve devient une UV de science de l'éducation à l'université de Vincennes et fait l'objet de multiples reportages télévisuels et de films militants. C'est ainsi que le réalisateur Jean-Michel Carré a réalisé de nombreux tournages au sein de l'école Vitruve. Outre le film précité, « Votre enfant m'intéresse »<sup>110</sup>, tourné en 1981, Jean-Michel Carré a réalisé plusieurs films engagés dans lesquels les élèves de Vitruve sont acteurs :

---

<sup>107</sup> La question est ainsi formulée : « L'école Vitruve/Ange-Guépin a-t-elle eu un impact sur la formation de votre personnalité, de votre façon de voir le monde ? 1. Oui, c'est évident (précisez : \_\_\_\_\_) ; 2. Peut-être mais je ne m'en rends pas compte ; 3. Non, je ne pense pas ; 4. Autre : précisez

<sup>108</sup> Dans le livre collectif publié en 1976, on peut lire à ce sujet : « Au cours des années, la réflexion des maîtres, l'organisation générale de l'école et le mode de travail ont évolué, en fonction de facteurs multiples, internes ou extérieurs. Les débats au sein de Vitruve ont toujours progressé en étroite résonance avec les événements extérieurs (comme Mai 68, ou la remise en question de l'institution scolaire par les grévistes de Lip) et la réflexion des groupes pédagogiques et des chercheurs, les apports de la sociologie et de la psychologie, la participation des parents à la vie de l'école, la mutation du quartier, le renouvellement progressif de l'équipe... », *En sortant de l'école...*, op. cit., p. 118

<sup>109</sup> Le Centre de recherche de l'éducation spécialisée et de l'adaptation scolaire (CRESAS) fait partie du département "Politiques, pratiques et acteurs de l'Éducation" de l'institut national de recherche pédagogique.

<sup>110</sup> Sur le site internet des Films du grain de sable, production dirigée par J-M Carré, la description de ce film en rappelle les objectifs politiques : « Jean-Michel Carré s'attaque à l'histoire du statut social de l'enfant. S'appuyant sur les recherches de Philippe Ariès, il retrace le processus de formation de la famille nucléaire bourgeoise telle qu'elle fonde le rapport actuel à l'enfant et à tout le système éducatif et légal qui l'entoure. Ce film, produit par bons de souscription, a été essentiellement diffusé dans les milieux associatifs en France et a suscité un grand nombre de débats. », cf. <http://www.films-graindesable.com/education.htm>

- *L'enfant prisonnier* (1976) : film de 27mn qui dénonce le système scolaire traditionnel et dans lequel ce sont des élèves de Vitruve qui jouent (les autres écoles publiques ayant refusé l'accès au réalisateur).
- *Alertez les bébés* (1978) : film qui alterne des scènes de fiction et de réalité pour dénoncer la psychologisation de l'enfant par les parents, les enseignants et les psychologues. J-M Carré y dénonce l'idéologie du don tendant à masquer les causes sociales de la reproduction des inégalités.
- *On n'est pas des minus* (1984) : film construit à partir de différents tournages au sein de l'école Vitruve et pendant des classes vertes, où l'on voit les enfants dans des situations d'autogestion, de prise en charge d'un projet de restaurant à l'échelle du quartier ou encore en train d'imprimer une brochure avec des anciens ouvriers de LIP<sup>111</sup>.

Il est temps de poser la question des conditions sociales de possibilité de l'expérience vitruvienne et pour ce faire de revenir aux trajectoires des adultes protagonistes afin de rendre compte et de contextualiser leurs raisons d'investir de telles pratiques pédagogiques.

## **2) Du côté des agents socialisateurs : l'école comme champ d'expérimentation politique**

L'objectif de ce paragraphe est de revenir sur les trajectoires des instituteurs de l'école Vitruve et de l'école Ange-Guépin afin de rendre compte de leurs pratiques pédagogiques à l'aune de leurs trajectoires sociales et politiques. Sur le plan professionnel de l'accès au métier d'instituteur, c'est l'aspect non-canonique de la plupart de leurs trajectoires qui est notoire. En effet, si l'on suit l'analyse de P. Bourdieu et J-C Passeron selon laquelle :

« Les caractéristiques déterminantes de l'institution scolaire sont acquises dès le moment où apparaît un corps de spécialistes permanents dont la formation, le recrutement et la carrière sont réglés par une organisation spécialisée et qui trouvent dans l'institution les moyens d'affirmer avec succès leur prétention au monopole de l'inculcation légitime de la culture légitime »<sup>112</sup>,

on peut alors affirmer que la quasi-totalité des instituteurs enquêtés ont des trajectoires atypiques en cela qu'ils n'ont pas été formés dans une école spécialisée de formation, qu'ils

---

<sup>111</sup> Ce film a été diffusé à l'université Paris 1-Sorbonne lors d'une journée consacrée aux « incidences de Mai 68 sur l'éducation », que j'ai co-organisée avec Christelle Dormoy dans le cadre des « rendez-vous mensuels autour de 68 » organisés par le Centre de recherches politiques de la Sorbonne (CRPS), en association avec le Centre de sociologie européenne (CSE) et l'UMR Cultures et sociétés urbaines (CSU).

<sup>112</sup> Bourdieu P., Passeron J.C., *La reproduction...*, *op. cit.*, p. 72

investissent l'institution scolaire non par « vocation » mais comme un moyen de se reclasser tout en intégrant le militantisme à leur pratique professionnelle et enfin qu'ils récusent l'idée même de savoirs légitimes (cf. supra). Nous renvoyons au chapitre 8 pour une analyse détaillée des trajectoires de Jeanne et Robert, au chapitre 1 pour celle d'Aline et au chapitre préliminaire pour celle de Bernard, figure historique de l'école Ange-Guépin au sein de laquelle il a enseigné de 1975 jusqu'à sa retraite. Ces instituteurs partagent (et cela est vrai de la quasi-totalité des enseignants des deux écoles enquêtées) des origines populaires et des trajectoires d'intellectuels de première génération à l'origine de leur politisation à l'extrême gauche au cours des années 1960. C'est en suivant ici la trajectoire de Jo que nous décrirons le *schème de la reconversion des dispositions critiques dans la sphère de l'école* qui rend compte de l'investissement des instituteurs enquêtés dans les écoles expérimentales de Vitruve et d'Ange-Guépin.

#### a) Jo : « fallait changer la vie, fallait changer l'école »

Jo est né en 1951 dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, d'un père ouvrier ayant terminé sa carrière comme agent de maîtrise, maîtreur-vérificateur et d'une mère cordonnière, tous deux nés dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement. Ses grand parents maternels (son grand père était coupeur papetier et sa grand mère cordonnière), tous deux militants au PCF, jouent un rôle important dans sa socialisation politique. En effet, bien que ses parents aient également été militants au PCF, ils ne le sont plus à l'adolescence de Jo qui passe alors beaucoup de temps à discuter de politique avec ses grands-parents<sup>113</sup>.

Alors que Marcel, son aîné de sept ans, part travailler en usine comme fraiseur après avoir obtenu le certificat d'étude, Jo, bon élève, entre au collège puis au lycée : « j'ai bénéficié de la démocratisation de l'accès aux études supérieures »<sup>114</sup>. Il entre en seconde au lycée Turgot (dans le 3<sup>ème</sup> arrondissement de Paris) en 1967 et sans être particulièrement actif, il se rapproche néanmoins des lycéens « gauchistes » :

« On peut pas dire que j'étais militant avant 68, mais bon, par solidarité avec les jeunes qui étaient là, qui étaient déjà plus âgés que moi, plus mûrs, qui œuvraient politiquement sur des trucs, à l'époque, c'étaient les Comités Vietnam essentiellement, donc les CV dans le lycée étaient assez moteurs, et c'était quand même plutôt rigolo : ils étaient jeunes, drôles, plutôt anachroniques, anticonformistes, enfin y'avait tout ça qui jouait dans l'attrance, et puis la société était quand même baignée dans : Bob Dylan, en France c'était Antoine, ou Jacques

---

<sup>113</sup> On retrouve ici le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement, développé dans le chapitre 1.

<sup>114</sup> Extrait du deuxième entretien réalisé avec Jo, à l'école Vitruve, le 15/06/04.

Dutronc...Ouais une vague Yé-yé, mais yé-yé déjà un petit peu amélioré qui faisait que les choses se bousculaient au niveau d'une frange de la jeunesse (...) C'est vrai que d'un seul coup se révélait quelque chose, y'avait un courant qui était en train de se lever. Et donc, t'avais une attirance de sympathie, quand t'as seize ans et demi, dix-sept ans, tu es attiré, c'est logique... »<sup>115</sup>

Dès le commencement des événements de Mai-Juin 68, Jo fait partie des plus actifs de son lycée et participe aux rassemblements lycéens, à diverses manifestations, mais principalement à l'occupation de son lycée, dans lequel il passe ses nuits pendant près d'un mois. L'événement Mai 68 vient croiser la trajectoire individuelle de Jo à l'âge impressionnable de la « jeunesse »<sup>116</sup> caractérisé par une forte indétermination des possibles et une grande disponibilité à l'événement. Il décrit sa participation à Mai 68 comme une véritable expérience initiatique où il se retrouve « acteur sans l'avoir vraiment voulu », fasciné par de multiples découvertes. Celle tout d'abord de la bourgeoisie<sup>117</sup> pour laquelle il ressent à la fois de la fascination et de l'aversion ; découverte de nouveaux lieux (5<sup>ème</sup> arrondissement, Champs Élysées, Paris la nuit) pour celui pour qui « Paris s'arrêtait à la République » ; découverte de sentiments enivrants : « y'a une fraternité que tu as du mal à retrouver après », sentiment de « faire l'Histoire » ; découverte d'une autre culture : il découvre Ferré, Brassens, Prévert, le surréalisme ; découverte enfin d'une expérience « surréaliste » : il décrit ce qu'il vit en 1968 comme un « western », une « super production dans laquelle t'étais acteur » ou encore « un film à la Godard ». Jo est l'enquêté qui décrit le plus précisément la diversité des gains de socialisation<sup>118</sup> procurés par la participation à un événement politique.

Politisé depuis l'enfance, jeune lycéen issu d'un milieu ouvrier au moment où surviennent les événements de Mai-Juin 68 auxquels il participe activement (bien que non rattaché à une tendance politique particulière), Jo cumule ainsi les facteurs susceptibles d'amplifier les incidences biographiques de la participation à Mai 68. Et celles-ci sont effectivement considérables pour Jo dont la trajectoire postérieure aux événements est fortement déterminée par le militantisme. Il se rapproche ainsi des mouvements anarchistes auprès desquels il milite activement dans les années qui suivent. Après avoir obtenu son baccalauréat, Jo s'inscrit en lettres à l'université mais passe le plus clair de son temps à militer :

---

<sup>115</sup> Les extraits cités dans cette partie sont issus d'un des deux entretiens enregistrés réalisés les 8 et 15 juin 2004.

<sup>116</sup> Nous renvoyons ici aux développements antérieurs (chapitre 1, 2 et 4) sur la jeunesse, âge de l'indétermination et de forte disponibilité à l'événement.

<sup>117</sup> Jo relate ainsi une expérience d'un soir où, bloqué par la police dans le Quartier latin, il se voit obligé de dormir chez les parents d'une manifestante, découvrant dans leur appartement bourgeois que l'on pouvait avoir le téléphone chez soi « et même un piano ! ».

<sup>118</sup> Sears D. O., Valentino N. A., « Politics Matters: Political Events as Catalysts for Preadults Socialization », *art. cit.*, p. 4. Cf. chapitre 2.

« Après 68 je voulais rien faire, j'attendais le grand soir moi, ah non non, je ne voulais rien faire ! Jusqu'à s'interdire d'écrire ! Parce que je me suis découvert écrivain, et jusqu'à m'interdire d'écrire, parce que c'était participer à l'édition bourgeoise, enfin n'importe quoi ! Tu vois, jusqu'à s'interdire de ça, et le faire en secret... On était complètement névrosé, enfin y'a un côté névrose qui peut expliquer que des gens partent dans tous les sens, partent dans des analyses qui n'en finissent plus, ou se suicident, ou je ne sais quoi, ça a pu expliquer ça hein. »

Il vit ainsi plusieurs années « en suspens », refusant de se projeter, dans l'attente (active) d'un changement radical de société, mais la perpétuation de cette indétermination des possibles se heurte bientôt à l'obstacle financier : les parents de Jo le somment dès 1970 de gagner sa vie, ne pouvant plus assurer son soutien matériel. C'est ainsi qu'il passe avec succès le concours de l'École Normale d'Instituteur en 1971, et devient instituteur :

« C'est vrai que la signature avec l'État, pour un anarchiste...J'étais gêné... Sinon, j'avais une autre possibilité c'était d'être correcteur, donc là je me préparais, je m'entraînais parce que j'étais pas très bon en orthographe, enfin, vu les soutiens que j'avais, j'étais pistonné donc de toute façon je l'aurais eu, j'aurais fait correcteur dans la presse, qui est quand même un milieu tenu par la CGT du livre, essentiellement anarchiste à l'époque (...) Il fallait que j'adhère à la CGT, ça aussi c'était un peu dur, mais bon, on passait dessus... Je devais le passer en octobre ou novembre je crois, et puis j'ai passé le concours d'instit en septembre et je l'ai eu...du coup j'ai fait instit, ce qui était intéressant, au niveau du milieu que je fréquentais par rapport à l'éducation puisque les anars ont toujours réfléchi au sens éducatif à donner au changement de la société...alors que les autres côtés, plus gauchistes, marxistes, étaient quand même très attachés au changement de la société qui allait changer tout le reste, ça moi j'y croyais pas beaucoup et donc j'étais plus attaché au quotidien, à la réalité, à l'éducation... »

Cet extrait d'entretien est particulièrement intéressant pour analyser comment la nécessité de reclassement peut mener Jo – mais c'est également le cas de Robert, de Jeanne et d'autres instituteurs enquêtés – à investir le métier d'instituteur dans lequel il ne s'était pas projeté, et dans lequel il reconvertit des aspirations importées d'autres champs, en l'occurrence du militantisme à l'extrême gauche. Mais cette reconversion des dispositions critiques dans la sphère de l'éducation ne se fait pas du jour au lendemain et, de 1971 à 1975, Jo enseigne dans une école primaire « classique » pour assurer son quotidien matériel, continuant parallèlement à militer dans des groupes anarchistes. Ce n'est qu'en 1975 qu'il se détache de ces réseaux militants, après avoir participé à diverses actions illégales et violentes et avoir eu quelques démêlés avec la police. Il commence à enseigner à Vitruve l'année suivante (coopté par des instituteurs le connaissant *via* le militantisme), période qui correspond à sa sortie du militantisme anarchiste et à la fin des illusions révolutionnaires :

« Je suis devenu instit pour bouffer quoi, mais après tu te dis : pour quoi faire ? A quoi ça correspond ? Peut-être que j'aurais continué, je ne dis pas le contraire, mais découvrant un lieu comme ça, des gens comme ça, avec la possibilité de construire une société qui serait différente de la compét, de l'écrasement de l'autre, du système hiérarchique pour atteindre son but, c'est aussi important, c'est une vraie révolution, c'est un vrai « merci » hein, parce que tu te retrouves démuné après avoir espéré tous les jours pendant quelques années que le grand soir allait arriver, et puis non ! Évidemment ! (...) Vers 1975, les gens croyaient encore que les choses étaient



possibles, mais un renversement de société brutale, même si on n'était pas vraiment nombreux à y croire, on n'y croyait pas vraiment non plus, finalement, après coup...et puis est-ce que c'était si intéressant que ça, est-ce que le plus intéressant c'était pas le quotidien ? »

Vitruve est ainsi un lieu qui permet à Jo – comme à d'autres instituteurs des deux écoles – de sauvegarder des idéaux passés, de prolonger son identité gauchiste et donc de gérer sa « sortie du militantisme » sans trahison ni reniement. A l'image des écrivains de « néo-polar » étudiés par Annie Collovald et Erik Neveu<sup>119</sup>, Jo redéfinit « l'esprit gauchiste » à l'aune de sa propre expérience en parlant de la « mise en pratique des idéaux au quotidien » comme la « question principale de Mai 68 » alors même qu'il a consacré plusieurs années de sa vie (de 1968 à 1975) à prôner un changement radical de société :

« Vitruve, c'est un groupe de gens qui ont essayé de vivre autrement, par rapport à ce qu'ils veulent faire comme métier, ce qu'ils veulent vivre avec les enfants, et ce qu'ils veulent vivre entre eux aussi, adultes : quelles nouvelles manière de travailler, qu'est-ce qu'on peut faire collectivement tel qu'on améliore l'apprentissage des enfants, que le plus possible arrivent à apprendre, tout en faisant des choses qui ne soient pas contradictoires avec ses pensées, bon, ça c'est tout le problème de 68...En tout cas, à Vitruve, ça a débouché au moins là-dessus, d'essayer de mettre au mieux en conformité ce que l'on dit et ce que l'on fait : c'est des gens qui ont essayé de faire ça (...) de vivre quelque chose qui ressemble à ce qu'on a pu dire en 1968 : fallait changer la vie, mettre l'imagination au pouvoir, c'étaient des slogans mais ça correspondait à quelque chose. Donc les références étaient multiples mais l'idée commune était de se retrouver dans ce quotidien à vivre quelque chose proche de ses idées. »

Dans sa vision rétrospective des années 1968-1976, on voit bien comment Jo telescope différentes étapes de sa trajectoire, et celles, partiellement différentes des autres instituteurs<sup>120</sup> et comment il reconstruit les motivations d'alors à devenir instituteur. Ainsi, tous ces instituteurs qui se prédestinaient à devenir, qui écrivain (Jo), qui professeur de collège<sup>121</sup> (Jeanne), qui inspecteur de l'éducation nationale (Bernard) et qui psychologue scolaire (Aline) investissent le métier d'instituteur sur un mode militant, en y important des aspirations intériorisées au cours de leur trajectoire universitaire et politique antérieure. Ce faisant, ils participent à la redéfinition du métier d'instituteur, processus observé plus largement et dès le début des années 1970 par J.C. Chamboredon et J. Prévost<sup>122</sup>.

---

<sup>119</sup> Collovald A., Neveu E., « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, 11, fév. 2001, pp. 77-93.

<sup>120</sup> Bien qu'ayant tous participé à Mai 68, ils ne militent pas dans les mêmes organisations politiques au lendemain des événements.

<sup>121</sup> Cf. Jeanne (chapitre 8) qui devient également institutrice alors qu'elle avait un diplôme pour devenir enseignante en collège mais qui après des années de disponibilité, fait le choix de l'enseignement primaire pour des raisons matérielles (elle peut ainsi avoir un salaire aussitôt alors que pour devenir enseignante en collège, il lui faut repasser des stages pratiques).

<sup>122</sup> Ceux-ci écrivent : « Des exemples, sans doute très circonstanciels et très sporadiques, montrent comment des agents produits dans un autre champ et pour un autre marché peuvent trouver dans l'enfance un marche où « écouler » des productions symboliques. (...) Cette situation peut être au principe d'un renouvellement du contenu du métier et du rapport au métier. Pour avoir suivi une trajectoire qui devait mener « normalement » à

Ceci explique par ailleurs pourquoi tous les systèmes d'oppositions et les rapports de force propre à l'espace contestataire du début des années 1970 sont rejoués dans l'enceinte de Vitruve (ce n'est pas le cas pour Ange-Guépin) où il existe différentes « tendances » parmi les instituteurs et parmi les parents et où les réunions parents-professeurs ressemblent davantage à des AG militantes qu'à des réunions pédagogiques. A défaut d'un changement radical de l'ordre social dominant et face à la double nécessité de reclassement social (après plusieurs années de militantisme à l'extrême gauche) et de perpétuation d'idéaux politiques, ces instituteurs trouvent en Vitruve dans les années 1970, un espace transitionnel<sup>123</sup> leur permettant de continuer à se penser militants et leur offrant le temps nécessaire à la requalification progressive d'engagements politiques en entreprises pédagogiques. Mais là où l'espace transitionnel de Vitruve est incomparable à celui du quotidien *Libération* ou encore du secteur de l'animation, analysés dans la deuxième partie de la thèse, c'est qu'il rassemble des acteurs qui ont un rôle de « reproducteurs » par leur fonction d'enseignant, rôle qu'ils épousent pour faire advenir « l'utopie de Mai » par d'autres moyens :

#### **b) Vitruve : école prophétique ? Communauté utopique ?**

Nous avons longuement détaillé, dans la première partie, le travail de contestation de l'institution scolaire auquel se livrent les instituteurs enquêtés par une légitimation quasi-systématique de toutes les pratiques jugées illégitimes par l'ordre scolaire. Or Max Weber définit le charisme comme « l'idéologie professionnelle du prophète accomplissant son travail de légitimation d'une pratique non légitime »<sup>124</sup> : les instituteurs enquêtés sont-ils des prophètes de/à l'école ? Peut-on alors qualifier Vitruve d'« école prophétique » dans la mesure où elle tente de renverser l'ordre établi, de s'opposer à la *bureaucratie* de l'éducation nationale (pour filer la métaphore wébérienne) et opérer une réelle subversion de l'institution scolaire en contestant le monopole de la distribution des *biens de salut* scolaires ? C'est ce que nous voulons montrer ici.

---

d'autres positions (car la perception et les aspirations se fondent sur la structure passée) les agents sont portés à donner une définition nouvelle des professions qu'ils occupent, ils y importent des aspirations plus hautes. Dans le cas particulier ceci peut contribuer à accélérer la transformation du métier d'« institutrice » en métier d'« éducatrice », réinvention ou anoblissement, en produisant des agents disposés à l'introduction des disciplines nouvelles (psychologie, psychopédagogie, mathématiques modernes) et d'une définition nouvelle de l'enfance », « Le "métier d'enfant"... », *art. cit.*, p. 317

<sup>123</sup> Nous avons décrit des logiques assez semblables pour l'espace transitionnel que représente le journal *Libération* ou l'université de Vincennes pour d'autres enquêtés.

<sup>124</sup> Bourdieu P., « Genèse et structure du champ religieux », *Revue Française de Sociologie*, 12 (3), 1971, p. 317

Pour pouvoir parler de Vitruve comme d'une « entreprise scolaire prophétique », il faut montrer l'existence de prophètes, porteurs d'un « pouvoir de rupture », celle d'une offre de biens de salut hérétiques et celle d'une communauté de disciples. Or les instituteurs enquêtés sont, par leurs trajectoires non-canoniques, des *outsiders* de l'institution scolaire, qu'ils intègrent dans une posture de contestation leur permettant de perpétuer la rupture avec l'ordre établi mais également avec leur destinée probable (dont ils se sont écartés après Mai 68). Après avoir adhéré à un idéal politique révolutionnaire et du fait des ruptures biographiques induites par le militantisme en Mai 68, ces acteurs sont porteurs d'une « puissance de rupture » transposée à Vitruve. Investir Vitruve est ainsi un moyen d'accomplir leur prophétie en fondant une « contre-institution » qui vienne subvertir l'institution scolaire et qui leur permette de socialiser de futurs disciples (*cf.* Schéma 1ci-dessous) :

« La prophétie ne peut accomplir complètement la prétention (...) au pouvoir de modifier durablement et profondément la conduite de la vie et de la vision du monde des laïcs que si elle parvient à fonder une « communauté », elle-même capable de se perpétuer dans une institution apte à exercer une action d'imposition et d'inculcation durable et continue »<sup>125</sup>

Par leur caractère extra-ordinaire, et la remise en question de l'ordre établi, les moments de crise sont propices à l'émergence d'offres politique (et/ou religieuses) hérétiques. En effet, on assiste en période de crise, à une modification des rapports de force entre les différentes instances en concurrence pour le monopole des biens de salut politiques, à une ouverture du champ des possibles. Or ce renversement temporaire de la hiérarchie des positions et des normes propres au champ politique favorise l'émergence de figures prophétiques ayant tout intérêt à renverser l'ordre établi en proposant des biens de salut nouveaux, et des pratiques militantes subversives<sup>126</sup>. Nous espérons avoir montré comment la reconversion de dispositions militantes à renverser l'ordre établi dans la sphère de l'école – opérée par des acteurs ayant investi l'enseignement primaire alors qu'ils ne s'y prédestinaient pas forcément – engendre, dès le début des années 1970, une offre de pratiques pédagogiques « nouvelles »<sup>127</sup>, hérétiques.

---

<sup>125</sup> Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Archives européennes de la sociologie*, tome 12, 1971, p. 12

<sup>126</sup> *Cf.* Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *art. cit.*, p. 16.

<sup>127</sup> Il faut relativiser l'idée de nouveauté dans la mesure où il existe une longue tradition d'écoles « différentes » et les critiques de l'école existent depuis que l'institution scolaire républicaine existe. Nous conservons néanmoins le terme car la légitimation de ces pratiques éducatives suite à Mai 68 est bien un phénomène « nouveau ».

**Militantisme politique des instituteurs**

**M**

**A**

**I**

**68**

**Ordre social mis en suspens**

**Enseigner à Vitruve : un moyen de « faire de la contestation son métier »**

- Fin des espérances révolutionnaires ;
- Dévalorisation des engagements politiques d'extrême gauche ;
- Nécessité de reclassement social

**Fonction sociale de l'utopie** : (ré)concilier des contradictions inhérentes à leur position structurellement ambiguë :

→ *Pour les instituteurs* :

- être au pôle reproducteur (par sa profession)
- S'opposer à la reproduction sociale par l'école

→ *Pour les parents* :

- refuser la reproduction de l'ordre social et le fonctionnement des institutions concernées (Ecole, famille...)

- nécessité (inavouée) de se reproduire soi-même (reproduction de la rupture)

**Des instituteurs-prophètes qui occupent une position ambivalente (à la fois au pôle reproducteur et au pôle novateur en contestant l'institution scolaire)**

**Vitruve : une entreprise communautaire prophétique ?**

**Légitimation du discours prophétique des instituteurs**

**Scolariser ses enfants à Vitruve :**

- épargner à ses enfants une relation éducative malheureuse (qu'ils ont éprouvé eux-mêmes)
- se reproduire dans sa différence

**Légitimation des stratégies parentales contre-culturelles**

**Trajectoires de « soixante-huitards » infléchies par Mai 68 → acteurs aux positions équivoques dans la structure sociale**

**Schéma 1 : Vitruve, une entreprise communautaire prophétique ?**

Mais l'autorité charismatique prêtée aux prophètes étudiés par M. Weber repose sur la rencontre entre une offre politique subversive et un système d'attentes, multiples et hétérogènes, d'acteurs qui vont se reconnaître, pour des raisons diverses, dans les discours et les pratiques proposés<sup>1</sup>. Or il nous semble que l'offre pédagogique proposée à Vitruve rencontre une forte demande de la part de parents, qui après avoir milité en Mai 68 et dans les années qui suivent (*cf.* deuxième partie de la thèse) se trouvent également, dans les années 1970, dans une phase de biographique marquée par la reconversion de dispositions militantes dans la sphère quotidienne. Investis dans diverses stratégies de différence et d'expérimentation de normes contre-culturelles (travailler « autrement », vivre « autrement », réguler les rapports de sexe « autrement », manger « autrement », consommer « autrement », etc), ils trouvent dans l'offre pédagogique vitruvienne tout à la fois le moyen de perpétuer la stratégie éducative mise en œuvre dans le cadre familial mais également une forme de certification de leurs pratiques éducatives.

On peut ainsi considérer (*cf.* schéma 1 ci-dessus) la relation entre parents et instituteurs de Vitruve comme une transaction de biens symboliques : pour les premiers, le discours des instituteurs et leurs pratiques viennent légitimer (et renforcer) une stratégie – minoritaire – de différence en apportant la caution symbolique de « l'institution » (la contre-institution faudrait-il plutôt dire) tandis que l'adhésion des parents aux pratiques des enseignants apporte la légitimation indispensable à ce type d'entreprise prophétique.

Le nombre et l'évolution des demandes de dérogation pour scolariser ses enfants à Vitruve est une manière d'objectiver ces aspirations parentales à trouver des lieux proposant des formes de socialisations congruentes avec celles mises en œuvre dans la sphère familiale. Or le taux de dérogation, faible jusqu'en 1972-1973, s'envole à partir de cette date<sup>2</sup>. Cette date-tournant est très significative : le contexte de dévalorisation des engagements politiques d'extrême

---

<sup>1</sup> P. Bourdieu écrit à ce sujet : « C'est parce qu'il porte au niveau du discours ou de la conduite exemplaires des représentations, des sentiments et des aspirations qui lui préexistaient mais à l'état implicite, semi-conscient ou inconscient, bref, parce qu'il réalise dans son discours et dans sa personne comme paroles exemplaires, la rencontre d'un signifiant et d'un signifié préexistant (...), que le prophète, cet individu isolé, sans passé, dépourvu de toute caution autre que lui même (...) peut agir comme une force organisatrice et mobilisatrice », in Bourdieu P., « Une interprétation de la théorie... », *art. cit.*, p. 15

<sup>2</sup> Il est difficile de donner ici des chiffres précis malgré l'accès que nous avons eu aux registres d'anciens élèves pour la période enquêtée, pour de multiples raisons : les demandes de dérogation refusées n'y figurent pas et dans les registres aucune distinction n'est opérée entre les élèves du quartier et les dérogataires. Il faudrait faire un comptage à partir des adresses des anciens élèves mais nous y avons renoncé sachant qu'une partie des parents ont déménagé à proximité de l'école pour pouvoir y inscrire leurs enfants. On peut néanmoins avancer sans risque d'erreur qu'avant 1972, les dérogataires représentent moins de 10% des élèves, tandis qu'après cette

gauche, l'épuisement de certains militants ayant consacré plusieurs années à une révolution qui se fait attendre, la nécessité de gagner leur vie et de se reclasser face aux menaces de déclassement, rendent propice le déplacement de leurs engagements et des espérances qui les accompagnent du champ politique au champ de l'école. C'est également la date à laquelle les enfants nés peu de temps avant 1968 entrent à l'école primaire, après avoir fréquenté bien souvent des crèches parallèles<sup>3</sup>.

Enfin, s'il y a bien une ambition prophétique<sup>4</sup> chez ces instituteurs, il nous semble important de qualifier l'école Vitruve de *communauté utopique* dans le sens de micro-structure construite en marge de l'éducation nationale, où les lois régissant l'ordre social dominant sont suspendues et remplacées par un nouveau régime d'action fondé sur une logique d'exemplarité<sup>5</sup>. On peut alors reprendre, avec M. Voisin, une hypothèse formulée dans le chapitre 4, qui imputait aux événements de Mai 68 la genèse d'« habitus utopiques » par la perturbation de l'habitus initial en un « habitus secondaire utopique, qui se trouve être à la fois un habitus de désimplification et une stratégie de reconversion »<sup>6</sup>. Vitruve apparaît alors comme une communauté utopique permettant de (ré)concilier, pour ceux qui y enseignent et ceux qui y scolarisent leurs enfants, des contradictions inhérentes à leur position structurellement ambiguë : celle de « reproducteurs » (par leur fonction) qui ne veulent pas reproduire (l'ordre social dominant) et tentent, par leurs pratiques pédagogiques, de remettre en cause la légitimité du discours institutionnel<sup>7</sup>, ce qui les situe alors au pôle « novateur ».

On peut ainsi conclure ces deux premières parties sur l'ambivalence des stratégies éducatives contre-culturelles de ces parents et enseignants qui tentent de réaliser dans leur personne la compatibilité du « pôle reproducteur » et du « pôle novateur »<sup>8</sup>, et qui cherchent en même

---

date ils augmentent rapidement pour représenter entre 1/3 et la moitié des élèves dans la deuxième moitié des années 1970.

<sup>3</sup> Nous avons montré dans le chapitre préliminaire que la crèche de Vincennes constitue un des réseaux principaux de recrutement de l'école Vitruve dans les années 1970.

<sup>4</sup> Pierre Bourdieu écrit à ce propos que « la dénonciation de la routine professorale, consubstantielle en quelque sorte à l'ambition prophétique, tient lieu bien souvent de brevet de qualification prophétique », dans « Champ intellectuel et projet créateur », *Les temps modernes*, 246, novembre 1966, p. 894.

<sup>5</sup> A l'image des phalanstères, des *ecclesiolas*, des communes ou encore des monachismes, autant d'utopies pratiquées : cf. Séguy J., « Les sociétés imaginées : monachisme et utopie », *art. cit.*, p. 331.

<sup>6</sup> Voisin Michel, « Communautés utopiques... », *art. cit.*, p. 296.

<sup>7</sup> C'est en effet, pour Bernard Lacroix, la caractéristique de la contestation communautaire : cf. « Le discours communautaire », *art. cit.*, p. 549

<sup>8</sup> Le rôle des enseignants peut ainsi être qualifié d'ambivalent au sens que Michel Voisin donne à ce terme : « [l'ambivalence] renverrait plutôt à un « conflit de pôles » dans un champ : par exemple, est ambivalent l'agent structurellement ambigu qui tente de réaliser dans sa personne la compatibilité du pôle reproducteur (prêtre,

temps à prolonger l'indétermination de leur position sociale de déplacés (cf. chapitres précédents) : avoir (ou former) des enfants « différents » devient ainsi une forme de certification, de capital symbolique venant attester la réussite des stratégies éducatives contre-culturelles mises en œuvre. Et par ailleurs, avoir des enfants « différents », c'est également avoir réussi à se reproduire dans sa différence.

Mais ces enfants sortent un jour ou l'autre de cette « communauté utopique » (englobant la sphère familiale et la sphère scolaire) et sont alors confrontés à une réalité (plus ou moins) fortement dissonante par rapport à celle dans laquelle ils ont passé les premières années de leur existence. Cette confrontation et ses incidences font l'objet de la dernière partie.

### ***C - Sorties d'utopie, acculturation à l'ordre scolaire et « conflit de normes »<sup>9</sup> : genèse d'une dyssocialisation***

« Notre histoire, faut pas se marrer, c'est comme une histoire de science-fiction. D'abord, on était des adultes ; et après [*la sortie de Vitruve*], on était des enfants »<sup>10</sup> (Extrait du journal de l'école Vitruve, *Caca-pétard*)

S'il est une figure récurrente des récits de vie de ces enquêtés, c'est bien le « choc » de leur sortie de Vitruve ou d'Ange-Guépin : la confrontation au système scolaire classique s'avère relativement violente pour la majorité d'entre eux. L'objet de cette troisième partie est de montrer qu'ils entrent sur le marché scolaire avec des dispositions, des schèmes d'interprétation et d'action partiellement dissonants par rapport aux attentes et aux normes socialement valorisées dans la nouvelle configuration investie. En effet, le système de normes intériorisé au cours de leur socialisation primaire (familiale et scolaire) n'a plus, pour les agents de socialisation auxquels ils sont dorénavant confrontés, la légitimité et la « valeur » qu'il avait jusque là. C'est la découverte du caractère partiellement inadapté de leurs manières d'apprendre, d'interagir entre eux et avec les adultes, de concevoir le rôle de l'école ou encore leur rôle d'élève qu'ils éprouvent à la sortie de ces écoles expérimentales.

Autrement dit, ces enfants sont alors exposés à un véritable *conflit de normes* au sens éliásien du terme : la dissonance des cadres de socialisation rencontrés les expose à de multiples injonctions contradictoires et situations de *double-bind* auxquelles ils doivent faire face.

---

professeur) et du pôle novateur (prophète, créateur) du champ », in « Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone », *art. cit.*, p. 288.

<sup>9</sup> Norbert Élias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Seuil, 1991, p. 37.

L'acculturation au système scolaire classique prend des formes distinctes selon les enquêtés mais s'accompagne dans la plupart des cas de déchirements identitaires dans la mesure où répondre aux nouvelles attentes nécessite de se défaire (au moins partiellement) d'habitudes intériorisées préalablement. Or cette acculturation ne va pas sans une certaine disqualification de son monde d'origine, susceptible d'entraîner des formes de dédoublement voire de conversions plus ou moins heureuses. A l'image des intellectuels de première génération étudiés dans le premier chapitre, nous montrerons que la confrontation à l'ordre scolaire dominant (mais plus largement à la « culture dominante »), après plusieurs années passées au sein de véritables contre-institutions scolaires, participe de la sociogenèse d'habitus clivés<sup>11</sup>. En effet, si ces élèves se disent « déboussolés », « désorientés » ou encore « inadaptés » à leur entrée au collège, c'est que les conditions objectives de ce nouveau milieu ne correspondent pas aux conditions de production de leur habitus et que plus précisément, le *système de fixation du prix des compétences*<sup>12</sup> que l'on attend dorénavant d'eux ne correspond pas (voire s'oppose) à celui intériorisé depuis le plus jeune âge.

De la même manière que Christophe Traïni cherche à décrire « la genèse et le devenir des tensions qui résultent du hiatus entre :

- les « valeurs », « règles » ou « principes d'ordre », auxquels les individus, compte tenu de leur histoire, adhèrent afin de donner un sens gratifiant à ce qu'ils font et ce qu'ils sont,
- et les effets pragmatiques et incontrôlables des interdépendances qui, au sein des configurations, les lient inéluctablement aux autres tout en invalidant leurs attentes »<sup>13</sup>, nous nous appliquerons à décrire et objectiver le conflit de normes que vivent les enquêtés au sortir des écoles primaires (1) avant d'analyser les diverses manières de « gérer » les tensions inhérentes à l'intériorisation de systèmes de dispositions partiellement contradictoires (2).

---

<sup>10</sup> Le texte, rédigé par deux anciens élèves de Vitruve pour le journal de l'école, *Caca-Pétard*, est cité dans *Vitruve-blouse, op.cit.*, p. 182.

<sup>11</sup> Gérard Mauger souligne, à propos des intellectuels de première génération, et ici d'Annie Ernaux, que ce clivage passe par des « tentatives vaines de cloisonnement social entre les deux mondes et l'apprentissage de la solitude (en s'isolant peu à peu du monde des siens sans pouvoir s'intégrer au monde des autres) » : « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », *art. cit.*, p. 195.

<sup>12</sup> Cf. Bourdieu P., « Les trois états du capital culturel », *art. cit.*, p. 6.

<sup>13</sup> Traïni C., *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales...*, *op. cit.*, p. 78-79



## 1) Objectiver la dyssocialisation à l'entrée en 6<sup>ème</sup> : des enfants qui ne correspondent pas au canon du « bon élève »

Plus de 70% des enquêtés déclarent s'être sentis « différents » des autres collégiens ne venant pas de leur école à leur entrée en classe de sixième (et ce taux est plus élevé encore si l'on ne considère que les ex-vitruviens). Nous avons longuement analysé ci-dessus les raisons (socialisation primaire contre-culturelle) pouvant rendre compte de ce sentiment d'altérité. Observons à présent les effets de cette altérité au moment décisif de l'entrée au collège.

### a) « Lacunes scolaire » ?

41% des anciens élèves déclarent avoir eu « beaucoup de lacunes »<sup>14</sup> à leur entrée en 6<sup>ème</sup>, 34% « un peu », tandis que le quart restant ne fait état d'aucune lacune scolaire. L'analyse des réponses à la question suivante – « Si oui, lesquelles ? » – fait apparaître différents plans sur lesquels les enquêtés se distinguent du canon du « bon élève » :

1. Sur le plan des *résultats scolaires*, ce sont des lacunes en orthographe (et en grammaire) qui sont le plus communément déclarées.
2. Au-delà des résultats scolaires, de nombreuses réponses portent sur l'inadaptation aux *méthodes de travail* :

« Incapacité à un travail soigné; difficulté de l'apprentissage des leçons » ; « Tout ce qui demandait du par cœur » ; « Je n'avais pas l'esprit scolaire... » ; « Pas de rigueur dans le travail ni de sens de l'effort » ; « Incapable de tenir un cahier comme il faut » ; « Méthode classique déstabilisante; incompréhension » ; « Confrontation à la compétition → incompréhension du système de notation »

3. Leurs réponses portent enfin sur des problèmes relationnels et comportementaux auxquels ces jeunes collégiens ont été confrontés :

« Difficulté d'adaptation au système scolaire, notamment aux règles de la vie en commun » ; « respect de la discipline "traditionnelle" » ; « Concentration, code de comportement » ; « Dans les relations avec les adultes » ; « le vouvoiement, l'autorité » ; « différence de rythme et de discipline » ; « manque de discipline, difficulté à m'adapter à la norme : par exemple rester assis, lever le doigt pour parler... »

On retrouve ainsi dans leurs réponses, les trois principaux registres dans lesquels les écoles étudiées se différencient des écoles classiques – celui des contenus scolaires, celui des modes de transmission des savoirs (méthodes de travail), celui enfin de la socialisation à

---

<sup>14</sup> La question était formulée comme suit : « A votre entrée en 6<sup>ème</sup>, avez-vous eu l'impression d'avoir des lacunes ? 1. Non, aucune, 2. Oui, un peu, 3. Oui, beaucoup »

certain types de relations sociales – et pour lesquels les codes intériorisés ne correspondent pas aux attentes des nouveaux enseignants. Tout se passe donc comme si ces enfants intégraient un « jeu », le système scolaire, armés d'un système de « règles du jeu » inadéquat. Dans son enquête de thèse portant sur les « méshéritiers » (c'est-à-dire des enfants en difficulté scolaire dont les parents sont fortement diplômés), Gaële Henri-Panabière détaille les *dispositions scolairement rentables* pour les jeunes collégiens étudiés, dans quatre grands domaines de pratique correspondant au rapport au temps, au rapport aux savoirs, au rapport à l'autorité et au rapport au langage. Il en ressort que la concentration, l'ascétisme et la planification que l'on attend des élèves dans leur gestion du temps sont parmi les dispositions les plus « rentables » scolairement<sup>15</sup>. Or le *prix* attaché à ces dispositions sur le marché symbolique des écoles expérimentales enquêtées (et sur le marché familial) suit un cours quasiment opposé à celui en vigueur dans le système scolaire classique, si bien que les codes scolaires intériorisés à Vitruve (et à Ange-Guépin dans une moindre mesure) peuvent devenir déviants dans l'univers scolaire du secondaire.

Mais s'en tenir aux « lacunes » reviendrait à penser les incidences de l'altérité de ces enquêtés sur le mode du « handicap », dans une posture légitimiste<sup>16</sup>. Il est donc temps d'analyser et de prendre en compte d'autres dimensions de cette altérité.

### **b) Des enfants curieux, désinhibés, critiques et « dérangement »**

Si le fait d'arriver en 6<sup>ème</sup> dépourvu de certaines qualités attendues par le système scolaire classique peut être source de difficultés et de souffrances pour les enquêtés, le fait de ne pas retrouver dans cette nouvelle configuration un certain nombre de qualités valorisées jusque là l'est tout autant. C'est ce que résumait dans l'extrait du journal *Caca-Pétard* (cité en exergue de cette partie) les deux anciens élèves de Vitruve entrés au collège quand ils écrivent : « D'abord, on était des adultes ; et après, on était des enfants ». N'ayant pas intériorisés les codes de l'ordre scolaire dominant, habitués à discuter les règles (voire à participer à leur élaboration) et à être écoutés, ils sont nombreux à souffrir ainsi de « l'infantilisation » qu'ils ressentent alors, peu enclins à comprendre l'intérêt des nouvelles règles en vigueur :

« Nous savions tellement d'autres choses, un mode d'être, de communication et d'ouverture avec ce qu'était l'autre, qui n'existaient pas dans les écoles traditionnelles qui étaient infiniment

---

<sup>15</sup> Cf. Henri-Panabière G., « Collégiens en difficultés scolaires... », thèse précitée, p. 35.

<sup>16</sup> La question porte en elle-même un point de vue légitimiste, en orientant les réponses sur tout ce qui a pu « manquer » à ces enquêtés à leur arrivée en 6<sup>ème</sup>. D'autres questions, et les entretiens permettent de compléter cette approche et d'insister sur d'autres aspects.

réductrices de ce que nous étions. Ce fut une grande souffrance que de quitter Vitruve. J'ai eu l'impression que tout ce que nous apportions n'avait pas de valeur pour les profs, que les autres ne comprenaient pas pourquoi ils apprenaient si ce n'est pour des notes, ce qui n'avait aucune signification pour moi...Je n'ai pas vraiment réussi à jouer le jeu d'ailleurs... »<sup>17</sup>

De multiples anecdotes recueillies au fil des entretiens soulignent des formes d'incompréhension réciproques entre ex-vitruviens et enseignants du collège, principalement dans les premiers mois de « transition ». Naïs raconte ainsi comment elle a été accusée de tricher alors qu'elle ne faisait que travailler comme elle l'avait appris :

« Quand je suis rentrée en 6<sup>ème</sup>, la maîtresse a convoqué mes parents en disant : Naïs triche, parce qu'en primaire, on ne faisait rien d'individuel, c'étaient toujours des projets collectifs, et donc c'était : tu m'expliques, je t'explique, on partage l'information, et moi je continuais comme ça, sur ma voie...Sauf que là, c'était plus comme ça que ça fonctionnait...Et puis je tutoyais mes profs alors qu'il fallait les appeler Madame machin ou Monsieur machin...J'avais un peu de mal, mais bon, j'ai réussi quand même rapidement à m'adapter... »<sup>18</sup>

Chloé relate également les multiples difficultés rencontrées à son entrée au collège où elle a accumulé les heures de colle pour insolence, sans que cette sanction ait de réel effet sur elle :

« Vitruve c'était malgré tout une petite révolution à laquelle on adhérait. C'est nous qui faisons le programme avec les instits. On ne se mettait pas forcément en classe, on pouvait être dans le hall, dans la cour ou dans la rue pour apprendre. (...) Quand Vitruve s'est arrêté on est revenu à une certaine normalité qui me faisait chier à mourir. Je ne m'adaptais pas à l'école normale, je trouvais ça débile. Je me rappelle une fois, on était en sciences, le prof parlait des chevaux et j'ai proposé qu'on aille voir des chevaux à Vincennes, il ne voulait pas et j'ai commencé à expliquer pourquoi cela serait plus intéressant que d'en parler en classe : j'ai été punie pour insolence ! Et ce n'est qu'un exemple. (...) Les profs brandissaient la menace du zéro, mais ils ont vite vu que cela ne fonctionnait pas avec moi, ça n'avait aucun sens...de toute façon, je n'ai jamais réadhéré à la scolarité de ma vie. »<sup>19</sup>

Chloé représente un cas limite, celui de l'impossible acculturation au système scolaire classique (sur lequel nous revenons dans le chapitre 8), mais ce qu'elle relate à propos de l'ennui face au « retour à la normalité » et ses problèmes d'adaptation à l'école sont largement partagés. Si dans le cas de Chloé l'échec scolaire accompagne (et résulte en partie de) la

---

<sup>17</sup> Extrait du questionnaire de Gaïa, née en 1972. Au moment de l'enquête, Gaïa a 33 ans et n'a jamais eu d'expérience professionnelle ; elle se décrit comme « étudiante en philosophie » et « envisage une thèse en philosophie contemporaine sur Deleuze ».

<sup>18</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Naïs, la fille de Noëlla (cf. chapitre 1), le 12/05/04.

souffrance de l'inadaptation au nouveau milieu fréquenté, on ne peut se hâter de conclure à une relation causale simple qui associerait échec scolaire et socialisation primaire contre-culturelle. En effet, pour de nombreux autres enquêtés, les incidences de la socialisation primaire contre-culturelle<sup>20</sup> se manifestent non pas dans leurs résultats scolaires mais dans certaines difficultés à communiquer avec leurs pairs :

« Quant au décalage après Vitruve je n'ai pas eu de difficulté scolaire, mais ce n'était pas toujours évident après ce qu'on avait vécu de se retrouver avec des enfants qui ne parlaient que de Sylvie Vartan, du match de foot et plus tard des petits copains. Je me suis bien ennuyée pendant quelques années. Il faut dire aussi que l'école "normale" était tellement loin de ce que je vivais à la maison et dans mes autres activités... »<sup>21</sup>

On pourrait multiplier ici les exemples et anecdotes relatées en entretien, autour notamment de la difficulté de s'intégrer dans des groupes de pairs quand on n'a jamais eu de télévision à la maison, mais tous soulignent la divergence de leurs préoccupations (sujets de discussion, jeux appréciés, lectures, pratiques culturelles, etc) par rapport à celles de leurs nouveaux camarades au sortir des écoles expérimentales. Ce que Jeanne résume dans son questionnaire par ces termes : « problème d'intégration "culturelle" avec les autres élèves ».

Enfin, s'ils n'arrivent pas en classe de 6<sup>ème</sup> avec les mêmes bagages scolaires que leurs camarades, et sans avoir intériorisé certains des codes les plus rentables scolairement, nombreux sont ceux qui attribuent à Vitruve leur grande capacité d'adaptation et le « plaisir d'apprendre » leur ayant permis de surmonter le décalage initial et d'intégrer sans difficulté les nouveaux codes. En effet, si 41% des enquêtés déclarent qu'ils avaient de grosses lacunes à l'entrée en 6<sup>ème</sup>, ils ne sont que 22% à déclarer que leurs résultats scolaires en fin de 6<sup>ème</sup> étaient « mauvais »<sup>22</sup>. Et de manière plus qualitative, quand on leur demande ce que Vitruve

---

<sup>19</sup> Extrait de l'entretien filmé avec Chloé, le 18/12/07. La trajectoire de Chloé est détaillée dans le dernier chapitre, celle-ci ayant participé à l'expérience du « cirque étoilé » menée à Vitruve l'année 1974-1975.

<sup>20</sup> Celles-ci dépendent bien évidemment du niveau de diplôme des parents comme nous l'analysons dans les chapitres suivants.

<sup>21</sup> Extrait d'un courriel de Stéphanie du 27/11/07, échangé sur une liste collective d'anciens élèves de l'école Vitruve mise en place dans le cadre du documentaire « Les enfants de l'utopie » (cf. chapitre 8). Née en 1965, Stéphanie est fille d'une enseignante (qui possède un doctorat) et d'un musicien (qui a une licence). Ses parents ont ainsi un niveau de diplôme bien supérieur à celui des parents de Chloé qui sont réalisateurs dans le cinéma et n'ont pas fait d'études supérieures.

<sup>22</sup> Plusieurs explications doivent être mobilisées pour rendre compte de cet écart, et si la « faculté d'adaptation » détaillée ici en est une, le soutien scolaire parental (et donc le capital culturel des parents) est également central. Mais ces simples chiffres ne permettent pas de développer ici une analyse sur les effets différenciés des pédagogies expérimentales selon l'origine sociale et le milieu socio-culturel. Des éléments liés à ce débat seront fournis au cours de l'analyse des différents cas détaillés dans le chapitre 7, mais précisons que notre enquête ne s'est jamais donné comme objectif de traiter cette question (si cela avait été le cas, il aurait alors bien

ou Ange-Guépin leur ont apporté par rapport à d'autres écoles, ils sont nombreux à souligner la « débrouillardise », la « capacité d'adaptation » ou la « polyvalence » :

« Je n'ai pas peur des autres, j'ai appris à parler à tout le monde » ; « Confiance en soi, expression orale » ; « Débrouillardise, volonté, ouverture d'esprit » ; « le goût pour l'apprentissage, l'esprit critique, un éveil, du bonheur » ; « La facilité d'adaptation, l'écoute, la prise de parole et le sens de la collectivité et bien d'autres choses encore!!! » ; « Aimer l'école et les profs plutôt que les craindre » ; « Apprendre à réfléchir » ; « Autonomie de pensée, plaisir d'apprendre » ; « Capacité à organiser un projet, à prendre la parole, à trouver des solutions ».

Si certains codes scolairement rentables n'ont pas été intériorisés, il en est d'autres qui jouent ainsi en la faveur de ces anciens élèves qui insistent, à l'image de Johanna, sur l'importance du goût d'apprendre :

« Quand je suis arrivée en 6<sup>ème</sup>, que j'avais mon cartable, mes devoirs et tout, j'étais trop contente ! Et là, je me suis vraiment ramassée partout, les profs ils ont halluciné : Laurent, Léna et moi on avait zéro partout hein ! Mais en 5<sup>ème</sup>, j'ai eu les félicitations, donc ça, c'est aussi vachement surprenant, je crois qu'à Vitruve, on a appris à s'adapter dans tous les milieux et que si on n'avait pas certaines bases, on était curieux et on avait le goût d'apprendre ».<sup>23</sup>

Si l'on peut ainsi expliquer l'échec scolaire (temporaire ou non) de certains enquêtés par l'inadéquation des codes linguistiques et culturels intériorisés aux attentes scolaires, il ne faut pas oublier de souligner, à l'inverse, leurs dispositions à la participation<sup>24</sup> et la prise de parole en classe, à la curiosité et à l'esprit critique qui peut certes les pénaliser (selon les formes sous lesquelles ces dispositions sont activées : cf. « insolence » cité plus haut) mais que nombre d'entre eux mettent au service d'une acculturation réussie au système scolaire. Ce qui n'est pas sans engendrer divers processus de dédoublement, ou de « vraie fausse conversion », comme le relate par exemple David :

« En sortant de Vitruve, on a vite vu que ce qu'on attendait de nous ne correspondait pas à la réalité que l'on connaissait, celle de Vitruve, mais comme on n'était pas cons et qu'on nous avait appris à avoir un minimum d'esprit critique, on a joué le jeu quoi : moi, j'ai fait semblant d'être un élève tout ce qu'il y a de plus normal, pour pas qu'on me fasse chier, mais dans le fond, ma réalité, c'était celle de Vitruve »<sup>25</sup>.

---

évidemment fallu enquêter les élèves du quartier et comparer leurs trajectoires scolaires à celles des dérogataires et à celles d'autres élèves du même quartier scolarisés dans une école publique de quartier).

<sup>23</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Johanna le 4/11/05.

<sup>24</sup> 57% d'entre eux ont ainsi été délégué de classe au moins une fois dans leur scolarité (dont 35% l'ont été « plusieurs fois »).

<sup>25</sup> Extrait d'un entretien informel avec David le 16/12/07. Ancien élève de l'école Vitruve né en 1966, David ne figure pas à proprement parler dans notre corpus de thèse dans la mesure où ni ses parents ni lui n'ont répondu à

L'objectif de ce paragraphe n'était pas de faire un bilan des « atouts » et des « handicaps »<sup>26</sup> d'une scolarisation dans les écoles expérimentales enquêtées, mais bien de décrire une étape importante de la trajectoire (collective) des enquêtés : celle de leur sortie de Vitruve (ou d'Ange-Guépin) et de la confrontation à des cadres de socialisation plus ou moins contradictoires avec ceux connus jusque là. Cette étape est apparue d'autant plus importante que la façon dont ils gèrent leur altérité et leur intégration au système scolaire classique dans les mois qui suivent cette transition n'est pas sans incidences sur la suite de leur trajectoire (cf. chapitre 7).

## **2) De jeunes adultes dé-placés: tensions identitaires et formes idéale-typiques de résolution des paradoxes pragmatiques**

Comment les enfants puis les jeunes adolescents enquêtés négocient-ils les conflits de normes précédemment décrits ? Comment hiérarchisent-ils les différents systèmes de normes partiellement contradictoires auxquels ils sont confrontés et/ou doivent s'acculturer ? Avant de décrire les différents processus identitaires qu'ils mettent en œuvre pour s'*arranger* avec des systèmes de dispositions hétérogènes (b), il nous a semblé intéressant d'analyser une partie des critiques adressées aux écoles primaires expérimentales dans lesquelles ils ont été scolarisés (a) pour constater le désajustement aux environnements sociaux dans lesquels nombre des enquêtés évoluent adolescents et jeunes adultes.

### **a) Constats profanes de dyssocialisation**

- « *On a grandi dans une bulle qui nous préparait pas à la réalité extérieure* »

Il ne s'agit pas de livrer ici une analyse systématique de l'ensemble des critiques adressées aux écoles étudiées, mais d'utiliser celles qui nous permettent de traiter la question de la dyssocialisation et des formes que prennent la confrontation entre socialisation primaire contre-culturelle et socialisations secondaires. Deux séries de critiques récurrentes nous intéressent particulièrement. La première émane d'enquêtés qui regrettent l'absence de structures scolaires proposant des pédagogies similaires à celles qu'ils ont connu pour la suite

---

la première phase de l'enquête par questionnaire. Mais nous l'avons retrouvé au moment du tournage du documentaire sur le « cirque étoilé » évoqué plus haut et avons donc eu l'occasion d'échanger à plusieurs reprises.

<sup>26</sup> Nous insistons sur ce point : la thèse ne porte pas sur les pédagogies mises en œuvre dans les écoles enquêtées et n'a aucunement pour objectif de juger de leur plus ou moins grande « réussite ». Ce qui nous intéresse ici,

de leur scolarité (et/ou qui regrettent l'absence de préparation à la transition). Voici quelques extraits de leurs réponses à la question « Reprochez-vous certaines choses à Vitruve/Ange-Guépin ? Si oui, lesquelles ? » :

« De ne pas continuer jusqu'au collège, car le changement en 6<sup>ème</sup> était très difficile » ; « De ne pas continuer jusqu'au lycée » ; « Qu'il n'y ait pas eu de collège Vitruve ! » ; « De ne pas avoir assuré le suivi à la sortie » ; « De ne pas avoir pensé à la suite ! » ; « Ne pas préparer les élèves davantage à "l'après" » ; « Manque de préparation à réintégrer l'école "classique" »<sup>27</sup>

La deuxième série de critiques insiste également sur le décalage entre Vitruve (ou Ange-Guépin) et les autres écoles mais avec des conclusions sensiblement différentes : c'est ici le sentiment de ne pas avoir été « préparé à la réalité extérieure » qui est mis en avant, avec plus ou moins de virulence. Ces critiques émanent d'enquêtés reprochant donc à ces écoles de les avoir marginalisés :

« Ne pas préparer les enfants à la société qui existe dehors alors que les adultes eux, la connaissent » ; « communautarisme un peu fermé » ; « avoir été les cobayes d'utopies mises en pratique : impression d'avoir essuyé les plâtres » ; « d'avoir emmené des enfants, qui ne l'avaient pas choisi, à l'écart du reste du système » ; « Avoir été une bulle dans un monde plus vaste donc de ne pas assez intégrer de regard sur la société réelle » ; « La mise en place de situations expérimentales extrêmes dont seuls les enfants ont souffert, en assumant encore aujourd'hui les conséquences » ; « De ne pas assez préparer aux réalités du système dominant »

Il va sans dire que ces sentiments subjectifs et rétrospectifs de ne « pas avoir été préparés à la réalité extérieure » sont inégalement partagés dans l'ensemble du corpus et qu'ils émanent davantage d'enquêtés ayant vécu la première époque d'expérimentation de nouvelles normes (pédagogiques, éducatives, de parenté, quotidiennes, etc.) familiales et scolaires et dont la trajectoire sociale a été chaotique. Mais cela sera analysé dans le chapitre suivant, l'intérêt étant ici de conforter l'analyse de Vitruve (c'est moins vrai dans le cas d'Ange-Guépin) en terme de « communauté utopique » assurant une socialisation primaire contre-culturelle plus ou moins fortement dissonante par rapports aux cadres de socialisations que les enfants rencontrent par la suite. L'hétérogénéité de ces cadres de socialisation est à l'origine d'injonctions contradictoires qui sont particulièrement saillantes au moment (critique), de l'entrée sur le marché du travail :

---

c'est de souligner l'altérité de ces enfants vis-à-vis de leurs pairs à la sortie des écoles enquêtées, altérité qui doit autant, si ce n'est plus, à la socialisation familiale qu'à la socialisation scolaire.

<sup>27</sup> Extraits des réponses ouvertes à la question : « reprochez-vous certaines choses à Vitruve/Ange-Guépin ? 1. Oui, 2. Non ; Si oui, lesquelles ? »

- *Difficultés à « trouver sa place » dans la société*

Aujourd'hui ingénieur dans le secteur de l'automobile, Colin<sup>28</sup> écrit dans son questionnaire :

« La différence [*Il avait initialement écrit, puis rayé « la perpétuelle ambivalence »*] entre l'éducation que j'ai reçue dans mon enfance (crèche alternative/Vitruve) et celle que j'ai reçue pendant l'adolescence et après (système scolaire normal/école de commerce) génère une sensation d'être tiraillé entre deux milieux, qui n'est pas toujours facile à gérer lorsqu'il faut prendre des décisions ou définir des objectifs de vie. »

Le sentiment d'être « constamment tiraillé entre deux mondes » (Johanna) est assez largement partagé par les enquêtés, qui, à l'image des intellectuels de première génération, ne se sentant chez eux nulle part (*cf.* chapitre 1), ont quitté leur *monde d'origine* et intégré un *monde d'accueil* auquel ils ne sont pas entièrement ajustés. On peut ainsi les qualifier de déplacés<sup>29</sup>. Or, si « les déplacés posent paradoxalement la question de leur « place » dans la société »<sup>30</sup>, c'est que leur position sociale n'a rien d'évident pour eux, mais également pour leurs parents et leurs ex-instituteurs dont les stratégies de reproduction ont été intrinsèquement ambivalentes (*cf.* supra). Tout se passe comme si le fait de ne pas avoir voulu « peser » sur le destin social de leurs enfants avait entraîné chez ces derniers certaines formes de « désorientation sociale », les obligeant à « tâtonner », chercher *leur* place par diverses voies, réajustements successifs et/ou ruptures professionnelles. C'est ainsi que près de la moitié des enquêtés font état, dans leurs questionnaires, d'inquiétudes (plus ou moins fortes) concernant leur insertion professionnelle<sup>31</sup>. Une première série de réponses souligne cette difficulté dont nous venons de parler de s'orienter professionnellement :

« Peur d'avoir fait le mauvais choix ; orientation difficile à trouver » ; « Le monde du travail semblait un prolongement de l'esprit scolaire : je n'y trouvais pas de lieux, de métiers qui me convienne vraiment, j'en ai essayé plusieurs ! » ; « Trouver ce que je veux faire professionnellement » ; « Difficulté à choisir une profession, peu disposée aux rapports hiérarchiques »

---

<sup>28</sup> Né en 1977, Colin a fait toute sa scolarité primaire à Vitruve. Ses deux parents sont cadres et ont un niveau de diplôme équivalent à Bac +5.

<sup>29</sup> Memmi D., « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale... », *art. cit.*

<sup>30</sup> Pasquali P., « Des petits élèves pour une Grande école », *op. cit.*, p. 85.

<sup>31</sup> Ces sentiments d'inquiétude (d'insécurité sociale) au moment de l'insertion professionnelle sont complexes et ne peuvent être uniquement imputés à la socialisation primaire : en effet, le déclassement structurel qui caractérise les générations nées depuis la fin des années 1960 suscite de manière très générale, dans l'ensemble de la population, ce type d'incertitude : *cf.* Chauvel L., « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de



Dans une deuxième série de réponses, certains enquêtés font état du sentiment de ne pas avoir été préparés à la réalité du monde du travail, de ne pas avoir intériorisé notamment les codes de la hiérarchie et de l'autorité voire d'avoir intériorisé une aversion pour le « monde de l'entreprise » :

« Je recherchais des causes à défendre; on m'a proposé de l'argent et un monde de classes sociales hiérarchisées » ; « J'ai toujours peur de devenir le rouage d'un système injuste » ; « Je suis trop marginale » ; « Incapable de supporter des règles à suivre et la hiérarchie : ça limite les possibilités ! » ; « difficile d'accepter la hiérarchie lorsque ses décisions sont contraires à mes valeurs » ; « peur des obligations, malaise devant la hiérarchie » ; « Rejet profond du système économique basé sur la production "matérielle", non écologique » ; « image un peu caricaturale de l'entreprise transmise par mes parents »

Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur ce sentiment largement partagé de désajustement vis-à-vis d'un marché du travail qui *fait peur*, mais on peut déjà émettre l'hypothèse qu'une socialisation primaire contre-culturelle entraîne un défaut de régulation sociale<sup>32</sup> des aspirations, susceptible d'engendrer diverses formes de désorientation sociale. En effet, un des paradoxes pragmatiques qui marque le moment de l'insertion professionnelle des enquêtés peut se résumer à la double nécessité (potentiellement contradictoire) de trouver une « place » (profession et position sociale) qui corresponde à leurs aspirations (et non seulement à leurs compétences). Avoir entendu, enfant, que « ce n'est pas la réussite sociale qui fait le bonheur », que « la hiérarchie, c'est comme les étagères, plus c'est haut, moins ça sert »<sup>33</sup> ou encore que « les patrons sont des exploités », participe de l'intériorisation de dispositions potentiellement inconciliables avec celles attendues dans certains secteurs du monde du travail. Il en va de même avec l'incapacité (de certains) à se soumettre à une contrainte jugée arbitraire ou le « refus de devenir le rouage d'un système injuste » qui restreint le champ des possibles professionnels. De nombreux enquêtés exercent ainsi des professions qui ne sont pas celles auxquelles leurs études les prédestinaient. C'est le cas de Laurence<sup>34</sup>, ingénieur agronome diplômée d'une grande école qui travaille dans une boutique de commerce équitable, après avoir travaillé dans une association d'insertion des jeunes dans

---

l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, N° 96, 1, 2006, pp. 35-50 ; Peugny C., *Le déclassé, op. cit.* ; Van de Velde C., *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, PUF, Paris, 2008.

<sup>32</sup> Au sens que Durkheim donne à ce processus, c'est-à-dire d'un ajustement (inconscient, via l'éducation familiale et scolaire justement) des ambitions aux possibilités objectives de les réaliser.

<sup>33</sup> Slogan que Jeanne (et d'autres instituteurs de Vitruve) scandait dans les manifestations de soutien aux grèves des postiers, avec également : « L'école, c'est aussi, un centre de tri ».

<sup>34</sup> Née en 1977, Laurence est la fille d'un ingénieur et d'une assistante sociale.

un quartier populaire de Paris. Ou de manière différente d'Aurore<sup>35</sup>, qui après avoir passé un CAP automobile et exercé comme mécanicienne puis contrôleuse technique, a repris des études de littérature à l'université (en obtenant l'ESEU<sup>36</sup>). Elle est doctorante en quatrième année de thèse et professeur vacataire de français au moment de l'enquête, et écrit dans son questionnaire :

« Au lieu de rechercher un confort matériel, je cours après une hypothétique réalisation personnelle. Il faut bien courir après quelque chose... »

Après avoir constaté les multiples tensions identitaires induites par leur socialisation primaire contre-culturelle, en particulier aux moments critiques de l'entrée au collège et de l'insertion professionnelle où se pose de manière aigüe la question de l'altérité des enquêtés, il nous reste à aborder celle des processus par lesquels ils répondent aux injonctions contradictoires et s'*arrangent* avec des systèmes de dispositions contradictoires.

### **b) Formes de résolution des tensions inhérentes à la situation de dyssocialisation**

Avant de nous lancer dans la reconstitution, empirique et statistique, du champ des possibles biographiques des « enfants de soixante-huitards » enquêtés, il nous a semblé intéressant de mettre en évidence la diversité des processus et *arrangements identitaires*<sup>37</sup> qu'ils mettent en œuvre pour faire face aux paradoxes pragmatiques induits par l'intériorisation de systèmes de dispositions dissonants. A l'image de ce que fait Gérard Mauger<sup>38</sup> pour les intellectuels de première génération, on peut distinguer ici quatre processus principaux d'arrangement identitaire face à la dyssocialisation<sup>39</sup> : le refoulement du stigmatisme des origines (et donc des dispositions premières), l'actualisation des dispositions premières – contre-culturelles – au prix de la marginalité sociale (ou l'entreprise utopique de rejet de la socialisation secondaire),

---

<sup>35</sup> Née en 1968, Aurore est la fille d'une marionnettiste (qui a une maîtrise de linguistique) et d'un gardien de musée et restaurateur de tableaux (qui a le baccalauréat). Elle a été élevée par sa mère qui appartient à la micro-unité de génération (numérotée III.2. dans le tableau récapitulatif du chapitre 5) des « Enfants des classes moyennes, investissant les utopies communautaires ».

<sup>36</sup> Diplôme donnant l'accès aux études universitaires pour des étudiants non bacheliers.

<sup>37</sup> Bessière C., « Les "arrangements de famille"... », *art. cit.* ; Eideliman J-S, Gojard S., « La vie quotidienne à domicile des personnes handicapées ou dépendantes... », *art. cit.*, p. 91

<sup>38</sup> Cf. Mauger G., « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », *art. cit.*

<sup>39</sup> La lecture des travaux de Bernard Lahire sur cette question de socialisations dissonantes a bien évidemment été importante. Rappelons que pour ce dernier, il existe trois attitudes possibles pour les individus ayant incorporé des dispositions contradictoires. Ils peuvent (1) étouffer ou mettre en veille leurs anciennes dispositions ; (2) scinder ou séparer très nettement des univers où ils mettront telles ou telles dispositions en œuvre ; (3) souffrir à chaque instant de la contradiction entravante des dispositions : cf. « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in Lahire B. (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, coll. "Textes à l'appui", 1999, p. 139.

la schizophrénie sociale et la posture réflexive. Ces arrangements renvoient à des situations, des étapes biographiques, et peuvent ainsi s'articuler et/ou se succéder chez un même enquêté.

Si l'on décline, dans un premier temps, ces quatre arrangements idéaux-typiques pour l'entrée au collège, on peut dresser une typologie des réactions à l'ordre scolaire, dont chaque type correspond effectivement à des observations empiriques :

- Le refoulement des dispositions premières, contre-culturelles, s'observe chez des enfants qui, à l'image de Sarah, tentent, à leur sortie de Vitruve, « d'effacer le stigmate Vitruve, pour tendre, avec toute la force d'un enfant de dix ans, vers la plus grande normalité imaginable »<sup>40</sup>. Cette première posture est celle des enfants qui, pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons dans les chapitres suivants, ont souffert du stigmate de leur différence. Nous montrerons par ailleurs, que les tentatives de refoulement des dispositions premières sont toujours complexes sur le long terme avec de multiples formes de *retour du refoulé*<sup>41</sup>.
- A l'opposé, le rejet de la socialisation secondaire, passe, à l'entrée en 6<sup>ème</sup> par une incapacité à s'adapter, à adhérer au système scolaire. On retrouve ici le cas de Chloé qui se trouve incapable de reconnaître que le jeu (scolaire) mérite d'être joué, restant dans une posture quasiment extérieure aux enjeux scolaires, n'ayant pas intériorisé l'*illusio* scolaire<sup>42</sup> : « A la fin, les profs me notaient même plus en fait, par contre on discutait, on allait même boire des cafés au bar à côté du collège ! »<sup>43</sup>
- La posture réflexive est celle d'élèves qui, à l'image de David disent qu'ils ont « joué le jeu sans y croire », par des pratiques scolaires répondant aux attentes mais avec un certain regard critique (cf. citation de David supra : « j'ai fait semblant d'être un élève tout ce qu'il y a de plus normal, pour pas qu'on me fasse chier, mais dans le fond, ma réalité, c'était celle de Vitruve »)

---

<sup>40</sup> Le portrait de Sarah est longuement détaillé dans le dernier chapitre de la thèse auquel nous renvoyons le lecteur. La citation est extraite de l'entretien filmé de Sarah réalisé le 19/12/07 dans le cadre du documentaire précité.

<sup>41</sup> Malgré l'origine psychanalytique du terme (que l'on doit à Sigmund Freud), la principe de « retour du refoulé » peut être utilement importé en sociologie : cf. pour une utilisation heuristique Pudel B., « Gérard Belloin, de l'engagement communiste à l'« auto-analyse » », dans *Le désengagement...*, *op. cit.*, pp. 155-169.

<sup>42</sup> Pierre Bourdieu définit ainsi l'*illusio* comme « le fait d'être pris au jeu, d'être pris par le jeu, de croire que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer », in. *Raisons pratiques*, Seuil, coll. Points, 1996, p. 153.

<sup>43</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Chloé le 06/11/2005. La trajectoire de Chloé fait également l'objet d'un développement dans le dernier chapitre.

- Enfin, la posture schizophrénique correspond ici aux élèves qui ne veulent/peuvent pas hiérarchiser les injonctions contradictoires et pour le dire vite, tentent (plus ou moins vainement) de cloisonner les univers où ils mettent tel ou tel système de dispositions en œuvre. C'est par exemple Lydia qui a à cœur de réussir scolairement (et qui y parvient), mais qui dans ses relations amicales et dans ses activités extra-scolaires, juge ses camarades de classe « débiles », « inintéressants » ou « ennuyeux », conservant un réseau d'amis exclusivement vitruviens.

Il est impossible de rapporter ici ces postures aux caractéristiques sociologiques des enfants qui les investissent (dans la mesure même où elles sont idéal-typiques et où elles peuvent s'articuler chez un même enquêté), mais cette analyse sera menée dans le chapitre suivant, au cours de l'étude de cas empiriques représentatifs des différents profils d'« enfants de soixante-huitards » que nous aurons alors identifiés.

Observons, enfin, ce que ces quatre arrangements identitaires engendrent comme attitudes au moment de l'insertion professionnelle (et de l'éducation de ses propres enfants) :

- Le refoulement des dispositions primaires passe ici encore par la quête de stabilité sociale et de conformisme (dans le type de profession, les relations sociales, l'éducation des enfants, etc). On retrouve ici Johanna qui après six années de droit à l'université devient directrice adjointe de clinique, se marie à l'église (ce qui horripile son père), élève ses trois enfants « dans le plus grand conformisme »<sup>44</sup>, en « ne les prenant surtout pas pour des adultes », et en les scolarisant en école privée. On trouve ici de jeunes adultes qui expriment un très fort besoin de reconnaissance sociale, besoin que l'on peut rapporter, à l'image de ce que fait Elias à propos de la relation des marginaux aux établis, à la souffrance et l'humiliation qu'ils ont pu ressentir, du fait de leur marginalité.
- A l'opposé, la posture que l'on pourrait qualifier d'utopique, consiste non plus à s'adapter afin de répondre aux pressions de l'environnement mais à chercher à modifier son environnement pour le rendre conforme à ses aspirations ; ou encore à chercher des « niches », des espaces protégés, où actualiser ses dispositions primaires, contre-

---

<sup>44</sup> Les citations entre guillemets sont extraites de l'entretien réalisé avec Johanna le 4/11/05. Ce qui est intéressant dans le cas de Johanna, c'est qu'elle passe par différentes phases et qu'au moment de l'enquête elle n'est plus dans cette posture de refoulement du stigmate des origines mais bien plus dans une posture schizophrénique : cf. dernier chapitre.

culturelles. On trouve à ce pôle des enquêtés, qui, à l'image de Mikaël, considèrent non pas qu'ils sont inadaptés à la société mais que celle-ci est inadaptée à leurs aspirations :

« Je me demandais, au vu de tout ces destins "chaotiques", parfois brisés (...) si cette "inadaptation" à la société, ne serait pas justement en partie due à l'incapacité de la société à "absorber" ces citoyens "différents" ? L'anormalité n'est-elle pas plutôt du côté de cette société trop codifiée, incapable de s'adapter aux évolutions culturelles et sociologiques ? Car si la rigidité du système est responsable de cette exclusion cela renverse complètement la vapeur, à fortiori à un moment donné de notre histoire où on remet en cause les choix idéologiques (capitalisme, libéralisme entre autre donc hein) qui nous ont "guidés" jusqu'ici. (...) Ce n'est donc pas "nous" qui sommes décalés ou anormal, c'est la société qui est mal adaptée à nos envies. Et même si ça peut paraître un peu paradoxal, nos vies ne sont pas vécues comme des utopies, mais comme une continuité logique de ce qu'on a déjà vécu. »<sup>45</sup>

De nombreux enquêtés investissent ici des domaines artistiques, secteurs peu codifiés et institutionnalisés, particulièrement propices à l'accueil d'acteurs dont le *sens des limites*<sup>46</sup> a pu être fortement bouleversé par leur socialisation primaire.

- Entre ces deux pôles idéaux-typiques, on trouve de nombreux enquêtés qui, dans une posture de *schizophrénie sociale*, oscillent régulièrement entre les deux postures précédentes, et/ou tentent de cloisonner différentes sphères d'activités où ils activent des dispositions qui ne pourraient pas s'exprimer en un même lieu.

On trouve ici des enquêtés qui face au *double bind*<sup>47</sup> inhérent à leur dyssocialisation n'arrivent pas à concilier des informations de niveaux différents (ils se disent « constamment tirillés », ou encore « coupés en deux ») et ne veulent (ou ne peuvent) hiérarchiser les aspirations (partiellement) contradictoires intériorisées au cours des socialisations primaires et secondaires. Nous détaillerons dans les chapitres suivants cette posture de schizophrénie

---

<sup>45</sup> La trajectoire de Mikaël, né en 1972 est détaillée dans le chapitre suivant. L'extrait cité ici provient d'un courriel envoyé le 6/11/08.

<sup>46</sup> E. Durkheim associe le processus de régulation sociale à l'intériorisation du sens des limites, celui-ci assurant à son tour l'ajustement entre les aspirations et les chances objectives de les réaliser. Or la socialisation contre-culturelle qu'ont connu les enquêtés investissant cette posture « utopique » a engendré un bouleversement d'autant plus aigu du sens des limites qu'ils n'ont pas (ou relativement peu) adhéré aux cadres de socialisations secondaires.

<sup>47</sup> Le concept de *double bind* que l'on doit à Gregory Bateson (cf. « Vers une théorie de la schizophrénie », in. *Vers une écologie de l'esprit*, Ed. Seuil, 1980) est aujourd'hui utilisé en sociologie de manière routinisée, et bien souvent dans une acception relâchée du terme. Revenir à une définition plus serrée de ce concept s'avère particulièrement heuristique ici, et Christophe Traïni nous rappelle à ce sujet qu'« alors même que la plupart des communications humaines s'appuient normalement sur un ordonnancement hiérarchique, le « *double bind* » attire notre attention sur des situations marquées par une discordance irréconciliable entre messages et méta-messages », in. Traïni C., *op. cit.*, p. 76.

sociale, en distinguant notamment une schizophrénie sociale « heureuse »<sup>48</sup> d'une schizophrénie « malheureuse » selon la manière dont les enquêtés s'arrangent pour réussir à exprimer la pluralité de leurs dispositions.

- Une dernière posture rassemble des enquêtés qui, pour faire face aux injonctions contradictoires dont ils sont l'objet, cherchent à les mettre à distance, en les convertissant en objet d'étude, dans une *posture réflexive*. Ils ont relativement moins de difficultés que les précédents à « trouver leur place », s'orientant majoritairement vers des professions d'enseignement et/ou de recherche, propices à l'actualisation d'aspirations contre-culturelles dans leurs pratiques pédagogiques, ou dans leurs objets de recherche<sup>49</sup>.

Christelle, maîtresse de conférence en géographie sociale, a fait sa thèse sur la transition post-communiste en Roumanie et travaille actuellement sur des questions de ségrégation sociale en géographie urbaine. Militante sans avoir jamais adhéré à un parti politique (elle a été très active dans le mouvement social de 1995 et récemment investie contre la LRU<sup>50</sup>), elle exprime ses dispositions primaires dans le choix de ses objets de recherche (ici politiques) et dans le militantisme.

Le militantisme politique aurait pu être isolé comme une cinquième posture spécifique pour faire face à la dissonance des dispositions intériorisées, dans la mesure où il s'agit d'une activité se donnant pour objectif de modifier l'environnement dans lequel on vit pour le rendre plus conforme à ses aspirations. Si nous ne l'avons pas fait, c'est que le militantisme apparaît davantage comme une activité transversale aux différentes postures définies ci-dessus (à l'exception néanmoins de la première, celle du rejet des dispositions primaires). Nous rejoignons en cela l'approche de Christophe Traïni qui appréhende l'activisme militant comme « une forme de déclinaison d'un phénomène beaucoup plus général : les tentatives, très inégalement couronnées de succès, à travers lesquelles les individus s'efforcent de remédier aux situations qui résultent du désajustement entre leur économie émotionnelle et les

---

<sup>48</sup> L'expression, oxymorique, est reprise de : Lahire B., « La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse », *Ville-Ecole-Intégration*, 114, septembre 1998, pp. 104-109

<sup>49</sup> Il n'est pas inutile de préciser que je me situe bien évidemment dans cette posture réflexive en réalisant une thèse sur les incidences biographiques du militantisme en Mai 68. Mais il faut alors ajouter que les trois autres postures idéales-typiques décrites ici ne me sont pas pour autant extérieures, et que je les ai toutes éprouvées à un moment ou un autre (voire simultanément) au cours de ma trajectoire. Ce rapport à l'objet m'a permis tout à la fois d'avoir une approche compréhensive et une très grande proximité avec la plupart des enquêtés pendant la phase d'enquête, mais m'a également mise dans une position d'extériorité (relative) vis-à-vis de chacune de ces postures. Autrement dit, je pense être honnête en précisant qu'il est impossible de me situer à un seul de ces pôles (d'où mon extériorité vis-à-vis de chacun) mais que tous me sont familiers (ce qui facilite l'approche compréhensive et l'accès à des matériaux qui seraient restés invisibles à un enquêteur extérieur à l'objet).

<sup>50</sup> Loi relative aux libertés et responsabilités des universités (2007)

configurations auxquelles ils appartiennent »<sup>51</sup>. La question du militantisme des « enfants de soixante-huitards » enquêtés sera donc abordée au fil des trajectoires détaillées dans le chapitre suivant.

## *Conclusion*

« Rester normal représente un enjeu trop important pour qu'il se laisse influencer par des tentations déviantes »<sup>52</sup> écrit Howard Becker quand il analyse les carrières déviantes de fumeurs de marijuana et qu'il pose la question des conditions sociales de l'entrée dans la carrière déviante. Le corpus des « enfants de soixante-huitards » enquêtés nous mène à poser la question symétrique des conditions sociales de sortie d'une carrière contre-culturelle. La citation d'H. Becker devient dans ce contexte d'enquête : *rester différent représente un enjeu trop important pour qu'il se laisse influencer par des tentations conformistes*. Si cette conclusion reflète le *double bind* auquel la plupart des enquêtés sont soumis (nécessité de s'adapter à la société dans laquelle ils vivent tout en restant cohérent vis-à-vis d'eux-mêmes et en *héritant l'héritage*) et si pour certains, rester « différent » est effectivement un enjeu premier, faute d'avoir voulu/pu se conformer aux attentes du système scolaire dominant, on ne peut se contenter de cette posture relativiste<sup>53</sup>. En effet, les sanctions aux déviations émanant d'un ordre social dominant ne sont pas de même nature que celles émanant des agents de la socialisation primaire contre-culturelle des enquêtés. Autrement dit, si tous sont bien confrontés à ce qu'Elias qualifierait de « conflit de normes », les rapports de force entre ces normes en conflit ne sont pas comparables.

Néanmoins, la nécessité de *maintien de soi* tout comme celle de trouver des modèles de réalisation de soi cohérents avec leurs aspirations se pose de manière singulière chez les « enfants de soixante-huitards » enquêtés. En effet, nous avons longuement détaillé la socialisation primaire (familiale et scolaire) qu'ils ont connue ; or celle-ci leur a transmis des modèles de réalisation de soi<sup>54</sup> qui ne trouvent pas forcément, au moment de l'insertion

---

<sup>51</sup> Christophe Traïni, *Op. cit.*, p. 69.

<sup>52</sup> Becker H. S., *Outsiders...*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>53</sup> En effet, si renverser ainsi le regard s'avère heuristique à bien des égards, cela revient à rester « aveugle aux effets sociaux et symbolique du rapport de domination, à la dépendance et à l'hétéronomie » pour reprendre les termes de Gérard Mauger in. « Les héritages du pauvre. Conflit œdipien et héritage social », *art. cit.*, p. 113.

<sup>54</sup> Johanna Siméant rappelle, à propos des logiques de transmission familiale, que ce n'est pas la « foi » qui se transmet, mais un « ensemble de pratiques plus particulièrement valorisées dans certains univers, ainsi qu'un

professionnelle (mais plus largement de la confrontation à des cadres de socialisation dissonants par rapport à ceux connus dans l'enfance), de modèles disponibles et valorisés qui leur permettraient de s'approprier l'héritage en l'actualisant.

Avoir intériorisé des systèmes de dispositions hétérogènes et potentiellement contradictoires fait d'eux un ensemble de jeunes adultes dyssocialisés qui partagent pour beaucoup la quête d'une « place » qui serait à leur image, se sentant toujours un peu « déplacés », « en marge », là où ils se trouvent. On peut dire en cela qu'ils sont bien les enfants de leurs parents (cf. deuxième partie) et qu'ils perpétuent en quelque sorte l'indétermination des possibles que ces derniers ont également tenté de perpétuer à leur manière et à leur époque. A la différence (de taille) qu'il y avait, chez les parents, une dimension politique et intentionnelle à investir des stratégies éducatives contre-culturelles (que nous avons rapportées, plus haut, à l'infléchissement de leurs trajectoires sociales dans les années qui ont suivi Mai 68), là où, chez leurs enfants, l'altérité sociale est un héritage. Autrement dit, ces enquêtés de la « deuxième génération » sont nés « enfants de soixante-huitards », et après avoir décrit les modèles éducatifs qu'ils ont connu enfants, il est temps de se demander ce qu'ils sont collectivement devenus.

---

horizon d'attentes et de modèles de réalisation de soi qui va trouver dans les modèles disponibles et encouragés l'occasion de s'actualiser », dans « Socialisation catholique et biens de salut dans les ONG humanitaires françaises », *Le Mouvement social*, n° 227, avril-juin 2009, p. 111.





## Chapitre VII :

# On naît "enfant de soixante-huitards" mais que devient-on? Profils d'héritiers

---

### *Introduction*

Jusque là, nous avons qualifié les enquêtés d'« enfants de soixante-huitards » sans questionner la pertinence sociologique de la catégorie. C'est ce que nous nous proposons de faire dans cet avant-dernier chapitre. Autrement dit, la question qui nous intéresse est celle de l'existence de caractéristiques distinctives partagées par l'ensemble ou par des sous-populations du corpus enquêté et de la nature des liens entre ces caractéristiques et la participation parentale aux événements de Mai-Juin 68. Cela revient à poser la question de l'existence et des conditions sociales de formation *d'unités de deuxième génération* : les événements de Mai-Juin 68 ont-ils laissé leur(s) empreinte(s) sur les trajectoires des enfants de « soixante-huitards » ? Et si oui, à quelles conditions et par quels vecteurs ?

Le chapitre 6 a détaillé les cadres et formes de socialisation primaire (familiale et scolaire) qu'ont connus les enquêtés et ceux-ci apparaissent doublement distinctifs. En effet, les « enfants » enquêtés ont connu des stratégies éducatives contre-culturelles qui les distinguent tout d'abord de leurs contemporains. Mais l'éducation qu'ils ont reçue s'oppose également, sous bien des aspects, aux modèles éducatifs que leurs parents ont vécu dans leur enfance (et qu'ils ont bien souvent cherché à ne pas reproduire). Or les transformations des modes de reproduction étant au principe de l'apparition de générations distinctes<sup>1</sup>, on peut supposer que les transformations des stratégies éducatives induites par la participation à Mai 68 sont à l'origine d'unités de générations d'"enfants de soixante-huitards" caractérisées par un ensemble de normes les singularisant vis-à-vis de leurs contemporains et des générations précédentes.

---

<sup>1</sup> Gérard Mauger écrit à ce propos : « Tout changement dans le mode de reproduction, *i.e* tout nouvel état des mécanismes institutionnalisés qui fonctionnent comme instruments de reproduction (marché économique, marché matrimonial, marché scolaire), c'est-à-dire aussi toute transformation du mode de génération des générations successives, est au principe de crises de la reproduction et de l'apparition de générations distinctes », dans « Générations et rapports de générations », *art. cit.*, p. 21.

Mais si ces unités de générations sont familialement et scolairement engendrées, elles sont également filles de leur temps, c'est-à-dire marquées par un contexte social, économique et politique qui leur est propre (état du marché du travail, expérience du chômage, dévalorisation des titres scolaires, etc). Nous nous attacherons donc à mettre en évidence des profils collectifs d'enfants de soixante-huitards caractérisés par des modes de génération distincts. Pour ce faire, il nous faudra caractériser les modèles éducatifs (familiaux et scolaires), les héritages politiques de Mai 68 transmis mais également les formes d'actualisation et de réappropriation de ces héritages (qui dépendent du contexte dans lequel ils sont actualisés). Or ces formes de réappropriation des héritages politiques de Mai 68 sont indissociables de l'économie affective intrafamiliale, des postures de gestion de la dyssocialisation (*cf.* chapitre précédent) et des trajectoires sociales des enquêtés. Il faudra donc décrire, pour chaque profil collectif d'héritiers<sup>2</sup>, les rapports qu'ils entretiennent avec leurs parents, en analysant ces rapports sous l'angle de l'économie des échanges entre générations<sup>3</sup> et les éventuels conflits de générations comme révélateurs de transformations des modes de génération des générations.

Pour (re)construire l'espace social des « enfants de soixante-huitards » enquêtés, nous aurons recours à l'analyse statistique, armée par l'ethnographie. Nous nous proposons ainsi de partir d'une analyse factorielle du corpus suivie d'une classification (A) pour remonter à la réalité sociologique et empirique des différentes sous-populations statistiquement distinguées, en analysant alors la trajectoire d'un ou deux enquêtés représentatifs de chacune de ces classes ou en dressant un portrait collectif selon les cas (B). Cela nous permettra en effet de montrer comment les quatre postures idéal-typiques d'arrangements identitaires face à la dyssocialisation<sup>4</sup> peuvent être investies au cours d'une même trajectoire, simultanément ou diachroniquement.

---

<sup>2</sup> Nous utilisons pour l'instant le terme d'héritier à la place d'« enfants de soixante-huitards », mais nous montrerons qu'il ne peut s'appliquer à l'ensemble des enquêtés de la « deuxième génération » dans la mesure où l'héritage n'est pas toujours hérité.

<sup>3</sup> *Cf.* Attias-Donfut C., « Rapports de générations, transferts intrafamiliaux et dynamique macrosociale », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n°4, pp. 643-684 ; Mauger G., « Générations et rapports de générations », *art. cit.* ; Déchaux J-H, Herpin N., « Entraide familiale, indépendance économique et sociabilité », *Économie et Statistique*, n° 373, 2004, p. 3-32.

<sup>4</sup> Rappelons qu'il s'agit du refoulement du stigmate des origines, de l'actualisation des dispositions premières au prix de la marginalité sociale (entreprise utopique de rejet de la socialisation secondaire), de la schizophrénie sociale et de la posture réflexive. *Cf.* chapitre 6.

## ***A - Enfants de soixante-huitards : dresser statistiquement l'espace des devenirs possibles***

Après avoir explicité le choix et la construction des variables intégrées à l'analyse factorielle visant à mettre en évidence des profils collectifs d'« enfants de soixante-huitards » (1) nous en analyserons les principaux résultats et soulignerons les limites d'une approche exclusivement statistique (2).

### **1) La « cuisine » statistique : pas de résultats sans hypothèses et sans connaissance empirique du terrain**

Avant de commenter le plan factoriel<sup>5</sup>, il nous semble important de s'attarder un instant sur la « cuisine » statistique préalable pour mettre à jour les hypothèses sous-jacentes à la construction de résultats statistiques. Cela pour souligner la nécessaire confrontation des résultats aux matériaux qualitatifs dans un jeu d'allers-retours entre statistiques et connaissance ethnographique du terrain. Un premier exemple éclairera notre propos : celui de l'âge. Si l'âge devait faire partie des variables actives à intégrer à l'analyse statistique, l'utilisation de tranches d'âge arbitrairement fixées n'aurait pas fait sens. C'est à partir des entretiens qualitatifs, de notre connaissance globale du corpus et de la réflexion menée au chapitre précédent sur les formes de socialisation primaire qu'ont connu les enquêtés qu'il est apparu significatif de construire trois classes d'âge rassemblant les enquêtés nés avant 1968 d'une part, ceux nés entre 1969 et 1974 et ceux, enfin, nés après 1974. En effet, nous faisons l'hypothèse que les incidences biographiques de Mai 68 sur la deuxième génération ne prenaient pas les mêmes formes selon l'époque à laquelle grandissaient les enfants : les « pionniers » qui passent par Vitruve au début des années 1970 et grandissent au moment où leurs parents expérimentent de nouvelles normes éducatives connaîtront sans doute une dyssocialisation plus aiguë que ceux qui arrivent plus tard et grandissent à une époque où leurs parents se sont reclassés et sont revenus à des formes conjugales plus communes.

Si l'âge est un premier indicateur renvoyant à des phases distinctes du militantisme parental, tous les parents ne remettent pas en question, au même moment, l'ordre social et/ou l'ordre quotidien. Or analyser les incidences potentielles de Mai 68 sur les enfants de soixante-huitards enquêtés nécessite de cerner le plus précisément possible les pratiques éducatives

---

<sup>5</sup> Précisons que celui-ci résulte d'un long travail : la première analyse factorielle opérée est rarement concluante et le chercheur opère par itérations successives jusqu'à obtention d'un schéma satisfaisant tant sur le plan statistique (nécessité d'une contribution minimale des deux premiers axes à l'inertie totale du nuage de points) que sur le plan de la significativité sociologique des axes et des sous-populations distinguées par l'analyse.

qu'ils ont connus enfants. Nous avons par ailleurs souligné (dans l'introduction de la troisième partie) la nécessité de distinguer la remise en cause de l'ordre social de celle de l'ordre quotidien dans la mesure où elles ne prennent pas les mêmes formes (militantisme politique d'un côté, rénovation critique de la vie quotidienne de l'autre) et n'ont donc potentiellement pas les mêmes incidences sur les enfants. Afin de pouvoir analyser les conditions sociales de la transmission de dispositions au militantisme et/ou à la remise en question des normes quotidiennes et domestiques, nous avons construit une variable à quatre modalités, rendant compte de l'éventuel militantisme politique des parents d'une part et de l'éventuelle politisation de l'éducation durant l'enfance des enquêtés. Pour ce faire, nous avons repris un à un les questionnaires des enquêtés de la deuxième génération en les confrontant à ceux de leurs parents et avons attribué à chaque « enfant » l'une des quatre modalités suivantes :

	Parents ayant une activité politique à l'extérieur de la sphère familiale durant l'enfance de l'enquêté	Parents n'ayant aucune activité politique à l'extérieur de la sphère familiale
Politisation de l'éducation donnée à l'enfant : l'enfant est « objet de politisation »	<b>Par-mil+pol-edu (25%)</b>	<b>Par-pas-mil+pol-educ (20%)</b>
Pas de politisation de la sphère privée, pas de remise en question du « métier d'enfant »	<b>Par-mil+pa-pol-educ (23%)</b>	<b>Pas-mil+pa-pol-educ<sup>6</sup> (32%)</b>

Nous avons également construit une variable pour rendre compte de la socialisation primaire familiale. La modalité « éducation contre-culturelle ++ » rassemble les enquêtés (45%) dont l'éducation se rapproche du modèle idéal-typique décrit dans le chapitre précédent<sup>7</sup> ; la modalité « éducation libérale » rassemble ceux (40%) qui ont connu une éducation influencée par Mai 68 mais sans que l'enfant soit un objet systématique de politisation ; tandis que la modalité « éducation plutôt autoritaire » rassemble (15%) les enfants dont l'éducation reçue n'a pas été (ou très peu) influencée par les événements de Mai-Juin 68. A cette classification forcément réductrice du degré de libéralité éducative, nous avons ajouté une variable rendant compte du terme d'adresse utilisé par les enquêtés pour s'adresser à leurs parents<sup>8</sup>, et d'une

<sup>6</sup> Si le taux d'enquêtés entrant dans cette catégorie peut paraître élevé c'est parce que de nombreux parents ont eu des activités militantes sur une période relativement courte et qu'ils ne le sont plus au cours de l'enfance des enquêtés. Mais cela ne veut pas dire que 32% des parents n'ont eu aucune activité politique à l'extérieur de la sphère familiale et n'ont jamais remis en cause l'ordre quotidien.

<sup>7</sup> Là aussi, nous avons procédé à un recodage manuel de l'ensemble des questionnaires, à partir des réponses aux questions 103 à 120 du questionnaire portant sur l'éducation reçue (cf. Annexe).

<sup>8</sup> Cette variable compte trois modalités selon que les enquêtés appellent leurs parents par leurs prénoms (30%), « papa »/ « maman » (53%) ou encore des deux manières selon les moments et situations (17%).

autre précisant, pour ceux qui ont été responsabilisés très tôt<sup>9</sup>, leur jugement (critique ou non) vis-à-vis de cette pratique éducative.

La dernière variable relative à l'éducation intégrée à l'analyse concerne la fréquence des discussions politiques en famille au cours de l'enfance : nous voulions tester ici l'influence de ce paramètre sur l'intérêt politique et le militantisme éventuel des enquêtés.

Après avoir caractérisé le sexe, l'âge et le type d'éducation reçue, il nous fallait intégrer à l'analyse un certain nombre de variables relatives à ce qu'ils sont devenus, adultes. Par rapport aux professions, nous avons opté pour un codage ajusté aux spécificités du corpus, hybride entre une classification en classes sociales et une classification en PCS. Nous avons ainsi regroupé les ouvriers et petits employés dans une modalité « classes populaires » (17%), scindé les classes moyennes en deux sous-populations : « classes moyennes enseignantes » (surreprésentées dans le corpus : 16%) et « classes moyennes non enseignantes » (24%), scindé de la même manière les classes supérieures (avec ici aussi une surreprésentation des enseignants du supérieur - 10% - pour 16% d'enquêtés membres des classes supérieures non enseignantes), isolé les enquêtés ayant des professions artistiques (du fait de leur nombre : 13%) et réservé une modalité à part aux étudiants (4%).

Concernant la sphère politique, nous avons intégré à l'analyse l'intérêt (plus ou moins fort) des enquêtés pour la politique, la fréquence de participation à des manifestations, les incidences déclarées de l'engagement de leurs parents<sup>10</sup> sur leur rapport à la sphère politique, le fait d'avoir (ou non) des expériences militantes (« a déjà milité » ou « jamais milité ») et leur comportement électoral. Pour cette dernière variable, nous avons recodé leurs réponses<sup>11</sup> en sept catégories : ne vote pas (4%), Droite (5%), PS (40%), Verts (18%), Extrême gauche (19%), PCF (6%) et une dernière modalité « PS/PC/Verts/Ext.gauche » (8%) rassemblant celles et ceux qui s'identifient à la gauche mais pas à un parti politique en particulier.

Enfin, nous avons intégré à l'analyse l'identification (ou non) à la catégorie d'« héritier de 68 » ainsi que le sentiment subjectif de dyssocialisation<sup>12</sup> recodé en trois modalités : pas de sentiment de dyssocialisation (13%), sentiment de dyssocialisation accompagné de souffrance

---

<sup>9</sup> Cf. « Vos parents vous ont-ils poussé à être autonome et responsable jeune ? 1. Oui, très jeune, 2. Oui, assez jeune, 3. Non, pas vraiment ; Si oui, leur reprochez-vous ? ». Les réponses ont été recodées en deux modalités : « critiques/responsabilisation-précoce » vs « pas-critiques/responsabilisation-précoce ».

<sup>10</sup> A partir des réponses à la question : « L'engagement passé de vos parents (ou de l'un d'entre eux) a-t-il eu un impact sur votre propre désir d'engagement ? 1. Oui, vraiment ; 2. Oui, mais ambigu car ils m'ont transmis une méfiance de toute structure ; 3. Pas vraiment ; 4. Non, pas du tout, au contraire »

<sup>11</sup> A la question : De quel parti politique vous sentez-vous le plus proche actuellement (pour lequel vous votez) ?.

<sup>12</sup> A partir de leurs réponses à la question : « Ressentez-vous un décalage entre les valeurs dont vous avez hérité et les « valeurs actuelles » que prône la société dans laquelle vous vivez ? Si oui, en souffrez-vous ».

(41%), sentiment de dyssocialisation sans souffrance (46%). Nous voulions tester ici les éventuels liens entre la dyssocialisation et l'identification (ou non) à la catégorie d'« héritiers de 68 », et mettre en évidence des corrélations supputées plus haut entre le fait d'avoir intériorisé des systèmes de dispositions dissonants et l'activité militante.

## **2) Représentation statistique de l'espace social des enquêtés**

Pour saisir la signification du positionnement des enquêtés (N= 168) dans tel ou tel secteur du plan factoriel (*cf.* Schéma 1 ci-dessous), commençons par rendre compte de la manière dont sont structurés les deux axes<sup>13</sup>.

Les variables qui contribuent le plus significativement au premier axe sont relatives aux incidences de Mai 68 sur les comportements politiques et quotidiens des parents d'une part et aux comportements politiques et au sentiment d'avoir hérité (ou non) de Mai 68 du côté des enfants. Il oppose ainsi des enquêtés dont les parents remettaient en question l'ordre social et l'ordre quotidien au cours de leur enfance (à l'Est du cadran) à des enquêtés dont les parents n'étaient pas (ou plus) engagés au cours de leur enfance (à l'Ouest du cadran).

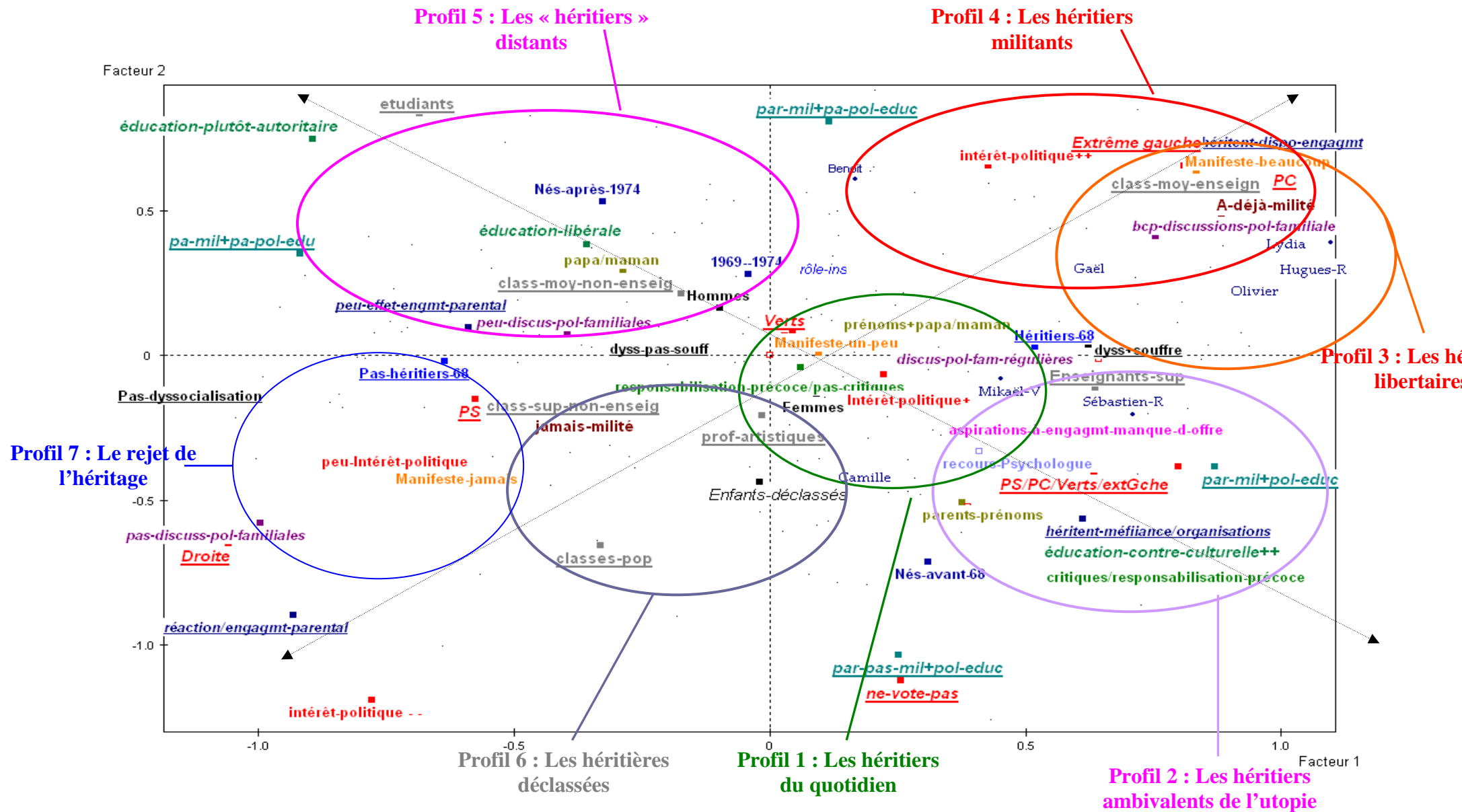
L'axe des ordonnées est quant à lui structuré par la nature du militantisme parental au cours de l'enfance de ces enquêtés, par la date de naissance de ces derniers et par le modèle éducatif. Il oppose ainsi des enquêtés nés avant 1968, dont les parents concentrent leurs dispositions au militantisme dans la sphère familiale et l'éducation contre-culturelle (au Sud du cadran) à une population d'enquêtés plus jeunes, dont les parents ont une activité politique extérieure à la sphère familiale au cours de leur enfance (au Nord du cadran).

Les quatre points cardinaux du schéma correspondent ainsi aux différentes formes d'incidences de la participation à Mai 68 sur les trajectoires des parents: pas d'incidences majeures à l'Ouest, des incidences sur la trajectoire politique exclusivement au Nord, des incidences en terme de rénovation critique du quotidien au Sud, et des incidences mixtes (politiques et quotidiennes) à l'Est.

---

<sup>13</sup> Le premier axe contribue à 15,5% de l'inertie totale du nuage de points et le second à 10,7%.

**Schéma 1 : Représentation statistique de l'espace social des enfants de soixante-huitards enquêtés**





Si l'on observe maintenant les variables relatives aux enquêtés de la deuxième génération, les axes bissecteurs des cadrans précédemment définis semblent plus pertinents sociologiquement (*cf.* axes rajoutés manuellement, en noir sur le schéma) :

- L'axe qui joint le sud-ouest du plan au nord-est oppose les enquêtés sur le plan de leurs comportements politiques avec au sud-ouest des enquêtés peu (voire pas) intéressés par la politique, qui n'ont jamais manifesté ni milité et au nord-est des enquêtés très intéressés par la politique, ayant eu des expériences militantes, et votant pour des partis d'extrême gauche ou pour le PCF.
- Le deuxième axe transverse oppose les enquêtés les plus jeunes du corpus et dont l'éducation n'a pas été influencée par les événements de Mai 68 (qui s'adressent à leurs parents en les nommant « papa » et « maman ») aux enquêtés les plus âgés, ayant reçu une éducation politisée, fortement influencée par la participation parentale aux événements de Mai-Juin 68.

Avant de rentrer dans le détail des sous-populations distinguées par l'analyse par classification, quelques remarques et résultats intéressants s'imposent :

- L'intérêt politique, le vote pour des partis d'extrême gauche et l'activité militante des « enfants de soixante-huitards » apparaissent fortement corrélés à la fréquence des discussions politiques en famille lorsqu'ils étaient enfants et à la visibilité des engagements parentaux (*cf.* axe sud-ouest/nord-est).
- Ensuite, l'identification à la catégorie d'héritier de 68 rassemble une grande partie des enquêtés situés à l'est de l'axe des ordonnées, c'est-à-dire non pas uniquement les enfants de militants politiques mais également ceux qui ont été témoins de la remise en cause des normes de la vie quotidienne.
- Le sentiment d'être héritier de Mai 68 semble fortement corrélé à la dyssocialisation et aux tensions identitaires qu'elle suscite (*cf.* proximité des modalités « Héritiers-68 » et « dyss+souffre »)
- Les « héritiers de 68 » ont majoritairement investi des professions enseignantes (à l'Est du plan) ou des professions artistiques (au centre-sud).
- Enfin, les parents qui ont concentré leurs dispositions contestataires dans la sphère familiale exclusivement n'ont visiblement pas transmis de dispositions au militantisme à leurs enfants (cadrans sud-est).

Mais on touche ici aux limites d'une analyse exclusivement statistique sur un corpus relativement restreint et la seule manière d'explicitier sociologiquement ces résultats et d'en développer bien d'autres, consiste à redescendre au niveau des trajectoires. Pour ce faire, nous allons repartir de la classification proposée par le logiciel, composée de sept « classes »<sup>1</sup>.

### ***B - Portraits d'héritiers. Diversité des héritages et des manières d'hériter (ou non) de Mai 68***

Cette deuxième partie s'attache à décrire les sept sous-populations définies par l'analyse statistique, en procédant pour chacune d'entre elles à une rapide description statistique des modalités caractéristiques de la population avant de passer à l'analyse de trajectoires d'enquêtés représentatifs. Pour ce faire, nous aurons recours, selon les sous-populations, à des portraits collectifs basés sur les questionnaires et les éventuels entretiens ou, quand cela s'y prête, à l'analyse détaillée d'une ou deux trajectoires d'enquêtés pour lesquels nous disposons d'un matériau adéquat. Pour l'ensemble de ces sous-populations, nous avons commencé par lister les enquêtés qui s'y rattachaient et nous avons parcouru leurs questionnaires (et le cas échéant, leurs entretiens) afin de mettre en évidence d'éventuelles caractéristiques communes que l'analyse statistique ne pouvait faire ressortir. Ce retour au matériau empirique nous a ainsi permis d'enrichir les résultats statistiques en réintroduisant notamment l'aspect temporel et dynamique des trajectoires que l'analyse statistique fige. Autrement dit, nous nous proposons ici de (re)donner corps aux sous-populations statistiquement distinguées et de poser la question, pour chacune d'entre elles, de la nature des héritages de Mai 68 transmis à la deuxième génération. Pour ce faire, nous tenterons à chaque fois de décrire les trajectoires parentales types, les formes de socialisation primaire (familiale et scolaire) qu'ont connus les enquêtés, l'ampleur de la dyssocialisation les caractérisant, leur type de trajectoires professionnelles et politiques et enfin la forme prise par l'économie des relations intergénérationnelles (ces résultats sont synthétisés dans un tableau récapitulatif en conclusion du chapitre).

---

<sup>1</sup> L'analyse par classification consiste à diviser un corpus en N sous-populations sur le double fondement d'une homogénéité interne à chaque classe (au niveau des caractéristiques sociologiques des enquêtés rassemblés dans chacune) et d'une dissemblance entre sous-populations. Chaque sous-population n'a donc de signification que dans les relations (de proximité vs de distance) aux autres sous-populations.

## 1) Premier profil : les héritiers du quotidien

Ce premier profil collectif distingué par la classification statistique concerne la zone centrale du plan factoriel (légèrement décentrée au sud-est, cerclée de vert sur le schéma) et rassemble de ce fait des enquêtés assez « communs » au sein du corpus. En effet, c'est là un des principes de lecture d'une analyse factorielle : l'origine des deux axes étant le barycentre des modalités actives de chaque variable, on peut dire que les individus se situant à proximité de l'origine ne se caractérisent pas par les modalités structurantes des deux axes. Autrement dit, si l'analyse factorielle suivie d'une classification permet de distinguer, à des pôles excentrés du plan factoriel, des profils singuliers d'enquêtés fortement distincts les uns des autres vis-à-vis des variables actives intégrées à l'analyse, il reste toujours, au centre, un certain nombre d'individus au profil moins saillant, dont ce type d'analyse peine à rendre compte alors qu'ils peuvent former une part importante du corpus étudié. Bien qu'hétérogène (pour les raisons avancées ci-dessus) cette première sous-population qui réunit 17% des enquêtés présente de nombreuses caractéristiques qui lui donnent une consistance sociologique que les seules statistiques (*cf.* encadré 1 ci-dessous) ne nous permettent pas de mettre à jour.

Par un jeu d'allers-retours entre les caractéristiques statistiques de cette première sous-population et la connaissance empirique des enquêtés qu'elle réunit<sup>2</sup>, nous présenterons ce premier profil d'« enfants de soixante-huitards » en construisant un portrait collectif plutôt qu'en dressant la trajectoire de l'un d'entre eux.

---

<sup>2</sup> Le logiciel utilisé permet en effet de projeter sur le plan factoriel l'ensemble des enquêtés en spécifiant pour chacun sa classe d'appartenance. Nous nous sommes ainsi penchée, pour chaque sous-population, sur l'ensemble des questionnaires et entretiens recueillis afin de mettre en évidence d'éventuelles caractéristiques communes et régularités qui ne pouvaient être mises en évidence par les seules statistiques.

**Encadré 1 : Description statistique de la première classe par le logiciel Spad**

CLASSE 1/7

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	DES VARIABLES :
	CLA/MOD*	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	
	17.47 CLASSE 1 / 7				
3.88	32.81**	72.41	38.55	Manifeste-un-peu	Manifestent
3.80	43.75	48.28	19.28	Par-pas-mil+pol-educ	Éducation et militantisme
3.30	30.30	68.97	39.76	Parents-Classes-sup	Origine sociale enfants (rec)
3.23	29.85	68.97	40.36	Assez	Intérêt pour la politique ?
3.16	26.09	82.76	55.42	Oui	Héritier de 68 ?
2.98	27.63	72.41	45.78	Dyss-pas-souff	Dyssocialisation
2.84	26.92	72.41	46.99	Régulièrement	Discussions politiques en famille
2.76	29.82	58.62	34.34	Nés-avant-68	Année de naissance?
2.71	27.03	68.97	44.58	Éduc-contre-culturelle ++	Modèle éducatif
2.47	22.41	89.66	69.88	Non	Expérience militante ?
2.36	43.75	24.14	9.64	Enseignants-sup	Profession-enfants
-2.47	6.00	10.34	30.12	Oui	Expérience militante ?
-2.49	10.11	31.03	53.61	Papa/maman	Comment appelez-vous vos parents
-2.87	6.35	13.79	37.95	Manifeste-jamais	Manifestent
-3.16	6.76	17.24	44.58	Non	Héritier de 68 ?
-3.22	3.77	6.90	31.93	Pa-mil+pa-pol-edu	Éducation et militantisme

\* La première colonne intitulée « CLA/MOD » représente le pourcentage d'individus composant la classe dans la modalité ; la deuxième colonne « MOD/CLA » indique le pourcentage d'individus caractérisés par cette modalité dans la classe ; et enfin, la troisième colonne « GLOBAL » indique le pourcentage d'individus de l'échantillon global caractérisés par cette modalité. Ces aides à l'interprétation permettent de représenter les attributs qui singularisent et différencient les classes entre elles ;

\*\*Il faut lire ici que dans le corpus global 38.55% des enquêtés se caractérisent par la modalité « Manifeste-un-peu » ; que ce sont 72.41% des enquêtés de la 1<sup>ère</sup> classe qui se caractérisent par une telle intensité du militantisme ; et enfin que 32.81% des enquêtés du corpus dont le militantisme correspond à la modalité « Manifeste-un-peu » appartiennent à la première classe.

**a) Age, éducation reçue et formes de militantisme parental durant leur enfance**

Nés pour la plupart d'entre eux entre 1964 et 1968, les enquêtés de cette première sous-population sont parmi les plus âgés du corpus. Leurs parents appartiennent aux classes supérieures et ont globalement été peu actifs au cours des événements de Mai-Juin 68, se situant pour beaucoup dans la mouvance du PSU. Deux types de trajectoires parentales se côtoient ici :

- d'un côté une population âgée du corpus composée d'enquêtés nés avant 1940, issus des classes supérieures, catholiques pratiquantes et de droite ;
- de l'autre des enquêtés issus des classes populaires également catholiques (et majoritairement de droite) en ascension sociale.

Dans les deux cas, les parents sont en rupture politique (voire familiale) avec leurs propres parents, rupture antérieure à 1968 pour la plupart (à l'exception de quelques-uns pour lesquels cette rupture se fait à l'occasion de Mai 68). Politisés et de gauche, ils ne sont pas cependant de grands militants, certains ont une activité syndicale (à la CFDT), d'autres sont sympathisants (voire militants) du PSU. Si Mai 68 peut être l'occasion d'un rapprochement temporaire avec diverses organisations d'extrême gauche, ils n'ont pas (ou peu) d'activités politiques au cours des années 1970, mais on les retrouve par contre parties prenantes du mouvement de rénovation critique du quotidien (ils appartiennent ainsi aux micro-unités de génération I.1 et II.1 définies au chapitre 5) :

Marc<sup>3</sup>, le père de Johan (né en 1966) tente ainsi au début des années 1970, une « vie à trois » (avec sa femme et la compagne, militante féministe, d'un camarade maoïste), avant de partir à la campagne vivre une expérience de retour à la terre.

Robert et Evelyne<sup>4</sup>, les parents de Manu (né en 1969), vivent quelques années en communauté, se sensibilisent à l'antipsychiatrie, intériorisent un temps l'ethos « baba-cool » avec la consommation de marijuana qui l'accompagne.

Noëlla<sup>5</sup>, la mère de Corinne, milite activement dans le mouvement féministe en participant à la création de crèches sauvages entre autres (mais également au MLAC). Elle expérimente la vie en communauté, tout comme Betty, la mère de Max.

Leurs enfants connaissent ainsi une socialisation primaire contre-culturelle : sensibilisés très jeunes au féminisme et à l'écologie, ils déclarent avoir discuté « régulièrement » de politique en famille quand ils étaient enfants, mais n'ont pas vu leurs parents militer à l'extérieur de la sphère familiale. La plupart d'entre eux appellent leurs parents par leurs prénoms, conséquence de l'expérimentation de normes de parentés nouvelles au cours de leur enfance.

---

<sup>3</sup> La trajectoire de Marc est analysée dans le chapitre suivant. Né en 1937 à Paris dans une famille de la haute bourgeoisie, catholique et très conservatrice, Marc est en rupture familiale et scolaire dès l'enfance. Il rencontre Michèle (cf. chapitre 1) à la fin des années 1950 auprès de laquelle il se politise à l'extrême gauche, part en Algérie (elle participe alors à la réforme agraire) et devient photographe.

<sup>4</sup> Evelyne étant décédée au moment de l'enquête, nous avons recueilli le seul questionnaire de Robert. Né en 1942 dans une famille bourgeoise et catholique, Robert fait des études d'anglais et devient enseignant, profession qu'exerce également la mère de Manu pendant son enfance.

<sup>5</sup> La trajectoire de Noëlla, née en 1948 dans une famille d'artisans catholiques d'extrême droite, est détaillée dans le premier chapitre pour la phase antérieure à 1970 et dans le chapitre 4 pour la phase ultérieure.

## **b) Trajectoires professionnelles et politiques de « dyssocialisations heureuses »**

Pour caractériser ce que sont devenus les enquêtés de ce premier profil collectif, précisons tout d'abord qu'ils se considèrent (pour la grande majorité) « héritiers de 68 »<sup>6</sup>, mais que la dimension politique de cet héritage n'est pas première. En effet, s'ils s'intéressent « assez » à la politique, ils n'ont jamais milité (que ce soit dans un parti politique, un syndicat, ou une autre organisation politique). Plus que de dispositions militantes, ils déclarent avoir hérité :

« des valeurs de liberté, de tolérance », « de l'acceptation des différences », « du sens de l'écologie et de la liberté dans les choix de pensée », « de valeurs féministes » ou encore « de sens critique et d'anticonformisme »<sup>7</sup>.

On pourrait ainsi les qualifier *d'héritiers du quotidien*, qui mettent en pratique un certain nombre de valeurs dont ils ont hérité dans leur vie quotidienne. Rémi, comédien né en 1968, rend compte du sentiment d'avoir hérité de 68 en ces termes : « Je tente – aussi – de vivre ici et maintenant », et Ethan, acteur, se considère également comme un héritier de 68 dans la mesure où « [il] tente de transformer les mœurs par un biais artistique (et non révolutionnaire comme en 68) ».

S'ils déclarent ressentir un fort décalage entre les valeurs et principes dont ils ont hérité et celles prônées dans les milieux qu'ils sont amenés à fréquenter, on peut parler à leur propos d'une dyssocialisation « heureuse » dans la mesure où ce décalage ne semble pas source de mal-être (*cf.* modalité « dyssocialisation-sans-souffrance » caractéristique de cette classe). On peut en rendre compte en analysant les processus par lesquels ils ont résolu les tensions inhérentes à l'intériorisation de systèmes de dispositions hétérogènes. Cela nous amène à aborder leurs devenirs professionnels. On trouve là aussi deux types de trajectoires distinctes.

Les premiers, enseignants du supérieur, chercheurs (notamment sociologues) ou journalistes, voire médecin ou vétérinaire en santé publique comme Matthias et Viviane ont investi la posture que nous avons qualifiée au chapitre précédant de réflexive. En effet, ils ont fait métier des préoccupations et principes intériorisés au cours de leur socialisation primaire, qui en faisant une thèse d'anthropologie sur l'écologie politique, qui en devenant journaliste

---

<sup>6</sup> La modalité « héritier de 68 » (correspondant à une réponse positive à la question : « Vous considérez-vous comme un « héritier de 68 » ? ») apparaît en effet comme une des modalités statistiquement caractéristiques de cette première classe (*cf.* Encadré 1)

<sup>7</sup> Les expressions entre guillemets sont quelques-unes de leurs réponses à la question : « Que vous ont-ils transmis de plus important à vos yeux à propos de cette époque de leur vie ? »

spécialisé dans la couverture médiatique des mouvements sociaux, qui en actualisant ses dispositions altruistes dans la médecine humanitaire et le bénévolat dans différentes ONG<sup>8</sup>.

Un second profil, majoritairement masculin, rassemble des enquêtés travaillant dans le champ artistique et/ou le champ littéraire. On retrouve ici la posture consistant à s'orienter vers des « niches » sociales et professionnelles offrant des modèles de réalisation de soi où peuvent s'actualiser des dispositions contre-culturelles intériorisées dans l'enfance (professions faiblement institutionnalisées, où la hiérarchie est floue et peu structurée, où la créativité et la « différence » sont valorisées, etc).

Ils partagent globalement de bons, voire de très bons souvenirs des écoles primaires expérimentales dans lesquelles ils ont été scolarisés et sont peu critiques vis-à-vis de l'éducation reçue et en particulier de leur responsabilisation précoce. Politiquement, ils votent à toutes les élections, la plupart d'entre eux pour les Verts ; ils manifestent « de temps en temps » mais n'envisagent pas de se syndiquer, de s'engager dans une organisation politique et encore moins dans un parti, ayant hérité de la méfiance de leurs parents vis-à-vis des grands « appareils idéologiques ». C'est ce qu'exprime par exemple Johan :

« Je m'intéresse beaucoup à la politique, mais je suis méfiant vis-à-vis des grandes idéologies... Nous les enfants, on a mis en pratique certains de leurs idéaux dans la vie de tous les jours : le féminisme, l'écologie, par exemple moi je ne me déplace qu'en vélo... ou encore l'anti-racisme et le rejet des discriminations : je vais chaque année à la gay-pride... »<sup>9</sup>

Si Johan a eu une trajectoire scolaire et professionnelle chaotique<sup>10</sup>, ce n'est pas le cas de la majorité des enquêtés de cette première sous-population qui correspondent davantage à un profil de « bourgeois bohèmes », auquel certains enquêtés s'assimilent d'eux-mêmes:

Manu, ingénieur et chercheur dans le secteur public, en couple non marié avec une artiste musicienne et sculptrice, répond : « les bobos !! » à la question portant sur son éventuel sentiment d'appartenance à une classe sociale. Il vote pour les Verts ou le PS selon les élections ; a une vision assez peu politisée des événements de Mai-Juin 68 qu'il qualifie par le « Ras-le-bol de la morosité d'après-guerre (et le conservatisme) ; la libération (sexuelle et

---

<sup>8</sup> Matthias, médecin en santé publique né en 1963 participe ainsi bénévolement à l'administration du GRDR (Groupe de recherches et de réalisations pour le développement rural) et il est membre de plusieurs associations de développement.

<sup>9</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Johan le 22/03/07.

<sup>10</sup> Après Vitruve, Johan a été scolarisé dans diverses écoles expérimentales dont certaines qui ne contrôlaient même pas sa présence. Il a ainsi accumulé de grosses lacunes scolaires et a échoué au baccalauréat. Il a ensuite enchaîné toutes sortes de contrats précaires et d'emplois aidés dans le milieu de l'édition et travaille au moment de l'enquête dans une librairie érotique pour gagner sa vie.

sociale) ; le rêve aussi ! »<sup>11</sup> ; et ajoute à la fin du questionnaire : « la grosse tache pages 9-10, c'est de la bougie parfumée...l'odeur est un peu forte à la longue...mais on s'habitue ! ».

Bien qu'hétérogène, ce premier profil collectif d'héritiers rassemble des enfants de « soixante-huitards » nés dans la deuxième moitié des années 1960, qui ont été témoins (et parties prenantes), enfants, de la rénovation critique du quotidien opérée par leurs parents, héritant ainsi d'une vision plus contre-culturelle que politique de Mai 68 et des années suivantes. Ils héritent l'héritage en l'actualisant dans des modèles de réalisation de soi (postures artistiques ou réflexives) leur permettant à la fois de trouver leur place dans le contexte social de leur insertion professionnelle et d'exprimer des dispositions contre-culturelles intériorisées dans l'enfance (sensibilité écologique, féministe, créativité, anticonformisme, antiracisme, préoccupations humanitaires, etc). Les relations intergénérationnelles entre les enquêtés de ce profil et leurs parents sont globalement harmonieuses (ce qui n'est pas le cas pour certains profils, notamment le suivant) : ils votent Verts ou PS comme eux, connaissent une réussite professionnelle leur permettant de prolonger les engagements écologiques, féministes, artistiques et/ou sociaux de leurs parents et de se penser ainsi comme des héritiers (et d'être reconnaissants vis-à-vis de l'éducation libérale reçue).

## **2) Les héritiers aux premières lignes**

Le deuxième profil collectif rassemble des enquêtés (14%, N = 24) situés au sud-est du plan factoriel (*cf.* population cerclée de violet sur le schéma factoriel) : nous présenterons dans un premier temps et de manière synthétique les principales caractéristiques sociologique de la sous-population (a) avant de procéder à l'analyse qualitative de la trajectoire de Mikaël, représentative du profil collectif (b).

### **a) Des héritiers « malgré eux »**

Sont rassemblés ici des enquêtés parmi les plus âgés du corpus (nés entre 1965 et 1972), dont les parents remettent en question l'ordre social et l'ordre quotidien au cours de leur enfance (*cf.* encadré 2 ci-dessous, modalité « par-mil+pol-educ »).

---

<sup>11</sup> Il s'agit ici de sa réponse à la question ouverte : « Pour vous, quelles sont les principales idées véhiculées par le mouvement de 68 ? »



**Encadré 2 : Description statistique de la 2<sup>ème</sup> « classe »**

CLASSE 2/7					
V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
		13.86	CLASSE 2 / 7		
5.60	45.95	73.91	22.29	hérit-méfian-orga	Incidences engagement parental
4.20	35.71	65.22	25.30	par-mil+pol-educ	Education et militantisme
4.10	32.65	69.57	29.52	par leurs prénoms	Termes d'adresse/ parents
3.81	34.15	60.87	24.70	reproches/responsa	Responsabilisation
3.63	26.09	78.26	41.57	dyss+souffre	Dyssocialisation
3.56	31.82	60.87	26.51	Oui totalement	Manque d'offre militante ?
3.35	53.85	30.43	7.83	PS/PC/Verts/extGche	Partipol-vote
3.31	24.32	78.26	44.58	Educ-contre-culturelle++	Modèle éducatif
3.02	18.11	100.00	76.51	Pas-déclassement	Déclassement ?
2.69	20.65	82.61	55.42	Oui	Héritier de 68 ?
2.59	24.56	60.87	34.34	Nés-avant-68	Age
-2.69	5.41	17.39	44.58	Non	Héritier de 68
-2.81	5.26	17.39	45.78	dyss-pas-souff	Dyssocialisation
-3.38	3.90	13.04	46.39	Non	Manque d'offre militante ?
-3.62	2.78	8.70	43.37	Peu-responsab-enfts	Responsabilisation
-3.83	0.00	0.00	31.93	Pa-mil+pa-pol-edu	Education et militantisme
-4.10	3.37	13.04	53.61	papa/maman	Termes d'adresse/ parents
-4.72	1.23	4.35	48.80	Pas vraiment	Incidences engagement parental

Contrairement aux précédents, leurs parents ont participé de manière active aux événements de Mai-Juin 68 et ont continué à avoir des activités politiques dans les années qui ont suivi, au sein d'organisations d'extrême gauche (principalement trotskistes). On peut distinguer au moins deux types de trajectoires parentales :

- la première, plus âgée, concerne des enquêtés issus des classes populaires, dont l'ascension sociale s'est accompagnée d'un militantisme à l'extrême gauche<sup>12</sup> (cf. chapitre 1) au cours des années 1960 (soit avec la Guerre d'Algérie comme c'est le cas pour Jean et Christiane<sup>13</sup>, les parents de Sébastien ; soit avec la Guerre du Vietnam pour Mireille et Michel, les parents de Cécile<sup>14</sup>, Manon et Emilie) ;
- la seconde correspond en fait à deux unités de génération plus jeunes, politisées avec Mai 68, que nous avons qualifiées dans le chapitre 6 de « gauchisme politique de la plus jeune génération » et « pôle politique des utopies communautaires »<sup>15</sup>. Dans les deux cas il s'agit de parents relativement jeunes (nés à la fin des années 1940 ou au début des années 1950), issus des familles populaires (ou de classe moyenne) de gauche chez

<sup>12</sup> Ce qui correspond à la micro-unité de génération numérotée I.2. dans le tableau récapitulatif du chapitre 5.

<sup>13</sup> Les trajectoires de Jean et Christiane sont étudiées dans le chapitre 1.

<sup>14</sup> La trajectoire de Cécile fait l'objet d'un portrait dans le chapitre suivant.

lesquels les incidences politiques, professionnelles et familiales de Mai 68 sont conséquentes. Ils militent dans des organisations d'extrême gauche dans les années suivantes et participent à diverses utopies communautaires, rejetant pour beaucoup le salariat.

Isabelle, née en 1951, est fille d'un chauffeur de taxi et d'une ouvrière, tous deux communistes et athées. Active en Mai 68 dans le collège d'enseignement technique où elle est scolarisée, elle entre à la LCR en 1969 et y milite jusqu'en 1971. Elle part vivre une expérience de retour à la terre en Ardèche de 1972 à 1977 où elle vit en communauté, participe à une troupe de théâtre itinérante, et fait de l'alphabétisation auprès de travailleurs immigrés. Son fils, Yann, naît en 1977 dans ce contexte communautaire. Elle se sépare du père, artiste, l'année suivante et devient animatrice puis éducatrice auprès de handicapés dans les années 1980, avant de se stabiliser dans l'enseignement primaire. En tant qu'institutrice, elle participe aux débuts du syndicat Sud, se mobilise pour les sans-papiers, et aujourd'hui membre de RESF. Elle vote pour la candidate de Lutte Ouvrière.

Ces enquêtés sont en quelque sorte aux premières lignes, pionniers des expérimentations de normes éducatives contre-culturelles, et nombre d'entre eux voient leurs parents se séparer dans leur petite enfance (beaucoup n'ont ainsi aucun souvenir de leurs parents en couple). La plupart sont élevés par leurs mères (mères qui vivent alors des bouleversements biographiques importants), avec des pères peu présents et pas forcément en mesure d'assurer la charge matérielle voire la présence affective. Ces enfants grandissent donc dans des contextes de forte instabilité matérielle et affective où les frontières entre responsabilisation précoce et absence parentale sont parfois ténues. La plupart ont ainsi le sentiment que leurs parents « ne se sont pas assez occupés d'eux »<sup>16</sup> et portent (pour certains) un regard critique sur la responsabilisation précoce qu'ils ont connue. S'ils ont le sentiment d'être des « héritiers de 68 », c'est pour certains « malgré eux », comme l'explique Noémie : « Je suis héritière de 68 à mon insu, comme un héritage involontaire, non choisi » ou encore Johanna : « Malgré moi puisque c'est mon histoire ». C'est en cela que l'on pourrait parler d'héritiers *par corps*, dans la mesure où la mémoire des événements de Mai 68 s'est inscrite dans leurs corps, via la socialisation primaire contre-culturelle.

Comme les précédents, ils ressentent un fort décalage entre les principes et codes intériorisés dans l'enfance et ceux prônés dans les établissements scolaires secondaires puis dans les

---

<sup>15</sup> Cf. chapitre 5, Tableau récapitulatif des unités de génération mises en évidence, profils III.2.a et III.3

<sup>16</sup> Il s'agit là de la formulation de l'une des questions.

milieux professionnels dans lesquels ils évoluent, mais contrairement aux premiers, ils déclarent en souffrir et ne jamais se sentir vraiment à leur place. Ils se trouvent pour la plupart dans des postures de schizophrénie sociale, tentant de cloisonner les espaces dans lesquels ils expriment telles ou telles dispositions, oscillant régulièrement entre une posture nostalgique et une posture critique, ce qui se traduit notamment par des relations intergénérationnelles fort complexes et ambivalentes (*cf.* relations entre Mikaël et ses parents ci-dessous).

Politiquement, ils sont de gauche, votent alternativement pour le PS, les Verts, le PC ou des partis d'extrême gauche, mais ne sont pas du tout militants. Ils déclarent en effet avoir hérité d'une certaine méfiance vis-à-vis des organisations politiques, soit que leurs parents la leur aient directement transmise, soit qu'ils aient souffert de l'absence de leurs parents du fait de leur militantisme.

La description de caractéristiques globalement partagées par les enquêtés de ce profil atteint ici ses limites, et seule l'analyse qualitative d'une trajectoire nous permettra de rentrer dans la compréhension de l'ambivalence de ces héritiers et des processus qu'ils mettent en oeuvre pour vivre avec un héritage parfois encombrant mais qui les fonde.

### **b) Mikaël, un enfant de l'utopie**

Mikaël, né en 1972, est le fils d'Anne (dont la trajectoire a été détaillée dans le chapitre 4) et de Fab. Il est actuellement dessinateur de bandes dessinées, père de deux enfants de cinq et sept ans, récemment divorcé.

- *Contextualisation sociale, politique et historique du projet d'enfant*

C'est dans une communauté du village cévenol de Rouvière qu'Anne, militante maoïste de la Gauche Prolétarienne, alors établie dans une usine de confection, et Fab, metteur en scène de la troupe de théâtre autour de laquelle s'organise la communauté, conçoivent Mikaël. Anne se situe alors au pôle "politique" des communards de Rouvière, tandis que Fab, "militant anarchiste"<sup>17</sup>, se révèle de jour en jour plus anarchiste que militant, se situant davantage au pôle contre-culturel de l'espace militant du début des années 1970. Leur projet d'enfant doit être contextualisé dans un projet plus vaste d'utopie communautaire dans lequel Anne et Fab n'investissent pas les mêmes attentes:

---

<sup>17</sup> Anne nous explique que c'est en ces termes que Fab s'est présenté à elle quand elle l'a rencontré peu de temps avant de partir s'installer avec lui dans la communauté cévenole. Nous renvoyons ici au chapitre 4 où la trajectoire d'Anne est longuement détaillée et analysée.

« Anne : Le désir d'enfant s'inscrivait - tant pour Fab que pour moi - dans un projet plus global de vie à Rouvière, ou dans le coin, de théâtre, avec installation dans un Mazet planté en pleine garrigue, sans eau ni électricité, avec un chemin si accidenté qu'on a réussi à y casser un bulldozer. Comme le théâtre, la vie en pleine garrigue, l'enfant relevait du fantasme. Il m'a fallu quatre mois, ou environ, pour le comprendre. (...) Je commençais, vaguement, à percevoir que nous n'étions prêts ni l'un, ni l'autre. Dans l'intervalle, des gens sont venus de partout suite à un article dans *Actuel*, ils dormaient même dans l'escalier. (...) Y'avaient des anars, des libertaires...gauchistes divers...et des babas ! Et moi, c'est les babas avec lesquels j'ai eu beaucoup, beaucoup de mal : c'était pas ma tasse de thé...Autant au niveau des musiques ou certains trucs, on pouvait se retrouver, autant tout le discours : bonnes vibrations, restons cool et compagnie, quand on se lève à cinq heures du matin et qu'on part à l'usine, on est nettement moins cool : ça me sortait par les yeux quoi ! Déjà à ce moment là, j'étais enceinte et je me suis dit : là, j'ai fait une connerie. »<sup>18</sup>

Anne cherche dans la vie communautaire un moyen de perpétuer la critique politique d'un système social, là où Fab trouve un espace où vivre "hors du système" (forme de repli), dans une posture communautaire apolitique<sup>19</sup>. La phase communautaire n'est que de courte durée dans la carrière marginale d'Anne: elle en éprouve assez rapidement les limites, tant politiques qu'affectives. Elle tente de faire part de ses réserves à Fab, le décidant à s'installer en appartement à Montpellier, afin notamment de reprendre des études. Mais la vie communautaire la "rattrape" :

« Le jour de mon accouchement, Fab est arrivé, y'avait huit personnes installées dans notre appartement, qui dormaient partout par terre, et ils avaient visité une super baraque dans un endroit complètement paumé en Aveyron et décidé d'aller s'y installer. J'ai dit : mais non, moi je me suis inscrite à la fac...Fab m'a dit : tu fais comme tu veux, moi je m'en vais demain (...) Là, j'ai décidé que je le quitterais dès que je pourrais : y'a un truc qui s'est cassé pour de bon (...) Je me suis retrouvée au fin fond de l'Aveyron et bien sûr on n'avait pas un rond, rien à bouffer, en plein hiver, sans chauffage dans la maison : pour le bébé c'était super, et fallait casser l'eau à la citerne le matin (...) Je me suis retrouvée seule avec Mikaël, ils sont tous partis, chercher de l'argent à Paris... Donc on a passé trois-quatre mois comme ça en plein hiver ; comme y'avait pas de moyens de transport, je marchais six kilomètres pour aller au village avec Mikaël, je récupérais mon mandat, j'achetais des couches, et je revenais à pied (...) J'avais pas pu allaiter : j'étais dans un tel état de carences diverses, que mon lait, c'était de l'eau. »<sup>20</sup>

Nous avons montré, dans le chapitre 4, que la trajectoire d'Anne, au cours des années 1970, est une succession de ruptures, une quête d'engagement "total", qui la pousse à investir toutes les marges existantes (vie communautaire, recours à diverses drogues, voyage aux Etats-Unis où elle fréquente les milieux féministes radicaux, illégalismes divers associés à des convictions politiques d'extrême gauche, vie en squatts avec des militants de la mouvance autonome, proches d'Action Directe, etc).

---

<sup>18</sup> Extrait d'un courriel envoyé le 19/10/08.

<sup>19</sup> Cf. chapitre 4, troisième partie où sont détaillées les postures communautaires à visée politique et les postures communautaires « apolitiques ».

<sup>20</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile d'Anne le 2/07/08.

De son côté, Fab s'installe dans la vie communautaire (avec consommation de LSD et/ou de cannabis selon les périodes) et adopte "tous les délires végétariens/taliens, ou haré-krishna" selon les termes de Mikaël. Il voit Mikaël assez régulièrement jusqu'à ses cinq ans mais n'assume pas sa prise en charge matérielle. Entre cinq et huit ans, Mikaël ne voit pas son père<sup>21</sup>, investi dans une nouvelle histoire en province<sup>22</sup>, et désinvesti de l'éducation de Mikaël pendant quelques années. Puis de huit à quatorze ans, Mikaël vit avec sa mère et voit son père un week-end sur deux et un mois chaque été.

- *Une enfance dans la tourmente d'adultes instables*

Pour qualifier l'éducation qu'il a reçue, Mikaël insiste tout d'abord sur le fait qu'il n'a pas de souvenirs de ses parents vivant sous un même toit et qu'il a donc été confronté à deux environnements socialisateurs distincts:

« Pour commencer, il faut bien comprendre que j'ai connu deux aspects de "marginalité" à cette époque. Celle de mon père, et celle de ma mère.

Il y avait d'un côté [*paternel*], les communautés, avec tout ce que cela comporte comme clichés, la vie à plusieurs et à poil, l'artisanat, les bœufs<sup>23</sup> autour du feu, les chèvres, les chapatis, le soja, le riz complet...etc, etc. Free sex, autogestion et pâquerettes. Une partie de ces ex-communautaires vivent encore dans ce petit village du sud, et j'ai continué, et continue encore à les voir et pour certains rien n'a changé depuis, d'autres sont montés sur Paris, et les années 80 et l'héroïne en ont bousillé plus d'un.

Du côté de ma mère, c'était plutôt les squats politiques, les manifs, les comités de soutien et bien sûr Action Directe. Deux "tendances" complètement différentes, deux influences, deux destinées. »<sup>24</sup>

Néanmoins, le très faible engagement éducatif de son père et les multiples périodes de rupture totale des liens entre Fab et Mikaël (*cf.* Schéma 2 intitulé « Tentative de synthèse d'un parcours »<sup>25</sup> ci-dessous) justifie que l'on se concentre ici sur les pratiques éducatives

---

<sup>21</sup> Fab n'ayant pas participé à l'enquête, nous utilisons ici les informations qu'Anne et Mikaël nous ont fournies, tout en précisant que ni l'un ni l'autre ne sont actuellement en contact avec lui.

<sup>22</sup> Après avoir été metteur en scène de la troupe de théâtre communautaire, Fab a vécu d'artisanat dans le sud de la France (confection d'abajours en cire, de bagues, de bourses en cuir) pendant plusieurs années. Après une longue période sans emploi, il s'est ensuite reconverti dans le secteur social et a dirigé un centre social pour jeunes, avant de devenir clown puis directeur d'agence de spectacle. Il travaillerait aujourd'hui, selon Mikaël, dans un service administratif parisien. Fab a eu sept enfants avec quatre femmes différentes, et Mikaël est l'aîné (*cf.* Schéma de synthèse généalogique ci-dessous).

<sup>23</sup> Terme français pour « Jam session », renvoyant à une forme d'improvisation collective en jazz.

<sup>24</sup> Extrait d'un courriel reçu le 21/10/08. Après avoir reçu le questionnaire de Mikaël en 2005, nous avons relancé le dialogue par voie électronique en 2008 pour finalement se rencontrer et mener un entretien enregistré le 31/10/2008. Nous avons continué à échanger régulièrement par courriel dans les mois qui ont suivi.

<sup>25</sup> Ce schéma de synthèse de son parcours, tout comme le schéma généalogique complexe où Mikaël retrace l'arbre généalogique de sa famille biologique mais fait également état des liens de parenté élargie en mentionnant les personnes ayant fréquenté la communauté dans laquelle il a vécu enfant, puis celles ayant fréquenté le squatt parisien et en mentionnant enfin les enfants ayant été scolarisés à l'école Vitruve, ont été entièrement réalisés par Mikaël et sur sa propre initiative. Il m'a envoyé plusieurs versions de ces schémas entre

maternelles. Nous montrerons d'ailleurs que Mikaël est l'héritier de sa mère (malgré des relations conflictuelles) bien plus que de son père.

Revenant dans un échange de courriels sur l'éducation donnée à Mikaël, celle-ci distingue deux périodes, correspondant pour la première à la phase de marginalité qu'elle connaît, de la naissance de Mikaël jusqu'à ses huit ans environ (1980), et pour la deuxième (des huit ans de Mikaël à son adolescence) à un retour progressif à la "norme" (sociale, conjugale et matérielle). On retrouve dans sa description de la première phase, les traits caractéristiques du modèle éducatif qualifié plus haut de contre-culturel :

« Les huit premières années de Mikaël, je dirais que l'éducation que je lui ai donnée était traversée par le militantisme, le féminisme, le rejet de l'autorité sous ses formes institutionnelles, le rejet des structures familiales (par exemple je considérais Nicolas' un ami proche qui connaissait Mikaël depuis sa naissance, comme un père de Mikaël, un vrai père) avec une vie qui touchait à la délinquance, très souvent une vie de groupe (voulue ou subie). (...) Les enfants étaient considérés comme des personnes, avec du coup assez vite quelque chose de tordu : les considérer comme pouvant s'adapter coûte que coûte à des modes de vie qui ne leur conviennent pas (...) Une vie intéressante pour une adulte, quoique souvent faite de rencontres sans suite, mais très chaotique pour un jeune enfant. »

De deux à sept ans, Mikaël déménage très régulièrement<sup>26</sup>, au gré des ruptures biographiques de sa mère, et fréquente de multiples crèches parallèles, structures prolongeant, dans l'encadrement des jeunes enfants, le modèle éducatif contre-culturel appliqué dans la sphère familiale élargie (vie en communauté, « quasi-parents »<sup>27</sup>, etc). Bien que prônant la responsabilisation précoce des enfants, Anne retire Mikaël de l'une de ces structures qu'elle juge être allée « trop loin » dans l'application du principe :

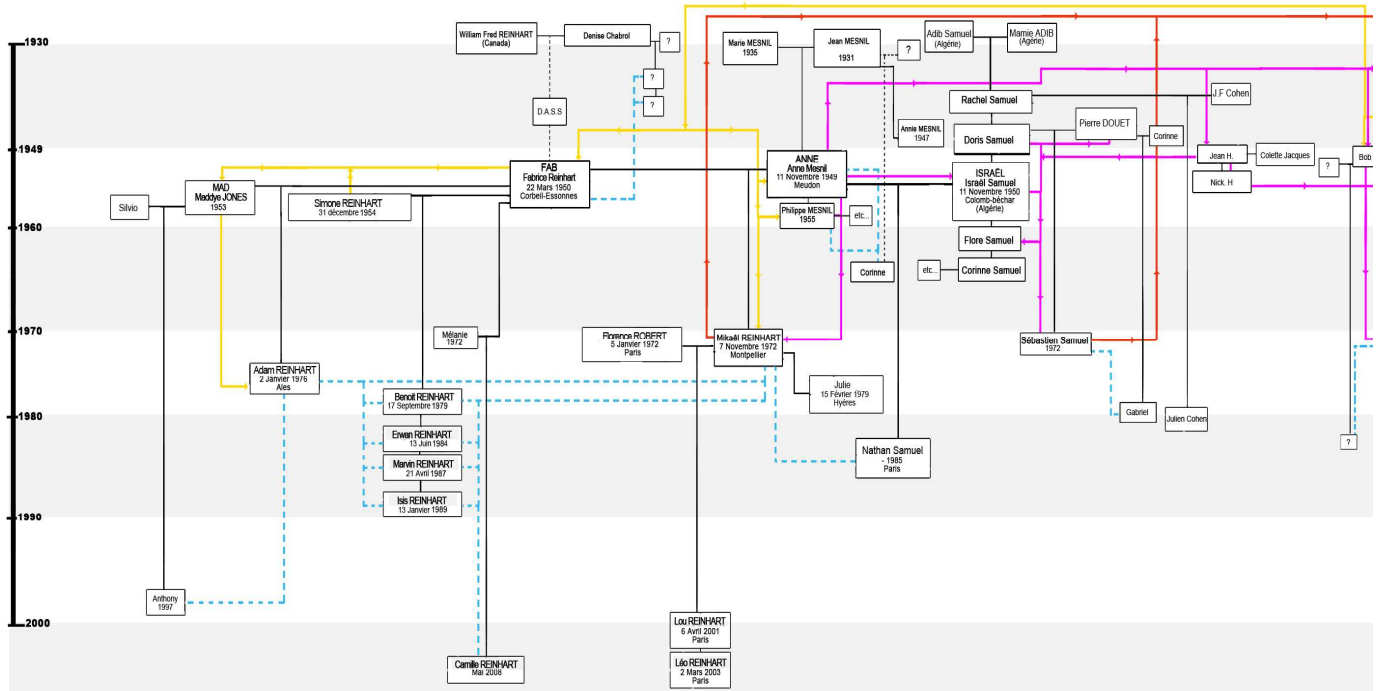
« Mikaël a fait pas mal de crèches parallèles...Je me rappelle la crèche parallèle où y'avait un grand trou, qui s'appelait la crèche des Patriarches dans le 5<sup>ème</sup> : terrible ! Y'avait un grand trou sans rambarde, et j'avais dit : c'est pas un peu dangereux qu'il n'y ait pas de rambarde et six mètres de hauteur ? J'avais beau être un peu légère je trouvais ça dangereux ; ils m'ont répondu : c'est pour qu'ils apprennent le sens du danger. Il n'est pas resté longtemps, j'avais beau être cool ! Sinon, il est allé fugitivement à la crèche des beaux-Arts, il est allé à un truc assez connu...la Barque (...) Et puis en 1978 je crois, passe une annonce dans *Libé* d'une école parallèle qui va se monter, rue des L., dans un squat ; donc j'y vais, et en fait c'est moi qui me suis retrouvée à monter une crèche parallèle. »

---

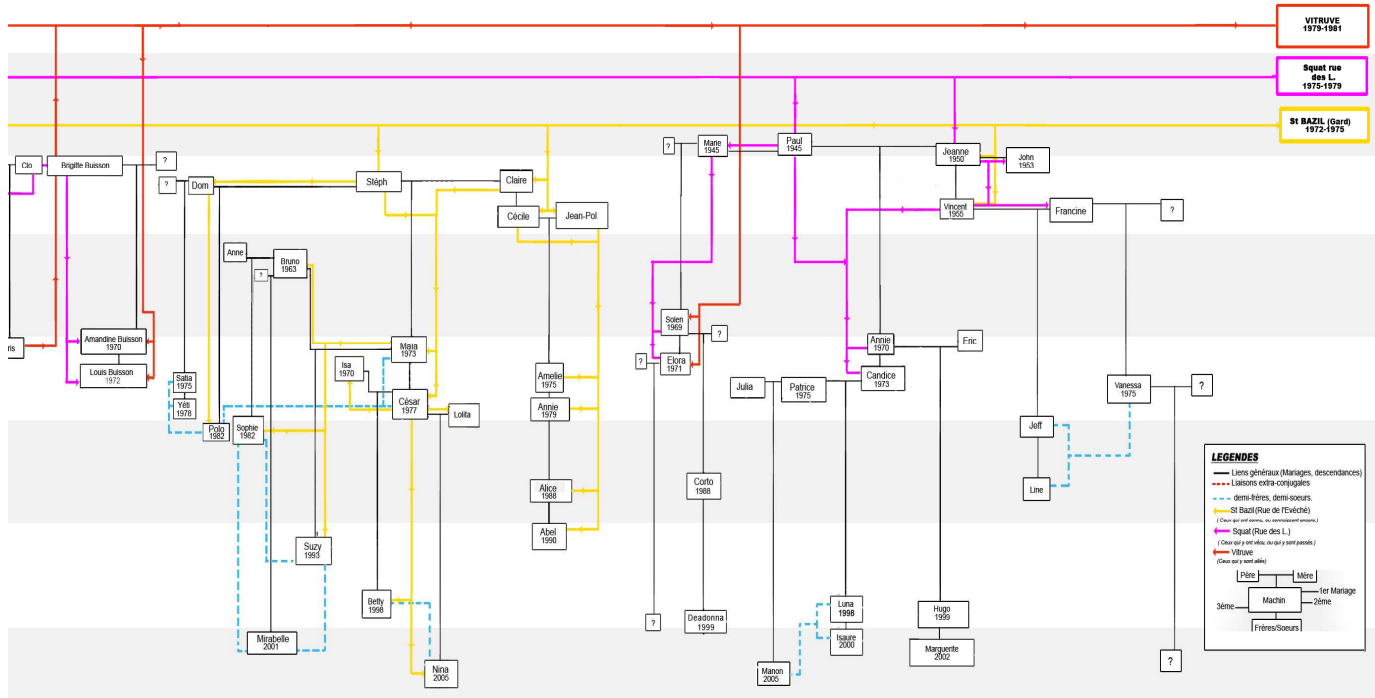
le 01/12/08 et le 15/12/08, corrigés et complétés au gré des commentaires qu'il a pu solliciter (auprès de moi mais également auprès des personnes figurant sur le schéma).

<sup>26</sup> Cf. Schéma 2 ci-dessous ainsi que la colonne de gauche du schéma 3 où Mikaël présente son parcours, et où il écrit pour cette période : « Il y a pêle-mêle des bergeries en Ardèche, des apparts prêtés, une péniche, des maisons d'amis à la campagne...etc ».

<sup>27</sup> Nous reprenons ce concept aux travaux d'anthropologie de la parenté importés en sociologie par Florence Weber. Cf. Fine A. (dir.), *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies*, Paris, MSH, 1998 ; Martial A., « Qui sont nos parents ? », *Informations Sociales*, n°131, 2006, p. 52-59.



**Schéma 2 : L'arbre *familial* de Mikaël : « Parcours croisés, liens et lieux communs »**





Mikaël passe ainsi sa dernière année avant d'entrer à l'école primaire (1978-1979) dans un squat politique (s'y côtoient des « autonomes », des libertaires et des militants d'Action Directe), entouré d'enfants de militants n'ayant encore jamais été scolarisés. La remise en cause du statut de l'enfant et des rapports de domination dans la sphère familiale passe par ailleurs par une grande autonomie accordée aux enfants, le refus de leur mentir et le fait de se faire appeler par son prénom :

### **Anne**

« Mikaël nous appelle par nos prénoms alors que mon deuxième fils, il fait les deux... J'ai aucun souvenir d'avoir dit un jour « ne m'appelle pas maman », je suis sûre de l'avoir jamais dit...Il m'a appelée comme les autres m'appelaient autour je pense...Mais maintenant que vous me demandez, c'est vrai que c'était assez répandu autour de nous, et ça devait aussi renvoyer au rejet des structures familiales traditionnelles »

### **Mikaël**

« Je les ai toujours appelés par leurs prénoms, je pense que c'est parce qu'il y avait toujours beaucoup de monde dans la pièce pour les appeler comme ça ! Ce n'est pas qu'un choix de mes parents, ça participe d'une attitude générale, car les adultes (famille, amis, copains) n'appelaient jamais mes parents autrement que par leurs prénoms quand ils s'adressaient à moi, et si cela avait pour incidence de mettre une barrière de plus entre ma mère et moi, c'était paradoxalement aussi une manière de nous signifier que nous pouvions parler d'égal à égal avec les adultes. Ils n'étaient pas à une utopie près ! »

On peut ainsi avancer l'hypothèse que les enfants grandissant dans des structures familiales élargies (maisonnées) caractérisées par la présence de nombreux adultes ayant des rôles de quasi-parents à côté de leurs parents biologiques, sont plus enclins à appeler ces derniers par leurs prénoms. Mikaël grandit ainsi dans une configuration familiale marquée par la relative absence de son père, la marginalité sociale (de ses deux parents) et l'instabilité matérielle, géographique (multiples déménagements) et affective de sa mère, configuration dans laquelle il doit se prendre en charge très jeune et où l'autonomie, au-delà de la justification « idéologique » qui peut en être faite par les parents, s'avère une nécessité pratique :

« On a beaucoup déménagé, et j'ai très souvent changé d'école, du coup ma scolarité, et mon enfance en ont pâti. J'ai été souvent livré à moi même, j'ai beaucoup traîné dans la rue, les terrains vagues, et comme ils (ma mère et mon beau-père) bossaient beaucoup, je devais souvent me prendre en charge, mais tout cela était une sorte de contrat moral passé entre mes parents et moi, je n'ai jamais considéré cela comme du laxisme ou du mauvais traitement, mais comme une marque de confiance (qui a été mise à rude épreuve maintes fois, il faut bien l'avouer). Il y avait par contre un vrai décalage avec la réalité, celle d'une structure scolaire normale par exemple. (...) Je me suis toujours senti décalé, et je ne garde un mauvais souvenir de ma scolarité. En fait je n'ai pas gardé beaucoup de souvenirs de cette époque, j'ai un sentiment général et confus de refus total de m'intégrer et de tous les désagréments que cela a causé (redoublements, punitions, difficultés à s'intégrer à un groupe...). En revanche, je garde de très bons souvenirs des moments passés avec les "adultes" (vacances, soirées, fêtes, repas, copains à la maison, etc, etc) »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Extrait d'un courriel reçu le 17/10/08.

Contrairement à d'autres enquêtés appartenant au même profil collectif, Mikaël ne développe pas de vifs reproches ni de sentiment d'amertume vis-à-vis de l'éducation reçue, et bien que les rapports entretenus avec ses parents soient conflictuels, il insiste au contraire à plusieurs reprises sur le sentiment de gratitude qu'il peut avoir vis-à-vis de l'autonomie et de la liberté dont il a joui enfant. Mais il s'agit là de sa posture actuelle, posture qui a évolué au gré de sa trajectoire et de l'évolution de l'économie affective intrafamiliale.

- *De l'impossibilité de se conformer au système... à l'aspiration à la stabilité : le rapport ambivalent de Mikaël à la « norme »*

Réfractaire à l'école, et plus largement à toute forme d'autorité, Mikaël arrête sa scolarité en classe de troisième après avoir redoublé trois fois (les classes de CM1, CM2 et 3<sup>ème</sup>) et fréquenté huit établissements scolaires. L'inadaptation au système scolaire et de manière plus générale aux relations autoritaires doit être rapportée à l'intériorisation de normes contre-culturelles<sup>2</sup> largement dissonantes par rapport aux attentes des enseignants. Cette dissonance et la relative incapacité de Mikaël à s'acculturer au système scolaire entraînent diverses sanctions et rappels à l'ordre face à sa « déviance », dont Mikaël dit avoir souffert, enfant et jeune adolescent:

« Ce n'est pas tant vis-à-vis de soi-même que de décalage est gênant, on s'y adapte, et on peut même « cultiver cette différence » en grandissant ; en revanche, dès que l'on est confronté à des schémas « normaux » de vie, force est de constater qu'on a souvent beaucoup plus de mal à s'adapter qu'on le voudrait... Donc difficile de dire exactement quand j'ai commencé à aspirer à plus de stabilité, je crois que cela s'est fait petit à petit. »<sup>3</sup>

Mais cette aspiration à la stabilité et à la reconnaissance sociale se conjugue à l'impossible refoulement (définitif) des dispositions premières, et Mikaël, comme la plupart des enquêtés de ce profil, avoue que la stabilité lui « fait peur et/ou [l]'ennuie ». On retrouve ici une posture caractéristique des rapports entretenus entre marginaux et établis étudiés par Norbert Elias<sup>4</sup> : l'humiliation infligée par les établis aux marginaux suscite chez ces derniers de l'aversion mêlée à un besoin de reconnaissance par ceux-là mêmes qui les ont exclus.

---

<sup>2</sup> Anne reconnaît d'ailleurs en entretien le rôle qu'elle a pu avoir dans l'inadaptation de son fils à l'ordre scolaire : « Il était un peu inadapté à l'école... Il y a des tas de raisons, j'y ai beaucoup pensé : des raisons liées à son père, certainement aussi liées à moi qui était assez contestataire de l'école : c'est quand toujours assez redoutable de contester à la maison un ordre que les enfants connaissent dans la journée et auquel ils sont soumis, plus ou moins ».

<sup>3</sup> Extrait d'un courriel reçu le 19/10/08

<sup>4</sup> Elias N., Scotson J. L., *Logiques de l'exclusion...*, *op. cit.*

On retrouve ainsi, tout au long de la trajectoire de Mikaël (comme de celles des autres enquêtés de ce profil), une tension constante entre deux pôles : l'attrait pour la marge et l'aspiration à la stabilité. Cette dualité et les tensions identitaires qu'elle implique, propre aux paradoxes pragmatiques<sup>5</sup> entraîne des formes de dénouement diverses au cours de la trajectoire de Mikaël, que nous allons tenter de décrire chronologiquement.

- **De 8 à 17 ans : la rue G. et le flirt avec la « marge »**

Alors que les sept premières années de la vie de Mikaël sont marquées par une très grande instabilité au niveau des lieux où il habite avec sa mère – « je ne pourrais pas dire dans combien de maisons, apparts, squats on a vécu » – tout comme des conjoints de celle-ci, les choses se stabilisent nettement à partir de 1979. Ils emménagent en effet dans un grand appartement, rue G. dans le 10<sup>ème</sup> arrondissement de Paris cette année-là<sup>6</sup>, avec Antoine, celui que Mikaël appelle son « beau-père » et qui est toujours aujourd'hui le conjoint d'Anne. Celle-ci parle désormais d'un « besoin de cadre » pour Mikaël et a entamé une psychanalyse l'année précédente. En outre, son nouveau compagnon n'est ni cambrioleur, ni psychanalyste, ni gauchiste, ni artiste : il est maître de conférences en mathématiques. L'appartement continue néanmoins à être un lieu ouvert où Anne et Antoine hébergent fréquemment « des amis, des copains toxicos, un copain d'action directe, des dissidents polonais, des anciens gauchistes, etc »<sup>7</sup>.

Du côté paternel, Fab a eu un deuxième fils, Adam, en 1979, se séparant peu de temps après de sa deuxième femme pour vivre, au cours des années 1980 avec Simone, enseignante « baba-cool » avec qui il aura quatre nouveaux enfants, « continuant dans ses délires de bab » pour reprendre les termes de Mikaël. Il voit son père irrégulièrement, partant néanmoins en vacances avec lui, parfois dans le milieu communautaire de Rouvière où il a été conçu.

A Paris, après avoir été un enfant réfractaire à l'école et particulièrement insolent, Mikaël « enchaîne les conneries diverses » assez jeune, se laisse pousser les cheveux et vit à son tour sa « période hippy », fumant des joints à l'âge de treize ans. Dessinateur depuis l'école primaire, Mikaël met alors ses talents au profit du CIRC (Collectif Information Recherches

---

<sup>5</sup> Traïni C., *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales .., op. cit.*, p. 75-76.

<sup>6</sup> Mikaël vit dans cet appartement de ses huit ans à ses dix-sept ans, âge auquel il quitte le domicile familial.

<sup>7</sup> Extrait d'un courriel reçu le 10/10/2008.

Cannabiques), fréquentant de moins en moins régulièrement le collège. Il participe aux premières manifestations de SOS-Racisme, dessinant des badges pour l'association :

« C'est toute ma génération, je ne connais pas quelqu'un de mon âge qui soit raciste : avec l'éducation anti-raciste qu'on a eue, ça paraissait une évidence d'être là aux débuts de SOS-Racisme »<sup>8</sup>.

Politiquement, Mikaël a passé son enfance entouré de militants d'extrême gauche, héritant de sa lignée maternelle d'une vision politisée du monde social :

« J'ai toujours été attiré par des "combats", je n'ai jamais vraiment cherché de causes à défendre, chaque nouvelle expérience étant une occasion d'affirmer un peu plus mes engagements : des premiers badges de Sos-Racisme, aux dessins pour le CIRC (ma période hippie), jusqu'aux dessins de soutien pour Siné, j'ai toujours tenté de garder un équilibre entre l'alimentaire (le grand méchant capitalisme), et le travail perso, donc plus engagé. Mais encore une fois, ce ne sont pas à proprement parler des choix, ils se sont imposés d'eux-mêmes... Et indéniablement, la manière que j'ai d'appréhender la vie, globalement, vient de l'influence maternelle. »<sup>9</sup>

Ses dispositions à l'anti-racisme, conjuguées à l'attrait pour la contre-culture le mène à fréquenter, adolescent, des groupes « Antifa<sup>10</sup> - chasseurs de skin » évoluant dans les milieux underground des catacombes. Mais cet engagement n'est pas durable et Mikaël a déjà développé à cette époque, une aversion pour les « groupes » qui le caractérise toujours :

« J'ai toujours détesté la vie de groupe, que ce soit les milieux scolaires, sportifs, militaires, professionnels, politiques ou même encore la vie en communauté (...). J'ai bêtement simplifié cette "agoraphobie" (qui n'en est pas une) par un rejet de la vie en communauté et en squat de mon enfance, mais c'est peut-être un peu facile. »

Le rapport complexe que Mikaël entretient vis-à-vis de la sphère politique et plus particulièrement de la gauche est intrinsèquement lié à l'économie affective non moins complexe des relations de parenté, ainsi qu'à l'évolution politique de sa mère et de l'entourage de cette dernière. En effet, après ses premières années de vie marginales et situées à l'extrême gauche, Mikaël voit l'entourage de sa mère évoluer vers les milieux intellectuels parisiens de la presse de gauche (*Libération*, *L'Événement du jeudi*, etc) et les contradictions de plus en plus évidentes entre discours et pratiques quotidiennes ne favorisent pas la transmission d'un rapport enchanté à la politique :

« Avoir vu ma mère et toute cette gauche caviar évoluer, avec en plus la période individualiste des années 1980, ça fait des ravages ! Autour de moi, j'en connais aucun qui milite dans un groupe politique, qui y croit quoi. »

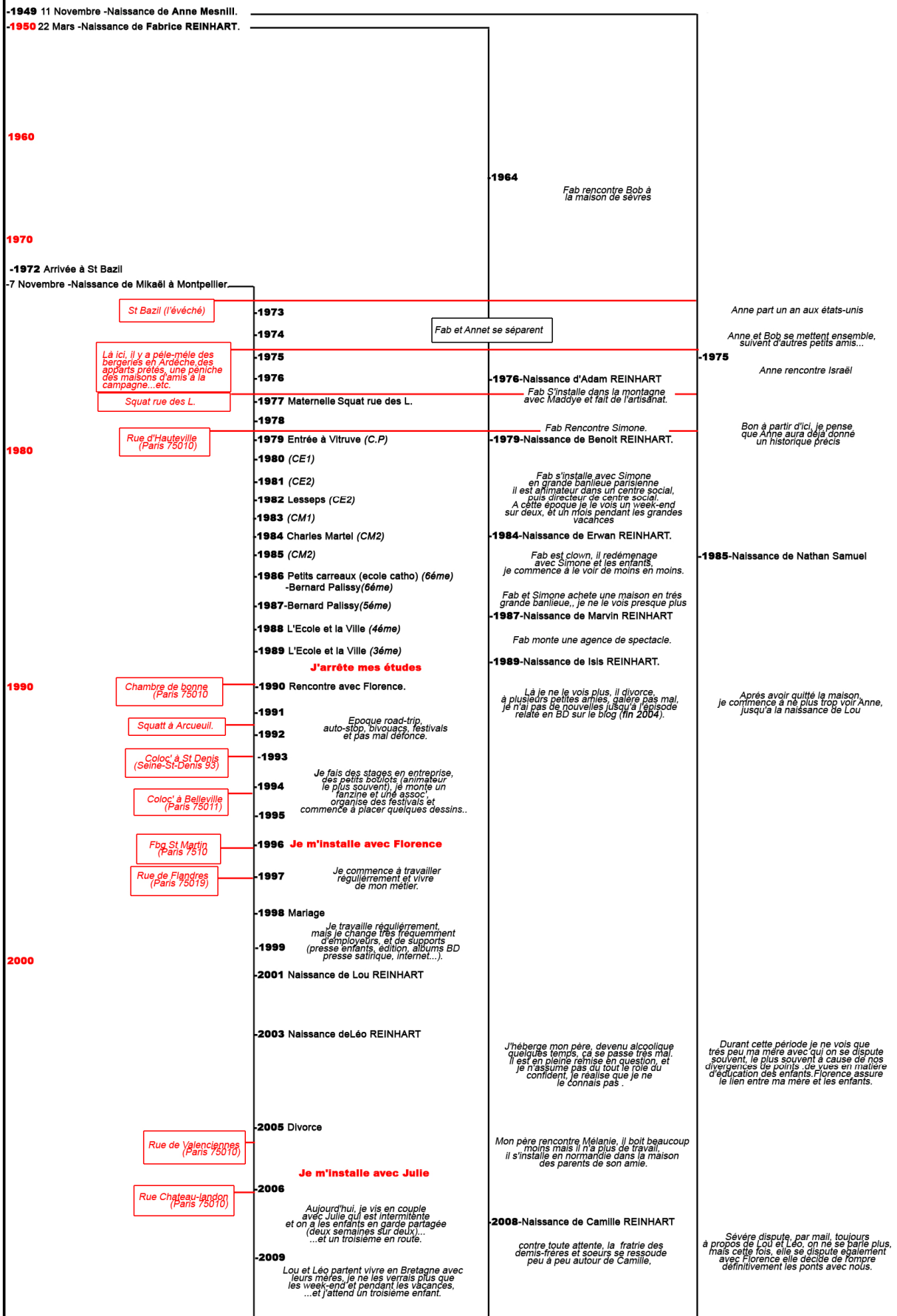
---

<sup>8</sup> Extrait de l'entretien du 31/10/2008.

<sup>9</sup> *Ibid.* Quand rien n'est précisé, c'est que l'extrait est tiré de l'entretien, sinon la date du courriel est indiquée.

<sup>10</sup> Pour antifascistes.

# TENTATIVE de SYNTHÈSE d'un parcours.



Lilian, le deuxième fils d'Anne, naît en 1986, dans une configuration familiale, un contexte socio-politique et à une phase de la trajectoire d'Anne incomparablement plus stable que celle de la naissance de Mikaël. Aujourd'hui étudiant en cinéma à la Sorbonne, il vient de réaliser un mémoire de master sur le cinéma chinois, ce qui fait dire à sa mère : « comme quoi les transmissions sont étranges ! », non sans une pointe de fierté d'avoir transmis à son deuxième fils des sensibilités et dispositions politiques (au sens large du terme) qu'elle a du mal à retrouver chez son aîné. Mais le contexte dans lequel Lilian grandit n'est pas comparable à celui que connaît son grand frère : alors que depuis sa petite enfance Mikaël voyait sa mère valoriser l'anticonformisme et rejeter toutes les normes dominantes, il assiste, adolescent au reclassement de celle-ci qui s'accompagne d'un retour à la norme sociale et conjugale et à l'arrivée d'un demi-frère que l'on éduque différemment (ne serait-ce que parce que la configuration familiale est différente). Si Mikaël ne l'exprime pas, Yann (le fils d'Isabelle) qui se trouve dans une configuration extrêmement proche, souligne ces contradictions parentales à la fin de son questionnaire :

« En 85 mon père est mort, mon demi-frère est né, ma mère et mon beau-père ont pris des métiers. Les années 68 ont disparu, sont devenues récit de jeunesse violemment (...) la grande incohérence ressentie alors entre leurs discours et leurs actes, au moment où nos parents ont été rattrapés par leur désir d'intégration a été très déstabilisante et violente »<sup>11</sup>

Mikaël s'occupe beaucoup de Lilian les premières années mais les relations qu'il entretient avec sa belle-famille (les frères, sœurs et parents d'Antoine) juive, sont par contre assez mauvaises : Mikaël n'est pas le bienvenu dans les réunions familiales et il se rappelle avoir souffert du « racisme anti-goy ». Après une année – de 3<sup>ème</sup> selon lui, de seconde selon sa mère – dans un établissement expérimental (L'école et la ville) où Mikaël passe « plus de temps au bar qu'à l'école », il arrête ses études en 1989, et commence à travailler comme maquettiste dans un journal fondé par un ami de sa mère, tout en faisant du fanzimat<sup>12</sup> dans le milieu de la bande dessinée.

- **1989-1994 : Fanzines, squats et défonce :**

A 17 ans, Mikaël rencontre sa future femme, Florence, rompt les liens (qui se détérioraient depuis plusieurs années) avec sa mère et son beau-père et vit une période assez chaotique où

---

<sup>11</sup> Yann a rajouté ce commentaire à la fin de son questionnaire. Sa mère a une trajectoire comparable à celle d'Anne. Il est animateur-socioculturel au moment de l'enquête, après avoir fait des études artistiques.

<sup>12</sup> Les fanzines sont des publications, périodiques et/ou bandes dessinées indépendantes dont la diffusion est assurée par des voies alternatives.

pour subvenir à ses besoins matériels, il travaille comme animateur en banlieue parisienne (dans une ludothèque et plusieurs centres aérés), tout en menant parallèlement une vie alternative faite de « fanzine, squats et défonce » :

« J'ai quitté la maison de mes parents à 17 ans, et même si j'étais déjà "maqué", j'ai été de chambre de bonne en squats jusqu'à mes 25 ans [...] Mais disons qu'entre 1990 et 1994 j'ai vraiment pas vu Anne et Antoine, c'était la période fanzine, squats et défonce, l'époque des acides et des joints à haute dose, de galères financières aussi (...) Donc la "marge", oui j'ai toujours navigué dedans, parfois je m'y noie, mais ça veut pas forcément dire que je suis bon en dos crawlé... Plus sérieusement, pendant tout ce temps là en fait j'aspirais à la stabilité : je rêvais de vivre dans un immeuble tout neuf, je voulais une relation amoureuse stable, que j'avais d'ailleurs ; j'ai toujours eu envie d'avoir des enfants, mais il en était hors de question tant que ma situation n'était pas "stable", c'est à dire boulots réguliers, et toit sur la tête. »<sup>13</sup>

On retrouve le conflit de normes évoqué plus haut : ces cinq années de vie semblent en effet, pour un observateur extérieur, bien plus proches de la marginalité qu'a connue Anne quand Mikaël était enfant que d'une « stabilité » à laquelle celui-ci dit aspirer à cette époque. Néanmoins, si Mikaël vit en squat ou en colocation c'est par nécessité matérielle et il explique comment il s'y construisait à chaque fois un espace de stabilité :

« Je me suis appliqué consciencieusement à ne pas reproduire le schéma familial, en aspirant à une certaine forme de stabilité très jeune, en opposition à cette enfance, sans doute. Je me suis maqué jeune, et même si je suis aujourd'hui divorcé, c'est après 15 ans de vie commune, comme quoi, j'ai aspiré à... Et même dans les squats, je recréais mon petit espace avec ma bouilloire, mon lit, ma bouffe sous le lit, une petite chambre de bonne bien à moi... »<sup>14</sup>

- **1995-2005 : un héritier ambivalent :**

A 25 ans, Mikaël se marie avec Florence, alors sage-femme fonctionnaire. C'est à partir de cette date qu'il réussit à vivre du dessin et qu'il arrête d'être animateur. Lou naît en 2001, suivie de Léo en 2003. Mikaël trouve dans le mariage avec Florence, jeune femme issue des classes populaires catholiques, fonctionnaire et « organisée »<sup>15</sup>, une stabilité matérielle et affective à laquelle il aspirait depuis de nombreuses années, sans y parvenir. Sa mère porte un regard radicalement différent sur cette union qui représente à ses yeux, un reniement de nombreux principes qu'elle avait tenté de transmettre :

---

<sup>13</sup> Extrait d'un courriel reçu le 12/10/2008.

<sup>14</sup> Extrait d'un courriel reçu le 15/10/2008.

<sup>15</sup> C'est le terme que Mikaël utilise pour décrire des qualités de sa femme qui lui font particulièrement défaut.

## Anne

« Quand il a rencontré son ex-épouse, il a eu une période de normalité 300%, une phase « homme marié bien sous tout rapport » ! Et tout en sachant que ce genre de discours ne sert à rien, je lui ai dit que son enfermement précoce dans une vie de couple replié sur lui-même risquait d'aboutir à une explosion quelques années plus tard. (...) En même temps, je ne pouvais que remarquer que sa propension à vouloir « tout normal » était l'exact contre-pied de ce qu'il avait vécu. »

« En termes de transmission, il y a une faille sur laquelle je m'interroge, avec des tas d'amis : cette étrangeté qui fait que ceux qui ont essuyé les plâtres, mais aussi vécu des choses, sont dans le rejet, ou bien le « flou », et que les enfants venus plus tard, qui n'ont connu que récits et souvenirs, sont plus proches de l'engagement, plus radicaux. La faute est sans doute là, dans la discontinuité de nos existences... »

## Mikaël

« Je sais que ma mère m'a fait part de son regret de ne plus retrouver dans l'adulte que j'étais devenu cet enfant lunaire et un peu fou-fou qu'elle avait connu (oui maman, mais tu sais, je suis plus proche des 40 que des 20 là quand même...). [...] Nos parents ont prêté des sentiments ou des réflexions d'adultes à des enfants, et c'est là où ce schéma d'éducation atteint ses limites. A force de vouloir nous considérer trop vite comme des adultes, ils en ont parfois oublié qu'on ne l'était pas encore, justement. Et la description que ma mère a pu faire de moi un temps, cette insouciance, cette dureté, cette indépendance, ou même encore cette fâcheuse propension à faire des conneries, sont aussi le reflet que les adultes nous renvoyaient de ce qu'ils auraient aimé que l'on soit, et il faut croire qu'ils ont parfois dû laisser libre cours à leur imagination, car ce schéma de relation n'était pas forcément ressenti de la même façon des deux côtés. Si l'idée de nous donner des "armes" pour la vie, en nous faisant "mûrir" plus vite s'est avérée utile à certains points de vue (...) je crois qu'il m'a manqué une vraie relation parents-enfants... »

Confronter ces regards rétrospectifs et les intérêts symboliques que chacun peut trouver dans les relectures du passé en fonction de sa position dans la configuration familiale, permet de souligner des motifs d'incompréhension rencontrés dans de nombreuses familles enquêtées. En effet, pour les parents dont le credo militant relevait, dans la deuxième moitié des années 1970 et au cours des années 1980, de la mise en pratique de « stratégies de différence » au quotidien, avoir des enfants différents était le signe d'une socialisation réussie. Un enfant « différent » devenait en quelque sorte un attribut de la vie contre-culturelle menée, l'exemplification de la réussite d'un modèle alternatif<sup>16</sup>. Ainsi, quand je demande à Anne si Mikaël est allé à l'école maternelle, elle me répond, avec une certaine fierté :

« Il y était allé une fois et au bout de deux jours il s'est sauvé : il a trouvé le système de fermeture de la porte, pourtant c'est sophistiqué mais il a trouvé... Il s'adaptait pas à l'école. »

Si Anne fait preuve de réflexivité en observant qu'il existe deux types d'enfants, ceux ayant « essuyé les plâtres » et ceux « venus plus tard », elle passe à côté d'une dimension centrale de leur divergence : les premiers n'ont que très peu de latitude pour se réapproprier un

---

<sup>16</sup> A contrario, avoir des enfants « normaux » peut renvoyer à un échec dans la transmission.



« héritage fait corps » par rapport aux seconds qui n'étaient pas aux premières lignes et n'ont pas connu la période anomique des premiers.

Pour en revenir à Mikaël et à ses rapports insolubles à une « stabilité » à laquelle il aspire d'autant plus qu'il ne l'a jamais réellement connue, le mouvement s'inverse pour laisser place, quand la stabilité s'installe à l'angoisse d'une vie « trop rangée » :

« En même temps, je me suis aussi ennuyé dans cette stabilité, il faut l'avouer, car si être en permanence dans l'expectative peut vraiment être épuisant au quotidien, en même temps rien n'est défini, et cela laisse une marge de manœuvre assez souple : ne pas savoir de quoi sera fait demain a quelque chose de grisant. Et puis c'est une forme de liberté aussi. Une vie trop rangée me fait vite flipper, faut dire que j'ai une incapacité chronique à m'adapter... Tout ça peut vous paraître un peu confus ou contradictoire, mais y'a les deux aspects quoi, et j'ai mis longtemps à m'avouer que les deux me fondaient [...] Je tente de garder un équilibre entre le solide (rassurant pour tout le monde) et l'incertain (rassurant pour moi). ».

On retrouve dans ces propos la posture de schizophrénie sociale décrite dans le chapitre précédent et une des formes de conciliation possible de systèmes de dispositions dissonants, par un cloisonnement (relatif) des sphères d'activité et une oscillation constante et insoluble entre une attirance/répulsion pour la marge/norme.

- 2005-2008 : « *ce n'est pas "nous" qui sommes décalés ou anormaux, c'est la société qui est mal adaptée à nos envies* »

Florence et Mikaël se séparent en 2005, en très bons termes après quinze années de vie commune, gardant les enfants de manière alternée, quinze jours chacun. La rupture du lien conjugal entraîne pour Mikaël une forme de retour à la « marginalité », comme si celle-ci le rattrapait « malgré lui », ou plutôt comme si ses dispositions premières, contre-culturelles, n'étaient plus contrebalancées par les dispositions nécessaires pour se conformer au système social dans lequel il vit (et que son ex-femme apportait dans le cadre conjugal) :

« Je cours encore aujourd'hui après la stabilité, car si je suis bosseur, passionné, et engagé, je suis aussi bordélique, désorganisé, aussi incapable de gérer mon argent ou les trucs administratifs que eux [ses parents] ont pu l'être. Pour dire, aujourd'hui, si je bosse régulièrement, et n'ai pas trop à me plaindre, je n'ai pas de compte en banque, pas de sécu, je suis sans statut d'auteur depuis quatre ans car je n'ai pas cotisé, ni renouvelé mon adhésion, les seules choses que je fais correctement c'est de payer mes impôts, en retard, donc en ce sens, inconsciemment ou pas, je perpétue un peu cette idée de marginalisation, sauf qu'en ce qui me

concerne, elle n'est même plus un choix, elle fait partie de mon éducation, donc de moi-même...Bon, ok, il y a des séquelles quand même ! »<sup>17</sup>

Mikaël résume ici l'essentiel en énonçant clairement les tensions identitaires qui le caractérisent : il a intériorisé, via son éducation, un certain nombre de dispositions (a-scolaires, anti-hiérarchique, anti-autoritaires, etc) qui ont fondé sa manière d'être et d'agir dans le monde social, son sens pratique ; mais ces dispositions sont handicapantes pour s'adapter à l'environnement social dans lequel il vit. Il existe cependant des niches, des espaces où les tensions identitaires inhérentes à ce type de paradoxe pragmatique trouvent un dénouement, une forme d'expression, dans la sublimation artistique<sup>18</sup> :

« La marge finalement, après avoir tenté des années de la fuir, tout en m'y vautrant, je vis avec. Et ça serait malhonnête de ma part de dire que j'envisage les choses autrement, je me complais dans cette vie, et je n'envisage pas d'autre alternative. (...) Avec le dessin, c'est en fait des histoires que je peux raconter, notamment sur les relations de couple, ça j'adore, mais plus largement sur les relations entre les gens. »

Pour conclure ce portrait d'un héritier ambivalent, fils de sa mère dans la perpétuation de l'indétermination des possibles, dans sa vision politisée du monde social ou encore dans son attirance pour les milieux contre-culturels, il est temps de souligner que les multiples contradictions et incohérences entre discours politiques et modes de vie (synchroniques et diachroniques) dont Mikaël a été témoin ont au contraire participé à la transmission d'un rapport désenchanté à la politique et au champ politique :

« Mes parents ont indéniablement pesé sur mes orientations politiques. Tout d'abord, si mon père était en plein délire utopiste, ma mère elle fut d'abord maoïste, puis militante d'extrême gauche, tendance coco, puis enfin socialo-bobo-coco en gros. (je vous donne ma version des choses hein, bien sûr, pas dis que ça colle à la sienne). Pour parfaire le tableau, outre le milieu presse que j'ai côtoyé très jeune, j'ai donc aussi très bien connu tout le gratin de l'intelligentsia parisienne de l'époque, les futurs bobos, ex gauche-caviar. (...) deux aspects contradictoires, mais complémentaires de la gauche avec laquelle j'ai grandi.

Tout ça pour dire que s'il fut difficile de tirer quelque chose de cohérent de ce magma de tendances, je dirais qu'aujourd'hui, je suis de gauche, mais ni socialiste, ni communiste, ni d'extrême gauche. Juste de gauche. Mais je ne leur donne plus mon vote, et je refuse de "voter pour le moins pire", par conviction. Je ne suis ni anarchiste, ni pro révolutionnaire, et encore moins apolitique ou altermondialiste, j'ai une conscience politique qui s'est construite et affirmée au fil du temps, mais qui n'a pas vraiment d'officine au final. Comme beaucoup, j'ai été

---

<sup>17</sup> Extrait d'un courriel reçu le 15/11/2008.

<sup>18</sup> On retrouve ainsi une des formes de dénouement des tensions inhérentes aux paradoxes pragmatiques étudiés par Christophe Traïni, que celui-ci replace dans un « continuum de réactions alternatives courant entre deux pôles : d'un côté le développement de troubles révélant l'incapacité des individus à s'adapter à l'incohérence de leur environnement social, de l'autre une sublimation artistique qui leur permet de tirer une forme de jouissance esthétique des situations mortifiantes auxquelles ils ne peuvent, ou ne veulent, se soustraire. », dans *Émotions, paradoxes pragmatiques...*, op. cit., p. 167 ; Cf. également Seigel J., *Paris bohème, 1830-1930. Culture et politique aux marges de la vie bourgeoise*, Paris, Gallimard, 1991 (traduit par Odette Guitard).

déçu par les politiques sociales et économiques menées par les uns et les autres, que ce soit à un niveau local ou national, et même si je généralise, j'ai tout à fait conscience du paradoxe qu'induit ce non-choix, et j'en connais les tristes conséquences. Mon expérience d'animateur social en banlieue d'hier, ou mon soutien aux familles de sans-papiers dans l'école de ma fille aujourd'hui, ou même encore mon travail de dessinateur sont autant de manières pour moi d'affirmer mes engagements, et mes convictions au quotidien. »

Mikaël semble ainsi avoir hérité tout à la fois : de dispositions et principes de vision du monde (anti-racisme, féminisme, critique du capitalisme, etc) ayant pu mener sa mère à divers engagements politiques à l'extrême gauche, mais également des « leçons de l'expérience »<sup>19</sup>. D'où son rapport ambivalent à la sphère politique, l'impossibilité d'y trouver une offre ajustée à ses attentes et le déplacement de ses intérêts vers d'autres domaines de la vie sociale où cet héritage puisse être hérité, en premier lieu la sphère artistique. En effet, la marginalité peut y devenir un capital symbolique là où elle est un stigmate dans d'autres sphères sociales et de la même manière, les tensions identitaires décrites plus haut, déchirantes dans d'autres domaines, peuvent y être sublimées<sup>20</sup>, la création artistique devenant un moyen de penser/panser son désajustement socio-culturel et de retourner le stigmate de la marginalisation :

« Cette "inadaptation" à la société, ne serait-ce pas justement en partie dû à l'incapacité de notre société à "absorber" ces citoyens "différents"? L'anormalité n'est-elle pas plutôt du côté de cette société trop codifiée, incapable de s'adapter aux évolutions culturelles et sociologiques, contrairement à ce qu'elle essaye de nous faire croire? »

On perçoit dans cet extrait de courriel les affinités qui existent entre une posture de sublimation artistique et une posture militante, et cela rejoint les conclusions de Christophe Traïni qui envisage la sublimation artistique, l'activisme militant et les troubles psychologiques comme des déclinaisons d'un phénomène plus large : « les tentatives, très inégalement couronnées de succès, à travers lesquelles les individus s'efforcent de remédier aux situations qui résultent du désajustement entre leur économie émotionnelle et les configurations auxquelles ils appartiennent. »<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup> Tant les leçons qu'ont pu tirer ses parents, et ici principalement Anne, que celles qu'il a pu tirer lui, en étant témoin de multiples contradictions entre les discours politiques de sa mère et son entourage et l'évolution de leurs modes de vie. Mikaël relate ainsi une anecdote qui en dit long sur les contradictions dont il a pu être témoin : « A mon mariage, y'avait donc pour mon côté des proches de X [journaliste connu] et de ce milieu, et ils sont allés voir la famille de Florence, qui sont des ouvriers, avec une attitude ignoble, comme s'ils découvraient le bon peuple quoi ! Et bon, quand tu vois ça, t'as du mal à croire à leurs discours ! ».

<sup>20</sup> Sur la sublimation des tensions identitaires par l'art, cf. la relecture des travaux de N. Elias proposée par C. Traïni : « *Émotions...* », *op.cit.*, pp. 105-107, ainsi que Seigel J., *Paris bohème...*, *op. cit.*

<sup>21</sup> *Ibid*, p. 69.

### 3) Les héritiers militants

La catégorie d'« héritiers militants » rassemble deux sous-populations distinguées par l'analyse factorielle (classes 3 et 4), situées au Nord-Est du plan factoriel (et cerclées de orange et de rouge sur le schéma). Nous les avons rapprochées ici dans la mesure où elles réunissent des enquêtés qui partagent certaines caractéristiques, en premier lieu celle de s'être engagés politiquement à un moment de leur trajectoire. Après avoir présenté et comparé les grandes caractéristiques de ces deux sous-populations militantes (a), nous analyserons les trajectoires d'Olivier et Fleur, représentatives de la première sous-population d'héritiers militants (b), puis celle de Lydia, représentative de la seconde (c).

#### a) Le militantisme en héritage

Les enquêtés réunis dans les deux profils militants sont plus jeunes que les précédents, nés pour la majorité d'entre eux, entre 1968 et 1975. Ils sont témoins, enfants, du militantisme politique de leurs parents (dans des organisations d'extrême gauche principalement). Si les parents des enquêtés du 3<sup>ème</sup> profil cumulent remise en cause de l'ordre social et remise en cause de l'ordre quotidien, éduquant leurs enfants selon un modèle contre-culturel<sup>22</sup>, ce n'est pas le cas pour les enquêtés du 4<sup>ème</sup> profil pour lesquels on peut dire que la politique n'a guère franchi le seuil de la sphère privée.

Comme les enquêtés des deux premiers profils, ceux-ci se considèrent comme des « héritiers de 68 », mais, contrairement à eux, c'est la dimension politique qui est ici centrale comme l'attestent leurs descriptions de ces héritages :

« Au niveau des idées et de l'engagement politique » ; « Choix politique et rapports aux autres, au monde » ; « ne plus être soumis au carcan du régime patriarcal traditionnel. Vigilance face au capitalisme » ; « Possibilité de transformer la réalité » ; « J'ai hérité de leur conscience politique » ; « Conscience que des gens proches ont lutté pour refuser les dérives de la société auxquels nous sommes actuellement confrontés » ; « je pense poursuivre, avec d'autres aujourd'hui, la défense de nombreuses valeurs et revendications qui n'ont pas abouti à l'époque » ; « un héritier dans les luttes »<sup>23</sup>

Ils héritent ainsi de schèmes de vision politique du monde social ainsi que de dispositions à l'engagement qu'ils activent au cours d'expériences militantes. Ces héritiers militants diffèrent cependant dans les formes de militantisme investies et plus largement dans leur rapport à la sphère politique. Si tous s'intéressent « beaucoup » à la politique et manifestent

---

<sup>22</sup> Précisons ici qu'étant nés plus tardivement que les enquêtés du 2<sup>ème</sup> profil, ils sont moins exposés qu'eux aux premières phases d'expérimentation de normes contre-culturelles.

<sup>23</sup> Extraits des réponses ouvertes à la question ouverte : « En quoi consiste cet « héritage de 68 » pour vous ? ».

très régulièrement, les premiers (profil 3) développent une plus grande distance vis-à-vis du système de partis dans lequel ils ne se sentent pas représentés, se réclamant davantage de l'anarchisme et rejetant pour certains le vote (cf. portrait d'Olivier ci-dessous), tandis que les seconds se situent à l'extrême gauche de l'échiquier politique. Les premiers vont ainsi s'investir plutôt dans des réseaux militants peu structurés et revendiquant leur « extériorité » par rapport au champ politique (groupes libertaires et anarchistes) tandis qu'on retrouve les seconds à Attac, à la LCR, à DAL, à l'UEC ou dans un syndicat comme Sud.

### **Encadré 3 : Description statistique des classes 3 et 4**

#### CLASSE 3 / 7

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
4.66	21.28	100.00	28.31	Beaucoup	Intérêt politique
4.43	19.23	100.00	31.33	Bonne connaissance	Récits parentaux de 68 ?
4.38	18.87	100.00	31.93	Pas-repr/responsab	Responsabilisation
3.60	31.58	60.00	11.45	Très régulièrement	Discussions politiques en famille
3.52	13.51	100.00	44.58	Educ-contre-culturelle++	Modèle éducatif
3.09	16.33	80.00	29.52	Par leurs prénoms	Termes d'adresse/parents
3.05	23.08	60.00	15.66	Class-moy-enseign	Profession-enfants
3.04	16.00	80.00	30.12	Oui	Expérience militante ?
2.77	16.67	70.00	25.30	Par-mil+pol-educ	Education et militantisme
2.58	42.86	30.00	4.22	Ne-vote-pas	Partipol-vote
-2.60	0.00	0.00	40.36	PS	Partipol-vote
-2.78	0.00	0.00	43.37	Peu-responsab-enfts	Responsabilisation
-3.04	1.72	20.00	69.88	Non	Expérience militante ?

#### CLASSE 4 / 7

V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
6.58	56.41	75.86	23.49	Manifeste-beaucoup	Manifestent
6.36	48.00	82.76	30.12	Oui	Expérience militante ?
5.47	51.35	65.52	22.29	Hérit-dispo-engmt	Incidences engagement parental
5.14	53.13	58.62	19.28	Extrême gauche	Partipol-vote
3.60	36.17	58.62	28.31	Beaucoup	Intérêt politique
3.37	26.97	82.76	53.61	Papa/maman	Termes d'adresse/parents
2.85	60.00	20.69	6.02	PC	Partipol-vote
2.66	27.54	65.52	41.57	Dyss+souffre	Dyssocialisation
2.61	38.46	34.48	15.66	Class-moy-enseign	Profession-enfants
-3.54	2.04	3.45	29.52	Par leurs prénoms	Termes d'adresse/parents
-3.64	4.48	10.34	40.36	PS	Partipol-vote
-3.97	0.00	0.00	27.11	Peu	Intérêt politique
-4.11	4.94	13.79	48.80	Pas vraiment	Incidences engagement parental
-5.10	0.00	0.00	37.95	Manifeste-jamais	Manifestent
-6.36	4.31	17.24	69.88	Non	Expérience militante ?

Les mouvements lycéens de 1986 représentent une sorte d'équivalent structural de ce que Mai 68 a été pour leurs parents et sont l'occasion d'hériter l'héritage (en activant des dispositions

au militantisme héritées, restées latentes jusque là) et de se le réapproprier. C'est ce qu'exprime par exemple Loïc, le fils de Jean et Christiane<sup>24</sup> :

« Ce sont des souvenirs très forts, et heureusement qu'il y a eu ça dans ma vie politique entre guillemets, parce que je suis sûr qu'à cette occasion, ça a fait ressurgir des tas de trucs en moi, quelque chose d'aventureux aussi, parce que quand on était gamins, la Ligue est devenue clandestine, mes parents devenaient des militants clandestins, et en bas de chez nous, y'avaient des RG en permanence...T'imagines, dans la tête d'un gamin ! Je me rappelle qu'Ernest Mandel, qui était persona non grata, un économiste belge de la 4<sup>ème</sup> Internationale, est venu de Belgique pour tenir des meetings : ben, il est venu chez nous ! Et quelqu'un était allé le chercher en mobylette au Père Lachaise, etc, ramené ici en brouillant les pistes, et nous on était témoins de tout ça, donc y'avait tout un côté très aventureux, que j'ai retrouvé en 86. Parce qu'en 86, on occupait la fac, on organisait notre service d'ordre, on s'organisait en commission, on avait l'impression d'un petit Mai 68...de *repandre un peu du pouvoir sur notre vie quoi.* »<sup>25</sup>

Le militantisme apparaît chez ces héritiers comme une forme de résolution des tensions inhérentes à la dyssocialisation dont nombre d'entre eux disent souffrir (cf. encadré 3 ci-dessus). En effet, ces enquêtés qui se présentent comme « décalés » et marginaux, cherchent, par leurs diverses activités militantes, à modifier l'environnement dans lequel ils vivent pour le rendre plus conforme à un certain nombre de schèmes de perception du monde qu'ils ont intériorisés enfants.

Enfin, sur le plan professionnel, ils sont nombreux à appartenir aux classes moyennes enseignantes (instituteurs, professeurs de collège, assistants d'éducation, documentalistes), après avoir fait des études universitaires en sciences humaines et sociales.

### **b) (Ré)Inventer un militantisme libertaire à l'extrême gauche**

Pour rendre compte du troisième profil distingué par l'analyse factorielle, nous allons analyser les trajectoires d'Olivier, né en 1975 à Paris, et de Fleur, née en 1971 à Nantes.

#### • *Trajectoires parentales et contextualisation de l'arrivée des enfants*

Les parents d'Olivier appartiennent aux plus jeunes unités de génération analysées dans la deuxième partie, qui commencent à militer avec Mai 68, dans leur cas au sein de la JCR puis

---

<sup>24</sup> Les trajectoires de Jean et Christiane, intellectuels de première génération dont l'ascension sociale s'accompagne d'un militantisme à l'extrême gauche (JCR, Comités Vietnam, puis LCR et syndicalisme enseignant) ont été analysées dans le chapitre 1.

<sup>25</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Loïc, le 26/10/2005. Suite au mouvement lycéen de 1986, Loïc entre à l'Unef-Id puis à SOS-Racisme, avant d'adhérer aux JCR puis à la LCR. Il quitte assez rapidement la LCR pour s'investir à DAL, association dont il est un des fondateurs et où il dit trouver « vraiment [s]a place », avoir l'impression de « réellement agir ».

de la LCR. Lisette, la mère d'Olivier<sup>26</sup> (née en 1954) est fille d'une institutrice et d'un employé des PTT, de gauche. Collégienne en 1968, elle se rapproche des CAL (Comités d'Action lycéens, trotskistes) puis milite dans les Cercles rouges avant d'adhérer au début des années 1970 à la LCR. Elle échoue au baccalauréat, s'inscrit à l'université de Vincennes et vit plusieurs années en communauté avec Benoît (son mari) et des amis, participant aux mouvements féministes. Elle a 21 ans à la naissance d'Olivier, 24 quand elle se sépare de Benoit et commence à travailler comme formatrice dans les réseaux d'éducation populaire Léo Lagrange.

Les parents de Fleur sont plus âgés. Son père, François<sup>27</sup>, né en 1945, se politise au moment de la Guerre d'Algérie puis part « faire la route » dans la deuxième moitié des années 1960 après avoir été renvoyé pour « inaptitude à la discipline militaire » de l'école où son père l'avait scolarisé. Après avoir participé activement à Mai 68 à Toulouse, il s'installe à Nantes suite à la rencontre, en 1969, d'Elise, la mère de Fleur. Celle-ci n'a pas participé à l'enquête par questionnaire, ses enfants (Fleur et Gaël) m'ayant prévenue dans un premier temps qu'elle n'était pas en mesure, physiquement et psychiquement d'y participer (suite à une tentative de suicide ayant entraîné des lésions cérébrales et physiques). Je l'ai finalement rencontrée lors du terrain réalisé à Nantes. Issue d'une famille de huit enfants de la petite bourgeoisie nantaise catholique, Elise est auxiliaire de puériculture quand François la rencontre. Elle est déjà en rupture familiale (sur le plan religieux notamment, mais également politique) à cette époque, rejetée pour avoir eu un fils hors mariage (Gaël, cf. Encadré 4). Elle héberge François à partir de 1969 et assure la prise en charge matérielle du foyer, celui-ci vivant encore à cette époque de manière marginale (artisanat du cuir, bijoux).

Contrairement aux enquêtés du profil précédent, Olivier et Fleur ne sont pas témoins des périodes les plus militantes et/ou contre-culturelles de leurs parents : ils arrivent juste après et, pour être plus précis, leur arrivée entraîne un certain retour à la norme de leurs parents. C'est ce qu'explique François quand je lui demande à quelle époque il sort de sa phase de marginalité sociale (drogues, refus du travail, vente de bijoux) :

---

<sup>26</sup> Benoît, le père d'Olivier n'a pas participé à l'enquête. Les données dont nous disposons proviennent donc du questionnaire et de l'entretien mené avec Olivier. Titulaire d'un CAP, il est agent de production dans une entreprise d'informatique à la naissance d'Olivier, puis dans l'imprimerie avant de devenir gardien de parking. Militant à la LCR au cours des années 1970, il cesse de militer dans les années 1980, continuant à voter pour des partis d'extrême gauche.

<sup>27</sup> La trajectoire de François est analysée dans le chapitre 2 (pour la phase antérieure à 1968 et l'étude de sa participation aux événements à Toulouse) et chapitre 4 (pour la phase postérieure à Mai 68).

« Je ne dirais pas que c'est de la fatigue mais plutôt l'envie de passer à autre chose et puis bon, y'a le fait d'avoir des enfants : j'arrête de vendre des bijoux sur les trottoirs à la naissance de ma fille...Donc le fait d'être confronté à des obligations : on a fait des enfants, faut assumer... »<sup>28</sup>

Les parents d'Olivier cessent de militer activement à la LCR dans la deuxième moitié des années 1970 si bien qu'il n'assiste pas vraiment à cette phase militante de la vie de ses parents, héritant par contre de leurs récits de cette époque :

« Les années 1970, on a vu comment ils ont cru que tout allait changer et que ça a changé mais pas vraiment dans le sens qu'ils pensaient ! (...) [*Tu as vu tes parents y croire toi ?*] Non, parce que j'étais trop petit pour me rappeler de toute l'effervescence des années 1970, après ils m'ont pas mal raconté cette époque et moi j'écoutais quand ils se voyaient entre potes et se racontaient leurs histoires de vieux combattants ! (...) Après, quand on était petits, on a fait toutes les manifs féministes avec mes cousins ; on a fait la première page de *Libé*, en train de manger des gâteaux dans une manif féministe...Donc ça ouais, des manifs, j'en ai fait plein, plein, plein ! »<sup>29</sup>

Olivier et Fleur, comme la majorité des héritiers militants, savent préciser dans leurs questionnaires, dans quelles organisations politiques militaient leurs parents en 1968 (et dans les années suivantes). Ils héritent ainsi d'une mémoire familiale de Mai 68, via des récits parentaux et des discussions politiques fréquentes.

- *Une enfance dans des environnements fortement politisés*

Comme Olivier, Fleur bat le pavé avec ses parents dans les nombreuses manifestations où ils l'emmènent, et ses parents lui font des récits de leur engagement en Mai 68. L'un et l'autre grandissent ainsi dans des milieux fortement politisés à l'extrême gauche, dans lesquels la politique est le premier sujet de discussion au cours des repas et des soirées, développant dès l'enfance une conscience politique du monde social. Tous deux citent d'ailleurs leurs parents comme étant les deux personnes ayant eu un rôle premier dans la formation de leurs choix politiques.

Les pratiques éducatives dont ils sont l'objet, bien qu'assez similaires à celles qu'ont connues les précédents (profil 2), sont moins théorisées, relevant davantage de la nécessité pratique, comme l'explique par exemple le père de Fleur :

« Mon ex-femme travaillait au CHU avec des heures à la con ; moi, je retrouvais les militants le soir donc je rentrais pas avant minuit, deux heures du matin, et donc le matin, ma femme rentrait

---

<sup>28</sup> Les citations de François sont toutes extraites de l'entretien réalisé le 10/02/05.

<sup>29</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile d'Olivier, le 16/06/05.



à 6h00 et dormait, donc on avait monté un système : le petit-déjeuner était prêt dans la cuisine, le dernier qui se couchait faisait chauffer du lait et le mettait dans un thermos sur la table avec un petit mot gentil et ils prenaient leur petit-dej tout seuls (...) Et le soir, ils restaient tard : à la maternelle, c'est l'institut qui m'appelait, parce que je travaillais, j'oubliais d'aller la chercher, donc ils ont vécu beaucoup en collectivité par contre. L'été, j'organisais des camps d'ado ou des colonies de vacances, et je les emmenais avec moi tout le temps, même petits, à 4-5 ans... Mais c'est vrai qu'ils ont été autonomes et responsables très jeunes, par la force des choses ! »

Et le fait qu'Olivier vive la semaine chez sa mère et que celle-ci soit célibataire et salariée le pousse à acquérir jeune une grande autonomie<sup>30</sup> :

« Ma mère travaillait loin et tard donc l'autonomie j'ai connu ça très vite ! Je me faisais à bouffer tout petit : je mangeais devant la télé et entre 8h00 et 8h30 y'a que les infos donc je me bouffais des infos ! (...) Et puis à Vitruve t'es obligé d'être responsable : je pense pas qu'on nous parlait de politique, mais on nous parlait d'autonomie, et donc c'était une conception de l'éducation bien plus politisée, enfin toute éducation est politique mais là, ça n'allait pas du tout dans le même sens : y'avait un projet politique derrière. Et Vitruve ça allait dans le même sens que mon éducation en fait (...) Avec Lisette, j'ai eu une éducation féministe [*C'est-à-dire ?*] Ben ça part du principe qu'il n'y a pas de différence entre un homme et une femme dans les tâches quotidiennes ; avec ma sœur on débarrassait, on mettait la table, moi je faisais le ménage dans ma chambre... Enfin s'occuper du quotidien, ça me viendrait pas à l'idée de le laisser à quelqu'un sous prétexte que c'est une femme »

Scolarisés du CP au CM2 à l'école Vitruve pour Olivier et à l'école Ange-Guépin pour Fleur, ils gardent d'excellents souvenirs de ces écoles expérimentales dans lesquelles ils disent avoir appris : « l'autonomie, l'esprit d'initiative, la capacité de dire non » (Fleur) ou encore « l'autogestion, l'organisation collective et l'engagement » (Olivier) ; et ce malgré des lacunes scolaires assez importantes à leur entrée en 6<sup>ème</sup>.

- *Trajectoires scolaires et militantes*

En 1986, Fleur est en seconde : elle participe activement au mouvement lycéen, ne rate pas une manifestation et est élue « déléguée de grève »<sup>31</sup> de sa classe de seconde ; Olivier est en 6<sup>ème</sup> et se rappelle son premier acte militant :

---

<sup>30</sup> On retrouve cette autonomie précoce chez les enfants de classes populaires dont les parents travaillent loin du domicile.

<sup>31</sup> Termes employés dans son questionnaire.

« Le premier truc politique où c'est moi qui participe vraiment, c'est en 86 : on a fait un jour de grève et refusé de monter en cours, le proviseur était fou de rage, on venait d'entrer en 6<sup>ème</sup> ! »

Olivier se remobilise l'année de son baccalauréat contre le CIP (1994), mais c'est en entrant à l'université qu'il commence à militer activement, avec le mouvement social de l'hiver 1995 :

« En 1995, au début j'étais dans aucun groupe donc je participais aux AG, etc, et puis je me suis inscrit dans les mouvements anars et dans le groupe Scalp<sup>32</sup> [*Et pourquoi Scalp ?*]

C'est plus parce que je connaissais des gens qui m'ont ouvert des portes ; j'aurais très bien pu aller : la Ligue ça me branchait pas des masses, c'était le truc des parents...Et le trotskisme j'avais quand même des doutes sur le côté anti-autoritaire de certaines pratiques, en ayant lu un peu, écouté ce qui se disait, en ayant vu les gens...Et puis un mouvement c'est quand même formateur, on voit qui fait quoi et comment, il suffit d'avoir un peu les yeux ouverts... »

De son côté, Fleur est inscrite en première année d'histoire-géographie puis de lettres modernes à l'université de Nantes de 1989 à 1994, travaillant parallèlement comme animatrice et surveillante péri-scolaire. Au chômage en 1995, elle participe également au mouvement social et prend contact dans les années qui suivent avec différents collectifs de chômeurs et de précaires au sein desquels elle milite et se forme aux pratiques et lectures anarchistes et libertaires.

Le mouvement de 1995 représente ainsi un tournant dans les trajectoires politiques d'Olivier et Fleur : de politisés à l'extrême gauche et participants ponctuels à divers mouvements sociaux, ils deviennent des militants « à temps complet », et rejettent les institutions politiques existantes. C'est ainsi qu'ils rejettent le vote<sup>33</sup> et intègrent des réseaux, associations, collectifs anarchistes et/ou libertaires où ils activent à la fois des dispositions à l'engagement politique et des dispositions contre-culturelles, intériorisées au cours de leur socialisation primaire. Héritiers de leurs parents dans la pratique militante, ils le sont moins dans leur perception du monde social. Plus précisément, ils ont le sentiment que le militantisme de leurs parents a été un échec (au moins partiel), et cherchent d'autres voies pour transformer une société dans laquelle ils se sentent extrêmement marginaux :

« Olivier : J'ai surtout vu mes parents arrêter de militer et tous leurs proches, tu vois au fur et à mesure les gens qui s'installent, qui se disputent parce qu'ils n'ont plus le même mode de vie,

---

<sup>32</sup> Section carrément anti Le Pen

<sup>33</sup> Sur le rapport ambigu au vote des militants libertaires, cf. Simon L., « Entre contestation et participation. L'ambiguïté du rapport au vote des activistes de la gauche libertaire », *Revue Française de Science Politique*, vol. 58, 2, avril 2008, p. 231-256.

les gens qui disent : ah ben lui, il y croit encore... Je l'ai plus vu comme ça, le côté : ils y ont cru mais maintenant ils n'y croient plus du tout, ils sont désabusés : pour certains ils sont rentré dans le rang, pour d'autre ils sont passés de l'autre côté (...) Je leur ai reproché pendant un bout de temps d'avoir arrêté de militer, surtout au début quand je me suis engagé où je comprenais pas pourquoi ils avaient arrêté. Quand je dis « ils » c'est par rapport à une génération, pas juste mes parents, mais pendant un temps, j'étais super agressif sur : qu'est-ce qu'ils nous ont laissé, qu'est-ce qu'ils ont fait, qu'ils se foutaient de la gueule du monde parce que maintenant ils foutaient plus rien... Je leur disais : si on fait ça maintenant c'est parce que vous n'avez rien foutu ! Ce qui les renvoyait à leur vie, à l'arrêt du militantisme, à une vie devenue un peu plus normative, pépère : on rentre, on regarde la télé et on attend le week-end ! Et bon après quand tu milites depuis plusieurs années, tu vois plein de gens qui arrêtent, tu relativises un peu tout ça, donc maintenant je leur reproche pas, je trouve même que j'ai été dur... »

Il semble ainsi que le fait de grandir à une période où ses parents ne sont plus (ou moins) militants, tout en restant très politisés, favorise la genèse de dispositions au militantisme et la réappropriation d'un héritage politique. S'il y a bien reproduction familiale du militantisme, la critique que ces enfants portent sur le militantisme de leurs parents et plus largement sur les devenirs collectifs des « soixante-huitards » est source de transformation des formes de militantisme et d'une quête d'alternatives politiques. Olivier et Fleur se décrivent ainsi comme des « héritiers de 68 » mais développent des reproches assez vifs vis-à-vis de leurs parents et/ou des générations soixante-huitardes : « Ils n'ont pas été jusqu'au bout » (Olivier) ; « Leur rébellion : où est-elle ? Et la conscience politique et sociale ? » (Fleur).

Si ces divergences politiques et de modes de vie ne nuisent pas aux relations qu'Olivier entretient avec ses parents, ce n'est pas le cas pour Fleur qui a rompu les liens avec les siens pendant près de dix années, leur reprochant de ne s'être « occupés que d'eux-mêmes et d'avoir abandonné leurs enfants pour le profit ». François n'est pas plus tendre envers sa fille quand il me dit en entretien, sur un ton un peu honteux et en baissant les yeux :

« Ma fille est une corbeau [*c'est-à-dire ?*] Des gens tout en noir... elle est assez... marginale : pas asociale, mais très marginale. Ils vivent marginaux avec son mec, ma fille fait rouler sa voiture à l'huile de friture (*il rit*) ça marche très bien ! C'est : on rentre pas dans la société, mais par contre on en abuse : donc on a été fâchés très longtemps parce qu'ils avaient choisi d'être Rmistes, et ça me gonflait : braque une banque et je te paye le meilleur avocat de France mais vivre des subsides de l'État, j'ai jamais fait moi... Et comme elle s'est branchée sur les forums sociaux et la défense de tous les bannis, tous les marginaux... elle vit dans un coin, c'est de la

folie : vous avez vu *Délivrance*<sup>34</sup>? ben c'est ça, sauf que c'est dans la Bretagne centre : c'est invraisemblable ! Le seul coffee shop de France, il est là ! Le patron du bistro il roule les pétards et les distribue ! [...] Là-bas, j'ai trouvé des gens de ma génération, des soixante-huitards qui le sont encore ! Enfin, des zonards...des loques humaines pour beaucoup...Parce que le pétard tourne autour de la table, avec les parents et les enfants quoi...et puis bon, ça vit sous des tipis, dans des camions...avec des gens qui ont entre 50 et 60 ans ! »

Mais le rapport que François entretient avec sa fille est ambivalent et à d'autres moments de l'entretien, on sent poindre au contraire la fierté d'avoir transmis un certain nombre de principes et de voir sa fille reprendre le flambeau :

« Ma fille a ce côté que moi je revendique pour les autres : c'est la kalachnikov, c'est vraiment passer à l'acte terroriste. Si on a eu besoin, nous, des différentes armées rouges, je crois que c'est le cas aujourd'hui plus que jamais ! Peut-être pas pour tuer des gens, mais faut faire bouger les choses...Chacun d'entre nous a un potentiel de créativité qui devrait permettre ça, c'est ça le fondement d'Ange-Guépin : faire des citoyens responsables...La phrase des Francas c'était : l'enfant le plus libre possible dans la société la plus démocratique possible. »<sup>35</sup>

Quand à Lisette, elle est en désaccord sur les préférences politiques de son fils qu'elle tente régulièrement de convaincre d'aller voter mais elle est fière de son militantisme et si Benoit ne l'exprime pas explicitement, il a pris l'habitude de répondre aux reproches d'Olivier sur son inactivité: « c'est à ton tour ! ».

Dans ces rapports intergénérationnels complexes et ambivalents se jouent ainsi de multiples questions d'héritage et de transmission : si le militantisme de ses enfants peut être vécu sur le mode de la transmission réussie d'un certain nombre de principes fondamentaux qui se perpétuent dans leurs progénitures, il peut également renvoyer à ces ex-soixante-huitards une image négative de leurs propres trajectoires, de l'arrêt du militantisme et de l'abandon de certaines utopies.

---

<sup>34</sup> Film culte de John Boorman, d'après un roman de James Dickey, sorti en 1972, dans lequel quatre citoyens partent descendre une rivière en canoë et se confrontent à une nature particulièrement hostile.

<sup>35</sup> Le rapprochement que François fait ici entre « l'acte terroriste » et les Francas ne prend sens qu'à l'aune de sa trajectoire et en particulier de son rapport personnel à la violence : en effet, avant de devenir animateur socio-culturel, il est arrivé au militantisme par le soutien au FLN quand il vivait, jeune adolescent, à Alger : cf. chapitre 4 pour une analyse plus détaillée.

- *Vivre autrement : la (ré)invention de modèles de vie alternatifs par la deuxième génération*

On retrouve dans les trajectoires, les formes de vie et de militantisme ainsi que dans les revendications politiques de Fleur et Olivier de multiples composantes analysées dans les trajectoires d'utopies communautaires de certains ex-soixante-huitards (cf. chapitre 5), parmi lesquelles : le refus du vote, le rejet du salariat et des formes institutionnalisées du travail ou encore le rejet de la consommation (voire le refus d'avoir des enfants, ce qui est le cas de Fleur mais non d'Olivier).

Fleur n'a pas voté de 1995 à 2002, date à laquelle elle s'est réinscrite sur les listes électorales suite aux résultats des présidentielles. Elle vote pour la LCR depuis mais « sans conviction » et comme Olivier, elle ne se sent représentée par aucun homme ou femme politique. Après avoir voté pour le PC, les Verts ou le PS, Olivier arrête de voter à partir du moment où il s'engage à SCALP-Reflex et le justifie comme suit :

« J'estime que j'en fais suffisamment pour la collectivité en militant à plein temps et que je peux me permettre de ne pas aller voter (...) Tu vois, les prochaines élections je pense que y'a des grandes chances que ce soit Sarkozy qui passe avec soit Ségolène, soit de Villiers ou Le Pen mais pour moi, quand t'en arrives là c'est déjà trop tard...C'est qu'on s'est trompé de chemin bien avant (...) Pour moi le vote c'est un outil pour prendre des décisions collectivement et le vote comme on le pratique c'est ça, c'est de la démocratie parlementaire de base où tu délègues tout ton pouvoir à des gens qui en général, même s'ils sont d'excellente composition, vont finir par t'entuber parce qu'ils sont dans un système où c'est comme ça : le capitalisme il est là, et quand t'as le pouvoir, ben tu gères...selon les normes du capitalisme... »<sup>36</sup>

Fleur et Olivier partagent également un rapport distant et critique à la sphère du travail. Après avoir obtenu un DEA de génie mécanique en neuf ans d'études, Olivier est parti voyager en Amérique latine plusieurs mois avant de devenir enseignant vacataire dans un collège peu de temps avant notre entretien :

« J'ai pas du tout intégré la notion de la centralité du travail dans la vie et je suis bien dans la merde maintenant : globalement, sur trente ans, j'ai dû bosser deux ans. J'ai, en fait, quasiment jamais bossé, je me suis toujours démerdé, donné des cours de maths...Et comme j'ai pas un besoin frénétique de consommation, je m'en tire comme ça (...) Quand on me demande ce que je fais dans la vie, je réponds : je suis militant. (...) [*Et comment tu envisages la suite ?*]

---

<sup>36</sup> Extrait de l'entretien du 16/06/05.

Bonne question, je vois pas comment je vais réussir à continuer à vivre de la même façon que je vivais ces dix dernières années. J'ai envie de continuer à militer... Parce qu'attendre le week-end pour pouvoir se reposer de la semaine, pour reprendre de l'énergie pour aller bosser la semaine d'après, ça, c'est pas possible ! Y'a des millions de gens qui y arrivent mais moi c'est pas possible... C'est le grand problème : trouver de l'argent et continuer à militer parce que j'ai du mal à concevoir la vie sans militantisme, je ne me pose même pas la question, c'est normal. »

Quant à Fleur, elle signale dans son questionnaire qu'elle a une carte ANPE depuis seize ans et précise dans la marge d'une question portant sur le travail : « parlons en terme d'activité et non de Travail (instrument de tortures...) », précisant plus loin que travailler représente pour elle un des compromis les plus difficiles à accepter. Elle vit avec Anthony, sans emploi, dans une maison d'un petit village rural breton où elle est assistante d'éducation dans un lycée professionnel et se décrit comme une « cyber-néorurale » :

« Tu sais, Paris est rarement sur ma route, mais si cela arrive je te tiens au courant. Ces dernières années, les relations avec les grands pôles urbains sont assez froides. Nous sommes pourtant profondément urbains, plus précisément de culture industrielle, électronique. Dorénavant, l'urbanité s'opère dans le cyber espace !!! Merci le haut débit !!!

La venue ici est un grand virage dans notre vie, un lancer avec une seule fléchette. Un jet sur fond de précarité, guidé par une analyse sociale, économique et environnementale. Bref, c'est un choix radical, ce dernier sous entend des compromis et un quotidien très présent, vivre en zone ultra rurale n'est pas chose facile. Esprit d'aventures et fibre bricoleuse (et le système D) sont obligatoires pour tenir en Centre-Bretagne ... Nous sommes de grands voyageurs, mais sur le territoire breton, Brest, Lorient, Saint-Brieuc, Nantes. Tout est loin ici, la voiture est indispensable, 30 000 km/an et 6 mois par an nous roulons à l'huile »<sup>37</sup>

Anthony et Fleur tiennent une « cyber maison de quartier » où ils archivent des images et organisent des projections-débats dans ce village où se côtoient des néo-ruraux de plusieurs générations. Fleur est secrétaire de l'association « Démo-Terre-Happy » qu'ils ont fondée et qui prône le « soin de la société par le peuple ! »<sup>38</sup>, et participe à divers collectifs et forum sociaux locaux. Elle est également membre d'un collectif « d'aide aux personnes précaires face aux institutions » et se considère en résistance :

---

<sup>37</sup> Ce courriel, reçu le 15/11/06, est une réponse à un courriel dans lequel je demandais à Fleur si elle venait parfois à Paris, afin que l'on se rencontre pour un entretien. Nous n'avons finalement pas trouvé l'occasion de se rencontrer.

<sup>38</sup> Extrait du questionnaire de Fleur.

« J'ai opéré un glissement du militantisme (c'est un statut social !) à la Résistance au quotidien, et je n'aime pas le concept MILITER »<sup>39</sup>

On retrouve des réflexions assez similaires à celles de Fleur chez Olivier qui, d'une autre manière, cherche également des alternatives et des réponses politiques à la précarité sociale. Il a par exemple pour projet, avec plusieurs amis militants, de racheter un terrain pour y construire des immeubles collectifs et sortir ainsi de la dépendance vis-à-vis de propriétaires ; il a également fondé un « collectif contre-culture » avec des amis pour organiser des concerts au CICP (Centre International de Culture Populaire), et cherche dans son militantisme à nouer des liens entre divers milieux, notamment ceux de la création artistique : « On est à la croisée des chemins entre le milieu associatif, le milieu rock alternatif, contre-culture, et les milieux libertaires, anars, autonomes... ».

Enfin, le rejet de l'ascétisme militant et la volonté de se concentrer sur des luttes concrètes et locales sont deux dimensions centrales des formes de militantisme des enquêtés de ce profil, qu'il faut rapporter à leurs héritages politiques. Sur le palier de sa porte, hors micro et après notre entretien, Olivier revient sur la génération de ses parents, qualifiant leurs engagements de « militantisme de curé » et précisant, à propos de Joëlle Aubron<sup>40</sup>:

« Beaucoup ont sacrifié leurs vies, au sens propre du terme pour certains et en plus, ils se trompaient : la révolution n'était pas pour demain! Alors nous, oui, on milite, mais on n'a qu'une vie donc il ne s'agit pas de se sacrifier, mais plutôt de militer en se faisant plaisir! »

Ces héritiers militants héritent ainsi d'aspirations à changer radicalement la société, mais également de la conviction que ce n'est pas par un militantisme révolutionnaire ascétique qu'ils feront « La Révolution ». Ils ne croient pas à la possibilité de rompre avec le capitalisme par la voie de la démocratie parlementaire mais refusent de sacrifier leurs vies pour une Révolution hypothétique. Les nouvelles formes de néo-ruralité (Fleur) ou les expériences militantes du Village alternatif, anticapitaliste et anti-guerres (VAAG) lors du contre-sommet du G8 à Annemasse (Olivier) sont ainsi des moyens de concilier militantisme radical, activation des dispositions contre-culturelles intériorisées dans l'enfance (mise en pratique de l'autogestion, du féminisme, de l'écologie politique, etc) et rétributions du militantisme non différées :

« Après ces différents sommets altermondialistes on s'est dit : qu'est-ce qu'on peut faire ? On fait des actions, on se fait cerner par la police, dans le meilleur des cas on est tous embarqués,

---

<sup>39</sup> Réponse à la question : « Vous considérez-vous comme un militant à l'heure actuelle ».

dans le pire on se fait défoncer : ça n'a pas d'intérêt et politiquement ça mène nulle part ; on a préféré montrer ce que peut être l'autogestion pendant quelques jours, c'était ça l'idée. On voulait montrer nos pratiques : qu'est-ce que c'est que l'autonomie, que l'autogestion... »

On peut ainsi rendre compte des formes de militantisme (en cours d'invention) investies par les enquêtés de ce profil comme des tentatives de synthèse entre deux postures militantes parentales qui sont rarement allées de pair : d'un côté un militantisme organisé à l'échelle nationale (voire internationale) dont l'objectif est de transformer radicalement l'ordre social (que l'on a appelé gauchisme politique), et de l'autre, la création de contre-systèmes (de phalanstères), d'espaces en marge où sont appliquées, localement, des formes d'organisation que l'on espère voir se généraliser (logique de l'exemplarité). Les modèles alternatifs que ces enquêtés participent à inventer depuis la deuxième moitié des années 1990<sup>41</sup> ne peuvent cependant être exclusivement rapportés à leurs héritages politiques : en effet, ces héritages sont hérités et activés dans un contexte de déclassement structurel des jeunes diplômés, et l'on peut ainsi appréhender ces nouvelles formes d'organisation et de vie collective comme une réponse au déclassement.

### **c) Familles militantes : hériter de la nécessité de militer pour donner sens à sa vie**

Ce deuxième profil militant rassemble trois fois plus d'enquêtés que le précédent (30 contre 10) et malgré de fortes similarités (enquêtés militants qui héritent de dispositions à l'engagement, membres des classes moyennes enseignantes), il se distingue du précédent sur deux dimensions principales :

- Les enquêtés de ce profil ont des parents qui militent tout au long de leur enfance et de leur adolescence (là où les précédents naissaient plutôt dans une phase de déclin voire d'arrêt du militantisme parental) et qui participent moins que les précédents à la remise en cause de l'ordre quotidien ;
- Ils ne rejettent pas l'institution du vote, et militent dans des organisations situées à l'extrême gauche (ou dans les courants de gauche de partis de gauche) de l'échiquier

---

<sup>40</sup> Militante d'Action Directe, arrêtée en 1987 et condamnée en 1989 à la réclusion à perpétuité, décédée en 2006.

<sup>41</sup> L'affaire des « neuf de Tarnac » a médiatisée une de ces formes de militantisme et quelques jeunes militants avec lesquels les enquêtés de ce profil partagent convictions politiques et quête de modèles alternatifs d'organisation quotidienne. Sans enquête, nous ne pouvons néanmoins pousser la comparaison plus avant. Rappelons juste que les « neuf de Tarnac » sont de jeunes militants, vivant dans la Creuse, qui ont été soupçonnés et arrêtés pour dégradations de lignes de chemin de fer SNCF (puis relâchés, faute de preuves).



politique plutôt qu'au pôle libertaire ou anarchiste auquel se rattachaient les précédents, et dont le mode d'organisation est plus institutionnalisé<sup>42</sup>.

C'est au prisme de la trajectoire de Lydia (située au Nord-Est du plan factoriel, cf. Schéma 1) que nous allons rendre compte des processus de transmission et de réappropriation d'héritages politiques dans ces familles militantes.

- *Contextualisation du projet d'enfant dans les trajectoires politiques parentales : une enfant élevée par son père, permanent à la LCR*

Gérard, le père de Lydia, est né en 1948, d'un père réfugié de la Guerre d'Espagne, de famille très modeste de paysans catalans, devenu ingénieur et d'une mère issue d'une famille bourgeoise provinciale ayant également fait des études d'ingénieur. Ses parents sont protestants, de gauche, et ont participé à la Résistance. Gérard est en classe préparatoire scientifique à Toulouse en 1968, proche des JCR depuis le mois de janvier 1968. Il est un des organisateurs de l'occupation du lycée Fermat au cours des événements et devient, dans les mois qui suivent, un militant actif de la jeune LCR, alors qu'il a intégré l'École Centrale à Paris. Il décrit les événements de Mai 68 comme « une vraie rupture dans [sa] vie et surtout l'occasion, enfin, de donner un sens à [son] existence »<sup>43</sup>. Il devient permanent de la LCR trois ans plus tard et le restera plus de dix ans. C'est par le militantisme qu'il rencontre la mère de Lydia en 1972 :

« La première fois que j'ai vu Eliane, j'allais faire comme on disait un CR de réunion du Comité Central (*il rit*) dans la section de l'Essonne et elle était lycéenne à Orsay et militante à la Ligue, et voilà...j'avais 25 ans, elle en avait 18 »

Eliane est née en 1954 dans une famille des classes moyennes (père comptable et mère secrétaire), catholique non pratiquante. Collégienne en 1968, elle est entraînée dans le mouvement par sa sœur aînée et devient militante à la LCR dans les années suivantes. Elle a le baccalauréat et travaille comme correctrice de presse à la naissance de Lydia en 1975. Eliane a refusé de participer à l'enquête, me renvoyant au père de sa fille, seul à même de

---

<sup>42</sup> On les retrouve engagés dans des organisations comme Sud, l'UNEF, le SNES, la CGT, la LCR, LO, les Verts, le PS et le NPA pour le pôle syndicats et partis politiques ; SOS-Racisme, Ras'L'Front, MRAP, ATTAC, réseaux anti-nucléaires, DAL, réseaux de soutien aux sans-papiers, de lutte contre l'homophobie, pour le pôle mouvements sociaux.

<sup>43</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Gérard le 03/03/06, à son domicile dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

répondre aux questions sur Vitruve et sur l'éducation, celui-ci l'ayant élevée seul, suite à leur séparation en 1977.

Revenons brièvement au contexte de la naissance de Lydia. Son père est un des rares enquêtés à expliciter le retardement de l'entrée dans le rôle de parent du fait du militantisme :

« De fait, pendant les années après 68, je pense pas qu'il y ait eu de vrai baby-boom chez les militants...Lydia est née en 75 : à cette époque là, on a commencé à voir des enfants de militants apparaître ici et là (...) Mais, jusque là, c'était plutôt l'idée qu'il y avait d'autres urgences, et nous on était persuadés que la révolution était pour demain et même pour demain samedi, enfin c'était là quoi, on y consacrait notre vie ! Du coup, élever des enfants... »

Les parents de Lydia se séparent alors qu'elle n'a pas encore deux ans et cette rupture affective s'accompagne pour Eliane d'une rupture avec le militantisme, mais également avec sa fille, qu'elle ne voit que quelques heures par semaine de ses deux ans à ses six-sept ans :

« Gérard : Quand je lui ai dit que je voulais pas qu'elle parte avec Lydia, elle a été d'accord pour me la laisser et j'ai eu la garde exclusive. [...] Lydia a retrouvé sa mère plusieurs années après (...) donc c'est moi qui me suis occupé de Lydia exclusivement, j'ai pas revécu en couple pendant de nombreuses années, autrement dit je vivais seul avec elle, dans un deux pièces sympathique, et j'étais permanent à la Ligue ».

Lydia qualifie l'éducation qu'elle a reçue de permissive et progressiste et se rappelle que son avis d'enfant était toujours pris en compte et qu'elle était considérée (par son père et par ses instituteurs à Vitruve), et se considérait comme une « petite adulte ». Gérard l'élevant seul, il l'emmène à quasiment toutes les réunions – nombreuses – auxquelles il participe, si bien que Lydia est une « petite révolutionnaire » dès le plus jeune âge :

« Quand j'étais en primaire, c'est là où mon père militait le plus : il m'emmenait partout, donc j'ai assisté à je ne sais pas combien de réunions (*elle rit*), et tout le monde était sympa avec moi, j'étais comme un poisson dans l'eau, je dessinais, j'aimais bien, je trouvais ça sympa...J'allais traîner à l'imprimerie de *Rouge (elle rit)* je connaissais par cœur tous les locaux, je connaissais par cœur tout le monde ! (...) J'étais fière que mon père milite ! J'étais très consciente de ce qui se passait (*elle rit*) : j'étais à fond quoi ! J'étais vraiment complètement endoctrinée, on peut pas dire ça autrement (*elle rit*) c'était quand même ça ! Mon père était hyper militant, hyper

convaincu, il m'a transmis sa foi révolutionnaire, enfin d'une certaine manière ; après j'ai plus questionné tout ça, mais quand j'étais gamine, je le questionnais pas ! »<sup>44</sup>

Lydia hérite ainsi, très jeune, d'une vision politique d'un monde social fait de « gentils » et de « méchants » et du principe de la responsabilité individuelle de s'engager. Loïc que nous avons cité en introduction pour son militantisme en 1986, explique de la même manière :

« J'avais l'impression d'être dans un monde un peu à part et que le monde extérieur était assez hostile, et vraiment à changer, de manière profonde, à révolutionner complètement. »

Les enquêtés de ce profil militant, bien que responsabilisés jeunes par des parents fortement occupés par leurs activités militantes comme ceux du deuxième profil, grandissent dans une plus grande stabilité matérielle, affective et politique qu'eux. Tout d'abord, ils arrivent quelques années plus tard (les enquêtés du 2<sup>ème</sup> profil étant globalement nés avant 1968) ; ensuite, ils sont beaucoup moins nombreux à voir leurs parents se séparer au cours de leur petite enfance (Lydia est, en cela, une exception) ; leurs parents ne sont pas en phase de rupture professionnelle ; et enfin, ils sont témoins de préférences et comportements politiques parentaux stables (au moins durant leur enfance). La question des conditions sociales de la transmission de dispositions à l'engagement trouve ici un élément de réponse : une économie affective stable<sup>45</sup>, associée à la stabilité des convictions et comportements politiques parentaux, favorise fortement leur transmission.

- *De très bons souvenirs de Vitruve et une intégration facile au collègue*

Contrairement à celles et ceux qui partagent le sentiment désagréable d'avoir été objets d'expérimentations politiques à Vitruve, Lydia comme la plupart des enquêtés de ce profil ont le sentiment d'avoir été écoutés et d'avoir été à l'origine de multiples projets dans ces écoles expérimentales où ils faisaient partie des « convaincus »<sup>46</sup> :

« J'ai adoré mon école [Vitruve], j'étais hyper fière de mon école, toujours volontaire pour... j'avais bien compris comment ça fonctionnait, j'étais à 200% convaincue que c'était bien, que ça me plaisait, et du coup, j'étais super investie dans tout ce qui était : apprentissage de la

---

<sup>44</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Lydia le 15/03/06. Tous les extraits cités dans cette partie sont issus de cet entretien.

<sup>45</sup> Quasiment aucun des enquêtés du profil ne mentionne avoir souffert de l'absence de l'un ou des deux parents du fait de leur militantisme, tandis que nombre des enquêtés du deuxième profil déclaraient que leurs parents ne s'étaient pas assez occupé d'eux et/ou qu'ils avaient le sentiment d'être passés après les préoccupations militantes de ces derniers.

<sup>46</sup> Dans le même sens, Loïc explique : « J'étais complètement acquis au principe vitruvien quand j'étais jeune : j'étais l'espèce d'échantillon idéal quoi, enfin ça c'est ce qu'on m'a dit après, ça me convenait très bien ! ».

citoyenneté, en participant à des votes, à des réunions, à des prises de parole ; partage des responsabilités, organisation d'événements, etc... Je participais au journal de l'école, y'avait plein de projets tout le temps (...) Au niveau de l'apprentissage de la citoyenneté, y'avait des réunions, on était encouragés à prendre la parole : je me souviens d'ateliers où on avait des sujets à débattre entre nous, avec deux élèves qui étaient en face à face et les autres qui pouvaient couper à certains moments, prendre la place d'un autre, et se mettre dans cette espèce d'arène tu vois, de joute verbale, pour nous apprendre à discuter, argumenter, défendre des idées ; en général, c'était des sujets d'actualité ou des grands thèmes de société... »

Ces « élèves modèles » de Vitruve sont aussi ceux qui déclarent que leurs instituteurs et plus largement le fonctionnement de l'école, ont joué un rôle dans la formation de leurs préférences politiques et leurs engagements militants futurs. Comment expliquer des réactions si différentes, voire opposées par rapport aux enquêtés qui reprochent, par exemple, à Vitruve de ne pas les avoir préparés à la réalité (*cf.* chapitre 6) ? On peut avancer l'hypothèse que l'homogénéité des formes de socialisation primaire (familiale et vitruvienne) est un premier facteur favorisant la réussite<sup>47</sup> de la socialisation vitruvienne, et qu'avoir conscience d'être scolarisé dans une école pas ordinaire en est un autre. Lydia dit ainsi : « J'avais tout à fait conscience d'être dans une école qui n'était pas comme les autres... », et Loïc qu'il « jouait le jeu à fond », ce qui sous-entend qu'ils ont compris, enfants, que les règles du jeu sont différentes dans les autres écoles et se retrouvent ainsi plus armés que d'autres pour gérer leur altérité à leur entrée au collège.

Autrement dit, il faut que ces enfants aient intériorisé l'*illusio* nécessaire pour croire au contre-système vitruvien mais qu'ils aient en même temps acquis une distance minimale pour se dire que le reste de la société n'est pas à l'image de Vitruve. Or on retrouve là les caractéristiques des parents de ce profil, remettant en question l'ordre social et en partie l'ordre quotidien mais rejetant la posture utopique qui consisterait à s'isoler dans un micro-système différent, en marge d'une société avec laquelle on ne veut pas se compromettre (posture contre-culturelle). C'est à peu près ce que dit Gérard en entretien :

« J'avais à la fois la conviction profonde, je l'ai toujours, qu'il fallait bouleverser la société dans son ensemble et notamment son système scolaire, éducatif, mais je pensais (...) que ce n'était pas en créant des microsociétés alternatives qu'on résoudrait le problème... C'était un peu la façon dont la Ligue voyait aussi le projet de changer radicalement la société, c'est un vieux

---

<sup>47</sup> On parle ici de réussite dans le sens où ces anciens élèves portent un jugement très positif sur leur scolarisation primaire et où ils attribuent à celle-ci un rôle positif dans la formation de leurs dispositions à l'engagement (ce qui était de manière plus ou moins explicite un des objectifs de la socialisation politique dispensée à Vitruve comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent).

débat (...). Donc j'ai jamais idéalisé Vitruve, mais j'étais quand même content, j'avais l'idée que ce serait pour Lydia une expérience de scolarisation au moins dans son enfance qui serait, justement, sous le signe de moins de contraintes possibles »

Ainsi, contrairement aux enquêtés qui ont connu une socialisation primaire (familiale) plus radicalement contre-culturelle (profils 2 et 6 notamment), Lydia et ses homologues sont mieux préparés à défendre leur altérité et à s'acculturer à l'enseignement secondaire. Pour le dire plus simplement : la conscience de son altérité rend plus aisée, moins déchirante, la confrontation aux cadres de socialisation secondaires.

- *Trajectoire scolaire et militante : la gestion de la dyssocialisation par le retournement du stigmat*

Alors que les enquêtés du 2<sup>ème</sup> profil (et du 6<sup>ème</sup>) sortent de l'école Vitruve avec d'importantes lacunes dont ils pâtissent toute leur scolarité, la grande majorité des futurs militants s'adapte très vite au collège. Lydia est ainsi une excellente élève, élue déléguée de classe à plusieurs reprises au collège Vitruve (comme une majorité des enquêtés du profil). Si elle déclare néanmoins se sentir différente des collégiens puis des lycéens non issus de Vitruve, du fait de son éducation et de sa scolarisation primaire, elle dit ne jamais avoir souffert de cette altérité, et semble au contraire en avoir été fière. Comment expliquer que certains enquêtés vivent leur altérité comme un stigmat alors que d'autres la vivent sur le mode de la fierté ? Les facteurs explicatifs sont multiples mais il est certain qu'être de bons voire de très bons élèves, influe sur la manière de gérer leur dyssocialisation et donc sur la suite de leur trajectoire. Or le capital culturel des parents joue ici un rôle important. En effet, il semble plus aisé pour ceux qui réussissent scolairement – consacrés par l'institution – de « retourner le stigmat » de leur marginalité sociale, tandis que pour ceux qui échouent, cette dyssocialisation sera plus facilement vécue comme un stigmat de plus. Ceux-là cherchent à refouler leurs dispositions contre-culturelles et aspirent au conformisme pour écarter le stigmat alors que le coût de l'anti-conformisme sera bien moins élevé pour celles et ceux qui, à l'image de Lydia ou Loïc ont gagné la reconnaissance de l'institution scolaire.

Le besoin de reconnaissance et de légitimation de la part d'institutions consacrées ne s'oppose donc pas (contrairement à ce que l'on aurait pu penser) à une posture de revendication de son altérité sur le mode du retournement du stigmat, l'équilibre instable et jamais résolu entre ces deux postures étant même caractéristique des enquêtés du profil.

Lydia entre au lycée de son secteur après quatre années au collège Vitruve<sup>48</sup> où sur les conseils de son père elle a choisi l'anglais et l'espagnol comme langues vivantes, celui-ci lui ayant déconseillé le latin et l'allemand. On retrouve ici le refus parental des stratégies scolaires élitistes. De la même manière, quand Lydia apprend à son père qu'elle a déposé un dossier pour faire sa classe de Terminale à Henri IV, celui-ci ne l'y encourage pas particulièrement :

« Quand je lui ai dit que je voulais aller à Henri IV, lui, m'a dit : « tu fais ce que tu veux » (*elle rit*) libre à toi... Rien quoi ! Ni c'est bien, ni c'est mal, complètement neutre, trop d'ailleurs... Je crois que j'aurais bien aimé avoir un retour... »

C'est parce que Lydia envisageait alors de faire une hypokhâgne qu'elle décide d'aller en Terminale à Henri IV, « pour avoir un avant goût », mais également pour suivre une amie dont elle est tombée amoureuse. Elle obtient son baccalauréat avec la mention assez bien et s'inscrit finalement à l'université en histoire (l'élitisme du lycée Henri IV l'ayant découragée d'entrer en classes préparatoires), sans projet professionnel précis si ce n'est un intérêt pour le journalisme.

- *Voyage en Amérique latine, sur les traces (partiellement contestées) de son père*

Après l'obtention du Deug d'histoire, Lydia prend une année pour voyager et part au Mexique. Elle se retrouve ainsi en 1994 dans la région du Chiapas en pleine effervescence zapatiste. Politisée mais dépourvue d'expérience militante, Lydia fait des rencontres importantes qui la poussent à questionner son héritage politique, chose qu'elle n'avait jamais faite jusque là :

« J'ai rencontré deux personnes qui m'ont marquée : une femme qui était coordinatrice d'un programme d'alphabétisation et de développement rural pour les communautés indiennes du Chiapas, qui était réformiste et qui donc s'opposait à ce qu'avait fait l'EZLN<sup>49</sup>. Et j'ai travaillé dans une mission catholique avec des enfants des rues auprès du prêtre qui s'occupait de la mission et qui était un type extraordinaire, charismatique, qui m'a vachement marqué, qui était marxiste, mais très très catholique enfin prêtre quoi ! (*elle rit*) »

---

<sup>48</sup> Le collège Vitruve se situe, à cette époque, dans le même ensemble de bâtiments que l'école Vitruve, mais contrairement au primaire, le collège n'est pas expérimental. Sa réputation scolaire est assez mauvaise si bien qu'une majorité d'enquêtés poursuivent leur scolarité dans d'autres collèges (notamment dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement).

A dix-neuf ans, Lydia vit ce qu'elle appelle une « vraie crise mystique », se documentant sur l'ensemble des religions et se posant des questions existentielles sur le « sens de la vie », remettant en cause le matérialisme dont elle a hérité. Le fait même que Lydia se pose ces questions sur le continent où son père, chargé des relations avec l'Amérique latine au sein de la LCR, a beaucoup voyagé et a hésité, un temps, à « tout laisser tomber pour aller vivre au Nicaragua auprès des sandinistes », souligne les affinités qui peuvent exister entre engagements religieux et engagements politiques, affinités que nous avons longuement détaillées dans le premier chapitre<sup>50</sup>, mais qui se rejouent ici à la deuxième génération<sup>51</sup>.

De retour en France, après quelques mois de ré-acculturation à un contexte socio-culturel où la religion est bien moins prégnante qu'en Amérique latine, Lydia clôt sa quête de biens de salut sur un constat d'inadéquation entre ses aspirations et l'offre religieuse. Elle précise par ailleurs en entretien que la conversion aurait été trop coûteuse<sup>52</sup> : « croire en un Dieu remettait trop profondément en question qui j'étais, les bases sur lesquelles je m'étais construite...Du coup ce n'était pas possible (elle rit) ». Mais le besoin d'être engagée pour se réaliser a été intériorisé profondément et continue à travailler Lydia dans les années suivantes.

- *Tentatives infructueuses de militantisme dans des organisations « trop proches » de celles dans lesquelles leurs parents ont milité*

Plusieurs enquêtés de ce profil partagent des premières expériences militantes plus ou moins heureuses dans des organisations politiques proches de celles dans lesquelles leurs parents ont milité<sup>53</sup>. C'est le cas de Loïc qui entre à l'Unef-Id puis à SOS-Racisme suite aux mouvements

---

<sup>49</sup> Il s'agit de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale.

<sup>50</sup> Cf. également Pagis J., « La politisation d'engagements religieux. Retour sur une matrice de l'engagement en Mai 68 », *Revue française de science politique*, à paraître en 2009.

<sup>51</sup> Lydia part d'ailleurs travailler bénévolement dans le mouvoir de Calcutta deux ans plus tard, entourée de sœurs. Ces aspirations aux voyages, analysées pour les « soixante-huitards », se rejouent ainsi à la deuxième génération, sous des formes distinctes. Les travaux de Johanna Siméant qui montrent que les missions humanitaires attirent un public « qu'on aurait pu imaginer il y a trente ans se diriger vers une activité explicitement politique » et nos résultats invitent donc à (re)penser les multiples articulations entre engagements religieux et engagements politiques et à travailler pour cela sur les pratiques militantes et la transmission de dispositions à l'engagement davantage que sur la « foi » et/ou les convictions politiques. Cf. également Zunigo X., *Volontaires chez Mère Teresa. "Auprès des plus pauvres d'entre les pauvres"*, Paris, Belin, 2003.

<sup>52</sup> On observe dans quelques familles enquêtées un déplacement des dispositions à s'engager : de la sphère politique (pour les parents) à la sphère religieuse (pour les enfants), et c'est alors le bouddhisme qui capte l'intérêt de ces derniers.

<sup>53</sup> Les parents du seul enquêté ayant milité durablement à la LCR (Jérôme était au bureau politique de la LCR après de nombreuses années de militantisme et il est aujourd'hui membre de la direction du NPA) n'ont jamais été membres de la Ligue. Ils n'ont pas participé à l'enquête, mais nous savons par leur fils qu'ils étaient militants à la Gauche Prolétarienne dans les années postérieures à Mai 68. Le cas de Jérôme est exemplaire des formes de

lycéens de 1986, avant d'adhérer aux JCR puis à la LCR, où ses parents ont milité dans les années 1970. Il quitte la LCR après deux années, préférant s'investir à DAL :

« J'aimais cent fois plus ce que je faisais à DAL que ce que je faisais à la Ligue pendant un ou deux ans avant... T'avais des résultats concrets, t'avais une relation avec les gens : j'ai eu des expériences humaines très fortes avec les familles ; et puis des responsabilités aussi du coup. Et puis y'avait un début, et une fin à ce truc là : moi j'aime bien les mouvements; par contre, ramer pendant des années, traverser des tunnels et tout, non, c'est pas mon truc ça, il en faut hein, mais nous on a vu nos parents là-dedans, on les a vus y croire très profondément, on les a vus y consacrer, voire y sacrifier toute une partie de leur vie, et pour beaucoup moins que ce qu'ils attendaient, donc les « grands soirs » complètement idéalisés, c'est pas notre truc ! »

Julian, dont la mère milite chez les Verts depuis la création du parti<sup>54</sup>, a été membre des Verts quelques années puis a préféré rejoindre la Confédération Paysanne<sup>55</sup> et les faucheurs volontaires d'OGM aux côtés desquels il a davantage le sentiment « d'agir » et Lydia parle également de cette impossibilité de reproduire à l'identique des engagements parentaux :

« Ca serait incestueux pour moi d'adhérer à la LCR ! (*elle rit*) Je connais tout le monde, mais je les connais d'une manière qui n'est pas militante a priori, donc ça serait hyper bizarre de me retrouver à militer avec des gens que j'ai rencontrés parce que c'étaient des potes de mon père qui venaient bouffer à la maison et qu'on partait en vacances ensemble ».

En ayant recours au terme d'inceste pour signifier l'impossibilité de reproduire à l'identique le militantisme paternel, Lydia exprime le sentiment largement partagé par d'autres enquêtés d'une nécessité de se réapproprier un héritage politique au travers d'engagements militants qui fassent sens par rapport à leurs propres trajectoires et par rapport au contexte socio-politique des années 1990. Or il s'agit d'un état de l'offre politique très différent de celui des années 1970 et d'un contexte socio-économique incomparable, marqué par un taux de

---

reproduction de figures militantes idéal-typiques des années 1970: on peut en effet le qualifier d'« établi de la deuxième génération » puisqu'il a arrêté ses études après avoir obtenu une licence de sociologie, pour devenir cheminot (tout en militant très activement à la LCR).

<sup>54</sup> Françoise, née en 1948, est fille d'un médecin et d'une enseignante agrégée de lettres, catholiques et conservateurs sur le plan politique. Enseignante en collège, elle est actuellement membre du bureau politique des Verts.

<sup>55</sup> Julian, né en 1973, a fait des études d'urbanisme et d'aménagement jusqu'à l'obtention du DESS (aménagement et développement). Après avoir été agent de développement dans une association et chargé de mission pour une communauté de commune, Julian s'est retrouvé au chômage. Il est actuellement en cours de reconversion pour devenir paysan. On retrouve ici une forme de retour à la terre dans la deuxième génération, consécutive au déclassement.



chômage élevé, un déclassement structurel de la jeunesse<sup>56</sup>, et une forte dévalorisation des engagements partisans à l'extrême gauche.

Les scores du Front National aux élections présidentielles de 1995 (15%) et l'ampleur des mouvements sociaux de 1995 sont des éléments déclencheurs de l'entrée dans le militantisme de nombre d'enquêtés nés au milieu des années 1970, comme l'ont été les mouvements lycéens de 1986 et l'émergence de SOS-Racisme pour leurs aînés de quelques années<sup>57</sup>. Lydia adhère à Ras'l'Front en 1996, alors qu'elle est inscrite en maîtrise d'histoire à la Sorbonne :

« Je rentre à Ras'l'Front parce que voilà, là encore c'est pareil, j'ai été quand même assez formatée, donc je sais que Scalp, c'est des anars (*elle rit*), SOS-Racisme, c'est plutôt socialiste donc c'est comme ça que je choisis Ras'l'Front, plus proche de mes opinions. »

Sa compétence politique s'exprime ici dans la capacité à situer les différentes organisations antiracistes dans l'univers militant. Elle ne milite cependant que quelques mois à Ras'l'Front, ne s'y sentant pas à sa place :

« Je ne m'y sentais pas particulièrement à l'aise, j'y retrouvais toujours les mêmes! Y'avait plein de militants LCR... Je n'y arrivais pas : j'ai tellement baigné dans un milieu militant, d'extrême gauche, que j'en connais aussi tous les revers, et je suis hyper critique : y'a plein de choses qui m'exaspèrent, je trouve que les querelles de chapelles, tous les petits conflits qu'il peut y avoir entre micro-mouvements, ça m'exaspère...»

Tout se passe comme si le fait d'avoir été spectateurs, enfants, des coulisses d'organisations politiques comparables, nuisait à l'*illusio* nécessaire pour s'y investir. En effet, s'ils héritent d'une éthique de l'engagement, ils ont également intériorisé une forme de désenchantement vis-à-vis du fonctionnement de ces organisations et se trouvent face au paradoxe pragmatique suivant : ils n'envisagent pas leur vie sans engagement mais leurs héritages contribuent à l'élévation du coût d'entrée et de maintien dans le militantisme.

---

<sup>56</sup> Cf. Louis Chauvel : « Par rapport à ses parents, la génération née vers 1945 a bénéficié (...) du mouvement montant d'un ascenseur social fonctionnant à plein régime. En revanche, pour [ses] propres enfants, nés vers 1975, ces conditions d'ascenseur social sont plus souvent compromises » in. *Le destin des générations. op. cit.*, p. XVI ; cf. également : Baudelot C., Establet R., *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998, op. cit.*, ainsi que les travaux de Camille Peugny.

<sup>57</sup> Tous les enquêtés de ce profil nés entre 1969 et 1973 commencent ainsi à militer au sein de SOS-Racisme.

- *Enseigner auprès d'élèves en difficulté, une profession (militante) qui laisse le temps de militer*

Lydia arrête ses études universitaires après avoir obtenu sa maîtrise d'histoire, pour devenir professeure des écoles auprès de jeunes en difficulté scolaire. Elle justifie cette orientation professionnelle par son désir d'indépendance économique d'une part mais également par sa propre expérience, enchantée, de l'école primaire, ainsi que par la dimension militante qu'elle veut donner à sa profession :

« L'envie de travailler avec les enfants, ça m'est venu au Mexique, parce que j'ai travaillé dans une mission catholique avec des enfants des rues, et c'était assez intense (...) Et là, j'ai voulu travailler en SEGPA<sup>58</sup> avec des enfants et ados en difficulté ».

Or le choix de l'enseignement dans le primaire ou le secondaire n'est pas anodin et réunit une grande majorité des héritiers militants comme l'atteste la proximité de la variable « class-moy-enseign » sur le plan factoriel avec l'ensemble des variables relatives au militantisme des enquêtés (« a-déjà-milité », « Manifeste-beaucoup », « intérêt-politique++ », vote Extrême gauche ou PC ou enfin « héritent-dispo-engagmt »). Il faut y voir plusieurs influences :

- tout d'abord, nombre de ces enquêtés ont des parents enseignants ;
- ensuite, ils ont intériorisé, enfants, une défiance vis-à-vis du monde des entreprises et plus largement du secteur privé et du principe de hiérarchie qui le sous-tend, héritant au contraire d'une vision valorisante du secteur public ;
- ils héritent enfin, d'une perception de la vie sociale dans laquelle le travail n'est pas une valeur centrale et encore moins une source de libération voire de bonheur comme l'expliquait Olivier (*cf. supra*) ou comme le déclare encore Lydia :

« Ma vie professionnelle, ce n'est pas la chose la plus importante donc je préfère m'investir ailleurs... Enfin, je ne dis pas que mon métier ne m'importe pas, bien sûr que non, mais je n'ai jamais eu le sentiment que je me réaliserais complètement dans mon activité professionnelle. »

Plutôt que de s'orienter vers des niches du marché du travail dans lesquelles ils pourraient se sentir « à leur place » ou, autrement, dit qui seraient ajustées à leurs dispositions contre-culturelles, les enquêtés de ce profil investissent des professions moins marginales dans le marché du travail mais qui leur laissent le temps nécessaire pour militer, activité première dans les modèles de réalisation de soi dont ils ont hérités.

Il n'est pas très étonnant que « l'ambition professionnelle » ou le fait de « faire carrière » soient des principes absents des modèles de vie qui leur sont transmis dans la mesure où leurs parents ont, en leur temps, fait passer ceux-ci après leurs activités militantes, le cas de Gérard devenant permanent à la LCR avec un diplôme d'ingénieur de l'École Centrale étant en cela archétypique. Mais c'est également le cas du père de Rémi qui fait le choix d'enseigner au lycée alors que ses diplômes lui permettaient d'entrer dans le supérieur et d'y mener une carrière d'enseignant chercheur au début des années 1970 ou de la mère de Julian qui explique dans son questionnaire qu'enseigner au collège était la seule profession qui lui permettait de « militer à haute dose tout en gagnant [s]a vie ».

Là où des professions artistiques pouvaient constituer un espace de résolution des tensions inhérentes à leur dyssocialisation (profil 2), le militantisme est ici la posture permettant de dénouer un certain nombre de contradictions identitaires et de donner sens à une trajectoire. Encore faut-il que ces héritiers épousent des causes où ils aient le sentiment d'agir, ajustées à leurs dispositions à l'engagement et valorisées au sein de leurs différents groupes de pairs. Lydia trouve ainsi sa « place » au sein des « Panthères roses », une association féministe homosexuelle située à l'extrême gauche:

« La difficulté c'est que je trouvais que c'était vachement bien ce qu'il s'était passé dans ces années là, en 68, et je trouvais que l'engagement militant de mes parents, c'était quelque chose de vachement attirant et positif, qui donnait sens à leur vie ; après, c'est sûr que j'avais beaucoup de mal à me réapproprier les choses. (...) Quand j'étais en Amérique du sud, je me suis reposé la question du militantisme, mais par rapport à quelque chose qui me tiendrait plus à cœur d'un point de vue personnel: essayer de me réapproprier le militantisme comme quelque chose qui m'appartienne en propre, et donc les sujets qui me tiennent le plus à cœur, c'est la condition de la femme, et la place des homos dans la société (...) Et aux Panthères Roses, c'est la première fois que j'ai l'impression d'avoir trouvé une manière de m'investir qui me convienne, là je suis vraiment à 100%, enfin, ça correspond exactement à ce que je veux dire dans ce monde (*elle rit*) parce que c'est pas limité à la cause des femmes ou des homos, on se positionne sur tout un tas de sujets politiques... Donc ouais, je suis hyper investie »

Cet extrait souligne toute l'importance de l'engagement parental dans l'intériorisation d'un principe de responsabilité militante mais il souligne également le poids qu'il peut constituer pour des héritiers qui ne trouvent pas forcément d'offre politique équivalente à celle qui a permis l'épanouissement de leurs parents. Si le militantisme peut être épanouissant, avoir

---

<sup>58</sup> Section d'enseignement général et professionnel adapté.

intériorisé la nécessité de militer dans un contexte où l'offre manque peut devenir une entrave. Nombres d'enquêtés des profils 3 et 4 déclarent ainsi avoir souffert, ou souffrir du contexte de dévalorisation des engagements politiques dans lequel ils ont grandi, du manque d'élan collectif et/ou du sentiment d'impuissance face à un système capitaliste mondialisé sur lequel il leur semble de plus en plus difficile d'agir.

Il faut dire ici que ces enfants de militants n'ont pas éprouvé le sentiment d'ouverture du champ des possibles qu'ont connu leurs parents et qui a joué un rôle de socialisation de renforcement des convictions militantes, fonctionnant en quelque sorte comme une preuve de la fragilité d'un système politique qu'ils croyaient jusque là immuable. La deuxième génération hérite ainsi de la croyance mais sans avoir éprouvé l'indétermination (provisoire) des possibles, souffrant ainsi du faible écho que peuvent trouver leurs aspirations auprès de leurs contemporains. Si Lydia réussit, après plusieurs tentatives de militantisme infructueuses, à trouver un espace militant qui lui corresponde et lui permette de dire ce qu'elle voulait dire<sup>59</sup>, on perçoit le coût que représente(ra)it chez ces enquêtés une vie sans militantisme. Alors qu'on s'attache habituellement à mettre en évidence les coûts et rétributions du militantisme en référence à une norme implicite d'absence d'activités militantes, ces enquêtés nous invitent à retourner le problème et à poser la question qui fait sens pour eux : celle du coût de l'absence d'activités militantes. Autrement dit, ils héritent d'une norme d'épanouissement personnel par le militantisme, comme l'explique à sa manière Olivier :

« C'est sûr qu'on est différents et qu'on en chie plus que les autres à se poser toutes ces questions et à vouloir changer les choses...Dès fois, franchement, j'aimerais bien avoir un petit boulot de merde, une maison, une voiture, un chien, une femme, des enfants, penser à rien, regarder la télé et le match de foot : dès fois j'me dis que ça serait p't'être mieux, plus reposant...mais c'est juste impossible, je ne conçois pas ma vie sans le militantisme ! »

De la même manière que certains acteurs sociaux doivent travailler pour être heureux, ces enquêtés doivent participer à transformer un ordre social et politique qu'ils conspuent pour l'être.

---

<sup>59</sup> Jacques Lagroye et Johanna Siméant proposent de rendre compte de l'usage de termes bien éloignés du vocabulaire sociologique – comme celui de *bonheur* – que les enquêtés emploient pour parler de leurs rôles sociaux, comme ceci : « Si l'on veut comprendre ce qui se passe dans les rapports des individus à leurs rôles sociaux, on ne saurait tenir pour secondaire ce sentiment d'intense satisfaction que leur apporte l'appartenance à une institution, lorsque celle-ci leur permet d'agir comme ils désirent agir, ou –mieux – d'être ce qu'ils veulent être », in. Lagroye J., Siméant J., « Gouvernement des humains et légitimation des institutions », *art. cit.*, p.

Souvent surqualifiés pour les professions qu'ils exercent, ces militants mettent leurs connaissances et compétences universitaires (dans le domaine des SHS pour nombre d'entre eux) au service d'un militantisme hautement qualifié, au sein de réseaux militants hybrides rassemblant activistes, intellectuels, chercheurs et précaires, participant ainsi à la (re)définition d'une posture d'intellectuel engagé à l'heure où cette figure a perdu le crédit social qu'elle avait. Lydia participe ainsi à un collectif situé à la frontière des champs universitaire et militant, sur la question du genre :

« Je participe à un groupe de réflexion et d'intervention sur la question du genre : on va faire des micro-trottoirs, des petits films, être en interaction avec les gens : là on écrit un questionnaire pour essayer de déconstruire le genre dans la tête des gens et essayer de trouver des questions qui les interrogent sur leurs certitudes, qui remettent en question un peu tout ça »

De la même manière, Gaël (*cf.* Encadré 4 ci-dessous) a longtemps animé un réseau consacré à la sociologie de Pierre Bourdieu qui rassemblait étudiants, chercheurs et militants et posait la question des usages militants de la sociologie critique.

#### **Encadré 4 : Gaël, De l'usine à la fac en passant par Bourdieu<sup>60</sup>**

Né en 1968, Gaël est le frère aîné de Fleur (*cf.* profil 3). Après avoir été scolarisé à l'école Ange-Guépin, Gaël connaît d'importantes difficultés scolaires au collège et il est orienté en BEP à la sortie de la 3<sup>ème</sup>. Il en veut énormément à ses parents (et plus particulièrement à son père, François) de ne pas l'avoir aidé dans sa scolarité et les juge responsables de son déclassement. En formation par alternance, il se rend rapidement à l'évidence que le travail à l'usine n'est pas fait pour lui et il se met à lire des livres de philosophie « pour échapper à son quotidien »<sup>61</sup>. Son cheminement intellectuel d'autodidacte le mène à découvrir quelques temps plus tard l'œuvre de Pierre Bourdieu, dont la lecture va radicalement infléchir sa trajectoire sociale. Il en fera d'ailleurs part au sociologue, dans une lettre envoyée en 1998, alors qu'il est inscrit en thèse de sociologie après avoir passé l'ESEU<sup>62</sup> à 24 ans et suivi un cursus de sociologie à l'université de Nantes. Le jour de l'entretien, Gaël me montre la réponse de Pierre Bourdieu à sa lettre (qu'il connaît par cœur) : la place qu'elle occupe dans son lieu de vie – scotchée sur la vitre d'une bibliothèque bien en vue dans la pièce principale de sa maison – est à l'image de celle du sociologue dans la trajectoire de Gaël. Voici quelques extraits de cette lettre envoyée à Pierre Bourdieu :

« En 1987, à la suite d'une scolarité « problématique » qui m'avait mené involontairement en lycée professionnel, mes débuts à l'usine comme apprenti ouvrier m'ont curieusement tourné vers des plaisirs culturels bien éloignés du caractère de la formation professionnelle que je recevais au sein de mon entreprise. Un sentiment de déclassement social et de désillusion étaient à l'origine de mon engouement pour la lecture pendant mes temps de loisirs et mes moments de pause à l'usine (...) Mon expérience du travail ouvrier (chaîne et autres

<sup>60</sup> Nous reprenons ici le titre que Gaël a donné à un document qu'il a mis en ligne sur un site internet dédié à la sociologie de Pierre Bourdieu.

<sup>61</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Gaël dans une commune proche de Nantes, le 06/06/2006.

<sup>62</sup> Examen spécial d'accès aux études universitaires.

activités d'exécution) provoquait en moi une souffrance sociale qui me mettait en porte à faux avec cet univers industriel dans lequel je me sentais durablement condamné à rester. (...)

Un peu plus tard, tout un travail autodidactique m'a beaucoup aidé pour comprendre le sens de ma trajectoire sociale et les multiples formes de domination et de ressentiment que j'observais chez mes camarades scolaires et, ultérieurement, chez mes collègues de travail. (...) Il m'a fallu batailler dur pour comprendre quelques fragments de « La critique de la raison pure » (...) des textes de l'école de Francfort, de Foucault... Plus proches de mes propres expériences je lisais Simone Weil (« La condition ouvrière »), Robert Linhart (« L'Établi »). Chez moi ou à l'usine, pendant mes courts moments de pause, je m'astreignais à un exercice presque ascétique de lectures philosophiques. Je revois encore tous mes efforts, parfois désespérés pour me familiariser avec la « haute » réflexion ; on m'en dissuadait, « tu n'es pas fait pour les études » pensait-on dans mon entourage. Une anecdote me revient sur mon lieu de travail (1989) : habillé en bleu, les mains graisseuses, j'eus le culot de rédiger l'introduction d'un sujet de philo (destiné au professeur de ma sœur, alors en terminale) sur un petit carnet de notes, et sous les yeux de techniciens affairés aux réglages d'une presse à injection qui pensaient très naturellement que je m'intéressais à leur manière de travailler. J'étais là et ailleurs.

Enfin, il y eut un jour ce petit livre de Ferry – Renault, « La pensée 68 » que j'avais acheté un peu par hasard. Non sans mal, je m'étais mis à le lire et à découvrir votre existence. (...) Ce fut pour moi, en dépit de toutes les difficultés que j'éprouvais à vous lire, une véritable « révélation ». (...) Toutes les analyses que vous proposiez dans « La distinction » m'ont aidé à repenser la manière dont je percevais les univers sociaux que je fréquentais depuis mon enfance. (...)

Par « un effet de révélation », vos écrits m'ont conduit à reprendre des études à l'âge de 23 ans et à poursuivre une scolarité universitaire sans trop de difficultés jusqu'au troisième cycle. (...)

Il m'a fallu être un dominé (je ne peux être que très sensible, voire révolté, face à toutes ces misères de position propres aux « précaires » qui ne seront jamais comprises par les représentants des pouvoirs publics, des syndicats traditionnels, des univers intellectuels mondains) pour me rendre compte qu'une théorie de l'acteur enfermées dans une vision scolastique à la Ferry – Renault, ou à la Rawls, pour ne citer qu'eux, relèvent d'un confort cynique, d'une profonde ignorance des conditions de production des rapports sociaux. (...)

Pour finir, je tiens à vous dire que ma trajectoire sociale est le produit de votre lecture et, tout en continuant à vous lire, je vous en remercie infiniment. »

Nous avons montré dans le premier chapitre de la thèse comment la lecture des premières œuvres de Pierre Bourdieu avaient pu avoir « l'effet de révélation » dont parle Gaël et contribuer à la socialisation politique de nombreux intellectuels de première génération enquêtés : on voit ici comment cette sociologie critique entre en résonance avec les préoccupations d'acteurs dont la trajectoire est marquée par la mobilité sociale (ascendante ou descendante comme c'est le cas ici) ou plus largement encore par le déplacement. En effet, quand Gaël dit « j'étais là et ailleurs », il résume ce qu'une majorité des enquêtés de la deuxième génération ressent et exprime au fil des entretiens : le sentiment d'être dé-placés, qu'ils soient ou non déclassés. Les affinités sont grandes entre la réflexivité induite par une position de déplacé, la sociologie critique du dévoilement et la critique sociale par diverses formes de militantisme, et les frontières bien souvent labiles et perméables. C'est ainsi que Gaël fait sa maîtrise et son DEA de sociologie sur le syndicalisme étudiant et les parcours de jeunes militants nantais, qu'il vote pour la LCR et se syndique à Sud au cours de ses études, posture militante et réflexive lui permettant de penser/panser les tensions inhérentes à la dissonance des dispositions intériorisées dans les milieux habituellement étanches qu'il a fréquentés (éducation très libre et parents jugés « absents », scolarisation contre-culturelle, collège classique et humiliation de l'échec scolaire, orientation en filière technique inadaptée à ses aspirations, travail en usine et lectures universitaires aux côtés d'ouvriers avec lesquels

---

<sup>63</sup> Extrait d'un courriel reçu le 15/12/2008.

<sup>64</sup> Ce profil mêlant postures réflexive et militante semble assez largement généralisable (au-delà des quelques enquêtés qui l'incarnent) au vu des discussions que j'ai pu avoir autour de l'enquête avec de jeunes chercheurs en sociologie ou en science politique qui se sont révélés être des « enfants de soixante-huitards » travaillant sur le politique. Pour n'en citer que quelques-uns, cette posture est (ou a été) celle d'Hélène Combes, de Sandrine Garcia, de Virginie Linhart, de Joël Gombin, de Bibia Pavard, d'Etienne Pénissat, de Johanna Siméant, et, bien entendu, de moi-même.

il ne partage ni les mêmes origines sociales ni les mêmes préoccupations, reprise tardive d'études et décalage générationnel avec les étudiants, etc).

Gaël n'a pas terminé sa thèse (pour de multiples raisons, notamment financières) et après des expériences d'enseignement précaires comme formateur contractuel à l'université et dans différentes écoles de travailleurs sociaux (entre 2001 et 2005), il s'est reconverti pour devenir éducateur spécialisé et a suivi pour cela une formation au cours de laquelle il s'est à nouveau senti déplacé, qualifiant cette nouvelle expérience du déclassement d'« épreuve morale difficile »<sup>63</sup>.

Si la trajectoire de Gaël est assez singulière au sein du corpus enquêté, elle nous semble néanmoins incarner la posture réflexive que l'on retrouve chez de multiples « enfants de soixante-huitards » devenus enseignants chercheurs à l'université dans le champ des SHS<sup>64</sup>, travaillant sur des sujets de recherche qui ne sont pas sans liens avec leurs héritages politiques.

#### 4) Le lointain écho de Mai 68 : profil d'enfants de « soixante-huitards » qui ne se sentent pas « héritiers »

Le cinquième profil que distingue l'analyse par classification est celui qui rassemble le plus grand nombre d'enquêtés (un quart du corpus), ceux-ci se situant dans le cadran Nord-Ouest du plan factoriel (cerclé de rose sur le schéma).

<b>Encadré 5 : Description statistique de la 5<sup>ème</sup> classe</b>					
CLASSE 5 / 7					
V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
	25.90 CLASSE 5 / 7				
6.63	60.38	74.42	31.93	Pas-mil+pa-pol-edu	Éducation et militantisme
5.70	45.68	86.05	48.80	Pas vraiment	Incidences engagement parental
5.49	49.25	76.74	40.36	Éducation libérale	Modèle éducatif
4.68	54.55	55.81	26.51	Nés-après-1974	Age
4.06	41.89	72.09	44.58	Non	Héritier de 68 ?
3.85	47.06	55.81	30.72	Très peu	Discussions politiques en famille
3.48	33.62	90.70	69.88	Non	Expérience militante ?
3.48	32.28	95.35	76.51	Pas déclassés	Déclassement ?
3.32	41.27	60.47	37.95	Manifeste-jamais	Manifestent
3.14	38.16	67.44	45.78	Dyss-pas-souff	Dyssocialisation
2.75	43.90	41.86	24.70	Class-moy-non-enseig	Profession-enfants
2.67	42.22	44.19	27.11	Peu	Intérêt politique ?
2.56	37.31	58.14	40.36	PS	Partipol-vote
-3.30	5.41	4.65	22.29	Hérit-dispo-engmt	Incidences engagement parental
-3.30	5.41	4.65	22.29	Hérit-méfian-orga	Incidences engagement parental
-3.39	5.26	4.65	22.89	Déclassés	Déclassement ?
-3.48	8.00	9.30	30.12	Oui	Expérience militante ?
-3.74	0.00	0.00	16.87	Classes-pop	Profession-enfants
-4.06	13.04	27.91	55.42	Oui	Héritier de 68 ?
-5.56	1.75	2.33	34.34	Nés-avant-68	Age
-6.95	1.35	2.33	44.58	Educ-contre-culturelle++	Modèle éducatif

### a) Age, éducation reçue et trajectoires parentales

Il s'agit tout d'abord de la sous-population la plus jeune du corpus d'« enfants de soixante-huitards », regroupant des enquêtés nés pour la plupart après 1974, qui entrent donc à l'école primaire au début des années 1980. Leurs parents n'ont pas (ou plus) d'activités politiques dans leur enfance et ne participent pas (ou plus) à la rénovation critique de la vie quotidienne. Autrement dit, si les événements de Mai-Juin 68 ont pu avoir des incidences (politiques, professionnelles et privées) sur les trajectoires de leurs parents, celles-ci ne sont plus très prégnantes au moment où ces enfants naissent et grandissent. D'où leur difficulté à se définir comme des « héritiers de 68 » (seuls ¼ d'entre eux se définissent comme tels), difficulté renforcée par l'absence de discussions politiques régulières en famille et leur relative ignorance des formes de participation parentales à Mai 68. On pourrait penser à ce stade que leurs parents ont faiblement participé aux événements de Mai 68 et que ces événements n'ont eu aucune incidence sur leurs parcours ultérieurs ; mais ce n'est pas le cas, et l'arrivée tardive des enfants est ici déterminante. Parmi les parents qui partagent leur jeune âge en 1968 (quasiment aucun n'est alors majeur<sup>65</sup> et la plupart d'entre eux sont même nés au début des années 1950), on peut distinguer trois types de trajectoires parentales :

- Un premier profil correspond aux enquêtés issus des classes supérieures (et moyennes), catholiques et de droite, nés après 1948, qui se politisent avec Mai 68, proches du PSU (voire de l'extrême gauche) et qui connaissent comme principales incidences de leur participation peu active aux événements : des engagements dans le secteur social avec une éventuelle activité syndicale à la CFDT, une participation (là aussi peu active) aux mouvements féministes et une relative sensibilisation à l'écologie<sup>66</sup>.

Marie-Hélène, née en 1948, est fille d'un amiral, catholique pratiquant de droite et d'une mère au foyer issue d'une famille bourgeoise. Elle est plus spectatrice qu'actrice en Mai 68, mais elle fait remonter à cette date sa conscience politique de gauche et déclare dans son questionnaire : « grâce à 68 j'ai songé à travailler et me suis orientée vers l'éducation ». Elle s'inscrit en sciences de l'éducation à l'université de Vincennes dès l'année suivante et fait de l'alphabétisation auprès de travailleurs immigrés, avant de devenir formatrice, libraire puis se réorienter vers l'éducation (elle est successivement institutrice puis professeur de mathématiques). Ses trois enfants : Julien (né en 1970), Pierre (né en 1974) et Noémie (née en 1978) appartiennent à ce profil.

---

<sup>65</sup> A cette époque, la majorité était encore fixée à 21 ans et concernait donc les personnes nées avant 1947.

<sup>66</sup> Ils appartiennent ainsi à la micro-unité de génération numérotée III.1 dans le chapitre 5.



- Un deuxième profil parental rassemble des enquêtés issus des classes moyennes, nés après 1948, qui se politisent avec Mai 68 et participent à diverses utopies communautaires peu politisées dans les années qui suivent (*cf.* chapitre 5, unité de génération III.2).

C'est le cas des parents d'Isis (née en 1978) : Patrick, né en 1951, fils d'instituteurs athées de gauche, occupe son lycée en 1968 puis se rapproche des indépendantistes bretons, vit une expérience de retour à la terre et de vie en communauté avec Joséphine (1954), la mère d'Isis, fille de petits artisans, avec laquelle ils vivent plusieurs années très marginales (refus du salariat, menuiserie itinérante, festivals de musique, drogues). Mais la naissance d'Isis déclenche la sortie de la marginalité et le reclassement de ses deux parents, Patrick devenant conducteur de travaux, Joséphine ayant un reclassement plus chaotique (recruteuse puis chef d'équipe dans un service médico-social, avant de devenir serveuse dans un bar).

- Un dernier profil réunit des ouvriers issus des classes populaires (profil nantais principalement) qui participent à Mai 68 à l'usine, de la même manière qu'ils ont participé à d'autres mouvements de grève et sans incidences significatives sur leurs trajectoires ultérieures.

C'est le cas de Mme Rouet, née en 1949, fille d'ouvriers athées de gauche, qui participe à l'occupation de l'usine Beggy où elle est ouvrière en 1968. Elle se syndique à la CGT dans les mois qui suivent, rejoignant en cela son mari, ajusteur, qui y est syndiqué depuis quelques années. Mme Rouet arrête de travailler pour élever Ludovic (1972) et Laurent (1976), et reprend le travail en 1990, adhérant alors au PCF.

Les stratégies parentales de scolarisation sont ici sensiblement différentes des profils précédents. En effet, pour les parents du terrain nantais, ils inscrivent leurs enfants à l'école du secteur, découvrant après coup son fonctionnement différent. Et pour nombre des parents de l'école Vitruve concernés ici, on pourrait qualifier leur choix de scolarisation de « distinctif », certains expliquant dans leur questionnaire qu'il s'agissait d'un choix « branché » à l'époque, d'autres qu'ils hésitaient avec l'école Alsacienne. Autrement dit, il s'agit davantage de promouvoir la créativité et l'individualité de l'enfant, comme un « plus » par rapport aux écoles classiques que de leur faire connaître une socialisation primaire radicalement différente (*cf.* stratégies de différences de certains parents).

Malgré l'hétérogénéité manifeste de ces trajectoires parentales, elles se rejoignent sur deux plans qui concernent les enfants qui nous intéressent ici : ceux-là grandissent dans des environnements familiaux peu politisés et reçoivent une éducation libérale mais pas contre-culturelle, la politique n'ayant pas franchi le seuil de la sphère familiale (du moins après leur

naissance). On voit ici l'importance des « calendriers parentaux »<sup>67</sup> : des enfants dont les parents ont eu des trajectoires politiques assez dissemblables se retrouvent dans le même profil du fait de la date « tardive »<sup>68</sup> à laquelle ils naissent.

### **b) Trajectoires scolaires, professionnelles et comportements politiques**

Les enquêtés de ce profil héritent globalement des préférences politiques de gauche de leurs parents (ils votent PS ou Verts) mais ils se déclarent peu intéressés par la politique et leur participation politique se limite au vote. Ils gardent de bons voire de très bons souvenirs des écoles primaires dans lesquelles ils ont été scolarisés. Leurs parents suivent de près la leur scolarité, les aidant au besoin, et les scolarisant, pour certains, dans le privé par la suite.

Ce profil rassemble ainsi des enquêtés jeunes du corpus, et moins dyssocialisés que l'ensemble des précédents (profils 1 à 4), n'ayant pas (ou peu) connu de socialisation contre-culturelle dans le cadre familial. Si les trois quarts d'entre eux ne s'identifient pas à une catégorie d'« héritiers de 68 » c'est pour deux raisons principales : soit les événements de Mai 68 n'ont pas eu d'effets majeurs sur les trajectoires de leurs parents, soit ils sont nés après que ces incidences (non pérennes) aient eu lieu. Et quand on leur demande pourquoi ils se considèrent (ou non) « héritiers de 68 », leurs réponses allusives et peu argumentées soulignent le rapport distancié qu'ils entretiennent à un événement dont les répercussions sur leurs trajectoires ont été très indirectes et peu significatives :

« On en a tous hérité d'une manière générale : tolérance, ouverture d'esprit, liberté » ; « Je bénéficie de certains acquis de Mai 68 » ; « Je ne sais pas: je pense que oui mais je ne sais pas trop dire pourquoi » ; « Mon ouverture sur les autres » ; « Je dirais oui, mais c'est juste un ressenti » ; « c'est flou. J'ai vécu dans un milieu qui "transpirait" 68, mais je ne sais pas comment c'était auparavant »

Seule une toute petite minorité d'entre eux a des activités militantes et pour ceux qui en ont, il serait abusif de les expliquer par d'éventuels héritages politiques de Mai 68. En effet, Stéphane<sup>69</sup>, le fils d'Alain<sup>70</sup>, ouvrier pâtissier ayant participé à l'occupation de la biscuiterie nantaise en 1968, milite au PS depuis 2002 mais explique dans son questionnaire qu'il n'a

---

<sup>67</sup> Au sens du moment où les enfants sont conçus, relativement aux phases biographiques que traversent les parents.

<sup>68</sup> Non pas qu'ils soient nés dans les années 1980, mais dans le sens d'une arrivée des enfants « après la bataille », dans une phase biographique de reclassement des parents.

<sup>69</sup> Né en 1972, Stéphane est contrôleur de gestion.

jamais entendu parler de Mai 68 dans sa famille et très peu de politique. Et Léon, né en 1981 à Paris, militant au PS depuis 2004, se politise en 1995 par « opposition aux autres élèves du collège [*privé*] qui étaient presque tous pour Chirac »<sup>71</sup>.

Professionnellement, ils appartiennent aux classes moyennes et supérieures non enseignantes avec une surreprésentation des cadres du privé (notamment des ingénieurs informaticiens). Et s'il est un héritage dont ils semblent porteurs, c'est celui de l'engagement « social » : en effet, on a vu que nombre de leurs parents issus des classes supérieures catholiques ont investi au lendemain des événements de Mai-Juin 68 des professions du secteur social ou de l'animation, et leurs enfants sont relativement nombreux à être adhérents d'ONG humanitaires. C'est le cas de Noémie (la fille de Marie-Hélène, *cf. supra*) qui est aujourd'hui pharmacienne et adhérente de la Croix Rouge, de son frère Julien, ingénieur-conseil en gestion de l'énergie, membre d'Ingénieur Sans Frontière, ou encore de Valentin<sup>72</sup>, né en 1970, adhérent actif d'Amnesty International. Nicolas<sup>73</sup>, infirmier puériculteur a travaillé pour l'ONG Médecins Sans Frontières (MSF), s'expatriant à Tahiti, en Guadeloupe et au Niger pour plusieurs missions humanitaires ; il est également membre de Handicap International et travaille tous les étés auprès de jeunes diabétiques.

Il est donc difficile de parler d'héritages politiques de Mai 68 pour ce profil d'enquêtés et ce sont plutôt des opinions politiques de gauche et des dispositions à l'altruisme qui ont été transmises. On est donc à la limite de l'imposition de problématique en envoyant des questionnaires intitulés « Mai 68 en héritage ». Fabien<sup>74</sup> rejette d'ailleurs la catégorie d'« héritier de 68 » en précisant : « je ne serais pas nécessairement différent sans 1968 » et Cyprien<sup>75</sup> écrit en remarque de fin de questionnaire :

---

<sup>70</sup> La trajectoire d'Alain et sa participation aux événements de Mai-Juin 1968 sont analysées dans le chapitre 2.

<sup>71</sup> Extrait de son questionnaire. C'est nous qui avons précisé qu'il s'agit d'un collège privé.

<sup>72</sup> Les parents de Valentin (père enseignant et mère assistante sociale) correspondent au profil des enquêtés issus des classes moyennes et supérieures, catholiques et de droite, s'étant investi dans des professions du secteur social dans les années 1970.

<sup>73</sup> Nicolas est né en 1978. Sa mère, Annie, fille d'enseignants protestants, est une militante féministe active au cours des années 1970. Elle entre au Centre de Recherches Historiques de l'EHESS au début des années 1970, y rejoignant le groupe d'histoire des femmes, et elle est actuellement ingénieur d'études au CRH.

<sup>74</sup> Fabien, né en 1979 est fils d'un ingénieur et d'une enseignante en français. Il possède un DESS de psychosociologie et il est en Master Spécialisé (Bac+6) au moment de l'enquête.

<sup>75</sup> Né en 1971, Cyprien est fils d'un architecte DPLG et d'une restauratrice. Il est lui-même gérant d'une société d'informatique et possède le baccalauréat.

« Même si j'ai le sentiment que les événements de Mai 68 ou mon parcours à Ange-Guépin ont eu une certaine influence sur ma personnalité et mes opinions, tout cela reste tout de même très diffus...Je ne sais pas si je peux vous être très utile...bon courage ! »

S'il faut donc se garder de surinterpréter leurs trajectoires à l'aune de Mai 68 et si l'on ne peut parler ici d'incidences biographiques de Mai 68, on peut néanmoins signaler que cette deuxième génération vient confirmer la rupture politique (et religieuse) que leurs parents ont opérée avec leurs ascendants avec Mai 68 et qu'en cela ils héritent (inconsciemment pour certains) des incidences de Mai 68 sur les trajectoires politiques de leurs parents, en ancrant durablement à gauche des lignées familiales qui ne l'étaient pas avant 1968.

### 5) Quand l'échec scolaire et l'économie affective dégradée font obstacle à la transmission : profil de filles déclassées

Le sixième profil distingué par l'analyse statistique concerne une petite minorité d'enquêtés (N=13) et rassemble quasi exclusivement des femmes déclassées (*cf.* encadré 6 ci-dessous).

<b>Encadré 6 : Profils statistiques de la classes 6</b>					
CLASSE 6 / 7					
V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
	8.43 CLASSE 6 / 7				
5.78	42.86	85.71	16.87	Classes-pop	Profession-enfants
3.81	26.32	71.43	22.89	Déclassés	Déclassement ?
3.06	25.00	57.14	19.28	Par-pas-mil+pol-educ	Éducation et militantisme
3.03	33.33	42.86	10.84	Jamais	Discussions politiques en famille
2.38	15.87	71.43	37.95	Manifeste-jamais	Manifestent
2.36	13.64	85.71	53.01	Femmes	Quel est votre sexe ?
-2.36	2.56	14.29	46.99	Hommes	Quel est votre sexe ?
-2.43	0.00	0.00	28.31	Beaucoup	Intérêt politique ?
-3.74	3.15	28.57	76.51	Pas déclassés	Déclassement ?

#### a) Une enfance dans des configurations familiales conflictuelles

La plupart des enquêtées concernées sont nées avant 1972 (dont la moitié avant 1968) et voient leurs parents se séparer au cours de leur enfance (avant dix ans), dans des contextes assez, voire très conflictuels. Élevées principalement par leurs mères, ces filles grandissent dans des configurations familiales marquées par une très forte instabilité matérielle et affective, voire psychologique. En effet, nombre de leurs mères appartiennent à l'unité de génération des « femmes seules, déclassées et dépressives » (*cf.* chapitre 5) pour lesquelles la

participation à Mai 68 et aux mouvements (féministes notamment) des années suivantes a entraîné des ruptures biographiques très importantes (professionnelles et familiales principalement mais également politiques) s'accompagnant de processus de conversion souvent douloureux. Deux types de trajectoires maternelles doivent être distingués :

- d'un côté, des femmes très investies dans les mouvements féministes, la rénovation critique du quotidien et diverses utopies communautaires (retour à la terre, vie en communauté, etc) dans la première moitié des années 1970, qui se sont séparées de leurs conjoints et pour lesquelles la charge de jeunes enfants est potentiellement entravante ou du moins partiellement concurrente par rapport à leurs engagements militants.

C'est le cas de Denise, la mère de Sarah<sup>76</sup>, peintre et militante féministe, qui se sépare de son mari quand Sarah a six ans, après s'être « rendue compte que [sa] vie privée [l']empêchait de faire ce qu' [elle] voulait » et qui explique en entretien la difficulté matérielle mais également affective d'élever « un enfant d'un couple détruit » :

« Années noires de pauvreté, de tristesse, tentative de suicide... Je savais que ma fille Sarah avait vu et entendu des choses terribles, qu'elle n'aurait pas dû être là dans ces moments de déchirements. »<sup>77</sup>

C'est également le cas de la mère de Valérie (née en 1966), dont la trajectoire incarne un cas limite, que nous avons qualifié de suicide social (ou de poursuite – vaine – d'une « continuité absolue », cf. chapitre 5, encadré 1) tant les formes de rejet de toute institution participant à la reproduction de l'ordre social (famille, couple, salariat, école) atteint ici des formes extrêmes. Valérie qualifie l'éducation qu'elle a reçue d'« inexistante » et précise que ses parents ne sont pas occupés d'elle, la confiant la plupart du temps à ses grands-parents maternels<sup>78</sup>. Elle n'est plus en contact avec son père depuis de nombreuses années au moment de l'enquête et les relations conflictuelles qu'elle a toujours entretenues avec sa mère se sont dégradées depuis que celle-ci lui a intenté un procès<sup>79</sup>.

- L'autre trajectoire maternelle concerne des femmes qui vivent de longues périodes de dépression consécutives aux départs de leurs conjoints auprès desquels elles s'étaient politisées et converties à un certain nombre de valeurs fort éloignées de leur habitus primaire (cf. chapitre 5). Elles se retrouvent triplement esseulées : séparées des hommes avec qui elles avaient reconstruit un sens à leur existence, elles se retrouvent également

---

<sup>76</sup> La trajectoire de Sarah et les relations complexes qu'elle entretient avec sa mère sont analysées dans le chapitre suivant.

<sup>77</sup> Extrait d'un courriel reçu le 25/10/05.

<sup>78</sup> Son grand-père maternel était architecte et sa grand-mère PDG d'une boutique de parfum.

<sup>79</sup> Jacqueline est en procès avec sa fille depuis deux ans au moment de l'enquête : celle-ci réclame le droit de voir son petit-fils que Valérie ne veut plus lui confier, la jugeant paranoïaque et dangereuse.

séparées des relations amicales que le couple avait tissées (autour des figures masculines) et bien souvent également de leurs familles (catholiques et de droite) dont elles s'étaient coupées. Ces femmes sont partagées entre ressentiment et nostalgie vis-à-vis de Mai 68 et des années suivantes et transmettent à leurs enfants un rapport ambivalent et affectivement lourd à cette époque de leur existence.

Les trajectoires paternelles sont plus hétérogènes, mais les enquêtés du profil accordent aux figures paternelles un point commun : leur relative absence. La nature de cette absence diverge cependant : le père est inexistant pour Amélie, née en 1974 et élevée par Cathy<sup>80</sup> qui a voulu une enfant seule et ne lui a jamais révélé le nom du père ; le père de Lydie est séparé de sa mère et incarcéré<sup>81</sup> quand celle-ci a onze ans ; le père de Valérie vit aux Antilles et le père de Naïma est « collectif ». En effet, Naïma et Max sont deux jumeaux nés en 1972 dans une communauté composée de trois couples. Quand Betty (née en 1946) tombe enceinte de Philippe (né en 1947), ils décident avec les deux autres couples que tous les adultes seront parents : l'époque est en effet à l'invention de nouvelles normes de parenté. Et Betty explique en entretien que les prénoms des jumeaux ont été décidés en assemblée générale ! Mais derrière les justifications « politiques » données à ces pratiques familiales et éducatives contre-culturelles, Betty avoue a posteriori que : « c'était de belles idées et ça marchait tant que les enfants n'étaient pas encore arrivés, mais quand il a fallu les allaiter, là, on n'a pas partagé les tâches ! ». Elle insiste également sur le jeune âge du père biologique qui s'est déchargé de l'éducation des jumeaux auprès d'elle et d'un ou deux autres adultes ayant partiellement collaboré à leur éducation. La trajectoire postérieure à Mai 68 de Philippe est caractéristique des utopies communautaires apolitiques<sup>82</sup> et ses jumeaux naissent dans une phase de forte instabilité au cours de laquelle Philippe est en « quête spirituelle » :

« 68 a été pour moi comme un point d'éveil. En 1969 je commence des études de psycho et de science de l'éduc à Vincennes (...) En 72 : naissance des enfants et rencontre avec Flavia qui m'a fait connaître l'existence de la spiritualité, hors religion. (...) 68 m'a montré qu'il fallait oser beaucoup plus sortir des sentiers battus et des mensonges de la société ; d'où toutes mes

---

<sup>80</sup> Orpheline à treize ans, Cathy, née en 1946, est élevée par ses grands-parents, de milieu très modeste. Elle arrête ses études (en IUT d'économie) peu de temps après les événements de Mai-Juin 68 auxquels elle participe auprès des anarchistes et part élever des chèvres dans le Vaucluse en 1971. En 1979, elle arrête l'activité agricole, et après avoir vécu de divers petits boulots, elle devient institutrice en 1982.

<sup>81</sup> Pour un motif que nous ne connaissons pas, n'ayant pas fait d'entretien avec Lydie.

<sup>82</sup> Cf. chapitre 4 , partie C, ainsi que la micro-unité de génération numérotée III.2 dans le tableau du chapitre 5.

recherches diverses et variées qui en ont découlé ; 68 a été une occasion de se libérer intérieurement d'un carcan : familial → sociétal → éducationnel »<sup>83</sup>

De ce cette quête identitaire paternelle, Naïma retient surtout l'instabilité et a le sentiment d'avoir été « livrée à elle-même », jugeant comme nombre des enquêtées de ce profil que ses parents l'ont laissée « trop libre »<sup>84</sup> et ne se sont pas assez occupée d'elle. Ses reproches sont également adressés à sa mère qu'elle juge avoir été insouciante avec elle, la responsabilisant trop jeune :

« Dès la maternelle, nous allions dormir chez nos copains copines et souvent, ce n'était pas prévu à l'avance ; ma mère venait nous chercher mais nous étions souvent déjà partis. Je me suis souvent sentie perdue et le réconfort de mes parents me manquait. En CP, on rentrait de l'école à pied tout seul. Je me suis souvent retrouvée toute seule, mon frère allait chez des copains, le trajet était assez long (une demi-heure). Une fois, j'étais fatiguée et je m'étais mise à pleurer. Un chauffeur de camion m'avait alors ramenée à la maison. Par chance, j'étais tombée sur une honnête personne [...] Pour prendre le train, ma mère me confiait à des gens en les jugeant sur leur apparence : par exemple le type lisait Libé. Une fois un type qui devait m'indiquer la gare où descendre a oublié et moi je m'étais endormie. Arrivée au terminus personne ne m'attendait. (...) j'avais alors ressenti un mélange de honte et de peur. [...] Je garde de bons souvenirs mais on se retrouvait souvent dans des situations d'insécurité. [...] Chez mon père où on allait le week-end et les vacances, on dormait dans sa chambre. Ce qui l'intéressait, c'était l'ésotérisme. Mes parents n'avaient pas beaucoup de pudeur et ils ne comprenaient pas pourquoi à l'adolescence j'étais pudique [...] Quand je suis née, ils vivaient en communauté. Eux avaient choisi de vivre à plusieurs mais pas moi. Il est arrivé que nous assistions à des séances de massage où tout le monde était nu. Je ferais plus attention à l'intimité de mes enfants. »<sup>85</sup>

Ces filles grandissent ainsi dans des configurations familiales instables et sont témoins de l'expérimentation de nouvelles normes conjugales, éducatives, et de parenté avec le sentiment à posteriori d'avoir été des « cobayes d'utopies mises en pratique » pour reprendre les termes de Sarah qui, à la question « pour vous, c'est quoi un(e) soixante-huitard(e)e » répond : « un idéaliste dangereux pour ses enfants ». Valérie parle de traumatisme et écrit dans son questionnaire : « on a juste été un peu sacrifiés mais c'est une initiation ».

---

<sup>83</sup> Extrait de son questionnaire.

<sup>84</sup> Les enquêtés de ce profil répondent positivement aux deux items suivants : « vos parents vous ont laissée trop libre » et « vos parents ne s'occupaient pas assez de vous ».

<sup>85</sup> Extrait d'une lettre de cinq pages recto verso que Naïma a jointe à son questionnaire.

On retrouve ici certaines caractéristiques des enquêtés du deuxième profil dont certains se qualifiaient d'« héritiers malgré eux », mais la vision rétrospective de cette enfance contre-culturelle est ici beaucoup plus amère ; et tandis que les premiers partageaient de bons souvenirs de Vitruve, les souvenirs des secondes sont beaucoup plus négatifs. Naïma relate dans son questionnaire de multiples situations d'humiliation éprouvées à Vitruve et écrit :

« J'ai fait mon CP et CE1 à Vitruve et j'ai dû redoubler ces deux classes dans une autre école. (...) C'était finalement une école élitiste car les enfants dont les parents assumaient l'instruction de base à la maison s'en sont bien sortis mais les autres dont les parents ne savaient pas bien parler le français ou qui ne suivaient pas la scolarité de leurs enfants ont eu beaucoup de difficultés. Mes parents pendant mes deux années à Vitruve ne m'ont pas aidée. (...) On faisait des réunions mais je ne comprenais pas à quoi cela servait. Je m'ennuyais beaucoup. Je ne savais jamais quoi faire. Il faut dire que l'on ne me demandait rien. Une fois un « instituteur » m'a pris par le bras et m'a jetée violemment dans le couloir en me disant que j'avais qu'à faire quelque chose (j'avais pourtant envie de faire des choses, comme des écritures !). [...] Les enfants qui avaient une sensibilité un peu différente étaient mis sur la « touche » [...] Une fois en classe verte, j'ai reçu un billet de 10 francs. Très heureuse et fière, je suis allée le montrer à une institutrice qui me l'a aussitôt enlevé des mains car c'était le règlement (...) Avec du recul, je trouve cela bien le partage des colis ou de l'argent mais c'était leur façon de faire qui était brusque et ambiguë. (...) Cette école a fait du bien à certains comme mon frère mais pour d'autres comme moi les a cassés et fait perdre confiance en eux pour le reste de leur scolarité ».

Ce long extrait de la lettre que Naïma a renvoyée avec son questionnaire apporte de multiples réponses et points de comparaisons pour comprendre la divergence des vécus enfantins d'une scolarité contre-culturelle à Vitruve. Plusieurs aspects essentiels doivent être pris simultanément en compte : le capital culturel des parents (voire des grands-parents quand ce sont eux qui assurent l'éducation), le fait de comprendre (ou non) les règles du jeu de l'école Vitruve et bien sûr la trajectoire scolaire postérieure à Vitruve. En effet, on a vu plus haut que les enfants des profils militants (classes 3 et 4) avaient conscience d'être dans une école différente et qu'ils s'y trouvaient « comme des poissons dans l'eau »<sup>86</sup> du fait notamment de l'homogénéité des formes de socialisation familiale et vitruvienne et également du capital culturel parental<sup>87</sup>. On a vu également au chapitre précédent que la contre-institution scolaire qu'est Vitruve valorisait chez les enfants un certain nombre de qualités, habituellement

---

<sup>86</sup> Expression de Loïc.

<sup>87</sup> Mais pas dans tous les cas : les parents d'Olivier qui a obtenu un DEA de génie mécanique ne sont pas bacheliers, et la mère de Fleur et Gaël non plus.



dévalorisées, comme la débrouillardise, l'initiative, la créativité, la spontanéité, la prise de parole, etc ; mais cela ne va pas sans une certaine dévalorisation des qualités « scolaires » vantées dans le système scolaire classique. Or Naïma explique qu'elle était de bonne volonté et aurait aimé « faire des lignes d'écriture » mais qu'elle attendait qu'on lui propose. Et de la même manière, alors que les enfants des profils 3 et 4 comprenaient le sens du fonctionnement participatif de l'école, Naïma s'en trouve exclue dans la mesure où elle n'a pas intériorisé l'intérêt de celui-ci. D'où son ennui (« je m'ennuyais beaucoup »), son incapacité à prendre des initiatives (contrairement à Lydia par exemple) ou encore le sentiment d'humiliation en classe verte là où d'autres enquêtés expliquent au contraire avoir été très fiers de partager leurs colis avec l'ensemble des enfants (mais ceux-ci avaient été socialisés à valoriser ce type de comportements).

Un autre facteur central pour rendre compte des reproches adressés par ces enquêtés à leurs parents et/ou à Vitruve concernant leur socialisation primaire doit être recherché dans leur devenirs scolaires et professionnels :

### **b) Fragilité affective et fragilité sociale : la difficile gestion de l'altérité**

La sortie de Vitruve et l'entrée au collège – ou dans une autre école pour ceux qui quittent Vitruve en cours de scolarité primaire – prend souvent la forme d'une « douche froide », du fait de l'inadaptation au système scolaire dominant que ces enfants (et leurs parents) n'avaient pas anticipée. Plusieurs enquêtés n'arrivent pas à surmonter leurs lacunes scolaires et beaucoup ne parviennent pas à obtenir le baccalauréat alors que leurs parents sont tous bacheliers, voire diplômés à des niveaux licence, maîtrise, voire plus. Ainsi, au sentiment d'altérité dû à leur dyssocialisation (*cf.* chapitre 6) s'ajoute celui de l'humiliation de l'échec scolaire<sup>88</sup>. C'est ainsi que l'on peut rendre compte de la posture de refoulement des dispositions contre-culturelles investie par les enquêtés de ce profil. En effet, contrairement aux enfants des profils 3 et 4 pour lesquels la posture de retournement du stigmaté était facilitée par leur aisance scolaire et plus largement leur aisance sociale, ces enfants font au contraire état du peu de confiance en eux et de la souffrance qu'ils ont pu ressentir du fait de leur altérité et/ou de leur échec scolaire : « Au collège, j'ai eu beaucoup de difficulté à

---

<sup>88</sup> On ne dispose que de très peu d'enquêtes sur des cas de non-transmission de l'héritage culturel, en dehors de la thèse précitée de Gaële Henri-Panebière et de la thèse en cours de Rémi Sinthon sur la « dilapidation » du capital culturel, sous la direction de Gérard Mauger.

m'adapter à la « norme » alors que j'aurais tant aimé être comme tout le monde » (Valérie). Autrement dit, il faut des ressources pour ne pas être comme tout le monde.

L'échec de l'acculturation au système scolaire entraîne ainsi le rejet de l'éducation reçue à qui ces enfants imputent leur inadaptation à une « réalité » à laquelle ils regrettent de ne pas avoir été « préparés » (cf. chapitre 6) :

« Ce que je reproche à Vitruve mais aussi à mes parents d'ailleurs, c'est de ne pas préparer les enfants à la société qui existe dehors alors que les adultes eux, la connaissent (...) Je suis restée en contact avec beaucoup : aucun n'a pu surmonter le décalage entre notre éducation et la réalité »<sup>89</sup>

Le besoin de reconnaissance de la part d'institutions légitimantes (notamment scolaires) accompagne souvent cette posture de refoulement du stigmatisme des origines<sup>90</sup>.

Les trajectoires scolaires de ces enquêtés sont interrompues précocement (à l'exception de Sarah qui est en thèse à quarante ans), plusieurs sont orientées en BEP à l'issue du collège, d'autres s'arrêtent après avoir obtenu le baccalauréat avec parfois plusieurs années de retard. Valérie, elle, s'inscrit à l'université en communication et obtient une licence, mais elle se voit obligée d'arrêter, sa mère ayant décidé de ne plus la soutenir financièrement : « J'aurais aimé continuer mais ma mère m'a virée de chez elle et coupé les vivres »<sup>91</sup>. Valérie se trouve dans une situation de marginalité sociale critique au moment de l'enquête : elle élève seule son fils de sept ans qu'elle souhaite déscolariser suite à des conflits qu'elle a eus avec les instituteurs ; elle est au chômage et en fin de droits après une trajectoire professionnelle très chaotique (elle a travaillé successivement comme baby-sitter, bibliothécaire, aide ménagère, téléactrice et graphiste) et menacée d'expulsion de son appartement faute d'avoir payé son loyer.

Naïma est également passée par une phase professionnelle chaotique après avoir quitté le lycée en classe de Terminale, enchaînant les petits boulots d'animatrice, de jeune fille au pair, de serveuse, de femme de chambre et de réceptionniste. Elle a réussi à reprendre des études d'horticulture à l'âge de vingt-six ans, à obtenir un brevet professionnel, et à se faire embaucher comme jardinière à la ville de Paris (avec un statut de fonctionnaire).

---

<sup>89</sup> Extrait du questionnaire de Maryline, née en 1971, fille d'une directrice d'école et d'un commerçant, actuellement animatrice contractuelle en école maternelle, bachelière.

<sup>90</sup> Mais ce point étant longuement développé dans le portrait de Sarah (cf. chapitre suivant), nous ne ferons que l'évoquer ici.

<sup>91</sup> Extrait du questionnaire de Valérie. Sa mère, Jacqueline, reprochait à Valérie de ne pas être assez autonome...

Enfin, le rapport à la politique et aux héritages politiques de Mai 68 de ces jeunes femmes déclassées est complexe. Elles sont de gauche (votent PS ou Verts) mais se déclarent peu intéressées, voire pas du tout, par la politique. Valérie, la plus marginalisée d'entre elles, ne vote plus, se présente comme « apolitique et autodidacte » et la distance qu'elle a prise vis-à-vis de la sphère politique s'est accompagnée d'un rapprochement de la sphère religieuse depuis qu'elle est animiste et militante pour la « défense animale ».

Aucune ne s'est engagée politiquement et elles ne manifestent jamais, certaines se déclarant même assez hostiles au militantisme. On ne peut saisir cette relation complexe à la sphère politique et au militantisme sans la rapporter aux bouleversements de l'économie affective familiale dans l'enfance de ces enquêtés mais également (et peut-être surtout) à l'entrée dans l'âge adulte et au moment de l'enquête. En effet, les relations intergénérationnelles sont très conflictuelles dans ce profil marqué par l'intrication et la confusion entre les sphères familiales et politiques. Autrement dit, le rapport qu'entretiennent les enquêtés de ce profil à la sphère politique est un rapport malheureux. En effet, enfants, ils ont grandi dans un contexte marqué par la politisation de la sphère privée et par une économie affective mise à l'épreuve de séparations conflictuelles et d'une présence parentale jugée bien souvent insuffisante, suscitant une fragilité affective certaine et des formes de résistance à l'anti-conformisme<sup>92</sup> (cf. chapitre 6). La scolarisation à Vitruve a ensuite été vécue comme un facteur déstabilisant de plus, engendrant une fragilité scolaire qui aboutit à des trajectoires d'échec scolaire et de déclassement social. Or ces situations de déclassement social et plus largement le sentiment d'insécurité sociale et de manque de confiance en soi, sont imputées à Vitruve et/ou à l'éducation familiale reçue jugée marginalisante. Les rapports intergénérationnels conflictuels et les incompréhensions accumulées (leurs parents leur reprochant d'être dépolitisés et peu autonomes, et ceux-ci les accusant en retour de « s'être fait plaisir et de n'avoir pensé qu'à eux, sacrifiant leurs enfants »<sup>93</sup> ) engendrent des configurations où la politique (voire dans certain cas « Mai 68 ») focalise les tensions et les rancœurs. C'est ainsi, en effet, que l'on peut comprendre le rapport diamétralement opposé de Max et Naïma à l'héritage politique de Mai 68, alors qu'ils sont jumeaux et ont quasiment toujours vécu ensemble enfants. Si Max se considère comme un « héritier de 68 » dans le fait de « ne jamais suivre la norme », Naïma ne se reconnaît pas dans cette figure d'héritière. Max

---

<sup>92</sup> En effet, l'économie affective présidant aux mécanismes d'incorporation des valeurs transmises par les parents et/ou les instituteurs, son bouleversement peut être appréhendé comme un obstacle à la transmission.

<sup>93</sup> Réponse ouverte à la question : « Avez-vous d'autres reproches à la « génération de 68 » ».

a de très bons souvenirs de Vitruve contrairement à sa sœur et s'il se déclare très intéressé par la politique, manifeste régulièrement et exprime dans son questionnaire des aspirations à la vie communautaire (après avoir fait des études de sociologie et un mémoire sur le renouveau du conte, alors que sa mère est devenue conteuse), sa sœur rejette l'éducation contre-culturelle reçue. Ce décalage est certes lié au déclassement de Naïma par rapport à ses parents et son frère, mais ce déclassement n'est pas sans lien avec le sentiment d'insécurité affective qu'a ressenti Naïma dans la sphère familiale et à l'école Vitruve et que son frère n'a pas éprouvé. N'ayant pas réalisé d'entretiens avec Max et Naïma, on se contentera d'émettre l'hypothèse de l'influence du genre sur les incidences d'une socialisation contre-culturelle : au-delà de ce cas singulier, le genre masculin semble être une ressource pour incarner un rôle (d'élève notamment) anti-conformiste, là où il est plus facile de se construire comme une fille obéissante. En effet, tous les souvenirs amers de son enfance que Naïma relate pour développer les critiques de l'éducation reçue ont à voir avec des situations où le fait d'être une fille n'est pas anodin – perdue en rentrant de l'école, elle se fait ramener par un camionneur ; endormie dans un train, elle ressent « honte et humiliation » quand deux hommes lui disent que sa mère est inconsciente de l'avoir laissée seule, etc – et où la mère est jugée (ir)responsable. Ainsi, des comportements qui se distinguent des normes éducatives dominantes semblent plus rapidement être jugés déviants (et donc sanctionnés, ne serait-ce que par la désapprobation) pour des petites filles que pour des petits garçons (ces derniers seront jugés « autonomes », « courageux », « débrouillards », « précoces » là où les mêmes comportements seront critiqués voire désapprouvés pour les premières<sup>94</sup>).

On ne peut donc faire l'impasse sur l'analyse de l'économie affective intrafamiliale pour rendre compte des formes d'héritages de Mai 68 et des modalités de transmission et de réappropriation, sous peine d'avancer des explications réductrices. Et ce profil minoritaire d'échec des stratégies éducatives contre-culturelles est exemplaire pour souligner la différence entre des intentions socialisatrices (ou des intentions de transmission) et les résultats de la transmission, constat qui alimente l'hypothèse de Bernard Lahire pour lequel la conversion d'un capital culturel ou d'un investissement éducatif est au moins autant une

---

<sup>94</sup> Tel le fait de prendre le métro seul, de se déplacer seul dans la ville, mais également de s'habiller dans un style vestimentaire anti-conformiste, etc. Cela doit être rapporté à la valorisation différentielle de comportements jugés féminins ou masculins et à l'intériorisation de ces jugements par les enfants dès la prime enfance. Cela est également vrai pour les enfants dont les parents ont remis en cause les normes de genre dans l'éducation qu'ils leur ont donnée, du fait de l'existence d'autres cadres et agents de socialisation (pairs, médias, environnement résidentiels, cousins et familles éloignée, grands-parents, etc).

affaire de « transmission » que de « réception »<sup>95</sup>. Et l'on peut affirmer ici que le genre influe sur les conditions sociales de cette réception, et que le coût de la remise en cause des normes éducatives (et notamment de genre) est plus élevé pour les filles.

## 6) Le rejet et/ou l'absence de transmission d'héritages de Mai 68

Le dernier profil collectif (qui rassemble 10% des enquêtés) est difficile à qualifier dans la mesure où il réunit des enquêtés qui ne se considèrent pas comme des « héritiers de 68 », pas plus qu'ils ne se ressentent la dyssocialisation caractéristique de la majorité des précédents (cf. encadré 7 ci-dessous).

<b>Encadré 7 : description statistique de la 7<sup>ème</sup> classe</b>					
CLASSE 7 / 7					
V.TEST	---- POURCENTAGES ----			MODALITES	
	CLA/MOD	MOD/CLA	GLOBAL	CARACTERISTIQUES	DES VARIABLES
	10.84	CLASSE 7 / 7			
6.85	66.67	77.78	12.65	Pas-dyssocialisés	Dyssocialisation
4.94	87.50	38.89	4.82	Droite	Partipol-vote
3.75	44.44	44.44	10.84	Jamais	Discussions politiques en famille
3.31	20.27	83.33	44.58	Non	Héritier de 68 ?
3.08	15.52	100.00	69.88	Non	Expérience militante ?
2.99	32.00	44.44	15.06	Éducation plutôt autoritaire	Modèle éducatif
2.79	45.45	27.78	6.63	Non-au-contraire	Incidences engagement parental
2.64	41.67	27.78	7.23	Parents-classes-pop	Origine sociale
2.50	16.85	83.33	53.61	Papa/maman	Termes d'adresse/ parents
2.47	20.75	61.11	31.93	Pas-mil+pa-pol-edu	Éducation et militantisme
-2.52	0.00	0.00	23.49	Manifeste-beaucoup	Manifestent
-2.56	3.85	16.67	46.99	Régulièrement	Discussions politiques en famille
-3.08	0.00	0.00	30.12	Oui	Expérience militante ?
-3.31	3.26	16.67	55.42	Oui	Héritier de 68 ?
-4.01	0.00	0.00	41.57	Dyss+souffre	Dyssocialisation

Ils déclarent avoir très peu entendu parler de politique dans la sphère familiale quand ils étaient enfants et encore moins des événements de Mai-Juin 68. L'éducation qu'ils ont reçue ne semble pas avoir été influencée par ces événements (ou bien à la marge) et leurs parents ne sont pas (ou plus) militants pendant leur enfance, pas plus qu'ils ne remettent en question l'ordre quotidien. Autrement dit, les événements de Mai-Juin 68 qui avaient pour les autres profils des incidences (plus ou moins directes) sur la socialisation politique des enfants enquêtés ont une influence mineure par rapport à d'autres agents de socialisation politique, en particulier la figure d'un parent et/ou d'un conjoint de droite. On pourrait donc arrêter ici la

<sup>95</sup> Lahire B., *L'homme pluriel*. Op. cit., p. 206.

description de cette classe statistique de « non héritiers », pourtant, l'examen de leurs questionnaires a permis de déceler quelques régularités dans les configurations familiales qui sont intéressantes pour rendre compte, a contrario, de certaines conditions sociales de non incidence des événements de Mai-Juin 68 sur la deuxième génération.

La première caractéristique notoire concernant les trajectoires parentales de ces enquêtés est à chercher dans la dissonance des préférences politiques paternelles et maternelles. Nombre de ces enquêtés ont ainsi une mère ayant participé (plus ou moins activement) à Mai 68 avec des incidences biographiques relativement importantes – féminisme, syndicalisme entre autres – et un père n'ayant pas participé à l'enquête<sup>96</sup> et se situant à droite de l'échiquier politique au moment de l'enquête<sup>97</sup>. Il faut distinguer pour ces derniers deux cas de figure : certains ont toujours été de droite tandis que la trajectoire politique paternelle est marquée, pour d'autres, par une évolution des préférences politiques de la gauche vers la droite. Or la dissonance des préférences politiques parentales est un obstacle à la transmission d'héritages politiques<sup>98</sup> qui se trouve ici renforcé dans des contextes de séparation qui sont, pour certains, liés aux incidences de Mai 68 sur les trajectoires maternelles. Judith, La mère de Frédéric n'a que treize ans en 1968 mais elle défile sur les épaules de son père, facteur communiste et CGTiste. Elle milite dans les mouvements féministes et écologistes au cours des années 1970 et part vivre une expérience de retour à la terre et de vie en communauté en Ardèche avec le père de Frédéric, artisan. Leur fils naît en 1975 dans la communauté. Ils se séparent quand Frédéric a cinq ans : Judith devient assistante maternelle et continue à militer syndicalement, votant jusqu'à aujourd'hui pour la candidate de Lutte Ouvrière, tandis que le père de Frédéric s'installe à son compte comme artisan menuisier, avec des convictions politiques qui évoluent vers la droite voire l'extrême droite de l'échiquier politique. Frédéric, chef de rayon dans un magasin d'outillage, s'intéresse à la politique et vote pour l'UDF (au moment de l'enquête). Pour lui, un « soixante-huitard » est « un feignant »<sup>99</sup>, Vitruve est une école « laxiste » et il ne se considère pas comme un « héritier de 68 », relevant les contradictions entre ce que ses parents lui ont transmis et leur mode de vie actuel : « Père artisan de droite »<sup>100</sup>. Il entretient d'ailleurs de très mauvaises relations avec son père dont il se déclare « pas du tout proche

---

<sup>96</sup> Soit parce qu'il n'a pas participé à Mai 68 soit qu'il ne s'est pas senti concerné.

<sup>97</sup> C'est ici l'enquêté qui situe ses parents politiquement.

<sup>98</sup> Cf. Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », *art. cit.*, p. 212-213 ; Muxel A., *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

<sup>99</sup> Réponse ouverte à la question : « Pour vous, c'est quoi un/e soixante-huitard(e) ? »

<sup>100</sup> Réponse à la question Q201 : « Ressentez-vous des contradictions entre ce qu'ils vous ont transmis et leur mode de vie actuel ? Si oui, précisez ».

affectivement » mais également « pas du tout proche sur le plan des idées », confirmant en cela la faible influence parentale sur la formation de ses préférences politiques, concurrencée par d'autres agents de socialisation politique<sup>101</sup>.

On retrouve ce schème de dissonance des préférences politiques parentales et de divergence croissante des trajectoires parentales suite aux événements de Mai-Juin 68 pour plusieurs enquêtés de ce profil. Le cas de Mathieu (né en 1965) et Juliette (née en 1967) est ici exemplaire pour mettre en évidence la concurrence et les rapports de force entre les figures du père, de la mère et de la belle-mère dans la transmission d'héritages politiques. En effet, leur mère, Nicole, née en 1945 dans une famille d'ouvriers juifs socialistes se marie très jeune au père des deux enfants, joaillier. Proche du PSU et active en Mai 68 (contrairement à son mari qui ne participe pas aux événements), Nicole reprend des études à l'université de Vincennes sans le baccalauréat, se sépare de son mari en 1969, milite au Secours Rouge à partir de 1970 et devient journaliste après avoir obtenu une licence de sociologie. Elle est militante syndicale jusqu'à la retraite et vote au moment de l'enquête pour le PS tout en se déclarant marxiste et féministe. Après la séparation, Mathieu vit chez sa mère tandis que Juliette (la seule concernée par ce profil) vit chez son père qui s'est remarié avec une femme de droite<sup>102</sup>. Or aujourd'hui Mathieu vote à gauche et sa sœur à droite, celle-ci entretenant par ailleurs des relations très conflictuelles avec sa mère. De son côté, Nicole fait référence à la deuxième femme de son ex-époux dans son questionnaire, soulignant son rôle d'obstruction à la transmission d'une mémoire familiale de Mai 68 :

« Leur belle-mère leur a parlé de Mai 68, mais en contre ! Et comme Juliette vivait avec elle, c'était dur de lui donner une autre image. »

Mais c'est plus souvent le conjoint et le milieu professionnel qui s'avèrent les agents de socialisation politique décisifs dans ce profil. En effet, la grande majorité des enquêtés réunis ici travaillent dans le secteur privé et, en particulier, dans le marketing et la finance et leurs conjoints sont quasiment tous de droite.

Ainsi, face à des parents séparés et dont les opinions politiques divergent (voire évoluent fortement pour changer de bord politique, ici souvent pour le père) et dans des situations

---

<sup>101</sup> Frédéric précise en effet qu'il ne se sent politiquement, ni de sa mère, ni de son père qu'il juge « raciste ». Nous n'avons pas réalisé d'entretien avec Frédéric si bien qu'il est difficile de s'avancer ici sur la nature de ces autres agents de socialisation, mais on peut faire l'hypothèse de l'importance des collègues de travail et de sa conjointe.

<sup>102</sup> Celui-ci n'ayant pas participé à l'enquête nous ne disposons pas d'informations plus précises sur sa deuxième femme.

familiales où les enfants ont peu entendu parler de politique, il devient difficile de parler d'héritages de Mai 68. Autrement dit, ces configurations familiales de séparation conflictuelle et de dissonance des préférences politiques parentales sont peu propices à la transmission d'une mémoire familiale des événements de Mai-Juin 68.

Un dernier profil collectif de familles se distingue ici : celui de familles populaires du terrain nantais, dans lesquelles les parents ont participé peu activement à Mai 68 sur leur lieu de travail, n'ont pas divorcé, et n'ont quasiment jamais parlé des événements de Mai-Juin 68 à leurs enfants. Ces parents n'affichent pas ouvertement leurs préférences politiques dans la sphère familiale, préférences qui ont évolué de la gauche vers le centre droit à en juger par leurs réponses (parfois allusives) au questionnaire. Michel, né en 1939, fils de maçon, entre à la SNCF comme conducteur et se syndique à la CGT de 1958 à 1972, date à laquelle il est promu cadre et cesse de militer. Il ne précise pas pour quel parti il vote et se situe en position centrale (4) sur l'échelle politique. Son fils Jean-Claude, né en 1967, titulaire d'un BTS et d'une licence de gestion (obtenue par le CNAM), inspecteur après-vente technique, se positionne au cinquième échelon sur l'échiquier politique et vote pour le « centre droit ». Il partage avec Louis, directeur financier dans une chaîne de magasins de sport, fils d'un agent monteur électricien et d'une aide soignante, de mauvais souvenirs de l'école Ange-Guépin à laquelle ils reprochent :

« Le manque d'encadrement des élèves et le fait de ne pas suivre les enfants dans leur travail de classe ; être libre de faire ce que l'on veut » (Jean-Claude) ; « Faire de l'autogestion avec des enfants : je n'ai absolument RIEN fait pendant ces deux années de CM1, CM2 » (Louis) »

Or l'un comme l'autre ont reçu une éducation qu'ils qualifient de « plutôt stricte » et dans laquelle ils ne discernent aucun lien avec les effets de Mai 68 en terme d'éducation. Il semble donc que dans de tels cas d'hétérogénéité des formes de socialisation primaire familiales et scolaires, la pédagogie Freinet peine à convaincre des enfants qui n'y sont pas préparés et à jouer le rôle socialisateur qu'elle a pour d'autres (*cf.* profils 3 et 4 notamment).

Bien que pour des raisons partiellement différentes des précédents, les figures socialisatrices décisives sont ici aussi les conjoints et les collègues de travail. La sœur de Jean-Claude, aide-soignante, a un conjoint de gauche et vote « à gauche » sans préciser davantage, tandis que celui-ci a une conjointe de droite. Et Louis ne cite pas ses parents dans les trois personnes ayant pu influencer la formation de ses préférences politiques. C'est ici l'absence de



discussions politiques entre parents et enfants et le fait que les préférences politiques parentales ne soient pas affichées<sup>103</sup> par ses derniers qui explique la (relative) faiblesse des figures parentales par rapport à d'autres agents dans la socialisation politique de ces enquêtés.

Ce profil, bien qu'hétérogène et complexe à analyser dans la mesure où les événements de Mai-Juin 68 ne semblent avoir eu que peu, voire aucune incidence sur le devenir des enfants, s'avère heuristique pour renseigner, en creux, sur un certain nombre d'obstacles à la transmission d'héritages politiques. La dissonance des préférences politiques parentales constitue l'entrave première à cette transmission, qui se voit renforcée dans des configurations de séparations conflictuelles. Au-delà de ce premier type de dissonance, les contradictions entre les valeurs dont ces enquêtés ont pu hériter enfants et le mode de vie de l'un (ou des deux) de leurs parents des années plus tard constituent un deuxième handicap, qui n'est d'ailleurs pas si différent du premier : dans tous les cas, cela confirme l'importance de l'homogénéité, de la stabilité dans le temps et de la visibilité des préférences et comportements politiques des parents pour assurer leur reproduction. Mais également de l'homogénéité entre la socialisation familiale et la socialisation scolaire.

### ***Conclusion***

Tout d'abord, l'observation et l'analyse des relations intrafamiliales s'est avéré un bon révélateur des articulations complexes et multiscalaires entre le niveau macrosociologique du contexte socio-historique et des événements politiques, le niveau mésosociologique des unités de génération et des trajectoires collectives et le niveau microsociologique des trajectoires individuelles et de la mobilité sociale intrafamiliale. En effet, ces différents niveaux d'analyse se réfractent dans la cellule familiale, s'articulent et se confondent souvent dans les relations plus ou moins conflictuelles entre générations. D'autant que la confusion plus ou moins consciente entre génération familiale et génération politique alimente dans le contexte de l'enquête des incompréhensions multiples, sources de reproches et de rancœurs entre parents et enfants. Quand ces derniers s'adressent à leurs parents pour leur reprocher par exemple de « ne pas avoir transmis », de ne pas les avoir soutenus voire de les avoir sacrifiés, se confondent deux réalités de nature et d'échelle (en partie) distinctes :

---

<sup>103</sup> La visibilité des préférences politiques parentales est en effet un autre facteur facilitant leur transmission

- l'accusation d'enfants envers leurs parents de ne pas avoir rempli le contrat implicite intergénérationnel de transmission d'une mémoire familiale, d'un capital culturel et/ou économique ;
- l'accusation de membres d'une génération (sociale) structurellement déclassée par rapport à la précédente, jugée responsable de son déclin.

Or ce qui renforce la difficulté de désenchevêtrer ces différents niveaux d'analyse, c'est que les mécanismes de reproduction sociale ont été l'objet de vives critiques et de remises en cause pratiques de la part de certains parents – fortement dotés en capital culturel – enquêtés. On a vu en effet au chapitre 6 que pour être consistants avec leurs discours de rejet des institutions de reproduction de l'ordre social, certains enquêtés ont remis en question leur propre rôle de reproducteurs. Or le rejet de l'héritage, de l'élitisme scolaire ou plus largement de la socialisation aux normes dominantes, appliqué à ses propres enfants peut avoir des conséquences entravantes voire handicapantes sur leurs trajectoires sociales (*cf.* 6<sup>ème</sup> profil notamment) et/ou sur la transmission même des héritages.

Ensuite, la mise en évidence de différents profils collectifs d'héritiers permet de souligner l'hétérogénéité des héritages de Mai 68 : de la même manière que nous avons déconstruit la catégorie de « soixante-huitard » pour en montrer l'hétérogénéité il faut ici rapporter les héritages transmis au capital social et culturel des parents, ainsi qu'aux formes parentales de militantisme au cours de l'enfance des enquêtés – remise en cause de l'ordre social et/ou remise en cause de l'ordre quotidien ou encore absence totale de militantisme – pour en saisir la nature (dominante contre-culturelle, politique, acquis sociaux, etc : *cf.* tableau récapitulatif ci-dessous). Enfin, la comparaison de ces différents profils collectifs, des héritages transmis et des formes de réappropriation permet de formuler plusieurs conclusions quant aux conditions sociales d'existence d'« *effets (de Mai 68) de deuxième génération* ».

Tout d'abord et sans grande surprise, il semble nécessaire (mais non suffisant) que les événements aient eu des incidences sur les trajectoires parentales (sur l'une au moins) pour qu'ils aient des chances d'en avoir sur celle des enfants, la participation aux événements ne suffisant pas en elle-même (*cf.* notamment les ouvriers qui participent sur leur lieu de travail sans incidences sur leurs trajectoires ultérieures).

L'homogénéité des préférences politiques parentales et leur stabilité dans le temps est un autre facteur essentiel de la transmission des préférences et des éventuelles dispositions au militantisme (*cf.* classes 3 et 4 et a contrario classe 7)

Ce chapitre aura par ailleurs souligné l'importance des affects dans le rapport à la politique et la nécessité d'analyser l'économie affective familiale pour rendre compte de la transmission plus ou moins réussie des héritages politiques. Les bouleversements de l'économie affective se sont en effet avérés être de véritables freins dans les mécanismes de transmission intergénérationnels. Et l'enquête a mis en évidence l'influence centrale (et non anticipée) du genre sur les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération », dans le sens d'un coût (en termes de déstabilisation affective et sociale) de la remise en cause de l'ordre quotidien plus élevé pour les « filles de soixante-huitards » que pour les « fils de soixante-huitards ».

Le corpus enquêté et la comparaison des configurations familiales étudiées permettent donc d'ouvrir la boîte noire de la « transmission familiale du capital culturel » et de mettre en évidence l'existence de maillons intermédiaires dans la chaîne de transmission intergénérationnelle entre les intentions socialisatrices, en amont, et les résultats de la transmission en aval. Ainsi, la mise en évidence de configurations dans lesquelles les intentions parentales socialisatrices échouent souligne la nécessité d'un investissement parental – ou grand-parental – effectif et affectif du capital culturel objectivé (ce qui renvoie à l'importance de l'économie affective intrafamiliale)<sup>104</sup>. Ensuite, l'analyse de fratries dans lesquelles les résultats de la transmission divergent selon les enfants souligne la nécessité qu'un certain nombre de conditions soient réunies pour que l'héritage trouve un héritier disposé à hériter<sup>105</sup>. Deux phases biographiques sont ici critiques : celle de l'enfance des enquêtés et du contexte de socialisation primaire, et celle de l'entrée dans l'âge adulte (au sens de l'entrée sur le marché du travail et/ou de la naissance des premiers enfants) posant la question des conditions de l'appropriation des héritages transmis.

L'enquête montre ainsi qu'une enfance marquée par l'homogénéité des agents socialisateurs (homogénéité au sein du couple parental mais aussi entre sphère familiale et sphère scolaire) et une certaine stabilité matérielle (et affective) parentale favorise ainsi la transmission de dispositions contre-culturelles. La réussite scolaire favorise ensuite l'assimilation et l'activation de dispositions contre-culturelles, là où l'échec scolaire peut être à l'origine de leur rejet. Or la réussite scolaire est également corrélée, au-delà du capital culturel des

---

<sup>104</sup> Ces résultats vont dans le sens de ceux de Gaële Henri-Panabière et de Bernard Lahire pour lequel : « Un capital culturel objectivé n'a pas d'effet immédiat et magique sur l'enfant tant que des interactions effectives avec lui ne le mobilise pas », in Lahire B., *Cultures familiales de l'écrit et rapports intergénérationnels*, Rapport de recherche, avec la collaboration de Luc Bourgade, Sylvia Faure et Matthias Millet, 1995, p. 278, cité dans la thèse de Gaële Henri-Panabière, *op. cit.*, p. 47.

<sup>105</sup> Bourdieu P., « L'invention de la vie d'artiste », *art. cit.*

parents, aux pratiques éducatives et à la disponibilité des parents : selon la phase biographique que ceux-ci traversent au moment où grandissent les enfants, leurs engagements militants et/ou liés à la remise en cause de l'ordre quotidien peuvent entrer en concurrence avec les investissements éducatifs (on retrouve ici la question de la « tension constitutive de l'engagement »<sup>106</sup> et de l'articulation entre les différentes sphères de vie). Enfin, le contexte socio-économique dans lequel les enquêtés entrent sur le marché du travail influe également sur les conditions de la transmission des héritages politiques de Mai 68, dans la mesure où le déclassement peut engendrer un rejet de l'héritage. La notion de « calendrier parental » – c'est-à-dire les dates et les configurations familiales dans lesquelles naissent les enfants d'une même fratrie – permet en fin de compte d'articuler les deux moments critiques précités et de contextualiser les trajectoires d'« enfants de soixante-huitards » par rapport aux trajectoires parentales et par rapport au contexte socio-économique. Ainsi, au-delà des intentions socialisatrices et du capital culturel des parents, l'efficacité de la socialisation contre-culturelle et de la transmission d'héritages politiques de Mai 68 dépend du sexe, de la date de naissance, du rang dans la fratrie, de la plus ou moins grande homogénéité des agents de la socialisation primaire, de la réussite scolaire et des conditions de possibilités de l'appropriation des héritages au moment de l'entrée dans la carrière professionnelle et/ou parentale. Autant de facteurs qui ne sont pas indépendants, qui peuvent avoir des effets de renforcement, mais dont l'articulation n'est pas mécanique et laisse entrevoir la complexité des mécanismes de transmission intergénérationnelle.

---

<sup>106</sup> Gottraux P., « Autodissolution d'un collectif politique. Autour de Socialisme ou Barbarie », dans *Le désengagement militant*, op. cit. , pp. 75-94.

<b>Tableau récapitulatif</b>	<b>Les héritiers du quotidien</b>	<b>Les héritiers ambivalents de l'utopie</b>	<b>Les héritiers militants : Les libertaires Les militants contre-culturels d'extrême gauche</b>		<b>Le lointain écho de Mai 68</b>	<b>Les héritières déclassées</b>	<b>Des héritages non transmis</b>
Age	Nés avant 1970	Nés avant 1970	Nés entre 1970 et 1975		Nés après 1974	Nées avant 1970	Hétérogène
Origine sociale des parents	Classes supérieures	Intellectuels de 1 <sup>ère</sup> génération et classes moy.	Classes moyennes (en mobilité sociale ascendante et descendante)		Très hétérogène	Mères déclassées (issues des classes moy. et sup.)	Hétérogène
Formes de militantisme parental durant l'enfance	Sympathisants PSU + Rénovation critique de la vie quotidienne	Extrême gauche + utopies communautaires → arrêt militantisme 75-80	Extrême gauche + contre-culture	Extrême gauche sans contre-culture	Parents jeunes, peu actifs en 68 → social ou utopies apolitiques	Mères seules, déclassées Profils paternels divers ; pères absents	- Mères : fortes incidences de 68 / pères : pas d'incidences
Modèle éducatif et jugement rétrospectif	Contre-culturel : jugements plutôt positifs	Stratégies éducatives de « différence » ; jugements ambivalents	Contre-culturel ; jugements hétérogènes	Libéral, politisé : Jugements très positifs	Libéral, peu politisé : Jugements très positifs sur l'éducation reçue	Contre-culturel : sentiment d'avoir été des « cobayes d'utopies »	- dissonance parentale - ou strict
Sentiment d'être des héritiers de 68	Oui	Oui, parfois « malgré eux »	Oui	Oui	Mixte	Mixte : plutôt non	Non
Souvenirs de l'école primaire	Bons	Hétérogènes	Très bons ; ils y constituaient « l'avant-garde enfantine » ; enfants exemplaires		Bons et très bons	Mauvais : reproches de ne pas avoir été préparées à la « réalité »	Mauvais : reproches le laxisme
Structure de l'héritage de Mai 68	à dominante contre-culturelle	Héritage fait corps (marginalisation)	à dominante politique	à dominante politique	Valeurs de gauche, héritent d'acquis de Mai 68	Marginalisation sociale	Non transmis
Dyssocialisation et postures de résolution des tensions	Forte mais peu entravante : postures réflexives et/ou sublimation artistique	Forte et marginalisante	Forte : militantisme comme forme de résolution des tensions inhérentes à la dyssocialisation		Faible dyssoc.	Posture de refoulement du stigmate et aspirations au conformisme	La dissonance vient ici des divergences parentales
Expériences militantes	Non mais manifestent « régulièrement »	Non ; manifestent « un peu »	Oui : réseaux anarchistes et/ou libertaires	Oui, organisations d'ext. gauche	Globalement Non	Non, aucune	Non ; ne manifestent pas
Trajectoire politique et comportement électoral	Écolos, féministes, anti-racistes au quotidien ; Votent Verts	Votent alternat. pour PS Verts, PC, Ext. Gauche	Anarchistes/ libertaires Rejet du vote	Votent Extrême gauche	Peu intéressés par la politique ; engag <sup>mt</sup> humanitaires	De gauche mais grande distance/sphère politique	Hétérogènes (surreprésentation des préférences de droite)
Trajectoires professionnelles	Professions intellectuelles et artistiques	dominante d'artistes + champ littéraire	Profils de rejet du travail	Enseignants du primaire/second.	Classes moy. et sup. non enseignantes ; cadres du privé	Trajectoires de déclassement	Employés et cadres du privé
Incidences des engagements parentaux	Héritent de la méfiance / organisations politiques	Héritent de la méfiance / organisations politiques	Héritent de dispo au milit. (Regard critique sur l'évolution politique parentale)		Ancrage des préférences politiques à gauche	Réaction/engagements parentaux jugés destructeurs	- Rejet des engagements maternels - Ou aucune incidence
État des rapports intergénérationnels	Harmonieux (forte reproduction)	Ambivalents : oscillation entre admiration et rejet	fierté et déception des enfants/parents + relatif décl <sup>ment</sup>	Harmonieuses (reproduction des préf. politiques)	Harmonieuse (forte reproduction des préférences parentales)	Très conflictuels : économie affective dégradée	Conflictuels (Vitruve) Harmonieux (A-Guépin)

## Chapitre VIII :

### Épilogue : retour sur l'année du « cirque étoilé » à Vitruve, trente-deux ans plus tard

---

#### *Introduction*

« N'est-il pas temps de cesser de considérer l'enfant comme un membre en préparation du corps social ? Le fonctionnement de Vitruve remet en cause l'école dans ce qu'elle considère comme sa fonction essentielle : la transmission de savoirs scolaires. Cette fonction implique un statut d'écopier réceptacle, objet à remplir, écopier irresponsable que les maîtres doivent protéger [...] les adultes de Vitruve refusent la mièvrerie et entendent traiter de personne à personne »<sup>1</sup>

Ce chapitre conclusif se focalise sur un cas limite, le projet du « Cirque étoilé », mené à l'école Vitruve au cours de l'année 1974-75. Si cette expérience n'est pas représentative du quotidien de l'école Vitruve, elle est idéale-typique dans la mesure où elle concentre sur un temps restreint la plupart des pratiques éducatives contre-culturelles évoquées jusque là et permet ainsi de systématiser l'analyse des incidences de Mai 68 sur les pratiques pédagogiques au sein de l'école et sur les protagonistes du projet. Par ailleurs, la date à laquelle elle se déroule est révélatrice : la dévalorisation des engagements politiques révolutionnaires, propice, comme on le verra, à la reconversion des dispositions à la révolte du champ politique vers le champ de l'éducation, commence.

Enfin, le fait d'avoir été co-auteur d'un documentaire pour Arte (*cf.* encadré 1 ci-dessous) portant sur cette année du « Cirque étoilé » à Vitruve, a été une expérience de recherche extraordinaire – au sens littéral – dans la mesure où elle a permis de réunir, trente-deux ans plus tard, une grande partie des protagonistes du projet : anciens élèves, instituteurs et parents accompagnateurs. Cela a été l'occasion, d'une part, de recueillir un matériau inédit pour

---

<sup>1</sup> *En sortant de l'école... Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve, op. cit.*, p. 28.

alimenter la question des effets à long terme d'une scolarisation contre-culturelle et d'autre part, de mettre à l'épreuve du terrain un certain nombre d'hypothèses de recherche<sup>2</sup>.

**Encadré 1 : Histoire du documentaire « les enfants de l'utopie » et présentation des matériaux utilisés dans le chapitre**

Le projet du « cirque étoilé » a fait l'objet d'un documentaire auquel j'ai collaboré en tant que co-auteur et qui a été diffusé sur Arte le 08/04/2008 dans le cadre d'une soirée Théma consacrée aux quarante ans de Mai 68. Contactée en novembre 2007 par une réalisatrice qui cherchait alors à faire un documentaire sur les « enfants de 68 », j'ai proposé à Stéphanie Kaïm de réaliser ce documentaire avec elle, sur cette année particulière du « cirque étoilé » à Vitruve. La phase de documentation et de préparation du documentaire, les interactions – souvent conflictuelles – avec la réalisatrice et les nombreuses réactions des enquêtés au projet et au déroulement du tournage ne sont pas l'objet du chapitre mais seront ponctuellement convoqués pour les besoins de l'analyse sociologique.

La perspective du tournage et l'organisation d'une rencontre collective (qui s'est tenue le 16/12/07) des anciens élèves et de leurs instituteurs a été l'occasion de créer une liste collective de courriels réunissant les protagonistes du « cirque étoilé » retrouvés (la plupart avaient participé à l'enquête de thèse et quelques-uns ont été recontactés à l'occasion du documentaire). L'archivage des courriels échangés sur cette liste représente plus d'une centaine de pages dans le carnet de terrain électronique dédié au documentaire. Par ailleurs, nous avons projeté au cours de la « journée des retrouvailles » un film de Geneviève Bastid (une enquêtée) tourné en 1975 et portant sur l'expérience pédagogique ainsi que de nombreuses photographies prises tout au long de l'année 1974-75.

Nous nous appuyons ainsi, dans ce chapitre, sur des matériaux riches et divers, dont une première partie date de 1974-75 et l'autre est issue de l'expérience du documentaire :

• **Archives du « cirque étoilé » :**

- Le livre collectif rédigé par les protagonistes de l'expérience : *En sortant de l'école... Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve*, livre collectif, Ed. Casterman, 1976 ;
- Le livre écrit par les enfants, ronéotypé et non publié (prêté par une enquêtée) ;
- Un article en double page dans le quotidien *Libération* publié en 1978 sur l'expérience du « cirque étoilé » ;
- Le court métrage de Geneviève Bastid sur le « cirque étoilé », diffusé en mai 1975 sur France 3 et récupéré via les archives de l'INA ;
- Les rushs de ce film, retrouvés dans les archives de l'école Vitruve ;
- Et enfin, une centaine de photos des enfants du cirque, notamment pendant la « tournée dans les Pyrénées », prises par un enquêté, Marc (cf. partie B.2), père d'élève et photographe.

---

<sup>2</sup> En effet, le documentaire a été tourné alors que la phase de terrain était terminée et que je commençais à rédiger la thèse. J'ai ainsi pu faire réagir – individuellement et collectivement – des enquêtés par rapport à des hypothèses de recherche en cours de formulation. Des exemples concrets seront donnés au fil du chapitre.

• **Matériaux contemporains :**

- Entretiens et questionnaires d'une partie des protagonistes (anciens élèves, parents et instituteurs) recueillis entre 2004 et 2006 ;
- Corpus de courriels échangés entre les « anciens du cirque » à l'occasion du documentaire ;
- L'intégralité des rushs du documentaire « Les enfants de l'utopie » comprenant : 8 entretiens filmés d'anciens élèves (individuels) ; un entretien filmé de famille (Jean, Christiane, et leurs trois fils Antoine, Loïc et Sébastien) ; deux entretiens avec les deux instituteurs en charge du projet (Jeanne et Robert) ; et enfin les rushs de la journée des « retrouvailles » (entièrement filmée, avec de nombreuses interactions collectives)

Afin de mettre en évidence les incidences de Mai 68 sur ce projet pédagogique, nous en retracerons d'abord la genèse et le déroulement (A). Puis nous réfléchirons aux conditions de possibilité d'une telle expérience en revenant aux trajectoires des adultes protagonistes du « Cirque étoilé », et en montrant qu'elles peuvent être analysées en terme de reconversion des dispositions militantes dans le champ de l'école (B). Enfin, nous analyserons les incidences d'une socialisation primaire – familiale et scolaire – contre-culturelle. C'est dans cette troisième partie que nous mobiliserons le corpus le corpus de courriels échangés en 2007 par les anciens élèves du « cirque étoilé » (cf. encadré 1), et l'observation de leurs « retrouvailles », trente-deux ans après, pour mettre en évidence le rôle de socialisation politique de l'école Vitruve (C).

*A - Genèse et déroulement du projet du « cirque étoilé »*

**1) Septembre-décembre 1974 : le pouvoir décisionnel des enfants**

Le projet naît en 1974, porté par trois instituteurs (Jeanne, Robert et Anne) désireux de dépasser les discours sur l'école reproductrice de l'ordre social pour expérimenter des pratiques pédagogiques « révolutionnaires », comme l'explique Robert devant la caméra :

« L'école était un lieu privilégié car c'est un lieu de socialisation donc pour changer le monde, il fallait changer l'école. L'école était le lieu du conditionnement social mais aussi le lieu de lutte pour essayer d'inventer une autre vie. Pour changer la vie, il fallait commencer par là. »<sup>3</sup>

Ils mettent en place à la rentrée 1974 un « Grand groupe » de soixante enfants, d'âges différents, de milieux sociaux divers, et de niveaux différents (du CE1 au CM1), regroupés au

---

<sup>3</sup> Extrait de l'interview filmé de Robert, le 19/12/07.



sein d'une seule classe « ouverte ». La réalisation d'un « projet », sur la durée de l'année scolaire, oriente l'expérience du « Grand groupe ». La pédagogie qui la sous-tend revendique une approche fonctionnelle<sup>4</sup>, s'opposant ainsi à une approche en terme de transmission verticale des savoirs (cf. encadré 2).

### **Encadré 2 : Origine et objectifs du « Grand groupe » :**

Nous livrons ici sans commentaires, un extrait du livre collectif – *En sortant de l'école* – dans lequel les instituteurs reviennent sur les origines du projet :

«En lançant le Grand groupe, nous avons des idées derrière la tête.[...] Notre état d'esprit est tel, après une année où nous avons fourni un investissement personnel considérable, face à l'immobilisme quasi général du corps enseignant à l'extérieur, à l'attitude hyper-consommatrice des parents, que le projet de Grand groupe constitue un ballon d'oxygène. Nous ne pouvons pas nous contenter de constats. Il faut taper fort, très fort, tenter le maximum de ce qui peut être tenté pour faire éclater les contradictions de l'école dans et hors Vitruve, ne plus se retrancher derrière les habituels « ah ! mais... », « si...on... », « c'est comme ça... » qui perpétuent l'immobilisme.

Voici les grandes lignes du projet « pédagogique » qui donna naissance au Cirque Etoilé, telles qu'elles sont présentées, en jargon « vitruvien », au cours de la semaine de travail du début juillet, par Jeanne, à l'équipe des maîtres :

Un groupe de 60 enfants de tous les niveaux, du cours préparatoire au cours moyen, et trois adultes (instituteurs) rassemblés pour la réalisation d'un projet commun, choisi par eux, dans le but :

- d'arriver à une « globalisation » maximale des enseignements : tout se fera à travers et pour la réalisation du projet ;
- de multiplier les apprentissages, les instruments de connaissance, les pratiques, les techniques et les outils utilisés ;
- d'abolir la structure classe – groupement artificiel de personnes en fonction de leur âge, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, sauf à l'école, au service militaire et dans les maisons de retraite ;
- d'avoir une vie de groupe réelle, permettant les échanges entre les enfants et leur socialisation ;
- d'obliger les maîtres à une confrontation réelle, puisqu'ils seraient impliqués dans une pratique commune ;
- de modifier **l'image et le rôle du maître** : plus de maître unique, maître-modèle, savoir, chef, leader, arbitre, juge, etc ?
- de choisir un projet qui fasse appel à l'action, à la pratique et non à l'abstraction et à la spéculation intellectuelle ;
- de **changer le statut des enfants**, en leur donnant la possibilité de choisir et réaliser, collectivement un projet en sortant de l'école, **ouvert à la réalité adulte.** »<sup>5</sup>

<sup>4</sup> Cette approche se base sur les pédagogies actives qui ont pour objectif de rendre l'apprenant acteur de ses apprentissages, afin qu'il construise ses savoirs à travers des situations de recherche.

<sup>5</sup> « *En sortant de l'école...* », *op. cit.*, p. 123-124.

Pour Jeanne, Robert et Anne, il s'agit dorénavant de confronter les enfants à la réalité sociale, de les mettre en situation d'acteurs de leurs apprentissages, qui apprendront à lire, écrire ou compter non pas contraints par l'autorité arbitraire d'un maître mais par la nécessité liée au projet qu'ils auront à cœur de mener. La remise en question du statut de l'enfant est donc au principe des pratiques pédagogiques mises en œuvre à Vitruve et en particulier cette année du cirque, comme le rappelle Jeanne :

« L'école classique c'est le non-pouvoir des enfants sur leur vie. Entre la famille et l'école, ils sont cantonnés dans un statut de minus surprotégé et irresponsable : nourris, logés, habillés, instruits, distraits, élevés, ils n'ont qu'à se laisser faire. A Vitruve, on a voulu donner un certain pouvoir aux enfants, une prise sur leur vie : nous pensions que c'était un facteur de libération »<sup>6</sup>

A la rentrée 1974, les enfants du « Grand groupe » sont invités à réfléchir et à proposer différents projets qu'ils pourraient mettre en œuvre tout au long de l'année scolaire. Trois projets seront ainsi proposés, dont celui d'un restaurant, préféré au cirque par les instituteurs :

« Jeanne : Robert et moi, on voulait porter le projet restaurant, qui se rapprochait davantage d'un vrai projet de production, mais pour les gamins, c'était un peu la corvée de vaisselle... Et le projet cirque avait un côté plus rigolo, ludique donc ils ont voté pour, on a eu beau essayer de les manipuler dans tous les sens (*elle rit*) : non, c'était le cirque et ce fut le cirque et tant pis pour nous ! On était quand même suffisamment honnêtes pour accepter le choix des mêmes ! Et après c'était à nous d'en faire un vrai projet et non pas un petit projet rigolo pour s'amuser...

*Et l'idée d'un projet de production c'était clairement marxiste ?*

Ah oui oui, complètement...ça venait de nous oui et de Vitruve... »<sup>7</sup>

Les enfants se documentent, par groupe, sur les différents projets qu'ils doivent ensuite défendre au cours des fréquentes assemblées générales (AG) qui ponctuent le fonctionnement du « Grand groupe ». Ainsi, malgré les efforts des instituteurs pour faire valoir l'intérêt du projet de restaurant<sup>8</sup> auprès des enfants, le projet finalement retenu est celui d'un spectacle de cirque avec la perspective de partir un mois et demi en tournée à la fin de l'année dans les Pyrénées. Un extrait du livre collectif écrit par les instituteurs ayant participé au projet en résume bien la « philosophie » :

---

<sup>6</sup> Extrait de l'entretien du 27/01/06. Les portraits des instituteurs sont dressés dans la partie B.1 ci-dessous.

<sup>7</sup> Extrait de l'entretien filmé du 19/12/07

<sup>8</sup> La mise en place d'un restaurant de quartier avait la préférence des instituteurs dans la mesure où le projet cadrerait davantage avec la perspective politique et pédagogique de « responsabiliser les enfants » en les impliquant dans un projet de production qui leur conférerait un statut de « producteurs ». C'est en cela que Jeanne dit – sur le ton de la rigolade – qu'ils ont bien essayé de « manipuler » les enfants, pour orienter leur choix, en vain.

« L'aventure du Cirque Etoilé n'est pas une expérience spontanéiste. Née d'une réflexion collective, elle s'inscrit dans la dynamique de Vitruve et veut apporter des éléments de réponse aux questions que nous nous posons tous : comment supprimer la dichotomie entre l'école et la vie, entre le travail intellectuel et le travail manuel, la théorie et la pratique, le savoir et l'action, les loisirs et le travail ? Comment sortir l'enfant de son statut d'improductif, de mineur irresponsable, pris en charge par les adultes ? »<sup>9</sup>

Les incidences de Mai 68 sur la genèse de ce projet apparaissent ici en filigrane, par un certain nombre de mots d'ordre proclamés alors ou dans les mois suivants – tels la remise en question de l'institution scolaire, du clivage entre intellectuel et manuel, ou encore du statut de l'enfant – et appliqués ici au champ de l'école.

## **2) Décembre 1974 – février 1975 : autogestion enfantine ?**

De la fin de l'année jusqu'au mois de février, les enfants se répartissent par groupe de travail, vont visiter des écoles de cirque pour apprendre à organiser un spectacle, se chargent de l'achat du matériel nécessaire, de la création de leur numéro, de la confection des costumes, etc, chacun étant responsable devant le groupe et non plus – uniquement – vis-à-vis de l'enseignant. Pour une enfant comme Béatrice, qui arrive à Vitruve en cours d'année après une première expérience scolaire malheureuse<sup>10</sup>, le décalage est grand :

« J'ai débarqué dans cette histoire en cours d'année, j'ai eu l'impression de débarquer sur une autre planète : je voyais tout le monde répéter son numéro, travailler en groupe, s'autogérer... au début je n'ai rien compris, ils n'avaient pas de cartables, pas de cahiers, on pouvait parler en classe [...] et donc mon parcours dans le cirque, ça a été de trouver ma place, parce que tout était déjà pris : y'avaient des numéros de clowns, y'avait la Castafiore, etc et donc ils m'ont dit qu'il fallait que je tiens le miroir : j'ai tenu le miroir longtemps, jusqu'à ce que je me rebelle, que je m'affirme ! Les instits suivaient ça, mais ils n'intervenaient pas... »<sup>11</sup>.

Sébastien se rappelle également l'incompréhension des interlocuteurs extérieurs à l'école face à leur mode de fonctionnement et en particulier au statut de « personne responsable » accordé à l'enfant :

---

<sup>9</sup> « *En sortant de l'école...* », *op. cit.*, p. 123.

<sup>10</sup> Née en 1967, Béatrice est la fille d'un ex-dirigeant communiste portugais réfugié en France et d'une professeur de dessin ayant fait les beaux-Arts à Angers. Ses parents la scolarisent à Vitruve après avoir été convoqués par une institutrice les alertant que leur fille, qui avait imité la signature de sa mère « était sur les chemins de la délinquance ».

<sup>11</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Béatrice, le 12/02/07.

« Je me rappelle, quant il a fallu joindre des responsables de salles de spectacle pour demander à les rencontrer, les adultes qu'on avait au bout du fil commençaient toujours par nous demander de leur passer notre responsable, notre maître... Ils n'imaginaient pas une seconde que c'était avec nous qu'ils devaient organiser les choses ! »<sup>12</sup>

Les instituteurs relatent dans le livre leur volonté de remettre en question un certain nombre de relations de pouvoir en laissant les enfants gérer les prises de contacts avec les institutions extérieures à Vitruve :

« Pour présenter leur cirque à Paris, les enfants avaient envoyé aux écoles une plaquette illustrée qui présentait leur spectacle et leur projet de tournée. Ces plaquettes, écrites par des enfants, étaient destinées à d'autres enfants. Mais il y a toujours eu double détournement de courrier : les enfants du cirque n'ont reçu aucune réponse leur étant destinée, aucune réponse émanant d'enfants. Les lettres et les coups de téléphone des écoles intéressées venaient des directeurs et allaient aux instituteurs responsables. [...] Il ne faut pas croire que cette pratique soit fortuite ; elle s'intègre dans un long apprentissage de la passation des pouvoirs, de l'abandon des responsabilités de l'individu à des instances supérieures, qu'elles soient imposées, comme c'est le cas pour le patron, le chef de service, le contremaître, le dictateur, ou élues, comme le sont le député, le syndicat ou le bureau politique.

Cet état de fait est tellement habituel qu'il ne choquait même pas les enfants ; ils acceptaient comme chose naturelle qu'on nie leur droit à la parole et qu'on veuille négocier au-dessus de leur tête, entre adultes. Pourtant, nous essayions constamment de déjouer la manœuvre ; nous leur transmettions les informations pour qu'ils prennent en charge l'organisation du spectacle. »<sup>13</sup>

Dans cet extrait, les instituteurs révèlent explicitement leurs intentions de subversion des relations d'autorité par des pratiques pédagogiques de dévoilement de l'arbitraire d'un certain nombre de normes qui sous-tendent des comportements « qui vont de soi » ou apparaissent « naturels » aux enfants. On pourrait multiplier ici les souvenirs des anciens élèves et les extraits d'archives de l'école pour décrire cette pédagogie mise en œuvre l'année du « cirque », on y retrouverait, en filigrane, un certain nombre de schèmes « soixante-huitards » importés dans l'enceinte scolaire : remise en question des relations hiérarchiques et plus

---

<sup>12</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Sébastien, le 15/11/05. Sa trajectoire est analysée dans la dernière partie du chapitre.

<sup>13</sup> *En sortant de l'école...*, op. cit., p. 150.

largement des rapports sociaux de domination ; remise en question des normes éducatives ; « libération » et « responsabilisation » de l'enfant ; autogestion ; féminisme et remise en cause des normes de genre ; refus de « conformer » l'enfant aux normes dominantes ; rejet de l'individualisme et de la « compétition » (travail en groupes) ; volonté de « décoloniser l'enfant »<sup>14</sup>, etc.

Les élèves du « Grand groupe » ne suivent ainsi ni cours de mathématiques ni cours de français tout au long de l'année, l'idée étant que de la nécessité de savoir lire ou compter pour mener à bien le projet naîtra le désir d'apprendre. Ils travaillent collectivement (et sans notes) et rendent compte de l'avancement du projet au cours d'AG quotidiennes où chacun d'entre eux est invité à prendre la parole, sur le principe de la démocratie directe et du refus de la délégation (cf. chapitre 6 et DVD<sup>15</sup>). Plus généralement, on a vu que les instituteurs de Vitruve à cette époque revendiquent une réelle action politique sur les enfants, en laissant entrer la politique dans l'enceinte de l'école et en faisant sortir l'école dans la rue, remettant ainsi en cause le monopole traditionnel de la famille dans la socialisation politique des enfants. Or la prépondérance du cadre scolaire par rapport au cadre familial est renforcée au cours de cette année expérimentale dans la mesure où les enfants seront séparés de leur famille au cours de la tournée itinérante (cf. infra) où les seuls agents socialisateurs seront les instituteurs. On retrouve ainsi, de manière encore plus saillante l'année du « cirque étoilé », l'utopie pédagogique de réaliser une contre-institution fondée sur une inversion quasi-systématique des valeurs par rapport à un ordre contesté, susceptible de former de futurs acteurs du changement social :

« Nous sommes conscients d'avoir pesé sur les mêmes, de les avoir violentés. Mais il n'y avait pas d'autre choix possible [...] C'est en vivant les antagonismes sociaux que les enfants créeront les moyens de transformer les conditions qui leur donnent naissance »<sup>16</sup>.

---

<sup>14</sup> Ce sont les termes employés par Robert Gloton, inspecteur atypique à l'origine de la création de l'école Vitruve, et auteur de la préface du livre : *En sortant de l'école...* On y lit ainsi que : « L'ouvrage se signale moins par la manière de remettre en question le système scolaire comme reproduction de la société capitaliste et le processus d'aliénation scolaire qu'il peut entraîner, que par le souci d'expérimenter une façon nouvelle de « décoloniser l'enfant » dans l'école. On est rarement allé aussi loin dans cette voie et si cela justifie assez cet ouvrage, cela explique aussi à l'avance les critiques qu'il peut soulever », *op. cit.*, p. 7.

<sup>15</sup> Dans le DVD joint à la thèse, Muriel explique dans une scène du documentaire (dans le premier quart d'heure) qu'elle était une enfant timide et que ce fonctionnement l'avait obligée à prendre la parole et à apprendre à s'exprimer en public.

<sup>16</sup> *En sortant de l'école, op. cit.*, p. 25 et p. 213.

### 3) Février 1975 : la « scission »

Le mode de fonctionnement du « Grand groupe » ne fait cependant pas l'unanimité, et début février, un groupe d'enfants exprime la volonté de retrouver une classe « normale ». D'après les récits recueillis en entretien auprès de Jeanne, Robert et d'anciens élèves, cet événement revêt tous les caractères d'une scission<sup>17</sup> politique : les enfants « scissionnistes » rendent compte des raisons de leur départ au cours d'une AG houleuse. Qui avancera l'argent pour financer le premier goûter<sup>18</sup> ? Telle est la question qui entraîne la cristallisation des tensions accumulées. Les propositions fusent en AG : « les maîtres ! » avancent certains ; « il en est hors de question » répondent ces derniers ; « Nous-mêmes » : « pas question » ! « Ouh »... Face à la tension qui monte, les instituteurs décident de procéder à une mise au point par écrit des avis de chacun et découvrent ainsi, au dépouillement, l'avis des « opposants » au projet :

« 1° Pourquoi faut-il de l'argent ? – L'argent, R.A.B (*pour rien à battre*)  
2° Qui apportera de l'argent ? – pas moi, n'y comptez pas !  
3° Un projet, pourquoi ? – Votre projet, mon cul !  
4° L'école pourquoi ? – Pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Un point, c'est tout. »<sup>19</sup>

Paul<sup>20</sup>, décrit par Jeanne comme « une grande gueule de Vitruve », est un des enfants scissionnistes. Ce n'est pas la volonté de retourner dans un contexte scolaire ordinaire dont il se rappelle, mais ses propos confirment un certain pouvoir décisionnel des enfants<sup>21</sup> :

« A cette époque, fallait pas me parler de théâtre de rue, ça renvoyait trop à la séparation de mes parents, mon père ayant quitté son travail pour devenir comédien et faire du théâtre de rue !... Je voulais pas vivre à Vitruve ce que je vivais déjà avec mon vieux le week-end... Mais ce qui est marrant, c'est que quinze ans plus tard, c'est ce que j'ai fait : de la musique de rue, de la fanfare... Et puis j'ai pas fait le cirque à Vitruve, mais j'ai fait le restaurant l'année d'après, et aujourd'hui, je suis un peu restaurateur [...] Ce que j'en retiens finalement, c'est qu'on nous

<sup>17</sup> Vitruve étant un espace ouvert à la pluralité pédagogique et politique, nous avons montré dans le chapitre préliminaire que son histoire est jalonnée de « scissions » au sein des équipes éducatives et de relations parfois conflictuelles entre parents et instituteurs liées à des divergences politiques et/ou pédagogiques.

<sup>18</sup> Car les enfants ont pour projet de vendre des goûters à la sortie de l'école pour commencer à financer leur projet.

<sup>19</sup> « En sortant... », *op. cit.*, p. 142

<sup>20</sup> Paul est né en 1965 à Paris : sa mère, issue d'une famille d'artistes est enseignante en collège et son père, fils de militaire est alors technicien dans le bâtiment. Tous les deux participent aux événements de mai 68, proches de l'extrême gauche autogestionnaire. Ils investissent au lendemain des événements la rénovation critique du quotidien en partant vivre un « retour à la terre » dans le Jura. Le père de Paul entame alors une nouvelle carrière, dans le théâtre de rue en cofondant une troupe engagée, « théâtracide ». L'année du « cirque étoilé » est aussi celle de la séparation des parents de Paul.

<sup>21</sup> D'autant que son père nous a confirmé, par téléphone, que ni lui, ni la mère de Paul ne s'étaient opposés à sa participation au projet du cirque et qu'ils y étaient au contraire très favorables.

avait donné le droit, le pouvoir de choisir, de dire notre avis, et c'est ce que j'ai fait, je leur ai dit non, votre projet, ça m'fait chier ! De toute façon, j'étais un enfant contestataire et je crois qu'à Vitruve, j'ai pu exprimer des choses dont je souffrais dans la sphère familiale...»<sup>22</sup>.

Chloé, qui est restée dans le Grand-groupe, se rappelle du vote au cours duquel les enfants ont eu à exprimer leur souhait de poursuivre ou non le projet du cirque et la tournée pyrénéenne:

« Ils nous ont demandé ceux qui voulaient partir et ceux qui voulaient pas ...Donc il n'y a eu qu'une partie des enfants qui sont partis en tournée, avec l'accord des parents et celui des enfants : je faisais partie de ceux qui ont dit oui. Je me rappelle très bien du vote : après, tu n'avais plus le droit de revenir en arrière, ça ils nous l'ont dit dès le départ ... Ils ont mis ça sous notre responsabilité, pédagogiquement parlant... »<sup>23</sup>

Si cet épisode – impensable dans une autre école primaire publique – révèle un réel pouvoir de décision des enfants sur leur parcours scolaire, il ne faut pas sous-estimer le rôle des parents d'élèves dans le conflit. Ce sont bien souvent ces derniers qui ont été réticents à la participation de leurs enfants au « Grand groupe », et les parents d'Emma<sup>24</sup> vont jusqu'à retirer leur fille de Vitruve en cours d'année. Une réunion conflictuelle avec les parents d'élèves du « Grand groupe » précède d'ailleurs de peu l'épisode de la scission. Les instituteurs décrivent ici, dans le « livre des adultes »<sup>25</sup>, leur déception face aux inquiétudes des parents :

« Le débat porte essentiellement sur les acquisitions scolaires. [...] Leur angoisse est grande. Elle se cristallise sur l'orthographe, la plus culturelle des connaissances, fixée au hasard de la formation de la langue et maintenant immuable. [...] De toute façon, (pour eux) la réussite scolaire passe inévitablement par les dictées, les problèmes, la grammaire, les leçons, etc... Le dialogue de sourds se prolonge tard [...] Certains, pourtant, sont séduits par le projet qui rejoint leur propre remise en question de leurs rapports familiaux »<sup>26</sup>

Cette dernière phrase souligne la continuité qui existe – ou pas – entre certaines pratiques éducatives de rupture au sein de la famille et la socialisation scolaire vitruvienne : pour les

---

<sup>22</sup> Extrait d'un appel téléphonique avec Paul (le 28/10/2007), lors de la préparation du documentaire. Après avoir été musicien dans la compagnie Zingaro puis accordéoniste des Négresses vertes, Paul tient aujourd'hui un hôtel dans les Alpes six mois de l'année et continue à faire de la musique à Montpellier le reste de l'année.

<sup>23</sup> Extrait de l'entretien filmé du 20/12/07.

<sup>24</sup> Les parents d'Emma étaient comédiens à la Comédie française, très « vitruviens » dans un premier temps, ils ont retiré leur fille de Vitruve sur des désaccords politiques avec l'équipe enseignante, les trouvant trop « extrémistes » dans leur discours sur l'école et la pédagogie.

<sup>25</sup> Le livre « En sortant de l'école... » est divisé en deux parties : le « livre des enfants » et le « livre des adultes ».

<sup>26</sup> *En sortant de... , op. cit.*, p. 130

enfants concernés, on peut alors parler d'une « socialisation de renforcement »<sup>27</sup>. La scission peut ainsi être analysée, pour partie, comme le départ des enfants dont les parents ne cautionnent pas entièrement la remise en question radicale du mode de socialisation scolaire dominant. A contrario, les enfants qui restent dans le Grand groupe constituent une sous-population « limite » du corpus : celle des enfants les plus exposés aux stratégies familiales et scolaires contre-culturelles<sup>28</sup>.

C'est ainsi que le « Grand groupe » se scinde et qu'un des instituteurs retourne en classe avec les enfants « scissionnistes ». Jeanne et Robert prennent en charge le reste du groupe, composé désormais de trente-six enfants. Afin de mettre au point le spectacle et de recueillir de l'argent pour la tournée, quelques représentations sont organisées à Vitruve et dans d'autres écoles du quartier avant de partir dans le sud-ouest. C'est à l'occasion de l'une d'entre elles que Geneviève, mère d'élève et réalisatrice, filme les enfants et réalise un film d'une durée de vingt minutes<sup>29</sup>, diffusé à la télévision alors que le « Grand groupe » est en tournée (cf. encadré 3).

### **Encadré 3 : Le film de Geneviève Bastid sur « le cirque étoilé »**

Geneviève Bastid est née en 1938, fille d'un ingénieur du public et d'une secrétaire, catholiques de gauche. Après avoir obtenu le baccalauréat, elle entre à l'IDHEC<sup>30</sup> (de 1957 à 59). Elle est alors syndiquée et militante à l'UNEF, sympathisante du PCF. Elle devient assistante-monteuse puis assistante-réalisatrice à l'ORTF avant de devenir réalisatrice de documentaires. Ses deux fils naissent en 1962 et 1964. Elle travaille à l'ORTF au moment des événements de Mai 68. Gréviste syndiquée à la CGT, elle participe également aux États Généraux du cinéma à Suresnes. Elle scolarise ses deux fils à Vitruve, habitant le quartier, et s'implique énormément dans la vie de l'école. Elle y filme de nombreux projets pédagogiques et en particulier celui du « cirque étoilé » qui fera l'objet d'un documentaire diffusé en mai 1975, dans le cadre d'une émission sur la jeunesse.

#### **• Le film :**

Le film s'ouvre sur des gros plans d'élèves de Vitruve (qui ont aujourd'hui entre 38 et 42 ans) expliquant qu'ils sont dans une école « pas comme les autres ». Ils expliquent alors leur projet de l'année. Suivent des séquences de leur spectacle, joué devant des enfants d'une autre école. On y voit des numéros d'acrobatie, de trapèze et de domptage. Dans le numéro de domptage, un des lions qui se fait fouetter par le dompteur finit par se rebeller, prendre le fouet pour le retourner contre le dompteur : clin d'œil à la remise en question de la domination, de la hiérarchie, au renversement de l'ordre établi ? Si les instituteurs avaient pour principe de laisser les enfants monter seuls leurs numéros, ils

<sup>27</sup> Darmon M., *La socialisation*, Armand Colin, 2006, p. 114

<sup>28</sup> L'homologie avec les scissions au sein d'organisations politiques est ici encore éclairante : ceux qui partent sont ceux dont le profil est dissonant, désajusté (il s'agit en l'occurrence ici d'une dissonance entre socialisation familiale et socialisation scolaire), ce qui renforce l'homogénéité du groupe restant (homogénéité des modèles éducatifs mis en œuvre dans la sphère familiale et dans la sphère scolaire).

<sup>29</sup> C'est ce film, retrouvé dans les archives de l'INA, que nous avons projeté le 16/12/07 aux anciens élèves du cirque et leurs instituteurs, dans le cadre du tournage du documentaire pour Arte. Les rushes de ce film de 1975 ont également été retrouvés dans les archives de l'école Vitruve et utilisés pour le documentaire de 2008.

<sup>30</sup> Institut Des Hautes Études Cinématographiques.



les ont néanmoins aidé un minimum et certains aspects « politiques » transparaissent ainsi dans leurs sketches. L'exemple le plus révélateur étant sans aucun doute le numéro joué par Julie, Sophie et Momo : les deux premières jouant l'une le ministre de l'intérieur, l'autre le ministre des affaires étrangères, le dernier jouant un travailleur immigré que l'on a fait venir en France pour subvenir aux besoins de main d'œuvre.



Les images ci-dessus sont extraites du film :

- **Photo 1 :**

On voit sur la première photo les deux ministres et projeté entre elles le drapeau français. Voilà résumé en substance les dialogues entre les deux ministres :

« - Monsieur le ministre des affaires étrangères, nous avons besoin de plusieurs milliers d'immigrés pour notre industrie française  
 -Très bien, monsieur le ministre de l'intérieur, nous allons vous les envoyer et même plus si besoin »

- **Photo 2 :**

Jeanne, l'institutrice de dos au premier plan fait reprendre le numéro aux enfants en leur donnant quelques indications, là aussi porteuses d'un message politique :

« Là, vous parlez trop vite : imaginez-vous bien, vous êtes deux ministres, qui fument leur cigare, affalés dans leur fauteuil en cuir, qui discutent tranquillement »

- **Photo 3 :**

Momo arrive en France, une tour Eiffel est projetée sur l'écran et il raconte tous les rêves que cette Tour Eiffel et l'arrivée en France peuvent évoquer.

Plus tard dans le film, deux enfants d'origine immigrée miment leurs parents en train de travailler sur des chantiers, et le numéro s'intitule : « ça travaille, ça travaille et ça ferme sa gueule ! ». Il s'agit en fait d'une pièce de théâtre montée par la troupe « Al Assifa », formée à partir du Mouvement des Travailleurs Arabes<sup>31</sup> (MTA). La dimension de socialisation politique des enfants apparaît ainsi jusque dans le choix des sketches, choix qui met à nouveau en lumière les divers liens établis entre l'école Vitruve et les mouvements politiques « post-soixante-huitards » (cf. chapitre préliminaire).

Si aujourd'hui, Sébastien se rappelle, non sans fierté, qu'il jouait le lion qui se révolte contre le dompteur, n'hésitant pas à relier cet épisode à son attitude actuelle de critique vis-à-vis de l'autorité, Sarah a un sentiment beaucoup plus amer : « Ce qui m'a vachement choqué dans le film de Geneviève Bastid c'est comment les enfants étaient les acteurs d'une idéologie scénarisée par les adultes. Ça travaille et ça ferme sa gueule : qu'est ce que ça voulait dire ? Les enfants ont été les petites marionnettes d'une idéologie adulte... On ne jouait pas au travailleur immigré... »<sup>32</sup>.

<sup>31</sup> Le MTA est fondé en 1972, et regroupe principalement des militants tunisiens, marocains et algériens, pour beaucoup maoïstes : à ce sujet, cf. Siméant J., *La cause des sans-papiers*, op. cit. pp. 99-109.

<sup>32</sup> Extrait de l'entretien filmé de Sarah réalisé après la projection collective du film de Geneviève Bastid, le 20/12/07. La trajectoire de Sarah est également analysée dans la 3<sup>ème</sup> partie du chapitre.

#### 4) Mai 1975- juin 1975 : la tournée du cirque dans le Béarn

Au mois d'avril, le « Grand groupe » – trente six enfants désormais, accompagnés de deux instituteurs, d'un médecin et de deux parents accompagnateurs – s'installe trois semaines à Banas dans les Pyrénées avant de partir en tournée itinérante. Pendant la tournée, les enfants marchent entre dix et quinze kilomètres par jour, jouent leur spectacle de village en village – ils avaient voté en AG l'utilisation de l'argent gagné pour financer une semaine supplémentaire –, se lavent dans les rivières, et prennent en charge l'organisation des repas et la recherche de lieux où passer la nuit (granges, hangars agricoles, écoles de village). Les adultes se relaient pour conduire la voiture et transporter le matériel nécessaire au spectacle et « organisent l'autogestion » :

##### Robert (instituteur)

« J'avais mon ID19 Break pour porter le matériel [...] Nous, on se relayait : ceux qui étaient dans la voiture, ceux qui marchaient avec les enfants, ceux qui allaient dans les groupes...Ils avaient des petites équipes, avec leurs réchaud, camping-gaz, et ils devaient pouvoir cuire leurs aliments...

*C'était vraiment les enfants qui cherchaient les lieux où passer la nuit ?*

Non, non...**on était nous-mêmes dans la même situation qu'eux, on faisait partie du groupe...**mais c'est toujours le problème du rapport entre le nombre d'adultes et le nombre d'enfants et comme on était peu d'adultes...on ne pouvait pas prendre en charge le gîte et le couvert. [...] **On s'était mis volontairement dans une situation où le groupe devait se mettre en situation de trouver des ressources propres au groupe...** »<sup>33</sup>

##### Témoignage d'un enfant dans le « livre des enfants » (p. 77)

« Quand on est parti de Bedous pour faire la tournée, on est parti avec nos sacs à dos et nos duvets (la bouffe était dans la voiture de Robert) vers Bayonne. On a marché pendant douze jours et chaque soir, il fallait trouver un local pour dormir. Il y a des jours où on mettait des heures à trouver quelque chose, comme à Bidarray, et des jours où on trouvait tout de suite. Il y avait un groupe de pointe qui partait avant les autres pour trouver une maison. Quand il ne trouvait pas de grange, on allait demander au maire ou aux instituteurs ou au curé. On a dormi trois fois dans des granges, une fois dans un ranch, une fois dans un chalet, trois fois dans une école et une fois, on a été obligé de demander au curé. Il nous a prêté une salle de théâtre et il n'était pas content [...] Le curé n'avait pas allumé le chauffage pour la nuit, mais quand on est parti, il l'a allumé pour la répétition... »

Jeanne avait cependant « assuré les arrières » en ayant repéré quelques semaines auparavant des points de chute pour chaque étape, mais cela n'était bien évidemment pas dit aux enfants, toujours dans le but de les confronter à la réalité sociale et à sa « dureté » :

« On voulait enlever cette cloche de cristal qu'on met sur les enfants habituellement à l'école, leur montrer que dans la vraie vie il faut bosser. Ils ont fait des stages dans les fermes où il fallait traire les vaches...prendre la charrette, épuisant et les gamins ont pris conscience, qu'il faut travailler à la sueur de son front...y avait cet aspect là idéologique d'une vie simple, saine,

<sup>33</sup> Extrait de l'entretien réalisé le 22/03/07.

près du réel, de nos fondamentaux en dehors de la conso, pas gaspiller... On leur apprenait à devenir de futurs SDF, des prolétaires...on voulait effectivement qu'ils reviennent aux vraies valeurs desquelles on excluait la consommation. »<sup>34</sup>

Les propos de Jeanne reflètent ici des influences politiques et pédagogiques multiples: du marxisme revendiquant un statut « d'enfant producteur » aux références mobilisées par les tenants du « retour à la terre »<sup>35</sup>, en passant par le rousseauisme ou la dénonciation d'une société de consommation, ses propos sont comparables en bien des aspects aux discours prophétiques sur la pédagogie communautaire<sup>36</sup>. On peut d'ailleurs analyser l'expérience du « Cirque étoilé » comme une utopie communautaire et relire sous cet angle l'exclusion des parents pendant la tournée. Extraire l'enfant de ses cadres de socialisation habituels (notamment familiaux) serait en effet le seul moyen de le soustraire à l'action socialisatrice d'agents concurrents :

#### **Livre des enfants**

« Les parents ne sont pas venus car on avait décidé qu'ils ne viendraient pas nous voir en tournée : on avait envie de vivre une aventure sans les parents. Et d'abord, tous les parents n'auraient pas pu venir : trop loin, pas assez riches, pas de voiture, pas de temps, etc. » (p. 42)

« Ca m'a beaucoup changé, là-bas, et aux autres enfants aussi de ne pas avoir nos parents derrière le dos. On apprend à être avec d'autres personnes et à les connaître, on fait des choses différentes qu'on ne fait pas d'habitude : la marche, la tournée, le cirque, dormir dans les granges, la cuisine pour beaucoup, les discussions... » (p. 44)

#### **Livre des adultes**

« La perspective de partir en tournée était séduisante : le contraire même de notre vie sédentaire ; découvrir un village nouveau, un public nouveau chaque soir ; la grande aventure, quoi ! mais il fallait bien préparer notre coup, se fixer des étapes et franchir progressivement les jalons qui nous conduiraient en douceur de la vie parisienne surprotégée – pour la majorité – aux aléas de la tournée. Il valait mieux partir loin, très loin, pour rendre toute visite de parents impossible et dans un milieu à habitat groupé ayant une tradition de fêtes : le Pays basque semblait l'endroit idéal... » (p. 161-162)

L'aventure du « cirque étoilé » partage ainsi avec les utopies communautaires de nombreux traits : celui d'une vie de groupe autogérée, se déroulant dans un « là-bas », véritable société imaginée où la hiérarchie des valeurs structurant « l'ici-bas » cesse de fonctionner (voire est renversée), où l'on retrouve les « vraies valeurs », la « vie saine » pour reprendre les termes de Jeanne, où les différences sociales sont gommées (via l'absence des parents notamment),

---

<sup>34</sup> Extrait de l'interview filmée de Jeanne, le 19/12/07.

<sup>35</sup> Sur les utopies du « retour à la terre », cf. Léger D., Hervieu B., *Le retour à la terre. Au fond de la forêt...l'Etat*, Paris, Ed. du Seuil, 1979 ; Léger D., « Les utopies du "retour" », *art. cit.*

<sup>36</sup> Bernard Lacroix écrit à ce sujet : « Le fond commun de la pédagogie communautaire est, de la même façon, mise au goût du jour de vieilles lunes. La communauté permet de conjuguer Rousseau au présent et de

où les critères de réussite scolaire n'ont plus lieu d'être, où ce qui serait jugé illégitime dans une autre scène est ici encouragé (se laver nus dans les ruisseaux, dormir dans les granges, laisser les enfants gérer le tours de cuisine, de ménage, l'argent recueilli, etc).

Si le début de la tournée se déroule sans incidents, le « Grand groupe » doit cependant rentrer à Paris plus tôt que prévu face à l'hostilité croissante des interlocuteurs locaux dans la recherche de lieux d'accueil pour les nuits. Cela confirme le bien-fondé d'une analyse en termes d'utopie communautaire : l'aventure est viable tant que le groupe se déplace dans la campagne béarnaise et rencontre peu de monde, mais ne survit pas aux regards (jugements) extérieurs qui se font de plus en plus pressant à l'approche de la ville. C'est le directeur d'un Institut médico-éducatif qui mettra fin à la tournée en téléphonant à l'inspection pour dénoncer le projet et l'irresponsabilité de « quelques hippies qui se baladent avec un groupe de mômes tout déguenillés, sales et affamés »<sup>37</sup>.

### Témoignage des adultes

« A la fin de la tournée, le flicage est devenu systématique et l'hostilité des notables (maires, gendarmes, directeurs de collectivités ou d'écoles, curés de village) s'est déchaînée. On se rapprochait de Bayonne, on entrait dans une région touristique, habituée à voir des colonies de vacances bien encadrées et « organisées », des touristes tout aussi organisés, avec leurs caravanes, leur réservation dans les terrains de camping ou dans les pensions de famille. notre aventure « sauvage » en rupture avec ce que les gens du coin avaient l'habitude de voir, ne pouvait que susciter de la méfiance. C'est à cause de ce flicage et de cette hostilité que nous avons pris la décision de rentrer à Paris trois jours avant la date prévue » (p. 174)

### Témoignage d'enfants

« En arrivant à St-Jean-Pied-de-Port, on a demandé à une dame devant la gendarmerie si elle n'avait pas vu passer un groupe d'enfants avec des sacs à dos. Elle est rentrée dans la gendarmerie et ressortie avec un gendarme. Il nous a demandé si on avait froid, si on avait faim, si on était fatigué, d'où on venait, ce qu'on faisait, etc. *On a mal répondu* à ses questions parce qu'on a dit qu'on avait faim et qu'on était fatigués et il a pu penser qu'on nous forçait à marcher. On a mal répondu aussi quand on a dit qu'on faisait le cirque : il a dû penser du mal du cirque parce que, *pour eux, l'école, c'est faire de l'orthographe et des mathématiques*<sup>38</sup> [...] Quand les gendarmes ont vu arriver Robert, ils ont dit : on va l'identifier, le barbu [...] Après, on a mangé et on a fait une assemblée pour discuter de notre histoire avec les gendarmes »

De la même manière, le très faible nombre de représentations du spectacle de cirque pendant la tournée et l'absence quasi-totale, dans le livre des enfants, mais également dans celui des

---

conjoindre l'affirmation de la bonté naturelle de l'enfant à un freudisme vulgarisé : sa famille le corrompt, seule la communauté peut lui offrir libre épanouissement. », dans « Le discours communautaire », *art. cit.*, p. 539.

<sup>37</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Jeanne, le 16/01/06.

<sup>38</sup> C'est nous qui avons mis en italique certains passages. Ici, c'est pour souligner l'aspect intentionnel de la socialisation politique vitruvienne ; on perçoit en effet, à travers ces propos enfantins, le type de discours et d'explications que leur ont tenus les instituteurs suite à cet épisode sur le mode du clivage entre « eux » et « nous ». « Mal répondre » doit ainsi être interprété comme avoir donné des éléments qui stigmatisent l'expérience du « cirque étoilé ».

adultes, de références aux interactions avec les personnes rencontrées extérieures au groupe, très étonnante à prime abord, devient compréhensible à partir du moment où l'on analyse l'aventure comme une utopie pédagogique communautaire : on ne va pas chercher à montrer son spectacle à d'autres, on va se chercher soi, ailleurs (u-topie).

Après avoir poussé le trait dans le sens de la singularité, du « cas limite » qu'a pu représenter cette aventure dans l'espace des expérimentations pédagogiques « post-soixante-huitardes », il est temps de rappeler, au contraire, l'aspect emblématique qu'elle a eu dans les années 1970 dans les milieux éducatifs et plus largement dans la fraction de la gauche héritière de Mai 68. C'est ainsi qu'une double page du quotidien *Libération* est consacrée, en février 1978, au livre *En sortant de l'école...* relatant l'expérience du « cirque étoilé » (cf. document ci-dessous).



De manière moins anecdotique, l'existence d'une « UV Vitruve » dans le cursus de science de l'éducation de l'Université de Vincennes, au cours des années 1970, souligne l'importance de

l'expérience vitruvienne, qui bien qu'isolée, use de « la force de l'exemple »<sup>39</sup> comme moyen de contestation. Bernard Lacroix voit d'ailleurs dans cette « fonction d'altérité » une des caractéristiques du discours communautaire<sup>40</sup>.

Mais pour comprendre l'omniprésence des schèmes « soixante-huitards » auxquels se réfèrent les acteurs de Vitruve et pour saisir le lien entre ces schèmes et les pratiques pédagogiques mises en œuvre au sein de l'école, il faut revenir dans un second temps sur la nature des liens existant entre Mai 68 et les acteurs du projet, et analyser pour cela leurs trajectoires.

### ***B - De la contestation politique à la subversion pédagogique : des soixante-huitards reconvertis dans le champ de l'école***

On se propose ici de réfléchir aux conditions de possibilité de l'expérience vitruvienne comme moyen de perpétuer des revendications politiques par leur mise en pratique dans le champ de l'École. Afin d'appréhender les effets de politisation engendrés par les événements de Mai 68 sur les trajectoires des acteurs de Vitruve, nous présenterons successivement les trajectoires des deux instituteurs en charge du projet et des deux parents d'élèves accompagnateurs. Si les critiques des rapports sociaux de domination en Mai 68 ont influencé le développement de pratiques pédagogiques anti-autoritaires, nous montrerons, ici encore, que l'on ne peut saisir la spécificité des acteurs qui les investissent sans revenir sur leur propre rapport à l'école et à l'éducation qu'ils ont reçue.

#### **1) Des instituteurs atypiques : prophètes de (à) l'école ?**

L'objectif de ce paragraphe est de revenir sur les trajectoires de Jeanne et Robert afin de montrer que leurs pratiques pédagogiques « hérétiques » s'expliquent à l'aune de leurs trajectoires non-canoniques pour des instituteurs. En effet, comme la plupart des instituteurs de Vitruve (*cf.* chapitre 6), Jeanne et Robert prétendent remettre en question le monopole de

---

<sup>39</sup> Pierre Mercklé utilise cette expression à propos des phalanstères fouriéristes : « La théorie concrète de Fourier a pour ambition de soustraire les principes de l'action à l'illusion de la « force de l'idée », pour les appuyer sur la « force de l'exemple ». C'est en ce sens que le Phalanstère est une « idée exemplaire »: il est à la fois idée et pratique, il est à la fois pensée, et réalisation de la pensée dans l'espace », in Mercklé P., *Le socialisme, l'utopie ou la science ?...*, *op. cit.*, p. 317; *cf.* également : [http://www.charlesfourier.fr/article.php3?id\\_article=328](http://www.charlesfourier.fr/article.php3?id_article=328)

<sup>40</sup> Il écrit en effet, à propos de la pédagogie communautaire : « L'essentiel demeure sa fonction d'altérité, voire d'altercation : permettre à ceux dont elle est l'emblème de combat, d'affirmer leur « commune » différence face à l'institution contestée. (...) Elle offre une alternative, donc définit une stratégie : le discours communautaire est, avant tout, un discours stratégique », in « Le discours communautaire », *art. cit.*, p. 541.

l'inculcation légitime<sup>41</sup> de la culture légitime par la redéfinition des rapports éducatifs et des pratiques pédagogiques. Nous voulons montrer ici que ces outsiders de l'institution scolaire l'investissent dans une posture prophétique, leur permettant de perpétuer la rupture avec l'ordre établi et leur propre rupture biographique, initiée avec Mai 68.

**a) Jeanne : « on allait faire la révolution à travers l'école »**

Jeanne, institutrice à l'origine du projet du cirque et auteure du « livre des adultes » écrit au retour, est née en 1943, dans le sud-ouest de la France<sup>42</sup>. Elle est issue d'un milieu populaire : son père, fils de métayer, est chauffeur aux Douanes, athée et syndicaliste (CGT) et sa mère, fille de charpentier, est femme de ménage, basquaise et très croyante. « Mon destin c'était de passer le certificat d'études et de devenir coiffeuse ou couturière », dit-elle, mais elle est bonne élève et son institutrice insiste auprès de ses parents pour lui faire suivre des études longues, si bien qu'elle continue jusqu'au Brevet puis intègre l'Ecole Normale de Bordeaux où elle passe le baccalauréat et entre à l'école de formation des professeurs de collège.

Parallèlement, elle s'engage très jeune, adhérant aux Jeunesses Communistes au moment de la Guerre d'Algérie – sensibilisée à la lutte pour l'indépendance par des amis algériens de son quartier –, puis à l'UEC au tout début des années 1960 et enfin au PCF. C'est par le militantisme qu'elle rencontre son futur mari, un journaliste madrilène antifranquiste, qui la rejoint à Bordeaux dans un premier temps, avant de trouver un emploi de pigiste au desk espagnol de l'AFP. Jeanne le suit à Paris, se mettant en disponibilité de son premier poste d'enseignante stagiaire (de professeur de lettres et espagnol au collège de Soulac). Elle part ensuite vivre à Madrid entre 1965 et 1972 où elle adhère au P.C. espagnol, où milite aussi son compagnon. Elle est militante clandestine en Espagne depuis trois ans quand surviennent les événements de Mai 68. Le couple se rend à Paris en voiture vers la mi-mai :

« C'était extraordinaire : des groupes de parole partout, tout le monde refaisait le monde...J'ai vu l'explosion des affiches sur les murs de Paris, on assistait à pleins de débats, d'AG, on fumait, tard dans la nuit, j'ai trouvé un Paris métamorphosé, très vivant, bouillonnant, j'ai trouvé que la rue avait changé, que les gens avaient changé [...] Être dans le bain et dans la réalité des choses ça avait été sidérant pour moi ! J'ai cherché à comprendre, j'ai participé à des

---

<sup>41</sup> Cf. Bourdieu P., Passeron J-C, *La reproduction...*, op. cit., p. 72.

<sup>42</sup> Sa trajectoire antérieure à Mai 68 est analysée dans le chapitre 1, dans la partie consacrée au schème de la politisation des intellectuels de première génération (cf. chapitre 1, partie D.2.).

meetings, des débats à la Sorbonne : une vie d'AG, une vie de trottoir, des journées à lire les affiches, à comprendre les mots d'ordre, à feuilleter les journaux, les tracts »<sup>43</sup>.

Bien que peu active en Mai 68, les événements ont un rôle de socialisation politique secondaire dans la trajectoire de Jeanne dans la mesure où celle-ci n'adhère pas à la ligne du PCF duquel elle s'éloignera : « ce n'était pas facile de me positionner en 68 : j'étais plus libertaire...voire trotskiste...que mao ou PC...mais il me semblait que je n'avais pas assez d'éléments ».

Elle rentre à Paris en 1972 pour des raisons à la fois personnelles et politiques. Elle se sépare en effet de son mari mais ressent également un « pourrissement politique » en Espagne :

« Désir de changer d'air, ça faisait sept ou huit ans qu'on parlait de « los ultimos coletazos » (les derniers coups de queue) du franquisme »<sup>44</sup>.

N'ayant jamais enseigné en France, Jeanne doit passer les épreuves pratiques pour devenir professeur en collègue. Mais devant la possibilité d'enseigner immédiatement en primaire, Jeanne accepte un poste d'institutrice lui permettant de vivre à Paris et d'être salariée aussitôt. Son école d'affectation, dans le Marais, ne semble pas avoir été affectée par Mai 68:

« J'ai cru que c'était une blague ! Les collègues étaient en blouse ; après la récré il y avait un coup de cloche, ils se mettaient en rang : petites distances, grandes distances, tout le cinéma... Alors je me suis dit : c'est pas possible, je change de métier... Je me suis renseignée sur ce qu'il y avait comme écoles différentes (...) Je militais syndicalement, j'ai pris contact avec l'« École émancipée » et c'est comme ça que j'ai pris connaissance de Vitruve ».

Après un retour douloureux au PCF qui durera un peu plus d'un an, elle craque : cet engagement ne lui permet pas de prolonger son expérience révolutionnaire espagnole (PC Espagnol, mouvement des femmes, commissions ouvrières de l'enseignement). Intégrer l'équipe enseignante de Vitruve semble par contre un moyen de perpétuer son *illusio* militante et de reconverter des dispositions contestataires dans la sphère professionnelle :

« J'étais jeune, j'étais tonique, il me semblait que c'était une possibilité, dans ma merde politique, de trouver peut-être une autre façon de m'investir politiquement qui ne passe pas par le parti ou le syndicalisme mais par une activité professionnelle: avoir une pratique qui aille dans le sens que je voulais, et qui puisse faire le lien avec les mouvements sociaux de l'époque: les prisons, les homosexuels, Lip, les manifs de postiers, le mouvement des femmes... On allait

---

<sup>43</sup> Extrait de l'entretien réalisé le 16/01/06.

<sup>44</sup> Extrait d'un courriel reçu le 06/03/07.



aux manifs des postiers et on disait : « l'école c'est aussi un centre de tri »...ou encore : la hiérarchie, c'est comme les étagères, plus c'est haut moins ça sert »

Pour Jeanne, comme pour nombre des instituteurs de l'époque, l'engagement à Vitruve est ainsi un moyen de gérer une forme de désengagement révolutionnaire sans rupture au travers de pratiques pédagogiques. Vitruve apparaît ainsi comme un espace transitionnel qui offre le temps nécessaire à la reconversion d'engagements politiques en entreprises intellectuelles/pédagogiques et qui rend moins brutal le nécessaire reclassement social différé jusque là par le militantisme à l'extrême gauche. Vitruve permet enfin de différer la fermeture du champ des possibles et de continuer à se penser militant, ce qui explique également qu'ils parlent tous de leur métier sur le registre de l'engagement :

« On discutait beaucoup de quelle école et l'école pour quoi faire à cette époque, on avait lu *Les héritiers*<sup>45</sup>, on lisait *L'école primaire divisée*<sup>46</sup>, *Libres enfants de Summerhill*<sup>47</sup>, *Une société sans école*<sup>48</sup> ... et dans la pratique on se demandait : apprendre à écrire: pourquoi ? Apprendre à lire et parler : pourquoi ? Pour se défendre en tant que citoyen...apprendre à rédiger un tract [...] L'idée c'était qu'il faut apprendre à écrire pas simplement pour rédiger sa feuille de sécu ou d'impôts mais pour pouvoir défendre ses droits, écrire un tract [...] avec l'espoir final je dirais de faire la révolution à travers l'école... »<sup>49</sup>.

Les effets de Mai 68 sur l'itinéraire professionnel de Jeanne s'accompagnent d'incidences sur son parcours familial et politique, à travers la vie en communauté, la participation aux manifestations du Larzac ou son militantisme dans les mouvements féministes. Et quand elle part soutenir et manifester auprès des ouvriers de LIP, Jeanne représente Vitruve : on voit à nouveau ici que si les événements de Mai-Juin 68 ont « agi » sur l'institution-Vitruve, c'est *via* les incidences biographiques qu'ils ont eu sur les trajectoires des instituteurs. Ces derniers importent en effet dans l'enceinte scolaire des croyances et des dispositions contestataires qui travaillent leur rôle d'instituteur – et participent à la redéfinition du métier – tout en étant elles-mêmes remodelées par l'institution scolaire et l'expérience professionnelle.

---

<sup>45</sup> Bourdieu P., Passeron J-C, *Les héritiers...*, *op. cit.* . Sur la réception de cet ouvrage chez les intellectuels de première génération, cf. encadré 2 dans le chapitre 1. Cf. également Masson P., « Premières réceptions et diffusion des *Héritiers*. 1964-1973. », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2005, n°13, pp. 69-98.

<sup>46</sup> Baudelot C., Establet R., *L'école primaire divisée*, Ed. Maspéro, Paris, 1975.

<sup>47</sup> Neill A.S., *Libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspéro, 1970.

<sup>48</sup> Illitch I., *Une société sans école*, Ed. du Seuil, 1971.

<sup>49</sup> Extrait de l'entretien du 16/01/06.

**b) Robert : « mon action politique, la seule que j'ai, c'est ce que je suis et ce que je fais »**

Robert, le deuxième instituteur à l'origine du projet, est né dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement de Paris en 1947, dans une famille d'employés de gauche, catholiques non pratiquants :

« Je suis issu d'une famille de cadres moyens je dirais puisque mon père est devenu cadre, chef de service à la SACEM, par promotion interne ; mon père avait rencontré ma mère qui était employée de banque [...] Mes grands-parents maternels étaient concierges de l'immeuble où j'ai grandi, occupaient la loge, et mon grand-père avait été à un moment donné gardien de la paix ; donc un milieu très modeste...Ils venaient d'Anjou »<sup>50</sup>

Cadet d'une fratrie de cinq enfants, il est le seul garçon, scolarisé comme ses sœurs dans l'école primaire publique du quartier. Bien que non pratiquants, ses parents l'inscrivent au patronage où Robert suit des cours de catéchisme jusqu'à la communion solennelle. S'il n'en garde aucun attachement particulier à la religion, la socialisation communautaire est essentielle dans la formation de son goût prononcé pour l'animation et le « collectif », goût qui est renforcé au cours de nombreux séjours en colonie de vacances.

Bon élève, il entre au lycée Voltaire où il passe en 5<sup>ème</sup> un concours pour accéder à la filière technique du lycée, filière sélective préparant aux écoles d'ingénieur. Il y passe un baccalauréat technique en 1967. C'est au lycée qu'il vit ses premiers engagements politiques, adhérant aux Jeunesses Communistes au moment de la Guerre d'Algérie:

« On était très engagés dans le lycée : j'ai été un peu aux Jeunesses Communistes (*il rit*) parce que en gros, à l'époque, les choses qui étaient organisées dans ma classe, c'était ça, on pouvait pas choisir entre Les Galeries Lafayette, la Samaritaine... Les JC c'était la seule chose qui était un peu...les gens qui étaient un peu virulents, ils étaient à la JC disons [...] Y'avait la Guerre du Vietnam donc on avait des raisons objectives d'être dans la rue, contre les bombardements américains et puis on était lycéens, très politisés : ça discutait politique tout le temps hein ! »

Il ne reste qu'un an aux JC, trouvant la structure « trop rigide » et n'adhèrera plus jamais à une organisation politique. C'est par contre dans l'animation et l'éducation populaire que Robert exprime ses dispositions engagées. Après avoir fréquenté toute son enfance les colonies de vacances de l'AROVEN (Association des œuvres éducatives de vacances de

---

<sup>50</sup> Extrait de l'entretien du 22/03/07.

l'Education Nationale), il devient animateur dans les CEMEA<sup>51</sup>, se familiarisant alors avec l'idéologie de la formation comme vecteur du changement<sup>52</sup>.

Robert est en première année de mathématiques à l'Université de Jussieu en 1968, et bien que participant très activement aux événements, il a du mal à se situer politiquement :

« En 68, je suis un des responsables de l'amphi de mathématiques et physique de Jussieu, donc je suis très très engagé dans le mouvement : les AG, la Sorbonne, l'occupation de la Sorbonne, les Katangais, le standard de la Sorbonne...j'ai fait tout ça moi ! [Et dans quel groupe ?] Aucune organisation...non (*il rit*) C'est marrant...mais je pense qu'aujourd'hui c'est un peu la même chose : les gens se rassemblent sans forcément être organisés dans un groupe. [Mais vous vous sentiez plus proche de qui ?] C'est difficile à situer sur l'échiquier politique parce qu'à l'époque en Mai 68, y'avaient des mouvements qui étaient marxistes léninistes, d'autres anarchistes... Y'avait un journal qui s'appelait *Tout, tout de suite*<sup>53</sup> : j'en étais assez proche... Ils étaient « ml »<sup>54</sup> plutôt... Et puis j'ai quand même une influence très forte dans ma famille : mon beau-frère, qui a refusé de partir en Algérie et a été objecteur de conscience, et je pense qu'au niveau de ma conscience politique et de mon parcours politique, c'était très important. »<sup>55</sup>

Robert milite à plein temps durant quelques mois, se fait arrêter au cours de manifestations, et connaît ainsi l'expérience de la prison de Beaujon. Ébranlé par ces quelques mois de militantisme au cours desquels il a « le sentiment que tout était possible et qu'il fallait agir », il arrête ses études pour travailler, et devient instituteur dès la rentrée 1968 :

« A l'époque, l'idée c'est d'avoir une pratique sociale, je pense que c'est un impact de la réflexion à ce moment là...mais je serai incapable de dire aujourd'hui pourquoi je passe d'un côté à l'autre... »

La carrière d'instituteur n'est donc pas épousée par « vocation » mais plutôt comme un moyen d'intégrer le militantisme à la pratique professionnelle. D'autant que Robert habite le 20<sup>ème</sup> arrondissement depuis son enfance, et qu'étant impliqué dans les réseaux d'éducation

---

<sup>51</sup> Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation actives.

<sup>52</sup> Sur les structures d'encadrement de l'enfance, on se reportera aux travaux précités de Francis Lebon (*cf.* chapitre 4 notamment).

<sup>53</sup> Le journal s'intitule en fait *Tout !* et a pour slogan « ce que nous voulons : tout ! », mais il n'existe pas encore en 1968 puisque le premier numéro sort en 1970. J.P. Sartre en deviendra le futur « directeur de la publication ». Le journal est proche de l'organisation maoïste VLR (Vive la Révolution) et se veut « mois dogmatique que La cause du peuple, tout en s'affiliant néanmoins à la révolution culturelle chinoise, mais « dans un élan « spontané », d'où l'appellation de « mao-spontex » : *cf.* <http://www.technikart.com/archives/4003-tout->.

<sup>54</sup> Pour marxistes léninistes.

<sup>55</sup> Extrait de l'entretien du 22/03/07.

populaire<sup>56</sup>, il est rapidement coopté par R. Gloton dans le « groupe expérimental du 20<sup>ème</sup> arrondissement » (*cf.* chapitre préliminaire):

« Le fait d'avoir fait pas mal d'animation dans les colonies de vacances, d'avoir pas mal de diplômes d'animation, automatiquement, R. Gloton m'a mis dans le groupe expérimental, c'est comme ça que j'y suis rentré, par la pratique pédagogique que j'avais eue »

Il se syndique alors à l'École émancipée, courant gauchiste et libertaire du SNI<sup>57</sup>, mais se revendique d'une action politique « au quotidien, dans la classe » :

« Mon action politique, la seule que j'ai c'est ce que je suis et ce que je fais...Et c'était une fracture par rapport aux copains d'autres syndicats, car nous on disait que le syndicalisme on devait le faire dans la classe. Parce que soit on fait la classe traditionnelle la journée et la révolution le soir, soit nous on disait : non, la révolution c'est dans la journée ! Le soir aussi si on veut mais c'est dans la classe qu'il faut la faire la révolution...C'était une fracture assez importante...Le militantisme se faisait par une modification de la pratique. »

Et Robert revient à de nombreuses reprises au cours de l'entretien sur le fait qu'il n'est pas un « idéologue », refusant de se situer précisément tant sur le plan politique que sur le plan pédagogique, revendiquant au contraire une formation « sur le tas », par la pratique :

« Tous les enseignants de Levau, Bretonneau, et Vitruve se retrouvaient dans des réunions où Gloton nous réunissait et donc y'avait des échanges d'idées et ma formation, ça a été une formation par la discussion, par la confrontation des pratiques et puis par l'apprentissage par mimétisme de mes collègues qui étaient eux-mêmes enseignants depuis pas mal d'années...Parce qu'on avait des costaud là au niveau de l'éducation, par exemple les Millot<sup>58</sup>, que je vois encore... Des gens qui venaient d'horizons très vastes et qui se rassemblaient sur ces principes de fonctionnement en équipe, sur ces principes de changer le monde ; c'était le slogan « changer la vie » : on se retrouvait sur ce système de valeurs là. »

Pour rendre compte du « choix » de Vitruve et de l'intérêt de Robert à y enseigner, l'analyse de ce lieu comme une « école prophétique » (*cf.* chapitre 6) est à nouveau heuristique. En effet, les motivations avancées par Robert pour expliquer qu'il ait préféré enseigner à Vitruve que dans une des deux autres écoles du « groupe expérimental » confirment le statut d'avant-

---

<sup>56</sup> Francis Lebon souligne dans son travail sur les mouvements d'éducation populaire, la surreprésentation des instituteurs dans les directeurs de colonie de vacances à la fin des années 1950. Cf Lebon Francis, « Une politique de l'enfance... », *art. cit.*, p. 140.

<sup>57</sup> *Cf.* chapitre préliminaire.

<sup>58</sup> Raymond et Rollande Millot faisaient partie de la première équipe enseignante de l'école Vitruve et sont partis fonder l'école ouverte de la Villeneuve de Grenoble (*cf.* chapitre préliminaire).

garde – ou de « secte » au sens wébérien d'un groupement de virtuoses – de cet espace de contestation de l'école traditionnelle:

« Pourquoi Vitruve ? Parce que chaque école [*du groupe expérimental*] avait une couleur un peu différente, au niveau à la fois politique et pédagogique je dirais, donc ceux qui étaient les plus à la pointe, au fait de l'expérimentation, de ce que je voulais faire, c'étaient les copains de Vitruve : je suis à la fois reconnu par eux pour pouvoir être chez eux et en même temps moi, attiré pour y aller. »

On retrouve le principe de cooptation : les virtuoses enseignants à Vitruve reconnaissent le « charisme »<sup>59</sup> des futurs collègues, ce qui légitime leur propre entreprise prophétique tout en consacrant le nouveau venu/élu. Le fait que Robert n'enseigne à Vitruve que quatre années (1971-1975), tout comme son départ, au lendemain de l'expérience du « cirque étoilé »<sup>60</sup> participent également de cette posture prophétique, posture qui par définition ne peut se routiniser. Chez Max Weber, l'extra-quotidien renvoie en effet au charisme, alors que le quotidien renvoie soit à « l'institution » soit à la « tradition ». Or ces prophètes, après avoir été à l'origine d'une expérience éducative « révolutionnaire » ne peuvent pas revenir au quotidien, sous peine de perdre leur charisme. En effet, le charisme est le propre des hommes, des instants qui, littéralement, « sortent de l'ordinaire », c'est pourquoi il ne peut se routiniser<sup>61</sup>. Robert ne peut évidemment pas formuler les motifs de son départ de Vitruve de cette manière, mais sa réponse confirme, en creux, l'hypothèse :

« Je pars de Vitruve essentiellement pour mettre en pratique un principe de renouvellement de l'équipe, j'avais pu constater l'ascendant que j'exerçais sur les nouveaux et la stérilisation qui en résultait [...] Je n'aurais jamais refait une classe classique de tout façon! (...) J'étais aussi très intéressé par la recherche en éducation, cela pouvait constituer une porte de sortie.[...] D'ailleurs j'ai à plusieurs reprises dans ma carrière effectué ces départs, avec prise de risque,

---

<sup>59</sup> Pour construire une définition opératoire du charisme, je me suis appuyée sur la définition de M. Weber, retravaillée par Isabelle Kalinowski, ainsi que sur celle de Pierre Bourdieu : à partir de ces définitions et des matériaux d'enquête, je définis le charisme comme un capital symbolique conjoncturel : cf. encadré 2 du deuxième chapitre, intitulé « le charisme, un capital symbolique conjoncturel » pour une présentation plus détaillée et documentée de cette définition.

<sup>60</sup> Il quitte l'école Vitruve à la rentrée 1975 pour faire de la formation pour adultes, toujours au sein de l'éducation nationale.

<sup>61</sup> Florence Weber écrit à propos du charisme chez M. Weber : « Il tire sa force de cette puissance de rupture ; mais il en tire aussi sa fragilité. En effet, dès que la domination charismatique se pérennise, se stabilise, elle s'installe dans le quotidien et perd sa caractéristique propre. C'est pourquoi la domination charismatique, dit Weber, ne s'observe que *statu nascendi* (au moment de son émergence). Elle se transforme ensuite, pour durer, soit par traditionalisation, soit par légalisation », dans Weber F., *Max Weber, op. cit.*, p. 123.

alors que rien ne m'y obligeait (dont le saut dans le secteur privé en novembre 1989, puis dans l'informatique en 99). »<sup>62</sup>

Après Vitruve, Robert entre dans la formation continue (1976), préparant des agents hospitaliers au concours d'entrée dans les écoles d'infirmiers dans un premier temps, puis coordonnant des « Actions-jeunes » eu sein des GRETA<sup>63</sup> à la fin des années 1970. Au début des années 1980, Robert devient conseiller en formation continue (sur concours) et travaille désormais à « vendre les services de l'Éducation Nationale aux entreprises ». A l'interface du secteur public d'enseignement et du secteur privé, il noue des contacts au sein de l'usine Renault où il est embauché en 1989 comme formateur aux nouvelles pédagogies, pour « professionnaliser les opérateurs »<sup>64</sup>. Robert termine sa carrière à la direction de l'informatique de l'entreprise.

Les événements de Mai 68 ont ainsi joué un rôle de socialisation politique de renforcement pour Jeanne et d'alternation chez Robert, et tous deux, après avoir adhéré à un idéal politique révolutionnaire, ont reconverti leurs dispositions contestataires dans le champ de l'école. La « puissance de rupture » dont ils sont porteurs et qu'ils importent à Vitruve doit ainsi être reliée aux ruptures biographiques induites par le militantisme en Mai 68. Enseigner à Vitruve est alors un moyen de continuer à se penser en rupture, et d'accomplir leur prophétie (« changer l'école pour changer la vie ») en fondant une contre-institution scolaire susceptible de différer la fermeture du champ des possibles.

Mais on a vu au chapitre 6 que l'autorité charismatique prêtée à ces figures de prophètes révolutionnaires repose sur la rencontre entre leur offre pédagogique subversive et un système d'attentes, multiples et hétérogènes, d'acteurs (ici les parents qui vont scolariser leurs enfants à Vitruve) qui vont se reconnaître, pour des raisons diverses, dans les discours proposés.

---

<sup>62</sup> Extrait d'un courriel, daté du 10/02/07, envoyé Robert suite à mes questions précises sur les motifs de son départ de Vitruve.

<sup>63</sup> Groupements d'établissements publics d'enseignement.

<sup>64</sup> L'entretien réalisé avec Robert ne permet malheureusement pas d'être plus précis sur l'analyse de la trajectoire de Robert après 1976. En effet, Robert a tout d'abord refusé de me rencontrer et ce n'est qu'après avoir été contacté par plusieurs anciens élèves enquêtés qui l'ont poussé à me rencontrer, qu'il a accepté. Il est cependant resté assez réticent à l'enquête puisque le jour de l'entretien, il est arrivé à mon domicile en me prévenant qu'il n'avait que vingt minutes...Il est néanmoins resté une heure et demi, mais ne s'est pas ouvert sur de nombreux sujets (notamment sur ses enfants, ses conjointes). Certains aspects de sa reconversion professionnelle dans l'entreprise semblent cependant très similaires à ceux étudiés par Michel Villette dans « La carrière d'un cadre de gauche après mai 68 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°29, septembre 1979, pp. 64-74.

## **2) Scolariser ses enfants à Vitruve : stratégie familiale de rupture ou socialisation utopique ?**

Nous avons montré au chapitre 6 que l'offre de *biens de salut* proposée par l'école Vitruve rencontre, au milieu des années 1970 une forte demande de la part d'ex-« soixante-huitards » qui, face à la dévalorisation de leurs engagements, au déclin de leurs espérances révolutionnaires et à la contrainte de reclassement, trouvent en Vitruve un moyen de perpétuer leurs engagements, par la reconversion de dispositions contestataires dans la sphère éducative. En cautionnant « l'offre de rupture » des instituteurs de Vitruve, de nombreux parents d'élèves trouvent une légitimation à leurs propres stratégies de différence. Nous analyserons dans ce sens les trajectoires des deux parents qui ont accompagné la tournée itinérante du « cirque étoilé » dans le Béarn : Marc et Hélène.

### **a) Marc ou les incidences de Mai 68 sur les trajectoires familiales des parents d'élèves**

Analyser la trajectoire de Marc, photographe<sup>65</sup> et père d'élève – son fils Johan est membre du « Grand groupe » – permet d'éclairer sous un autre angle les multiples liens entre Mai 68 et les acteurs du projet du « cirque étoilé ».

Marc est né en 1937 à Paris dans une famille de la haute bourgeoisie, d'un père centralien – et fils de polytechnicien – qui finit sa carrière comme directeur commercial d'une grande usine d'aluminium, et d'une mère fille de grands propriétaires terriens betteraviers. Sixième d'une fratrie de sept enfants, élevé par une nurse et voyant très peu sa mère, il reçoit une éducation bourgeoise, religieuse, très stricte : « dans ma famille on ne parlait pas »<sup>66</sup>. Il devient vite, raconte-t-il, la « brebis galeuse » de la famille, réfractaire à l'école et à la religion (il est exclu de plusieurs établissements scolaires, publics et privés), se sentant « différent », sentiment renforcé par l'attitude de ses parents qui disent régulièrement de lui : « ah Marc, lui, on sait pas ce qu'on va pouvoir en faire... ».

Après de nombreux redoublements et des expériences pédagogiques violentes (il vit notamment une expérience traumatisante de maltraitance en internat religieux), il arrête l'école en classe de 3<sup>ème</sup>. Il part travailler dans plusieurs fermes où il se lie d'amitié avec des ouvriers agricoles, aux côtés desquels il commence à s'intéresser à la politique. Ses parents

---

<sup>65</sup> L'ensemble des photographies utilisées dans le documentaire (à quelques rares exceptions) ont été prises par Marc au cours de la tournée du « cirque étoilé ».

<sup>66</sup> L'entretien a été réalisé le 12 février 2006, au domicile de Marc.

l'inscrivent en 1955 dans une école privée d'agriculture où il rencontre un directeur d'étude de l'EHESS pour lequel il devient enquêteur. C'est à l'EHESS, en 1961, qu'il rencontre sa future femme, Michèle, alors engagée dans la lutte contre la Guerre d'Algérie. Elle contribue à sa formation politique et, en 1963, ils partent à Alger pour participer au processus de réforme agraire. Pendant que Michèle<sup>67</sup> travaille comme chargée d'étude en économie rurale pour le ministère de l'agriculture, Marc développe une passion pour la photographie.

De retour en France en 1965, ils s'engagent dans la lutte contre la guerre du Vietnam en rejoignant le Comité Vietnam de base du 4<sup>ème</sup> arrondissement. En mai 1968, Marc commence par couvrir la crise comme photographe de presse mais passe bien vite du côté des manifestants, notamment à Flins où il est arrêté deux fois. Il rencontre alors des proches d'Alain Badiou et adhère en 1969 au groupuscule maoïste fondé par ce dernier : l'UCMLF (Union des Communistes Marxistes Léninistes de France). Il y milite jusqu'en 1972, participant à de nombreuses actions : voyages clandestins en Espagne et au Portugal pour faire passer de la littérature militante à des mouvements anti-fascistes, participation à des grèves d'ouvriers agricoles, alphabétisation, etc.

Les événements de Mai 68 jouent ainsi un rôle de socialisation politique de renforcement, et infléchissent son itinéraire professionnel - il arrête quasiment la photographie pendant ces années - et familial. En effet, Michèle et Marc tentent en 1973 une « vie à trois » avec une amie féministe, Eva, qui se sépare de son mari, un camarade maoïste de Marc. Cette expérience de redéfinition des normes familiales participe du mouvement plus large de rénovation critique de la vie quotidienne impulsé par le féminisme. Après quelques mois néanmoins, Marc se sépare de Michelle et part vivre avec Clara, près de Vitruve où leurs enfants respectifs sont scolarisés. Johan<sup>68</sup>, le fils de Michèle et Marc participe au « Grand groupe », ainsi que Jeanne-Marie, la fille de Clara<sup>69</sup>.

Marc expérimente également le retour à la terre: ils achètent avec Clara une grange et deux hectares d'arbres fruitiers dans l'Hérault, mais l'expérience ne perdure pas bien longtemps et

---

<sup>67</sup> La trajectoire de Michèle, née en 1927, fait l'objet d'un développement dans le premier chapitre (schème de la politisation d'engagements religieux). Sans père et fille d'une secrétaire, Michèle arrête sa scolarité en 3<sup>ème</sup> et part travailler, avec sa mère dans une ferme. Elle s'engage à la JAC, devient responsable nationale du mouvement dans la deuxième moitié des années 1950 et rencontre également un directeur de recherche de l'EHESS dans le cadre des formations internes à la JAC. C'est ainsi qu'elle reprend des études, jusqu'à l'obtention d'une thèse en économie rurale, et devient chargée de recherche à l'EHESS.

<sup>68</sup> Michèle et Marc ont deux fils : Antoine, né en 1964 à Alger et Johan, né en 1966 à Paris.

<sup>69</sup> Clara et sa fille Jeanne-Marie n'ont pas participé à l'enquête, mais Jeanne-Marie est venue à la journée des « retrouvailles » des anciens du cirque et a envoyé quelques courriels sur la liste collective (restant néanmoins sur la réserve et refusant de faire un entretien filmé). Elle est traductrice dans une grande maison d'édition.



se termine assez tragiquement. Marc fait en effet une tentative de suicide, et il est sauvé in extremis par Clara. Si nous ne disposons pas du matériau nécessaire pour rendre compte sociologiquement de cette tentative de suicide particulière<sup>70</sup>, le phénomène est beaucoup plus général et les suicides d'ex-« soixante-huitards » ont été nombreux au cours des années 1970. On peut néanmoins avancer l'hypothèse que nombre de ces suicides révèlent l'impossible ajustement des aspirations aux possibilités objectives de les réaliser. Or nous avons montré que la participation à Mai 68 (et plus largement à toute crise politique d'ampleur) est susceptible de bouleverser le *sens des limites* des participants, du fait de la dérégulation sociale qui caractérise le « moment critique » (cf. chapitre 2). Mais la libération des aspirations individuelles n'est pas forcément suivie des conditions objectives pour les réaliser. Si bien que la fermeture du champ des possibles, la dévalorisation des engagements d'extrême gauche dès le début des années 1970, la quête (souvent vaine) d'« ailleurs », de sociétés rêvées (u-topies), le difficile maintien de l'intégrité personnelle face à la contrainte de se reclasser sont autant d'aspects qui peuvent rendre critique le décalage entre les aspirations, les croyances (l'espoir) et le réalisable. Par ailleurs, l'aspect communautaire des différentes entreprises utopiques (vie en communauté, retour à la terre, scolarisation de ses enfants à Vitruve) peut être analysé à l'aune du défaut d'intégration sociale, qui caractérise Marc – mais plus généralement de nombreux communards<sup>71</sup> – au début des années 1970. En effet, coupé de sa famille, la rupture avec l'UCMLF (1972) prive Marc de son principal réseau de sociabilité. Vivre à trois, faire un « retour à la terre » ou s'investir dans la « communauté » de Vitruve peuvent ainsi être appréhendés comme autant de moyen de se « regrouper » avec des autrui significatifs qui partagent avec lui une posture de rupture par rapport à l'ordre dominant. Dans une perspective durkheimienne, nombre de ces suicides pourraient ainsi être rapportés, d'une part, à un défaut de régulation sociale (*suicide anémique*) et, de l'autre, à un défaut d'intégration sociale (*suicide égoïste*), ces deux processus n'étant pas sans liens avec les événements de Mai-Juin 68.

Pour en revenir à Marc, son implication dans les pratiques éducatives anti-autoritaires à Vitruve apparaît ainsi comme un moyen de gérer un rapport pédagogique doublement violent

---

<sup>70</sup> Nous avons réalisé un long entretien avec Marc et avec son fils Johan mais n'avons pu rencontrer ni la mère de Johan, ni Clara. De plus, l'entretien de Marc est très difficile à utiliser et à analyser dans la mesure où il porte les marques de son instabilité psychique et dans la mesure également où, à 70 ans, Marc n'était pas capable de nous donner des précisions sur les dates de ses différentes expériences biographiques.

<sup>71</sup> Cette hypothèse durkheimienne selon laquelle les « communautés » regrouperaient des individus manifestant une moindre « intégration sociale » est évoquée par M. Voisin dans une note, et lui aurait été suggérée par J.C

– violence de l'échec scolaire dans une famille d'« héritiers » et violence physique vécue en internat –, de prolonger un engagement politique qui avait abouti à une impasse (il quitte l'UCMLF suite à des actions clandestines violentes), et de se ré-intégrer socialement. Enfin, le fait de scolariser ses deux enfants à Vitruve participe de ce que l'on pourrait qualifier de « socialisation utopique »<sup>72</sup> comme moyen tout à la fois de se reproduire à travers ses enfants tout en refusant de cautionner les institutions de reproduction de l'ordre social.

### **b) Hélène ou la politisation de la sphère privée**

Hélène est née en 1941, d'un père ingénieur issu d'un milieu catholique bourgeois, décédé pendant la guerre et d'une mère fille de médecin, de gauche. Elle est en terminale quand elle rencontre Simon<sup>73</sup> et sa future belle-famille, juive communiste, aux côtés desquels elle va se politiser. C'est au moment de la Guerre d'Algérie et suite à la rencontre de ce « militant charismatique » qu'Hélène commence à militer auprès de Simon (UNEF, FUA). Alors qu'ils s'engagent dans la lutte contre la guerre du Vietnam et que Simon fonde un groupuscule maoïste à Grenoble, elle obtient sa licence d'histoire-géographie et devient professeur en lycée technique. Leur fille Johanna naît en 1967, ce qui ne les empêche pas de participer très activement aux événements de Mai 68 :

« Le jour où je suis rentrée de la maternité, qu'est-ce qu'il y avait à la maison bien sûr ? ! Une réunion politique ! [...] et en 68, j'emmenais Johanna dans toutes les manifs avec moi... »<sup>74</sup>

Hélène a aujourd'hui le sentiment d'avoir milité « par procuration » à cette époque, ou encore « à travers » son mari, sans jamais réussir à s'approprier le militantisme, du moins jusqu'au début des années 1970. Elle est titularisée à Paris en 1971, où elle retrouve d'anciennes amies militantes qui l'introduisent dans les réseaux féministes. Mais c'est dans le champ de l'école qu'Hélène va exprimer ses dispositions contestataires : « pour moi, le militantisme, c'était l'école, en tant que prof là où j'étais et puis à Vitruve ». Scolariser sa fille à Vitruve participe d'une stratégie éducative contre-culturelle :

---

Chamboredon : Voisin M., « Communautés utopiques... », *art. cit.*, p. 276, note 14. Cf. également Lacroix B., *L'utopie communautaire...*, *op. cit.*

<sup>72</sup> Ce concept est utilisé par Jean Séguy pour qualifier la socialisation dispensée au sein de ce qu'il nomme les « groupements volontaires utopiques » et qu'il définit comme « tout groupement de caractère volontaire dont l'idéologie peut se référer à un fonctionnement utopique », in Séguy J., « La socialisation utopique aux valeurs », *Archives des sciences sociales des religions*, 1980, vol. 50, 1, p. 13

<sup>73</sup> La trajectoire de Simon est analysée dans le chapitre 1, dans la partie B.1. intitulée « Simon : l'héritage d'une mémoire familiale « juive et communiste » ».

<sup>74</sup> Extrait de l'entretien réalisé avec Hélène au domicile de sa fille le 08/07/05. Tous les extraits cités dans cette sous-partie sont issus de cet entretien.

« C'était dans l'idée de vouloir autre chose que le traditionnel, qu'elle ne soit pas embrigadée...quelque chose de plus libertaire, en cohérence avec nos idées soixante-huitardes ».

Le choix de Vitruve n'est en effet qu'un des traits caractéristiques d'une éducation qu'Hélène qualifie elle-même d'expérimentale – et qu'elle regrette en partie aujourd'hui – et qui se voulait à la fois un moyen de contester les normes éducatives dominantes mais également (et surtout ?) un moyen d'épargner sa fille de l'éducation qu'elle avait elle-même reçue :

« J'avais tellement peur de reproduire cette éducation que j'ai eue que je me suis enfournée dans tout ce qui était différent, donc : pas d'autorité... permissif, enfin tout : pas de repères...je pense qu'elle en a énormément souffert [...] On a fait aussi un truc qui était un peu fou et que faisaient tous les gens de l'époque, c'est à dire que Johanna n'était pas dans une relation enfant-parents, elle était dans une relation de copinage : on voulait en finir avec la domination au sein de la famille, mais on est allé trop dans l'autre sens »<sup>75</sup>

Les propos d'Hélène soulignent les intentions contre-culturelles de ces parents qui, en refusant de se faire appeler « papa » et « maman »<sup>76</sup>, voulaient dénoncer la dissimulation des relations de dominations derrière l'économie affective des liens de parenté. Si cette volonté de « ne pas reproduire » est bien souvent théorisée en termes politiques (par le père de Johanna notamment), les propos d'Hélène ont le mérite de redonner une place centrale aux expériences éducatives malheureuses qu'ont pu connaître ces ex-soixante-huitards, dans leurs motivations à réinventer de nouvelles normes éducatives.

L'engagement à Vitruve permet par ailleurs à Hélène de « faire sien » un militantisme qu'elle vivait jusque là sur le mode de la procuration:

« J'ai pris un mi-temps : je faisais la cantine à Vitruve, je faisais des activités, j'ai accompagné le projet du cirque...C'était un moyen de mettre en pratique des idéaux, ce que je n'arrivais pas forcément à faire dans mon collège ; d'exprimer des idées politiques mais par un engagement pratique... ».

A l'image de nombreuses femmes enquêtées, Hélène a importé des dispositions contestataires dans les sphères traditionnellement « féminines » (sphère privée et sphère de l'école) tandis que son mari milite dans des organisations maoïstes (il arrête en 1972). On retrouve une

---

<sup>75</sup> Cet extrait a déjà été utilisé dans le chapitre 6 mais il nous semblait important de le conserver néanmoins ici pour les besoins de l'argumentation.

<sup>76</sup> C'est Johanna (sous un autre nom) qui, dans le documentaire, évoque le regret de ne pas appeler ses parents « papa » et « maman ».

forme typique dans l'espace contestataire du début des années 1970 de division du travail militant au sein des couples.

Alors qu'Hélène souffre de ne pouvoir « mettre en pratique ses idéaux » dans le collège où elle enseigne, le fait qu'elle soit reconnue par l'équipe enseignante de Vitruve et acceptée au sein de l'école lui permet de concilier les nombreuses contradictions qui la traversent (être enseignante et rejeter l'institution scolaire ; avoir été militante des années mais dans « l'ombre » de son mari). On voit ainsi comment l'offre de biens de salut proposée par Vitruve rencontre une demande de « nouvelle forme d'engagement ». La façon dont les instituteurs présentent Hélène dans le livre sur l'expérience du « cirque étoilé » est ainsi très révélatrice de cette rencontre et des affinités entre une offre pédagogique prophétique et des aspirations au changement :

« Hélène est professeur de lettres dans un collège technique ; trente-deux ans. Elle se pose les mêmes problèmes que nous sur l'école, la culture, la façon dont se font les apprentissages »<sup>77</sup>

Comme de nombreux parents qui scolarisent leurs enfants à l'école Vitruve dans les années 1970, Marc et Hélène trouvent dans cette école l'offre d'une « nouvelle forme d'engagement » leur permettant de ne pas renier leurs aspirations au changement social, tout en se reclassant. Dans ce processus de reconversion, le souhaitable se subordonne au possible: après avoir milité pour transformer l'ordre social dominant et avoir attendu une révolution qui se fait attendre, ces acteurs tentent de transformer les rapports sociaux du quotidien, les normes éducatives, dans une logique contre-culturelle qui « attend le changement collectif de la multiplication escomptée de conversions individuelles »<sup>78</sup>. On peut ainsi conclure, à la suite de M. Voisin, sur la fonction sociale de l'utopie communautaire, à la fois comme stratégie de reconversion et comme moyen de (ré)concilier des contradictions identitaires<sup>79</sup> (cf. schéma 1 chapitre 6).

---

<sup>77</sup> *En sortant de l'école...*, *op. cit.*, p. 112.

<sup>78</sup> On retrouve un processus décrit par J. Séguy à propos de l'évolution des « groupements volontaires utopiques » : « Ceux qui avaient commencé en mettant en question des structures limiteront leur ambition à changer des consciences. [...] Ce qui avait été conçu dans la perspective d'une totale transformation sociale [...] est susceptible de se muer en parcours de perfectionnement intérieur : on attend le changement collectif de la multiplication escomptée de conversions individuelles », dans Séguy J., « La socialisation utopique aux valeurs », *art. cit.*, p. 14.

<sup>79</sup> Voisin M., « Communautés utopiques... », *art. cit.*, p. 298-299.

### ***C - Quelles incidences à long terme d'une socialisation contre-culturelle ? Éléments de réponses, trente-deux ans plus tard***

Les parents de près des trois quarts des élèves du « Grand groupe » ont participé aux événements de Mai 68 ainsi qu'au mouvement de rénovation critique de la vie quotidienne dans les années suivantes. Nous avons montré dans les chapitres précédents que les enfants sont partie prenante des stratégies éducatives contre-culturelles de leurs parents et/ou de leurs instituteurs et qu'ils deviennent en quelque sorte des objets de politisation de la sphère privée et de la sphère scolaire. Si le chapitre 6 nous a conduit à construire une typologie des principaux *arrangements* mis en œuvre par les « enfants de soixante-huitards » face à leur dyssocialisation, et le chapitre 7 a permis de reconstituer le champ des possibles biographiques de ces derniers, l'apport de cette partie réside dans la nature du matériau mobilisé et la confrontation des hypothèses de recherche au regard collectif d'enquêtés.

En effet, la phase d'écriture de la thèse est habituellement une étape durant laquelle le chercheur observe un certain éloignement, une mise à distance avec le terrain, nécessaire à l'analyse. L'expérience (imprévue) du documentaire m'a au contraire remise en contact avec des enquêtés que j'avais rencontrés individuellement plusieurs années auparavant et la journée des « retrouvailles » a ainsi été l'occasion de les revoir collectivement – et d'observer leurs réactions – alors que l'analyse de leurs trajectoires était en grande partie élaborée. Outre le réel plaisir de pouvoir offrir aux enquêtés une « contrepartie »<sup>80</sup> à leur participation à l'enquête en organisant cette journée collective, ce fut également l'occasion de mettre à l'épreuve du retour sur le terrain les quatre principaux arrangements identitaires : le refoulement du stigmatisme des origines contre-culturelles, l'actualisation des dispositions premières au prix de la marginalité sociale (ou l'entreprise utopique de rejet de la socialisation secondaire), la schizophrénie sociale et la posture réflexive (*cf.* chapitre 6).

Nous reviendrons dans un premier temps sur la préparation de cette journée de « retrouvailles » et montrerons que les échanges collectifs qu'elle a suscités constituent un laboratoire inédit pour étudier le rôle de socialisation politique de l'école Vitruve. L'analyse du déroulement de cette journée particulière nous permettra d'aborder ensuite la question du

---

<sup>80</sup> Je reviens plus loin sur ce point et sur mon statut ambigu durant cette expérience de documentaire où j'étais à la fois une intermédiaire entre la réalisatrice et les enquêtés, où mon statut de co-auteur me rapprochait de l'équipe de production mais où ma proximité avec les enquêtés m'a souvent mise dans un rôle de porte-parole des « anciens du cirque ».

devenir de ces anciens élèves et de dresser quatre portraits relatifs aux quatre principaux arrangements identitaires face à la dyssocialisation.

### **1) La préparation des « retrouvailles » : un laboratoire pour éclairer le rôle de socialisation politique de l'école**

La liste de diffusion électronique réunissant les protagonistes du « cirque étoilé » a été constituée un mois avant la rencontre collective du 16/12/07, à l'initiative de Johanna<sup>81</sup>. Celle-ci m'explique en effet au téléphone qu'elle préférerait pouvoir échanger avec l'ensemble des ex-vitruviens concernés par le documentaire avant de se « livrer à une journaliste » :

« Tu comprends, tout ce que moi je peux ressentir ça n'a de sens que si c'est partagé un minimum avec les autres : faut qu'on se parle, qu'on voit si nos trajectoires ont des choses en commun, des aspects qui se recourent, des traits de caractère similaires, c'est ça qui est intéressant ! Et puis avant de livrer une tranche de vie aussi importante que celle de notre enfance, à la télé, c'est pas comme dans une thèse, faut se préparer un minimum ! »<sup>82</sup>

C'est en discutant avec Johanna du projet de documentaire que m'est venue l'idée de les regrouper tous, devant des photographies et des documents d'époque, et de reconstituer ainsi le groupe qu'ils formaient trente-deux ans auparavant. Il me semblait alors (au tout début du projet de documentaire) que cela constituerait une situation exploitable pour le documentaire et pour la thèse, tout en étant un moyen d'offrir aux enquêtés une rétribution<sup>83</sup> à leur participation à l'enquête.

Si les premiers courriels échangés sur la liste collective font état de souvenirs et d'anecdotes relatives au cirque, très vite, apparaissent d'innombrables références plus ou moins explicites aux potentielles incidences de Vitruve sur leur grille d'interprétation du monde et leur mode de vie actuel. Nous nous garderons de « réduire les conditions de la production des

---

<sup>81</sup> Johanna est née en 1967. Ses deux parents (Simon et Hélène, *cf. supra*) sont alors militants maoïstes à Grenoble : Simon vient d'entrer au CNRS, et Hélène fait des études d'histoire-géographie. Fille unique, elle a le sentiment d'avoir été « une enfant théorique » et d'avoir grandi dans des milieux militants peu attentifs aux enfants. Elle dit avoir souffert du « manque de soutien parental dans ses études » (*cf.* chapitre 6, partie A) et du stigmate d'avoir été une « enfant différente ». Si son adolescence et le début de sa vie active sont marqués par le refoulement du stigmate et une recherche de conformisme, Johanna a plutôt aujourd'hui une posture de schizophrénie sociale: très réflexive, elle est en constant questionnement sur sa place dans la société, constamment « tiraillée » (*cf.* encadré 3 ci-dessous) entre un désir de conformisme (pour elle et ses enfants) et l'aspiration à « faire autrement ». Après avoir été directrice adjointe de clinique, elle a démissionné de son poste et est aujourd'hui en reconversion pour devenir institutrice.

<sup>82</sup> Extrait d'une conversation téléphonique avec Johanna, le 25/10/07.

<sup>83</sup> Les anciens élèves de Vitruve m'ont souvent demandé de les mettre en contact avec tel ou tel camarade de classe qu'ils avaient à Vitruve et d'organiser une rencontre collective de tous les anciens, et il me semblait que j'avais là l'occasion d'organiser cela pour l'année du « cirque étoilé ».

dispositions qui sont au principe des jugements et des pratiques politiques à la socialisation proprement politique »<sup>84</sup> pour analyser, beaucoup plus largement, les comportements passés qui semblent avoir marqué les enquêtés dans leur façons d’appréhender le monde social.

### a) Trente-deux ans après : la re-naissance d’un groupe

Un des premiers courriels envoyé sur la liste est celui de Johanna, accompagné d’un « Bilan de Vitruve, 30 ans après » (cf. encadré 3) qu’elle a rédigé pour se préparer à l’interview filmée de la réalisatrice et qu’elle veut partager pour lancer le débat :

#### **Encadré 4 : Bilan envoyé par Johanna sur la liste collective**

Nous livrons ici quelques extraits du document envoyé par Johanna sur la liste collective le 18/11/07 :

#### **« BILAN d'une enfance à VITRUYVE 30 ans après ...**

Un bilan ni tout blanc ni tout noir, parfois un peu gris mais aussi très coloré. Avec des zones d'ombre et surtout **beaucoup d'interrogations** ... que j'aimerais pouvoir partager avec les autres enfants et les adultes de Vitruve.

Un GRAND MERCI à Julie. Son travail nous permettra sûrement de reparler de cette aventure avec un point de vue extérieur. On ne l'aurait sans doute jamais fait sans son travail de recherche.

Mais d'ailleurs, comment est-ce possible que ce bilan n'ait pas été proposé par les protagonistes eux-mêmes ? Y aurait-il là dessous encore des sujets tabous, malgré toute leur bonne volonté de leurs intentions de départ ? N'y avait-il pas à l'époque un doux mélange entre l'éducation, la famille, le couple, le féminisme ? Une société à reconstruire ... une période sans doute pas si simple pour les adultes et assez perturbante pour les enfants ... ?

Ce bilan est surtout l'occasion de questionner les adultes (parents et enseignants) et les enfants ayant partagé cette aventure. Le plus intéressant pour moi aujourd'hui serait d'avoir **des réponses des autres : comment ont-ils vécu cette aventure ?**

(Les passages en italique indiquent les aspects plutôt négatifs ou interrogatifs, les autres les aspects positifs)

#### **4 PARTIES :**

**I/ l'Éducation et le développement des enfants**

**II/ Le devenir professionnel : quelle entrée dans le monde des adultes ?**

**III/ Des projets de vie**

**IV/ L'implication citoyenne et politique**

#### **PARTIE I/ L'éducation et le développement des enfants**

##### **1/ Vitruve ou l'école buissonnière**

Une école comme une école buissonnière, pleine d'aventures et de libertés ... Des projets collectifs, une vie de groupe, des amitiés partagées ... une vraie fraternité ; Des très grandes classes vertes et des projets un peu fou ... une école hors les murs fonctionnant principalement sur la base de projets ...

*Mais quel atterrissage ? Quel mode de vie ensuite ?*

##### **2/ Quels repères pour se construire ?**

*Est-ce qu'on ignorait à l'époque la psychologie de l'enfant qui montre le besoin de repères pour se construire ?  
Quelle sécurité affective pour un enfant qui grandit sans cadre ? Est-ce normal de laisser des enfants se battre*

<sup>84</sup> Percheron A., « La socialisation politique. Défense et illustration », in. LECA J., GRAWITZ M. (dir.), Traité de science politique, Paris : PUF, 1985, p.173

*sur la cour en disant que c'est la violence naturelle des enfants et qu'il faut la laisser s'exprimer ... !!!*

### **3/ Quels apprentissages pour grandir ?**

Combien d'enfants en sont sortis "grandis et remplis de connaissances" ? *Combien en sont sortis déstabilisés ?*

### **4 / Quelle formation des instituteurs et quels objectifs ?**

On avait l'impression que chaque année le programme était rediscuté (avec des débats houleux avec les parents, qui se délectaient de refaire le monde, avec des petits cobayes que nous étions).

### **5/ Apports et limites de Vitruve : Originalité ou marginalité ?**

Enrichissement ou déstructuration, manque de repères, instabilité ou créativité et dynamisme ?

Est-ce que cela nous a aidés à développer une personnalité originale ? Est-ce que nombre d'entre nous ont été plus à l'aise dans la prise de parole par la suite ? Dans l'expression de nos idées ? Dans les domaines de la créativité ? Dans la construction de projets ? Avons-nous plus de disposition à être bien dans notre peau : Peu de complexe physique, pas d'influence des effets pervers de la mode et de la surconsommation, pas de stress, droit à l'échec ... pas de compétition, envie d'apprendre et de se renouveler (?)

#### **- Décalage par rapport aux autres : marginalisation ou simplement différence enrichissante ?**

Une fois arrivée dans le système scolaire « normal » j'étais très heureuse d'avoir un cartable et des devoirs, mais *je me sentais aussi très en décalage, très différente ... Pourquoi les enfants de mon immeuble se retrouvaient pour jouer au bac à sable en rentrant de l'école et pas moi? Pourquoi tout ce que faisaient les autres me paraissait ridicule, petit, conservateur ? Goûter à la maison et regarder les dessins animés après avoir fait ses devoirs ? Je n'avais pas de goûter, pas de devoirs, pas de TV et pas souvent mes parents à la maison en rentrant de l'école ... Et puis surtout je vivais très seule, très isolée, avec la sensation que les enfants « ordinaires » manquaient d'originalité, je raisonnais et j'avais déjà un esprit critique développé, presque un regard adulte sur le monde ... *une précocité que je regrette.* Une enfance d'adulte mais beaucoup de difficulté ensuite à devenir adulte.*

#### **- Difficulté avec la critique intellectuelle systématique**

[...]

## **PARTIE II/ Le devenir professionnel : quelle place dans le monde des adultes**

### **L'insertion dans la société et dans le monde professionnel**

*Comment mes parents pouvaient trouver suffisants ces apprentissages alors que eux mêmes étaient chercheur et professeur et avaient fait des études brillantes, mais non sans être « poussés », l'un par sa mère et l'autre aidé par son conjoint... Qu'auraient été leurs résultats sans suivi ni stimulation familiale ? Pour ma part, je me suis accrochée dans des études très classiques par besoin de repères et de structuration. Après mon bac, j'ai entamé des études « sérieuses » pour me prouver que j'en étais capable et sur les conseils d'une amie (et non de mes parents, qui n'avaient aucun « projet » professionnel pour moi ... la seule chose qui comptait pour eux c'était que je sois heureuse ... ! Mais cela de façon très théorique) Heureuse comment ? Dans quel métier ? [...] aucun message, le modèle étant Sartre et De Beauvoir, tout est possible, tout ce que tu désires tu pourras le construire... Voilà le leitmotiv de mon éducation ... J'ai eu quelques déconvenues ... avec une grave dépression au moment de quitter le monde de l'enfance et de me jeter à l'eau.*

**Ce serait intéressant de savoir vers quel cursus se sont orientés les enfants passés par Vitruve et dans quelle branche ils travaillent aujourd'hui ... et s'ils ont eu du mal à trouver leur voie ? Si certains ont changé de métier ?**

#### **- Mon parcours :**

Après une première expérience dans un syndicat professionnel, j'ai travaillé au sein d'une clinique [...] Mais incapacité et dégoût à travailler dans le monde du commerce, de la finance ou dans un milieu où l'humain n'est pas respecté... + difficulté d'être du côté des cadres et volonté de toujours faire avancer les choses pour les salariés. Bref, à chaque fois au bout de trois, quatre ans, envie de changer et désaccord profonds sur la manière

<sup>85</sup> On retrouve dans ce paragraphe cette représentation d'un « monde réconcilié » propre aux discours utopiques analysés par Michel Voisin in « Communautés utopiques... », *art. cit.*, p. 298-299.



de faire et de penser ... un monde fait de codes et d'une culture qui me sont totalement inconnus ...

Après environ dix années au service des cliniques privées, je prends un tournant et quitte ce milieu pour en découvrir un autre ... je suis actuellement en pleine reconversion. Dans tous les cas, il s'agira de travailler sans hiérarchie et avec beaucoup de liberté...

**Je me demande si c'est une constante qu'on retrouve chez les vitruviens, ce besoin de liberté ?**

[...]

#### **PARTIE IV/ L'implication citoyenne et politique ; Le rapport à l'argent et au racisme**

*Quelle compréhension du discours politique chez les enfants ? Sans action ni investissement réel ?*

*Sans doute des difficultés de compréhension de ce qui animait autant nos parents (et instits) dans les débats politiques qu'ils nous faisaient mener (activité théorique très appréciée et très fréquente).*

Pour ma part, ça me laisse un goût amer mais aussi beaucoup d'utopie et d'espoir d'un monde meilleur.

Un monde où tout le monde ait sa place<sup>85</sup>, une place confortable sans misère et sans violence ... où chacun puisse aller à l'école pour apprendre et se construire un avenir, où tout le monde puisse travailler à son niveau sans trop de stress, où plus aucun enfant ne meurt sous les balles, où la dignité humaine et le respect de l'autre l'emportent sur tous les intérêts ... un monde construit par les humains et non pas détruit par eux, un monde d'échange et d'entraide ... un monde où chacun se sente utile, du plus faible au plus fort, du plus jeune au plus vieux ... beaucoup d'espoirs et d'attentes ... mais une incapacité à m'engager dans une action politique, si ce n'est par mon métier.

**Suivent deux listes de questions posées aux anciens élèves et aux instituteurs.**

Les anciens élèves utilisent dans un premier temps cette liste de diffusion pour se remémorer les uns des autres, redessinant pour cela leurs groupes de pairs de l'époque, évoquant divers souvenirs et anecdotes d'école et de classes vertes. Si aucun d'entre eux n'envoie de document similaire à celui de Johanna, ils sont nombreux à réagir à son initiative en soulevant l'intérêt de faire un « bilan » des années Vitruve. C'est le cas de Cécile, née en 1966, qui a fait toute sa scolarité primaire à Vitruve, et qui entre en 6<sup>ème</sup> dans un collège de campagne, en Corrèze, où ses parents<sup>86</sup> partent vivre en 1976 :

**Cécile, le 19/11/07 :**

Vous n'imaginez pas à quel point vous tous et Vitruve vous m'avez manqué. C'était terrible car en quittant cette école je quittais tout mon univers, ma liberté de gamine de 10 ans. Passer d'un environnement dans lequel vous êtes une "petite personne" autonome avec le métro et les trains de banlieue à un petit village de campagne de 500 habitants où le moindre écart par rapport à la "normalité" est montré du doigt, ce fut rude. [...]

J'espère que d'échanger avec vous tous ravivera mes souvenirs et me (nous ?) permettra de tirer un bilan de cette expérience qui a été, pour moi, extrêmement structurante : j'étais et je reste une Vitruvienne.

---

<sup>86</sup> La trajectoire de Cécile est analysée en détail à la fin du chapitre. Sa mère, enseignante en collège et son père agent EDF sont tous deux militants, engagés au PCF dans les années 1960, ils se situent en « mai 68 » du côté des maoïstes et s'investissent dans les années 1970 dans les mouvements alternatifs (son père joue notamment un rôle central dans ce qui deviendra le parti politique des Verts).

Ou encore de Sébastien<sup>87</sup>, né en 1966, est le fils de Jean et Christiane, enseignants, militants trotskistes de 1966 jusqu'au milieu des années 1970 :

**Sébastien, le 20/11/07 :**

Salut ! Quand Julie Pagis m'a appelé pour parler de Vitruve, 30 ans après, ça fait quelque chose de fort. Ça replonge dans une période vraiment marquante de ma vie. Et ce sera avec plaisir, intérêt et un peu d'inquiétude (qui sommes nous maintenant?) que je viendrais nous revoir.

C'est vrai que de revoir tous ces noms sur la liste, ça fait presque un choc car beaucoup me sont hyperfamiliers, avec des visages, des souvenirs, alors que je les avais oubliés.

Sur l'idée de Johanna, je suis d'accord, un bilan ça manque. Je me questionne souvent sur *l'effet "vitruve"* sur le devenir des gamins qui y sont passés. C'est sûrement mitigé, je suppose.

Personnellement, j'ai vécu Vitruve très bien, pour moi c'est une période très positive de ma vie, sans regrets de fond.

Je vois ça comme une sorte de modèle d'éducation institutionnelle (avec des problèmes, des défauts, c'est inévitable), comme Summerhill ou d'autres et je trouve ça très bien, la liberté, le respect, l'autogestion, ça manque dans notre société. Cela dit, notre devenir dépend aussi d'autres choses que de Vitruve. Je veux dire que l'école était un élément parmi d'autres (famille, société...) de notre vie, elle n'est pas seule à nous avoir faits. Mais ça vaut le coup je crois de voir ça de façon plus "carrée". Cela dit, il y aura peut-être des réponses dans la thèse de Julie, ou en tout cas on y verra plus clair après pour savoir quelle forme pourrait prendre une sorte de bilan [...].

Les souvenirs de l'année du cirque – les sketches, la tournée, les longues marches, les représentations, les vols de nourriture la nuit, les nuits dans les granges, etc. – font l'objet des courriels suivants. Dans cette première phase d'échanges, ne sont relatés que les souvenirs positifs, sur un ton léger et dans le registre de l'émotion, de l'effusion et de l'envie de se retrouver :

**David, le 21/11:**

J'étais le lion à la queue en velours côtelé qui se rebellait contre le dresseur – ma sœur.

Abdul et Rachid mettaient des lézards dans les sacs de couchage des filles ; et moi et Miguel avions détruit un mur de clôture chez un berger dans les Pyrénées: nous étions passé devant un conseil des élèves pour expliquer notre geste..

Je me souviens aussi de quelques larcins dans les réserves de nourritures ou nous piquions des gaufrettes. Et des kilomètres à pieds...

A bientôt

## **b) Différentes appropriations de la liste collective**

Chloé<sup>88</sup> a huit ans en 1975 : elle est une figure centrale du « cirque étoilé », projet dans lequel elle s'investit corps et âme, jouant le jeu du début à la fin, son seul reproche envers les

---

<sup>87</sup> La trajectoire de Sébastien est analysée à la fin du chapitre, en parallèle avec celle de Cécile.

<sup>88</sup> Chloé est née en 1967 à Paris, d'un père réalisateur et d'une mère comédienne, de gauche mais non militants. Sa trajectoire fait l'objet d'une analyse détaillée dans la dernière partie du chapitre.

instituteurs étant de « ne pas avoir pensé à une suite après le cirque »<sup>89</sup> et de les avoir « laissé partir de Vitruve sans avoir mesuré les conséquences d'un projet si fort sur leur devenir ». Le 25 novembre 2007, Chloé envoie plusieurs photos du groupe dans le Béarn (*cf.* l'une d'entre elle ci-dessous). Ces photos font l'objet de nombreux échanges de courriels, le jeu consistant à reconnaître l'ensemble des protagonistes, et à redonner ainsi corps au « Grand groupe ».



Le fait que Chloé ait conservé ces photos, qu'elle ait pris le temps de les scanner pour les envoyer sur la liste (elle en enverra ainsi plus d'une dizaine), et qu'elle occupe une place conséquente dans les échanges de courriels révèle toute l'importance de la socialisation vitruvienne dans ce qu'elle est devenue (*cf.* partie C.2.). Nous verrons en effet qu'elle porte un regard nostalgique sur ce passé jugé « fondateur » depuis une position sociale marginale qui lui permet d'exprimer les dispositions contre-culturelles intériorisées enfant.

D'autres sont beaucoup plus discrets, voire silencieux, comme le remarque Jeanne (l'institutrice) dans un courriel du 26/11/2007: « Il y en a dont on n'entend pas la voix sur la

---

<sup>89</sup> Extrait d'un entretien réalisé avec Chloé, à son domicile, le 19/10/05. Elle reprend d'ailleurs cet argumentaire lors du tournage du documentaire.

messagerie (Sarah, Delphine, Yaël, Valérie, Gabriel, etc.) ». La réponse de Sarah ne se fait pas attendre :

**Sarah, le 26/11 :**

Ah! Jeanne! Retrouver intacte ton énergie qui ratisse tous azimuts! Tu ne m'entends pas? Mais je suis là pourtant, tout près... juste derrière toi. Je souris, je rigole aussi et parfois je suis très émue. J'ai fait part de certains de mes souvenirs à Loue qui semble en avoir beaucoup perdu... J'ai eu Paul au téléphone aussi, ça m'a bien fait marrer... Je m'arrête là, je ne te parle pas de mes réveils bien trop tôt dans la nuit, mes conversations avec Chloé, ma sœur de l'époque... Tu vois, les feuilles mortes se ramassent à la pelle [...] La discrétion, ce n'est pas l'absence, c'est une forme d'accompagnement, de respiration....

Tu n'as pas l'impression de demander des comptes, encore, après toutes ces années? Mais, je rigole (comme dirait ma fille). C'est formidable de te retrouver aussi "raccord"! Je te serre dans mes grands bras de GRANDE fille, car je sais qu'à présent, c'est moi la plus grande! Bisous, Sarah

Sarah<sup>90</sup> fait partie des anciens élèves les plus critiques à l'encontre de la pédagogie de Vitruve, jugeant qu'elle a été un « cobaye d'utopies mises en pratique sur des enfants », et que cette « expérience » a été dommageable pour sa trajectoire scolaire. Elle interviendra peu sur la liste collective mais interpellera Jeanne et Robert le jour de la rencontre, leur reprochant d'avoir « volé une partie de son enfance » en responsabilisant trop jeunes les enfants, en les considérant comme des adultes, ou en les laissant gérer des conflits « que des enfants n'ont pas à gérer ». Bien que « silencieuse », Sarah archive l'ensemble des courriels échangés, tout comme Pascal, Sébastien, Johanna, David et d'autres. La manière dont chacun des anciens élèves investit ce nouveau cadre – constitué par la liste de diffusion électronique – reflète le rapport entretenu à « l'héritage vitruvien » et en dit long sur les stratégies mises en œuvre face aux injonctions contradictoires auxquelles ils ont tous été soumis à leur sortie de Vitruve. Les plus investis dans la liste et la préparation de la journée des « retrouvailles » (à l'image de Chloé et de Sébastien) sont ainsi ceux qui continuent à actualiser, dans leur quotidien, des dispositions intériorisées à Vitruve et qui, « en marge » dans les sphères sociales où ils évoluent, trouvent dans ce nouveau cadre social une reconnaissance de leur « différence ».

Très vite, des groupes restreints se créent en marge de la liste collective par le jeu des affinités électives (re)trouvées : ce sont alors des courriels individualisés, des appels téléphoniques aux personnes qui ont compté, dont on se souvient plus particulièrement ou qui semblent proches par leurs réactions actuelles, qui sont échangés « en coulisse ». Mon statut d'*outsider* par

---

<sup>90</sup> Sarah est née en 1965 à Paris, de parents artistes peintre. Ses parents se séparent alors qu'elle a sept ans et c'est leur mère qui élève Sarah et sa sœur. Sa trajectoire est analysée en parallèle de celle de Chloé à la fin du chapitre.

rapport au « Grand groupe » incite plusieurs anciens élèves et l'institutrice Jeanne à me faire part – par téléphone ou par le transfert des courriels – de ces échanges à géométrie restreinte<sup>91</sup>.

**c) La disparition de plusieurs « anciens du cirque » amorce une phase critique dans la reconstitution du « Grand groupe »:**

L'absence sur la liste d'un certain nombre d'anciens élèves de Vitruve ayant participé au cirque, et en particulier Rachid et Abdul, les deux « terreurs » de Vitruve, suscite bientôt questionnement, malaise, mais également renforcement du sentiment d'appartenance au groupe. Rachid et Abdul, deux enfants du quartier issus de l'immigration maghrébine, occupent une place centrale dans leurs souvenirs, comme dans ceux des instituteurs. Ils sont également très présents dans le livre écrit à la suite de l'expérience du cirque. Plusieurs raisons peuvent expliquer cette focalisation mémorielle sur ces deux enfants :

- Du côté des anciens élèves, enfants de « soixante-huitards », tous semblent avoir été marqués par la violence de Rachid et Abdul à leur égard, d'autant que les instituteurs de Vitruve revendiquaient la non-intervention des adultes dans les conflits entre enfants<sup>92</sup>.
- Du côté des instituteurs, intégrer les enfants du quartier et lutter contre la ségrégation et les inégalités sociales était un des objectifs centraux de leur pédagogie, et la violence de Rachid et Abdul était interprétée comme un moyen d'expression de « dominés » qu'il ne fallait pas condamner de manière arbitraire. Les scènes de racisme et de violence impliquant Rachid et Abdul font ainsi l'objet de nombreux récits dans lesquels les instituteurs tentent d'analyser l'origine sociale de cette violence enfantine, contribuant ainsi à cristalliser les souvenirs autour de Rachid et Abdul.

Plusieurs membres de la liste collective m'interrogent alors sur le destin de ces enfants du quartier qui étaient leurs camarades de classe à Vitruve, à l'image de Chloé qui écrit :

« Je pense que nous devrions être informés si certain de nos amis, amies nous ont quittés. Nous ne pouvons pas parler du cirque sans eux, sans un hommage? Ce n'est pas facile mais cela me semble important, j'espère ne pas être maladroite. La question se pose inévitablement »<sup>93</sup>.

---

<sup>91</sup> Jeanne (l'institutrice) et Sébastien, pour des motifs distincts, m'associent, chacun de leur côté, à l'échange qu'ils ont concernant la gestion des conflits par les instituteurs et n'hésitent pas à me demander conseil, m'envoyant par moment leurs courriels pour que je les relise avant envoi.

<sup>92</sup> La gestion de la violence à Vitruve fait l'objet de nombreuses critiques de la part des anciens élèves comme nous le verrons ci-dessous.

<sup>93</sup> Extrait d'un courriel du 24/11.07.

Or j'avais appris, au fil de l'enquête, que Malika - la sœur d'Abdul - était décédée d'overdose, que Rachid était décédé à trente ans de « maladie », et qu'Abdul, après plusieurs hospitalisations, vivait aujourd'hui dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement mais faisait régulièrement des séjours en hôpital psychiatrique. C'est pour cela que me revient la tâche d'annoncer, sur la liste collective, le destin tragique de plusieurs de ces enfants du quartier, annonce qui vient entamer la joie des retrouvailles et amorce une phase d'appréhension :

**Sébastien, le 25/11 :**

Je m'attendais à les revoir, je n'imaginai pas cette fin si triste... On a donc des raisons de craindre cette plongée dans le passé. Tout ça fait que ça bouillonne là haut comme dit Jeanne, **je me réveille la nuit et j'y pense !**

Pour les manquants, apparemment Julie et d'autres ont fait des recherches sans succès. Et si on passait une annonce quelque part, une sorte d'appel public, genre dans *Libé* ou autre journaux nationaux ?

Et quant à Abdul, que faire ? Avoir des problèmes psy (et même être hospitalisé) n'implique pas nécessairement qu'il soit exclu des retrouvailles. Il faudrait en savoir plus. Je veux bien en parler pour voir ce qu'on peut faire (il se trouve que j'ai bossé en psy durant quinze ans et ça m'a rendu sensible à l'exclusion sociale des patients, **alors si c'est possible, incluons, c'était une de nos valeurs, non ?**).

Après l'euphorie des quinze premiers jours d'existence de la liste, les « mauvais souvenirs » refont surface :

**Johanna, le 26/11 :**

J'étais transportée par tous nos échanges ... je suis sous le choc des derniers messages, pour Elodie, pour Rachid, Malika ... je ne trouve pas de mots justes ... je pense à eux, à vous ... à cette époque un peu folle qui ne nous a pas laissés que des joies mais aussi des tristesses, je pense à d'autres qui ont aussi souffert, différemment ... derrière le bonheur de se revoir j'espère qu'on pourra aussi aborder nos difficultés ... après l'euphorie du début on prend un peu une claque, ça fait mal. Et ça réveille les mauvais souvenirs. Merci Paul pour tes recherches et aux autres pour les réponses ça fait chaud au cœur. [...]

Mais cette épreuve de la disparition de certains d'entre eux participe au renforcement du sentiment d'appartenance au « groupe » :

**Chloé, le 25/11 :**

J'ai les yeux qui se noient de larmes, entre mes joies intenses, et la cassure nette de la tristesse des enfants disparus mais aussi je suis impressionnée de voir à quel point ce que je ressens au plus profond de moi est partagé.

Je me réveille aussi la nuit avec pleins de sentiments différents, j'ose le dire c'est comme un premier rendez vous d'amour, trac, joie, incertitudes, conviction, rêve, rires intérieur, sensation de sentiment intense bref vous me comprenez je crois [...]

**Johanna, le 27/11 :**

Un vent de folie s'est emparé de nos boîtes de messages non ? Je suis épatée par le sens du collectif et la puissance des émotions, trente ans après intact, c'est vraiment fou ! Je ne pensais pas que ce serait aussi fort pour tout le monde. **Le lien de Vitruve qui nous unit** est complètement intact ! Bravo à toi Julie, tu as trouvé une mine et ça nous tourneboule ...

L'ampleur que prend la préparation de cette rencontre et l'excitation voire l'euphorie qui caractérise cette première phase des « retrouvailles » étonne l'ensemble des protagonistes. Cet étonnement provient, nous semble-t-il, de la prise de conscience de ces anciens élèves que d'autres peuvent partager avec eux un certain nombre de sentiments similaires, de souvenirs, de traits de caractères<sup>94</sup>. Trente-deux ans plus tard, et en ne s'étant jamais revu (à quelques exceptions près), c'est bien le sentiment de partager avec ces autrui significatifs bien plus que ne partageraient d'anciens élèves d'une même classe de primaire. Les seuls souvenirs d'une expérience commune vécue en 1975 ne suffiraient pas à expliquer l'exceptionnelle reconstitution du groupe. En effet, si ces souvenirs sont constitutifs de la mémoire collective du groupe ainsi reconstitué, Maurice Halbwachs nous rappelle que pour parler de « cadre social de la mémoire »<sup>95</sup>, les souvenirs partagés doivent de plus « faire sens » au présent, être actualisés d'une manière ou d'une autre dans la vie quotidienne actuelle des membres du collectif. C'est là que l'hypothèse de l'existence d'incidences biographiques du militantisme en Mai 68 sur la « deuxième génération » - *via* la socialisation familiale et scolaire - est mise à l'épreuve, confrontée au destin (collectif ?) de ces enfants de « soixante-huitards ».

Or ces anciens élèves parlent de Vitruve comme d'une famille – Cécile écrit ainsi : « c'était ma famille et je m'y suis construite en tant qu'être humain » – et leurs écrits semblent confirmer qu'ils y ont vécu, partagé des expériences fondatrices les unissant dans les effets que cette socialisation a pu avoir sur leurs trajectoires sociales. C'est ce qu'indique Etienne<sup>96</sup> quand il écrit :

« J'ai quitté Vitruve pour une école beaucoup plus classique dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement, où les instits n'étaient pas des nôtres, où l'on devait travailler dur tout le temps. J'ai eu du mal à remonter la pente de l'école... Aujourd'hui je suis fier d'être un ancien vitruvien : j'y ai appris tellement de choses qui me servent tous les jours »<sup>97</sup> ;

---

<sup>94</sup> Contrairement à eux, je n'ai pas été étonnée de la rapidité avec laquelle le groupe s'est reformé ni de l'importance que cela a pu représenter pour nombre d'entre eux : je savais, pour les avoir rencontrés séparément, qu'ils partageaient un certain nombre de dispositions communes, liées à leur passage par l'école Vitruve, notamment le sentiment commun d'être « déplacés ». L'ampleur du phénomène a néanmoins confirmé l'hypothèse de la dyssocialisation engendrée par une socialisation primaire contre-culturelle.

<sup>95</sup> Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925]

<sup>96</sup> Etienne n'a pas participé à l'enquête si bien que je sais peu de choses sur ses origines familiales et sa trajectoire, si ce n'est qu'il est né en 1965, de parents travaillant dans le milieu de la télévision. Sa mère, « femme de gauche », travaillait à l'ORTF en Mai 68 et a participé aux grèves, tandis que son père, « plutôt de droite », était bien moins favorable aux événements.

<sup>97</sup> Extrait d'un courriel envoyé sur la liste collective le 23/11/07.

Ou encore Vera : « Je voulais vous dire qu’effectivement, pour moi aussi, Vitruve est indélébile de mon être, de ce que je suis femme de quarante et un ans bientôt »<sup>98</sup>.

Enfin, ce qui ressort de ces nombreux courriels échangés avant la rencontre collective, c’est le sentiment de pouvoir partager, de pouvoir – enfin – « être compris » des autres, avec qui l’on a partagé des expériences inénarrables à ses amis, collègues de travail, voire même à ses enfants comme l’écrit Yaël<sup>99</sup> :

« Quand je raconte les Années Vitruve à mes enfants, déjà c’est très compliqué, ça leur paraît un autre monde, ils ont du mal à me croire puis ils me disent que j’ai eu beaucoup de chance et qu’ils aimeraient bien eux aussi que leurs écoles ressemblent à la mienne »

Tout se passe comme si ce nouveau « cadre » leur permettait d’exprimer des dispositions qu’ils peinent à activer dans leur vie quotidienne, d’où le sentiment, chez certains, d’une reconnaissance sociale tardive ou d’une *réparation identitaire*<sup>100</sup>. Chloé qui me dit ainsi au téléphone :

« Pour moi, c’est extrêmement important qu’aujourd’hui, trente-deux ans après, on fasse ce reportage sur nous, c’est une reconnaissance dont j’avais besoin, car toute ma vie, j’ai tenté de réaliser les rêves dans lesquels on nous a fait grandir, mais c’est dur car ça n’a jamais été reconnu socialement, parce que je n’avais pas fait d’études et que je ne prenais pas des voies classiques, ben tout ce que j’ai entrepris... T’es toujours montré du doigt ou pire méprisé ou alors on te dit que t’es naïve ou utopiste »<sup>101</sup>

Dans un registre plus psychanalytique, Johanna écrit :

« Tu te rends compte Julie, ton travail, cette rencontre, pour nous c’est énorme, ça remue une époque fondatrice, et pouvoir en parler, pouvoir se revoir, ça va nous économiser dix ans de psychanalyse ! »<sup>102</sup>

Si nombre d’entre eux tentent de retrouver d’anciens élèves du cirque ne figurant pas dans la liste, cherchant ainsi à élargir le groupe en cours de reconstitution, ils sont soudain réticents à

---

<sup>98</sup> Extrait d’un courriel envoyé sur la liste collective le 26/11/07.

<sup>99</sup> Yaël est née en 1965. Son père, dentiste, et sa mère, au foyer, ont préféré ne pas participer à l’enquête dans la mesure où ils ne se considèrent pas comme des « soixante-huitards » : « nous, on était favorables aux événements bien sûr, mais on n’a pas trop participé, nous c’est plus le côté culturel de l’après 68 qui nous a touché, et surtout l’aspect pédagogique, toute la réflexion sur la pédagogie, ça oui » (extrait du premier contact téléphonique). Les instituteurs de Vitruve organisaient néanmoins certaines réunions pédagogiques chez les parents de Yaël et David qui étaient très investis dans le fonctionnement de l’école.

<sup>100</sup> Dans le sens de l’exhymation d’un pan identitaire refoulé jusque là.

<sup>101</sup> Le 02/12/07.

<sup>102</sup> Extrait d’un courriel personnel que Johanna a envoyé le 25/01/08.



la proposition de Pascal<sup>103</sup> de venir à cette journée de retrouvailles en famille. Les réponses sont unanimes : on vient seul pour cette première rencontre, il sera toujours temps d'en organiser d'autres avec conjoints et enfants.

**Sébastien, le 25/11 :**

« Sur l'idée de Pascal de venir en famille le 16, j'aurai peur que tout ce que ça réveille soit un peu noyé dans la foule ; **Pendant le cirque, on avait voté pour décider que les parents ne viennent pas nous voir !** » ;

**Chloé, le 25/11 :**

« Pour notre première rencontre je suis du même avis, j'ai besoin de vous retrouver sans être parasitée par ceux qui pourraient faire que je vous manque...Entendons nous bien je ne veux pas dire que la famille ou les personnes que l'on aime sont des parasites...Je me fais bien comprendre j'espère... Une fête après me semble une bonne idée »

Autrement dit, cette future rencontre les renvoie au cadre de socialisation primaire qu'ils ont connu enfants et ravive un certain nombre de dispositions qui bien qu'ayant été constitutives de leurs habitus, ont pu être refoulées, ensevelies<sup>104</sup> ou reconverties : leurs conjoints (et leurs enfants) ne font pas partie de cette histoire là. On peut ainsi lire l'investissement de ces anciens élèves dans la liste collective comme une quête d'héritages qu'ils ont dû déposer (plus ou moins partiellement) à la porte de Vitruve<sup>105</sup>.

Les références plus ou moins explicites aux potentielles incidences de Vitruve sur leur grille d'interprétation du monde et leur mode de vie actuels sont innombrables et ponctuent la plupart des courriels. Il serait difficile de les isoler ici, mais nous pouvons néanmoins énumérer quelques thèmes récurrents, fonctionnant comme autant de marqueurs d'une appartenance commune (cf. encadré 4 ci-dessous).

---

<sup>103</sup> Pascal, né en 1966, est le fils d'un couple d'instituteurs de Vitruve. Il est aujourd'hui ingénieur informaticien.

<sup>104</sup> Chloé nous dira ensuite, à propos de la journée du 16/12 : « Ça a re-réveillé des choses qui somnolaient un peu. Dans ma création, dans ma façon de revendiquer ce que je pense, ce que je suis, car je ne me sens plus seule ».

<sup>105</sup> De manière similaire, Gérard Mauger écrit à propos de l'écrivaine Annie Ernaux : « En quête de l'héritage qu'elle a dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé, des codes et des règles des cercles où elle était enfermée, Annie Ernaux évoque son enquête rétrospective : « pour atteindre ma réalité d'alors, je n'ai pas d'autre moyen sûr que de rechercher les lois et les rites, les croyances et les valeurs qui définissaient les milieux,

## **Encadré 5 : Des schèmes de perception, d'appréciation et d'action du monde communs ?**

- Importance du « collectif » et des prises de décision en AG :

« Je me rangerai à l'avis du collectif comme on a appris à le faire !!! » (Sébastien)

« Je suis époustouflée de voir la dynamique de tous les anciens vitruviens. Une chose est sûre c'est que Vitruve aura réussi à "éduquer" des libres penseurs avec un fort sens du collectif et de la fraternité » (Johanna)

« Vous vous souvenez de l'AG "suce ma bite"? Injonction qui nous laissait sans voix (nous, les filles, et vous les garçons qui ne disaient rien?). Cette fois lancée en pleine AG<sup>106</sup>, Jeanne salvatrice s'est levée et à répondu "non, moi" et s'est mise à courir après Rachid ou Abdul? Je crois qu'après ça on n'a plus entendu "suce ma bite"!! » (Stéphanie)

- L'apprentissage de la « différence », antiracisme et lutte contre l'exclusion :

« Rachid et ses lézards<sup>107</sup>, y'a pas de lézards c'était une figure...Par sa différence il nous a appris, notamment à accepter "les différences" mais aussi à se défendre ...Maïté disait qu'il faisait avec les lézards ce qu'il voulait faire avec son sexe...Moi il m'a appris à ne plus avoir peur des lézards... (Alors qu'en pensez-vous?). Vous me trouvez vraiment crue? Aussi crue que me fait l'effet de sa disparition... » (Chloé)

« Quant au racisme, c'est encore plus dur d'en parler tellement nous vivions ensemble (mes copines étaient grecques, allemandes, latinos, algériennes...) beaucoup de mélanges de cultures. Tant qu'on reste dans ce bain culturel ça va, quand on le quitte et qu'on rencontre le milieu étriqué franchouillard, ça coince. On pourrait presque devenir intolérants et agressifs face aux racistes tellement c'est incompréhensible. » (Johanna)

- Des adultes réflexifs, critiques et partisans de l'anti-conformisme :

« Comme j'ai répondu à certains je trouve que les rencontres informelles sont tout à fait justifiées et plus encore je n'aime pas que l'on m'impose quoi que ce soit et je suis même, souvent, partisane de la désobéissance. » (Christelle)

« Ce qu'on a vécu était inhabituel et ça m'a sûrement influencée dans le fait de ne pas faire des choix par conventions ou parce que c'est la norme, et peut être de ne pas trop faire de compromis par rapport à mes aspirations ou à ce que je pense juste ». (Stéphanie)

« Vitruve forme des libre-penseurs et le débat peut parfois prendre une tournure plus rude et polémique, rebelle. Ça chatouille, ça blesse et ça fait mal ... ça fait aussi réfléchir et nous oblige à la fois à l'introspection et à repousser nos limites. » (Cécile)

---

l'école, la famille, la province, où j'étais prise et qui dirigeaient, sans que j'en perçoive les contradictions, ma vie » », in « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 179.

<sup>106</sup> Cette anecdote est relatée dans le documentaire, et le livre *En sortant de l'école...* consacre plusieurs pages à l'épisode (*cf.* pp. 179-193). Rachid avait pris l'habitude (mais il ne devait pas être le seul) de dire aux filles avec lesquelles il était en conflit « suce ma bite », si bien qu'une AG fut convoquée pour discuter du problème (*cf. infra*)

<sup>107</sup> Pendant la tournée itinérante du « cirque étoilé », Rachid attrapait des lézards et les mettait dans les sacs de couchage des filles. Cela est raconté dans le livre *En sortant de l'école...*, *op. cit.*, p. 202-203.

#### d) Proximité spatiale, distance sociale, violence sociale

C'est tout d'abord sur la question de la violence physique et de la gestion des conflits par les instituteurs que se focalisent les critiques. Or l'unanimité des souvenirs relatent des scènes de violence entre « enfants de soixante-huitards » et enfants d'immigrés. Si les instituteurs analysent cette violence comme une forme d'expression des « dominés » (*cf. supra*), on se demandera ici si cette violence n'est pas aussi l'expression de la distance sociale entre deux groupes d'enfants intentionnellement rapprochés<sup>108</sup>. En effet, la mixité sociale à Vitruve est le produit d'un volontarisme des enseignants (par le biais des dérogations) et des parents qui pour certains, ont scolarisé leurs enfants à Vitruve afin qu'ils côtoient des enfants des classes populaires. On retrouve, au principe de cette mixité sociale, l'intention utopique de faire émerger une « société nouvelle où les divisions de classe disparaissent », que J-C Chamboredon et M. Lemaire décrivent à propos des « grands ensembles » mais qui peut être transposée ici à Vitruve, « lieu d'une expérience de retour aux origines (...) qui en soustrayant à l'influence d'une société ambiante, permettrait l'émergence de l'homme nouveau, soit le petit bourgeois universel, soit l'homme éternel délivré des « aliénations », des « mythes » et des « conditionnements » »<sup>109</sup>. Or les auteurs démontrent la part d'illusion derrière la croyance d'une homogénéisation et/ou d'un rapprochement des groupes sociaux ainsi mis en contact, et vont plus loin en affirmant que cette situation de proximité spatiale de groupes socialement distincts « agit comme une sorte de révélateur (...) et redouble la différenciation première opérée par les conditions de constitution de la population »<sup>110</sup>. On retrouve des phénomènes similaires à Vitruve avec la reconstitution de groupes d'enfants socialement différents<sup>111</sup>, entretenant des rapports parfois violents :

##### **Sébastien, le 27/11 :**

Un souvenir désagréable : un jour que Rachid et Abdul avaient frappé un enfant, les instits les avaient mis face à tous les autres, dos au tableau noir et avait proposé au groupe de leur tomber dessus et de leur casser la gueule (suivant l'idée que l'union fait la force, donc à 15 contre deux ?). Mais nous on avait peur on ne voulait pas se battre. L'attente a été longue, Rachid et Abdul d'abord craintifs ont repris leur assurance et nous regardaient goguenards. Puis, seul, un garçon, que j'ai trouvé d'abord très courageux (puis vu l'évolution très téméraire) s'est levé et a

<sup>108</sup> On fera ici le rapprochement avec les différents groupes sociaux des « grands ensembles » analysés par J-C Chamboredon et M. Lemaire, « artificiellement rapprochés » dans un même espace : *cf.* Chamboredon J-C, Lemaire M., « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, Vol. XI, n°1, 1970, p. 18.

<sup>109</sup> Chamboredon J-C, Lemaire M., « Proximité spatiale et distance sociale... », *art. cit.*, p. 16.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>111</sup> Il faut néanmoins souligner l'existence de multiples exceptions et de groupes de pairs mixtes (au sens social), avec des effets durables de ces amitiés enfantines improbables. Pour ne donner qu'un exemple, le meilleur ami de Paul était Rachid et Paul s'est mis à apprendre l'arabe du fait de cet amitié.

commencé à se battre avec eux (2 contre 1 !). Évidemment il n'avait aucune chance (eux deux c'était leur truc de se battre). Ca a duré... Nous étions tous pétrifiés devant ce passage à tabac de cet enfant et avec les adultes qui n'intervenaient pas... jusqu'à ce que Robert (je crois) se lève et mette une trempe à Rachid et Abdul. L'autogestion de la violence, ça avait ses limites...

**Jeanne-Marie, le 27/11 :**

[...] si je partage l'émotion devant les photos et tous les souvenirs qui remontent, et le plaisir à l'idée de se revoir bientôt, je me réjouis quand même aussi de voir, çà et là, émerger des paroles un peu moins lyriques-effusives. Car je me souviens très bien de la terreur dans laquelle Abdul et Rachid nous maintenaient (sans doute davantage les filles que les garçons). Je me souviens aussi comment Abdul "exploitait" Malika, plus jeune et frêle que lui, en la forçant toujours à porter son cartable (ne me demandez pas, par contre, ce qu'il y avait dans ce cartable qui semblait lourd, car je crois bien que j'avais aussi vaguement un "sac d'école", mais ce que j'y mettais, mystère! — pas le souvenir du moindre "cahier" ou "manuel" à Vitruve...). Et quant aux "suce ma bite", c'était un refrain effectivement un peu trop lancinant de toutes ces années.

**Pascal, le 12/12 :**

Bonjour Sébastien,

Ce que tu décris me "hante" depuis des années... Je conserve cette scène en mémoire un peu comme un cauchemar, où l'on est spectateur (c'est bien le terme qui convient, en définitive) d'une action sur/contre laquelle on ne peut (veut) pas agir. Plus tard, je me suis souvent posé la question de l'intervention des adultes... Répondre à la violence par la violence... Passivité du groupe... Mais je n'ai aucun souvenir des "effets" de cet épisode. Ce qui jette d'autant plus le trouble dans mes souvenirs ! Vivement dimanche !!

Du côté des instituteurs, l'analyse faite de l'épisode de la « nuit de Nay », au cours de laquelle Rachid déloge Marina de son sac de couchage en lui lançant « si tu me sucés la bite, je te rends ton duvet », souligne les contradictions et l'ambiguïté dans laquelle ils se trouvent :

« Le « suce ma bite », c'est le « tu me la sucés » que l'homme, dans la rue, lance à la femme, à la fois esclave et putain ; ce « tu me la sucés » qu'il lui jette à la figure pour l'aliéner parce que lui-même est aliéné par son désir sexuel refoulé qu'il ne peut satisfaire dans cette société qui le rejette, sauf en se payant une putain. Il ne faut pas oublier l'oppression sexuelle dont sont victimes les parents de Malek et tous leurs frères émigrés, les Arabes en particulier, côtoyant la femme française, femme blanche, inaccessible ou putain. Les « suce ma bite » résonnent dans le gymnase mais personne ne réagit (...) Nous non plus, nous ne disons rien. *Est-ce pour laisser aux émigrés, si délicatement rejetés par leurs copains français à l'heure intime du coucher, la possibilité de prendre une revanche ?* Nous sommes gênés. Le racisme est là, subtil mais réel. (...) Rachid est venu rejoindre Malek. Ils ont très vite saisi que nous n'allons pas intervenir. Marina ne veut pas sucer la bite de Malek ; elle pleure. C'est pénible à entendre et ça s'entend très bien. Mais personne ne réagit, sauf pour dire « Chut ! Taisez-vous » ou le « Chut ! laissez dormir les honnêtes gens ! » Horrible petite phrase sortant de la bouche de la majorité silencieuse, vautrée dans son confort et qui ne veut rien savoir des coups, des menaces, des tortures, des humiliations subies par les autres. [...]

Le lendemain matin, grand branle-bas pour organiser une assemblée sur les tribunes du stade. Nous avons vu beaucoup de choses dans l'épisode : le racisme, la torture, la collaboration, la non-violence, etc. Les enfants aussi, mais ils n'ont pas trop envie d'en parler. Il faut s'accrocher pour faire avancer la discussion. Nous nous accrochons. (...) Très longue discussion sur les gradins du stade : violence, sexe, racisme, fuite.... Les mots sont repris par l'écho. Discussion

dans laquelle certains ont cherché à se situer, se sont posés des questions, pendant que d'autres faisaient ceux qui n'écoulaient pas, se cherchaient des alibis, ne voulaient pas savoir »<sup>112</sup>

Cet extrait éclaire les nombreuses ambiguïtés de ces scènes de violence que les instituteurs laissent volontairement s'exprimer. C'est tout d'abord l'ambiguïté des motivations à cette non-intervention : est-ce pour renverser et tenter de réparer l'injustice sociale qui rejette habituellement les enfants qu'ils les laissent ici s'« exprimer » par la violence (*cf.* extrait mis en italique : « la possibilité de prendre une revanche ») ou bien le font-ils pour pouvoir discuter et analyser après-coup, au cours d'assemblées générales, les raisons de cette violence ? La volonté des instituteurs de faire prendre conscience aux enfants du racisme, de la violence sociale de l'exclusion, des rapports de domination entre les sexes, par le biais de situations expérimentales est clairement exposée dans cet extrait, mais elle est là aussi contradictoire avec les intentions pédagogiques de « confronter les enfants à la réalité » (*cf.* supra) puisque des situations sont provoquées pour discuter d'une réalité. Derrière ces contradictions qui sous-tendent le comportement des adultes se profilent autant d'ambiguïtés sur le statut des enfants. Or les nombreux souvenirs de violence soulignent tout le décalage entre les motivations adultes au non-interventionnisme et le vécu enfantin se résumant à une peur quasi-unanime de Rachid et Abdul :

**Sébastien, le 21/11 :**

Puisque Stéphanie rappelle l'épisode du « laissez dormir les honnêtes gens », je voudrais juste en dire deux mots parce que trente ans après j'ai toujours honte ! C'est moi qui avait sorti cette phrase un soir où Abdul je crois emmerdait Patricia, au point qu'il l'ait frappée. Tout ça faisait du bruit dans la nuit et moi de dire à voix haute pour que ça cesse: "laissez dormir les honnêtes gens". Impossible d'y échapper, c'est dans le livre !

Quelques années plus tard, quand j'étais ado, dans un livre sur Vitruve écrit par des instits, je lis ce récit et, parce que j'avais sorti ça cette nuit là, me voilà d'un coup devenu pour eux le symbole de la "gauche bien pensante" (celle qui pense à gauche mais agit comme un bon bourgeois soucieux de tranquillité : la honte suprême, surtout avec la famille que j'ai !). C'est là que j'ai pris conscience des enjeux qui m'échappaient et de l'interprétation "politique" possible de ma phrase. Moi qui n'avais sorti ça cette nuit là, que pour faire le malin, en répétant textuellement une expression que mon grand frère utilisait pour se marrer à cette époque à la maison ! C'est sûr, j'aurais mieux fait de me taire et de me lever pour aller aider Marina, mais j'avais trop peur et je voulais faire le malin sans risque. Ça se paye aussi après : j'y repense parfois (depuis 32 ans !) et toujours je ne suis pas fier et mal à l'aise de cette sortie là.

Aux sanctions des déviances et des comportements anticonformistes correspondent, dans toute tentative de « contre-société », un certain mépris de la norme et du conformisme, avec la

---

<sup>112</sup> *En sortant de l'école..., op. cit., p. 186-192.*

culpabilisation qui l'accompagne. Et ce conformisme de l'anticonformisme n'est pas sans générer sa propre violence symbolique, comme l'attestent ces courriels :

**Jeanne-Marie, le 27/11 (en réponse au courriel précédent):**

En découvrant le dernier message de Sébastien: la violence, c'était aussi de plaquer des catégories politico-idéologiques sur des mômes, et je me souviens également d'avoir été gênée par la façon dont le "bouquin à partir de" me définissait en trois mots [...] Je me rappelle que Stéphanie et moi avions dérobé avec délices et tremblements des « images » et des « bons points » (notre goût pour le désuet n'allait quand même pas jusqu'aux rétrogrades « tableaux d'honneur »), larcin que nous aurions eu bien honte d'avouer à l'époque, par peur d'être jugées ridicules ou traitées de viles pédagogico-traîtres en pleine A.G.!

**Stéphanie, le 28/11 :**

Bonjour Sébastien et tout le monde,

Tu voulais peut-être faire le malin mais ta pointe d'humour à ce moment précis m'avait détendue. On était au moins deux dans la gauche bien pensante! Et pour la honte: fuck it. On ne peut pas faire face à tout, tout le temps. Oui on avait la trouille et on n'a pas aidé la copine (qui j'espère ne nous en veut pas trop) mais je me pose aussi la question de ce qui nous était proposé pour faire face à cette violence (à part la violence comme tu le mentionnes dans ton autre mauvais souvenir). [...]

Quant à la violence de nous mettre des étiquettes comme le dit Jeanne-Marie, je l'ai bien vécue. Le milieu de gauche dans lequel j'ai continué à évoluer après Vitruve était plutôt dogmatique et intolérant **-il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, la "bonne" conscience de classe, et peu de respect pour les autres.** Quand à 13 ans j'ai décidé de pratiquer le bouddhisme je suis devenue une pauvre conne. "La religion est l'opium du peuple" et personne n'essayait de savoir de quoi il s'agissait -un peu dommage pour des intellos! [...]

La persistance de la culpabilité ou du sentiment désagréable d'avoir été « étiquetés » par les instituteurs – certains allant jusqu'à leur reprocher un certain « terrorisme intellectuel » – qui transparaît dans ces souvenirs souligne l'aspect utopique et les illusions qui fondent l'espérance d'une micro-société dénuée de rapports de domination. La posture consistant à inverser systématiquement les valeurs, à déconstruire les jugements dominants et les catégories « arbitraires » n'est pas sans produire de nouvelles normes dominantes, de nouveaux jugements de valeurs, de nouvelles formes de domination, etc.

Il serait intéressant de vérifier aujourd'hui quels ont été les effets de ces situations pédagogiques sur le devenir des enfants d'origine immigrés scolarisés à Vitruve, mais nous n'avons malheureusement pas les matériaux nécessaires pour le faire ici<sup>113</sup>. Il est cependant intéressant de présenter rapidement l'histoire de Djamel, élève du « Grand groupe », fils d'ouvriers

---

<sup>113</sup> Il s'agirait en effet d'une autre enquête et d'un autre corpus à enquêter.

algériens ayant immigré dans les années 1960. C'est Jeanne (l'institutrice) qui l'a retrouvé et lui a proposé de participer à la « journée des retrouvailles » : Djamel a accepté mais a refusé d'être interrogé dans le cadre du documentaire (et il ne fait pas partie du corpus enquêté). Je n'ai pas fait d'entretien avec Djamel, mais en discutant avec lui et Jeanne, celui-ci nous a confié « mieux comprendre », après cette journée collective, pourquoi il s'est toujours senti « différent » dans sa famille, étant le seul non pratiquant et le seul de la fratrie à avoir atteint un niveau Bac+2 (il a un BTS « action commerciale » et travaille comme représentant commercial), ses frères et sœurs ayant un niveau baccalauréat ou inférieur. Or, avant-dernier de la fratrie, il est le seul à avoir été scolarisé à Vitruve (du fait des déménagements de ses parents et de la différence d'âge importante avec sa cadette). Rien ne nous permet d'aller plus avant dans l'explication du destin social différent de Djamel par rapport au reste de sa fratrie, mais après avoir présenté les destins tragiques de Rachid, Malika et Abdul, il semblait nécessaire de ne pas occulter celui de Djamel, d'autant qu'il impute à Vitruve des aspirations qu'il n'a pas intériorisées dans le cadre familial.

Face à cette avalanche de souvenirs douloureux et de critiques de la pédagogie mise en œuvre à Vitruve, les instituteurs commencent à appréhender la rencontre du 16 décembre et Jeanne m'appelle très régulièrement pour me faire part de ses craintes et des échanges individuels qu'elle entretient avec certains anciens élèves<sup>114</sup>.

#### e) Des « témoins extérieurs » pas toujours bienvenus

Un courriel de Lou<sup>115</sup> proposant une première rencontre collective avant la date du 16, provoque la panique de la réalisatrice : celle-ci craint en effet qu'une rencontre préalable au tournage vienne entamer l'émotion des retrouvailles, « émotion nécessaire à la qualité du documentaire »<sup>116</sup>. Elle envoie alors un courriel sur la liste collective (à laquelle elle n'appartient pas) demandant aux protagonistes du cirque étoilé de « jouer le jeu et de ne pas trop échanger de photos, ni se voir avant le 16 afin de préserver la spontanéité des

---

<sup>114</sup> Jeanne trouve en moi une « alliée » dans la mesure où nous partageons un certain nombre de craintes vis-à-vis de l'utilisation qui sera faite des images filmées des « retrouvailles » (et des interviews) : elle m'appelle ainsi très régulièrement au cours du tournage et au cours du montage.

<sup>115</sup> Loue est née en 1966. Son père est journaliste, et sa mère, fille d'un compositeur célèbre, est scénariste et écrivaine. Elle fait partie des 343 femmes à avoir signé la pétition pour la légalisation de l'avortement, publiée par le *Nouvel Observateur* le 5 avril 1971, et connue sous le nom du « manifeste des 343 ». Loue est très jeune quand ses parents se séparent et sa mère se suicide alors qu'elle a 11 ans. Loue devient héroïnomane à 13 ans et réussit de nombreuses années plus tard à sortir de la drogue dure. Elle est aujourd'hui chanteuse et accordéoniste et réussit à vivre de sa musique.

<sup>116</sup> Selon les termes de Stéphanie Kaïm. Les nombreuses tensions entre la réalisatrice et moi (qu'elles portent sur la sélection des personnages à filmer, sur les critères de qualité d'un documentaire ou sur la manière de préparer et de mener les entretiens) ne sont pas l'objet de ce chapitre et seront traitées dans un article dédié à cette expérience de documentaire, mais il va sans dire que je n'ai pas cautionné ce courriel.

retrouvailles pour le 16 »<sup>117</sup>. Que n'avait-elle pas fait là : demander à des anciens élèves de Vitruve de « jouer le jeu » d'un documentaire pour la télévision et de ne pas se voir avant le rendez-vous filmé ; les réponses ne se firent pas attendre :

**Stéphanie, le 28/11 :**

[...] Je ne sais pas qui a été à l'initiative de ces retrouvailles par mail que j'apprécie beaucoup mais je ne me sens qu'à moitié à l'aise que nos échanges soient "observés" -désolée Julie. Tout ça est peut être du matériel de thèse mais c'est de nos vies dont il s'agit! Et pour nos retrouvailles quelqu'un avait mentionné de se voir seuls d'abord, qu'en est-il ? Je ressens comme deux choses séparées : les "retrouvailles" pour un documentaire sur Vitruve et le fait de "nous retrouver". Bien sûr c'est grâce à ces personnes "extérieures" que nous sommes en contact mais je pense que nos retrouvailles doivent nous appartenir, et je remercie Lou pour sa proposition. **La demande de la journaliste de ne pas se voir avant le 16 me semble inopportune et intrusive -comme vouloir créer une "situation contrôlée pour souries de labo". Il ne s'agit pas de "jouer le jeu", aucun jeu n'est à jouer dans tout ça.**

Je réponds le jour même au courriel de Sophie, en tentant d'explicitier ma position délicate d'intermédiaire dans ce documentaire et les intérêts divergents que nous avons, Stéphanie Kaïm et moi dans ce projet, sans pouvoir néanmoins me distancier totalement de l'équipe du documentaire, du fait de mon statut de co-auteure<sup>118</sup>. Mais les critique et les craintes se focalisent, dans de nombreux courriels de « crise »<sup>119</sup>, sur l'intention de la réalisatrice et l'usage qui sera fait des séquences filmées :

**Marie-Lou, le 29/11 :**

Je suis bien sûr aussi très réticente à l'idée d'une sorte de mise en scène de l'émotion qui en rajouterait dans le pathos. J'avais d'ailleurs refusé, pour commencer, de participer au documentaire, et quand je me suis inscrite dans les échanges de courriels et que j'ai appris le projet de réunion à Vitruve, je ne savais pas du tout que ce serait en présence des caméras. En même temps, je comprends que cela soit très tentant de filmer ce moment (...). Il me semble que nos échanges ravivent des souvenirs mais permettent aussi de les mettre en perspective et qu'on sera donc peut-être "mûr" d'ici le 16 pour ne pas faire un "cirque" récupérable à la sauce télé-réalité?

---

<sup>117</sup> Extrait du courriel envoyé par Stéphanie le 27/11 sur la liste collective.

<sup>118</sup> Plusieurs réponses d'enquêtés avec lesquels j'avais mené des entretiens (contrairement à Stéphanie) m'assurent alors de leur confiance et de la distinction qu'ils font entre le travail sociologique et le travail de documentariste. Je profite de cette remarque pour remercier vivement l'ensemble des enquêtés, anciens élèves et instituteurs, qui m'ont apporté soutien et courage pour mener à bien le projet de documentaire. C'est dans ces situations que les bénéfiques du « temps long » de l'enquête prennent tout leur sens : j'ai en effet pu appréhender, empiriquement, la grande différence dans le matériau biographique qui peut être livré par les mêmes enquêtés à une réalisatrice qui doit produire un film en moins de trois mois et à une sociologue qui travaille sur le même objet depuis plus de quatre ans.

<sup>119</sup> Quelques jours avant le 16 décembre, le fait de pouvoir (ou non) filmer la journée des « retrouvailles » était encore remise en question par certains.



Le plus simple, et le plus juste, serait peut-être d'exiger d'avoir un droit de regard sur ce qui sera montré dans le documentaire de cette réunion du 16. J'imagine de toute façon qu'avec les problèmes juridiques actuels du "droit à l'image", il ne peut-être question de diffuser quoique ce soit sans notre accord. Il suffit donc de ne pas signer un blanc-seing au départ. Et après tout, peut-être (???) qu'on pourra être content du résultat? Même si je suis hyperméfiante à l'égard de la télé (que je n'ai pas et n'ai jamais eue), on ne peut pas exclure a priori que quelque chose de bien puisse se faire. Reste à examiner les modalités pratiques de l'exercice de ce droit de regard, individuel ou collectif.

S'en suivent plusieurs courriels qui vont apaiser la situation, en avançant comme argument la « caution de sérieux » que représente la chaîne Arte et en rappelant, pour certains, la confiance qu'ils ont en mon travail (ce qui me mettra dans une position encore plus délicate vis-à-vis des enquêtés).

**Béatrice, 30/11 :**

Ça secoue, ça bouge, échanges, polémiques...**on retrouve bien là l'ambiance vitruvienne, c'est cohérent.** Julie, je te remercie pour ton implication et je crois qu'effectivement sans ton intervention, ton travail, tes recherches, on ne serait peut être pas là à échanger et à se retrouver dans 15 jours à Vitruve. Mais finalement ce n'est pas si mal que les choses soient dites, c'est plus sain, les doutes sont levés. Laissons faire les choses et gardons cette envie que nous avons tous de se revoir. Après, se voir avant ou le jour "j", libre à chacun d'en décider, certains auraient pu déjà être en contact avant ce fameux rendez-vous.

**Sébastien, le 1/12 :**

[...] Je sais depuis le départ que la rencontre du 16 rentre dans le projet du documentaire, donc pour moi ce n'est pas une surprise. Ca ne me gêne pas, au contraire, et même : je suis assez sensible (positivement) au fait qu'une étudiante ainsi qu'une journaliste d'Arte s'intéressent à notre expérience et veuillent l'étudier ou en rendre compte. On voit assez de conneries à la télé pour refuser que notre expérience, que je trouve vraiment particulière, vraie, etc (il n'y a qu'à voir nos mails, trente ans après) soit le thème d'un documentaire. Et comme le rappelait Laurent, Arte ce n'est pas de la télé grand spectacle, c'est de la bonne télé (si si, ça existe) et un documentaire ça a une vie autonome ensuite (festivals, etc.) : c'est une œuvre [...]

Ce qui s'exprime enfin, dans ces courriels favorables aux retrouvailles filmées, c'est la nécessité de rendre compte d'une expérience marquante, de participer à construire une « histoire de 68 et des enfants de 68 »<sup>120</sup> qui ne ressemble pas à celle véhiculée par les médias. Cela n'empêche pas les plus favorables à la réalisation d'un documentaire sur leur expérience de rester vigilants sur l'utilisation de leurs interviews filmées, et de créer un « comité de vigilance » dans les coulisses de la préparation des retrouvailles<sup>121</sup>. Un courriel de Paul

---

<sup>120</sup> Préoccupation que je partage avec eux et qui est une motivation centrale de cette recherche et de la participation au documentaire.

<sup>121</sup> Comité dont ils apprendront l'existence à la réalisatrice au soir du 16 décembre. Le producteur du documentaire, le rédacteur en chef de la boîte de production ainsi que la réalisatrice sont furieux d'apprendre l'existence d'un tel « comité » et m'accusent alors d'en être à l'origine, ce qui est entièrement faux, même si j'ai été contente d'en apprendre l'existence et que ce « comité de vigilance » a fortement pesé sur le résultat final

contribue à l'apaisement et à la cohésion du groupe, en insistant, par le biais de l'humour, sur la proximité des différents points de vue, proximité qu'il rapporte à une commune socialisation primaire:

**Paul, le 30/11 :**

Ça s'excite un peu cette histoire, et ce qui est drôle c'est que je suis d'accord avec tout le monde; avec ceux qui sont contents, avec ceux qui sont pas contents ; avec ceux qui ont peur ...bouh!!!!!!!!!!!! avec ceux qui ont pas peur ....bahhh!!!!

**comme quoi ont a p'tet été victime d'un certain formatage...ou fromatage**

Il n'y a pas de traces dans la liste collective de la formation du « comité de vigilance », mais l'existence même d'un tel groupe – et de son nom – peut être analysé comme une incidence de la socialisation contre-culturelle dispensée à Vitruve : le regard critique vis-à-vis des médias, la revendication d'un droit de regard collectif, l'usage du terme de « comité » sont autant de dispositions qui vont participer à consolider l'identité collective du groupe des protagonistes du « cirque étoilé » contre l'équipe de production. On retrouve la propension des groupes marginaux à trouver une cohésion dans l'opposition au « système » et tout se passe comme si, en rejouant là ce qu'ils ont vécu dans leur enfance, ces jeunes adultes renforcent leur sentiment de commune appartenance.

## **2) Confrontation des hypothèses de recherche à la réalité des « retrouvailles » du 16 décembre**

Après avoir présenté le déroulement de la journée du 16 décembre nous nous appuierons sur une séquence de cette journée pour dresser quatre portraits d'enquêtés mettant en œuvre chacun des principaux arrangements face à la dyssocialisation.

### **a) Se retrouver, trente-deux ans après**

Johanna est en avance, le rendez-vous était fixé à onze heures mais elle est arrivée de Lyon par le train et a filé droit sur les lieux de son enfance : l'école Vitruve dans le 20<sup>ème</sup> arrondissement. Et puis c'est un peu son projet cette rencontre collective, raison de plus pour arriver la première, avoir le temps d'observer. Ce sont bientôt Robert et Jeanne, les

---

(dans le sens d'une amélioration substantielle, de notre point de vue). En effet, ce petit comité demande à pouvoir visionner l'« ours » (version non définitive du documentaire mais déjà assez avancée pour en faire un visionnage), ce que l'équipe de production n'a pas l'habitude de faire, mais qu'elle est contrainte d'accepter.

instituteurs, suivis de Laurent, Béatrice, Paul, Sébastien, Jeanne-Marie, Gabriel, Lou, Sarah, Johan, David, Christelle et Laure les deux sœurs, Djamel, Cécile et sa sœur, Pascal, Delphine et Chloé qui sonnent à l'entrée de leur ancienne école – devenue depuis le collège H. Matisse – pour se retrouver.

Ces jeunes quadragénaires partagent une première impression désagréable : impossible de se reconnaître, alors que l'on reconnaissait tout le monde sur les photos ! Mais tous s'accordent à dire qu'après quelques secondes d'échange, ils retrouvent des « façons de parler », des « voix qui n'ont pas changé », des « mimiques caractéristiques », des « sourires intacts »...

Réunis dans la cour, seul espace n'ayant pas été transformé par les différents travaux depuis 1975, les souvenirs refont surface, tandis que le nouveau directeur entame un discours sur les transformations des bâtiments que peu d'entre eux écoutent réellement ! Ils préfèrent le laisser planté là – les « bonnes manières », ça n'a jamais été leur fort – pour aller retrouver leurs repères d'enfants : les trous de bille, l'endroit où ils jouaient à l'épervier, le préau où avaient lieu les représentations du spectacle de cirque... Des petits groupes se forment sur le partage de souvenirs communs : il n'est pas encore temps de se demander ce que l'on est devenus.

Après être allé chercher Hélène, Marc<sup>122</sup>, Jo<sup>123</sup> et Geneviève Bastid à qui l'on avait donné rendez-vous une heure plus tard, tout le monde s'installe dans une salle de classe transformée en salle de projection pour l'occasion. Les lumières s'éteignent et le film sur le « Cirque étoilé » est lancé. Les voilà face à eux-mêmes, trente-deux ans plus tôt, et la surprise est totale puisque aucun d'entre eux n'avait vu ce film de vingt minutes, réalisé par Geneviève Bastid en 1975 et diffusé à la télévision alors qu'ils étaient en tournée dans le Béarn. La caméra filme les rires, les regards émus, les applaudissements de ces adultes devant leurs prouesses circassiennes juvéniles, l'émotion d'un groupe replongé soudainement dans ce passé commun si peu commun.

Après avoir hésité à lancer le débat, suite à la projection du film, pour recueillir leurs impressions sur celui-ci mais plus largement sur Vitruve, sur leur enfance ou sur leurs héritages « soixante-huitards », nous<sup>124</sup> avons préféré intervenir le moins possible et leur laisser la possibilité d'échanger sur tous ces sujets par groupes d'affinités et en dehors d'une salle de classe.

---

<sup>122</sup> Les deux parents accompagnateurs de la tournée, *cf. supra*.

<sup>123</sup> La trajectoire de Jo est analysée dans le chapitre 6.

<sup>124</sup> C'est-à-dire Stéphanie Kaim et moi. Celle-ci voulait dans un premier temps que je lance la discussion après avoir projeté le film, mais le moment venu, il m'a semblé que cette attitude serait maladroite de notre part.

Les voilà tous dans le réfectoire, leur ancienne cantine : un buffet les attend. Je passe parmi eux pour recueillir leurs impressions, parfois pour lancer certaines discussions. Je voudrais m'attarder ici sur l'une de ces discussions, qui a été filmée, et dont les quatre protagonistes incarnent des postures idéale-typiques dans leur rapport à l'utopie et la façon de s'arranger avec des systèmes de dispositions dissonants.

### **La séquence « Utopie ou réalité ? »**

Chloé, Gabriel, Paul et David discutent de Vitruve et de leurs amours d'enfance quand nous nous approchons avec Stéphanie qui veut filmer cette séquence. Chloé nous raconte alors comment à plusieurs reprises, sa mère a entravé ses amours d'enfance en ayant une relation avec le père de son amoureux : c'est ce qui s'est passé avec Paul, qui se souvient également que « les vieux nous ont saboté notre coup, car en se mettant ensemble, ils nous obligeaient à être un peu comme des frères et sœurs, ça a tout cassé ! ». Le scénario est assez proche avec Gabriel, avec qui Chloé vivra « en communauté » pendant cinq ans : la mère de Chloé vit avec le père de Gabriel, et sous le même toit cohabitent la mère de Gabriel et son conjoint.

Stéphanie leur demande alors comment ils ont réagi à l'utopie de leurs parents et s'ils sont eux-mêmes utopiques dans leur vie actuelle. Leurs réponses incarnent de manière étonnante les quatre principales postures décrites à la fin du chapitre 6 ; voici la séquence retranscrite :

La réalisatrice : *Et vous, vous êtes utopiques ?*

Chloé : Ouais, utopique à fond ! Voire trop utopique...enfin d'après ce qu'on me dit toujours...mais pour moi oui, *l'utopie c'est la vie* : y'a pas de vie sans utopies...

David : Ben pour moi en fait, *ma réalité, c'est celle de Vitruve*, après en sortant de Vitruve, j'ai toujours joué le jeu quelque part pour donner bonne figure, pour m'adapter mais ce n'était pas la réalité...je faisais semblant d'être un élève normal.

Gabriel (sur la réserve, souriant d'un air un peu rêveur) : Ben non, moi, j'ai trouvé justement qu'on nous a fait croire à une réalité qui ne correspondait pas au monde extérieur, et que l'on a justement été confrontés violemment à la réalité en sortant de Vitruve...Donc l'utopie non, surtout pas, moi je suis réaliste, je suis un *pragmatique*...

Paul : C'est marrant car moi j'ai fait de l'utopie mon métier donc je dirais que je suis un *utopiste pragmatique* !

Ces différents points de vue s'accordent sur la dissonance des cadres de socialisation qu'ont rencontrés ces enquêtés, enfants : la socialisation primaire contre-culturelle, propre à Vitruve et aux cadres familiaux dans lesquels ils ont grandi et celle qu'ils rencontrent par la suite, en

sortant de Vitruve puis en entrant dans le monde du travail. Ils s'opposent par contre sur la manière dont a été vécue cette dissonance et leurs trajectoires révèlent autant de moyens différents de concilier, de répondre aux injonctions contradictoires auxquelles ils ont été soumis, de manière aiguë à leur sortie de Vitruve puis de manière latente tout au long de leur trajectoire. En effet, nous avons vu que l'acculturation au système scolaire ordinaire s'accompagne nécessairement du refoulement, de l'effacement ou du moins de la disqualification de dispositions intériorisées antérieurement. Leurs trajectoires sont en cela semblables à celles des intellectuels de première génération ou encore aux trajectoires d'émigration/immigration et l'on peut dire, avec G. Mauger<sup>125</sup>, que dans les trois cas : le départ du milieu d'origine – les classes populaires / le pays d'origine / la « communauté » de Vitruve – et les modalités de l'accès au milieu d'accueil – le monde des intellectuels / le pays de destination / le système scolaire ordinaire – sont les deux faces indissociables d'une même réalité qui ne peuvent s'expliquer l'une sans l'autre.

Nous aurions voulu, idéalement, partir de cette séquence pour retracer les trajectoires des quatre protagonistes, mais il est apparu plus judicieux de comparer deux à deux, les trajectoires de Chloé et Sarah puis celles de Cécile et Sébastien, dans la mesure où les récits de vie recueillis auprès de ces enquêtés du « Grand groupe » permettront de donner un dernier aperçu de diversité des devenirs d'enfants de « soixante-huitards ».

### **b) Chloé et Sarah, deux amies de Vitruve aux destins opposés : l'utopie vs l'entreprise de normalisation**

Chloé et Sarah sont nées en 1965, dans des milieux artistiques parisiens : les parents de Chloé sont comédiens et réalisateurs, ceux de Sarah sont peintres. Toutes les deux sont élevées par leur mère, suite au divorce de leurs parents (Chloé a trois ans quand ses parents se séparent et Sarah six). Simone, la mère de Sarah est fille d'un avocat juif et communiste, fusillé en 1944 pour ses activités dans la Résistance, et d'une hôtelière. Simone s'engage très jeune aux JC ; elle est aux Beaux-Arts en Mai 68 et participe à la production des affiches. C'est dans les mouvements féministes qu'elle milite activement par la suite :

---

<sup>125</sup> Nous élargissons ici la comparaison que dresse Gérard Mauger entre les trajectoires d'intellectuels de première génération et celles d'émigration/immigration pour lesquelles il écrit : « Dans les deux cas, le départ du milieu d'origine - les classes populaires / le pays d'origine - et les modalités de l'accès au milieu d'accueil - le monde des intellectuels / le pays de destination - sont les deux faces indissociables d'une même réalité qui ne peuvent s'expliquer l'une sans l'autre », dans « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 177.

« Mes parents étaient très militants : on a fait les affiches de Mai 68 chez moi. Puis ma mère a fait tous les combats du MLF. C'était un milieu très politisé, où ils étaient tout le temps en réunion ou en manifs, j'ai le souvenir d'une mère très peu présente »<sup>126</sup>.

Martine<sup>127</sup>, la mère de Chloé s'approprie également la question de la « libération des femmes » mais elle n'est pas une militante :

« Après 68 des choses ont été dites et appliqués : on a remis en question certaines valeurs. On a déstabilisé nos familles : c'était très chouette pour les adultes, on a eu notre temps de vie de liberté sexuelle amoureuse, les femmes s'exprimaient enfin... Pour les enfants, ça a été plus compliqué [...] on a rejeté des valeurs en proposant des pensées magnifiques en partie utopiques, ça a fait progresser, mais ça a fait des gens seuls, nos enfants en ont bien bavé »<sup>128</sup>

Sarah et Chloé sont ainsi élevées par deux femmes qui refusent de reproduire l'éducation qu'elles ont connue enfants et qui participent au cours des années 1970 à la redéfinition des rapports de genre ainsi qu'à la redéfinition du métier de parent (cf. chapitre 6). Elles grandissent dans un contexte également marqué par la redéfinition des rapports de générations et du statut de l'enfant :

### **Sarah**

A cette époque, on a eu un rapport avec les adultes qui n'était pas un rapport adulte/enfant ou parent/enfant mais plutôt de l'ordre de la complicité. Ma mère s'est confiée à moi très tôt ; vers cinq, six ans j'étais sa confidente.

Ils ont fait comme si les enfants étaient des petits adultes. Le maître mot de cette époque était : être responsable. Au delà de toute mesure parce qu'on demande pas à un gamin de neuf ans d'être responsable. Un enfant il est tellement dans le désir d'accomplir sa mission parce qu'il y avait un vrai poids de responsabilité qui était vraiment trop lourd pour nos épaules maigrichonnes.

On se sentait investi de missions, d'être des portes paroles. Dans les manifs de 68 je scandais des slogans, à 3 ans !

On est la génération des enfants qui avaient la clef autour du cou : j'allais faire les courses, chercher ma sœur à l'école, faisais la bouffe, me couchais seule... ma mère n'était pas là le soir<sup>129</sup>

### **Chloé**

Avec ma mère on était en négociation permanente. On discutait souvent, de tout, on parlait énormément, c'était même une confidente, ce qui n'est pas forcément bien d'ailleurs... Mais elle a toujours été très aimante et m'a toujours écoutée... comment dire, elle a toujours fait passer son rôle de mère en premier, et je crois que ça, ça m'a sauvée.

Là où elle m'a moins écoutée c'est pendant la vie en communauté : 5 ans où je me suis fait chier, je lui en ai voulu pendant longtemps. Je n'aimais pas les autres adultes, ils ne s'occupaient pas de nous, c'était toujours ma mère qui s'occupait de tous les enfants [...]

J'ai pas beaucoup de souvenirs d'interactions avec mon père enfant : il était présent, mais dans tout ce qui est éducation pas trop... donc j'ai vécu avec ma mère et ses amants, mais elle n'était pas mon amie, c'était une alliée, un pilier pour moi !<sup>130</sup>

---

<sup>126</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Sarah le 21/10/05.

<sup>127</sup> Martine est fille d'un coupeur de stores et d'une couturière devenus gardiens d'immeuble. Elle arrête ses études à quatorze ans et commence à travailler comme comédienne assez rapidement.

<sup>128</sup> Extrait de l'entretien filmé de Martine. Martine n'a pas participé à l'enquête, ni le père de Chloé. Tous les propos de Martine utilisés dans cette partie proviennent de cet entretien filmé.

<sup>129</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Sarah le 21/10/05.

Sarah est scolarisée à Vitruve dès le début du primaire, tandis que Chloé y arrive après une année de CP dans une autre école, mais dans les deux cas, la stratégie de scolarisation est à replacer dans la continuité des pratiques éducatives familiales. La mère de Chloé explique :

« J'ai eu besoin de trouver un lieu qui m'aide dans l'éducation de ma fille (...) un très bon ami m'a conseillé Vitruve [...] Aujourd'hui avec le recul, je me dis que les instits et nous, on formait une bande d'adultes qui faisaient leurs expériences et les enfants étaient un moyen. Donc j'ai pas que du bien à dire de nous, de moi. Je trouve que les enfants ont été au milieu de nos réflexions et ont servi de sujets d'expérience. Avec le temps j'ai été amenée à m'excuser auprès de ma fille... C'est ce que je regrette de cette époque en dehors de l'intelligence vive et pure »

Simone justifie la scolarisation de Sarah à Vitruve dans un registre plus politique du refus de conformer les enfants aux normes dominantes par le biais d'une institution scolaire :

« C'était un choix politique de mettre son enfant là : c'était essayer de le libérer du carcan scolaire pour le rendre plus libre, moins formaté, plus responsable... »<sup>131</sup>

Sarah grandit ainsi dans un environnement très politisé d'adultes, où les enfants sont livrés à eux-mêmes, et garde le souvenir d'une grande « violence » des féministes que sa mère côtoie :

« Ces femmes se réunissaient chez nous, elles me faisaient peur : elles avaient une façon très violente de prendre la parole. Elles étaient hystériques, dans la rivalité avec les hommes. Elles avaient une revanche à prendre sur une forme d'oppression. Mais du coup, elles ont eu du boulot, et du boulot fait de façon pas très féminine ! C'était pas des femmes mères mais des femmes-mecs. »

On ne peut comprendre la récurrence de la « violence » dans les souvenirs de Sarah – violence à Vitruve, violence des groupes féministes, violence de sa mère, violence de voir défiler les partenaires de celle-ci, violence de la responsabilisation des enfants trop jeunes – sans rapporter ce regard rétrospectif à l'économie affective familiale dans laquelle elle a grandi. En effet, l'instabilité matérielle que connaît sa mère au tournant des années 1970 s'accompagne d'une forte instabilité conjugale et affective (allant jusqu'à une tentative de suicide : cf. encadré 5 ci-dessous) et l'engagement politique de celle-ci (au MLF) entre de plus en concurrence avec la présence domestique dans la sphère familiale :

**Encadré 6 : L'engagement féministe au détriment de la vie familiale ?  
Témoignage de Simone, la mère de Sarah**

<sup>130</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Chloé le 19/10/05.

<sup>131</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Simone le 14/11/05.

L'ensemble des extraits ci-dessous proviennent d'un document écrit que Simone m'a envoyé par courriel le 25/10/05, en réponse à plusieurs questions sur sa trajectoire<sup>132</sup>. Rappelons brièvement que Simone est née en 1936, que son père, résistant est fusillé quand elle a sept ans, qu'elle est élevée par ses grands-parents maternels jusqu'en 1947, date à laquelle elle revit avec sa mère et ses frères (nés en 1937 et 1939) à Paris. En 1954, Simone obtient le baccalauréat et s'inscrit en anglais à la Sorbonne, puis entre aux Beaux-Arts l'année suivante. Elle commence à travailler (cours de dessin et d'anglais) dès 1955, et doit s'assumer financièrement dès 1957. Pendant la Guerre d'Algérie, elle est très active dans le soutien au FLN, aux côtés d'un de ses frères. Simone rencontre le père de ses deux filles en 1963, il est également peintre et issu d'un milieu bourgeois. Sarah naît en 1965, date à laquelle Simone entre dans le collectif de peintres « Jeune peinture » qui cherche à lier art et politique, et dont elle devient secrétaire (jusqu'en 1972). Ses engagements politiques et féministes dans les années suivant Mai 68 suscitent des tensions dans son couple et son mari la quitte peu de temps après la naissance de leur deuxième fille, Laura (née en 1970).

Ont été sélectionnés ici les extraits relatifs aux incidences qu'ont pu avoir les événements de Mai-juin 68 sur la trajectoire politique et familiale de Denise. Nous avons surligné les passages relatifs aux tensions et aux concurrences potentielles entre son engagement féministe et sa vie familiale :

1. « Dans les années 68 nous étions encore inséparables avec le père de Sarah. Très beaux tous les deux, notre fille Sarah élevée dans notre atelier d'artistes. Des réunions se sont tenues là, nombreuses. J'aimais ça, lui non. Petit à petit il s'est retiré dans un sentiment de...jalousie avant d'en avoir les raisons, qui n'allaient pas tarder. J'étais secrétaire de la Jeune peinture. (...)
2. En 68, quand la rue tout à coup a été à nous, nous avons été ensemble aux Beaux Arts tous les jours, 10 ou 12 heures par jour. C'était beau comme une utopie réalisée.
3. J'avais conduit Sarah chez ma mère en Hte Savoie, avant que l'essence ne manque. J'étais donc enfin libre. A trois ans, Sarah disait dans les manifs : « Bébé-continue-le-combat » sur nos épaules ! [...].
4. Logorrhée, nuits à discuter .Mais surtout, le principal pour moi est arrivé lorsque je me suis aperçue que ma vie privée m'empêchait de faire ce que je voulais. J'ai cherché les premières féministes. D'abord nous avons cherché les femmes qui avaient des ateliers d'artistes, et nous avons grossi notre groupe « Femme-Art ». J'ai écrit dans des revues « Sorcières » et autres ; mes prises de position contre le pouvoir phallogocratique, contre la famille, pour la libération sexuelle ont été forgées en ces années là (...) mon mari ne touchait pas une bille...
5. Je payais une baby-sitter 800 francs par mois pour s'occuper de mes enfants pendant que je suis aux réunions du FAP<sup>133</sup>, de la Jeune Peinture et aux réunions féministes; ce n'était pas possible de ne pas voir que la situation des femmes était différente de celles des hommes. Réunions sur le viol le désir d'enfant, la grossesse, la famille, l'accouchement. Les hommes étaient interdits Ça s'appelait des groupes de conscience... Cela n'empêchait pas une grande culpabilité. Plusieurs femmes du groupe ont « pété les plombs », sont devenues vraiment folles, se sont suicidées. Nous avons publié nos textes dans *Les temps Modernes*, Titre : « Les Femmes s'entêtent ».
6. J'avais commencé une psychanalyse. Mon mari était parti vivre avec une dame prof dans le bahut où j'enseignais. Je ne m'en suis jamais remise, car, s'il est vrai qu'il avait de bonnes raisons d'être jaloux, lui n'était pas en reste. Ma 2<sup>ème</sup> fille naît en mars 1970. Mon mari nous quitte en 1971. Ma deuxième grossesse a été un enfer : très dur de porter un enfant d'un couple déjà détruit...

Là, c'est l'homme, encore une fois, qui s'en tire bien.

Années noires de pauvreté, de tristesse, tentative de suicide...Je savais que ma fille Sarah avait vu et entendu des choses terribles. Elle en est restée marquée. Aujourd'hui encore, à 40 ans, elles ne m'a pas pardonné.[...]

Aujourd'hui, je suis six fois grand-mère, et mes filles sont bien loin de moi. Elles ont fait leur vie et me critiquent abondamment. Elles ont oublié (...) qu'elles doivent à notre génération de premières

<sup>132</sup> Simone a tout d'abord refusé de participer à l'enquête (cf. chapitre 2, sous-partie A.1) et elle ne renverra jamais son questionnaire. Par contre, je l'ai rencontrée longuement après des premiers échanges houleux.

<sup>133</sup> Front des artistes plasticiens.



féministes la pilule et la possibilité de l'IVG, mais pas que cela : le respect d'elles-mêmes. Surtout, elles ne savent pas de quel prix nous avons payé pour toutes ces avancées.

Bien qu'elles portent aujourd'hui un regard divergent sur leur scolarité à Vitruve, Chloé et Sarah font partie, à l'époque, des enfants les plus investis dans la vie de l'école, véritables emblèmes du « cirque étoilé » :

« J'étais très à l'aise à Vitruve, vivante. Avec Chloé, on inventait des scénarios, des sketches, des spectacles et on entraînait notre groupe là-dedans. Cette façon d'être meneuse de troupe était naturelle chez moi. On était de véritables boute-en-train et les instituteurs nous renvoyaient cette image. J'étais une petite fille super engagée, capable d'engueuler super fort quelqu'un parce qu'il avait raté un truc ou parce qu'il ne participait pas aux tâches collectives : les étiquettes de « glandeurs », « saboteurs », on les utilisait nous aussi<sup>134</sup>...j'ai honte aujourd'hui ! »<sup>135</sup>

C'est finalement leurs mères qui vont les retirer de Vitruve, l'année après le « cirque ». Les récits divergent mais il semblerait que Simone (la mère de Sarah) ait retiré Sarah contre sa volonté, après s'être rendu compte que celle-ci ne savait pas écrire en CM1. Du côté de Chloé, c'est le fils du partenaire de sa mère, Gabriel, qui demande à quitter Vitruve pour aller dans une « école normale » et Chloé dit aujourd'hui l'avoir suivi pour faire plaisir à ses parents mais à contre-cœur. La façon dont elles ont vécu leur sortie de Vitruve s'avère centrale pour comprendre la divergence que prennent alors les trajectoires de Chloé et Sarah :

- *Le traumatisme de la sortie de Vitruve :*

Chloé comme Sarah vivent leur sortie de Vitruve comme un traumatisme, mais leurs réactions sont opposées : alors que Chloé ne réussira jamais à s'acculturer au système scolaire classique et adoptera une posture de rejet des normes scolaires, Sarah va au contraire tout faire pour effacer le « stigmate Vitruve » (selon ses termes) et s'adapter au système scolaire :

**Sarah: « J'ai rejeté Vitruve, il fallait être scolaire »**

« Transplantée dans le système traditionnel je me sentais complètement stigmatisée, étrangère à ce système et enfant différente. Déjà les notations, à Vitruve on n'avait jamais de notes donc je savais même pas m'évaluer par rapport aux autres. J'avais pas conscience de mes difficultés scolaires et là,

**Chloé : « j'ai arrêté l'école en sortant de Vitruve »**

Vitruve c'était malgré tout une petite révolution à laquelle on adhérait. Quand Vitruve s'est arrêté on est revenu à une certaine normalité qui me faisait chier à mourir. [...] On peut dire que j'ai arrêté l'école en sortant de Vitruve...j'ai rien vu de l'école à partir de là ! j'ai pris une

---

<sup>134</sup> Sarah fait référence aux accusations de certains anciens élèves vis-à-vis des instituteurs du « cirque étoilé », leur reprochant des les avoir stigmatisés comme « glandeur » ou « saboteurs » alors même qu'ils disaient refuser la violence des classements (notamment des notes).

<sup>135</sup> Extrait de l'entretien filmé.

j'ai été jugée « à problèmes » [...] C'était super humiliant et fallait désigner un coupable : c'était Vitruve. J'ai intégré une tâche, comme Lady Macbeth, que j'ai essayé d'effacer toute ma scolarité car ça signifiait être estampillée « enfant à problème », exclue et désignée comme étant pas normale [...] à partir de là, j'ai essayé de coller à l'image d'une élève scolaire [...] Je rentrais à la maison, je montrais mes cahiers car j'avais jamais eu de cahiers, je soulignais la date, etc. J'étais une gamine qui voulait arriver à ce qu'on lui demandait. J'avais un retard tellement considérable et je n'étais pas formatée pour. Du coup, j'ai eu un grand manque de confiance en moi [...] À partir de là j'ai rejeté Vitruve très violemment et j'ai foncé dans le modèle inverse : il fallait être scolaire »

habitude désastreuse de me créer un monde qui n'était pas forcément la réalité, et de m'en sortir par mon tempérament, de savoir très bien gérer ce qui se passe et de savoir dire les choses sans qu'on m'en veuille : tout ça je l'ai appris à Vitruve (*elle rit*) ! [...]

J'ai été marqué au fer rouge par Vitruve. Je m'adaptais pas à école normale, je trouvais ça débile : tout d'un coup j'étais coupé de mon monde à moi, je ne comprenais pas les enfants qui travaillaient pour avoir 20 : pourquoi pas 30 ou 50 ? [...] à partir du moment où t'as mis dans la tête des enfants qu'ils ont le droit de voter, le droit de dire « non », tu peux pas tout d'un coup les remettre dans un cycle classique, sans projet réel, un programme dans lequel il faut rentrer : moi je suis pas rentrée. »

Quand Chloé dit « je ne suis pas rentrée », elle exprime sa position extérieure au « jeu » scolaire ou autrement dit l'absence d'*illusio* scolaire<sup>136</sup> et on peut dire qu'elle restera toujours extérieure à un système scolaire qu'elle ne reconnaît pas et qui ne la reconnaîtra pas :

« Maintenant je me dis que l'école, c'est un outil et qu'il faut que les parents t'expliquent à quoi sert cet outil...et eux, ils m'ont fait trop confiance justement, et en fait, j'étais paumée, pour aller vers ce que je voulais et je n'ai pas vu l'intérêt de l'école »<sup>137</sup>

A partir de là, la trajectoire scolaire, professionnelle mais également privée de Chloé est entièrement guidée par la tentative de « prolonger l'expérience Vitruve », de retrouver ce qu'elle a vécu à Vitruve dans des espaces où elle puisse exprimer ses dispositions contre-culturelles tandis que celle de Sarah vise au contraire à refouler le stigmate de la socialisation primaire. L'entreprise de normalisation qu'effectue Sarah l'expose aux menaces de reniement des origines, et c'est elle qui dit aujourd'hui : « J'ai trahi Vitruve, mon enfance en essayant de coller à l'image d'une élève scolaire »<sup>138</sup>. De manière symétrique, l'entreprise utopique de prolongation de l'expérience vitruvienne en dehors de l'école, expose Chloé à la marginalité sociale et à l'incompréhension : « Moi j'ai fait pleins de choses dans ma vie, mais c'est jamais reconnu socialement, parce que je me suis pas construite sur des bases scolaires disons »<sup>139</sup>.

- *Des déplacées qui cherchent leur place*

---

<sup>136</sup> Bourdieu P., *Raisons pratiques*, op. cit., p. 153.

<sup>137</sup> Extrait de l'entretien non filmé, réalisé à son domicile.

<sup>138</sup> Extrait de l'entretien filmé.

<sup>139</sup> Extrait de l'entretien non filmé.

Sarah entreprend une longue ascèse scolaire pour (se) prouver que malgré sa scolarité à Vitruve, elle est capable d'obtenir les diplômes scolaires les plus élevés (cf. extraits d'entretiens ci-dessous). Après avoir redoublé son CM2, elle rattrape progressivement le niveau scolaire attendu jusqu'à devenir une élève brillante. Après avoir obtenu le baccalauréat avec la mention « Bien », elle entre en khâgne, passe plusieurs fois le concours de l'École Normale Supérieure (sans succès), puis s'inscrit en lettres à l'université. Après sa maîtrise de théâtre, Sarah se présente plusieurs fois au CAPES de lettres, qu'elle finit par obtenir. Alors que l'entreprise de normalisation de Sarah tend à ensevelir l'altérité qui l'a faite souffrir, Chloé va au contraire se construire sur ce système de dispositions contre-culturelles intériorisées dans l'enfance :

### Sarah

J'avais un manque de confiance en moi par rapport à la norme, c'était trop dur d'être différente (...) J'ai mis de côté ma singularité pour tendre de toutes les forces d'une gamine de dix ans vers la normalité...Je rigole mais c'est dur, ça m'a pris vingt ans de ma vie.

J'ai fait cette traversée d'ascétisme pour essayer de me construire intellectuellement, d'aller au plus loin de ce que je pouvais aller, avec cette force de vouloir me dépasser, me prouver quelque chose [...] J'ai tenté l'école normale supérieure et je l'ai raté deux fois : normal, y avait une faille, j'étais fendue. [...] Je voulais être prof de français pour savoir écrire. Prof de lettres bien sûr...mais j'ai raté l'inscription au CAPES trois fois ! Finalement j'ai eu le capes et j'ai écrit, je n'ai enseigné que plus tard [...] Il y avait quelque chose de mon histoire où je devais passer par une expérience pédagogique, me retrouver face à des élèves.<sup>140</sup>

### Chloé

*Et la peinture ça t'est venu comment ?*

Ben quand tu sais pas lire et que tu sais pas écrire, faut bien faire quelque chose (*elle rit puis pleure en riant*) ! Ah tu sais des fois, l'émotion, ça fait faire des belles choses (...) J'ai essayé d'abord d'être mannequin, puis un peu comédienne, ça marchait pas...J'ai essayé d'être caméraman...j'ai essayé la danse ; et donc là, je pense que y'a eu un parcours trop émotionnel pour que je réussisse à aller où je voulais en danse et je me suis fait mal au dos et donc j'ai eu une hernie discale opérée et en sortant de ça, je me suis mis à peindre. [...] Y'a que cette année où j'ai enfin trouvé ce que je veux faire dans la vie. (...) Des idées j'en ai des milliards (*elle rit*) ! Des idées de métier, des idées de voyage, des idées de pédagogie pour les enfants...des idées de boutique : j'ai essayé des milliards de trucs, j'ai bossé dans des boutiques, des cafés, j'ai essayé de monter des assos, mais y'a toujours un truc qui me bloque<sup>141</sup>.

On retrouve chez Sarah l'aspiration à prendre une revanche contre la stigmatisation par la réussite scolaire, présente chez de nombreux intellectuels de première génération, à l'image d'Annie Ernaux<sup>142</sup>. Et l'on retrouve également la souffrance d'avoir refoulé une partie de soi, véritable amputation symbolique inséparable de cette revanche sociale : « En rejetant Vitruve j'ai rejeté cette part en moi qui était cet enfant de plein pied avec la liberté d'expression, qui inventait des scénarios, à l'aise, vivante et créative ».

<sup>140</sup> Extraits de l'ITV filmée.

<sup>141</sup> Extrait de l'entretien non filmé.

Face au paradoxe pragmatique éprouvé à la sortie de Vitruve et plus généralement face à la dyssocialisation, la posture de Chloé est en bien des points symétrique de celle de Sarah, et on la qualifiera d'utopique. Cette posture transparait tout au long de l'entretien réalisé à son domicile, des courriels qu'elle envoie sur la liste collective ou encore dans l'interview filmée pour le documentaire. Cet autre lieu (u-topie) qu'elle ne cesse de chercher (en vain) n'est autre que Vitruve et ces années d'enfance où elle n'était pas déplacée, marginale, « montrée du doigt », cet endroit où elle était reconnue. C'est ainsi que l'on peut comprendre les derniers mots de son ITV filmée, après que la réalisatrice lui ait demandé si elle avait une dernière chose à ajouter : « continuons de marcher sur les routes enneigées du Béarn, continuons le cirque ! »<sup>143</sup>.

- *Le sentiment d'avoir été « manipulées » ou « trahies » par les instituteurs :*

Les critiques adressées aux instituteurs de Vitruve par Sarah et Chloé sont symétriquement opposées, à l'image des manières de vivre leurs socialisations dissonantes. Si Sarah leur reproche d'avoir « manipulé » les enfants en faisant d'eux des porte-paroles de leurs utopies, Chloé leur reproche au contraire de ne pas être allés jusqu'au bout de leurs projets :

**Sarah : l'amertume d'avoir été cobaye**

« Robert et Jeanne étaient déjà formés politiquement. C'est aussi l'ambivalence de Vitruve car malgré tout on s'est senti manipulés par des adultes qui avaient un objectif précis, qui le faisaient au nom d'une construction politique, idéologique mais nous on n'avait pas ces données là. On a vécu l'histoire du cirque à fond, à la vie à la mort, dans le don mais pas dans l'analyse.[...] Quelques années après on a découvert que ce qu'on avait vécu comme notre guerre c'était totalement fabriqué, c'était un projet pédagogique qui nous dépassait et on s'est senti forcément un peu cobayés a posteriori. [...] Cette époque c'était comme un rouleau compresseur qui transformait la réalité à coup de phrases. Jouissez sans entraves par exemple, c'est hyperviolent. Ces slogans comme des poèmes, Dolto, c'est une époque de gens pétris de certitudes idéologiques, psychanalytiques, politiques et qui plaquaient sur le vivant, or le vivant il se trouve que c'était nous. »<sup>144</sup>

**Chloé : il aurait fallu un collègue Vitruve**

« Là où ils n'ont pas été justes c'est qu'ils n'ont pas été au bout de ce qu'on s'était tous promis de faire. Quand on est rentrés, on a fait le livre, mais après on a été dispatchés, y a pas eu de continuité, de suivi. Ils pouvaient pas nous lâcher comme ça. C'était un pari pédagogique fort, donc je pense que c'est une erreur de nous avoir lâchés. [...] On a été projetés dans un circuit dit normal avec un vécu indélébile : la preuve trente-deux ans après, il suffit de voir comment ça nous a marqués.(...) On n'était pas encore construits et on était même en déconstruction. (...) Donc se raccrocher à quoi ? Ça a pas été simple [...] moi je suis sûre qu'en faisant une classe ensemble on aurait pu arriver à rattraper le niveau. Pour moi c'était l'idée idéale. Je cherche le juste. Donc je suis utopique, j'ai un côté complètement utopique dans les rapports humains »<sup>145</sup>

<sup>142</sup> Cf. Mauger G., « Annie Ernaux... », *art. cit.*, p. 27-28.

<sup>143</sup> Alors même qu'elle nous avait expliqué plus tôt à quel point ces marches dans la neige avaient été dures. Extrait de l'ITV filmée.

<sup>144</sup> Extraits de l'ITV filmée.

<sup>145</sup> Extraits de l'ITV filmée.

Nous ne détaillerons pas avec autant de précision leurs rapports à l'engagement, à la politique, à l'institution familiale ou à l'éducation de leurs enfants, mais on retrouve à chaque fois, au principe de leurs pratiques : *l'entreprise de normalisation* pour Sarah et *l'entreprise utopique* chez Chloé. Politiquement, cela entraîne un *apolitisme par réaction* pour Sarah, et une *révolte non organisée* pour Chloé :

### **Sarah : l'apolitisme par réaction**

« Quand on biberonne toute cette idéologie innocemment pendant l'enfance, ça finit par faire des êtres très politisés. J'ai pris le contre coup. Je suis apolitisée. Est ce que c'est à cause de cet arrachement de Vitruve ? est-ce par rapport à mes parents très militants et moi versant totalement dans l'inverse. [...]

Je suis apolitique et me méfie de tous les discours possibles. J'ai des réactions épidermiques à la prise de parole collective et à la politique. Je ne crois pas au discours politique. C'est aussi une réaction à une époque où il y a eu trop de parole, ils étaient dans l'idéologisation de l'enfant. »<sup>146</sup>

### **Chloé : une révoltée non organisée**

« Je suis hypersensible à l'injustice : dès qu'il y a injustice ça me révolte et j'ouvre ma gueule... Mais y'a aucun parti politique où je me retrouve vraiment...va y'avoir des petites choses que j'ai pu voir dans le socialisme ou le communisme, mais y'a pleins de choses qui me dégoûtent, parce qu'avec la politique y'a pleins de choses qu'on sait pas (...) J'ai eu un temps où je ne votais plus... par désintéressement total : parce que je trouvais ma place nulle part [...] Je vais plutôt m'impliquer dans des trucs locaux, des assos de quartier, l'école, les questions écolos [...]

Ici, les postures de Sarah et Chloé vis-à-vis de la sphère politique ne sont pas si éloignées, mais elles résultent de processus qui le sont. En effet, on retrouve chez Sarah une configuration dans laquelle la politique est associée, au moment de l'enfance, au désinvestissement éducatif parental (comme pour Johanna) : l'association du sentiment d'insécurité affective à l'engagement politique parental entraînant l'aversion des discours et plus largement du « jeu » politique. La configuration est différente pour Chloé qui grandit dans un environnement peu politisé (pôle contre-culturel apolitique) et qui, de la même période d'abstentionnisme – d'auto-exclusion du jeu politique – doit ainsi être analysée comme l'expression d'une incapacité à « trouver sa place », caractéristique des habitus utopiques.

On retrouve chez Sarah le rejet de la socialisation contre-culturelle dans son rapport au couple et plus largement à l'institution familiale :

« Je me suis structurée en opposition à des modèles de féminité que j'ai eu enfant, ça n'a pas été sans difficultés et sans une certaine douleur. Ma mère appartient à la première génération où on avait plusieurs partenaires, ça faisait partie de la quête de soi-même de ce mouvement. Moi je

---

<sup>146</sup> Les deux extraits sont issus des entretiens non filmés, réalisés au domicile des enquêtées.

fais à l'inverse. Je suis une enfant de divorcés, marque de fabrique. (...) Je suis mariée depuis dix-sept ans, dans une construction de couple comme une oeuvre. [...] Avec mes enfants je suis très rassurante, je fais tout le contraire de nous : nous c'était pas rassurant la responsabilisation trop jeunes. T'avais peur, la trouille de la réalité, on nous a un peu volé notre enfance... »

Chloé revendique au contraire la liberté sexuelle conquise par la génération de sa mère, et on peut parler dans son cas d'une reproduction familiale des stratégies éducatives. Elle a même créé une association « d'éducation à l'enfance » à la naissance de son fils, Joachim, dont les objectifs ressemblent étrangement à ceux de Vitruve en termes de « militantisme » à travers l'éducation et à travers ses propres enfants, sur la question de l'écologie :

« Quand j'ai eu Joachim, je voulais faire de l'éducation à l'enfance, par rapport notamment à l'écologie, car je me disais qu'il n'y a que les enfants d'aujourd'hui qu'on peut éventuellement prévenir intelligemment pour leur forger peut-être une façon de penser parce que nous, on est foutus...J'ai monté une assos, j'avais envie de m'entourer de spécialistes, mais ça, ça se fera qu'après d'autres choses parce qu'il faut que je me construisse d'abord, mais l'association elle existe, ça s'appelle « les beaux jours » : je pense que ça serait une bonne solution...Et moi, c'est à travers l'éducation de Joachim que je mettrai mon grain de sel... »<sup>147</sup>.

On retrouve chez Chloé les stratégies éducatives de différence, contre-culturelles, observées dans la génération précédente, qui accompagnait bien souvent des trajectoires marquées par des ruptures biographiques plus ou moins fortes (et liées aux événements de Mai 68) et par un détachement vis-à-vis de leurs groupes d'appartenances (d'acteurs en cours de mobilité). Or la trajectoire professionnelle accidentée de Chloé – marquée par un certain déclassement social – peut expliquer ici aussi l'expression de dispositions contre-culturelles dans la sphère familiale quasi-exclusivement.

- *Deux femmes qui, à 40 ans, continuent de chercher la « bonne distance » vis-à-vis de leur héritage vitruvien*

En 1997, Sarah monte un projet de film sur l'expérience du « cirque étoilé », et se lance alors dans une réelle enquête pour retrouver les protagonistes : anciens élèves, parents et instituteurs. Elle trouve un producteur, obtient une aide du CNC, réalise un synopsis, recueille des matériaux variés<sup>148</sup> (entretiens, photos), mais finit par abandonner le « Grand Projet » (tel était le titre donné au film). Les raisons de cet abandon sont multiples : si la question

---

<sup>147</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Chloé.

<sup>148</sup> Sarah m'a remis l'ensemble des documents concernant ce projet lors de notre entretien, le 21/10/05, ainsi que son carnet d'enquête, véritable carnet de terrain où elle avait consigné l'ensemble des échanges liés au projet.

économique a dû être centrale (elle ne trouve pas de diffuseur), il ne faut pas sous-estimer la dimension psychologique de cette impossible quête identitaire. Elle me dira ainsi en entretien que tout cela remuait des « traumatismes personnels trop douloureux », ou encore qu'elle « n'était pas prête ». Ce projet avorté éclaire le surinvestissement de Sarah, dix ans plus tard, dans le documentaire pour Arte, qui devient l'occasion de retrouver un héritage enfoui :

#### **Sarah ou le retour du refoulé**

« Fondamentalement je suis restée moi même et je n'ai pas réussi à rentrer dans le moule de la normalité. Il a fallu que j'arrête l'enseignement : j'ai fait le cycle jusqu'à essorage, puis je me suis recentré, ça correspond à mes 40 ans ; et tout à coup l'essentiel est remonté. Et l'essentiel c'est cette gamine que j'avais laissée là-bas emmurée vive à Vitruve, celle qui était de plein pied avec le sentiment d'une liberté d'expression. Celle qui faisait du théâtre comme on respire. Là, il y a une vérité dans cette petite fille de ce que je suis profondément. Il faut aller rechercher dans ce coffre, cette douleur que j'ai intégré, ce rejet, ce refus et pour moi ça correspond à une renaissance (...) je suis allée vérifier (dimanche 16) que cette enfant est encore vivante dans les yeux des autres car moi je la sens vivante en moi. »<sup>149</sup>

#### **Chloé ou la sublimation par l'art**

Depuis l'enfance, on a quand même un monde à part, un monde de rêves, qui nous a quand même fait souffrir parce que c'est un monde de rêve, et aujourd'hui à 40 ans, je me dis : vas-y, réalises-les ces rêves, je pense que maintenant je suis assez forte pour m'en foutre de la société. [...]

La marque de Vitruve, c'est ce regard critique, ce droit à faire différemment, à accéder autrement, cette liberté de parole, ça me sauve et ça me tue. J'ouvre tellement ma bouche que ça me dessert. Dans notre société, grand bien à ceux qui se taisent. Mais je suis contente d'être comme ça même si j'en souffre. C'est à travers la peinture, la danse que je vais développer cet état d'être. J'ai travaillé dans pleins de domaines et à chaque fois y'a ce côté Vitruve qui ressort et qu'est pas forcément accepté. Alors au moins, dans la peinture, je peux exprimer ce que je ressens avec autre chose que des mots...

Les trajectoires accidentées de Chloé et de Sarah doivent ainsi être analysées comme une succession d'ajustements pour trouver « leur » place – c'est-à-dire une position sociale ajustée à leurs dispositions – ou autrement dit la « juste distance » à leur monde d'origine et à leur monde d'accueil. Tout se passe comme si l'intention parentale de ne pas peser sur le devenir social de leurs enfants (pour « les laisser libres de leurs choix », cf. supra) avait entraîné chez ces derniers une certaine désorientation sociale, les obligeant à « tâtonner », essayer diverses voies, et passer par de multiples ruptures professionnelles, etc. On comprend mieux ainsi pourquoi Chloé comme Juliette disent avoir « enfin trouvé » ce qu'elles voulaient faire et qui elles étaient « vraiment » à quarante ans et pourquoi elles tenaient déjà des discours similaires quelques années auparavant<sup>150</sup>. Leur instabilité et l'incapacité à se fixer durablement dans une

---

<sup>149</sup> Extrait de l'interview filmée de Sarah, réalisée le 20/12/2007.

<sup>150</sup> Il faut noter ici encore l'intérêt de mener un deuxième entretien avec les mêmes enquêtées, plusieurs années après.

situation professionnelle doivent donc être rapportées à l'ambiguïté des stratégies de reproduction parentales, à la schizophrénie sociale engendrée par l'incorporation de systèmes de dispositions contradictoires et au fait que leurs parents eux-mêmes occupaient des positions sociales « floues », peu codifiées. Après avoir enseigné, Sarah se reconvertit dans le théâtre, s'inscrit en doctorat et mène une activité de comédienne parallèlement : elle rejoint en cela Chloé, dans une posture de sublimation des tensions identitaires par l'art<sup>151</sup>.

Enfin, leur position de déplacées est à l'origine d'une très grande réflexivité. Les exemples sont innombrables dans les entretiens de Chloé et de Sarah – mais c'est le cas dans la majorité des entretiens – qui ne cessent de s'auto-analyser :

### Sarah

Ayant quitté Vitruve, je me suis imposé un chemin d'ascèse intellectuelle, jusqu'à aujourd'hui où je fais ma thèse. (...) Ça y est, j'ai fait le tour, deuxième versant de ma vie, (...) je me réconcilie avec ce qui m'a été transmis et je suis en train d'aller chercher l'eau à la source de ça. Je sais que ma vie vient de là. J'essaie simplement non pas de plaquer mes conquêtes, mes réussites comme l'ont fait les mères de cette génération qui étaient tellement euphorisées par cette liberté qu'elles inventaient. Conquête sur le pavé. [...]

### Chloé

Mon contexte familial et Vitruve ont fait que je ne suis jamais complètement dans le moule et que je suis quelqu'un d'atypique. C'est une force et c'est douloureux en même temps ; c'est un vrai casse tête parce qu'on est en permanence dans la cogitation, la remise en question. Je suis hypercritique avec moi-même et ne me lâche pas d'une semelle !  
[...] J'ai toujours cherché quelque chose qui n'existe pas et je cherche encore et je vais finir par trouver (*elle rit*)... Sauf que je cherche une façon qui n'existe pas : c'est mon bouclier, ma béquille (...) C'est une grande protection l'utopie, contre la réalité.

S'il est une leçon commune à ces deux trajectoires divergentes, c'est la prégnance des dispositions intériorisées au cours de la socialisation primaire<sup>152</sup> et la difficulté de les exprimer dans un contexte distinct de celui dans lequel elles ont été intériorisées. Ainsi, Sarah qui se construit sur le rejet des aspirations premières pour se conformer aux attentes nouvelles cherche aujourd'hui à exhumer un héritage refoulé et Chloé qui, à l'inverse, ne réussit pas à adhérer aux cadres de socialisation secondaire, se retrouve enfermée dans une posture nostalgique : « Même dans le coté vestimentaire, la musique, je reste dans ces années là ; j'aime une certaine façon de vivre que j'ai vécu enfant jusque dans les années 1980. J'écoute encore Bob Dylan. Je

---

<sup>151</sup> Sur la sublimation des tensions identitaires dans l'art et le rôle des émotions, Christophe Traïni écrit : « Le travail de sublimation, en effet, requiert la capacité à (...) susciter un écho en autrui en faisant vibrer ses propres sentiments, voire ses émotions les plus réprimées » et il considère que le travail de sublimation est « Conçu autant pour engendrer des tensions que pour les contenir », dans *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales, op. cit.*, p. 105.

<sup>152</sup> Ce résultat n'est pas nouveau et vient confirmer les nombreux travaux sur la socialisation primaire par rapport à laquelle les acteurs se situent par la suite : cf. introduction générale et introduction de la troisième partie.



trouve qu'aujourd'hui c'est plus triste, un peu comme après Vitruve. Mais je vais essayer d'y remédier, faut vivre aujourd'hui ! »<sup>153</sup>.

### **c) Sébastien et Cécile : la posture réflexive et la schizophrénie sociale heureuse**

Entre les deux pôles incarnés par Sarah et Chloé, la majorité des anciens élèves enquêtés s'arrangent pour concilier les systèmes de dispositions dissonants intériorisés. L'analyse des trajectoires de Sébastien et de Cécile nous permettra ici d'analyser un certain nombre de processus de gestion identitaire de la dissonance, présents à des degrés divers chez la majorité des anciens élèves du cirque.

Cécile est née en 1966 à Paris : son père, technicien à EDF et sa mère, alors vacataire au CNRS (après avoir obtenu une licence de sociologie à la Sorbonne), militent tous deux au Parti Communiste.

Sébastien est né en 1965 à Caen où son père, professeur d'histoire en lycée, et sa mère, institutrice, sont militants à Socialisme ou Barbarie avant de rejoindre la JCR<sup>154</sup>.

Les parents de Cécile comme ceux de Sébastien participent activement<sup>155</sup> aux événements de mai-juin 68, les premiers à Paris, proches des maoïstes, les seconds à Troyes où ils ont créé l'année précédente un « Comité Vietnam National » et où ils sont les responsables locaux de la JCR. Quand Cécile et Sébastien sont en âge d'entrer à l'école primaire, les parents de la première continuent à avoir de nombreuses activités militantes dans les milieux « alternatifs » (féministes et écologistes surtout), et ceux de Sébastien sont tous les deux militants trotskistes à la LCR.

#### **Encadré 7 : témoignage de Mireille sur la scolarisation de Cécile à Vitruve**

Nadège est née en 1943 en Algérie. Son père, directeur adjoint des impôts est un homme de gauche non militant et sa mère, au foyer, est une femme de droite ; ils sont tous deux athées. Elle adhère à l'UEC en 1961 alors qu'elle commence sa propédeutique en lettres à la Sorbonne où elle milite également à la FGEL (Fédération des Groupes d'Études en Lettres). Après avoir obtenu une licence d'allemand et une licence de sociologie, elle commence à travailler comme vacataire au CNRS en 1965. Sa première fille, Cécile, naît en 1966, et sera suivie de Manon en 1968 et d'Émilie en 1972. Nadège quitte l'UEC en 1967 pour se rapprocher de la tendance maoïste et participe aux événements de Mai 68 à Paris, « enceinte jusqu'aux yeux », s'impliquant dans les AG de la Sorbonne et des

---

<sup>153</sup> Extrait de l'entretien non filmé.

<sup>154</sup> Les trajectoires de Jean et Christiane, les parents de Sébastien, sont analysées dans le chapitre 1, et le chapitre 5 les situe tous les deux dans la micro-unité de génération (numérotée I.1) des « Intellectuels de première génération issus des classes populaires catholiques de droite » qui se politisent avec la Guerre d'Algérie.

<sup>155</sup> C'est moins vrai pour Mireille, la mère de Cécile, qui est alors en fin de grossesse.

Beaux-Arts. Elle scolarise Cécile et Manon à Vitruve avant de partir avec son conjoint vivre en Corrèze, où elle sera alors enseignante en collège. Nadège ne cessera jamais de militer, s'impliquant dans les « mouvements alternatifs » au cours des années 1970 et 1980, puis dans l'alphabétisation, les cours en prison, l'écologie : elle est aujourd'hui visiteuse de prison.

Le projet de documentaire sur Vitruve et l'expérience du cirque – à laquelle Cécile participe – l'incite à rédiger un témoignage sur ses motivations à avoir scolarisé ses filles à Vitruve. En voici quelques extraits :

« Aucune action, à fortiori éducative, n'est neutre. Éduquer, c'est forcément orienter et on n'est pas loin, consciemment ou inconsciemment, de la manipulation. L'important, c'est donc d'essayer d'être au clair avec les objectifs et ne pas en dissimuler sous couvert de neutralité.

Je garde de l'éducation traditionnelle un profond ennui où le bon enseignant est celui qui n'a pas un seul bruit dans sa classe et qui termine le programme dans les temps, et ce n'est pas Mai 68 qui a vraiment changé la situation. L'important, ce n'est donc pas d'avoir raison mais de douter.

Mai 68 a eu le grand avantage des tempêtes. Beaucoup de choses ont volées et il fallait voir ce qu'on allait garder, jeter ou transformer.

J'ai vécu une bonne expérience à la crèche de Montreuil où la directrice réfléchissait aux objectifs et à la pratique de son boulot et a participé à notre formation de jeunes parents. A la crèche précédente, on déposait les enfants déshabillés de tous les vêtements de la maison à travers une espèce de guichet et on les récupérait le soir dans le même état sans autre commentaire. Là, on pouvait entrer, discuter (...) participer à la réflexion et aux questions que se posait l'équipe. Révolutionnaire à l'époque! Et tout ça avant 68. Je pense que c'est cette femme qui a commencé à nous faire réfléchir sur le fait que **l'éducation n'était pas une simple reproduction** et pouvait "se penser".

Après, l'école maternelle du quartier (donc après 68). Grande différence. Plus de dialogue, des pratiques qui nous choquent:

« On n'a pas eu de crêpes parce que tu avais oublié de nous donner de la farine et des œufs » Parents indignes!

« On ne fait pas de photos de groupe parce qu'avec tous ces étrangers, les parents achètent moins... » Enseignants indignes!

Alors, quand on entend parler d'une école différente, qui réfléchit à ses pratiques, qui est ouverte sur l'extérieur, (parents, gens du quartier, chercheurs...) tout en restant une école publique de quartier avec tout ce que ça comporte de mixité, on va voir et on rencontre à l'époque Benoit et Aline. Pour obtenir la dérogation de secteur, on indique « les méthodes pédagogiques ». [...]

### • *Éducation familiale et scolarisation à Vitruve*

Les parents de Sébastien prennent connaissance de Vitruve par la tendance de « l'école émancipée »<sup>156</sup> de la FEN, à laquelle ils appartiennent tous les deux. Mais ni les parents de Sébastien, ni ceux de Cécile n'ont le sentiment de faire un acte « militant » en scolarisant leurs enfants à Vitruve et paradoxalement, les motifs qu'ils donnent sont moins « politiques » que ceux évoqués par les mères de Chloé et Sarah. Le père de Sébastien, militant à la LCR, explique ainsi :

---

<sup>156</sup> Rappelons que cette tendance, minoritaire, rassemble alors des syndicalistes révolutionnaires en rupture avec le PCF, des trotskistes mais également des militants libertaires : cf. chapitre préliminaire.

« Vitruve, c'était la liberté. Faut voir comment on a été élevés nous dans l'après-guerre, par des curés ! Donc Vitruve apparaissait comme une expérience très positive par rapport au côté inhumain et totalitaire qu'on avait connu dans les années 1950 : les adultes enseignaient ce qu'ils voulaient aux enfants, ils nous imposaient la religion, la culpabilisation... C'était très rigide, il était hors de question de discuter. Donc nous, quand on a eu nos enfants, on était certes marqués idéologiquement par des livres comme *les Héritiers* de Bourdieu mais aussi par tout le versant sur la liberté de l'enfant : Summerhill, Freinet, etc...Donc on voulait à la fois plus de liberté pour les enfants et plus d'égalité pour ceux qui échouent d'habitude »<sup>157</sup>

Les parents de Sébastien ont laissé le choix à leurs trois fils d'entrer à l'école Vitruve ou non, et si l'aîné a accepté tout de suite, ce n'est pas le cas des deux autres qui ont préféré rester dans l'école de secteur où ils avaient leurs amis. C'est à la suite d'une expérience pédagogique malheureuse que Sébastien demande à aller à Vitruve :

« J'ai un très mauvais souvenir de l'école traditionnelle, notamment d'une fessée déculottée qu'on m'a donnée un jour en CP, et des souvenirs d'injustice en classe : le système de distribution de bons points que je vivais mal, enfin j'étais malheureux dans cette école, on se moquait de moi ; j'ai demandé à aller à Vitruve [...] parce qu'on m'a pas dit hop tu vas aller à Vitruve, c'est toute mon éducation, c'est très mai 68 : on me demandait mon avis »<sup>158</sup>.

Si Cécile et Sébastien appellent leurs parents – qui vivent en couple<sup>159</sup> au cours de leur enfance – par leurs prénoms, ils n'ont pas le souvenir de « parents-amis » ou de « parents-confidents », ni de désinvestissement parental. Ils se souviennent au contraire d'une éducation familiale, certes responsabilisante et « libre », mais très exigeante, et tous les deux soulignent la cohérence entre les pratiques éducatives familiales et scolaires :

### Cécile

J'avais des parents vitruviens dans leur éducation : ils nous responsabilisaient, discutaient beaucoup avec nous, nous demandaient de nous analyser nous mêmes : ils nous ont mis face aux conséquences de nos actes [...]  
Chez moi, y'avait des choses interdites, comme partout, mais ils essayaient de ne pas avoir de principes pour des principes, ils les justifiaient. On se structure avec des interdits, des règles, simplement là, les règles étaient différentes [...]  
J'ai eu une éducation extrêmement exigeante à la

### Sébastien

C'est difficile de dissocier Vitruve de la famille. On a eu une éducation qui était un peu vitruvienne justement : on était écoutés, libres, poussés vers l'autonomie. On repeignait nos chambres comme on voulait. On parlait quand il y a avait un problème. Et puis l'aspect réunions, AG, on baignait dedans à la maison où mes parents faisaient des réunions politique de la Ligue, c'était toujours une ambiance avec pas mal de gens, qui refaisaient le monde. (...)Donc à Vitruve, j'étais comme un poisson dans l'eau, mais je pense que

---

<sup>157</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Jean, le 24/01/06.

<sup>158</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Sébastien le 15/11/05. Sauf précision contraire, les propos de Sébastien cités dans cette partie sont issus de cet entretien.

<sup>159</sup> Les parents de Cécile ont toujours vécu en couple (jusqu'au décès du mari de Mireille), tandis que ceux de Sébastien se séparent quand il a onze ans.

fois pleine de liberté et pleine de devoirs. J'étais libre mais je devais me justifier sans arrêt, ce qui était épuisant parfois<sup>160</sup>.

c'est aussi car dans le cadre de la famille, j'avais le confort affectif : nous on a été très aimés en même temps qu'on nous laissait libres.

Cécile et Sébastien ont tous les deux le souvenir d'années très heureuses à Vitruve, et si Sébastien porte un regard positif sur l'absence de contraintes et la grande liberté dont il jouissait à l'école, Cécile se souvient au contraire d'une école l'ayant obligée à « se faire violence » :

« J'étais une enfant timide, et Vitruve c'était pas cool du tout pour moi c'était très très exigeant : me donner en spectacle dans un cirque, je n'aurais jamais fait ça par moi-même, ça m'a obligé à aller puiser dans des ressources que je ne soupçonnais même pas ! Parler devant un groupe c'était effroyable : moi qui préférais crever de soif que de demander une carafe d'eau...Mais je m'y suis épanouie, Vitruve, c'était toute ma vie de gamine : j'y étais mieux que chez moi ! »

Les parcours de Cécile et Sébastien ont jusque là de nombreux traits communs avec ceux de Chloé et Sarah : enfants de « soixante-huitards » ayant reçu une éducation prônant liberté, autonomie et responsabilisation des enfants, ils sont scolarisés à Vitruve pour des motifs assez similaires – aspirations à plus de liberté pour ses enfants et remise en question de l'institution scolaire coercitive et reproductrice de l'ordre social – et deviennent des élèves particulièrement engagés dans la vie de Vitruve. Ils grandissent cependant dans des configurations familiales très différentes. Tout d'abord, les parents de Chloé et Sarah se séparent avant leur entrée en école primaire et les deux fillettes sont élevés quasi-exclusivement par leurs mères, qui se trouvent alors dans des situations d'instabilité matérielle (voire de précarité) et affective. Tandis que les parents de Cécile et Sébastien vivent en couple au cours de leur scolarité primaire, qui plus est avec des mères enseignantes<sup>161</sup>. Enfin, les parents de Cécile et Sébastien expriment leurs dispositions contestataires par des engagements politiques extérieurs à la sphère familiale principalement, là où les mères de Chloé et Sarah les ont importées dans la sphère familiale où l'ordre quotidien traditionnel devient la cible privilégiée de leur contestation et les enfants parties prenantes de la remise en cause des normes quotidiennes et éducatives. Nous montrerons que ces différences dans la socialisation

---

<sup>160</sup> Extraits de l'ITV filmée du 14/12/07. Nous n'avons pas réalisé d'entretien avec Cécile avant le tournage du documentaire, mais elle avait participé à l'enquête par questionnaire, ainsi que ses deux sœurs et sa mère. Tous les extraits cités ici sont donc issus de l'ITV filmée.

<sup>161</sup> La mère de Sarah a beau avoir un niveau de diplôme (licence) équivalent à celui de la mère de Cécile, et supérieur à celui de la mère de Sébastien (Baccalauréat), le fait que ces deux dernières soient enseignantes influe sur la mobilisation du capital culturel et donc sur sa transmission. Gaële Henri-Panabière montre que « les capitaux maternels ont des effets plus prononcés que les capitaux paternels sur la scolarité des collégiens » qu'elle étudie (thèse précitée), résultat également souligné dans les travaux de B. Lahire ; cf. également Héran F., « L'aide au travail scolaire : les mères persévèrent », *Insee Première*, n° 350, décembre 1994 ;

familiale et les formes de militantisme parentales expliquent pour partie la divergence des regards rétrospectifs sur Vitruve et plus largement des trajectoires des quatre protagonistes.

- *La sortie de Vitruve ou l'adaptation heureuse à un monde « différent »*

Alors que pour Chloé et Sarah, la sortie de Vitruve est un réel traumatisme, du fait notamment de leurs difficultés à rattraper les lacunes scolaires, Sébastien et Cécile s'adaptent assez vite au système scolaire classique. S'ils se sentent également « différents » voire étrangers par rapport aux autres élèves, ils n'ont besoin que de quelques mois de transition pour s'acculturer à ce nouveau milieu et devenir de bons élèves<sup>162</sup>. Face à la disqualification de certaines dispositions intériorisées à Vitruve (et dans leur famille) dans le nouvel univers scolaire intégré, ils ne vont ni rejeter ce cadre de socialisation secondaire (à l'image de Chloé), ni à l'inverse tout faire pour s'y conformer (*cf.* Sarah) ; ils vont, chacun à leur manière, l'intérioriser avec une certaine distanciation :

#### **Cécile**

« A Vitruve, on faisait tous partie d'une même équipe ; à la sortie, ça m'a joué des tours car je ne maîtrisais pas les nouveaux codes, et je suis passée pour une fayote parce que je parlais aux profs (...) Alors j'ai appris à la fermer, j'ai appris la passivité...

A Vitruve, le respect se gagnait parce qu'on était une personne alors qu'après, les profs voulaient le respect pour leur position, fallait se mettre en rang, ne pas bouger sur sa chaise, ne pas donner son avis, apprendre par cœur. J'ai rencontré des enfants qui ne savaient même pas pourquoi ils apprenaient des trucs : je les trouvais bizarres ! [...]

Y'avait des codes dans l'enseignement classique que je ne maîtrisais pas et qui m'ont mise en porte à faux vis-à-vis des élèves et des profs, mais on apprend, on s'adapte, on avait appris à s'adapter à toute situation faut dire... »

#### **Sébastien**

« Arrivé dans le système scolaire normal, je faisais quarante fautes aux premières dictées ! Mais bon c'est pas si grave, j'en fais plus maintenant : ça se travaille.

J'ai surtout le sentiment que ça nous a donné une ouverture où on a touché à tellement de choses qu'on se dit qu'on peut tout faire après. Ça laisse ouvert les portes du désir d'apprendre ; nous on n'était pas dégoûté d'apprendre et ça a été une grande force, donc même si j'ai redoublé, j'ai quand même fait des études longues ! (...)

Vitruve : on a expérimenté ce qu'est la démocratie et pas seulement de subir les règles sociales, on a appris à se questionner sur des règles... tandis que dans les écoles classiques on force les gamins à intérioriser le règlement. Donc après, c'est sûr, on se sent en décalage, mais on a les outils pour s'adapter... »<sup>163</sup>

---

<sup>162</sup> Les plus grandes difficultés scolaires de Chloé et Sarah par rapport à Cécile et Sébastien s'expliquent par plusieurs variables : tout d'abord, les seconds ont des parents (au moins un des deux) enseignants, ensuite, les études menées sur les résultats scolaires des enfants de divorcés semblent constater une réelle différence, Paul Archambault écrivant à ce propos : « Quel que soit le milieu social, la rupture du couple parental est associée à une réussite scolaire plus faible chez l'enfant », dans « Séparation et divorce : quelles conséquences sur la réussite scolaire des enfants ? », *Population et Société*, n° 379, mai 2002. Il faut bien préciser par ailleurs qu'être un « enfant de divorcés » au début des années 1970 est incomparable au fait de l'être aujourd'hui.

<sup>163</sup> Extraits de l'ITV filmée.

Bien que les parents de Cécile et Sébastien ne soient pas intervenus directement dans l'aide scolaire pendant la scolarité à Vitruve, la mère de Sébastien intervient dans la scolarité de son fils quand celui-ci menace de quitter le système scolaire en classe de 4<sup>ème</sup> :

« *Et vous, étant instit, vous ne les aidez pas le soir ?*

Non, jamais...Alors, aussi bien Sébastien que Loïc, ils savaient lire en arrivant donc j'ai pas eu ce problème de savoir s'ils allaient apprendre à lire ou pas [...]. Aucun n'a eu de problèmes scolaires, enfin Sébastien un peu, parce qu'il ne savait rien du tout...Et je m'en n'apercevais pas trop...Je voyais qu'il faisait beaucoup de fautes d'orthographe, mais moi, du moment qu'ils ne me demandaient pas une aide, de toute façon, ils n'avaient jamais de devoirs à Vitruve ; et en 6<sup>ème</sup> et 5<sup>ème</sup>, si ils me demandaient je les aidais, ça oui, mais s'ils me demandaient rien, je vérifiais pas... Par contre, j'exigeais absolument qu'ils aillent à l'école. [...] Et Sébastien, fin de 5<sup>ème</sup>, il voulait apprendre l'arabe, donc il est allé à Voltaire, et alors là : catastrophe totale ! Il n'était pas à la hauteur du tout : en anglais il ne savait rien ! L'orthographe, terrible...et à la fin de la 4<sup>ème</sup> : redoublement. Et là, il me dit qu'il veut être menuisier, je lui ai dit : c'est une très bonne idée, mais le bac ne t'empêchera jamais d'être menuisier ! Je l'ai forcé à redoubler sa 4<sup>ème</sup>, et puis après il est allé jusqu'à...jusqu'à la thèse en fin de compte (*elle rit*) ! »<sup>164</sup>

Cet extrait souligne le rôle essentiel des parents et plus largement de l'économie des relations intrafamiliales<sup>165</sup> et du rapport que les parents entretiennent à l'institution scolaire dans la transmission du capital culturel : alors que Chloé et Sarah sont élevées par des mères, qui bien que diplômées, entretiennent des rapports distants à l'univers scolaire, les parents de Sébastien (et de Cécile) entretiennent un rapport de proximité (professionnelle) à l'école. Et alors que Sébastien était prêt à arrêter sa scolarité, l'injonction parentale à continuer ses études lui permet d'obtenir le baccalauréat, pour finalement s'inscrire en psychologie à l'université de Nanterre où il poursuit ses études jusqu'à l'obtention d'un DESS.

De son côté, Cécile entre en 6<sup>ème</sup> dans un collège de Corrèze car ses parents ont déménagé pour aller vivre à la campagne. Bien qu'on ne puisse pas parler de « retour à la terre » en ce qui les concerne dans la mesure où ils continuent chacun d'exercer le métier qu'ils avaient à Paris, Cécile éprouve alors une humiliation très similaire à celle des enfants de néo-ruraux :

« On était montré du doigt car mon père avait les cheveux longs, et puis ma mère était enseignante, ils s'habillaient différemment, style baba-cool...Et comme ils nous laissaient nous habiller n'importe comment (*elle rit*) on se moquait de nous. Le moindre écart par rapport à la "normalité" était montré du doigt : c'est à ce moment là que j'ai compris ce que c'était le racisme...Là, c'est moi qui était différente. »<sup>166</sup>

---

<sup>164</sup> Extrait de l'entretien réalisé au domicile de Christiane le 15/11/05.

<sup>165</sup> Les travaux de B. Lahire et la thèse de Gaële Henri-Panabière montrent bien qu'il ne suffit pas d'avoir des parents diplômés pour hériter de leur capital culturel et qu'il faut prendre en compte le temps nécessaire à la transmission du capital culturel, et l'investissement parental dans la scolarité des enfants.

<sup>166</sup> Extrait d'un courriel reçu le 12/03/08.

Mais Cécile est bonne élève et n'hésite pas à se battre à la récréation pour se faire respecter. Sa réussite scolaire doit également être rapportée aux attentes paternelles : Michel, fils de deux agrégés de lettres classique, a en effet arrêté sa scolarité avant le baccalauréat, alors qu'il était arrivé en seconde avec deux années d'avance<sup>167</sup>. Bien que faiblement investi dans le suivi scolaire de ses filles, l'investissement affectif de Michel dans leur scolarité est très fort :

« Il avait une peur de l'échec pour nous et pour lui presque malade...Ce que nous faisons n'était jamais assez bien. Mais en même temps, sa grande fierté c'était sa femme et ses enfants. Et sa phrase favorite était : "Au moins je vous aurai appris à dire NON". »<sup>168</sup>.

On assiste ainsi à une forme de réparation du déclassement paternel. Cela n'empêche pas Cécile d'entretenir un rapport assez malheureux à l'univers scolaire pour lequel elle n'a pas été formée et auquel, contrairement à Sarah, elle ne cherche pas à adhérer :

« A partir de la 5<sup>ème</sup>, 4<sup>ème</sup>, j'ai étouffé au lycée vraiment. Je me disais : vivement la fac car j'avais le sentiment d'être enfermée, d'être déresponsabilisée, soumise à des règles absurdes qui ne me correspondaient pas. C'était insupportable [...] J'ai fait des études supérieures brillantes, mais toujours avec un certain recul, avec le pas de coté, que je pense avoir appris à Vitruve, de toujours me demander : j'apprends quoi, pourquoi et quelle est la motivation de l'enseignant en face de moi ? C'est sûr que c'est dur de rentrer dans le moule après Vitruve ! »

Après avoir obtenu le baccalauréat (section scientifique), elle entre en DEUG MASS (Mathématiques Appliquées aux Sciences Sociales) à Limoges puis obtient maîtrise en informatique de gestion suite à laquelle elle fait un DESS de « Contrôle de gestion et audit interne ». Elle est embauchée à la sortie de son DESS dans l'entreprise où elle a fait son stage, entreprise où elle travaille toujours dix-huit ans plus tard, au moment de l'enquête.

- *Des adultes distants à leur rôle : un pied dedans, un pied dehors*

Maître de conférence à l'université pour l'un<sup>169</sup>, cadre supérieure dans la finance pour l'autre, ces deux ex-vitruviens occupent des positions socialement élevées, mais partagent néanmoins avec la majorité de leur ex-camarades d'école primaire, le sentiment d'être « décalés » et de porter les marques de leur socialisation primaire :

---

<sup>167</sup> Le père de Cécile était décédé au moment de l'enquête, mais il semble que cette rupture scolaire soit due aux relations exécrables qu'il entretenait avec ses parents, ceux-ci l'ayant abandonné à la naissance (en le confiant à ses grands-parents maternels) et l'ayant récupéré malgré eux, au cours de sa scolarité.

<sup>168</sup> Extrait d'un courriel reçu le 15/03/08.

<sup>169</sup> Sébastien a tout d'abord travaillé comme psychologue près d'une dizaine d'années avant d'entamer un doctorat sur les souffrances psychiques au travail.

## Cécile

Je suis en grand décalage dans mon entreprise. C'est une grosse boîte industrielle de culture ingénieur plutôt macho et très conservatrice. Je suis entrée : cadre femme de vingt-deux ans et sans mentir j'étais presque unique ! En plus j'arrivais dans un secteur financier (plus à droite que la moyenne) et je n'avais "que" un bac+5 universitaire alors que tous sortaient des grandes écoles, la honte ! Quand je croisais quelqu'un (homme ou femme), on me demandait de qui j'étais la secrétaire...<sup>170</sup>

## Sébastien

Finalement, je me sens toujours un peu en marge, entre deux : quand j'étais psychologue, je m'intéressais à toutes les questions sociales, aux souffrances psychiques liées au social, ce qui n'est pas trop l'habitude en psycho ! Pareil quand j'ai fait ma thèse en psycho mais sur « masochisme et travail », du coup dans le département de psycho où j'enseigne, je suis là encore un peu décalé. Je suis jamais dans le moule quoi ! [...]

Si l'orientation professionnelle de Sébastien porte des marques assez évidentes de l'héritage familial et Vitruvien (carrière dans « l'aide aux autres », dans le public, sujet de thèse, profession sans relation hiérarchique directe<sup>171</sup>), c'est dans la façon de (ne pas) gérer sa carrière ainsi que son rapport à l'argent que l'on retrouve les incidences de la socialisation primaire chez Cécile. Et c'est en refusant certaines des règles du jeu de son milieu professionnel, qu'elle trouve le moyen, nous dit-elle, de « rester elle-même » :

« J'ai découvert le monde des "castes" (cadres et non cadres) et cela m'a choquée. Comme à l'école où je ne cherchais pas les meilleures notes mais l'intérêt dans les matières étudiées, je n'ai pas d'ambition au sens communément admis du terme. Je suis compétente, j'aime les défis, je suis curieuse d'apprendre, mais je gère assez mal ma propre carrière. (...) C'est un héritage important je pense de mon éducation et de mon passage à Vitruve : je ne recherche ni "médaille" ni "récompense" (...) De même que j'ai du mal à revendiquer salaire et progression professionnelle : à 25 ans je gagnais plus que mes deux parents réunis et je trouvais cela indécent. [...] Dans l'entreprise les discours sont, plus encore qu'ailleurs, assez stéréotypés. *Cela ne m'a pas encouragée à parler de mon expérience personnelle et de ce que j'en avais retiré.* [...] j'ai d'ailleurs pris la mauvaise habitude de ne pas parler aux cons. Je sais, c'est brutal (...) mais ce que je veux dire c'est qu'il y a tellement de collègues avec qui je n'ai rien n' à partager et très peu qui soient à même de m'entendre, de m'écouter. »<sup>172</sup>

---

<sup>170</sup> Extrait du courriel reçu le 15/03/08.

<sup>171</sup> Il explique en entretien : « C'est pas pour rien que j'ai choisi un métier où je n'ai pas de hiérarchie, car j'ai toujours eu des problèmes avec l'autorité non légitime, les petits chefs et je pense que ça vient de Vitruve : pendant le cirque, j'étais le lion qui prend le fouet du dompteur et qui le fait asseoir : je renversais les rôles déjà ».

<sup>172</sup> Extrait d'un courriel du 17/03/08.



Cécile a pris une voie dans laquelle son passé vitruvien est difficile à partager, si bien qu'on peut parler d'un héritage mis en sourdine dans la sphère professionnelle. Mais c'est dans le chant, activité qui représente bien plus qu'un hobby pour Cécile, que celle-ci semble trouver un espace et un moyen d'exprimer des aspirations réprimées dans d'autres sphères :

« Mon vrai jardin secret c'est la musique. [...] la musique est pour moi vitale : c'est un moyen d'expression et d'épanouissement incomparable. Le chant est à ce titre l'instrument ultime car c'est tout ton corps et ton esprit qui y participent ; *pour bien chanter tu ne peux pas tricher avec toi même*. [...] C'est grâce au chant que je retrouve équilibre et sérénité, que je me retrouve moi-même (...) C'est un des rares endroits où j'ai l'impression de pouvoir vraiment m'exprimer... »

Ce « besoin d'authenticité » exprimé par l'idée que le chant ne permet pas la dissimulation nous éclaire en contrepoint sur sa nécessité de s'arranger dans sa vie quotidienne pour gérer la tension constitutive de sa situation de déplacée. S'il n'est pas facile d'objectiver la réelle dissonance des dispositions acquises dans des univers de socialisation distincts, la disjonction des réseaux sociaux dans lesquels un acteur s'investit en est un des indicateurs. Or dans la suite de son courriel, Cécile explique qu'elle scinde clairement ses activités professionnelles et musicales et qu'il s'agit de deux univers qui ne se recoupent pas<sup>173</sup>.

On peut ainsi qualifier l'arrangement par lequel Cécile fait face à la dyssocialisation de schizophrénie (sociale) heureuse : heureuse dans sa vie professionnelle, elle n'a pas l'impression d'y être complètement à sa place et passe ainsi pour une « rêveuse », donnant à son entourage « l'impression d'être un peu absente ». Si l'utopie est la « protection contre la réalité » de Chloé, la distance au rôle social qui passe par une attitude de détachement dans la majorité des interactions sociales (en dehors des soirées où elle pratique le chant) est une autre forme de protection :

« Même encore aujourd'hui je suis dans cette dualité : je suis leader charismatique, intelligente, charmante, intéressante, originale, avec "du" caractère mais je suis aussi celle que l'on ne remarque pas, sans attrait ni conversation, dont on oublie le nom, qui rase les murs et baisse les yeux quand on la croise. »

Cette posture de cloisonnement et de distanciation dans sa vie professionnelle est une forme de dénouement des tensions identitaires induites par l'injonction contradictoire de s'intégrer socialement sans renier son altérité ; posture qui permet à Cécile d'hériter l'héritage :

---

<sup>173</sup> On retrouve une des postures face à la dissonance des socialisations décrite par Bernard Lahire dans « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », *art. cit.*, p. 139 ; cf. également Lahire B., *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998.

« Je crois que mon père était fier aussi de cela : je ne m'étais pas laissée piéger par le "système" sans pour autant m'être marginalisée au point d'en être malheureuse professionnellement. »<sup>174</sup>

Quant à Sébastien, c'est par une *posture réflexive* qu'il concilie des systèmes de dispositions dissonants, en faisant de la réflexivité, constitutive de sa position de déplacé, sa profession. Dans l'extrait qui suit, il met en avant les rétributions de la socialisation vitruvienne et des effets de déplacement social qu'elle a induits :

« C'est vrai que Vitruve n'était pas en phase : on n'avait pas de rapport hiérarchique autoritaire, pas de bourrage de crâne lié aux programmes, alors effectivement on apprenait à avoir un regard critique, et on était décalés. Après, est-ce que ça nous a posé des problèmes d'adaptation dans la société ? Je préfère être passé par Vitruve, avoir vu que c'était possible de vivre comme ça, avoir eu un peu de mal à m'adapter, avoir redoublé, mais savoir que l'on n'est pas vraiment libre. Avoir vu qu'il y a des usines qui fonctionnent en autogestion, que ça peut fonctionner mais que ce n'est pas dans l'intérêt de tous. Savoir qu'il faudrait transformer la société pour qu'elle aboutisse à une réelle démocratie. (...) J'aime bien avoir cette position à coté : vive le décalage en fin de compte, ça me donne un regard sur la vie qui me fonde aussi. »<sup>175</sup>

Devenir psychologue et faire une thèse sur les souffrances psychiques au travail peut être analysé comme un moyen de travailler sur (et avec) des personnes qui ne trouvent pas leur place dans la société, et qui, à leur manière sont également désajustées, a-normales, posant par leur existence la question de la « norme ». On peut ainsi penser que l'hyper-sensibilité de Sébastien à toute forme d'exclusion (intériorisée à Vitruve, dans sa famille de militants révolutionnaires mais également constitutive de sa position de déplacé) est convertie en une ressource professionnelle (lui permettant d'avoir une posture compréhensive vis-à-vis de ses patients) et que devenir psychologue puis travailler sur la souffrance psychique est un moyen de sublimer les tensions identitaires qui le caractérisent.

Ainsi, là où les trajectoires non-linéaires de Chloé et Sarah sont marquées par des ajustements successifs et une série de déplacements qui peuvent être analysés comme autant de moyens de chercher la juste<sup>176</sup> distance entre « marginaux » et « établis »<sup>177</sup>, Sébastien occupe une position d'établi (au sens eliasien) et travaille sur la marginalité, questionnant la frontière entre le « normal » et le « pathologique ». C'est en cela qu'on peut qualifier sa posture de réflexive et qu'on peut la rapprocher de celle de la sociologie critique, comme le souligne par

---

<sup>174</sup> Extrait d'un courriel de Cécile du 09/02/08.

<sup>175</sup> Extrait de l'ITV filmée.

<sup>176</sup> Au sens d'*ajustée* à leurs dispositions et aspirations.

<sup>177</sup> Cf. Elias N., Scotson J. L., *Logiques de l'exclusion...*, *op. cit.*

exemple sa réponse à la réalisatrice qui lui demande si Vitruve ne les a pas « mal préparés à la réalité extérieure » :

« Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. La cause de ce décalage que l'on ressent et de l'éventuelle souffrance qui l'accompagne est-elle liée à l'ouverture de Vitruve ou à la rigidité du système ? On a intériorisé une certaine liberté, autonomie, très peu tolérées dans le système habituel : mais est-ce qu'il faut en conclure qu'on ne devrait pas apprendre la liberté car après on va en faire des gens décalés et qui souffrent ? Ça deviendrait absurde. Est-ce que finalement ce décalage ne pose pas des questions plus sur la société que sur Vitruve ? »<sup>178</sup>.

De la même manière que les fous et la folie posent la question de la frontière entre normal et pathologique, certains déplacés, à l'image de Sébastien, et plus généralement le processus de déplacement social posent la question de la frontière entre « marginaux » et « établis ».

### ***Conclusion***

Micro-objet dans l'objet, l'expérience du « cirque étoilé » se prête particulièrement bien à l'exercice de l'épilogue : elle concentre en effet des processus – de reconversion des dispositions contestataires dans la sphère éducative, de socialisation contre-culturelle, d'intériorisation de systèmes de dispositions dissonants, de résolution des tensions inhérentes à la dyssocialisation, etc. –, des pratiques éducatives et des types de trajectoires observés tout au long de la thèse. Bien que le projet ne dure qu'une année, il nous a ainsi permis de dérouler plusieurs fils : celui des effets qu'ont pu avoir les événements de Mai-Juin 68 sur les trajectoires des instituteurs et des parents, ex-« soixante-huitards » ; celui des incidences des événements en termes de pratiques éducatives et plus largement de socialisation – familiale et scolaire – contre –culturelle ; celui enfin des incidences, à long terme, d'une socialisation contre-culturelle sur le devenir des anciens élèves. Enfin, la date à laquelle il se déroule (1974-1975) permet d'éclairer un moment d'inflexion, un tournant dans les trajectoires « soixante-huitards » : le contexte de dévalorisation des engagements politiques d'extrême gauche, l'épuisement de certains militants ayant consacré plusieurs années à une révolution qui se fait attendre, la double contrainte de reclassement face à la fermeture des possibles et de fidélité aux engagements passés, rendent propice le déplacement des engagements et des croyances qui les accompagnent de la sphère politique à la sphère familiale et scolaire. C'est

---

<sup>178</sup> Extrait de l'ITV filmée.

aussi la date où de nombreux « soixante-huitards » ont des enfants en âge de rentrer à l'école : le calendrier parental et la charge des enfants expliquent également le déplacement des intérêts et des préoccupations militantes.

Si le « cirque étoilé » permet d'assembler différentes pièces du puzzle construites au fil de la thèse, l'expérience du documentaire réalisé trente-deux ans plus tard apporte des matériaux précieux pour alimenter la question complexe des rôles respectifs de la famille et de l'école dans la socialisation politique des enfants. Dans le cas qui nous intéresse, la sortie de Vitruve est pour l'ensemble des enfants un « moment critique » et l'acculturation au système scolaire ordinaire est marquée par la confrontation de cadres de socialisation partiellement dissonants par rapports aux cadres de la socialisation primaire. La dyssocialisation qui en résulte expose les ex-vitruviens à un *double bind* et à des situations de paradoxes pragmatiques que l'on peut rapporter à la double contrainte d'hériter l'héritage (*i.e.* de ne pas renier la socialisation primaire) sans se marginaliser socialement. Or nous espérons avoir montré les divers obstacles à l'expression d'aspirations contre-culturelles dans un contexte (années 1980-1990) très différent de celui du début des années 1970, qui plus est marqué par un déclassement structurel des cohortes nées à partir des années 1960. Et les trajectoires étudiées ici éclairent les conditions sociales de possibilité d'exprimer ces héritages « soixante-huitards » et les différentes formes d'appropriation de ces héritages. Le regard que portent aujourd'hui les enquêtés sur l'expérience et plus largement sur Vitruve dépend ainsi fortement de leur trajectoire scolaire et de la réussite professionnelle ou au contraire de leur déclassement et/ou de leur marginalisation.

Les plus marginalisés qui n'adhéreront jamais au système scolaire vont adopter des postures utopiques et nostalgiques vis-à-vis de leur enfance et de Vitruve et avoir tendance à reproduire des stratégies éducatives de différence (à l'image de Chloé) ; l'économie des relations entre générations est alors harmonieuse. Celles et ceux qui ont le sentiment que le bagage contre-culturel les handicape (que ce sentiment corresponde ou non à une réalité objective) adoptent plutôt une posture de refoulement des dispositions premières, à l'origine de relations intergénérationnelles conflictuelles (à l'image de Sarah et sa mère). Ce profil rappelle le coût de l'altérité et la nécessité de posséder des ressources (notamment du capital culturel) pour être « différent ». Entre ces deux pôles, la majorité des ex-vitruviens s'arrangent avec des systèmes de dispositions et d'aspirations partiellement dissonants, par des postures de cloisonnement des sphères dans lesquelles sont exprimées ces dispositions (à l'image de Cécile) ou par des postures réflexives consistant à faire des aspirations contre-culturelles (anti-conformiste) l'objet de ses recherches et/ou de sa profession (*cf.* Sébastien).

Ce chapitre vient par ailleurs confirmer et renforcer un des résultats des deux chapitres précédents : la remise en cause (parentale) de l'ordre quotidien apparaît en effet plus déstabilisatrice pour les enfants qui en sont parties prenantes et auxquels s'appliquent les normes éducatives, de parenté, familiales et générationnelles en cours de redéfinition au début des années 1970 ; là où la remise en cause de l'ordre social par un militantisme affectant peu la sphère familiale bouleverse beaucoup moins l'économie affective familiale. Il semble ainsi que plus la surface de recouvrement des sphères militante et familiale est importante, moins la reproduction familiale des comportements et goûts politiques et des pratiques éducatives est assurée. Or cela doit être rapporté et souligne à nouveau toute l'importance de l'économie familiale affective dans les processus de transmission familiale (du capital culturel mais également des préférences politiques, des dispositions militantes et plus généralement des schèmes de vision du monde).

Enfin, au-delà de l'hétérogénéité des profils d'« enfants de soixante-huitards », ce chapitre met en lumière une caractéristique commune à l'ensemble du corpus d'« enfants » : leur *déplacement*. Qu'il soit social, spatial et/ou symbolique, le déplacement caractérise en effet la plupart des anciens élèves enquêtés, caractéristique qu'ils partagent d'ailleurs avec la plupart de leurs parents (*cf.* chapitres 3, 4 et 5). Dans la deuxième génération, ce déplacement peut prendre la forme d'allers-retours multiples entre les « deux mondes » qui les constituent, les deux facettes indissociables d'un habitus clivé (*cf.* Chloé, Sarah, Sébastien) ; il peut passer par des déplacements géographiques<sup>179</sup> ou encore par des déplacements symboliques dans l'ordre du discours (de nombreux enquêtés sont ainsi ambivalents sur le rapport entretenu à leur éducation et à leurs parents et peuvent porter des regards contradictoires sur leur enfance au cours d'un même entretien). Mais dans tous les cas, le déplacement peut être rapporté à un désajustement (plus ou moins fort) des aspirations par rapport à la position sociale occupée : on retrouve la dérégulation sociale ou le bouleversement du *sens des limites* qui était en partie relié à la participation aux événements de Mai 68 pour les parents et qui, pour les enfants, découle d'une socialisation familiale et scolaire contre-culturelle.

---

<sup>179</sup> Par exemple, Paul habite dans deux endroits (6 mois de l'année dans chacun) et l'un de ces lieux correspond à une expérience « contre-culturelle » en montagne. Il explique par ailleurs se sentir davantage « citoyen du monde » en ayant joué dans de nombreux pays avec les Négrresses vertes que citoyen français.

## **Conclusion générale : Générations et rapports de générations**

Au terme de ce travail, j'aimerais revenir dans un premier temps sur sa taille – c'est long – et donner quelques explications, à défaut de justifications. Il faut reconnaître tout d'abord qu'une thèse peut en cacher une autre. Quand cela est apparu clairement, j'ai pris la responsabilité de conserver la génération des « enfants de soixante-huitards » alors même que la possibilité m'était offerte de conclure au terme des deux premières parties<sup>1</sup>. Il y a donc matériaux et questionnements nécessaires à deux thèses, mais je ne pouvais pas laisser de côté la « deuxième génération » pour deux raisons principales : le corpus d'enquête était construit à partir de celle-ci, et les motivations autobiographiques de ce travail de recherche m'empêchaient de m'y résoudre. Ensuite, cette thèse s'inscrit dans une « sociologie de l'enquête » qui privilégie l'usage de matériaux ethnographiques et qui a voulu mener de front une enquête statistique et une enquête par récits de vie et monographies familiales. Si cette posture méthodologique s'est avérée heuristique, elle a également été chronophage et a largement participé au volume final de la thèse. Je tenterai, a contrario, de conclure de manière synthétique en privilégiant les résultats transversaux que je n'ai pas eu l'occasion de croiser du fait de la logique d'exposition. Je chercherai ainsi à prendre du recul par rapport aux matériaux d'enquête pour formuler des conclusions et des hypothèses susceptibles d'alimenter les débats portant sur la question des générations et des rapports de génération, sur les processus de socialisation politique ou encore sur la transmission familiale d'héritages politiques.

### *Les effets socialisateurs de l'événement politique*

Le pluriel utilisé dans le titre révèle en soi plusieurs apports de la recherche : après avoir mis en évidence l'hétérogénéité socio-politique des participants aux événements de Mai-Juin 68, l'enquête s'est attaquée à la boîte noire de l'« effet socialisateur » de l'événement pour en démonter l'aspect mécanique, univoque et uniforme qui aurait contribué à fonder la « génération de 68 ». Revenons sur ces points pour souligner les principales contributions de l'enquête à la sociologie des générations politiques.

Pour étudier les effets d'un événement politique sur des trajectoires individuelles, il nous a fallu tout d'abord expliquer pourquoi ces trajectoires s'étaient croisées en Mai 68. Cela nous a conduit à revisiter la question des déterminants de l'engagement en Mai 68 et à mettre en

---

<sup>1</sup> Je tiens d'ailleurs à remercier Gérard Mauger de m'avoir proposé, à un moment où j'ai pris peur devant l'étendue de tout ce qu'il restait à faire, de garder les « enfants » pour la suite ; mais également d'avoir accepté et

évidence quatre principales matrices de l'engagement en Mai 68 : celle de la *transmission familiale de dispositions à l'engagement*, celle de la *politisation d'engagements religieux* au cours des années 1960, celle de la *politisation des intellectuels de première génération* et, enfin, celle des *incohérences statutaires*. Nous avons montré que ces matrices étaient associées à des cadres de socialisation (politique) primaire distincts et qu'il existait ainsi différentes « unités de génération » ne partageant ni les mêmes référents politiques, théoriques et intellectuels, ni les mêmes intérêts et revendications politiques. En articulant résultats statistiques (analyse factorielle textuelle) et récits de vie, l'enquête contribue ainsi au renouvellement contemporain des recherches sur Mai 68 (Gruel, Gobille, Vigna, Bruneau) et à la remise en cause empiriquement étayée des principaux schèmes interprétatifs des événements.

Rendre compte de la diversité des formes de participation aux événements de Mai-Juin 68 nous a ensuite permis de montrer que celles-ci ne pouvaient être réduites aux types de socialisations politiques antérieures et qu'il fallait, pour les saisir, prendre en compte des variables propres à la dynamique des crises politiques – comme la disponibilité biographique à l'événement, le lieu d'engagement ou l'intensité de la participation –. Cependant, ces deux types de variables – dispositionnelles et situationnelles – n'étant pas indépendantes, l'analyse statistique par classification échoue à faire la part entre ce qui relève de l'amont des trajectoires et ce qui relève de l'univers des possibles offert par la situation politique. Confronter les récits des *parangons*<sup>2</sup> de chaque « classe » aux résultats statistiques nous a ainsi permis de souligner les limites d'une approche exclusivement statistique des registres de participation à un événement politique. Mais cela nous a également conduit à armer les statistiques par l'ethnographie (Weber) et à proposer une typologie alternative des rencontres entre trajectoires individuelles et crise politique. En effet, pour éviter de réduire le « temps court » – des événements – au « temps long » – des trajectoires – (Gobille), et pour caractériser le rôle de l'événement dans le processus discontinu de socialisation politique, la typologie construite prend en compte les formes de politisation antérieures à Mai 68 et les formes de participation. On obtient ainsi, en croisant les ressources militantes accumulées et le degré d'exposition à l'événement, quatre effets socialisateurs idéaux-typiques de l'événement. Pour celles et ceux ayant de multiples expériences politiques antérieures à Mai

---

de m'avoir soutenue ensuite dans ma décision de les inclure.

<sup>2</sup> Rappelons qu'il s'agit des individus les plus représentatifs de chaque sous-population distinguée par le logiciel, et que nous les avons recontactés par téléphone (pour ceux avec qui nous n'avions pas réalisé d'entretiens).



68, l'événement jouera ainsi un rôle de *socialisation de confirmation* des dispositions contestataires (s'ils y sont faiblement exposés) ou de *socialisation de renforcement* (s'ils participent activement) ; là où pour les primo-militants, il jouera un rôle de *socialisation d'alternation* ou de *socialisation de conversion* (pour les plus exposés). Comme toute typologie, celle-ci est réductrice d'une réalité complexe mais elle a l'intérêt d'être généralisable ou du moins transposable à d'autres terrains et d'être ainsi utile à l'analyse du *rôle des événements dans la socialisation politique secondaire*.

L'enquête contribue ensuite à la sociologie des conséquences biographiques du militantisme. Nos résultats confirment tout d'abord les principales tendances mises en avant par les travaux américains portant sur cette question (autour de la persistance de comportements politiques distincts des ex-militants par rapport à leurs contemporains non-engagés<sup>3</sup>). Nous avons en outre démontré, par une approche statistique par régression<sup>4</sup>, l'existence d'un effet propre de la participation à Mai 68 sur l'inflexion des trajectoires des participants, résultat important en soi quand on connaît la difficulté de mettre en évidence de réels « effets de génération ». Mais le principal apport de la recherche réside dans le fait de ne pas s'être contenté de démontrer, trente-cinq ans après, l'existence d'un « effet socialisateur de l'événement ». L'enquête apporte en effet des éléments nouveaux sur le type d'incidences biographiques du militantisme en fonction des trajectoires antérieures à l'événement, mais également de l'âge, du sexe, des ressources accumulées, et du statut social (étudiants vs salariés) et matrimonial en Mai 68. Nous ne (re)détaillerons pas ici ces diverses incidences – professionnelles, politiques et privées – du militantisme pour insister sur leur principal enseignement : l'événement n'agit pas de manière mécanique et univoque sur l'ensemble des participants. Autrement dit, s'il y a bien une *dynamique de déstabilisation* (Mannheim) induite par l'événement, celle-ci n'est pas commune à l'ensemble des participants et l'événement ne produit donc pas une seule « génération de 68 ». C'est en cela que la thèse ouvre la boîte noire de « l'effet socialisateur de l'événement » et apporte des éléments de réponse à la question des conditions de possibilité d'une socialisation politique secondaire engendrée par l'événement. En analysant, à partir de matériaux statistiques et ethnographiques, *comment*

---

<sup>3</sup> Rappelons que dans une revue de littérature sur la question, Olivier Fillieule écrit ainsi : « les ex-activistes ont toutes les chances d'être durablement marqués à gauche (vote démocrate, plus grand libéralisme culturel) et d'être, plus souvent que les non-engagés, intéressés par la politique et actifs (régularité du vote, associatisme) », dans *Le désengagement militant, op. cit.*, p. 35.

<sup>4</sup> Nous avons repris l'approche que proposait Doug McAdam dans « The biographical consequences of activism », *art. cit.*

l'événement agit sur des trajectoires, la thèse établit ainsi qu'il n'existe pas plus de « générations spontanées » en sciences sociales qu'en biologie animale.

Plus précisément, l'enquête met en évidence plusieurs processus par lesquels l'événement Mai 68 déstabilise des trajectoires. Par l'ouverture des possibles biographiques et collectifs caractéristique du « moment critique » (Bourdieu), l'événement peut tout d'abord *permettre* des rencontres habituellement improbables entre des acteurs investis dans des scènes sociales non sécantes en temps routinier, ces rencontres transgressives entraînant à leur tour diverses incidences et notamment des déplacements sociaux (chapitre 4). La participation à Mai 68 peut ensuite *accélérer* des processus identitaires en cours (de mobilité, de conversion au militantisme, etc.), en *renforçant* et/ou en *légitimant* des aspirations vécues jusque là sur le mode de l'illégitime. Elle peut également *amplifier* des sentiments de désajustement à son rôle et *déclencher* des ruptures biographiques ; là où pour d'autres elle *révélera* des désajustements et suscitera une *prise de conscience* politique. Enfin, nous avons montré que la dérégulation sociale propre aux crises politiques entraîne un *bouleversement du sens des limites* (à des degrés divers). En effet, l'ouverture des possibles se matérialise par la libération d'aspirations jusque là contenues, à l'origine d'une future disjonction entre les aspirations et les possibilités objectives de les satisfaire (une fois le champ des possibles refermé).

Après avoir mis en évidence, par la voie des statistiques, différentes réponses collectives au hiatus entre attentes et satisfactions, et les avoir rapportées à leurs conditions sociales de possibilité, le recours aux récits de vie était indispensable pour mener une analyse compréhensive des processus de renégociation identitaire accompagnant et rendant possible ces incidences biographiques du militantisme. Résumons très brièvement les principaux effets de la disjonction entre aspirations et possibilités de satisfaction.

Un premier cas de figure correspond aux configurations – minoritaires – dans lesquelles les conditions objectives évoluent également suite à Mai 68, rendant effective l'ouverture des possibles : l'ouverture de l'université de Vincennes aux non-bacheliers en est un exemple. Les effets observés sont alors une mobilité sociale accompagnée du renforcement de la croyance que le monde social n'est pas immuable et la perpétuation du militantisme.

Mais dans la majorité des cas, les ex-« soixante-huitards » doivent faire face à la fermeture du champ des possibles, alors même que leurs aspirations ont été durablement bouleversées. On assiste alors à des situations de frustration politique (Siméant), d'aspirations déçues qui connaissent diverses issues, individuelles et/ou collectives.

Ces aspirations déçues peuvent tout d'abord entraîner diverses formes de fuites individuelles, de désespérance, passant par des dépressions, des évasions (voyages, drogues, etc.) voire des suicides.

Cette situation de frustration politique peut se dénouer, ensuite, par le déplacement des dispositions contestataires dans différentes sphères de la vie sociale. C'est dans la sphère professionnelle que nombre d'enquêtés importent ainsi leurs dispositions contestataires et participent alors à un mouvement de rénovation critique des professions (création de sections syndicales, redéfinition des pratiques professionnelles, etc) ou à l'invention – la redéfinition – de certaines professions. Des professions peu codifiées de l'animation, du secteur social, du journalisme ou de la recherche en sciences sociales sont ainsi redéfinies du fait de l'importation d'aspirations et de dispositions contestataires de la sphère politique à la sphère professionnelle. Ce processus de reconversion de dispositions critiques dans le champ professionnel travaille ainsi les rôles (d'animateur, d'instituteur, de journaliste, etc) qui à leur tour travaillent les dispositions contestataires dans un mouvement qui rend possible et accompagne le travail de deuil des croyances politiques passées.

C'est dans la sphère familiale et quotidienne que les dispositions contestataires d'autres enquêtés sont transférées avec comme conséquence un mouvement de rénovation critique du quotidien, largement documenté dans la thèse, passant par l'expérimentation de nouvelles normes de parenté, de nouvelles normes de genre, des nouvelles normes éducatives, etc, qui contribuent à la redéfinition du métier de parent, de conjoint-e et d'enfant.

Enfin, le hiatus entre le niveau d'attentes et les conditions objectives de leur satisfaction est particulièrement propice au développement d'aspirations et de stratégies utopiques. Les diverses utopies communautaires qui se développent au cours des années 1970 (retour à la terre, vie en communauté, pédagogies communautaires, etc.) sont en effet autant de moyens d'exprimer des aspirations et d'activer des dispositions insatisfaites, dans des microsociétés contre-culturelles. On retrouve une forme de dénouement des tensions identitaires et de maintien de l'intégrité personnelle que nous avons qualifié de « mobilisations collectives dans la désimplification » (Lacroix, Voisin). Les diverses utopies communautaires peuvent ainsi être analysées comme des stratégies de reconversion ou plus précisément de conversion sociale de la frustration politique. Elles permettent en effet de restaurer des « identités blessées » et de continuer à se penser contestataire (par des pratiques contre-culturelles).

Dans une tentative de synthèse et de mise en perspective des différents résultats, nous avons consacré un chapitre (le 5<sup>ème</sup>) à construire une douzaine de « micro-unités de génération »

rassemblant des trajectoires sur la similarité des formes de politisation antérieures à Mai 68, des registres de participation aux événements et des incidences biographiques du militantisme. Sans entrer dans leur détail, il nous semble là aussi que la méthode est généralisable et que le concept de *micro-unité de génération* – associé à une « identité politique collective » (Whittier) – apporte une pierre à l’histoire sociale de Mai 68 et plus largement à la sociologie des générations.

Après avoir mis en perspective les principales conclusions relatives au corpus d’ex-« soixante-huitards », il est temps de rappeler que le projet initial posait la question des éventuelles incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » et des modalités de la transmission d’héritages « soixante-huitards ».

### ***Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » via la transmission familiale et scolaire d’héritages politiques***

Effet retard, effet ricochet, quels que soient les termes employés, l’enquête montre qu’une crise politique comme celle de Mai 68 peut avoir des conséquences sur des personnes qui n’y ont pas été exposées directement. Ce résultat invite à emprunter à Maurice Halbwachs sa « théorie du feu de camp »<sup>5</sup> et la notion de *proximité au foyer central de la société* pour repenser et complexifier celle d’exposition à un événement. En effet, si les « soixante-huitards » les plus éloignés du feu de camp en Mai 68 sont effectivement moins déstabilisés par les événements (chapitre 2), les « enfants de soixante-huitards » les plus éloignés – dans le temps – de ce foyer central sont parfois les plus disposés à hériter l’héritage (chapitres 6 et 7). Pour en rendre compte, revenons un instant aux contextes dans lesquels ces enfants naissent et grandissent et aux cadres de leur socialisation primaire.

Si les parents enquêtés transmettent leurs goûts et préférences politiques avec des taux de reproduction très élevés, la transmission des dispositions contestataires et plus largement d’héritages « soixante-huitards » connaît de nombreux obstacles. Ceux-ci prennent différentes formes et renvoient aux trois variables que Muriel Darmon invite à prendre en compte simultanément pour étudier le processus de socialisation – « les destinataires de la socialisation, les agents socialisateurs, et les contenus de la socialisation »<sup>6</sup> – auxquels nous ajoutons l’importance du contexte dans lequel les héritages sont appropriés (ou non). Sans

---

<sup>5</sup> Baudelot C., Establet R., *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF, 1994, pp. 43-46.

<sup>6</sup> Darmon M., « La socialisation, entre famille et école... », *art. cit.*, p. 537.

détailler l'ensemble des obstacles susceptibles de troubler la transmission familiale d'héritages politiques, rappelons simplement où ils se situent dans la chaîne de transmission. En amont, les premiers obstacles sont à chercher du côté des parents et des pratiques éducatives mises en œuvre (vecteurs de la socialisation). L'ambivalence de certains parents qui ne voulaient pas reproduire (l'ordre social dominant) et qui ont remis en cause, dans leurs pratiques quotidiennes, les logiques qui sous-tendent la transmission – rejet de l'héritage, de l'élitisme scolaire ou plus largement de la socialisation aux normes dominantes, éducation non-interventionniste, etc. – a pu entraîner une perte d'influence des figures parentales face aux autres agents de la socialisation primaire. En aval, les enfants ne sont pas des réceptacles passifs de ces héritages politiques et un certain nombre de conditions doivent être réunies pour que la réception soit assurée (*cf.* ci-dessous). Enfin, l'enquête montre l'importance du contexte dans lequel les enfants doivent s'appropriier ces héritages et met en évidence différentes configurations de rupture de la transmission. Nous souhaiterions apporter ici quelques éléments de réponse à la question des conditions de la transmission familiale d'héritages politiques de Mai 68 (sans revenir sur chacun des profils d'« enfants de soixante-huitards » et des configurations familiales qui leur sont associées). L'enquête a en effet permis de documenter l'existence de multiples maillons intermédiaires entre les intentions socialisatrices parentales, en amont, et les résultats de la transmission, en aval :

- *Calendrier parental et rang dans la fratrie :*

C'est tout d'abord la date de naissance des enfants et la configuration familiale dans laquelle ils grandissent qui s'avèrent déterminantes. Rappelons en effet que le type de militantisme parental au moment où l'enfant grandit, l'instabilité matérielle et/ou affective des parents et plus largement l'état de l'économie affective intrafamiliale sont autant de facteurs qui influent sur les mécanismes de la transmission. L'importance du rang dans la fratrie et le fait que les enfants qui naissent « après la bataille » héritent plus aisément de leurs parents doivent ainsi être rapportés aux configurations familiales dans lesquelles ils ont grandi et qui sont souvent incomparables à celles qu'ont connues leurs aînés (nés au tournant des années 1970). Leurs parents n'en sont plus aux mêmes étapes politiques et professionnelles et sont, pour la plupart, revenus à des formes de vie conjugale plus « classiques » et/ou se sont reclassés après des mois/années de militantisme politique et/ou de marginalité sociale.

- *Degré de recouvrement des sphères militante et familiale :*

Dans la continuité de ce qui vient d'être dit, le recouvrement des sphères militante et familiale est un deuxième facteur qui influe fortement sur les chances de transmission. Plus précisément, le fait que l'enfant soit – ou non – partie prenante des stratégies parentales de contestation (et à quel degré) s'avère déterminant. En effet, ceux qui font partie des premiers à expérimenter la redéfinition des normes éducatives, de genre, de parenté deviennent en quelque sorte des vecteurs malgré eux, des « emblèmes » des stratégies éducatives contre-culturelles. Les incidences de Mai 68 sont ici incorporées dès l'enfance, si bien que la marge de jeu du côté des « enfants » est quasiment nulle pour se réapproprier des héritages faits corps. D'où des réactions extrêmes et ambivalentes vis-à-vis de ces héritages (du rejet associé à une rupture familiale à la reproduction de stratégies utopiques).

- *Sexe de l'enfant : des héritages sexués*

De même que nous avons mis en évidence l'existence de générations politiques sexuées, l'enquête sur la deuxième génération révèle qu'être fils ou fille de « soixante-huitards » ne renvoie pas à la même expérience de l'héritage. C'est là un des résultats importants de la 3<sup>ème</sup> partie de la thèse, dont nous n'avons pris conscience que tardivement et qui gagnerait à être développé. Les résultats sur les deux générations familiales enquêtées dévoilent un coût (dans le sens d'une déstabilisation) plus élevé de la remise en cause de l'ordre quotidien pour les femmes et les filles. Bien qu'elles se recoupent, les explications ne sont pas similaires pour les ex-« soixante-huitards » et pour leurs filles. Du côté des parents, nous avons montré l'influence du genre sur les formes de participation à l'événement, sur les incidences politiques, professionnelles et privées et souligné que la rénovation critique du quotidien avait davantage bouleversé la condition féminine et les rôles de mère, de conjointe et de femme que la condition masculine et les rôles de père et de conjoint (chapitres 3, 4 et 5). Du côté des enfants, la remise en cause des normes éducatives et la redéfinition du métier d'enfant semble toucher davantage les filles. Différentes explications peuvent être avancées : tout d'abord, la remise en cause des normes de genre passe souvent, dans les pratiques éducatives, par le refus d'une valorisation différentielle des ressources et des dispositions selon le sexe. Or cela revient principalement à donner la possibilité aux filles d'avoir les mêmes préoccupations, jeux, aspirations, etc, que les garçons (même si la réciproque n'est pas inexistante). Il en résulte des effets en termes de libération des aspirations plus grands chez les filles. Et si la remise en cause des normes de genre touche davantage les comportements dits féminins, les rappels à l'ordre face à des comportements jugés « déviants » seront donc plus prégnants pour

les filles (d'autant que la pression au conformisme semble plus forte pour elles que pour les garçons, du moins pendant l'enfance). Toutes ces hypothèses mériteraient d'être creusées, retravaillées sur d'autres terrains, afin de mieux documenter la question des incidences sexuées d'une socialisation contre-culturelle.

- *Stabilité dans le temps des comportements et des préférences politiques parentaux :*

Après la date de naissance, le rang dans la fratrie, le sexe et le type de socialisation primaire qui caractérisent le moment de l'enfance, un autre facteur essentiel qui conditionne la transmission des héritages politiques réside dans la stabilité diachronique des comportements et préférences politiques des parents. Au-delà de l'homogénéité des préférences parentales à un temps *t*, facteur favorisant la transmission<sup>7</sup> (Percheron, Muxel), l'approche longitudinale de l'enquête permet ainsi de proposer *la stabilité diachronique des préférences et des comportements politiques parentaux* comme facteur supplémentaire facilitant la transmission. Autrement dit, être témoin, enfant puis adolescent et jeune adulte, de la discontinuité des préférences parentales est susceptible de favoriser l'intériorisation d'un rapport distancé – voire défiant – à la sphère politique et de freiner ainsi la transmission d'héritages politiques.

- *Du côté des enfants : homogénéité des cadres de socialisation primaire et pente de la trajectoire scolaire*

De la même manière que la dissonance des préférences parentales dans le temps fait obstacle à la transmission familiale (de dispositions contestataires et plus généralement d'héritages politiques de Mai 68), la dissonance entre la socialisation familiale et la socialisation scolaire constitue également un frein. L'enquête apporte ainsi de multiples matériaux et hypothèses pour alimenter la question des conditions sociales de la socialisation.

La réussite scolaire *versus* l'échec influent enfin sur les conditions d'appropriation des héritages politiques transmis et sur les moyens de faire face à la dyssocialisation. En effet, sans entrer dans l'argumentation développée au fil de la troisième partie, il en ressort que les conditions de possibilité d'hériter l'héritage (Bourdieu) ne sont pas réunies pour l'ensemble des enquêtés et que le coût de la dyssocialisation et de l'altérité dépend fortement des ressources (sociales, scolaires, culturelles, économiques) détenues. Autrement dit, tous les enquêtés de la « deuxième génération » ne sont pas égaux face au *double bind* auquel ils sont exposés (nécessité de s'adapter à la société dans laquelle ils vivent sans renier leurs héritages).

---

<sup>7</sup> Avec l'intérêt des parents pour la politique, la structuration et la force des préférences parentales et la visibilité de leurs choix (Percheron).

L'enquête auprès d'« enfants de soixante-huitards » permet donc d'alimenter la question des socialisations dissonantes (Lahire) et de leurs effets, en proposant une typologie des arrangements face à la dyssocialisation. Cette typologie construite autour de quatre postures idéales-typiques – celle du *refoulement du stigmat des origines*, celle de *l'actualisation des dispositions premières au prix de la marginalité sociale*, celle de la *schizophrénie sociale* et la *posture réflexive* – constitue un résultat généralisable, qui gagnerait à être confronté (et donc enrichi) à d'autres terrains et à d'autres populations dyssocialisées.

### ***Sociologie du déplacement social et perspectives de prolongement***

Risquons-nous, enfin, à proposer quelques hypothèses et conclusions générales transgénérationnelles. Tout d'abord, les trajectoires enquêtées – qu'il s'agisse des parents comme des enfants – représentent un terrain d'étude privilégié de la socialisation secondaire dans la mesure où ils sont nombreux à être « détachés » de leurs groupes d'origine. Cette caractéristique du corpus enquêté conduit à minimiser la faiblesse relative des processus de socialisation secondaire par rapport à une socialisation primaire qui serait plus puissante, et irréversible<sup>8</sup>. Par ailleurs, toute socialisation secondaire étant nécessairement une « reconstruction »<sup>9</sup>, la thèse apporte des éléments empiriques sur les processus de renégociation identitaire et sur les mécanismes qui sous-tendent cette reconstruction identitaire. L'enquête documente ainsi, au fil des chapitres et des trajectoires étudiées une sociologie des ruptures biographiques<sup>10</sup> et des stratégies de maintien de l'intégrité personnelle.

Plus précisément, les deux générations (familiales) enquêtées posent la double question de *la conversion politique des frustrations sociales et de la conversion sociale des frustrations politiques*<sup>11</sup>. En effet, la plupart des enquêtés partagent – à des degrés divers et à des moments distincts de leurs trajectoires – des aspirations désajustées à leur position sociale, situation provoquée ou renforcée, chez les parents, par leur participation à Mai 68 et chez les enfants,

---

<sup>8</sup> Lucie Bargel fait un constat similaire sur un autre terrain et écrit dans sa conclusion qu'« élargir les terrains d'étude de la socialisation secondaire à des métiers « pas comme les autres » conduit à la penser autrement que « par défaut » », thèse précitée, p. 675.

<sup>9</sup> Darmon M., *La socialisation*, op. cit., p. 67

<sup>10</sup> Cf. Voegtli M., « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques*, n° 51, 2004, pp. 148-158.

<sup>11</sup> Johanna Siméant écrit à ce propos : « La question de l'investissement politique des frustrations sociales n'est en définitive qu'un des aspects de la façon dont il faut envisager le lien entre ce que les gens sont politiquement et ce qu'ils sont socialement. Il importe tout autant de cerner les effets de certaines frustrations politiques (...) que les effets sociaux de certains engagements politiques, aussi bien dans le sens d'un déclassement que d'une ascension sociale », dans *La cause des sans-papiers*, op. cit., p. 63-64.



par leur socialisation contre-culturelle. Justifions succinctement cette homologie : Mai 68 comme « Vitruve »<sup>12</sup> ont nourri des espoirs de changement social, d'ouverture des possibles et ont ainsi agi sur le niveau d'attentes des protagonistes (sur leur *sens des limites*) sans pour autant modifier durablement les moyens de les satisfaire. Avoir travaillé sur deux générations familiales permet ainsi de mettre en évidence deux répertoires des processus d'ajustement réciproques des aspirations aux positions et aux rôles sociaux et de souligner ainsi l'influence de la conjoncture. Sans revenir sur l'ensemble des stratégies mises en œuvre face à ce hiatus, soulignons la permanence et les changements observés sur les deux générations.

Les stratégies utopiques constituent une des formes de résolution du *hiatus* et des tensions identitaires. Caractéristiques des deux générations et plus généralement des groupes en cours de mobilité sociale (ascendante ou descendante), elles sont cependant plus développées dans la génération des parents. Cela s'explique, entre autres, par la forte dévalorisation des utopies dans le contexte dans lequel grandissent les « enfants de soixante-huitards ».

La posture réflexive est également commune aux deux générations et prend des formes assez similaires (enseignement et recherche en sciences sociales, journalisme, secteur psy, etc) ; tout comme la posture de sublimation par l'art, néanmoins plus développée chez les « enfants de soixante-huitards ».

La reconversion des dispositions contestataires dans les professions du « travail social », et du secteur de l'animation caractérise davantage la génération des parents. Il faut rapporter ces changements au contexte des années 1970 caractérisé par l'existence d'univers professionnels encore peu codifiés et bureaucratisés qui laissaient beaucoup plus de *jeu dans le je* et de moyens de travailler les rôles professionnels<sup>13</sup>. Cette caractéristique conjoncturelle n'est cependant pas indépendante de l'état du champ politique caractérisé, dans les années 1970, par d'importantes « luttes collectives ».

---

<sup>12</sup> Il faut entendre ici « Vitruve » au sens de l'utopie communautaire que représente cette école et le terme utilisé inclut la socialisation familiale et la socialisation scolaire. Par ailleurs, si on laisse ici de côté l'école Ange-Guépin, c'est qu'il est inapproprié de l'analyser en termes d'utopie communautaire.

<sup>13</sup> Dans son dernier ouvrage, Luc Boltanski revient sur cette question en soulignant l'importance de certains espaces professionnels (notamment au sein des administrations ministérielles) ayant accueilli, dans les années 1970, des ex-militants et qui constituaient des espaces d'expression à la frontière des sciences sociales et du militantisme. Il observe notamment que ces espaces n'existent quasiment plus dans le contexte actuel : « Il est donc de plus en plus difficile de trouver des niches (...) favorables à l'émergence de travaux non conformistes. L'alternative qui se présente le plus fréquemment est celle de l'appartenance au prix de la conformité ou celle d'un anti-conformisme, mais au prix de la marginalité (...). Or nous, les enfants gâtés de la génération qui a suivi Mai 1968, avons la chance de pouvoir être encore des marginaux de l'intérieur (...) Mais la confiance que nous avons en nous-mêmes, non comme individus mais comme collectif, et, par là, notre audace, tenait aussi à autre

L'engagement politique, enfin, comme moyen à la fois de gérer et d'exprimer la non-adhésion à sa position sociale et d'agir pour transformer l'ordre social et le rendre plus conforme à ses aspirations, existe dans les deux générations mais dans des proportions et des formes différentes. La surreprésentation de postures militantes chez les ex-« soixante-huitards » s'explique là aussi par la valorisation différentielle des causes selon l'époque : la forte dévalorisation des engagements d'extrême gauche, la faiblesse des organisations politiques de jeunesse dans les années 1980-1990 par rapport aux années 1960, la précarisation du marché du travail et de la place des syndicats ou encore le déclassement structurel que connaissent les cohortes nées à partir des années 1960 sont quelques-uns des facteurs qui contribuent à expliquer les discontinuités et les transformations intergénérationnelles du militantisme.

On touche ici à une des principales limites de la recherche et on aborde ainsi une des perspectives de prolongements possibles. En effet, nous avons recueilli les matériaux nécessaires pour étudier la transmission familiale des comportements et des préférences politiques sur trois générations familiales (celle des grands-parents, des parents et des enfants de « soixante-huitards ») et avons réussi à appairer les bases statistiques relatives aux parents et aux enfants. Le temps nous a cependant manqué pour travailler cette « base familiale » pourtant riche en éléments sur les trois générations. L'analyse permettrait de compléter et d'enrichir les résultats obtenus sur les rapports entre générations familiales, de les rapporter à la pente de la trajectoire familiale sur trois générations et de cerner le rôle des grands-parents (les parents des « soixante-huitards ») dans le devenir des enfants, trop peu mobilisé ici. Cela permettrait enfin de poursuivre la recherche ébauchée dans le cadre de la thèse sur la sociologie des fratries et sur l'influence du genre dans les formes de transmission et d'appropriation d'héritages politiques.

- *Épilogue :*

Pour clore cette thèse comme elle a été ouverte, je me permets d'ajouter une dernière conclusion sur ce que ce travail m'a apporté. Outre l'intégration dans une communauté scientifique qui je l'espère m'accueillera, la sociologie a été pour moi un moyen de m'*arranger* avec des tensions identitaires, de les assumer et de les exprimer. Enquêter et s'immerger dans des mondes sociaux qui me seraient sinon restés étrangers a peut-être aussi

---

chose, qui avait également un caractère générationnel: nous étions adossés à une victoire », dans *Rendre la réalité inacceptable*, Éditions Demopolis, 2008, p. 83-85.

été un moyen de perpétuer l'ouverture des possibles, *l'apesanteur sociale* que mes parents et tant d'autres « soixante-huitards » anonymes ont connu dans les années 1970. Mais sans la musique – la trompette – et le militantisme, je me sentirais amputée d'une partie de moi-même, et au terme de ce travail, je comprends pourquoi on n'a pas cessé de me répéter, tout au long de ma vie : « Tu ne peux pas tout faire à la fois ! », et je sais dorénavant pourquoi je suis condamnée à continuer ainsi<sup>14</sup>... Puisse ce regard « à la fois objectivant et compréhensif, [qui] décharge l'individu du fardeau de la responsabilité morale et permet d'assumer son habitus sans culpabilité, ni souffrance »<sup>15</sup> servir à d'autres « enfants de soixante-huitards ».

---

<sup>14</sup> J'espère que mon directeur saura apprécier cette conclusion anti-existentialiste et qu'il acceptera mes remerciements les plus chaleureux de m'avoir accompagnée jusqu'à ces dernières lignes.

<sup>15</sup> Mauger G., « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », *art.cit.*, p. 203.

## Bibliographie

---

Cette bibliographie présente l'ensemble des sources académiques utilisées dans la thèse. L'organisation en rubriques, présentée ci-dessous, vise à faciliter la lecture et le repérage des titres indiqués en notes de bas de page. Nous n'avons pas cherché à être exhaustive sur chacune des thématiques, mais à rendre compte des textes effectivement mobilisés au cours de la thèse. Les titres sont classés par ordre alphabétique des auteurs (puis par date de parution) à l'intérieur de chaque rubrique.

### *Références générales*

ARIÈS Philippe, DUBY George (dir.), *Histoire de la vie privée*, 5 vol., Paris, Seuil, 1985-1987.

AVANZA Martina, LAFERTÉ Gilles, « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, 61, 4, 2005, p. 134-152.

BAUDELOT Christian, ESTABLET Roger, *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF, 1994.

BAYART Jean-François, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard, 1989.

BEAUD Stéphane, PIALOUX Michel, *Retour sur la condition ouvrière*. Fayard, Paris, 1999.

BECKER Howard, « The Self and Adult Socialization », in *Sociological Work, Method and Substance*, New Brunswick, Transaction Books, 1970 [1968].

BECKER Howard, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié, 1985 [1963].

BILAND Emilie, *Concours territoriaux et institutionnalisation de l'emploi public local (années 1970-années 2000)*, Thèse de doctorat en science politique, dirigée par Michel Offerlé, EHESS, 2008.

BOLTANSKI Luc, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Minuit, coll. « Le sens commun », 1982.

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Eve, *Le Nouvel Esprit du Capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999.

BOLTANSKI Luc, *Rendre la réalité inacceptable*, Éditions Demopolis, 2008.

BOSA Bastien, *Trajectoires aborigènes et logiques d'État: ethnographie socio-historique des relations raciales dans le Sud Est australien*, thèse de doctorat sous la direction de Alban Bensa, EHESS, 2006.

BOURDIEU Pierre, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, vol. 15, 1, janvier-mars 1974, p. 3-42.

BOURDIEU Pierre, *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit, 1979.

- BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit, 1980.
- BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Éd. de Minuit 1980.
- BOURDIEU Pierre, « Le mort saisi le vif. Les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 32-33, avril-juin 1980, p. 3-15.
- BOURDIEU Pierre, « La représentation politique, éléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 36-37, février-mars 1981, p. 3-24.
- BOURDIEU Pierre, « Espace social et genèse des classes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 52-53, 1984, p. 3-14.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62/63, 1986, p. 69-72.
- BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
- BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Ed. du Seuil, Paris, 2003 [1997].
- BOURDIEU Pierre, *Interventions (1961-2001). Sciences sociales & action politique*, Agone, 2002.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, LEMAIRE Madeleine, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, Vol. XI, n°1, 1970, pp. 3-33.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, « Adolescence et post-adolescence : la juvénisation », in ALLÉON Anne-Marie, MORVAN Odile, LEOVICI Serge (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, PUF, 1985.
- COLLOVALD Annie, « Identités stratégiques », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 73, juin 1988, p.29-40.
- DARMON Muriel, *Approche sociologique de l'anorexie : un travail de soi*, thèse de sociologie, Université Paris 5, 2002.
- DARMON Muriel, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*. La Découverte, coll. Textes à l'appui, Paris, 2003, 348 p.
- DE CERTEAU Michel, *La prise de parole : pour une nouvelle culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968.
- DURKHEIM Emile (1894), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, coll. "Champs", rééd. 1988.
- ELIAS Norbert, *La société de cour*, Paris, Calmann-Lévy, 1974.
- ÉLIAS Norbert, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Seuil, 1991.
- ELIAS Norbert, SCOTSON John L., *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*, Paris, Fayard, 1997 [1965].
- FASSIN Eric, ALBAN Bensa, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain*, 38, mars 2002, p. 5-20.
- GAÏTI Brigitte, « Les inconstances politiques », *Politix*, 56, 2001, p. 17-42.
- GOFFMAN Erving, *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Minuit, 1968 [1961].

GRIGNON Claude, PASSERON Jean Claude, *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989.

HMED Choukri, *Loger les étrangers "isolés" en France. Socio-histoire d'une institution d'Etat : la Sonacotra (1956-2006)*, Thèse de doctorat en science politique, Université de Paris-I, Paris, sous la dir. de M. Offerlé, 2006.

JOUVENET Morgan, *Rap, techno, électro...Le musicien entre travail artistique et critique sociale*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2006.

LAGROYE Jacques (dir.), *La Politisation*, Ed. Belin, Paris, 2003.

LAGROYE Jacques, SIMÉANT Johanna, « Gouvernement des humains et légitimation des institutions », in FAVRE Pierre (dir.), *Etre gouverné - Mélanges en l'honneur de Jean Leca*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, p. 53-71.

LAGROYE Jacques, François Bastien, Sawicki Frédéric, *Sociologie politique*, Paris, Presses de la FNSP, 2006.

LAHIRE Bernard, « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in Lahire Bernard (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999, p. 121-152.

MAUGER Gérard et IKACHAMENE Kamel, *Le monde des bandes et ses transformations. Une enquête ethnographique dans une cité HLM*, rapport DIV – Mission « Droit et justice », Centre de sociologie européenne, Paris, 2004, p. 251-252.

OFFERLE Michel., *Les partis politiques*, Paris, PUF, 1987.

OFFERLÉ Michel, *Sociologie de la vie politique française*, Paris, La Découverte, 2004.

PINTO Louis, « La gestion d'un label politique : la consommation », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 91-92, 1992, p. 3-19.

PINTO Louis, « La doxa intellectuelle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°90, déc. 1991, p. 95-100.

POLLAK Michel, *L'expérience concentrationnaire, Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Ed. Métailié, Paris, 2000.

RETIÈRE Jean Noël, *Ego-histoire de sociologue. Les bonheurs de l'éclectisme*, Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction de SUAUD Charles, Nantes, 2006.

SCHWARTZ Olivier, *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

VERDES-LEROUX Jeannine, « Une institution totale auto-perpétrée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 36, n°1, 1981, p. 33-63.

VOEGTLI Michael, « Du Jeu dans le Je : ruptures biographiques et travail de mise en cohérence », *Lien social et Politiques - RIAC*, 51, p. 145-158, 2004.

WEBER Max, *Le Savant et le Politique*, UGE, coll. « 10/18 », 1963, p. 206-211.

### ***Outils méthodologiques***

BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, n°35, 1996, pp.226-257.

- BEAUD Stéphane, WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, « Repères », 1998 [1997].
- BECKER Howard, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, coll. « Guides Repères », 2002 (première édition américaine 1998).
- BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude, PASSERON Jean-Claude, *Le métier de sociologue*, Paris, Ed. Mouton, 1968.
- BOURDIEU Pierre, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.
- CHAMBOREDON Jean-Claude, « Pertinence et fécondité des histoires de vie? Le temps de la biographie et les temps de l'histoire », in FRITSCH Philippe, *Le Sens de l'ordinaire*, Paris, Ed. CNRS 1983, p. 17-29.
- DARMON Muriel, « La notion de carrière : un instrument interactionniste d'objectivation », *Politix*, v. 21, n° 82, 2008, p. 149-167.
- DELSAUT Yvette, « Le double mariage de Jean Céliste », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°4, août 1976, p. 3-20.
- FILLIEULE Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel. Post scriptum », *Revue française de science politique*, vol. 51, n° 1-2, 2001, p. 199-215.
- LAURENS Sylvain, « Pourquoi et comment poser le questions qui fâchent ? Réflexion sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec les imposants », *Genèses*, n° 69, 2007, p. 112-127.
- LEBARON François, *L'enquête quantitative : recueil et analyse des données*, Paris, Dunod, coll. « Psycho Sup », 2006.
- NAY Olivier (dir.), *Lexique de Science Politique*, Paris, Dalloz, 2008.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, n°1, 1995, p. 71-109.
- PASSERON Jean-Claude, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, vol. 31, 1, 1990, p. 3-22.
- QUEIROZ Jean-Manuel (de), ZIOTKOWSKI Marek, *L'interactionnisme symbolique*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Didact Sociologie », 1994.
- REVEL Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Hautes Études, 1996.
- SCHWARTZ Olivier, « Postface. L'empirisme irréductible », in ANDERSON Nels, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993 [1923], p. 266-308.
- SOUTRENON Emmanuel, « Le "questionnaire ethnographique". Réflexions sur une pratique de terrain », *Genèses*, n°60, 2005, p. 121-138.
- VIGOUR Cécile, *La comparaison dans les sciences sociales*, Paris, La découverte, « Repères », 2005.
- WEBER Florence, « L'ethnographie armée par les statistiques », *Enquête*, n°1, 1995, p. 153-165.
- WEBER Florence, *Manuel de l'ethnologue*, Paris, PUF, « Quadrige Manuels », 2009.

## *Sociologie de l'action collective et des crises politiques*

ACHIN Catherine et NAUDIER Delphine, « Les féminismes en pratiques » in DAMAMME Dominique, GOBILLE Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-juin 68*, Paris, Editions de l'Atelier, 2008, p. 383-397.

AGRIKOLIANSKY Eric, « Carrières militantes et vocation à la morale : les militants locaux de la Ligue des Droits de l'Homme dans les années 80 », *Revue française de science politique*, v.51, n°1, 2001, p. 27-46.

AGRIKOLIANSKY Eric, FILLIEULE Olivier, MAYER Nona (dir.), *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*, Paris, Flammarion, 2005.

BAJOIT Gérard, « Exit, Voice, Loyalty...and Apathy. Les réactions individuelles au mécontentement », *Revue française de sociologie*, 29, 1998, p. 325-345.

BALASINSKI Justine, MATHIEU Lilian (dir.), *Art et contestation sociale*, Rennes, PUR, 2006

BENFORD Robert D., SNOW David A., « Framing processes and social movement: an overview and assessment », *Annual Review of Sociology*, 26, 2000, p. 611-639.

BENNANI-CHRAÏBI Mounia, FILLIEULE Olivier (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Presses de Sciences Po, Paris, 2003.

BENSAÏD Daniel, *Les trotskismes*, Paris, PUF, 2002.

BOURDIEU Pierre, « Questions de politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°16, 1977, p. 55-89.

BRUNEAU Ivan, « La Confédération paysanne : s'engager à « juste » distance », Thèse de science politique sous la direction de PUDAL Bernard, Université Paris X, 2006.

CEFAÏ Daniel, TROM Danny (dir.) *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2001.

CHATEIGNER Frédéric, « D'Althusser à Mao : les Cahiers marxistes-léninistes (1964-1968) » mémoire sous la direction de Frédéric Matonti, ENS-EHESS, 2004.

COLLOVALD Annie (dir.), *L'humanitaire ou le management des dévouements. Enquête sur un militantisme de "solidarité internationale" en faveur du Tiers Monde*, Rennes, PUR, 2002.

CONTAMIN Jean-Gabriel, « Le choix des armes : Les dilemmes pratiques d'un mouvement de doctorants et le modèle des avantages comparatifs », *Genèses*, 59, 2005, p. 4-24.

DAUVIN Pascal, SIMÉANT Johanna, *Le travail humanitaire, Les acteurs des ONG, du siège au terrain*, Presses de la FNSP, Paris, 2002.

DAVIES James C., « Toward a Theory of Revolution », *The American Sociological Review*, fév. 1962, n° 1, p. 5-19.

DIANI Mario, McADAM Doug (eds.), *Social Movements and Networks. Relational Approaches to Collective Action*, New York, Oxford University Press, 2003.

DOBRY Michel, *Sociologie des crises politiques. La dynamique des mobilisations multisectorielles*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1986.

DURIEZ Bruno, SAWICKI Frédéric, « Réseaux de sociabilité et adhésion syndicale : le cas de la CFDT », *Politix*, 63, 2003, p. 17-57.



- ETHUIN Nathalie, « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, 2003, 16, 63, p. 145-168.
- FELSTINER William L. F., ABEL Richard L., SARAT Austin, « L'émergence et la transformation des litiges : réaliser, reprocher, réclamer », *Politix*, 16, 1991, p. 41-54.
- FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005.
- FILLIEULE Olivier, PÉCHU Cécile, *Lutter ensemble. Les théories de l'action collective*, Paris, l'Harmattan, 1993.
- FILLIEULE Olivier, *Stratégies de la rue. Les manifestations en France*, Paris, Presses de Sciences Po, 1997.
- FILLIEULE Olivier, TARTAKOWSKY Daniel, *La manifestation*, Paris, Presses de Sciences Po, 2008.
- GAXIE Daniel, OFFERLÉ Michel, « Les militants syndicaux et associatifs au pouvoir? Capital social collectif et carrière politique », in BIRNBAUM Pierre (dir.) *Les élites socialistes au pouvoir 1981-1985*, Paris, PUF, 1985, p. 105-138.
- GAXIE Daniel, *Le cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1993.
- GAXIE Daniel, « Economie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 27 (1), février 1977, p. 123-154.
- GAXIE Daniel, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 11 (1), 2005, p. 157-188.
- GOTTRAUX Philippe, *Socialisme ou barbarie. Un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997.
- GOTTRAUX Philippe, « Autodissolution d'un collectif politique. Autour de Socialisme ou Barbarie », in FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant, op. cit.*, p. 75-94.
- GOULD Rogers V., « Multiple Networks and Mobilization in the Paris Commune, 1871 », *American Sociological Review*, 56, 1991, p. 716-729.
- GURR Ted, *Why Men Rebel*, Princeton University Press, Princeton, 1970.
- HAVARD-DUCLOS Bénédicte, NICOURD Sandrine, *Pourquoi s'engager? Bénévoles et militants dans les associations de solidarité*, Payot, Paris, 2005.
- HIRSCH Eric L., « Sacrifice for the cause: group Processes, Recruitment, and Commitment in a Student Social Movement », *American Sociological Review*, 55, avril 1990, p. 243-254.
- HIRSCHMAN Albert O., *Défection et prise de parole : théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995 [1970].
- HIRSCHMAN Albert O., *Les passions et les intérêts*, Paris, PUF, 1980.
- JASPER James, « L'Art de la protestation collective », in CEFAÏ Daniel, TROM Danny (dir.) *Les formes de l'action collective. Mobilisation dans les arènes publiques, op. cit.*, p. 135-155.
- JENKINS Joseph Craig, PERROW Charles. « Insurgency of the Powerless: Farm Worker Movements (1946-1972) », *American Sociological Review*, 42, 2, p. 249-68.
- JUHEM Philippe, « Entreprendre en politique. De l'extrême-gauche au PS : la professionnalisation politique des fondateurs de SOS-Racisme », *Revue française de science politique*, n°51, 1-2, 2001, p. 131-154.

LECHIEN Marie-Hélène, « Des militants de la « cause immigrée ». Pratiques de solidarité et sens privé de l'engagement », *Genèses*, 50, mars 2003, p. 91-110.

LEHINGUE Patrick, « Le Non français au traité constitutionnel européen (mai 2005). Sur deux lectures « polaires » du scrutin », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007/1-2, 166-167, p. 123-139.

LUCK Simon, « Entre contestation et participation. L'ambiguïté du rapport au vote des activistes de la gauche libertaire », *Revue Française de Science Politique*, vol. 58, 2, avril 2008, p. 231-256.

MANCEAUX Michèle, *Les maos en France*, Paris, Gallimard, 1972.

MARIOT Nicolas, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 51, 5, octobre 2001, p. 707-738.

MATHIEU Lilian, « Rapport au politique, dimensions cognitives et perspectives pragmatiques dans l'analyse des mouvements sociaux », *Revue française de science politique*, vol. 52, n° 1, 2002, p. 75-100.

MATONTI Frédérique, POUPEAU Franck, « Le capital militant. Essai de définition », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°155, 2004, p. 4-11.

MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard, « L'UEC ou l'autonomie confisquée (1956-1968) », in. DAMAMME Dominique, GOBILLE Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008, p. 130-143.

MAUGER Gérard, « Gauchismes » in DE WARESQUIEL Emmanuel (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Larousse, 1999, p. 233-235.

McADAM Doug, « Pour dépasser l'analyse structurale de l'engagement militant », in FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 49-73.

MEMMI Dominique, « L'engagement politique », in Grawitz, Madeleine, LECA Jean, *Traité de science politique*, Paris, PUF, 1985, tome 3, p. 310-315.

MOURIAUX René, *Le Syndicalisme enseignant en France*, PUF, 1996.

NEVEU Erik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Repères, la Découverte, 2000.

NEVEU Erik, QUÉRÉ Louis (dir.), « Le temps de l'événement », numéro spécial de *Réseaux*, 75 et 76, janvier-février 1996 et mars-avril 1996.

NEVEUX Olivier, *Théâtres en lutte. Le théâtre militant en France des années 1960 à aujourd'hui*, Paris, La découverte, 2007.

OFFERLÉ Michel, *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrestien, 1994 (coll. « Clefs »)

PASSY Florence, « Interactions sociales et imbrications des sphères de vie », in FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 111-130.

PASSY Florence, *L'action altruiste. Contraintes et opportunités de l'engagement dans les mouvements sociaux*, Droz, Genève, 1998.

PATTIEU Sylvain, « Nous n'avons rien à Katmandou. Production militante et usages populaires du tourisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007- 5, n° 170, p. 88-101.

- PÉCHU Cécile, « Quand les « exclus » passent à l'action. La mobilisation des mal-logés », *Politix*, 1996, vol. 9, 34, p. 114-133.
- PÉNISSAT Etienne, « Les occupations de locaux dans les années 1960-1970 : Processus sociohistoriques de «réinvention» d'un mode d'action », *Genèses*, 2005, no59, p. 71-93.
- PIVEN Frances Fox, CLOWARD Richard A., *Poor people's Movement: Why they succeed, how they fail*, Panthéon Books, 1977.
- PIZZORNO Alessandro, « Considérations sur les théories des mouvements sociaux », *Politix*, 9, 1990, p. 74- 80.
- REVUE FRANÇAISE DE SCIENCE POLITIQUE, « devenir militant », vol. 51, n°1-2, février-avril 2001.
- SCOTT JAMES C., « Everyday Forms of Resistance », in COLBURN Forrest D., (ed.) *Everyday Forms of Peasant Resistance*, Armonk, M. E. Sharpe, 1989, p. 3-33.
- SIMÉANT Johanna, *La cause des "sans papiers". Mobilisations et répertoires d'action des étrangers en situation irrégulière en France et de leurs soutiens (1970-1992)*, Thèse de science politique, IEP de Paris, 1995.
- SIMÉANT Johanna, *La cause des sans-papiers*, Paris, Presses de Sciences Politique, 1998.
- SIMÉANT Johanna, « Un humanitaire « apolitique » ? Démarcations, socialisations au politique et espace de la réalisation de soi », in LAGROYE Jacques (dir.), *La Politisation*, Ed. Belin, 2003, chapitre 8, p. 163-196.
- SIMÉANT Johanna, SAWICKI Frédéric, « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, 51, janvier-mars 2009, p. 97-125.
- SNOW David, MACHALEK Richard, «The Sociology of Conversion», *Annual Review of Sociology*, 10, 1984, p. 167-190.
- SNOW David, ZURCHER Louis A., SHELDON Eklund-Olson, « Social Networks and Social Movements : A Microstructural Approach to Differential Recruitment », *American Sociological Review*, 45, 1980, p. 787-801.
- SOUTRENON Emmanuel, « Le corps manifestant : entre expression et revendication », *Sociétés contemporaines*, n° 31, juillet 1998, p. 39-58.
- TILLY Charles, « Les origines du répertoire d'action collective en France et en Grande-Bretagne », *Vingtième Siècle*, n°4, octobre 1984, p. 89-108.
- TILLY Charles, « Action collective et mobilisation individuelle », in BIRNBAUM Pierre, LECA Jean (dir.), *Sur l'individualisme*, Paris, Presses de Sciences Po, 1991, p. 213-243
- TILLY Charles, *La France conteste de 1600 à nos jours*, Paris, Fayard, 1986 [Harvard University Press, 1986]
- WARESQUIEL (de) Emmanuel (dir.), *Le Siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XXe siècle*, Paris, Larousse, 1999.
- ZUNIGO Xavier, *Volontaires chez Mère Teresa. "Après des plus pauvres d'entre les pauvres"*, Paris, Belin, 2003.

## Genre et militantisme :

ACHIN Catherine, NAUDIER Delphine, « Les féminismes en pratiques », in Dominique DAMAMME Dominique, GOBILLE Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-juin 68*, Paris, 2008, Éditions de l'Atelier, p. 383-397.

AVANZA Martina, « Un parti qui 'l'a dure'. Les 'Femmes Padanes' dans la Ligue du Nord », in Olivier Filleule et Patricia Roux, *Le sexe du militantisme*, Presses de Science Po, Paris, 2009

BARGEL Lucie, « La socialisation politique sexuée : Apprentissages des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant-e-s », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24 (3), 2005, p. 36-49.

BORZEIX Annie et MARUANI Margaret, « Chronique des années de grève », in *Collectif, Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*, 1984, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 291-303.

CABLE Sherrul, « Women social movement involvement : the Role of structural availability in recruitment and participation processes », *The Sociological Quarterly*, 33 (1), p. 35-50.

DELLA SUDDA Magali, « Le temps des élues. L'articulation entre le temps militant, professionnel et familial chez les élues au conseil municipal d'Auxerre », Colloque « Les femmes dans l'action militante, syndicale et revendicative de 1945 à nos jours », Lyon, 28-29 MARS 2008.

DIEBOLT Evelyn, DOUEYRE-DEMEULENAERE Christiane (dir.), *Un siècle de vie associative : quelles opportunités pour les femmes ?*, 2001, Paris, Femmes et associations.

DUNEZAT Xavier, « L'imbrication des trajectoires militantes domestiques et professionnelles. L'exemple des chômeurs et des chômeuses », Colloque « Les femmes dans l'action militante, syndicale et revendicative de 1945 à nos jours », Lyon, 28-29 MARS 2008.

DUNEZAT Xavier, « Le traitement du genre dans l'analyse des mouvements sociaux : France/Etats-Unis », *Cahiers du genre*, N° hors-série, Féminisme(s). Recompositions et mutations, p. 117-141

EVANS Sara, *Personal politics. The roots of women's liberation in the Civil rights movement and the New left*, 1979, New York, Penguin

FILLIEULE Olivier, ROUX Patricia (dir.), *Le sexe du militantisme*, Paris, Presses de science po, 2009.

FILLIEULE Olivier, *Travail militant, action collective et rapports de genre*, collection Travaux de Science Politique, N° 36, 2008, Université de Lausanne

GUILBERT Madeleine, *Les femmes et l'organisation syndicale avant 1914*, 1966, Paris.

GUILLAUME Cécile, POCHIC Sophie, « What would you accept to sacrifice ? Access to top management and the work/life balance », *Gender Work and Organisations*, vol 16, n°1, janvier 2009, p. 14-36.

HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PuF, 2000.

KERGOAT Danièle, « A propos des rapports sociaux de sexe », *Revue M*, 53-54, p. 16-19.

KERGOAT Danièle, « L'infirmière coordonnée », *Futur Antérieur*, n° 6, 1991, p. 71-85.

LAWSON Ronald, BARTON Stephen, « Sex Roles in Social Movements: A Case Study of the Tenant Movement in New York City », in WEST Guida et al. (eds), *Women and Social Protest*, New York, Oxford University Press, 1990.

LE QUENTREC Yannick, RIEU Annie, *Femmes : engagements publics et vie privée*, 2003, Paris, Syllepse.

LOISEAU Dominique, *Femmes et militantisme*. L'Harmattan (Logiques sociales), Paris, 1996.

MARUANI Margaret, *Les syndicats à l'épreuve du féminisme*, Paris, Syros, 1979.

McADAM Doug, « Gender as a Mediator of the Activist Experience : The Case of Freedom Summer », *American Journal of Sociology*, Mars 1992, Volume 97, n°5, p. 1211-1240.

MOZÈRE Liane, *Le Printemps des crèches, historique et analyse d'un mouvement*, Paris, L'Harmattan, 1992.

MUXEL Anne, 2001, « Socialisation et lien politique », in BLÖSS Thierry (dir.), *La Dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 27-44.

PICQ Françoise, *Libération des femmes : Les années mouvement*, Paris, Le Seuil, 1993.

RAMEAU Pauline. *Circulation et appropriation des idées féministes : le féminisme de la deuxième vague à Dijon*. Mémoire de Master 1 ( dir. Xavier Vigna), Dijon, Université de Bourgogne, 2009.

TAYLOR Verta, WHITTIER Nancy, « Introduction to the special issue on gender and social movements », *Gender & Society*, part 1, 1998, vol. 12(6), p. 622-625 et part 2, 1999, vol. 13(1), p. 5-7.

### ***Mai 68, « soixante-huitards » et « enfants de soixante-huitards »***

ANDRÉ Stéphane, *L'univers contestationnaire*, Paris, Payot, 1969.

ARON Raymond, *La révolution introuvable*, Paris, Fayard, 1968.

ARTIÈRES Philippe, ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Mai 68 : une histoire collective*, La Découverte, 2008.

BÉNÉTON Philippe, TOUCHARD Jean, « Les interprétations de la crise de Mai-Juin 1968 », *Revue Française de Sociologie Politique*, 3, 1970, p. 504-516.

BERTAUX Daniel, LINHART Daniel, LE WITA Beatrix, « Mai 68 et la formation de générations politiques en France », *Le Mouvement social*, 143, avril-juin 1988.

BESANCON Julien, *Les murs ont la parole*, Tchou, 1968.

BOUDON Raymond, « La crise universitaire française : essai de diagnostic sociologique », *Annales ESC*, Mai-juin 1969, p. 738-764.

BOURDIEU Pierre, *Homo Academicus*, Paris, Ed. de Minuit, 1984.

BOURRIGAUD René, « Les paysans et mai 68. L'exemple nantais », in 1968, *Exploration du mai français*, tome I, Terrains, Dir. MOURIAUX René, PERCHERON Annick, PROST Antoine, TARTAKOWSKY Danielle, L'Harmattan, 1992, p. 237-254.

COHN-BENDIT Daniel et Gabriel, *Le gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Paris, Editions du Seuil, 1968.

DAMAMME Dominique, Gobille Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008.

DOSSE François, « Mai 68, mai 88 : les ruses de la raison », *Espaces-Temps*, n°38-39 (*Concevoir la révolution. 89, 68, confrontations*), 1998, p. 45-50.

DRESSEN Marnix, *Les établis, la chaîne et le syndicat. Évolution des pratiques, mythes et croyances d'une population d'établis maoïstes 1968-1982*, monographie d'une usine lyonnaise, Paris, l'Harmattan, 2000.

DREYFUS-ARMAND Geneviève, FRANK Robert, LÉVY Marie-Françoise, ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.), *Les années 68. Le temps de la contestation*, Bruxelles, Éditions Complexe, 2000.

DUPRAT François, *Les journées de Mai 68, les dessous d'une révolution*, Paris, Nouvelles Editions Latines, 1968.

EPISTEMON ANZIEU Didier, *Ces idées qui ont ébranlé la France*, Nanterre novembre 1967- juin 1968, Paris, Fayard, 1968.

FERRY Luc, « Interpréter Mai 68 », *Pouvoirs*, n°39, 1986.

FILOCHE Gérard, *68-98, histoire sans fin*, Paris, Flammarion, 1998.

GOBILLE Boris, « La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible », *Genèses*, 28, sept 1997, p. 95-110.

GOBILLE Boris, *Crise politique et incertitude : régimes de problématisation et logiques de mobilisation des écrivains en Mai 68*, Thèse de Science Politique sous la dir. de PUDAL Bernard, EHESS, 2003.

GOBILLE Boris, « Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968. Capital politique, capital littéraire et conjoncture de crise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 158 (3), 2005, p. 30-61.

GOBILLE Boris, « L'événement Mai 68. Pour une sociohistoire du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2, 63<sup>ème</sup> année, mars-avril 2008, p. 321-349.

GOBILLE Boris, « Mai-Juin 68 : crise du consentement et ruptures d'allégeances », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 15-31.

GRUEL Louis, *La rébellion 68. Une relecture sociologique*, PUR, 2004.

HAMON Hervé, ROTMAN Patrick, *Génération*, Paris, Seuil, tome 1 : *Les années de rêve*, 1987, tome 2 : *Les années de poudre*, 1988, coll. « Points Actuels ».

HATZFELD Nicolas, *La grève de Mai-Juin 68 aux automobiles Peugeot à Sochaux*, Mémoire de maîtrise, Université Paris VIII, Juin 1985.

HATZFELD Nicolas, « 68 et les ouvriers de l'automobile : des vitrines sociales à la condition des OS, le changement des regards », in *Les années 68. Le temps de la contestation, op. cit.*, p. 345-362.

HATZFELD Nicolas, « Peugeot-Sochaux : de l'entreprise dans la crise à la crise dans l'entreprise », in MOURIAUX René et al. (dir.), *1968. Exploration du Mai français*, t. 1, Terrains, *op. cit.*, p. 51-72.

HOCQUENGHEM Guy, *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Marseille, Agone, 2003 [1986].

- JULY Serge, « De la politique au journalisme. Libération et la génération de 68 », *Esprit*, 5, mai 1978.
- KRAVETZ Marc, BELLOUR Raymond, KARSENTY Annette, *L'insurrection étudiante, 2-13 mai*, Paris, Union Générale d'éditions, 1968
- LACROIX Bernard, « À contre-courant. Le parti pris du réalisme », *Pouvoirs*, 39, 1986, p. 117-127.
- LEFEBRE Henri, *L'irruption de Nanterre au sommet*, Paris, Editions Anthropos, 1968.
- LE MOUVEMENT SOCIAL*, « Mémoires et histoires de 1968 », n°143, avril-juin 1988.
- LINDENBERG Daniel, « 1968 ou la brèche du situationnisme », *Esprit*, n°242, mai 1998, p. 127-140
- LINHART Rober, *L'établi*, Paris, Ed. de Minuit, 1978.
- LINHART Virginie, *Volontaires pour l'usine, Vies d'établis 1967-1977*, Paris, Ed. du Seuil, 1994.
- LIPOVETSKY Gilles, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
- MARTIN Jean-Pierre, *Le Laminoir*, Paris, Champ Vallon, 1995.
- MATONTI Frédérique, « Crises politiques et reconversions : Mai 68 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005, 3, N° 158, p. 4-7.
- MATONTI Frédérique, « Structuralisme et prophétisme », in DAMAMME Dominique, Gobille Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008, p. 172-185.
- MAUGER Gérard, « Gauchisme, contre-culture et néo-libéralisme : pour une histoire de la 'génération 68' », in Chevallier Jacques (dir.), *L'identité politique*, Paris, CURAPP, PUF, 1994, p. 206-226.
- MAUGER Gérard, « En France, trente ans après, comment analyser Mai 68 ? », *Scalpel*, vol 4-5, 1999, p. 169-177.
- MAUGER Gérard, « Pour une sociologie du mouvement étudiant de Mai-Juin 1968 », *Nouveaux regards*, 40-41, avril-mai 2008, p. 27-32.
- MAUGER Gérard, « Les origines intellectuelles de Mai-Juin 68 », *Siècles*, Presses universitaires Blaise Pascal, à paraître en 2009.
- MORIN Edgar, *L'Esprit du temps*, Paris, Grasset, 1962.
- MORIN Edgar, LEFORT Claude, COUDRAY Jean-Marc, *Mai 68 : La Brèche. Premières réflexions sur les événements*, Paris, Fayard, 1968.
- MORIN Edgar, « Culture adolescente et révolte étudiante », *Annales ESC*, mai-juin 1969, pp. 765-776.
- MOURIAUX René, PERCHERON Annick, PROST Antoine, TARTAKOWSKY Danielle (dir.), *1968. Exploration du Mai français, tome 1 Terrains, tome 2 Acteurs*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- ORY Pascal, *L'entre-deux-mai. Histoire culturelle de la France Mai 1968-Mai 1981*, Paris, Le Seuil, 1983.
- PERROT Michelle, PERROT Jean-Claude, REBERIOUX Madeleine, MAITRON Jean, « Mai-juin 1968, La Sorbonne par elle-même », *Le Mouvement Social*, n°64, Editions ouvrières, 1968.

- PISIER Evelyne, « Paradoxes du gauchisme », *Pouvoirs*, n° 29, 1986, pp. 15-23.
- POUVOIRS*, « Mai 68 », n°39, 1986.
- PUDAL Bernard, RETIÈRE Jean-Noël, « Les grèves ouvrières de 68, un mouvement social sans lendemain mémoriel », in *Mai-Juin 68*, *op. cit.*, p. 207-221.
- REVUE SAVOIR/AGIR*, « Mai-Juin 68 : La rencontre ouvriers-étudiants », n° 6, décembre 2008.
- RIMBERT Pierre, *Libération, de Sartre à Rothschild*, Paris, Raisons d'agir édition, 2005.
- RIOUX Jean-Pierre, « A propos des célébrations décennales du mai français », *Vingtième Siècle*, n°23, juillet-septembre 1989, p. 49-58.
- ROLIN Olivier, *Tigre en papier*, Paris, Ed. du Seuil, 2002.
- SAUVAGEOT Jacques, GEISMAR Alain, COHN-BENDIT Daniel, DUTEUIL Jean-Pierre, *La révolte étudiante, les animateurs parlent*, Paris, Editions du Seuil, 1968.
- SCALPEL*, dossier « Trente ans après comment expliquer Mai 68 », vol. 4-5, 1999, p. 157.
- SOMMIER Isabelle, « Mai 68 : sous les pavés d'une page officielle », *Sociétés contemporaines*, 20, p. 63-82, 1994.
- SOMMIER Isabelle, « Les « années 68 ». Entre l'oubli et l'étreinte des années de plomb », *Politix*, 30, 1995, p. 168-177.
- TOURAINÉ Alain, *La conscience ouvrière*, Seuil, Paris, 1966.
- TOURAINÉ Alain, *Le Mouvement de mai ou le communisme utopique*, Paris, Seuil, 1968.
- TURPIN Pierre, *Les révolutionnaires dans la France social-démocrate (1981-1995)*, Paris, l'Harmattan, 1997.
- VIDAL-NAQUET Pierre, SCHNAPP Alain, *Journal de la Commune étudiante. Textes et documents. Novembre 1967 – juin 1968*, Paris, Seuil, « L'Univers Historique », 1969.
- VIGNA Xavier, *L'insubordination ouvrière dans les années soixante-huit. Essai d'histoire politique des usines*, PU de Rennes, 2007.
- ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « 1968 : histoire, mémoires et commémoration », *Espaces-Temps*, 59/60/61, 1995, p. 146-156.

### **Sur les « enfants de soixante-huitards » :**

- BAWIN-LEGROS Bernadette, *Enfants de soixante-huitards : Une génération désenchantée*, Payot, 2008.
- BOYER M., *Parentés militantes. Enquête auprès de six familles de militants des années soixante et soixante-dix*, mémoire de DEA, sous la dir. de Michel Offerlé, ENS-EHESS, 2004.
- BUISSON Jean-Christophe, *Maos, trotskos, dodos*, Rocher, 2001.
- FOURGNAUD Agathe, *La confusion des rôles*, Lattès, 1999.
- GUÉRARD Catherine, JOHSUA Florence, *L'Héritage politique des enfants des militants de Mai 68. Le cas des fils et filles des militants à la JCR en 68*, Mémoire pour le séminaire « Comportements politiques et partis politiques », dirigé par MUXEL Anne et Rey Henri, IEP de Paris, mai 2001.



LINHART Virginie, *Le jour où mon père s'est tu*, Seuil, Paris, 2008.

TAILLANDIER François, *Les Parents lâcheurs*, Rocher, 2001.

TRAPIER Patrice, « Mai 68. La parole est aux enfants », *Le Journal du Dimanche*, 6 avril 2008, p. 32.

### ***Sociologie des générations et des incidences biographiques du militantisme***

#### **Articles et ouvrages de sciences sociales sur les générations :**

ATTIAS-DONFUT Claudine, *Sociologie des générations. L'empreinte du temps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

ATTIAS-DONFUT Claudine, « Rapports de générations, transferts intrafamiliaux et dynamique macrosociale », *Revue française de sociologie*, vol. 41, n°4, 2000, p. 643-684.

AUZIAS Claire, « Les générations politiques », *L'Homme et la Société*, n°11-12, janvier-juin, 1994, p. 77-87.

BANTIGNY Ludivine, « Jeunesse et engagement pendant la guerre d'Algérie », *Parlement(s). Revue d'histoire politique*, n°7, 2007/2, p. 39-53.

BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger, *Avoir 30 ans en 1968 et en 1998*, Paris, Editions du Seuil, 2000.

BERTAUX Daniel, LINHART Danièle, LE WITA Beatrix, « Mai 68 et la formation de générations politiques en France », *Le Mouvement social*, 143, avril-juin 1988, p. 74-89.

BIRNBAUM Jean, *Leur jeunesse et la nôtre. L'espérance révolutionnaire au fil des générations*, Editions Stock, 2005.

BRAUNGART Richard G., BRAUNGART Margaret M., « Political Career Patterns of Radical Activists in the 1960s and 1970s: Some Historical Comparisons », *Sociological Focus*, 13, 1980, p. 237-254.

BRAUNGART Richard, BRAUNGART Margaret, « Les générations politiques », in CRÊTE JEAN et FAVRE Pierre (dir.), *Génération et politique*, Paris, Economica, Presses de l'Université de Laval, 1989, p. 7-51.

CHARLE Christophe, *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998.

CHAUVEL Louis, *Le destin des générations*, Paris, PUF, 1998.

CHAUVEL Louis, « Les nouvelles générations devant la panne prolongée de l'ascenseur social », *Revue de l'OFCE*, N° 96, 1, 2006, p. 35-50.

CRÊTE Jean, FAVRE Pierre (dir.), *Génération et politique*, Paris, Economica, Presses de l'Université de Laval, 1989.

FAVRE Pierre, « De la question sociologique des générations et de la difficulté à la résoudre dans le cas de la France », In *Génération et politique, op. cit.*, p. 309-318.

FÉDÉRINI Fabienne, *Écrire ou combattre. Des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui », 2006.

- JENNINGS M. Kent, NIEMI Richard G., *Generations and politics. A panel study of young adults and their parents*, Princeton : Princeton University Press, 1981.
- KESSLER Denis, MASSON André (dir.), *Cycles de vie et générations*, Paris, Economica, 1985.
- LIAUZU Claude, « Ceux qui ont fait la guerre à la guerre d'Algérie », dans Mohammed HARBI et Benjamin STORA (dir.), *La Guerre d'Algérie 1954-2004, la fin de l'amnésie*, Paris, Robert Laffont, 2004.
- MANNHEIM Karl, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990.
- MAUGER Gérard, « Les héritages. Eléments pour une analyse des Rapports entre « générations familiales » in FREYSSINET Michel, MAGRI Susanna, *Les rapports sociaux et leurs enjeux, séminaire du centre de sociologie urbaine*, 1986-1988, Volume 1.
- MAUGER Gérard, « Les héritages du pauvre. Conflit œdipien et héritage social », *Les Annales de la recherche Urbaine*, 41, mars-avril 1989, pp 112-117.
- MAUGER Gérard « Postface », in MANNHEIM Karl, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990.
- MAUGER Gérard, « La théorie des générations de K. Mannheim et la théorie de l'habitus », *Annales de Vaucresson*, n°30-32, 1991, p. 59-78.
- MAUGER Gérard, « A propos des relations entre générations familiales », *Informations sociales*, 84, 2000, p. 66-73.
- MAUGER Gérard, « Générations de militants », *Pour*, 166, juin 2000, p. 37-46.
- MAUGER Gérard, « Election parentale, élection scolaire », in HUERRE Patrice, RENARD Laurent, *Parents et adolescents, des interactions au fil du temps, Enfance et psy*, 2001, Fondation de France.
- MAUGER Gérard, « Générations et rapports de générations », in QUÉNIART Anne et ROCH Hurtubise (dir.), *L'intergénérationnel. Regards pluridisciplinaires*, Rennes, Presses de l'EHESP, 2009, p. 17-36.
- MENTRÉ François, *Les générations sociales*, Paris, Ed. Bossard, 1920.
- MICHELAT Guy, TIBERJ Vincent, « Gauche, centre, droite et vote. Permanence et mutation d'une opposition », *Revue Française de Science Politique*, Vol.57, n°3-4, juin-août 2007, p. 371-392.
- PAGIS Julie, « Repenser la formation de générations politiques sous l'angle du genre. Le cas de « Mai-Juin 68 », *CLIO Histoire Femmes et Sociétés*, n°29, mai 2009, p. 97-118
- PÉCHU Cécile, « Les générations militantes à Droit au logement », *Revue Française de Science Politique*, 51, 1-2, février-avril 2001, p. 73-103.
- SABOT Jean-Yves, *Le syndicalisme étudiant et la guerre d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, « Logiques politiques », 1995.
- SAYAD Abdelmalek, « Le mode de génération des générations « immigrées » », *L'Homme et la Société*, n° 111-112, janvier-juin 1994, p. 155-174.
- SCHUMAN Howard, SCOTT Jacqueline, « Generations and Collective Memories », *American Sociological review*, 54(3), 1989, p. 359-381.
- SPITZER Alan B., « The historical problem of generations », *American historical review*, 78, p. 1353-1385

WHITTIER Nancy, « Political generations, micro-cohorts, and the transformation of social movements », *American Sociological Review*, Vol. 62, 5, Oct. 1997, p. 760-778.

WOHL Robert, *The generation of 1914*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1979.

### **Articles et ouvrages de sciences sociales sur les incidences biographiques du militantisme:**

AIKEN Michael, MARVELL Gerald, DEMERATH III Nicholas Jay., « The persistence of political attitudes among 1960s civil rights activists », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 51, n°3, autumn 1987, p. 359-375.

BRUNEAU Ivan, « Quand les paysans deviennent « soixante-huitards » », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 344-356.

DEMARTINI Joseph R., « Social Movement Participation: Political Socialization, Generation Consciousness, and Lasting Effects », *Youth and Society*, 1983, 15, p. 195-223.

DEMARTINI Joseph R., « Social movement participation: Political Socialization, Generation Consciousness, and Lasting Effects », *Youth and Society*, 1983, 15, p. 195-223.

FENDRICH James M, TARLEAU Alison T., « Marching to a different drummer: Occupational and political correlates of former student activists », *Social Forces*, 52, p. 245-253.

FENDRICH James M., “Keeping the faith or pursuing the good life: a study of the consequences of participation in the civil rights movement”, *American Sociological Review*, 42, p.144-157.

FENDRICH James M., LOVOY Kenneth L., “Back to the future: adult political behavior of former student activists”, *American Sociological Review*, Vol. 53, 5 (oct. 1988), p. 780-784

FILLIEULE Olivier, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », in FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 17-44.

GITLIN Todd, « SDS around the Camp Fire », *The Nation*, 22 octobre 1977, p. 400-444.

GITLIN Todd, *The Sixties. Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam, 1987.

HIRSCH Eric L., « Sacrifice for the Cause: Group Processes, Recruitment, and Commitment in a Student Social Movement », *American Sociological Review*, vol. 55, 2, 1990, p. 243-254.

IHL Olivier, « Socialisation et événements politiques », *Revue Française de Science Politique*, 52, 2-3, avril-juin 2002, p. 125-143.

JENNINGS M. Kent, NIEMI Richard G., « Continuity and Change in Political Orientations : A Longitudinal study of two generations », *The American Political Science Review*, vol. 69, n° 4 Déc. 1975, p. 1316-1335.

JENNINGS M. Kent, « Residues of a movement: The aging of the American protest Generation », *The American Political Science Review*, n°81, 1987, p. 367-382.

KANTER Rosabeth Moss, « Commitment and Social Organization : A Study of Commitment Mechanisms in Utopian Communities », *The American Sociological Review*, 33, 4, 1968, p. 499-517.

LOFTLAND John, STARK Rodney, « Becoming a World-Saver : A Theory of Conversion to a Deviant Perspective », *The American Sociological Review*, vol. 30, 6, 1965, p. 862-875.

McADAM Doug, « The biographical consequences of activism », *American Sociological Review*, 1989, 54 (October), p. 744-760.

McADAM Doug, « The biographical Impact of Activism », in. GIUGNI Marco, McADAM Doug, TILLY Charles (dir.), *How Social Movements Matter*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999, p. 119-146.

McADAM Doug, *Freedom summer*, Oxford University Press, New York, 1988.

NEVEU Erik, « Trajectoires de « soixante-huitards ordinaires » », in *Mai-Juin 68, op. cit.*, p. 306-318.

PUDAL Bernard, « Gérard Belloin, de l'engagement communiste à l'« auto-analyse » », in FILLIEULE Olivier (dir.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 155-169.

SEARS David O., NICHOLAS A. Valentino, « Politics Matters: Political Events as catalysts for Preadult Socialization », *The American Political Science Review*, vol. 91, n°1, Mar. 1997, 45-65.

*Sociological Focus*, Dossier consacré aux « Youth Protest in the 60s », vol. 13, n° 3, août 1980.

TACKETT Timothy, *Par la volonté du peuple. Comment les députés de 1789 sont devenus révolutionnaires*, Paris, Albin Michel, 1997 (1re éd. Princeton University Press, 1996).

VILLETTE Michel, « La carrière d'un cadre de gauche après Mai 68 », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 29, septembre 1979, p. 64-74.

WEINER Rex, STILLMAN Deanne, *Woodstock Census: The national wide Survey of the sixties generation*, New York, Viking Press, 1979.

WHALEN Jack, *Echoes of Rebellion: The New Left Grows Up*, PhD Dissertation, Santa Barbara, University of California, 1985.

WHALEN Jack, FLACKS Richard, « The Isla Vista "Bank Burners" Ten Years Later : Notes on the Fate of Student Activists », *Sociological Focus*, 13, p. 215-236.

### ***Intellectuels de première génération et mobilité sociale***

AMRANI Younes, BEAUD Stéphane, *Pays de malheur !*, Paris, Éditions La Découverte, 2004.

BOURDIEU Pierre, SAYAD Abdelmalek, *Le Déracinement. La crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1964.

BOURDIEU Pierre, « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 24, nov. 1978, p. 2-22.

CHARTIER Roger, « Espace social et imaginaire social : les intellectuels frustrés au XVIIIe siècle », *Annales ESC*, mars-avril 1982, 2, p. 389-400.

DUNETON Claude, *Je suis comme une truie qui doute*, Paris, Ed. du Seuil, 1979.

ERNAUX Annie, *Les armoires vides*, Paris, Éditions Gallimard, 1974.

- HENRI-PANEBIÈRE Gaële, « Collégiens en difficultés scolaires issus de parents fortement diplômés. Analyse des composantes du capital culturel et des conditions de sa transmission », Doctorat de sciences sociales, sous la direction de LAHIRE Bernard, Université Lumière Lyon 2, 2007.
- HOGGART Richard, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1991.
- HOGGART Richard, *La culture du pauvre*, Paris, Editions de Minuit, coll. Le Sens Commun, 1970 (1ère édition 1958).
- LAHIRE Bernard, « La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse », *Ville-Ecole-Intégration*, 114, septembre 1998, p. 104-109.
- LAHIRE Bernard, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Hautes Études, Gallimard, Le Seuil, 1995.
- LENOIR Rémi, « Femme et flic », in BOURDIEU Pierre (dir.), *La misère du monde*, Paris, 1993, Seuil, p. 285-298.
- MAUGER Gérard, « Annie Ernaux, « ethnologue organique » de la migration de classe », in THUMEREL Fabrice (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 177-203.
- MAUGER Gérard, « Élection parentale, élection scolaire », in HUERRE Patrice et RENARD Laurent (dir.), *Parents et adolescents. Des interactions au fil du temps*, Éditions Érès, 2001, p. 99-115.
- MAUGER Gérard, « L'approche biographique en sociologie : une démarche « contestataire » », *Cahiers de l'IHTP*, 11, avril 1989, p. 85-99.
- MEMMI Dominique, « L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquête », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 100, 1996, p. 33-58.
- MEMMI Dominique, « Les déplacés. Travail sur soi et ascension sociale : la promotion littéraire de Jules Romain », *Genèses*, 24, septembre 1996, p. 57-80.
- MERCKLÉ Pierre, « Une sociologie des "irrégularités sociales" est-elle possible ? », *Idées, la revue des sciences économiques et sociales*, n° 142, décembre 2005, p. 22-29.
- NOIRIEL Gérard, « Un désir de vérité », in NOIRIEL Gérard, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003.
- PASQUALI Paul-Emmanuel, « Des petits élèves pour une Grande école », Mémoire de Master 2 de sciences sociales (dir. Gérard Mauger), ENS-EHESS, 2007.
- PASSERON Jean-Claude, « L'inflation des diplômés. Remarques sur l'usage de quelques concepts analogiques en sociologie », *Revue française de sociologie*, XXIII, 1982, p. 551-584.
- PEUGNY Camille, « La mobilité sociale descendante et ses conséquences politiques : recomposition de l'univers de valeurs et préférence partisane », *Revue Française de Sociologie*, 2004/3, Vol. 47, p. 443-478.
- PEUGNY Camille, *Le Déclassement*, Paris, Grasset, coll. « Mondes vécus », 2009.
- PINÇON Michel, PINÇON-CHARLOT Monique, « Classes moyennes, enjeux culturels et trajectoires sociales », *Les cahiers de l'animation*, 53, 1985, p. 3-12.
- POLIAK FOSSE Claude, *La vocation d'autodidacte*, L'Harmattan, Paris, 1992.

PUDAL Bernard, « La vocation communiste et ses récits », in LAGROYE Jacques (dir.), *La politisation*, Paris Ed.Belin, 2003 (Chapitre7).

PUDAL Bernard, « Le populaire à l'encan », *Politix*, 14, 1994, p. 53-64.

PUDAL Bernard, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1989.

SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, de Boeck et Paris, Éditions universitaires, 1991.

SAYAD Abdelmalek, *La double absence : des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

TERRAIL Jean Pierre, *Destins ouvriers, la fin d'une classe ?*, Paris, PUF, 1990.

WACHTEL Nathan, « L'acculturation », in LE GOFF Jacques et NORA Pierre (dirs.), *Faire de l'histoire, Nouveaux problèmes*, 1974, p. 124-146.

### ***Socialisation, socialisation politique, transmission familiale et héritages***

ALWIN Duane F., COHEN Ronald L., NEWCOMB Theodore M., *Political attitudes over the life span. The Bennington Women after fifty years*, 1991, The University of Wisconsin Press.

ARCHAMBAULT Paul, « Séparation et divorce : quelles conséquences sur la réussite scolaire des enfants ? », *Population et Société*, n° 379, mai 2002.

BARGEL Lucie, *Aux avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux organisations de jeunesse de parti. Jeunes populaires (UMP) et Mouvement des jeunes socialistes (PS)*, Thèse de doctorat en science politique, Université Paris 1 Sorbonne, 2008.

BECKER Howard, GEER Blanche, HUGUES Everett, STRAUSS Anselm, *Boys in White: Student Culture in Medical School*, New Brunswick Transaction Publishers, 2004 [1961].

BERGER Peter, LUCKMANN Thomas, *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, Penguin Books, 1991 (première édition américaine 1966).

BESSIERE Céline, « Les "arrangements de famille". Équité et transmission d'une exploitation familiale viticole », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 4, n° 56, p. 69-89

BOURDIEU Pierre, « La transmission de l'héritage culturel », in *Le partage des bénéfices, expansion et inégalités en France*, DARRAS, Paris, Minit, 1966 p. 383-420.

BOURDIEU Pierre, « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°2, 1975, p. 67-93.

BOURDIEU Pierre, « Les trois états du capital culturel », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°30, nov. 1979, p. 3-6.

BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps*, Minit, 1989, Paris.

BOURDIEU Pierre, « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1993, vol. 100, 1, p. 32-36.

BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Ed. Minit, 1970.

BOZON Michel, « Mariage et mobilité sociale en France », *Revue européenne de démographie*, 2, 1991, p. 69-88.

CHAMBOREDON Jean-Claude, PREVOT Jean, « Le "métier d'enfant": Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle », *Revue française de sociologie*, vol. 14, n° 3, Juil-Sept. 1973, p. 295-335.

CHAMPAGNE Patrick, *L'Héritage refusé : la crise de la reproduction sociale de la paysannerie française 1950-2000*, Paris, Seuil, 2002.

CONNELL Robert W., « Political socialization in the American family: the evidence reexamined », *Public Opinion Quarterly*, vol.36, n°3, 1972, p.323-333

DARMON Muriel, « La socialisation, entre famille et école. Observation d'une classe de première année de maternelle. », *Sociétés et Représentations*, Fév. 2001, p. 517-538.

DARMON Muriel, *La socialisation*, Ed. Armand Colin, Paris, 2006.

DÉCHAUX Jean-Hugues, HERPIN Nicolas, « Entraide familiale, indépendance économique et sociabilité », *Économie et Statistique*, n° 373, 2004, p. 3-32 ;

DE SINGLY François, PASSERON Jean-Claude, « Différences dans la différence : socialisation de classe et socialisation sexuelle », *Revue Française de science politique*, 1984, vol. 34, 1, p. 48-78.

DE SINGLY François, *Sociologie de la famille contemporaine*, Paris, Armand Colin, Coll. « 128 », 2007.

DUBAR Claude, « Socialisation politique et identités partisans : pistes de recherche », in CRISPA-CURAPP, *L'identité politique*, PUF, 1994, p. 227-236.

DUBAR Claude, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991.

EASTON David, DENNIS Jack, *Children in the political system, origins of political legitimacy*, New York, Mc Graw-Hill, 1969.

EIDELIMAN Jean-Sébastien, GOJARD Séverine, « La vie quotidienne à domicile des personnes handicapées ou dépendantes : du 'besoin d'aide' aux arrangements pratiques' », *Retraite et société*, n° 53, janvier 2008, p. 90-111.

FINE Agnès (dir.), *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies*, Paris, MSH, 1998.

GOLLAC Michel, LAUHLÉ Pierre, « Les composantes de l'héritage sociale. Un capital économique et culturel à transmettre », *Économie et statistiques*, n° 199-200, 1987, p. 95-105

GOLLAC Sibylle, « Maisonnée et cause commune : une prise en charge familiale », in WEBER Florence, GOJARD Séverine, GRAMAIN Agnès (dir.) *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte, 2003, p. 274-311.

GOTMAN Anne, *Hériter*, Paris, PUF, 1988.

GUIMOND Serge, PALMER Douglas, « The political socialization of commerce and social science students: Epistemic authority and attitude change », *Journal of Applied Social Psychology*, 26, 1996, p. 1985-2013.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1950.

HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), Paris, Albin Michel, 1994.

- HUGUES Everett Cherrington, « The Making of a Physician », *Human Organization*, vol. 14, 1955, p. 21-25.
- IHL Olivier, « Socialisation et événements politiques », *Revue Française de Science Politique*, 52, 2-3, avril-juin 2002, p. 125-143.
- JENNINGS Kent, NIEMI Richard (eds), *The political character of adolescence : the influence of families and schools*, Princeton : Princeton University Press, 1974.
- JENNINGS Kent, NIEMI Richard, « The Transmission of Political values from Parent to Child », *American Political Science Review*, 62, 1, 1968, p. 169-184.
- LAGROYE Jacques, « Les processus de politisation », in LAGROYE Jacques (dir.), *La politisation*, Ed. Belin, Paris, 2003, p. 359-372
- LAGROYE Jacques, « On ne subit pas son rôle », *Politix*, 1997, v.10, n°38, p.7-17.
- LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais et recherches », 1998.
- LAHIRE Bernard, « De la théorie de l'habitus à une sociologie psychologique », in Lahire Bernard (dir.), *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu. Dettes et critiques*, Paris, La Découverte, 1999, p. 121-152.
- LAHIRE Bernard, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et de croyances », in BLÖSS Thierry (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001, p. 9-25.
- LAHIRE Bernard, *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
- LEBON Francis, « Les animateurs socioculturels et de loisirs : un groupe professionnel précaire », Communication au colloque international « Autour de Maurice Halbwachs », *Classes sociales, groupes sociaux et groupes professionnels*, 25 et 26 octobre 2007, Université de Reims Champagne-Ardenne.
- LEBON Francis, « Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs », *Éducation et Sociétés*, p. 135-152.
- LEBON Francis, *Une politique de l'enfance, du patronage au centre de loisirs*, L'Harmattan, coll. "Logiques sociales", 2005.
- LENOIR Rémi, *Généalogie de la morale familiale*, Paris, Seuil, 2003.
- MARTIAL Agnès, « Qui sont nos parents ? », *Informations Sociales*, n°131, 2006, p. 52-59.
- MAUGER Gérard, « Jeunesse : l'âge des classements. Essai de définition sociologique d'un âge de la vie », *Recherches et prévisions*, 40, juin 1995, p. 19-36.
- MAURER Sophie, « Ecole, famille et politique : Socialisations politiques et apprentissage de la citoyenneté. Bilan des recherches en science politique », *Dossier d'Étude de la CNAF*, N°15, décembre 2000.
- NORA Pierre, « L'ère de la commémoration », in NORA Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire, Les France*, Paris, Gallimard (coll. « Quarto » t.3.), 1992.
- MEAD George Herbert, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963 [1934].
- MUXEL-DOUAIRE Anne, « Chronique de deux héritages politiques et religieux », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 81, 1986.



- MUXEL Anne, « La mémoire familiale » in DE SINGLY François (dir.), *La famille : l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 1991, p. 250-261.
- MUXEL Anne, « 18-25 ans, l'âge des choix politiques », *Revue française de sociologie*, 1992, XXXIII, 2, p. 233-263.
- MUXEL Anne, *Individu et mémoire familiale*, Ed. Nathan, collection Essais et Recherches, 1996.
- MUXEL Anne, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.
- NEWCOMB Theodore M., KOENIG Kathrin E., FLACKS Richard, WARWICK Donald P., *Persistence and change: Bennington college and its students after twenty five years*, New-York: John Wiley and Sons, 1967.
- PATY Dominique, *12 collèges en France*, Paris, La Documentation française, 1980.
- PERCHERON Annick, *L'univers politique des enfants*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1974.
- PERCHERON Annick, SUBILEAU Françoise, « Mode de transmission des valeurs politiques et sociales : enquête sur des préadolescents français de 10 à 16 ans (suite) », *Revue Française de Science Politique*, 1974, Vol. 24, 2, p. 189-213.
- PERCHERON Annick (dir.), *Les 10-16 ans et la politique*, Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1978.
- PERCHERON Annick, « Préférences idéologiques et Morale quotidienne d'une génération à l'autre », *Revue Française de Science Politique*, 22, 2, 1982, p. 185-209.
- PERCHERON Annick, « L'école en porte à faux. Réalités et limites des pouvoirs de l'école dans la socialisation politique », *Pouvoirs*, 30, 1984, p. 15-28.
- PERCHERON Annick, « La socialisation politique. Défense et illustration », in GRAWITZ Madeleine et LECA Jean (dir.), *Traité de science politique*, tome 3, L'action politique, Paris: PUF, 1985, p. 165-236.
- PERCHERON Annick, « Le domestique et le politique. Types de familles, modèles d'éducation et transmission des systèmes de normes et d'attitudes entre parents et enfants », *Revue Française de Science Politique*, 5, vol. 35, octobre 1985, p. 840-891.
- PERCHERON Annick, *La socialisation politique*, Paris, Ed. Armand Colin, 1993.
- TERRAIL Jean-Pierre, « Transmissions intergénérationnelles », in Collectif, *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 2004, p.280-282.
- TOURNIER Vincent, « École publique, école privée : le clivage oublié. Le rôle des facteurs politiques et religieux dans le choix de l'école et les effets du contexte scolaire sur la socialisation politique des lycéens français », *Revue française de science politique*, 1997, Vol. 47, 5, p. 560 – 588.
- TOURNIER Vincent, 1997, *La politique en héritage ? Socialisation, famille et politique : bilan critique et analyse empirique*, Thèse Science Politique, IEP Grenoble.
- WEBER Florence, « Pour penser la parenté contemporaine. Maisonnée et parentèle, des outils de l'anthropologie », in Danielle Debordeaux et Strobel Pierre, *Les solidarités familiales en question. Entraide et transmission*, Paris, LGDJ, coll. « Droit et Société », 2002, p. 73-106.
- WEBER Florence, GOJARD Séverine, GRAMAIN Agnès (dir.) *Charges de famille. Dépendance et parenté dans la France contemporaine*, Paris, La Découverte, 2003.

WEBER Florence, *Le sang, le nom, le quotidien. Une sociologie de la parenté pratique*, Éditions Aux lieux d'être, Paris, 2005

ZARCA Bernard, « Le sens social des enfants », *Sociétés contemporaines*, 36, 1999, p. 67-105.

### ***Conversions/reconversions, engagements religieux et utopies communautaires***

AUTREMENT, Dossier spécial « Avec nos sabots... La campagne rêvée et convoitée. », n°14, 1978, p. 66

AGRIKOLIANSKY Eric, « Du tiers-mondisme à l'altermondialisme. Genèse(s) d'une nouvelle cause », dans Eric AGRICOLIANSKY, Olivier FILLIEULE et Nona MAYER (dir.), *L'altermondialisme en France. La longue histoire d'une nouvelle cause*, Paris, Flammarion, 2005, pp. 43-73.

BARRAU Gregory, *Le Mai 68 des catholiques*, Paris, Editions de l'Atelier, 1998.

BÉRAUD Céline, *Prêtres, diacres, laïcs. Révolution silencieuse dans le catholicisme français*, Paris, PUF, 2007.

BERLIVET Luc, SAWICKI Frédéric, « La foi dans l'engagement. Les militants syndicalistes CFTC de Bretagne dans l'après-guerre », *Politix*, 27, 1994, p. 111-142.

BLOCH Ernst, *Le Principe Espérance*, 3 vol., Paris, Gallimard, 1976.

BOLTANSKI Luc, BOURDIEU Pierre, DE ST MARTIN Monique, « Les stratégies de reconversion », *Informations sur les sciences sociales*, 1973, 12 (5), p. 61-113.

BOURDIEU Pierre, « Genèse et structure du champ religieux », *Revue française de sociologie*, 12 (3), 1971, p. 295-334.

BOURDIEU Pierre, « Une interprétation de la théorie de la religion selon Max Weber », *Archives européennes de la sociologie*, tome 12, 1971, p. 3-21.

BOURDIEU Pierre, « Remarques provisoire sur la perception sociale du corps », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n°14, 1977, p. 51-54.

CHAPERON Sylvie, « Le Mouvement Jeunes Femmes, 1946-1970. De l'Évangile au féminisme », in *Femmes protestantes*, 19e-20e s., n°146/1, *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français*, 2000, p. 153-184.

CHARLES Frédéric, *Une génération défroquée*, Paris, Cerf, 1986.

CHAUCHAT Hélène, *La Voie communautaire. Enquête réalisée en France en 1975*, Paris, Ed de la Sorbonne, 1980.

CHOLVY Gérard, CHEROUTRE Marie-Thérèse (dir.), *Le Scoutisme*, Paris, Editions du Cerf, 1994.

COLLOVALD Annie, NEVEU Eric, « Le néo-polar, du gauchisme politique au gauchisme littéraire », *Sociétés et Représentations*, 11, fév. 2001, p. 77-93.

COLLOVALD Annie, NEVEU Eric, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris, BPI-Centre Pompidou, 2004.

CORNUAULT Fanny, *La France des sectes*, Tchou, Paris, 1978

- DESROCHES Henri, *Sociologie de l'espérance*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1973.
- DOMINIQUE Julia, « La crise des vocations », *Études*, février 1967, p. 238-251.
- DONEGANI Jean-Marie, « De MPF en PSU, un mouvement entre en socialisme », *Autrement*, 8, 1977, p. 116-125.
- DONEGANI Jean-Marie, « Itinéraire politique et cheminement religieux, L'exemple de catholiques militant au Parti socialiste », *Revue Française de Science Politique*, 29 (4-5), Août-octobre 1979, p. 693-738.
- DONEGANI Jean-Marie, *La Liberté de choisir. Pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*, Paris, Presses de la FNSP, 1993.
- DUBOIS Vincent, « Du militantisme à la gestion culturelle. L'institutionnalisation de l'action culturelle dans une ville de banlieue (Bron, 1970-1990) », in TISSOT Sylvie, GAUBERT Christophe, LECHIEN Marie-Hélène (dir.), *Reconversions militantes*, Pulim, 2006, p. 107-120.
- DUBOIS Vincent, *La Politique culturelle : genèse d'une catégorie d'intervention publique*, Paris, Belin, 1999.
- DULONG Renaud, « Christian Militants in the French Left », in. Suzanne Berger (dir.), *Religion in West European Politics*, Londres, Totowa, Frank, 1982.
- DURKHEIM Emile, *Les formes de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1968 [1912].
- FESTINGER Léon, RIECKEN Hank, SCHACHTER Stanley, *L'échec d'une prophétie*, PUF, 1993 (1ère édition, 1956, University of Minnesota).
- FOSSÉ Claude, MAUGER Gérard, *La vie buissonnière. Marginalité petite-bourgeoise et marginalité populaire*, Paris, Maspero (coll. « Malgré tout »), 1977.
- FOUILLOUX Etienne, « Des chrétiens dans le mouvement du printemps 1968 ? », in MOURIAUX René, PERCHERON Annick, PROST Antoine, TARTAKOWSKY Danielle (dir.), *1968. Exploration du Mai français, t.2 Acteurs*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 247-268.
- FRETEL Julien, « Quand les catholiques vont au parti. De la constitution d'une illusio paradoxale et du passage à l'acte chez les « militants » de l'UDF », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2004/5, 155, p. 76-89.
- FRETEL Julien, *Militants catholiques en politique. La nouvelle UDF*, Thèse pour le doctorat de science politique, Université Paris 1, 2004.
- GAUBERT Christophe, LECHIEN Marie-Hélène, TISSOT Sylvie (dir.), *Reconversions militantes*, Pulim, 2006.
- GOBILLE Boris, « L'arme et le livre. Trajectoire politique, sociale et littéraire d'Olivier Rolin », Mémoire de DEA de Sciences Sociales, ENS / EHESS, 1995.
- GOBILLE Boris, « La parabole du Fils Retrouvé. Remarques sur le "deuil de 68" et "la génération 68" », *Mots – les langages du politique*, n°54, mars 1998, p.27-42.
- GOODWIN Jeff, « The libidinal constitution of a high-risk social movement : affectual ties and solidarity in the Huk rebellion, 1946 to 1954 », *American Sociological Review*, Vol. 62, 1, février 1997, p. 53-69.

GRIGNON Claude, « Sur les relations entre les transformations du champ religieux et les transformations de l'espace politique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 16, 1977, p. 3-34.

HERVIEU-LÉGER Danièle, HERVIEU Bertrand, *Des communautés pour les temps difficiles. Néo-ruraux ou nouveaux moines*, Paris, Centurion, 1983.

HERVIEU-LÉGER Danièle, *Le pèlerin et le converti, la religion en mouvement*, Champ Flammarion, Paris, 1999.

HERVIEU-LÉGER Danielle, *De la mission à la protestation. L'évolution des étudiants chrétiens en France (1965-1970)*, Paris, Cerf, 1973.

ION Jacques, « Sciences sociales et éducation populaire : un vieux concubinage ? », in POUJOL Geneviève (dir.), *L'Éducation populaire au tournant des années soixante. État, mouvement, sciences sociales, Peuple et culture*, Document de l'INJEP, n° 10, 1993, p. 127-133.

KALINOWSKI Isabelle, « Max Weber et la sociologie de l'art : l'œuvre stéréotype », *Regards sociologiques*, 33-34, 2007.

KALINOWSKI Isabelle, *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*, Marseille, Agone, 2005.

KRIEDEL Annie, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991.

LACROIX Bernard, « Le discours communautaire », *Revue française de science politique*, Année 1974, Volume 24, Numéro 3, p. 526 – 558

LACROIX Bernard, *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981.

LAMBERT Benoit, MATONTI Frédérique (coord.), *Sociétés et Représentations*, n°11, « Artistes / Politiques », Paris, février 2001.

LANEYRIE Philippe, *Les scouts de France*, Paris, Éditions du Cerf, 1985.

LÉGER Danièle et HERVIEU Bertrand, *Le retour à la terre. Au fond de la forêt...l'Etat*, Paris, Ed. du Seuil, 1979.

LÉGER Danièle, « Les utopies du "retour" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, Volume 29, 1, p. 45 – 63.

LÉGER Danièle, *Les utopies du retour*, Paris, Ed. du Seuil, 1979.

LÖWY Michaël, *Rédemption et utopie*, Paris, PUF, 1988.

MAUGER Gérard, POLIAK Claude, « Choix politiques et choix de recherches. Essai d'auto-socio-analyse (1973-1984) », *Cahiers « Jeunesses et Sociétés »*, N° 3-4-5, février 1985, p. 27-121.

MAUGER Gérard, « Communautés », in Antoine ARTOUS, Didier EPSZTAJN et Patrick SILBERSTEIN (dir.), *La France des années 1968*, Paris, Editions Syllepse, 2008, p. 236-242.

MARIOT Nicolas, « Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules », *Revue Française de Science Politique*, Vol.51, n°5, 2001, p. 707-738.

MICHELAT Guy, SIMON Michel, *Classe, religion et comportement politique*, Paris, Presses de la FNSP et Editions sociales, 1977.

MORBOIS Catherine, *Frères du monde. Recherche sur l'itinéraire d'une revue chrétienne contemporaine*, Lyon, collection du Centre d'histoire du catholicisme, 1973.

MUEL-DREYFUS Francine, *Le métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900, les éducateurs spécialisés de 1968*, Paris, Ed. de Minuit, 1983.

OLLION Etienne, « De l'hérésie religieuse à la manipulation mentale. Les oppositions aux sectes en France (1974-1983) », Mémoire de Master de Science Politique sous la dir. de Michel Offerlé, Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne, 2007.

PAGIS Julie, « La politisation d'engagements religieux. Retour sur une matrice de l'engagement en Mai 68 », *Revue française de science politique*, à paraître en 2009.

PELLETIER Denis (coord.), « Utopie missionnaire, militantisme catholique », *Le Mouvement social*, n°177, décembre 1996, p. 3-106.

PELLETIER Denis, *La crise catholique, Religion, société, politique en France, 1965-1978*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2002.

PORTELLI, Hugues, « Les militants d'origine chrétienne », *Esprit*, n°4-5, avril-mai 1977.

POULAT Émile, « Un moment décisif. La guerre d'Algérie et son impact », *Une Église ébranlée: changement et continuité, de Pie XII à Jean-Paul II*, Paris, Casterman, p. 92-115.

REICH Wilhelm, *La lutte sexuelle de la jeunesse*, Paris, Maspero, 1972.

ROUSSEAU André, « Les classes moyennes et l'aggiornamento de l'Église », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 44-45, novembre 1982, p. 55-68.

ROUSSEAU Sabine, « Des chrétiens français face à la guerre du Viêt-nam (1966) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 47, juillet-septembre 1995, p. 176-190.

ROUSSEAU Sabine, « Christianisme français et engagement politique à travers les guerres d'Indochine et du Viêt-nam », *Chrétiens et sociétés, XVI-XX siècle*, 7, 2000, p. 71-94.

ROUSSEAU Sabine, *La colombe et le napalm. Des chrétiens français contre les guerres d'Indochine et du Vietnam (1945-1975)*, Paris, CNRS Edition, 2002.

SAEZ Guy, CLAUDE Jean-François, « De l'éducateur-chercheur à l'animateur sociologue. Science de la formation et formation à la science à Peuple et Culture », *R.I.A.C.-I.R.C.D.*, vol. 45, n° 5, 1981, p. 105 à 114.

SÉGUY Jean, « La Socialisation utopique aux valeurs », *Archives des sciences sociales des religions*, 1980, Vol.50, 1, p. 7 - 21

SÉGUY Jean, « Les sociétés imaginées : monachisme et utopie », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 1971, 26 (2), p. 328-354.

SERRY Hervé, « Église catholique, autorité ecclésiale et politique dans les années 1960 », in DAMAMME Dominique, Gobille Boris, MATONTI Frédérique, PUDAL Bernard (dir.), *Mai-Juin 68*, Ed. de l'Atelier, Paris, 2008, p. 47-61.

SIMÉANT Johanna, « Socialisation catholique et biens de salut dans quatre ONG humanitaires françaises », *Le Mouvement social*, n° 227, avril-juin 2009, p. 101-122.

SPIRE Alexis, *Identités communistes juives en France après la Seconde guerre mondiale*, Maîtrise d'histoire, Paris X, 1995.

SUAREZ Hugo José, « Un mystique de la politique. Note de recherche : Sur l'engagement de prêtres-ouvriers dans la guérilla révolutionnaire en Bolivie », *Actes de la Recherche en Science Sociale*, 2004/5, 155, p. 91-100.

SUAUD Charles et VIET-DEPAULE Nathalie, *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve 1944-1969*, Ed. Karthala, Paris, 2004.

SUAUD Charles, « Contribution à une sociologie de la vocation : destin religieux et projet scolaire », *Revue Française de Sociologie*, 15(1), janv-mars 1974, p. 75-111.

SUAUD Charles, « L'imposition de la vocation sacerdotale », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 3, mai 1975, p.2-17.

SUAUD Charles, *La vocation : conversion et reconversion des prêtres ruraux*, Minuit, Paris, 1978.

TIRYAKIAN Edward A., « Collective effervescence, social change and charisma: Durkheim, Weber and 1989 », *International sociology*, vol. 10, N° 3, 1995, p. 269-281.

TRAÏNI Christophe, *Émotions, paradoxes pragmatiques et valeurs sociales. Les ressorts de l'engagement*, Habilitation à diriger des recherches, soutenue à Paris-1 sous la direction de Simeant Johanna, 2007.

VERNETTE Jean, MONCELON Claire, *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui : religions, églises, sectes, nouveaux mouvements religieux, mouvements spiritualistes*, PUF, Paris, 1995

VOISIN Michel, « Communautés utopiques et structures sociales : le cas de la Belgique francophone », *Revue Française de Science Politique*, Vol. 18, 2, avril-juin 1977, p. 271-300.

WEBER Max, *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, 1996 [textes de 1915 et 1920].

WILLEMEZ Laurent, « Perseverare diabolicum : l'engagement militant à l'épreuve du vieillissement social », *Lien social et politiques-RIAC*, 51, 2004, p. 71-82.

### *École et pédagogies alternatives*

AGOSTINI Patricia, BONNARD Michel, CHNEIWEISS Bernard, DAYOT Liliane, GALLICE Laurent, *Vitruve-blouse*, Ed. Syros, Paris, 1986.

BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger, *L'école capitaliste en France*, Paris, Ed. Maspéro, 1971.

BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger, *L'école primaire divisée*, Paris, Ed. Maspéro, 1975.

BAUDELLOT Christian, ESTABLET Roger, *Allez les filles ! Une révolution silencieuse*, Paris, Seuil, 1992.

BAUDELLOT Christian, LECLERCQ François (dir.), *Les effets de l'éducation*, Rapport à l'intention du PIREF, Paris, La Documentation Française, 2005

BOURDIEU Pierre, PASSERON Jean-Claude, *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Ed. de Minuit, 1964.

BEAUD Stéphane, *80% au bac...et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, Ed. la découverte, coll. « textes à l'appui, 2002.

COLLECTIF, *En sortant de l'école...Un projet réalisé par des enfants de la rue Vitruve*, livre collectif, Ed. Casterman, 1976.

CRESAS, *Naissance d'une pédagogie interactive*, Paris, ESF éditeurs/INRP, 1991.

ÉQUIPE ENSEIGNANTE DE VITRUEVE, « Une école différente », *Interéducation*, 31, mars 1973.

- ÉQUIPE ENSEIGNANTE DE VITRUVÉ, « Vitruve, une école perpendiculaire », *Autrement*, n°13 : « Alors, on n'a pas école aujourd'hui ? », 1978, p. 204-212.
- FOUCAMBERT Jean, « L'école, ou la vie entre parenthèses », *Autrement*, n°10, 1977, p. 136-143
- FREINET Elise, *Naissance d'une pédagogie populaire*, Paris, Maspero, 1968, rééd. 1974.
- GEAY Bertrand, *Profession : instituteurs. Histoire politique et action syndicale*, Seuil, 1999
- ILLITCH Ivan, *Deschooling Society*, New York, Harper and Row, 1971, traduit aux éditions du Seuil en 1971 sous le titre *Une société sans école*.
- LE GARREC Evelyne, « Vitruve et ses enfants « producteurs » », *Autrement*, n° 10, septembre 1977.
- LETHIERRY Henri, *Education nouvelle: quelle histoire ! Un mouvement en mouvement : le GFEN après Wallon*, Ed. Subervie, Rodez, 1986.
- Lettre à une maîtresse d'école*, collectif d'anciens élèves de l'école de Barbiana, Editions Mercure de France, 1967.
- LODI Mario, *L'enfance en liberté*, Paris, Gallimard, 1971.
- MASSON Philippe, « La fabrication des héritiers », *Revue française de Sociologie*, (42-3), 2001, p. 477-507.
- MASSON Philippe, « Premières réceptions et diffusion des *Héritiers*. 1964-1973. », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2005, n°13, p. 69-98.
- NEILL Alexander Sutherland, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspero, 1970, rééd. 1973.
- Pour ou contre Summerhill*, Livre collectif, Paris, Payot, 1972.
- PAIN Jacques, OURY Fernand, *Chronique de l'école-caserne*, Paris, Maspero, 1971.
- POUPEAU Franck, VANHEE Olivier, « L'École émancipée », *Revue Agone*, n°29-30, 2003, p. 135-144.
- PROST Antoine, *Education, société et politiques. Une histoire de l'enseignement de 1945 à nos jours*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1992.
- PROST Antoine, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation*, Tome IV, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1981.
- RIGLET Marc, « L'école et la révolution : aspects du discours révolutionnaire sur l'école pendant l'entre-deux-guerres », *Revue Française de Science Politique*, 1978, vol. 28, n° 3, p. 488-507.
- ROGERS Carl, *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 2005 [en 1961].
- SADOUN Katia, SCHMIDT Valérie, SCHULZ Eberhard, *Les boutiques d'enfants à Berlin*, Paris, Maspero, 1972.
- SCHMID Jacob Robert, *Le maître camarade et la pédagogie libertaire*, Paris, Maspero, 1973.
- SKIDELSKY Robert, *Le mouvement des écoles nouvelles anglaises*, Paris, Maspero, 1972.
- TERRAIL Jean-Pierre, « La sociologie des interactions famille/école », *Sociétés Contemporaines*, n°25, 1997, p. 67-83.
- TERRAIL Jean-Pierre, *De l'inégalité scolaire*, Paris, La Dispute, 2002.

VANHEE Olivier, « L'École émancipée », Mémoire de maîtrise pour l'IEP de Paris, 2001.

VASQUEZ Aida, OURY Fernand, *De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle*, Paris, Maspero, 1971.

VASQUEZ Aida, OURY Fernand, *Pour une pédagogie institutionnelle*, Paris, Maspero, 1967, rééd. 1972.





## **Annexes**

---

### ***A - Questionnaires d'enquête***

Dans cette première partie des annexes sont présentés les deux questionnaires qui ont été envoyés par la poste – avec une enveloppe T jointe – aux enquêtés des deux générations familiales : « Questionnaire-Parents » et « Questionnaire-Enfant ». Sont ici intégrés les questionnaires envoyés aux anciens élèves de l'école Vitruve et à leurs parents : seul le nom de l'école a été modifié dans les envois aux enquêtés de l'école Ange-Guépin.

## Questionnaire "Parents" : « Mai 68 en héritage »

Cette enquête s'inscrit dans le cadre d'une **recherche universitaire** de doctorat de sociologie politique, portant sur « **L'héritage de Mai 68 dans le cadre de la famille** ». Elle concerne l'ensemble des familles dont l'un des parents (au moins) a participé aux événements de Mai 68 et/ou des années suivantes, qui ont scolarisé l'un - au moins - de leurs enfants dans une école primaire "différente". Deux écoles sont retenues dans cette enquête: l'école Vitruve à Paris, et l'école Ange-Guépin à Nantes. Il s'agit **d'appréhender le plus précisément possible les modalités de participation aux événements de 68 et les modalités de transmission, au sein de la famille d'un "héritage" de 68.**

Le succès de cette entreprise dépend du nombre d'entre vous qui accepteront de répondre au questionnaire (Qu'ils aient participé ou non aux événements de Mai-Juin 68). Les données ne seront analysables de manière satisfaisante que dans la mesure où au moins un parent et un enfant auront répondu par famille.

La recherche de doctorat qui motive cette enquête par questionnaire a une double dimension : statistique et historique. Il vous est suggéré de mentionner votre nom afin d'enrichir la partie historique de la recherche. Mais les informations issues de cette enquête par questionnaire seront traitées de **manière anonyme** pour effectuer la partie statistique de l'enquête.

**Je vous serais très reconnaissante de me réexpédier le questionnaire après l'avoir rempli, grâce à l'enveloppe T ci-jointe.**

Je vous remercie très sincèrement de votre participation.  
Bien cordialement,

**Julie Pagis** ([Julie.Pagis@ens.fr](mailto:Julie.Pagis@ens.fr)), 48 Bd Jourdan 75 014 Paris.  
06 30 90 50 04 / 01 43 13 62 03 (demander Julie Pagis).

[ \_ \_ \_ \_ \_ ]

## I – QUESTIONS D'ORDRE GÉNÉRAL

- 1) **Quel est votre sexe** : 1.  M, 2.  F
- 2) **Quelle est votre année et votre lieu de naissance** : \_\_\_\_ , département : \_\_\_\_
- 3) **Quelle est votre situation de famille** :  
 en couple non marié(e),  célibataire,  veuf(ve),  marié(e),  divorcé(e)
- 4) **Où vivez-vous (lieu + département) ?** \_\_\_\_\_
- 5) **Quelle est votre occupation actuelle ?**  
 Travail à temps complet  Retraité, retiré des affaires  
 Travail à temps partiel  Femme au foyer  
 Chômeur  Autre actif : \_\_\_\_\_
- 6) **Quelle est votre profession** (quelle était si vous êtes retraité(e) ?) Précisez le plus possible (par ex. : « instituteur dans une école primaire », au lieu de simplement « enseignant ») \_\_\_\_\_
- 7) **Quelle est la profession de votre conjoint** (si vous en avez un et s'il ne répond pas au questionnaire de son côté) : \_\_\_\_\_
- 8) **Dans quel secteur d'activité travaillez-vous ?**  
 Secteur public  
 Secteur privé  
 Secteur associatif  
 Indépendant/profession libérale  
 Autre, précisez SVP: \_\_\_\_\_
- 9) **Quel est le diplôme le plus élevé que vous ayez obtenu?** (précisez la discipline) \_\_\_\_\_
- 10) **Quel est le diplôme le plus élevé que votre conjoint actuel ait obtenu ?** \_\_\_\_\_
- 11) **Diplôme le plus élevé et profession de votre père, de votre mère et de vos grands-parents :**

	Diplôme	Profession
1. Votre mère		
2. Votre père		
3. Votre grand père paternel		
4. Votre grand-père maternel		

**12) Quelles sont vos conditions de logement ?**

- 1. Locataire d'une habitation à loyer modéré (HLM)
- 2. Locataire d'un autre type d'appartement
- 3. Locataire d'une maison individuelle
- 4. Bénéficiaire d'un logement de fonction
- 5. Propriétaire de l'appartement que vous habitez
- 6. Propriétaire d'une maison individuelle où vous vivez
- 7. Autre situation (foyer, hôtel, caravane etc...)

**13) Avez-vous une résidence secondaire ?**  1.Oui,  2.Non

**14) Pouvez-vous indiquer approximativement dans quelle tranche se situent les revenus annuels net de votre ménage :**

- 1.  moins de 15 000 euros    4.  40 à 45 000 euros    7.  80 à 120 000 euros
- 2.  15 à 30 000 euros    5.  45 à 50 000 euros    8.  120 à 200 000 euros
- 3.  30 à 40 000 euros    6.  50 à 80 000 euros    9.  Plus de 200 000 euros

**15) Aujourd'hui, diriez-vous que par rapport à la religion, vous avez :**

- 1. Une pratique religieuse régulière (au moins une fois par mois)
- 2. Une pratique religieuse occasionnelle (hors mariages, baptêmes...)
- 3. Pas de pratique, mais un sentiment d'appartenance à une religion
- 4. Ni pratique ni sentiment d'appartenance
- 5. Un rejet de la religion

**16) Pouvez-vous me dire quelle est votre religion si vous en avez une ?**

\_\_\_\_\_

**17) Êtes-vous baptisé(e) ?**  1.Oui,  2.Non

**18) Vos parents étaient-ils croyants ?**

- Père :  1.Oui,  2.Non (Si oui, quelle était sa religion : \_\_\_\_\_)
- Mère :  1.Oui,  2.Non (Si oui, quelle était sa religion : \_\_\_\_\_)

**19) Vos parents étaient-ils pratiquants ?**  1.Oui,  2.Non

**20) Vos parents étaient-ils d'origine juive ?**

- Père** :  1.Oui,  2.Non; **Mère** :  1.Oui,  2.Non

**21) Diriez-vous que vos parents sont (ou étaient) plutôt de gauche, plutôt de droite, ou ni de gauche ni de droite ?**

	Plutôt de gauche	Plutôt de droite	Ni de gauche ni de droite
1. Votre père			
2. Votre mère			

**22) Existe-t-il une tradition politique dans votre famille ?**  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_

**23) L'un de vos parents a-t-il participé à la résistance ?**  1.Oui,  2.Non

**24) A quel âge êtes-vous parti de chez vos parents ?** \_\_\_\_ ans

**25) Selon vous, quels sont les 3 faits ou événements qui ont le plus marqué l'histoire du 20<sup>ème</sup> siècle ?**

- 1) \_\_\_\_\_
- 2) \_\_\_\_\_
- 3) \_\_\_\_\_

**II – VOTRE TRAJECTOIRE SOCIO-PROFESSIONNELLE ET MILITANTE**

**26) Pouvez-vous consigner votre parcours scolaire dans le tableau suivant à partir de l'école primaire (jusqu'au niveau bac) :**

Années	Etudes suivies	Nom de l'établissement	Résultats scolaires (très bons, bons, moyens, mauvais)
	Ec. primaire		

**27) Avez-vous participé, enfant et/ou adolescent à des camps de scoutisme?**

- 1.Oui, tous les ans,  2.Oui, quelques fois,  3.Non, jamais

**28) Avez-vous fait l'expérience de l'internat ?**  1.Oui,  2.Non

29) Si vous avez suivi des études supérieures, pouvez-vous consigner dans le tableau suivant votre parcours scolaire dans le supérieur:

Années	Etudes suivies (+ disciplines)	Nom de l'établissement et de	Diplômes obtenus

30) Dans les années qui ont précédé 1968, étiez-vous un élève (étudiant) insolent, rebelle ?  1.Oui, très insolent,  2.Assez insolent,  3.Non

31) Quelle était votre discipline préférée ? \_\_\_\_\_

32) Vous ennuyez-vous en classe à cette époque (juste avant 68) ?  1.Oui,  2.Non

33) Dans les années qui précèdent 1968, les cours vous semblaient-ils :  
 1. Très satisfaisants  
 2. Satisfaisants  
 3. Peu satisfaisant  
 4. Très peu satisfaisants

34) La sexualité était-elle un sujet tabou dans votre famille ?  1.Oui,  2.Non

35) Avez-vous souffert de l'état des mœurs avant-68 ?  1.Oui,  2.Non  
 → Si oui, donnez un exemple précis : \_\_\_\_\_

36) Avez-vous été membre d'un syndicat étudiant pendant vos études ?  1.Oui,  2.Non, Si oui, lequel ? \_\_\_\_\_

37) Avez-vous le sentiment d'avoir arrêté trop tôt votre scolarité / vos études ?  1.Oui,  2.Non

38) Dans l'ensemble, avez-vous le sentiment que l'école (ou vos études)...  
 1. Vous a donné une chance dans votre vie  
 2. Vous a aidé(e) à réussir  
 3. Ne vous a pas apporté grand chose  
 4. Vous a gêné(e) plus qu'autre chose

39) Vous est-il déjà arrivé que l'on se moque de vous, que l'on vous traite de façon injuste ou que l'on vous refuse un droit à cause ... (Plusieurs réponses possibles.)

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> 1.De votre poids, de votre taille | <input type="checkbox"/> 6.Des caractéristiques de vos parents.   |
| <input type="checkbox"/> 2.De votre tenue vestimentaire    | <input type="checkbox"/> 7.De vos opinions politiques, syndicales |
| <input type="checkbox"/> 3.Du lieu où vous vivez           | <input type="checkbox"/> 8.De votre origine sociale               |
| <input type="checkbox"/> 4.De votre nom ou votre prénom.   | <input type="checkbox"/> 9. Autre : _____                         |
| <input type="checkbox"/> 5.De votre situation de famille   | <input type="checkbox"/> 10.Non                                   |

40) Vous avez ressenti cela :

- 1.Une seule fois,  2.Plusieurs fois,  3.Par périodes,  4.Continuellement

41) Parmi ces attitudes, y en a-t-il qui vous ont fait de la peine ou qui vous ont blessé(e) ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, laquelle vous a fait le plus de peine ? \_\_\_\_\_

42) Quel âge aviez-vous ? (à peu près) : \_\_\_\_\_

43) Au delà de ces circonstances particulières, sur l'ensemble de votre vie, quel(s) type(s) de conséquences ont eu pour vous ces attitudes ?

1. Vous avez renoncé à un projet  
 2. Vous avez trouvé de l'énergie supplémentaire pour réussir mieux  
 3. Vous vous êtes rapproché(e) d'autres personnes  
 4. Vous vous êtes éloigné(e) de certaines personnes  
 5. Vous vous êtes replié(e) sur vous-même  
 6. Cela vous a poussé à militer  
 7. Autre conséquence : \_\_\_\_\_

44) Etiez-vous militant avant 1968 ?  1.Oui,  2.Non ; Si oui, pouvez-vous consigner votre « parcours militant » avant 68 dans ce tableau :

Début/fin de l'en	Structure militante (organisati	Responsabilités (simple adhérent,

45) Quelles sont les personnes (citez-en trois) qui ont été très ou assez importantes dans la formation de vos choix politiques (qu'elles fassent partie de votre famille, vos amis, groupe des pairs, autres adultes ou éducateurs, hommes politiques, etc.):

- 1) \_\_\_\_\_  
 2) \_\_\_\_\_  
 3) \_\_\_\_\_

46) Quelques mois avant Mai 68, vous attendiez-vous à un tel mouvement ?

1. Oui, ça paraissait évident que de tels événements aient lieu  
 2. Je sentais venir quelque chose mais j'ai été surpris par son ampleur  
 3. Non, je ne l'ai pas du tout senti venir

47) Ressentiez-vous, avant les événements, de l'inquiétude par rapport aux débouchés de vos études universitaires ?  1.Oui,  2.Un peu,  3.Non

*Les « événements de Mai »*

48) Avez-vous participé aux événements de Mai-juin 68 ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, vous y avez participé de manière:

1. Très active (participation à "plein-temps")  
 2. Active ( participation quotidienne intense )  
 3. Peu active ( participation épisodique)  
 4. Passive (vous étiez là en tant que spectateur)

49) Dans quelle(s) ville(s) y avez-vous participé ? \_\_\_\_\_

50) Etiez-vous syndiqué à cette époque ?  1.Oui,  2.Non;

→ Si oui, dans quel syndicat ? \_\_\_\_\_

51) Etiez-vous membre d'un parti politique ou d'un groupe/organisation politique ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, le(s)quel(s) ? \_\_\_\_\_

52) Si oui, aviez-vous certaines responsabilités au sein de cette organisation politique ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

53) Si non, de quel(s) groupe/organisation vous sentiez-vous le plus proche ? \_\_\_\_\_

*Lors des évènements de 68 :*

54) Vous êtes descendu dans la rue :

1. A quasiment toutes les manifestations  3. A certaines  
 2. A la plupart  4. A aucune

55) Vous avez participé à des AG :

1. Très régulièrement  3. A certaines  
 2. Régulièrement  4. A aucune

→ Précisez à quels types d'AG vous avez participé : \_\_\_\_\_

56) Avez-vous participé aux activités suivantes :

	Oui	Non
1. Rédaction de tracts ou d'affiches	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Collage d'affiches	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Élaboration (ou projection) de cocktail molotov	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Écriture de slogans sur les murs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Affrontements avec les forces de l'ordre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
6. Occupation de lieux: → Université ou lycées	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
→ Odéon	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
→ Usines (Lesquelles ? _____ )	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
7. Commissions paritaires (étudiants-enseignants)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
8. Aller aux portes des usines	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
9. Vendu des journaux (Si Oui, le(s)quel(s) ? _____)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
10. Réunions politiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres activités ? _____		

57) Vous situiez-vous, lors des évènements de 68 plutôt du côté :

1. Parti communiste  5. UNEF  
 2. UEC  6. Maoïste  
 3. PSU  7. Mouvement autogestionnaire, anarchiste  
 4. Trotskiste  8. Autre : \_\_\_\_\_

58) Quels journaux lisiez-vous à l'époque ? \_\_\_\_\_

59) Avez-vous lu les auteurs et écrits suivants à cette époque et dans les années suivantes ?

	Oui, des livres entiers	Quelques textes	Non
Marx	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Trotsky	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Mao	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Libres enfants de Summerhill	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autres : _____			

60) Au commencement des événements de mai 68 :

- 1. Vous aviez des attentes particulières qui vous ont poussé(e) à participer
- 2. Vous vous êtes reconnu dans le mouvement sans avoir d'attentes formulées
- 3. Vous y avez participé parce que c'était « marrant » ou par imitation
- 4. Autre : \_\_\_\_\_

61) Si vous aviez des attentes particulières, concernaient-elles :

	Oui	Non
1. L'amélioration du système d'enseignement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. L'évolution des mœurs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Un désir de changement politique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Le désir de changer la condition salariale	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Le désir de faire la révolution	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
6. Autres (précisez): _____		

62) Au cours des événements, avez-vous eu le sentiment de :

- 1. Participer à des événements éphémères sans grande importance
- 2. Vivre un moment d'Histoire
- 3. Vous faire plaisir à « faire la révolution » mais sans trop y croire
- 4. Faire la révolution
- 5. Autre : \_\_\_\_\_

63) Sur le plan politique, à quel endroit de cette échelle vous situiez-vous à l'époque ?

Gauche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Droite      Sans réponse [0]

64) Pendant les événements et les mois qui ont suivi, avez-vous conservé des activités non-militantes ?  1.Oui,  2.Un peu,  3.Non

→ Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

65) A cette époque, vous pensiez-vous "révolutionnaire" ?  1.Oui,  2.Non

66) Quelle a été l'expérience qui vous a le plus frappé au cours de ces événements de Mai 68 ? \_\_\_\_\_

67) Avez-vous retrouvé, depuis 68, l'ambiance et les sentiments que vous avez pu ressentir sur le coup?  1.Oui,  2.en partie,  3.Non jamais

→ Si oui, à quelle(s) occasion(s) ? \_\_\_\_\_

68) Pour vous, de quoi le mouvement de Mai 68 était-il porteur ? \_\_\_\_\_

69) Comment vos parents ont-ils réagi à votre participation aux événements ?

- 1. Ils ont accepté sans heurts votre participation aux événements
- 2. Ils n'approuvaient pas, mais le dialogue restait possible
- 3. Vous êtes entré en conflit avec eux
- 4. Autre: \_\_\_\_\_

70) Les personnes militantes que vous fréquentez à l'époque étaient-elles :

- 1. Majoritairement des « étudiants fils de bourgeois »
- 2. Majoritairement des étudiants mais d'origine sociales diverses
- 3. Il y avait de tout : étudiants, employés, ouvriers, etc...
- 4. Autre : \_\_\_\_\_

### *Parcours professionnel*

71) Pouvez-vous consigner votre parcours professionnel dans le tableau ci-dessous (y compris "petits boulots" et périodes de chômage):

Années	Profession	Dans quelle structure ?	Lieu

72) Les événements de 68 (et des années suivantes) ont-ils eu un impact sur votre trajectoire professionnelle :  1.Oui,  2.un léger impact,  3.Non;

→ Si oui : en quoi consiste cet impact ? \_\_\_\_\_

73) Quels projets professionnels aviez-vous avant 68 ? \_\_\_\_\_

74) Les avez-vous finalement réalisés ?  1.Oui,  2.En partie,  3.Non

75) Si non, est-ce dû aux évènements de mai 68 :  1.Oui,  2.En partie,  3.Non

*L''après-Mai''*

76) Avez-vous eu le sentiment d'avoir à renoncer à des idées que vous proclamiez en 68, dans les mois ou années qui ont suivi ?

1.Oui vraiment,  2.En partie,  3.Non;

→ Si oui, est-ce que cela a été douloureux ?

1.Oui beaucoup,  2.Un peu  3.Non

77) Avez-vous continué à attendre la « grand soir » après les événements de Mai :

1.Oui, pendant quelques mois

2.Oui, pendant plusieurs années (jusqu'à quand ? \_\_\_\_\_)

3.Non

78) Avez-vous, dans les années qui ont suivi les évènements de 68 :

	Oui	Non	Précisez (durée, lieu, avec
Vécu une expérience de « retour à la terre »	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Vécu en communauté	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Travaillé en usine comme « établi »	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Vécu un autre type d'expérience « alternative »	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	
Participé aux manifestations du Larzac	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	

79) Citez les lectures importantes que vous avez faites à l'époque (Marcuse, W. Reich, l'An 01, ...) ? \_\_\_\_\_

80) Avez-vous participé au mouvement féministe des années 70's ?

1.Oui,  2.Non; → Si oui, dans quel "groupe" ou quelle tendance (MLF, MLAC,...): \_\_\_\_\_

81) Lisez-vous les journaux suivants:

→ Actuel :  1. Oui, régulièrement  2. de temps en temps,  3. Non

→ Tout ! :  1. Oui, régulièrement  2. de temps en temps,  3. Non

→ Autre: \_\_\_\_\_

82) Avez-vous pris des stupéfiants à une époque de votre vie :

	Oui, beaucoup	Oui, un peu	Juste pour essayer	Non
1. Marijuana	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. LSD	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Cocaïne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Autre: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

83) Entre vos aspirations soixante-huitardes et la situation à laquelle vous vous êtes trouvé confronté(e) après les évènements (vie active, recherche de travail...), vous avez vécu :

	Oui	Un peu	Non
Un grand décalage et une forte déception	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Un soulagement face au retour à « l'ordre des choses »	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Une trahison	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Une continuité (expérience post-68 conforme aux idéaux)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autre. Précisez: _____			

84) A quand dateriez-vous le « retour à l'ordre », la fin de l' « après-Mai », dans votre trajectoire ?

1. Tout de suite après les événements

2. Entre 69 et 72 ; précisez : \_\_\_\_\_

3. Entre 72 et 81 ; précisez : \_\_\_\_\_

4. Dans les années 80's ; précisez : \_\_\_\_\_

*Vie privée*

85) Votre conjoint(e) actuel a-t-il été militant en 68 (ou années suivantes) ?

1.Oui,  2.Un peu,  3.Non,  4.Je n'ai pas de conjoint(e)

86) Votre conjoint(e) actuel a-t-il(elle) une activité militante ou un engagement quel qu'il soit ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_

87) Quand l'avez-vous rencontré(e) ? \_\_\_\_\_

88) Par quel biais (militantisme, travail, amis...) : \_\_\_\_\_



89) Avez-vous rencontré le père (la mère) d'au moins un de vos enfants à l'époque de 68 (ou années suivantes) ?  1.Oui,  2.Non

90) Viviez-vous en couple avant 68 ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, votre couple est-il resté stable pendant cette période de militantisme ?  1.Oui,  2.Non,

→ Si non, l'éclatement de votre couple est-il dû aux événements de cette époque ?  1.Oui  2.En partie,  3.Non

91) Avez-vous vécu une expérience de relation de couple "ouverte" (de « libération sexuelle ») ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, vous en avez gardé le sentiment d'une expérience :

1.Très positive,  2.Assez positive,  3.Assez négative,  4.Très négative

92) Est-il important pour vous que votre conjoint partage les mêmes opinions politiques que vous ?

- 1.Très important
- 2.Assez important
- 3.Peu important
- 4.Pas important du tout

*La « suite »*

93) Avez-vous continué à avoir des activités militantes après 1968 ?

1.Oui,  2.Non

94) Si oui, pouvez-vous consigner votre « parcours militant » dans ce tableau (y compris les adhésions à des partis politiques, syndicats, etc.) :

Années (début/fin)	Structure où vous militiez	Responsabilités	Évènements auxquels vous avez participé

95) Avez-vous connu une phase de dépression après 1968?

- 1. Oui, et j'ai vu un psychologue (dates ? \_\_\_\_/\_\_\_\_)
- 2. Oui, mais je n'ai pas consulté de psy (Précisez l'époque: \_\_\_\_\_)
- 3. Non

96) Avez-vous fait une analyse ?  1.Oui,  2.Non

97) Certains aspects de votre participation à 68 vous ont-ils été utiles pour la suite de votre carrière (expériences d'écriture, de prise de parole en public, etc...) ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, lesquels et pourquoi ? \_\_\_\_\_

98) En quelle année avez-vous cessé de militer ? \_\_\_\_\_,  jamais

99) Pouvez-vous donner les principales raisons de ce désengagement :

100) Ce désengagement a-t-il engendré chez vous un sentiment de mauvaise conscience ?  1.Oui, beaucoup,  2.Un peu,  3.Non

101) Votre "sortie du militantisme" s'est-elle accompagnée de ruptures affectives:

- 1. Oui, j'ai perdu contact avec tous mes amis d'alors
- 2. Oui, j'ai perdu contact avec la majorité des gens que je fréquentais alors
- 3. Non, j'ai gardé contact avec les personnes desquelles j'étais proche
- 4. Autre: \_\_\_\_\_

102) Est-ce que vous votiez dans les années qui ont suivi 1968 ?

1.Oui,  2.Non;

Si non, à partir de quelle année avez-vous commencé à voter ? \_\_\_\_\_,  jamais

103) Pouvez-vous indiquer les différents partis pour lesquels vous avez voté aux élections présidentielles de (précisez si vous n'avez pas voté ou voté blanc) :

	1974	1981	1988	1995	2002
1er tour					
2ème tour					

**Aujourd'hui**

**104) Pouvez-vous dire, pour chacun de ces mots, s'il évoque pour vous quelque chose de plutôt positif ou de plutôt négatif (Une réponse par ligne)**

	Plutôt positif	Plutôt négatif
Travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Compétition	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Profit	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Syndicat	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Parti politique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autorité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Energie nucléaire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Religion	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Gagner beaucoup d'argent	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entreprise	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Militantisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Communisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Utopie	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Révolution	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**105) Vous considérez-vous militant aujourd'hui ?**

- 1.Oui,  2.En partie,  3.Non

**106) Etes-vous adhérent d'une organisation ou association politique à l'heure actuelle ?**  1.Oui,  2.Non; Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

**107) Vous qualifieriez-vous de « féministe » ?**  1.Oui,  2.Non

**108) Êtes-vous marxiste à l'heure actuelle ?**  1.Oui,  2.Non

**109) Avez-vous participé dans les 5 dernières années à des manifestations contre :**

	Oui, souvent	Quelques-unes	Non
1. pour la sauvegarde des services publics	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. contre le racisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. contre la guerre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. contre le néolibéralisme et ses institutions	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Autres: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**110) Participez-vous à la vie politique de votre commune?**

1. Oui, je vote régulièrement aux élections locales  
 2. Oui, j'exerce ou j'ai exercé une responsabilité électorale  
 3. Oui, j'ai été candidat(e) à une élection locale  
 4. Oui, je fais partie d'une association locale  
 5. Oui, autre: \_\_\_\_\_  
 6. Non.

**111) Avez-vous déjà participé à un Forum social (local, européen ou mondial) ?**  1.Oui  2.Non; Si oui, au(x)quel(s)? \_\_\_\_\_

**112) Certains pensent qu'il faut changer complètement la société, d'autres pensent qu'il ne faut pas du tout la changer. Vous-même, comment vous classeriez-vous sur cette échelle ?**

Je pense qu'il faut changer radicalement la société [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Je pense qu'il ne faut pas du tout changer la société

**113) Sur le plan politique, à quel endroit de cette échelle vous situeriez-vous aujourd'hui ?**

| Gauche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Droite Sans réponse [0]

**114) De manière générale, lors d'élections (nationales, locales) allez-vous voter ?**

- 1.Toujours,  2.Souvent,  3.De temps en temps,  4.Rarement,  5.Jamais

**115) De quel parti politique vous sentez-vous le plus proche actuellement :** \_\_\_\_\_,  Aucun

**116) Etes-vous adhérent d'une association :**

- 1. politique :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 2. culturelle :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 3. sportive :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 4. humanitaire :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 5. autre :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)

**117) Avez-vous déjà fait des dons à des associations humanitaires ?**

- 1.Oui, tous les ans,  2.Oui, souvent,  3.Oui, c'est arrivé,  4.Non, jamais

**118) Si vous pensez aux idées politiques qui sont les vôtres aujourd'hui, vous avez l'impression :**

- 1. Que vous les avez depuis votre enfance
- 2. Que vous les avez depuis votre adolescence
- 3. Que vous les avez depuis Mai 68
- 4. Que vous les avez depuis plus récemment

**119) Dans ce qui vous définit aujourd'hui, diriez-vous que vos idées politiques occupent :**

- 1. Une très grande place
- 2. Une assez grande place
- 3. Une assez faible place
- 4. Une très faible place

**120) Avez-vous le sentiment d'appartenir à une classe sociale?**

- 1. Oui,  2. Non, Si oui, à laquelle ? \_\_\_\_\_

**121) Est-il pour vous important que vos amis partagent les mêmes opinions politiques que vous ?**

- Très important,  Assez important,  Peu important,  Pas important

**122) Actuellement, diriez-vous que dans votre vie en général, votre travail :**

- 1. est plus important que tout le reste
- 2. est très important mais autant que d'autres choses
- 3. est assez important, mais moins que d'autres choses
- 4. n'a que peu d'importance

### III. MÉMOIRE, HÉRITAGE, ENFANTS...

**123) Parmi les propositions suivantes, quelle est celle qui pour vous correspond le mieux à ce que Mai 68 a été (Vous pouvez cocher plusieurs réponses, en les numérotant) :**

- 1. Un simple « délire verbal »
- 2. Un rêve éphémère
- 3. Un événement révolutionnaire
- 4. Des propos de jeunes intellectuels coupés des réalités de la « vraie vie »
- 5. Une revendication de nouvelles libertés
- 6. Une révolte contre l'ordre établi
- 7. Un défoulement
- 8. Autre : \_\_\_\_\_

**124) Pensez-vous que les événements de mai 68 et des années suivantes ont modifié votre « grille d'interprétation du monde » :**

- 1. Pas du tout,  2. Légèrement,  3. Assez,  4. Beaucoup

**125) Avez-vous gardé des liens avec des amis que vous côtoyiez à cette époque :**

- Plus de 10 personnes,  entre 5 et 10 pers.,  entre 1 et 5 pers.,  avec aucun

**126) Peut-on attribuer à Mai 68 une influence (directe ou indirecte) sur :**

	Oui	Un peu	Non	Ne sais pas
Votre mode vestimentaire actuel	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Vos idées politiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
L'éducation que vous avez donnée à vos enfants	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Votre vision du couple	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Votre mode de vie quotidien (en quoi? _____)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autre : _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**127) Regrettez-vous aujourd'hui l'attitude que vous avez eue en 68 :**

- 1. Pas du tout,  2. Légèrement,  3. Assez,  4. Beaucoup

**128) Par rapport aux discours et aux positions politiques que vous aviez à l'époque de 68, vous avez aujourd'hui :**

- 1. Exactement les mêmes
- 2. En gros les mêmes
- 3. Des positions assez différentes
- 4. Des positions complètement différentes

**129) Quelles sont les croyances, idées, principes que vous aviez en 68 et auxquelles vous n'adhérez plus actuellement ? \_\_\_\_\_**

**130) Attribuez-vous une responsabilité (positive ou négative) aux événements de 68 dans :**

	Oui	En partie	Non	En positif	En négatif
Le système d'enseignement actuel	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Les rapports entre parents et enfants	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La liberté de contraception et d'avortement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La libéralisation des mœurs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La place des femmes dans la société	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Les conditions de travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La montée actuelle de l'individualisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autre: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

131) Avez-vous le sentiment d'appartenir à une "génération de 68" ?

1.Oui,  2.Non

**Mémoire de 68**

132) Avez-vous gardé de cette époque :

	Oui	Non
1. Des affiches	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Des livres (Citez en quelques-uns: _____)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Des photos	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Des habits	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. D'autres objets (Si oui, lesquels? _____)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

133) Si « oui » à une des réponses précédentes, les avez-vous montré/commenté à vos enfants ?  1.Oui,  2.Non

134) Repensez-vous à cette période de votre vie :

1.Souvent,  2.De temps en temps,  3.Très rarement,  4.Jamais

135) Lorsque vous y repensez est-ce avec (Plusieurs réponses possibles) :

- |                                       |  |
|---------------------------------------|--|
| <input type="checkbox"/> 1. Nostalgie | <input type="checkbox"/> 5. Honte        |
| <input type="checkbox"/> 2. Cynisme   | <input type="checkbox"/> 6. Sympathie    |
| <input type="checkbox"/> 3. Mépris    | <input type="checkbox"/> 7. Joie         |
| <input type="checkbox"/> 4. Regret    | <input type="checkbox"/> 8. Autre: _____ |

136) Quel est votre slogan « préféré » de 68 ? \_\_\_\_\_

137) Avez-vous lu (ou vu) "Génération" de H. Hamon et P. Rotman ?

1.Oui,  2.Non

138) Citez une figure de 68 (s'il en est une) de laquelle vous vous sentez proche (dans laquelle vous vous reconnaissez) ? \_\_\_\_\_

139) Citez une figure de 68 dans laquelle vous ne vous reconnaissez pas du tout : \_\_\_\_\_

140) Daniel Cohn-Bendit vous est-il un personnage sympathique ?

1.Oui, vraiment,  2.Oui, sans plus,  3.Pas vraiment,  4.Non, pas du tout

**Transmission**

141) Pouvez-vous remplir le tableau suivant concernant vos enfants :

Année de naissance	Prénom	Est-ce un enfant :			Quelle est sa situation professionnelle actuelle ou la dernière qu'il ait eue ?
		[1]. du couple	[2].de vous-même seul(e)	[3].de votre conjoint seul	
		[1]	[2]	[3]	
		[1]	[2]	[3]	
		[1]	[2]	[3]	
		[1]	[2]	[3]	

142) Est-il important pour vous que vos enfants partagent vos opinions politiques (si vous en avez) ?  1.Très important,  2.Assez important,  3.Peu important,  4. Pas important du tout

143) Avez-vous le souvenir de leur avoir raconté votre participation aux événements de 68 et des années suivantes ?

- 1. Oui, souvent et de manière précise
- 2. J'ai raconté quelques anecdotes mais rien de très précis
- 3. Je ne leur ai quasiment jamais fait de récits sur 68
- 4. Non, je n'ai jamais « raconté » cet épisode de ma vie à mes enfants;

→ Si non, pourquoi? \_\_\_\_\_

144) Des personnes de votre entourage ont-ils parlé de Mai 68 à vos enfants? (Plusieurs réponses possibles)

- 1. Oui, mon conjoint(e) (de l'époque)
- 2. Oui, des amis militants qui venaient à la maison
- 3. Autre: \_\_\_\_\_
- 4. Non

145) Vous êtes-vous censuré sur le récit de votre expérience soixantehuitarde de peur de jouer "l'ancien combattant" auprès de vos enfants?  1.Oui,

2.Un peu  3.Non

→ Si oui, le regrettez-vous ?  1.Oui,  2.Un peu  3.Non

146) L'un de vos enfants vous a-t-il posé des questions précises sur vous à cette époque ?  1.Oui, souvent,  2.Oui, mais rarement,  3.Non

- 147) Avez-vous eu le désir de transmettre certains "principes" liés à 68 à vos enfants ?  1.Oui,  2.Peut-être mais inconsciemment,  3.Non  
→ Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

### Éducation

- 148) Comment qualifieriez-vous l'éducation que vous leur avez donnée?

1. plutôt classique et strict  
 2. plutôt souple  
 3. anti-autoritaire  
 4. Autre : \_\_\_\_\_

- 149) Si vos enfants n'étaient pas d'accord avec vous sur un point, leur avis était-il pris en compte ?

1. Oui, tout se discutait et leur avis valait à priori le nôtre  
 2. En partie, mais jusqu'à un certain point  
 3. Non

- 150) A quelle heure devaient-ils se coucher lorsqu'ils étaient en primaire ?

1. Avant 8h00 du soir  3. Après 9h00  
 2. Entre 8h00 et 9h00  4. Quand ils voulaient

- 151) Vos enfants vous appellent-ils :

1. « maman »/ «papa »,  2. par vos prénoms

- 152) S'ils vous appellent par le prénom, était-ce voulu ?  1.Oui,  2.Non

- 153) Avez-vous donné à vos enfants :

- Des fessées :  1.Oui, régulièrement,  2.Oui, rarement,  3.Non, jamais  
→ Des gifles :  1.Oui, régulièrement,  2.Oui, rarement,  3.Non, jamais

- 154) Avez-vous offert des barbies à vos enfants ?  1.Oui,  2.Non

- 155) Aviez-vous le souci de ne pas reproduire par l'éducation la division sexuée des rôles ?  1.Oui,  2.Non;

- Si oui, avez-vous l'impression d'avoir réussi ?  Oui,  Pas vraiment,  Non

- 156) Avant d'aller à l'école vos enfants sont-ils allés... ?

1. A la crèche collective  4. Gardé à domicile (par pers. de la famille)  
 2. A la crèche familiale  5. Gardé à domicile par une autre personne  
 3. Chez une nourrice agréée  6. Autre mode de garde : \_\_\_\_\_

- 157) Sont-ils allés à la maternelle ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, à quel âge y sont-ils allés ? \_\_\_\_\_

- 158) Vos enfants avaient le droit de regarder la télévision :

1. Tant qu'ils voulaient  
 2. Tous les jours avec certaines règles  
 3. Le week-end uniquement  
 4. Jamais

- 159) A quel âge environ leur avez-vous donné le droit de rentrer après minuit le soir ? \_\_\_\_\_

### Vitruve:

- 160) Comment avez-vous appris l'existence de l'école Vitruve? (Précisez le plus possible) \_\_\_\_\_

- 161) Comment et quand en êtes-vous venu à vous intéresser aux pédagogies "différentes"? \_\_\_\_\_

- 162) Quelles ont été vos motivations à l'époque pour y scolariser vos enfants? \_\_\_\_\_

- 163) Y avait-il un lien entre Mai 68 et le fait de scolariser vos enfants à Vitruve ?  1.Oui,  2.Non, Si oui, le(s)quel(s) ? \_\_\_\_\_

- 164) Lorsque vos enfants étaient à l'école, faisiez-vous partie d'une association de parents d'élèves ?  1.Oui,  2.Non

- 165) Avez-vous été délégué des parents d'élèves ?  1.Oui,  2.Non

- 166) Parliez-vous politique avec certain(e)s instituteurs/trices :

- 1.Oui, régulièrement,  2.De temps en temps,  3.Non

- 167) Avez-vous sympathisé avec des instituteurs(trices) en particulier?

- 1.Oui,  2.Non, Si oui, les(la)quel(les)? \_\_\_\_\_

- 168) La sortie des classes était-elle un lieu :

→ de rencontres amicales?  1.Oui,  2.Non

→ de discussions politiques ?  1.Oui,  2.Non

**169) Avec combien de familles (liées à Vitruve) êtes-vous resté en contact après la période de scolarisation de vos enfants ?**

1. Plus de trois familles,  2. Entre une et trois familles,  3. Aucune

**170) Participiez-vous à l'organisation de la braderie de Vitruve ?**

1. Oui, activement,  2. Oui, un peu,  3. Non, quasiment pas

**171) Plus généralement, vous êtes-vous impliqué(e) dans la vie de l'école :**

1. Oui, activement,  2. Oui, un peu,  3. Non, quasiment pas

→ **Si oui**, qu'y avez-vous fait (ateliers, classes vertes, etc) ? \_\_\_\_\_

**172) Avez-vous aidé vos enfants dans leurs projets scolaires (ou la révision de leçons) à la maison ?**

1. Jamais ou presque jamais  
 2. De temps en temps  
 3. Régulièrement

**173) Avez-vous retiré l'un (ou plusieurs) de vos enfant de Vitruve avant la fin du primaire ?**  1. Oui,  2. Non; Si oui, pour quelle(s) raison(s) ? \_\_\_\_\_

**174) Quel jugement portez-vous sur l'enseignement qu'a reçu votre enfant à Vitruve ?**

1. Très satisfaisant  
 2. Satisfaisant  
 3. Peu satisfaisant  
 4. Pas satisfaisant du tout

**175) Qu'est-ce que Vitruve leur a apporté de plus qu'une école "classique" selon vous ?** \_\_\_\_\_

**176) Avez-vous l'impression qu'ils soient passés à côté de quelque chose à Vitruve ?** \_\_\_\_\_

**177) Vos enfants ont-ils au cours de leurs études suivi des cours de soutien scolaire :**  1. Oui,  2. Non

**178) Les avez-vous conseillé dans leurs choix d'orientations (bac S ou L, discipline à la fac, etc...) ?**

1. Oui, on les a un peu poussés dans certaines voies  
 2. On en a parlé, mais sans les influencer  
 3. Ils ont choisi tout seuls

**Transmission des valeurs morales et politiques :**

**179) Parliez-vous politique à table (ou en famille) avec eux lorsqu'ils étaient jeunes ?**  1. Oui,  2. Non

**180) Pensez-vous qu'ils ont hérité de vos préférences politiques :**

	Oui	En partie	Non	Où les situeriez-vous sur cette échelle :
L'aîné(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Gche[1][2][3][4][5][6][7]Drte
Le 2ème	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Gche[1][2][3][4][5][6][7]Drte
Le 3ème	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Gche[1][2][3][4][5][6][7]Drte
Le 4ème	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	Gche[1][2][3][4][5][6][7]Drte

**181) Le choix de leurs prénoms a-t-il été influencé par l'époque de 68 (et années suivantes) de quelle que manière que ce soit (ami(e), film, homme/femme révolutionnaire, etc...) ?**  1. Oui,  2. Non,

→ Si oui, pouvez-vous expliquer ce lien : \_\_\_\_\_

**182) Qu'est-ce qui est pour vous le plus important de transmettre ou de léguer à vos enfants ?** \_\_\_\_\_

**183) Avez-vous l'impression de retrouver les principes que vous avez transmis :**

1. Chez tous vos enfants, à peu près de la même manière  
 2. Chez aucun de vos enfants  
 3. Chez l'un d'eux plus particulièrement (Lequel ? \_\_\_\_\_)

**184) Avez-vous ressenti certains refus, résistance, de la part de vos enfants à hériter de principes que vous vouliez transmettre ?**  1. Oui,  2. Non;

→ Si oui, chez quel(s) enfant(s) ? et quel(s) principe(s)?: \_\_\_\_\_

**185) Avez-vous vécu des périodes de forts conflits avec l'un (ou plusieurs) de vos enfants ?**  1. Oui, plusieurs,  2. Rarement,  3. Non

→ Si oui, quels étaient les objets de ces conflits, et avec quel(s) enfant(s) ? \_\_\_\_\_

**186) Si l'éducation de vos enfants était à refaire, la referiez-vous avec plus de règles, d'interdits ?**  1. Oui,  2. Peut-être un peu plus,  3. Non

**187) Regrettez-vous, aujourd'hui certaines choses (traits) dans l'éducation de vos enfants ?**  1.Oui,  2.Non,

→ Si oui, que changeriez-vous ? \_\_\_\_\_

**188) Ressemblances entre parents et enfants:** Pouvez-vous remplir le tableau ci-dessous en inscrivant dans chaque case l'un des items suivants: *Plus au père, Plus à la mère, Aux deux, A aucun des deux* :

Ressemblance entre parents et enfants	Sur le plan physique	Sur le plan des idées et de la personnalité
1. L'aîné(e)		
2. Le second		
3. Le troisième		
4. Le quatrième		

***Regard sur la génération des « enfants de 68 »***

**189) Vos enfants vous ont-ils déjà reproché votre passé soixante-huitard ou du moins critiqué cette époque ?**

1.Oui, souvent,  2.C'est arrivé mais rarement,  3.Non, jamais

→ Si oui, quel était l'objet de leurs critiques ? \_\_\_\_\_

**190) Pensez-vous que vos enfants sont fiers de ce que vous avez fait en 68 et les années suivantes ?**

1. Oui, tous  
 2. Certains d'entre eux (lesquels? \_\_\_\_\_)  
 3. Non, aucun

**191) Trouvez-vous que la génération de vos enfants est trop consummatrice ?**  1.Oui,  2.En partie,  3.Non

**192) Pensez-vous que les « jeunes » aujourd'hui sont très peu politisés ?**

1.Oui,  2.En partie,  3.Non; Si oui, le regrettez-vous ?  1.Oui,  2.Non

**193) Avez-vous des reproches ou des regrets par rapport à la génération de vos enfants ?** \_\_\_\_\_

**IV. « Ethos », style de vie, pratiques culturelles :**

**194) Vous arrive-t-il de porter un vêtement ou un objet pour montrer vos convictions ou une cause que vous défendez ?**

1.Oui, souvent,  2.Parfois,  3.Non; Si oui, de quoi s'agit-il ? \_\_\_\_\_

**195) Citez trois adjectifs qui décrivent le mieux votre personnalité:**

**196) Lisez-vous régulièrement un/des journal(aux) ?**  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, le(s)quel(s) ? \_\_\_\_\_

**197) Écoutez-vous la radio ?**  Oui,  Non (Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_)

**198) Allez-vous au théâtre :**

1. plus d'une fois par mois  
 2. de 3 à 5 fois par an  
 3. moins de 3 fois par an  
 4. Jamais

**199) Avez-vous visité un musée ces 6 derniers mois ?**  1.Oui,  2.Non

**200) Lisez-vous des :**

	Beaucoup	De temps en temps	Rarement	Jamais
Romans policiers	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
D'autres romans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ouvrages politiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Essais ou écrits philosophiques et/ou sociologiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**201) Combien de livres environ possède-t-on dans votre foyer ?**

Entre 0 et 50,  Entre 50 et 100,  Plus de 100

**202) Citez quelques ouvrages qui vous ont marqué (ont été fondateurs)**

**203) Écoutez-vous de la musique :**

→ 1.Classique :  1. beaucoup,  2. de temps en temps,  3. jamais

→ 2.Jazz :  1. beaucoup,  2. de temps en temps,  3. jamais

→ 3.Variété (radio) :  1. beaucoup,  2. de temps en temps,  3. jamais

→ 4.Autre : \_\_\_\_\_

204) Quelles activités (culturelles, sportives, etc.) pratiquez-vous régulièrement ? \_\_\_\_\_

205) Citez un (ou plusieurs) homme(s) et/ou femme(s) que vous admirez, qui ont compté pour vous : \_\_\_\_\_

206) Pratiquez-vous une activité bénévole ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, en quoi consiste-t-elle? \_\_\_\_\_

« Famille »

207) Quels sont, parmi les différents événements historiques, ceux qui ont le plus marqué votre histoire familiale ? (qu'ils soient nationaux ou locaux) \_\_\_\_\_

208) Comment qualifieriez-vous l'éducation que vous avez reçue de vos parents ? \_\_\_\_\_

209) Quand vous viviez avec vos parents, vous est-il arrivé d'être en conflit grave avec eux à propos de :

	Oui	Non
1. la politique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. votre aspect physique, vos vêtements	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. l'argent	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. vos relations amoureuses	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. les gens que vous fréquentez	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
6. vos sorties	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
7. l'école, les études	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
8. le choix de votre métier	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
9. autres sujets de conflit : _____		

210) Quand vous pensez à la manière dont vous avez été élevé(e), êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :

	Oui	Non
1. vos parents étaient trop sévères	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. vos parents ne vous ont pas laissé(e) assez libre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. vos parents vous ont laissé(e) trop libre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. vos parents ne s'occupaient pas assez de vous	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

211) Etes-vous (ou étiez-vous s'ils sont décédés) proche de vos parents :

→ Sur le plan "intellectuel":  1.Oui,  2.Pas vraiment,  3.Non

→ Sur le plan affectif:  1.Oui,  2.Pas vraiment,  3.Non

212) Qu'est-ce que vos parents vous ont transmis (ou légué) de plus important ? \_\_\_\_\_

213) Pensez-vous, en 68 (et après), que la famille était une institution de reproduction de l'« ordre bourgeois » ?  1.Oui,  2.Non

214) Que pensez-vous de l'institution du mariage ?

1.Je suis contre,  2.Elle ne me dérange pas,  3.J'y suis favorable

215) Pouvez-vous lister l'ensemble des personnes que vous considérez comme vos "proches", en précisant pour chacune le lien qui vous unit : parents, enfants, frères/sœurs, collègues, amis (précisez pour les amis quand vous les avez rencontrés) :

- |          |           |
|----------|-----------|
| 1) _____ | 7) _____  |
| 2) _____ | 8) _____  |
| 3) _____ | 9) _____  |
| 4) _____ | 10) _____ |
| 5) _____ | 11) _____ |
| 6) _____ | 12) _____ |

216) Quelle est (était) la profession des parents de votre conjoint actuel:

- Père (précisez le plus possible) : \_\_\_\_\_

- Mère : \_\_\_\_\_

217) Les grands-parents de vos enfants les ont-ils gardé (ou eu en vacances):

1.Très régulièrement,  2.Régulièrement,  3.Quasiment jamais

218) L'idée que la société est trop difficile pour y faire naître des enfants vous a-t-elle déjà traversé l'esprit ?

1.Oui, et je ne voulais pas d'enfants pendant longtemps pour cela,

2.Oui, mais je désirais néanmoins avoir des enfants

3.Non, jamais

219) Votre participation aux événements de 68 (et années suivantes) a-t-elle entraîné des ruptures affectives avec des personnes que vous côtoyiez avant (famille ou amis)?  Oui,  Non; Si oui qui ? \_\_\_\_\_



**Mode de vie, de consommation**

**220) Vous partez en vacances** (à partir de 3 jours d'absence du domicile)

- 1. Plus de trois fois par an
- 2. Entre une et trois fois par an
- 3. Moins d'une fois par an

**221) Vous partez en vacances à l'étranger:**  1. plus d'une fois par an,  
 2. environ une fois par an,  
 3. moins d'une fois par an

**222) Combien de voitures utilisez-vous dans le foyer ? \_\_\_\_\_** (Quels sont les modèles que vous possédez : \_\_\_\_\_)

**223) Etes-vous équipé d'un :**

	Oui	Non
Poste de télévision	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Lave-vaisselle	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Sèche-linge	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Lecteur de DVD	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ordinateur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Internet à votre domicile	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Téléphone portable	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Appareil photo numérique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**224) Avez-vous une femme (ou un homme) de ménage?**  1. Oui,  2. Non

**225) Au cours des 12 derniers mois, à quelle fréquence avez-vous rencontré, chez vous ou chez eux ou lors de sorties communes:**

	Plus d'1 fois par semaine	1, 2 ou 3 fois par mois	Plusieurs fois par an	Quasiment jamais
Des membres de votre propre famille	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des membres de celle de votre conjoint	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des amis	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des collègues de travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**226) Avez-vous l'habitude de consommer des produits issus de l'agriculture biologique :**

- 1. Oui, tous les jours,  2. Oui, régulièrement,  3. Rarement,  4. Jamais

**227) Vous mangez au Mc Donalds :**

- 1. Régulièrement,  2. De temps en temps,  3. Jamais

**228) Si vous vivez- en couple, qui s'occupe de :**

	Moi principalement	Mon conjoint principalement	Les deux de manière équitable	La femme de ménage
1. La cuisine				
2. La vaisselle				
3. Le linge				
4. Le repassage				
5. Le ménage				

**229) Vous portez des cravates (pour les hommes) ou des tailleurs (pour les femmes):**  1. Très régulièrement,  2. De temps en temps,  3. Jamais

**230) Tenez-vous compte dans votre tenue vestimentaire de la mode ?**

- 1. Oui, beaucoup;  2. Oui, un peu;  3. Non, pas du tout.

**231) Que pensez-vous de la publicité :**

- 1. Elle est nécessaire et utile
- 2. Elle est utile mais peut être néfaste
- 3. Elle m'est indifférente
- 4. Je suis publiphobe

**232) Avez-vous un compte commun avec votre conjoint(e) ?**

- 1. Oui et c'est notre seul compte,
- 2. Oui et nous avons chacun un compte personnel en plus,
- 3. Non
- 4. Je n'ai pas de conjoint(e)

**233) Avez-vous des actions en bourse ?**  1. Oui,  2. Non

**234) Vous sentez-vous en adéquation dans la société actuelle :**

- 1. Oui, complètement,
- 2. Oui, plutôt,
- 3. Je me sens légèrement marginal,
- 4. Je me sens complètement marginal

**235) Avez-vous l'impression de devoir faire des compromis dans votre mode de vie ?**  1. Oui, constamment,  2. Oui, parfois,  3. Non

→ Si oui, citez deux types de compromis que vous trouvez les plus difficiles à gérer : \_\_\_\_\_

**Systeme de valeurs, préférences idéologiques**

**236) Voici un certain nombre de propositions concernant la société française. Pouvez-vous dire si vous êtes d'accord ou pas d'accord avec chacune d'entre elles?**

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
Privatiser les entreprises publiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autoriser la consommation du hachisch	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Régulariser les sans-papiers	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ratifier la constitution européenne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autoriser la culture d'OGM	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il y a trop d'immigrés en France	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
L'insécurité est un problème de plus en p	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**237) Aujourd'hui, vous intéressez-vous à la politique ?**

1. Beaucoup,  2. Assez,  3. Peu,  4. Pas du tout

**238) Que pensez-vous du mouvement altermondialiste ?**

1. J'y milite  
 2. J'y suis très favorable mais sans y militer  
 3. J'y suis plutôt favorable  
 4. J'y suis plutôt défavorable  
 5. J'y suis complètement défavorable

**239) Avez-vous très confiance, plutôt confiance, plutôt pas confiance ou pas du tout confiance dans:**

	Très confiance	Plutôt confiance	Plutôt pas confiance	Pas du tout confiance
La justice	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Les médias	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La police	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
L'école "classique"	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La science	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**240) Quel type de regard portez-vous sur la société actuelle et son avenir ?**

1. très pessimiste  
 2. plutôt pessimiste  
 3. plutôt optimiste  
 4. très optimiste

**241) Y a-t-il autre chose que nous n'avons pas abordé et qui est important pour comprendre qui vous êtes ?  1. Oui,  2. Non;**

→ Si oui, quoi ? \_\_\_\_\_

**242) Quelle est à vos yeux, la chose la plus importante à réaliser dans la vie ?**

\_\_\_\_\_

**243) Accepteriez-vous de faire un entretien oral dans le cadre de ma thèse (entretien *anonymisé*) ?  1. Oui,  2. Non**

**244) Pouvez-vous me donner vos coordonnées (téléphone, mail, nom et prénom) :** \_\_\_\_\_

**245) Si vous avez des remarques, n'hésitez pas :** \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

## Questionnaire "Enfants" : « Mai 68 en héritage »

Cette enquête s'inscrit dans le cadre d'une **recherche universitaire** de doctorat de sociologie politique, portant sur « **L'héritage de Mai 68 dans le cadre de la famille** ». Elle concerne l'ensemble des familles dont l'un des parents (au moins) a participé aux événements de Mai 68 et/ou des années suivantes, qui ont scolarisé l'un - au moins - de leurs enfants dans une école primaire "différente". Deux écoles sont retenues dans cette enquête: l'école Vitruve à Paris, et l'école Ange-Guépin à Nantes. Il s'agit **d'appréhender le plus précisément possible les modalités de transmission, au sein de la famille d'un "héritage" de 68.**

Le succès de cette entreprise dépend du nombre d'entre vous qui accepteront de répondre au questionnaire. Les données ne seront analysables de manière satisfaisante que dans la mesure où au moins un parent et un enfant auront répondu par famille.

**La recherche de doctorat qui motive cette enquête par questionnaire a une double dimension : statistique et historique. Il vous est suggéré de mentionner votre nom afin d'enrichir la partie historique de la recherche. Mais les informations issues de cette enquête par questionnaire seront traitées de manière anonyme pour effectuer la partie statistique de l'enquête.**

**Je vous serais très reconnaissante de me réexpédier le questionnaire après l'avoir rempli, grâce à l'enveloppe T ci-jointe.**

Je vous remercie très sincèrement de votre participation.

Bien cordialement,

**Julie Pagis** ([Julie.Pagis@ens.fr](mailto:Julie.Pagis@ens.fr)), 48 Bd Jourdan 75 014 Paris  
06 30 90 50 04 / 01 43 13 62 03 (demander Julie Pagis)  
[ \_ \_ \_ \_ \_ ]

## I – QUESTIONS D'ORDRE GÉNÉRAL

- 1) **Quel est votre sexe :** 1.  M, 2.  F
- 2) **Quelle est votre année et votre lieu de naissance :** 19\_\_\_\_ ,  
département : \_\_\_\_
- 3) **Quelle est votre situation de famille :**
  1.  en couple sans cohabitation
  2.  en couple non marié(e)
  3.  célibataire
  4.  pacsé(e)
  5.  marié(e),
  6.  divorcé(e)
- 4) **Où vivez-vous (lieu + département) ?** \_\_\_\_\_
- 5) **Vos parents sont-ils séparés, divorcés ?**  1.Oui,  2.Non  
→ Si oui, quel âge aviez-vous lorsqu'ils se sont séparé ? \_\_\_\_ ans
- 6) **Si oui :**
  - Votre mère vit-elle aujourd'hui avec quelqu'un ?  1.Oui,  2.Non
  - Votre père vit-il aujourd'hui avec quelqu'un :  1.Oui,  2.Non
- 7) **Avant de partir du domicile familial (ou si vous n'en êtes pas parti), viv(i)ez-vous avec:**
  1. Votre père et votre mère
  2. Votre mère seule
  3. Votre père seul
  4. Votre mère et son conjoint
  5. Votre père et sa conjointe
  6. Un autre membre de la famille
  7. Autre situation : \_\_\_\_\_
- 8) **Avez-vous des enfants ?**  1.Oui,  2.Non  
→ Si oui, nombre, âge et prénoms des enfants : \_\_\_\_\_
- 9) **Quelle est votre occupation actuelle ?**
  1. Travaille à temps complet
  2. Travaille à temps partiel
  3. Chômeur
  4. Étudiant, élève, stagiaire non rémunéré
  5. Femme au foyer
  6. Autre actif : \_\_\_\_\_
- 10) **Quelle est votre profession ?** Précisez le plus possible ( ex. : « instituteur dans une école primaire », au lieu d' « enseignant »)  
\_\_\_\_\_
- 11) **Quelle est la profession de votre conjoint** (si vous en avez un) : \_\_\_\_\_

**12) Dans quel secteur d'activité travaillez-vous ?**

- 1. Secteur public
- 2. Secteur privé
- 3. Secteur associatif
- 4. Indépendant/profession libérale
- 5. Autre, précisez SVP: \_\_\_\_\_

**13) Quel est le diplôme le plus élevé que vous ayez obtenu ? (précisez la discipline) \_\_\_\_\_**

**14) Quel est le diplôme le plus élevé que votre conjoint(e) ait obtenu ? \_\_\_\_\_**

**15) Diplôme le plus élevé et profession de votre père, de votre mère et de vos grands-parents :**

	Diplôme	Profession
1. Votre mère		
2. Votre père		
3. Votre grand père paternel		
4. Votre grand-père maternel		

**16) Vivez-vous actuellement chez vos parents ?  1.Oui,  2.Non**

→ Si non, à quel âge avez-vous quitté le domicile de vos parents ? \_\_\_\_\_

**17) Pouvez-vous indiquer approximativement dans quelle tranche se situent les revenus annuels net de votre ménage**

- 1.  moins de 10 000 euros
- 2.  10 à 15 000 euros
- 3.  15 à 30 000 euros
- 4.  30 à 40 000 euros
- 5.  40 à 45 000 euros
- 6.  45 à 50 000 euros
- 7.  50 à 80 000 euros
- 8.  80 à 120 000 euros
- 9.  Plus de 120 000 euros

**18) Quelles sont vos conditions de logement ?**

- 1. Locataire d'une habitation à loyer modéré (HLM)
- 2. Locataire d'un autre type d'appartement
- 3. Locataire d'une maison individuelle
- 4. Bénéficiaire d'un logement de fonction
- 5. Propriétaire de l'appartement que vous habitez
- 6. Propriétaire d'une maison individuelle où vous vivez
- 7. Autre situation (foyer, hôtel, caravane etc...)

**19) Avez-vous une résidence secondaire ?  1.Oui,  2.Non**

**20) Aujourd'hui, diriez-vous que par rapport à la religion, vous avez :**

- 1. Une pratique religieuse régulière (au moins une fois par mois)
- 2. Une pratique religieuse occasionnelle (hors mariages, baptêmes...)
- 3. Pas de pratique, mais un sentiment d'appartenance à une religion
- 4. Ni pratique ni sentiment d'appartenance
- 5. Un rejet de la religion

**21) Pouvez-vous me dire quelle est votre religion si vous en avez une ? \_\_\_\_\_**

**22) Êtes-vous baptisé(e) ?  1.Oui,  2.Non**

**23) Diriez-vous que vos parents sont (ou étaient) plutôt de gauche, plutôt de droite ou ni de gauche ni de droite ? Et votre conjoint(e) ?**

	Plutôt de gauche	Plutôt de droite	Ni de gauche ni de droite
1. Votre père	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Votre mère	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Votre conjoint(e)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**24) Selon vous, quels sont les 3 faits ou événements qui ont le plus marqué l'histoire du 20<sup>ème</sup> siècle ?**

- 1) \_\_\_\_\_
- 2) \_\_\_\_\_
- 3) \_\_\_\_\_

**II. Trajectoire scolaire, militante et professionnelle**

**25) Pouvez-vous consigner votre trajectoire scolaire à partir du collège dans le tableau ci-dessous ?**

Années	Études suivies	Établissement et département	Discipline (+ sujet traité à partir de la licence)

## Vitruve

26) Vos souvenirs de votre passage par Vitruve sont-ils globalement:

1. très bons,  2. bons,  3. assez bons,  4. pas très bons,  5. mauvais

27) Quel(s) instituteurs(trices) vous a(ont) le plus marqué? \_\_\_\_\_

28) A-t-il(elle) eu un rôle dans la formation de vos attitudes, préférences politiques? 1.  Oui, 2.  Un peu, 3.  Non

29) Vos instituteurs(trices) étaient-ils militants ?

1.  Oui, tous, 2.  Certains, 3.  Non, 4.  Je ne sais pas

30) Etes-vous revenu à Vitruve après avoir quitté le primaire:

1.  Oui, souvent, 2.  Quelques fois, 3.  Non, quasiment jamais

31) Avez-vous participé à des braderies de Vitruve après avoir quitté l'école primaire?

- Oui, plus de 10 fois,  Entre 3 et 10 fois,  Entre 1 et 3 fois,  Jamais

32) Faites-vous partie de l'Association des anciens élèves de Vitruve ?

1. Oui,  2. Non

33) Citez deux projets auxquels vous avez participé à Vitruve et qui vous ont marqué :

- \_\_\_\_\_
- \_\_\_\_\_

34) Où êtes-vous parti en classe verte pendant le primaire (citez celles qui vous ont le plus marqué) ? \_\_\_\_\_

35) Vous a-t-on parlé de politique ou de conflits sociaux pendant votre scolarité à Vitruve?

1.  Souvent, 2.  De temps en temps, 3.  Quasiment pas, 4.  Jamais

36) Que répondiez-vous à la question « que veux-tu faire quand tu seras grand » posée à l'école ? \_\_\_\_\_

37) L'école Vitruve a-t-elle eu un impact sur la formation de votre personnalité, de votre façon de voir le monde?

1. Oui, c'est évident, (précisez : \_\_\_\_\_)  
 2. Peut-être mais je ne m'en rends pas compte,  
 3. Non, je ne pense pas  
 4. Autre : précisez \_\_\_\_\_

38) Pour vous, existe-t-il un lien entre l'enseignement que vous avez reçu à Vitruve et Mai 68 ?  1. Oui,  2. Non

→ Si oui, le(s)quel(s)? \_\_\_\_\_

39) Avez-vous participé, à la mort de l'instituteur Jean-Marc Houzet, à la "réunion" de ses anciens élèves ?  1. Oui,  2. Non

→ Si oui, avez-vous ressenti une certaine communauté de destin avec les anciens élèves de votre "génération"?  1. Oui,  2. Non; Si oui, pouvez-vous préciser :

\_\_\_\_\_

## La suite des études

40) A votre entrée en 6<sup>ème</sup>, avez-vous eu l'impression d'avoir des lacunes ?

1.  Non, aucune, 2.  Oui, un peu, 3.  Oui, beaucoup

→ Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

41) En dehors des résultats scolaires vous êtes-vous senti, à votre entrée en 6<sup>ème</sup>, "différent" des autres collégiens ne venant pas de Vitruve?

1.  Oui, beaucoup, 2.  Oui, un peu, 3.  Non

42) Au collège, aviez-vous le sentiment d'avoir des parents « différents des autres » ? 1.  Oui, vraiment ; 2.  Oui, un peu ; 3.  Non ; Si oui :

- En avez-vous souffert à un moment donné ?  1. Oui,  2. un peu  3. Non,  
→ Si oui, dans quelles classes/circonstances ? \_\_\_\_\_

- En étiez-vous fier ?  1. Oui,  2. un peu  3. Non, Si oui, précisez quand : \_\_\_\_\_

43) En fin de 6<sup>ème</sup>, vous aviez globalement des résultats scolaires:

1.  Très bons, 2.  Bons, 3.  Assez bons, 4.  Mauvais

44) Globalement, vous gardez un souvenir du collège:

1.  Très bons, 2.  Bons, 3.  Assez bons, 4.  Mauvais

45) Avez-vous été délégué de classe au collège ou au lycée?

1.  Oui, plusieurs fois, 2.  Oui, une fois, 3.  Non, jamais

46) Quelle sont vos deux langues étrangères apprises au collège ? (*Écrivez 1 et 2 dans les cases correspondantes*)

1.  Anglais, 2.  Allemand, 3.  Espagnol, 4.  Autre : \_\_\_\_\_

47) Au collège, vos amis étaient-ils d'anciens élèves de Vitruve?

1.  Oui, la plupart, 2.  Quelques-uns, 3.  Quasiment aucun

48) Avez-vous gardé des liens jusqu'à aujourd'hui avec des amis de Vitruve?  1.Oui, plus de trois,  2.Oui, entre 1 et 3,  3.Non, aucun

49) A posteriori, pensez-vous que Vitruve vous ait apporté "plus" qu'une école classique?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, quoi ? \_\_\_\_\_

50) Reprochez-vous certaines choses à Vitruve ?  1.Oui,  2.Non ;

→ Si oui, lesquelles? \_\_\_\_\_

51) Le lycée dans lequel vous êtes allé est-il... ?

1. Le lycée public du secteur géographique où vous viviez  
 2. Un autre lycée public  
 3. Un lycée privé

52) Si vous avez été inscrit dans un autre lycée que celui de votre secteur, est-ce un choix :

1. de vos parents principalement  
 2. de vous seul  
 3. des deux après concertation

53) Étiez-vous puni par vos parents si vos notes ou résultats étaient mauvais ?  1.Oui,  2.Non

54) Au lycée, quelle était votre discipline préférée ? \_\_\_\_\_

55) Dans votre scolarité, avez-vous eu des heures de colles :

1.  Oui, régulièrement, 2.  Oui, de temps en temps, 3.  très peu, 4.  Non

56) Avez-vous redoublé des classes ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

57) Au lycée, vous étiez plutôt du genre :

1. à avoir pleins d'amis  
 2. à avoir un petit groupe d'amis (4 ou moins)  
 3. à avoir principalement un(e) ami(e)  
 4. à être un solitaire

58) Posiez-vous des questions en cours ?

1.  Oui, beaucoup, 2.  Oui, de temps en temps, 3.  Quasiment jamais

59) Quelles activités extra-scolaires pratiquiez-vous parallèlement à vos études ? \_\_\_\_\_

60) Quelle mention avez-vous eu au bac ?

- T.Bien,  Bien,  A. Bien,  Pas de mention,  Je n'ai pas le bac

61) Aviez-vous, adolescent, le désir de « changer la société » par votre profession future ?  1.Oui,  2.Non ; Si oui, par quelle profession ? \_\_\_\_\_

62) Vos parents vous ont-ils donné une image de l'école :

- Très positive,  Assez positive,  Assez négative,  Très négative,  Neutre

63) Vos parents vous ont-ils conseillé, influencé dans vos choix d'orientation ?  1.Oui, beaucoup,  2.Oui, en partie,  3.Non, pas du tout

64) Avez-vous eu des conflits avec vos parents à propos des choix d'orientation ?  1.Oui, beaucoup,  2.quelques-uns,  3.Non, jamais

→ Si oui, à quel propos ? \_\_\_\_\_

65) Avez-vous été tenté de vous orienter vers une carrière artistique :

1. Oui et c'est ce que j'ai fait  
 2. Oui, mais je ne l'ai pas fait: Pourquoi? \_\_\_\_\_  
 3. Non

## *Études supérieures*

**66) Avez-vous été tenté(e), après le bac, de vous orienter vers les sciences sociales?**

- 1. Oui et c'est ce que j'ai fait
- 2. Oui, mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi? \_\_\_\_\_
- 3. Non

**67) Avez-vous été membre d'un syndicat étudiant pendant vos études ?**

- 1. Oui,  2. Non, Si oui, lequel? \_\_\_\_\_

**68) Avez-vous déjà réalisé un travail (mémoire, documentaire, émission radio, livre, etc.) ayant un rapport avec 68 au sens large ?**

- 1. Oui,  2. Non ; Si oui, de quoi s'agissait-il? \_\_\_\_\_

**69) Pendant vos études supérieures, vous avez vécu (Si plusieurs réponses, indiquez l'ordre chronologique par des numéros) :**

- 1. En résidence universitaire
- 2. Seul, dans un appartement en location
- 3. En collocation
- 4. Chez vos parents
- 5. Autre : \_\_\_\_\_

**70) Avez-vous exercé une activité rémunérée régulière parallèlement à vos études ?**  1. Oui,  2. Non ; Si oui, laquelle? \_\_\_\_\_

**71) Combien vos parents vous donnaient-ils d'argent par mois (sans compter le logement) au cours de vos études supérieures ?**

- 1. Ils ne me donnaient pas d'argent
- 2. Entre 0 et 500 Francs
- 3. Entre 500 et 1000 Francs
- 4. Entre 1000 et 2000 Francs
- 5. Entre 2000 et 4000 Francs
- 6. Plus de 4000 Francs

**72) Diriez-vous que votre période d'études est (était) une période plutôt:**

- 1. Désagréable qui doit durer le moins longtemps possible
- 2. Peu agréable mais indispensable pour faire ce que vous voulez faire
- 3. Plutôt agréable qui doit durer juste ce qu'il faut
- 4. Très agréable qui devrait durer le plus longtemps possible
- 5. Autre: \_\_\_\_\_

**73) Appréhendez-vous (ou avez-vous appréhendé pour ceux qui travaillent) l'entrée dans le monde du travail ?**  Oui, beaucoup;  Un peu;  Non

→ Si oui, pourquoi? \_\_\_\_\_

**74) Aujourd'hui, si vous aviez le choix, quelle profession aimeriez-vous exercer ?** \_\_\_\_\_

## *Formation des choix politiques*

**75) Quel est votre premier souvenir politique ?** \_\_\_\_\_

**76) Quelles sont les personnes (citez-en trois) qui ont été très ou assez importantes dans la formation de vos choix politiques** (qu'elles fassent partie de votre famille, vos amis, groupe des pairs, autres adultes, hommes politiques, etc.)

- 1) \_\_\_\_\_
- 2) \_\_\_\_\_
- 3) \_\_\_\_\_

**77) Si vous pensez aux années de votre adolescence, vous rappelez-vous d'un fait ou d'un événement qui ait particulièrement influencé vos choix politiques?** \_\_\_\_\_

**78) Avez-vous le sentiment d'appartenir à une classe sociale?**

- 1. Oui,  2. Non, Si oui, à laquelle? \_\_\_\_\_

**79) Avez-vous participé aux grèves et aux manifestations du mouvement lycéen et étudiant en novembre et décembre 1986?**

- 1. A toutes les manifestations
- 2. A presque toutes
- 3. A quelques-unes
- 4. A aucune

**80) Discutez-vous de politique avec les personnes suivantes:**

	Souvent	Quelquefois	rarement	Jamais
Père	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Mère	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Frères ou sœurs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Professeurs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Amis	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autre: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**81) Avez-vous participé au rassemblement altermondialiste de Millau en juin 2000?**  1.Oui,  2.Non

**82) Etes-vous actuellement adhérent d'une association :**

- 1. politique :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 2. culturelle :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 3. sportive :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 4. humanitaire :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)
- 5. autre :  1.Oui,  2.Non (Si oui, laquelle ? \_\_\_\_\_)

**83) Avez-vous déjà fait des dons à des associations humanitaires ?**

- 1.Oui, tous les ans,  2.Oui, souvent,  3.Oui, c'est arrivé,  4.Non, jamais

**84) Dans la vie politique actuelle, pouvez-vous citer un homme ou une femme que vous admirez particulièrement ? \_\_\_\_\_**

**85) Avez-vous participé dans les 5 dernières années à des manifestations :**

	Oui, souvent	Quelques-unes	Non
1. pour la sauvegarde des services publics	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. contre le racisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. contre la guerre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. contre le néolibéralisme et ses institutions	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Autres: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**86) Avez-vous déjà participé à un Forum social (local, national ou international) :**  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, au(x)quel(s) ? \_\_\_\_\_

**87) Certains pensent qu'il faut changer complètement la société, d'autres pensent qu'il ne faut pas du tout la changer. Vous-même, comment vous classeriez-vous sur cette échelle ?**

Je pense qu'il faut changer radicalement la société [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Je pense qu'il ne faut pas du tout changer la société

**88) Avez-vous été adhérent(e) d'une organisation politique ou participé à un réseau/collectif/association militant ?**  1.Oui,  2.Non; Si oui, lesquels (par ordre chronologique) :

Années (début/fin)	Structure où vous militiez	Responsabilités	Événements auxquels vous avez participé

**89) Quel a été votre premier engagement ? \_\_\_\_\_**

**90) Par quel biais y êtes-vous arrivé (amis, journaux, famille... soyez précis) ? \_\_\_\_\_**

**91) Vous considérez-vous comme un militant à l'heure actuelle ?**

- 1.Oui,  2.Non

**92) Si vous avez été militant et avez cessé de l'être : pour quelles raisons avez-vous arrêté ?**

- 1. manque de temps
- 2. rencontre d'un conjoint
- 3. désaccord politique avec la structure dans laquelle je militais
- 4. entrée dans la vie active
- 5. autre : \_\_\_\_\_

**93) Ressentez-vous à la fois l'envie mais la difficulté à trouver une structure où vous engager ?** 1.  Oui, totalement, 2.  Un peu, 3.  Non



**Trajectoire professionnelle :**

*Si vous n'êtes pas encore entré dans la vie active, ne répondez pas aux questions 94, 95, 96, mais répondez aux suivantes :*

- 94) A quel âge êtes-vous entré dans la vie active ? \_\_\_\_ ans
- 95) Avez-vous connu une période de chômage entre la fin de vos études et votre premier travail ?  1.Oui,  2.Non ; Si oui, pendant combien de temps ? \_\_\_\_\_
- 96) Avez-vous déjà refusé ou écarté certaines offres d'emplois de votre recherche pour des raisons « éthiques » ou politiques ?  
 1.Oui,  2.Non , Si oui, précisez les raisons : \_\_\_\_\_
- 97) Pour vous, un « bon » travail doit correspondre à quels critères (inscrivez 1 et 2 pour les deux plus importants à vos yeux) :
- |   |   |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> 1. bonne rémunération    | <input type="checkbox"/> 4. intellectuellement stimulant                      |
| <input type="checkbox"/> 2. pas de pression       | <input type="checkbox"/> 5. participe à faire changer la hiérarchique société |
| <input type="checkbox"/> 3. libère du temps libre | <input type="checkbox"/> 6. être en accord avec mes convictions               |
| <input type="checkbox"/> 7. Autre : _____         |   |
- 98) Dans l'avenir, vous souhaiteriez plutôt:
- 1. Exercer une profession libérale ou être indépendant
  - 2. Travailler dans le secteur public
  - 3. Travailler dans le secteur privé
  - 4. Travailler dans une ONG ou une organisation internationale
- 99) Êtes-vous confiant(e) quant à votre parcours professionnel futur ?  
1.  Oui, très confiant, 2.  Oui, assez confiant, 3.  Non, peu confiant
- 100) Pourriez-vous consigner votre parcours professionnel dans le tableau ci-dessous (Précisez les périodes de chômage et petits boulots) :

Années	Profession	Etablissement, entreprise...	Lieu
/			
/			
/			

- 101) Actuellement, diriez-vous que dans votre vie en général, votre travail:
- 1. est plus important que tout le reste
  - 2. est très important mais autant que d'autres choses
  - 3. est assez important, mais moins que d'autres choses
  - 4. n'a que peu d'importance

**III. Héritage(s) de Mai 68**

- 102) Pensez-vous que les événements de mai 68 (et des années qui suivent) aient eu une influence sur votre éducation ?  
1.  Oui, beaucoup ; 2.  Oui, en partie, 3.  Quasiment pas, 4.  Non
- 103) Comment qualifieriez-vous l'éducation que vous avez reçue ?  
 1. plutôt classique et strict  
 2. plutôt souple  
 3. anti-autoritaire  
 4. autre : \_\_\_\_\_
- 104) Enfant, avez-vous reçu:  
→ Des fessées : 1.  Oui, régulièrement, 2.  Oui, rarement, 3.  Non, jamais  
→ Des gifles : 1.  Oui, régulièrement, 2.  Oui, rarement, 3.  Non, jamais
- 105) Aviez-vous le droit de regarder la télévision ?  
 1. Oui, autant que je voulais  
 2. Oui, mais de manière réglementée  
 3. Pas la semaine  
 4. Non  
 5. On n'avait pas de télévision
- 106) Certaines émissions vous étaient-elles interdites par vos parents ?  
 1.Oui,  2.Non , Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_
- 107) Les interdits explicitement formulés étaient-ils nombreux dans votre éducation ?  1. Oui,  2. Il y en avait très peu,  3. Il n'y en avait pas
- 108) Si vous repensez à la vie de famille quand vous étiez enfant, est-ce que vous avez le sentiment que vous pouviez donner votre avis sur les décisions à prendre ?  
 1.Oui presque toujours,  2. Oui, assez souvent,  3.Rarement,  4. Jamais

109) Vos parents vous offraient-ils des jouets que l'on offre classiquement aux enfants de sexe opposé?  1.Oui,  2.Non ; Si oui, citez un exemple :

110) **Enfant et/ou adolescent, êtes-vous allé(e) en colonie de vacances ?**

1. Oui, tous les ans,  2. Oui, quelques fois,  3. Non, jamais

111) **A quel âge êtes-vous partis pour la première fois sans vos parents en vacances ?** \_\_\_\_ ans

112) **Parliez-vous politique en famille quand vous étiez enfant ?**

1. très régulièrement  
 2. régulièrement  
 3. très peu  
 4. Jamais

113) **Lorsque vos parents avaient des invités à dîner, vous mangiez la plupart du temps :**

1. Avant eux  
 2. Avec les adultes  
 3. En même temps mais à une table d'enfants

114) **La sexualité est-elle un sujet tabou dans votre famille ?**

1.  Oui ; 2.  Non, mais on n'en parle quasiment pas ; 3.  Non pas du tout

115) **Adolescent et jeune adulte, parliez-vous de votre vie sentimentale avec vos parents ?**

1.  Oui, régulièrement, 2.  C'est arrivé mais rarement, 3.  Non, jamais

116) **Enfant et/ou adolescent, étiez-vous plutôt "garçon manqué" (pour les filles) ou "féminin" pour les garçons ?**  1.Oui,  2.Non

117) **A quel âge avez-vous amené pour la première fois votre petit(e)-ami(e) dormir chez vos parents ?** \_\_\_\_\_,  jamais

118) **A quel âge avez-vous eu l'autorisation de sortir seul(e) le soir ?**

Avant 12 ans,  Entre 12 et 14 ans,  entre 14 et 16 ans,  Après 16 ans

119) **Jusqu'à quel âge environ vos parents vous faisaient-ils garder lorsqu'ils sortaient le soir ?** \_\_\_\_\_ ans

120) **Comment appelez-vous vos parents ?**

1. « papa » et « maman »,  2. par leurs prénoms,  Autre : \_\_\_\_\_

121) **Quand vous pensez à la manière dont vous avez été élevé(e), êtes-vous d'accord avec les affirmations suivantes :**

	Oui	Non
1. vos parents étaient trop sévères	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. vos parents ne vous ont pas laissé(e) assez libre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. vos parents vous ont laissé(e) trop libre	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. vos parents ne s'occupaient pas assez de vous	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

122) **Avez-vous vécu des périodes de forts conflits avec l'un (ou les deux) de vos parents ?**  1. Oui,  2. C'est arrivé mais rarement,  3. Non

→ Si oui, quels étaient les objets de ces conflits et quel âge aviez-vous ?

123) **Affectivement, quels types de rapports entretenez-vous actuellement avec vos parents :**

	Avec votre père	Avec votre mère
1. Je suis très proche affectivement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Je suis assez proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Je ne suis pas très proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Je ne suis pas du tout proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Autre (précisez) :		

124) **Sur le plan des idées, quels types de rapports entretenez-vous avec vos parents ?**

	Avec votre père	Avec votre mère
1. Je suis très proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Je suis assez proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Je ne suis pas très proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Je ne suis pas du tout proche	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Autre (précisez) :		

125) **Qu'est-ce que vos parents vous ont transmis (ou légué) de plus important ?** \_\_\_\_\_

126) **Vos parents vous ont-ils poussé à être autonome et responsable jeune ?**  1. Oui, très jeune,  2. Oui, assez jeune,  3. Non, pas vraiment

→ Si oui, **leur reprochez-vous ?**

1. Oui, j'ai un peu le sentiment qu'on m'ait volé mon enfance  
 2. Peut-être un peu  
 3. Non  
 4. Autre (précisez) : \_\_\_\_\_

127) **Si vous avez des enfants : l'éducation que vous leur avez donnée est-elle proche de celle que vous avez reçue ?**

1. Oui, très proche,  2. Assez proche,  3. Assez différente

→ Quelles sont les principales différences ? \_\_\_\_\_

128) **Les avez-vous (ou comptez-vous les) scolarisé à Vitruve?**

1. Oui,  2. Non ; Si non, pourquoi? \_\_\_\_\_

129) **Si vous n'avez pas d'enfants : Y a-t-il certaines choses que vous ne referez pas quand vous éduquerez vos propres enfants ?**

1. Non, je pense leur donner à peu près l'éducation que j'ai reçue  
 2. Je changerai certaines choses  
 3. Je changerai beaucoup de choses

→ Si 2 ou 3, que changerez-vous ? \_\_\_\_\_

130) **Pensez-vous que vos parents ont été trop laxistes avec vous ?**

1. Oui,  2. Peut-être un peu,  3. Non, pas du tout

131) **Pensez-vous que vos parents ont été trop laxistes avec l'un de vos frères ou sœurs?**  1. Oui,  2. Peut-être un peu,  3. Non, pas du tout

132) **Avez-vous souffert, enfant, des activités militantes de vos parents ?**

1. Oui, c'est arrivé;  2. quelques rares fois;  3. Non jamais

133) **Adolescent, avez-vous ressenti la difficulté de vous « distinguer » de vos parents afin de vous construire ?**  1. Oui,  2. Un peu,  3. Non

134) **Auriez-vous aimé pouvoir vous opposer à vos parents parfois ?**

1. Oui,  2. Peut-être un peu,  3. Non

135) **Vous est-il déjà arrivé que l'on se moque de vous, que l'on vous traite de façon injuste ou que l'on vous refuse un droit à cause ...:**

*(Plusieurs réponses possibles, cocher les numéros des réponses choisies.)*

1. De votre poids, de votre taille       6. Des caractéristiques de vos parents.  
 2. De votre tenue vestimentaire       7. De vos opinions politiques, syndicales  
 3. Du lieu où vous vivez       8. De votre origine sociale  
 4. De votre nom ou votre prénom.       9. Autre : \_\_\_\_\_  
 5. De votre situation de famille       10. Non

136) **Cela vous est-il arrivé :**

1. Une seule fois,  2. Plusieurs fois,  3. Continuellement

137) **Parmi ces comportements, y en a-t-il qui vous ont fait de la peine ou qui vous ont blessé ?**  1. Oui,  2. Non ; Si oui, lequel vous a fait le plus de peine ? \_\_\_\_\_

138) **Quel âge aviez-vous ? (à peu près) :** \_\_\_\_\_

139) **Au delà de ces circonstances particulières, quelle(s) conséquences ont eu pour vous ces comportements sur l'ensemble de votre vie ?**

1. Vous avez renoncé à un projet  
 2. Vous avez trouvé de l'énergie supplémentaire pour réussir mieux  
 3. Vous vous êtes rapproché(e) d'autres personnes  
 4. Vous vous êtes éloigné(e) de certaines personnes  
 5. Vous vous êtes replié(e) sur vous-même  
 6. Cela vous a poussé à militer  
 7. Autre conséquence : \_\_\_\_\_

### *Héritage par des récits, objets, images ...de 68*

140) **Vos parents vous ont-ils parlé des événements de mai 68 ?**

1. Oui, je les ai entendu en parler depuis mon enfance  
 2. Ils m'en ont parlé un peu  
 3. Quasiment pas  
 4. Non, ils n'en n'ont jamais parlé

141) **Qui en a parlé ?**

1. Surtout mon père       3. Les deux  
 2. Surtout ma mère       4. Aucun

142) **Ils vous en ont parlé :**

1. spontanément, sans que vous ayez posé de questions à ce sujet  
 2. suite à vos sollicitations à ce sujet  
 3. les deux

143) **A quel âge environ ont-ils commencé à vous en parler ?**

1.  Avant 10 ans, 2.  Entre 10 et 15 ans, 3.  Après 15 ans

144) **Avez-vous baigné dans votre enfance dans un milieu politisé ?**

1. Oui, très,  2. Oui, assez,  3. Non

145) Savez-vous dans quelle organisation (ou de laquelle ils étaient proches) étaient vos parents lors des événements de 68 ?  Oui ;  Non;  
→ Si oui, laquelle : père : \_\_\_\_\_ ; mère : \_\_\_\_\_

146) Concernant la participation de vos parents (ou d'un seul si un seul a milité) aux événements de 68 :

- 1. Vous savez ce qu'ils ont fait lors des événements et des années suivantes
- 2. Vous avez une vague idée de leur participation
- 3. Vous ne savez rien si ce n'est qu'ils ont « participé » aux événements

147) Avez-vous vu des objets, photos, affiches que vos parents ont gardés de 68 ou des années suivantes ?  1.Oui,  2.Non

→ Si oui, lesquels ? \_\_\_\_\_

148) Vos parents vous ont-ils parlé de l'époque de la « libération sexuelle »  1.Oui,  2.Non ;

→ Si oui, vous en ont-ils parlé comme d'une expérience :  
1.  positive, 2.  négative, 3.  ambiguë

149) Physiquement, ressemblez-vous :

- 1. Plus à mon père
- 2. Plus à ma mère
- 3. Autant aux deux
- 4. A aucun

150) Sur le plan de la personnalité et des idées, vous ressemblez :

- 1. Plus à mon père
- 2. Plus à ma mère
- 3. Autant aux deux
- 4. A aucun

151) Que vous ont-ils transmis de plus important à vos yeux à propos de cette époque de leur vie ? \_\_\_\_\_

152) Avez-vous une image en tête de vos parents pendant 68 ?

- 1.Oui,  2.Non ; Si oui, la(les)quelle(s) ? \_\_\_\_\_

153) Avez-vous récupéré des habits de vos parents datant de cette époque ?  1.Oui,  2.Non

154) Avez-vous eu une époque où vous vous habilliez dans le style « baba » ?  1.Oui,  2.Non , Si oui, à quelle période ? \_\_\_\_\_

155) Avez-vous dans vos albums personnels (ou sur vous) gardé des photos de vos parents de cette époque ?  1.Oui,  2.Non

156) Avez-vous récupéré des affiches de l'époque ?  1.Oui,  2.Non

157) Pour vous, quelles sont les principales idées véhiculées par le mouvement de 68 ? \_\_\_\_\_

158) Vous considérez-vous comme un « héritier de 68 » ?  Oui,  Non;  
→ Pourquoi ? (et si oui, en quoi consiste cet « héritage de 68 » pour vous)

159) Y a-t-il d'autres enfants de 68ards dans les personnes que vous côtoyez régulièrement ?

- Oui, plus de 10,  entre 5 et 10,  entre 1 et 5 personnes,  aucun

160) Aimerez-vous un jour vivre en communauté ?

- 1. Oui, c'est un projet que j'aimerais réaliser un jour,
- 2. Pas comme dans les années 70's mais vivre à plusieurs oui
- 3. Non

161) Avez-vous (ou avez-vous eu plus jeune) des projets de vie « alternatifs » (non conformes aux modèles actuels) :  1.Oui,  2.Non ,

→ Si oui, précisez : \_\_\_\_\_

### *Héritage politique*

162) Vous intéressez-vous à la politique ?

- 1.Beaucoup,  2.Assez,  3.Peu,  4.Pas du tout

163) Sur le plan politique, à quel endroit de cette échelle vous situeriez-vous ? Gauche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Droite Sans réponse [0]

164) De manière générale, lors d'élections, allez-vous voter ?

- 1.Toujours,  2.Souvent,  3.De temps en temps,  4.Rarement,  5.Jamais

165) A quel âge vous êtes-vous inscrit(e) sur les listes électorales?

\_\_\_\_\_ ans,  je ne suis pas inscrit

166) L'inscription sur les listes électorales a-t-elle été une démarche

- 1. Concertée entre mes parents et moi
- 2. Entièrement personnelle
- 3. Je ne suis pas inscrit(e)

167) Pour quel parti avez-vous voté lors de votre premier vote ? \_\_\_\_\_

168) De quel parti politique vous sentez-vous le plus proche actuellement (pour lequel vous votez) ? \_\_\_\_\_

169) Envisagez-vous éventuellement de vous engager un jour dans :

	Oui	Peut-être	Non
1. Une association de défense des droits de l'homme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Un mouvement pour la paix	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. Un mouvement pour la protection de l'environnement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. Un parti politique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. Un syndicat	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

170) L'engagement passé de vos parents (ou de l'un d'entre eux) a-t-il eu un impact sur votre propre désir d'engagement?

- 1. Oui, vraiment
- 2. Oui, mais ambigu car ils m'ont transmis une méfiance de toute structure
- 3. Pas vraiment
- 4. Non, pas du tout, au contraire
- 5. Autre: \_\_\_\_\_

171) Que pensez-vous du mouvement altermondialiste ?

- 1. J'y milite
- 2. J'y suis très favorable mais sans y militer
- 3. J'y suis plutôt favorable
- 4. J'y suis plutôt défavorable
- 5. J'y suis complètement défavorable

172) Si vous pensez aux idées politiques qui sont les vôtres aujourd'hui, vous avez l'impression:

- 1. Que vous les avez depuis votre enfance
- 2. Que vous les avez depuis votre adolescence
- 3. Que vous les avez depuis plus récemment
- 4. Que vous n'avez pas encore d'idées très arrêtées

173) Toujours à propos de ces idées politiques, pensez-vous que vous pourrez en changer ?

- 1. Très facilement
- 2. Assez facilement
- 3. Peu facilement
- 4. Pas facilement du tout

174) Dans ce qui vous définit aujourd'hui, diriez-vous que vos idées politiques occupent:

- 1. Une très grande place
- 2. Une assez grande place
- 3. Une assez faible place
- 4. Une très faible place

175) Est-il pour vous important que vos amis partagent les mêmes opinions politiques que vous ?

- 1. Très important
- 2. Assez important
- 3. Peu important
- 4. Pas important du tout

176) Est-il pour vous important que votre conjoint(e) partage les mêmes opinions politiques que vous ?

- 1. Très important
- 2. Assez important
- 3. Peu important
- 4. Pas important du tout

177) Pouvez-vous dire, pour chacun de ces mots, s'il évoque pour vous quelque chose de plutôt positif ou de plutôt négatif (*Une réponse par ligne*)

	Plutôt positif	Plutôt négatif
Travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Compétition	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Profit	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Syndicat	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Parti politique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autorité	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Energie nucléaire	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Religion	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Gagner beaucoup d'argent	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Entreprise	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Militantisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Communisme	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Utopie	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Révolution	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

*Regard porté sur Mai 68 (et les années qui ont suivi)*

178) Pour vous, c'est quoi un(e) "soixante-huitard(e)" : \_\_\_\_\_

**179) Vous avez entendu parlé de mai 68 et de ses conséquences :**

- 1. Beaucoup et vous en êtes satisfait
- 2. Beaucoup trop, vous en êtes fatigué(e)
- 3. Peu et vous auriez aimé en savoir plus
- 4. Peu et c'est amplement suffisant
- 5. Pas du tout et vous auriez aimé en savoir plus
- 6. Pas du tout et c'est amplement suffisant

**180) Avez-vous lu des livres sur Mai 68 ou cette époque ?**  Oui,  Non;

→ Si oui, lesquels ? \_\_\_\_\_

**181) Avez-vous vu des films ou documentaires sur cette époque ?**

1.Oui,  2.Non ; → Si oui, lesquels ? \_\_\_\_\_

**182) Parmi les propositions suivantes, quelle est celle qui, pour vous, correspond le mieux à ce que Mai 68 a été (Vous pouvez cocher plusieurs réponses, en les numérotant) :**

- 1. Un simple « délire verbal »
- 2. Un rêve éphémère
- 3. Un événement révolutionnaire
- 4. Des propos de jeunes intellectuels coupés des réalités de la « vraie vie »
- 5. Une revendication de nouvelles libertés
- 6. Une révolte contre l'ordre établi
- 7. Un défoulement
- 8. Autre : \_\_\_\_\_

**183) Quel est le premier slogan qui vous vient à l'esprit en pensant à mai 68 ?** \_\_\_\_\_,  Aucun

**184) Auriez-vous aimé vivre les événements de Mai 68 ?**

1.Oui, vraiment,  2.Pourquoi pas,  3.Pas vraiment,  4.Non

**185) Citez un personnage de 68 qui ait une connotation positive à vos yeux :** \_\_\_\_\_

**186) Citez un personnage de 68 qui ait une connotation négative à vos yeux :** \_\_\_\_\_

**187) Auriez-vous aimé vivre l'expérience de relations de couples "différentes" qu'ont vécu certains dans les années 70's ?**

1.Oui,  2.Pas vraiment,  3.Non, pas du tout

**188) Attribuez-vous une responsabilité (positive ou négative) aux événements de 68 dans :**

	Oui	En partie	Non	En positif	En négatif
Le système d'enseignement actuel	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Les rapports entre parents et enfants	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La liberté de contraception et d'avortement	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La libéralisation des mœurs	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La place des femmes dans la société	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Les conditions de travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autre: _____	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

**189) Connaissez-vous le mouvement situationniste ?**  1.Oui,  2.Non,

→ Si oui, avez-vous lu certains de leurs écrits ?  1.Oui,  2.Non

**190) Connaissez-vous les différences entre les mouvements maoïstes, trotskistes et communistes de 68 ?**  1.Oui,  2.Vaguement,  3.Non

**191) Avez-vous lu des livres de Marx ?**  1.Oui,  2.Des textes,  3.Non

**192) Avez-vous lu des livres de Trotski ?**  1.Oui,  2.Des textes,  3.Non

**193) Avez-vous lu des livres de Mao ?**  1.Oui,  2.Des textes,  3.Non

**Vos parents et leur « génération » : de 68 à aujourd'hui**

**194) Etes-vous fier de ce qu'ont fait vos parents en 68 ?**

1.très fier,  2.fier  3.pas très fier,  4.pas fier du tout

**195) Avez-vous le sentiment que la « génération de 68 » ait « mal tourné » ?**

- 1. De manière générale oui
- 2. On ne peut pas généraliser comme ça
- 3. Non

**196) Trouvez-vous qu'il est difficile pour votre génération de succéder à celle de 68 en terme d'innovation et d'engagement?**

- 1. Oui, car ils prétendent détenir le « monopole » de la contestation
- 2. C'est assez difficile de proposer quelque chose de vraiment nouveau actuellement car ils ont été assez libéraux et innovateurs
- 3. Non
- 4. Autre: \_\_\_\_\_

197) **Trouvez-vous que la génération de vos parents soit « donneuse de leçons » ?**  1.Oui, beaucoup trop,  2.Oui, un peu,  3.Non

198) **Avez-vous d'autres reproches à l'égard de la « génération 68 » ?**  
 1.Oui,  2.Non; Si oui, lesquels ? \_\_\_\_\_

199) **Avez-vous l'impression d'avoir hérité de désillusions ?**

1. Oui, et l'on n'a plus le droit à la naïveté qu'ils avaient à cette époque  
 2. Oui, et tant mieux  
 3. Non

→ Si oui, lesquelles? \_\_\_\_\_

200) **Avez-vous le sentiment que vos parents sont restés fidèles aux prises de positions qu'ils avaient en Mai 68 ?**

- 1.Oui, vraiment,  2.Oui, en partie,  3.Non, pas vraiment,  4.Non

201) **Ressentez-vous des contradictions entre ce qu'ils vous ont transmis et leur mode de vie actuel ?**  1.Oui,  2.Non;

→ Si oui, lesquelles ? \_\_\_\_\_

202) **Vos parents ont-ils gardé des amis de leur époque 68arde ?**

- 1.Oui, beaucoup,  2.Oui, quelques-uns,  3.Pas à ma connaissance

→ Si oui, êtes-vous amis avec les enfants de leur amis ?

- 1.Oui, la plupart,  2.Oui, quelques-uns,  3.Quasiment aucun

203) **Avez-vous vu évoluer les fréquentations de vos parents vers des milieux moins politisés, plus bourgeois ?**

- 1.Oui, de manière flagrante,  2.Oui, en partie,  3.Non.

204) **Sur le plan politique, à quel endroit de cette échelle situeriez-vous vos parents :**

	Votre père	Votre mère
En 68	Gche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Drte	Gche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Drte
Aujourd'hui	Gche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Drte	Gche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Drte

205) **Vous sentez-vous déçu(e) par l'évolution politique de vos parents entre 68 et aujourd'hui ?**  1.Oui,  2.Un peu,  3.Non, pas du tout

206) **Pensez-vous que la majorité des « jeunes » aujourd'hui sont très peu politisés ?**  1.Oui,  2.Non; Si oui, le regrettez-vous ?  1.Oui,  2.Non

207) **La génération de vos parents laisse-t-elle selon vous assez de place dans le champ politique à votre génération ?**

- 1.Oui,  2.Non,  3.Je ne sais pas

## V. « Ethos », style de vie, pratiques culturelles

208) **Lisez-vous régulièrement un (ou des) journal(aux) ?**

- 1.Oui,  2.Non ; si oui, le(s)quel(s) ? \_\_\_\_\_

209) **Ecoutez-vous la radio ?**  Oui,  Non ; si oui, la(les)quelle(s) ? \_\_\_\_\_

210) **Vous allez au théâtre :**

1. plus d'une fois par mois  3. moins de 3 fois par an  
 2. de 3 à 5 fois par an  4. jamais

211) **Avez-vous visité un musée ces 6 derniers mois ?**  1.Oui,  2.Non

212) **Lisez-vous des :**

	Beaucoup	De temps en temps	Rarement	Jamais
Romans policiers	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
D'autres romans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ouvrages politiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Essais ou écrits philosophiques ou sociologiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

213) **Combien de livres, environ, possède-t-on dans votre foyer ?**

- Entre 0 et 50,  Entre 50 et 100,  Plus de 100

214) **Citez quelques ouvrages qui vous ont marqué (ont été fondateurs)**  
 \_\_\_\_\_

215) **Ecoutez-vous de la musique :**

→ Classique :  1.beaucoup,  2.de temps en temps,  3.jamais

→ Jazz :  1.beaucoup,  2.de temps en temps,  3.jamais

→ Variété (radio) :  1.beaucoup,  2.de temps en temps,  3.jamais

→ Autre : \_\_\_\_\_

216) **Quelles activités (culturelles, sportives, etc.) pratiquez-vous régulièrement ?** \_\_\_\_\_

217) **Citez un (ou plusieurs) homme(s) et/ou femme(s) que vous admirez, qui ont compté pour vous :** \_\_\_\_\_

## Vos proches / Famille

218) Pouvez-vous lister l'ensemble des personnes que vous considérez comme vos "proches", en précisant pour chacune le lien qui vous unit : parents, enfants, frères/sœurs, collègues, amis (précisez pour les amis quand vous les avez rencontrés)

- |          |           |
|----------|-----------|
| 1) _____ | 7) _____  |
| 2) _____ | 8) _____  |
| 3) _____ | 9) _____  |
| 4) _____ | 10) _____ |
| 5) _____ | 11) _____ |
| 6) _____ | 12) _____ |

219) Quels sont, parmi les différents événements historiques, ceux qui ont le plus marqué votre histoire familiale ? (qu'ils soient nationaux ou locaux)

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

220) Avez-vous le sentiment d'avoir hérité de certains traits de vos grands parents que vous ne retrouvez pas (ou moins) chez vos parents ?

1.Oui,  2.Non,  3.Je ne sais pas ; Si oui, lesquels et de quels grands parents ? \_\_\_\_\_

221) Vous appelez (au téléphone) l'un ou l'autre de vos parents :

- |  |   |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> 1. Plus de 3 fois par semaine | <input type="checkbox"/> 3. De 1 à 4 fois par mois    |
| <input type="checkbox"/> 2. De 1 à 3 fois par semaine  | <input type="checkbox"/> 4. Moins d'une fois par mois |

222) En partant de chez vos parents, qu'avez-vous emporté (qui leur appartenait à eux ou à des membres de votre famille) ? \_\_\_\_\_

• **Si vous avez un conjoint :**

223) Est-il(elle) enfant de soixante-huitards ?  1.Oui,  2.Non

224) Est-il(elle) engagé(e) ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, où ? \_\_\_\_\_

225) Sur le plan politique, à quel endroit de cette échelle le situeriez-vous ?

Gauche [1] [2] [3] [4] [5] [6] [7] Droite

Sans réponse [0]

226) Comment l'avez-vous rencontré(e)? \_\_\_\_\_

227) Quelle est la profession de ses parents ? père : \_\_\_\_\_ ; mère : \_\_\_\_\_

228) Que pensez-vous de l'institution du mariage ?

- 1.Je suis contre,  2.Elle ne me dérange pas,  3.J'y suis favorable

## Vous dans la société actuelle

229) Pratiquez-vous une activité bénévole ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, en quoi consiste-t-elle? \_\_\_\_\_

230) Vous arrive-t-il de porter un vêtement ou un objet pour montrer vos convictions ou une cause que vous défendez ?

- 1.Oui, souvent ,  2.Parfois ,  3.Non

→ Si oui, de quel objet ou vêtement s'agit-il ? \_\_\_\_\_

231) Citez trois adjectifs qui décrivent le mieux votre personnalité:

\_\_\_\_\_

232) La majorité de vos amis sont-ils plutôt :

- 1.de votre âge,  2.plus âgés,  3.plus jeunes

233) Vous sentez-vous en adéquation dans la société actuelle :

1. Oui, complètement  
 2. Oui, plutôt  
 3. Je me sens légèrement marginal  
 4. Je me sens complètement marginal

234) Avez-vous une tendance légèrement dépressive ?

- 1.Oui, vraiment,  2.Oui, un peu,  3.Non

235) Dans votre milieu professionnel (ou scolaire), avez-vous des affinités avec :

1. La plupart des personnes que vous côtoyez  
 2. Quelques personnes  
 3. Quasiment personne



236) Dans quel(s) milieu(x) vous sentiriez-vous incapable de vivre ?

237) Etes-vous syndiqué(e) ?  1.Oui,  2.Non ; Si oui, où ? \_\_\_\_\_

238) Pensez-vous que le travail soit un lieu où l'on se réalise ?

1.Oui,  2.En partie,  3.Non

239) Avez-vous déjà vu un psy ?

1.Oui, plus d'un an,  2.Oui, ponctuellement,  3.Non

240) Quel type de regard portez-vous sur la société actuelle et son avenir

1. très pessimiste  3. plutôt optimiste  
 2. plutôt pessimiste  4. très optimiste

241) Ressentez-vous un décalage entre les valeurs dont vous avez hérité et les « valeurs actuelles » que prône la société dans laquelle vous vivez ?

1.Oui, très fort,  2.Oui, un peu,  3.Pas vraiment,  4.Pas du tout

→ Si oui, en souffrez-vous ?

1.Oui, beaucoup,  2.Oui, assez,  3.Pas vraiment,  4.Non

242) La société actuelle vous paraît-elle trop individualiste ?

1.Oui,  2.Pas vraiment,  3.Non

243) Voici un certain nombre de propositions concernant la société française. pouvez-vous dire si vous êtes d'accord ou pas d'accord avec chacune d'entre elles?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
Privatiser les entreprises publiques	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autoriser la consommation du hachisch	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Régulariser les sans-papiers	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ratifier la constitution européenne	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Autoriser la culture d'OGM	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Il y a trop d'immigrés en France	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
L'insécurité est un problème de plus en plus préoccupant	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

244) Pensez-vous que la montée de l'individualisme ces dernières années ait un rapport avec la période de mai 68 ?

1.Oui, c'est directement lié,  2.En partie,  3.Non, je ne vois pas le rapport

→ Pourquoi ? \_\_\_\_\_

245) Vous définissez-vous comme « féministe » ?

1. Oui, vraiment,  2. Oui, plutôt,  3. Non

246) Avez-vous très confiance, plutôt confiance, plutôt pas confiance ou pas du tout confiance dans:

	Très confiance	Plutôt confiance	Plutôt pas confiance	Pas du tout confiance
1. La justice	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
2. Les médias	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
3. La police	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
4. L'école "classique"	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
5. La science	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

*Mode de vie, mode de consommation :*

247) Avez-vous déjà participé à des chantiers de jeunes bénévoles (ou à des chantiers humanitaires) ?  1.Oui,  2.Non

248) Vous partez en vacances (à partir de 3 jours d'absence du domicile)

1. Plus de trois fois par an  
 2. Entre une et trois fois par an  
 3. Moins d'une fois par an

249) Vous partez en vacances à l'étranger:  1.Plus d'une fois par an,  2.environ une fois par an,  3.moins d'une fois par an

250) Avez-vous l'habitude de consommer des produits issus de l'agriculture biologique :

1.Oui, tous les jours,  2.Oui, régulièrement,  3.Rarement,  4.Jamais

251) Vous mangez au Mc Donalds :

1.régulièrement,  2.de temps en temps,  3.jamais

252) Avez-vous des actions en bourse ?  1.Oui,  2.Non

253) Etes-vous équipé d'un :

	Oui	Non
Poste de télévision	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Lave-vaisselle	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Sèche-linge	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Lecteur de DVD	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Ordinateur	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Internet à votre domicile	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Voiture ( <b>précisez le modèle :</b> _____)	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Téléphone portable	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Appareil photo numérique	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

254) En moyenne, combien d'heures environ regardez-vous effectivement la télévision dans une semaine (sans oublier le week-end)? environ \_\_\_\_\_

255) Si vous vivez- en couple, qui s'occupe de :

	Moi principalement	Mon conjoint principalement	Les deux de manière équitable	La femme de ménage
La cuisine	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
La vaisselle	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Le linge	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Le repassage	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Le ménage	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

256) Seriez-vous prêt(e) à vivre avec l'argent de votre conjoint(e) :

- 1. Non, j'ai toujours désiré être indépendant(e) par principe
- 2. Cela me gênerait mais si c'est pour m'occuper des enfants je le ferais
- 3. Pourquoi pas, ça ne me gênerait pas

257) Avez-vous un compte commun avec votre conjoint(e) ?

- 1. Oui et c'est notre seul compte,
- 2. Oui et nous avons chacun un compte personnel en plus
- 3. Non

258) Tenez-vous compte dans votre tenue vestimentaire de la mode ?

- 1.Oui, beaucoup ;  2.Oui, un peu ;  3.Non, pas du tout.

259) Au cours des 12 derniers mois, à quelle fréquence avez-vous rencontré, chez vous ou chez eux ou lors de sorties communes:

	Plus d'1 fois par semaine	1, 2 ou 3 fois par mois	Plusieurs fois par an	Quasiment jamais
Des membres de votre propre famille	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des membres de celle de votre conjoint	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des amis	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Des collègues de travail	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

260) Que pensez-vous de la publicité :

- 1. Elle est nécessaire et utile
- 2. Elle est utile mais peut être néfaste
- 3. Elle m'est indifférente
- 4. Je suis publiphobe

261) Avez-vous l'impression de devoir faire des compromis dans votre mode de vie ?  1.Oui, constamment,  2.Oui, parfois,  3.Non

→ Si oui, citez les compromis que vous trouvez les plus difficiles à gérer :

\_\_\_\_\_

262) Y a-t-il autre chose que nous n'avons pas évoqué et qui est important pour comprendre qui vous êtes ?  1.Oui,  2.Non; Si oui, quoi ?

\_\_\_\_\_

263) Quelle est à vos yeux, la chose la plus importante à réaliser dans la vie ? \_\_\_\_\_

264) Accepteriez-vous de faire un entretien oral dans le cadre de ma thèse (*entretien anonymisé*) ?  1.Oui,  2.Non

265) Pouvez-vous me donner vos coordonnées (téléphone, mail, nom et prénom) : \_\_\_\_\_

Si vous avez des remarques, n'hésitez pas : \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_



## ***B - Annexes statistiques***

Dans cette deuxième partie des annexes sont consignées les données statistiques relatives aux analyses factorielles présentées tout au long de la thèse. Elles sont classées par chapitre, avec pour chaque analyse factorielle : un tableau des contributions des dix premiers axes au nuage d'inertie ; un tableau des coordonnées et des contributions des modalités actives.

### **1) Annexes statistiques du chapitre 1 :**

Les données ci-dessous sont relatives à l'analyse factorielle située page 132 et intitulée : *Diversité des agents de la socialisation politique des futurs « soixante-huitards »*. Elles sont toutes issues des fichiers statistiques produits par le logiciel SPAD.

#### **a) Contribution des dix premiers axes au nuage d'inertie :**

##### **Tableau des valeurs propres**

**Trace de la matrice: 0.69677**

<b>Numéro</b>	<b>Valeur propre</b>	<b>Pourcentage</b>	<b>Pourcentage cumulé</b>
1	0,0899	12,90	12,90
2	0,0714	10,24	23,14
3	0,0650	9,33	32,47
4	0,0514	7,37	39,84
5	0,0479	6,87	46,71
6	0,0452	6,48	53,20
7	0,0407	5,85	59,04
8	0,0358	5,14	64,18
9	0,0323	4,63	68,82
10	0,0281	4,03	72,84

## b) Coordonnées, contribution et valeurs-tests des modalités actives

Libellé de la variable	Poids relatif	Distance à l'origine	Coordonnées des fréquences actives		Contributions des fréquences actives	
			Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2
Femmes	3,32	0,35856	-0,31	-0,26	5,21	4,29
Hommes	2,98	0,44584	0,34	0,30	5,79	4,90
Parents-pratiquants	2,63	0,42553	0,27	-0,15	3,09	1,04
Parents-pas-pratiquants	3,66	0,21802	-0,19	0,11	2,23	0,79
Père-juif	0,82	2,10485	-0,40	0,03	2,23	0,02
Aucun parent juif	5,03	0,07614	0,07	-0,02	0,37	0,03
Parents-plutôt de gauche	3,40	0,29793	-0,33	0,11	6,24	0,80
Parents-plutôt de droite	1,87	0,79379	0,35	-0,23	3,70	1,85
Parents-ni-gauche-ni-droite	1,03	1,49514	0,47	0,06	3,77	0,07
Tradition-politique-familiale	3,06	0,30153	-0,33	-0,02	5,37	0,01
Pas-tradition-pol-familiale	3,14	0,29061	0,31	0,01	4,90	0,00
Parents-résistants	1,87	0,60434	-0,32	-0,04	3,26	0,07
Parents-pas-résistants	4,38	0,10880	0,14	0,02	1,46	0,05
Scoutisme, tous les ans	1,37	1,01386	0,07	0,07	0,10	0,12
Militants-avant-68	2,92	0,35038	0,22	0,37	2,43	7,34
Pas-militants-avant-68	3,38	0,25779	-0,19	-0,32	2,11	6,22
Révolutionnaire-en-68	2,73	0,46376	-0,14	0,34	0,94	5,99
Pas-Révolutionnaire-en-68	3,34	0,30501	0,11	-0,29	0,70	5,33
étudiant en 68	3,18	0,28275	-0,17	-0,09	1,54	0,44
travaille en 68	3,12	0,29695	0,17	0,09	1,56	0,48
1927--1936	0,28	4,61028	-0,14	0,08	0,09	0,03
1936--1944	1,87	0,76634	0,47	0,33	6,96	3,80
1944--1948	2,09	0,62101	0,18	-0,22	1,10	1,93
1948--1957	2,05	0,72189	-0,60	-0,08	12,04	0,24
classe-sup	2,31	0,54609	-0,09	-0,09	0,28	0,33
classe-moy	2,69	0,38827	0,03	-0,05	0,04	0,14
classe-pop	1,29	1,02223	0,09	0,28	0,16	1,83
actif-68	2,88	0,37129	-0,10	0,41	0,44	9,02
peu-acti68	2,86	0,36061	0,06	-0,21	0,17	2,38
PC	0,68	2,50255	-0,64	-0,08	4,68	0,07
PSU	1,91	0,68993	0,40	-0,01	5,14	0,00
gauchiste	1,41	1,30941	-0,41	0,52	3,95	7,16
22-mars-autogestion	1,25	1,83457	0,03	0,06	0,02	0,07
UNEF	0,24	2,48531	-0,13	-0,32	0,07	0,44

## 2) Annexes statistiques du chapitre 2 :

Les données ci-dessous sont relatives à l'analyse factorielle située page 219 et intitulée :  
*Scéma 1 - Classification statistique des formes de participation à Mai 68.*

### a) Contribution des dix premiers axes au nuage d'inertie :

**Trace de la matrice: 0.16660**

Numéro	Valeur propre	Pourcentage	Pourcentage cumulé
1	0,0343	20,56	20,56
2	0,0215	12,90	33,46
3	0,0206	12,37	45,83
4	0,0192	11,52	57,35
5	0,0174	10,44	67,79
6	0,0135	8,07	75,87
7	0,0099	5,96	81,82
8	0,0082	4,95	86,77
9	0,0074	4,45	91,22
10	0,0054	3,23	94,44

**b) Coordonnées, contribution et valeurs-tests des modalités actives**

Libellé	Poids relatif	Distance à l'origine	Coordonnées des modalités actives		Contributions des modalités actives		Valeurs-Tests des modalités actives	
			Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2
Femmes	4,828	0,88278	0,37	0,14	2,92	0,60	5,05	1,97
Hommes	4,765	0,90788	-0,36	-0,19	2,73	0,97	-4,84	-2,50
Parents-pratiquants	3,571	1,54610	0,33	-0,26	1,75	1,46	3,38	-2,67
Parents-pas-pratiquants	6,023	0,50940	-0,19	0,13	0,92	0,55	-3,44	2,31
Parents-plutôt-de-gauche	4,936	0,84158	-0,21	0,20	0,99	1,18	-2,94	2,79
plutôt de droite	3,215	1,82788	0,48	-0,23	3,24	0,98	4,38	-2,08
Militants-avant-68	4,435	1,05001	-0,64	-0,13	8,08	0,41	-7,94	-1,55
Pas-Militants-avant-68	5,159	0,76220	0,56	0,07	7,23	0,15	8,38	1,06
Engagmt-total		7,94318	-1,13	0,43			-4,79	1,82
tracts/occupation(+affront)	2,058	3,41639	-0,45	0,76	1,83	6,93	-2,94	4,94
Occup-université-lycée	1,938	3,69151	0,83	0,11	5,92	0,14	5,22	0,68
Affrontements-police		27,61820	0,99	-0,32			2,25	-0,72
Usines/affront	2,249	3,04212	-0,59	-0,40	3,44	2,16	-4,15	-2,84
Révolutionnaire-en-68	4,327	1,10119	-0,63	0,24	7,55	1,42	-7,56	2,83
Pas-Révolutionnaire-en-68	4,835	0,88030	0,58	-0,35	7,13	3,39	8,00	-4,77
étudiant en 68	4,384	1,07378	0,30	0,65	1,75	11,01	3,67	7,95
travaille en 68	5,210	0,74501	-0,24	-0,58	1,31	10,36	-3,60	-8,76
1927--1936	0,578	14,72430	-0,27	-1,21	0,19	5,01	-0,89	-3,97
1936--1944	2,973	2,05750	-0,64	-0,56	5,28	5,51	-5,55	-4,91
1944--1948	3,399	1,67460	0,50	-0,06	3,77	0,07	4,87	-0,57
1948--1957	2,643	2,43969	0,16	0,91	0,29	12,88	1,25	7,23
classe-sup	3,615	1,51478	0,31	0,08	1,55	0,13	3,21	0,82
classe-moy	3,875	1,34575	0,01	0,23	0,00	1,24	0,14	2,54
classe-pop	2,103	3,32299	-0,53	-0,66	2,60	5,38	-3,60	-4,48
PC	1,074	7,46692	-0,50	-0,61	1,17	2,38	-2,25	-2,77
PSU	2,687	2,38276	0,39	-0,66	1,83	6,87	3,18	-5,33
gauchiste	2,529	2,59525	-0,66	0,41	4,92	2,52	-5,11	3,16
autogest-féminisme	2,014	3,51391	0,07	0,66	0,05	5,10	0,47	4,29
UNEF-lycée	0,553	15,44720	1,23	0,57	3,70	1,04	3,81	1,75
intens-milit68++	2,713	2,35108	-0,96	0,32	11,03	1,68	-7,76	2,62
milit-68-intens	4,308	1,11049	0,16	0,11	0,50	0,31	1,89	1,29
milit68-faible	2,573	2,53311	0,75	-0,57	6,34	4,98	6,14	-4,71

### 3) Annexes statistiques du chapitre 3 :

#### a) Première analyse factorielle : « Les incidences politiques de la participation à Mai 68 : 1968-1974 »

Les données suivantes sont relatives au Schéma 1 du chapitre 3, intitulé « Les incidences politiques de la participation à Mai 68 : 1968-1974 », et situé p. 316.

**Trace de la matrice: 2.01931**

Numéro	Valeur propre	Pourcentage	Pourcentage cumulé
1	0,2091	14,04	14,04
2	0,1726	12,50	26,54
3	0,1283	6,35	32,89
4	0,1152	5,71	38,60
5	0,1087	5,38	43,98
6	0,1008	4,99	48,97
7	0,0973	4,82	53,79
8	0,0934	4,62	58,41
9	0,0800	3,96	62,37
10	0,0744	3,68	66,05

Libellé	Poids relatif	Distance à l'origine	Coordonnées des modalités actives		Contributions des modalités actives		Valeurs-Test	
			Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2
Femmes	3,773	0,89301	0,48	0,12	4,08	0,32	-6,82	-1,73
Hommes	3,555	1,00916	-0,49	-0,09	4,15	0,19	6,52	1,25
Militants-avant-68	3,285	1,17443	-0,42	-0,62	2,73	7,42	5,07	7,58
Pas-Militants-avant-68	4,043	0,76651	0,35	0,53	2,34	6,60	-5,43	-8,29
Fort-Impact-profess.	2,992	1,38738	0,63	-0,09	5,67	0,15	-7,12	1,07
Léger-Impact-profess	1,472	3,85398	-0,05	-0,38	0,02	1,23	0,32	2,52
Pas-impact-profess.	2,718	1,62755	-0,67	0,32	5,79	1,64	7,01	-3,39
Retour-à-la-terre	1,052	5,79257	1,12	0,29	6,28	0,51	-6,17	-1,61
Communauté	2,312	2,09014	0,90	-0,18	8,99	0,45	-8,23	1,67
Pas-communauté	4,978	0,43493	-0,42	0,10	4,20	0,31	8,66	-2,12
Larzac	2,377	2,00548	0,08	-0,84	0,08	9,62	-0,77	7,73
Pas-Larzac	4,913	0,45394	-0,04	0,42	0,04	5,00	0,85	-8,52
Participation-féminisme	2,582	1,76671	0,63	-0,39	4,85	2,27	-6,27	3,89
Pas-féminisme	4,122	0,73302	-0,37	0,37	2,71	3,25	5,79	-5,76
Sympath-féminisme	0,550	11,98230	-0,20	-0,80	0,11	2,06	0,75	3,01
Tout de suite après (retour à l'ordre)	1,957	2,65058	-0,60	0,49	3,35	2,67	4,81	-3,90
Entre 69 et 72	0,840	7,50388	-0,27	0,36	0,29	0,63	1,27	1,71
Entre 72 et 81	1,846	2,86949	0,13	-0,46	0,16	2,26	-1,03	3,53
Dans les années 80's	1,693	3,21923	0,71	-0,10	4,13	0,10	-5,24	0,74
étudiant en 68	3,353	1,13010	0,59	0,18	5,63	0,61	-7,46	-2,23
travaille en 68	3,975	0,79689	-0,49	-0,12	4,52	0,33	7,35	1,79
1927--1936	0,404	16,69360	-0,80	-0,22	1,23	0,11	2,59	0,70
1936--1944	2,240	2,18895	-0,66	-0,33	4,65	1,41	5,85	2,93
1944--1948	2,591	1,75628	0,06	0,26	0,05	1,03	-0,62	-2,62
1948--1957	2,093	2,41213	0,80	0,13	6,39	0,19	-6,91	-1,09
classe-sup	2,751	1,59645	0,16	0,18	0,32	0,54	-1,63	-1,93
classe-moy	2,937	1,43237	0,23	-0,01	0,76	0,00	-2,60	0,11
classe-pop	1,641	3,35318	-0,65	-0,22	3,30	0,45	4,68	1,56
actif-68	3,191	1,23878	-0,14	-0,73	0,28	9,84	1,60	8,55
peu-acti68	3,663	0,95022	0,07	0,62	0,08	8,07	-0,91	-8,44
PC	0,785	8,10374	-0,58	0,09	1,25	0,04	2,66	-0,41
PSU	2,041	2,49920	-0,29	0,41	0,80	1,99	2,37	-3,40
gauchiste	1,888	2,78276	0,20	-0,90	0,35	8,84	-1,53	7,02
autogest-féminisme	1,459	3,89732	0,36	0,01	0,90	0,00	-2,38	-0,09
UNEF-lycée	0,365	18,58930	0,19	0,51	0,06	0,54	-0,57	-1,56
pas-militant (68-74)	2,611	1,73566	-0,21	0,73	0,53	7,98	2,10	-7,35
syndicalisme	1,257	4,68394	-0,29	-0,08	0,51	0,04	1,79	0,47
ext-gauche	1,136	5,28653	0,21	-1,27	0,23	10,56	-1,16	7,16
féminisme	0,462	14,45070	1,31	-0,20	3,81	0,10	-4,49	0,67
milit-hors-structure	1,279	4,58270	0,47	0,06	1,36	0,02	-2,95	-0,35
PC/PSU	0,583	11,25700	-0,83	-0,42	1,93	0,59	3,24	1,62



**b) Analyse factorielle : Espace social des incidences professionnelles du militantisme en Mai 68**

Les données suivantes sont relatives au Schéma 2 du chapitre 3, intitulé « Espace social des incidences professionnelles du militantisme en Mai 68 », et situé p. 342.

<b>Tableau des valeurs propres</b>			
<b>Trace de la matrice: 0.60693</b>			
<b>Numéro</b>	<b>Valeur propre</b>	<b>Pourcentage</b>	<b>Pourcentage cumulé</b>
1	0.1201	19.8	19.8
2	0.1045	17.2	37
3	0.0601	9.9	46.9
4	0.0505	8.3	55.2
5	0.0479	7.9	63.1
6	0.0394	6.5	69.6
7	0.0392	6.4	76
8	0.0289	4.8	80.8
9	0.0262	4.3	85.1
10	0.0235	3.9	89

<b>Libellé de la variable</b>	<b>Poids relatif</b>	<b>Distance à l'origine</b>	<b>Coordonnées des fréquences actives</b>		<b>Contributions des fréquences actives</b>	
			<b>Axe 1</b>	<b>Axe 2</b>	<b>Axe 1</b>	<b>Axe 2</b>
Femmes	6.04	0.2660	0.30	0.15	4.74	1.34
Hommes	4.09	0.6086	-0.46	-0.22	7.5	1.9
Fort-impact-profess.	7.40	0.1191	0.16	-0.13	1.72	1.36
Léger-impact-prof	2.72	0.9009	-0.47	0.38	5.18	3.83
Étudiants-en-68	5.39	0.3793	0.41	-0.28	7.78	4.22
Travaille-en-68	4.74	0.5082	-0.48	0.32	9.37	4.91
1936--1944	2.20	1.5034	-0.43	0.72	3.46	11.18
1944--1948	3.57	0.6120	-0.11	-0.17	0.37	0.21
1948--1957	4.15	0.6199	0.36	-0.47	4.6	8.95
classe-sup	4.61	0.4418	0.16	0.18	0.17	1.45
classe-moy	3.96	0.5528	0.01	-0.15	0.05	0.02
classe-pop	1.55	0.1669	-0.27	0.49	0.96	3.68
pas-militant	2.27	1.1208	0.44	0.47	3.71	4.85
syndicalisme	2.01	1.0514	-0.48	0.06	3.89	0.08
ext-gauche	2.53	1.0686	-0.22	-0.62	1.11	9.43
féminisme	0.97	1.9156	0.19	-0.49	0.29	2.33
milit-hors-structure	1.81	1.9674	0.28	0.55	1.19	5.31
participation-active	5.26	0.4137	-0.40	-0.22	7.01	2.56
partic-peu-active68	4.87	0.4858	0.41	0.24	7.11	2.85

### c) Données concernant l'analyse factorielle conclusive du chapitre 3

Les données suivantes sont relatives au Schéma 4 du chapitre 3, intitulé « Conditions sociales de l'identification à une « génération de 68 » », et situé p. 369.

#### Tableau des valeurs propres

Trace de la matrice: **1.30319**

Numéro	Valeur propre	Pourcentage	Pourcentage cumulé
1	0,1848	14,18	14,18
2	0,1383	10,61	24,80
3	0,0954	7,32	32,12
4	0,0813	6,24	38,35
5	0,0771	5,92	44,27
6	0,0682	5,23	49,50
7	0,0651	5,00	54,50
8	0,0631	4,84	59,34
9	0,0579	4,44	63,78
10	0,0561	4,30	68,08

Libellé	Poids relatif	Distance à l'origine	Coordonnées des modalités actives		Contributions des modalités actives		Valeurs-Test	
			Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2
Femmes	3,100	0,89760	0,47	0,09	3,66	0,17	6,56	-1,23
Hommes	2,848	1,06577	-0,51	-0,10	4,00	0,22	-6,61	1,33
Militants-avant-68	2,612	1,25206	-0,24	-0,74	0,84	10,45	-2,92	8,91
Pas-Militants-avant-68	3,335	0,76359	0,19	0,58	0,65	8,07	2,89	-8,81
Fort-Impact-profess.	2,992	2,04581	0,41	-0,12	3,21	0,08	-6,32	1,07
Léger-Impact-profess	1,472	0,5692	-0,21	-0,29	2,12	0,25	0,32	2,52
Pas-impact-profess.	2,718	1,5463	-0,79	0,26	4,02	0,08	6,31	-3,42
Communauté	1,870	2,14630	0,75	0,08	5,69	0,09	6,79	-0,74
Pas-communauté	4,023	0,46213	-0,37	-0,05	2,93	0,08	-7,25	1,07
Larzac	1,899	2,09752	0,22	-0,80	0,51	8,79	2,03	7,34
Pas-Larzac	3,994	0,47291	-0,12	0,36	0,33	3,83	-2,42	-7,10
Participation-féminisme	2,105	1,79426	0,67	-0,45	5,10	3,09	6,62	4,46
Pas-féminisme	3,348	0,75695	-0,40	0,31	2,96	2,36	-6,16	-4,76
A-fait-Analyse	1,790	2,28679	0,51	-0,17	2,54	0,39	4,52	1,54
étudiant en 68	2,719	1,16323	0,59	0,36	5,08	2,48	7,28	-4,40
travaille en 68	3,228	0,82219	-0,50	-0,31	4,33	2,19	-7,33	4,51
classe-sup	2,225	1,64372	0,07	0,18	0,06	0,50	0,72	-1,83
classe-moy	2,387	1,46437	0,18	0,00	0,44	0,00	2,03	-0,03
classe-pop	1,335	3,40482	-0,45	-0,32	1,46	0,96	-3,23	2,26
militant-aujourd'hui	2,911	1,02100	0,21	-0,54	0,67	6,18	2,74	7,20
Pas-militant-auj	3,037	0,93702	-0,20	0,51	0,66	5,81	-2,75	-7,07
actif-68	2,517	1,33672	-0,06	-0,70	0,05	9,04	-0,68	8,15
peu-acti68	3,430	0,71494	0,04	0,51	0,03	6,51	0,65	-8,09

Id-pol-fix-avt-68	3,588	0,63954	-0,14	-0,25	0,37	1,68	-2,32	4,26
Id-pol-fix-avec68	1,403	3,19349	0,47	0,27	1,64	0,73	3,45	-2,00
Id-pol-fix-post-68	0,957	5,14738	-0,17	0,54	0,15	1,99	-1,00	-3,15
Influence-68-hexis	2,528	1,32700	0,66	-0,06	6,02	0,07	7,67	0,71
Pas-Infl-68-hexis	3,420	0,72021	-0,49	0,04	4,48	0,04	-7,77	-0,61
forte-inf-68-couple	2,299	1,55907	0,55	-0,09	3,79	0,12	5,88	0,92
faibl-inf-68-couple	3,649	0,61214	-0,35	0,05	2,41	0,06	-6,00	-0,83
infl-68-quotidien	2,932	1,00650	0,60	-0,09	5,70	0,18	7,96	1,22
pas-infl-68-quotid	3,016	0,95053	-0,58	0,08	5,56	0,15	-8,02	-1,12
appt-generation-68	3,960	0,48543	0,43	-0,02	3,94	0,02	8,25	0,46
pas-generation-68	1,987	1,95985	-0,86	0,04	7,88	0,02	-8,16	-0,35
Nés-avant-44	2,126	1,76663	-0,67	-0,54	5,09	4,56	-6,67	5,46
1944-48	2,101	1,79986	0,14	0,15	0,22	0,34	1,39	-1,48
Nés-après-48	1,720	2,41939	0,65	0,48	3,89	2,83	5,55	-4,09
pas-militant68-74	2,147	1,73953	-0,47	0,79	2,61	9,63	-4,75	-7,89
syndical-68-74	1,026	4,73168	0,15	-0,56	0,13	2,36	0,93	3,45
Extr-gauche-68-74	0,898	5,55049	0,26	-0,76	0,34	3,79	1,48	4,30
Milit-hors-structure	1,436	3,09525	0,58	-0,08	2,59	0,07	4,34	0,63

#### 4) Annexes du chapitre 7 :

Les données suivantes sont relatives au Schéma 1 du chapitre 7, intitulé « Représentation statistique de l'espace social des enfants de soixante-huitards enquêtés », et situé p. 667.

##### a) Contribution des dix premiers axes au nuage d'inertie :

Trace de la matrice: 2.34840

Numéro	Valeur propre	Pourcentage	Pourcentage cumulé
1	0,2478	15,55	15,55
2	0,1428	10,72	26,27
3	0,1151	5,33	31,60
4	0,1071	4,56	36,16
5	0,1026	4,37	40,53
6	0,0978	4,16	44,69
7	0,0863	3,68	48,37
8	0,0791	3,37	51,74
9	0,0777	3,31	55,05
10	0,0756	3,22	58,27

Libellé	Poids relatif	Distance à l'origine	Coordonnées des modalités actives		Contributions des modalités actives		Valeur-Tests	
			Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2	Axe 1	Axe 2
Femmes	2,904	0,81248	0,09	-0,14	0,10	0,37	1,31	-1,93
Hommes	2,552	1,06215	-0,10	0,16	0,10	0,48	-1,21	2,07
Manifeste-beaucoup	1,306	3,03126	0,83	0,63	3,67	3,66	6,01	4,56
Manifeste-jamais	2,130	1,47054	-0,60	-0,38	3,05	2,20	-6,14	-3,95
A-déjà-milié	1,644	2,20170	0,88	0,48	5,18	2,69	7,58	4,15

Jamais-milié	3,812	0,38060	-0,38	-0,20	2,18	1,08	-8,14	-4,35
Asp-à-engagement-manque-offre	1,467	2,58740	0,46	-0,26	1,26	0,68	3,61	-2,02
bcp-discuss-pol-familiales	0,625	7,41785	0,76	0,41	1,44	0,74	3,50	1,91
discuss-pol-familiales-régul	2,545	1,06832	0,32	-0,01	1,03	0,00	3,97	-0,08
Peu-discuss-pol-familiales	1,686	2,12229	-0,39	0,08	1,06	0,07	-3,44	0,69
Pas-discuss-pol-familiales	0,601	7,76416	-1,00	-0,58	2,40	1,41	-4,48	-2,61
papa/maman	2,942	0,78907	-0,29	0,29	0,97	1,68	-4,13	4,14
par leurs prénoms	1,606	2,27748	0,38	-0,51	0,91	2,89	3,17	-4,28
les-deux	0,908	4,79388	0,28	0,01	0,29	0,00	1,63	0,03
Critiques-responsab-precoce	1,351	2,89518	0,63	-0,68	2,17	4,32	4,70	-5,03
responsab-precoce-pas-critiques	1,745	2,01686	0,06	-0,04	0,03	0,02	0,54	-0,39
Héritiers-68	3,018	0,74400	0,52	0,03	3,27	0,01	7,81	0,39
Pas-Héritiers-68	2,438	1,15859	-0,63	-0,02	3,95	0,01	-7,55	-0,24
Intérêt-politique++	1,547	2,40230	0,43	0,65	1,14	4,64	3,51	5,37
Intérêt-politique+	2,182	1,41243	0,22	-0,07	0,44	0,07	2,42	-0,71
Peu-Intérêt-politique	1,492	2,52799	-0,64	-0,38	2,44	1,49	-5,06	-3,00
Intérêt-politique - -	0,236	21,33450	-0,78	-1,19	0,57	2,34	-2,10	-3,22
héritent-dispo-engmt	1,212	3,34087	0,97	0,65	4,61	3,63	6,75	4,55
hérit-méfiance/organisations	1,220	3,31382	0,61	-0,56	1,84	2,72	4,25	-3,93
Peu-effet-engagmt-parental	2,651	0,98529	-0,59	0,10	3,70	0,17	-7,66	1,25
Réaction/engagmt-parental	0,372	13,13000	-0,93	-0,90	1,30	2,11	-3,19	-3,08
dyssocial+souffre	2,265	1,32338	0,62	0,04	3,56	0,02	6,95	0,40
dyss-pas-souff	2,493	1,11088	-0,23	0,02	0,54	0,00	-2,82	0,19
pas-dyssocialisation	0,697	6,54625	-1,17	-0,13	3,88	0,08	-5,77	-0,64
Parents-Classes-sup	2,172	1,42299	0,11	-0,09	0,10	0,13	1,13	-0,99
Parents-classes-moy	2,887	0,82322	0,00	-0,02	0,00	0,01	-0,02	-0,31
Parents-classes-pop	0,397	12,25110	-0,52	0,74	0,43	1,51	-1,86	2,65
Enseignants-sup	0,523	9,07082	0,64	-0,12	0,86	0,05	2,69	-0,51
class-sup-non-enseig	0,895	4,87999	-0,33	-0,15	0,38	0,15	-1,86	-0,87
class-moy-enseign	0,855	5,15439	0,80	0,60	2,18	2,12	4,43	3,32
class-moy-non-enseig	1,361	2,86798	-0,17	0,21	0,16	0,43	-1,29	1,58
prof-artistiques	0,678	6,75763	-0,01	-0,21	0,00	0,21	-0,07	-1,02
classes-pop(enfants)	0,933	4,64048	-0,33	-0,66	0,41	2,81	-1,93	-3,82
Déclassés	1,268	3,15213	-0,02	-0,44	0,00	1,70	-0,14	-3,10
Non déclassés	4,158	0,26576	0,01	0,14	0,00	0,56	0,22	3,74
par-pas-mil+pol-educ	1,049	4,01716	0,25	-1,03	0,27	7,86	1,59	-6,56
par-mil+pol-educ	1,384	2,80422	0,87	-0,39	4,23	1,44	6,59	-2,92
pa-mil+pa-pol-edu	1,741	2,02344	-0,92	0,35	5,92	1,51	-8,23	3,16
par-mil+pa-pol-educ	1,283	3,10292	0,12	0,81	0,07	5,84	0,85	5,81
Education-autoritaire	0,829	5,35201	-0,89	0,75	2,66	3,24	-4,86	4,07
Education-libérale	2,193	1,39989	-0,36	0,38	1,13	2,25	-3,87	4,16
Education contre-culturelle ++	2,434	1,16196	0,63	-0,59	3,94	5,88	7,53	-6,99
Nés-avant-68	1,878	1,80311	0,31	-0,71	0,72	6,67	2,93	-6,75
1969--1974	2,136	1,46395	-0,04	0,28	0,02	1,18	-0,44	2,97
Nés-après-1974	1,442	2,64885	-0,33	0,53	0,62	2,83	-2,55	4,14
PS	2,199	1,39367	-0,58	-0,15	2,94	0,35	-6,25	-1,63
Verts	0,945	4,57238	0,04	0,07	0,01	0,04	0,26	0,44
Extrême gauche	1,053	3,99905	0,81	0,66	2,79	3,17	5,13	4,16
PC	0,325	15,19580	1,04	0,65	1,43	0,97	3,41	2,13
PS/PC/Verts/extGche	0,429	11,25430	0,63	-0,42	0,70	0,52	2,38	-1,56
Droite	0,268	18,64170	-1,06	-0,65	1,21	0,79	-3,06	-1,88
ne-vote-pas	0,238	21,15580	0,26	-1,12	0,06	2,10	0,69	-3,03

### ***C - Annexes III : Liste des entretiens et présentation synthétique des enquêtés***

Les deux tableaux récapitulatifs ci-dessous présentent l'ensemble des enquêtés avec qui nous avons réalisé un ou plusieurs entretiens. Par souci de lisibilité, nous avons séparé les « parents » et les « enfants », quand bien même il aurait été intéressant de faire cette présentation par unité familiale. Pour que le lecteur s'y retrouve, les enquêtés sont classés ici par ordre alphabétique des prénoms. Et pour associer *a minima* les « enfants » aux « parents », une colonne du tableau des premiers précise les prénoms de leurs parents. Quand les prénoms des parents ne sont pas mentionnés, c'est que nous n'avons réalisé d'entretien avec aucun des deux parents.

### 1) Liste des entretiens menés avec des « ex-soixante-huitards »

	Date de naissance	Origine sociale, religieuse et politique	Matrice de l'engagement en Mai 68	Militantisme antérieur à 1968	Registre de participation à Mai 68	Trajectoire post-68	Profession	Date et durée de l'entretien + terrain (Vitruve/Nantes)
Agnès	1945	Parents ouvriers, juifs laïques, sympathisants communistes	Transmission familiale / Intellectuelle de 1 <sup>ère</sup> génération	JC, Tourisme et Travail puis OG (F. Guattari)	Active : comité d'action, barricades, AG syndicales	Syndicalisme, LIP, communauté, soutien sans-papiers	Institutrice	Janvier et mars 2007 (2h45 puis 2h00) Vitruve
Alain	1947	Père ouvrier devenu cadre, mère au foyer ; catholiques de droite	Politisation par l'occupation d'usine en Mai 68		Occupation d'usine à Nantes (joue aux cartes)	CFDT (quelques années)	Ouvrier pâtissier	Mars 2008 (1h00 par téléphone) Ange-Guépin
Alexandre	1944	Bourgeoisie russe, orthodoxes de droite	Rupture d'adhésion à l'ordre familial	PSU	Actif, membre PSU	Arrêt militantisme (69)	Cadre administratif (rectorat)	Juin 2005 (1h45) Vitruve
Aline	1946	Parents employés, peu politisés	Intellectuelle de 1 <sup>ère</sup> génération	UNEF, FGEL, MAU	Très active (Sorbonne)	Institutrice à Vitruve ; syndicalisme enseignant	Institutrice	Janvier et mai 2005 (1h45, 3h30)
André	1941	Employés, athées, trotskistes	Transmission familiale	Anti-Vietnam, CGT, Tourisme et Travail	Actif : FGERI ; CGT	Communautés, Larzac, SGEN-CFDT	Professeur en lycée professionnel	Janvier et mars 2007 (2h45, 2h00) Vitruve
Annick	1949	Enseignants (éducation populaire)	Transmission familiale et Incohérences statutaires		Très active, situationniste, étudiante	Féminisme (multiples responsabilités associ)	Sage-femme	Mai 2006 (2h30) Vitruve
Bernard	1936	Boulangers, catholiques, de droite	Participation à la Guerre d'Algérie	Animation (CEMEA)	AG syndicales (Nantes)	Concours inspecteur → instituteur Ange-Guépin	Directeur d'école	Novembre 2004, Ange-Guépin (8h00)
Christian	1949	Classes supérieures, catholiques, peu politisées	Mai 68 et socialisation par les pairs		Sympathisant JCR, très actif (Paris)	Révolution ! ; syndicalisme	Infirmier puis informaticien	Mars 2006 (1h40) Vitruve
Christiane	1941	Parents ouvriers, catholiques, centre droit	Politisation d'engagements religieux (+ intellectuelle de 1 <sup>ère</sup> génération)	JEC, UNEF, Socialisme ou barbarie, JCR et CVN	Très active, JCR	LCR, syndicalisme, féminisme ; sans-papiers, DAL	Institutrice	Novembre 2005 (2h30) Vitruve
Claude	1939	Classes supérieures, juifs non pratiquants, gauche	Sentiment d'appartenance à une minorité persécutée		Très actif : anarchiste ; Sorbonne	Militant anarchiste ; démission CNRS (1980)	Chercheur indépendant	Avril 2008 (1h45 par tél) Vitruve
Colette	1946	Bourgeoisie catholique de droite	Politisation d'engagements religieux	JEC, UJCml	Établie en usine	Établie (arrêt 1974) ; dépression	Enseignante en collège	Novembre 2005 (2 entretiens : 4h30 + 2h45)
Doris	1950	Bourgeoisie juive pratiq. (enfance Algérie)	Incohérences statutaires		Spectatrice à Paris	Vie en communauté ; milieux libertaires	Journaliste	Janvier 2006 (1h40) Vitruve
Denise	1928	Parents ouvriers, protestants, peu politisés	Politisation d'engagements religieux	Scoutisme, Jeunes femmes	Occupation du temple de Montreuil	Militantisme associatif, parrainage sans-papiers	Aide comptable puis couturière	Avril 2005 (3h20) Vitruve

	Date de naissance	Origine sociale, religieuse et politique	Matrice de l'engagement en Mai 68	Militantisme antérieur à 1968	Registre de participation à Mai 68	Trajectoire post-68	Profession	Date et durée de l'entretien + terrain (Vitruve/Nantes)
Élise	1948	gardien de la paix, mère au foyer, catholiques de droite	Rupture d'adhésion à l'ordre familial		Peu active (Nantes)	syndicalisme	Auxiliaire puéricultrice	Février 2006 (1h20) Ange-Guépin
Eugène	1933	Paysans catholiques; père de gauche	Politisation d'engagements religieux, syndic. agricole	JAC, syndicalisme agricole	Comité de grève (Nantes), liaisons ouvriers/paysans	Paysans-Travailleurs, Conf. Paysanne, militant associatif,	Paysan	Juin 2008 (2h00 + 1h15, par tel.) Ange-Guépin
François	1945	Père cadre, de gauche, athée (mère absente)	Guerre d'Algérie (vit en Algérie enfant)	Soutien FLN ; bohème (1966)	Actif à Toulouse (proche anars et JCR)	Francas ; PCF ; CGT	Animateur socio-culturel	Février 2005 (2h30) Ange-Guépin
Gérard	1948	Parents ingénieurs, protestants, de gauche	Transmission mémoire familiale (Résistance)	JCR (1967)	Actif à Toulouse (occupation du lycée)	Permanent à la LCR (1969-84)	Permanent puis enseignant	Mars 2006 (2h50) Vitruve
Geneviève	1944	Petits commerçants, juifs communistes	Transmission familiale (parents et grand-frère)	Voix ouvrière (1960) puis LO	Active à Paris (LO)	LO ; syndicalisme CGT, CFDT, FSU	« calculatrice » → chargée de recherche	Janvier 2004 (1h50)
Gilles	1943	Petits employés, athées, peu politisés	Guerre d'Algérie, syndicalisme CGT	CGT, PCF	Gréviste PTT+ Quartier latin (proche maos)	GP ; écologie ; syndicalisme ; Verts	Ouvrier → Enseignant SES	Juillet 2008 (2h45 par tél. puis courriels) Vitruve
Gwenaëlle	1944	Artisans bretons, catholiques, peu politisés			Faible participation ; apolitique	Syndicalisme enseignant	Institutrice à Ange-Guépin	Février 2006, Ange-Guépin
Hélène	1941	Bourgeoisie catholique de gauche	Politisation conjugale (par son mari, Simon)	« maos de Grenoble » (1967)	À Grenoble, assez active	Féminisme	Professeur en lycée technique	Juillet 2005 (2h45) Vitruve
Jacques	1941	Bourgeoisie protestante, de droite	Politisation d'engagements religieux	Fédé protestante, UNEF, UEC, UJCml	Très actif Responsable national de l'UJCml	GP; investissement professionnel	Chercheur en sciences sociales	Août 2005 (3h15) Vitruve
Jean	1939	Parents paysans, catholiques, de droite	Intellectuel de 1 <sup>ère</sup> génération	JAC, UNEF, Social. ou barbarie, JCR	Très actif, JCR	LCR et syndicalisme actif (École émancipée) ;	Enseignant lycée puis PRAG	Janvier 2006 (1h45) Vitruve
Jeanne	1943	Parents ouvriers, de gauche	Intellectuelle de 1 <sup>ère</sup> génération	JC, UEC, PCF et PC espagnol	Revient d'Espagne	Syndicalisme (EE), Larzac, LIP, féminisme	Institutrice à Vitruve	Janv. 2006 et Déc. 2007 (3h15 + 1h30 filmées)
Jean-Louis	1947	Parents ouvriers, athées, militants communistes	Transmission familiale	Animation	Occupation de lycée ; sympathisant PSU	militantisme associatif et syndical	Animateur socio-culturel	Février 2006 (3h00) Ange-Guépin
Jo	1951	Parents ouvriers communistes, athées	Transmission familiale + intel. de 1 <sup>ère</sup> génération	Sympathisant Comité Vietnam	CAL, occupation lycée	Militant anarchiste	Instituteur à Vitruve (1976-aujourd'hui)	Juin 2004 (1h45 et 2h30) Vitruve
Josette	1945	Employés, mère catholique, peu politisés			Spectatrice à Paris, proche PSU	Féminisme, gauchisme contre-culturel	Restauratrice (après hôtesse d'accueil)	Novembre 2004 (3h30) Ange-Guépin

	Date de naissance	Origine sociale, religieuse et politique	Matrice de l'engagement en Mai 68	Militantisme antérieur à 1968	Registre de participation à Mai 68	Trajectoire post-68	Profession	Date et durée de l'entretien + terrain (Vitruve/Nantes)
Kathleen	1937	Ouvriers ; mère catholique, gauche non militants	Par ses élèves (en Guinée)	Organis. anti-ségrégationnistes (E.U) ; UEC, UJCml	Très active UJCml	Sympath. GP ; militantisme à Paris 8	MCF littérature	Janvier 2006 (2h50) Vitruve
Katia	1951	Petits commerçants, athées, de gauche	Transmission familiale ; Incohérences statutaires	Scoutisme laïc	Spectatrice (lycéenne)	Anti-nucléaire, féminisme ; auj : Verts	Professeur d'arts plastiques	Mars 2004 (2h15)
Lionel	1944	Parents montagnards (puis commerçants), communistes	Transmission familiale	Milite contre Guerre d'Algérie (non organisé)	Participation peu active	Rupture profess. → Berkeley, retour à la terre (chèvres)	Guide de haute montagne	Août 2004 (1h50)
Lolo	1948	Parents ouvriers, apolitiques	Rupture familiale précoce	Bohème populaire	Occupation de son usine, photographie les événements	Vie communautaire, rejet du vote, marginalité professionnelle	Illustrateur industriel	Novembre 2004 (2h45) Ange-Guépin
Maëlle	1948	Père militaire, mère employée, de gauche, mère catholique	Incohérences statutaires		Manifestations (Nantes), occupation lycée	Arrêt études → instit., syndicalisme	Institutrice ; direct. centre social ; élèveuse d'ânes	Février 2006 (2h00) Ange-Guépin
Marc	1937	Haute bourgeoisie, catholique, de droite	Rupture d'adhésion à l'ordre familial et scolaire	Milit. contre Guerre d'Algérie, CVB	Photographe, actif	UCMLF (maoïste), retour à la terre	Photographe	Février 2006 (2h15) Vitruve
Marie-Madeleine	1946	Petite-bourgeoisie, catholique de gauche	Politisation d'engagements religieux ;	JEC, UNEF	Se trouve à Dakar en 68	Féminisme (MLAC Dijon), syndicalisme	Professeur de SES en lycée	Avril 2008 (2h15 par téléphone) Vitruve
Marylène	1948	Parents salariés, communistes, athées	Transmission familiale ; Incohérences statutaires		Observatrice : quelques manifs, Sorbonne	Institutrice à Vincennes, vie en communauté	Institutrice	Mars 2008 (50mn par téléphone) Vitruve
Mathieu	1944	Parents paysans, catholiques, de droite	Politisation d'engagements religieux	Séminaire, MRJC	Observateur (prof. dans un CEG privé)	Sympathisant PSU ; Vie nouvelle ; CFDT	Technicien électricité	Février 2006 (1h45) Ange-Guépin
Michèle	1927	Pas de père ; Mère dactylo, pas politisée	Politisation d'engagements religieux / intellectuelle de 1 <sup>ère</sup> génération	JAC, militantisme contre G. Algérie, CVB et maoïsme	Active ; maoïsme (UCMLF)	Militantisme associatif et professionnel	Chercheuse à l'EHESS	Lettre manuscrite et entretien téléphonique ; Vitruve
Muriel	1949	Fleuristes, catholiques de droite	Incohérences statutaires		Participation passive	Révolution !, MLAC	Infirmière, direct. crèche	Mars 2006 (2h10) Vitruve
Noëlla	1946	Parents artisans, catholiques de droite	Incohérences statutaires		Participation passive	Féminisme, anarchisme communautés ; Verts	Chargée de recherche	Janvier 2004 (3h10) Vitruve
Pascal	1953	Père magistrat catho. droite mère prof. protest.	Transmission familiale (mère porteuse valises)		AG lycée (Rabat)	LCR (jusqu'au NPA) ; syndicalisme (SUD)	Chargé de recherche à F.Telecom	Mai 2006 (1h45) Vitruve



	<b>Date de naissance</b>	<b>Origine sociale, religieuse et politique</b>	<b>Matrice de l'engagement en Mai 68</b>	<b>Militantisme antérieur à 1968</b>	<b>Registre de participation à Mai 68</b>	<b>Trajectoire post-68</b>	<b>Profession</b>	<b>Date et durée de l'entretien + terrain (Vitruve/Nantes)</b>
Paul	1947	Employés communistes, Résistants, athées	Transmission familiale Intell. de 1 <sup>ère</sup> génération	UEC/UNEF	Responsable UNEF à Grenoble, UJCml	Établissement en usine	Journaliste	Juillet 2008 (1h00 au tél puis 2h40) Vitruve
Paulette	1946	Militaire et mère foyer, catholiques, de droite			Observatrice à l'hôpital (Nantes)	Syndicalisme	Auxiliaire de puériculture	Février 2006 (1h40) Ange-Guépin
Pierre	1943	Taillleurs juifs pratiquants sympath. communistes	Transmission familiale	JC puis CGT	Proche CGT SNECMA + Quartier latin	Syndicalisme, tourisme « politique »	Ouvrier tourneur → tourisme culturel	Mars 2008 (1h40 et 2h20 par tél.) Vitruve
Robert	1947	Parents employés, catholiques, communistes	Transmission familiale	CEMEA	Actif à Jussieu	Syndicalisme enseignant	Instituteur puis formateur puis cadre	Mars 2007 (1h30+ ITV filmées) Vitruve
Rolland	1930	Classes supérieures, protestants de gauche	Politisations d'engagements religieux	Scoutisme protestant ; CGT	Ouvrier gréviste (CGT) ; proche PSU	Société en autogestion ; soutien sans-papiers	Compositeur-typographe	Avril 2005 (3h20) Vitruve
Simon	1942	Classes supérieures, juifs communistes	Transmission familiale	UNEF, FUA, « maos de Grenoble »	Très actif ; maoïste	Prolétaire-Ligne rouge ; syndicalisme	Enseignant chercheur	Août 2005 (3h30) Vitruve
Simone	1936	Classes supérieures, père juif communiste, mère protestante	Transmission familiale	JC, soutien FLN, Jeune peinture	Très active (Beaux-Arts)	MLF, groupes art et politique	Artiste-Peintre	Novembre 2005 (3h15) Vitruve
Sylvie	1946	Armurier et secrétaire, catholiques de gauche		SNI (depuis 1967)	Très active (Nantes) dans les AG syndicales	Syndicalisme	Institutrice Freinet (Ange-Guépin)	Novembre 2004
Alain Geismar	1939	Père cadre (tué 1940), mère au foyer ; juifs laïcs de gauche	Transmission familiale, Guerre d'Algérie	UNEF, PSA → PSU ; SNESup	Dirigeant national du SNESup	G.P. ; radié de l'EN puis réintégré ; chargé de mission (ministères) ; PS	Expert dans les cabinets ministériels	Avril et mai 2006 (2h00 et 1h30)
Alain Krivine	1941	Père dentiste, mère au foyer, juifs laïcs de gauche	Transmission familiale (< grands-frères)	UJRF, JC, UEC, fonde JCR	Responsable national des JCR	Dirigeant national de la LCR	Permanent politique	Juin 2007 (2h15)

## 2) Liste des entretiens menés avec des « enfants de soixante-huitards »

	Date de naissance	Enfant de (père/mère)	Profession des parents	Trajectoire scolaire et diplôme	Trajectoire professionnelle	Activités militantes	École	Date et durée de l'entretien
Aurélié	1964	Cousine de Sarah	Mère documentaliste, père réalisateur (non bacheliers)	Études de philosophie (doctorat d'esthétique)	Assistante radio, productrice, enseignante à l'université (contractuelle)		Vitruve	Novembre 2005 (2h50)
Béatrice	1967		enseignante d'art plastique ; permanent politique (Portugal)	Études de langues : 2 licences LEA et éco-gestion	Chargée de production dans le domaine culturel	Mouvement étudiant de 1986	Vitruve	Février 2007 (1h45)
Candy	1973	Muriel et Christian	Père informaticien ; mère directrice de crèche	Études de physique-chimie (licence), diplôme CPE	Animatrice colonies (pendant études) puis CPE	UNEF-ID ; FCPE ; assoc. Pro-allaitement	Vitruve	Mars 2006 (1h40)
Cécile	1966	Mireille et Michel	Agent EDF et professeur en collège	DESS contrôle de gestion	Cadre financier dans le privé		Vitruve	Décembre 2007 (1h45 ITV filmée)
Chloé	1965	Martine	Mère comédienne, photographe, père assistant réalisateur puis producteur	Arrêt précoce (3 <sup>ème</sup> )	Serveuse, mannequin, comédienne, caméraman, danseuse puis peintre	« Militante » du quotidien	Vitruve	Oct. 2005 et déc. 2007 (4h et ITV filmée)
Christelle	1966		Mère MCF (Paris 8)	Études géographie (doctorat)	MCF géographie à l'université	Syndiquée ; grèves de 1995 ; mouvements de l'Ens. Sup. Recherche	Vitruve	Décembre 2007 (1h45)
Coralie	1966	Nicole et Claude	Professeur d'anglais et chercheur indépendant	Études de cinéma (DEA) puis CAPES lettres	Lectrice scénarios, assist. production, puis enseignante	SOS-Racisme ; SNES	Vitruve	Novembre 2005 (2h45)
Corinne	1968	Noëlla ½ sœur de Naïs	Chargée de recherche ; père producteur audiovisuel (BTS)	Études cinéma à Paris 8 (DESS multimédia)	Chef plateau (télé) ; vacataire ; technicienne multimédias	syndiquée	Vitruve	Septembre 2004 (1h45)
Fleur	1971	François et Élise sœur de Gaël	Père animateur socio-culturel ; mère auxiliaire de puériculture	Baccalauréat (3 premières années à l'université)	Assistante d'éducation en LEP	Collectif précaires, forum social local, « cyber-néo-rurale »	Ange-Guépin	Avril 2006 (3h00)
Franck	1972	Colette et Adrien	Père sociologue ; mère enseignante (ex-établis)	Classes préparatoires littéraires puis études de cinéma (maîtrise)	A enseigné à l'ESEC (contrac.) fictions pour F. Culture, réalisateur, employé à SFR	Syndiqué CGT		Juin 2006 (2h00)
Gaël	1968	François et Élise frère de Fleur	Père animateur socio-culturel ; mère auxiliaire de puériculture	DEA de sociologie (début de thèse)	Éducateur spécialisé	Manifestations étudiantes 1986 ; SUD	Ange-Guépin	Février 2006 (2h45)
Gabriel	1966	A vécu avec Chloé (en communauté)	Père dans la production ; mère scénariste, réalisatrice	Pas de baccalauréat	Directeur de post-production dans le cinéma		Vitruve	Janv. 2006 (1h45 et 1h30 filmée)
Johan	1966	Marc et Michèle	Père photographe, mère chercheuse	Aucun diplôme	Nombreux petits boulots puis gérant d'une société d'édition	Écologie et féminisme au quotidien	Vitruve	Mars 2007 (2h00)

	Date de naissance	Enfant de (père/mère)	Profession des parents	Trajectoire scolaire et diplôme	Trajectoire professionnelle	Activités militantes	École	Date et durée de l'entretien
Johanna	1967	Simon Hélène	Père enseignant-chercheur ; mère enseignante (collège)	Études de droit (maîtrise), DESS en santé	Directrice adjointe de clinique ; reconversion → institutrice	Écologie au quotidien	Vitruve	Juil. 2005 et déc. 2007 (4h30 + 1H45 filmée)
Jonas	1980	Katia	Parents enseignants lycée	Prépa littéraire, géographie à la fac puis IEP Paris, doctorat sociologie	Doctorant allocataire	Sympathisants écolo ; qqs actions anti-pub		Janvier 2004
Léa	1982		Père instituteur, mère documentaliste	Études d'histoire (début au moment de l'enquête)	Étudiante		Vitruve	Septembre 2004
Lydia	1975	Gérard	Père enseignant (architecture) mère correctrice	Études d'histoire (Maîtrise)	Professeur des écoles en SEGPA	Ras'l'Front ; Les Panthères roses	Vitruve	Mars 2006 (2h00)
Loïc	1964	Jean et Christiane Frère de Sébastien et Antoine	Père enseignant (PRAG) ; mère institutrice	Études de lettres (Licence)	Professeur des écoles ; détaché comme conseiller d'éducation populaire et de jeunesse	SOS-Racisme ; LCR ; DAL ; FSU	Vitruve	Octobre 2005 (2h30)
Lou	1966		Père journaliste ; mère scénariste	Arrêt précoce ; aucun diplôme	Marginalité sociale, drogues ; finalement musicienne		Vitruve	Mai 2006 (4h15)
Maellis	1975	Lucien et Paulette	Père animateur socio-culturel ; mère auxiliaire de puériculture	Baccalauréat (1 <sup>ère</sup> année de sociologie)	Employée familiale puis auxiliaire de vie sociale (AVS)		Ange- Guépin	Février 2006 (1h40)
Margaux	1980	Lionel	Père guide de montagne ; mère tient des gîtes ruraux	Baccalauréat	Petits boulots (serveuse, cueillettes, animatrice colonies)	Larzac (2000) ; marginalité contre-culturelle		Juillet 2004 (2h40)
Mikaël	1972	Anne et Fab	Mère journaliste-écrivain, père dans le secteur social	Arrêt des études en 3 <sup>ème</sup> après 3 redoublements	Animateur socio-culturel, sondeur, puis dessinateur de bandes-dessinées	SOS-Racisme (sympathisant) ; groupes « anti-fa »	Vitruve	Octobre 2008 (2h30) + courriels
Naïs	1978	Noëlla ½ sœur de Corinne	Mère chargée de recherche à FT ; père enseignant-chercheur	Études de sociologie (DEA) puis DESS de développement local	Chargée d'étude dans une communauté de communes		Vitruve	Mai 2004 (2h20)
Noam	1978		Mère illustratrice, père photographe éditeur	Études de maths, biologie puis anthropologie (doctorat en cours)	Doctorant allocataire (EHESS)	Militant écologie / environnement (diverses associations)	Vitruve	Mars 2006 (2h40)
Olivier	1975	Lisette	Mère animatrice personnes âgées, père gardien parking	Études de physique et mécanique (DEA)	Petits boulots, enseignant en collège (vacataire), technicien informatique	Mouvement de 1995, SCALP Reflex (sommets anti-G8...)	Vitruve	Juin 2005 (2h15)
Pascale	1973		Parents enseignants	Arrêt 3 <sup>ème</sup> puis BEP infographie	Petits boulots, infographiste, chômage (lors de l'enquête)	Sympathisante de LO (père militant LO)	Ange- Guépin	Février 2006 (1h40)
Paul	1965		Père artiste (cirque), mère professeur collège	Arrêt après l'obtention du baccalauréat	Musicien (intermittent du spectacle) et restaurateur	OCI (un an 1980)	Vitruve	Décembre 2007 (1h30 filmée)
Rozenn	1970	Gwenaëlle	Père ingénieur, mère institutrice	Aucun diplôme	Assistante polyvalente		Ange- Guépin	Février 2006 (1h40)

	<b>Date de naissance</b>	<b>Enfant de (père/mère)</b>	<b>Profession des parents</b>	<b>Trajectoire scolaire et diplôme</b>	<b>Trajectoire professionnelle</b>	<b>Activités militantes</b>	<b>École</b>	<b>Date et durée de l'entretien</b>
Sarah	1965	Denise	Parents artistes peintres	Études de théâtre (doctorat), CAPES lettres	Assistante radio ; scénariste ; puis professeur en lycée		Vitruve	Octobre 2005 (3h30 + ITV)
Sébastien	1965	Jean et Christiane, frère de Loïc	Père enseignant agrégé, mère institutrice	Doctorat psychologie	Psychologue (hôpital) puis MCF en psychologie	Mouvement étudiant de 1986 ; syndiqué	Vitruve	Novembre 2005 (3h00)
Solenne	1975	Louis	Père animateur socio-cult. ; mère collaborat. d'architecte	Études lettres (Deug) puis école d'esthétique (BTS)	Vendeuse, formatrice en esthétique puis mère au foyer		Ange-Guépin	Février 2006 (2h40)
Valérie	1966	Jacqueline	Mère dentiste devenue vidéaste, père dentiste	Etudes de communication (licence) qu'elle aurait aimé continuer	Baby-sitting, bibliothécaire, aide ménagère, téléactrice, etc. Déclassement	« Végétarianisme » et associations de « défense animale »	Vitruve	
Virginie	1975	Lolo et Mariette	vendeuse en poissonnerie ; ouvrier paysagiste	1 <sup>ère</sup> année maths ; psycho ; BTS Action commerciale	Assistante commerciale puis employée comp. d'assurance	Syndiquée (CFDT)	Ange-Guépin	Novembre 2004 (3h15)



# Table des figures

---

## *Chapitre Préliminaire*

Document 1 : Extrait du projet de création de l'école Ange-Guépin (1974)	99
Graphique 1: Année de naissance de la génération des parents	111
Tableau 1 : Comparaison de l'origine sociale des enquêtés	112
Tableau 2 : Comparaison des niveaux de diplôme	112
Tableau 3 : Comparaison des catégories socio-professionnelles	113
Tableau 4 : Socialisation familiale religieuse	114
Tableau 5 : Classe d'âge et militantisme antérieur à Mai 68	116
Graphique 2: Age des "enfants de soixante-huitards"	117
Tableau 6 : Niveaux de diplôme pour la génération des « enfants »	118
Tableau 7 : Situations professionnelles des « enfants »	119

## *Chapitre 1*

Tableau 1 : Vocabulaire spécifique selon le sexe	129
Tableau 2 : Vocabulaire spécifique selon l'orientation politique des parents	129
Tableau 3 : Vocabulaire spécifique selon l'origine sociale des parents	130
Schéma 1 : Diversité des agents de la socialisation politique	132
Encadré 1 : La mise en garde du gouvernement face à l'inadaptation des structures universitaires au colloque d'Amiens	183
Schéma 2 : Militantisme des intellectuels de première génération	186
Encadré 2: La réception des Héritiers par les intellectuels de première génération	187

## *Chapitre 2*

Tableau 1 : De la sociogenèse des dispositions contestataires à leur mise en pratique	202
Schéma 1 : Classification statistique des formes de participation à Mai 68	219
Encadré 1 : Description de la 1ère classe par le logiciel Spad	223
Encadré 2 : Le charisme, un capital symbolique conjoncturel	225

Encadré 3 : Canaliser l'indignation face à la répression au profit de causes collectives	233-234
Encadré 4 : Description de la 2ème classe par le logiciel Spad	239
Encadré 5 : Expériences de décroisement social et politisation	243
Encadré 6 : Mai 68, une grande fête ?	249-250
Encadré 7 : Description de la 3ème « classe » par le logiciel Spad	253
Encadré 8 : Description de la classe 4 par le logiciel Spad	260
Encadré 9 : Les figures charismatiques dans la dialectique crise personnelle/crise collective	269-270
Encadré 10 : Description de la classe 5 par le logiciel Spad	272
Tableau 2 : Données récapitulatives sur les treize parangons	280
Schéma 2 : Les rôles différenciés de l'événement dans la socialisation politique	285

### *Chapitre 3*

Graphique 1 : Évolution du taux de militants dans le corpus	309
Graphique 2 : Exposition à l'événement et poursuite du militantisme	310
Graphique 3 : % d'enquêtés qui continuent à militer après 68	311
Encadré 1 : Codage des formes de militantisme pour la période 1968-1974	312
Schéma 1 : Les incidences politiques de la participation à Mai 68 : 1968-1974	316
Graphique 4 : % d'enquêtés ayant vécu en communauté en fonction de l'âge	317
Graphique 5 : Évolution de l'auto-positionnement politique de 68 à aujourd'hui	322
Graphique 6 : Positionnement politique actuel et intensité de participation à Mai 68	325
Tableau 1 : Les facteurs déterminants de l'intensité de participation aux événements de Mai-Juin 68	328
Tableau 2 : Les facteurs déterminants du militantisme actuel (régression logistique)	330
Tableau 3 : Les incidences professionnelles du militantisme en Mai-Juin 68	339
Schéma 2 : Espace social des incidences professionnelles du militantisme en Mai 68	342
Schéma 3 : Les formes d'importation de dispositions contestataires	346
Tableau 4 : Décomposer le sentiment d'appartenance générationnelle	360
Graphique 7: Distribution de l'âge selon le sexe	361
Tableau 5 : Contributions relatives au sentiment d'appartenance générationnelle	362

Schéma 4 : Conditions sociales de l'identification à une « génération de 68 »	369
---	-----

#### ***Chapitre 4 :***

Encadré 1 : Colette ou le prêche politique à l'usine	391-392
Encadré 2: Comparer les trajectoires de la fratrie pour prendre la mesure du poids de l'événement	443

#### ***Chapitre 5 :***

Encadré 1 : La poursuite (vaine) d'une « continuité absolue » ou le suicide social de Jacqueline	512-513
Schéma 1 : Faire face au désajustement des aspirations aux possibilités de les satisfaire	518
Tableau récapitulatif des micro-unités de générations	521

#### ***Introduction de la troisième partie :***

Dessin tiré du journal <i>Hara Kiri</i> : « La non-directivité : il faudra qu'on en reparle »	568
Tableau 1 : Comparaison du rapport à la politique des deux générations familiales enquêtées	579
Tableau 2 : Aspirations militantes des « enfants de soixante-huitards » enquêtés	580
Tableau 3 : Influences socialisatrices parentales (limitées)	581

#### ***Chapitre 6 :***

Encadré 1 : Questions relatives aux pratiques éducatives posées aux deux « générations familiales » et première mise à plat statistique	591-592
Encadré 2 : Formes de résistances enfantines à l'anticonformisme	604-606
Encadré 3 : Quand les « déviants » sont les « normaux »...	614
Encadré 4 : Extrait de la brochure destinée aux parents d'élèves de Vitruve à la rentrée 1968.	617
Encadré 5 : Extraits du journal Caca-Pétard : des archives qui révèlent l'intériorisation enfantine de schèmes politiques de vision du monde	623-624
Schéma 1 : Vitruve, une entreprise communautaire prophétique ?	633

#### ***Chapitre 7 :***

Schéma 1 : Représentation statistique de l'espace social des enfants de soixante-huitards enquêtés	661
Encadré 1 : Description statistique de la première classe par le logiciel Spad	665
Encadré 2 : Description statistique de la 2 <sup>ème</sup> « classe »	670
Schéma 2 : L'arbre familial de Mikaël « Parcours croisés, liens et lieux communs »	676-677
Schéma 3 : Tentative de synthèse de parcours	682



Encadré 3 : Description statistique des classes 3 et 4	690
Encadré 4 : Gaël, De l'usine à la fac en passant par Bourdieu	714-715
Encadré 5 : Description statistique de la 5 <sup>ème</sup> classe	716
Encadré 6 : Profils statistiques de la classes 6	721
Encadré 7 : description statistique de la 7 <sup>ème</sup> classe	730
Tableau récapitulatif	738

### ***Chapitre 8 :***

Encadré 1 : Histoire du documentaire « les enfants de l'utopie » et présentation des matériaux utilisés dans le chapitre	740
Encadré 2 : Origine et objectifs du « Grand groupe »	742
Encadré 3 : Le film de Geneviève Bastid sur « le cirque étoilé »	749-750
Article de <i>Libération</i> à propos du livre « En sortant de l'école »	754
Encadré 4 : Bilan envoyé par Johanna sur la liste collective	772-773
Encadré 5 : Des schèmes de perception, d'appréciation et d'action du monde communs ?	783
Encadré 6 : L'engagement féministe au détriment de la vie familiale ? Témoignage de Simone, la mère de Sarah	796-797
Encadré 7 : témoignage de Mireille sur la scolarisation de Cécile à Vitruve	806-807

# Table des matières

---

<b>Remerciements .....</b>	<b>5</b>
<b>Sommaire .....</b>	<b>7</b>
<b>Introduction générale.....</b>	<b>9</b>
A - Les origines autobiographiques de la recherche : éléments d'auto-analyse et objectivation du rapport à l'objet .....	10
B - Des représentations partiellement insatisfaisantes de Mai 68 .....	15
1) Dire le « sens de Mai 68 » : témoignages, interprétations et essais .....	16
2) Analyser Mai 68 : les interprétations en sciences sociales .....	19
C - Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68 : problématique de la recherche et contextualisation théorique .....	28
1) Socio-histoire des effets du « temps court » de l'événement sur le « temps long » des trajectoires .....	29
2) Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » : socialisation contre-culturelle et transmission d'« héritages soixante-huitards » .....	45
D - Terrain, enjeux de méthode et sources .....	60
1) Par où entrer et comment observer l'objet « Mai 68 » ? .....	61
2) Enjeux de méthode : une analyse processuelle sur deux générations .....	70
<b>Chapitre Préliminaire : Les conséquences de Mai 68 sur les écoles primaires expérimentales de Vitruve et d'Ange-Guépin .....</b>	<b>81</b>
A - Socio-histoire des écoles Vitruve et Ange-Guépin et de leur recrutement social.....	81
1) Vitruve : de l'école de l'école de garçon à très mauvaise réputation à la vitrine expérimentale ayant son UV à Vincennes.....	84
b) Les effets à court terme de Mai 68 sur l'école Vitruve .....	87
2) L'école Ange-Guépin : une école née des bouleversements pédagogiques post-68....	95
B - Sociographie des deux générations familiales enquêtées.....	110
1) Premier aperçu de l'hétérogénéité du corpus de parents « ex-soixante-huitards »....	111
2) Génération des anciens élèves, enfants de « soixante-huitards ».....	117
Conclusion : justification des bornes temporelles du corpus (1973-1990) .....	120
<b><i>Première partie : Faire l'événement : qui ? pourquoi ? comment ?.....</i></b>	<b><i>123</i></b>
<b>Chapitre 1 : Sociogenèse des dispositions au militantisme en Mai 68 :.....</b>	<b>125</b>
Introduction .....	125
A - Représentation statistique des différentes matrices de l'engagement en Mai 68.....	128

1) Une analyse du vocabulaire spécifique de groupes d'individus .....	128
2) L'analyse factorielle : un moyen de révéler des sous-populations relativement homogènes du corpus .....	131
B - Le schème de la transmission familiale de dispositions à l'engagement .....	135
1) Simon : l'héritage d'une mémoire familiale « juive et communiste ».....	137
2) Louis : le fils élu pour hériter de la mémoire familiale d'engagement .....	141
C - La politisation d'engagements religieux au cours des années 1960.....	143
1) La conversion d'engagements religieux en engagements politiques en milieu populaire:.....	146
2) D'une religiosité de virtuoses au maoïste : politisation de jeunes chrétiens d'origine bourgeoise .....	159
D - Intellectuels de première génération : ascension sociale et politisations .....	170
1) Jean : trajectoire d'un « miraculé scolaire » entrant à l'université en pleine Guerre d'Algérie.....	173
2) Jeanne, une intellectuelle de première génération, militante communiste.....	177
3) Aline, trajectoire d'une intellectuelle de première génération militant dans le milieu étudiant à la veille de Mai 68 .....	180
E - Le schème des « incohérences statutaires ». Quand crises personnelles et crise politique entrent en résonance .....	189
1) Noëlla et Maëlle : l'émancipation de jeunes femmes qui remettent en cause l'autorité parentale, maritale, scolaire... ..	191
2) Un schème « de renforcement », transversal au corpus d'enquêtés.....	195
Conclusion.....	198
<b>Chapitre II : Registres de participation à Mai 68 et formes de socialisation politique induites par l'événement.....</b>	<b>201</b>
Introduction .....	201
A - Représentations indigènes des « événements » et représentation statistique des formes de participation .....	205
1) Les représentations indigènes des « événements » au prisme des réactions à l'enquête par questionnaire .....	207
2) Représentation statistique des formes de participation : quelles variables pour quel classement ?.....	215
B - Registres de participation et formes de politisation induites par l'événement.....	221
1) « Classe 1 » : Militer à temps plein, à l'extrême gauche .....	222
2) 2 <sup>ème</sup> « classe » : Mai 68 à l'usine .....	238
3) Des étudiants peu actifs qui se politisent avec Mai 68 .....	252
4) Des filles de militants, actives en Mai 68 malgré un fort sentiment d'incompétence	259
5) Mai 68 à la « lisière du feu de camp » .....	271

Conclusion : Comment rendre compte des formes de politisation induites par « l'événement » ? Proposition de typologie alternative .....	278
1) Apports et limites d'une approche statistique de la participation à Mai 68 .....	278
2) Classification des formes de politisation induites par l'événement .....	283
<b>Conclusion de la première partie .....</b>	<b>289</b>
<b><i>Deuxième partie : Les incidences biographiques du militantisme en Mai 68.....</i></b>	<b>295</b>
<b>Introduction de la deuxième partie : .....</b>	<b>297</b>
1) Mettre en évidence des profils collectifs de trajectoires post-soixante-huitardes.....	298
2) Atouts et limites méthodologiques du corpus enquêté pour rendre compte des incidences biographiques du militantisme .....	300
<b>Chapitre III : espace social des incidences politiques, professionnelles et privées du militantisme en Mai 68.....</b>	<b>305</b>
Introduction .....	305
A - Incidences politiques à court, moyen et long terme de la participation aux événements de Mai 68.....	308
1) Incidences politiques à court et moyen terme (1968-1974).....	309
2) Conséquences politiques à long terme (1974-2004) .....	321
B - Les incidences scolaires, professionnelles et quotidiennes du militantisme en Mai 68.....	333
1) L'importation de dispositions contestataires dans la sphère professionnelle. ....	334
2) Incidences personnelles et « quotidiennes » du militantisme en Mai 68.....	349
Conclusion : Conditions sociales de l'identification à une « génération 68 » .....	357
Des générations politiques genrées ?.....	363
Rapporter les diverses incidences biographiques du militantisme aux caractéristiques sociologiques des enquêtés.....	367
<b>Chapitre IV : Perpétuer l'ouverture des possibles dans une société resectorisée : trajectoires post-soixante-huitardes .....</b>	<b>377</b>
Introduction : .....	377
A - Étudiants à l'usine, ouvriers à l'université et paysans autodidactes : incidences biographiques du décroisement social.....	381
1) Colette et Paul : s'établir pour « être auprès du peuple » vs s'établir pour « continuer Mai 68 » .....	382
2) Quand ouvriers et paysans transgressent les frontières de classe : la dérégulation sociale à l'échelle de trajectoires individuelles .....	415
B - Militer par sa profession.....	445
1) Louis et François : prolonger Mai 68 dans sa vie professionnelle.....	446
2) De Marx à Bourdieu : reconversion d'un intérêt politique pour le « peuple » en intérêt savant pour les classes populaires .....	461

C - « Changer sa vie pour changer la vie » : utopies communautaires, marginalité et contre-culture.....	472
1) Anne : perpétuer la rupture .....	474
2) Une commune condamnation de l'ordre social, des formes divergentes de mises en cause pratique .....	491
Conclusion :.....	507
<b>Chapitre V : Contribution à une histoire sociale des micro-unités de générations de 68511</b>	
Introduction .....	511
A - Face aux contraintes de reclassement social et de perpétuation d'engagements passé : l'espace des reconversions « soixante-huitards » .....	516
B - L'horizon des possibles biographiques « soixante-huitards » : synthèse des profils collectifs repérés dans l'enquête.....	521
1) Micro-unités de génération qui se politisent au moment de la Guerre d'Algérie .....	526
2) Micro-unités de génération faisant leur entrée dans le militantisme entre 1963 et 1967 .....	538
3) Micro-unités de génération politisées avec Mai 68 (1948-1953) .....	546
Conclusion de la deuxième partie : .....	564
<b>Troisième partie : Des « héritiers de Mai 68 » ? Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » .....</b>	<b>569</b>
<b>Introduction de la troisième partie .....</b>	<b>571</b>
1) Les enfants au cœur de la rénovation critique du quotidien et de l'école .....	572
2) Prendre en compte l'économie affective familiale dans l'analyse des mécanismes de transmission.....	575
3) Quelques données comparatives concernant le rapport à la politique des deux « générations » enquêtées.....	578
4) Se considèrent-ils comme des « héritiers de mai 68 » ? De quoi ont-ils hérité ? .....	585
<b>Chapitre VI : Socialisations contre-culturelles et genèse d'une « génération dyssocialisée » .....</b>	<b>589</b>
Introduction .....	589
A - Des enfants face à la redéfinition du « métier de parent » et à l'expérimentation de nouvelles normes de parenté .....	591
B - Des instituteurs qui militent par l'école .....	609
1) Remise en cause de l'institution scolaire et expérimentation de nouvelles normes pédagogiques .....	611
2) Du côté des agents socialisateurs : l'école comme champ d'expérimentation politique.....	628
C - Sorties d'utopie, acculturation à l'ordre scolaire et « conflit de normes » : genèse d'une dyssocialisation .....	638

1) Objectiver la dyssocialisation à l'entrée en 6 <sup>ème</sup> : des enfants qui ne correspondent pas au canon du « bon élève » .....	640
2) De jeunes adultes dé-placés: tensions identitaires et formes idéale-typiques de résolution des paradoxes pragmatiques .....	645
Conclusion.....	654
<b>Chapitre VII : On naît "enfant de soixante-huitards" mais que devient-on? Profils d'héritiers .....</b>	<b>657</b>
Introduction .....	657
A - Enfants de soixante-huitards : dresser statistiquement l'espace des devenirs possibles.....	659
1) La « cuisine » statistique : pas de résultats sans hypothèses et sans connaissance empirique du terrain .....	659
2) Représentation statistique de l'espace social des enquêtés .....	662
B - Portraits d'héritiers. Diversité des héritages et des manières d'hériter (ou non) de Mai 68.....	665
1) Premier profil : les héritiers du quotidien .....	666
2) Les héritiers aux premières lignes.....	671
3) Les héritiers militants.....	691
4) Le lointain écho de Mai 68 : profil d'enfants de « soixante-huitards » qui ne se sentent pas « héritiers » .....	718
5) Quand l'échec scolaire et l'économie affective dégradée font obstacle à la transmission : profil de filles déclassées .....	723
6) Le rejet et/ou l'absence de transmission d'héritages de Mai 68 .....	732
Conclusion.....	736
<b>Chapitre VIII : Epilogue : retour sur l'année du « cirque étoilé » à Vitruve, trente-deux ans plus tard .....</b>	<b>741</b>
Introduction .....	741
A - Genèse et déroulement du projet du « cirque étoilé ».....	743
1) Septembre-décembre 1974 : le pouvoir décisionnel des enfants .....	743
2) Décembre 1974 – février 1975 : autogestion enfantine ? .....	746
3) Février 1975 : la « scission » .....	749
4) Mai 1975- juin 1975 : la tournée du cirque dans le Béarn.....	753
B - De la contestation politique à la subversion pédagogique : des soixante-huitards reconvertis dans le champ de l'école.....	757
1) Des instituteurs atypiques : prophètes de (à) l'école ?.....	757
2) Scolariser ses enfants à Vitruve : stratégie familiale de rupture ou socialisation utopique ? .....	766
C - Quelles incidences à long terme d'une socialisation contre-culturelle ? Éléments de réponses, trente-deux ans plus tard.....	772

1) La préparation des « retrouvailles » : un laboratoire pour éclairer le rôle de socialisation politique de l'école .....	773
2) Confrontation des hypothèses de recherche à la réalité des « retrouvailles » du 16 décembre .....	793
Conclusion.....	818
<b>Conclusion générale : Générations et rapports de générations .....</b>	<b>821</b>
Les effets socialisateurs de l'événement politique .....	822
Les incidences de Mai 68 sur la « deuxième génération » via la transmission familiale et scolaire d'héritages politiques .....	827
Sociologie du déplacement social et perspectives de prolongement.....	831
<b>Bibliographie.....</b>	<b>835</b>
Références générales .....	835
Outils méthodologiques.....	837
Sociologie de l'action collective et des crises politiques .....	839
Genre et militantisme : .....	843
Sur les « enfants de soixante-huitards » : .....	847
Sociologie des générations et des incidences biographiques du militantisme .....	848
Articles et ouvrages de sciences sociales sur les générations : .....	848
Articles et ouvrages de sciences sociales sur les incidences biographiques du militantisme: .....	850
Intellectuels de première génération et mobilité sociale .....	851
Socialisation, socialisation politique, transmission familiale et héritages .....	853
Conversions/reconversions, engagements religieux et utopies communautaires.....	857
École et pédagogies alternatives.....	861
<b>Annexes .....</b>	<b>865</b>
A - Questionnaires d'enquête .....	865
B - Annexes statistiques .....	899
1) Annexes statistiques du chapitre 1 : .....	899
2) Annexes statistiques du chapitre 2 : .....	900
3) Annexes statistiques du chapitre 3 : .....	902
4) Annexes du chapitre 7 : .....	906
C - Annexes III : Liste des entretiens et présentation synthétique des enquêtés.....	908
1) Liste des entretiens menés avec des « ex-soixante-huitards » .....	909
2) Liste des entretiens menés avec des « enfants de soixante-huitards » .....	913
<b>Table des figures.....</b>	<b>917</b>
<b>Table des matières .....</b>	<b>921</b>

